
ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARROND^T
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

LA
NOUVELLE REVUE

TOME CENT SEIZIÈME

LA

NOUVELLE REVUE

VINGT-ET-UNIEME ANNÉE

TOME CENT SEIZIEME

Janvier-Février

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

28, RUE DE RICHELIEU, 28

—

1899

TOLEDO

TOLÈDE ET SES LÉGENDES

I

Toledo ! Combien de fois ce nom n'a-t-il pas été jeté par toute l'Espagne guerrière pour venir d'échos en échos mourir sur les bords escarpés du Tage !

Fière de sa grandeur passée, l'antique cité regarde toujours dédaigneusement par-dessus les monts qui dorment à l'horizon, et semble dire à ceux qui la contemplent : « Vous pouvez tout m'enlever, mais non la gloire d'avoir régné ; ce rocher est mon trône, le Tage est ma couronne, mon sceptre seul est brisé ! »

En effet, comme du temps de César, assise sur une roche élevée, Tolède voit à ses pieds rouler les eaux du fleuve. Dans un gouffre profond, il décrit un fer à cheval, et fuit au loin formant çà et là de petites cascades semblables à des coursiers écumants se cabrant d'impatience dans l'attente éternelle d'un signal qui n'arrivera jamais.

D'après une vieille légende, Tolède fut fondée par Tago, le troisième des petits-fils de Tubal ; ce fut lui qui donna son nom au fleuve..... Il serait difficile de le vérifier. N'y a-t-il pas, du reste, mille légendes semblables écloses dans la nuit des temps, alors que le monde enfant faisait ces rêves que nous appelons *fables ?*

Les murailles romaines demi-croulantes, le palais du célèbre Wamba, roi des Goths, les moulins arabes qui émergent en été des eaux du Tage, les clochers gothiques qui sur l'azur limpide indiquent le ciel disent assez que les Romains, les Goths, les Arabes, les Espagnols avec Alphonse X, les rois catholiques et Charles-Quint ont laissé là un reflet de leur magnificence..... Et

lorsque l'on erre au delà du Tage, sur les roches escarpées qui regardent Tolède dans une contemplation éternelle, n'est-ce pas un souffle vivant entendu dans le murmure de la brise; n'est-ce pas l'haleine d'êtres invisibles qui murmurent à nos côtés? — Les âmes des héros de la vaillante Espagne sont-elles encore errantes sur le sol glorieux de leur patrie?

Est-ce le Cid qui passe ainsi rapide, emportant dans le tourbillon de sa course les feuilles de la vallée? N'est-ce pas Isabelle cachée dans la montagne qui répond aux cloches de l'*Angelus*? ou bien les victimes de l'Inquisition qui pleurent encore, les Goths qui hurlent dans le gouffre, les Romains qui luttent derrière le roc? Car partout ces peuples morts parlent et se révèlent dans leur antique capitale, dans leur ville au front de pierre. . . . . .
. . . .

Mais avant de visiter les monuments d'une cité inconnue, j'aime à y errer, à surprendre la ville dans l'intimité de sa vie, et à retrouver dans le présent les vestiges du passé.

A Tolède surtout, il est facile de suivre les traces laissées par le passage des siècles et par la pensée des hommes; chaque place, chaque édifice raconte sa légende.

Les rues étroites montent et descendent dans un dédale sans fin, escarpées comme des sentiers de chèvres. Le jeune aguador peut à peine y passer avec son âne chargé de cruches, et la jeune fille qui s'en va légère, les poings sur les hanches, frôle des coudes les murs noircis.

Les jours de semaine, les rues sont désertes; seuls, quelques infirmes ou mendiants assis à terre, le long d'une église, se chauffent au soleil, ou bien un âne chétif suit de son pas lent et de son œil triste quelque marchand enveloppé d'une couverture relevée sur l'épaule comme une cape de chevalier; il ne songe guère à la vente, et semble suivre des yeux de l'âme quelque vague pensée.

Dans les rues ensoleillées, seuls les géraniums fleuris, les roses parfumées se penchent aux balcons et jettent un sourire à la voie solitaire.

Cependant voici qu'aujourd'hui, malgré le Carême, il y a foule, parce que c'est une fête de la Vierge. Laquelle? Je n'ai jamais pu le découvrir. Tout le monde me répond, très surpris de mon ignorance : *La fiesta de la Virgen*.

C'est pourquoi il y a par toute la ville ce va et vient doux et

tranquille, cette promenade nonchalante où l'on s'enivre de soleil.

Les *aguadores* de leur cri strident, quelquefois mélodieux, rompent le bruit uniforme de la foule ; assis sur leurs petits ânes blancs au milieu de cruches poreuses, ils vendent de l'*agua fresca*. Les vieilles leur font signe du doigt et tendent leurs alcarazas où l'eau limpide tombe en chantant ; puis l'*aguador* reprend son chemin en regardant tout autour de lui, le sourire aux lèvres, le regard plein d'orgueil et de la joie plein le cœur.

Mais voici que l'horizon étroit des rues s'est élargi ; c'est la petite place de Socodover, grande pour Tolède, où une multitude semble toujours attendre. Qu'attend-elle ? Rien ; c'est l'Espagnol qui flâne au soleil.

Socodover a la physionomie arabe : tout autour des magasins, des cafés installés sous des arcades que forment de grossiers mais pittoresques piliers en pierre. Au milieu croissent quelques arbustes chétifs, brûlés par le soleil. C'est le rendez-vous ordinaire de toute la cité : marchands et fonctionnaires, soldats et paysans, tous viennent y causer aux heures chaudes de la journée.

En l'honneur de la Vierge, l'Ecole militaire a congé ; aussi les jeunes militaires se promènent et ajoutent au bariolage de la foule les nuances vives de leurs uniformes.

Les paysannes des environs accourues au bruit des cloches passent avec leur bonnet de toile et leurs jupes bouffantes et courtes qui découvrent des bas brodés de soie multicolore.

Les hommes avec leur large ceinture rouge fument tranquillement. La fumée de leur cigare flotte capricieusement comme le vague de leur pensée vers le ciel d'azur et les rayons brûlants.

Les jeunes gens jettent quelques compliments aux jeunes filles qui passent en rougissant, heureuses toutefois d'entendre vanter leurs grands yeux noirs ou leur taille svelte et onduleuse.

De l'autre côté de la place, à travers une immense arcade ou porte mauresque se dessine : la maison de Cervantès ! Son ancienne demeure sert maintenant de *fonda*, et sur la porte, sa tête sculptée regarde curieuse, comme s'il s'étonnait de ne point voir arriver son fameux héros suivi du fidèle Sancho Panza.

Puis de nouveau j'escalade les rues aux pavés pointus. Les maisons sont plus ou moins hautes et se rapprochent à leur sommet. Partout les fenêtres sont grillées afin d'empêcher les voisins indiscrets de s'introduire par quelque voie aérienne et facile en passant d'une maison à une autre par les fenêtres.

A l'intérieur, on retrouve dans certains quartiers le style arabe, les *patios* ornés çà et là d'arabesques et de palmiers ; au-dessus serpente un balcon ou vérandah toujours peuplé d'enfants, de chats, de pigeons, qui tous s'envolent effarouchés à la vue d'un étranger.

Une place minuscule écarte soudain les maisons. Une femme étrange, aux yeux d'aigle, reconnaissant en moi un visiteur, me montre du doigt un puits abandonné et raconte avec conviction la légende suivante :

« Une jeune fille maure aimait un chrétien avec le cœur de flamme de sa race ardente. Le père, musulman fanatique, repoussa cette alliance. La jeune Arabe voulut s'enfuir sous le manteau des ténèbres, mais le père vigilant était là, et dans un accès d'aveugle fureur il précipita la jeune fille dans le puits qui s'ouvrait près de sa porte. »

Nulle inscription ne rappelle cette histoire, mais elle se conserve vivante parmi le peuple, et pendant des siècles encore, sans doute, les gémissements de la brise qui font hurler les chiens la nuit rappelleront à Tolède celle qui pleure son bien-aimé dans sa tombe solitaire.

Je marchais toujours rêveur sous les rayons brûlants du soleil, indifférent à la distance et à l'heure, lorsque mes yeux s'arrêtèrent sur un Christ d'une grande antiquité, celui que les chrétiens murèrent lors de l'invasion des Maures.

Trois siècles plus tard, le mur lézardé par les pluies croula et découvrit la croix devant laquelle brûlait encore la veilleuse d'autrefois.

Quelles mains avaient donc si fidèlement entretenu la flamme sacrée dans cette prison inaccessible ?

Nul ne le sait ; mais on vénère depuis lors ce Christ sous le nom de *Cristo de la luz*, le Christ de la lumière.

Dans la rue de *N. S. de los Alfileritos* se trouve une petite chapelle. Par une fenêtre grillée on aperçoit sur l'autel une Vierge entourée de fleurs enfumées : le tout semble dater d'il y a plusieurs siècles ; c'est le sanctuaire de Notre-Dame-des-Petites-Epingles ; on y voit en effet une multitude de dards presque imperceptibles scintillant dans l'ombre.

Selon la tradition, les jeunes filles qui jettent à la Vierge une épingle et un sou se marieront dans l'année ! Le nombre incalcu-

lable d'épingles m'a fait voir une fois de plus combien dans tous les pays, dans tous les recoins du monde, le rêve de l'amour est un besoin du cœur.

Ce fut dans ce quartier que je trouvai les rues les plus noires et les plus tortueuses. Les rayons du soleil n'y pénètrent jamais, grâce au grand rapprochement des maisons ; c'est l'héritage des Arabes qui croyaient surprendre plus facilement leurs ennemis dans ce dédale obscur rempli de cachettes et de surprises, et dont l'étroitesse y maintenait la fraîcheur et l'ombre.

Cependant Tolède est une ville propre malgré ces noirs quartiers, car la moindre averse balaye et emporte toute la poussière des rues. Lavée ainsi par la pluie qui descend en torrents par les pentes abruptes et séchée par le soleil, on s'explique la blancheur de ses murs et de ses pavés.

Voici le *cabertizo de Santa-Clara*, espèce de rue couverte, d'un aspect si lugubre que l'on hésite à s'y engager.

Cachée dans l'ombre de la voûte est suspendue une image de la Vierge, noircie et délabrée par le temps.

A l'époque de l'Inquisition, ceux qui craignaient les jugements du Saint-Office venaient y réciter un *Ave Maria;* l'endroit sinistre fait deviner la piété farouche, la supplication désespérée de ceux qui sont venus sous le grand Torquemada implorer la miséricorde divine. Sur les murs épais, il semble qu'on voit se dessiner encore quelque vague silhouette dans une attitude de supplication. « De retour chez eux, dit la légende, chacun mettait à sa fenêtre une paire de ciseaux plantée dans le bois par l'une de ses pointes, et dont l'autre relevée formait les bras d'une croix ; alors les sorcières et les démons qui erraient la nuit avec les chauve-souris et les hiboux n'osaient passer sur le signe de la Rédemption pour troubler les âmes.

Plus loin, inondés de soleil, j'aperçois les murs du couvent de la Magdalena. Une large fenêtre à balcons surplombe la rue. Ainsi qu'une cage, elle est entourée de barreaux serrés et noirs à l'aspect lugubre. C'est de là qu'on lisait au peuple les sentences du Saint-Office, les noms des condamnés.

. . . .

Le soleil n'envoie plus ses rayons de feu, une brise légère vient de franchir la montagne ; j'ai hâte de quitter ces rues tortueuses afin de reposer ma vue sur un plus large horizon.

Les maisons s'échelonnent moins régulières et moins belles, un

vieille hideuse montre aux portes son teint basané : elle admoneste d'une voix aiguë quelque gamin à l'œil espiègle ; des mères peignent leurs enfants à l'ombre d'un mur; les bohémiennes du faubourg s'en vont en bande, le front haut, le sourire enjoleur au coin des lèvres, un éclair au fond des yeux.

Puis l'horizon s'ouvre et l'on arrive à San Juan de los Reyes dont la façade porte encore les chaînes enlevées jadis aux prisonniers que les Maures tenaient en captivité dans le royaume de Grenade.

En face, au milieu des ruines du palais de la Cava formées d'éboulements étranges, un artiste, un peintre a choisi pour sa demeure ce site dont il a compris toute la grandeur sauvage.

Un oasis délicieux paraît au milieu de la pierre avec ses fleurs aux mille couleurs et ses eaux murmurantes. Endroit fait pour exalter le génie, pour être le berceau des chefs-d'œuvre. Mais le célèbre artiste frappé dans ses plus chères affections a jeté ses pinceaux blasés devant la grande toile inachevée et vivante où Tolède éclairée sourit dans le lointain.

Mélancolique comme l'Espagne, son cœur répète sans cesse :

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté,
J'ai perdu jusqu'à la fierté,
Qui faisait croire à mon génie.

(A. de Musset.)

Plus loin, voici les murailles dégradées, élevées par les Romains ; la maison du duc de Gandia, plus tard saint François de Borgia ; *El gran paseo*, où le beau monde de Tolède vient se promener aux heures du soir sous de légers acacias. Sans m'arrêter, je suis toujours la route qui descend rapide et d'où l'on découvre à chaque pas de nouvelles échappées sur la plaine et sur la montagne. A mes pieds mugit le Tage dans son large lit de roc. Sur les monts qui se relèvent au-delà du fleuve ondulent à perte de vue de grands oliviers, tandis qu'à droite s'étend la Véga, encore pleine de souvenirs de tous les âges.

Ce sont les ruines d'un cirque romain qui font cercle tout en bas près de l'ancienne Naumachie, et des voies que tracèrent les puissants maîtres de Rome.

La fameuse *Cueva de Hercules* ou grotte d'Hercule se trouve non loin de là. Selon la tradition, elle fut creusée par Tubal......

ou bien par Hercule...... qui y donnait aux hommes des leçons de magie. Lorsque les Goths s'emparèrent de Tolède, le bruit courait que le premier roi qui pénétrerait dans la caverne d'Hercule perdrait son royaume et lirait sur les murs d'un palais enchanté l'histoire de sa défaite.

Don Rodrigo, bravant cette tradition, franchit le seuil de la grotte fameuse.

Il se trouva en face de deux gigantesques statues d'esclaves frappant le sol de leurs massues ; les courtisans du roi s'enfuirent épouvantés. Seul, don Rodrigo, suivant sa fatale destinée, s'aventura à travers le dédale des couloirs souterrains. Sur les murs des galeries ornées avec toute la magnificence des contes de fées, le malheureux roi lut les signes de sa ruine prochaine et de l'invasion des Maures. Partout, ruisseaux et cascades chantaient la chute de don Rodrigo.

Le roi, trop téméraire, subit la longue suite de malheurs que lui avaient prédits les caractères mystérieux, les ombres chuchotantes et le murmure des eaux. (Bataille de Guadalete, 712.)

La porte de Visagra s'ouvre à ma droite, c'est une solide et belle construction arabe ; la herse, encore levée, laisse voir ses trois pointes de fer, semblables à des épées de Damoclès suspendues à la voûte.

Sur le Tage est jeté le pont d'Alcantara avec une tour fortifiée sur chaque rive. Dans le fleuve émergent ces ruines arabes, dont les murs en pierres cimentées sont devenus semblables au roc. Plus loin, dans la Véga, se trouvent les restes de l'ancienne basilique de Sainte-Leocadie, où l'on vénère le fameux *Cristo de la Vega*, le Christ de la plaine.

A l'époque où la lutte sans trève contre les Maures laissait à peine aux chrétiens le loisir de demeurer au foyer domestique, dit une légende presque sacrée de Tolède, vivaient deux fiancés aussi beaux l'un que l'autre. Mais l'approche des Maures brisa leur doux projet d'alliance. Avant de quitter sa fiancée pour les hasards de la guerre, le jeune soldat lui donna un dernier rendez-vous dans la Véga. Et là, devant le Christ, ils se jurèrent une éternelle fidélité. Puis, les jours, les mois s'enfuirent sans que la jeune fille reçut de nouvelles.

Trois années avaient passé, lorsqu'un jour, avec les premiers rayons de l'aube, Tolédo vit les monts qui l'entourent étincelants ous les armures guerrières ; c'était l'armée victorieuse !

Aussitôt, vêtue de ses plus beaux habits, rayonnante de joie et d'espérance, la jeune fille courut aux portes de la ville. Comme la fiancée du Timbalier, elle cherchait son amant dans les rangs pressés des soldats..... Soudain leurs regards se croisèrent..... Le superbe guerrier passa froid, indifférent !

Les yeux ternes, hagards, la délaissée reprit le chemin de la ville, animée encore d'un vain espoir, mais l'infidèle déclara ne la point connaître.

Cependant, l'énergie de cette race indomptable réveilla le courage de la fiancée qui se rendit devant la justice. Selon les lois, on lui demanda le nom des témoins de leur serment. « Le Christ de la Véga », répondit-elle.

La justice, guidée par la foi inébranlable de l'Espagne, se rend dans la vallée. Le juge, s'adressant au crucifié, lui dit : « Est-il vrai qu'à tes pieds ces jeunes gens se sont jurés une éternelle fidélité ? Parle, Christ. » — Alors dans toute la vallée, dans tout Tolède, des milliers de personnes entendirent une voix qui disait :

Lo juro. — (Je le jure).

Et la main droite du Christ se détachant de la croix s'abaissa lentement devant l'assemblée terrifiée.

Le jeune homme frappé de remords se jeta à genoux en demandant son pardon et la main de la jeune fille.

Depuis ce temps, le *Cristo de la Vega* (la main toujours baissée) semble attester la véracité de la légende.

. . . .

A la droite du pont quelques blocs de pierres émergent au-dessus des eaux : ce sont les bains de la Cava, de la célèbre Florinda dont l'histoire tragique passa dans mon souvenir.

Plût au ciel que jamais les rayons du soleil n'eussent éclairé ses yeux ; que jamais les eaux du Tage n'eussent rafraîchi ses membres !...

Florinda ! Pourquoi n'as-tu pas écouté la voix du ciel dans le murmure des eaux ? N'entends-tu pas la trompette qui sonne au fond des cieux ? C'est une voix qui vient de l'Afrique, elle appelle les Maures sous les drapeaux.

Le roi passe et te regarde. Baisse les yeux, Florinda, baisse les yeux et fuis, car dans l'union de vos regards la destinée de l'Es-

pagne est écrite. Mais non, Florinda lève les yeux et voit le roi, elle lui sourit, et le roi enivré lui ouvre les bras.

Florinda, « Reviens », lui crie la voix mystérieuse des eaux, et la trompette sonne plus fort au fond des cieux ; et la poussière d'Espagne soulevée par les chevaux arabes obscurcit les airs. Dans le tourbillon, Florinda et le roi ont disparu ; mais Don Julian, le fier comte, est là.

— Où est ma fille ? dit-il, où est Florinda ?

Et les eaux clapotent en riant sur la rive rocheuse, et la brise gémit en s'enfuyant ; elle ne soufflera plus sur Tolède indépendante.

Les monts qui cernent Tolède sont couverts d'une nuée blanche. Ce sont les Arabes aux burnous de neige.

— Où est ma fille ? dit le comte.

Il frappe le sol de son épée, et chacun lui montre du doigt le palais du roi Rodrig .

— Don Julian, que fais-tu ?

Le comte n'écoute pas. Que lui importent son sang, sa race et sa foi, le déshonneur a tout brisé. Il ouvre les lourdes portes de la ville, et la nuée des Arabes s'avance.

Don Rodrigue, reste au palais maintenant. Florinda est à toi, mais Tolède est aux Maures !

Telle est la légende des bains de la Cava racontée dans les romanceros de l'Espagne, et que l'écho des siècles passés me renvoyait de la roche brune, tandis que je cheminais sur la route de la Virgen del Valle qui suit le Tage sur la hauteur. Tolède, sur la rive opposée, se découvre de plus en plus : le lit du fleuve se creuse davantage et la Vega fuit à l'horizon ; le chemin est bordé d'une roche terreuse qui s'effrite dans la main, le thym embaume la montagne d'un parfum délicieux.

Aucun endroit n'est meilleur pour juger de la magnificence et de l'importance stratégique de cette ville entourée par sa muraille naturelle de granit : les ponts jetés sur le Tage reflètent leurs arches dans l'eau limpide et les portes massives comme de vigilantes sentinelles ferment l'entrée de la ville. Au-dessus de Tolède la silhouette de l'Alcazar et de la cathédrale se dessine sur le ciel. Plus loin, au milieu des rochers gris et nus où poussent quelques rares arbustes brûlés par le soleil, s'élèvent deux forteresses : celle de Galiano et celle de San Servando. Elles défendaient le côté de la ville non entouré par le Tage ; d'immenses souterrains communi-

quent de l'une à l'autre; d'autres se perdent dans les terres.

Plus haut encore s'élève la *Pena del Moro,* le plus haut point qui domine la ville de Tolède; deux roches immenses forment son sommet, semblables au turban d'un Maure, d'où son nom de *Rocher du Maure.*

On attribue ce nom également au sépulcre du roi Almenon qui s'y trouve.

Almenon, roi maure, avait juré de reconquérir Toledo ou de mourir.

Sur le point d'être vaincu ; « Soldats, dit-il, je lutterai jusqu'à la mort; quand mon esprit sera près de quitter mon corps, portez-moi là-haut sur ce rocher. Je veux mourir en regardant Tolède et dormir du sommeil éternel devant celle que l'injustice a ravie à mes pères et que le sort me refuse. »

On fit ce qu'il avait demandé, et Almenon rêve toujours dans son sépulcre de pierre à la cité de ses aïeux.

Mais l'ombre de la nuit descend dans la vallée ; les lumières s'allument à Tolède en même temps que les étoiles du ciel et se confondent à l'horizon.

J'ai hâte de quitter ces rocs hantés par tant de souvenirs et que les ténèbres vont ensevelir. Une croix blanche se détache dans l'ombre ; c'est un désespéré qui s'est donné la mort à cet endroit ; cela ajoute encore au caractère lugubre de la nuit. Revenons à Tolède, la fête de la Vierge dissipera les pensées sombres qui planent dans l'air des nuits. Voici de nouveau les rues escarpées d'où s'élève un chant triste et gai à la fois. Deux aveugles jouent l'un de la bandurria (1), l'autre de la guitare ; ils chantent ensemble un duo à voix différentes. Devant eux, jeunes gens et jeunes filles dansent la jota du pays. Des deux bras levés, ils font claquer leurs doigts, les danseuses avancent et reculent, poursuivies par leurs danseurs ou les chassent devant elles ; et cette danse lente et joyeuse continue longtemps, sans que jeunes gens et jeunes filles se lassent, sans que la voix des vieillards faiblisse.

Les paroles de ces chants, quatrains improvisés le plus souvent, sont parfois bizarres et donnent bien le caractère passionné et poétique des habitants du pays.

(1) Mandoline espagnole.

Anoche soñaha yo
Que dos negros me mataban
Y eran tus hermosos ojos
Que enojados me miraban.

Hier au soir je rêvais
Que deux nègres me tuaient,
Et c'étaient tes beaux yeux noirs
Qui en couroux me regardaient.

La promesa que me hiciste
A la orilla de la fuente
Como fue cerca del agua
Se la llevo la corriente.

La promesse que tu m'as faite
Sur les rives de la source
Etant si près de l'eau,
Fut emportée par le courant.

El demonio son los hombres
Segun dicen las mujeres,
Cuantas mujeres desean
Que el demonio se las lleve.

Les hommes sont des diables
A ce que disent les femmes,
Combien de femmes désirent
Que le diable les emporte.

Los ojos de mi morena
Son lo mismo qne mis males
Grandes como mis fatigas
Negros como mis pesares.

Les yeux de ma brune
Sont semblables à mes souffrances,
Grands comme mes ennuis,
Noirs comme mes douleurs.

Ya te he dicho que â mi madre
La tienes que venerar
Como la Virgen dcl Carmen
Que está sobre el altar.

Je t'ai déjà dit
Qu'il faut vénérer ma mère
Comme la Vierge du Carmel
Qui s'élève sur l'autel.

L'heure s'avance et je m'éloigne lentement, cueillant au coin des rues quelques lambeaux de phrase où l'on parle d'amour, tandis qu'au loin, près des réverbères, l'ombre lente des danseurs se balance sur les murs.

« Heureusement que ce n'est plus comme il y a vingt ans, me disait le colonel X. Si l'on sortait le soir, chacun devait emporter sa lanterne pour ne pas tomber dans l'obscurité des rues sur les pavés pointus ou se heurter contre les murs en saillie. »

Mais voici la fonda, grande et belle construction moderne bâtie dans le style mauresque. Là aussi, l'on danse sous les arcades ; tout le monde s'y est mis, depuis la femme de l'hôtelier jusqu'aux garçons qui servent à table.

Longtemps je les contemple, ces couples naïfs et joyeux emportés dans cette danse gracieuse et légère, la figure empourprée, les yeux étincelants.

Puis le silence se rétablit, musiciens et danseurs disparurent ; je pensai enfin au repos ; et lorsque, montant dans ma chambre, j'allai à la fenêtre jeter un dernier coup d'œil sur Tolède envahi par les ténèbres ; le séréno, d'une voix traînante et lugubre, chantait l'heure à la ville endormie.

Ave Maria purisima... Las doce y sereno....

II

TOLÈDE ET SES MONUMENTS

Le lendemain, lorsque j'ouvris les yeux, la ville était déjà inondée de soleil et les maisons blanches de Tolède brillaient sous la joyeuse lumière. Tout était rentré dans le calme ordinaire des jours de semaine ; les rues étaient désertes et les *patios* silencieux, contraste frappant avec le va-et-vient de la veille.

Seul, sur la petite place de l'Église, assis le long d'un mur, se tenait une multitude de pauvres plus ou moins vêtus, l'œil hagard, le teint pâle et maladif. Immobiles, ils regardaient dans le vague, rêveurs indifférents à leur existence, mais satisfaits cependant d'avoir un coin d'ombre dans cette chaleur, une misérable couverture sur leurs maigres épaules et un coin de ciel bleu où abîmer leurs yeux étranges et profonds.

Ému de tant de misères, je tendis quelques sous à un pauvre aveugle, être infortuné dont les paupières toujours battantes cherchaient à relever le voile de ténèbres qui l'environnaient. Aussitôt, comme un tourbillon que soulève un coup de vent, une nuée de gamins, de malheureux, se leva du fond de la place. Ils m'entourèrent en un clin d'œil, sautant, dansant et criant *una perrilla, una perrilla* (un petit sou). Il aurait été impossible de m'en défaire sans un passant bienveillant qui vint à mon aide en brandissant sa canne.

C'est ainsi qu'inconscient j'avais été complice de ces étrangers qui viennent au printemps avec les hirondelles jeter à pleines mains l'or et l'argent dans les vieilles villes de l'Espagne, semant avec leur prodigalité le premier germe de l'anarchie, c'est-à-dire : le mécontentement d'une pauvreté dont ces malheureux ne s'étaient peut-être jamais rendus compte. Ne faudrait-il pas, pour empêcher la mendicité et le vagabondage, multiplier l'industrie, fonder des fabriques, et arracher ainsi l'Espagnol à cette nonchalance rêveuse qui est le défaut de l'âme artiste et contemplative dont il a hérité du Maure ? — Mais, laissons à d'autres ces questions sociales et reprenons notre pèlerinage.

Voici la cathédrale !

Monument merveilleux qui raconte à lui seul l'histoire de Tolède !

Tous les peuples dont nous avons rencontré les souvenirs en

parcourant la ville ont contribué à sa magnificence. La grandeur de la foi espagnole paraît dans le contraste de ces splendeurs et de la ville pauvre et nue qui l'entoure, ville aux rues étroites et mal pavées, peuplées de guenilles et de misères.

Ce clocher hardi qui a jeté l'heure à tant de générations, cette coupole arrondie sous laquelle tant de voix immortelles ont résonné, semblent braver le matérialisme présent et lancent au ciel un *Credo* vivant.

Au premier abord, l'œil embrasse tout en bloc : la grandeur des nefs, la magnificence des décorations, la richesse des détails. L'esprit se perd devant cette immensité comme devant l'infini. Il admire ceux qui ont élevé ce temple à la gloire du Dieu tout puissant, il veut joindre sa louange à celle que chantent les nefs élancées et apporter sa part dans cet hosannah de la pierre vivifiée par la foi.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne une église s'élevait à cet endroit. Plus tard, les Maures la transformèrent en mosquée et l'enrichirent de l'art oriental dont il reste encore de rares vestiges

Alphonse VI arracha enfin Tolède à la domination arabe (1085) et stipula dans le traité de paix que la mosquée ne serait pas enlevée au culte mahométan. La population chrétienne s'émut à cette nouvelle, mais connaissant la loyauté et la fermeté de son roi, elle comprit qu'il ne reviendrait jamais sur une parole donnée et se soumit.

En 1087, la reine et l'archevêque profitèrent de l'absence du roi pour former un complot, et la nuit du 25 octobre, à la tête d'une troupe nombreuse, ils brisèrent les portes de la mosquée, jetèrent tout ce qui appartenait à l'Islam, purifièrent l'église et la consacrèrent de nouveau au culte catholique.

Depuis lors, tous les rois d'Espagne se plurent à doter leur métropole de richesses considérables avec lesquelles on entreprit la reconstruction de l'église telle que nous la voyons aujourd'hui.

L'œuvre fut longue ; on y travaillait encore au xve siècle, ce qui permet de lire sur ses murs non seulement l'histoire des peuples, mais aussi celle de l'art. Ainsi les portes de la Feria et celle des Lions offrent un contraste frappant entre l'art primitif avec l'architecture gothique la plus pure.

Contrairement aux cathédrales de France où souvent l'art décoratif semble s'être arrêté au seuil de l'église après avoir recouvert l'extérieur de statues, de dentelles de pierre, la cathédrale espa-

gnole laisse relativement plus de simplicité à l'extérieur, tandis que le chœur, les chapelles sont ornés des plus belles œuvres produites par le génie du moyen âge.

Cependant la grandeur et la majesté de l'entrée principale n'existe pas dans la métropole de Tolède.

Ce premier regard qui frappe et surprend lorsqu'on franchit le seuil de Notre-Dame, n'a pas la même portée ici. L'œil ne peut glisser le long des nefs, franchir les chapiteaux, se reposer sur le grand autel, attiré par l'or et l'argent qui scintillent sur le fond plus obscur comme les étoiles sur le ciel! Devant le maître-autel, en deçà du transept, la *silleria* ou *stalles du chapitre* coupe en deux la grande nef du milieu, cache les trésors du chœur et enlève à l'ensemble la grandeur et la majesté de ce chemin élancé qui semble conduire au trône de Dieu.

Libres et hardies, s'élèvent les cinq nefs par-dessus la *silleria*, brisées par des arcades sans nombre, sur lesquelles plus de sept cents fenêtres versent une lueur douce tamisée par les vitraux dont notre siècle a perdu le secret.

Les voûtes larges et spacieuses, traversées par de légères arêtes, se croisent en nombre infini et viennent se reposer sur d'énormes piliers gothiques formés d'une quinzaine de colonnettes.

Le chœur est un réceptacle inouï de richesses, le rétable est le plus merveilleux que l'on puisse s'imaginer; ce sont des médaillons en bois de mélèze sculpté, représentant des scènes de la vie de Notre Seigneur, du gothique le plus pur et le plus riche, ornés de dentelures exquises, de figures capricieuses du meilleur goût. L'effet en est surprenant!

C'est l'œuvre des grands artistes Gil, Alberto et Petit Juan.

Le reste est tout en marbre blanc et rose. De chaque côté du chœur plusieurs rois en pierre regardent dans le vague comme étonnés de leur longue attente; ce sont les sépulcres de don Sancho el Bravo, don Sancho el deseado; sur des têtes de lions reposent leurs armes.....

Il faudrait des semaines pour étudier le chœur dans tous ses détails.

Laissons donc ces fouillis de sculpture dans le lointain du souvenir, lointain agréable dans son mystère, — et quittons cette enceinte fermée par une grille immense surmontée d'un Christ et derrière laquelle on voit briller le grand autel surchargé d'or et d'argent.

Cette grille fut sauvée du vandalisme des troupes françaises par un stratagème ingénieux. Tout objet en or ou argent était fondu et emporté par l'ennemi ; la grille dorée et argentée fut donc peinte de noir pour imiter le fer et resta ainsi à la cathédrale.

Sous le chœur se trouve, dit-on, une crypte où reposent les corps d'Alvaro de Luna et de sa femme. On sait comment le fameux ministre de Juan II fut décapité à Valladolid, en 1453. Le corps d'Alvaro de Luna est encore parfaitement conservé ; revêtu d'un riche costume, il est assis dans un fauteuil, et sur une table est déposée sa tête; de l'autre côté, sa femme le regarde immobile, à la lueur indécise qui filtre des soupiraux.

Que de récits étranges, que de secrets nous diraient les esprits de ces spectres, si, revenant du voyage d'outre vie, ils reprenaient leur dépouille !

Quoique l'œil soit déjà habitué aux innombrables richesses du chœur, il est pourtant ébloui par les œuvres d'art que Berruguete et Borgona ont entassé dans la célèbre *silleria* de la cathédrale, renommée comme la plus belle de l'Espagne. Sur les stalles se dessine en relief la conquête de Grenade. Partout les formes les plus diverses, hommes, animaux, chimères s'efforcent de soutenir péniblement les sièges ou se relèvent pour former les bras d'un fauteuil; partout, regards sournois, yeux malins, muscles saillants, défient la vie réelle.

En levant les yeux sur l'enceinte de la *Silleria*, au-dessus du siège épiscopal, on croirait à une soudaine apparition descendue des voûtes légères. C'est la scène de la Transfiguration en marbre blanc, éclairée par la lumière chaude des vitraux.

Que dire enfin du *Trasparente*, situé derrière le maître-autel, contre le rétable du chœur !

Le *Trasparente* est une sculpture colossale qui s'élève du sol à la voûte ; c'est une complication d'anges, de saints confondus dans un tourbillon de nuages ; çà et là le bronze et l'agathe montrent leurs teintes plus sombres sur la blancheur rose et transparente du marbre. Mais, malgré les effets magiques de lumière et de sculptures, on y sent l'œuvre de la décadence, la corruption du bon goût; c'est l'art parvenu à son apogée qui se perd dans la recherche du merveilleux.

Le coup de maître de Narciso Tomé, son auteur, est d'avoir osé percer la voûte pour y placer un vitrail jaune représentant le soleil et éclairant ce labyrinthe sculptural de lueurs fantastiques.

Une seule chose dépare la cathédrale de Tolède, c'est une fresque colossale de saint Christophe dont la tête est voisine de la voûte et dont les pieds touchent le sol. La croyance populaire veut que celui qui ait regardé le Saint-Christophe sera préservé de mort violente ce jour-là. Ceci explique la taille disproportionnée du Saint.

De l'autre côté, sous une des nefs de gauche, est suspendu un *bazama* ou cor immense, qui fait penser à l'olifant de Roland ; c'est le cor qui servait aux Maures pour annoncer l'heure de la prière. Il renferme un parchemin sur lequel est écrite l'histoire de la cathédrale.

Presque au-dessous, à la base d'une colonne, existe un grossier plateau de bois. Les malheureux viennent y déposer leurs enfants morts lorsqu'ils sont trop pauvres pour subvenir aux frais d'un enterrement. On en trouve parfois de vivants, mais cela devient rare de nos jours ; le nombre des enfants morts est de quatre à cinq par année.

Plus loin, un drapeau immobile laisse tomber de la voûte son étoffe jaunie par les siècles ; il fait penser à quelque vieux héros, honteux de sa faiblesse et de son inaction !

C'est le drapeau de Barberousse, emblème des Turcs, pris à la bataille de Lépante par le vaillant Juan de Austria.

Quelques larges portes aux battants de fer forgé s'écartent çà et là au pied des murs extérieurs pour donner accès à des chapelles plus ou moins grandes, plus ou moins ornées. Celle qui m'a le plus frappé par son caractère antique et par un cachet particulier du XVIe siècle, est la chapelle des Rois, *La capilla de los Reyes*.

Les ornements, les sculptures, les vitraux, tous plus ou moins sombres, laissent planer des rayons d'un rouge foncé sur la pierre grise ; l'air même est imprégné de cette odeur particulière aux choses antiques, parfum des siècles qui se répand autour d'elles. A gauche reposent Henri de Transtamare et sa femme ; le regard tranquille du guerrier semble avoir oublié le fer de Pierre-le-Cruel ; il attend paisiblement le réveil dans l'éternité ! En face dort aussi don Juan Ier. Quelques étendards rapportés par des rois victorieux reposent à leur côté. Lorsque le temps et l'espace vous séparent de ces lieux, ils vous laissent au cœur un souvenir lointain, si lointain, que l'on croirait avoir connu les héros qui sont là couchés dans le calme de la mort et l'immobilité de la pierre ; et dans ces moments on se demande si véritablement l'âme n'a

pas vécu dans un siècle plus reculé, tant l'imagination se sent frappée devant ces grands souvenirs! Ah! dormez, chevaliers et drapeaux, et tandis que le monde s'agite encore sur la poussière de votre gloire, laissez le recueillir les leçons que murmurent vos lèvres glacées qui disent la puissance des rois évanouie, la gloire d'un homme enfermée dans le tombeau. Que vous importe le monde, la vie n'est qu'une épave de l'éternité!

C'est à Tolède, dit l'histoire, que la sainte Vierge se montra à saint Ildefonse; on lui a consacré une chapelle à l'endroit où le saint priait en extase, lorsque la mère de Dieu lui apparut dans un rayon de gloire et le revêtit d'une chasuble. La tradition dit que la Vierge posa son pied sur une dalle qui, plus tard descélée, fut placée près de l'autel dédié à saint Ildefonse. A travers les barreaux d'une grille, les fidèles passent leurs doigts pour toucher la pierre sacrée, ce qui a fini par creuser la précieuse relique. Dans ce cadre antique, il est facile de revoir les fantômes d'antan glissant sur le parvis de l'église. Combien de mains fines et blanches, noires et calleuses, vaillantes et nobles, sont-elles venues toucher ce granit pour le creuser ainsi?

Nommons, enfin, la chapelle muzarabe, où se trouve la fameuse image de la sainte Vierge en mosaïque.

Tolède est la seule ville de l'Espagne où le culte mozarabe se soit perpétué jusqu'à nos jours. L'origine de ce culte remonte aux apôtres qui avaient établi une liturgie fondée sur les mêmes principes que le rite romain, mais différant dans ses formes. On l'appela successivement rite Hispanique, Tolédain, Isidorien, Gothique, puis Mozarabe après l'expulsion des Maures, d'après le nom de mozarabe donné à la population semi-chrétienne, semi-musulmane de Tolède.

Un étroit couloir donne accès à la *Sala capitular* ou Salle du chapitre, ornée de coffres précieux en bois de mélèze. La porte de la salle elle-même est un échantillon merveilleux de l'art arabe. C'est dans la *Sala capitular* que se trouvent les portraits des évêques depuis saint Eugène (608) jusqu'au cardinal Cisneros (1511). Les évêques de l'Inquisition ont tous dans les yeux une expression diabolique, et sur leurs lèvres serrées une cruauté brutale est empreinte.

Serait-ce une vengeance du peintre Borgona?

La chapelle de la Vierge du Sanctuaire nous ramène encore devant un de ces déploiements de richesses féeriques qui semblent

un rêve au premier coup d'œil; c'est un des plus beaux joyaux de la cathédrale que cette Vierge. La statue est en bois sculpté ; tout, excepté la figure et les mains, est recouvert d'une feuille d'argent, dorée par endroit et incrustée de pierres précieuses ; les bras sont mobiles, on peut changer ses attitudes soit pour lui remettre l'enfant Jésus, soit pour les joindre comme dans la prière. Malgré la richesse de la statue, on la recouvre d'étoffes précieuses, on habille la Vierge de robes de satin, selon l'habitude espagnole. Sa fête est célébrée avec autant de pompe que celle de la Fête-Dieu ; mais on ne promène la statue à travers les rues que pour célébrer les grands évènements nationaux. Ce jour-là, le trésor doit doter de 6000 réales six jeunes filles pauvres.

Derrière l'autel de la Vierge, séparée par une de ces grilles que Tolède seule possède, se trouve l'*Ochavo*, salle octogone destinée à conserver les reliques des saints. Dans des niches de marbre et de jaspe, des centaines de reliquaires scintillent ; des temples, des bustes, des châsses en argent ciselé, des statues byzantines, etc., etc.

En quittant l'*Ochavo*, on se demande si Tolède, la vieille ville des siècles passés, peut encore montrer d'autres richesses ; il reste cependant à voir la sacristie et le trésor proprement dit. La sacristie se compose d'une infinité de salles remplies d'ornements, de souvenirs et de peintures que pourraient envier le musée du Louvre ; les plus grands artistes y sont cachés : Goya, Bellini, Rubens, le Titien, Murillo, tous perdus dans quelque coin obscur où l'œil cherche à découvrir les figures noyées dans l'ombre de l'auteur de la Joconde et de celui des Conceptions.

Dans certains murs qui paraissent ne rien recéler, se trouvent des armoires cachées d'où l'on sort des joyaux inimaginables en perles fines, en pierres précieuses.

Sous une vitrine brille la croix d'argent que le cardinal Mendoza planta sur les tourelles de l'Alhambra après l'expulsion des Maures ; à côté sont suspendues des chasubles, des chapes en tissu arabe, des broderies merveilleuses de finesse, au milieu desquelles se détache l'étendard que le grand capitaine Gonzalve de Cordoue portait dans la guerre contre don Juan de Austria.

Il y a deux ans, paraît-il, un grand vol fut commis le jour de la Vierge du sanctuaire.

Depuis, la consigne a doublé de sévérité ; on ne montre plus le

trésor ; cependant l'archevêque permit pour cette fois la visite de ces merveilles.

On nous convoqua à une heure devant une large porte en fer. Cinq chanoines à la figure plus ou moins intelligente, plus ou moins rébarbative, arrivèrent lentement, portant chacun une clef monstre, de celles que l'on imagine dans la main de saint Pierre à la porte du ciel. Un à un, ils donnèrent chacun la sienne au sacristain qui ouvrait à tour de rôle une des serrures superposées sur deux lourdes portes. Quand les cinq chanoines eurent donné et reçu leur clef, nous pénétrâmes avec eux à l'intérieur, la curiosité en éveil devant tant de précautions.

Le *Trésor* est une petite salle éclairée par le haut, entourée de vitrines... Je vois encore scintiller les diamants, les émeraudes, les rubis, les manteaux de la Vierge brodés en corail, en pierreries, des calices coulés dans l'or que rapporta Colomb au cardinal Cisneros ; les lutrins en argent, les burettes en métal ciselé, les reliquaires en argent repoussé incrustés de pierres précieuses, un enfant Jésus en or massif, une Vierge en ivoire, mille objets d'une splendeur inouïe ; enfin, imaginez tout ce que vous voudrez, vous approcherez peut-être du trésor de Tolède. . . . .

Mais tout ceci n'est qu'une faible description de la fameuse cathédrale espagnole ; il faudrait des mois pour la connaître, des volumes pour la décrire. C'est un monde où se trouve réuni tout ce que l'homme a produit sous le rapport de l'art et du génie dans les siècles passés.

Arts, génie, réunis par une foi inébranlable, car quelle autre puissance que celle de la foi aurait pu dans une ville aussi pauvre amasser et conserver tant de trésors ?

* * *

Déjà familiarisé avec les coutumes de Tolède, le colonel X..., directeur de l'Ecole militaire, m'avait donné rendez-vous sur la place de Socodover, rendez-vous habituel des Tolédains.

Sous les arcades erraient quelques badauds, toujours bercés dans un rêve profond, parfois l'œil éclatant d'intelligence et de génie, parfois triste et mélancolique. Je ne tardai pas à remarquer l'uniforme de mon aimable cicerone. Nous devions parcourir ensemble les quelques édifices intéressants que je n'avais pas encore visités.

Parmi les monuments arabes de Tolède, le plus beau est le *Taller del Moro* — l'atelier du Maure — ainsi nommé parce qu'on y a travaillé pendant des sièeles les pierres destinées à la cathédrale. Ancienne demeure sans doute de quelque puissant Maure, car les restes ne manquent pas d'un grand caractère artistique qui rappellent les *alcazars* de Séville et de Grenade.

Aujourd'hui, trois petites pièces seulement servent de remise et de hangar. Les ornements des murs, les versets du Coran inscrits de tous côtés, les voûtes en bois sculpté ont été léchés par les flammes, et la Ruine au cœur impitoyable se montre partout, maculant ces beautés, égrenant ces dentelles de pierre sur les chariots qu'elle abrite, et qui iront semer ces restes sur la poussière des routes.

La fabrique d'armes de Tolède existe depuis une époque si reculée que son origine se perd dans les temps passés. Il y a vingt siècles, Gracio Falisco, contemporain d'Ovide, en parlait dans son poème intitulé : *De Venatione*.

Cette fabrique est encore aussi renommée de nos jours. Qui ne connaît les lames d'acier de Tolède?

Voici Santa Maria la Blanca, ancienne mosquée arabe, célèbre par la *Noche Toledana;* c'est là que se forma au XVIe siècle le grand complot contre les Juifs. Une nuit, après avoir juré de ne pas laisser un Juif en vie, les Tolédains envahirent leur quartier et en firent un massacre épouvantable. Ce fut la Saint-Barthélemy de l'Espagne.

San Juan de los Reyes mérite une plus grante attention; cette église construite par un vœu d'Isabelle la Catholique vit naître Juana la Loca dans ses cloîtres Elle est encore pleine de souvenirs historiques, malgré les troupes françaises qui y mirent le feu en 1810. La partie dominant la Vega, encore intacte, montre la grandeur de ce somptueux édifice.

*
* *

L'ancien Alcazar devenu maintenant l'Ecole militaire est situé sur une hauteur qui domine Tolède. Chaque façade donne sur un large point de vue embrassant un panorama grandiose qui se déroule au delà du Tage et se perd à l'horizon.

Depuis les Goths, cet endroit fut choisi pour y élever des monuments, des forteresses, des palais. Au XVIe siècle on y construisit le premier Alcazar, monument, disent les contemporains, digne

de la grande époque qui l'avait vu naître. Mais détruit pendant la guerre de la succession d'Autriche il fut reconstruit par Philippe V, et brûlé de nouveau en 1810 par les troupes françaises.

Pour visiter l'Alcazar de Tolède à peine achevé, il ne faut point penser à celui de Séville, ni à l'Alhambra. Après avoir parcouru la vieille ville, mille souvenirs de l'antiquité s'étaient réveillés en moi. Aidé par la réalité du cadre ancien de Tolède, je rêvais encore aux Maures, aux rois catholiques, au Cid Campeador, et je m'attendais sans m'en rendre compte à une de leurs demeures féodales aux murailles de granit. Je fus donc surpris devant la grande construction carrée d'architecture moderne espagnole, tant soit peu mêlée d'arabe, palais somptueux où l'on retrouve partout les traces du XIXe siècle, car la lumière de la science a laissé filtrer ses rayons à travers la vallée, par dessus les eaux du Tage, jusque sur les ruines de l'antique forteresse.

Les jeunes militaires y sont nombreux, venus de toutes les parties de l'Espagne et même des colonies ; ils ont tous l'air décidé et fier, l'œil vif et intelligent, le geste nerveux.

Le soldat espagnol est reconnu comme le plus endurant, le plus brave à la guerre, doué d'une énergie parfois féroce, c'est de l'héroïsme qu'il déploie dans les combats grisé d'ardeur et de dévouement.

Ah ! si cette dernière guerre n'avait pas eu lieu loin de la patrie, dans un pays dénué de ressources, décimé par une longue lutte civile, comme toujours l'Espagne aurait triomphé, mais cette fois il y avait aussi à lutter contre les flots d'or que roule l'Amérique et qui ne coule pas dans le Manzanarès. Le dévouement et l'héroïsme voilà les seules richesses de l'Espagne... Mais .., pourquoi, hélas ! toucher à cette plaie encore saignante qui brise le cœur du Castillan ?...

Orgueil sur orgueil ! Cuba épuisait l'Espagne, ne vaut-il pas mieux pour le bien être de la patrie avoir déposé ce fardeau ? Déchargée de cette entrave elle pourra travailler plus librement à la prospérité nationale, à l'exaltation du génie qui sommeille sur les rochers arides, à l'ombre des Pyrénées !

Adieu Tolède, ville antique et sauvage, dont le souvenir m'apparait presque aussi éloigné que toi qui l'as fait naître ! Ville où il ne me semble pas que j'ai vécu réellement, mais où seul mon esprit errant a recueilli sur son passage quelques échos des peuples morts.

San CARLOS.

QUELQUES LETTRES DE LOUIS XVIII

J'ai déjà eu l'occasion de présenter aux lecteurs de la *Nouvelle Revue* d'intéressants documents se rapportant à l'époque de la Restauration et aux premières années du règne de Louis XVIII. C'est ainsi qu'ils ont eu connaissance des très belles lettres qu'écrivit à son collègue Decazes, pendant le congrès d'Aix-la-Chapelle, le duc de Richelieu, et des curieuses correspondances échangées à la même époque entre l'empereur de Russie Alexandre et le roi de France. Aujourd'hui, ce sont des lettres de celui-ci à son ministre Decazes que je leur soumets.

Pendant cinq ans, Decazes a été en possession de toute la confiance du roi et de toute son affection. On sait au profit de quelle cause il s'efforça de tirer parti de l'influence qu'il exerçait sur ce prince et quelles terribles luttes, protégé par lui, il livra contre les ultra-royalistes. Les lettres qui suivent ont toutes, plus ou moins, trait à ces incidents et ne fût-ce qu'à ce titre, leur intérêt n'est pas contestable.

On remarquera que dans ces lettres, tantôt le roi dit « vous » à Decazes, et tantôt le tutoie. Dans le premier cas, il l'appelle « mon cher enfant » ; dans le second, « mon cher fils ». Toutes d'ailleurs sont familières, souvent enjouées et pleines d'esprit. Mais, parfois aussi, le langage s'élève à la hauteur des circonstances qui l'ont inspiré, et apparaît alors en des phrases sans recherches, le politique fin et avisé, voire le prince qui, malgré les préjugés inhérents à son éducation première, avait résolument accepté la Charte, entendait l'observer avec rigueur, l'imposer à tous et pratiquait en toute conscience, au milieu de difficultés sans nombre, le régime parlementaire dont on peut dire qu'il a été en France le fondateur.

I

Les plus graves embarras du régne de Louis XVIII proviennent de l'opposition que lui faisait son frère le Comte d'Artois, plus tard Charles X. Ce prince était dès 1815 et fut tant que son frère porta la couronne l'esprit étroit, entêté, sans prévoyance, qui devait accoucher plus tard des fatales ordonnances de 1830. Il n'avait rien appris ni rien oublié et si l'aîné de ses fils, le duc d'Angoulême, d'abord partisan de ses idées, les abandonna bientôt pour se conformer aux vues du roi, en revanche le cadet, le duc de Berry, aggrava maintes fois, par son caractère brouillon, mobile et brutal, ces querelles de famille que Louis XVIII, tant qu'il fut conseillé par Decazes, traita de haut, avec patience et sans qu'elles pussent le faire dévier de la voie qu'il suivait. La duchesse d'Angoulême partageait toutes les idées du comte d'Artois et du duc de Berry. Un peu plus tard, la duchesse de Berry vint fortifier leur opposition dont Chateaubriand, Villèle, La Bourdonnaye, Talleyrand lui même et toute la faction de l'ultra-royalisme furent les instruments les plus actifs. Les lettres qui suivent témoignent des soucis que causaient à Louis XVIII cette malveillance des siens comme les innombrables intrigues qui en étaient la suite et dont les auteurs se recrutaient jusque dans sa propre cour.

16 Février 1817.

Voici, mon cher enfant, la lettre de Molé en renfermant une qui n'est pas mal *ultra*, mais qui m'a presque donné envie de rire, en songeant au désappointement de l'écrivain lorsqu'il aura su le sort de la loi des Elections (1). Que dis-je, rire!! La pensée du 14 janvier quand elle me revient, et cela n'arrive que trop souvent,

(1) Les amendements que les ultras de la Chambre des députés étaient parvenus à faire voter avaient complètement dénaturé le projet ministériel, ce qui constituait pour le Cabinet le plus cruel échec. Mais, la Chambre des pairs repoussa la loi.

m'en ôte jusqu'à la faculté (1). Tenez, ce que vous m'avez raconté hier, si cela fut arrivé seulement le 13, m'aurait transporté au troisième ciel. En ce moment, j'en jouis sans doute, mais mon cœur seul est de la partie, et la triste raison me dit qu'après cette fatale journée, c'est une inconséquence, et que faire fond sur un être inconséquent c'est, comme dit l'Ecriture, s'appuyer sur un roseau qui se brise et perce la main qui y cherche un soutien. Je reviens souvent à cette douloureuse pensée.

9 Mars 1817,

Je vous renvoie, mon cher enfant, *pro formâ* la supplique de ce malheureux jeune homme ; il est coupable, mais la sincérité de son aveu plaide en sa faveur, son repentir paroit de bonne foi ; de plus, il me prend (ainsi que je vous l'expliquerai plus tard) dans un bon moment ; enfin, il vous a touché, suivez donc à son égard la marche que vous proposez.

Avant d'aller plus loin, soyez tranquille sur ma santé, je vais bien de partout. On a dû vous dire que j'avois bien dormi. Il n'en est cependant rien, et voici la cause de cette mauvoise nuit, car franchement elle l'a été : c'est votre conversation avec monsieur le comte d'Artois. Vous l'avez trouvée plutôt bonne que mauvoise, et mon cœur seroit un peu de cet avis, mais ma raison ne sauroit en être.

Ecoutez mon bon fils ; il est des images que ma tendresse voudroit épargner à la vôtre ; mais dans cette occasion ne pas vous les présenter, seroit une réticence que cette même tendresse me reprocheroit.

A mon âge, le cours ordinaire de la nature ne sauroit permettre une carrière bien longue ; mille causes qui n'auroient rien de surprenant peuvent encore abréger la mienne. N'est-il pas, d'après la conversation d'hier, très facile de prévoir que je descendrai tout entier au tombeau ; et cette pensée n'est-elle pas une des plus

(1) Le roi fait allusion à des propos que tint le duc de Berry sur le libelle de Chateaubriand : *La Monarchie selon la Charte*. A la lecture de ce livre et tandis que Louis XVIII s'en déclarait offensé, le duc de Berry s'écria qu'un tel ouvrage « devrait être écrit en lettres d'or », ce dont le roi fut vivement affecté. Un peu plus tard, le prince essaya de faire oublier, en tenant d'autres propos, ceux qui avaient affligé le monarque. On voit comment celui-ci juge ce témoignage de repentir.

douloureuses que l'on puisse avoir? Le bon effet attribué à la plus funeste des démarches, le motif du reproche sur la nomination de M. de G., la froideur avec laquelle on a parlé des propos insensés de R., tout cela est-il consolant pour le Roi !

Si j'ai embrassé le système de modération, ce n'est pas par paresse, ni même par goût personnel, mais par raison, mais parce que je crois que seul, il peut empêcher la France de se déchirer de ses propres mains, et en faire à l'avenir un état florissant au dedans et au dehors. Or le succès de ce système ne dépend pas du moment ; il tient à une longue persévérance. Puis-je l'espérer encore ? On pourroit m'objecter, car enfin il faut admettre toutes les hypothèses, que mon frère peut ne pas me survivre. D'abord, quelle horrible ressource, et seroit-elle bien sûre? Celui (1) qui, revenu d'Espagne plus exagéré que personne, a changé du tout au tout trois mois après son voyage en Languedoc, qui a fait l'année d'après une si étrange question à un homme qu'il connaissoit à peine, offre-t-il une garantie bien solide ? et après lui (car enfin il faut tout prévoir), qui vois-je ?

Je regarde la conversation d'hier comme la pierre de touche de celle avec le Duc (2). Je vois que celle-ci a eu un bon effet relativement aux personnes et j'en jouis sincèrement. Si je croyois qu'il en fût de même relativement aux choses, je serois trop heureux. J'irois jusqu'à espérer le retour de l'enfant prodigue du faubourg Saint-Honoré (3). Mais je vois au contraire qu'on est plus que jamais enraciné dans ses idées. Dans cet état de choses, un sentiment me rend la vie bien amère, et d'autres pensées me la rendent odieuse, et cependant me prouvent qu'elle est nécessaire, par ce que je ne peux pas dire : *erudimini.* J'ai fait toutes ces réflexions cette nuit, et certes, il y avait bien de quoi troubler mon sommeil. Nature reprend ses droits ; n'en soyez pas en peine, mais c'est une nouvelle plaie qui envenime celle du 14 janvier, qui étoit loin d'être fermée.

(1) Le duc d'Angoulême qu'en 1815, le roi envoya au-devant de l'armée espagnole qui voulait entrer en France et qui parvint à lui faire rebrousser chemin.

(2) Il s'agit ici du duc de Wellington qui avait osé dire au comte d'Artois, après l'avoir écrit au roi, combien était périlleuse l'opposition qu'il faisait à la politique de son frère.

(3) Le duc de Berry qui habitait le Palais de l'Elysée.

25 Août 1817.

En recevant le portefeuille de si bonne heure, j'ai bien jugé, mon cher fils, que tu t'étois couché tard, et j'en ai eu du chagrin parce que je crains les suites. Mon premier mouvement, en lisant l'aperçu de la conversation avec Monsieur, a été d'être fâché qu'elle ait eu lieu, mais à la réflexion je m'en console *parce que la médecine est prise*, car au fond, je la tiens pour aussi détestable qu'il s'en puisse voir. Je passerai presque l'idée de faire quelque chose pour la minorité qui n'est dans le fond qu'une belle et bonne extravagance, n'étoit le panégyrique de B... (Berthier, préfet de l'Isère), qui me prouve que, malgré tout ce qu'ont pu vous dire, le chancelier ou autres de cette trempe, il n'y a pas le plus léger symptôme d'amendement. Après cela, je trouverai peut-être dans le second Bulletin des pétitions personnelles, je n'en serai ni étonné ni flatté, parce que c'est bonne éducation, et puis voilà tout. Je voudrois pour beaucoup que l'interlocuteur et le frère de Sp... (1) pussent lire une lettre que je viens de lire, de cette folle de Mme B... de C.., dont L... F.., a certainement été et est peut-être encore l'amant (2). Ils y verroient quel fond ils peuvent faire sur toutes ces têtes-là. Ils me rappellent tous (et je l'ai déjà dit de la Chambre de 1815 dont on me vantoit l'attachement) ce mot d'une comédie.

— Il fera tout ce que je voudroi *pourvu qu'il le veuille bien.*

Sans date, mais de 1818.

Je souhaite que demain tu sois en état de bien parler à la Chambre des députés ! J'espère en attendant que le nouveau libelle que prépare Robert (3) ne t'empêchera pas de dormir. A propos de Chambre : 1° Si la loi se termine demain, même vendredi, fût-ce samedi, je crois qu'il sera très à-propos que dimanche (après la

(1) Dans les lettres du roi, le duc d'Angoulême est désigné sous le nom *Spesuma*. C'est du duc de Berry par conséquent qu'il s'agit ici.

(2) On comprend pourquoi je m'en tiens ici à des initiales. Les personnages auxquels le roi fait allusion ont des héritiers.

(3) Publiciste du temps, propriétaire du journal : *Le Fidèle ami du Roi*, dont la feuille fut supprimée, qui fut lui-même arrêté et dont la fille adressa à la Chambre des députés une pétition qui fit grand bruit.

messe, bien entendu) tu ailles chez Sp... (le duc d'Angoulême). L'horloge est bien, mais il est bon de la remonter de temps en temps ; 2° J'espère que tu as envoyé tes bucoliques de Pairies au chancelier (1). En tous cas, envoye-les lui de bonne heure, car il y aura séance de la Chambre des Pairs.

Sans date, mais de 1818.

Je savois que tu avois l'esprit bien fait, mais je ne m'imaginois pas que tu dusses te contenter de si peu, et puisque le Roi a été adorable, voici ce qui est arrivé avec les autres. Le plus jeune (le duc de Berry) t'a dit : « Rangez-vous que je crache » ; le plus vieux (Monsieur) au Maréchal et à toi : « Il fait froid vous autres » ; enfin, Sp... (le duc d'Angoulême), t'entendant éternuer : « Dieu vous bénisse ! » Voilà l'échelle des proportions exactement graduées (2).

Sans date, mais de 1818.

J'ai été agréablement surpris, mon cher fils, en recevant de tes nouvelles à deux heures et demie, mais le plaisir a été de courte durée. Politesse opposée à bonté, affabilité, politesse ne désigne autre chose si ce n'est qu'on n'est pas grossier comme le frère de Sp...,, mais qu'on ne vaut pas mieux que lui, et de toutes les croix, celle-là est la plus pesante pour ton père. Et cette autre qui a été fort bien ! Fiez-vous à tout cela.

Le petit père F... est venu ce soir (3) ; je ne sais s'il avoit mission, mais ne s'est-il pas avisé aussi de me parler réconciliation. Je lui ai répondu : « Les bras de la miséricorde sont toujours ouverts ; qu'on s'y jette ; mais pas de concession. »

(1) Dambray, président de la Chambre des Pairs et garde des Sceaux, ministre de la Justice dans le cabinet Richelieu. Par bucoliques de Pairies, le roi entend des ordonnances portant nominations de Pairs.

(2) Le roi raille l'attitude gardée par les princes envers Decazes et le maréchal Gouvion Saint-Cyr, ministre de la guerre, dans une réception aux Tuileries et qui avait été plus que froide de la part du comte d'Artois et du duc de Berry.

(3) Le comte Ferrand que le roi aimait et estimait et qui avait été son ministre. Ce personnage s'efforçait de rapprocher le comte d'Artois de son frère.

7 Mars 1819.

Je me sens assez bien, mon cher fils, mais ma matinée n'a pas été gaie; d'abord la moitié de Sp....(1) avait l'air plus triste qu'hier et tous les visages étoient à l'unisson du sien. Ton oncle (2) avoit la même figure qu'hier. Il ne m'a point annoncé de visite; je suppose qu'il se réserve pour demain, entre le moment où tout le monde sort et celui où je vais recevoir les dames. Anglès (3) sort d'ici, plus noir que son chapeau, annonçant des malheurs de tous côtés, notamment des élections affreuses à Grenoble, avouant cependant que tout le mal vient de la proposition Barthélemy (4). Je lui ai dit qu'avec de la fermeté et de la force, il n'y avoit rien à craindre. Mais cela m'a détourné de ma matinée, j'y reviens.

Je l'ai vu (5), j'ai été froid, je lui ai cependant parlé, mais comme à tout le monde, je lui ai demandé une prise de tabac, mais rien qu'une, tandis que je lui en demande ordinairement plusieurs et cependant Dieu m'est témoin que jamais son tabac ne fut si bon qu'aujourd'hui. Je ne sçais s'il a été piqué de ma froideur, ou si sa conscience lui faisoit des reproches, son caractère rend l'un et l'autre également croyables, mais il ne s'est point, comme il fait toujours, approché de moi et quand j'ai congédié la compagnie, il s'est, contre son usage, hâté de sortir. Je ne te dissimulerai pas qu'il m'en a coûté pour en agir ainsi, et que lorsque j'ai été seul, j'ai senti mes yeux se mouiller; mais ce sont là de ces mouvements de nature au-dessus desquels il faut savoir se mettre, et je pense qu'actuellement que la chose est marquée, il faut le voir venir, pour tuer le veau gras, ou secouer la poussière de nos pieds suivant la conduite qu'il tiendra. Pour m'expliquer plus clairement, je crois que si demain il cherche une explication, il faudra ne pas la repousser.

(1) La duchesse d'Angoulême.

(2) C'est ainsi qu'en écrivant à Decazes qu'il appelait son fils, le roi désignait souvent le comte d'Artois.

(3) Le comte Anglès était préfet de police.

(4) La proposition Barthélemy faite à la Chambre des pairs avait pour but de modifier la loi électorale conformément au système des ultras. Elle agita terriblement l'opinion jusqu'au moment où elle fut enfin repoussée.

(5) C'est du duc d'Aumont, pair de France et un de ses familiers, que le roi parle ici. D'Aumont avait pris parti pour la proposition Barthélemy.

J'ai vu la Chambre des Pairs (1), avec laquelle j'ai été très froid et le duc d'Esclignac du langage duquel j'ai été parfaitement satisfait. Tu auras vu que Barthélemy a eu le courage de venir chez moi, et que je ne lui ai pas parlé, non plus qu'au duc de Doudeauville et même au prince de Chalais. J'avois lu hier une lettre où on les vante tous deux d'avoir été jeudi *comme des lions!* Tu sais que je ne suis naturellement pas enclin à l'avarice, mais si S. Ex. M. le Comte Molé (2) me fait l'honneur de venir chez moi, j'aurai bien de la peine à m'empêcher d'être un fesse-Mathieu. A propos de lettre, j'en ai lu ce matin une qui m'a fait de la peine.

3 Septembre 1819.

J'ai été, mon cher fils, plus content des nouvelles que j'ai lues de toi que de celles que j'ai vues. Tu ne m'as pas envoyé la lettre de De Bruges (3) et je n'en suis pas fâché : il y a grande apparence qu'elle m'auroit mis en colère, et je n'en ai pas besoin. Tous ces retards m'impatientent. En deux mots, ce n'est pas toi qui as affaire à Monsieur. Ainsi, quand il voudra te voir, il n'a qu'à te le faire dire, et si tu peux y aller le jour qu'il t'indique, tu iras; sans cela tu le prieras d'en indiquer un autre.

La lettre de Courvoisier au garde des Sceaux m'a souverainement déplu. Il est de ceux qui regardent la Charte comme un point d'appui pour abaisser le trône, tandis qu'elle doit être le rocher contre lequel doivent venir se briser les idées révolutionnaires.

(1) Une Commission de cette Chambre, qui était venue lui présenter une adresse.

(2) Je ne sais à quelle démarche projetée par Molé le roi fait allusion. Mais, il n'avait aucun goût pour ce personnage et ne lui pardonnait pas de s'être jeté, à sa sortie du ministère, en décembre 1818, dans l'opposition ultra royaliste, dans l'unique but de renverser Decazes auquel il devait cependant d'avoir été ministre.

(3) Le comte de Bruges, un des principaux agents du comte d'Artois. On voit, par cette lettre, que ce prince ajournait une entrevue qu'il devait avoir avec Decazes, alors président du Conseil, à l'effet de chercher un terrain d'entente où le Ministère et le Cabinet pourraient se rencontrer.

II

Les trois lettres qu'on va lire maintenant présentent un trait commun. Elles constituent une preuve indéniable du concours incessant que le roi Louis XVIII apportait à ses ministres, en toutes les circonstances où il voyait la possibilité de les servir.

Les deux premières ont été écrites au cours d'un débat engagé dans la chambre des Pairs et dans lequel plusieurs hauts dignitaires de la cour avaient pris parti contre le Cabinet, ce qui arrivait fréquemment, témoin l'opposition si vive du duc de Fitz James, qui entraîna sa disgrâce en 1817, Louis XVIII, après avoir lu un de ses discours, lui ayant fait interdire de paraître devant lui.

Cette opposition contre des ministres en possession de sa confiance, et qu'il considérait comme les défenseurs de son système politique, le roi ne l'admettait pas chez les personnages investis de fonctions qui impliquaient de sa part, envers ceux qui les exerçaient, faveur et amitié. Mais si, parfois, il en témoignait son mécontentement sous des formes sévères, ainsi qu'il le fit non seulement envers Fitz James qu'on vient de nommer, mais encore envers Talleyrand, Chateaubriand, Vitrolles, plus souvent il s'efforçait de prévenir. C'est ainsi qu'on le voit, dans les lettres suivantes, admonester des pairs de France, dignitaires de sa cour, qu'il savait hostiles à des lois en discussion ou même les retenir auprès de lui pour son service à l'heure des séances et les empêcher ainsi d'aller voter.

Le fait se produisit notamment en 1818, lors de la discussion de la loi sur le recrutement, présentée par Gouvion Saint-Cyr et contre laquelle tout l'ultra royalisme était déchaîné parce qu'elle détruisait les privilèges de la noblesse. Au jour du vote, le roi emmena dans sa promenade en voiture trois pairs qu'il avait lieu de croire hostiles au projet. La loi ne passa dans la Chambre haute qu'à une majorité de trois voix, ce qui faisait dire à cette peste de Talleyrand que le succès n'en était dû qu'à *la voiture du roi*.

Sans date, mais de 1817.

Je crois, mon cher fils, ainsi que toi, que la note ne dit que tro vrai. Cependant, après avoir lu (1), je me suis senti comme un homme qui est tombé du haut d'une maison dans la rue, et qui en fin de compte ne s'est cassé qu'une jambe. Je m'attendois à trouver l'annonce de plusieurs défections et je n'ai trouvé que le recensement de celles qui ont déjà eu lieu, recensement très affligeant mais qui, du moins, n'augmente pas mon inquiétude pour demain. J'y reviendrai tout à l'heure, mais auparavant, je vais te dire ce que, d'après le conseil du duc de Richelieu qui est venu chez moi avant 9 heures, j'ai fait ce matin.

J'ai parlé à mes trois promeneurs avant déjeuner, aux deux autres après ; je leur ai dit qu'ils devoient bien sentir que la prolongation de mes promenades, surtout hier, n'avoit d'autres motifs que de leur fournir un prétexte de ne pas donner le scandale qu'ils avoient donné avant-hier et dont j'ai été vivement affligé. Le duc d'Aumont m'a répondu des pauvretés. Le duc d'Avaray m'a dit qu'il étoit fâché de m'avoir fait de la peine et que si je voulois, il ne voteroit plus du tout. Pour le pauvre d'Havré, c'est un séïde. Il m'a dit qu'il croyoit me donner une grande marque de dévouement.

— Beau dévouement, ai-je répliqué ; allez ! vous êtes les dupes de gens qui en savent plus long que vous, et qui vous mênent plus loin que vous ne pensez.

Je n'ai pas poussé plus loin l'entretien, mais je te réponds que demain la promenade finira tard.

Je reviens à la note et à ceux qui y sont nommés, je n'en choisirai que trois.

Le reste ne vaut pas la peine d'être nommé !

M. de B*** est le meilleur des trois, du moins il ne nous a pas vendu chat en poche. Charles de Damas m'afflige surtout parce que sa conduite est éloignée de son caractère que j'ai toujours vu si loyal. Mais cette affliction n'est en rien comparable avec celle que me cause La Châtre, dont la conduite blesse à la fois mon sentiment et mon amour-propre. Je croyais l'avoir convaincu, j'en

(1) Cette note, alors que le roi prévoyait un échec pour le ministère, était faite en définitive pour le rassurer.

étois heureux ! Enfin, pour terminer un peu moins tristement cet article, l'opposition comptera demain un champion de moins dans ses rangs. Le duc de Duras est venu ce matin prendre congé de moi. Il est parti à midi pour Tours. Tu ne m'as rien dit de Pasquier, néanmoins je pense qu'il viendra. Quant à moi, à brebis tondue Dieu mesure le vent ; je n'ai pas entendu celui de cette nuit, j'ai dormi à merveille.

Sans date, mais de 1817.

Je commence, mon cher fils, par te rendre compte de ma matinée. D'abord le duc d'Aumont est venu, selon l'usage, avant le déjeuner et je ne saurais dire combien j'ai été content de l'entretien. Après déjeuner, il y avait, lui, les ducs de La Châtre, de Luxembourg, d'Havré et de Gramont, les maréchaux Oudinot et Marmont et le duc d'Escars. Dès que les dames ont été sorties, j'ai commencé mon sermon. Premier point : constitutionnalité de la division de la loi à la Chambre des députés, *à fortiori* de l'envoi d'une des deux parties à celle des Pairs. Deuxième point : nécessité et urgence de la loi envoyée. Péroraison : scandale de la coalition de ceux qui se disent royalistes purs avec ceux qui professent le jacobinisme pur ; pleine confiance qu'aucun des miens ne se souillera d'un tel opprobre et invitation aux présents de répéter mes paroles aux absents.

J'ai cru remarquer, sur le visage du seul duc d'Havré un instant de combat entre la probité et l'ultracisme ; mais j'ai clairement vu l'instant où la probité l'a emporté. Dans la très courte conversation qui s'est ensuivie, le duc d'Escars, qui n'était qu'auditoire, a très bien parlé ; le maréchal Marmont aussi et le bon duc de Gramont admirablement. Je l'ai gardé après le sermon et j'en ai été peut-être encore plus content ; il répond de la victoire pour la forme et pour le fond.

9 Mars 1818 (à propos de la loi de recrutement).

Lorsque j'ai reçu ta lettre, mon cher fils, j'avois déjà vu le duc d'Aumont. Le scandale d'avant-hier ne se renouvellera pas, que je sorte ou non. Ce n'est donc pas le cas d'employer le remède dont tu me parles, remède, je ne te le dissimule pas, qui répugne à mon caractère, et qui, dans mon opinion, ne répugne pas moins à nos mœurs. Ce même duc d'Aumont, qui a donné ce scandale, dont je ne suis pas moins affligé que toi, a voté avec

nous dans la question de la liberté de la presse. C'est donc ici affaire d'opinion sur les vétérans, très erronée sans doute, mais non affaire de parti. Je te cite ce fait à l'appui de ce que je viens de dire.

III

Les lettres réunies dans la deuxième partie de ce travail ne tiennent entre elles par aucun lien. Elles ont trait à des sujets divers. Mais, dans leur diversité, elles ne détruiront pas l'idée que, par les précédentes, on a pu se faire du caractère et de l'esprit de Louis XVIII.

Sans date, mais de 1816.

Je suis un peu, mon cher enfant, comme un certain comte de Nazelle qui, un beau jour, se prit de dispute dans un café avec un sous-lieutenant d'infanterie, lequel alla le lendemain matin chez lui pour lui demander raison.

— Comment, lui répondit le valeureux comte, moi qui ai cent mille livres de rente, j'irais me couper la gorge avec un homme qui n'a peut-être pas mille écus de bien ! Vous vous moquez de moi. Si vous avez envie de vous battre, j'ai là-haut un frère qui n'a que la cape et l'épée, comme vous ; il fera votre affaire !

Et moi je dis à Benjamin Constant :

— Comment, faquin, tu crois qu'à mon âge, j'irai m'échauffer la bile à lire tes sottises, j'ai des ministres pour te lire et te faire répondre. Je lirai l'antidote de V., mais pour ton poison, le diable m'emporte si j'y mets le nez !

Sans date, mais de 1816.

Voici votre paquet, mon cher enfant, mille remerciements d'y avoir joint la lettre, j'ai cru que je ne pourrois jamais vous écrire. A peine avois-je achevé la lecture du paquet, voilà le maréchal Macdonald qui, tout en me demandant pardon d'être un peu long (comme le petit suisse demandait au chevalier de Gramont pardon de la liberté grande), m'a tenu cinq quarts d'heure. Il est vrai que tout n'a pas été ennui ; il y avoit, dans un de ses rapports, cinq fois *contumace*, et cinq fois, il a dit *coutumace*. Après lui est venu M. du Bouchage (1) avec d'assez mauvaises nouvelles de Saint-Domingue, encore une demi-heure. Enfin me voici écrivant...

(1) Ministre de la marine.

Sans date, mais de 1816.

Voici vos papiers, mon cher enfant. Le grand dévouement du général M... (1) me rappelle un dialogue dont j'ai connu les interlocuteurs, entre un petit garçon et sa mère qui venoit de perdre son oncle qu'elle aimoit beaucoup :

« — Maman, je suis bien fâché que ton oncle soit mort !

« — Je te remercie, mon enfant, viens m'embrasser.

« — Maman, donne-moi du bonbon.

« — Je n'en ai pas, mon enfant.

« — Maman, je ne suis plus fâché que ton oncle soit mort. »

Sans date, mais de 1816.

Je ne m'arrêteroi pas, mon cher enfant, à la note anonyme du 10 septembre. Sous le masque de l'intérêt même de votre propre conversation, elle cache un venin dangereux. Ecoutez-moi : ceux qu'on y appelle de braves modérés des Cent-Jours sont de francs jacobins. Il nous faut des modérés comme Bellart, comme vous si vous aviez l'âge, et comme tant d'autres, que je pourrois citer. Ainsi que vous l'avez dit vous-même, ni ultra, ni citra. Travaillez-y, et travaillez-y sans relâche !

Il est un autre point que vous ne devez pas négliger, c'est d'entretenir les bonnes dispositions de mes neveux, et sur ce point, vous pouvez plus que personne. Ne laissez donc jamais plusieurs jours sans les voir vous-même, car l'ennemi ne s'endormira pas. Vous avez vu l'effet de quelques mots dits par Fitz-James.

15 Octobre 1816.

Je ne vous envoie pas, mon cher enfant, l'oraison funèbre de la reine (2), j'y substitue une brochure qui, depuis je ne sais com

(1) Ce général faisait des rapports de police et quoiqu'il prétendit n'agir que par dévouement, en demandait un prix que le roi trouvait exorbitant.

(2) C'est de Marie-Antoinette que parle ici le roi. Son langage ne laisse pas d'être surprenant quand on le rapproche du rôle qu'il avait tenu avant et pendant la Révolution et que la malheureuse reine qualifie avec tant de sévérité dans sa correspondance avec Fersen. Ce langage, Louis XVIII le tint souvent quand il fut monté sur le trône. Il disait à la duchesse Decazes : « C'est un ange que je pleure toujours ». Il est vrai que le comte de Provence et Louis XVIII sont deux hommes très différents et que le second, par sa modération, sa prévoyance. sa sagesse, semble avoir pris plaisir à désavouer tout ce qu'avait fait le premier.

bien de temps, occupe inutilement une place sur mon bureau. Je garde l'oraison funèbre pour la lire. Bonne ou mauvaise, elle aura du moins pour moi le mérite de m'entretenir de l'objet de ma tendresse, aussi vive que dans nos jeunes ans, et d'une douleur que vingt-trois années n'ont point atténuée. Je vous aime d'avoir songé à cette distribution. Ah ! oui, si le séjour du bonheur lui est encore fermé, si nos prières n'ont pas assez d'efficacité pour lui en ouvrir l'entrée, armons-nous pour la forcer de celle des pauvres soulagés en son nom. Si les fonds manquent pour la chapelle, parlez, j'y suppléerai sans employer la petite clé.

Sans date, mais de 1817.

Voici vos papiers, mon cher enfant. La lettre du prince de Metternich (1) est sûrement importante,mais celle du duc de Richelieu l'est bien autrement. La vôtre m'a un peu remonté, mais pas tout à fait encore. 1° Je ne vous trouve pas même sur les élections ce ton d'assurance qui a le pouvoir de m'en donner ; 2° je suis très mécontent des nôtres qui, par leur négligence à assister aux séances de la Commission, perdent des causes gagnées ; 3° je vois avec plus de douleur encore que cette majorité-ci marche sur les traces de l'autre. Il lui faudra aussi des victimes humaines.

16 août 1817.

Je te disais hier, mon cher fils, qu'il ne tenoit qu'à moi d'avoir de l'humeur. Elle étoit vague parce que je n'avois pas bien compris ou peut-être pas bien voulu comprendre ta lettre. Aujourd'hui que le rapport du duc de Richelieu m'a tout expliqué, mon humeur est bien définie.

Et bien, tout me déplaît dans ce beau projet (2).

1° Ce ne sera qu'avec beaucoup de peine que je consentiroi à la retraite du duc de Feltre. Le temps n'est pas si éloigné où mes

(1) La lettre de Metternich à laquelle le roi fait allusion avait été adressée au baron de Binder, homme de confiance du diplomate autrichien à l'ambassade de Paris. Copiée à la poste, elle contenait la preuve que Talleyrand appelait l'influence de l'Autriche au secours des ultra-royalistes et que Metternich, tout en se déclarant résolu à ne pas suivre cette politique, s'efforçait de savoir ce que Talleyrand avait dans son sac.

(2) Richelieu et Decazes étaient d'accord pour remplacer le duc de Feltre au ministère de la guerre. On sait qu'ils y réussirent et que Gouvion Saint-Cyr fut nommé.

yeux ne se reposaient avec bonheur que sur lui seul. Je suis affligé qu'il ait pris une fausse direction. Mais pourquoi ne pas travailler à le remettre dans la bonne ? Les bons chirurgiens remettent les membres cassés; les mauvais les coupent.

2° Le duc de Gramont a été créé et mis au monde pour la place qu'il occupe (1). Outre sa compagnie qu'il mène à merveille, il a encore de l'influence sur les autres. Qu'il soit remplacé surtout par quelqu'un qui ne verra dans cette grâce qu'une disgrâce colorée et je ne pourrai pas être sûr, dans un cas qu'il est douloureux mais sage de prévoir, d'envoyer mes gardes du corps au-delà du Pont-Royal.

3° Quoique je ne susse à dire vrai que faire pour le duc de Feltre, tout autre dédommagement me seroit bon. Ma fierté, car j'en ai tout comme un autre, se révolte à la seule idée que les grandes places auprès de moi pussent jamais être considérées comme un *refugium peccatorum.*

4° Enfin ces places ne tiennent point à la politique; elles ne doivent dépendre que de ma volonté et je ne voudrois pas que mes ministres en voulussent faire un moyen de gouvernement. Les inconvénients pourroient n'être pas grands à présent ; ils seroient immenses dans un avenir que malgré soi il faut bien prévoir. Heureusement que la note de R*** me donne le droit de te faire ces réflexions, et j'espère que tu les communiqueras *à qui de droit* avec la note elle-même.

Sans date, mais de 1817.

On ne m'a point parlé de remplacement. Je t'ai exposé mes scrupules au sujet de Molé (2). Je t'ai dit en même temps que je n'opposerois point de veto et pour mieux t'expliquer ma pensée je te répéteroi ce qu'une femme dit un jour à ton Louis (3), qui la sollicitoit vivement.

— Je voudrois être depuis longtemps votre maîtresse, et je ne puis me résoudre à la devenir.

(1) Il commandait une compagnie des Gardes du Corps et Decazes proposait de donner cette compagnie au duc de Feltre en dédommagement du portefeuille qu'il était question de lui enlever.

(2) Il était question de faire Molé, que le roi n'aimait pas, ministre de la marine. Il le fut d'ailleurs bientôt après. Dessoles, dont le roi ne voulait pas en 1817, devint à la fin de 1818 président du Conseil et ministre des affaires étrangères.

(3) C'est lui-même que le roi désigne ainsi quand il écrit à Decazes.

J'ajouteroi que si cela se termine de même, Molé sera bientôt ministre. Quant à Dessoles, tu sais aussi bien que moi que c'est un bien pauvre homme, et de plus, quelle estime veux-tu que j'aye pour celui dont j'ai acheté à beaux deniers comptans la fidélité passive.

Sans date, mais de 1817.

A propos de Molé, il faut que je vous raconte une folie qui m'a passé, il y a quelques jours, par la tête en parlant de lui et de sa conduite sous Bonaparte, avec Pasquier qui me disoit que le principe de cette conduite étoit que Molé, élevé dans des principes extrêmement monarchiques, avoit embrassé la monarchie avec ardeur là où il avoit semblé la trouver. On raconte qu'un jour le Dauphin, fils de Louis XIV, ayant envie d'une fille, on la lui fit venir, escortée suivant l'usage d'une tante. Lorsque ces deux créatures furent arrivées à la porte du cabinet, le valet de chambre gratta. Monseigneur ouvrit, passa le bras, saisit la première jupe qu'il rencontra et la tira à lui. On eut beau résister. Le valet de chambre eut beau crier que Monseigneur se trompait, la tante y passa. Ne trouvez-vous pas, si Pasquier dit vrai, que Molé a fait comme mon trisayeuil! Ceci peut bien s'appeler du bavardage; mais il faut bien se dérider un peu de temps en temps.

Sans date, mais de 1817.

Je suis très fâché, mon cher fils, que Pasquier n'ait pas été à Villeneuve. Il me paraît difficile à présent de cacher la consultation extra-consiliaire et étant connue, elle produira nécessairement un très mauvais effet. Du reste, à présent, *alea jacta est*, il n'y a plus à en revenir.

Je suis plus que fâché, je suis affligé de te voir attaché à cette expression, de *libertés publiques*. S'appliquât-elle à la Cour de Rome, elle est vide de sens (1). Jamais les Grégoire VII et les Boniface VIII ne surent ce que c'étaient que les libertés publiques. C'étoit tout uniment l'autorité Royale qu'ils vouloient assujetir à la leur.

(1) On préparait le discours du Trône et dans le projet ministériel, à propos du concordat qui se négociait avec la Cour de Rome, les ministres avaient introduit cette expression.

Auroit-elle un autre sens? Tu ne vois donc pas combien elle est déplacée dans la bouche qui commence jusqu'à une nomination de notaire par *Louis par la grâce de Dieu.* Je m'attends bien qu'on proposera des modifications aux lois sur la liberté de la presse, mais si j'en annonce aujourd'hui pour un liard, demain on m'en demandera pour un écu, et assurément dans la première note que tu m'as remise, tu étois loin d'en manifester l'intention. Tout cela me contrarie et me donne une humeur de chien. J'en aurois bien davantage si je n'espérois et ne croyois que la campagne te fera du bien (1).

18 Janvier 1818.

Le commencement de ta lettre, mon cher fils, m'avoit fait bien du plaisir, mais le cahin caha de la fin a tout gâté. Je souhaite avec tant d'ardeur qu'aujourd'hui, demain, peut-être encore jeudi, tu ayes le libre exercice de toutes les facultés corporelles et intellectuelles ! Si tu faiblissais, Chateaubriand auroit peut-être la bassesse d'en triompher. Si j'étois là, je lui rappellerois que les bourreaux d'Eudore l'insultaient aussi sur ce que sa marche est ralentie par les tourmens qu'il a éprouvés ! Mais non, tu ne faibliras point et dusses-tu succomber, on diroit encore de toi :

Et son dernier soupir fut un soupir illustre
Qui de cette grande âme achevant les destins
Etala tout mon fils aux yeux des assassins.

Je dis cela parce qu'il faut tout prévoir, car je suis sans crainte de ce côté. Mais il y a une autre chose qui me chipote. Le duc de Richelieu vient souvent avant d'aller à la Chambre. Il est une heure et demie, je ne l'ai pas encore vu ! Je crains que le Romain

(1) Lettre de Pasquier à Decazes sur le même sujet.

Novembre 1817, 9 h. du matin.

J'ai suivi, mon cher ami, vos instructions de point en point. J'étais à 8 h. 1/2 chez le roi et lui ai remis les papiers. Nous n'avons point eu de succès dans nos principales observations. Le roi n'a pas voulu des mots *nos libertés publiques*. Il a persisté à ne pas vouloir parler des cours prévotales et de la liberté de la presse. Il veut rétablir la phrase sur la religion que nous avons trouvée un peu longue.

A tantôt, tout à vous de cœur et d'âme. PASQUIER.

Molé a été hier conter au D. de Richelieu et à Lainé notre séance de la veille avec Royer-Collard et les autres. Il l'a encore plus monté contre Royer. Cela étoit fort nécessaire !

(Lainé) ne l'ait été pour deux. Mieux voudroit alors que Molé, dont les intentions sont incontestablement bonnes, les eut gardées.

J'avois écrit ces cinq lignes lorsque le duc de Richelieu est arrivé, et m'a parlé de l'ordonnance dont tu m'as fait voir la minute hier au soir : il a l'idée de mettre dans la commission M. de B... à la place de M. de Calonne. J'ai insisté pour celui-ci. La chose est restée entière. Ce sera à toi à voir lorsque tu apprendras l'idée.

Après cela, j'attendois autre chose, et je te l'avoue, le cœur me battoit. Hélas ! il bat à présent d'une autre façon. Rien n'est venu. Il est impossible que d'ici à mercredi, Pasquier qui m'a communiqué son idée, de m'en reparle pas. Que lui dirai-je ? Je serois assez de l'avis de Madame ***. S'il falloit détruire le ministère de la police dans cette détestable désorganisation, l'organisation qu'elle propose seroit la moins mauvaise de toutes. Mais pour des idées ultérieures, néant.

Pesons les faits. Le ministère de la Maison se compose de deux parties : la première, la proposition aux grandes charges de la maison (car dans chaque partie le grand officier propose des subalternes) et l'expédition des provisions ou brevets de toutes, grandes ou petites ; 2° l'administration des revenus de la liste civile sur quoi il faut observer que chaque partie de la Maison a des fonds assignés dont le chef est l'administrateur, sauf à compter avec le Ministre, qui, de toutes les parties assignées, est libre de former un budget dont il n'est comptable et responsable qu'au Roi seul. Chose bien essentielle à maintenir, pour que ledit seigneur Roi ait du moins quelque ombre de liberté, non seulement pour l'administration, mais encore pour le choix du ministre. Il en résulte que celui-ci ne doit pas faire partie du Conseil composé d'hommes responsables, car il faudrait qu'il partageât leur sort s'ils venoient à tomber. Mais M. de Blacas a siégé au Conseil, cela est vrai. Mais comment étoit-il composé ? d'abord des responsables, et de sept personnes qui ne l'étoient pas. L'exemple ne prouve donc rien.

Que si le Ministre de l'Intérieur, je suppose, avait en même temps la Maison, d'abord la liberté de la liste civile seroit du moins bien compromise et puis, si ce Ministre, qu'on doit supposer qui seroit l'homme du roi étoit obligé de quitter l'intérieur pourroit-il garder la Maison ? Non certes, voilà donc le roi qui perdroit son homme de confiance. Je suppose actuellement que je te

fisse ministre de la Maison. D'abord, il faudroit que tu quittasses le Conseil, je viens d'en exposer les motifs, et pour ne rien dire d'autres inconvénients majeurs, tu descendrois d'évêque meunier.

De plus, aux termes où nous en sommes, on ne manqueroit pas de s'écrier comme feu lord Chatham : « Je vois derrière le trône quelque chose de plus grand que le trône, qui m'offusque. »

Et souvenons-nous que Jacques III, le monarque dont la volonté est la plus ferme qu'on ait peut-être jamais connue, a été forcé, par ses criailleries, non seulement à éloigner de sa personne lord B..., son ancien gouverneur, l'homme qu'il aimoit le mieux au monde, mais encore à rompre toute correspondance avec lui. Point donc de pareilles mesures. Où m'a entraîné un article de forme ! (1)

Sans date, mais de 1817.

Vous vous trompez, mon cher enfant, si vous croyez me parler cordon pour la première fois. Vous m'en avez déjà verbalement dit un mot, que j'ai laissé tomber parce que je ne goûte pas l'idée (2).

Il y a, il est vrai, des exemples de double transmission ; mais elles ont toujours un peu prêté au ridicule et ce seroit bien pire aujourd'hui. Ce n'est même pas sans quelque peine que je me suis déterminé à en faire une, mais j'ai cru pouvoir, en honorant un ancien et fidèle ami du roi, mon frère, jeter une fleur sur la tombe déjà ouverte d'un homme respectable que, sans cela, elle eut englouti quelques jours plus tôt.

D'ailleurs, je vous diroi que je ne trouve pas ce genre de grâce analogue au caractère un peu catonicien de M. Lainé. Elle sent trop la faveur, elle lui nuiroit auprès de ses détracteurs, et je ne crois pas qu'elle augmenteroit sa considération auprès de ceux

(1) Il était question de modifications ministérielles. Decazes, soutenu par ses collègues, demandait la suppression du ministère de la police et avait proposé au roi de le nommer ministre de la Maison. Le roi s'y refusait, entendant que ce ministère qui, d'ailleurs, n'avait pas été rétabli depuis la première Restauration, restât en dehors de la politique et de la responsabilité ministérielle. Le ministère de la police fut supprimé à la fin de 1818. Decazes devint ministre de l'Intérieur et le roi persista à ne pas nommer de ministre de la Maison.

(2) M. de Sèze venait de mourir. Il était cordon-bleu et Decazes avait proposé au roi de nommer à sa place M. Lainé qui était alors ministre de l'Intérieur.

qui lui rendent justice. Peut-être même produiroit-elle un effet contraire. Je ne développe pas ma pensée toute entière; mais j'en ai dit assez pour être intelligible.

Juillet 1818.

Je devrois, mon cher fils, aimer le 8 juillet de préférence à tout autre jour, c'est celui où tu entras en fonction d'une manière dont le souvenir n'auroit jamais dû s'effacer et subsisteroit dans toute sa force, si la haine fondée sur l'ambition pouvoit se calmer, si elle n'avait des séides, témoin le maire de Saint-Cloud. La Châtre m'a raconté ce matin que notre bon maréchal Oudinot a fait hier une sortie contre le maréchal Gouvion, le traitant de cheval de carosse qui perd l'armée (1).

L'aventure d'hier au soir me donne d'autant plus d'humeur que je crains que cela ne recommence, et que je n'ai pas là le duc de Gramont pour y mettre ordre. Ne t'inquiète pourtant pas de cette disposition morale.

25 Février 1819.

Il y a, comme cela arrive bien souvent, mon cher enfant, du vrai, mêlé d'exagération, dans ce que vous a dit le chancelier sur Molé. Le fait est que j'ai commencé par louer son discours. Ensuite on a fait l'éloge de celui de M. de F..., puis le D... de R... a parlé avec avantage de celui du général Dessoles. J'espérois toujours qu'on en viendroit au vôtre qui seul me tenoit au cœur. Mais néant. Enfin, miséricorde se perdant, je saute le fossé. Alors Molé a dit qu'hier surtout mon bon fils avait parlé d'une manière admirable.

Pour copie conforme aux originaux :

Ernest DAUDET.

(1) Toujours à propos de la loi du recrutement qui avait à ce point exaspéré le parti de la Cour qu'il y eut parmi les Gardes du Corps des actes de mutinerie, auxquels le roi fait allusion dans la fin de sa lettre.

SOUVENIRS DE JAVA

Sur le vaste horizon du détroit de la Sonde,
Java, dans un mirage infiniment subtil,
Se détachait en rose, émergeante d'une onde
Limpide, où miroitait son vaporeux profil.

C'était indéfini comme un galbe de rêve,
Diaphane parfois, mais tremblant, incertain,
Le rose refluait plus rose vers la grève
Qui s'évanouissait dans ce vague lointain.

Glauque était l'océan, immobile, sans rides,
L'espace saturé d'accablante moiteur !
De sa fournaise en feu, de ses rayons torrides,
Le soleil achevait d'étuver l'Equateur !

Elle apparut enfin, l'île aux noires panthères,
Sa flore métallique éblouissant les yeux !
Tandis que sur son front, couronné de cratères,
Ses volcans menaçaient de bombarder les cieux !

Tu triomphes le jour, la nuit t'apothéose !
Ciel et Terre, ô Java, drapent ta majesté !
L'indomptable Océan à tes pieds se repose,
Doublant sur son miroir ta suprême beauté !

Tout reposait dans l'île au bruit du doux murmure
Du flot qui la berçait, lorsqu'un zéphir léger
Vint frôler des forêts l'imposante ramure
Où flotte le parfum qu'exhale l'oranger.

C'est la Nuit qui s'annonce!... ô Java, tu t'éveilles!
Tout respire, s'agite et se meut! Brusquement,
Le soleil, sous un dais d'auréoles vermeilles
Comme un triomphateur, quitte le Firmament!

L'Astre allait disparaître, et malgré sa superbe
Il noua, comme fait un prudent moissonneur,
Des plaines de l'azur ses beaux rayons en gerbe,
Redoutant l'âpre main d'un nocturne glaneur!

Mais cette gerbe ignée incendiant l'espace,
Le zénith devint pourpre et de feu l'Océan;
Java se profilait, vitreuse sur la passe
Du détroit que bordait un horizon de sang!

O Jour, tu vas mourir! Voici la Lune et l'Ombre!
La Lune aux doux reflets de vieil argent bruni,
Si pâle de ta mort, qu'elle me parut sombre
Auprès des astres d'or veillant sur l'Infini!

Maurice de TALLEYRAND PÉRIGORD,
Duc de Dino.

LES DESSOUS DE LA DIPLOMATIE AMÉRICAINE

Les négociations secrètes relatives à Cuba.

de 1822 à 1898.

(d'après des documents inédits.)

Lorsqu'au début de l'année 1896, surgirent entre l'Espagne et les Etats-Unis les premières difficultés à propos de Cuba, bien des gens éprouvèrent en Europe, un certain étonnement à voir l'Amérique du Nord s'immiscer dans un litige qui, semblait-il, ne la regardait nullement. Sans doute, les questions d'humanité ont le privilège d'intéresser toutes les nations et il est du droit de toutes d'empêcher certaines atrocités où qu'elles se produisent ; sans doute encore, le système de répression sanguinaire adopté à Cuba par le général Weyler — un Prussien d'origine, par parenthèse — était de nature à attirer l'attention d'un peuple voisin, et l'idée de mettre fin à ces cruautés abominables, pouvait passer à la rigueur pour un motif relativement plausible d'intervention. Cependant la pensée louable d'adoucir les horreurs d'une guerre civile impitoyable ne devait pas évidemment dépasser certaines limites et ne pouvait en aucun cas donner à une puissance étrangère le droit de s'immiscer dans la politique intérieure d'une autre nation.

Assurément, il eut fallu être d'une naïveté ou d'une bonne foi exagérées, pour ne pas apercevoir dans les premières offres de médiation faites par les Etats-Unis une intention intéressée ; sans doute, il n'était pas permis de méconnaître chez l'Oncle Sam, le désir plus ou moins avoué de mettre la main sur la plantureuse colonie espagnole. Mais, ce qu'on pouvait ignorer, c'est que cette convoitise eut une histoire, qu'elle fut vieille de près d'un siècle, qu'elle remontât à 1820, c'est-à-dire à l'époque où les colonies espagnoles de l'Amérique du sud ou du centre : le Chili, le Pérou, la Bolivie, le Mexique, l'Argentine et les autres secouaient le joug de la mère-patrie.

L'histoire des négociations ouvertes à diverses reprises par le cabinet

de Washington à l'effet d'obtenir de l'Espagne la cession, à n'importe quel prix de la grande Antille, est une page curieuse de diplomatie secrète; elle éclaire d'un jour inattendu les déclarations récentes de l'Amérique affirmant qu'en intervenant à Cuba, elle n'a obéi qu'à des vues d'humanité; elle montre dans quel cercle restreint avaient à se débattre les Commissaires espagnols chargés de rédiger le traité de paix dont le texte est actuellement soumis à l'approbation des Chambres de Madrid et de Washington.

Le hasard ou mieux notre bonne étoile a mis récemment dans nos mains le portefeuille diplomatique où se trouve, précieusement conservée, à Madrid, la preuve des agissements américains relatifs à Cuba depuis près d'un siècle. Il y a là toute une série de pièces extrêmement curieuses et infiniment intéressantes. Il n'en est pas une qui ne vaille la peine d'être lue, d'être méditée dans son intégralité. Mais, sans les citer ici in extenso — ce qui dépasserait de beaucoup les bornes qui nous sont fixées dans cette Revue — il est possible, rien qu'au moyen d'extraits, de mettre nettement en lumière la preuve que la guerre de 1898 est la conséquence logique de prémisses depuis longtemps posées, la dernière étape d'une diplomatie clairvoyante, tenace, inquiétante.

I

Au moment où, pour la première fois, les Etats-Unis émettaient à propos de l'île de Cuba des prétentions encore vagues à l'annexion, l'indépendance des colonies espagnoles de l'Amérique du sud était déjà un fait accompli. Bien que les Etats nouveaux n'eussent pas obtenu encore d'être reconnus par la plupart des cabinets de l'ancien continent, ils demeuraient maîtres chez eux et s'avançaient seuls — en titubant il est vrai — dans la voie nouvelle ouverte à leur activité. De son immense empire colonial dans le nouveau monde, il ne restait à l'Espagne que deux centres importants : Cuba et Porto-Rico, deux grandes îles que leur éloignement du continent, leur isolement au milieu de l'Océan, avaient empêché de prendre part au mouvement séparatiste.

Cuba « la perle des Antilles » comme les Espagnols aiment à la nommer aujourd'hui, cette terre privilégiée dont Christophe Colomb avait dit qu'elle n'avait pas sa pareille dans l'univers comme richesse et comme fécondité (1), avait été jusqu'à la fin du

(1) La mas hermosa tierra que jamas vieron ojos humanos.

dix-huitième siècle, considérée par l'Espagne comme une colonie sans intérêt. Il avait fallu qu'en 1762, la Grande Bretagne s'en emparât pour que la mère-patrie s'aperçût qu'il existait là un territoire susceptible d'être fructueusement exploité. En gens pratiques, les Anglais, pendant les huit mois qu'ils avaient été maîtres de la Havane, avaient su à ce point développer dans l'île les éléments de richesse qui depuis trois siècles y demeuraient à l'état embryonnaire, que lorsque la paix de 1763 vint rendre Cuba à ses anciens maîtres, ceux-ci ne l'avaient pour ainsi dire plus reconnue (1). Pour un peu, ils eussent dit comme l'empereur d'Autriche devait le faire des Français, en récupérant en 1814, les provinces illyriennes que notre occupation momentanée avait couverte de routes, de monuments, d'embellissements de tout genre : « Vraiment, c'est bien dommage que ces gens là ne soient pas demeurés ici plus longtemps. »

Toutefois, bien que l'Espagne traitât l'abandonnée d'hier avec plus d'attention que par le passé, bien qu'elle lui envoyât des administrateurs laborieux et probes comme Altarriba, Pablo Valiente, Alejandro Ramirez, qui organisèrent son régime intérieur d'une façon intelligente, Cuba était loin encore, à l'aurore de notre siècle, d'avoir atteint le niveau, le développement de ses sœurs d'Amérique, des vice-royautés du Mexique et du Pérou Il ne faut donc pas s'étonner de ne point la voir suivre le mouvement de 1810; et si elle n'assista pas avec une complète indifférence aux évènements qui troublèrent à cette époque le continent américain notamment à la déposition du vice-roi Iturrigaray, aux séditions de Caracas et de Santa-Fé de Bogota, au pronunciamiento de Montevideo, à la prise d'armes du curé Hidalgo, on n'en peut pas moins affirmer que Cuba était à cette date incapable non pas d'acquérir, mais de songer à réclamer son indépendance.

Cependant, si personne, dans la grande Antille ne pensait encore à une révolution qui arrachât ce beau territoire à la domination espagnole, une nation voisine y songeait pour les Cubains et tout en gardant les apparences d'une neutralité honnête, commençait à jeter ici et là dans l'île, notamment à la Havane, les ferments d'aspirations qui ne devaient pas tarder à fructifier.

C'était précisément l'époque où Monroë, le célèbre James Monroë un des hommes dont les Etats-Unis s'enorgueillissent, à

(1) Voyez ce que dit à cet égard un historien espagnol, M. Bachiller y Moralès dans sa *Cuba, Monografia historica* parue en 1883 à la Havane.

un titre plus ou moins juste, l'auteur de la maxime fameuse « l'Amérique aux Américains » présidait aux destinées politiques des divers Etats de l'Union. Il était tout naturel qu'un tel homme ne vit pas d'un bon œil, à l'entrée du golfe du Mexique, une possession européenne de l'importance de Cuba, un port de guerre comme celui de la Havane et il avait assumé, depuis quelques mois à peine, la présidence qu'il chargeait son ministre d'état, M. Adams, d'entamer des pourparlers avec l'Espagne au sujet de l'acquisition de la grande Antille.

Les négociations devaient être conduites par M. Nelson, le représentant du gouvernement fédéral près du cabinet de Madrid, et c'est à ce ministre que M. Adams écrivait le 22 novembre 1822, dans les termes suivants :

« Cuba et Porto-Rico, mais Cuba surtout, qui par sa situation géo graphique fait partie du continent américain, Cuba que nous aperce vons pour ainsi dire de nos côtes, sont devenus un point d'importance absolument prépondérante pour les intérêts à la fois politiques et commerciaux de l'Union. La position naturelle de Cuba qui lui donne la clé du golfe du Mexique et des mers de l'Ouest, le caractère de sa population, sa situation à moitié chemin entre Saint-Domingue et nos provinces méridionales, le port de la Havane large et sûr vis-à-vis d'une longue côte continentale qui précisément n'offre aucun abri à nos vaisseaux, la nature de ses productions et de ses besoins qui amènerait une importation et une exportation infiniment rémunératrices, toutes ces causes lui donnent pour nous un prix inestimable, une valeur supérieure à celle que peut offrir à notre pays n'importe quel État de l'Union. Les intérêts de l'Amérique et ceux de Cuba sont tellement semblables, leurs rapports géographiques, commerciaux, moraux, politiques sont à ce point connexes, qu'en tenant compte de ce qui s'est passé dans le monde depuis un demi-siècle, nous ne pouvons manquer de voir l'annexion de Cuba aux États-Unis s'imposer comme une mesure indispensable à la sécurité de notre pays........ Peut-être ne sommes-nous pas prêts encore pour cette éventualité, mais il existe en politique des lois de gravitation comme il en existe en physique et de même qu'un fruit arraché par la tempête à l'arbre qui l'a produit, tombe nécessairement sur le sol, de la même façon Cuba *séparée par la force, de ses liens avec l'Espagne, incapable d'ailleurs de gérer ses affaires par elle-même*, doit inévitablement venir prendre sa place dans l'Union américaine. »

Telles étaient les bases, telles étaient les idées sur lesquelles M. Nelson devait asseoir la négociation tendant à obtenir de l'Espagne la cession de Cuba. Si, comme en admettait l'hypothèse M. Adams, l'heure d'une telle acquisition n'avait pas sonné, si l'Espagne ne se convainquait point encore de la nécessité d'une séparation inéluctable, le diplomate américain devait tendre à obtenir du gouvernement de Madrid au moins la promesse formelle que Cuba ne serait jamais cédée à une puissance autre que l'Amérique.

Cependant les circonstances n'étaient pas favorables pour entamer de délicats pourparlers. L'année 1822 ouvrait une ère de crises dangereuses pour la péninsule espagnole : la révolution de Cadix, l'intervention française de 1823, les troubles intérieurs qui suivirent notre occupation, ne permettaient guère à la politique espagnole de s'occuper d'autre chose que des affaires d'Europe. M. Nelson n'obtint donc qu'une partie des desiderata formulés par son gouvernement. De la cession de Cuba, qui précisément venait d'être déclarée *muy lealy muy fiel* (très loyale et très fidèle) en raison de sa non-participation aux révoltes du Pérou et du Mexique, il n'avait pu être question ; mais, au mois de juillet 1825, le président du conseil espagnol D. Francisco de Zea Bermudez avait fait au cabinet de Washington une déclaration conforme aux idées du président Monroë : le roi d'Espagne s'engageait officieusement à ne céder l'île de Cuba à aucune puissance quelle qu'elle fût.

Forts de ce résultat qui les tranquillisait pour un certain temps sur l'avenir de la colonie convoitée, empêchés d'autre part d'entamer aucune négociation nouvelle par la guerre carliste qui avait commencé à la mort de Ferdinand VII et ne s'était terminée qu'en 1840, n'ayant d'ailleurs plus à leur tête un homme de la valeur de Monroë, les Américains parurent s'en tenir vis-à-vis de la grande Antille à une neutralité en apparence correcte. Qu'ils ne travaillassent pas en dessous, sinon à fomenter ouvertement la rébellion, tout au moins à cultiver dans les esprits les idées d'autonomie d'où devait sortir l'indépendance finale, il serait difficile aux États-Unis de le nier. Ils s'en sont, à vrai dire, toujours vivement défendus, mais si jamais il s'est présenté un cas auquel le vieil adage : *is fecit*.... puisse être appliqué, c'est bien celui-là.

Il y avait — nous l'avons dit — beaucoup à faire en 1822 pour créer à Cuba un parti autonomiste ayant quelque fond, quelques racines dans le pays ; cependant, grâce à des appuis trouvés ici et

là, grâce à la volonté énergique de certains hommes comme le marquis de Béthencourt, par exemple, les idées séparatistes grandirent en quelques années d'une façon rapide et commencèrent à devenir inquiétantes pour l'Espagne.

Tout d'abord apparaissent les sociétés secrètes qui commencent leur œuvre de propagande et leurs sourdes menées. Ces sociétés ont des noms bizarres. Ce sont les *Anilleros* ou « baguiers », conspirateurs qui se reconnaissent à l'anneau qu'ils portent au doigt, les Communistes, les Maçons du rite d'Espagne ou du rite de New-York, les Carbonari, les *Solès* (soleils) de Bolivar. Ces sociétés ont des affiliés dans toutes les classes de la société, et l'on trouve parmi elles des membres appartenant aux familles les plus considérées, les plus puissantes dans l'île : les Béthencourt, les Aguëro, Socarra, Varona, Loinaz, Miranda, etc. Ces patriotes ou ces rebelles, suivant le point de vue d'où on les considère, essaient d'entrer dans la période d'action, et nous voyons tout aussitôt apparaître le début des répressions sanglantes. Ces dernières commencent en 1826, après la découverte de la conspiration de Puerto-Principe (Port-au-Prince), par l'exécution capitale d'Aguëro et de Sanchez, se continuent en 1829 avec l'affaire du complot de l'Aigle-Noir et se développent au milieu d'alternatives de violence ou de clémence avec une régularité désastreuse pour le pays. Comme il advient souvent, l'emploi de la force, appliquée inopportunément et souvent sans mesure, développa le mal au lieu de l'arrêter. L'Espagne eut la malechance d'envoyer aux Antilles des capitaines-généraux comme Tacon, par exemple, qui sembla prendre à tâche de creuser de plus en plus le fossé qui séparait Cuba de la mère-patrie (1). Elle-même parut combler la mesure en enlevant, en 1836 (2), aux députés cubains le droit de siéger aux

(1) « No era este (el general Tacon) un gobernante..... y si bien reunia condiciones de energia y caracter bastante superiores..... en cambio faltole tino .. Eran tales, por ejemplo, la facilidad con que decretaba extranamientos o destierros sin suficientes motivos para ello y constituyendo pasos impoliticos, como el del Marqués de Casa-Calvo y el del distinguido publicista D. José Antonio Saco. » — Colonel D. Leopoldo Barrios y Carrion *Sobre la Historia de la guerra de Cuba*, p. 18.

(2) « ..... no siendo posible aplicar la Constitucion que se adoptase para la Peninsula é islas adyacentes à las provincias ultramarinas de América y Asia, fueran estas regidas y administradas por leyes especiales, y, en su consecuencia, no tomaran asiento en las Cortes los diputados por las expresadas provincias. » — Compte-rendus de la Chambre des Députés (Actas del Congreso), 1836.

Cortès, sous le fallacieux prétexte que « le régime politique des Antilles n'étant pas celui de la métropole, ceux-ci n'avaient rien à faire à Madrid ».

Comme on pense, de telles mesures produisirent à Cuba le plus regrettable effet, notamment dans les classes élevées de la société aussi injustement que maladroitement évincées du mouvement des affaires dans la métropole, privées ainsi du droit de présenter eux-mêmes, à Madrid, les intérêts des populations antillanes. Les complots, au lieu de diminuer, grossirent en nombre et en importance; le chiffre des mécontents décupla et l'autorité militaire se trouva en face non plus d'un petit nombre d'individualités séditieuses défendant leurs droits par la parole, mais de bandes insurgées tenant la campagne et soutenant ouvertement leurs prétentions, les armes à la main. C'est à cette époque que se rapportent les évènements du café Escauriaza (bataille de Puncha leche), la conspiration de Placido sous le gouvernement d'O'Donnell, l'insurrection de Lugareno, celle d'Aguëro dans le Camaguey, celle d'Armentero, etc.

La période d'élaboration, d'éclosion, tendait à devenir une période d'action (1), les théories s'efforçaient d'entrer dans le domaine de la pratique, un grand pas avait été fait vers la solution finale.

Le gouvernement des États-Unis suivait avec une attention que l'on comprend le développement du programme insurrectionnel cubain, et tout en demeurant ou plutôt en faisant semblant de demeurer dans la neutralité que nous avons signalée déjà, pour-

(1) Un écrivain cubain, Don Justo Zaragoza, dans son livre : *Las insurreciones de Cuba*, a partagé l'histoire du mouvement révolutionnaire dans son pays en trois phases distinctes. Il appelle la première : période d'éducation politique, et il l'enserre entre les années 1762 et 1814; il fixe la seconde, qu'il nomme : de propagande, à 1814-1836; enfin la troisième période dite par Zaragoza « de révolte ouverte » irait de 1836 à nos jours.

Cette division, comme toutes celles du même genre, est certainement factice et peut être à bon droit contestée; elle a le tort de scinder en tronçons parfaitement délimités le développement d'une agitation qui fut permanente sans arrêt, sans répit, et qui était souvent la plus ardente, alors qu'elle paraissait sommeiller. Ce qu'on peut dire avec vérité, c'est que la période d'incubation va du commencement de notre siècle à 1868, que depuis 1868 et exactement à partir du 10 octobre, jour du soulèvement qui porte dans l'histoire de Cuba le nom de « Cri de Jara », elle s'est transformée en période active, en lutte déclarée.

suivait son idée d'acquisition de la grande Antille avec la persévérance, la ténacité familières à la race anglo-saxonne. Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis les propositions faites par M. Nelson au ministre d'État de Ferdinand VII ; on pouvait admettre que pendant cette période, les évènements dont Cuba avait été le théâtre avaient pu ébranler la confiance de l'Espagne dans l'avenir de sa colonie ; peut-être était-ce le moment de reprendre des pourparlers entamés il y avait un quart de siècle. Le cabinet de Washington jugea les choses ainsi, et au commencement de juillet 1848, au moment où prenait fin la guerre qu'il venait de soutenir victorieusement contre le Mexique, il chargea secrètement son ministre à Madrid, M. Saunders, de rouvrir les négociations relatives à l'acquisition de Cuba.

Dans la longue dépêche où M. James Buchanan, le ministre des affaires étrangères américain expliquait à M. Saunders la marche à suivre dans la reprise des pourparlers, il mettait habilement sous ses yeux l'importance politique de Cuba, sa valeur commerciale, de manière à bien imprégner son délégué du feu sacré qui l'embrasait lui-même. M. Buchanan, comme les membres du parti démocratique en général, était un fougueux annexionniste, — il devait en donner des preuves quand il devint plus tard (1856) président de la République — nul n'était mieux à même que lui d'exposer les raisons qui militaient en faveur de l'acquisition de Cuba.

La note du secrétaire d'Etat commençait par citer quelques chiffres relatifs à la population de Cuba et au développement de sa richesse agricole. « Des 128.000 kilomètres carrés dont se compose le territoire de Cuba (1), écrivait M. Buchanan, un huitième à peine est cultivé ; quant à la population, qui ne dépasse pas à l'heure présente un million d'habitants, elle pourrait atteindre facilement le chiffre de dix millions. En rapprochant ces deux chiffres, on voit que si les maxima de culture et de population étaient atteints, résultat qui serait obtenu rapidement par l'annexion aux Etats-Unis, Cuba serait en état de fournir au monde entier le sucre et le café dont il a besoin. »

M. Buchanan recherchait ensuite ce que rapportait Cuba à l'Espagne et le prix qu'on pouvait raisonnablement en offrir. « Si le

(1) C'est un peu moins du quart de la France qui a 550.000 kilomètres carrés et un peu plus du quart de l'Espagne qui en a 480.000.

cabinet de Madrid se montrait disposé à se défaire de Cuba, écrivait le ministre, la première question à nous poser serait : Quel prix devons-nous en offrir? D'autre part, pour déterminer cette somme, il serait nécessaire de connaître ; 1° le revenu liquide que Cuba rapporte au trésor de la métropole ; 2° le revenu également liquide qu'elle nous rapportera, dans la situation commerciale actuelle, quand elle sera à nous.

« A la première question, je ne puis répondre d'une manière positive. Effectivement, si M. Mac Culloch, d'une part, affirme dans son *Gazeteer* que les revenus totaux de l'île de Cuba étaient en 1837 de 8.945.581 douros, le Hunt's merchant's Magazine de 1845 dit qu'en cette même année (1845) ces revenus s'élevaient à 10.490.252 dollars. D'autre part encore, je sais par M. Calderon que le Trésor de Madrid n'a jamais encaissé par an plus de 2.000.000 de piastres ; le reste servirait aux dépenses de l'île et notamment à l'entretien des troupes. Cependant, si l'on voulait se contenter des chiffres que je viens de donner, il semble qu'une somme de 50.000.000 de dollars (250.000 millions de francs) pour le transfert de l'île de Cuba aux Etats-Unis serait une indemnité largement rémunératrice. »

Après avoir attiré l'attention de M. Saunders sur les divers mouvements insurrectionnels qui venaient d'éclater dans l'île tout récemment, M. Buchanan ajoutait que *le Président des Etats-Unis* (1) *croyait le moment arrivé de faire un effort pour acheter Cuba* ». « La négociation, disait-il encore, devra se borner tout d'abord à une conversation banale avec le ministre des affaires étrangères, car « une offre écrite pourrait amener un refus catégo-« rique et nous embarrasser singulièrement pour l'avenir. » De plus, des propositions écrites pourraient être communiquées aux Cortès ou à certaines puissances étrangères, exciter leur jalousie, provoquer même leur opposition.

« Dans la premiere entrevue que vous aurez avec le président du Conseil, entamez la négociation en parlant tout d'abord, comme en l'air, de l'irritation actuelle des esprits à Cuba et de l'éventualité d'une révolution. C'est là une situation dont le gouvernement espagnol n'ignore certainement ni la vérité ni la gravité..... Faites-lui comprendre ensuite que l'Espagne pourrait sans porter atteinte à sa dignité céder l'île aux Etats-Unis, comme fit

(1) C'était à cette époque M. Polk.

Napoléon pour la Louisiane, en 1803. Si le ministre espagnol prêtait l'oreille à ces propositions, il serait alors temps de parler de l'indemnité pécuniaire et les renseignements que je vous ai donnés plus haut pourraient à ce moment vous servir. En tout cas, la somme maxima qu'on pourrait offrir — je vous donne ici l'appréciation du Président — serait celle de 100.000.000 de dollars (1), et si l'Espagne se décidait à vendre, ce serait à vous à marchander de façon que *nous pussions acheter le moins cher possible.*.

« Le contrat de vente, s'il y avait lieu de l'établir, devrait être rédigé suivant la teneur de l'instrument du 30 avril 1803, entre la France et les Etats-Unis, portant vente et achat de la Louisiane. Toutefois il faudrait omettre les articles 7 et 6 ou tout au moins les libeller autrement.

« Ci-joint un plein-pouvoir pour conclure le traité.

« Je vous recommande de tenir fidèlement et exactement mon département au courant des conventions et démarches qui auront trait au sujet qui nous occupe, et je termine en vous assurant qu'en cas de réussite vous associerez votre nom à *l'œuvre qui plus que toute autre contribuera à la grandeur et à la prospérité de notre patrie.* »

On voit par la teneur de ce mémoire et notamment par la dernière phrase le prix qu'attachaient de plus en plus les Etats-Unis à la cession de Cuba, la valeur qu'ils accordaient à sa possession. Il est à penser que stimulé par l'ambition de faire à son pays un cadeau aussi apprécié, M. Saunders déploya dans la conduite de la négociation dont il était chargé toute sa finesse. Cependant nous sommes réduits, à cet égard, à des hypothèses, les erres des démarches effectuées à cette époque par le ministre américain n'existant plus, tout au moins n'étant pas signalées dans les documents que nous avons sous les yeux. Le général Narvaëz, après son deuxième ou son troisième pronunciamiento, était alors au pouvoir, et M. Pidal détenait le portefeuille de ministre d'Etat. L'un et l'autre étaient à la fois des hommes d'énergie et d'une grande finesse d'esprit : avec les plus grands ménagements, ils refusèrent d'entrer dans les voies où essayait de les engager M. Buchanan. Celui-ci ne se tint pas pour battu, car il était tenace dans ses volontés, mais les ministres espagnols se montrèrent également inébranlables ; à la fin, comme par ordre du président Polk, M. Saunders revenait une troisième

(1) 500 millions de francs.

fois à la charge, M. Pidal coupa court à toute négociation en déclarant qu'aucun ministre d'Espagne ne prendrait sur lui d'agréer une proposition de ce genre, l'opinion étant unanime à cet égard dans le pays et « préférant voir Cuba ensevelie dans la profondeur des Océans que livrée aux mains de l'étranger. »

Cette réponse, si elle n'était pas très politique, était, du moins, catégorique, et les Américains durent s'en contenter. Ils n'avaient d'ailleurs que cela à faire, ayant déclaré à plusieurs reprises qu'ils « ne voulaient posséder Cuba que par la libre volonté de l'Espagne », que « toute acquisition qui ne serait pas sanctionnée par la justice et l'honneur serait toujours trop chèrement payée », et autres phrases dont les diplomates sont prodigues dans les protocoles. Mais le cabinet de Washington ne perdait pas l'espoir qu'un jour viendrait où il prendrait sa revanche. Le général Taylor succède au président Polk en 1849, toutefois la politique américaine se suit et se développe avec une constante unité de vues quand il s'agit de Cuba. Rien ne donne mieux le sentiment de cette persévérance inébranlable que la réponse adressée par le cabinet américain, le 1er décembre 1852, à une note confidentielle que lui avaient conjointement adressée, au sujet de Cuba, les cabinets de Saint-James et des Tuileries. A cette date la politique anglaise prévoyait, elle aussi, que le jour n'était point éloigné où la grande Antille échapperait à l'Espagne et sentant qu'elle aurait de la peine à mettre la main sur cette riche proie, elle essayait d'en évincer les deux compétiteurs qu'elle redoutait le plus : la France et les Etats-Unis. De la part de la Grande-Bretagne, c'était encore en cette circonstance la politique d'obstruction, d'égoïsme qui a un charme particulier pour les hommes d'Etat anglais, c'était l'application de la fameuse maxime ; Personne, là où nous ne pouvons être nous-mêmes! » La France, qu'on prend toujours quand on s'adresse à sa générosité, quand on lui parle de désintéressement ou d'idéal, avait donné en plein dans le panneau que lui tendait la perfidie britannique et s'était associée sottement à un acte dirigé en réalité contre elle-même. Donc, dans le courant de 1852, les cabinets de Londres et de Paris avaient adressé à Washington une note collective dont la partie substantielle, résumée en un seul article, disait : « Que les hautes parties contractantes déclaraient, collectivement et séparément, repousser dès aujourd'hui et pour toujours toute intention de s'emparer de Cuba et s'opposer à toute tentative de conquête de la part d'une puissance quelconque. »

Cette « malice cousue de fil blanc », suivant le dicton populaire, eut pu amener le sourire sur les lèvres des diplomates les plus moroses. Elle n'entama pas la gravité flegmatique des ministres du président Taylor, toutefois l'un d'eux prit la plume et exposa pour quelles raisons le cabinet de Washington était « dans la douloureuse impossibilité » d'accéder aux propositions qui lui étaient adressées.

Dans cette note, remarquable à nombre de points de vue, dans laquelle sont dévoilées avec autant de netteté que d'audace les aspirations de la politique américaine, M. Edward Everett commençait par établir que Cuba ne pouvait être envisagée sous le même point de vue par la France ou l'Angleterre situées à des milliers de kilomètres de ses côtes, et l'Amérique qui de la pointe de la Floride aperçoit pour ainsi dire le port de la Havane. Si donc il était permis de louer dans la France et l'Angleterre un désintéressement qui certainement les honorait mais en réalité leur coûtait peu, il n'était pas permis d'exiger un semblable renoncement des Etats-Unis, pour lesquels la possession de Cuba avait une importance spéciale, immédiate, prépondérante, des Etats-Unis qui « avaient le droit de songer à l'acquisition pacifique de Cuba, sans que cette acquisition amenât la moindre perturbation dans la situation respective des divers Etats du globe. »

Non content d'avoir fait cette allusion, déjà assez claire cependant, aux prétentions non encore publiquement manifestées de l'Amérique du Nord vis-à-vis de Cuba, M. Everett entrait davantage dans le cœur de cette question délicate et n'hésitait pas à la formuler nettement :

« L'opinion des hommes d'Etat américains à des époques différentes et dans des circonstances diverses, ajoutait il ici, a varié sur la convenance qu'il y aurait pour les Etats-Unis à voir Cuba entrer dans le giron de l'Union. Sans doute, au point de vue territorial et commercial, cette île serait entre nos mains un joyau d'immense valeur ; dans certaines circonstances sa posssession pourrait être essentielle pour notre sécurité nationale ; cependant, pour des raisons d'ordre intérieur, dont il est inutile de parler dans une communication de l'ordre de celle-ci, le Président estime, d'une part, que son acquisition dans le présent, en admettant même qu'elle s'effectuât avec le consentement de l'Espagne, serait une mesure hasardée ; d'autre part, que son annexion par la force

constituerait un opprobre pour la civilisation moderne, *sauf le cas d'une guerre juste avec l'Espagne.*

M. Everett faisait ici un tableau frappant des agrandissements territoriaux continus effectués depuis 1783 au profit des Etats-Unis, acquisitions qui avaient pu se réaliser sans éveiller en quoi que ce fût la légitime susceptibilité de l'Europe. Passant à l'Espagne, le ministre ajoutait : « Pendant que les Etats-Unis grandissaient de cette façon en territoire et en influence, l'ancien empire de Charles-Quint perdait l'une après l'autre toutes ses colonies d'Amérique, de telle sorte que de ces immenses possessions, il ne lui reste plus aujourd'hui que Cuba et Porto-Rico. Une sympathie respectueuse pour le sort d'une antique alliée et d'un peuple vaillant avec lequel les Etats-Unis ont toujours entretenu d'étroites relations d'amitié suffirait à elle seule et à défaut d'autres raisons pour que l'Amérique s'estimât obligée de laisser à l'Espagne la possession pacifique de ce reliquat modique de son puissant empire transatlantique. C'est le sentiment du Président, et aucune parole, aucun acte émané de lui ne viendra troubler une possession ou contester des droits légitimes. Toutefois, il est permis de se demander si l'Espagne pourra résister au courant irrésistible qui entraîne aujourd'hui les esprits dans un sens déterminé ; s'il est à souhaiter qu'elle puisse y résister ; s'il est du véritable intérêt des Espagnols de se maintenir dans une colonie où ils sont obligés d'entretenir une armée de vingt-cinq à trente mille hommes, une force navale puissante, où ils sont contraints de dépenser par an douze millions de dollars. — Effectivement, Cuba coûte à l'Espagne à elle seule, plus que le service militaire et naval ensemble de tous les Etats de l'Union réunis ne coûte au gouvernement fédéral. Non seulement la perte de l'île de Cuba ne causerait aucun préjudice à la nation espagnole, mais on peut affirmer qu'au cas où l'île serait cédée pacifiquement aux Etats-Unis, le commerce qui relierait la grande Antille à son ancienne mère-patrie — commerce forcément prospère et très actif grâce à la parité des idiomes, à la similitude de goûts, à l'existence de liens de toute sorte — deviendrait rapidement plus productif que le meilleur système d'impôts coloniaux. C'est là un résultat qu'on a pu constater déjà pour l'Angleterre depuis que les Etats-Unis ont obtenu leur indépendance. » Et, à l'appui de ce dernier fait, M. Everett citait cette particularité effectivement curieuse que durant ces trois dernières années (1845-1848) les immigrants irlandais avaient pu envoyer dans leur

pays, chaque année, vingt-cinq millions de francs, c'est-à-dire qu'à eux seuls, en trois ans, ils avaient envoyé en Angleterre le double de ce qu'avait coûté la Louisiane. » Il est un fait notoire, disait en terminant M. Everett, c'est que la décadence de l'Espagne date de la naissance de son empire colonial ; et l'on peut constater, au contraire, que depuis que nous l'avons vue, de nos jours, perdre l'une après l'autre toutes ses colonies, elle est entrée résolument dans une voie de réformes dont elle avait dévié depuis plus de trois siècles. »

A part quelques allégations erronées ou contestables, entr'autres celle suivant laquelle plus l'Espagne aurait perdu de colonies plus elle se serait enrichie, la réponse de M. Everett aux cabinets de Londres et de Paris était une œuvre magistrale.

Elle opposait aux finesses anglaises des déclarations catégoriques, un peu brutales, un peu franches pour le langage diplomatique, mais elle acquérait par là même une portée plus décisive. C'était, cette fois, le voleur qui était volé. L'Angleterre qui n'avait agi que pour éloigner la coupe des lèvres américaines n'avait abouti qu'à la rapprocher ; le vieux loup yankee avait montré ses longues dents de carnassier fruste et hargneux : il n'était pas disposé à les rentrer.

Le mémorandum de M. Everett très net et très vrai comme fonds général d'idées, contenait — nous l'avons dit — un certain nombre d'allégations erronées ou contestables. Parmi les premières, la plus notable était celle où le ministre américain affirmait que « pour des motifs d'ordre intérieur dont il était inutile de parler dans une communication de l'ordre de la présente le Président estimait que l'acquisition de l'île de Cuba serait actuellement une mesure hasardée ». Or, il n'existe aucun doute que bien que la politique du président Pierce, successeur du général Taylor, différât sensiblement de celle de ses prédécesseurs, elle lui était identique en ce qui concernait l'acquisition de Cuba. Effectivement, à la date exacte où M. Everett expédiait son mémorandum à Paris et à Londres, il rédigeait pour un nouvel envoyé à Madrid des instructions qui sans être exactement la suite de celles données quatre ans auparavant à M. Saunders s'en rapprochaient beaucoup. On va en juger.

II

A l'époque à laquelle nous sommes parvenus, la question de l'indépendance de Cuba ou plutôt de son annexion aux Etats-Unis avait conquis partout en Amérique une faveur particulière. C'était la question du jour, l'actualité à la mode. Les nombreux bannissements décrétés dans l'île par des gouverneurs espagnols aussi pleins de bonne volonté que novices en politique étaient arrivés à grouper à Washington, à New-York et dans les principaux centres de population de l'Union des colonies cubaines souvent très nombreuses.

Et comme ces mesures de violence portaient moins sur de pauvres diables sans influence que sur les membres les plus en vue du parti autonomiste, ces colonies constituaient à quelques lieues de la Havane et hors des atteintes des autorités espagnoles des centres d'insurrection qui prenaient chaque jour plus d'importance. « Il faut confesser, dit à cet égard, le colonel espagnol D. Léopold Barrios, que dans certains départements comme ceux de Camaguëy, Bayamo, las Tunas, presque toutes les familles ayant quelques racines dans le pays avaient abandonné leurs foyers pour gagner la montagne ou la brousse, ou bien elles avaient émigré à l'étranger. Les séparatistes étaient arrivés ainsi à constituer aux Etats-Unis ou dans les républiques hispano-américaines des comités et des centres de direction dont l'influence était considérable..... leurs agents n'étant plus comme autrefois des aventuriers sans consistance, mais des hommes respectés et considérés (1) ». Des exilés comme le marquis de Casa-Calvo, comme le fameux publiciste D. José Antonio Saco victimes l'un et l'autre du général Tacon eussent sans aucun doute été bien moins dangereux dans l'île qu'au dehors de l'île et il est certain qu'à peine arrivés aux Etats-Unis ils surent rapidement se créer de puissantes relations, conquérir une influence dont profita l'insurrection. Un autre motif avait initié les masses à l'importance et à l'intérêt de la question cubaine. Plusieurs capitaines-généraux, dont le but d'enrayer la propagande faite en faveur des insurgés aussi bien sur le continent que dans différents centres de la Havane où cette propagande s'abritait sous pavillon américain, avaient édicté diverses mesures de prohibition ou de surveillance qui visaient directement les Etats-Unis. Ces prescriptions, encore qu'elles fussent le plus souvent conseillées,

(1) Colonel Barrios *Sobre la historia de la guerra de Cuba* p. 23.

imposées par les droits de la légitime défense, avaient été habilement exploités en Amérique par les comités cubains. Il en était résulté non plus seulement un conflit entre les cabinets de Madrid et de Washington, mais ce qui était plus grave, une irritation dans les masses populaires, une surexcitation très vive de l'opinion.

Dans les milieux politiques américains, à la Chambre des représentants et au Sénat, un parti politique s'était formé dont la revendication principale était l'annexion de Cuba. Ce parti était déjà puissant en 1850 et bien que le gouvernement fît mine de l'ignorer, il était certainement au courant de ses agissements. Les deux expéditions à main armée, organisées de longue main sur le territoire de l'Union, parties ostensiblement de ses ports, en 1850 et en 1851, sous la direction de l'aventurier Narciso Lopez, ne pouvaient avoir eu lieu qu'avec le consentement des autorités américaines. On ne frête pas un bâtiment, on n'y embarque pas des fusils et de la poudre, des volontaires équipés et armés sans qu'une police, même aveugle et sourde, n'en soit informée. Le seul fait de n'avoir pas mis l'embargo sur les bâtiments de Lopez constituait donc vis-à-vis de l'Espagne une violation de neutralité dont elle pouvait à juste titre s'offenser (1). Cependant quand après sa première expédition le flibustier cubain dût rentrer à la hâte à Key-west, poursuivi vivement par un croiseur espagnol, il se trouva en Amérique certains hommes politiques pour reprocher au Président Taylor non point d'avoir favorisé la fuite de Lopez, mais de n'avoir pas arrêté par la force la chasse que lui avait donnée le bâtiment espagnol. L'année suivante en 1851, lors de sa seconde expédition à Cardenas, Lopez ayant été pris, jugé et fusillé, une insurrection se produisit à New-York, le consulat d'Espagne fut envahi, le pavillon espagnol arraché et foulé aux pieds, comme si la condamnation absolument légale d'un pirate pouvait constituer une injure pour le peuple américain.

Cette mort de Lopez, si inattaquable en droit qu'elle put être, eut cependant un résultat diamétralement opposé à celui qu'en attendaient les autorités espagnoles. Au lieu d'enrayer le mouve-

(1) Le nombre des expéditions de flibustiers organisées aux Etats-Unis à destination de Cuba, depuis la première insurrection jusqu'à celle de 1896, s'élève, d'après les chiffres officiels fournis par le gouvernement espagnol à *quarante-deux*.

ment, elle l'accélèra et donna en particulier naissance à la Société séparatiste dite « l'Etoile solitaire » (1) qui réunit en moins d'un an plus de quinze mille adhérents. « Vers 1850, écrit l'auteur anonyme de l'*Annuaire des Deux mondes en 1854*, l'affaire de Cuba, qui n'avait été jusque là qu'une affaire de flibustiers, commença à devenir une affaire d'Etat dont les acteurs ne furent plus des aventuriers, mais des ministres, des ambassadeurs, des hommes importants de la politique et du commerce. » Effectivement *l'Etoile solitaire*, née comme nous l'avons vu du sang de Lopez, compta dès le début une foule d'adhérents appartenant aux classes les plus élevées de l'Amérique : des banquiers, des commerçants, des officiers, des marins, des membres du Parlement. Parmi ces derniers, les plus marquants que l'on connaisse — beaucoup en firent partie sans qu'on l'ait jamais su — furent M. Douglas, sénateur de l'Illinois et président de la « Jeune Amérique » ; M. Yulee, sénateur de la Floride ; enfin le fameux Pierre Soulé, sénateur de Virginie.

En 1853, Pierre Soulé, passait à juste titre pour un des orateurs les plus écoutés du parlement. Il y parlait souvent, y interrompait davantage, émaillant ses discours de citations pompeuses, et comme Caton l'Ancien, qu'il se piquait d'imiter, finissant tous ses discours par un trait final, toujours le même, inévitable, un « delenda Carthago » qui traduit en anglais, disait : il faut nous annexer Cuba. « C'est en vain, avait-il dit récemment, au Sénat, que l'Espagne préférerait voir la grande Antille s'abîmer au fond des Océans que de la céder à une nation quelconque — Soulé répétait ici la phrase prononcée par M. Pidal lors de la rupture des négociations Saunders. — Quand éclatera la tempête, l'île de Cuba continuera à dominer les flots, et lorsque sonnera l'heure des revendications vengeresses, ce ne sera ni ses bastilles, ni ses canons, ni ses échafauds, ni les édits de ses préteurs qui sauveront l'Espagne de nos griffes puissantes ! »

Des discours de ce genre et d'autres excentricités du même acabit avaient fait apprécier Soulé des foules, qui prennent souvent les hommes violents pour des hommes d'action et des rhéteurs pour des orateurs. Cependant l'arrivée au pouvoir en 1852 d'un nouveau président M. Franklin Pierce, semblait de nature à calmer les velléités tapageuses de cet hurluberlu. Effectivement, le successeur

(1) Du nom de l'étoile unique que Lopez avait fait broder sur son drapeau.

de M. Taylor à la présidence ne semblait avoir nullement, sur Cuba, les idées alors en vogue aux Etats-Unis, tout au moins paraissait-il désireux de garder vis-à-vis de l'Espagne une neutralité stricte. Il avait affirmé cette manière de voir dans le message qu'il avait adressé au Congrès en prenant le pouvoir et on le pensait homme à ne pas se déjuger sans motif.

Le message du président Pierce avait été lu au Congrès à la fin de 1852 : on fut donc étrangement surpris, quand on vit le même homme qui venait de prononcer ces paroles de modération et de justice, tenir six mois après une conduite en opposition diamétrale avec elles. Le 6 avril 1853, M. Pierce nommait envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Madrid, l'homme d'Amérique le moins fait pour occuper un poste de ce genre, le diable à barbe hirsute que le parti cubain faisait sortir de sa boîte quand il voulait faire peur à l'Espagne, M. Pierre Soulé.

Si l'étonnement fut grand en Amérique, l'émotion fut vive en Europe, où la mesure parut une provocation. De plus, cette nomination se faisait, relativement à l'Espagne, dans des conditions particulièrement anormales et insolites. Non seulement le cabinet de Washington se faisait représenter dans la péninsule par un personnage notoirement hostile, mais elle l'avait désigné sans consulter le gouvernement espagnol et sans s'informer si cet envoyé serait ou non *persona grata*. Le président Pierce pouvait, à la vérité, répondre qu'en désignant M. Soulé, il savait d'avance et pertinemment envoyer près de la reine Isabelle un ministre essentiellement désagréable; toutefois, cette raison n'était pas suffisante pour excuser un manquement aussi complet à un procédé diplomatique accepté dans toutes les chancelleries.

Le gouvernement espagnol eut le bon goût de ne pas protester ; il s'apprêta à recevoir dignement son ennemi, et celui-ci quitta New-York au commencement de juin, acclamé par une foule enthousiaste qui saluait en lui Cuba libre, Cuba indépendante, Cuba aux États-Unis.

(*A Suivre.*)

Arthur de GANNIERS.

FANTOMES [1]

(Suite)

---

2 Août.

Hier après le départ d'Alexis ma névralgie faciale a redoublé et pour me distraire je suis allé me promener dans l'allée de Lichtenthal ; la journée était fraîche par extraordinaire ; la grande pluie du matin avait donné un renouveau de vitalité à toute la nature qui semblait respirer, après ces chaleurs suffocantes, en exhalant d'âcres senteurs végétales dans l'air purifié par l'ondée récente. L'allée était déserte, les promeneurs élégants écoutaient la musique du Kurhaus et je marchais seul, berçant de mon mieux la douleur physique moins cuisante que la tristesse qui pesait sur tout mon être. Plongé dans ma rêverie je ne vis pas trois personnes venant en sens inverse et ce n'est qu'au moment où nous nous sommes croisés, qu'interpellé par une voix connue, j'ai relevé la tête. Le comte Zorndorff était devant moi riant de ma distraction. A son bras Edith me regardait à travers ses longs cils ; elle regarde volontiers ainsi, les yeux entr'ouverts et ce sont ces mêmes cils qui donnent, je crois, à son regard une douceur particulière. Près d'eux se tenait, un lourd personnage dont je dus faire immédiatement connaissance. « Le baron de Bülow. » Echange de poignées de mains et continuation de la promenade en commun. Le nouveau venu qui est un grand propriétaire du Mecklenbourg m'est antipathique. Grossier d'allures avec une certaine suffisance que lui donne sa richesse je suppose, car je ne lui connais pas d'autres mérites apparents ; il tenait à la main un portefeuille rempli de photographies représentant son château sous tous les aspects et qu'il avait apportées à Mademoiselle d'Aspern dans l'espoir inavoué de voir tomber ces images sous les yeux de la Grande Duchesse.

(1) Voir la *Nouvelle Revue* du 15 décembre 1898.

« Voulez-vous venir avec ces Messieurs prendre une tasse de thé chez moi ? Je suis libre jusqu'au dîner » me dit la demoiselle d'honneur. J'acceptais en saluant et pendant que nous nous dirigeons vers l'hôtel de Russie le comte de Zorndorff eut une pensée hardie concernant les vues photographiques : « Peut-être pourrait-on à la musique les montrer à Son Altesse Impériale si l'occasion s'en présentait...? » Le Mecklenbourgeois, tout à sa gloriole, quitta Melle d'Aspern pour donner des explications au comte Zorndorff ; nous étions devant le perron et elle eut l'air un peu étonné de ce qu'on lui faussât ainsi compagnie, pourtant elle me laissa la suivre jusque dans son petit salon. Cette chambre banale d'hotel avait pris un air de " chez soi " attrayant; les livres épars, les photographies, les fleurs étaient disposés avec cet art que quelques femmes possèdent d'instinct. Elle avait remarqué que je souffrais et sa voix avait en m'indiquant le plus commode de ses fauteuils, en me recommandant le silence, le repos, une intonation câline que je ne lui connaissais pas encore.

Ayant ôté son chapeau et ses gants elle se mit à préparer le thé qui était déjà servi. Mes yeux s'attachaient involontairement aux mains extraordinairement belles et blanches et qu'il me semblait déjà avoir vues. Dans quel rêve ai-je déjà baisé des doigts pareils, frêles et délicats ? Je regardais la jeune fille avec une sensation de bienfaisant apaisement.

Une heure charmante se passa dans le demi-jour qu'elle avait fait en fermant les persiennes pour ménager la lumière à ma souffrance ; les bruits du dehors ne pénétraient jusqu'à nous que vagues et assourdis et de sa voix grave elle me disait des choses qui auraient dû assurément m'intéresser si je n'avais été tellement absorbé par l'étude que je faisais de son joli visage. Je suis prédestiné, peut-être, à la voir bien souvent aux côtés de mon frère..... Ma névralgie s'était calmée comme par enchantement..... Et maintenant dans la solitude de ma chambre, je revis les impressions de la dernière heure. Mademoiselle d'Aspern ne paraissait pas troublée du départ d'Alexis auquel elle a fait allusion en passant. Mon Dieu, me serait-je trompé ? et les assertions de Madame Islénieff seraient-elles aussi fausses que sa personne ? Pourquoi ne puis-je voir clair dans l'âme d'Alexis ? Pourquoi ce parti pris de fuir les épanchements, les explications ? Ce n'est pas que mon frère manque de confiance envers moi mais avec cette activité qeureuse qui l'emporte plus que jamais depuis que la santé lui est

devenue, avec le charme versatile qui lui attire tous les cœurs, il m'échappe de plus en plus ; quoique près de lui je ne sais pas sa pensée intime. Il n'analyse rien du reste et va son chemin sans se retourner, toujours porté par le flot : ambition, amour, tout lui sourit. J'aurais mauvaise grâce à m'apitoyer sur mon sort. « Pauvre Aly » comme il le disait gaîment ce matin ! Suis-je vraiment à plaindre ?.... Un espoir insensé a traversé mon cœur depuis son départ et ce trouble nouveau, inconnu a un charme inexprimable.

3 Août.

Télégramme d'Alexis. Le voyage se prolonge. Ils ont rencontré à Genève Borodhoff qui les entraîne à Chamounix. Je réponds par télégramme que je vais bien, que je me réjouis de leurs projets.

Pétersbourg 3 Novembre.

Que de temps s'est passé sans que j'aie touché aux pages de ce cahier ! le quart de l'année presque. C'est que j'ai vécu dans un rêve trop tôt transformé en cauchemar avec des épouvantes multiples, des surprises incompréhensibles se suivant à la file. Mes fugaces sommeils n'en ont pas connu de pareils. J'ai aimé...... « On nage aisément sur de hautes eaux » comme elle l'a dit un jour, et si j'ai fait naufrage, qu'importe après tout ? Bade et son vieux château perdu dans le feuillage rougi par l'automne, l'allée de Lichtenthal où le pas rapide de nos chevaux emportait le trouble délicieux que je croyais partagé...... J'évoque tous ces beaux lieux remplis de son image avec une tristesse infinie à laquelle il ne se mêle d'amer que le regret du sacrifice inutile. Peu de temps après le retour de Genève, Alexis m'a dit un soir qu'il aimait Edith, qu'elle serait sa femme. En moi le renoncement a été presque instinctif dans son abandon complet. Au prix de quelles tortures ai-je immolé mon espoir ? Alexis ne le saura jamais. J'étais libre encore, aucune parole irrévocable n'avait été prononcée et le sacrifice affreux était possible, bien plus indispensable, mais Alexis avait joué trop longtemps avec ses sentiments, trop longtemps il a eu l'air de laisser la balance en suspens entre les deux jeunes filles......

Il me souvient de cette dernière excursion au vieux château : la cour audacieuse d'Alexis, le visage pâle et agité d'Edith, mon émotion en la voyant disparaître avec mon frère sous les grands châ-

taigniers de la montagne ; plus tard, l'inconcevable animation de la causerie entre lui et Sophie, triomphante à son tour...... Et la journée suivante, Madame Islénieff demandant une entrevue à Alexis, leur long colloque secret dont Alexis est sorti bouleversé..... et à mes pressantes questions, ses réponses ambiguës, son évident désir de me fuir et enfin ces mots jetés violemment en me quittant : « Mademoiselle d'Aspern épouse le baron de Bülow, c'est une coquette sans honte et sans scrupule...... » Quel rôle l'odieuse Madame Islénieff a-t-elle joué dans cette triste comédie ?...... La maladie qui est venue m'abattre quelques jours après l'explication, le voyage à Heidelberg et le pénible traitement que j'y ai subi, a effacé toutes les traces de ce drame intime — non pas dans ma mémoire qui en retient les détails avec une acuité de sensations presque physique — mais dans mes rapports avec Alexis qui semble avoir voué à l'oubli tous les incompréhensibles évènements de ce passé auquel il m'empêchait de faire allusion avec une fermeté inébranlable. « On ne meurt pas de neurasthénie », a dit le professeur Kolbé de Heidelberg, mais il me semble qu'on n'en souffre que mieux. Alexis était le maître et pouvait en agir avec moi à son gré, étendu que j'étais, presque sans mouvement et subissant de mortelles angoisses. Maintenant moi aussi je ne veux plus réveiller la douleur récente. A quoi bon ? Tout est consommé. Je me suis trouvé à moi-même le mot de l'énigme ; l'explication de la conduite d'Edith ; sa justification m'est aussi palpable que cette sensation de vie latente qui, durant ma paralysie, animait pour moi les membres privés de mouvement et insensibles aux yeux des autres. Non, ce n'est pas l'ambition ni la soif des richesses qui a jeté la femme que j'aimais aux bras de ce hobereau brutal. Je devine l'influence exercée sur elle par son oncle, par toute sa parenté, par la Grande-Duchesse elle-même, qui tous voulaient ce mariage soi-disant brillant ; la vie de cour n'était pas faite pour ce caractère indépendant et fier, et l'idée de quitter une servitude qui lui pesait et dont par délicatesse elle ne savait se délivrer, a dû influer sur sa décision. Elle n'aimait pas mon frère évidemment, car si le cœur avait été pris, ce n'est pas une forte volonté comme la sienne qui se serait rendue aussi facilement. L'indécision d'Alexis, sa légèreté, devaient froisser l'amour-propre le plus légitime. Si la décision d'Edith a été hâtive, peut-on lui en faire un reproche ? Quant à ce qui m'a paru exister entre elle et moi, qu'était-ce sinon pure rêverie et illusion ? Un fantôme qui se dissout quand on l'ap-

proche, comme il en advient de tout ce que je désire. C'est un trésor imaginaire que j'ai cédé à mon frère, et pourtant j'adore mon amour perdu inexprimablement et pour les courtes joies et même pour les peines cruelles qu'il m'a données...... Alexis a accusé Edith de coquetterie ; de quel droit après tout ? N'était-ce pas une juste représaille envers lui ?...... Mais je ne veux plus m'arrêter à cette pensée-là ; ma tendresse pour mon frère, c'est tout ce qui me reste dans cet effondrement. Combien il a été tendre et bon pour moi pendant la crise. Une mère n'aurait pu être meilleure pour son enfant ; toute autre préoccupation avait disparu au milieu de ses inquiétudes pour moi ; les colères des Karazine, les attaques de nerfs de Sophie, les tentatives de réconciliation, rien ne semblait plus le toucher. Ce n'est qu'à notre retour ici qu'il s'est remis dans le courant de son ancienne vie, et cela avec une énergie, un zèle au travail véritablement admirables. Que lui du moins soit sorti indemne de cette dure épreuve — où notre plus grand bien, notre fraternelle affection, pouvait sombrer — voilà ma seule consolation. Une ombre de santé m'est revenue à moi-même, et je ne veux pas me dire mortellement atteint, puisque je vis avec les apparences de force d'autrefois...... Avant tout, il faut éviter de troubler mon frère des souffrances physiques qui sont mon partage. Le temps fera le reste. J'ai recouvré entièrement l'usage de mes jambes paralysées, mais c'est une douleur nerveuse, insupportable par moment, au genou qui demeure opiniâtre et qui me prive souvent de mon peu de sommeil. Le docteur Lavroff a parlé d'une opération, la section du nerf malade, mais Alexis lui a fermé la bouche avec emportement. Un défaut organique au cœur défend pour moi l'emploi du chloroforme, et en dehors du danger de l'opération en elle-même, mon frère ne veut pas entendre parler pour moi d'endurer en pleine conscience une douleur d'une intensité extrême.

5 Novembre.

Cette nouvelle question de la charge de cour qui est offerte à Alexis n'est pas sans me causer beaucoup de soucis. La vie de cour a cela d'un kaléidoscope, qu'elle se déroule en changements les plus rapides et les plus imprévus. Aujourd'hui on ne parle qu'à vous, on semble ne pouvoir se passer de votre présence — le lendemain vous paraissez oublié. Ces relations aléatoires ne sont possibles que dans ce milieu exceptionnel, et c'est en vain qu'on chercherait à s'expliquer les revirements auxquels on est en but et à

en découvrir les motifs. Dans la vie usuelle, quand un malentendu survient, il y a moyen de s'entendre. Ici la source du malentendu est inaccessible, et les intrigues qui l'ont créé la plupart du temps, sont dues à la malveillance inexcusable que tout courtisan éprouve en principe pour un concurrent possible dans les faveurs du maître. Vous pourriez soigner ce courtisan dans une maladie, lui rendre les plus signalés services, qu'il ne se souviendrait de vous que pour se résoudre à vous perdre. Est-il de la dignité humaine de faire dépendre son repos d'un sourire plus ou moins gracieux? La vie apporte trop de souffrance réelle pour qu'il soit sage de se créer ainsi volontairement des douleurs factices ; mais Alexis n'est pas de mon avis, et il a un argument très juste en faveur de son opinion : le bien qu'on peut faire quand on a la confiance du souverain et aussi le pouvoir de lui faire entendre la vérité, si on en a le courage, la vérité qui a tant de peine à parvenir jusqu'à lui. Alexis possède un fonds de droiture et de bon sens extraordinaire qui lui fait toujours saisir la solution la plus simple et la meilleure dans chaque problème à résoudre. Ce n'est pas lui qui complique toutes les questions avec des analyses trop minutieuses et des scrupules exagérés. Il ne cherche pas la « petite bête » comme le pauvre Aly. Edith, elle aussi, me semblait avoir une nature remarquablement équilibrée, pourtant tout à fait différente de celle de mon frère; sans cet entrain constant, cette élasticité qui le caractérise; chez elle il y avait une teinte de réflexion et de mélancolie qui n'excluait ni le courage ni la sérénité. Elle n'avait pas cette faculté de se mettre à la portée d'un chacun dont Alexis a le don au plus haut point, cette intuition sympathique qui le fait séduisant pour tous, depuis une Grande-Duchesse jusqu'au dernier paysan de nos terres.

Quant à elle, inapte dans sa sincérité scrupuleuse aux compromis indispensables d'une vie de cour, elle me disait souvent combien était ingrat ce devoir de faire connaître la vérité dont la voix sévère est rarement bien accueillie là où tous les efforts sont dirigés dans le sens de ne faire voir et entendre que ce qui est flatteur et opportun. Je la vois encore se détachant, dans sa candeur intransigeante, des courtisans environnants, ne recherchant personne, respectueuse sans servilité envers sa maîtresse, indépendante dans son dire, ou plus souvent silencieuse et repliée sur elle-même. Je me souviens encore du regard de douloureux étonnement qu'elle jeta un jour à son oncle, quand ce dernier, féodal

convaincu, faisait des discours libéraux à propos des mesures subversives contre la noblesse russe qu'un Garibaldi même trouvait injustes. Mais il fallait complaire à Madame la Grande-Duchesse, qui pose pour le libéralisme et cherche à s'entourer, à cet effet, des représentants du parti radical. J'ai vu un éclair d'indignation dans ses doux yeux bruns, causé, non par des théories en apparence généreuses, qui parlaient à sa grandeur d'âme, mais par la duplicité de ce vieil homme de cour qui changeait d'opinion comme un caméléon de robe. Comment croire, la connaissant comme je croyais la connaître, la voyant toujours vraie et loyale dans toutes ses actions, qu'elle ait pu jouer le rôle de coquetterie et de duplicité dont l'a accusée Madame Islénieff? Et toute cette comédie pour aboutir à quoi ? à s'assurer un mariage riche qui lui était offert d'emblée ? Le gros baron hésitait, dit-on, faisait plus sa cour à la demoiselle d'honneur qu'à la jeune fille. Il y aurait eu trop d'invraisemblance dans ces allégations, si la fin ne paraissait les avoir justifiées.

7 novembre.

Avant ma maladie, notre petite société s'était fait photographier en groupe chez l'artiste du lieu. Pendant les derniers jours de Bade et au moment du départ précipité pour Heidelberg, les photographies avaient été oubliées ; on vient de nous en faire parvenir ici les épreuves : « Vous voyez, m'a dit Alexis en riant, que « Pauline a raison, c'est vous qui êtes le plus beau de nous deux. » La bonne plaisanterie ! le photographe a du me flatter outrageusement ou bien est-ce la flamme du sentiment qui a idéalisé le plus ordinaire visage ? Est-ce bien moi ce très jeune homme aux traits accentués et réguliers, aux yeux pensifs ? Il ne ressemble certes plus au fantôme amaigri que je vois aujourd'hui dans mon miroir. Ces yeux pensifs sont fixés sur une radieuse image de femme... le rêve réalisé, la magie de l'éternel féminin enfin révélé par cette apparition de beauté... Quelle figure n'aurait pas été embellie sous une influence pareille. Je revois Edith comme elle était en ce jour, vêtue de blanc, dominant les autres du haut du tertre de gazon sur lequel on l'avait fait asseoir. L'instantané a saisi la grâce presque enfantine de sa pose abandonnée, sa taille mince et souple, un peu ployée vers nous.

9 novembre.

Est-ce un effet de la maladie, cette hantise de certaines idées qui me poursuivent ; à quelle atteinte mystérieuse et indéfinie mes nerfs ont-ils soumis mon cerveau ? Le grand névro-pathologue de Heidelberg définit cet état du mot de « Zwangsvorstellungen » conceptions forcées ; pourtant, j'ai jusqu'à présent, sur mes actions un pouvoir absolu ; donc la volonté comme toutes les autres facultés est intacte ; ce n'est que de mes idées que je ne suis plus le maître. Alexis me disait l'autre jour à propos des rancœurs de service, des impressions mauvaises dont lui aussi a eu à souffrir dans ses fréquents contacts sociaux : « Je ne veux plus y penser » et il le fait comme il le dit ; pour moi les souvenirs navrants s'imposent à leur heure selon leur bon plaisir et je ne puis rien contre leurs évolutions malgré tous mes efforts ; il n'y a de remède que les distractions dit le médecin d'ici qui est un homme intelligent et il insiste pour notre départ à l'étranger. Nous allonc donc à Nice et je me laisse faire sans remords car la Grande-Duchesse Irène y est en ce moment ainsi que plusieurs de nos personnages influents : c'est une petite succursale de Pétersbourg. Le séjour de la Riviera ne m'en sourit pas davantage mais du moins Alexis n'y perdra pas son congé inutilement. J'aurais mieux aimé pour ma part me réfugier à la campagne, à Krasnoy-Bor. Ni les distractions du monde ni le soleil du midi ne pourront dissiper l'angoisse qu'ont accumulée en moi les évènements de cette dernière et fatidique année de ma vie. Ce n'est que la prière qui aurait pu peut-être chasser les « Zwangsvorstellungen » qui me poursuivent..... et j'ai désappris de prier..... Neurasthénie ! disent les médecins. Moi, je crois que c'est une maladie de l'âme qui me torture. Un peu de bonheur mon Dieu ! N'étais-je pas guéri pendant la courte saison où j'ai connu ces sensations inoubliables, cette plénitude de calme, ce « laisser aller au fil de l'eau » qui ressuscitait — combien plus intense, avec quelle nouvelle et tendre et délicieuse signification — la sensation de la joie de vivre perdue depuis l'enfance.

Maintenant je n'ai qu'un désir, me tenir dans mon coin, ne pas me promener dans des lieux nouveaux mon habituelle tristesse. Non ! en y réfléchissant il vaut mieux ne pas partir pour le Midi. La douleur au genou a du reste diminué.

10 novembre.

Cette femme est une folle ou une créature infâme, pourquoi venir m'infliger cette acuité insupportable d'un regret qui devient presque un remords... Elle a voulu m'arracher à ma torpeur à ce qu'elle dit... Je souffre étrangement... Quels sont les maîtres de notre destinée ?... pour quelqu'un la fatalité, pour d'autre la grâce... Je sens dans mon esprit un chaos délirant. Comment me ressaisir ? La plume tombe des mains.

11 novembre au soir.

Je suis de nouveau paralysé des jambes ; cette secousse d'hier a été trop forte. Est-ce définitif maintenant ? Du reste qu'importe...

Madame Isléniefl était venue me voir pendant l'absence d'Alexis. Elle a commencé par se plaindre de lui — de ce qu'il n'avait pas tenu sa promesse de lui ouvrir l'entrée du palais de la Grande-Duchesse Irène, promesse donnée à Bade, puis tout à coup sans transition elle me montre une lettre, cette lettre dont les mots gravés dans ma mémoire me brûlent le cerveau. Sans rougir elle avoue l'avoir soustraite...

12 novembre.

Edith m'aimait. . J'en ai lu l'aveu voilé écrit au milieu des offres de la décision qu'on exigeait d'elle. Edith m'avait compris... elle a eu le courage de se tourner vers moi... Par quel motif une femme comme Madame Islénieff que j'ai toujours sue intrigante et sans scrupule mais parfaitement pratique et pondérée, s'est-elle décidée à cette action de mélodrame ?...

N'y a-t-il pas eu un ressort caché qu'elle voulait me faire deviner ? Non, cela jamais ! Lexy n'a pas été complice. Elle a voulu le servir sans qu'il le sût, lui débarrasser la voie et tabler plus tard sur la reconnaissance du futur homme d'État. C'est un moteur si puissant pour une âme Pétersbourgeoise que de rendre service à un haut fonctionnaire ; quelle turpitude... mon Dieu !

13 novembre.

Aujourd'hui Alexis a inconsciemment remué ma plaie vive : Bernstorff, le secrétaire d'ambassade, revenu de Mecklenbourg, lui

a raconté les fêtes et les chasses à Bülow où la châtelaine a brillé par sa beauté et son audace à cheval. Edith a oublié... « Oublier, oublier, c'est le secret de vivre » dit Lamartine. Je ne sais pas oublier. Notre départ pour le Midi est décidé définitivement.

Nice, 15 novembre.

Le soleil luit implacable. Chaque matin je fais ouvrir mes rideaux avec un vague et déraisonnable espoir de brouillard ou même d'une de ces douces tombées de neige qui semble chez nous descendre comme une ouate molle. Ici toujours une clarté aveuglante, des rayons étincelants.

20 novembre.

Le soleil luit toujours et on me promène dans ma chaise de malade au bord de cette mer luisante, aux flots trop bleus, parmi une foule trop animée. « Voyez avec quel intérêt les femmes regardent mon jeune et intéressant malade » me disait tout à l'heure Alexis. Il me pèse, cet intérêt factice ; ces regards, si en effet ils s'arrêtent sur moi, ne sont qu'apparence vaine et mensonge. J'ai cru, un jour, voir la vérité dans des regards très doux...

21 novembre.

Aï di mi ! le soleil luit toujours...

23 novembre.

Ce que c'est que les humaines résolutions, même dans le domaine intime de mes habitudes journalières, il y a des fluctuations imprévues. En commençant ce journal je me suis promis avant tout qu'il ne serait pas une monographie et que je chercherai le moins possible à m'y occuper de moi ! Et en relisant mes dernières pages je n'y trouve que l'analyse continue de ce « moi » douloureux. Il y a longtemps déjà que je ne vois personne et quant à mes lectures, je n'en fais plus mention dans ma tendance morbide à confier à ce cahier intime ce que je souffre ; depuis qu'une femme a passé dans ma vie, la teneur en est changée à jamais et ces pages encore blanches de mon cahier ne reverront pas — même si des jours physiquement meilleurs recommençaient pour moi — les notes impersonnelles que j'y mettais autrefois ; mes impressions purement intellectuelles n'y trouveront plus leur place. L'intérêt

égoïste, personnel est devenu trop poignant pour que je me prive du confident muet que m'est ce journal...

26.

Elle est ici. Comme au printemps elle m'est apparue en landau; toute blanche comme alors, mais cette fois-ci un homme se trouvait à ses côtés. L'équipage passait au pas le long de la promenade des Anglais. J'étais là, échoué au bord de la route dans ma chaise roulante, le soleil m'aveuglait et tout à coup l'ombre de cette apparition entre lui et moi. J'ai vu qu'elle me reconnaissait, qu'elle était troublée ; elle n'a pas incliné la tête mais nos regards se sont croisés un moment... Partir, partir d'ici... je ne puis supporter ce voisinage. Mon Dieu, est-ce ma faiblesse physique qui m'empêche de me soumettre au fait accompli ? J'ai soif de solitude et d'ombre ; me cacher même loin d'Alexis...

Menton, 1er décembre.

Je retrouve parfois la faculté de prier, une espèce d'aspiration irraisonnée qui a remplacé la prière consciente et consolante d'autrefois. Le reste du temps les heures se passent, lentes et vides, sans repos, sans apaisement.

17 décembre.

Un autre spectre du passé a de nouveau surgi devant moi, Madame Islénieff!

J'étais assis hier en plein soleil dans le jardinet de la villa, par un après-midi très chaud, me cachant à l'ombre de mon grand parasol blanc, un livre que je ne lisais pas sur les genoux, quand tout à coup cette femme s'est trouvée près de moi ; elle s'était approchée avec précaution sans doute puisque je n'avais pas entendu ses pas.

Je fixai les yeux sur elle, sur sa personne défraîchie, avec stupeur et fatigue, mon attention attirée involontairement par le scintillement de son éternel collier de perles à fermoir de diamants.

« Que me voulez-vous ? » lui ai-je demandé. Elle a fait un geste comme pour me calmer :

« — Vous ne m'avez pas pardonné notre dernière conversation « et pourtant... »

J'ai fait un mouvement pour l'interrompre, mais qui a jamais pu

empêcher Madame Islénieff de parvenir à son but, soutenue qu'elle est par un aplomb et un entêtement devenus légendaires... Elle se déclara malheureuse, en proie aux remords en me voyant aussi souffrant et m'engagea avec chaleur et volubilité à recourir à un électricien fameux, un élève de Kolbe qui est en ce moment à San Remo. « Nous en avons causé avec votre frère qui désire beaucoup « que vous le voyiez, il n'ose pas vous importuner, vous irriter...

« — Madame, lui ai-je répondu, ne trouvez-vous pas que là où « mon frère s'abstient... » Je n'ai pas pu aller plus loin... il ne m'a jamais été donné de savoir remettre les gens à leur place. Elle avait traîné une chaise près de moi et tout à coup se penchant à mon oreille :

« J'ai vu la baronne de Bülow, elle est malade de la poitrine, « malade et malheureuse. Elle m'a dit qu'elle souffre horriblement « de vous savoir dans l'état où vous êtes... Vous le voyez elle vous « aime toujours et elle en meurt peut-être »... L'audacieuse mégère s'est interrompue, effrayée sans doute par l'expression de ma figure ; elle a appelé le domestique... Je sentais la vie qui s'en allait de moi, un arrêt du cœur...

Ce soir seulement s'est fait le réveil de cette prostration physique de tout un jour. Mon esprit est encore engourdi.

21 décembre.

Alexis est venu aujourd'hui de Nice en dépit des promesses qu'il m'avait faites de me laisser seul. J'ai éprouvé à le revoir un sentiment familier d'apaisement malgré l'amertume qui s'y mêlait. La vieille affection tendre n'a pas sombré dans les déceptions, dans la désespérance morale et physique qui s'est emparée de moi. Malgré le tourbillon d'ambition et de mondanité qui l'entraîne de son côté, il n'a pas cessé de songer à moi. Il m'amène le disciple de Kolbe ; le grand médecin est persuadé que l'électricité me rendra une seconde fois le mouvement à bref délai. Pas de lésion organique ! Une paralysie nerveuse, fonctionnelle. Je me laisse faire, si indifférent en somme et pourtant avec un instinctif désir de renaître à la vie. Instinct aveugle dont ma raison reconnaît l'inutile aspiration. A quoi bon vivre, agir maintenant ?

18 décembre.

Madame Islénieff me semblait une énigme monstrueuse ! Et je me suis une énigme à moi-même ! non moins monstrueuse peut-

être. Une douceur étrange s'est répandue en moi à mesure que la pensée évoquée par cette affreuse femme a pénétré plus profondément dans mon cerveau. La femme que j'ai aimée — que j'aime encore malgré tout — est souffrante, en danger de mort, dit-on, et la conviction de cette souffrance — que j'aurais dû vouloir lui épargner au prix de ma vie — est une douceur pour moi, un baume sur la plaie vive de mon cœur. J'ai dormi après de si longues veilles et j'ai rêvé d'elle...

Florence, 23 décembre.

J'ai passé vingt et un jour de cure à San Remo et l'électricité m'a remis une fois de plus sur pied, mais bien plus faible que par le passé et avec une douleur névralgique affreuse. Me voici établi à Florence sur l'instante prière de Lexy, qui a voulu suivre ici la cour grand-ducale. Il ne sait pas ce qu'il m'en coûte de courir les chances de rencontres fortuites car les Bülow sont dans l'entourage de la Grande-Duchesse et j'ai appris par mon médecin à San Remo que la santé d'Edith s'était remise. Je me suis créé un roman que je me raconte aux heures de répit... Je vis constamment avec Edith en imagination dans un monde à nous, où il n'existe pas de Bülow, ni d'Islénieff; la réalité disperserait les fantômes consolants dont j'ai peuplé ma rêverie. Quant au changement de lieu en lui-même, il m'est bien indifférent; j'ai passé d'un point de la Riviera à un autre sans regards pour ses beautés éclatantes, pour ses vagues bleues qui se jouaient, frangées d'écume blanche, contre les rochers luisants de ses bords. Le soleil sans nuages qui éclaire éternellement ces lieux réputés enchanteurs, me semblait dans son état implacable une ironie de plus à ma souffrance.

Je ne me plais pas non plus aux grands ombrages des « Cascine » ; pourtant ma santé s'est améliorée ; je commence à marcher le long de l'Arno, appuyé au bras de Lexy, pendant les heures matinales où l'on n'est pas exposé aux rencontres importunes, mais ma douleur nerveuse au genou reste inguérissable, cause unique pour tous de ma persistante tristesse.

28 Décembre.

Lexy est complètement lancé dans le monde de Florence et passe souvent ses avant-soirées chez la Grande-Duchesse Irène — sans compter les invitations à dîner. Je sens qu'il y voit Edith quoiqu'il ne fait jamais mention d'elle. Un sujet auquel d'un

accord tacite on ne veut pas toucher est un tiers dans les tête-à-tête intimes. Une autre préoccupation l'absorbe aussi : le Chancelier est ici et la Grande-Duchesse veut que la nomination d'Alexis en qualité de son adjoint soit décidée sans retard. Dans cette affaire je dois rendre justice à mon frère, à sa réserve pleine de dignité, là où tant d'autres auraient multiplié les démarches et les sollicitations. Alexis quasi-ministre des affaires étrangères à son âge ! que pourrait récl mer de plus l'ambition de carrière ?

24 écembre, veille de Noël.

Plus d'une samaine, noyé corps et âme dans une insupportable crise de douleurs névralgiques. Aujourd'hui un peu de mieux. J'écris au lit, les yeux fixés sur ce panorama florentin se déroulant en collines couronnées de cyprès de l'autre côté de l'Arno. L'opération est décidée, Payen arrive demain et cette terreur de la douleur physique qui s'emparait de moi autrefois, s'est apaisée, les tortures de la semaine dernière étaient si violentes qu'une pro messe de soulagement même au prix d'une plus grande souffrance passagère semble un bienfait... Si on pouvait me chloroformer, combien cette pensée d'échapper à la souffrance dans une insensibilité complète m'eût souri.

25 Décembre.

Ce matin on m'a apporté, parmi beaucoup d'autres envois de fleurs et de félicitations, une énorme gerbe d'héliotropes ; je l'ai fait mettre près de moi, je préfère leur parfum à tout autre ; Lexy qui était assis sur le bord de mon lit m'a dit doucement : « C'est « la baronne de Bülow qui t'envoie ces fleurs, elle m'a parlé de toi « hier chez la Grande-Duchesse... » et il m'a tendu un billet ; ma main a tremblé en l'ouvrant. C'était quelques lignes humbles et caressantes comme aurait pu les écrire l'Edith de mon rêve... Elle demande à me voir avec une si entière abnégation d'amour-propre, de fausse honte et sa prière est si sincère. J'ai montré le billet à mon frère ; une rougeur subite a passé sur son front ; il me l'a rendu en disant tranquillement : « Tu ne peux refuser cette « visite ».

Et maintenant j'attends Edith avec des émotions diverses dont les douloureuses sont comme de raison en majorité ; par moment pourtant une indicible douceur se répand en moi à la pensée de

la revoir jusqu'à ce que toute sensation morale se noie à nouveau dans une crise de torture physique. Oh ! je n'oublierai jamais le bruit que font les flots lents du fleuve quand ils atteignent le barrage sous ma fenêtre. Cette chute d'eau susurrante et monotone semble scander les élancements insupportables qui font palpiter tous mes nerfs. Je cherche à me distraire, j'attache mes regards à défaut de mon attention sur la vue de la rive opposée où s'élève en bastion la tour féodale d'une ancienne villa... Et mon carnet s'alourdit dans ma main avec le crayon qui me sert à écrire ces lignes...

27 Décembre.

La baronne de Bülow est venue hier à la brume vers les cinq heures. Je l'attendais dans le salon sur ma couchette ; j'avais voulu quitter le lit pour la recevoir quoique ma faiblesse ait augmenté ces dernières semaines. Quand j'ai vu se dessiner sa silhouette dans l'encadrement de la porte, j'ai eu une défaillance dont elle ne s'est pas doutée, je l'espère, car l'ombre grandissante me couvrait miséricordieusement... Elle s'est approchée et prenant ma main elle l'a gardée longuement dans la sienne. Sa voix aimée s'est élevée si harmonieuse, si calmante ; elle ne m'a fait aucune de ces questions banales dont on m'obsède d'habitude. Elle s'est tournée vers mon frère qui était présent en lui disant le plaisir qu'elle avait à me trouver hors de mon lit, puis s'asseyant tout près de moi, elle m'a parlé du « Corso » des Cascine dont les derniers équipages attardés passaient avec fracas sous mes fenêtres et auxquels elle était impatiente de me voir prendre part. « Peut-« être que demain, si le temps restait aussi beau, le médecin me « permettrait un tour en équipage », disait-elle... Je la regardais... elle a maigri ; sa jaquette de laine foncée dessinait sa taille svelte et au-dessus du col d'homme qui entourait d'un cercle raide son cou frêle, l'ovale de ses joues se détachait plus aminci que l'été dernier ; mais son visage est resté aussi idéalement joli qu'autrefois, que dis-je, il l'est davantage qu'autrefois ; les traits paraissent encore plus fins, les doux yeux bruns se sont agrandis et toute sa tournure — dans son costume anglais impeccable de détails — a pris, comme dit Alexis, un air plus chic, plus élégant. Je voyais aussi en elle une transformation indéfinissable de la jeune fille en jeune femme... Elle a ôté ses gants pour s'occuper de moi plus à

son aise, relevant le plaid qui me recouvrait et mettant à ma portée un breuvage qu'on venait d'apporter ; tout cela si naturellement que je n'ai pas eu un moment de gêne. J'ai même oublié de la remercier et quand Alexis a relevé ma distraction en riant elle m'en a récompensé d'un de ses rares sourires qui éclairent toute sa figure ; et les deux charmantes fossettes que la maigreur n'a pu détruire ont apparu.

Sa présence que j'avais crainte par moment jusqu'à l'angoisse ne m'a apporté qu'apaisement, la douleur physique a même semblé diminuer. Elle m'a lu, de sa voix un peu lente et basse, un article de Revue et ses premiers accents m'ont rappelé le printemps de Bade mais sans le désir, sans les agitations de jadis. Est-ce une grâce d'état que je dois à la maladie, à la faiblesse, qui me donne ce calme étonnant, ce sentiment de respect profond, de vénération presque, pour cette femme qui ne peut plus être à moi et que je remercie pourtant du fond de l'âme de m'avoir ouvert un infini de bonheur et de souffrance que je ne saurais payer d'un trop grand prix ? Ma prière fervente est que la vie ne lui soit pas cruelle. Qu'elle soit heureuse quand je ne serai plus... D'autres, Alexis lui-même, malgré sa piété religieuse, ne me comprendraient pas. Le partage, ce mensonge de relations qui en est la monnaie courante, lui paraît possible, désirable peut-être... ; il s'en accuse comme d'un péché véniel, ce péché dont la seule pensée aurait semblé pour moi un crime contre mon idéal. Pauvre Aly, pauvre malade, si peu de son monde, ni d'aucun monde, à vrai dire...

Après son départ la douleur physique est revenue lancinante et opiniâtre et ne m'a plus quitté de la nuit ; pourtant la consolation qu'elle m'avait apportée est restée, elle aussi.

30 décembre.

Payen est arrivé le 29 et vient de repartir. L'inquiétude et la tristesse d'Alexis me touchent plus que je ne saurais le dire. Malheureusement nous devons rester encore en suspens. Le chirurgien me trouve trop faible pour l'opération et ne veut l'accomplir qu'après son voyage à Nice où il est aussi appelé pour un malade. En attendant il veut me faire prendre des bains et un régime fortifiant pendant une semaine. Réellement je devrais être à l'hôpital, il n'est pas permis d'être souffreteux à ce point et d'ennuyer ainsi les siens. Du reste j'y serai à l'hôpital, le grand jour : Payen exige que s n travail se fasse à la clinique...

Le 30 au soir.

La baronne est revenue à la même heure et elle a assisté à mon repas selon la nouvelle recette ; elle était gaie ou voulait paraître telle et grondait amicalement Lexy de ce qu'elle appelle sa lâcheté. Du reste elle ne nous a pas laissés nous appesantir sur le sujet qui nous occupe trop et nous a raconté des nouvelles de Pétersbourg reçues par la Grande Duchesse ; Lexy ne m'avait pas quitté ces trois derniers jours et n'était pas au courant. Pendant l'absence de Bülow qui a dû repartir pour le Mecklenbourg à cause de ses affaires, la bonne Princesse a voulu prendre chez elle son ancienne demoiselle d'honneur, dans l'idée que l'air de la montagne contribuerait à la rétablir. En effet Fiesole est beaucoup plus salubre que la ville et Lexy est à la recherche pour nous d'une habitation dans des conditions pareilles. La Baronne tousse encore, mais ce que Madame Islénieff avait dit d'elle était exagéré sinon tout à fait faux. Elle avait pris froid aux chasses de Bülow, l'automne dernier et les traces de sa bronchite sont lentes à disparaître, mais il ne peut être question d'une atteinte aussi sérieuse que le prétendait cette fourbe inénarrable, constamment adonnée aux fraudes et aux tromperies. La Baronne m'a fait tout à l'heure une longue lecture des Mémoires de Froude sur Carlyle sans la moindre fatigue ; je l'ai écoutée en un bien-être rêveur. Quand elle m'a quitté le serrement de cœur à l'effrayante attente est revenu et je rougis de ma lâcheté, mais les remèdes de Payen m'ont fait dormir et m'ont soulagé ; je veux espérer que j'aurai le courage nécessaire pour supporter l'épreuve sans faiblesse honteuse, du moins j'y mettrai tout mon effort.

1er janvier, vieux style.

Aujourd'hui, journée tellement tiède qu'Alexis m'a mené au Bois. Quoi que le premier de l'an soit passé depuis douze jours ici, la ville avait un air de fête et la foule, comme toujours en Italie, était joyeuse ; les équipages passaient dans l'allée de l'Arno, étincelante de lumière, en deux files ininterrompues pendant que la musique retentissait sur la place des Cascine. A la fin de la promenade, près de la tombe du prince Indien, une calèche à huit ressorts venant de Gualto, la villa Grand-Ducale, croisa le nôtre ; on marchait au pas en ce moment et je reconnus la baronne

de Bülow accompagnée d'une dame et de deux cavaliers. Elle nous fit un signe de la main gracieux ; sa jolie tête était coiffée d'un chapeau qui semblait une énorme fleur rouge allumée par les rayons du soleil couchant. J'éprouvais une impression indéfinissable à la voir ainsi pour la première fois, brillante de beauté et d'élégance ; une surprise douloureuse après nos quotidiennes entrevues où elle me venait si douce, si blonde, ses charmes atténués dans des costumes du matin très simples... Quel abîme que le cœur humain ! ce n'était pourtant pas la jalousie qui m'étreignait, elle est morte dans mon âme avec la passion éteinte.

5 janvier.

La passion est éteinte... Je ne pourrais souiller d'une pensée coupable cette créature de pureté que je n'ai pu vouloir toute à moi que lorsqu'elle n'appartenait pas par le lien le plus sacré à un autre... et puis la maladie aussi m'a terrassé peut-être... je ne veux pas à mes propres yeux me faire meilleur que je ne suis. Meilleur ! aux yeux de mes pareils, d'Alexis lui-même mon scrupule paraîtrait ridicule... et pourtant il est invincible et tient à ce qui m'est encore cher ici-bas, à ce qui me reste de foi, d'espérance. Prier vers elle comme un catholique vers la Madonne, rêver à elle continuellement, compter les heures jusqu'au moment où la porte s'ouvrira pour laisser apparaître sa figure de clarté, un livre et des fleurs à la main, l'adorer sans trouble et sans désirs — il n'y a pas de crime à cela, n'est-ce pas Edith ? Oh ! mon premier et unique amour, ma Madone aux doux yeux. Vous-même si vous m'avez aimé un jour — et j'en veux garder la précieuse conviction sans rancœur contre celui qui brisa inconsciemment mon bonheur — si vous m'avez aimé vous vous êtes reprise. Tout est calme, est mansuétude entre nous maintenant, tout est différent des émotions d'autrefois... Je m'interromps, c'est elle...

2 heures plus tard.

Elle vient de partir ; — on a apporté la lampe et un télégramme de Payen qui revient demain et après-demain probablement l'heure effrayante sonnera pour moi... Alexis m'a avoué qu'il était incapable de m'assister, qu'il craignait d'être un embarras au lieu d'un secours avec sa répugnance insurmontable à voir couler du sang. Cette pensée de rester seul dans des mains étrangères pen-

dant l'opération, ajoute à ma lâche terreur; sans doute pour détourner mes idées de ce qui m'attend, Alexis s'est mis à me taquiner au sujet de la Baronne, mais voyant que ses allusions me faisaient souffrir, il a changé de conversation.

6 anvier.

J'ai remarqué que c'est au moment où les plus noirs nuages s'amoncellent autour de nous, ne laissant nulle issue à notre détresse, qu'une éclaircie apparaît. J'ai reçu ce matin une adorable lettre de la Baronne... c'est elle qui restera près de moi pendant l'opération; « j'ai toujours été l'infirmière e mes proches... » écrit-elle entre autre. Mais ce n'est pas l'exp rience dont elle se vante si gentiment qui me rassure.. Mon cœur serré se dilate à la pensée de sa présence au moment terrible. Vis-à-vis d'elle je n'ai ni fausse honte d'une défaillance possible, ni amour-propre aucun; c'est un signe de plus que rien du passé n'existe entre nous. « Quel manque de coquetterie mon pauvre ami! » s'est écrié tout à l'heure Alexis. Il a raison... et du reste pourquoi analyser et disséquer toujours les mouvements secrets de mon âme? J'ai trouvé l'apaisement, la passion s'est tue et je puis tenir maintenant dans mes mains sans trembler, la main que sa pitié secourable me tend de si touchante façon; laissons-nous aller sans révolte et sans découragement en humble et entière soumission à la volonté du destin... que la guérison me soit donnée ou refusée.

14 janvier.

Je reprends mon carnet, encore alité mais je le constate avec un profond sentiment de gratitude délivré de ma longue torture. Le soleil pénètre gaiement dans ma chambre et jusqu'à mon lit; ses rayons se jouent sur les fleurs, sur les belles gravures qui couvrent ma table et qui ont servi à faire passer quelques heures pénibles de lassitude et d'énervement. Le bruissement monotone du barrage de l'Arno sous mes fenêtres berce ma somnolence. Lexy est assis devant la table à écrire, levant continuellement vers moi son visage attentif et joyeux. C'est avec un petit frisson rétrospectif que je me prends à noter la journée du 6 janvier : après une nuit où le chloral même n'avait pu me donner de sommeil, je me suis levé vers les dix heures et soutenu ou plutôt porté par Lexy et l'infirmier je me suis mis en voiture. Pendant tout le trajet assez long

jusqu'à la clinique du Dr Kurtz via dei Colli, je faisais une prière mentale ardente, instinctive et puis je me répétais encore et encore qu'une présence bien chère me donnerait le courage qu'il fallait. En entrant dans la chambre préparée pour l'opération, je vis un lit de sangle à courroies posé au milieu de cette pièce toute nue ; j'ai eu un mouvement de folle terreur dont je rougis encore ; Payen avec deux aides, couverts de vêtements blancs, m'entourèrent aussitôt et en même temps une petite main glacée serrait fortement la mienne. Edith que je n'avais pas aperçue derrière les médecins en entrant se tenait près de moi, un grand tablier blanc couvrait le devant de sa robe et donnait quelque chose d'enfantin à toute sa personne, à son petit visage pâle aux yeux tristes, fixés sur moi. On me mit sur le lit et quelqu'un me tendit un cordial dont je me détournais avec dégoût, mais la voix aimée à mon côté me dit un « il le faut, mon ami » si ferme que j'obéis, et tout de suite après, le martyre commença : une souffrance affreuse, indescriptible ; la douleur d'une intensité horrible au genou se répercutait en tout mon être et ne peut être comparée à rien de ce que je m'étais figuré. J'étais sanglé sur le lit sans pouvoir remuer, les infirmiers étaient près de Payen ; à mon chevet il n'y avait qu'elle Dieu en soit béni... car chose presque surnaturelle, au milieu de la plus atroce, de la plus délirante torture physique, j'ai ressenti la douceur de sa présence :

« Stronger than death thou art, o love ».

A un moment donné j'ai cherché à étouffer ma plainte involontaire en cachant ma tête contre elle et alors se penchant sur ma couche elle m'a entouré tout à fait de ses bras... un peu après j'ai perdu connaissance ; c'était la fin. Je repris mes sens dans la chambre voisine et quoique Lexy me tint la main à ce premier réveil torturant, j'étais si peu maître de moi que j'exigeais sa présence à elle que je ne voyais plus à mes côtés. « Elle est dans l'autre chambre, il me paraît qu'elle aussi s'est trouvée mal » disait Alexis d'une voix mal assurée. « Mais je la veux », répétai-je avec un peu d'égarement... Et elle revint près de moi, émue, ses yeux graves humides de pleurs ; un peu de sang avait rejailli sur son vêtement... Vers la nuit les médecins ont eu pitié de moi, ils m'ont fait une injection de morphine et je me suis endormi en tenant la main d'Edith ; quand je rouvris les yeux c'est elle que j'ai eu la joie de retrouver près de mon lit ; elle ne m'a pas quitté ces vingt-

quatre heures, jusqu'au retour à l'hôtel d'Italie. S'il est une loi inéluctable qui nous fait souffrir par ceux que nous aimons, si j'ai souffert par elle, si j'ai souffert d'autres angoisses, le mal ne compensera jamais la consolation qu'elle m'a été dans mon supplice.

Je note ici pour me réconforter à l'avenir le petit discours final de Payen : « Vous avez été très crâne, je ne m'y attendais pas de la part d'un nerveux de votre acabit ; ce n'est pas une plaisanterie qu'une opération pareille sans chloroforme, mais vous êtes récompensé, la section du nerf a parfaitement réussi et votre guérison est certaine. » C'est encore à elle que je dois ce peu de courage que j'ai montré.

(A suivre.)

Princesse **SCHAHOVSKOY STRECHNEFF.**

L'ENSEIGNEMENT DU STYLE

QU'EST-CE QUE LE STYLE ?

Le style est la manière propre à chacun d'exprimer sa pensée par l'écriture ou la parole

Par *l'écriture*, chez l'écrivain.

Par *la parole*, chez l'orateur.

Le style est la marque personnelle du talent. Plus le style est original, saisissant, plus le talent est personnel. Le style, c'est l'expression, l'art de la forme, qui rend sensible nos idées et nos sentiments ; c'est le moyen de communication entre les esprits.

Ce n'est pas seulement le don d'exprimer ses pensées, c'est l'art de les tirer du néant, de les faire naître, de voir leurs rapports, l'art de les féconder et de les rendre saillantes. Le style comprend le fond et la forme.

Il faut bien se persuader que les choses qu'on dit ne frappent *que par la manière dont on les dit.* D'une façon générale, nous pensons à peu près tous les mêmes choses. La différence est dans l'expression et le style. Il relève ce qui est commun ; il trouve de nouveaux aspects à ce qui est banal ; il grandit ce qui est simple, il fortifie ce qui est faible.

Bien écrire, c'est tout à la fois bien *penser,* bien *sentir* et bien *rendre.*

« Ce qui me *distingue de Pradon*, disait Racine, c'est que je sais écrire. »

« Homère, Platon, Virgile, Horace ne sont au-dessus des autres écrivains, a dit La Bruyère, que par leurs *expressions* et par leurs *images.* »

« Rien ne vit que par le style, dit Chateaubriand. En vain se récrie-t-on contre cette vérité, l'ouvrage le mieux compris, rempli des plus sages réflexions, est mort-né, si le style manque. »

Le style est l'art de saisir la valeur des mots et les rapports des mots entre eux.

Les idées simples qui représentent les *mots* du dictionnaire, au nombre seulement de 17,000, ne suffisent pas à faire un écrivain. Celui qui connaîtrait ces 17,000 mots pourrait néanmoins être incapable de tracer une phrase; car le talent ne consiste pas à se servir sèchement des mots, mais à découvrir les nuances, les images, les sensations qui résultent de leurs combinaisons.

Le style est donc une *création de forme* par les idées et une *création d'idées* par la forme. L'écrivain crée même des mots pour indiquer un rapport nouveau. Le style est une création perpétuelle : création d'arrangements, de tournures, de ton, d'expressions, de mots et d'images. Plus cette création est sensible à la lecture, meilleur est l'écrivain.

Le rapprochement, l'emploi de certains mots leur donne une magie spéciale, une poésie particulière, une signification nouvelle.

Guy de Maupassant dit quelque part : « Les mots ont une *âme*. La plupart des lecteurs et même des écrivains ne leur demandent qu'un *sens*. Il faut trouver cette *âme*, qui apparaît au contact d'autres mots, qui éclate et éclaire certains livres d'une lumière inconnue, bien difficile à faire jaillir. Il y a, dans les rapprochements et les combinaisons de la langue écrite par certains hommes, toute l'évocation d'un monde poétique que le peuple des mondains ne sait plus apercevoir ni deviner. Quand on lui parle de cela, il se fâche, raisonne, argumente, nie, crie et veut qu'on lui montre. Il serait inutile d'essayer. Ne sentant pas, il ne comprendra jamais. Des hommes instruits, intelligents, écrivains même, s'étonnent aussi quand on leur parle de ce mystère qu'ils ignorent; et ils sourient en haussant les épaules. Qu'importe! Ils ne savent pas. Autant parler musique à des gens qui n'ont point d'oreilles. »

« La grâce divine, a dit Bossuet, *pleut sur* le riche comme sur le pauvre. »

Voilà un mot pris dans une acception nouvelle et qui fait une image superbe.

De même cette autre pensée: « Dormez votre sommeil, grands de la terre; » et cette autre : « Versez des larmes et des prières sur un tombeau. »

Le mot *indéterminé*, par exemple, est un mot quelconque, géo-

métriquement employé, sans éloquence, sans éclat. Sous la plume de Chateaubriand, il va prendre un prestige qui peindra tout un paysage lointain :

« La clarté de la lune, sa clarté gris de perle, descendait sur la cime *indéterminée* des forêts. »

Le mot *reposait* est quelconque. Se rapportant à quelque chose qui ne repose pas, il devient saisissant.

« La lune reposait sur les collines lointaines » (Chateaubriand).

Il y a même des mots d'une banalité technique, officielle, qui donnent de grands effets, quand un artiste leur trouve un rapport imprévu. Quoi de plus incolore que le mot *annonciateur?* Voici comment Pierre Loti s'en sert :

« Les tristes courlis, annonciateurs de l'automne, avaient paru dans une bourrasque de pluie».

Un autre eût pu dire : « Les courlis, en tristes oiseaux qui annoncent l'automne, avaient paru dans une bourrasque de pluie... »

C'eût été un autre style, qui n'eût pas valu le premier.

Le style est donc la façon de chacun de créer des expressions pour rendre sa pensée. Il peut être long, court, coloré, sec, abondant, vif, périodique, selon les tempéraments.

Il est diffus, pâle, incolore, lâche chez les mauvais écrivains ; serré, nerveux, en relief,chez les bons écrivains.

L'union est si complète entre le caractère et le style d'une personne, qu'on a pu dire avec vérité : le style c'est l'homme.

La vivacité de paroles, l'énergie des conceptions, le tour même de la conversation parlée, l'originalité de l'imagination, tout cela se peint exactement dans le style d'un homme. Le style est le reflet du cœur, du cerveau et du caractère.

Non seulement cela est vrai des individus, mais cela est vrai des peuples.

« Les peuples d'Orient, dit Blair, ont de tout temps chargé leurs styles de figures fortes et hyperboliques ; les Athéniens, peuple subtil et poli, s'étaient fait un style clair, pur et correct. Les Asiatiques, amis du faste et de la noblesse, avaient un stye pompeux et diffus. On remarque aujourd'hui les mêmes différences entre le style des Français, des Espagnols, des Allemands et des Anglais ».

Savoir beaucoup de choses n'apprend pas à être bon écrivain; le style est indépendant de l'érudition ; aussi en disant qu'il faut lire beaucoup pour être capable d'écrire, on suppose, bien entendu,

qu'on a en soi des aptitudes au style, au moins une vocation moyenne et un goût déterminé. Sans cela, la plus immense érudition ne fera pas trouver une tournure de phrase. Il y a des gens très savants, qui ne seront jamais écrivains, et il y a des écrivains brillants qui ne savent pas grand'chose. Le savoir et l'art d'écrire sont choses distinctes, qui ne vont pas toujours ensemble.

Le *Discours sur le style* de Buffon contient les meilleures pages que nous ayons sur ce sujet. Personne n'a mieux expliqué les procédés d'un art que l'on peut considérer comme une science, et n'a mieux exposé les diverses *opérations de l'esprit* par lesquelles on arrive à faire de bonnes phrases.

Il y a cependant dans ce *Discours* de Buffon une tendance visible à conseiller l'emploi des termes généraux et à donner au style une sorte d'allure synthétique et raide qui constitue certains beaux côtés du style, mais qui n'est pas tout le style. Villemain a eu raison de signaler le caractère trop personnel de ce *Discours*.

Mais quel sens profond de la beauté écrite et que de conseils pratiques ! « Les ouvrages bien écrits, dit Buffon, seront les seuls qui passeront à la postérité ». Il ajoute : « Toutes les beautés qui s'y trouvent, tous les rapports dont le style est composé sont autant de vérités aussi utiles et peut-être *plus précieuses* pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet. »

« Le style, dit Buffon, est l'*ordre* et le *mouvement* qu'on met dans ses pensées. » L'*ordre*, c'est-à-dire la logique des idées, leur enchaînement, leur fond ; le *mouvement*, c'est-à-dire la vie, la forme ; l'*ordre*, qui est la centralisation, l'allure, l'ensemble ; le *mouvement*, qui est l'imagination, l'agrément, le relief.

Ici intervient la fameuse distinction du fond et de la forme.

Les uns les séparent et les différencient ; le *fond*, ce sont les matériaux, les pensées, la substance, le sujet ; la *forme*, c'est l'expression, le revêtement, l'habillement. Cela fait deux choses à part.

Les autres disent : le fond et la forme *ne font qu'un ;* on ne peut pas plus les séparer que le muscle de la chair. Il est impossible d'exprimer une *idée* qui n'ait pas une *forme*, comme on ne peut concevoir une créature humaine qui n'ait pas une âme et un corps. Quand on change la forme, on change l'idée, et de même la modification de l'idée entraîne celle de la forme. Travailler la forme, c'est travailler l'idée. La forme *colle* sur l'idée.

Cette théorie est la vraie, et il faut s'y tenir.

Dans certains cas *très rares*, le changement de la forme, en effet, n'altère pas l'idée. Ainsi, si je dis : « Il *pleut* » pour : il *tombe de l'eau ; pleurer*, pour *verser des larmes ;* s'*agenouiller*, pour *se mettre à genoux ; un bruit retentit,* au lieu de *un bruit se fit entendre,* j'aurai employé une forme meilleure qui n'aura pas changé l'idée ; mais c'est là plutôt une synonymie qu'une modification de forme.

En dehors de ce genre de corrections purement grammaticales, l'idée subit toujours les changements de la forme. J'écris cette phrase : « Nos cœurs *enivrés* de l'amour *mondain.* » Je la retravaille et je mets : « Nos cœurs *enchantés* de *l'amour du monde* » (Bossuet). L'idée s'est modifiée d'après les nuances d'une nouvelle forme. *Enchantement* dit autre chose qu'*enivrement*, et *aimer le monde* n'est pas la même chose qu'*éprouver l'amour mondain.*

Si, au lieu de dire : « Les mart*yrs* étaient animés du dé*sir* de souff*rir* » ce qui me donne des consonnances désagréables, je dis : « Les martyrs étaient animés de l'*avidité* de souffrir » (Bossuet), j'aurai trouvé une expression superbe qui aura changé l'idée, car le *désir* n'est pas l'*avidité* (1).

J'écris ceci : « Après la mort, nous verrons Dieu tel qu'il est, éclairant tous les hommes de sa présence ». Je travaille cette forme, je la pousse, et je trouve ceci : « Après la mort, nous verrons Dieu à *découvert*, illuminant *tous les esprits* par les *rayons de sa face* » (Bossuet). Vous aurez beau dire que c'est la forme seule qui a changé et que l'idée reste la même ; non, l'idée aussi s'est modifiée ; elle a un autre aspect, un autre sens, d'autres nuances, un saisissement nouveau, une signification différente.

Au lieu de faire cette démonstration sur quelques lignes seulement, on peut la faire sur une page entière, sur deux pages, trois, etc.

Voici une phrase, doublée d'une jolie image, à propos de la nuit dans les solitudes d'Amérique :

« Le génie des airs secouait dans la nuit sa chevelure. »

Cette phrase ne me satisfait pas : elle tombe trop brusquement, je voudrais la *boucler* d'un mot, d'une épithète, qui l'arrondirait

(1) Je ne veux pas dire que Bossuet ait trouvé cette expression par un travail d'embellissement et un effort de surcharge. Je suppose le fait pour montrer que modifier la forme, c'est modifier l'idée.

et la clôturerait... Je cherche... Je songe au ciel *bleu*, et je trouve :

« Le génie des airs secouait dans la nuit sa chevelure *bleue...* » (Châteaubriand).

L'effort, la préoccupation de la forme m'a fait découvrir une image qui, à elle seule, donne une magie imprévue à l'idée primitive.

Voici une autre pensée. Il s'agit de dire que les femmes romaines sont aussi belles que les statues de leurs temples.

« On dirait les statues de leurs temples, descendues de leur piédestal... »

Jolie image, mais qui ne me suffit pas; je veux la pousser, l'embellir. Or, tout ce que j'y ajouterai sera un travail de forme sur l'idée.

Voici ce que j'obtiens :

« On dirait les statues de leur temple, descendues de leur piédestal, et qui se promèneraient autour » (Chateaubriand).

Et c'est justement ce dernier membre de phrase qui donne à l'image tout son prestige, tout son effet. Dira-t-on que l'idée n'a pas changé ? Ah ! certes si ! La première phrase était connue ; nous l'avions lue ailleurs; mais la seconde, qui constitue le tableau et la vie, celle-là est neuve, est créée.

Donc, *la forme et le fond ne font qu'un*. On ne peut, *en général* et d'une façon définitive, toucher à l'une sans altérer l'autre. Quand on dit d'un morceau : « Le fond est bon, mais la forme est mauvaise », cela ne signifie rien, car c'est la valeur de la forme qui rend le fond bon. Il faudrait dire : « Le fond pourrait être excellent, si la forme était bonne » ; car c'est la forme qui fait valoir le fond.

Si je m'écrie : « O Jésus ! Dieu crucifié ! » c'est un style honorable, mais cela a été dit souvent. Je peux rêver une forme meilleure. Je cherche et je trouve : « O Jésus ! Dieu anéanti ! » (Bossuet). L'expression est magnifique ; mais du coup l'idée a changé, elle a éclaté, elle est *autre*.

Nous l'avons tous constaté: en travaillant, en refaisant les phrases, nous croyons ne rien changer, n'améliorer que la forme, et voilà que tout se repétrit, les idées se multiplient; il arrive des incidentes, les proportions grandissent, l'alinéa augmente ; nous apercevons des images inattendues, des rapports nouveaux, tant

il est vrai qu'on ne peut toucher à la forme sans bouleverser l'idée.

La forme est tellement inséparable de l'idée, que la dernière incarnation de la forme arrive à n'être que l'expression de l'idée pure. Essayez donc d'exprimer autrement certaines pensées, certains vers littérairement mathématiques, comme ceux-ci :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément...

La raison du plus fort est toujours la meilleure...
Rien ne sert de courir, il faut partir à point. .

Plus fait douceur que violence...

De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien...

En toute chose il faut considérer la fin.

Entre autres conseils remarquables, et qu'il faut retenir pour se rendre compte du style, Buffon recommande « qu'on ajoute le *coloris* à *l'énergie* du dessin. » Il veut « qu'on donne à chaque objet une forte lumière ; il exprime le désir que *chaque pensée soit une image.* » C'est ce dernier conseil qui a prévalu quand est venu Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Théophile Gautier, et que la littérature française a été rassasiée de la beauté sans coloris.

Résumons-nous. Le style est l'effort par lequel l'intelligence et l'imagination trouvent des nuances, des rapports, des expressions et des images, dans les idées et les mots ou dans la relation qu'ils ont entre eux.

Il y a dans ce travail du style (et c'est un travail considérable) un côté qui est l'*ordre*, l'arrangement, le resserrement, la correction, l'ordonnance, les proportions, l'équilibre, la mise à point de toutes les pièces de cet échiquier qu'on appelle une phrase, une page, un chapitre.

Il y a aussi un autre côté, qui est le mouvement, la création des mots, des images, leur combinaison, ce qui fait l'intensité, l'effet, l'énergie, le coup de lumière, le relief.

Même le côté *arrangement*, l'art de placer les mots et de combiner les phrases, est encore une création.

La saveur de cette création multiple s'évapore souvent dans une traduction, justement parce qu'elle constitue l'essence du

style ; c'est ce qui faisait dire à Lamotte : « un grand nombre de beautés des anciens auteurs sont attachées à des expressions qui sont particulières à leur langue, ou à des rapports qui, ne nous étant pas aussi familiers qu'à eux, ne nous font pas le même plaisir. »

Le souci de la forme doit donc préoccuper avant tout ceux qui ont le goût d'écrire, puisqu'elle comprend aussi le fond, et que c'est elle qui fait la valeur d'un ouvrage. Un auteur contemporain, M. Emile Zola, qui n'a qu'un don très brutal d'écrire, et qui n'a jamais daigné perfectionner sa forme, s'est élevé contre cette théorie. « Il n'est point vrai, dit-il, malgré Buffon, Boileau, Chateaubriand et Flaubert, qui ont obstinément répété le contraire, il n'est pas vrai qu'il suffise d'avoir un style très soigné pour marquer à jamais son passage dans une littérature. La forme est ce qui change et passe le plus vite. Il faut avant tout qu'un ouvrage soit vivant, et il n'est vivant qu'à la condition d'être vrai. On gagne l'immortalité en mettant debout des créatures vivantes. » Rien n'est plus faux. La création de ces êtres vivants n'ira à la postérité que si elle est servie par une irréprochable forme.

M. Zola réplique : « Pouvons-nous juger la perfection du style d'Homère et de Virgile ? » Que M. Zola ne puisse pas la juger, c'est possible ; mais il y en a qui le peuvent, et il ne faut pas avoir fait de bien fortes études pour lire Virgile dans le texte. En tout cas, une tradition ininterrrompue d'historiens et d'anciens auteurs nous apprend que leur style faisait l'admiration de leur temps. Et c'est justement cette supériorité de forme qui les a immortalisés. Si leurs vers eussent été mauvais, leurs contemporains ne les auraient pas retenus, et si leur style eût été médiocre, leur œuvre ne nous serait pas parvenue. Il n'existe pas de chef-d'œuvre sans une forme soignée, et un ouvrage mal écrit ne peut pas vivre, par la raison qu'il n'y en a point de mal fait qui nous soit resté. Le fond et la forme se tiennent. *Don Quichotte*, qui est un modèle d'œuvre vivante, est aussi un modèle de style, un modèle de perfection écrite, unique en son genre en Espagne.

On objecte encore : « Quand nous lisons Homère, ce n'est pas sa forme que nous lisons, c'est une traduction ; nous n'avons que son fond. La forme ne s'identifie donc pas avec le fond. » — Mais si, puisque c'est précisément la forme qui a sauvegardé le fond, et que nous n'aurions pas probablement le fond si la forme n'eût été parfaite. Il faut bien un peu ici, si l'on veut,

les séparer, puisque c'est une traduction. Il en reste ce qu'on en peut conserver. Les bonnes traductions sont celles qui en conservent le plus. D'ailleurs, quand il s'agit de chefs-d'œuvre, la forme est tellement mêlée au fond, elle colle tellement sur l'idée, que l'idée même en demeure frappante, après que le charme du texte a disparu. Voilà pourquoi dans une bonne traduction, les descriptions d'Homère sont aussi vivantes que n'importe quelle page de nos meilleurs auteurs contemporains.

En dehors de ces principes, qu'il faut regarder comme des vérités absolues, on ne peut donner qu'une appréciation vague du style. Il faut avoir, comme dit Pascal, réglé sa montre, et se moquer de ceux dont l'heure varie. « Il y a un bon et un mauvais goût, a dit La Bruyère, et on peu disputer là-dessus. » Rien de plus commun que les jugements tout faits. On croit dire juste quand on dit au hasard : « Ceci est bien écrit ; ceci est mal écrit ; Fénelon écrit bien ; Diderot écrit mal ; Mérimée est un grand écrivain », etc...

L'ORIGINALITÉ DU STYLE

La plupart des traités de littérature contiennent en matière de style des expositions et des analyses théoriques. On s'imagine faire œuvre d'enseignement pratique en décomposant, comme on dit, les *éléments* du style et ses *qualités*, éléments généraux, éléments particuliers, qualités générales, qualités particulières : la *clarté* la *pureté*, la *correction*, l'*élégance*, la *forme*, le *naturel*, la *noblesse*, la *richesse*, la *magnificence*.

Il y a aussi des figures de mots et des figures de pensées ; les pensées fortes, justes, fines, naturelles ; puis la catachrèse, l'allégorie, l'ellipse, la synecdoque, la prosopopée, l'onomatopée, la pléonasme, l'antonomase.

Qu'on ne cherche rien de pareil dans notre ouvrage. Nous avons évité avec soin tout ce qui ressemble à une division factice, toute espèce de classement et de compartiment ; ce livre n'est pas fait pour enseigner ce que c'est qu'une pensée forte ou une pensée fine, ce que c'est que la clarté, ce que c'est que la finesse et le naturel. Ces distinctions surchargent la mémoire, n'apprennent rien et sont essentiellement arbitraires.

Car enfin une pensée *forte* est aussi une pensée *vraie*, et je ne

connais pas de pensée *juste* qui ne soit pas en même temps une pensée *naturelle*, ni de pensée *sublime* qui ne soit à la fois une pensée *forte*, *vraie*, *naturelle* et *juste*.

Il en est de même pour les styles. Il n'est pas vrai qu'ils soient parqués, numérotés et classés en style simple, style tempéré, style sublime, etc.

C'est souvent parce que le style est simple qu'il est sublime. En tout cas, simple ou sublime, il doit toujours être naturel.

Il n'y a pas de style *fleuri*, pas plus qu'il n'y a de style *tempéré*. Ce sont des inventions grammairiennes dont on devrait, une fois pour toutes, débarrasser l'enseignement. Il y a des styles appropriés au sujet, c'est tout ce qu'on peut dire, ou des tons de style, des tons personnels, des tons différents suivant l'élévation, l'inspiration, l'auteur, le sujet, le but qu'on se propose.

Il est superflu d'enseigner que les premières qualités du style, sont : 1° la *clarté*, 2° la *pureté*, etc., ce qui signifie : on doit écrire pour se faire comprendre, et on doit écrire en bon français, deux choses bien évidentes.

Le style diffère selon les sujets et quelquefois suivant les genres ; mais les genres ont une tendance à se confondre. On a beau les distinguer, ils finissent par se toucher. L'esprit classique n'admettait pas le style familier dans les tragédies. Il est pourtant dans Shakespare, qui vaut bien Corneille.

« Le style, conclut Condillac, varie donc en quelque sorte à l'infini, et il varie quelquefois par des nuances si imperceptibles, qu'il n'est pas possible de marquer le passage des uns aux autres. Alors il n'y a point de règles pour s'assurer de l'effet des couleurs qu'on emploie ; chacun en juge différemment parce qu'on en juge d'après les habitudes qu'on s'est faites ; et souvent on a bien de la peine à rendre raison des jugements qu'on apporte.

« Nous imaginons volontiers avoir des idées absolues de toutes choses dont nous parlons, jusque là qu'il faut quelque réflexion pour remarquer que les mots *grands* et *petits* ne signifient que des idées relatives. Ainsi lorsque nous disons que Racine, Boileau, Bossuet et Mme de Sévigné écrivent naturellement, nous sommes portés à prendre ce mot dans un sens absolu, comme si le naturel était le même dans tous les genres ; et nous croyons toujours dire la même chose parce que nous nous servons toujours du même mot. »

Cependant quelques grandes idées, quelques principes généraux

embrassent tous les autres, dominent la question, et doivent nous guider dans l'étude des divers caractères du style.

Les trois qualités que doit avoir un bon style et qui résument les autres qualités, sont :

1° *L'originalité.*

2° *La concision.*

3° *L'harmonie.*

Il y a un style tout fait, un style banal, à l'usage de tout le monde, un style *cliché* dont les expressions neutres et usées servent à chacun ; un style incolore construit avec les seuls mots du dictionnaire ; un style mort, sans flamme, sans image, sans couleur, sans saillie, sans imprévu, un style terre à terre et élégant, grammatical et inexpressif, le style des écrivains qui ne sont pas artistes, un style bourgeois et correct, irréprochable et sans vie.

C'est avec ce style-là qu'il ne faut pas écrire.

Si vous devez écrire comme tout le monde, il est inutile de prendre la plume.

Or, s'il y a un style banal, il doit y avoir un style original, l'originalité étant le contraire de la banalité. On dit couramment : « Tournures de phrases originales, expressions originales, images originales », qualités qui constituent précisément le style original, celui qui surprend, qui frappe, qui séduit, qui a sa marque personnelle. L'originalité réside surtout dans la façon de dire les choses, d'exprimer les idées, de faire valoir le fond.

L'originalité doit donc être considérée comme la grande, la générale, l'essentielle qualité du style.

Il faut donc dès à présent abandonner les préjugés d'école et se faire une idée nouvelle du style. On nous disait au collège ce qu'il devait être ; mais on ne nous le montrait pas. Nous savions bien qu'il fallait tâcher d'écrire comme Bossuet (plus ou moins, bien entendu), et non pas comme Fénélon dans son *Télémaque ;* mais comment faire ? On rôdait autour de la maison sans jamais pouvoir y entrer. Bonne ou mauvaise, nous avons une clef. Ouvrons la porte.

Voici une description de M. Nisard, *Route de Pau aux Eaux-Bonnes*, citée comme modèle dans un *Cours pratique et raisonné du style* (10e édition), dont l'auteur est agrégé et professeur de rhétorique.

Des bois descendent jusqu'au bord du chemin qui rampe le long du

coteau, et se plie à toutes ses *sinuosités;* une petite rivière, cachée sous des saules, *coule dans le fond* du vallon, *parallèlement au chemin*, si bien que le voyageur marche toujours entre deux fraîcheurs, celle de l'ombre et celle des eaux. Il y a aussi des bois sur *la montagne opposée;* mais ces bois *ne descendent pas* : ils s'arrêtent à mi-côte; des vignes ou des prairies, répandues sur le penchant ou dans le vallon, *d'un bout*, *touchent les eaux de la petite rivière*, de *l'autre vont rejoindre* la lisière de ces bois. Rien de plus souple que les mouvements de ces *deux petites chaînes ;* elles sont *sinueuses* comme la rivière : *tantôt vous les voyez rentrer* et comme se creuser, tantôt saillir en coudes, *tantôt tracer une ligne droite qu'elles rompent brusquement par un détour*; elles s'écartent, elles se rapprochent : ici, elles s'ouvrent tout à coup comme une décoration d'attente qui en cachait une autre, *et laissent voir* le Pic du Midi, *qui garde* ses neiges toute l'année ; puis elles se referment, elles vous enveloppent, elles *réduisent* votre horizon et votre ciel : ainsi pendant quelques lieues.

Plus loin, le chemin change ; vous quittez le vallon pour entrer dans une gorge. Une *autre chaîne de montagnes forme cette gorge ;* une autre rivière *coule au fond;* la jolie route blanche *s'y engage* en se rétrécissant, en s'effilant, et marche *encore de compagnie* avec la rivière, car c'est le même tableau que tout à l'heure, mais en miniature, et avec *des diversités ravissantes.*

Après avoir lu cette description, on n'est pas plus avancé, on ne voit rien, rien n'est *peint*. C'est une page de guide Joanne ou de guide Bœdeker, non pas une description, mais une énumération géographique : à droite il y a ceci, à gauche il y a cela ; puis on monte, puis on redescend, puis, cela contourne, on revient, le chemin change, on entre dans une gorge, etc.

Notre professeur ajoute, après avoir cité cet extrait :

Ce charmant morceau ne réunit-il pas toutes les qualités qu'on demandait plus haut à la description ? Il est si *clair*, si *net*, qu'on croit être du voyage. On voit, on touche les objets. Il y a une *vérité*, une *exactitude* irréprochable dans tout le tableau ; on le sent, on le jurerait sans avoir fait la route, à la précision des détails. Même mérite de *sobriété.*

Je le demande en toute bonne foi : comment veut-on qu'un élève apprenne à écrire, quand on lui présente comme excellent ce qui est détestable, et qu'on lui propose pour modèle ce qu'il doit fuir à tout prix ?

Voilà donc un exemple de banalité authentique. Tout le monde peut écrire ainsi, sans couleur, sans évocation, sans image, sans peinture. C'est là un exemple de style banal, que l'on pourrait appeler ordinaire, celui qu'on trouve au plus bas degré de l'échelle littéraire.

Mais il y a un autre style plus relevé, élégant, peigné, soigné, brillant, imagé même, et qui est aussi détestablement banal.

En voici deux exemples.

Je prends le premier dans un livre de Jules Sandeau. On pourrait extraire des passages identiques dans toutes les pages de ses livres.

Voyez, ce jeune homme : il a vingt ans *au plus.* Il entre dans la vie, qu'il *n'a fait jusqu'ici qu'entrevoir* à travers *les songes enchantés* de la solitude où il a grandi. Son *enfance s'est écoulée à l'ombre du toit paternel,* dans la profondeur des vallées. La nature *l'a bercé sur son sein :* Dieu n'a placé autour de lui que *de nobles et pieux exemples.* Le voici qui s'avance, *escorté de tout le riant cortège* que *traîne la jeunesse* après elle. La *grâce réside* sur son front, *l'illusion habite dans son sein* ; comme *une fleur éclose* sous le *cristal de l'onde*; au fond de *son regard on voit la beauté de son âme.* Il croit naïvement, sans efforts, à toutes les passions honnêtes, aux tendresses sans fin qui se perpétuent par-delà le tombeau, aux *serments échangés* à la clarté des nuits sereines. Il n'a qu'une ambition, c'est l'amour. Eh bien ! tandis que vous vous demandez sous quel souffle assez embaumé de si *précieux trésors achèveront de s'épanouir....* tout cela *est déjà la proie* de quelque cœur *vicieux et corrompu.* Les Béatrix n'arrivent jamais à temps, et lorsque *l'ange se présente,* il ne lui reste plus qu'à glaner où le démon a moissonné (1).

On dirait une gageure. Jules Sandeau semble avoir réuni exprès dans cette page toute la phraséologie démodée, les expressions les plus éculées et les plus rances qui constituent le style banal et tout fait.

Ouvrez un livre ordinaire, un roman contemporain moyen. C'est dans ce style *omnibus* qu'il est écrit, moins l'élégance, la condensation, le ton, l'harmonie et les qualités que peut y ajouter un auteur comme Sandeau, pour suppléer à la qualité intrinsèque qui manque.

Encore une fois, voilà le style banal qu'il faut fuir à tout prix.

(1) Passage cité dans les *Mémoires* de Philarète Chasles, t. II, p. 215.

On ne doit, autant que possible, *jamais écrire avec des expressions toutes faites*. La marque du véritable écrivain, c'est le *mot propre* et la *création de l'expression.*

Les morceaux que nous venons de citer auront beau passer pour bien écrits, ils sont et resteront mal écrits, tant qu'on pourra remplacer leurs expressions clichées par d'autres plus exactes ; tant qu'on pourra mettre un seul mot au lieu de deux, deux mots au lieu de trois, trois au lieu de quatre, etc. Enfin ce style sera mauvais tant qu'on pourra le faire meilleur.

La marque du cliché, de l'expression toute faite, ce n'est pas d'être simple, ordinaire, déjà employée ; c'est *qu'on peut la remplacer* par une autre plus simple : c'est que, derrière elle, il y a la vraie, la seule, celle qu'il faut mettre à tout prix, l'eût-on dite mille fois. Pour dire : *Il pleut*, on dira toujours : *Il pleut.*

Quant à la question de savoir pourquoi les Mérimée, les G. Sand, Feuillet, etc... sont demeurés des écrivains, tout en conservant les vices que nous signalons, nous y reviendrons. C'est qu'ils avaient autre chose pour racheter cela. Quant à nous, dès à présent, renonçons, si nous voulons savoir écrire, à l'expression banale. Ce doit être un principe absolu. Si nous nous permettons ce style tout fait, qui passe pour être du style, nous pourrons bien écrire comme tout le monde, mais nous ne deviendrons jamais écrivain. Nous aurons les défauts des auteurs que nous signalons, sans être sûrs d'avoir leurs qualités.

Il faut donc s'interdire, *quand on écrit*, toute expression banale ou périphrase toute faite.

Cela ne veut pas dire qu'on doive proscrire ces expressions. Il y a des cas où il les faut, où elles sont très belles et où rien ne peut les remplacer. Ainsi dans ces vers célèbres sur la mort d'Orphée :

Et dans les antres qui gémirent
Le lion *répandit des pleurs...*

De même, Lefranc de Pompignan, dans une ode célèbre, atteint le sublime avec des expressions qui par elles-mêmes seraient clichées et banales, comme « l'*astre éclatant* (le soleil), *clameurs insolentes, monstres barbares, poursuivre sa carrière, torrents de lumière...* »

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts

Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs :

Nous blâmons plus haut l'emploi du verbe *régner :* La sécurité *règne* sur son visage, comme Louis XIV règne sur la France, etc ..

Cela n'empêche pas le vers suivant d'être un beau vers : il s'agit de la lune :

Cette éclatante paix qui règne sur ta face.

(Jean Moréas.)

(A suivre)

Antoine ALBALAT.

ECRIVAINS COSMOPOLITES

M. EDOUARD ROD

En 1885, au lendemain de la mort de Victor Hugo et du mouvement d'enthousiasme qui accompagna ses triomphales funérailles, une voix s'éleva tout à coup contre cette gloire universellement acclamée. C'était celle d'un jeune homme qui, depuis assez peu de temps, avait débuté dans les lettres. Les entrées en scène tapageuses ne sont pas rares de nos jours. Si l'essai dans lequel M. Édouard Rod s'attaquait à Victor Hugo comme penseur n'eût été qu'un éclat de ce genre, il eût tout au plus fait sensation dans un de ces cénacles où s'improvisent de soudaines gloires trop souvent suivies de silence et d'oubli. Mais il n'en était pas ainsi et le public lettré ne s'y trompa pas. Un esprit ferme et sérieux, une conviction sincère, de la franchise et du tempérament, voilà ce qu'on distingua tout de suite chez ce débutant, presque inconnu la veille et dont, le lendemain, on s'entretenait, non seulement à Paris, mais encore dans plus d'un centre intellectuel hors de France.

La principale raison donnée par M. Édouard Rod de son hostilité contre Hugo, c'est que ce grand poète aurait toujours manqué d'émotion vraie, qu'il n'aurait jamais su ni aimer ni souffrir. D'autant plus nuisible paraissait au jeune écrivain genevois un culte que sa tournure d'idées le disposait, d'ailleurs, à combattre, ne fût-ce qu'en tant que culte, qu'ombre jetée par le passé sur l'avenir et détruisant dans l'esprit de la jeunesse quelque chose de son indépendance et de sa spontanéité.

Sans examiner le bien fondé des reproches adressés au génie

de Victor Hugo par son nouvel adversaire, sans entreprendre la critique d'une critique, je me suis arrêté sur cet essai parce que c'est lui qui fit d'abord connaître le nom de M. Rod à l'étranger. Et cependant cet auteur avait déjà écrit quelques romans plus dignes d'occuper la pensée et l'imagination que beaucoup d'autres qui, à cette époque, excitaient l'intérêt de la foule. C'est que M. Rod n'allait pas à la foule. Il attendait qu'elle vint à lui, — et le voici écouté, si ce n'est de la foule, du moins d'un grand public venu un peu de partout. — C'est aussi que, à cet indépendant, les cénacles répugnaient. Il ne s'inféoda à aucun d'eux, bien qu'il se fût rapproché de plusieurs, pas assez cependant pour qu'ils le portassent sur le pavois. Il fit plus : ayant besoin de paix et de recueillement pour travailler comme il était résolu à le faire, il se déroba aux énervements parisiens et accepta la chaire de littérature étrangère longtemps occupée par Marc Monnier et que l'Université de Genève lui avait offerte après la mort de l'illustre professeur.

M. Édouard Rod n'avait alors que vingt-cinq ans et venait d'écrire *la Course à la mort.* C'est par ce livre que je commencerai le court exposé de ses idées, l'espace me manquant pour parler des romans antérieurs, parmi lesquels je recommande surtout *Côte à côte* où se dessine déjà, saisissant, ce tableau de déséquilibre et de souffrance intimes que nous alons voir se dérouler dans les écrits du romancier moraliste.

Moraliste? Demandons-nous d'abord s'il convient d'attribuer cette qualité à M. Rod comme on le fait souvent. Un penseur qui, après avoir montré l'âme humaine presque impuissante devant l'attaque d'une passion vraie et profonde, va plus loin et représente les victoires que, par moments, nous remportons sur ces passions comme autant de calamités où sombre notre force de vivre, un tel penseur est-il bien un moraliste? Non, assurément, si, par moraliste, on entend un homme assez aveugle et assez présomptueux pour vouloir dicter aux autres une règle de morale uniforme, leur donner une recette universelle qui les rende bons et heureux. Oui, si l'on donne ce nom aux esprits repliés sur eux-mêmes qui s'appliquent à détourner nos yeux du spectacle de la vie extérieure pour nous en montrer un, au fond de notre être, infiniment plus digne d'attirer notre attention et après lequel l'autre ne peut que nous être indifférent. Que ce spectacle soit douloureux, cela est hors de doute. Mais, sans avoir senti cette

douleur, on ne sait ce que c'est que sentir ; sans l'avoir vécue, on ne sait ce que c'est que vivre.

La *Course à la mort* est comme *la Confession d'un enfant du siècle*, moins l'histoire morale d'un individu que celle d'une génération entière représentée, symbolisée, si l'on veut, par un être qui nous raconte son incurable malaise, dans lequel entre pour le moins un des éléments constitutifs de celui dont parlait Musset. Il provient en effet, ce malaise, d'un excès d'analyse, dont l'action telle que la décrit M. Édouard Rod, est de décomposer les choses extérieures jusqu'à en mettre à néant les apparences et à percevoir, dans leur inexorable puissance, les forces latentes qui broient notre individualité. Appliquée à lui même, cette dangereuse faculté d'analyse découvre au jeune homme contemporain que nous présente M. Rod des aspirations irréalisées et irréalisables en contradiction avec ces forces extérieures. Elles tourmentent son être au point de lui rendre irrespirable l'atmosphère où il est placé. Est-il étonnant si, dans cet état, dont la peinture que je crois sincère a paru outrée à quelques-uns, notre héros s'abandonne à l'égoïsme très naturel de l'homme qui, se sentant menacé dans ses facultés vitales, songe à lui-même avant de se préoccuper des autres et, en amour, par exemple, aspire moins au bonheur *d'être aimé* qu'à celui *d'aimer*, de sentir que son cœur est encore vivant. Est-il étonnant que les douleurs mêmes de la vie lui paraissent enviables en comparaison de l'incapacité de vivre ? Enchaîné à notre société comme Prométhée à son rocher, n'est-il pas en droit d'invectiver tout ce qui brise des énergies que l'âpreté même de son pessimisme nous révèle en lui ? Il voudrait surtout s'arracher au travail fébrile de la pensée et à l'inquiétude de la conscience, à ces deux produits de notre civilisation dont il sent le pouvoir débilitant comme le sentira plus tard le *Solness* d'Ibsen. Mais il ne le peut pas, il est condamné à vivre la vie qui nous est faite à tous et cette vie lui paraît vide de sens.

Cependant la question du *Sens de la vie* continue à préoccuper M. Rod. Sous ce titre même, il fait paraître un nouveau volume succédant à la *Course à la mort*.

Si, dans ce dernier livre, *l'Ame*, pour parler le langage des moralistes chrétiens dont l'auteur, malgré toutes ses révoltes, a conservé les habitudes de penser et, par ci par là, le langage, si *l'Ame*, dis-je, finit dans la *Course à la mort* par s'enfermer, transie, en elle-même, dans le *Sens de la vie*, prise d'un nouveau désir de

vivre, elle aspire de toutes ses forces à en sortir, à vivre hors d'elle. Ce *hors de soi*, elle essaye successivement d'y pénétrer par trois portes : celle de la vie de famille, celle de la vie de l'humanité, celle de la vie universelle, de la communion avec Dieu. Cependant, elle aura beau faire, elle n'arrivera à s'absorber dans aucune de ses trois existences de façon à se débarrasser de ses deux préoccupations premières : l'analyse de soi et l'inquiétude du pourquoi de la vie. L'homme que nous montre M. Édouard Rod ne deviendra ni un père de famille n'ayant d'idées que pour l'avenir des siens et les devoirs qu'il lui impose, ni un apôtre de la charité ou un pionnier de l'idée humanitaire, ni un savant absorbé par ses recherches ou un pratiquant absorbé par son culte. Quoi qu'il pense ou qu'il fasse, il sera poursuivi par l'obsédante vision non de la famille, de l'humanité ou de l'ordre éternel, mais de *soi-même* dans la famille, de *soi-même* dans l'humanité, de *soi-même* dans l'ordre éternel. Il n'en est pas moins certain que ses recherches et ses efforts dénotent un désir du vrai et une volonté du bien dont l'effet ne sera pas perdu. S'il reste mécontent de soi, nous sommes contents de lui, nous, à qui il a montré la vie de famille avec ses émotions, ses tendresses, ses angoisses en des tableaux tels qu'on en trouve bien peu dans la littérature contemporaine, nous, sous les yeux de qui il a fait passer, en des pages exquises, d'humbles et charmantes figures de dévouement, comme celle de la vieille gouvernante suisse et de la vieille servante Marianne, nous, qu'il a surtout remués jusque dans les plus profonds replis de notre cœur par le spectacle d'une âme vivante et sincère que tourmentent des préoccupations attestant sa noblesse. S'il n'a pu détruire en lui cet égoïsme intellectuel qui semble être le propre des esprits très cultivés et éprouvant à la fois et un extrême intérêt pour leur moi et une très grande fatigue de ce moi, il aura au moins ébranlé, en l'inquiétant, cet égoïsme chez plus d'un autre. Il l'aura empêché de se complaire en lui-même et de s'aveugler sur sa valeur. Il aura surtout propagé autour de lui la contagion de son effort vers une émancipation à laquelle lui-même ne se croit pas encore arrivé. C'est cet effort, qui lui a inspiré une si éloquente sympathie pour les Tolstoï et les Dostoïewsky, c'est cet effort dont toute l'œuvre de M. Édouard Rod est en quelque sorte la dramatisation.

Le drame intérieur auquel il nous fait assister commence dans le *Sens de la vie*. Car il y a une manière d'action dramatique dans

ce livre de morale. C'est avec un intérêt poignant que nous suivons les mouvements de cette âme s'efforçant en vain de sortir d'elle-même. Et cet intérêt, qui va croissant avec chaque nouvelle tentative qu'elle fait pour s'affranchir, arrive à son apogée dans les dernières pages de l'œuvre où, après une sorte de sceptique prière, adressée à un être peut être imaginaire, prière qui est comme une dernière crise d'orgueil, l'âme se sent atteinte tout à coup d'un mystérieux sentiment d'humilité s'exprimant dans un balbutiement presque machinal : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Est-ce le commencement du salut, de la délivrance? Murmurée du bout des lèvres, la vieille oraison dominicale qui, pour un instant, vient assoupir cette pensée inquiète descendra-t-elle jusqu'au fond du cœur? Le drame finit sur cette question. Son dénouement, comme ceux des drames d'Ibsen, nous trouble et nous rend songeurs. Mais ce trouble et cette rêverie laissent dans notre esprit une trace bien plus profonde que ne le ferait la plus heureuse des solutions.

Le procédé de M. Édouard Rod, comme celui du grand dramaturge norvégien, est d'un esprit droit et sincère. Un tel esprit ne saurait, pour finir d'une façon qui nous satisfasse, donner une entorse à la vérité, mentir à lui-même, conclure par une affirmation alors qu'un doute persiste encore en lui. Ce doute traverse toute la série des romans qui suivirent le *Sens de la vie* : *les Trois cœurs, la Sacrifiée, la vie privée de Michel Teissier, la Seconde Vie de Michel Teissier, le Silence, les Roches blanches*. Dans ces romans, M. Rod abandonne ce que j'oserai appeler *le drame de pensée* (espérons qu'il y reviendra un jour ou l'autre) pour aborder *le drame de conscience* auquel sa nature le disposait.

Deux puissances ennemies, la passion et la conscience, se livrent un éternel combat dans le cœur des hommes qui, selon l'heureuse formule de M. Rod, « ont trop d'âme pour ignorer l'amour, trop de vertu pour s'y livrer dans l'insouciance et la joie » (*les Roches blanches*). Un destin tragique attend tons ces êtres, car de quelque côté que soit la victoire, ils sortent de la lutte brisés et réduits. Tel le Richard Noral des *Trois cœurs* qui, revenu à sa femme après la perte de leur premier enfant, ne retrouve plus en lui l'homme qu'il était avant les fautes expiées, l'homme que sa fantaisie emportait à la dérive. La fantaisie s'est évanouie et *l'intellectualité* qui l'a remplacée ne crée que des êtres exsangues comme l'enfant qui, après la conversion de

Richard naît au couple réconcilié. Tel encore, et bien davantage, le docteur Morgex de *la Sacrifiée.*

Examinons un peu ce dernier cas, car il a fourni à M. Édouard Rod le sujet d'un remarquable roman, le plus dramatique de tous ceux qu'il a écrits et, en outre, le plus révélateur de ce qui constitue le fond même des idées de l'auteur.

La conscience de Morgex est peut-être chargée d'un crime. Qui sait, en effet, à quel mobile il a obéi en injectant trop de morphine dans le bras de Marcel Audoin. Assurément cet Audoin était un rare goujat. De plus, menacé d'une paralysie du cerveau, il avait fait promettre à son ancien ami, le docteur Morgex, de le délivrer, le cas échéant, de la misérable existence qui l'attendait. Mais, si répugnant qu'il fût, Audoin n'en était pas moins un être humain, en qui la vie était une chose sacrée, protégée par les religions et les codes. Athée ou non, le docteur n'aurait probablement pas tenu son serment, il n'aurait pas transgressé la loi des hommes et la loi de Dieu, si le cadavre vivant dont quelques gouttes de morphine ont débarrassé le monde n'avait été rivé par les liens indissolubles du mariage à l'être jeune, plein de vie et de générosité de Clotilde Audoin, une femme admirable et malheureuse, que Pierre Morgex épouse après la mort de son mari. Clotilde et le docteur ont été rapprochés l'un et l'autre par ce qu'il y avait de plus noble et de meilleur, mais aussi de plus indépendant dans leurs deux natures. Ils ne se sont pas méfiés de leurs premiers sentiments, qui n'avaient rien que de franc et de légitime, et, peu à peu, sont tombés dans le plus redoutable piège de l'amour : celui où la vertu elle-même sert d'amorce.

La jeune femme ignore le terrible secret qui, dans la conscience de Morgex, éveillera bientôt des angoisses sans nom. La mort de son premier mari n'a été, à son su, qu'un évènement naturel, une délivrance pour lui et pour elle. Mais la question qui se pose au docteur et qu'il est seul à débattre et à résoudre n'en est que plus torturante. C'est dans le secret de son âme que se passe le drame dont M. Édouard Rod nous fait l'analyse vigoureuse et hardie. Il ne craint pas de pénétrer jusqu'au fond de la question, qui n'est autre que le problème même de la conscience. Cette question, le docteur se la pose en esprit mûr et intrépide, ce que sont en général tous les héros des *romans d'action* de M. Rod. Tous ils ont une âme d'*individualiste*, pour me servir d'une expression devenue courante. Ce sont des gens qui

se scrutent et se connaissent, qui, lorsqu'il s'agit de prendre une décision, n'écoutent qu'eux-mêmes et n'obéissent qu'à leurs propres impulsions, qui, s'ils s'accusent d'une faute ou d'un crime, veulent être leurs propres juges. Rien d'étonnant, dans ces conditions, que Morgex, instruisant lui-même son procès, en arrive à sommer son accusateur, sa conscience, à produire ses titres. Rien d'étonnant non plus à ce que, défendant son bonheur et ses droits à la vie, il conteste ces titres avec une singulière audace. Qu'est-ce que la conscience, en effet, et comment s'est-elle formée ? N'est-elle pas le produit d'idées déposées en nous par l'ordre social dans lequel le hasard nous a fait naître ? Et, s'il en est ainsi, ses jugements sont-ils vraiment indépendants, sont-ils sacrés, sont-ils, comme on l'affirme généralement, l'expression absolue de la vérité morale ? Pierre Morgex a beau donner à ces questions des réponses faites pour le tranquilliser, la conscience parle si haut, avec une telle force d'obsession qu'il finit par s'incliner devant ce précepte de toute justice : « Nul ne peut être à la fois juge et partie. » Ce n'est pas à lui de prononcer l'arrêt décisif. Ce n'est pas *en lui*, c'est *hors de lui* qu'il trouvera le criterium dont il a besoin pour se résoudre dans cette question à laquelle sa vie est suspendue. Après avoir interrogé un ami qui, dans ce roman, représente la justice humaine et ne lui donne qu'une réponse embarrassée, il se décide à recourir, lui, protestant, à un prêtre catholique, comme au représentant d'une doctrine qui a à sa base la certitude, l'infaillibilité. C'est à une exécution, et des plus cruelles, que le condamne l'abbé Borrant. Morgex se séparera de celle qui fut l'occasion de son péché, de son *crime*. (Le prêtre n'hésite pas, lui, à prononcer le mot.) Il réparera ainsi la brèche qu'il a faite à l'ordre éternel et, à ce prix seulement reconquerra la paix de son âme. Et, comme toujours, la rédemption ne se fera que moyennant le sacrifice d'une victime pure, noble, innocente, dans le cas présent, de la malheureuse Clotilde.

Comme son héros, M. Édouard Rod est protestant. Il est donc bien excusable de s'être trompé en prêtant à l'abbé Borrant une intransigeance qui n'est nullement dans l'esprit de l'Église catholique. Celle-ci, du moins dans son état actuel (car, en morale, le catholicisme a été, en réalité, beaucoup plus réformateur que la Réforme), possède, pour résoudre de telles difficultés, un inépuisable fonds de bienfaisant casuisme et ceux de ses ministres qui

se refusent encore à y recourir ne sont que des retardataires assez suspects de ce rigorisme janséniste qui, réprouvé par la communauté romaine, en a presque disparu de nos jours. Peu importe, d'ailleurs. Si le romancier a fait erreur dans le choix du représentant, s'il l'eût plus facilement trouvé au sein du protestantisme lui-même, le principe n'en subsiste pas moins. Il n'en est pas moins vrai que, dans certaines circonstances, la conscience ne retrouve le calme que sur les ruines de la volonté personnelle. Il faut que le *pêcheur* permette à une volonté étrangère, plus puissante que celle d'un individu, de se substituer à la sienne, de le pénétrer, de l'animer, de devenir son principe vital.

Les pages où M. Rod a décrit ce *processus* moral est peut-être ce qu'il y a de plus profondément philosophique dans toute son œuvre. J'avoue cependant qu'elles laissent au cœur une singulière angoisse qui contraste étrangement avec l'apaisement et la force nouvelle dont Morgex se dit pénétré. On se demande si, pour reconquérir la paix, il n'a pas eu recours à un vrai suicide d'âme, ou plutôt si l'énergie que lui donne sa soumission n'est pas une de ces énergies factices qu'allument les anesthésiques. Cet homme, qui a empoisonné par la morphine, a l'air d'avoir lui-même livré son être à une sorte de morphine morale pour étouffer une cuisante souffrance. L'activité fébrile qu'il déploie ensuite dans l'exercice de sa profession et où il finit par trouver la mort n'est-elle pas l'indice d'une agitation secrète couvant sous son apparente énergie ? Il a beau nous assurer que Clotilde, de son côté, a trouvé l'apaisement dans leur séparation. Il doit savoir ce que vaut cet apaisement, lui, dont les remords secrets avaient fini par rendre l'existence intolérable à la malheureuse femme qui le voyait souffrir sans comprendre sa souffrance, ni pouvoir la soulager.

Il est certain cependant que, dans ce livre, M. Édouard Rod a voulu nous montrer l'instinct social comme aussi naturel à notre être que l'instinct individuel. A chaque outrage que lui font nos passions, il élève la voix et cette voix est celle de la conscience.

Mais il arrive que ces passions ont elles-mêmes pour origine un sentiment noble et élevé, admiration ou pitié. Alors s'engage un cruel conflit, souvent un duel à mort, dans lequel les armes sont égales et le résultat imprévu. Une fois, c'est la conscience qui cède ; une autre fois, la passion qui succombe. M. Rod nous a montré les deux cas après avoir, dans *la Sacrifiée*, magistrale-

ment posé le problème. Dans *Michel Teissier*, l'amour l'emporte sur toute autre considération, un amour noble et fier entre tous. Dans *les Roches blanches*, la passion, au contraire, s'efface devant le devoir, une passion grande et fatale, déchaînée par la noblesse même de ceux qui la subissent Ici, d'ailleurs, comme là-bas, les victimes sont les mêmes, c'est le bonheur individuel et c'est aussi le caractère. Michel Teissier, qui est divorcé de sa première femme, qui a abandonné ses enfants pour épouser Blanche, sa pupille, finit par renier les principes dont il s'était fait le champion, par devenir un agent de révolte et de destruction. Le pasteur Trembloz, qui, lui, étouffe l'amour dans son cœur, se pétrifie et nous assistons, à la fin des *Roches blanches*, à un suicide moral semblable à celui du docteur Morgex, dans *la Sacrifiée*. Il est permis de croire que Mme de Bussens, la femme avec laquelle Trembloz aurait été heureux et aurait fait le bonheur de bien d'autres êtres à la ronde, devient, elle aussi, une pétrification, une *roche blanche* en se courbant sous la loi inexorable et nécessaire du milieu où elle a été placée. Ils ont vu, l'un et l'autre, à quoi mène toute tendance à la modifier, cette loi, fût-ce pour le bien, et combien de telles dispositions sont dangereuses pour la paix de la conscience et la fermeté de l'âme. Maintenant, ils sont avertis et se maîtriseront, à moins de se jeter, comme Michel Teissier, dans le mouvement antisocial et de sacrifier à leurs instincts d'indépendance, stimulés par la mesquinerie de ce qui les entoure, d'autres instincts tout aussi sacrés, le respect de la famille et l'amour de l'enfant, qui sont la négation même des droits souverains de l'individu.

Ainsi, quel que soit le résultat de la lutte, l'homme vrai, l'homme en qui brûlent les grandes ardeurs de l'âme, en sort diminué. La vie sociale est faite pour les médiocrités, chez qui la personnalité est à peine sensible, che qui l'instinct social ne rencontre pas d'adversaire sérieux. Quant aux autres, ils n'ont qu'à fuir la société et l'existence qu'elle nous fait. Les circonstances les obligent-elles à vivre dans le monde, qu'ils n'y vivent du moins que voilés et masqués, entourés d'un mystère impénétrable, se dissimulant derrière de trompeuses apparences, comme derrière une enceinte à l'abri de laquelle ils pourront sentir, souffrir et quelquefois agir selon les exigences de leur cœur. Mais qu'ils ne s'imaginent pas arriver ainsi au bonheur. Loin de là, ce qui les attend, ce sont de terribles contraintes ; ce sont les tortures que la néces-

sité du mensonge crée aux âmes honnêtes ; c'est l'obligation impitoyable de feindre l'indifférence, la gaieté même dans les plus cruelles perplexités. Voilà sous quelle forme l'instinct social se venge en eux du tort qui lui est fait. Ils en subissent l'effet peut-être plus cruellement que d'autres ; car c'est dans leur amour même qu'ils sont atteints. Fût-il au-dessus du remords, l'amour défendu par la loi sociale se heurte à elle de mille façons. Devenu une entrave à la libre manifestation de notre nature, ils se transforme en une tyrannie pire que celle de la loi. Et il faut s'y soumettre, à cette tyrannie, il le faut sous peine de subir cette déchéance, dont la menace n'était, jusqu'à présent, suspendue par les moralistes que sur la tête des femmes coupables et à laquelle M. Rod, lui, considère comme également exposés tous ceux parmi les hommes, qui, dotés d'une âme noble et élevée, n'en succombent pas moins à leur passion. Cette passion, ils y sont rivés, désormais obligés de lui sacrifier, qui, sa franchise, naturelle son besoin de vivre ouvertement, visière levée, pour se composer une existence apparente mentant à la vérité de son cœur, — qui, sa vie entière carrière, avenir, tout. Ils y sont rivés alors même que ces cruelles conditions ou quelque circonstance physique, maladie, accidents, détruisent le charme qui les avait enivrés. Ils deviennent alors les héros d'un devoir étrange en dehors et à l'encontre de toute loi. Au respect de ce devoir, qu'ils ne songent pas, d'ailleurs, à transgresser, tant il est profondément gravé dans leur cœur, tient le respect qu'ils ont d'eux-mêmes et celui aussi que, malgré tout ils imposent au monde ; car, devant ces tragédies, la censure mondaine reste souvent muette, à condition toutefois que leurs héros demeurent conséquents avec eux-mêmes et se tiennent en dehors de la société dont ils ont rejeté la loi. C'est un homme de cette trempe, Sourbelles, que, dans *Jusqu'au bout de la faute*, l'une des deux nouvelles qui composent *le Silence*, M. Rod nous montre, sans remords ni retour en arrière, malgré le sang qu'il a répandu, grandir jusqu'à l'héroïsme en restant fidèle à son amour et à celle qui le lui a inspiré. Avant cela, dans la première de ces nouvelles nous avions vu le marin Kermoysan, atteindre à une égale beauté morale pour avoir gardé, à travers mille tourments mondains, le sombre secret de sa liaison avec Mme Herdevin.

Un singulier livre que ce *Silence*, quand on songe qu'il sort de l'imagination et de la pensée d'un écrivain qui, peu de temps auparavant, avait dit : « Une morale individualiste est un non-

sens. » (*Les idées morales du temps présent*). Car, enfin, les principes que se sont imposés Kermoysan et Sourbelles ne constituent-ils pas une vraie *morale individualiste?* Et, quelle que soit la nature de ces principes, la rigide intransigeance avec laquelle ces deux hommes forts leur obéissent n'est-elle pas une véritable vertu ? Questions qui s'imposent aux esprits troublés par des réflexions et des aphorismes comme ceux-ci (le livre en est plein) : « Qu'importent les faits ! Seuls les sentiments importent ! » « Qui donc dans les choses du cœur marquera l'exacte limite du bien et du mal ? qui dira, quand la faute, par la souffrance, est expiée ou, peut-être même, changée jusque dans son essence ? » « Quels trésors de tendresse, de bonté, de courage se perdent souvent dans ce qu'on appelle le mal ! » Et, pour accuser mieux encore ses dispositions intimes, voici que le narrateur dans la bouche de qui M. Rod place son récit se montre lui-même parcouru « d'un frisson de haine contre nos lois, contre nos mœurs qui proclament des devoirs plus sacrés que l'amour ». Il a beau ajouter : « Plus tard on raisonne autrement ; en ce temps-là je sentais ainsi », nous lui répondons dans son propre langage : « Qu'importe vos raisonnements, vos sentiments seuls nous touchent et se communiquent à nous. Seuls ils vous inspirent, guident votre art et nous rapprochent de vous. Ils embellissent vos réfractaires et rendent antipathiques ceux qui les compriment ou les repoussent, les forcent au mensonge ou à la révolte ; les gardiens des règles générales, les justiciers qui livrent à la torture d'innocentes victimes, comme Clotilde Audoin, les hommes d'ordre dont le fanatisme n'épargne pas même les enfants qu'ils rendent solitaires des fautes de leurs pères. Contre eux tous vous soulevez non des *arguments* — au contraire, vos arguments leur donnent raison — mais, encore une fois, des *sentiments* qui se dressent jusque contre la femme délaissée au moment où, cessant de se retrancher derrière sa douleur, elle se retranche derrière son droit. Car ce que vous nous inspirez avant tout, c'est la pitié non pour ceux à qui la société doit aide et protection, mais pour ceux qui n'ont pas droit à cet appui, non pour la souffrance des faibles, mais pour la pire des souffrances, pour celle des forts qu'a brisés la puissance implacable de l'amour pour la souffrance des forts qui, lors même qu'ils arrivent à triompher de cette puissance, ne le font qu'en « détruisant en eux l'humanité ». Ainsi parle dans les *Roches blanches* un autre narrateur,

l'Américain Leen qui, appartenant à une société différente de la nôtre, représente peut-être un idéal nouveau, non de soumission à une loi universelle établie par les hommes, mais d'intelligente passivité devant les éternelles lois de la nature, dont il s'agit d'avoir, dès l'enfance, l'intuition lucide et féconde, pour ne pas se laisser, plus tard, surprendre par elle ou broyer en leur résistant. Mais un tel idéal moral est bien un idéal individualiste. Il est le propre de la race dont vous êtes, de celle qui a levé la tête contre les organisations universelles, contre les catholicités religieuses et politiques, de la race qui a fait les réformes et les révolutions, qui les fait encore et les fera toujours, tant que subsisteront des vestiges d'un ordre de choses que sa misson est de détruire. Quoi que vous disiez et malgré votre apologie du catholicisme, vous en êtes, vous, de ces âmes en qui vit le barbare rebelle à toute assimilation à un corps social auquel il se sent étranger, le barbare qui vit en Ibsen, le barbare qui vivait en Gœthe, avec leur sentiment des forces naturelles, des forces égoïstes en collision avec l'ordre des choses établi. S'ils tournent les yeux vers l'humanité antique pour surprendre les instincts qui la relient à nous, les instincts éternels et sacrés qui font l'homme, ils se reportent aux temps mythiques où cette humanité vivait dans sa force et dans son indépendance, où l'individu ne voulait rien céder, rien abdiquer de son être, où il était tel que nous le montrent les Sagas, aussi bien que l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Ils rêvent, ces poètes, non des fondateurs d'Etats, des Énée que Virgile glorifia pour complaire aux Césars, mais de l'Ajax révolté contre les dieux et chanté par le vieil Homère, du Prométhée célébré par le libre génie d'Eschyle. L'âme insoumise et torturée de ces héros, ils la voient brûler dans plus d'un homme de leur temps voué au même sort tragique qu'eux et, comme eux, illuminé, grandi par la souffrance. Cette âme, vous nous la représentez à votre tour, mais sans aucun appareil poétique, luttant humblement contre les vulgarités de la société bourgeoise, étouffée par le terne milieu où se jouent vos drames de conscience. Comme à vous, ce martyre nous inspire une pitié profonde. Seulement, contre votre volonté, il nous inspire aussi une révolte que vos paroles ne voudraient pas provoquer, bien au contraire. Mais que valent les paroles d'un écrivain à l'âme ardente contre les impressions que, malgré elle, cette âme communique à son œuvre ? Est-ce, en vous, le psychologue ou le

moraliste qui attire un groupe fervent de lectrices ? Je ne le crois pas. Il y a trop de morale dans votre psychologie et trop de psychologie dans votre morale, plus individualiste, avons-nous vu, qu'il ne convient à la plupart des femmes, qui demandent, comme Morgex, de l'absolu à leurs directeurs de conscience, quel que soit, d'ailleurs, cet absolu, et ne se contentent pas des sceptiques relativités de votre dangereux M. Leen. Non, ce qui vous gagne vos lectrices, c'est *le lyrique* qu'elles devinent en vous, qu'elles sentent sous l'écorce du moraliste et du psychologue, l'indomptable lyrique, que le psychologue et le moraliste ne réussissent pas à mater et qui, plus d'une fois, les désarme. Il ne leur montre pourtant pas *la femme* telle qu'elles aiment à la voir, il ne la fait paraître qu'en des images effacées de victime résignée ou d'impuissante martyre. Il ne se vante pas, comme d'autres, de la connaître. Mais, en revanche, il évoque devant ses lectrices l'image de *l'homme* dont les meilleures d'entre elles se font un idéal, de l'homme noble et fort qu'une seule puissance peut terrasser : l'amour. Et c'est là certes un beau triomphe pour vous que de les conquérir de cette façon, puisque la plupart des femmes ouvrent un roman comme elles prennent un miroir, afin de s'y étudier. Pour les avoir séduites par un autre genre d'attrait, vous vous êtes fait, parmi les romanciers qu'elles lisent, une situation à part et qui vous place au-dessus de bien d'autres. »

M. Rod me pardonnera-t-il la confusion que j'ai fini par faire entre lui et ses narrateurs fictifs ? Me pardonnera-t-il d'être allé le chercher derrière ses personnages et, qui plus est, d'avoir voulu le connaître non par déduction, en analysant ses théories, mais par intuition, en m'inspirant de l'impression que me font ses livres ? Cette hardiesse devrait avoir, en tout cas, une excuse à ses yeux : je ne fais que lui appliquer sa propre méthode, cette méthode intuitive qu'il préconise et qui met l'impression au-dessus de toute étude. C'est par elle qn'il a voulu remplacer les procédés du naturalisme dont il s'était, après lui avoir sacrifié à ses débuts, déclaré, au sortir de sa retraite (j'appelle ainsi la période de la *Course à la mort* et du *Sens de la vie*), l'adversaire décidé, absolu. Car les impressions qu'il demandait à la vie n'étaient pas celles des contingences et des apparences vitales, mais celles que fait sur nous une âme pénétrée jusqu'aux mystères les plus intimes et les plus troublants de son essence. Or nous ne pouvons comprendre une âme de cette façon que par ce qu'il y a de commun entre elle et nous.

C'est là le principe même de l'intuition. Elle ne peut s'exercer si nous éparpillons notre observation sur les faits extérieurs et accidentels ou si, voulant trop comprendre et trop expliquer, nous diminuons notre faculté de sentir et de faire sentir.

La nouvelle disposition d'esprit de M. Rod devait donc l'éloigner des psychologues professionnels, aussi bien que des naturalistes. Elle le fit trop parfois pour l'intérêt de ses récits. Dans *les Trois cœurs*, par exemple, à force de négliger le milieu, il nous fait si peu *voir* son personnage que cela nous empêche de bien le *sentir*.

Il y a encore un danger : c'est qu'un lyrique ne peut guère s'identifier qu'avec un seul des êtres qu'il crée. Cette création apparaît alors en si vive lumière que le reste s'efface jusqu'à l'absence de vie, ou nous semble artificiel et convenu, ne vivant que d'une existence de roman ou de drame. Ce que j'aime dans *le Silence*, c'est qu'il y règne un demi-jour obviant à ce danger. Dans ce demi-jour où le héros, qu'on devine plus qu'on ne le connaît, n'apparaît pas trop en relief, les autres figures sont disposées d'une main discrète et sûre. Entre eux et nous, un intermédiaire est placé, qui reçoit et transmet les impressions, donnant ainsi à l'œuvre son caractère d'intuition personnelle et nous communiquant d'autant mieux le trouble profond où les choses de la vie jettent celui qui les sent plutôt qu'il ne les observe. Oui, dans ce livre, M. Rod a trouvé son vrai moule. Il est arrivé à la manifestation bien adéquate de son esprit. Il y a répandu un art personnel et captivant. Peut-être est-ce que, à l'époque où il l'a conçu, l'air était imprégné d'influences propices. Des citations empruntées aux derniers drames de M. Maurice Mæterlinck indiquent quelles influences subissait alors l'esprit impressionnable du romancier genevois que Paris avait repris et qui venait de quitter sa chaire de professeur. D'un autre côté, une violente fermentation dans l'atmosphère ambiante avait peut-être ranimé en lui le vieux levain individualiste et réfractaire. Quoi qu'il en soit, on a pu être surpris ensuite de voir M. Rod, au moment où, en suivant sa voie, il était arrivé ainsi à un beau sommet artistique, rebrousser chemin et revenir aux procédés descriptifs et analytiques du naturalisme jadis déserté. Il est vrai que dans *les Roches blanches* il les a appliqués de main de maître, qu'il a dans ce roman montré tout ce que son talent avait acquis d'aisance et de souplesse, donnant du relief aux figures, de la vie au récit, pénétrant même les âmes avec plus de

sûreté, attentif, cette fois, aux influences d'origine et de milieu. Et néanmoins, nous éprouverions un regret de voir M. Rod renoncer à sa méthode d'hier au moment même où il avait si bien réussi à nous montrer tout ce qu'une vie morale intense pouvait donner de force suggestive à un talent vigoureux, infatigable, appliqué sans répit à son perfectionnement.

M. PROZOR.

P.-S. — Depuis que j'ai écrit cette étude, M. Edouard Rod a fait paraître trois nouveaux romans, *Dernier refuge*, *Là Haut* et *la Famille du pasteur Naudié*, où la physionomie et la nature intime de cet écrivain continuent à se dessiner telles qu'elles nous sont apparues depuis longtemps, telles que nous avons voulu les définir dans les pages qui précèdent. Aussi, ayant entrepris moins l'analyse d'une œuvre que celle de l'esprit qui l'a dictée, n'ajouterons-nous rien à ce que nous avons déjà dit. Nous nous bornerons à constater que ces trois romans marquent chez M. Rod un progrès considérable dans l'art de *peindre* les ambiances que, longtemps, il nous avait plutôt *fait sentir*. Déclarons aussi que, si l'auteur de *Dernier refuge* ne prétend pas plus qu'il ne l'a fait jusqu'à présent à nous faire connaître ce qu'on appelle *la femme moderne*, il contribue, par plus d'un trait ferme et saisissant, à nous faire comprendre la femme de tous les temps, dont l'image se dessine dans ce livre avec plus d'intensité que dans les autres œuvres de M. Edouard Rod. Quant à *Là Haut* et au *Ménage du pasteur Naudié*, ils semblent marquer un pas de plus dans le pessimisme dont l'ombre s'étend sur l'œuvre entier de ce romancier et atteint surtout sa façon d'envisager ce qui tient de plus près à sa propre personnalité. Dans *Là Haut*, c'est la vieille démocratie suisse à laquelle se rapportent ses premières impressions ; dans *la Famille du pasteur Naudié*, c'est ce monde protestant où il est né et où il a été élevé. A côté de grandes figures personnifiant la nature de ces sociétés dans sa force originaire, là-bas *Vieille Suisse*, ici le vieux Naudié, nous voyons, dans toutes les autres, l'action fatale des causes étrangères et des transformations inéluctables aboutissant, chez les uns, à la diminution des énergies intérieures, à la dégénérescence, chez les autres à l'exaspération de ces énergies, mortelle pour toute douceur d'âme et qui n'est qu'une forme de l'agonie, l'agonie de ceux qui meurent debout.

Il y a là quelque chose de poignant qui n'est pas pour diminuer l'intérêt qui s'attache à l'auteur.

Jules Lemaître, Jean Jullien, Edouard Drumont
CHEZ EUX

JULES LEMAITRE

C'est une erreur de croire que le plus grand nombre des écrivains français se préoccupe d'objets d'art et passe les loisirs que laisse le métier, imposé ou choisi, à fréquenter l'hôtel Drouot et à courir les marchands de curiosités.

Jules Lemaître nous est un vivant exemple du désintéressement des œuvres sculptées ou peintes, dans lequel vivent tant de professionnels de la plume. Et comment ne pas les approuver quand ils n'affichent aucune prétention contraire et conviennent simplement que la vie est brève, que les devoirs journaliers sont longs à remplir ? Jules Lemaître, allez-vous répondre, s'est jeté dans une telle campagne — ses discours en faveur d'un Enseignement moderne — que maintenant il trouvera peu de temps pour prendre parti dans les luttes qui se livrent depuis quelques années, à la plus haute gloire des peintres et des sculpteurs, lors du Salon annuel. Comment alors ne pas l'applaudir, si la conviction est sincère, le verbe libre, la propagande utile ?

Et on applaudit Jules Lemaître, dans un amphithéâtre universitaire ou sur sa chaise de conférencier, quand on entend sa voix claire, au service de raisonnements calmes, de conclusions logiques et fermes. Chez lui, debout, il paraît plus gêné, son sourire est plus contraint ; une hésitation réelle se marque davantage dans l'expression de la pensée ; il lui faut quelques minutes pour vaincre sa timidité native. Vêtu de bleu — décidément les poëtes ont renoncé au veston rouge d'autrefois — le dos voûté déjà, autant par habitude que par attitude, le binocle vacillant sur un masque bien près d'être de Tokio, l'œil qu'on s'obstine à dire sceptique et qui reste surtout en éveil ou avisé, Jules Lemaître, lorsqu'il parle, se balance sur sa jambe droite, en mimant continuellement le geste de donner des preuves...

Mais le voici devant sa table de travail, dans le vaste atelier où le jour entre à vitrage ouvert, à dix tours de roue des larges ave-

nues propices aux fervents de la pédale, au cœur de ce quartier Beaujon sorti de terre sous le second Empire. Il passe en revue les innombrables lettres que lui valent ses diverses et si nombreuses Opinions répandues, ou bien en mots chantants, tantôt doucereux, tantôt acérés, il crible de fléchettes le quotidien labeur si pénible et qu'il aime — contradiction fréquente chez les « intellectuels » — de toutes les forces de son être. Ecrire un feuilleton dramatique, composer pièces ou romans, pondre l'article des gazettes, combien de raisons pour maudire cette vallée de larmes où rien ne s'acquiert que par l'effort, l'effort continu, l'effort soutenu, toujours égal à lui-même et vous prenant sans retour vos moëlles et votre sang !

La destinée pourtant fut clémente à l'enfant de Tavers, qui ne voyagea par la France — il alla jusqu'en Algérie — que pour marquer d'un succès nouveau les villes qu'il traversait. Le Havre, Besançon, Grenoble, furent des étapes heureuses dans son rêve de délicat esthète. Et lorsqu'il conquit Lutèce, il ne désirait pas le repos, il était jeune, bouillant d'ardeur. Mais Lutèce est une ville trompeuse autant qu'absorbante. Dès qu'on s'en est rendu maître, on en est l'esclave à jamais, et il peut à bon droit sembler dur, même à un conquérant, de chaque matin tourner la meule du thème sans cesse renaissant, pour se maintenir au rang jadis ambitionné.

— Et vous voudriez que j'aie eu le temps de réunir des objets d'art! me dit l'auteur du *Pardon*... Si je le pouvais, je vivrais toute l'année à la campagne, j'adore le plein air, je suis un paysan... Voyez, je ne fais même pas relier les volumes que je reçois ou dont je me sers... Mes tapisseries ?... Un collectionneur ne s'entourerait pas de telles imitations. . Elles furent achetées au *Bon Marché* ou à la *Place Clichy*... Ce buffet ?.. Certes il n'a pas mauvaise tournure, on m'affirma qu'il venait du château d'Ambroise, qu'il était très vieux; mais je l'ai enlevé au garde-meuble de Neuilly. Il n'y a que ces lampadaires en chêne sculpté italien, qui sentent la collection... Ils sont signés, mais ils sont modernes, très modernes, ils n'ont pas plus de soixante ans. Vous allez en juger

Le chantre de *Sérénus* tenta de décrocher les lampadaires, mais les impudiques satyres qu'ils représentent, manifestèrent clairement leur intention de rester plaqués au long du mur.

— Laissons-les, puisqu'ils y tiennent. Comme toiles de Musée, je ne possède que ce minuscule Cazin .. C'est maigre, n'est-il pas vrai ? Non que je méprise Cazin, au contraire je l'aime beaucoup,

je veux dire c'est peu, comme ensemble de toiles. Renan m'est cher, oui ; aussi me suis-je entouré de plusieurs bustes de lui. Celui que je préfère est de Saint-Marceaux. Ils voisinent avec mon image plâtre par Ronfosse, qui a mieux réussi mon père, .. ce médaillon auquel je garde une grande tendresse. Moi, à cette époque là, j'étais trop mobile, pas assez marqué. Bernstamm pourtant m'a fait un bronze suffisamment vivant. Vous avez vu au Salon l'œuvre d'Humbert. Quant à Jean Veber, il m'a portraituré au milieu de mes bouquins. Autant de fleurs multicolores qui se jouent gentiment autour de ma figure.. grasse. Que voulez-vous? J'étais gras alors. Ce kakemono n'est pas du même temps. Oh ! non. Un artiste de Shanghaï, qui a eu la fantaisie de m'habiller en mandarin, en lettré de la province de Kiang-Sou... Le dessin est délicieux, fin, léger, spirituel ; mais, mais mon atelier ne constitue pas une galerie d'objets d'art... Ce lustre israëlite, cette jardinière japonaise ciselée au burin, y trouveraient place peut-être ; mais j'ai si peu l'ambition de me classer parmi les connaisseurs ! Je ne m'occupe absolument pas de ces choses qui passionnent des légions de parisiens... Ah ! cependant, j'ai un faible pour le dix-huitième siècle français, et les plâtres que je me suis procurés m'en parlent avec éloge. Voilà tous mes aveux. En peinture, en sculpture, je proclame les japonais des artistes inimitables. J'estime, en outre, qu'ils sont les premiers décorateurs du monde. Mais comme l'art pâlit devant un coin de nature ! J'ai un jardin, je le préfère aux plus beaux vases, aux plus beaux tableaux, aux plus beaux bustes. Permettez-moi de vous le montrer.

Nous montons l'escalier drapé de pourpre qui conduit à la salle à manger, nous traversons un coquet salon très clair où le bambou encadre meubles et tentures, et nous voici sur un perron, menu, menu, devant lequel se déploie le plus gai des jardinets-mouchoirs de poche. Vite, le valet de chambre cache balais et bottines dans un placard et nous abandonne à notre admiration pour ce rappel imprévu, dans Paris, de la verdure et des branchages suburbains.

— Lorsque je ne fais pas de bicyclette, (je remise ma bicyclette près de ma table à écrire) lorsque j'ai terminé ma copie — ouf ! quel soulagement ! — je viens me reposer les yeux sur ce massif. J'y rêve que bientôt je pourrai abattre des kilomètres sur les routes de la Sologne, et je suis content. La campagne, il n'y a qu'elle, comprenez-vous, pour me rendre heureux. Elle est la consolatrice et la mère nourricière...

En félicitant le plus renseigné des chroniqueurs modernes de sa voluptueuse tendance à l'églogue, j'allais lui rappeler ces vers du favori d'Auguste :

> Sinum lactis, et hœc te liba, Priape, quotannis
> Exspectare sat est : custos es pauperis horti.
> Nunc te marmoreum pro tempore fecimus ; at tu,
> Si fetura gregem suppleverit, aureus esto,

Quand tout à coup je me souvins que j'avais aperçu, collé à la cloison du cabinet de travail, à portée de la main, le moulage terrifiant d'une griffe de tigre, griffe ouverte aux ongles aigus, dont on reprocha si souvent au critique sagace d'avoir abusé en ses articles bi-mensuels ; et ce fut un sourire de doute qui me carmina les lèvres.

JEAN JULLIEN

Jean Jullien, le maître reconnu des jeunes auteurs dramatiques, a cette bonne fortune — et la loyauté de son caractère y est certes pour quelque chose — d'avoir conservé rue Chardin les amis que le Tout-Paris lettré lui connut quai du Louvre. Chaque samedi, ils sont là, saus souci des potins du moment, à deviser d'art et de littérature... très longuement, et ce qui est mieux très doctement. Des arbres, des pelouses autour de la demeure, et pour consoler de l'horrible bâtisse qui bouche les fenêtres du côté jardin, la Seine et ses coteaux embrumés du côté cour ; car Jullien, ce Lyonnais qui vécut son enfance sur les bords du Rhône fougueux, garde à la rivière parisienne, si mélancolique et si plate, l'amour qu'il lui voua voici plus de vingt ans. De la fenêtre de son cabinet de travail, on aperçoit aussi les inimaginables vallonnements qui, dominés par la terrasse élégante du boulevard Delessert écrasent la romantique rue Beethoven. Façades lépreuses, cheminées branlantes, portes sang de bœuf, escaliers zigzaguants, toits verdâtres et moussus, population grouillante dans une impasse en cul de basse fosse : on se croirait près des fortifications, derrière le Point-du-Jour, et l'on est à peine à Passy, en face de l'Ile des Cygnes. Quand nous eûmes fini de crayonner la moderne silhouette de la passerelle dormant à midi devant les filigranes géants de la Tour de fer, nous nous tournâmes vers les massives chimères de terre bleue, tachetées de pourpre et d'or, en faction sur la cheminée.

— La grimace de ces dragons vous étonne ? nous dit l'auteur de l'*Ecolière*. Moi, elle me repose du sourire obséquieux des faux critiques et des faux artistes. Ne croyez pas pourtant que j'aie couru des lieues pour l'acquérir. Tout ce que j'aurai à vous montrer n'est que souvenir de camarades ou dons familiaux. Cette toile bouddhique, dont le ton ardent me charme par exemple, me vient du frère de Charles Morice ; mais elle me fut donnée parce que Morice savait mon goût pour l'art oriental. L'art oriental, sa lumière franche, ses trouvailles heureuses d'ornementation, ont toujours eu sur moi une attraction singulière. Je le trouve mâle et caressant, puissant et enchanteur. Son architecture me passionne. C'est peut-être à cause d'elle que j'abhorre tout ce qui fleure la Renaissance italiene, même en peinture. Les grands maîtres italiens, non, je ne les admire pas autant que je le devrais peut-être; je les estime trop dénués de pensée. Il est bien évident que j'en excepte Léonard, dont la vie fut un perpétuel pourchas à l'idée ; mais je n'excepte que lui. Si vous saviez au contraire, lors de mon dernier voyage en Espagne, comme je fus frappé par les Zurbaran de Séville, par les Goya de Madrid. Goya et Zurbaran, voilà deux peintres que nous ne connaissons pas assez et que je ne me lasserai pas de glorifier. Pour moi, ils sont originaux, ils ont une note personnelle intense, et cela seul importe d'être soi, de montrer ce qu'on avait dans le ventre. Les copistes, nous n'en avons que faire ; ils ignorent les rapports des choses, la loi d'harmonie qui maintient à sa place et fait rayonner chaque objet. Ils ne se préoccupent que d'organiser une riche réunion de détails, ils ne savent pas évoquer le reflet d'un spectacle émouvant. Ceci m'amène à vous avouer pourquoi je fus intéressé par les tentatives parfois hasardeuses de nos écoles nouvelles. Je ne fus pas effrayé de leurs audaces, j'applaudis à leurs excès : il y avait là du tempérament et un essai de produire du nouveau. En peinture, voyez-vous, c'est comme chez Antoine, et l'on y peut appliquer ma définition de la pièce de théâtre dans la préfece de l'*Echéance* : une pièce est une tranche de vie mise sur la scène avec art. N'oublions pas « avec art », c'est pour cela que j'aime Puvis et que j'aime Carrière exclusivement.

Devant eux j'éprouve une sensation d'art, d'infini, d'au-delà... Et c'est bien cette sensation que je demande aux œuvres de mes contemporains et que j'éprouve aussi devant les marbres de Rodin, de Dalou, de Jean Baffier, d'Alexandre Charpentier. L'été

dernier, villégiaturant à Berck, je courus à Calais pour juger de l'effet produit par les « Bourgeois ». Combien j'ai maudit la résolution des conseillers municipaux qui fit choisir un square à mon avis si mal d'accord avec l'ensemble du groupe! Et il est tant d'endroits dans la ville où ce groupe eut été merveilleusement placé! Enfin, c'est la province. La province d'aujourd'hui, car il ne faut pas calomnier la province d'autrefois; elle nous a donné Puget, et celui-là me suffit comme représentant de la sculpture des siècles écoulés.

Jullien s'était levé — tête embroussaillée d'artiste sur un corps de carabinier — son béret noir touchait presque le plafond sombre de la pièce; il assujettit son binocle, et ses regards, taisant pour une minute leur naturelle ironie, allèrent des Chimères gardiennes de Bouddha aux sabres marocains, aux poires à poudre, aux colliers de femmes soudanaises, accrochés à la seule paroi que ne couvraient pas des reliures jansénistes. Ma question devinée, il prononça d'abondance et d'une voix chaude quoique lente :

— Oui, j'ai beaucoup voyagé et je regrette le temps où j'errais à travers les souks, dans des pays de soleil, entouré de montagnes ocreuses où ne poussent que l'olivier et le cactus. Des plaines de sable, des dunes brûlées, un horizon mauve sous un ciel en fusion, quels tableaux de couleur! quelle largeur d'espace! je ne vieillirai pas sans les avoir revus. Là-bas on a sa liberté d'esprit et de geste; ici, je suis condamné à m'anéantir dans les pages d'écriture, dans les livres (son doigt indique les reliures jansénistes qui tapissent les murs) alors inutile de vous dire pourquoi Ibsen, Bjornson, Strindberg, occupent un rang plus haut que Dumas fils ou Emile Augier. Mais c'est d'objets d'art que nous nous occupons, n'est-ce pas? Ne craignez point la fatigue; à ma mort, la galerie Georges Petit ne sera pas trop exiguë pour contenir les collections que je laisserai, le marteau légendaire de Paul Chevallier, qui fut entre parenthèse mon camarade de peloton comme sous-officier de cavalerie territoriale à Evreux, aura peu de peine à les disperser sous le flot d'innombrables enchères...

— D'abord, en fait de meubles, je hais tous les styles; puisque nos pères n'ont pas été assez intelligents pour nous en établir un de notre époque, je me passe des autres. Je les trouve chiqués, sans valeur, parce que toujours copiés, et comment!... Entrons dans le parloir. Parbleu, j'ai mon petit Tanagra, tout comme le voisin; il n'approche pas sans doute de ceux qu'on attribue à

M. le marquis de Rochefort ; mais lesquels peuvent approcher de ceux-là ? Le pauvre Carriès me rapporta de Lorraine cette même buire de grès. Un génois aimable, Fagiani, m'envoya cette boîte, ce volume plutôt, en barbotine, avec au dos, en grosses lettres noires, le titre de mon premier bouquin : *Trouble-Cœur.* Luce fit de moi ce crayon, presque aussi ressemblant que celui d'Heildbrink, Charpentier cette médaille, Aranson ce buste, et de madame Jean Jullien ce plâtre d'un vigoureux relief. Du jeune statuaire, j'ai encore une diaconesse allemande fort gracieuse et une tête d'enfant d'un modelé exquis. Mon frère, le docteur, qui voulut être peintre avant de commencer sa médecine, me barbouilla un lumineux, lumineux coucher de soleil sur l'étang de Balaruc, me chercha cette bonne gravure de Karl Du Jardin, 1772, représentant le *Théâtre de la Foire.* J'ai de Robin, l'anse de Gouern, à Le Guivy, d'où j'ai extrait *La Mer.* — le ciel est triste, les roches sont mornes, l'onde est de plomb, ah ! c'est loin du Soudan, la Bretagne — de Rops une flamande endormie sur une table à bière, d'Alphonse Germain un « Sous Bois » au pastel, de Jules Antoine un coin de la place de la Concorde à l'aquarelle, de Riou les « Environs de Saint-Honoré », des dessins originaux de Daubigny et de Seurat, une sanguine de Séon, une éclatante vue de Paris prise à Montmartre, signée Luce, et dans la pièce blanche où je loge mes souvenirs photographiques, des gravures encore de Salmon et de Robin, une aquarelle de « Verlaine à l'hôpital » par Graverol.

Les couloirs, clairs et joyeux, étaient tendus d'affiches de Chéret taches bleues, taches jaunes, taches rouges sur fond de lait ; le minuscule parloir où nous rentrions, Andrinople bordé d'orfrois, avait des tapis de l'Iran, d'authentiques estampes japonaises du dix-septième siècle, un Kakemono du dix-huitième, un divan recouvert de soie chinoise écarlate aux larges lettres d'or, d'étoffes d'un tendre indigo, et au milieu de potiches de toutes tailles, de tous styles et de toutes provenances, devant la glace bordée de drap grenat, une statuette de bronze figurant l'envolement de la Pensée.

— Je garde ces frivolités, cet arrangement exotique pour plaire à Madame Jullien, nous déclare en nous quittant le rude écrivain du *Maître* ; mais si je possédais un logis assez étendu pour qu'il fut à ma convenance, je me ferais badigeonner de chaux une pièce calme, où je n'aurais aucun autre meuble qu'un fauteuil, en face

d'une tablette de bois blanc, et sur ma cheminée un objet d'art unique, dont je m'emplirais les yeux à chaque halte de ma plume.

EDOUARD DRUMONT

C'est Renan qui prétendait que, pour lui, les grands journalistes remueurs de foules, à l'invective prompte, à l'inlassable courage, étaient, dans notre société moderne, les hommes qui le mieux représentaient les prophètes tant célébrés de la société hébraïque.

Si cette façon de voir est exacte, et il y a beaucoup de chances pour qu'elle le soit, Edouard Drumont nous donne bien l'idée de quelque Isaïe, de quelque Ezèchiel clamant chaque jour par les rues de la cité : « Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquités, à la race corrompue, aux enfants méchants et scélérats ! Ils ont abandonné, ils ont blasphémé le saint nom du Seigneur ! Leurs princes sont des infidèles, ils sont les compagnons des assassins et des prostituées !... »

Mais ce prophète grandiloquent, de quelle humeur nous recevra-t-il en son antre farouchement défendu aux profanes ?... En dehors des heures réservées à l'éternel ennemi, nul homme n'est plus accueillant, plus courtois, sous son enveloppe abrupte et broussailleuse .. Et nous nous hâtons vers la rive gauche, district du Gros-Cailloux, que révolutionne tous les dix ans le cosmopolitisme de nos Foires internationales.

L'avenue Bosquet, longue, large, un coin de capitale, à tout moment traversé par des soldats crâneurs ou affairés et que bordent de massives casernes très ornées aux appartements luxueux et chers ; le passage Landrieu, une étroite, courte rue de faubourg, où règne la paix, le silence de la province en de pauvres maisons plates et basses ; un hôtel bourgeois gardant ce passage... C'est là que depuis quatre années s'entraîne Edouard Drumont, au milieu de ses livres et de ses souvenirs de famille. Des livres, il en voudrait partout, tant il les aime et les consulte souvent. Même dans le rectangulaire salon blanc au tapis bleu, si paternel d'aspect et dont les fleurs rouges pâlissent sous un meuble Louis XVI très discret, une vitrine en renferme d'énormes, reliés à la grosse et sans style, mais traitant de choses qui émeuvent des continents.

En face, un bronze de Jeanne d'Arc par Raoul Larché, le féroce *Credo* de Frémiet ; au-dessus une *Eve* du jeune sculpteur Salière.

Comme tableaux, une *Sainte-Famille*, un *Saint-Sébastien* non signés du XVI[e] siècle, un Natoire joufflu, des paysages de Carl Rosa, le portrait en pied du terrible polémiste par Dupuy. Ses autres portraits par Yvon, par Vos, trônent au premier étage. Pourtant, un buste par Lançon, resplendissant de jeunesse et de force, tête de bélier lâchée contre les nues, décore la salle à manger, que contemple de ses yeux de bronze, droit sur sa selle, et tournant le dos à des moutons de Schenk, un Guerrier gaulois, offert par d'enthousiastes admirateurs.

Mais ce que l'auteur de la *France Juive* aime surtout à vanter, c'est sa collection, fort charmante, il est vrai, de miniatures. Ces miniatures sont l'œuvre et lui viennent de sa mère, élève de Madame de Mirbel. Pour en décrire la finesse et l'éclat, il a des douceurs, des caresses dans la voix, des flammes tendres dans le regard. Il exalte les « travaux adorables » des femmes d'alors, d'où il passe au labeur effrayant et sans rémunération des sculpteurs d'aujourd'hui, et il sème de la pitié, il trouve des accents charitables.

— Si vous pouviez citer les noms de ceux que j'ai rassemblés chez moi, vous leur rendriez un signalé service. Oui, on les raille, je connais la légende ; mais on ne fait rien pour les secourir. On veut qu'ils aient du talent, beaucoup de talent, et on ne leur donne pas le moyen de l'affirmer. Le moyen, c'est l'argent, et on le dépense de façon stupide. On se contente de demi-art, ou même de pas d'art du tout. L'industrie nous jette son grapin. En quelle saison, les grands chefs de l'armée, les hauts dignitaires du clergé, les satrapes de l'administration fréquentent-ils les ateliers ? Jadis, les artistes ne vivaient que de ces messieurs-là. De nos jours, ils sollicitent au lieu d'être sollicités ; on n'éprouve plus le besoin de s'entourer de belles œuvres ; on n'a plus le sens du Beau ; quand on ne saurait s'y soustraire, on bâcle une commande chez les bons élèves estampillés par l'Ecole et on néglige les autres si intéressants cependant. On est pressé, le siècle est pressé. L'artiste n'a plus le loisir de produire un projet présentable. Non, ce n'est pas comme au temps de Madame de Mirbel. On mettait des mois, des années à exécuter une toile, un buste, un médaillon, parce qu'on n'ignorait pas qu'on serait payé de sa peine. Ma chère collection !

Ses délicates, grêles, frêles, ou puissantes miniatures, dans chaque pièce, Edouard Drumont en essaime quelques cadres coquets. Mais le boudoir, éclairé par une cour gazonnée, qui sert d'asile à

Fox, le chien d'Ecosse, chéri du maître, possède une tapisserie remarquable trop haute malheureusement pour l'emplacement restreint : les *Femmes de Darius* de Lebrun, un Clouet, ou plutôt ce qui est déjà fort suffisant, un simili-Clouet, qui s'écaille, un Saint Edouard gothique, pieux ex-voto d'anniversaire, une *Vierge au Raisin* dite du Primatice. La salle d'armes — elle eut manqué en ce logis d'un tel combattant — sèche et froide, n'a de clous que pour un dessin de Baudry et des fusains de Lalanne. Elle fait suite à une galerie qui n'est qu'une succursale de la bibliothèque. Des livres, toujours des livres. Le cabinet de travail, si clair, si vaste, si savamment disposé, en a ses tablettes ployantes.

Durant que crépitent, dans la pièce voisine, les incessants appels du téléphone, nous retrouvons là des sujets religieux : une magnifique station de la Croix en plâtre, que des restaurations fâcheuses ont compromise, une Vierge en bois du xve siècle du plus naïf ciseau, puis le buste de Raoul Duval, le portrait du marquis de Morès, un dessin de Gyp, un autre de Willette, de symboliques compositions envoyées par des compagnons de captivité à Sainte-Pélagie, et vous vous y attendiez, n'est-ce pas ? la photographie géante de mademoiselle Couesdon.

Edouard Drumont, torse puissant dans la redingote noire haut boutonnée — une barbe et des lunettes sur des traits rudes en perpétuel mouvement, des cheveux longs rejetés sur le sommet du crâne — Edouard Drumont semble heureux de parler d'autre chose que de la guerre anti-sémite :

— Quelle école je préfère ? me demandez-vous. Les primitifs, oh ! avant tout, les primitifs. Je suis très disposé à me dire éclectique ; mais ma devise est : la Foi ou la Vérité... pas de poncifs, en rien... Puisque dans notre siècle, la Foi a disparu, si je collectionnais des tableaux, je me mettrais à la recherche des peintres, qui pour moi ont le plus approché de la Vérité : Millet, Rousseau, Corot, Français, Harpignies... J'adore Téniers.

S'apercevant que ce dernier nom en sa bouche ne m'étonne que peu, au moment de me quitter, la face épanouie et son œil brun pétillant d'une joie malicieuse, le nouveau député d'Alger, tant amoureux des choses d'art, repris soudain par sa dominante, s'écrie :

— Ah ! j'ai oublié de vous montrer le poussah panamiste de Ringel. Venez donc le voir. Il est si nature !

Henry de BRAISNE

DE MA FENÊTRE

Je suis étudiant et loge sous les toits. Ne me plaignez pas, car j'ai d'intéressants voisins, à la vie desquels j'assiste, à distance et sans le savoir ils deviennent mes amis. Voulez-vous qu'ils soient les vôtres ?

En face de moi l'homme à la lampe attardée est un père de famille, dont les longues journées au dehors sont trop étroitement appointées, et qui pâlit durant les nuits pour se payer le cher luxe de chausser des petits pieds et de nourrir des petites bouches. Oui, il est bien surmené par sa dure vie, ce robuste garçon de trente ans qui a déjà des rides, — je l'ai vu l'autre jour quand sa femme, en riant, suivait leurs sillons du bout du doigt. Mais il est bien heureux et ne donnerait pas son labeur et ses joies pour les rentes d'un célibataire. Il adore toujours sa petite rousse, épousée certainement par amour quand elle était fraîche, et qui est toute pâle de fatigue maintenant; et, comme elle, il est fier de leur nichée : trois enfants beaux et propres, remuants et jaseurs. L'aînée, une fillette aux cheveux d'or roux, rattachés par un ruban bleu toujours correctement noué, bien tenue dans la ceinture de cuir de son grand tablier, montre en germe une petite femme, soigneuse ; elle aide sa mère au ménage entre les heures d'école : elle range, époussette, prépare le couvert de la famille, dispose devant la fenêtre la table aux écritures et les manchons de lustrine de son papa. Elle coud, même, déjà ; plus d'une heure quelquefois. La semaine dernière, je blâmais sa mère de la fatiguer ainsi, courbée sur un ouvrage ; cependant elle n'avait pas

tort, je l'ai compris depuis avant-hier. Ensuite vient un gamin solide aux instincts batailleurs et sportifs ; habituellement coiffé d'un tricorne en vieux journal, il escalade volontiers les chaises, en manière de sauts d'obstacles, et chevauche avec conviction la canne paternelle.

Le tout petit est un glouton qui boit ses forces aux seins maternels avec une avidité qui m'indispose ; j'espère bien que le père exigera d'ici peu son sevrage, car il est gros et fort ce marmot ; il se roule déjà sur le tapis, et pousse des cris stridents quand c'est sa sœur qui le surveille, car il sait bien qu'alors tous ses caprices sont obéis.

Ah ! la jolie soirée, celle d'avant-hier ! Et comme je comprends mon voisin de se donner tout entier en rançon de telles jouissances ! Dès quatre heures de l'après-midi, la mère semblait affairée ; au-dessus du toit la fumée montait en panaches inaccoutumés ; la petite fille soignait le couvert ; aux humbles vaisselles s'ajoutait, sur la nappe, un bol de fraises et une large galette. Elle-même, l'enfant, avait ôté son tablier, montrant sa robe de tous les jours, à laquelle aussitôt elle ajouta la collerette des dimanches ; puis, d'un coup de brosse, ayant lissé ses cheveux qui n'étaient guère ébouriffés, elle appela son frère et, malgré ses gambades, après maintes remontrances et deux ou trois taloches du bout des doigts, elle parvint à mettre d'aplomb sa blouse et sa culotte, à replacer droit son grand col bleu, et à lui persuader de laver ses mains. Presque aussitôt je vis un mouvement général ; chacun avait pris sur le buffet quelque chose. Le père entra ; la mère était debout ; d'un bras entourant le cou de son mari, elle lui tendait le nourrisson qui serrait gauchement une rose en son poing. Le garçon avait tôt fait de traîner une chaise derrière son papa et, grimpé contre son dos, passant son petit bras sur la large épaule, lui mettait sous le nez un rouleau de papier blanc noué de faveur. La fillette, paisible mais anxieuse, levait un paquet bien plié vers la main paternelle. Je compris qu'on fêtait la Saint-Jean. Attendri, l'homme réunit en ses bras tous ses aimés et, au hasard, baisait les cheveux, les visages, encore, encore....

Il s'assit, plaçant à sa boutonnière la fleur du bébé, et d'un air de solennité mi-rieuse, mi-émue, ouvrit le paquet de sa fille. La mère, debout, expliquait le travail, tandis que l'impatient gamin, pour appeler plus tôt son tour, tapotait l'épaule du papa de son rouleau de papier. Le paquet ouvert, on vit des mules de toile

grise brodées de coton rouge. Ce serait si confortable pour les pauvres pieds fatigués du travailleur, de s'étendre à l'aise en ces chaussures de repos ! Tous les gestes disaient cela. Et ce serait si bon, en effet, qu'il fallait essayer tout de suite. Il se mit en devoir d'ôter ses souliers, mais les enfants voulaient aider à cette vêture mémorable et, tous deux accroupis, mêlant et contrariant leurs gestes maladroits, retardaient à tel point la cérémonie, que le débonnaire papa perdit enfin patience, et, tout doucement les écartant, en un clin d'œil fut nanti de ses pantoufles. Alors, il étendit parallèlement devant lui ses deux jambes avec un air de bien-être orgueilleux, et le moutard, qui ne perdait point de vue ses affaires personnelles, prit occasion du répit pour lui remettre exactement sous le nez son rouleau de papier.

Le père le prit en formulant, je le voyais, des compliments encourageants ; mais, tandis qu'il commençait à feuilleter le cahier avec des hochements connaisseurs, le gamin, campé devant lui, les mains croisées au dos, entamait la récitation de quelque fable....

Ah ! mon voisin, je ne vous plaindrai plus quand votre lampe brûlera jusqu'à l'aube ! Vous êtes riche — bien riche.

Jol RASCO.

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Marseille, 27 décembre 1898.

Fin d'année. Y a t'il place pour des vœux au milieu d'un tel trouble dans les idées au dedans et au dehors, de tant de reniements de principes, de tant d'affirmations inattendues, de tant de haines subdivisées, toutes choses qui affolent l'esprit, obscurcissent ses notions et l'entraînent à la remorque des faits journaliers, sans boussole, sans aperception du but à atteindre ?

L'Amérique militarisée.

L'Angleterre impérialiste.

L'autocratie russe à la tête d'un mouvement en faveur de la paix.

L'Empereur allemand luthérien voyageant en Palestine, au profit de la secte catholique de son royaume et cela sous la protection amicalisée du Croissant.

L'Empire d'Autriche ou l'immense majorité est slave, se laissant opprimer et gouverner par une poignée d'allemands dévoués au chauvinisme berlinois.

L'Italie alliée à une Angleterre qui proclame cyniquement son avidité et dont les formules actuelles se résument en ceci : « Je suis île, les îles doivent être à moi ; je suis la première des Puissances maritimes, toutes les puissances maritimes doivent m'être soumises ».

La France des « Droits de l'homme », forcée par les machinations criminelles de ses haïsseurs, par l'hypocrisie éhontée de l'humanitarisme anglo-saxon, humanitarisme, qui, tout le prouve, n'a été qu'un moyen de détrempement pour les autres nations ; la France forcée, dis-je, à défendre farouchement sa propre existence contre ceux qui veulent faire servir sa générosité à sa propre ruine.

Jamais plus lamentable année ne s'est écoulée pour notre pays

jamais plus inquiétante ne s'est ouverte. Au dedans et au dehors tout devient pour nous menace et danger. A l'intérieur les plus paradoxaux, les plus spéculatifs et les plus matérialisés, les plus révolutionnaires et les plus modérés, les plus naïfs et les plus déconsidérés, étrangement solidarisés et unis entendent peser, sur les destinées de notre France, de tout le poids de leur passion, réelle ou lucrative, pour une cause individuelle, sans proportion d'aucune sorte avec l'agitation soulevée en son nom.

Sous prétexte de révision du procès d'un traître, ils accumulent sur tout une race des haines qui peuvent grandir jusqu'au massacre; ils amassent sur la France tout entière des épreuves, des maux, des martyres qui sont pour elle une sorte de condamnation à la peine de mort! Pour punir leur mère de la détention de l'un de ses fils coupables, il s'improvisent justiciers cruels d'une Patrie innocente ; ils deviennent parricides !

Pauvre, pauvre France ! puisse le nombre grandissant de ceux qui sont prêts à donner leur vie sans phrases pour ton salut, triompher des cérébraux aveugles, ou des malfaisants qui disent et pensent : « Périsse la Patrie plutôt que l'idéal moderne ! » sophisme de rhéteurs, qui hâtent par leur détachement de l'esprit de race, la décomposition des plus grands pays.

Depuis l'inexplicable sortie de sir Edmond Munson, que les révélations sur le caractère ultra-pacifique de ses précédentes missions, rend plus inexplicable encore, à moins qu'un simple mot en donne la raison : « par ordre », les discours agressifs se sont multipliés en Angleterre. Chaque jour nous en apporte un nouveau sur le même sujet : la guerre avec la France. Nos voisins ont terminé leurs armements, ils sont prêts. Toutes leurs forces maritimes sont sur le pied de guerre et c'est pourquoi ils peuvent s'en donner à cœur joie de nous provoquer. Si nous nous irritons, tant mieux, on se battra ; si nous ne répondons pas c'est que nous acceptons notre écrasement à l'avance. Or ce n'est ni l'un ni l'autre. Nous aussi nous sommes prêts dans la mesure inégale où nous pouvons l'être, mais nous demeurons tous froidement résolus non par peur, mais par extrême sagesse, à ne provoquer par aucun mot, par aucun acte, la guerre que nos voisins brûlent de nous faire.

M. Balfour a défini ainsi la politique de l'Angleterre : « une politique d'agrandissement indéfini, de *main mise sur le globe* ». Au moins de tels avertissements ont le mérite de la franchise.

Autrefois il eut suffi de paroles semblables pour provoquer une

contre manifestation dans l'opposition libérale et je songe à la véhémence de M. Gladstone en pareil cas; mais les libéraux sont un parti en complète transformation. A mesure que les conservateurs acceptaient plus sincèrement de faire des réformes hardies et devenaient plus timides dans leurs ambitions de conquête à l'extérieur, les libéraux se montraient, eux, plus avides, et, perdant leur terrain électoral comme réformateurs, excitaient le chauvinisme, pour en être les dirigeants. M. Chamberlain, sorti des rangs extrêmes du libéralisme, s'était fait, par ce procédé, une popularité qu'enviait lord Rosebery; c'est au point qu'il y a quatre ans, lors d'un voyage de Sir Cecil Rhodes à Londres, il avait publiquement déclaré que si la France essayait de couper la ligne du « Cap au Caire », son intention était d'aller jusqu'à la guerre. Le chef de l'opposition libérale avait même averti le gouvernement conservateur de son désir si ce dernier « craignait de prendre la responsabilité des évènements, de la prendre lui-même. »

L'impérialisme est donc le grand cheval de bataille des partis anglais; c'est à qui l'enfourchera en faisant le plus brusquement claquer son fouet.

Lord Rosebery est certainement lui, libéral, plus impérialiste à cette heure que lord Salisbury, et, lord Selborne a été souverainement injuste pour l'archi-chauvinisme du parti libéral lorsque ces jours derniers il l'accusait « d'avoir une politique extérieure mesquine ». Lord Rosebery voit grand, voit immense, au contraire; il est résolu à *débarquer* tous les hésitants et il est prêt à donner la preuve que les risques et les aventures l'attirent plus qu'elles ne l'éloignent. Ce sentiment, maintes fois et agressivement exprimé, a décidé le leader du parti libéral, Sir William Harcourt, qui avait succédé comme leader à lord Rosebery, à donner sa démission. Grand évènement dont les conséquences ne s'arrêtent pas aux portes de la Chambre des communes.

L'impérialisme à tous crins, telle est la nouvelle et étonnante devise du parti libéral. O ombre de Gladstone vous en frémissez! M. Asquith, l'un des directeurs du parti libéral, qui avait approuvé l'Angleterre dans sa revendication insolente de Fachoda, fait ses réserves pour la conquête entière du Soudan; aussi est-il classé dans le vieux jeu avec « les pacifiques » et s'est-il vu presque hué à Birmingham et plus que discuté comme successeur de Sir William Harcourt.

C'est lord Rosebery qui gouverne le parti libéral de la Chambre des communes quoiqu'il soit lord, le leader de l'opposition libérale à la Chambre des lords étant lord Kimberley, mais il ne peut être leader en titre nulle part et il lui faut trouver un complaisant aux Communes, obéissant à sa direction.

Tous les partis et toutes les hautes personnalités en Angleterre nous donnent l'exemple peu suivi, hélas, en France, de poursuivre avec des moyens divers, un but unique ; l'influence de leur pays. Durant que lord Salisbury prend des allures de conciliateur, que M. Chamberlain emporte d'assaut l'Amérique et louvoie habilement avec l'Allemagne, que conservateurs, libéraux, font chacun leur partie dans le concert dont les instruments tour à tour grondent, éclatent, soupirent pour jouer le morceau d'ensemble de la puissance britannique, le chœur des solistes répète : « l'Angleterre toujours plus grande ! »

Il n'est pas jusqu'à M. Stead, le grand écrivain, le penseur indépendant et original, le journaliste courageux, qui ne soit allé à Livadia pour détremper l'esprit militaire du jeune Tsar, et lui mettre en l'âme, affirme-t-on, les hautes et irréalisables idées de désarmement proportionnel, au moment même où l'Angleterre atteint le summun de ses armements. Ceci fait, au *Times* de déclarer, pour troubler l'esprit de Nicolas II, après qu'une persuasion anglaise a contribué à lui faire prendre une détermination si grave, que ce serait précipiter une conflagration générale que de provoquer une conférence pour le réglement des questions européennes en litige ; or comment parler et discuter de paix si l'on n'aborde dans une conférence les questions qui peuvent provoquer la guerre ?

Sa gracieuse Majesté la Reine, impératrice des Indes, joue aussi sa partie dans ce concert anglais si habilement orchestré. Voici ce qu'on lui fait dire après la Revue de Spithead :

« Je ne souhaite pas que les Anglais étudient et pratiquent avec moins d'ardeur l'art de la guerre. Je ne voudrais pas les voir manifester moins vivement ce courage qui les a conduits si loin. Mais, si cela était en mon pouvoir, je voudrais que tous ces navires, quand ils se rencontrent sur les mers, ou quand ils touchent à un port, pussent se dire l'un à l'autre : « Ami, le mot d'ordre est : « Paix ! » Les guerres pour rétablir la paix peuvent se justifier, mais elles sont injustifiables pour tout autre objet. »

Mots que tout cela et nous nous y sommes trop longtemps laissé prendre.

La paix, qui la veut, en Angleterre ou en Amérique, dans les deux pays où il en a été le plus écrit et prêché? L'ironie devient criante, en vérité, lorsque M. Mac-Kinley ou lord Salisbury parlent de paix, d'humanité, de civilisation supérieure par la race anglo-saxonne.

L'Amérique a suivi la même progression que l'Angleterre dans le sens autoritaire et elle est aujourd'hui aussi éloignée de la démocratie qu'Albion du libéralisme. Ces deux mots étaient leurs deux étiquettes. Un même les rassemble et ressoude aujourd'hui leurs membres séparés : l'impérialisme ! Peuple neuf ou peuple ancien, lorsqu'il devient riche en puissance, ne voit dans sa richesse que le moyen de s'enrichir plus encore de territoires, de débouchés commerciaux.

« Nous regardons en face les nouveaux problèmes qui *s'offrent à nous,* disait, il y a quelques jours, M. Mac-Kinley, déterminés à les résoudre dans le sens de l'humanité. » Peut-on, sans révolte, lire ceci lorsqu'on songe aux longues machinations presque séculaires de l'Amérique à Cuba, lorsqu'on sait pourquoi, par quelles tromperies les Américains ont obtenu des Philippins qu'ils combattent les Espagnols « pour leur indépendance. »

Au début de la guerre, M. Mac-Kinley a déclaré solennellement que les « Etats-Unis ne cherchaient aucun accroissement de territoire et ne voulaient que délivrer les peuples de la tyrannie espagnole. Aujourd'hui, Aguinaldo, président de la République des Philippines, est traité en rebelle, et l'indépendance de Manille a vécu, comme l'autonomie complète de Cuba.

Guillaume II a cet avantage, si son gouvernement est aussi cruel que les gouvernements anglais et américain, qu'il n'a pas d'hypocrisie. Il parle haut de victoire, d'armée, de conquête, de force, mais il n'a pas journellement aux lèvres le mot contradictoire d'humanité. Le roi de Prusse, empereur allemand, ne dédaigne pas même, il semble, comme contraste avec sa solennelle expédition évangélique à Jérusalem, de se donner quelque satisfaction de férocité en expulsant à nouveau les Danois du Slesvig, en obligeant les pères à choisir entre leur amour du sol natal et leurs enfants instruits ou élevés en Danemarck. Ou les fils des Danois seront prussiannisés ou leurs parents seront expulsés, tel est le dilemme posé par Guillaume II aux malheureux annexés.

Les professeurs Delbruck et Kaftan ont subi des mesures disciplinaires pour avoir protesté contre ces expulsions scandaleuses.

Le parti du Centre, si habile, si patient, si stratégiste triomphe à cette heure au Parlement de Berlin.

Un député catholique, le comte de Ballestrem, vient d'être élu président du Reichstag. Ainsi voilà le résultat des luttes épiques soutenues par M. de Bismarck? Qu'ils sont loin les beaux jours du Kulturkamft! Avec une suprême ironie, M. de Ballestrem en prenant possession de son fauteuil a fait l'éloge du prince de Bismarck! Il est aisé aux persécutés triomphants d'être bienveillants pour leur persécuteur! N'est-ce pas à lui qu'ils doivent leur succès!

Pour le Noël de ses sujets, Guillaume II leur réclame une nouvelle augmentation de crédit et d'effectifs militaires. Le Centre, maître de la majorité, répond : « Nous voterons ces crédits, mais donnant, donnant, l'Empereur abrogera la loi d'exil qui frappe les jésuites. » Et ainsi la dernière trace du Kulturkamft bismarckien disparaîtrait, et le Kaiser ferait un voyage de plus : il irait, lui, à Canossa!

M. Richter a prononcé au Reichstag son traditionnel discours sur la politique extérieure de l'Allemagne, discours qui est, chaque année, une leçon magistrale aussi bien pour les étrangers que pour les Allemands. Le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères a répondu à M. Richter. Ce qu'il a dit est à méditer.

Voici le passage principal de ce discours :

La question d'Orient se trouve présentement, prise dans son ensemble, dans une phase de paix.

Je ne veux pas dire par là que le problème oriental a reçu sa solution définitive ; cette question d'Orient ressemble en quelque sorte au serpent de mer, dont une partie se montre après l'autre ; la solution définitive de cette question, personne de nous ne la verra ; il faut bien que nous laissions à nos enfants et à nos petits-enfants quelques noix à briser (Grande hilarité) ; mais, pour le moment, cette question paraît moins dangereuse pour la paix du monde qu'elle ne le fut à d'autres époques ; en elle-même, cependant, la question est peut-être devenue plus compliquée qu'elle n'était il y a vingt ans.

Depuis lors, les dissentiments, non plus tant entre les chrétiens et les mahométans, qu'entre les différents peuples des Balkans, se sont accentués, à mesure que ces peuples étaient animés d'un désir d'autonomie, et sentaient aussi s'accroître leurs besoins d'expansion. Il existe dans la péninsule balkanique des questions qui, dans de certaines circonstances, peuvent devenir une pomme de discorde.

Cette pomme de discorde est depuis longtemps jetée au milieu

des compétitions enchevêtrées. Grecs, Bulgares, Serbes, au nom du principe des nationalités, réclament les territoires macédoniens occupés par leurs compatriotes. Tous entretiennent par des écoles les distinctions de race et préparent, hélas, des luttes plus ardentes. Mais l'Autriche est, en Macédoine, l'agitatrice la plus redoutable. Elle y jette l'argent à pleines mains, elle y intrigue avec une persistance, une habileté menaçantes, car son influence progresse chaque jour. On veut Salonique à Vienne et l'on ne perd pas un instant, on ne néglige aucun moyen pour l'obtenir. La Russie, bien certainement, ne pourra laisser l'Autriche s'emparer de Salonique et alors la conflagration générale, à laquelle nous avons échappé dans la question gréco-crétoise nous menacera de nouveau. La Russie occupée par l'Autriche, l'Angleterre n'hésiterait pas à nous attaquer sur l'heure. Elle aurait alors tous les atouts.

En Crète, le prince Georges de Grèce a pris possession du pouvoir au milieu de l'enthousiasme frénétique des crétois chrétiens, mais déjà, le jour même de l'entrée du haut commissaire des puissances, l'inquiétude des amis des Candiotes est devenue grande. Pourquoi le comité exécutif de Crète, si admirable, dont le président a été d'un courage, d'une prévision, d'une habileté diplomatique si admirables, a-t-il donné sa démission? Est-ce pour qu'aucun obstacle ne se dresse devant le jeune prince, gouverneur des Candiotes, ou parceque déjà une méfiance s'est glissée entre eux? que de soins, que de clairvoyance, que de doigté il va falloir au jeune prince, qui se trouve en face de tous les problèmes de gouvernement à la fois.

Le consul d'Angleterre, M. Billioti, l'astucieux levantin, n'est-il pas toujours là? M. Blanc, notre consul, à nous, n'est-il pas le gendre de M. Billioti? Au début de l'insurrection crétoise, M. Blanc s'est laissé inspirer par son dangereux collègue et allié. J'adjure nos amis crétois de veiller sur les intrigues dont on enveloppera et le prince Georges et leurs compatriotes. Elles viendront de partout.

Je viens de lire la dernière publication des *Documents Diplomatiques* (1). M. Blanc s'y montre correct. Il est vrai que le moment était suprême et que nul de nous n'a été à Candie pour contrôler l'accord, les actes de notre consul avec les recommandations de son

(1) Affaires d'Orient, évacuation de la Crète par les troupes ottomanes, installation du Haut Commissaire.

chef. Que notre Ministre des Affaires Etrangères reçoive les félicitations les meilleures, les plus pleines de patriotique gratitude de tout bon Français, pour la façon très ferme, très sobre et très nette avec laquelle il rédige ses dépêches.

Les esprits irréfléchis et sans fierté, qui ont coupablement essayé de nous persuader, d'une part, qu'il n'y avait qu'à désirer l'entente allemande pour qu'elle soit, et, d'autre part que Guillaume II, aussi anglais qu'un anglais, pouvait sacrifier l'Angleterre à la France, l'Angleterre qui n'a pas à lui réclamer une Alsace-Lorraine et dont il peut obtenir toutes les faveurs coloniales et plus encore que celles qu'il obtiendrait de nous en mettant sa neutralité ou son alliance à prix.

Guillaume II, quoiqu'il se montre soucieux d'un rapprochement symptomatique entre l'Autriche et la Russie, (il est vrai qu'il escompte peut-être les difficultés qui croissent chaque jour à cause des intrigues macédoniennes), n'en expulse pas moins des sujets autrichiens et russes. Il aime à braver la réprobation de ses actes à certaines heures. En Autriche on s'indigne, en Russie on s'irrite, on y menace comme le comte Thun de la réciprocité.

Les scandales obstructionnistes au parlement de Vienne ont continué et se sont renouvelés jusqu'à la prorogation du Reichsrath. Une poignée de Teutons déshonorent le régime parlementaire et mettent en danger la monarchie des Hapsbourgs sans un remords, avec un aveuglement prodigieux, ou avec une culpabilité grassement payée qui ne se soucie guère d'autre chose que de la besogne faite. L'Allemagne tient en mains les cartes de ce jeu dangereux; mais elle pourrait bien y perdre prise elle-même.

On a vu le comte Thun révolté par les expulsions quoique lui même fut un allemand-autrichien. Plus d'un allemand-autrichien, comme le président du conseil, repousse avec horreur le cynisme des Wolf et consorts qui réclament le retour à l'unité germanique. On imagine ce que ressentent les Slaves à ces scandales teutonnesques sans cesse renouvelés et qu'aucun réglement ne permet au président du Reichsrath de faire cesser. Il y a au Parlement de Vienne une lassitude qui précède les grandes résolutions. Et François-Joseph lui-même ne peut échapper au dilemme se posan ainsi; pour lui : ou sauvegarder le trône des Hapsbourgs avec l'aide des Slaves ou le maintenir odieusement assailli, sali par de honteuses compromissions, dans l'orage des débats qui font ressembler le Parlement de Vienne à quelque taverne des ports dans

lesquelles se querellent, se battent et se grisent les matelots.

Il semble que l'empereur ait choisi. Il vient de nommer directeur d'un collège d'Etat, un Tchèque en Silésie autrichienne et de donner l'assurance « que le message à la diète de Bohême contiendra un passage relatif à la politique autonomiste ; bien plus encore, les tribunaux et les administrations en Silésie ont reçu enfin l'ordre de répondre à toute plainte et demande des postulants en leur langue.

A Budapest l'obstruction ne cesse que pour recommencer. La situation y devient de plus en plus grave et il ne semble être au pouvoir de personne de l'améliorer, le compromis ne pouvant être voté par un Reichsrath prorogé. L'opposition a publié un manifeste déclarant la Constitution en péril, ce qui est vrai, car avant peu les expédients légaux enx-mêmes ne pourront plus être employés.

Pour gagner un mois de légalité, l'opposition, dans un accès de sagesse, vient d'accorder au gouvernement une indemnité budgétaire ; mais, après ?

La Chambre française a voté à une forte majorité : 451 voix contre 48, la convention franco-italienne. Nos députés ont trouvé avec raison qu'il fallait détruire la légende anglo-allemano-crispinienne de l'inimitié française contre tout ce qui est italien. La preuve est faite, c'est tout ce qu'il fallait. Les tripliciens n'auront plus à nous répéter : Commencez par nous prouver que vous n'êtes pas hostiles à nos intérêts, nous comprendrons peut-être alors que la Triplice est moins favorable à ces mêmes intérêts que nous ne le pensions.

Les conditions de la politique italienne ne s'améliorent pas. Les difficultés s'accumulent dans la proportion des mécontentements. Trop de ressources ont été épuisées pour que quelques réformes et quelques améliorations allègent sensiblement le sort du contribuable ; or le contribuable souffre, il est de plus en plus appauvri et la répression contre ses révoltes menace d'amasser plus de violences qu'elle n'en punira.

Il faut espérer, en sincères et sympathiques voisins, que la marche de Ménélick n'a pas d'autre but que certaines précautions à prendre contre les Anglais du côté de Metemmah et de Galabat. Les délimitations de frontière entre les possessions de l'Erythrée et le Négus ne justifieraient pas, il semble, une marche en avant avec les forces nombreuses que le Négus déplace. Espérons qu'un nouvel

orage sera épargné à l'Italie et que dans sa folie de servir l'Angleterre, de se faire partout, comme je l'ai dit dès la première heure de l'expédition de la Mer Rouge, « essuyeuse des plâtres » au bénéfice d'Albion ne la poussera pas à s'entremettre entre les Abyssins et les Anglais. Etant donné ce que son dévouement lui a rapporté, il serait vraiment par trop naïf à l'Italie de continuer.

L'Espagne se débat dans les derniers sursauts d'une maladie aïguë, qui, désirons le, avec toute notre affection pour nos frères de race, pour notre vaillante et malheureuse voisine, touche à sa fin.

M. Sagasta, en qui se résument les tortures subies par la nation qu'il a gouvernée durant l'horrible crise est gravement atteint lui-même par la maladie dans un moment où la reconstitution des partis exige toute son habileté, toutes ses ressources de prévision et de sang-froid. Nous faisons des vœux pour sa très prompte guérison.

Juliette ADAM.

P.-S. — Le Président de la Chambre de commerce de Constantinople m'envoie l'intéressante communication suivante à laquelle je m'empresse de donner une place, m'associant à l'*idée* de notre compatriote comme admiratrice enthousiaste de la flotte volontaire russe.

UNE IDÉE

Lorsque — il y a de cela une vingtaine d'années — la Russie constata l'insuffisance des services que sa marine du commerce pouvait lui rendre, en cas de guerre, pour le transport des troupes et du matériel, un mouvement d'opinion eut lieu dans le grand Empire des Tzars. Les officiers de marine le guidèrent eux-mêmes et, grâce à de nombreuses offrandes, dont beaucoup très importantes, *la flotte volontaire* fut créée.

Elle se compose de magnifiques paquebots de fort tonnage qui peuvent être en quelques heures armés en croiseurs. En temps de paix, ils desservent des lignes que, jusqu'à ce jour, aucun vapeur Russe n'avait régulièrement suivies et rendent ainsi un signalé service au commerce de leur pays ; leur Gouvernement les charge de transports postaux et leur accorde des subventions. Si la guerre venait à éclater, la flotte Russe trouverait en eux des auxiliaires précieux.

N'ayant pas d'intérêts à servir aux actionnaires, puisque tout le capital provient de dons, les bénéfices s'accumulent. Lorsqu'ils atteignent un chiffre suffisant, on construit un paquebot de plus.

Faut-il en dire davantage ?

Notre flotte de commerce est dans un état d'infériorité déplorable et une expérience récente nous a prouvé que nous manquions de transports et de cuirassés.

Dans presque chacun de nos *Bulletins* nous démontrons que beaucoup des lignes auraient avantage à être créées au grand profit de notre commerce, entre autres la ligne Dunkerque-Levant et celle Marseille-Odessa. Nombre de ports du Levant, en relations avec la France: Ordou, Inéboli, Varna, Bourgas, Rodosto, Dédéagh, Cavalla, Port-Lagos, La Canée, ne sont pas desservis régulièrement par des navires Français. Ceci pour le Levant seul. Qui sait tout ce qu'il y a à faire pour notre marine dans d'autres mers?

On est au moins aussi patriote en France qu'en Russie et l'argent est bien plus abondant chez nous que chez nos alliés du Nord.

Enfin nos chantiers ne demandent qu'à construire de splendides paquebots. Du moment qu'il s'agirait d'une œuvre patriotique, ils réduiraient leurs prétentions, ce qui leur est, du reste, bien facile tout en restant dans des prix très élevés.

Si nos grands confrères de la Presse Parisienne adoptaient cette idée, les fonds seraient bien vite trouvés. C'est d'eux dont dépend le succès de cette entreprise. En y employant leur influence si considérable, ils rendraient un signalé service au pays et feraient oublier les tristes choses qui encombrent depuis trop de mois leurs colonnes.

Comme il ne faut pas laisser refroidir les bonnes intentions, on pourrait donner à la flotte volontaire un commencement immédiat de vie.

La Compagnie des Messageries Maritimes va faire démolir bientôt un certain nombre de beaux paquebots, un peu anciens mais très solides et pouvant rendre encore d'excellents services, qui ont le défaut de brûler un peu trop de charbon et doivent faire place à de nouvelles constructions.

Par un sentiment très délicat qui s'explique, les Messageries ne veulent pas vendre leurs vieux paquebots sur lesquels il leur serait pénible de voir flotter un autre pavillon de Compagnie. Elles font donc démolir des vapeurs comme la *Nerthe* et l'*Amazone*; bientôt, nous dit-on, le *Sénégal* et plusieurs autres beaux navires auront le même sort.

Les Messageries Maritimes, dont le patriotisme est bien connu, ne feraient sans doute aucune difficulté pour vendre, au prix de vieux fer, les paquebots qu'elles ont l'intention de démolir à la *flotte nationale volontaire*. Qui sait si cette puissante Compagnie ne ferait même pas cadeau de ces paquebots à cette œuvre patriotique. Ces navires constitueraient le noyau de la nouvelle flotte, serviraient aux essais des lignes à établir et présenteraient quelque chose de visible propre à stimuler le zèle des donateurs.

Nous donnons cette idée pour ce qu'elle vaut. Puisse-t-elle aboutir à la constitution de la flotte volontaire. Nous le désirons ardemment.

Ernest GIRAUD.

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

Triste année que celle qui en ce moment s'achève ! Du premier au dernier jour, elle a été agitée, tourmentée, néfaste même au plus haut degré. Elle a vu se déchaîner, sombre et menaçante, une explosion inouïe de haines farouches et d'inavouables passions. Au nom de la vérité, — étrange inconséquence, — tout ce qui devrait être respecté, a été traîné dans la boue : l'Armée a été insultée, la Justice bafouée, et, au lieu de nous trouver tous unis dans un immense effort de travail fécond et de clairvoyante intelligence, le 1er Janvier 1899 nous surprend plus divisés, plus inquiets, plus énervés que nous ne l'avons peut-être jamais été. De l'exposition, on ne s'occupe que mollement et le plus souvent en vue de mesquins intérêts personnels. Absorbés par d'irritantes questions ou distraits par de dangereuses utopies, nous négligeons des intérêts supérieurs qui devraient nous rester sacrés. Ebranlés dans toutes nos croyances et nos espérances, nous sommes comme désemparés au milieu d'une effroyable tempête dont rien ne semble devoir apaiser à bref délai et définitivement les sinistres mugissements. « L'affaire », la terrible affaire qui depuis des mois nous obsède, n'en est, en réalité, qu'une des phases, un des multiples effets, plutôt qu'une des causes réelles, effet absolument disproportionné au fait qui l'a provoqué, car partout et de tous temps, il y a eu des traîtres et des erreurs judiciaires civiles ou militaires, sans que cela ait entraîné les navrantes conséquences que nous avons à déplorer. Il faudrait, hélas ! être singulièrement optimiste pour s'imaginer qu'une décision, quelle qu'elle soit, de la Cour de Cassation suffira à rétablir toutes choses dans l'ordre désirable si profondément troublé.

A l'extérieur, les évènements qui se sont déroulés, ne nous ont également offert que de trop fréquents sujets de regrets ou d'appréhension. Faisant heureusement contraste au bruit lointain, mais toujours épouvantable, du canon, de la mitraille, de l'explosion de navires portant un pavillon ami, une grande et auguste parole de paix a cependant été prononcée. Espérons que les diplomates chargés d'examiner et discuter les projets humanitaires dont le Tsar a pris la généreuse initiative, apporteront à leur mission des sentiments assez conciliants pour aboutir, sinon à un complet désarmement, qui malheureusement ne paraît guère possible, du moins à un notable en-

raiement dans la progression sans cesse croissante des charges militaires qui ruinent les grandes nations européennes et continuellement menacent leur sécurité.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, la prochaine réunion de la conférence de Saint-Pétersbourg a fourni un nouveau prétexte aux plus fantaisistes combinaisons pour le règlement de la très compliquée question de l'Alsace-Lorraine qui depuis vingt-huit ans reste ouverte: blessure aiguë incicatrisable aux yeux de la France vaincue, mais non soumise. Une des dernières idées énoncées devant moi, dans plusieurs salons politiques vaut, à mon avis, ne serait-ce qu'à cause de son originalité, la peine d'être mentionnée ici. Les grandes puissances se mettraient dès maintenant d'accord pour se partager l'Autriche-Hongrie qui immanquablement, affirme-t-on dans les milieux bien informés, sera démembrée à la mort de François-Joseph et l'on ferait à l'Allemagne, dans ses dépouilles opimes d'un genre tout moderne, une assez large part pour déterminer le Kaiser à consentir en échange à la neutralisation des provinces violemment annexées en 1870. Que d'encre sacro-sainte feraient verser de telles négociations si jamais elles quittaient le banal terrain de simples conversations mondaines pour entrer dans les mystérieux labyrinthes où s'élaborent les graves conceptions diplomatiques! Pour le moment, elles ne méritent pas cet honneur, car elles ne reposent que sur la très fragile base d'une future succession en déshérence, — ou peu s'en faut, — éventualité très fâcheuse pour une monarchie et qu'on chercherait précisément à conjurer sur les rives du bleu Danube.

A en croire de très sérieux, « on dit » l'Empereur d'Autriche, en effet, se rendant compte de l'impuissance de ses successeurs désignés à prévenir la dislocation de son empire déjà amoindri, songerait à céder aux instances de certains de ses conseillers et à contracter un remariage qui permettrait aux loyaux Austro-Hongrois d'espérer, qu'après lui, un héritier direct recueillerait sa chancelante double couronne. Un frêle enfant seul pourrait inconsciemment, croit-on, réaliser le problème, auquel renoncent les hommes d'Etat les plus éminents, de consolider un des plus illustres trônes du monde qui s'écroule. A ceux qui objectent qu'une longue minorité probable, — les politiciens enterrent avec entrain l'Empereur, qui, heureusement, ne s'en porte pas plus mal et pourrait très bien voir grandir un fils qu'il aurait prochainement, — plongerait sûrement l'Autriche-Hongrie dans de terribles difficultés, on cite la Hollande et surtout l'Espagne où deux régentes ont tenu — où l'une d'elles tient encore dans les circonstances extraordinairement pénibles et critiques — les rênes de l'Etat avec une vaillance et une dextérité que très peu de princes eussent été capables de déployer. Dans la colonie austro-

hongroise, la nouvelle du remariage de l'Empereur a eté très diversement accueillie: les uns déclarent nettement que ce n'est qu'un racontar « irrévérencieux » pour le souverain, injurieux pour ses larmes; les autres allèguent qu'il ne faut pas connaître François-Joseph pour ne pas le croire disposé à sacrifier jusqu'à la liberté de pleurer, au bien de ses peuples. Ce qu'il y a de touchant c'est le culte unanime que tant de fidéles sujets d'origine, de races et de religions diverses professent pour un monarque presque septuagénaire, accablé sous le poids immérité de grandes douleurs publiques et privées et dont on allait, néanmoins, joyeusement célébrer le jubilé cinquantenaire, quand une tragique catastrophe est venue le plonger, lui et les populations sur lesquelles il règne, dans un inénarrable deuil.

En même temps que de ce très incertain remariage, on parle d'un divorce plus incertain encore, — puisque les conjoints qui s'aiment d'amour tendre n'y pensent nullement, — et qu'une raison dynastique seule provoquerait. Et aussi, en plaisantant, d'un autre divorce, imité de Napoléon Ier, — une grande Duchesse remplaçant l'Archiduchesse, — qu'à Montmartre d'ici peu on racontera probablement dans quelque gaie et spirituelle chanson.

Nous aimons en France à rire de tout, et spécialement de nos gouvernants, et le monocle, les guêtres blanches, les chasses de « not Président » fournissent toujours aux revues de fin d'année un inépuisable contingent de couplets que le public volontiers bisse quand ils sont débités avec verve par des artistes de talent. Tel est le cas pour la Revue en dentelles de M. Montignac jouée récemment à la salle des Capucines, pour laquelle M. Gaston Lemaire, un de nos auteurs les plus appréciés, a écrit une délicieuse musique. A la salle des Mathurins, il y a également foule entre 4 h. 1/2 et 5 h. 1/2 pour entendre M. Maurice Lefèvre discourir sur le « Jardin secret de la Chanson » et applaudir Mlle Marguerite Ugalde qui interprête avec une finesse endiablée de très lestes strophes du temps jadis. Ils n'étaient certes pas bégueules nos vénérés aïeux, — et nos aïeules! — et le répertoire moderne n'offre guère de plus croustillants et « raides » sous-entendus que ce qui se narrait entre Blaise et Jeannette et même entre marquis et marquises, sous nos grands rois de peu édifiante mémoire. A cette même salle des Mathurins, dernièrement ouverte sous la direction de Mlle Marguerite Deval, on joue le soir un amusant « flagrant délit » qui attire le Tout-Paris mondain. Le Prince des Poètes, tel est le titre de cette petite comédie, est dû à la plume alerte de M. François de Croisset, un trés jeune, déjà lui-même poète de grand talent.

L'Académie qui décidément se modernise vient à la fois de témoi-

gner son indulgence pour les mignons « péchés d'esprit » que nos ancêtres, nous venons de le constater, ont commis, que nous commettons au moins en nous y associant par notre approbation, et que les générations à venir commettront à leur tour, et sa bienveillance pour les jeunes en appelant dans son sein respectable, M. Henri Lavedan, l'auteur du nouveau Jeu, un des « derniers cris » du Théâtre un peu « rosse » et aussi, il est vrai de « Catherine », la pièce que toutes les jeunes filles ont été applaudir cet hiver à la Comédie française, escortées par les mères et les tantes les plus... vieux jeu. M. H. Lavedan qui n'a que 39 ans est le fils de M. Léon Lavedan, directeur du Correspondant, ce qui ne lui a pas nui pour obtenir certains suffrages. Il avait déjà passé au printemps par les émotions de quatre tours de scrutin infructueux et n'a rallié l'autre jour une majorité suffisante qu'au troisième tour. Le nom de ses concurrents : Paul Hervieu, Emile Faguet, Henry Becque explique les hésitations des immortels à choisir, entre tous ces très dignes, le plus digne successeur à donner à Henri Meilhac.

A l'académie des Beaux-Arts, il y a eu également une élection très disputée. M. F. Cormon a fini par l'emporter après sept tours de scrutin qui ont donné un nombre variable de suffrages à Messieurs Roybet, Dagnan-Bouveret, Humbert, Joseph Blanc, Flameng, Cazin, Lhermitte, Commerre et Maignan.

La politique, la littérature, le théâtre et l'art ont tenu, on le voit, une grande place dans les conversations de la quinzaine. On a cependant trouvé quelque loisir pour « papoter » d'abord à propos des étrennes, la grande perplexité de l'heure actuelle ; ensuite sur les véridiques et justes nopces de M. Le Bargy, qui avait revêtu pour la cérémonie religieuse une redingote grise et une cravate mauve, puis sur la mort de M. Antonio Terry qui avait épousé, il y a un an, jour pour jour, Miss Sybil Sanderson, la belle cantatrice fort admirée dans Thaïs à l'Opéra, et la laisse très riche veuve. On s'est raconté d'autres romans réels qui dépassent en péripéties imprévues tout ce que les plus folles imaginations peuvent concevoir ; on s'est apitoyé sur quelques drames intimes, sur les misères qui s'étalent dans nos rues et que l'assistance publique ne semble pas secourir aussi efficacement qu'elle devrait le faire avec les ressources dont elle dispose, enfin sur ces malheureux ouvriers ensevelis vivants sous les décombres d'une maison en construction qui subitement s'est effrondrée. On s'est souhaité, on se souhaite réciproquement une année heureuse et prospère au point de vue privé et général, et c'est par l'expression de ce vœu adressé à mes bienveillants lecteurs que je termine cette vingt quatrième causerie de 1898.

Comtesse de SESMAISONS.

Bonne année.

Bonne année à vous tous, ô chers morts qui dormez,
Toujours pensifs, toujours présents, toujours aimés,
Bonne année, ô chers morts qui dormez sous la terre,
Hors des rêves troublés et des impurs efforts,
Hors du temps, de l'espace et du nombre, chers morts,
Enveloppés sans fin dans la paix du mystère!

Bonne année, ô chers morts. Tendrement j'ai jeté
Ce souhait éphémère à votre éternité.
Votre bouche à mon front plein d'espoirs et de fièvres,
Aux derniers jours de l'an aimait à se poser ;
Voici ces jours de fête, et je tends mon baiser
A ce néant poudreux que sont vos pauvres lèvres.

Emile **HINZELIN**.



Funérailles d'un Parsi.

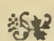
Blanc vêtus, sous l'éclat d'un soleil qui flamboie,
Huit hommes, à pas lents, portent le corps aux Tours.
Sur le faîte, déjà les sinistres vautours
S'agitent, affamés, en glapissant de joie.

L'huis est à peine clos qu'ils tombent sur leur proie,
Becs tendus, entrouvrant leurs ailes de velours.
Puis, lorsqu'ils sont repus de chair humaine et lourds,
En rêvant aux festins que la mort leur envoie,

Ils s'endorment, créneaux vivants, au haut des murs.
Et quand l'astre de feu, dont l'œuvre est salutaire,
Aura tout effrité, vertèbres et fémurs,

Le vent emportera, pour les rendre à la terre,
Ces vestiges derniers du guèbre, qu'exalta
La loi de Zoroastre et du Zend-Avesta.

André **DELAMARE-DEBOUTTEVILLE**



Une exposition des œuvres de Marie Baslskirtseff

Emouvante existence, celle de Mme Baslskirtseff, cette mère dont les longs voiles de crêpe symbolisent l'éternel deuil du cœur.

La grande dame russe a sûrement hérité les préjugés de sa caste ; en un recoin de son esprit, des hérédités ancestrales ont protesté contre la fraternité de l'atelier et les courses en omnibus, et les quartiers excentriques, et le côté bohème de la vie artiste. Dans son journal écrit sans pose, avec une sincérité dont serait incapable le

professionnel littérateur, Marie Baslskirtseff nous révèle drôlement les premiers effarements de sa famille devant ses allures de jeune poulain qui sautait par dessus les barrières des conventions mondaines.

Maintenant, Madame Baslskirtseff a fondu sa personnalité dans celle de sa fille, comme si, par delà le tombeau, Marie lui avait légué son âme — sa mère douloureuse est hantée, elle aussi, du rêve divin, de l'Art. Aux jeunes générations, aux tout petits d'alors que Marie aime assez pour faire revivre leurs physionomies naïves à bouches rieuses, à yeux limpides, leurs graves meetings, à ceux là il faut révéler l'œuvre écrasante d'une presque enfant.

L'année dernière, nous vîmes une des toiles peut-être moins connues de ce talent si rigoureux, un paysage.

Une allée du bois, en automne — sur les grands arbres mélancoliques plane la désolation de l'hiver approchant qui enveloppe les choses comme d'un suaire.

Cette année, on parle, à l'étranger, d'une exposition générale des œuvres de Marie Baslskirtseff, du labeur effrayant de cinq années durant lesquelles Marie vécut hallucinée de travail.

A ceux qui murmurent qu'elle fut une privilégiée, disons que, si elle ne connut pas les souffrances des artistes pauvres — ceux desquels sa mère se souvint en fondant le prix Baslskirtseff — elle eut d'autant plus d'énergie pour travailler que des liens de soie, l'enchaînaient à la mondanité oisive — jeune, délicieusement jolie, très adulée, il aurait été si simple de se laisser vivre en petite idole !

Mais sa conception de l'existence fut plus noble et, dans ce cri amer :

« Mourir, mon Dieu, mourir ! mourir ! sans avoir rien laissé
« après moi ? Mourir comme un chien, comme sont mortes 100,000
« femmes dont le nom est à peine gravé sur leurs tombes ! Folle,
« folle qui ne voit pas ce que Dieu veut ! Dieu veut que je renonce à
« tout et me consacre à l'art !

Elle révéla sa torture, la prescience d'une vie brève et le passionné désir d'apporter son tribut à la phalange des créateurs — amante éperdue de l'art, elle immole son âme ardente, s'exaltant jusqu'à l'oubli du corps trop fragile qui succomba sous la tâche.

Miracle d'amour maternel ! Marie n'est pas morte ; son invisible présence plane dans la petite villa de la " Promenade des Anglais", décor radieux d'où l'on aperçoit les pâleurs bleutées d'un doux ciel d'hiver, l'eau arrondie en demi cercle baignant les basses collines derrière lesquelles se dressent les crêtes aiguës de monts assombris de pins, la vision s'évoque de la jeune fille aux blancs vêtements drapant l'harmonie d'un corps souple, avec ce délicieux visage annobli par le songe qui passe en ses yeux profonds de prédestinée.

René D'ULMÈS.

PROVINCES

LORRAINE

Le Salon de Nancy. — Il n'y a pas d'école lorraine de peinture, mais il y a une école de peintres lorrains, dont le nombre et la qualité se maintiennent depuis de nombreuses années. La *Société Lorraine des Amis des Arts,* offre tous les ans, à la salle Poirel, une exposition de ces peintres à la sympathique observation de leurs compatriotes. Aimé Morot jadis y tint la première place. Elle est occupée aujourd'hui par Friant, avec sa *Douleur,* et par Royer, avec son *Ex voto,* qu'au Champ de Mars Paris a admirés, et qui ont obtenu les plus hautes récompenses de cette année. La *Douleur* a été, naguère, achetée 20,000 fr. par un riche amateur. Autour de ces deux toiles capitales se détachent, comme les années précédentes, les paysages de Rigolot et d'Isambart, les campagnes si agrestement lorraines de Licourt, un excellent portrait de Prouve, une marine de Didier-Pouget, une charmante petite fille de Lurteau, les études de Madame Mac Carthy de la plus délicieuse simplicité, ou *Café* d'A. Demange et un excellent bourgmestre au nez rougi, d'Umbricht. Les études militaires de Rob (Onfroy de Bréville) sont d'un fini que les dessins à la plume d'aujourd'hui n'atteignent plus guère; les moutons de Madame Malfilâtre sont d'une poésie pénétrante et un peu triste. Mais mettons hors de pair une Venise, par Iwil, d'une harmonie charmante sous le bleu crépusculaire, une délicieuse *Jeune Fille* de Mademoiselle d'Epinay, qui n'a plus rien à apprendre sous le rapport du charme et du goût; un *Convoi de blessés,* dernière œuvre militaire du pauvre Jules Voirin, et une *Jeune Liseuse* de Friant, qui, non content d'être un chef-d'œuvre de rendu, est aussi un modèle d'une rare poésie. Et notons en bonne place M. de Rurgy, travailleur consciencieux, dont la peinture sort aujourd'hui de l'ordinaire, et M. R. de Scitivaux, dont une *Etude de nu* nous révèle mieux qu'un amateur.

Nous passerons sur la sculpture, fort ordinaire, et sur les meubles, paravents et tables, qui sont lourds, prétentieux et mal assis, pour nous arrêter aux verreries de Danus, où des colchiques s'étendent au long col des vases, et à la maîtresse exposition de Sallé dont les crocus ambitieux et les ancolies mélancoliques ornent à ravir de leurs plus discrètes couleurs les plus originales amphores. Et terminons par le meilleur souvenir, un plateau en bois, de Hestaux, où des femmes apeurées, sortant d'un bois fourré les bras levés au ciel, et se trouvant en face d'un crépuscule rouge, éclatant de nacre et d'oxyde, font, sous la réverbération de l'astre couchant, leur *Prière au soleil.*

A. P.

POITOU

Faute d'argent. — C est une terrible maladie que celle à laquelle Rabelais avait donné ce nom et pour qui un écrivain moderne a forgé le mot *Impécuniosité*. Il semble que nous en soyions fortement atteints en ce moment, car le gouvernement cherche à faire flèche de tout bois. Il a donné l'ordre de vendre tout ce qui peut être aliéné sans porter atteinte au domaine de l'Etat : terrains acquis par échange avec des propriétaires, parcelles de bois ne formant pas corps avec les forêts domaniales, lais de mer prêts à être endigués et desséchés, tout, même des monuments dont il n'a pas la charge et que lui, qui est le gardien naturel de nos richesses d'art, devrait surtout respecter.

La petite ville de Chauvigny, dans le département de la Vienne, a la bonne fortune de posséder un ensemble d'édifices du plus haut intérêt archéologique : quatre châteaux qui sont des types de construction féodale, accolés les uns aux autres, formant une masse sombre de tours massives, de murailles crénelées dont le périmètre considérable donne une fière idée de la puissante conception des architectes de cette époque reculée et aussi de la force dont disposaient les chefs militaires autour desquels venaient se grouper les familles des vassaux qui vivaient sous l'égide de leur lourde épée.

L'Etat avait, — il y a longtemps, — chargé la Société des Antiquaires de l'Ouest qui, de Poitiers, étend sa protection sur tous les monuments de la région, de garder, de surveiller, d'entretenir les châteaux de Chauvigny. C'est elle qui nomme les concierges, qui leur confie la mission d'empêcher les dégradations, de lui faire connaître les réparations urgentes, qui administre, en un mot, cet ensemble, unique objet de la curiosité publique, car les savants et les artistes se détournent souvent de leur route pour faire une visite à Chauvigny. Il semble bien que ce soit là sa chose; que, de par la mission même dont l'Etat l'a investie, elle doive se considérer comme une sorte d'usufruitière, puisqu'elle a la charge de l'entretien et qu'il ne soit pas possible d'aliéner ces respectables ruines sans son autorisation.

Pas du tout ; — l'Etat a donné l'ordre de les vendre, et c'est en cachette qu'il négocie cette opération.

Qu'en retirera-t-il en effet ? — Quelques billets de mille francs ! — C'est bien peu pour combler le trou d'un budget de plusieurs milliards. Mais la conséquence la plus funeste, c'est qu'aussitôt achetées, ces ruines vraiment intéressantes vont être démolies, et ainsi disparaîtra à jamais un objet d'études sérieuses sur l'architecture militaire féodale.

Si cette petite chronique pouvait faire comprendre à nos ministres quel acte de vandalisme ils vont laisser commettre, j'en serais, je le déclare, bien largement payé.

A. Y.

PROVENCE

Marseille.

Les Pastorales littéraires. — Le Midi à peu près tout entier et particulièrement la Provence est, à cette heure, en pleine répétition de *Pastorales*. Les pastorales mettent sur scène la Naissance du Sauveur, accompagnée, agrémentée, d'épisodes gracieux et quelquefois comiques. Ce spectacle en *linguo maire*, en langue provençale, se donne dans les écoles, les congrégations, les cercles religieux ou laïques, les familles et les théâtres régionaux. C'est un pieux usage qui se maintient d'une façon très consolante.

Depuis quelques années, il y a un véritable progrès au point de vue esthétique. Le public semble ne vouloir plus se contenter des vulgaires pastorales improvisées à la hâte par quelque amateur de bonne volonté mais dépourvu de personnalité et de talent. C'est également avec une répugnance mal dissimulée qu'on voit l'indécente fantaisie de l'opérette salir la fraîche candeur des spectacles anciens. Les théâtres de banlieue qui font chanter aux bergers et aux bergères des couplets du *Petit Duc* ou de *Madame Angot* ne connaissent plus guère l'éloquence des recettes.

Le retour à la vraie pastorale et aux airs délicieux de Saboly indique chez le public, un goût tout particulier et très délicat pour la poésie savoureuse du terroir.

C'est incontestable, le Félibrige a beaucoup contribué à l'éducation morale et intellectuelle de nos campagnes et de nos villes. C'est lui qui a rendu tout à fait littéraire le spectacle des *Pastorales* jusqu'alors simplement amusant et familier. C'est lui qui a rompu avec cette sotte manie de faire parler, dans nos pièces bibliques, les anges, les prophètes, les rois et en général tous les grands personnages, en langue française sous le naïf prétexte que cette langue convenait mieux aux gens *comme il faut*. Dans les pastorales félibréennes — c'est ainsi qu'il faut désormais les appeler — le Père Eternel et le Valet d'étable parlent le même harmonieux et pur provençal. *Lou Brés dè l'Enfant Jésu*, du père Xavier; *la Pastouralo*, du chanoine Mille; Paix et l'*Oulo d'Arpian*, de M. le docteur Chabrand, de Chateaurenard, composent trois œuvres d'une beauté plastique remarquable, d'un sentiment très haut et d'une originalité rare. La pastorale du chanoine Mille sera représentée, pour la première fois, à Graveson, dans quelques jours, et celle du docteur Chabrand, à Chateaurenard. Acteurs, décors, costumes, tout est fourni par ces charmantes localités voisines de Maillane. Il faut voir ces théâtres populaires dont le parterre est envahi de petites reines coiffées du diadème arlésien !

Elzéard Rougier.

BÉARN

Figures littéraires d'Aquitaine. — II. — *Adrien Planté.* — Président de la maintenance d'Aquitaine (école Gaston-Phébus), président de la Société des Amis des Sciences, Lettres et Arts de Pau, ancien maire et député d'Orthez, Monsieur Adrien Planté est par excellence le félibre d'action.

Par lui, par la ferveur de son enthousiasme pour les antiquités et les originalités du Béarn, le mouvement décentralisateur a pris dans cette province un essor et une extension remarquables. M. Adrien Planté a restauré les conférences de folk-lore aquitain, il a préparé et mené à bien le groupement de nos provinces pour une action de renaissance poétique, qui, sous sa direction, est en pleine prospérité.

Ses merveilleuses facultés d'organisation ne sont pas le prestige unique par quoi M. Planté conquiert et entraîne les énergies : il est aussi et surtout un apôtre de foi vive et communicative. Conférencier de très haut mérite, mettant au service d'une érudition profondément informée un séduisant talent de causerie, il prêche depuis des années la croisade provinciale et donne un magnifique exemple par les triomphes qu'il remporte en faisant resurgir devant ses auditeurs charmés la cour de Gaston Phébus et la cour d'amour de Marguerite de Navarre.

— « Nous voulons que revive notre langue, et qu'à nouveau elle vole de nos rivages jusqu'à la Crau... Nous la voulons avec soin maintenir, honneur du passé et de l'avenir, cette langue si douce, si vieille à la fois et si neuve, cette langue de nos mères aimées, cette langue de nos jeunes années qui enchante, depuis le berceau, notre vie et en laquelle nous avons exprimé nos mots d'amour... »

Ainsi en un enflammé poème dédié à Mistral, M. Planté indiqua son programe.

Ce professeur d'énergie provinciale est en effet doublé d'un poète de large inspiration et de merveilleux style. Les raffinés de parler béarnais qui eurent le bonheur de la lecture de ses trop rares pièces et de cette tant originale *Sent Pourqui dou Diable* regrettent que son ardeur de vulgarisation ait privé la littérature de Béarn d'une œuvre plus nombreuse.

Le nom de M. Adrien Planté est néanmoins assuré d'une lointaine gratitude auprès de la postérité : rénover son pays n'est ni moins beau ni moins utile que l'enrichir de volumes.

C'est ce que M. Planté a fait avec une modestie laborieuse et un courage persévérant.

Louis Latourrette.

GASCOGNE

L'Heure est grave. — En certains milieux très austères, au fond de la conscience des sages, les anniversaires privés ou généraux ne provoquent point de vœux, — on en sait la banale inanité, — et l'on se tait, méprisant les paroles oiseuses; mais, recherchant une à une les fautes du temps écoulé, prévoir et prévenir celles du lendemain devient le but de l'effort. Si nous tentions d'appliquer un instant ce système, nous les envolés, les emportés de l'existence? Peut-être nous serait-il révélé que nous sommes tous coupables de ce que souffre le pays, et tous engagés, dans notre infime mesure, à réparer ce mal, — à l'arrêter tout au moins. Dans les grandes villes de province nous sommes peut-être les mieux placés pour faire, sans illusion, cet examen sévère; le mouvement impulsif n'est jamais donné par nous, cependant notre vie personnelle est assez intense pour que nous constations dans quelle mesure nous subissons l'action réflexe de l'agitation centrale. Elle n'est pas toujours heureuse, cette action, et nous sommes trop préparés à la subir, pour notre plus grand dommage, par un phénomène assez nouveau, me semble-t-il, et singulièrement dangereux. Je crois bien, encore une fois, qu'il faut en accuser l'influence trop grosse de la presse sur les esprits faibles. « Toute puissance divisée contre elle-même périra », dit le Livre où depuis tantôt deux mille ans s'alimente la sagesse humaine; cependant, tout un siècle durant, parmi les cahots, les heurts, les chutes, nous vivions, en France, sur l'équilibre de trois ou quatre grands groupes politiques, de force et de valeur inégales, qui tour à tour ont tenté de donner leur mesure; nous sommes loin, très loin, désormais, de cette situation dirigeable encore. Il ne s'agit plus pour nous de division mais d'infinitésimales subdivisions; des épithètes qui ne devraient jamais effleurer nos esprits que dans le plus silencieux effroi, s'échangent entre Français; et ceux des villes d'intérieur ne peuvent comprendre à quelle intensité de souffrance atteint l'humiliation pour nous qui vivons dans les grands ports de commerce, mêlés d'étrangers, amis d'intérêts privés, mais hostiles au point de vue politique.

Reprenons-nous, de grâce. N'oublions pas que les cœurs droits ne se laissent pas entraîner par les erreurs d'esprit, que les bons citoyens sont toujours le grand nombre, que le patriotisme vibre dans toutes les sphères, des plus hautaines aux plus violentes. Ne s'éveille-t-il pas, en tout son enthousiasme, aux heures de danger? Pourquoi donc attendre cette crise douloureuse? Pourquoi la préparer, — inconsciemment peut-être, — mais sûrement néanmoins? Laissons passer la boue que nos ennemis tentent de grossir en torrent.

Ce n'est pas un vœu qu'il faut faire, c'est une résolution qu'il faut prendre.

Jol Rasco.

ALGÉRIE

Oran.

Le Monument de Sidi-Brahim. — Le 22 septembre 1845, le lieutenant-colonel de Montagnac quittait Djema-Ghazouat pour porter secours à des indigènes qui se disaient menacés par Abdel-Kader : il emmenait avec lui 350 tirailleurs d'Orléans du 8e bataillon et 60 chevaux du 2e régiment de hussards. Le 24, il tombait dans le piège que lui avait tendu notre perfide adversaire : la petite troupe était enveloppée par une nuée de cavaliers arabes. Le commandant des hussards, Courby de Cognord, tombait blessé sur le champ de bataille; de Montagnac était frappé mortellement. Après un combat de trois heures, dans lequel le carré des Français, comme un mur vivant, soutint les assauts de la cavalerie de l'émir, il ne restait plus que 83 chasseurs sous la conduite du capitaine Géreaux : la petite troupe se retrancha dans le marabout de Sidi-Brahim et repoussa pendant trois jours et trois nuits les assauts des ennemis ; mais sans eau, sans vivres, presque sans munitions, ces vaillants se décident à se frayer un passage, baïonnette au canon : poursuivis toute la journée par les Arabes comme par des chacals affamés, ils rallient la garnison de Djema-Ghazouat, mais il ne reste plus que 14 hommes vivants ! C'était un désastre, mais qui avait illuminé d'une auréole de gloire le drapeau national.

Un habitant de Mostaganem, M. Courserand, poursuivit pendant des années l'idée de faire élever un monument en souvenir de cette lutte épique; la souscription qu'il ouvrit fut enfin si fructueuse, qu'elle permit de faire appel au talent du sculpteur M. Dalou, et aujourd'hui une pyramide ornée des statues de la Gloire et de la France et portant en lettres d'or les noms de ceux qui ont pris part à ce combat mémorable, s'élève devant l'Hôtel de Ville d'Oran, au milieu des parterres fleuris de la Place d'armes.

L'inauguration du monument a eu lieu, le 18 décembre, en présence du gouverneur, M. Laferrière, du général de Ganay, des autorités civiles et militaires, des délégations du 8e bataillon de chasseurs à pied et du 2e régiment de hussards, venues exprès de la métropole, de deux survivants de ces inoubliables journées, l'ancien clairon G. Roland et le chasseur Pègues, de nombreux chefs arabes, accourus de toute la province pour témoigner de leur fidélité à la France, et de toute la population oranaise, dont l'enthousiasme était indescriptible.

Une telle cérémonie, empreinte d'une véritable grandeur militaire et d'un patriotisme fervent, ne peut que consolider notre domination dans l'Afrique du Nord.

Armand Mesplé.

L'ARMÉE

J'avais résolu de ne plus reparler de la justice militaire, et voici que j'y reviens encore.

Les tentatives dirigées contre cette institution essentielle se multiplient; elles se précisent sous la forme d'une foule de propositions de loi. La Chambre ne pourrait-elle abattre ce vent de folie en rejetant à des temps meilleurs tous ces projets malfaisants ?

Ce n'est pas le moment de toucher à la justice de l'armée, et d'ailleurs elle est bonne ; elle vaut l'autre; par certains côtés elle pourrait lui servir d'exemple. Je voudrais le montrer en détail, mais j'ai si peu de place ici qu'il faut bien me contenter d'un aperçu plus que sommaire. — Voyons, *grosso modo*, comment on juge un soldat :

Un fait délictueux quelconque vient de se produire au quartier. Le commandant de la compagnie se renseigne aussitôt et adresse un rapport au colonel. Le colonel procède à une première information et formule une plainte qu'il envoie au commandant de corps d'armée. Le général donne l'ordre d'informer, qui est adressé au commissaire du gouvernement et transmis par ce dernier à l'officier rapporteur. Celui-ci procède alors à l'instruction dans les mêmes conditions qu'un juge d'instruction.

En somme, avant d'en arriver là, l'affaire a été examinée par le commandant de la compagnie, *qui connaît le soldat* — et la justice civile ne présente pas cette garantie. Le capitaine n'a d'ailleurs aucune tendance à se mettre gratuitement sur les bras une affaire toujours désagréable. Le colonel, non moins ennuyé d'avoir à appeler l'attention sur le régiment pour un fait fâcheux, a examiné la chose à son tour et très souvent tout se règle par une punition qui peut être dure, mais qui évite au coupable la flétrissure d'un jugement public. Autre avantage que la justice civile ignore et qui vaut bien la loi de sursis.

L'affaire, si elle a continué sa marche, a été soumise à un troisième examen à l'état-major du corps d'armée. Elle a passé sous les yeux du commandant de corps d'armée. Cette procédure ne vaut-elle pas celle des tribunaux civils, sur laquelle elle est calquée ?

L'instruction terminée, le rapporteur adresse pièces et rapport au commissaire du gouvernement. Celui-ci les transmet, accompagnées de ses conclusions, au commandant de corps d'armée. Après une nouvelle étude de l'affaire faite à l'état-major, le général adresse au commissaire du gouvernement soit une ordonnance de non-lieu soit un ordre de mise en jugement. — On a trouvé exorbitant que le commandant de corps d'armée eût qualité pour arrêter l'affaire par une ordonnance de non-lieu. — Cela est indispensable dans certains cas et cela est d'ailleurs naturel. Le commandant de corps d'armée est impartial ; il n'est pas l'auteur de la plainte ; il a prouvé qu'il jugeait l'affaire sérieuse en donnant l'ordre d'informer. Enfin les tribunaux militaires ne statuent que sur l'action publique ; ils n'ont guère à traiter d'affaires d'intérêt privé, et la partie lésée reste toujours libre de s'adresser à la justice civile pour obtenir les dommages-intérêts que le Conseil de guerre n'a pas le droit d'accorder.

Mettons maintenant l'accusé en présence de ses juges. Il est assisté d'un défenseur qu'il a librement choisi et qui a reçu communication de *toutes* les pièces de la procédure.

Les six officiers et le sous officier devant lesquels il comparaît ont été pris par ordre d'ancienneté sur un tableau arrêté d'avance. Le droit de récusation serait donc un non-sens.

L'accusé est devant un jury d'hommes choisis, voués par profession à l'honneur et au devoir. — La justice civile lui donnerait-elle un jury de cette valeur ?

Ces juges occasionnels, saisis par la solennité de leur fonction, sont-ils moins épris de justice, moins humains, plus indifférents que les vieux juges civils dont c'est le fastidieux métier ? J'ose dire que quiconque les a vus à l'œuvre a emporté de la salle du conseil une profonde impression de respect.

Et l'audience — Elle se passe avec une dignité sévère qu'on ne trouve pas toujours ailleurs. A-t-on jamais vu chez nous de ces séances quasi-mondaines qui semblent de scandaleuses représentations judiciaires ? A-t-on jamais vu un président de conseil de guerre se jouer de l'accusé, faire de l'esprit à ses dépens, parader devant l'assistance?

Je ne dirai rien des débats. Ils ont lieu absolument dans le même ordre et dans les mêmes formes que ceux d'une cour d'assises.

Les débats terminés l'accusé est emmené, le conseil se retire et délibère, d'abord sur la culpabilité, puis sur l'application de la peine. La justice militaire n'admet pas qu'un déplacement d'une seule voix puisse suffire à faire prononcer la culpabilité. Il faut *cinq* voix sur sept pour déterminer la condamnation autrement dit il suffit de *trois* voix pour amener l'acquittement. — La justice civile refuse à l'accusé ette

garantie si libérale. Elle ne peut du reste l'accorder en raison du peu de sécurité que présentent ses jurys.

Il est des cas où le code militaire n'admet qu'une seule peine et pas de circonstances atténuantes. Nous n'acceptons aucune transaction morale avec certains crimes tels que le fait d'avoir porté les armes contre la patrie, d'avoir crié « sauve qui peut » sous le feu, d'avoir levé la main sur un supérieur dans le service... La justice condamne : le chef de lEtat fait grâce. Cela est dans l'ordre : justice stricte d'abord et pardon ensuite si les circonstances le permettent.

Au total et en fait la justice militaire est moins meurtrière que la cour d'assises et, quand il faut tuer, elle sait le faire sans avilir le condamné. Elle n'admet pas — contrairement à la jutice civile — qu'une condamnation à mort soit forcément infamante.

Et quelle différence dans l'exécution ! Du côté de la justice civile, le eondamné livré en spectacle à la scandaleuse curiosité de la populace, luttant contre les bourreaux, égorgé mécaniquement comme s'il s'agissait d'un animal... puis l'ignoble panier, le fourgon qui fuit vers la triste comédie de la fausse inhumation... La justice civile va cacher tout cela. Elle ne saura pas l'ennoblir.

Chez nous le soldat n'est pas touché par la main du bourreau. Il meurt dignement par l'instrument de mort qui l'aurait frappé sur le champ de bataille ; il se réhabilite presque toujours en montrant son courage. Tout se passe dans un grave silence. L'homme aura été respecté jusqu'à son dernier moment et les troupes émues défileront comme à la parade devant son corps non mutilé.

La justice de l'armée est parfaitement saine et belle. Saurons-nous la préserver des guérisseurs qui l'assaillent ?

Colonel X.

MARINE

La lecture du projet de budget naval pour 1899 a causé une amère déception à tous ceux qui, comme nous, s'attendaient à y trouver la traduction des sentiments de l'opinion publique au lendemain du sanglant affront de Fashoda. Pouvait-on supposer, en effet, que les rédacteurs de ce budget ne se mettraient point à la besogne sous le coup de la préoccupation exclusive d'une guerre possible, imminente, avec l'Angleterre? Non, évidemment. C'est, cependant, ce qui est arrivé.

Examinons, par exemple, l'annexe n° 6, dite *Etat H*, qui contient la liste des constructions neuves de la flotte à continuer ou à entreprendre l'année prochaine. Nous y trouverons les bâtiments ci-après indiqués :

1° BATIMENTS A CONTINUER

Les cuirassés d'escadre : *Charlemagne, Saint-Louis, Gaulois, Henri IV, Jénack Saffren*, dont le coût total est évalué à 158 millions ;

11 cuirrassés de croisière : *Jeanne d'Arc, Dupetit-Thouars, Geydon, Condé, Gloire, Dupleix, d'Entrecasteaux, Montcalm, Sully, Desaix* et *Kléber*, dont le coût est évalué à 221 millions ;

6 croiseurs de station : *Jurien de la Gravière, d'Estrées, Guichen, Chateaurenault, Piotet* et *Infernet*, dont le coût est évalué à 60 millions ;

10 contre-torpilleurs : *Durandal, Hallebarde, Fauconneau, Espingole, Pique, Epée, Framée, Yatagan, la Hère* et *Dunois*, dont le coût est évalué à 19 millions et demi ;

40 torpilleurs de différents types et d'une valeur totale d'environ 6.800.000 francs.

2 sous-marins : *Morse* et *Narval*, valant ensemble près de 1.300.000 francs ;

4 Avisos et canonnières de station : *Kersaint, Décidée, Zélée* et *Vaucluse*, d'une valeur d'environ 8 millions.

Ainsi donc, sur un total de 475 millions représentant la dépense engagée pour les bâtiments dont la construction est en cours, nous trouvons, en chiffres ronds :

379 millions pour 17 bâtiments cuirassés, ci	379.000.000
88 millions pour les croiseurs, contre-torpilles, torpilles et sous-marins, ci	88.000.000
Et 8 millions pour les bâtiments sans aucune espèce de valeur militaires, avisos et canonnières de station, ci	8.000.000
Ensemble :	475.000 000

2° BATIMENTS A COMMENCER EN 1899

1 cuirassé d'escadre, non encore baptisé, le A8, dont les devis ne sont pas encore définitivement établis ; coûtera 29 millions au bas mot ;

2 cuirassés de croisière, le C9 et le C10, du prix de 45 millions ;

2 croiseurs-estafettes, le H4 et le H5, du prix de 17 millions et demi ;

2 contres-torpilleurs, le M1 et le M9, du prix de 7 millions et demi ;

16 torpilleurs de différents types et du prix de 9 millions et demi ;

6 sous-marins, du type *Narval*, coûtant ensemble 4 millions.

Ainsi donc, sur un total de 101 millions et demi de construction neuve à entreprendre en 1899, nous trouvons :

67 millions pour 3 bâtiments cuirassés, ci	67.000 000
Et 34 millions et demi pour les croiseurs, contre-torpilleurs, torpilleurs et sous-marins, ci	34.500.000
Ensemble ;	101.500.000

Si, maintenant, nous réunissons les dépenses pour les navires à continuer et les dépenses pour les navires à commencer, nous trouvons :

446 millions pour les bâtiments cuirassés, ci	446.000.000
122 millions et demi pour un bâtiment de combat non cuirassé, ci	122.5000.000
Et 8 millions pour les bâtiments sans valeur militaire, ci	8.000.000
Total général :	576.500.000

L'administration actuelle de la marine ne saurait être rendue responsable de l'état des constructions en cours ; mais elle doit porter l'entière responsabilité du programme de 1899.

Pourquoi nous propose-t-on la mise en chantier d'un nouveau cuirassé d'escadre ? Est-ce qu'il n'y aurait pas un meilleur emploi de ces 30 millions ?

Quant aux cuirassés de croisière, nous les préférons sans doute à des

cuirassés d'escadre; mais des aviseurs-corsaires eussent inquiété l'Angleterre bien davantage.

Nos défenses mobiles sont dans un tel état (1) que le renouvellement s'impose de la moitié, au moins, de leurs éléments; enfin, les événements de la guerre hispano-américaine ont montré aux pires aveugles la nécessité d'une flottille spéciale pour la défense des colonies et des points d'appui de la flotte, et cette flottille est tout entière à créer. Dans ces conditions, nous nous attendions à la mise sur les chantiers d'une centaine de torpilleurs à construire dans le plus court délai (6 ou 8 mois), de façon à peser dès aujourd'hui sur les décisions de nos adversaires Or, l'*Etat H* nous apprend que la marine ne mettra sur ses chantiers, l'an prochain, que 16 torpilleurs en tout et pour tout. Bien pis : la construction de ces 16 bateaux exigera *trois ans!*

Nous espérions encore, après les expériences si concluantes de la *Dragonne*, que l'amirauté se lancerait résolument dans la voie des flottilles, et qu'elle nous donnera, enfin, cet aviso-mortier, à grande vitesse et à faible tirant d'eau, dont M. le lieutenant de vaisseau Duboc a montré la nécessité dans sa patriotique brochure, *le point faible de l'Angleterre*. Nous n'en trouvons pas trace au projet de budget. L'aviso-mortier offrirait, cependant, comme le torpilleur, le double avantage du prix relativement minime et d'une construction rapide.

Quant aux torpilleurs submersibles, nous nous féliciterions d'en voir 7 au programme, si nous ne remarquions qu'ils sont tous du type *Nerval*, lequel n'a pas encore été expérimenté, et qui ne le sera pas de sitôt, puisque son achèvement n'est prévu que pour l'an 1900.

Bref, à quelque point de vue qu'on l'envisage, le programme des constructions neuves de la flotte ne répond pas aux nécessités de l'heure où nous sommes...

Commandant Z.

(1) Nous affirmons, une fois de plus, qu'il n'y a pas dans nos défenses mobiles, 30 torpilleurs capables de tenir 20 nœuds.

COLONIES

20 décembre 1898.

Aux termes de la convention franco-anglaise du Niger du mois de juin dernier, il était stipulé que ladite convention devrait être ratifiée, dans un délai de six mois, par les gouvernements intéressés, sous peine de devenir caduque. Les six mois s'étant écoulés sans que la ratification soit intervenue, les journaux d'Outre-Manche se sont immédiatement emparés de la question. Constatant que, du fait de la non-ratification dans le temps prévu, les deux nations reprenaient leur liberté d'action, *La Pall Mall Gazette* insistait pour que l'on profita de la circonstance au point de vue de modifications à introduire dans les arrangements, de manière à accroître les avantages conférés à l'Angleterre. La clause concernant les enclaves qui nous sont accordées à bail sur le fleuve, devait, entre autres, être supprimée, de l'avis de l'organe londonien. D'autres journaux traitaient ce même sujet dans un état d'esprit identique, et parmi eux on peut citer *La Saint-James Gazette*, dont la conclusion était, que les Anglais se passeront très bien de la convention et qu'il y a lieu de se féliciter que, de la sorte, on soit autorisé à refuser à la France quelques-unes des concessions qui figurent au texte primitif du traité.

En fait, nos voisins se sont trop hâté de chanter victoire et, s'ils s'étaient mieux informés avant de parler, ils se seraient évité de montrer ainsi le bout de l'oreille. Le document dont nous parlons fixe bien à six mois le délai accordé pour la ratification, mais il reconnaît, en même temps, aux nations contractantes le droit de proroger ce délai pour une nouvelle période semestrielle, en cas de consentement des deux parties. Usant de cette faculté, notre ministre des Affaires Etrangères et l'ambassadeur à Paris du Royaume-Uni ont signé, le 8 de ce mois, un nouvel accord reportant au 15 juin 1899 l'expiration des délais de ratification, et la campagne menée par la presse anglaise se trouve ainsi sans objet.

Mais ce qui vient de se passer, appelle quelques réflexions. En

d'autres temps, c'est non en Angleterre, mais bien en France que l'on se fut réjoui de voir remise en question la convention relative au Niger. C'était, lorsque nous nous supposions assez forts pour sauvegarder les intérêts qui s'appuyaient sur notre bon droit. L'acte de juin 1898 ayant paru à beaucoup d'entre nous ne pas tenir un compte suffisant de ces intérêts et de ces droits, on pouvait espérer alors, que les choses se trouvant remises en question, les nouvelles négociations à intervenir nous seraient moins défavorables. Ces illusions sont hélas! dissipées aujourd'hui, et les évènements de ces derniers mois nous ont montré que la réalité était tout autre, et que nous ne nous trouvions pas, pour l'instant, en mesure de résister aux empiétements les plus brutaux et les moins justifiés.

Les Anglais, de leur côté, sont parfaitement édifiés sur notre situation. Mis en goût par leur succès de Fashoda, ils en sont à regretter le minimum de concessions qu'ils nous ont accordé au Niger, et c'est ce qui explique qu'ils se soient réjouis si bruyamment à la pensée que la convention de 1898 était devenue lettre morte. Tenons pour certain qu'au cas où de nouveaux pourparlers se seraient engagés, ils y auraient apporté l'esprit le plus cyniquement égoïste et le plus férocement intraitable : l'esprit éminemment national dans toute sa nudité. Ne nous disaient-ils pas dans leurs journaux qu'il nous faudrait renoncer alors à ces fameuses enclaves sur le Niger qui ne constituent pourtant que des trompe-l'œil pour la masse, les conditions du bail étant à ce point étroites et vexatoires, que rien ne sera plus facile à nos rivaux que de rendre illusoires les avantages commerciaux qui doivent censément en découler.

*
* *

Les chemins de fer sont aussi nécessaires aux pays pour prospérer que les jambes le sont à la créature pour se mouvoir. C'est donc vouer nos colonies à un échec certain, et faire en pure perte les dépenses que leur consacre le budget, que de ne pas les mettre en même temps à même de compléter leur outillage économique par un réseau de voies ferrées. Ces vérités ne sont plus guère contestées par personne, et pourtant on a entendu, l'autre jour à la Chambre, des orateurs (qui cependant ne comptent point parmi les anti-coloniaux) critiquer le projet de loi relatif aux chemins de fer de l'Indo-Chine et tenter de le faire repousser. Cela vient à l'appui de ce que nous écrivions dans un précédent bulletin sur les préoccupations actuelles des pays. Après la lamentable déconvenue que nous avons éprouvée sur le Nil et qui a révélé notre faiblesse aux moins clairvoyants, beaucoup de Français ont jugé qu'au lieu de nous éparpiller en lointains efforts aux colonies, il nous fallait

consacrer exclusivement notre activité, notre attention et nos ressources à amener la métropole à l'état de puissance auquel les sacrifices consentis donnaient le droit de la croire parvenue.

On doit objecter à cette opinion, qu'un pays forme un bloc qui ne se scinde pas, chacun de ses éléments jouant un rôle nécessaire dans les destinées finales. Non plus dans un corps constitué on ne peut, sans danger, arrêter la vie de l'un de ses organes. Puisque nous avons des colonies, il faut qu'elles suivent sans arrêt l'évolution progressive générale, car elles font partie intégrante du pays.

Voilà pourquoi le parlement a eu raison de voter les chemins de fer indo-chinois.

Mais, puisque nous parlons des préoccupations et des tristesses de l'heure présente, qu'il soit permis, en revanche, de maudir l'abominable politique qui nous étreint depuis de si longues années; cette politique qui, mettant au premier rang les misérables questions de portefeuille ou de mandat électif, a fait négliger, par ceux qui en avaient la charge, les plus précieux intérêts généraux. On ne saurait les juger trop sévèrement ni trop les maudir, car c'est à cause d'elle que le pays ne se trouve pas aujourd'hui dans la situation que lui mériterait la continuité de ses admirables efforts.

*
* *

Les « Délégations algériennes », que l'on nous représente comme la panacée aux maux de la colonie, ont inauguré solennellement leurs travaux le 15 décembre, en présence du gouverneur général.

Les dépêches nous disent qu'on a discouru et lunché.

Il faut attendre cette institution à l'œuvre pour se prononcer sur sa valeur et sur les effets qu'il est permis d'en espérer.

J. Bernard d'ATTANOUX.

CRITIQUE MUSICALE

LA BURGONDE

Le soir de la répétition générale de *La Burgonde*, à l'Opéra, le Président de la République a complimenté le musicien, M. Paul Vidal, de lui avoir donné l'occasion d'applaudir un *opéra français* sur la grande scène nationale. Et l'expression du chef de l'Etat était, non seulement un éloge très juste, mais aussi une définition précise de la courageuse et mélodieuse partition du jeune maître. C'est bien, en effet, un opéra français qui vient d'enrichir le répertoire du Théâtre Garnier et de renouer, après des années d'anarchie cosmopolite, la tradition chantante des compositeurs illustres du passé. L'accueil chaleureux du public, en donnant raison de triomphale manière aux affirmations catégoriques de M. Paul Vidal, peut désormais se proposer aux jeunes musiciens de notre pléiade comme un enseignement exemplaire et un encouragement à ne rien dénationaliser de leur génie originaire.

*
* *

Parmi les otages d'Attila, se rencontrent les fils des rois de Worms et d'Aquitaine, Hagen et Gautier, épris, tous deux, de leur compagne de captivité, Ilda, fille du roi des Burgondes. Leur querelle imprudente en présence d'Attila détourne l'attention du despote sur sa prisonnière et la lui fait remarquer pour la première fois ; il déclare alors brutalement que la vierge lui appartient, renvoie Hagen à Worms où il doit régner et offre à Gautier, dont il admire les qualités guerrières, une fête splendide, non sans lui avoir durement ordonné, de ne plus, désormais, songer à la Burgonde. Celle-ci, éperdue d'horreur, supplie le prince aquitain, qu'elle aime sans retour, de la soustraire au Barbare odieux. Avec la complicité de Pyrrha, favorite d'Attila, qui redoute

l'empire d'une jeune rivale, ils fuiront vers l'Aquitaine, durant l'orgie qui se prépare. Le plan, surpris par Zerkan, espion de Hagen, est dénoncé à Attila au moment où il vient d'être exécuté; à la poursuite des fugitifs il lance, avec ses meilleurs cavaliers, un guerrier inconnu, masqué, et qui s'engage, sachant les sentiers qui mènent en Aquitaine, à ramener vivants les deux otages. La seule condition que met à son marché l'inconnu est d'obtenir du Barbare la main de la femme qu'il désignera ; Attila le jure sur le talisman des Huns, le glaive-roi, dont la garde est confiée à la favorite, pour que le sang ne puisse jamais le souiller et compromettre ainsi les destins du maître du monde.

Les fugitifs, parvenus au bord de la Dordogne, se croient sauvés : ils n'ont plus que la rivière à traverser pour être sur le territoire aquitain; leur sécurité les attarde au charme des aveux, dans l'ombre des rives fortunées. C'est là que les surprennent les cavaliers de Bérik et le guide mystérieux qui les ramène au tyran. Dans l'exaltation farouche de sa joie, Attila oublierait le serment qu'il a fait si Zerkan ne le lui rappelait; il s'agit de donner à l'inconnu la femme qu'il aura choisie ; d'abord, il se fera connaître : c'est Hagen, roi de Worms, et il réclame au Barbare la captive même qu'il ramène, Ilda. Insoucieux de son parjure, Attila la lui refuse, l'épouse solennellement et envoie Gautier qui le brave au supplice. Saisi de remords Hagen, vole au secours de l'Aquitain et périt en le délivrant. Pyrrha achève l'œuvre de salut, donne asile au fugitif sanglant et pâlit tout à coup devant l'apparition tragique d'Ilda, tenant à la main le glaive-roi, rouge de sang jusqu'à la garde : elle vient de tuer Attila dont l'agonie se préoccupe surtout de cacher sa mort à ses peuples et de crier sa passion pour la meurtrière à qui il pardonne. Gautier et Ilda, tandis qu'expire le conquérant du monde entre les bras de Pyrrha, traversent le camp, protégés par le glaive redouté, et, sans être inquiétés cette fois, reprennent le chemin de leur patrie...

*
* *

Le drame de MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix est pittoresque, riche en couleur, d'une tenue littéraire dont il faut complimenter les deux écrivains de race qui l'ont composé. La langue lyrique en est harmonieuse et forte, humaine et pathétique, simple toujours. La trame, considérable, sertie de joyaux poétiques, diversifiée d'oppositions adroites, a pu, quelquefois, sembler décousue aux entr'actes et hâtive dans quelques parties; mais c'est une critique qui pourrait être faite à un drame littéraire sans musique; elle ne s'applique pas à un opéra où les anomalies du texte sont toujours expliquées par le déve-

loppement musical et abolies par les paraphrases lyriques de l'orchestre. Un reproche plus sérieux pourrait être formulé, au dernier acte : dans une scène, admirable d'ailleurs, entre deux drames qui se passent tous deux dans la coulisse, — à gauche, le mariage d'Ilda, à droite, le supplice de Gautier, — les explications sont données au public par Pyrrha et par Zerkan ; c'est toujours périlleux pour la compréhension parfaite de l'action, si les deux personnages n'articulent pas très nettement. Il est vrai que ce n'est pas le cas, à l'Opéra. Mais j'avoue regretter que le meurtre d'Attila n'ait point lieu en scène, au retour, par exemple, du bois sacré, où se sont unis Ilda et le Barbare. Enfin, pour terminer par un éloge, ces notes sur le poëme, très beau, très vivant, de MM. Bergerat et de Sainte-Croix, complimentons les auteurs d'avoir réuni les deux tableaux du premier acte qui, nécessitant un changement de décors, et un entr'acte de quelques minutes, exposaient à l'inattention du public les pages symphoniques délicieuses de la partition, et coupaient en deux, sans utilité, un acte d'action ininterrompue.

*
* *

M. Paul Vidal a écrit sa musique avec une telle indépendance de tout système préconisé ou combattu qu'elle le campe définitivement à la tête de nos mélodistes nouveaux ; il est probable que sa manière sera très discutée par les apôtres du symbolisme lyrico-psychique et les prophètes du galimatias orchestral à jet continu. Les éclectiques ou même, tout simplement, les juges de bonne foi ne pourront se défendre d'admirer l'incomparable maîtrise du musicien, son inspiration claire, l'abondance continue de ses trouvailles, destinées certainement à la popularité, et une virtuosité de manieur d'orchestre peut-être sans rivale aujourd'hui. Chacune des pages y révèle la préoccupation d'être conforme aux meilleurs documents qui se puissent recueillir ; le folkloriste unique qu'est M. Paul Vidal, — certains érudits et musicographes l'ont appelé naguère « un Gevaërt français », — s'est donné libre carrière partout où sa palette mélodique a demandé des couleurs archaïques, pittoresques ou locales.

La *Burgonde* est l'épanouissement définitif de son talent, l'aboutissement des phases qui l'ont, avec tant de logique, mené à la formule si nette qu'il réalise aujourd'hui. Paul Vidal, dès ses premières œuvrettes, avait créé un mode de pantomime d'une expression dont on se rappelle le succès ; les *Noëls*, *Pierrot assassin*, *Colombine pardonnée* attestaient son souci de ne pas se limiter à la traduction lyrique des états d'âme : le geste de théâtre, les physionomies successives de l'acteur le préoccupaient aussi et il les mettait en place, dans ses partitions en miniature, avec, déjà, un soin de dramaturge très com-

préhensif. Les *Mystères d'Eleusis* prouvent son érudition par l'heureuse application des règles antiques aux sentiments anciens des personnages ; il y manifesta sa virtuosité, la sécurité de sa science et une sorte d'excellence à évoluer avec harmonie entre les hypodoriens, les syntaxolydiens et les combinaisons phrygiennes qui n'avaient plus pour lui de secrets. Si je les évoque, avec, peut-être, plus de pédantisme apparent que de clarté, c'est que nous retrouvons tous ces modes de musée lyrique dans le ballet composite de la *Burgonde*, où ils jettent des apparitions polychromes d'un effet inusité. *Eros* n'eut pas, on se le rappelle, le succès qu'il méritait ; des évènements sociaux, des crises politiques, commerciales et même artistiques stérilisèrent cet effort, inoublié des musiciens. L'œuvre était spirituelle, alerte, d'une légèreté de touche comparable aux meilleures inspirations d'Offenbach et de Saint-Saëns. Elle est destinée à être reprise, sur une scène avisée, qui voudra restaurer l'opérette soignée en lui infusant des éléments verveux d'opéra comique.

Guernica ne fut jouée ensuite qu'à demi ; la première moitié de l'ouvrage, ridiculement tronqué et sans dénouement, eut un succès de curiosité que découragèrent aussitôt des incidents hostiles. L'alliance existait déjà, dans la partition de l'Opéra-Comique, entre tous les éléments de musicalité que Paul Vidal s'était forgés avec tant d'art ; le résumé de sa personnalité s'y affirmait vigoureusement. Une preuve en est dans l'essor de l'ouvrage intégral, restitué en ses cinq actes et tableaux, à travers les théâtres de province, où ses triomphes finiront bien par le renvoyer à Paris ; je note, en passant, le succès de *Guernica* à Bordeaux, où on la jouait pour la première fois le soir de la deuxième de la *Burgonde*.

Avec le recul grandiose de l'histoire et de la légende, la puissance orchestrale de l'Opéra, le prestige des superbes costumes de Bianchini, le cadre immense des forêts de Jambon et des palais de bois de Carpezat, la *Burgonde* est l'œuvre d'un maître ; aucune défaillance ne s'y est glissée ; elle demeure pathétique comme un fait-divers moderne ; mais, en même temps, elle atteint un sommet culminant de la musique par le charme intarissable de ses duos d'amour, la sauvage grandeur de ses développements touraniens, la majesté calme de ses chœurs où tant d'expérience le dispute à tant d'émotion mystique. Je connais la partition pour l'avoir écoutée vingt fois avant la première, à des répétitions, dans des foyers, au piano, à l'orchestre ; chacune de ces auditions a confirmé mes impressions et raffermi ma foi ; elle s'adresse au public français et sa vitalité lui assure mieux que des lendemains, — l'avenir ; mieux que l'estime des musiciens, — le succès.

En notre temps de transition lyrique, l'auteur de la *Maladetta* et de *la Burgonde* vient de faire un acte de courage et de résolution dont il fau-

dra lui tenir compte ; il est revenu, le plus possible, aux sources mélodiques d'autrefois. Il les a rajeunies, certes, de toute l'évolution qui s'est faite dans la science orchestrale et la simplification du théâtre au point de vue de la vérité et de la vie, le public lui donnera raison et ce sera peut être le premier pas décisif dans une voie nouvelle et traditionnelle à la fois, où nos musiciens, trop longtemps désorientés, retrouveront la suprématie incontestable de la mélodie française sur les mu-du monde entier.

Admirablement monté, préparé, joué et conduit, l'ouvrage a dû une large part de ses premiers succès à Mlle Bréval, touchante jusqu'aux larmes (Ilda) ; Héglon (Pyrrha) pathétique et si belle ; Sauvaget (Ruth) qui débutait ; à MM. Alvarez (Gautier), véhément, superbe ; Delmas (Attila), impeccable ; Vaguet (Zerkan), comédien lyrique parfait ; Noté (Hayen) à la voix puissante ; Bartet (Bérick), vigoureux ; à l'orchestre docile de M. Taffanel ; aux danseuses de M. Hansen ; aux soins somptueux et confiants de MM. Bertrand et Gailhard.

P. B. GHEUSI.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

C'est le nom et l'œuvre de M. Müntz qui dominent par ce temps de jour de l'an et d'étrennes. Ne le regrettons pas. Si nous sommes en décadence sur bien des points et si le byzantinisme sévit chez nous, avec fureur, du moins, les volumes de bonne année indiquent un progrès de la pensée française. Pourquoi, du reste, nous plaindre de nos discussions et pourquoi les étrangers nous les reprocheraient-ils ? Ce que je constate avec plaisir, c'est que nous restons par notre conversation et nos querelles, les maîtres de l'Europe. *L'Affaire* est là pour nous le prouver. Allez en Angleterre, en Suisse, en Russie, jusque dans les contrées les plus opposées en apparence, par les mœurs et les plus éloignés de nous, de quoi disserte-t-on partout ? Quand nous prenons du poison, le monde entier en veut prendre avec nous.

Donc, en France, s'il y a affaiblissement, tous les autres pays s'affaiblissent en même temps. N'est-ce pas une consolation? Mais les livres d'étrennes témoignent d'un sérieux qui n'est pas trop inquiétant, puisque s'il marque à la fois une culture plus forte, il n'exclut ni l'art divin, ni le sentiment de la grâce. Aussi le grand succès est-il pour M. Eugène Müntz, qui nous donne, cette année *Léonard de Vinci*, après nous avoir fourni l'année dernière *Florence et la Toscane.*

Mais je ne m'attarderai pas à la description du nouveau livre de M. de Müntz, dans cette chronique fort différente de la bibliographie. C'est à l'auteur même, c'est à son œuvre que je veux m'attaquer. Il dépasse, comme Saül dépassait toute l'armée d'Israël, l'armée des écrivains qui fournissent des livres d'étrennes, précisément parce que ses pages n'ont pas été spécialement composées pour la circonstance et qu'elles tiennent à toute une œuvre exquise et forte.

Je songeais à lui, quand j'avertissais les jeunes gens — un peu naïfs — dont on sollicitait le suffrage pour l'élection d'un prince des prosateurs. Ils ignoraient les philosophes et les historiens, tout entiers aux faiseurs de chroniques, aux mauvais fabricants de livres hybrides sans large composition, et même sans composition aucune d'où la pensée, le savoir et même la véritable beauté sont absents. A quelle génération nous avons affaire, le scrutin l'a nettement démontré.

Personne n'a élu M. Albert Vandal, un historien de race, personne n'a mis en avant le nom de M. Eugène Müntz, dont l'œuvre considérable fait l'admiration des savants et les délices des lettres. Quand j'ai vécu un peu dans l'atmosphère chargée de miasmes, que j'ai respiré l'air poussièreux et malsain de la littérature contemporaine, que j'ai, par métier, empli mes yeux de laides visions, que j'ai passé quelques heures parmi tous ces contorsionnés et tous ces niais prétentieux, j'aime à me plonger dans un bain régénérateur. Je reprends nos classiques ou je m'enfonce dans la lecture de M. Müntz, dans ses pages sur la *Renaissance italienne*.

Pourquoi a-t-il choisi cette époque ? Pourquoi s'y est-il exclusivement cantonné ? Ne nous apparaît-il pas comme enfermé dans cette prison de beauté et d'art radieux, et dans l'impossibilité d'en sortir ? Heureux internement pour l'esprit ! Du reste, quelle large place est concédée au prisonnier ! Ce qui a poussé M. Müntz vers la *Renaissance italienne*, ce n'est pas un accident fortuit, une rencontre dans la vie, un livre ou une gravure, ou un tableau tombé sous ses yeux, c'est son tempérament même. Que devient ici l'atavisme ? Que devient la loi, fatale dit-on, de l'hérédité ? M. Müntz a constaté que son Léonard de Vinci y échappe totalement. Né en 1452, dans un milieu bourgeois, d'un notaire et d'une paysanne, Léonard n'était pas du tout prédisposé par la race, à la vocation d'artiste. Après lui, sa famille ne compte que de simples cultivateurs. Aussi nous apparaît-il, isolé, seul des siens, sans préparation héréditaire à sa grande destinée. « O vanité des théories de Darwin et de Lambroso, écrit justement M. Müntz, quel défi l'apparition des talents ou des génies ne vous jette-t-elle pas sans relâche ? » Sages paroles ! Mais ces théories ont été émises par des esprits absolus, que certaines études n'ont pas nuancées, et qui ont véritablement trop ignoré l'histoire et les fines pesées de la critique. Même quand ils sortent des lois générales et qu'ils examinent des cas particuliers, les médecins, ou les criminalistes nourris de sciences naturelles, ne présentent aucune sécurité. M'ont-ils déclaré quelqu'un atteint d'aliénation mentale ? Je doute jusqu'à ce qu'un moraliste, ou un historien, affiné par la critique et par les subtilités, m'ait donné son opinion.

Aussi suis-je de l'avis de M. Müntz, lequel est plus apte que Darwin à formuler ou plutôt à déclarer impossibles les théories absolues. Mais j'en reviens à lui-même. D'origine alsacienne, il ne pouvait étudier cependant et aimer que la radieuse Italie et sa *Renaissance*. Sans doute l'art allemand et l'art flamand ne lui sont pas indifférents. Mais ce qui l'attire souverainement, ce qui a fait l'objet de sa constante passion, c'est l'Ombre, c'est surtout Florence et la Toscane, et la cour des Médicis.

Encore une fois, et voilà ce qui devrait troubler profondément un Darwiniste ou un disciple de Lambroso, ce n'est point, grâce à une

circonstance fortuite, à une apparition inattendue sur sa route, qu'il doit sa grande ferveur. On ne le conçoit pas s'occupant d'autre chose et vivant d'une autre vie. Chez lui, rien de l'homme du nord, aux rêves infinis mais cachés. Il est tout flamme. Tout rayon l'attire, toute fleur l'enchante. Il va sur toutes, non toutefois torrentiellement, mais doucement, en connaisseur et en artiste, buvant tous les sucs délicieux, aspirant les gouttes de rosée matinale ou les exhalaisons des midis. Où peut-il apercevoir un pétale rose ou blanc sans avoir l'envie d'y faire une pose légère ou un rapide effleurement ?

Telle la nature entrevue de M. Müntz, voilà ce qui le destinait, malgré ses origines, à goûter, par dessus tout, les merveilles de la brune Italie, et à choisir pour objets de ses travaux — j'allais dire de ses amours — la Renaissance de là-bas, si lumineuse et si fine. On parle de l'art français, on s'est enthousiasmé pour lui, on a voulu le placer au premier rang, à une date où le patriotisme était plus à la mode que maintenant. Ne médisons pas de notre sculpteur du moyen âge. Elle a l'expression, elle a le symbole profond. Mais c'est à la vie divine, à la fleur en bouton visible et épanouie, à la Renaissance italienne que devait, par son essence même, s'attacher M. Müntz. Loin de Luther et de Bucer, il n'accuse pas la cour romaine d'idolâtrie, à cause de son amour pour l'antique ressuscitant sous le soleil italien. Lui-même, d'une volupté si idéale et si fine, d'un sens si subtil, n'est-il pas un idolâtre, un païen ? Est-ce que le protestantisme froid l'a touché ? Est-ce qu'aucun puritanisme a atténué son culte pour la beauté ? Les belles dames de Florence, les lumineuses figures des artistes du XVI[e] siècle et de la fin du XV[e], jeunes filles délicates, veuves opulentes et superbes, joliment habillées, voilà sa Bible, voilà sa loi et ses prophètes.

Peut-être aussi la *Renaissance italienne* l'a-t-elle conquis tout entier, non seulement par ses tableaux, par ses créations d'art, parce qu'elle donnait en sculpture et en peinture, mais par la vie réelle qui souriait sous le ciel italien à la belle époque. C'est le coin du monde où l'on a le plus aimé. Jamais il n'y eut autant d'ardeur amoureuse, de fines et profondes tendresses, que dans l'Italie du XVI[e] siècle. Regardez ces femmes, reproduites dans les livres de M. Müntz. Pas un trait du visage qui ne respire et n'appelle la passion ; pas un détail de costume qui ne soit inspiré par l'amour, ou qui n'ait été mis là pour l'inspirer.

Le nom de M. Müntz restera attaché à *Renaissance italienne* ; on ne pourra penser à elle sans penser à lui. Quelle récompense du labeur ! et d'une vie consacrée pleinement à la science et à la beauté !

E. LEDRAIN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

LE « NOUVEAU-THÉATRE »

Un jeune artiste de talent et d'initiative que nous avons souvent applaudi à l'Odéon et qui participa à la création des « Samedis populaires poétiques », M. Paul Franck, a ouvert, il y a quelques semaines, une nouvelle salle de spectacle régulier, le « Nouveau-Théâtre ». Il va de soi que le répertoire se composera principalement d'œuvres de jeunes. Ces sortes d'entreprises ont réussi, elles s'imposaient puisque les théâtres consacrés se refusent soit à tenter des pièces qui sortent des formes attendues, soit à essayer des signatures encore mal connues. L'éclectisme de M. Paul Franck nous est une garantie de l'intérêt de sa campagne.

Après le *Rembrandt*, de MM. Josz et Dumur, qui nous raconte la vie du peintre au moyen de visions documentaires, animés du prestige de l'histoire et de la poésie des réalités qui ne sont plus que dans la mémoire et dans l'admiration des postérités, le Nouveau-Théâtre nous a donné *Aux Courses* de M. E. Veyrin, le vigoureux et ardent auteur de la *Pâque socialiste*. C'est un mélodrame de forme rajeunie, expurgé de romanesque. La Providence n'y joue plus aucun rôle, la réalité la remplace, sans plus rien atténuer ou corriger. Cela est donc très noir. M. Veyrin ne nous a pas ménagés, il affronte courageusement la sensibilité des nerfs du spectateur. Il ne s'est pas assez soucié du degré de résistance de ces nerfs. Le drame est un défilé de tableaux, la dégringolade d'une famille d'ouvriers dont le chef parie aux courses, vole les économies de sa femme, et dans l'infortune perd les énergies qui sauvent de tout malheur. Le défilé de cette misère croissante, fatale, que rien n'arrêtera dans sa marche vers le suicide et la folie, est des plus dramatiques. Le fait-divers se présente dans sa nudité, dans sa sobriété voulue de détails. Cela est affreux à voir, et volontiers, à certains moments d'intensité trop cruelle, on fermerait les yeux, on souhaiterait de ne pas entendre les paroles déjà annoncées par ces figures hâves, par ces guenilles, par

cette gesticulation de désespoirs. Assez, assez, se dit-on ; et cependant on regarde et on écoute. C'est que de toute cette horreur, une beauté se dégage, quelque chose qui touche, c'est l'humanité du triste héros de ce drame. Il rappelle le célèbre Coupeau de l'*Assommoir*. Mais il se distingue de lui en ce qu'il n'est plus, pour ainsi dire, un simple élément d'expérience, une métamorphose progressive d'un être considéré comme une brute inconsciente, pâte molle et insensible que façonne le malheur. Antoine Gautier, de *Aux Courses,* reste au contraire profondément humain dans l'inconduite et dans ses actes criminels. Il n'est point une machine, il est un homme doué de sentiments, de bonté, de tendresse, et si bas qu'il tombe, ses facultés persistent. Il aime ceux qu'il voue aux pires accidents de la misère, l'honneur ne s'éteint pas en lui, il a au contraire des réveils, de plus en plus courts à mesure que s'avance la désorganisation, mais ce n'est pas seulement une succession de tableaux réalistes qui passe devant nos yeux, nous assistons aussi à l'agonie d'une âme dont la forme se dégage de ce drame sombre, domine la matière, l'imprègne d'esprit.

Madame Tessandier est tout à fait admirable dans le rôle de la femme de l'ouvrier, affolée de la douleur d'entendre ses petits crier la faim. Il faut également louer MM. Germain, Salhincour, et Mademoiselle Maud Amy, très simple et très poignante.

La Briguedondaine, de M. Henri Pagat, est la dernière pièce montée par le Nouveau-Théâtre et actuellement en représentations. M. Henri Pagat est un courageux. Mais à l'encontre de beaucoup d'audacieux qui cassent les vitres parce que cela fera du bruit et que le badaud s'arrête toujours là où il y a esclandre, il emploie son courage à la défense de la raison, du bon sens et de la logique. Des gens, dans l'histoire, ont été conspués, martyrisés et mis à mal, qui n'en avaient pas fait davantage. Leur crime consista dans leur fermeté et dans l'énergie, insistante ou spirituelle, dont ils soutinrent leurs convictions. La conviction est rare en ces temps, elle ne se fonde que sur des assises inébranlables, sur des faits que contrôlent le raisonnement et l'expérience. La sensibilité excessive qui est la marque générale de l'art nouveau, rend difficile une semblable sécurité. Une opinion est brillante, elle paraît inédite, elle fronde, elle a des airs de menace, on la suit immédiatement sans trop s'inquiéter d'où elle vient, quoi la motive, l'excuse, l'impose, ni où elle va.

Une autre se présente, contradictoire mais batailleuse aussi, on quitte la première pour la seconde. Tel, Gavroche suivant un régiment, l'abandonnera soudain pour se mêler à l'émeute, et vice versa. On volète de la sorte, de branche en branche, à travers les rameaux complexes dont l'ensemble constitue la pensée moyenne et générale du temps ou de la race. Rarement l'auteur songe à étudier le sol où plon-

gent les racines et les conditions d'harmonie nécessaires à l'équilibre humain et social.

M. Pagat appartient au petit nombre d'écrivains qui, avant de faire œuvre d'artistes, se soucient de compréhension, d'intelligence, de bonne foi et de sagesse. Dans un roman, *Les Funérailles de l'Argent*, il a franchement combattu les doctrines socialistes aboutissant au collectivisme et aux aspirations à tout système de partage arbitraire. Aux doctrines bavardes, vides encore de réalités, il oppose sa conviction que les faits sont infiniment respectables, qu'ils sont les ordres exécutés de la loi occulte qui dirige les sociétés et qui est moins la servante des idées que leur inspiratrice. L'idée mène le monde, mais à la condition que cette idée exprime la volonté latente de ce monde. A toute théorie, dont l'application est toujours possible sans qu'en soit prouvée la nécessité, il faut que réponde, comme l'objet au vocable qui le désigne, un mode naturel de réalité évidente.

Or, il ne semble pas à M. Henri Pagat qu'il en soit ainsi, par exemple, pour le suffrage universel, la grande œuvre politique pourtant de ce siècle. M. Pagat écrivit donc *La Briguedondaine*, c'est-à-dire la brigue électorale avec ce qu'elle comporte dans ses moyens, de falot et de frivole. Ce qui le frappe, c'est l'indéniable disconvenance entre l'élu et l'électeur. Suffrage universel implique l'idée du peuple qui vote, du troupeau mêlé de gens incultes, absorbés par leur tâche quotidienne, fort peu renseignés au delà de limites très proches d'eux, et qui élisent un citoyen. Ils ne sont certainement pas plus bêtes que d'autres ni surtout qu'on le croit, mais leurs facultés sont nécessairement localisées sur certains points et sans extension possible. S'ils élisent, s'ils choisissent, il leur faut donc réfléchir, apprécier, peser, prendre à gauche ou à droite? Mais ils ne peuvent, en bonne conscience, accomplir cet acte cérébral que dans l'étroit domaine où ils sont confinés. Les généralisations, les hautes pensées, les arguties de l'économie politique leur échappent. Ils ne connaissent que l'immédiat, le particulier, ce qui les touche journellement et dont ils peuvent causer avec sens et fruit. C'est donc un des leurs, un semblable, un agriculteur, un tâcheron, un artisan, qu'ils vont nommer, afin de concréter dans une personne en qui ils ont foi, la somme des idées un peu générales dont ils sont capables. La logique l'exigerait. Mais l'élu sera de race bien différente, il n'appartient pas au cycle de ceux qui votent pour lui, il ne connaît rien de leur âme, de leurs sensations, de leurs formes d'esprit. Il est à l'autre bout de la société, là où le dilettantisme énerve le caractère et dissout le bon vouloir humain. M. Pagat, dans son candidat, nous représente un type assez répandu, qui est le raté, littérateur avorté, poète aux ailes de papillon trop frêles, homme d'esprit au demeurant, fort doué par la fortune, porteur d'un nom à particule et en qui, après que la preuve de

l'incapacité fut faite, survivent cependant des prurits d'ambition. Il a tout essayé, il a échoué partout. Il serait peut-être sur le point de mettre bas les armes et de rentrer paisiblement au foyer, où la tendresse d'une épouse fidèle, la lecture de bons auteurs et la fumée de cigares fastueux atténueraient son remords d'être un impuissant. Mais il songe qu'il a oublié la politique ! Il peut être député, ministre, représenter tant de milliers de citoyens ! Il peut être quelque chose. Le difficile sera le rapprochement entre ces deux éléments lointains : le candidat raffiné, l'électeur grossier. Dans la réalité, le marché se fait à l'aide de mensonges, de bassesses, de duperies, etc. M. Pagat n'a pas voulu nous assombrir. Il s'est contenté d'être gai. Aux paladins anciens, partant pour quelque entreprise d'éclat, le roi ou le prince promettait la main de sa fille pour prix de la réussite. Le Suffrage Universel, moins poétique, impose au candidat de la *Briguedondaine*, en échange de son concours électif, l'amour de la plus affreuse maritorne de la circonscription. Aime-la, subis ses caresses, et tu seras député. Le candidat hésite, puis se résigne. C'est une farce, mais M. Pagat pense que le mal est plus grave ; il nous le laisse entendre, en riant et en ridiculisant les êtres.

Mademoiselle Basset est tout à fait remarquable dans le rôle de la maritorne, qu'elle joue avec une bonne humeur et une hardiesse très conformes à la conception générale de la pièce.

LE DIVORCE

Le théâtre, écho des revendications sentimentales et sociales, le réclama jadis. Regrette-t-il sa victoire ou ne savait-on pas à l'avance que même les plus sages et les plus justes législations n'ont qu'une bien faible part dans l'augmentation du bonheur humain. La meilleure des lois sera aux maladroits qui ne savent pas s'en servir, non une sauvegarde, mais un instrument de suicide.

C'est ce que veut dire au fond M. Brieux, dans le *Berceau* que joue la Comédie-Française. Un couple qu'avait formé un amour mutuel, se désunit brusquement, sur un prétexte qui a sa valeur, mais en réalité sans raisons sérieuses, puisque après la séparation subsiste chez l'époux lésé, de la tendresse pour l'autre époux, coupable. La faute a été une infidélité de l'homme. Elle peut, si la victime est une sentimentale, une femme d'imagination et d'excessive sensibilité, elle peut suffire à la désillusionner à jamais. La faillite d'un rêve chez certaines natures d'élite, c'est la mort de l'âme. Ici, ce n'est pas le cas. L'héroïne du *Berceau* est piquée, froissée, gênée dans son amour-propre, elle souffre à la vérité, mais le jour où elle revoit son mari, son premier, — car elle a convolé en secondes noces, fort imprudemment, — elle se jette dans

les bras de cet homme, sans réflexion, sans souvenir, naturellement et suivant l'habitude ancienne qu'elle contracta près de lui, durant trois ou quatre années de passion ardente, non éteinte par l'éloignement et le changement de mari. Il est vrai que M. Brieux nous montre cette réconciliation de fait à peu près au berceau de l'enfant que les soins et les veilles des ex-époux ont arraché à la mort. L'enfant, gage d'un amour premier, a fait le miracle. Est-ce très juste ? Pour une mère, l'enfant, c'est son enfant à elle, non l'enfant commun à deux êtres. Il est fait de sa chair, de sa tendresse, nourri de sa substance, elle l'abstrait de toute participation étrangère, de celle du père même. Le petit être est son bien exclusif, et si elle en aime le père, ce n'est pas en tant que père, qualité qu'elle néglige, qu'elle nierait au besoin, mais comme homme, comme époux et amant. Ainsi dans le *Berceau*, qui réellement ne traite que du danger de divorcer à la légère. La leçon n'en est pas moins à écouter.

Semblable aventure menace la *Georgette Lemeunier*, de M. Maurice Donnay, au Vaudeville. Elle aussi est trompée par son mari qu'elle adore. Elle se croit trompée, du moins, elle ne l'est pas en fait, mais ce n'est pas la faute du mari qui, voulant consommer l'adultère, n'a pas encore réussi. Georgette veut divorcer. D'ailleurs, elle continue d'aimer son mari qui n'a pas cessé de l'adorer. Selon l'expression de l'argot courant, très employé par les héros de M. Donnay, ils vont commettre la grande gaffe. Ils s'arrêtent à temps, sans qu'il soit besoin d'un berceau et d'un enfant malade pour les jeter dans les bras l'un de l'autre. Ils s'aiment quand même, ainsi que dans le *Berceau*; qu'ils restent donc ensemble, avec une indulgence réciproque pour leurs fautes, avec la résignation à la souffrance, si elle n'est pas assez forte pour changer leur amour en haine.

Jules CASE.

SCIENCES

Nous étions conviés ces jours derniers à l'inauguration du « Théâtre de la Nature » et à la première représentation d'un spectacle en trois parties et dix-huit tableaux intitulé *La Création du Monde*. Les auteurs sont MM. Guillaume Meyer et J. de Saint-Mesmin ; la mise en scène est de M. Krantz et M. Emile Archainbaud dirige la musique qui, en sourdine, constitue comme un décor acoustique en harmonie à chaque moment avec les scènes qu'on a sous les yeux.

La tentative est de celles qui rencontreront toujours très chaudes nos plus vives sympathies, parce qu'elles doivent selon toutes les probabilités,contribuer à concilier à l'idée de la science un nombre toujours plus grand de bonnes volontés. Nous fûmes exact au rendez-vous, et ce que nous avons vu nous a semblé assez intéressant pour qu'il y ait certainement lieu d'en entretenir un moment les lecteurs de *la Nouvelle Revue*.

Suivant l'ordre du programme, on a d'abord fait passer devant les spectateurs des tableaux concernant des phénomènes astronomiques, et sans les décrire tous, nous mentionnons le premier de la série comme remarquablement réussi. Il est relatif cependant à une vraie banalité : *Le lever de la lune par une belle nuit;* mais il présente le phénomène si connu dans des conditions qui en font vraiment un chef-d'œuvre. Le décor nous transporte sur un sommet alpin ; la neige couvre le sol qui, cependant, émerge par place de la couche floconneuse sous la forme d'aiguilles sombres ; le ciel est criblé d'étoiles mais la nuit s'étend sur toute la nature. Au bout d'une des aiguilles les plus hautes, se fait sentir bientôt une faible lueur qui grandit rapidement ; puis le globe lumineux de notre satellite laisse voir son bord ; il se dégage et bientôt monte rayonnant dans le ciel au-dessus de la montagne maintenant très éclairée d'une lumière aussi limpide que froide. La ressemblance avec la réalité est aussi complète que possible et les applaudissements

ont été unanimes. Nous aurons tout à l'heure comme complément et aussi comme contraste un aperçu du spectacle dont jouiraient (s'il y en avait) les habitants de la lune quand la terre, grosse planète, se lève de même à l'horizon et on doit féliciter les auteurs du soin qu'ils ont apporté dans l'exécution de leur œuvre. Il était facile, en effet, de tomber dans le ridicule à l'essai de pareille entreprise; ils s'en sont très bien tirés et on remarque une foule de détails dont la réalisation a dû être fort difficile et suppose une étude très approfondie du sujet. La même remarque et les mêmes éloges s'appliqueraient à « Jupiter vu d'un de ses satellites, » et cependant on peut se demander s'il est bon, au point de vue de l'instruction de la jeunesse, de matérialiser aussi nettement des notions qui, pour une grande part, sont essentiellement hypothétiques. Nous avons vu le sol de ce satellite jovien couvert d'une luxuriante végétation poussant au bord d'une pièce d'eau et comprenant des lianes et des essences tout à fait comparables à celles qui composent nos forêts vierges dans les pays tropicaux. Est-ce réellement ainsi qu'est constitué le sol et que se présentent les *paysages* de ce globe si lointain de nous? Rien, absolument rien ne nous autorise à l'affirmer et les amants de la vérité scientifique ne sont pas bien sûrs qu'il n'y ait pas d'inconvénient à semer dans les jeunes intelligences des idées aussi gratuites. Je crois que la critique est d'autant plus légitime qu'il ne manque assurément pas de sujet à l'égard desquels nous sommes assez renseignés pour n'offrir, avec les apparences de la nature elle même, que des représentations exactes.

J'en dirai autant du tableau très compliqué et très laborieusement combiné qui ouvre la deuxième partie du spectacle, intitulée *La Naissance de la Terre*. Le programme annonce ce tableau sous le titre de : *Le chaos; les vapeurs cosmiques; la condensation terrestre; formation de l'Océan*. Au lever du rideau le fond de la scène est presque uniformément gris et par un système très simple de voiles transparents glissant les uns derrière les autres, il donne le sentiment que cette grisaille est due à une vapeur ou à une fumée. Peu à peu cela se débrouille et celà se colore; le rose puis le rouge deviennent progressivement prépondérents et à la fin on croit distinguer comme une pleine mer de feu sous un ciel incandescent. Tout cet ensemble a dû donner beaucoup de travail à ses auteurs et on a quelques scrupule à le critiquer; et cependant on est forcé de s'avouer que cet amas inextricable d'objets vagues donnant une sensation confuse est tout à fait inutile et ne peut rien procurer à personne, sinon une idée malgré tout trop précise de quelque chose sur quoi nos hypothèses n'ont pas de prise. On ne peut même pas insinuer que les choses ont bien pu se passer comme on nous les montre car cette assertion ne veut rien dire et le mieux est certainement de passer sur l' « époque chaotique » en y insistant le moins possible,

Mais par exemple nous n'avons que des applaudissements à donner à tous les tableaux suivants. La forêt houillère composée surtout de troncs majestueux de *Lepidodendrées* qui détachent leurs ramures écailleuses sur un ciel d'une admirable luminosité; même le panorama sous-marin de l'époque cétacée avec de jolies transparences aqueuses; la vue d'un site montagneux à l'époque des habitations lacustres; l'aurore boréale dans les déserts glacés de l'inlandsis groënlandais; les chutes du Missouri; les canions de Colorado sont de toute beauté et l'assistance allait, sans exagération, d'émerveillements en émerveillements.

Mais il faudrait un complément à cette magnifique exhibition de décors à transformation dont chacun représente un trésor artistique en même temps qu'un chef-d'œuvre de machinisme; il faudrait une explication, car le public non préparé n'y comprend rien absolument et s'en va de cette séance, qui devrait être si instructive, avec un simple éblouissement — et des envies de comparer l'auguste Nature à une espèce de Loïe Fuller plus en grand.

Je sais bien qu'un conférencier a eu la prétention d'expliquer le but du théâtre nouveau et même de paraphraser le sujet des décors, mais ce causeur, bien qu'il ait commencé par nous informer « qu'il a un véritable don pour plaire aux auditeurs », a surtout fait preuve d'une remarquable incompétence sur les sujets à démontrer. Je ne savais qu'on put être si ignorant et en même temps si absolument inconscient de son ignorance. Dans un langage dont la science, même la plus élémentaire et la moins guindée ne saurait s'accommoder, il a avoué qu'il « *n'est pas très calé* » sur ceci ou sur cela et il a cru se rattraper en faisant force allusions politiques, en risquant des anecdotes plus ou moins grivoises sur le mariage du soleil avec la lune, sur les œillades que pouvaient échanger les « pieuvres » et les reptiles de l'Océan cretacé; — en supposant aussi des luttes entre des êtres qui n'ont jamais été contemporains, par exemple entre l'homme des habitations lacustres et.... les mastodontes!

Eh bien ce n'est pas du tout ce genre « d'explications » qu'il faut et je le dis d'autant plus énergiquement que je trouve l'entreprise de MM. Meyer et de Saint-Mesmin des plus intéressantes, que je souhaite son succès et que je la sens perdue d'avance si elle continue dans la voie où elle s'est engagée le premier soir. Il faut aux décors ajouter un livret, mais un livret qui soit en harmonie avec eux; qui fasse ressortir leur valeur; qui montre la science digne de l'admiration des hommes et qui se garde du ton de la « blague » dans un domaine où il est inconvenant. Il faut que ce livret soit savant, mais il faut en même temps et d'une nécessité égale, qu'il soit essentiellement aimable, spirituel, avenant en un mot, et attirant, afin que tout le monde, les enfants et même les femmes du monde qui d'ordinaire aiment tant se calomnier elles-

mêmes en se déclarant incapables de comprendre les notions les plus simples, éprouvent une grande surprise qui sera en même temps une grande joie en voyant les idées générales apparaître claires devant leur esprit. Ah ! que ce beau décor du Vésuve, convenablement commenté serait décisif, pour enseigner, surtout sous le pittoresque couvert du récit bien fait du drame de Pompéï, les choses les plus fondamentales de l'activité terrestre ! Combien le paysage lunaire si lumineux et si exact, serait favorable à quelques mots sur l'économie et sur la vie des astres ! Combien les autres tableaux prêteraient à des développements d'ailleurs très sobres, d'un intérêt palpitant et sensible, je le répète, à tout le monde !

Que MM. Meyer et de Saint-Mesmin apportent leurs soins à la rédaction d'un livret et qu'un homme expert dans l'art de la diction le débite au bon moment et le succès si désirable de leur belle œuvre est assuré.

Stanislas MEUNIER

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Librairie Hachette. — *Seulette*, par M. Pierre Maël. Seulette est l'histoire d'une fillette de 10 ans, arrachée au naufrage par un brave homme qui vit en solitaire au bord de la mer. Celui-ci fait adopter l'enfant par une vieille parente à lui, qui l'élève en demoiselle. Mise au couvent, elle ne peut s'y souffrir, s'en échappe, court la campagne et est recueillie dans une ménagerie ambulante.

L'intérêt de l'action, la grâce du sujet et la fraîcheur du style font de ce livre un véritable trésor pour les mamans.

Trois ans de luttes aux déserts de l'Asie, par M. le Dr Sven-Hédin. Ouvrage traduit du suédois par Ch. Rabot.

Le célèbre explorateur suédois, le Dr Sven-Hédin, accomplit, de la fin de l'année 1893 au début de 1897, un voyage des plus dramatiques et des plus variés *à travers les glaces et les sables de l'Asie centrale.*

Aucun roman, si mouvementé soit-il, n'égale par l'intérêt, l'aventure extraordinaire de ce voyage aux péripéties si diverses, chez les populations de l'Oural, chez celles de la Chine et chez les peuplades plus ou moins organisées du centre de l'Asie.

L'Alsace, par Charles Grad. « Enfant, dit M. Charles Grad, j'ai appris sur les genoux de ma mère les traditions et l'histoire de l'Alsace. Aux jours de ma jeunesse, j'ai scruté sa nature sous ses aspects si variés et par tous les chemins. Arrivé à l'âge d'homme, j'ai repris ces mêmes chemins sous les coups de l'étranger pour disputer son territoire à l'invasion dans une lutte inégale. Puis, la conquête accomplie, malgré notre résistance, après des déchirements douloureux, j'ai été appelé à soutenir ses droits, à défendre ses libertés et son honneur dans les assemblées du peuple. »

Tels sont les titres que l'auteur invoque, au moment où il se met en route et se prépare à parcourir avec nous *son* Alsace. On ne saurait souhaiter un meilleur guide pour un tel voyage. Les sites et les habitants, les sentiments et les mœurs, l'histoire et la légende sont tour à tour l'objet de ses descriptions et de ses récits.

Beaux-Frères, par Jeanroy. Il s'agit ici d'un ménage de province, troublé par l'inimitié de deux enfants, qui s'adorent pourtant et qui ne peuvent vivre sans se disputer. Heureusement la délicieuse fillette Thérèse met la paix et réconcilie tout le monde. Peu à peu, à mesure qu'ils grandissent, les deux jeunes beaux-frères finissent par s'entendre et se réconcilier définitivement.

Les violettes bleues, par Chéron de La Bruyère. — Oh ! la jolie histoire

de deux adorables enfants jumeaux, abandonnés de leurs parents ! Rien de plus touchant que leurs aventures individuelles et leur vie dramatique. Grâce à un signe, ils se reconnaissent plus tard et retrouvent leur père. Le sujet est simple, mais très émouvant. On lira ce livre avec un vif intérêt.

Le tour du Monde, journal des voyages et des voyageurs. 4e année 1898. L'éloge de ce recueil n'est plus à faire. Sa réputation est universelle et se passe de toute remarque.

La nouvelle année contient 400 pages de chroniques hebdomadaires sous le titre : *A travers le monde et conseils aux voyageurs*, avec 400 gravures et cartes.

Fondé en 1860 par un homme éminent, dont l'esprit était ouvert à toutes les entreprises utiles et généreuses, Edouard Charton, *Le Tour du Monde* fut en France le premier *journal des voyages et des voyageurs*. Le succès même du *Tour du Monde* l'obligeait, non pas à suivre, mais à continuer de guider le mouvement qu'il avait provoqué. Pour répondre à toutes les curiosités, il comprend aujourd'hui deux parties distinctes et paginées à part, l'une somptueusement illustrée, est consacrée aux grands récits de voyages ; elle maintient à la publication sa luxueuse et traditionnelle physionomie. L'autre constitue une sorte de chronique de la géographie, de l'expansion coloniale, des voyages et du tourisme. C'est ainsi que le *Tour du Monde* peut se vanter à bon droit d'être une publication non pas seulement sans égale, mais sans seconde.

Le Journal de la Jeunesse, pour les enfants de 10 à 15 ans.

L'année 1898 du *Journal de la Jeunesse* contient, comme d'habitude, des histoires amusantes, des nouvelles pittoresques, des études amusantes et familières, mais très documentées, et qui constituent l'histoire la plus vivante de tout ce qui se produit de nouveau dans le domaine des inventions, de la science, de la littérature et des beaux-arts, une chronique de tous les sports qui peuvent intéresser les jeunes gens, des sujets de concours ingénieux, multiples, et qui s'adressent à toutes les aptitudes, tel est le sommaire de tous les numéros du *Journal de la Jeunesse*.

L'enfant des Pyrénées, par Paul Junka. Jean de Montlilhac est un jeune pyrénéen, qui, à peine parvenu à l'adolescence, est contraint d'aller chercher fortune à Paris. Les hasards de la route le mettent en rapport avec une bande de filous et d'escarpes. L'un d'eux vole une montre à un passant et fait arrêter notre héros, comme coupable. Il va être jeté en prison quand son innocence est reconnue. Le volé devient son protecteur. Grâce à lui, Jean sort de l'ornière, parvient peu à peu à se tirer d'affaires et, après une lutte pleine d'intérêt et d'émouvantes péripéties, parvient à venir en aide à sa chère mère, son idole, restée là-bas au pays.

Champs de bataille, par M. Charles Malo. Le livre de M. Ch. Malo n'est pas seulement un recueil de grands récits militaires, c'est l'héroïque histoire des grands faits d'armes accomplis par notre armée.

Rien de varié comme ce récit, qui nous fait parcourir les diverses époques de nos magnifiques gloires. Le passé défile sous nos yeux, de Bouvines à Rocroy, de Rocroy à Valmy, de Valmy à St-Privat.

Nous voyons partout le caractère français égal à lui-même, partout la vaillance, le sacrifice, la simplicité et le panache. Nous trouvons des récits empruntés à des écrivains de marque, comme Jominy, le duc d'Aumale, le général Ambert, etc.

M. Malo a admirablement mis en œuvre tous ces documents.

Ce bel ouvrage, d'une lecture émouvante, est illustré de magnifiques planches en couleur exécutées d'après les dessins d'Alfred Paris, de gravures en noir, de portraits et de plans.

Mon Journal, recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans.

Il faut amuser les enfants, mais il faut aussi les instruire, et ce n'est pas une tâche facile. Les rédacteurs de *Mon Journal* ont résolu le problème dans ces histoires ravissantes, qui intéressent comme des romans et enseignent les choses les plus agréables du monde. Il y a des recettes, des tours de cartes, des amusements scientifiques, des airs de musique, des rondes populaires, des chants et des danses.

Mon Journal est, d'ailleurs, élégamment écrit et les gravures en sont délicieuses. On sait le grand succès que cette publication a toujours obtenu et qu'elle est sûre de toujours mériter.

Les Plumes du Paon, par MM. G. de Beauregard et H. de Gorsse.

Voici un roman d'aventures qui a tout ce qu'il faut pour intéresser et divertir les jeunes intelligences. La verve du récit et l'attrait de la partie scientifique constituent un double régal.

Il s'agit d'un brave garçon, un inventeur courageux et sagace qui tombe dans les rêts d'un homme d'affaires véreux et roué en diable. Celui-ci veut lui voler son invention, s'en approprier la gloire et en tirer tout le profit possible. C'est le geai voulant se parer des *plumes du paon*. Rien de plus captivant que les péripéties, fort bien menées, de ce roman pour tous.

Librairie Flammarion. — *L'Ile en Feu*, par Louis Boussenard, livre d'actualité et où vibrent les plus nobles passions.

L'action se passe à Cuba où se déroule le drame et peut-être, hélas ! la comédie de l'indépendance d'un million et demi d'hommes.

L'auteur a le mérite de connaître très bien Cuba et c'est en historien admirablement documenté autant qu'impartial qu'il nous raconte cette lutte, aussi grandiose qu'une épopée.

Vers le Nil français avec la mission Marchand, par Ch. Castellani. — Tous ceux qui suivent le mouvement d'expansion coloniale aujourd'hui communiqué à toute l'Europe, liront avec le plus vif intérêt ce livre du peintre-explorateur Ch. Castellani.

Le Nil est pour longtemps encore le but capital de toutes nos explorations en Afrique. Aussi ce nouvel ouvrage est-il appelé à un véritable succès. Il est très documenté, rempli d'anecdotes curieuses et divertissantes, de renseignements précieux, d'observations profondes et d'idées neuves.

Librairie Gauthier-Villars. — *Histoire de l'Architecture*, par Auguste Choisy, 2 vol.

M. Auguste Choisy est professeur à l'Ecole des Ponts et Chaussées, et il nous donne dans ce livre le développement de son cours. Il n'a pas voulu seulement tracer le tableau de l'architecture à ses diverses époques, mais encore faire une étude complète des principes mêmes de l'Art envisagés dans la série de leurs manifestations.

Que l'Art soit vrai, qu'il soit l'expression fidèle des besoins, des ressources, des tendances de la Société à laquelle il appartient : tels sont les principes enseignés par M. Choisy. Et il cherche dans l'analyse des milieux où l'Art s'est développé l'origine des méthodes, la raison des formes et pour ainsi dire leur filiation logique.

Historien consciencieux et avisé, M. Choisy appuie ses théories sur des faits vérifiés par lui et contrôlés par la photographie.

Librairie Firmin-Didot. — *La vie à Madagascar*, par Henri Mager.

En ce moment où les questions coloniales prennent une si haute importance, l'ouvrage de M. Henri Mager arrive bien à son heure. Tout le monde est d'accord pour déclarer que Madagascar est une de nos plus belles colonies, que son avenir est des plus brillants, mais tout le monde parle par ouï dire. M. Henri Mager, lui, est allé à Madagascar, il a parcouru une bonne partie de la grande île Africaine, il en a étudié les ressources agricoles, minières et com-

merciales et il en a rapporté un bon et beau livre qui sera aussi bien lu par la jeunesse des écoles que par les hommes d'un âge mûr. De nombreuses photographies illustrent le texte, lui donnant un réel intérêt par des vues de paysages, de scènes diverses, d'animaux, de plantes. Un index alphabétique clôture le volume, et cet index est, à lui seul, un véritable petit dictionnaire des plus précieux, pour le voyageur ou le colon qui veut aller s'établir à Madagascar.

M. Henri Mager croit à l'avenir de la grande île africaine et il donne des renseignements si précis sur les produits en tous genres, de Madagascar, qu'il fait partager facilement son avis. Si, grâce à lui, le courant peut conduire en ces riches contrées un certain nombre de bras actifs ou inactifs, il aura rendu un signalé service à son pays. Je suis de ceux qui croient à la nécessité d'un empire colonial et qui voudraient voir la jeunesse française diriger vers nos nouvelles conquêtes son activité et son initiative.

Librairie Schleicher, éditeur. — *Oh ! les jolies histoires d'animaux!* par le Dr Azoulay.

Une amusante ménagerie qui défile sous nos yeux dans ce livre, qui est en même temps un album. On se croirait chez Pezon, lion, tigre, éléphant, rhinocéros, hippopotame, tapir, girafe, chameau, dromadaire, chimpanzé, singes, magots, bison, ours, hyène, chacal, ours brun, zèbre indompté, loup — *j'en passe et des meilleurs...* — tout cela vit, s'agite, s'étale. Et l'auteur consacre à chacun de ces intéressants quadrupèdes six colonnes de description narrative et pittoresque.

Voilà une note nouvelle dans les livres d'étrennes destinés à la jeunesse.

Espérons que cette curieuse série aura une suite.

L'album comprend 15 photographies en couleurs ! ! Un vrai régal pour la jeunesse.

Georges de Dubor.

BIBLIOGRAPHIE

Les Savants modernes, leur vie et leurs travaux d'après les documents académiques, choisis et abrégés par A. Rebière, in-8°, Nony et Cie. — Voici un livre de lecture dans la grande acception du mot, une prédication d'exemples qui produira dans les jeunes intelligences les effets les plus salutaires. L'auteur s'est complètement effacé et n'a pas écrit une ligne ; il est simplement l'auteur du choix des notices et des discours consacrés aux illustrations de la science par des personnalités d'une haute autorité, mais ce choix était certainement aussi difficile que la rédaction de biographies nouvelles, et M. Rebière y a pleinement réussi. Le lecteur a non seulement le profit d'être renseigné sur la vie des hommes célèbres, auxquels sont dus les plus grands progrès scientifiques, il a encore ce plaisir de délicat de lire toute une série d'écrivains qui, depuis Arago et Cuvier jusqu'à M. Flourens et M. Dumas, ont cultivé toutes les branches de l'éloquence académique. C'est une collection qui ne laissera personne indifférent, et où les savants eux-mêmes ont d'agréables moissons à recueillir.

Stanislas Meunier.



L'Éducation rationnelle de la Volonté. Son emploi thérapeutique par le Dr Paul-Emile Lévy. (Félix Alcan, éditeur, Paris.) — Dans cet ouvrage, l'auteur se propose de nous démontrer que la suggestion d'autrui sur nous, l'hétéro-suggestion, n'est pas toute la thérapeutique psychique. Nous pouvons encore nous soulager et nous guérir en nous suggestionnant nous-même, sans aide étrangère, par l'auto-suggestion. Dans les premiers chapitres, et pour établir la légitimité de la thèse, nous trouvons, en grande quantité, des faits qui font ressortir de façon très nette l'influence de l'idée sur notre moi en général et sur le phénomène douleur en particulier. Apprendre à nous servir de cette force de l'idée, à la dériver vers une utilisation thérapeutique, à en faire comme un médicament analgésique, c'est en cela que consistera l'éducation rationnelle de la volonté. Mais comment nous éduquer ? L'auteur nous en indique les moyens dans une série de chapitres d'une grande originalité, et nous ne saurions trop insister sur l'intérêt, et psychologique et médical, que présente ce morceau principal, profondément et complètement traité.

Il nous sera permis de ne pas partager entièrement la confiance de l'auteur dans l'influence de l'idée sur les sentiments. Les travaux de MM. Dumas et Janet, certains travaux allemands sur la manie, ont mis en relief le fait que chaque sentiment crée autour de lui une synthèse d'idées qui lui est propre ; et tant que le sentiment reste intense, les représentations antagonistes sont repoussées avec horreur. L'amoureux qui se guérit (observation p. 153) en pensant aux raisons qu'il pourrait avoir de ne pas aimer, nous paraît bien peu malade. Mais tout ce qui a été dit sur la douleur physique, est vrai sans restriction, et c'est là le point important.

A la fin de l'ouvrage sont étudiées les conséquences sociales, la portée morale de cette éducation rationnelle de la volonté. Elles résultent tout naturellement de l'équilibre harmonieux du moi, obtenu par l'application de la méthode.

René Cornélius.

La Question Féministe par le P. Augustin Rœsler. Traduction de J. de Rochay. Librairie Perrin et Cie, Paris. — Il n'y a rien à dire de la valeur littéraire de ce livre, où l'on sent l'effort du traducteur à mettre de l'ordre et la clarté dans les phrases embrumées de l'original. Le lecteur doit lui en savoir gré.

Cet ouvrage, écrit ostensiblement pour réfuter les arguments du socialiste A. Bebel, peut être considéré comme la réponse de l'Eglise au parti féministe.

A ce point de vue, la triple attaque du P. Rœsler, contre le socialisme, la libre-pensée et le féminisme, est logique. Sa plaidoirie peut avoir du poids auprès des catholiques (quoiqu'il y ait bien des accommodements avec l'Eglise !) ; mais elle ne saurait toucher la majorité des féministes.

Ceux-ci ont depuis longtemps compris l'inefficacité des remèdes proposés par l'Eglise. Si l'application du dogme avait dû être la solution du problème, il ne se poserait pas impérieux aujourd'hui : puisque depuis dix-huit siècles, l'influence de l'Eglise règne suprême dans les lois et dans les mœurs.

Le problème est plus vaste et plus compliqué qu'il n'est possible à un homme dans la position du P. Rœsler de se l'imaginer.

Le prêtre — par cela même qu'il est prêtre — est prédisposé à réduire la question féministe, et à y voir principalement la révolte de la femme contre les conditions imposées dans le mariage chrétien. La soumission ou l'insubordination de l'épouse seront toujours pour lui les points primordiaux.

Que la femme ne consente pas à se considérer comme destinée par la nature à souffrir et à obéir ; qu'elle se refuse à voir en son mari « *non seulement une supériorité physique, mais encore une supériorité intellectuelle* », dont « *le visage emprunte à la barbe une sorte de majesté, un signe sacré* » ; c'est l'abomination de la désolation.

Tandis, qu'au contraire, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes conjugaux, si la femme voulait se soumettre et se plaire à reconnaître combien « *livrée à elle-même, elle se montre faible, et parfois perfide* ». Si seulement elle se faisait « *gloire d'imiter l'homme et de lui emprunter quelque chose de la fermeté, de la générosité, de la constance qui le caractérisent* ».

Ainsi parle le P. Rœsler dans sa naïveté de prêtre qui ne se doute pas que la question féministe, telle qu'elle se pose de nos jours, ne se résoud pas par une attaque à fond de train contre l'amour libre, ni par des éloges excessifs adressés aux époux pieux.

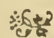
La question ne se décide pas aussi facilement.

La docilité la plus soumise des épouses est sans effet pour améliorer la condition économique des travailleuses.

Il est vrai que la situation légale de la femme dans le mariage est l'objet de la juste préoccupation des féministes. Mais ce n'est là que l'un des aspects de la question.

Elle touche l'humanité tout entière. C'est pour cela que le prêtre ne peut pas équitablement la juger, retranché qu'il est des plus élevés des sentiments humains, l'amour conjugal et l'amour paternel.

Jeanne E. Schmahl.



Manuel historique de politique étrangère, par M. Emile Bourgeois, maître de conférences à l'école normale supérieure, 2 vol. Belin, frères, éditeurs. L'histoire sera toujours la grande éducatrice. C'est le grand réservoir où se trouvent emmagasinés tous les enseignements du passé. Et quels enseignements !! et combien fructueux, si on savait y recourir avec discernement !

L'ouvrage de M. Emile Bourgeois a été conçu et écrit en vue de réa-

liser cet idéal. Nous estimons qu'il y a réussi. L'auteur tient beaucoup plus que le titre modeste du livre semble promettre. Ce livre, en effet, n'est point, comme les manuels au sens ordinaire du mot, un aride exposé de faits, mais une œuvre remarquable d'enseignement méthodique et raisonné où pourront puiser avec profit les vulgarisateurs de l'éducation civique et tous ceux qui tiennent à se perfectionner dans ce genre d'éducation.

Or, l'éducation civique doit tenir le premier rang dans les préoccupations d'un peuple qui veut vivre et progresser, et les leçons qu'il reçoit de la connaissance des faits historiques concernant les rapports des nations entre elles, sont de nature à lui procurer un surcroit de forces essentiellement profitables à son développement. S'il a, comme la France subi, au cours des sièles, des vicissitudes et des angoisses cruelles, il est salutaire d'en étudier les causes en vue d'en prévenir le retour.

Combien la lecture de ces deux volumes nous éclairent sur les conséquences toujours désastreuses de ces séries de guerres entreprises par les potentats qui ont gonverné la France! Et combien celle-ci serait heureuse et forte, si ces gouvernants mal avisés n'avaient pas songé à lui assigner d'autres frontières que celles que la sagesse de Richelieu lui avait fixées!

A quoi ont abouti soixante ans de guerre conduite avec plus de présomption que de succès par Louis XIV ?

Après d'insurmontables batailles, Napoléon n'a-t-il pas laissé la France meurtrie, ruinée, humiliée, amoindrie?

Dans ce champ des quatre derniers siècles labourés par l'historien, quelle est longue, la liste des alliances faussées, des intrigues inavouables, des guerres impolitiques, des trahisons odieuses et des révolutions sanglantes! Et combien sont lamentables les misères auxquelles aboutissent le plus souvent les efforts impuissants des diplomaties!

A. Bisseuil.



Les Quissera, par Georges Beaume. Colin, éditeur.

L'âme des pays aimés du soleil chante toujours dans les œuvres de Georges Beaume. Après nous avoir fait connaître la plaine languedocienne, ses mœurs simples, ses passions saines, l'écrivain semble monter vers un plus subtil idéal en s'élevant dans les montagnes de Cerdagne et tendre dans sa pensée comme dans ses aspirations vers les cîmes voisines des Pyrénés.

Peu de livres ont un charme aussi délicat, une saveur aussi spéciale que ce chaste roman des *Quissera*. Je n'analyserai point l'œuvre en ses détails; il est de ces fleurs sensitives que défiore un maladroit contact. Mais je ne saurais trop dire l'exquise sensation de fraîcheur, de bonté, d'essor qui se dégage de la lecture de ce roman. Il laisse derrière lui une atmosphère saine et allégeante qui dilate l'âme. Enfin, en nos temps sceptiques, il est réconfortant de sentir battre dans le cœur d'un écrivain de race le culte ardent du pays natal car l'amour de la petite patrie promet celui de la grande.

Pour les jeunes filles dit l'épigraphe du livre. Vous êtes trop modeste, mon cher Beaume, votre œuvre est pour toutes les natures droites et sincères par sa pensée, pour tous les amants du beau et par son fond et par sa forme.

Georges de Lys.



Savarette, roman par M. Jules Breton, membre de l'Institut. — Alph. Lemerre, éditeur, — est avant tout la profession de foi d'un croyant dont l'expérience renforce l'enthousiasme. C'est le résumé d'une vie

d'observations et d'études d'où se dégage une religion d'art, libérale mais austère, vouée au culte de la Beauté, de la Vérité parée de l'Idéal, et du plus noble amour.

Par l'intrigue simple d'un roman suprahonnête, l'auteur met en présence les différences d'aspirations et de tendances de deux générations d'artistes, à cinquante ans d'intervalle : 1840 ou la tranquille placidité hypnotisée par l'antique et le convenu ; 1890 ou la fébrilité, l'impatiente curiosité en mal du « non encore exprimé », solidaires par la sublimité du but à atteindre, réunies dans une même adoration, dans une même inquiétude de l'avenir pour leur dévotion.

L'affection qui, au soir de la vie, lie Savarette à un jeune, Jean Girard, chez lequel il a reconnu la vocation artistique, permet à M. Jules Breton de nous livrer les spéculations intimes et transcendantes, de nous révéler les états raisonnés d'une âme éprise d'harmonie, à la conquête du Beau exprimé. S'il en cherche la réalisation, s'il s'imprègne de sa volupté, c'est afin de le posséder tangible, intégral, mais immatérialisé, c'est afin de créer avec amour ce que par lui, il découvre en lui-même.

Aimer, c'est créer ! s'écrie le poète qui en l'auteur double l'artiste émérite. Quelle oasis au milieu de la sécheresse du réalisme qui nous étouffe !

Mais pour créer, pour accomplir cette œuvre religieuse et sacrée, vaut-il mieux être poète ? Est-il préférable d'être peintre ? Telle est la discussion supérieure à laquelle l'auteur nous convie, à laquelle c'est un régal d'assister, bien que M. Jules Breton se garde de conclure, probablement pour nous laisser librement apprécier le charme attaché aux œuvres de celui qui sait être à la fois le peintre et le chantre de la Beauté.

Qu'il nous soit cependant permis d'observer que si le véritable poète possède toujours une âme d'artiste sans éprouver le besoin d'implorer le secours du pinceau pour l'exprimer, le peintre, lorsqu'il se sent poète, demande bien souvent à la plume d'achever l'expression de la conception du Beau et de l'Infini qu'il porte en soi mais dont son art seul ne satisfait pas l'étendue, la profondeur et la subtilité.

N'en possédons-nous pas maints exemples ?

Monsieur Jules Breton en est un des plus appréciables. Ses écrits portent une empreinte particulière, gardent et déversent une saveur toute spéciale. Il parle de l'art avec son âme, de la nature avec celle de sa palette, de l'amour et de la beauté avec son cœur. De plus, Savarette se recommande par un aperçu, une étude psychologique, de touche sûre et délicate, sur les artistes français, pendant la seconde moitié du siècle, qui le rattache à l'histoire de notre art national. Il recèle un cours complet de peinture, de science du vu et du rendu, mis à la portée de la jeunesse et des non-initiés, avec la sérénité de la certitude acquise par de longues années d'expériences. Et il nous lègue, ce qui n'est pas le moins précieux, la monographie d'un artiste qui fait le plus grand honneur à notre art et à notre caractère. LYDIE MARTIAL.

*

Pour la paix et pour l'humanité. — Sous ce titre, M. ARCHER DE LIMA publie à Lisbonne une brochure enthousiaste en faveur de la paix et de l'arbitrage.

Se souvenant de la sentence favorable au Portugal rendue par le maréchal de Mac-Mahon en 1875 à propos du différend anglo-portugais, M. de Lima dédie son livre à la France et l'on ne peut que le remercier de sa sympathie pour notre pays dont on trouve l'écho répété dans tout son écrit, mais ce petit volume tout entier est une longue rêverie. Les Américains, pères de l'arbitrage, amis de la paix, ont eu une singulière manière, au moment où ils avaient à peu près

convaincu certaines nations naïves des possibilités de remplacer la guerre par l'arbitrage, ils ont eu, dis-je, une singulière manière de prouver la sincérité de leurs principes en se conduisant comme les conquérants les plus barbares des premiers âges. Jamais l'Europe n'a été plus près d'une conflagration universelle, que rien n'empêchera avant la fin de ce siècle. Prêcher à cette heure des théories de paix et d'arbitrage, c'est commettre la faute inconsciente de livrer des armées aux appétits voisins des peuples qui ne se prépareront pas à la guerre. J. A.

·⁂·

J. Richiamati (la classe), par A. Olivieri Sangiacomo (Milan-Carlo Aliprandi).

A. Olivieri Sangiacomo qui est l'auteur de plusieurs romans fort estimés, publié à la librairie Aliprandi, sous le titre de *J. Rachiamati* (la Classe) une très intéressante étude de mœurs militaires. A des renseignements curieux sur le dernier soulèvement de la Sicile, provoqué non par des idées socialistes mais par un excès de misère, à des scènes de la vie de caserne, qui rappellent certains de nos romans — les soldats étant partout les mêmes — se mêle une intrigue amoureuse, divisée en plusieurs tableaux comme un drame de l'Ambigu.

Dans cette admirable et malheureuse Sicile qui rappelle le souvenir de Virgile et celui de Crispi (soit dit sans les comparer) le héros du roman, Ugo Serra, fait, en qualité d'officier de réserve une campagne, à laquelle il doit de pouvoir échapper, sans trop d'éclat et de scandale, à l'encombrante passion d'une jeune femme, Raimondetta Luni, qu'il n'aime plus pour l'avoir trop aimée. Le mari, qui est devenu, suivant l'usage, le meilleur ami de l'amant, apprend la trahison, s'indigne, se lamente... et pardonne. Les maris pardonnent beaucoup dans les romans, depuis deux ou trois ans, même en Italie. Si Othello vivait à notre époque, il serait bien embarassé.

Le livre de M. Olivieri Sangiacomo est écrit dans une jolie langue, nette et pittoresque, et il suffirait à prouver, si la chose avait besoin d'être démontrée, que MM. Gabriel d'Annunzio et Fogazzaro, malgré leur retentissant voyage à Paris. ne sont pas les seuls représentants de la littérature Italienne. Henri d'Almeras.

·⁂·

Jeanne d'Arc et le sentiment national par Ch. Lemire, avec carte, d'itinéraires, plan, photogravures et annexes, 2e édition. Leroux, 28, rue Bonaparte.

Michelet a dit : « Si l'on ouvrait mon cœur on y trouverait cette préoccupation de toute ma vie : comment viendront les livres populaires ? » Sainte-Beuve a précité : « Quand aurons-nous, dit-il, une histoire simple et sincère de notre sublime Jeanne d'Arc. »

On a trop négligé jusqu'ici les années d'enfance (de 7 à 16 ans) de l'héroïne et sa longue préparation à son œuvre. C'est ce côté de sa vie qui a été mis en relief, ainsi que le rôle de Paris dans cette période critique de notre existence nationale et municipale. Le récit n'emprunte rien aux légendes et n'est inspiré que par la stricte et entière vérité historique.

Guillaume Ier a érigé à notre frontière la *Germania*, idéal fictif. Guillaume II vient de faire célébrer à Berlin, devant les représentants de la France mutilée et toute la Cour, la commémoration de notre Libératrice, idéal *vivant* de la Patrie.

Un million de femmes françaises pétitionnent au Parlement afin qu'en France cette commémoration soit officielle et unanime. Faire mieux apprécier la Libératrice et son œuvre, tel est le but de ce modeste ouvrage qui devrait être aux mains de toutes les familles françaises. Simone Arnaud.

L'Amour par principes, par Pierre Valdagne (Paul Ollendorff Paris).

Ce volume plait déjà rien qu'à l'aspect ; avec sa couverture couleur d'ivoire sur laquelle se détache, en relief à peine indiqué, le torse minu d'une jeune femme au réveil, qui d'un joli geste relève ses cheveux en désordre.

Dès les premières pages on s'aperçoit qu'il n'y a aucune discordance entre l'emblême de la couverture et le sujet du livre. L'Auteur ne prend pas son lecteur en traître; aux premiers mots, il est clair que ce qui va suivre sera plutôt scabreux.

Comment se fait-il que malgré les endroits périlleux que l'on pressent, on hésite si peu à s'engager à suivre Maxime Chadeuil dans sa course aventureuse ?

C'est que l'on se sent tout de suite « en confiance », rassuré par le ton de bonne compagnie, la grâce aimable et surtout par ce fond d'honnêteté simple et sans pose que l'auteur a su faire pénétrer au milieu de tant de laideurs décrites.

Cependant ces charmes de style et de délicatesse dans le maniement du sujet sont les moindres qualités du livre. A mesure que la lecture s'avance, il s'en dégage un enseignement de saine morale.

Après une absence de deux ans, Maxime Chadeuil, le héros du roman, revenu à son ancien entourage de célibataire parisien riche et oisif, raconte comment il a failli s'éprendre pour de bon au charme de la fraîcheur et de la docilité d'une petite Allemande. Il a été « pris à « ses yeux de missel, à son front pur ». Il a aimé « le poème de ten- « dresse, de rêveries et de chères pensées qu'étaient les yeux de la « petite Dorothée ». Heureusement il s'est aperçu à temps qu'il devenait amoureux ; il a coupé court, il a tout cassé. Le voilà de retour, sauvé.

Il se gardera à l'avenir de mettre du sentiment dans ses amours. Il ne s'emballera plus. Il gardera au milieu de ses déportements une entière liberté de cœur et d'esprit.

Seulement il voudrait trouver une femme qui comprit l'amour de cette façon. Ce n'est pas facile, car Maxime la veut à la fois jeune, jolie, gaie, amusante et sensuelle sans tendresse.

C'est avec Madeleine d'Hancourt, une jeune femme à l'esprit « vif et délicat » mariée à un hobereau emphatique et ridicule, que Maxime Chadeuil commence à mettre en pratique ses *principes*. Mais bientôt il s'aperçoit à « son regard tout baigné de sérieuse affection » que l'amour, le vrai amour, s'était glissé dans le cœur de sa maîtresse.

Il rompt sans hésiter et en prend une autre, sans plus de succès d'ailleurs, pour ses projets. Il se décourage presque, quant au hasard d'une promenade à la Côte-d'Azur, il rencontre enfin, le « *monstre rêvé* ».

Cette fois les vœux de Maxime étaient accomplis, la comtesse Valentine lui donnait ce qu'il cherchait, le baiser pour le baiser. Mais elle ne se donna pas à lui, elle le prit.

Elle se servait de lui pour son plaisir.

Il sentait au milieu des caresses qu'elle le méprisait, de même que les hommes méprisent les filles. Dans le dégoût de lui, il toucha le fond.

Il comprit toute l'abomination de l'amour sans l'élément humain. Il en eût horreur. C'était une « souillure dont il voulait se laver. »

Voilà la saine morale dont j'ai parlé et c'est cela surtout qui fera que les femmes auront plaisir à lire : *L'Amour par principes*.

Jeanne E. Schmahl.

CARNET MONDAIN

Nous sommes en pleine saison du houx hiératique et du gui mys tique.

Vous en trouvez dans tous les salons. Ces feuillages ne sont-ils pas à la mode depuis une dizaine d'années, et n'assument-ils pas le rôle de porte-bonheur ? Les esthètes leur font bien évoquer les souvenirs druidiques et ceux des vieilles religions scandinaves, mais on n'a pas le temps de s'arrêter plus d'une minute aux philosophies disparues, ni au mouvement psychologique, qui a valu à ces verdures d'hiver un renouveau de gloire.

On est beaucoup plus préoccupé de nouer un ruban rose tendre ou ciel entre les perles blanches du gui et ses petites feuilles vertes, de masser avec art le houx luisant et dentelé, que de prêter l'oreille aux mystérieuses dissertations des fouilleurs du passé.

Toutefois, les jeunes filles qui se laissent embrasser sous les touffes de gui, veulent bien écouter, quand on leur raconte que le parasite du chêne était consacré d'abord à la Friga celtique, déesse d'amour, à laquelle on faisait des libations de lait, avant que les druidesses perfides appelassent sur les autels le culte de Freya, la « dame » cruelle des Scandinaves, qui exigeait qu'on répandît le sang devant elle.

Le houx, c'est au vieux Saturne, au Temps qu'il était dédié. Il n'inspire donc pas du tout le même enthousiasme aux fillettes, alors même qu'on leur dit que ses baies rouges sont de la couleur de la chance. Mais l'envoi d'une touffe de gui, par une main inconnue, est le présent le plus envié par elles pour le premier matin de l'année : il leur présage le mariage ou, au moins, l'amour dans le cours de l'an nouveau. La touffe doit être agrémentée de rubans à la nuance préférée de la jeune fille. Au cas où l'on ignorerait sa couleur favorite, ce bouquet hivernal et symbolique serait orné de nœuds blancs.

Le sapin fait aussi l'ornement des logis, du 15 décembre au 15 janvier. Beaucoup de femmes ont demandé à Nice des araucarias de grande taille, et, le soir de Noël, ont suspendu à ses branches des bouquets de violettes de Parme et de roses safranées, venus aussi de la Ville des Fleurs. Elles ont offert ces bouquets à leurs amis avant le réveillon. Ce présent est toujours bien accueilli, il n'humilie pas les gens de condition peu aisée comme les riches présents.

*
* *

Dans les stations d'hiver, où l'on est, non moins que dans les villes d'eaux d'été, très fermés, très gourmés, on pouvait se rencontrer à la table d'hôtes, dans les corridors, à la promenade, dans les excursions, au Casino, etc., sans s'adresser un mot, ce qui se comprend encore, mais sans se saluer jamais, ce qui ne compromet guère, et, ce, pendant des mois.

Cela commence à changer. On adresse un salut collectif en entrant dans la salle à manger commune et en en sortant. On se salue, lorsqu'on vient à se rencontrer dans le hall et dans les couloirs de l'hôtel. Ainsi on a un peu abandonné les façons anglo-saxonnes, pour revenir aux courtoises façons de nos ancêtres qui, dans les auberges et les voitures publiques, auraient tenu à impolitesse de se traiter, entre compagnons de voyage, comme de complets étrangers.

Arrivés au point de destination, il était convenu, tacitement, qu'on ne se connaissait plus, — à moins que ne se fût éveillé un désir réciproque de continuer les relations ébauchées pendant la route, — on avait assez de tact de part et d'autre pour en rester là.

Il pourrait encore en être de même aujourd'hui. Il n'y aurait qu'à inscrire cet article au code du savoir-vivre.

Et cela nous irait infiniment mieux que les manières anglaises. Quoi que pensent les petits snobs, nous n'arriverons jamais à ressembler aux gens qui ne se jettent pas à l'eau pour sauver leur semblable, si celui-ci ne leur a pas été présenté. Notre imitation maladroite tourne à la caricature. Redevenons vite nous-mêmes, restons les gens aimables que nous sommes.

*
* *

Décidément, on avait, peut-être, de bonnes raisons autrefois pour dérober aux profanes les mystères de la science. L'existence des microbes a été révélée à tout le monde, et beaucoup de gens sont la proie d'une peur enfantine, inspirée par ces infiniment petits.

Vous avez beau leur dire : mais ils sont aussi vieux que le monde, et l'on ne meurt pas davantage aujourd'hui (bien au contraire), où l'on a fait connaissance avec eux. C'est une terreur irraisonnée ; on en voit partout, même où ils ne sont pas.

J'étais un jour chez la marquise de Blocqueville, avec Montégut, le critique littéraire de la *Revue des Deux-Mondes*. L'éminent écrivain, venu du Nivernais à Paris pour voir Hachette, son éditeur, était descendu à l'hôtel.

La marquise causait avec son esprit, son entrain habituels, tout à coup Montégut se lève, en proie à la plus vive inquiétude. « Il faut que je parte, nous dit-il, que je rentre au plus vite chez moi, cet hôtel est plein de microbes, j'ai peur ! » Nous eûmes bien de la peine à le rassurer. Pour le calmer, Madame de Blocqueville lui fit boire une infusion de framboises de Russie, qu'elle jugeait souveraine contre les maux de nerfs. C'est d'un être très intelligent que je viens de parler, jugez de ce que peut enfanter la frayeur des autres.

Dans bien des familles, entre proches, entre amis...., entre amoureux, entre conjoints, on se refuse des baisers, dans la crainte que les lèvres aimées ne transmettent un redoutable bacille. Qu'avons-nous fait de notre bravoure d'antan ? Où sont les vaillantes amoureuses qui auraient reçu, avec délices, la mort d'une bouche chère ?

Le shake-hands, cette manifestation de fraternité, d'union, qui devenait si spontanée (heureux signe !), si répandue que les grincheux la

déclaraient banale, le shake-hands aussi va disparaître, pour des causes analogues. La lèpre est rentrée en Europe, par l'Angleterre. Or, on craint la transmission de l'horrible maladie par la poignée de main, que favorisaient tant les idées modernes d'altruisme.

Pour remplacer — imparfaitement — cela, les hommes en reviendront aux « saluts prosternés », les femmes aux profondes révérences. Et dans les relations intimes d'où l'on veut exclure le baiser, il faudra appuyer le discours de l'éloquence des yeux.

Baronne STAFFE.

CONSEILS D'UNE PARISIENNE

A présent qu'au théâtre, on oblige les femmes à rester tête nue comme les hommes, celles-ci ont plus que jamais le désir de soigner leur chevelure. Cette coquetterie est du reste fort naturelle, puisque les cheveux, au dire de tous, constituent une des beautés les plus appréciées de notre sexe...

La décoloration est un des inconvénients contre lesquels on souhaite surtout réagir en pareil cas Mais les teintures ordinaires sont toujours liquides, et un grand nombre de femmes, en hiver surtout, redoutent l'humidité à la tête, mère des névralgies et de mille maux de ce genre, on serait donc fort perplexe si la parfumerie Ninon, n'avait eu l'ingénieuse idée de composer une poudre merveilleuse, un véritable talisman à l'aide duquel on peut recolorer à sec tous les cheveux gris ou blancs dans leur nuance primitive.

C'est *La poudre Capillus* dont la *Parfumerie Ninon, 31, rue du quatre septembre* est seule détenteur. Donc, se méfier des contrefaçons, et pour avoir ce produit magique, écrire à cette adresse en envoyant une mèche de cheveux afin d'assortir la nuance de la poudre à celle de ces derniers.

La Loïe Fuller dont tout Paris court de nouveau admirer la grâce incomparable, possède des mains délicieuses Blanches, fines, aux doigts effilés, à la peau de satin, les mains font l'admiration de tous ceux qui les voient.

Comment fait-elle s'exclamait une jeune femme, pour atteindre à une telle perfection ? Oh ! comme je serais heureuse, si, comme elle j'avais de semblables mains ! Songez donc, quel écrin pour les bagues merveilleuses que j'ai reçues en me mariant.

Et, tout bas, mon ami dévoué lui annonça quelque chose que nous n'entendions pas... Mais deux ou trois jours plus tard, je rencontrai cette jeune personne, *35, rue du quatre septembre*, à la *Parfumerie Exotique,* où elle faisait une ample provision de *savons, de pâte des Prélats*, et depuis l'on remarque qu'elle affecte de se déganter souvent. C'est qu'à présent ses mains font concurrence à celles de la Loïe Fuller. Elle passe même dans un certain monde, pour avoir les plus jolies de tout Paris.

BERTHE DE PRÉSILLY.

LIVRES NOUVEAUX

Chez A. Pédone : *Le Collège de demain*, par Henry de France.
— Alphonse Lemerre : *Les dits de Jeanne*, par P. H. D.
— A. Charlet : *Lamento d'Amour*, par Léon Bros.
— Firmin Didot : *L'Education nouvelle*, par Edmond Demolins.
— Le Soudier : *Code télégraphique et postal*, par Kryptos. — *Auguste Comte conservateur*, par Auguste Comte. — *Pensées et souvenirs*, par le Prince de Bismarck.
— M. Minuesa de los Rios à Madrid : *Fragédias*, par Victor Balaguer, *Disquisiciones historicas*, par Victor Balaguer.
Chez J. Vérolot à Port-au-Prince : *L'affaire Luders*, par Solon Mén .s.
— Plon Nourrit et Cie : *Jules II* par Julian Klaczko. — *Tout arrive* par Henri Ardel. — *L'Angleterre en Egypte*, par Alfred Melner, traduit par M. F. Magne.
Chez Schleicher F[res] : *Natalité et démocratie*, par Arsène Dumont. — *La vie d'un théâtre*, par Paul Genesty.
Chez Juven : *Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne*, par Désiré Louis.
— F. André fils : *Le Panthéon des bonnes gens*, par Paul Fesch.
— Ollendorff : *Essai sur l'Amour*, par Eugène Montfort. — *Adam et Eve*, par Camille Lemonnier. — *Les glanes de la vie*, par la Comtesse Diane. — *Cœur souffrant*, par Mathilde Serao. — *Malombra*, par Antonio Togazzaro. — *Vingt ans au Parlement*, par Jules Delafosse. — *Son fils*, par Ch. Laurent. — *Théâtre inédit*, par Paul Delair.
Chez Ernest Flammarion : *Chansons et toasts*, par Ernest Cherbaux. — *Finis Latinorum*, par Ledor Geladaco. — *Types du boulevard*, par Ferdinand Blach. — *Erreur d'âme*, par Frédérick Hucher. — *La faillite du mariage*, par J. Joseph Renaud. — *Les Femmes du Congo*, par Castellani. — *Histoire de la musique*, par Albert Soubies. — *Un été à Londres*, par Ed. Deiss.
Chez Tolra : *Vive l'armée*, par Gustave Nercy.
— Pedone : *Devoir ou folie* : par Marie Gregoire Ghika.
— Alphonse Lemerre : *A l'oreille*, par Jacques Turbin.
— Librairie de l'Art Indépendant : *La Doctrine secrète*, par H.-P Blavatoky.
Chez Victor Lecoffre : *Saint-Etienne*, par E. Nowx.
— J. Rouam : *Visions chrétiennes*, par Charles Grandmongin.
— Calmann Lévy : *La main de Sainte-Modestine*, par Jeanne Schultz.
— Belin frères : *Manuel historique de politique étrangère*, par Emile Bourgeois.
— Hachette et Cie : *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, par Georges Perrot et Charles Chipiez. — *L'Enfant des Pyrénées*, par Paul Junka. — *Champs de bataille*, par Ch. Malo. — *Seulette*, par Pierre Maël. — *Journal de la Jeunesse*. — *L'Alsace*, par Ch. Grad. — *Les Violettes bleues*, par Mme Chéron de La Bruyère. — *Mlle Cœur d'Ange*, par Albert Cim. — *Mon journal* — *3 Ans de luttes aux déserts d'Asie*, N. Sven Hédin. — *Beaux Frères*, par B.-A. Jeanroy. — *Le dix-huitème siècle*. — *Léonard de Vinci*, par Eugène Müntz. — *Les plumes de paon*, par H. de Gorse et G. de Beauregard.
Chez Dentu : *Causes criminelles mondaines*, par Albert Bataille.
— P.-V. Stock : *La Bièvre et Saint-Severin*.
— Eugène Fasquelle : *La Fête à Coqueville*, par E. Zola. — *Rustres*, par Jean Revel.
Chez Fischbacher : *Histoire musicale de la Maur*, par Emile Gouget. — *L'émancipée*, par Roy Devereux.
Chez Bernard et Cie : *Les grandes usines*, par Louis Turgan.
— Armand Magnier : *Dans les ronces*, par Henry Mame.

Le Secrétaire de Rédaction,

A. ALBALAT.

L'Administrateur-Gérant,

L. VERNET.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43

M. DE BISMARCK ET SES MÉMOIRES

Mémoires authentiques du prince de Bismarck. Pensées et Souvenirs. Librairie H. Le Soudier, Paris, 2 in-8°, 1899. — Les Mémoires de Bismarck recueillis par Maurice Busch. Librairie Charpentier et Fasquelle, Eugène Fasquelle, éditeur, Paris, 2 in-8, 1899.

I

« Le chancelier était aujourd'hui triste et mélancolique. Etait-ce que quelque lugubre pressentiment hantait son esprit, ou bien était-il simplement un peu fatigué et énervé ? Je ne saurais le dire, mais je ne l'ai jamais vu dans un pareil état d'abattement. Il avait le regard sombre et la voix plaintive.

— Je me sens l'âme triste, nous a-t-il dit. Je n'ai jamais, dans ma longue vie, rendu personne heureux, ni mes amis, ni ma famille, ni moi-même ! J'ai fait du mal, beaucoup de mal !.. C'est moi qui suis la cause de trois grandes guerres, c'est moi qui ai sur les champs de bataille fait tuer 80.000 hommes qui, aujourd'hui encore, sont pleurés par leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, leurs veuves ! Mais tout cela, c'est affaire entre moi seul et Dieu ! Je n'en ai jamais retiré aucune joie et je m'en sens aujourd'hui l'âme anxieuse et troublée !... »

« Nous sommes tous restés silencieux et j'ai pu observer une larme qui coulait lentement le long de la joue du chancelier. » (1)

L'homme d'Etat qui subordonnait tous les moyens à la souveraineté du but ne se livrait guère à de semblables épanchements. Il n'avait que de rares accès de sensibilité, mais il était nerveux et regrettait de l'être. Sommé par quelques-uns de ses contempo-

(1) *Mémoires de Bismarck*, II, V, 91 ; 21 octobre 1877.

rains, par ses principales victimes d'user de franchise, d'exposer la vérité, de faire enfin le jour sur certaines phases de son audacieuse carrière, le chancelier avait longtemps décliné ces mises en demeure. Sa disgrâce le surprit comme un coup de foudre. Tombé du faîte des grandeurs, M. de Bismarck, un beau jour, avoua cyniquement son rôle dans la déclaration de guerre de 1870. Les révélations du vieillard morose, rancunier, aigri, suivirent leur cours. Un organe périodique en obtint la primeur. Il répandit aux quatre coins de l'Europe ces confidences qu'une auguste intervention expurgea, dit-on, après avoir en vain tenté d'y mettre un terme. Nous ramassons les dernières miettes de l'histoire. Elles ne sont pas sans intérêt. M. de Bismarck qui, au lendemain de sa mort, trouva la presse si justement cruelle, ne sortira point grandi de ces publications. Le chancelier dont la rudesse dépassa souvent l'habileté eut son étoile, et la chance constitua le meilleur élément de son extraordinaire fortune.

II

Les *Mémoires*, les *Pensées et Souvenirs du prince de Bismarck* viennent d'être édités, à quelques jours d'intervalle. Publiés par le Dr Maurice Busch, les *Mémoires* forment un recueil de notes dont plusieurs avaient déjà paru, il y a vingt ans, dans un autre ouvrage. M. Busch laisse souvent la parole *au chef* dont il fut un des fervents admirateurs. La compilation de l'ancien rédacteur du *Grenzboten* qui n'est pas exempte de bourre s'est enrichie des passages précédemment supprimés, à la demande de Bismarck, d'un certain nombre de documents classés par l'ex-secrétaire du chancelier et dont il lui avait été loisible de dresser copie, enfin des conversations du prince après sa révocation et dans les derniers temps de sa vie.

Pensées et Souvenirs résument l'œuvre personnelle du vieux solitaire de Friedricsruh. C'est le titre que Bismarck lui-même a choisi, le préférant à celui de *Mémoires* qu'il estimait démodé, banal. Cette publication, annotée de références qui seront chères aux érudits, va prendre place entre les Mémoires de Metternich et ceux de Talleyrand. A-t-elle tenu tout ce qu'elle avait promis, tout ce que du moins on en attendait ? C'est un point sur lequel il convient de ne se prononcer qu'avec quelques réserves. Mais on ne saurait comprendre le jugement sévère, qu'aurait

d'avance porté sur ces *Souvenirs* le conseiller Lothar Bucher à qui M. de Bismarck les avait dictés.

« Les fameux *Souvenirs* vont de mal en pis, aurait dit, dès 1892, au publiciste saxon l'historiographe du chancelier qu'il précéda dans la tombe. Non seulement sa mémoire fait défaut au prince, mais il commence même à représenter sous des couleurs sciemment fausses certains faits ou certains évènements sur lesquels aucune contestation n'est possible. Il ne veut pas admettre qu'il ait pris part à ce qui a mal tourné et lui seul veut avoir contribué à ce qui a réussi. Il ne fait d'exception que pour le vieil empereur, parce qu'il pense ainsi contrarier le jeune (1). »

A l'époque où il débutait dans la diplomatie en qualité de plénipotentiaire à la diète de Francfort, c'est-à-dire dans un poste que plusieurs de ses prédécesseurs n'avaient obtenu que comme couronnement d'une longue carrière, M. de Bismarck avait trente-six ans. Issu d'une famille d'ancienne mais obscure noblesse de Poméranie (2) que ses adulateurs ont voulu rattacher depuis aux chefs d'une tribu slave du moyen âge, le futur chancelier suivit les cours de droit, tout en gagnant dans la cavalerie le grade de lieutenant de landwehr. Sa jeunesse ne présenta rien de remar-

(1) *Mémoires*... II, XIII, 335.

(2) Au milieu de la gigantesque cheminée qui orne le grand salon de Varzin se trouve la devise des Bismarck : *In trinitate robur*, et, au-dessus, sur champ d'or, l'aigle du nouvel empire d'Allemagne; le tout est surmonté par un buste en plâtre de l'empereur Guillaume Ier.

La devise et les armes ont une histoire que vient de me raconter M. de Bismarck.

— « Lorsque, m'a-t-il dit, l'empereur me conféra le titre de prince, il m'offrit en même temps de faire mettre dans mon écusson les armes d'Alsace-Lorraine. Mais je refusai. Je trouvai que le titre de duc de Lorraine était trop grand pour moi. Sa Majesté voulut alors que je misse l'aigle impériale dans mes armoiries. Mais ça ne m'allait pas non plus : j'aurais eu tout le temps peur que l'aigle ne me mange mon trèfle..... Finalement on m'a simplement donné ces deux supports que vous voyez là et qui ne sont autres qu'une reproduction des bannières de l'Alsace et de la Lorraine. »

Quant à la devise, elle date d'une époque antérieure. Lorsque M. de Bismarck était à la diète de Francfort en qualité de ministre, le roi de Danemark lui conféra la grand'croix de l'ordre du Danebrog. Seulement, l'usage veut que les noms et armes du dignitaire soient déposés à la cathédrale de Copenhague avec une devise que chaque membre se choisit. M. de Bismarck prit alors la devise latine : *In trinitate robur* qu'il fit mettre en banderole sous un bœuf dans un champ de trèfle, qui était le vieux blason de sa famille.

(*Mémoires*, II, V, 92-93.)

quable. Le récit des aventures de l'étudiant de Göttingue, de Berlin, de Greifswald, les interminables beuveries d'antan, les duels de la vingtième année manqueraient d'intérêt. Non moins négligeables les prétendus aphorismes, les paradoxes semés avec plus de profusion que de discernement. « Il faut détruire les grandes villes, les balayer de la surface du globe, parce qu'elles ne sauraient jamais être que le repaire du *constitutionnalisme* et de la démagogie », « on doit réformer la société actuelle par le fer et par le feu », « l'Eglise est l'écueil contre lequel viendra se briser le vaisseau de la bouffonnerie de l'époque », phrase singulière de l'auteur du culturkampf ! etc.

« J'étais panthéiste quand à Pâques 1832 je quittai le gymnase, dit M. de Bismarck. J'étais de plus sinon républicain, du moins convaincu que la république était la forme de gouvernement la plus rationnelle... Mais ces aspirations restèrent purement théoriques et ne furent pas assez fortes pour effacer le sentiment de dévouement absolu à la monarchie prussienne qui m'avait été inculqué dès le berceau... Si je jetais un regard sur la carte d'Europe, j'enrageais de ce que la France eût conservé Strasbourg. J'avais été à Heidelberg, visité Spire et le Palatinat et ces souvenirs attisaient en moi la haine de la France et me rendaient belliqueux (1) ». L'invasion de 1688 n'a jamais cessé de hanter le cerveau de M. de Bismarck.

Dans les dix années qui précédèrent la révolution de 1848, un stagiaire de cour d'appel, un référendaire, voire même un *landrath* sans relations avec les régions ministérielles, avait peu de chance, fût-il d'extraction noble, de participer aux grandes affaires du royaume. Membre de la diète provinciale de Brandebourg en 1846, délégué par elle l'année suivante à la diète centrale de Berlin, le *junker* absolutiste de la Basse-Marche avait jugé de prime abord que la révolution favoriserait singulièrement sa fortune. Mais bien qu'une situation nouvelle se fût révélée et que la crise eût éclairci les rangs du haut personnel gouvernemental, il n'y avait pour le moment rien à tenter avec le souverain régnant. Dans une note soumise à ce prince et sur laquelle figurait le nom de M. de Bismarck qu'il connaissait de longue date Frédéric-Guillaume IV aurait écrit : « *Ne pourra être nommé ministre que si la baïonnette doit être maîtresse ab-*

(1) *Pensées et Souvenirs*, I, I ; 1-3.

solue », et d'après une autre version : « *réactionnaire rouge, sent le sang ; on s'en servira plus tard* » (1).

« Frédéric-Guillaume III s'était reposé pendant plus de vingt-cinq ans sur les lauriers de 1813 et de 1814. Le vieux monarque venait sept fois par semaine de l'île des Paons ou de Potsdam à Berlin. Il allait au théâtre voir jouer quelque pièce de bas étage et, aussitôt que le rideau était baissé, il montait sur la scène pour pincer le menton aux petites actrices » (2). Fantasque, irrésolu, mystique, ne laissant pas toutefois d'avoir l'esprit ouvert à certaines idées du siècle, Frédéric-Guillaume IV offrait au contraire un singulier mélange de féodal piétiste et de souverain moderne. Les instincts de sa race batailleuse lui faisaient défaut. Seul de sa famille, ce descendant des rudes Electeurs de Brandebourg n'ajouta aucun territoire à la Prusse, rien que la médiatisation de l'insignifiante principauté de Hohenzollern. Deux évènements caractérisèrent la politique de Frédéric-Guillaume. Au cours de la crise révolutionnaire ouverte en Allemagne, il refusa, aux applaudissements de M. de Bismarck, la couronne impériale, « vrai bric-à-brac, pétrie de terre glaise, de fange », fondue à l'intention du chef de la monarchie prussienne par les professeurs de l'assemblée de Francfort. Plus tard, l'irrésolution de son roi amena la Prusse menacée par l'Autriche à subir les humiliations d'Olmutz. Et M. de Bismarck approuva encore la démarche de son souverain.

La campagne de Crimée, dont l'historien L. de Ranke a retracé les phases diplomatiques (3), mit à une non moins cruelle épreuve Frédéric-Guillaume IV si attaché à son beau-frère, « le bien aimé empereur Nicolas », « le plus grand, le plus saint des hommes ». Le roi de Prusse refusa de se joindre à la coalition des puissances occidentales. Il ne sortit point de sa neutralité. Mais après la guerre d'Orient, la raison du roi, déjà sujette à plus d'une éclipse, se voila tout à fait. Les généreux crûs de France, nos vins de Champagne qui stimulaient la verve de M. de Bismarck avaient produit un effet opposé sur son auguste maître. Une régence finit par être instituée qui dura autant que la vie de ce prince. Les temps approchaient et M. de Bismarck les voyait venir avec satis-

(1) *Souvenirs*, I, II, IV, 66 ; note.

(2) *Mémoires*, II, VII, 151.

(3) *Aus dem Briefwechsel Friederich Wilhelms IV mit Bunsen, von Leopold von Ranke.*

faction de son observatoire de Saint-Pétersbourg où le 1[er] avril 1859, jour anniversaire de sa naissance, le futur chancelier avait été accrédité comme ambassadeur. *L'ère nouvelle* s'ouvrit lorsque le prince de Prusse qui tenait les rênes du gouvernement succéda à son frère le 2 janvier 1861.

La mission de M. de Bismarck à Francfort « cette tanière de renards dont il connaissait toutes les issues, y compris les conduits de décharge », n'avait pas duré moins de huit ans. Elle a été relatée dans un ouvrage indigeste, mais dont les documents sont précieux (1). Un fait d'apparence minime, important en réalité, la signala qui n'eut heureusement pas les conséquences du coup-d'éventail du dey d'Alger. Etant allé rendre visite à son collègue d'Autriche, président de la diète, M. de Bismarck le trouva roide, compassé. Le comte de Thun ne s'empressant pas de lui offrir un siège et continuant de fumer, le délégué prussien sortit tranquillement un cigare de sa poche et demanda à son interlocuteur de vouloir bien lui donner du feu. Le comte de Thun comprit la leçon et s'exécuta. « Les autres puissances furent stupéfaites de mon audace et crurent qu'il allait se produire un grave incident diplomatique... Il ne se produisit rien du tout, raconte M. de Bismarck. Le lendemain on parla du fait dans les journaux et la nouvelle fut même, je crois, télégraphiée à Berlin. Le roi me désapprouva... Naturellement, il ne fume jamais. Quoiqu'il en soit, il y eut désormais à la diète de Francfort deux grandes puissances qui fumèrent : l'Autriche et la Prusse. Six mois après, on vit brusquement la Bavière apparaître avec un cigare, puis ce furent la Saxe et le Wurtemberg qui ne voulurent pas rester en arrière, et, bientôt, tous les autres suivirent. Il n'y eut que Hesse-Darmstadt qui s'abstint, se jugeant évidemment trop petit garçon » (2).

M. de Bismarck venait de prendre possession de son ambassade de Pétersbourg lorsqu'éclata la guerre d'Italie. Ce fut une des époques climatériques de la vie du chancelier. En Russie, jeune encore, il se trouva *entamé* et dut à cette mission, si on l'en croit,

(1) *Correspondance diplomatique de M. de Bismarck* (1851-1859), publiée par M. de Poschinger, trad. franç. de M. Funck-Brentano, 2 in-8°, Paris, 1883.

(2) *Mémoires*, II, V, 94-95. — Il faut toutefois lire : *Thun* et non *Buol* et l'anecdote est contée d'une façon plus vraisemblable dans *M. de Bismarck et sa Correspondance*, 1876.

l'origine de ces fameuses névralgies dont le caractère intermittent fut parfois mis en doute. Dépourvu d'action sur la politique du prince régent de Prusse, *le diplomate frondeur*, qui habillait si bien dans ses lettres « les perruques de Potsdam », frémissait d'impatience. On attribuait à M. de Bismarck une brochure : *La Prusse et la question italienne* où était développée la politique qu'il avait soutenue depuis 1852. L'Autriche acquitterait les frais de la guerre future ou des arrangements à intervenir pour l'éviter. Les bases d'une alliance de la Prusse, de la France et de la Russie étaient jetées par l'auteur anonyme de la plaquette. L'affranchissement de l'Italie serait la conséquence d'un accord entre les trois Etats. La mainmise de la monarchie du Grand Frédéric sur toute l'Allemagne en découlerait. De vagues allusions se trouvaient faites à des remaniements de territoire, à certaines compensations à donner aux deux empires.

M. de Bismarck imaginait Sadowa et le traité de Prague sept années avant que ces gigantesques conceptions entrâssent dans le domaine de l'histoire quand une nouvelle accablante coupa court aux illusions de l'ambassadeur. La Prusse armait. Elle mobilisait sa landwehr, mais c'était pour défendre l'Autriche ! Au dire de M. de Bismarck, il eût été difficile de commettre un contre-sens plus grossier. Aussi l'exaspération du représentant de Frédéric-Guillaume en Russie atteignit son paroxysme. Elle fut de brève durée. La paix de Villafranca mit à néant les velléités de la Prusse et le programme formulé dans la brochure bismarckienne.

Guillaume Ier, destiné à atteindre l'extrême limite de la vieillesse, avait dépassé la pleine maturité de l'âge lorsqu'il prit possession du trône. Le prince de Prusse avait vécu en assez mauvais termes avec les ministres de son frère qui lui-même se servait contre eux de M. de Bismarck « comme d'un épouvantail ». Aussi, au lendemain de son avènement à la régence, le prince avait fait maison nette. Mais en dépit de sa bonne grâce, de son aménité, le nouveau souverain, qui avait longtemps tenu à Coblence une cour rivale de celle de Potsdam, se montrait imbu à un haut degré des principes du droit divin. Il n'entendait point raillerie sur la réforme militaire. Les libéraux, au contraire, préconisaient les économies, la réduction des contingents, espéraient une part directe aux affaires de l'Etat. L'entente était malaisée. Les conseillers les plus écoutés du gouvernement, le prince de Hohenzollern-Sigmaringen, chef nominal du cabinet,

MM. Auerswald, de Bernstorff, de Schleinitz, le prince de Hohenlohe-Ingelfingen, pris dans une sorte d'étau, furent successivement victimes du conflit de la couronne et de la représentation nationale. Cette lutte à outrance semblait devoir aboutir à quelque catastrophe. Suspect au parti de la Croix qui blâmait « ses hérésies », en butte à l'hostilité des libéraux, le roi Guillaume ne pouvait plus trouver de ministres pour gouverner selon ses vues. Déjà on annonçait sa prochaine abdication, quand il s'adressa à M. de Bismarck, récemment transféré à l'ambassade de Paris et alors en villégiature dans le midi de la France.

« Il me fit appeler et me montra un acte qu'il venait de signer, raconte M. de Bismarck. « Puisque je ne puis rencontrer, me dit-il, de ministres qui gouvernent à mon idée et qui accordent aux libéraux les concessions que je veux leur faire, je préfère laisser le trône à mon fils. » Je lui répondis simplement que j'étais prêt à être le ministre qu'il désirait. « Même contre la majorité ? demanda-t-il ». « Même contre la majorité, répondis-je ». « Alors c'est bien », fit-il. Il jeta l'acte d'abdication .... et déchira en même temps la feuille qui contenait les concessions à faire aux libéraux ! C'était un homme courageux. » (1)

Guillaume Ier avait passé le Rubicon. Le ministère extraparlementaire qu'il venait de constituer fut le plus long du siècle qui tire à sa fin et devait transformer l'Europe.

III

La fortune des hommes d'Etat se trouve souvent faite des fautes de leurs adversaires. M. de Bismarck était à peine installé dans ses fonctions de président du ministère prussien que les affaires de Pologne appelaient son intervention dans le sanglant débat survenu entre l'Empire russe et ses sujets révoltés. La mission de M. de Bismarck à Saint-Pétersbourg était restée à peu près stérile. Maintenir, consolider les rapports amicaux qui existaient entre la Prusse et la Russie eût suffi à l'ambition d'un diplomate du bon vieux temps. Pour beaucoup de raisons la tâche était facile à Berlin et à Pétersbourg. Mais M. de Bismarck avait des visées plus hautes. Afin de permettre à la Prusse d'étendre sa domination

(1) *Mémoires*, II, IX, 192-193.

sur l'Allemagne, une alliance avec la Russie, une entente avec la France semblaient indispensables. Ainsi le déclarait dans ses œuvres Frédéric le Grand.

L'immixtion peu opportune de la France dans les affaires de Pologne avait sensiblement altéré les relations qui depuis le congrès de Paris avaient existé entre les deux empires. A un état de quasi-intimité succédait une méfiance réciproque dont nous devions ressentir les effets en 1866 et en 1870. Le tsar n'avait pas cru de sa dignité d'accepter à brûle-pourpoint l'alliance que lui offrait la Prusse dans un moment critique. Mais M. de Bismarck signa bientôt avec la Russie un cartel relatif aux insurgés polonais qui se réfugieraient dans les Etats de la monarchie prussienne. Il s'assurait dans l'avenir l'appui de la chancellerie de Saint-Pétersbourg. Défiant ainsi l'Autriche, la France et l'Angleterre qui avaient donné à la Pologne tant de gages d'une sympathie aussi platonique que compromettante. M. de Bismarck marquait sa propre place dans la politique européenne.

La convention du 8 février 1863 n'était qu'un jalon dans la voie de l'alliance russe. Les puissances amies de la Pologne en furent convaincues lorsque, l'automne suivant, un coup de boutoir du premier ministre prussien obligea le Foreign Office de rappeler du fond de l'Allemagne le courrier chargé de signifier au prince Gortschakow la déchéance des droits de la Russie sur le royaume de Pologne envers qui elle n'avait pas rempli les obligations contractées au congrès de Vienne, en 1815. M. de Bismarck menaçait en même temps le Danemark d'une exécution fédérale pour délivrer de son joug les Holsteinois d'origine tudesque.

En cette même année 1863 l'Autriche eut à Francfort sa journée des princes : *Furstentag*, qualifiée aussi de journée des dupes. Le fantôme du Saint-Empire qu'elle avait évoqué s'estompa bien vite. Le roi Guillaume et son ministre ne parurent point à Francfort. Ce n'était pas sur la base de la suprématie autrichienne que ce dernier entendait réformer le pacte fédéral. « Si j'avais abandonné ma résistance aux efforts que faisait le roi pour aller à Francfort et si je l'y avais accompagné, suivant son désir, pour transformer dans le congrès des princes la rivalité austro-prussienne en une lutte commune contre la révolution et le constitutionnalisme, la Prusse serait extérieurement restée ce qu'elle était avant... Elle aurait renoncé pour toujours à intervenir dans la question allemande », dit M. de Bismarck.

Il ne me fut pas facile de décider le roi à s'abstenir d'aller à Francfort, ajoute-t-il... Nous trouvâmes le roi de Saxe qui, au nom de tous les souverains, renouvela l'invitation d'aller à Francfort (19 août). Sa Majesté ne trouva pas aisément la force de résister à cette manœuvre. Le roi répéta plusieurs fois l'argument : « Trente souverains régnants et un roi comme courrier !... » Ce n'est qu'à minuit que je réussis à obtenir la signature du roi par sa lettre de refus au roi de Saxe... La crise était surmontée et le roi de Saxe partit sans chercher à revoir mon souverain, comme je l'avais craint » (1).

Parmi les amies de la Pologne la France fut la plus mal traitée. De l'aveu de son empereur, elle avait sacrifié à la cause qui succomba bientôt sur les bords de la Vistule « une des premières alliances du continent » et s'était trouvée en fin de compte suspectée par l'Autriche et mystifiée par l'Angleterre. Seule la Prusse lui avait témoigné quelques égards. M. de Bismarck était trop assuré que le congrès de souverains, véritable obsession de Napoléon III. ne se réunirait pas pour porter le dernier coup à la proposition impériale en se donnant la peine de la combattre.

IV

Le président du ministère prussien avait le vent en poupe. La Russie, débarrassée de l'insurrection polonaise, se montra reconnaissante. Elle acquitta sa dette, quelques mois plus tard, lorsque la Prusse, entraînant l'Autriche, ordonna, après la mort du roi Frédéric VII, l'exécution fédérale dans le Slesvig-Holstein. Les duchés de l'Elbe constituaient depuis longtemps une pomme de discorde entre le Danemark et la diète germanique. Les universités s'étaient mêlées à leur différend entretenu à grand renfort de textes par les ethnographes et les philologues. Aussi en Allemagne l'agression dirigée contre le Danemark était-elle populaire. Après une lutte inégale qui indigna le reste de l'Europe, le Danemark succomba. La Prusse évinça le prétendant d'Augustembourg dont M. de Bismarck, à Francfort, avait d'ailleurs payé à beaux deniers comptants la renonciation aux duchés, douze années auparavant. Bientôt les syndics de la couronne donnèrent à la force la consécration du droit, le ministre prussien n'ayant pas encore jugé à propos d'ériger en axiome que la

(1) *Pensées et Souvenirs*, I, XVII, II, 422-423.

première primait le second. Dans une savante, mais nébuleuse consultation, ces jurisconsultes royaux exposèrent que seul le nouveau souverain de Danemark, de la branche de Holstein-Sonderbourg-Glücksbourg, avait en réalité qualité pour réclamer les duchés dont la Prusse et l'Autriche devenaient ainsi co-propriétaires, vu l'abandon qui leur avait été consenti de ses droits par le roi Christian IX, lors de la signature du traité de Vienne.

Ce traité du 30 octobre 1864 entre les deux grandes puissances allemandes et le Danemark renfermait les germes d'une nouvelle guerre. Le replâtrage intervenu à Gastein en attribuant à la Prusse le Lauenbourg et l'administration du Slesvig, à l'Autriche celle du Holstein ajourna le conflit et « recolla les déchirures ». En récompense de ses services le titre de comte fut conféré à M. de Bismarck qui, le croirait-on, n'aurait ambitionné rien moins que celui de duc de Slesvig-Holstein, « parce que c'était la campagne diplomatique dont il était le plus fier ! »

« J'y avais songé dès le lendemain de la mort du roi de Danemark, a écrit M. de Bismarck. Ce n'était pas commode. J'avais tout le monde contre moi : le *kronprinz* et la princesse royale, à cause de leur parenté ; le roi, à cause de je ne sais pas quoi ; l'Autriche, les petits Etats de l'Allemagne et l'Angleterre, par jalousie... Les libéraux me taillaient des croupières, par dessus le marché, à l'intérieur ; ils avaient tout à coup découvert je ne sais quelle légitimité princière et les habitants du Slesvig-Holstein, bien entendu, ne voulaient pas entendre parler d'annexion. C'est contre tout ce monde à la fois que j'eus à lutter. Dans une réunion du conseil d'Etat, je dus prendre la parole pour les convaincre tous et je prononçai un des plus longs discours que j'aie jamais prononcés de ma vie... Je démontrai au roi que tous ses prédécesseurs, à l'exception de son défunt frère, avaient ajouté quelque morceau de territoire à la couronne de Prusse et je lui demandai s'il ne voulait rien y ajouter du tout et suivre en cela l'exemple de son frère. Lorsque je dis cela, ils se mirent tous à me regarder et avaient l'air de dire que j'avais dû boire une bouteille de trop le matin... Puis, lorsqu'il s'agit de signer le protocole de la séance, il y eut de nouvelles histoires. Je me mis à lire soigneusement le protocole avant de le signer et je m'aperçus qu'on avait supprimé les passages où je m'étais précisément exprimé avec le plus de clarté et de vigueur. Je protestai de toutes mes forces. On me dit qu'on avait cru m'être agréable en omettant certains passages.

« Eh bien, pas du tout ! leur dis-je. Je sais bien que vous croyez que j'ai bu un coup de trop, mais ça m'est égal... J'entends que tout ce que j'ai dit soit rigoureusement reproduit ! » Et il en fut ainsi !... » (1).

Il en fut ainsi ; mais avant de provoquer la réforme fédérale qui à Francfort lui avait paru manquer d'opportunité et de *libéralisme*, M. de Bismarck devait s'assurer d'un facteur important : la France. Il se rendit pour la seconde fois à Biarritz, au mois d'octobre 1865. Les entretiens de l'empereur avec le futur chancelier qui eurent lieu sans témoin à la villa Eugénie sont restés matière à conjectures. Napoléon III a emporté son secret dans la tombe. M. de Bismarck, si prolixe de détails sur son ambassade à Paris et ses séjours en France, n'a pas plus dans ses *Souvenirs* que dans ses lettres consigné rien qui se rapportât à ces conciliabules où on refaisait la carte de l'Europe, sur les bords du golfe de Gascogne, le Luxembourg, la Belgique, une partie de la Suisse romande furent certainement des appâts destinés à tromper Napoléon qui semblait ne demander qu'à l'être. Une délimitation plus favorable à la France de notre extrême frontière sud-est aurait même été de nouveau examinée (2). Le ministre de Guillaume Ier se montrait bon prince et facile aux concessions, lorsqu'il s'agissait du bien des autres. Quant à l'affranchissement de Venise, il était le corollaire de l'alliance italo-prussienne.

Depuis l'arrivée de M. de Bismarck aux affaires, la situation critique de la Prusse ne s'était nullement détendue. La chambre des députés hostile aux principes absolutistes de la couronne avait été dissoute. Mais la majorité réélue était revenue à Berlin animée d'intentions peu conciliantes. Pendant quatre ans aucun budget régulier ne fut voté. Le régime constitutionnel se trouvait frappé d'une sorte d'interdit. Aussi l'indignation était-elle à son comble. La nation presque tout entière réclamait le renvoi d'un ministre qui paraissait se faire gloire de sa profonde impopularité. A la veille de la guerre de 1866, cet état d'exaspération se traduisit par un attentat contre la personne de M. de Bismarck.

(1) *Mémoires*, II, V, 96-97.

(2) Mérode prête à l'empereur des projets bien intransigeants et bien gigantesques. L'annexion de Turin et de Gênes à la France, selon lui, est une chose décidée... » *H. d'Ideville, Journal d'un diplomate en Italie. Rome*, XVII 222. Rome, 6 octobre 1864.

Parfois le roi était ébranlé et désespérait de jamais *mettre l'Allemagne en selle*. Il faut lire dans les *Souvenirs* la scène de la gare de Juterbock où le premier ministre était allé attendre son souverain. « J'eus quelque peine, avec les renseignements peu aimables des conducteurs du train ordinaire, à découvrir le wagon où le roi se trouvait seul dans un simple compartiment de première classe, raconte M. de Bismarck. Encore sous l'impression de l'entrevue avec sa femme, le roi était visiblement déprimé et lorsque je lui demandai la permission de lui exposer ce qui s'était passé pendant son absence, il m'interrompit en disant : « Je prévois parfaitement comment tout cela finira. Là bas, place de l'Opéra, sous mes fenêtres, on vous coupera la tête à vous et un peu plus tard, à moi. »

Je devinai que pendant les huit jours de son séjour à Baden on l'avait travaillé avec des variations sur le thème Polignac, Strafford, Louis XVI. Lorsqu'il se tut, je répondis ce simple mot : « Et après, Sire ? » « Eh bien, après, mais nous serons morts ! » répliqua le roi. « Oui, repris-je, après, nous serons morts, mais il nous faut bien mourir tôt ou tard, et pouvons-nous périr d'une manière plus digne ? Moi-même je mourrai luttant pour la cause de mon roi, et votre Majesté en scellant de son sang ses droits royaux à lui conférés par Dieu ; que ce soit sur l'échafaud ou sur le champ de bataille, cela ne changera rien à ce fait honorable que nous aurons risqué glorieusement notre vie et notre personne pour défendre les droits octroyés par la grâce de Dieu » (1).

M. de Bismarck imperturbable poursuivait donc sa tâche. Une fois en règle avec la France, grâce à l'équivoque et au mirage de Biarritz, il ne s'agissait plus que de mettre les torts du côté de l'Autriche. La chancellerie de Vienne fit malheureusement le jeu du ministre prussien, comme elle avait naguère donné tête baissée dans le panneau que lui avait tendu Cavour. En subordonnant son adhésion au congrès à la condition expresse que rien ne serait modifié au *statu quo ante bellum*, M. de Mensdorff sapait par sa base la négociation péniblement conduite par les grandes puissances. Sadowa se trouvait au bout d'incohérences semblables. En quelques heures la face de l'Europe était changée.

Nous possédions sur les pourparlers qui précédèrent la guerre austro-prussienne le récit de sa mission à Berlin fait par le comte Benedetti. Depuis, l'histoire de la politique française en 1866 a

(1) *Pensées et Souvenirs*, I, XII, 358-359.

été écrite et méritait de l'être (1). M. de Bismarck est venu le dernier parachever les confessions de ses contemporains. Malgré certaines réserves, les *Souvenirs* nous édifient sur le double rôle du roi de Prusse et de son ministre en cette néfaste année 1866. « Après le traité de Gastein et la prise de possession du Lauenbourg, premier accroissement de l'empire sous le roi Guillaume, il se fit en lui, à ce que je remarquai, une transformation psychologique. Il prit goût aux conquêtes, atteste M. de Bismarck. Mais le roi avait été dominé surtout par la satisfaction que cet accroissement, le port de Kiel, notre position militaire dans le Slesvig et le droit de construire un canal à travers le Holstein fûssent des avantages obtenus sans que la paix eût été troublée et que nous eûssions cessé d'être les amis de l'Autriche (2).

Cette disposition louable n'empêcha pas Guillaume I[er] de déclarer la guerre à l'empereur François-Joseph lorsque ce prince eut ordonné la mobilisation de l'armée fédérale. Le traité prusso-italien était signé. Le roi de droit divin avait uni, d'une façon d'ailleurs quelque peu léonine, sa cause à celle de l'élu de la révolution italienne. Mais une singulière défaillance de mémoire se produisait chez Guillaume I[er]. Presque à la même date, il faisait déclarer à Vienne par la veuve de Frédéric-Guillaume IV, sœur de l'archiduchesse Sophie mère de l'empereur d'Autriche, que l'acte diplomatique en question était loin d'avoir un pareil caractère et une si haute portée. L'armée prussienne n'avait-elle pas besoin de quelques jours de répit pour se jeter sur la Bohême?

« Chacun comprend combien il est louable dans un prince de garder la foi, d'agir sincèrement et non par la ruse, dit Machiavel; mais l'expérience de nos temps nous montre qu'il n'est arrivé de faire de grandes choses qu'aux princes qui ont fait peu de cas de leur parole, qui ont su adroitement tromper les autres et qui à la fin ont sû vaincre ceux qui s'étaient confiés à leur loyauté » (3).

La campagne des sept jours une fois menée à bien, il devint difficile de contenir et de modérer le roi Guillaume. Non seulement il voulait annexer à ses Etats le Hanovre, la Hesse-Electorale, le Nassau qui arrondiraient la Prusse et rectifieraient sa fâcheuse configuration géographique, mais il prétendait tailler sans merci

(1) Rothan. *La politique française en 1866.*
(2) *Pensées et Souvenirs*, II, XIX, III, 21.
(3) Machiavel, *Le Prince*, XVIII.

dans le territoire conquis, arracher à la Bavière Anspach et Bayreuth, berceau des margraves de Brandebourg, reprendre toute la Silésie, écorner Hesse-Darmstadt que le district d'Aschaffenbourg eût indemnisé, réunir le Palatinat au grand-duché de Bade. Devant *recouvrer* Bayreuth, Guillaume Ier désirait conserver au moins la Saxe occidentale, Leipzig, Zwickau, Chemnitz, « pour assurer les communications avec Bayreuth. » Il regardait la Bohême d'un œil d'envie. M. de Bismarck déclara à son auguste maître « qu'une fusion de l'Autriche allemande avec la Prusse était irréalisable, que Vienne ne se laisserait pas gouverner comme une dépendance de Berlin. » (1). C'était la parodie de Gros Jean.

Un visiteur non convié au grand quartier général qu'il avait rejoint, « grâce à la maladresse de la police militaire sur les derrières de l'armée, » M. Benedetti vint rappeler au roi de Prusse qu'on n'était plus au temps de Frédéric II où tout ce qui était bon à prendre était bon à garder. Ne pouvant évincer l'ambassadeur de Napoléon III, on tente de l'enguirlander ; mais il connaît le terrain sur lequel il marche. Aussi résiste-t-il, malgré le laconisme regrettable de ses instructions. Malheureusement on ne se rend pas compte à Saint-Cloud des embarras de la Prusse. Tous les *desiderata* du roi ne sont point comblés, mais les conditions que l'ambassadeur comte de Goltz obtient avec tant de facilité de l'empereur et de M. Rouher sont bien belles encore. La monarchie prussienne s'accroît de près de quatre millions d'habitants. Si l'Autriche et la Saxe restent intactes, le Hanovre, la Hesse-Electorale, le Nassau, Francfort se trouvent sacrifiés. Les comparses acquittent la rançon des grands coupables. Une confédération de l'Allemagne du nord est créée sous le *præsidium* de la Prusse. Un parlement fédéral dont l'organe sera le chancelier servira de lien aux Etats et sera leur sauvegarde vis-à-vis de l'étranger.

M. de Bismarck n'en demandait pas davantage. Il se réservait de tirer des victoires de son souverain d'autres fruits en pleine paix. « Déjà à ce moment, a-t-il dit, je ne doutais pas que nous n'eûssions à défendre dans d'autres guerres les conquêtes de la campagne, comme Frédéric le Grand dut défendre le résultat de ses deux premières campagnes de Silésie dans les luttes bien plus

(1) *Pensées et Souvenirs*, II, XX, IV, 53.

vives de la guerre de sept ans. Une guerre avec la France suivrait la guerre avec l'Autriche, c'était une conséquence historique ; elle éclaterait même si nous avions pu accorder à Napoléon les petits dédommagements qu'il attendait de nous en échange de sa neutralité. » (1)

V

L'ex-chancelier de l'empire d'Allemagne s'est montré particulièrement sobre de détails sur les négociations *dilatoires* ouvertes avec le gouvernement français. L'Italie avait été dans le jeu de M. de Bismarck une carte excellente. La convention signée entre la France et l'Autriche, à la veille de la guerre de Bohême, entravait la liberté d'action de Napoléon III. Mais en août 1866, le parti de l'intervention avait longtemps et vaillamment lutté. La Russie espérait rallier la France à la réunion d'un congrès. Napoléon le déclina, bien qu'il eût passé la plus grande partie de son existence d'empereur à formuler à contre temps des propositions de ce genre, à préconiser cette panacée. A un congrès qui eût remis en question la nouvelle répartition de forces imaginée par M. de Bismarck dans l'Europe centrale, Napoléon III malade, défaillant, épuisé, préférait une entente directe avec le ministre prussien. Il s'attachait désespérément aux cessions territoriales que ce dernier avait fait miroiter à ses yeux sans jamais donner à leurs échanges d'idées une forme concrète, définitive. En septembre 1866 l'heure de nous enlever nos dernières illusions n'était pas venue.

Dans ses *Souvenirs* M. de Bismarck est sans pitié à cet égard. « Louis Napoléon, dit-il, ne voyait dans un agrandissement relatif de la Prusse dans l'Allemagne du Nord aucun danger pour la France ; bien plus, il y voyait une arme contre l'unification et le développement national de l'Allemagne ; tout ce qui en Allemagne n'était pas prussien sentirait, croyait-il, d'autant plus fortement le besoin d'être protégé par la France. Il croyait pouvoir faire renaître la Confédération du Rhin et voulait empêcher l'Allemagne de s'unifier et de former une seule et grande nation. Il s'en croyait capable... L'unification de l'Allemagne n'était plus, selon moi, qu'une question de temps. Pour la résoudre, la Confédération de l'Allemagne du Nord était la première étape. Je ne doutais pas

(1) *Pensées et Souvenirs*, II, XX, II, 44.

qu'il ne fallut faire une guerre franco-allemande, avant que l'organisation générale de l'Allemagne eût pu être réalisée. » (1)

Si le grand état-major prussien tablait trop bas en évaluant nos forces militaires, M. de Bismarck considérait une guerre avec la France « comme un danger ». Ce danger, il se l'exagérait peut-être, mais osait le regarder en face. La mission du général de Manteuffel à Saint-Pétersbourg remplie, la chancellerie russe dûment avertie de nos visées et virtuellement relevée de la clause qui neutralisait la mer Noire, les conventions avec les Etats de l'Allemagne du sud une fois signées, le premier ministre de Prusse avait les coudées franches. Il nous le fit sentir en abattant son jeu et en dévoilant ces conventions, lors de l'incident du Luxembourg qui mit la France et la Prusse à deux doigts de la guerre. En dépit d'un traité avec le roi des Pays-Bas, le grand-duché, que nous eussions occupé sans coup férir pendant la guerre de Bohême, nous échappa. L'alliance hollandaise nous fut en même temps refusée. Le réveil était cruel.

M. de Bismarck avait enfermé la diplomatie française dans un cercle de fer. La protestation indignée du comte Benedetti en 1871, un autre ouvrage plus récent (2) nous ont fait connaître les relations du chancelier avec les envoyés de Garibaldi et de Mazzini. Vivant, M. de Bismarck n'a jamais dissimulé qu'au lendemain de Mentana il n'eut tenu qu'à lui de mettre la France en échec ; mais il prétendait choisir son heure et son terrain. Il eut toutefois quelques inquiétudes, lors des négociations qui suivirent l'entrevue de Salzbourg. « Ces négociations entre la France et l'Autriche pouvaient, sous la direction de M. de Beust, être couronnées de succès, a écrit M. de Bismarck. Le cabinet de Vienne, en appelant pour diriger sa politique ce ministre saxon irrité contre nous, permettait par ce fait seul d'admettre qu'il s'engagerait dans la voie de la revanche... Il n'y avait aucun fond à faire sur l'Italie.... » (3) La fortune, hélas, réservait un superbe regain de faveur à ce joueur heureux habitué à la brusquer.

(1) *Pensées et Souvenirs*, II, XXI, I, 61.

(2) *Auguste Boullier*. Un roi et un conspirateur. Victor-Emmanuel et Mazzini, — M. de Bismarck et Mazzini, Paris, in-12°, 1885.

(3) *Pensées et Souvenirs*, II, 21, 1, 63.

VI

Les *Souvenirs* du chancelier sautent de la confédération de l'Allemagne du Nord à la dépêche d'Ems et à la guerre de 1870. Ils consacrent la trilogie bismarckienne: Danemark, Autriche, France. L'incident du Luxembourg, le séjour du roi de Prusse et de M. de Bismarck à l'exposition universelle de 1867, la seconde expédition romaine, Mentana, le premier projet de candidature Hohenzollern ne passèrent pourtant point inaperçus dans le temps. Mais le chancelier a gardé le silence sur ces épisodes, comme sur les conciliabules de Biarritz, comme sur les pourparlers entamés avec M. Benedetti. On dirait presque qu'une main mystérieuse a arraché du manuscrit original des pages compromettantes.

M. de Bismarck s'est du reste borné à reproduire ses aveux de 1892. Il soutient toutefois que la provocation vint de Paris « où on trouva un prétexte de guerre dans ce nom de Hohenzollern qui en lui-même n'avait rien de plus menaçant pour la France que tout autre nom allemand. » Le chancelier oublie et confond volontiers les dates, lorsqu'il y va de son intérêt. N'a-t-il pas assigné naguère celle manifestement fausse de 1867, — année de l'exposition et de la visite du roi Guillaume à Paris, — aux négociations du mois d'août 1866, pour la réunion éventuelle du Luxembourg et de la Belgique à la France ? Aussi M. de Bismarck réfute-t-il vaguement le passage des Mémoires du roi Charles de Roumanie, relatif au conseil tenu à Berlin au printemps de 1870, en vue d'examiner le projet de candidature du prince Léopold au trône d'Espagne. « Je n'avais pas alors le moindre doute que le petit-fils de Murat (!), bien vu aux Tuileries, n'assurât au pays la bienveillance de la France, ajoute M. de Bismarck... Mais on cherchait un cas de guerre contre la Prusse qui, autant que possible, n'eût pas l'air de s'adresser à la nation allemande. »

En présence de la situation respective des deux Etats, le mauvais procédé indéniable de la Prusse ne pouvait qu'être vivement ressenti à Paris. Mais M. de Bismarck n'a point l'air de s'en douter et refuse d'en convenir. A l'entendre, « le roi aurait dû repousser toute discussion avec un négociateur français n'ayant pas le même rang que lui et l'adresser à son ministre des affaires étrangères à

Berlin ». Lorsqu'il se rendait à Biarritz pour conférer directement avec Napoléon III, en l'absence de M. Drouyn de Lhuys, lorsqu'il dépêchait à Saint-Cloud le comte de Goltz chargé de triompher de la volonté vacillante de l'empereur et de la raison de M. Rouher, le prince de Bismarck avait moins de scrupules et professait d'autres doctrines. Dans ses *Souvenirs* il a d'ailleurs recours à un argument nouveau, inattendu. En provoquant une guerre avec la France, la Prusse vengeait l'Espagne. « J'espérai pendant quelques jours que la déclaration de guerre de l'Espagne à la France suivrait celle que la France nous avait adressée. Je ne m'attendais pas à ce qu'une nation pleine d'amour-propre comme la nation espagnole restât tranquillement, l'arme au pied derrière les Pyrénées, à regarder les Allemands se battre à mort pour sauvegarder l'indépendance de l'Espagne et lui assurer la libre élection de son roi. Le point d'honneur espagnol, qui se montra si sensible dans la question des Carolines, ne se manifesta pas en notre faveur en 1870 » (1).

Quoiqu'il en soit, la négociation d'Ems « allait se perdre dans le sable ». Mais M. de Bismarck tenu à l'écart rompit son ban, se précipita au secours du roi Guillaume et altéra sans plus de façon la dépêche qui résumait l'entretien de ce prince et de l'ambassadeur de France. « Voilà qui sonne tout autrement, s'écria M. de Moltke joyeux ; auparavant on eût cru entendre battre la chamade ; maintenant c'est une fanfare ! »

Au cours de la guerre de France, M. de Bismarck redouta longtemps l'intervention des grandes puissances neutres, en dépit du gage livré à la Russie par l'abrogation de l'article 11 du traité de 1856 relatif à la neutralisation de la mer Noire, » principe théorique sans application immédiate. » La possibilité de cette intervention était pour le chancelier, « en présence de la stagnation du siège », un vrai cauchemar, « une cause d'inquiétude et d'impatience ». « Mais les sentiments personnels d'Alexandre II, non seulement ses sentiments pour son oncle, mais encore ses sentiments anti-français offraient à cet égard une garantie. » Souvenir peu flatteur à l'adresse du souverain de toutes les Russies. *Quantum mutatus ab illo !*

La restauration de l'empire germanique à Versailles fut l'œuvre du chancelier. Chose étrange, l'adoption d'un nouveau titre

(1) *Pensées et Souvenirs*, II, XXII, 97-98.

n'avait rien qui séduisît le roi de Prusse. « Que voulez-vous que je fasse de cette qualification de commandant honoraire ? » objectait Guillaume Ier. A quoi le chancelier qui venait de faire prendre par Louis II de Bavière l'initiative de la proclamation de l'empire répliquait à son souverain : « Votre Majesté ne veut pourtant pas rester éternellement un substantif neutre : *das Prœsidium*. Il y a dans le mot de présidence une abstraction ; cette expression, l' « Empereur », possède au contraire une grande force, un élan puissant » (1).

Une nouvelle difficulté ne tarda pas à surgir. Guillaume Ier serait-il empereur d'Allemagne ou bien empereur allemand ? Le roi tenait à la première qualification. M. de Bismarck au contraire, avait des objections à ce qu'elle fût adoptée. Aussi le grand-duc de Bade se vit-il investi d'une sorte d'arbitrage. « L'entretien des deux souverains me resta inconnu et j'étais vivement intrigué, au moment de la lecture de la proclamation, raconte M. de Bismarck. Le grand-duc esquiva la difficulté en poussant un vivat en l'honneur non de l'empereur allemand ni de l'empereur d'Allemagne, mais *de l'empereur Guillaume*. Sa Majesté m'en voulut tellement de la façon dont les choses s'étaient passées qu'en descendant de l'estrade élevée des princes, elle affecta de ne pas me voir, alors que je me trouvai seul dans l'espace libre en avant de l'estrade, et, passant devant moi, elle alla donner la main aux généraux qui se tenaient derrière. Le roi persista quelques jours dans cette attitude jusqu'à ce que peu à peu nos relations réciproques redevinrent ce qu'elles avaient été auparavant » (2).

Tout est bien qui finit bien.

VII

M. de Bismarck exploita la suprême humiliation de l'*ennemi héréditaire :* la guerre civile. D'après M. Busch, le chancelier allemand « montra moins d'empressement à accueillir les ouvertures du gouvernement de Versailles que celles de la Commune » (3). Les clauses du traité de Francfort qui consacra la monstrueuse rançon de cinq milliards s'en ressentirent.

En 1872 le nouvel empire d'Allemagne était dans tout l'éclat de

(1) *Pensées et Souvenirs*, II, XXIII, IV, 138.
(2) *Pensées et Souvenirs*, II, XXIII, IV, 145.
(3) *Mémoires*, II, II, 20.

ses récentes victoires. M. de Bismarck en profita pour réaliser sa conception de l'alliance des trois empereurs. Il n'est guère moins difficile de conserver que d'acquérir, surtout lorsque l'acquisition, la conquête ont revêtu certaines formes d'où la violence n'est pas exclue. Aussi le chancelier espérait-il assurer à son pays la suprématie et à l'Europe une paix durable par ce retour aux errements de 1815. En dehors de ce concert, de cette première *triplice*, quels éléments de force subsisteraient ? La France meurtrie et qui pansait silencieusement ses plaies, l'Italie inoffensive, l'Angleterre habituée à naviguer dans le sillage du plus puissant.

La réalisation de son dessein porta au comble la fortune et le renom du prince de Bismarck. De 1871 à 1876, il domina l'Europe. qui relevait de lui. Il inquiéta la France par des menaces de guerre qu'il désavoua depuis. Mais il n'est point de médaille sans revers. Une obscure rivalité de races des Turcs et des Bosniaques s'était traduite, vers le milieu de 1875, par une série de massacres dont les bachi-bozouks semblaient avoir l'odieuse spécialité. La guerre s'ensuivit entre les Serbes et l'Empire ottoman. Les Serbes furent vaincus, mais l'année suivante les Russes entrèrent en lice. Pendant plusieurs semaines le sort des armées belligérantes flotta indécis. L'héroïque résistance de Plevna ne réussit toutefois qu'à sauver l'honneur des armes du sultan. Les Turcs finirent par plier sous le colossal effort qui jeta vers Andrinople l'armée du grand-duc Nicolas. Le divan affolé signa les préliminaires de paix de San Stefano.

Sur ces événements, M. de Bismarck s'exprime sans ambages et avec une franchise relative. Dès l'automne de 1876, Alexandre II l'avait en quelque sorte sommé de déclarer, si en cas de guerre de la Russie et de l'Autriche, l'Allemagne resterait neutre. Cette démarche aurait été suggérée au tsar par le prince Gortschakow, jaloux de démontrer à son souverain le caractère platonique de l'amitié tudesque. « L'orage russe s'éloigna alors de la Galicie orientale et se dirigea vers les Balkans. Des négociations furent engagées dans le sens de la convention de Reichstadt, où les empereurs Alexandre et François-Joseph avaient eu une entrevue. Le désir fut exprimé que nous fussions exclus du secret de l'entente, dit M. de Bismarck. Cette convention, et non le congrès de Berlin, est pour l'Autriche la base de la possession de la Bosnie et de l'Herzégovine » (1).

(1) *Pensées et Souvenirs*, II, XXVII, II, I, 254-255.

Le prince de Bismarck eût sans doute pris l'engagement qu'exigeait de lui Alexandre II, mais il prétendait obtenir en échange un blanc-seing en ce qui concernait la France. Or, il est, paraît-il, « pour la Russie une limite au-delà de laquelle on ne permettra pas qu'on diminue l'influence de la France. Cette limite aurait été atteinte par le traité de Francfort, et peut-être en 1870-1871, ne s'était-on pas aussi bien rendu compte de ce fait que cinq ans plus tard ». « J'ai de la peine à croire, poursuit M. de Bismarck, que pendant la durée de notre guerre, le cabinet russe ait prévu clairement qu'il aurait comme voisin une Allemagne si forte et si raffermie » (1).

Au congrès de Berlin où fut porté le conflit russo-turc, le chancelier prussien exerça des représailles. Il fit sentir le poids de sa puissance au prince Gortschakow. « Les Russes se figuraient que nous allions nous charger sans conditions de leurs intérêts et que nous allions appuyer aveuglement leurs demandes. C'était pourtant impossible, d'autant plus que la moitié de ce qu'ils voulaient était injuste et que l'autre moitié était dangereuse, dit M. de Bismarck. Ils devinrent alors impérieux et arrogants et allèrent jusqu'aux menaces » (2).

La rupture était complète. M. de Bismarck s'empressa de virer de bord. Il eut, l'année suivante, une entrevue décisive avec le comte Andrassy. « Contre une alliance franco-russe imminente, le coup qu'il fallait jouer était une alliance austro-allemande. » La conclusion en fut laborieuse. L'ex-chancelier se montre prolixe dans le récit de cette suprême campagne diplomatique. L'Italie se joignit ensuite aux deux empires et la rénovation en 1888 du pacte dont une partie des clauses se trouva alors divulguée, fut un des derniers actes du prince de Bismarck.

A l'intérieur, sa politique n'avait été ni plus sage, ni plus prudente. Les lois de mai, le culturkampf, la rupture avec les conservateurs, les défis aux nationaux-libéraux, la prétention ouvertement affichée de gouverner l'église et le parlement comme l'Etat à coup de mesures de police avaient exaspéré l'opinion. L'impératrice Augusta, presque tous les membres de la famille royale, étaient en butte à la haine et à la brutalité du chancelier. Quelques mètres carrés, donnaient à ce Richelieu d'un Louis XIII

(1) *Pensées et Souvenirs*, II, XXIX, 1, 273.
(2) *Mémoires*, II, VII, 142.

opiniâtre plus de soucis que le reste de l'Europe. Les socialistes accomplissaient de rapides progrès. L'Empereur Guillaume Ier nonagénaire redoutait une guerre contre la Russie.

Ce péril fut écarté ; mais l'heure de la retraite, de la disgrâce avait sonné pour le chancelier. Il les supporta peu stoïquement. La retraite lui pesa. La disgrâce provoqua chez lui de vrais accès de fureur. M. de Bismarck n'était point de ceux qui baisent la main par laquelle ils sont frappés. Mais le nouvel empereur ne se préoccupa guère du vieillard grondeur. Il attendit avec sérénité la fin de son courroux et visita même dans sa thébaïde le prince-duc de Lauenbourg. M. de Bismarck toutefois ne passa jamais condamnation sur sa chute. Les *Mémoires* laissent percer son désenchantement et en disent long à cet égard.

Dante n'a-t-il point fait figurer parmi les châtiments de ses damnés le regret des grandeurs perdues ? Ecoutons le langage prêté à Pierre des Vignes par le sublime Alighieri. « Je fus chancelier de l'empereur Frédéric et maître de son cœur que je savais ouvrir et fermer avec tant d'art qu'il semblait que j'en eûsse la clé. L'Envie, cette prostituée des cours, qui jamais n'a détaché ses yeux impudents du palais des Césars, souffla ses poisons dans tous les cœurs. Elle les enflamma contre moi et fit par eux monter son fiel jusqu'à l'empereur lui-même qui changea ma joie en tristesse et mes honneurs en deuil..... Si quelqu'un de vous retourne dans le monde, qu'il veuille réhabiliter mon nom et relever ma mémoire du coup que lui a porté l'Envie ! » (1).

Léonce de BROTONNE.
(DIPLOMATICUS)

(1) Dante. *La divine comédie*, *L'Enfer*, chant XIII, traduction française de M. Dauphin, Paris, in-8°, 1886.

La Commission extra-parlementaire de la Marine
ET SON ŒUVRE

II

POLITIQUE NAVALE RATIONNELLE. — I.

Dans notre étude du 15 janvier 1898 (1), nous avions indiqué pour quelles raisons la Haute Administration de la marine n'avait pu concevoir une *politique navale :* à la Chambre des députés, lors de la discussion du budget de 1898, MM. Lockroy, Delcassé, De Tréveneuc, De Kerjégu, G. Dufaure, ont insisté successivement sur cette absence de doctrine maritime ; le rapport de M. Bouchard sur les travaux de la Commission extra-parlementaire de la marine, dont il est le président, exprime à son tour la même vérité :

« Après avoir recueilli les dépositions des officiers et des hauts fonctionnaires les plus distingués de la marine, nous sommes arrivés à reconnaître, sur bien des points, une divergence de vues qui n'a d'égale que la bonne volonté du personnel... Il est évident que la marine a *manqué de cette direction ferme* qui lui était si nécessaire dans la période de transformation qu'elle avait à traverser... Il importe de mettre fin à cette marche indécise et *d'établir un programme défini.*

« La constitution rationnelle de la flotte doit découler de notre situation géographique et de notre politique. Il convient donc, en premier lieu, de définir *la politique maritime* de notre pays... La sécurité de nos côtes, la liberté de notre trafic maritime, malgré la

(1) *Nouvelle Revue*, 15 janvier 1898 ; Nécessité d'une politique navale.

Triple-Alliance, la protection, vis-à-vis de celle-ci au moins, de notre domaine colonial, semblent *le minimum* imposé à notre vigilance.

« Le moyen d'y satisfaire est d'ÊTRE EN ÉTAT DE VAINCRE LES FLOTTES DE LA TRIPLE-ALLIANCE ET DE COMBATTRE CELLES DE L'ANGLETERRE (1). »

M. Delcassé a formulé, d'une manière à peu près semblable, comment il comprend notre politique maritime : EQUILIBRE CONTRE LA TRIPLE-ALLIANCE, en se préoccupant de L'ANGLETERRE de manière à LUI PORTER DES COUPS CRUELS (2).

Parlant à la Commission extra-parlementaire, l'amiral de Cuverville déclare :

« D'une part, *la Triple-Alliance nous impose un certain nombre de cuirassés;* d'autre part, la perspective d'un conflit avec *l'Angleterre nous oblige à* DÉPASSER ce chiffre (3). »

Vis-à-vis de la TRIPLE-ALLIANCE donc, unanimité de politique navale : NOTRE FLOTTE, au moins à l'ÉTAT D'ÉGALITÉ.

Quelle est, en conséquence, la situation de notre armée navale? Mais, avant d'aborder cette étude, posons quelques principes primordiaux de doctrine maritime.

*
* *

De même que l'armée de terre, la flotte est, surtout, une *puissance offensive.*

Si la défense du territoire national, mal préparée, réduit l'armée au rôle purement défensif de ses places de soutien, le résultat de la lutte s'en trouve gravement et certainement compromis. Cette vérité est aussi exacte sur mer que sur terre : les points nécessaires de nos côtes doivent donc posséder une *protection propre* assez puissante, pour assurer à la flotte un laps de temps déterminé avant d'exiger son secours, et ne pas l'obliger d'interrompre immédiatement une opération commencée.

Cette nécessité stratégique a été comprise et appliquée dans son sens le plus méthodique en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Partout où ces puissances ont dû sauvegarder des intérêts militaires ou économiques, elles y ont pourvu dans tout ce qu'a per-

(1) Rapports de M. Bouchard, pages 191 et 192.

(2) *Nouvelle Revue*, 15 avril 1898 : La Marine à la Chambre des députés.

(3) Rapport de M. Bouchard, page 183.

mis la nature des lieux : aussi les armées navales anglaise et allemande sont-elles complètement libres pour des actions lointaines ; et si, en Italie, des villes importantes, Naples par exemple, peuvent être menacées de la mer, c'est qu'il est impossible de les mieux garantir.

Les frontières maritimes françaises sont-elles aussi bien protégées ? — Sans hésiter, nous répondons : Non ! — L'organisation de la défense de nos côtes, engendrant fatalement la confusion, aboutit de droit à des résultats défectueux.

Par un décret du 11 septembre 1791, l'Assemblée nationale confia au Ministre de la guerre *la conservation des fortifications, de terre, des îles et des côtes*, déclarées propriétés nationales.

Le 3 janvier 1843, une ordonnance du roi décide que : « dans « les ports militaires, l'armée de mer sera chargée spécialement, « sous les ordres du commandant des forces de terre, de l'arme- « mement, du service et de la garde des batteries qui ont une vue « directe sur les ports, sur les rades intérieures adjacentes à ces « ports, sur les passes et goulets conduisant à ces rades inté- « rieures, toutes les fois que les ouvrages, auxquels appartien- « dront ces batteries, n'intéresseront pas principalement le système « de la défense, du côté de terre, de la place ou de ses dépen- « dances. »

Le décret du 13 mai 1890 et le règlement du 17 février 1894 n'ayant rien changé à ces principes fondamentaux, sauf pour les quelques batteries prévues par l'ordonnance du 3 janvier 1843, *toute la responsabilité de la protection de nos frontières maritimes incombe au ministre de la guerre et à l'armée de terre !*

Peut-on raisonnablement admettre que le ministre de la guerre, très absorbé par le souci des frontières terrestres, considère celles de mer avec le même esprit de responsabilité effective ; que, fort indifférent à l'action offensive de notre armée navale, il ne se dise pas : *La flotte couvrira les ports* ! et, sous l'influence inévitable de cette idée, dans la distribution des crédits de la guerre il ne rogne pas à l'excès sur les places fortes du littoral et des îles, pour les besoins, selon lui plus pressants, de celles de l'intérieur ? Ces calculs coulent trop de source pour ne pas être la règle ! *Le ministre et le département de la guerre ne peuvent se préoccuper efficacement d'intérêts purement maritimes* auxquels, dans leur esprit, ils attribuent nécessairement une importance au moins secondaire.

Comme député, puis comme sénateur, l'honorable M. Cabart-Danneville a présenté successivement aux deux Chambres un rapport sur cette importante question, aussi remarquable qu'étudié et documenté. Il conclut par une proposition de loi pour confier la défense de nos côtes *à la marine seule*.

Consultés par la Commission extra-parlementaire, les officiers généraux de la flotte ont unanimement demandé que *la marine* soit chargée de la protection de notre littoral.

Le vice-amiral De Cuverville est « absolument convaincu que « la défense des côtes ne sera réellement assurée que le jour où « elle appartiendra à la marine ». Il signale à la Commission à combien de complications pour la défense de Cherbourg, lui, préfet maritime, gouverneur désigné de cette place, se heurte à chaque instant, par suite du partage des responsabilités entre la marine et la guerre.

La déposition de l'amiral Besnard, alors préfet maritime, gouverneur désigné de la place de Brest, est, sur ce point, particulièrement intéressante. Nous copions textuellement le rapport de M. Bouchard.

Comme l'amiral de Cuverville, l'amiral Besnard « signale qu'il « est privé de renseignements sur les éléments de la défense de « son arrondissement. » — « Nous avons là, dit-il, une responsa-« bilité qui ne peut pas être sérieuse ; il faudrait qu'on nous four-« nit au moins les moyens d'exercer les fonctions qui nous sont « attribuées, et jusqu'ici nous ne les avons pas. » Plus loin, il ajoute : « Je suis convaincu qu'entre les deux états armés qu'il y « a en France, Guerre et Marine, il n'y en a qu'un qui soit en me-« sure de venir en aide à nos côtes, c'est la Marine. La Guerre a « d'autres soucis. Elle est depuis longtemps à la tête de la défense « des côtes ; elle n'agit que contrainte et forcée. » (1).

Comme suite à ces dépositions, la Délégation spéciale de la Commission extra-parlementaire a adopté les conclusions du rapport, cité plus haut, de l'honorable M. Cabart-Danneville, conclusions que nous résumons dans cette phrase : LA DÉFENSE DES COTES DOIT ÊTRE DONNÉE A LA MARINE *dans tout ce qui concerne leur attaque par* L'ENNEMI FLOTTANT.

Voilà l'évidence qui s'impose à toute personne étudiant cette question de la protection de nos fronts de mer, à M. Lockroy

(1) Rapport cité, pages 172 et 173.

comme à M. Cabart-Danneville, comme à la délégation de la Commission extra-parlementaire, comme au président de cette Commission, M. Bouchard. Tous les marins interrogés ont été formels dans cette opinion ; impossible de l'énoncer plus nette que l'amiral Besnard : or, pendant deux ans, cet officier général a été ministre de la marine, après une précédente période de neuf mois, et, non seulement il n'a proposé aucun changement pour remédier à la situation trop défectueuse par lui-même signalée, mais aucun indice ne permet de supposer qu'il ait conçu un projet quelconque de changement !

Ici, comme toujours, la Marine s'est montrée impuissante à réaliser une réforme qu'elle-même juge rationnelle. Nous devons espérer que le ministre actuel, M. Lockroy, et son chef d'état-major général, l'amiral de Cuverville, porteront devant le Parlement cette question de sécurité nationale, et donneront enfin à la défense de nos côtes l'organisation que Amiraux, Parlementaires et Commission extra-parlementaire ont, à l'unisson, déclarée nécessaire (1).

L'offensive étant l'action même de la flotte lointaine, les points stratégiques de nos possessions d'outre-mer doivent être protégés au même degré que ceux de France. Ce principe a, du reste, été admis au mois de juillet 1897, et par le Ministre et par le Parlement. Bien qu'un peu poussé par la Commission de la Marine de la Chambre, l'amiral Besnard était, cette fois, conséquent avec lui-même : Préfet maritime à Brest et traitant, devant la Délégation de la Commission extra-parlementaire, la question des points d'appui de notre flotte, il s'était exprimé en ces termes :

« Notre marine se trouve dans une situation des plus pénibles.
« *Hors de nos côtes on ne nous connaît plus, nous n'avons d'asile nulle part !* (2).

Le décret du 4 octobre dernier, en désignant les points d'appui de la flotte sur les mers lointaines et, en confiant leur défense à la *marine seule, a, de manière bien embrouillée, il faut l'avouer, théoriquement* résolu cette question : espérons que *l'exécution* suivra sans tarder !

S'il est une position de première importance pour la marine, c'est la Corse, base obligée de notre action entre la France et

(1) M. Cabart-Danneville a nettement posé cette question en décembre dernier. Espérons qu'elle recevra enfin la solution désirée.

(2) Rapport cité, page 183.

l'Afrique : or cette île est sous la *garde exclusive* de la Guerre, qui se soucie de sa sécurité comme la Marine de celle de Belfort ; il en est de même de toutes les îles de notre littoral : leur mise aux mains de la Guerre est un non sens absolu ; cela se sent immédiatement.

Nous exprimerons donc comme suit notre premier axiome de politique navale.

La flotte est une puissance essentiellement offensive.

Les points nécessaires de nos cotes, de nos iles et de nos possessions lointaines, doivent, par suite, être pourvus d'une protection propre, assurant leur défense contre toute entreprise de l'ennemi flottant. Cette défense est confiée a la marine et a son personnel.

La défense de la corse est entièrement donnée a la marine.

. . . .

Second principe fondamental.

Pour réparer, ou nettoyer, un bâtiment dans ses œuvres vives — sous l'eau, — le procédé le plus prompt et le plus sûr consiste en sa mise à sec dans des réservoirs spéciaux appelés *formes* ou *bassins de carénage* ou *de radoub*. Cette opération est fréquente en temps de paix, pour repeindre les parties submergées de la coque, et leur conserver leurs qualités de vitesses, que la salissure réduit rapidement dans des proportions considérables. En temps de guerre, le passage au bassin peut être, en outre, la conséquence de tout engagement : donc, *sans bassins de radoub, sans outillage de réparations*, l'action d'un navire de guerre a des possibilités d'être arrêtée après le premier combat, même victorieux.

Quand un nouveau type de bâtiment est mis en chantier, la prévoyance la plus élémentaire exige, en conséquence, de s'inquiéter si les *formes* existant ont les dimensions pour le recevoir, et ce, non seulement en France, mais dans les mers où le service peut l'appeler. En cas d'insuffisance, il devient indispensable d'augmenter le volume de ces bassins, ou d'en creuser de nouveaux ; sinon, inutile de construire des unités de combat que la moindre avarie de guerre peut annihiler pour la suite de la lutte !

Or, notre flotte actuelle compte — à flot ou en chantier — 25 bâtiments — cuirassés d'escadre, croiseurs-cuirassés ou de station — de 116 à 145 mètres de longueur. Pour les réparer en temps de guerre, alors que le moindre temps, gagné de ce chef, peut assurer un avantage définitif sur l'ennemi, nous possédons : un bassin à

Dunkerque, un à Cherbourg, deux à Brest, — les Nos 7 et 8 réunis et le No 9 qu'on allonge — un à Lorient, un à St-Nazaire, admettons 4 à Toulon — 3 à Missiessy et un en allongement à Castigneau, — soit 10 bassins, dont deux seulement, en supposant Dunkerque accessible, sont en état de servir après une action dans la Manche. Qu'une escadre blessée de ces 25 bâtiments puisse se réfugier à Cherbourg, mais soit coupée de Brest et de Dunkerque, — fait très admissible —, avec un unique bassin de réparations, sera-t-elle jamais en état de reprendre la mer ?

Un effort *immédiat* est donc nécessaire pour adapter *l'outillage de nos ports* à l'action de notre flotte.

Hors de France *pas un bassin* de radoub pour les croiseurs ci-dessus ! C'est l'impossibilité pour notre marine lointaine de poursuivre une campagne de guerre.

Dans sa dernière discussion du budget, l'amiral Besnard, ministre de la marine, a déclaré : « Nous espérons pouvoir entre-« prendre, *à bref délai*, des travaux à Dakar et à Fort-de-France, « et pourvoir ces ports de bassins de radoub convenables. » — Or le budget de 1898 prévoit bien 200.000 fr. pour les *travaux préparatoires* du port à créer à Dakar, mais rien pour Fort-de-France. Le statu-quo paraît donc entier pour 1898.

Cette appropriation de *tous* nos ports de refuge sur *toutes* les mers est aussi urgente que leur défense. Il est indispensable de procéder à ces doubles travaux sans tarder et partout à la fois, et de les pousser sans relâche jusqu'à leur complète exécution. Indispensable aussi — l'évidence en saute aux yeux — que ces points de refuge possèdent, par avance, l'approvisionnement, — d'existence de marche et de combat — suffisant pendant la durée d'une guerre pour les rechanges des bâtiments prévus. Ce n'est pas au dernier moment, encore moins les hostilités ouvertes, qu'il sera possible de pourvoir à ce service.

Donc, second axiome naval :

TOUS LES CENTRES STRATÉGIQUES, MÉTROPOLITAINS ET COLONIAUX, DOIVENT ÊTRE CONTINUELLEMENT POURVUS DES APPROVISIONNEMENTS — d'existence, de marche, de combat — NÉCESSAIRES POUR LES BESOINS D'UN NOMBRE DÉTERMINÉ DE BATIMENTS, PENDANT UN LAPS PRÉVU DE TEMPS DE GUERRE ; LEUR OUTILLAGE SERA TOUJOURS CAPABLE DE RÉPARER LES PLUS GRANDS DE CES BATIMENTS.

Troisième vérité fondamentale.

La guerre déclarée, une puissance navale s'efforce naturellement de couper toute communication maritime à son adversaire, pour arrêter ses approvisionnements, le priver de charbon, pour l'affamer si possible. De son côté, cet adversaire doit avoir la prudence de prévoir ce danger, et mettre tout en œuvre pour rendre les blocus de ses ports, sinon impossibles à tenir, du moins très dangereux pour l'ennemi. S'il possède un point naturellement favorable à ce résultat, il commettra une véritable absurdité nationale — mot scrupuleusement exact, sinon respectueux — en ne l'aménageant pas pour recevoir et réparer tout bâtiment ayant chance d'y pénétrer.

A notre profond regret, le peuple français doit être rangé dans la catégorie des imprudents !

Si une guerre éclate avec la Triple-Alliance, de toute certitude, les nombreux croiseurs italiens et autrichiens, à portée de redoutables bases d'opérations, rendront impossibles toutes communications avec nos ports de la Méditerranée. La flotte légère de l'Autriche prendra part à cette chasse au commerce français, aux coureurs de blocus étrangers, sa marine lourde gardant l'Adriatique. Dans le nord, les croiseurs allemands pourront rendre si difficiles les deux entrées de la Manche, que les bâtiments préféreront ne pas se risquer dans cette mer. Ces croiseurs allemands seront, à la vérité, loin de leurs bases de ravitaillements ; mais, si la France peut, en ce qui la concerne, compter sur une férocité implacable de la neutralité anglaise, celle-ci sera sûrement plus complaisante pour nos ennemis, lesquels, pouvant, dès lors, refaire vivres et charbon sur les côtes anglaises, — oh ! pas ouvertement ! — tiendront constamment la mer.

Nos rivages de la Méditerranée et de la Manche deviennent donc d'abord on ne peut plus difficiles. Brest même étant trop englobé dans les menaces allemandes, on évitera son atterrissage.

Inutile d'ajouter que, dans une guerre avec l'Angleterre, les deux mers ci-dessus seraient absolument fermées à notre pays.

Le golfe de Gascogne offre moins de facilités aux coureurs ennemis. D'abord, son entrée est énorme, puis, les ravitaillements exigeront souvent l'abandon complet de la croisière. Cette mer est donc le lieu naturel des communications maritimes avec la France; et, sur son contour, l'endroit le plus fréquenté, comme d'atterrissage et d'entrée les plus aisés, sera inévitablement l'ensemble d'îles et de rades désigné sous le nom *des Pertuis* — Pertuis breton,

Pertuis d'Antioche, Pertuis de Maumusson même, bien que beaucoup moins sain. — A l'abri des îles de Ré et d'Oléron sont des rades de toute sûreté, le port de la Pallice et l'arsenal maritime de Rochefort.

Si ce que nous venons d'avancer est exact, — le contraire nous paraît difficile à soutenir, — une croisière ennemie fera évidemment le possible pour arrêter tout mouvement de navigation vers le golfe de Gascogne ; par contre, un certain nombre de nos croiseurs auront pour tâche de la combattre : donc, rencontres et actions navales inévitables sur cette partie de mer. Nos bâtiments blessés se réfugieront naturellement dans les Pertuis, où *l'arsenal de Rochefort est actuellement dans l'impossibilité de leur venir en aide;* d'abord, parce que ces navires ne pourraient peut-être pas pénétrer dans la Charente, vu le peu de profondeur de son entrée; ensuite, parce que, la passe franchie, ils se trouveront sans bassin de radoub assez grand pour les recevoir. Quant au bassin à flot de la Pallice, il suffit d'un pétard sur ses portes pour le rendre sans valeur.

L'arsenal de Rochefort, d'utilité si incontestable en temps de guerre, est le *pelé,* le *galeux,* pour lequel on ne *veut* pas dépenser un sou, qu'on ne *veut* pas emménager pour son *inévitable* destination. Certes, le séjour en rade de l'île d'Aix n'est pas une joie — nous le savons par expérience, — mais ce n'est pas une raison pour n'en pas tirer le parti rationnel, ni pour laisser en souffrance d'impérieux intérêts nationaux.

D'entrée complètement protégée par les défenses des rades des Trousses et de l'île d'Aix, à l'abri de l'île Madame prolongée au besoin jusqu'à la bouée des Palles, il est aisé de creuser à l'embouchure de la Charente, rive gauche, un grand bassin d'avant-port, dans le tuf tendre des rochers de l'Estrée, et de relier ce bassin — toujours dans le tuf — avec la fosse du Port-des-barques, par un canal traversant la Passe-aux-Bœufs, laquelle sépare l'île Madame de la terre ferme. On tournerait ainsi l'entrée de la Charente qui deviendrait ce qu'elle pourrait; et on rendrait cette rivière accessible à *tous* les bâtiments et à n'importe quel moment. Nous laissons de côté les travaux concernant l'arsenal même de Rochefort, des études très complètes existant pour lui donner l'importance qu'il doit avoir.

Construction du bassin et du canal de l'Estrée, aménagement de l'arsenal, ne coûteraient pas plus cher qu'un cuirassé d'escadre et

seraient d'une autre valeur pour le pays. Nous comptons sur la présence de l'amiral Rieunier à la Chambre des députés pour voir résoudre enfin cette si importante question ; et nous formulons comme suit, notre *troisième axiome* de politique navale française :

L'ARSENAL DE ROCHEFORT SERA, DANS LE PLUS BREF DÉLAI, RENDU ACCESSIBLE A TOUS NOS CROISEURS ET AMÉNAGÉ POUR LES RÉPARER.

COMPOSITION NUMÉRIQUE DE LA FLOTTE.

Ces principes exposés, examinons comment nous comprenons la composition de notre flotte.

« Les types des bâtiments à construire ont été esquissés *grosso modo*, ou à peu près définis, par nos amiraux eux-mêmes devant la Commission extra-parlementaire de la marine. De combien d'unités de chacun de ces types est-il rationnel de doter notre armée de mer ? »

Ces lignes terminaient notre étude du 1er septembre dernier, au cours de laquelle, sur les dépositions d'officiers-généraux, rapportées par M. Bouchard, président de la Commission, nous avons déterminé les conditions reconnues par eux comme indispensables pour les cuirassés d'escadre, les croiseurs-cuirassés ou de 1er rang, les croiseurs-protégés ou de 2e rang, les contre-torpilleurs et les torpilleurs.

Les croiseurs-protégés de faibles tonnages — au-dessous de 3.000 tonnes, — déclarés peu résistants, tant contre la mer que contre l'ennemi, sans emplois de guerre suffisamment démontrés, sont placés, de ce fait, hors des valeurs navales.

Pour la clarté de nos discussions, un *croiseur* est dit *cuirassé* lorsque, outre un pont inférieur blindé abritant les appareils pour la marche et les soutes à munitions, il est garanti par une armure extérieure pouvant arrêter les projectiles de petits ou de moyens calibres.

Il est dit simplement *protégé*, lorsque, sans armure extérieure, il a pour toute défense le pont cuirassé. Cette protection est même souvent presque nominale, vu la faible épaisseur de ce pont.

Les deux genres de *croiseurs* peuvent être armés de 2 à 4 canons de 18 à 25 centimètres, en tourelles fortement blindées.

Tout bâtiment qui n'est pas une réelle unité de combat, outre que sa construction absorbe inutilement des crédits justement mesurés, enlève aux véritables navires de guerre un personnel instruit difficilement remplaçable. Heureux si, dès le début de la guerre, il n'est pas fait prisonnier par l'ennemi ! L'amiral de Cuverville l'a dit excellemment :

« Nous avons trop peu de bâtiments pour dépenser nos crédits à construire des bâtiments de qualité moyenne ; il nous en faut de qualité supérieure. »

Par conséquent, les croiseurs de moins de 3.000 tonnes, dont l'amiral Chateauminois a pu dire qu' « il n'en voyait pas très bien la destination », et qui seront avantageusement remplacés comme *éclaireurs d'escadre* par les nouveaux *contre-torpilleurs* en construction, doivent être absolument bannis de notre armée navale nouvelle. Nous ne plaçons pas dans ces croiseurs les quelques *canonnières spéciales*, sans grande vitesse, mais bien armées, nécessaires au service régulier de nos possessions d'outre-mer.

En dehors de ces bâtiments — une dizaine au plus — la marine française nouvelle doit passer, du contre-torpilleur de 300 à 400 tonneaux, au bâtiment de grand rayon d'action et de grande vitesse, c'est-à-dire de fort tonnage.

*
* *

Le cuirassé d'escadre étant considéré, *de haute foi,* comme la nécessité fondamentale d'une armée navale, combien de ces unités la marine française doit-elle compter pour être en état de défendre nos mers territoriales ?

Les dépositions de nos amiraux sont malheureusement quasimuettes sur ce point ; une seule déclaration de l'amiral De Cuverville :

« *D'une part, la Triple-Alliance nous impose un certain nombre de cuirassés ; d'autre part, la perspective d'un conflit avec l'Angleterre nous oblige* À DÉPASSER CE CHIFFRE (1). »

Quel chiffre ?

Dans la discussion du budget de 1898, tant au nom du Conseil supérieur de la marine qu'au sien propre, l'amiral Besnard, ministre, d'ailleurs sans aucune explication, a fixé à 26 le nombre

(1) Rapport de M. Bouchard, page 183.

des cuirassés d'escadre qu'il déclare *indispensables* à notre flotte.

Or, du vieux *Redoutable* au *Suffren* à peine en chantier, elle en compte déjà 22; il en resterait donc 4 à construire.

A quelles nécessités stratégiques répond ce nombre 26? — Les raisons ministérielles faisant totalement défaut, nous allons chercher à nous en rendre compte par nous même.

Dans nos études précédentes (1), bons ou médiocres, à la mer ou en chantier, nous donnions à l'Allemagne 16 cuirassés d'escadre, outre les garde-côtes cuirassés attachés à la défense des frontières navales; les derniers débats sur l'adoption du sexennat maritime allemand, établissent que, au 1er avril 1898, la flotte de l'empire germanique comprenait seulement — à flot ou en construction — 12 cuirassés d'escadre, 8 garde-côtes.

A la même date, la flotte italienne (2) — du *Duilio* de 1876 à l'*Emmanuele Filiberto* lancé récemment — se compose également de 12 cuirassés de haute mer.

La marine autrichienne est considérée, par l'Autriche elle-même, comme réservée pour la garde de l'Adriatique.

Au 1er avril 1898, la flotte française avait donc à lutter contre 24 cuirassés italo-allemands.

Or, sans tenir compte du *Suffren* commencé en 1898, la France, du *Redoutable* à l'*Iéna*, possède 21 cuirassés d'escadre; en outre, 4 gardes-côtes cuirassés type *Bouvines*, 4 type *Requin*, 3 autres *Furieux, Tonnerre* et *Fulminant*, tous parfaitement utilisables en haute mer; enfin, 2 autres garde-côtes plus spécialement rivés à celles-ci. Donc, sans tenir compte de ces derniers, un ensemble de 32 bâtiments cuirassés à présenter aux 24 de la Triple-Alliance.

L'état ACTUEL *des trois flottes — la France isolée — ne justifie donc, en aucune manière, une augmentatiom du nombre de nos cuirassés d'escadre.*

Voyons, maintenant, l'effet du sexennat allemand?

A la fin de 1903, la flotte germanique comportera 19 cuirassés d'escadre et 8 garde-côtes cuirassés.

A la même date, l'armée navale italienne comprendra 15 cuirassés d'escadre.

Pour les deux flottes alliées, 34 cuirassés de haute mer, seuls en

(1) *Nouvelle Revue* des 15 mai, 15 juin et 15 novembre 1897.

(2) Voir aide-mémoire de l'officier de marine par MM. Ed. Durassier et Valentino.

état de porter la guerre sur nos côtes de la Manche. Vu leur manque de charbon, les garde-côtes allemands ne peuvent les y accompagner, que l'ennemi préalablement maître d'un point de refuge sur cette mer, ou à proximité.

Si tous nos cuirassés d'escadre, actuellement en chantier ou en réfection, sont livrés au service en 1903 — ils doivent l'être —, la France *seule* opposera à ses deux adversaires, 22 cuirassés d'escadre, et 11 garde-côtes cuirassés pouvant évoluer sur la Manche à la vitesse de 12 nœuds : donc, 33 bâtiments de haute mer pour notre seule armée navale.

Sauf erreur, la flotte russe, notre alliée, compte, dans la mer Baltique, au moins 9 cuirassés d'escadre, 10 garde-côtes cuirassés et 12 monitors ; dans la mer Noire, 7 cuirassés de haute mer et 2 garde-côtes dits popovskas.

Par suite de l'action de la marine côtière allemande — garde-côtes et nombreux torpilleurs — très redoutable dans une mer aussi resserrée que la Baltique, la jonction des forces franco-moscovites du Nord peut être longtemps entravée ; en revanche, la totalité, ou une notable partie de la flotte allemande,sera dans l'obligation de faire face à la marine russe.

Dans la Méditerranée, rien n'oppose à la réunion, dès le début des hostilités, de notre escadre avec la force alliée de la mer Noire.

L'armée navale franco-russe — avec nos 22 cuirassés d'escadre et nos 11 garde-côtes — présentera donc, tant dans la Méditerranée que sur les mers du Nord, une puissance numérique tellement supérieure aux forces de la Triple-Alliance, que la certitude d'en venir victorieusement à bout paraît tout à fait rationnelle.

A quoi bon, dès lors, dépenser 28×4, ou 112 millions, pour construire 4 nouveaux cuirassés d'escadre, dont l'amiral Besnard n'a pu appuyer la nécessité d'aucune raison, par cette raison supérieure qu'il est impossible d'en alléguer une sérieuse.

Ces quatres cuirassés, complètement inutiles contre la Triple-Alliance, peuvent-ils, au moins, nous donner l'espoir de tenir avantageusement tête à l'Angleterre ?

26 cuirassés d'escadre, les 11 garde-côtes cuirassés cités plus haut, enfin, pour ne laisser de côté aucun de nos bâtiments, les deux monitors garde-côtes — Tonnant, Vengeur — qu'on peut constituer en dogues du Pas-de-Calais, total : 39 unités de combat,

bonnes ou médiocres, tel est l'effort absolu de la marine française.

Les 16 cuirassés d'escadre russes portent cette force à 55 bâtiments, dont 11 à faibles rayons d'action, plus spécialement affectés à la Manche, et 42 évoluant en toutes mers, si la jonction des deux marines alliées peut-être réalisée.

Or, les escadres russes ne peuvent éviter les détroits du Danemark dans le nord, celui des Dardannelles dans le sud, et il nous paraît difficile d'admettre qu'elles n'y rencontrent pas des forces anglaises en nombres supérieurs, pendant que nos propres escadres auront à faire face, sur la Manche ou la mer du Nord et dans la Méditerranée occidentale, à des forces anglaises également plus considérables.

Quand nos 22 cuirassés d'escadre actuels seront tous en service, la marine britannique — avec les 3 cuirassés d'escadre qu'elle met en chantier cette année et les 11 qui y sont déjà — comptera 41 de ces bâtiments, absolument modernes et pouvant marcher de 17 à 18 nœuds, fait irréalisable pour 10 de nos 22.

Les plus anciens cuirassés anglais sont en cours de *modernisation* comme artillerie et chaudières : 10, déjà transformés, peuvent avec le *Colossus*, l'*Edimburg* et l'*Alexandra*, composer une escadre de 13 bâtiments de vitesse de 13,5 à 15 nœuds. En troisième ligne, viennent 11 autres cuirassés, dont plusieurs très sérieux ; enfin, nous laissons de côté 4 de ces navires qui remontent aux premiers jours de la cuirasse.

Donc : 41 unités de combat de premier ordre ; 13 de premier ordre comme armement, mais de second comme vitesse ; 11 cuirassés de réserve, très bons bien qu'encore d'un degré moins rapides ; 2 garde-côtes cuirassés de 15 nœuds ; 10 plus anciens et de faibles vitesses, mais capables d'agir sur la Manche, pendant que notre escadre sera occupée par les forces anglaises de haute mer : voilà donc, en réalité, 65 cuirassés d'escadre et 12 garde-côtes cuirassés, contre 55 bâtiments franco-russes non réunis, et dans lesquels nous avons compté tout ce que la France possède de navires blindés, anciens et nouveaux, bons et médiocres, de bonne marche et de vitesses inférieures.

Cette disproportion numérique nous paraît trop considérable pour qu'on puisse *rationnellement* supposer que les flottes alliées l'emportent sur leur adversaire.

L'armée navale britannique est, en effet, trop exercée, trop entraînée en vue du combat, pour escompter, en notre faveur, le

commandement plus habile, la manœuvre mieux conduite et l'unité mieux préparée. Certes, le fait n'est ni *impossible*, ni même *improbable ;* mais il nous paraît sage de raisonner, du côté anglais comme du nôtre, sur l'égalité des bâtiments semblables, ainsi que des escadres de même force. Toute supériorité numérique acquiert donc sa pleine valeur, et cette supériorité est trop évidente contre nous.

Pouvons-nous, du moins, espérer la rendre moins sensible par un puissant effort financier ? — Non, car aucun sacrifice ne coûtera à l'Angleterre pour se donner une armée navale lui procurant la *sensation* de se croire rationnellement *maîtresse de la mer* : notre infériorité numérique a donc chances de *grandir* plus que de *diminuer !*

Dans ces conditions, quelle force réelle peuvent bien apporter à la France, 4, 6, ou même 10 nouveaux cuirassés d'escadre ? C'est engager avec l'Angleterre une lutte à coups de millions, d'autant plus agréable à notre voisine qu'elle est certaine d'en sortir à son avantage, nous ayant fait employer nos ressources en bâtiments qui ne l'inquiètent ni sur ses intérêts vitaux, ni sur le danger pour elle d'attaquer nos intérêts et nos droits.

En 1903, vraisemblablement nous posséderons *22 cuirassés d'escadre* ; ILS NOUS ASSURENT CONTRE LA TRIPLE-ALLIANCE UNE SUPÉRIORITÉ NUMÉRIQUE INCONTESTABLE. Bornons-nous donc actuellement à ce chiffre ; et, par d'autres armes que les cuirassés de premier rang, préparons, d'une manière réellement efficace, notre défense contre la puissance britannique.

L'incident de Fachoda, si douloureux pour notre fierté nationale, n'est-il pas une terrible leçon de choses pour tout français voulant bien réfléchir ?

Si l'Angleterre, qui connaît la très grande valeur de notre personnel marin, a poussé, jusqu'à l'injonction humiliante, la violence de ses prétentions à l'égard de notre pays, n'est-ce pas parce que la composition actuelle de notre flotte lui donne la certitude que ce personnel redoutable sera employé presqu'entier sur nos cuirassés d'escadre ; et que cette force, notre ennemie, par sa grande supériorité numérique, a toutes les probabilités *rationnelles*, soit de la réduire à l'impuissance en l'obligeant à ne pas sortir de nos rades, soit de la détruire irrémissiblement si elle se hasarde à tenir la mer ?

N'est-il pas du sens commun le plus évident que notre état naval présent n'inspire à la Grande-Bretagne aucune inquiétude pour ses intérêts vitaux ; que, par suite, notre flotte a été conçue en partant d'une idée radicalement fausse ; qu'elle est si peu une force effective contre notre voisine, que l'on hésite, bien à tort, à recourir à son action, pour soutenir les droits les plus manifestes de la France ?

C'est l'âme secouée par la révolte profonde de notre dignité de Français, que nous constatons, hélas ! combien toujours nous avons dit vrai au sujet de ces néfastes cuirassés d'escadre ! Mais, enfin, on paraît vouloir arrêter la construction de ces unités de combat ; et le projet de budget pour 1899, s'il a encore mentionné un cuirassé d'escadre à mettre en chantier en cette année, ne l'a fait que *pour mémoire*, sans prévision d'aucun crédit, ni pour le présent, ni pour l'avenir !

Quand les faits donnent une preuve aussi éclatante de l'inefficacité d'une arme pour la défense du pays, il faut résolument ne la plus produire.

Commandant H. CHASSÉRIAUD,
Capitaine de vaisseau en retraite.

Les négociations secrètes relatives à Cuba

de 1822 à 1898

(*D'après des documents inédits*) (1)

(Suite)

Le nouveau ministre était bien connu, était trop connu en Espagne : il y fut reçu avec froideur, mais aussi avec politesse. Quant à lui, il ne paraissait pas disposé à aplanir en quoi que ce fut les difficultés nées de ses tendances avérées ; ainsi, quand il s'agit d'organiser la réception officielle dans laquelle il devait présenter à la Reine ses lettres de créance, on eut toutes les peines du monde à obtenir de lui qu'il n'introduisit pas dans son discours quelque allusion déplacée à « Cuba indépendante ». Un autre évènement vint, dès le début également, signaler son originalité et le montrer comme un ministre réellement « extraordinaire ».

Il y avait quelques semaines à peine que le nouvel envoyé américain était arrivé à son poste, quand l'ambassadeur de France à Madrid, à cette époque le marquis Turgot, donna un bal auquel fut convié tout le corps diplomatique. M. Soulé s'y rendit avec sa femme et le fils de cette dernière, M. Néville, attaché à l'ambassade américaine en qualité de secrétaire du ministre. Que se passa-t-il exactement à cette soirée entre M. Néville et un autre invité de notre ambassadeur, le duc d'Albe, on ne l'a jamais établi exactement ; ce que l'on sait d'une façon positive, c'est que le duc d'Albe ayant prononcé à propos de la toilette de Mme Soulé une parole à double

(1) Voir la *Nouvelle Revue* du 1er janvier 1899.

sens et soi-disant déplacée, M. Néville, qui entendit le propos, le releva. Il y eut altercation, échange de cartes, finalement rencontre à l'épée. Ce duel qui, comme on pense, fit sensation à Madrid, n'eut heureusement pas de suites funestes ; l'on pouvait donc estimer l'incident clos, quand inopinément M. Soulé jugea à propos d'entrer personnellement en scène. Le soir du même jour où les deux adversaires étaient allés sur le terrain, M. Soulé adressait au marquis Turgot une lettre, dans laquelle il disait en substance : que la querelle survenue entre son fils et le duc d'Albe étant née dans la maison de l'ambassadeur, le maître de la maison devenait responsable de l'insulte faite chez lui, au même titre que l'insulteur. En conséquence, lui, Pierre Soulé, citoyen des Etats-Unis, demandait raison au marquis Turgot des paroles prononcées contre Mme Soulé dans les salons de l'ambassade de France.

La situation tournait au comique, et l'on chercha, à Madrid, par tous les moyens possibles, à « arranger l'affaire ». Mais M. Soulé ne l'entendait pas ainsi. Ce rôle d'ogre faisait partie de son programme ; il tenait évidemment à terrifier les Espagnols, et il fallut aller sur le terrain. Notre ambassadeur fut parfait de dignité, de courtoisie, dans toute cette affaire, et se prêta de bonne grâce à la représentation que son fougueux collègue tenait absolument à donner. Quant à M. Soulé, sa lettre achevait de le poser en rodomont grotesque. Dès ses premiers pas dans la carrière, il apparaissait comme un type absolument inconnu jusque-là dans les chancelleries, celui du diplomate hargneux, mal élevé et bravache, allant chez les gens non plus pour les complimenter, mais pour les quereller et les pourfendre.

Nous en avons dit assez pour montrer que le nouveau représentant des Etats-Unis à Madrid n'était pas un ambassadeur comme on en rencontre tous les jours, et l'on dut se demander dès cette époque en Amérique, si c'était bien là l'homme qu'il fallait pour mener à bien la mission difficile dans laquelle avait échoué M. Saunders.

A vrai dire, ce n'était point uniquement dans ce but — en apparence, du moins, — que M. Soulé allait à Madrid.

Depuis qu'en 1852 l'Angleterre — traînant à sa remorque la France inconsciente — avait présenté au cabinet de Washington la proposition collective dont nous avons parlé plus haut, depuis que M. Everett avait fait aux cabinets de Saint-James et des Tuileries la réponse que nous avons également relatée, le gouverne-

ment américain avait conçu à propos du sort futur de Cuba des craintes de plus en plus vives.

La proposition sus-visée, émanant de deux puissances appartenant l'une et l'autre à l'ancien continent, cachait sans aucun doute un piège. De qui en venait l'initiative? Était-ce de l'Angleterre ou de la France? N'était-ce pas plutôt de l'Espagne? La note franco-anglaise succédant à l'avortement des tentatives d'achat poursuivies en 1848 par M. Saunders n'était-elle pas une conséquence de ces négociations? N'était-il pas possible, n'était-il pas probable que l'Espagne eût cherché à garantir sa colonie contre une annexion éventuelle à l'Amérique; n'avait-elle pas imaginé ce moyen de reculer une échéance qu'elle sentait fatale, inéluctable? En retour de certaines promesses, de certaines garanties, ne s'était-elle pas engagée, n'avait-elle pas engagé sa colonie? Dans quelles limites? Jusqu'à quel point?

Ces graves questions se posant aujourd'hui devant les hommes d'État de la Maison-Blanche, les inquiétaient, les préoccupaient, et ce fut en grande partie pour tirer au clair cette situation incertaine que M. Soulé fut envoyé en Espagne.

Dans les instructions adressées au nouveau ministre à Madrid le 23 juillet 1853, leur rédacteur, M. William L. Marcy, insistait à diverses reprises et en termes pressants sur la nécessité qui s'imposait absolument de connaître la vérité à cet égard. — Un peu plus loin, le secrétaire d'État américain, faisant allusion à l'envoi récemment effectué de forces navales anglo-françaises dans les eaux cubaines — disait encore : qu'en même temps que les États-Unis s'opposeraient toujours et avec toute l'énergie dont ils étaient capables à ce que Cuba fut jamais cédé à une puissance autre que l'Amérique, ils verraient également avec regret l'Espagne faire appel à d'autres forces militaires que celle de l'Union, au cas où elle aurait besoin d'aide pour maintenir la paix aux Antilles. La note disculpait ensuite les États-Unis de prendre fait et cause pour les rebelles — ce que l'Espagne l'accusait formellement de faire, et non sans raison, comme on l'a vu — et ajoutait : « Il est à croire — et nous ne le faisons pas sans de bonnes raisons — que l'Espagne aussi bien que la plupart des gouvernements européens soupçonnent les États-Unis de vouloir briser les liens qui unissent Cuba à sa mère-patrie, de tendre à l'annexer à l'Amérique au détriment des droits espagnols, de fermer les yeux sur la part que prennent soi-disant nos concitoyens aux mouvements insurrec-

tionnels de Cuba...... Cependant les lois de neutralité sont appliquées chez nous aussi rigoureusement que dans aucun autre pays, et nous ne pourrions les rendre plus restrictives sans violer les droits de nos nationaux...... Notre pays est ouvert à qui que ce soit ; pour l'adopter comme patrie, des milliers d'individus ont renoncé au sol qui les avait vu naître. Serait-il en notre pouvoir, serait-il dans notre droit d'empêcher de sortir du territoire de l'Union, quand ils le veulent, soit ces immigrants, soit nos propres nationaux ? Il est hors de doute que notre gouvernement ne peut mettre aucune entrave au départ ni des uns, ni des autres, à la seule condition que pendant leur séjour sur le sol de la République, ils aient observé ses lois. Quant à leur demander les motifs qui les obligent à abandonner le sol américain ou à imposer une restriction quelconque à leur exode, la crainte qu'une fois en dehors de nos possessions, ils portent atteinte aux droits de nations amies, ne nous autoriserait pas à le faire. »

En ce qui concernait l'avenir même de Cuba, M. William L. Marcy, après avoir affirmé que le gouvernement de Washington avait abandonné l'idée de l'achat à l'Espagne, revenait très adroitement sur la question quelques lignes plus loin, et en réalité la posait plus catégoriquement que jamais. « Le président — disait M. Marcy — ne croit pas opportun de faire actuellement aucune proposition concernant l'achat de Cuba. Il estime qu'on ne peut raisonnablement espérer voir cette proposition accueillie et qu'il n'y aurait que des inconvénients, même du danger à la formuler. Suivant toute vraisemblance, il est probable que l'Espagne s'attachera plus étroitement que jamais à Cuba et que la séparation, quand elle aura lieu, ne s'effectuera que par la force...... Vous trouverez l'opinion du président clairement exprimée sur tous ces objets dans la note explicative ci-jointe ; vous y verrez également la ligne de conduite que suivrait le gouvernement de l'Union dans certaines occurrences données. *Toutefois, vous devez prévoir le cas où vous rencontreriez à Madrid un gouvernement enclin à envisager l'avenir avec plus de prudence et à prévenir, en agissant ainsi, un évènement qui ne peut manquer de se produire un jour.* Ce gouvernement ne peut pas ne point voir que dans un avenir assez proche, Cuba se débarrassera ou sera débarrassée de ses maîtres actuels. Or, en tenant compte de la probabilité, pour ne pas dire de la certitude d'une telle éventualité, l'Espagne sauvegarderait à la fois son honneur national et ses intérêts en allant au-devant de cette

inévitable échéance. Elle aurait ainsi la gloire de donner naissance, de sa propre initiative, à une nation indépendante, issue de son sang, de race identique, avec laquelle elle demeurerait unie par des relations plus fructueuses que les liens actuels tressés dans la servitude et maintenus seulement par la force. En ce qui nous concerne, l'indépendance accordée à Cuba débarrasserait les États-Unis de très graves préoccupations. Cuba, libre, entrerait alors dans le système continental américain et contribuerait à le consolider, au lieu d'être pour nous un péril, comme elle l'est aujourd'hui. Si vous trouvez une occasion de traiter la question, vous aurez à le faire dans le sens que je vous indique ; toutefois, veillez bien à ne rien dire qui puisse faire croire à des intentions occultes de notre part, à ne rien faire qui puisse froisser les susceptibilités d'une puissance caduque et orgueilleuse. Les États-Unis verraient avec une satisfaction profonde l'indépendance accordée aux Cubains et *ils contribueraient de bon gré, s'il était nécessaire, à cette émancipation au moyen d'arguments plus substantiels que leur bonne volonté ;* toutefois, aucune manifestation dans ce sens ne devra être rendue publique avant que les ombres que je vous ai signalées dans la situation générale ne soient éclaircies. »

Comme on le voit, la mission de M. Soulé sans être absolument identique à celle dans laquelle avait échoué M. Saunders, s'en rapprochait beaucoup, et nous insisterons encore sur ce point déjà signalé que l'individualité destinée à faire aboutir cette épineuse négociation ne paraissait pas bien apte à sa tâche. Au moment où M. Soulé recevait de M. Marcy le conseil de ne rien faire qui put « blesser les susceptibilités d'une nation orgueilleuse », il avait déjà trouvé le moyen de se mettre à dos non seulement la cour d'Espagne, mais toute la colonie diplomatique de Madrid. C'était une situation fâcheuse pour l'issue de ses combinaisons.

M. Soulé se rendit-il compte de son impopularité dans la capitale espagnole? Sans aucun doute. Mais ce dont il fut persuadé également, c'est que sa conduite avait imposé à ses hôtes et les rendrait moins intraitables pour l'avenir. Il dut présenter les choses sous cet aspect à M. Marcy et c'est de cette façon qu'il est permis d'expliquer raisonnablement l'envoi du « plein pouvoir pour négocier avec le gouvernement de S. M. C. la cession aux Etats-Unis de l'île de Cuba », qui fut adressé à M. Soulé au commencement de 1854.

On trouvera sans doute étrange qu'après avoir déclaré en juil-

let 1853 que le Président ne croyait pas « utile de faire actuellement à l'Espagne aucune offre concernant l'acquisition de Cuba », après avoir affirmé que le même Président estimait, à la même époque, la proposition « pleine d'inconvénients et même de périls », M. Marcy jugeât la négociation opportune en avril 1854

Que s'était-il passé en Europe ou au sein du cabinet de Washington qui put motiver ce revirement des esprits?

A la Maison Blanche, c'était toujours le même président, les mêmes ministres; ce devait être la même politique.

En Europe, la politique générale entrait évidemment dans une période troublée d'où pouvait sortir un orage. Mais était-ce la perspective des difficultés qui venaient de surgir entre la Russie et la France — cette dernière agissant cette fois encore à la remorque de l'Angleterre — qui pouvait amener les hommes d'Etat américains à se déjuger à si bref délai?

L'Espagne avait-elle subi, en Europe ou ailleurs, quelque défaite, simplement quelque déconvenue qui affaiblit son influence et l'obligeât à être moins altière?

Son autorité à Cuba était-elle plus contestée à ce moment que six mois auparavant?

Non, aucune de ces éventualités ne s'était réalisée et n'avait eu d'influence dans la solution du problème. La vérité était que la façon d'envisager la question de l'acquisition de Cuba n'avait jamais varié au sein du cabinet américain, qu'elle existait dans les esprits au moment de l'arrivée de M. Pierce à la Présidence et lors de l'envoi de M. Soulé à Madrid en 1853, exactement de la même façon qu'en 1848 ou en 1822, et que si le message de 1852 et plus tard le memorandum de juillet 1853 avaient essayé de dissimuler la vérité sous quelques phrases dilatoires, d'égarer les esprits en leur présentant quelques propositions connexes comme celle des indemnités, le problème lui-même était bien, était toujours, comme nous l'avons dit, celui de l'acquisition de Cuba.

Précisément au moment où M. Soulé recevait l'ordre de reprendre plus positivement les négociations relatives à la cession de Cuba, l'ambassadeur écrivait à Washington que ses rapports avec les membres du gouvernement espagnol étaient des plus tendus. Effectivement, disait-il, les demandes d'indemnités présentées dès le temps du président Taylor viennent d'être rejetées, l'affaire du *Black-Warrior,* — bâtiment américain indûment saisi par les autorités espagnoles de Cuba, — ne suit pas une tournure plus satis-

faisante ; en un mot « l'indifférence et le mépris avec lesquels l'Espagne envisage les réclamations américaines, paraissent indiquer la volonté de vérifier jusqu'à quel point elle pourra défier et insulter impunément les Etats-Unis (1). »

En réalité, la mauvaise volonté de l'Espagne n'était pas telle que l'ambassadeur américain le prétendait, mais le désir qu'avait M. Soulé d'en arriver aux partis violents l'égarait au point de lui faire tronquer ou dissimuler la vérité. En présentant à son gouvernement la situation comme aiguë, en parlant du « mépris et de l'indifférence » témoignés par l'Espagne vis-à-vis des réclamations américaines, M. Soulé espérait provoquer dans tous les Etats de l'Union un mouvement en faveur de la guerre. Mais le cabinet de Washington fut seul à partager cette ardeur aussi belliqueuse que peu motivée. Effectivement le président Pierce ayant adressé aussitôt un message au Congrès pour lui annoncer la « situation tendue » exposée par M. Soulé et demander au Parlement un crédit de 10 millions de dollars en vue d'une ouverture éventuelle des hostilités, le Congrès refusa l'argent et s'ajourna au mois de décembre. La discussion que provoqua ce débat fit ressortir combien étaient chimériques et exagérées les plaintes de M. Soulé. Elle eut un autre résultat encore, celui de convaincre M. Pierce et les membres du cabinet que décidément ils n'avaient point à Madrid l'homme qui convenait et que son maintien en Espagne était un véritable leurre.

Toutefois, comme il n'était pas possible de rappeler M. Soulé sans causer un véritable scandale et surtout sans s'avouer vaincu, on chercha ailleurs un remède à la situation.

A cette époque, les ambassades de l'Union en France et en Angleterre étaient gérées par deux hommes dont l'intelligence et le savoir-faire étaient grandement appréciés en Amérique et qui, en Europe même, s'étaient acquis la réputation de diplomates tout au moins corrects : l'un était M. Mason (2), ministre à Paris, l'autre M. James Buchanan. Tous deux s'étaient prononcés à diverses reprises comme de chauds partisans de l'indépendance

(1) Lettre de M. Soulé à M. Marcy. — De Madrid, 3 mai 1854.

(2) M. Mason, membre, comme MM. Buchanan et Soulé, du parti *démocratique*, s'était à diverses reprises fait remarquer au Sénat par son ardeur à réclamer l'annexion de Cuba. D'ordinaire plus grave, plus mesuré, plus calme que M. Soulé, il avait, comme son collègue, la faiblesse de n'être plus maître de lui dès qu'on parlait de la grande Antille.

de Cuba, tous deux connaissaient à fond la question, notamment M. Buchanan qui, comme ministre d'Etat, avait rédigé jadis les instructions remises en 1848 à M. Saunders. Il ne pouvait être douteux que les conseils d'hommes de cette expérience ne fussent pour M. Soulé un précieux appui; mais comment faire accepter une tutelle ou un aide de ce genre à un personnage aussi pointilleux que l'ambassadeur en Espagne, par la tension momentanée de ses rapports avec les ministres espagnols?

On chercha une combinaison et on finit par la trouver. M. Marcy écrivit à M. Soulé que les négociations relatives à la cession de Cuba se trouvant forcément ajournées, le Président jugeait à propos d'utiliser ce délai pour élucider certains points qu'il trouvait encore mal éclaircis. En conséquence, il composait avec les trois ministres des Etats-Unis, en Espagne, en France et en Angleterre, une Commission, un Comité consultatif auquel il demandait de reprendre le problème *ab ovo* et de lui soumettre des propositions fermes sur la conduite à tenir pour aboutir.

Ainsi présentée, la mesure — bien qu'assez étrange en elle-même — ne pouvait soulever d'objections; elle fut acceptée sans contestation par M. Soulé, et les intéressés, après s'être consultés, décidèrent de se rencontrer sur un territoire neutre : à Ostende d'abord, à Aix-la-Chapelle ensuite (1).

Nous n'avons pas trouvé trace des procès-verbaux des conférences d'Ostende, mais nous avons sous les yeux le rapport adressé par les diplomates américains à M. Marcy, et nous sommes contraints d'avouer qu'il est sans portée comme sans intérêt.

Au lieu d'indiquer un moyen d'amener l'Espagne à se défaire de Cuba, but unique des réunions d'Ostende —le rapport des trois ministres se bornait à ressasser les raisons archi-connues qui rendaient l'acquisition de Cuba désirable pour les Etats-Unis.

Ce long memorandum débutait par des déclamations sur « la nécessité d'agir avec franchise et honnêteté de façon à obtenir l'approbation du monde civilisé », principes assurément fort louables dont les hommes d'Etat farcissent en général tous leurs instruments diplomatiques mais qu'ils transgressent malheureusement trop souvent.

Il s'étendait ensuite en de longs commentaires, parfaitement oiseux

(1) Les Conférences durèrent, à Ostende, du 9 au 14 octobre; à Aix-la-Chapelle du 15 au 18.

presque enfantins sur les dommages subis à diverses reprises par les citoyens américains résidant à Cuba, sur les avantages pécuniaires que retirerait l'Espagne de la vente de sa colonie, enfin sur la nécessité où pourraient se trouver un jour les Etats-Unis de conquérir Cuba par la force. « Il est certain, disaient à cet égard MM. Buchanan et consorts, que *si la possession de la grande Antille par l'Espagne devait constituer un jour un danger pour la sécurité de l'Union, nous serions absolument obligés de nous en emparer par la force.* » Tout ce verbiage, cette série d'axiomes, indiscutables « vérités de M. de la Palisse », aboutissaient comme conclusion aux deux propositions suivantes ;

1° Les Etats-Unis devront, si c'est possible, acheter Cuba dans le plus bref délai ;

2° Il est probable que le gouvernement et les Cortès d'Espagne se montreront disposés à céder Cuba, cette opération concordant avec les intérêts du peuple espagnol.

On a presque envie de sourire, quand on voit trois hommes graves, trois diplomates sérieux et expérimentés partir l'un de Madrid, l'autre de Londres, le troisième de Paris, franchir les mers, faire des centaines de kilomètres, se réunir, s'aboucher, discuter pendant des journées entières, rédiger un long factum pour apprendre au président des Etats-Unis ;

1° Que l'Amérique avait intérêt à s'emparer de Cuba, ce dont tout le monde était persuadé depuis longtemps en Amérique ;

2° Que l'Espagne serait vraisemblablement disposée à céder Cuba à l'amiable — ce qui était absolument le contraire de la vérité.

La réponse adressée par M. Marcy au memorandum qu'il avait reçu de MM. Buchanan, Mason et Soulé ne se fit pas attendre. Tel qu'il est, ou du moins tel que nous pouvons l'apprécier, ce document nous paraît non seulement ne pas témoigner d'un sentiment complet de satisfaction mais au contraire exprimer l'impression de gens extrêmement désappointés.

Ce résultat était tout à fait à prévoir.

Toutefois, la note de M. Marcy n'exprimait ouvertement aucune critique, ce qui eut été contraire aux régles du protocole. Elle se bornait à constater, froidement, que le cabinet de Washington était entièrement et depuis longtemps du même avis que ses délégués sur la presque unanimité des questions traitées dans le memorandum d'Ostende. M. Marcy ajoutait cependant qu'il ne lui paraissait

pas possible de conclure « au cas où l'Espagne refuserait de se défaire volontairement de sa colonie, que Cuba constituerait par le seul fait de ce refus un danger pour l'Union, ni que la conquête ainsi légitimée fut admissible en droit ». Cette dernière phrase, réponse directe à certaines allusions de M. Soulé, parut au ministre américain à Madrid, une désapprobation manifeste de sa conduite ; le 17 décembre, il télégraphiait à M. Marcy.

« Votre dépêche du 13 novembre, en réponse à la lettre que je vous avais adressée de Londres le 21 octobre, conjointement avec la note collective de MM. Mason, Buchanan et moi, ne me laisse plus d'autre alternative que de languir ici dans l'impuissance. Les obstacles de toute sorte accumulés sur mon chemin me font désespérer de réussir d'une façon satisfaisante pour le gouvernement et honorable pour moi. Vous ne vous étonnerez donc pas du parti que m'impose le sentiment de ma dignité et vous transmettrez au Président mon désir d'être relevé de mes fonctions d'ici à la fin de janvier (1) ».

(1) Ce fut en revenant de Londres après les conférences d'Ostende et d'Aix-la-Chapelle, que M. Soulé faillit être cause d'une rupture entre les Etats-Unis et la France. La première fois qu'il avait traversé notre pays pour se rendre en Belgique, le ministre américain s'était arrêté dans différentes grandes villes, à Lyon notamment et n'avait pas manqué d'y faire plusieurs esclandres. A diverses reprises, il avait poussé l'oubli des convenances jusqu'à proférer des menaces contre toute puissance qui essaierait de prendre la défense de Cuba contre les Etats-Unis « sachant mieux que personne l'accord survenu récemment entre l'Angleterre et la France pour garantir cette colonie à l'Espagne. La police française s'émut de ces scandales et quand, à son retour de Londres, M. Soulé voulut regagner Madrid par la France, on lui signifia qu'on l'autorisait bien à traverser notre pays, mais non à y séjourner. M. Soulé retourna immédiatement à Douvres, déclarant « qu'il n'attendait aucun égard du gouvernement français et que d'ailleurs il ne s'en souciait guère ». M. Mason, le ministre américain à Paris, demanda aussitôt des explications à M. Drouyn de Lhuis sur le manque de bons procédés dont se plaignait M. Soulé, mais notre ministre n'eut pas de peine à faire comprendre à M. Mason que les torts n'étaient point de notre côté dans ce litige : « Vous voyez, écrivait le 1er novembre 1854, M. Drouyn de Lhuis à M. Mason, que le gouvernement de l'Empereur n'a pas cherché, comme vous semblez le croire, à empêcher un envoyé des Etats-Unis de traverser le territoire français..... mais entre ce simple passage et le séjour d'un étranger dont les antécédents — je regrette de le dire — ont éveillé l'attention des autorités chargées de protéger l'ordre public parmi nous, il y avait une différence que le ministre de l'intérieur était tenu d'apprécier....... »

Il n'y avait rien à répondre à cet argument ; M. Mason se tint pour satisfait ; M. Soulé gagna l'Espagne par mer et l'affaire en demeura là.

Ainsi se terminait une mission, dont à vrai dire on avait pu prévoir, dont on avait pu affirmer l'échec dès le début.

Les Américains, en gens madrés, qui savent attendre, remirent encore une fois à des temps meilleurs la réalisation de leurs vœux relatifs à Cuba, mais ils n'en continuèrent pas moins de développer avec soin les relations de jour en jour plus nombreuses et plus étroites qu'ils entretenaient dans la grande île.

Nous n'avons rien trouvé sur les négociations entamées et suivies de 1854 à 1868 relativement à Cuba par le gouvernement américain ; on a lieu de croire que ces négociations furent actives notamment pendant la période 1856-61 correspondant à la présidence de M. James Buchanan. Néanmoins, les grandes questions d'intérêt intérieur qui préoccupaient à cette époque les Etats-Unis, notamment la lutte entre les esclavagistes et les abolitionnistes, la guerre terrible qui suivit, la nécessité, après la guerre, de panser les blessures et de réorganiser les rouages, tous plus ou moins atteints de la machine administrative, ne permirent guère à la diplomatie américaine de se développer utilement à l'extérieur.

Mais on pouvait deviner qu'aussitôt les choses remises en état, les vieilles velléités d'accaparement ne tarderaient point à réapparaître chez l'oncle Sam et que vraisemblablement le vieux larron aurait les dents d'autant plus longues qu'il était demeuré plus longtemps à jeun.

Or, précisément à l'époque où le système politique des Etats-Unis paraissait avoir retrouvé son fonctionnement normal, au moment où la réconciliation entre vainqueurs et vaincus, entre sudistes et fédéraux était complète et sincère, en 1868, un évènement se produisit à Cuba qui devait avoir pour l'île des résultats capitaux. Le 10 octobre 1868, à Yara, dans les environs de Demajagua, un certain Carlos Manuel de Cespédès réunissait une quarantaine de partisans — exactement trente-sept — et lançait un appel aux armes devenu célèbre dans l'histoire de l'Espagne sous le nom de cri de Yara (el grito de Yara).

Huit jours plus tard, cette poignée d'hommes avait singulièrement grossi, avait presque centuplé, de telle sorte que quand le 18 octobre, Cespédès se présenta devant la ville de Bayamo, il disposait de 3.000 combattants. Bayamo capitula.

Dès lors, on voit le mouvement se propager avec la rapidité d'une traînée de poudre. Les insurgés font sonner bien haut qu'ils ont entre leurs mains « une place de guerre » ; ils s'y installent, y

établissent un gouvernement, une Chambre des députés, des ministres. Ils ont d'ailleurs trouvé à Bayamo ce qui leur faisait surtout défaut : des armes et des munitions; ils s'en emparent et les distribuent. Quelques jours après, les districts de Holguin, Bayamo, Tunas, Jiguani, étaient aux mains des rebelles; en décembre, les anciens départements du Centre et de l'Orient, c'est-à-dire les deux tiers de l'île, étaient en pleine insurrection.

Le général Lersundi, à cette époque capitaine-général et gouverneur de Cuba, avait qualifié tout d'abord le cri de Yara d'équipée ridicule (ridicula calaverada); mais il avait dû rapidement en rabattre. En réalité, sa situation était devenue du jour au lendemain extrêmement critique. Disposant à peine de 10.000 hommes pour garder une île qui n'a pas moins de 400 kilomètres de long et dont l'étendue est égale au quart de la France, le capitaine-général pouvait craindre de se voir, d'un moment à l'autre, bloqué dans sa capitale; avec un peu plus d'énergie et surtout avec une organisation moins embryonnaire, les insurgés eussent pu devenir en trois mois les maîtres absolus du pays.

Mais nous n'avons pas l'intention d'écrire l'histoire de l'insurrection cubaine de 1868; c'est en Espagne qu'il nous faut revenir pour suivre les évènements qui nous intéressent.

A l'époque où Cespédès lançait, à Yara, son cri de révolte, au moment où l'insurrection cubaine commençait à couvrir le pays de cendres et de ruines, le désordre n'était guère moindre dans la métropole. On sait la révolution qui avait éclaté à Madrid cette même année 1868, l'anarchie qui avait suivi la chute de la reine Isabelle, le désordre politique dans lequel se débattait le parti libéral. Un mouvement insurrectionnel se produisant à Cuba dans les conditions de désarroi où se trouvait la mère-patrie, avait suivant toute probabilité bien des chances de réussir. Toutefois, on pouvait craindre qu'avant d'aboutir au succès final, cette guerre soutenue, en principe, pour l'indépendance, ne tournât brusquement à la guerre de races, que la lutte s'établit entre noirs et blancs, qu'on vit se répéter dans la grande Antille les horreurs et les massacres abominables qui avaient jadis ensanglanté Saint-Domingue.

Les Etats-Unis crurent le moment favorable pour renouer des négociations relatives à Cuba, et dans le courant du mois d'avril 1869, le président Grant fit proposer au général Prim, comte de Reus, à cette époque président du Conseil des ministres, les « bons

offices » de l'Amérique entre l'Espagne et les insurgés cubains.

Ce fut au général Daniel E. Sikles, ministre de l'Union à Madrid, qu'incomba le soin de faire au général Prim les nouvelles offres du cabinet de Washington. Sikles n'était peut-être pas un plus grand diplomate que Soulé, mais le général Prim était un tout autre homme que Narvaëz et surtout que le maréchal O'Donnel; on pouvait être sûr d'avance qu'il écouterait avec moins de raideur une proposition politique quelle qu'elle fût. D'autre part, accablé sous le poids d'obligations, d'engagements multiples, ne sachant comment faire face aux compromissions de toute sorte qui l'entravaient dans l'exercice du pouvoir, le président du Conseil espagnol était prêt à tout faire pour obtenir quelque répit à Cuba et ce fut avec joie, presque avec reconnaissance qu'il accueillit les ouvertures du cabinet de Washington.

Le 13 août, à la suite d'une entrevue qui avait duré plusieurs heures, le général Sikles adressait au président Grant le télégramme suivant : « Le général Prim m'autorise à vous dire qu'il accepte les bons offices des Etats-Unis. Il vous soumet quatre propositions principales, *qui devront être faites par nous*, et qui seront acceptées incontinent comme base de la convention à signer entre l'Espagne et Cuba :

1° Les insurgés déposeront les armes;

2° L'Espagne accordera une amnistie pleine et entière ;

3° La population cubaine se prononcera, au suffrage universel, sur la question de son indépendance;

4° Au cas où cette indépendance obtiendrait la majorité, l'Espagne l'accorderait après approbation des Cortès et moyennant une indemnité garantie par les Etats-Unis.

« Prim nous recommande de garder le plus profond secret sur ce projet et sur toutes les démarches ultérieures qui pourraient s'y rapporter. »

Comme on voit, le gouvernement espagnol avait bien modifié ses idées depuis la réponse faite jadis par M. Pidal à M Saunders : il reconnaissait que Cuba pouvait prétendre à son indépendance; il était disposé à la lui accorder; on ne pouvait être ni plus généreux ni plus libéral.

Le comte de Reus saisissait toutes les occasions de déclarer ses sentiments à cet égard au général Sikles, et le faisait avec d'autant plus de liberté, que ces sentiments ne découlaient pas chez lui de la nécessité présente, mais d'une façon déjà ancienne — assu-

rait-il — d'apprécier la question de Cuba. « Je ne me fais pas d'illusions, disait le président du Conseil, le 20 avril 1869. Je ne me berce pas de l'espoir que l'Espagne maintiendra longtemps sa suzeraineté aux Antilles. Je considère que l'heure de l'indépendance a virtuellement sonné pour elles. D'ailleurs, de quelque façon que se termine la lutte, soit que nous écrasions la révolte, soit que les Etats-Unis obtiennent à l'amiable que les insurgés déposent les armes, il me paraît également clair que le moment est arrivé pour Cuba de se gouverner elle-même. Si j'arrivais à dominer l'insurrection demain, la première chose que je ferais, serait de songer que l'enfant est parvenu à sa majorité et qu'il est temps de lui laisser faire ses affaires lui-même. »

Un peu plus tard et revenant sur le même sujet, le général Prim disait encore à M. Sikles : qu'il n'avait pas la moindre incertitude sur le résultat final de la lutte ; que Cuba devait fatalement devenir libre ; qu'il n'hésitait pas à reconnaître le cours manifeste des évènements dans le continent américain ; qu'il n'était pas douteux que les colonies n'arrivassent toujours à un moment où elles conquéraient irrésistiblement leur indépendance.

Avec un partenaire qui entendait les choses de cette façon, il semblait que la négociation dut aller vite ; il advint néanmoins, que dès les premiers pas, elle trébucha. Le motif de cet accident ne paraissait pas bien sérieux.

On a vu un peu plus haut que la première condition qu'exigeait Prim pour traiter, était l'obligation pour les insurgés de déposer les armes ; l'amnistie devait suivre cette cessation des hostilités, mais ne la précédait pas. Le général Grant estima que cette première condition d'enlever leurs armes aux belligérants cubains était inutile et que vraisemblablement son exécution demeurerait au-dessus de ses forces. Il demanda donc que l'amnistie fut immédiatement accordée, déclarée sans conditions. Ce fut sur ce point qu'on se buta.

Effectivement l'Espagne tenait absolument à ce qu'en proclamant l'indépendance de Cuba, elle eut l'air de faire grâce à des enfants méconnaissants et rebelles ; elle ne voulait en aucune façon céder à la force, encore moins paraître y céder ; elle acceptait tout plutôt que de traiter avec des gens qui eussent pu prétendre un jour qu'elle avait accordé ce qu'il n'avait pas été en son pouvoir de refuser.

Prim lui-même, en proférant à diverses reprises les paroles si caractéristiques que nous avons citées plus haut, avait ajouté que si l'Espagne était prête à accorder son indépendance à Cuba, « elle ne la concéderait jamais à des rebelles en armes (1) ».

En vérité, c'était là un litige bien mince, si l'on considérait la gravité de la négociation qu'il entravait. La guerre civile avait pris à Cuba un développement considérable ; les horreurs de toute sorte commises des deux côtés, la répression impitoyable d'une part, les représailles barbares de l'autre, couvraient de sang, de flammes, de ruines cette malheureuse contrée (2).

Tout cela, parce que deux diplomates ne s'entendaient pas sur le numéro d'ordre à donner à deux propositions sur le fonds desquelles ils étaient d'ailleurs en parfaite concordance d'opinion.

Les Etats-Unis disaient — par la bouche de M. Sikles — que si l'Espagne était véritablement résolue à accorder l'indépendance à Cuba, peu importait que le désarmement suivit ou précédât cette déclaration ; à l'appui de cette opinion, ils citaient la cession de la Vénétie à la France en 1859, la reconnaissance de l'indépendance des Etats-Unis avant la paix de 1783, l'une et l'autre effectuées en pleines hostilités.

En somme, ajoutait le général Sikles, l'Espagne ne traite pas avec des *rebelles ;* elle s'entend avec une puissance neutre, médiatrice, amie, qui doit être chargée seule de régler les conditions à imposer aux deux partis.

Mais Prim ne voulait pas démordre de sa première manière de voir.

Devant un entêtement aussi inexplicable chez un homme d'une souplesse et d'une inconstance aussi connues, le général Sikles en vint à se demander si le comte de Reus était sincère et si toutes les promesses faites à Cuba n'étaient point un leurre destiné simplement à faire tomber les armes des mains des insurgés.

Prim qui pendant toute sa vie s'était montré un véritable caméléon politique, qui était passé successivement des libéraux aux Cristinos, des Cristinos aux démocrates, qui, après avoir sou-

(1) « (Il dit que) ninguna exigencia y ninguna consideracion llevarian à España à tal concesion hasta que cesasen las hostilidades. »

(2) Voyez notamment à cet égard le livre d'un de nos compatriotes qui fut, en même temps, un témoin oculaire : *l'Ile de Cuba* par Hippolyte Piron ; Paris, Plon, 1876.

tenu les nombreux partis conservateurs ou républicains de son pays, les avait combattu chacun, l'un après l'autre; Prim, fauteur de révolutions et le lendemain restaurateur de trônes, n'était à n'en pas douter qu'un brillant aventurier. Sa mort tragique lui a fait pardonner bien des... faiblesses, mais l'histoire impartiale ne peut oublier qu'il fut un des hommes les plus néfastes à son pays qu'ait jamais enfanté l'Espagne. Très hâbleur, amateur de phrases à effet et de périodes sonores, maniant bien cette belle langue espagnole qui dans la bouche d'un véritable orateur a tant de force et tout à la fois tant de charme, il manquait totalement de gravité, de fonds, de caractère. Et il avait toujours été aussi vide, aussi futile, aussi infatué de lui-même.

Un officier allemand qui avait connu Prim en 1854, en Crimée, qui l'avait revu en 1860, au Maroc, nous a laissé de lui un portrait pris sur le vif, qui, pour n'être pas flatté, n'en est pas moins très original et très ressemblant. « Le général Prim, dit-il, — originaire de Catalogne, est personnellement très brave; il ne manque pas de talents; il manie parfaitement la parole et il y a dans son commerce un attrait qui gagne les cœurs; mais c'est un homme sans caractère, sans consistance morale et d'une vanité parfois souverainement ridicule. Cette vanité et le désir de faire parler de lui se sont trahis pendant son séjour dans le camp de l'armée turque en 1853-1854 de la façon la plus comique. Les choses en étaient venues à ce point, que le général, malgré toutes ses qualités, était devenu une sorte de grotesque et provoquait souvent des mouvements d'épaules de la part des Turcs, gens graves et sérieux qui estiment qu'il est inconvenant de parler toujours de soi. Dans le récit de ses actions d'éclat et plus encore des exploits qu'il projetait, le général Prim montrait une confiance sans bornes dans la crédulité de ses auditeurs. Il n'avait pas la moindre notion de théorie militaire, ni de mathématiques, ne savait ni l'histoire ni la géographie. C'était un soldat de fortune, brave, adroit, risquant tout et jouant son dernier louis sur une carte (1). »

« Une grande ambition, appuyée sur un fond d'idées libérales a écrit encore, à propos du général Prim, le général Niox, un besoin incessant de mouvement et d'agitation, quelque inconséquence dans l'esprit, paraissent avoir été les caractères distinctifs du comte de Reus (2). »

(1) *Spanisch und marokkanischer Krieg*. 1863, Leipzig.

(2) *L'Expédition du Mexique*, par le général Niox. Paris, 1874, p. 41.

Enfin, un autre écrivain, M. Louis Savinhiac, dit également du général espagnol : « C'était, au fond, un homme d'une grande bravoure, d'une présomption étonnante, d'une vigueur peu commune, de beaucoup de charme, mais sans principes, sans instruction et privé surtout de cette première qualité des grands hommes et des grands capitaines : le caractère. S'attachant avec un enthousiasme irréfléchi à la première idée venue, il eut donné corps et âme pour la réaliser; puis, tout d'un coup, sans motif apparent, sans raison, sans cause, il l'abandonnait et soutenait avec le même acharnement le principe contraire. L'histoire de toute sa vie.... est une preuve malheureusement irréfutable de sa versatilité (1). »

Il serait bien permis de supposer — même sans preuves — que dans ses négociations avec le général Sikles, un tel homme jouait encore une fois la comédie, non pas peut-être pour le simple plaisir de mystifier les Américains, mais, comme nous l'avons dit plus haut, pour désarmer sans danger des gens qui s'obstinaient à ne pas vouloir déposer leurs armes.

Les défenseurs du maréchal Prim (2) ont quelquefois protesté contre cette hypothèse, mais il a agi lui-même comme s'il voulait leur donner tort, et de telle sorte, que l'allégation demeure aujourd'hui plus plausible que jamais, surtout depuis qu'elle a été étayée de preuves nouvelles par un historien espagnol d'une autorité bien établie dans son pays.

Dans un article publié en 1894 dans la *España moderna*, par M. Antonio Pirala, sous le titre de « Pages d'histoire contemporaine », l'écrivain raconte comment, en 1869, les bruits de la cession de Cuba et de Porto-Rico aux Etats-Unis circulaient couramment dans la Péninsule et y avaient soulevé une polémique des plus vives.

Certains écrivains, comme Mané y Flaquer, comme D. Gaspar Roig, jugeaient l'opération bonne, à la fois pratique, honorable et judicieuse, d'autres comme M. Arboleya, le directeur de la *Prensa*, la censuraient aigrement et la déclaraient anti-patriotique, impossible à réaliser.

Cependant, comme le gouvernement se renfermait dans un si-

(1) *L'Espagne et l'Expédition du Mexique. Revue historique*, XXXVI, deuxième fascicule.

(2) Il venait d'être créé maréchal (capitaine-général) par ses collègues, les membres du cabinet.

lence qui ne contentait personne, un certain nombre de négociants de Barcelone, qui avaient à Cuba de gros intérêts, envoyèrent à leur compatriote Prim — celui-ci est né à Reus, en Catalogne — une députation chargée de demander au président du conseil la vérité sur les bruits qui couraient, d'une vente de Cuba aux Etats-Unis.

Après avoir été reçus par le maréchal et avoir eu avec lui une longue conférence, les délégués catalans rendirent compte comme il suit de leur entrevue à leurs amis de Barcelone :

« Nous avons vu Jean (don Juan Prim) et il nous a accueillis avec les démonstrations d'affection les plus vives ; il nous a affirmé que nos craintes relatives à la cession de Cuba étaient chimériques. Il tient à ce que vous sachiez bien qu'il a toujours dans son sac les bons tours d'antan (1) et qu'il se moque des Yankees. En même temps qu'il entame avec eux des négociations secrètes, il se démène furieusement pour expédier à Cuba de quoi écraser l'insurrection. Toutefois, il agit de façon à faire naître des espérances chez les rebelles et à les amener à déposer les armes. Ce résultat obtenu, on verra !.... En attendant, tenez-vous pour assurés dès aujourd'hui que les propositions faites par Jean ne sont pas plus acceptables par les Etats-Unis que par les Cubains, mais elles ouvrent le champ aux discussions et permettent de traîner les négociations en longueur..... »

A moins qu'on admette que Prim se moquât de ses amis de Barcelone, il est difficile de nier que sa conduite n'aït été en cette circonstance d'une ambiguité sans doute peu recommandable. Les ministres de Ferdinand VII, des reines Christine ou Isabelle n'avaient jamais connu ces allures louches, ces roueries (mañas) dont le maréchal se faisait un titre auprès de ses amis de Barcelone : il faut sans doute en féliciter leur mémoire.

Quoi qu'il en soit et quelle que fut la pensée vraie du premier ministre en accédant comme il l'avait fait aux ouvertures du général Sikles, il est certain que les négociations n'avançaient pas, qu'elles se heurtaient à tout propos à des difficultés imprévues, à des obstacles futiles mais suffisants pour entraver la signature du traité définitif.

(1) » Di à los amigos que Juan no ha olvidado sus mañas y que se burla de los Yankees. »

Aux Etats-Unis et à Cuba on suivait les pourparlers avec une attention passionnée, une anxiété fiévreuse. Tout d'abord on avait eu la plus grande confiance dans les effets de la révolution de septembre; l'on avait fondé les espérances les plus hardies sur le gouvernement nouveau que venait de se donner l'Espagne. On pensait que des hommes comme Zorrilla (don Manuel), comme Becerra, Py y Margal, Castelar qui avaient donné à la liberté des gages indéniables d'attachement, n'hésiteraient pas à mettre en pratique les principes qu'ils défendaient depuis des années. On les attendait à l'œuvre. Malheureusement, ces hommes n'appliquaient pas, étant au pouvoir, les théories qu'ils avaient défendues étant dans l'opposition. Et au fur et à mesure que s'écoulaient les jours et les semaines, au fur et à mesure que les renforts expédiés à Cuba devenaient plus considérables, que le cabinet de Madrid un moment effrayé sur l'issue de la lutte reprenait courage, à mesure aussi s'amplifiaient les exigences du président du Conseil, ses atermoiements, ses réticences.

Chaque jour, c'était une objection nouvelle, un obstacle imprévu la veille. Tantôt, c'étaient les ministres qui refusaient de suivre le président du Conseil dans la voie qu'il leur traçait; le lendemain l'opposition venait soi-disant du régent, le maréchal Serrano; un autre jour encore, c'était la difficulté de présenter et de faire agréer la motion aux Cortès. Finalement, M. Sikles ne put manquer de s'apercevoir qu'on le jouait, qu'inévitablement il était l'objet d'une mystification : il en rendit compte à Washington, et sur l'ordre du président Grant il dut retirer une offre de médiation dont on commençait à rire en Espagne et qui serait bientôt devenue la fable de l'Europe.

Alors le maréchal Prim jeta entièrement le masque.

Avait-il jamais été sincère dans sa négociation avec le général américain; comme on l'a vu, il n'y a pas lieu de le supposer. Mais aujourd'hui, que les pourparlers avaient définitivement échoué, il tint à proclamer lui-même qu'il n'avait jamais pensé un mot de ce qu'il avait affirmé à cet égard, il eut peur qu'on put croire un instant qu'il avait jamais songé sérieusement à enlever à sa patrie la « perle des Antilles »; il courut aux Cortès et lança aux députés une de ces phrases à effet, une de ces apostrophes sonores auxquelles il avait recours quand il sentait le besoin d'assurer sa popularité : « Nous ne céderons Cuba à personne, par la raison que cette cession serait le déshonneur de l'Espagne, et que

l'Espagne, on peut la vaincre, mais on ne peut pas la déshonorer (1)! »

C'était bien la fin de la mission du général Sikles. Encore une fois la partie était perdue pour les Américains; ils devaient se résigner à attendre, remettre à une date dont la Providence gardait le secret la réalisation de leurs aspirations. Il faut leur rendre cette justice qu'ils le firent sans hésiter, sans barguigner, sans témoigner la moindre mauvaise humeur d'une déconvenue qui était cependant très réelle et très amère.

Depuis cette époque, trente années se sont écoulées et nous n'avons pu savoir si pendant cette longue période l'Amérique avait essayé d'entamer encore une fois à Madrid des pourparlers jusqu'ici toujours malheureux.

Nous ne le pensons pas.

D'ailleurs, après et malgré les grandes réformes accordées à Cuba depuis la conclusion, en 1878, de l'insurrection de 1868, les idées séparatistes avaient fait de tels progrès dans l'île qu'il n'était plus permis de se faire d'illusion sur l'imminence d'un conflit prochain. Dans ces conditions, était-il nécessaire de tenter un nouvel effort diplomatique; n'était-il pas préférable de laisser se développer le cours naturel des évènements? Les Etats-Unis le pensèrent et agirent en conséquence. On attendrait qu'une nouvelle lutte, qu'un incident fortuit mit à nouveau les armes aux mains des Cubains, et l'on s'efforcerait d'intervenir plus adroitement, plus efficacement qu'on ne l'avait fait en 1868.

Adopter une telle ligne de conduite ne signifiait nullement qu'on se désintéressât en quoi que ce fut de la politique intérieure de l'île, qu'on n'y poursuivit plus par des manœuvres occultes, des trames souterraines le développement du mouvement insurrectionnel; c'était le contraire qui était vrai. Il fallait suivre de près le progrès des idées d'indépendance, l'alimenter, lui donner sans cesse une vie nouvelle, le conduire sans répit à l'épanouissement, à la fructification.

C'est ce qui fut fait également, et quand, en 1895, éclata enfin le mouvement final si impatiemment attendu, les Etats-Unis étaient décidés à le faire triompher, fut-ce par la force.

(1) « La isla de Cuba no se vende, porque su venta seria la deshonra de España, y á España se la vence, pero no se la deshonra! »

On sait comment ils y sont parvenus ; nous n'avons pas à le redire ici.

Aujourd'hui Cuba est libre et son annexion aux Etats-Unis n'est plus qu'une affaire de mois, peut-être de jours.

Nous n'essaierons pas de rechercher si cette colonie était mûre pour l'indépendance et si elle eût pu gagner encore à demeurer sous la tutelle espagnole : nous voulions simplement mettre en lumière ce fait : que son émancipation, que son annexion prochaine à la fédération nord-américaine constituent une œuvre de longue haleine, l'œuvre maîtresse de la diplomatie américaine et de la théorie de Monroë au dix-neuvième siècle.

Arthur de GANNIERS.

FANTOMES [1]

(Suite)

---

20 janvier.

J'ai fait aujourd'hui quelques pas aux Cascine... Serais-je vraiment guéri ? Le sommeil revenu avec la cessation de la douleur lancinante, est chose délicieuse ! Je nage dans un bien-être et un repos oublié depuis très longtemps, et les journées s'écoulent rêveuses et douces ; je vois quelques personnes dans la matinée et je recommence à m'intéresser à la vie journalière, aux récits que l'on m'en fait et le soir la Baronne vient régulièrement. Lexy ne me quitte jamais non plus après le dîner et ce sont là des heures charmantes : nous lisons ensemble et dissertons à perte de vue ; quelquefois la Baronne doit terminer sa soirée dans le monde et elle nous arrive avec une grande mante d'opéra recouvrant sa robe de bal. Hier Lexy a eu la fantaisie de lui faire montrer sa toilette et à force d'instances il est parvenu à lui ôter son manteau. Oh ! la ravissante apparition ; c'est pour la première fois que je l'ai vue ainsi dévêtue, des perles tombaient sur ses épaules délicates et ses bras blancs, d'une idéale beauté de forme, se détachaient sur le velours sombre de sa robe. Lexy l'a accompagnée jusqu'à sa voiture et l'a suivie lui aussi chez la Grande-Duchesse. Je suis resté seul pour la première fois, enviant ceux qui s'amusent aux fêtes mondaines et me faisant en même temps des reproches de mon ingratitude, de ma déraison. Le recueillement et le calme sont pourtant revenus après une heure de solitude.

(1) Voir la *Nouvelle Revue* des 15 décembre 1898 et 1er janvier 1899.

27 janvier.

J'ai fait l'effort d'accompagner Alexis dans ses visites cet après-midi — on m'avait témoigné tant d'intérêt pendant ma maladie — et ce qui m'a étonné c'est que j'y ai trouvé quelque plaisir. Décidément je reprends à la vie. Tout ce qui était ennui intolérable, les relations de société surtout, devient parfois presque intéressant et, — quant aux rares plaisirs d'autrefois, les lectures, les promenades solitaires, la méditation — je ne saurais dire leur saveur actuelle. Il a raison le dicton allemand inscrit à l'entrée de la promenade d'Isehl :

« Das Grôrste Gluck auf Erden,
« Gesund *zu werden.*

celui qui a toujours possédé le bien inappréciable de la santé n'en sent pas la valeur. L'âme elle aussi, peut guérir de son mal...

28 février.

Hier on donnait à l'Opéra la *Traviata*, j'ai joui de la musique de Verdi. Ces airs anciens — risée des Wagnériens — ont gardé un charme jeune de passion et de grâce amoureuse.

Pendant les entr'actes la baronne se retirait au fond du réduit attenant à la loge et dans le demi-jour nous ébauchions une causerie intime que venaient interrompre quelques visiteurs. Bientôt la loge ne désemplissait plus et moi, dans cette atmosphère de galanterie italienne, presque naïve dans sa trop grande sincérité, je n'éprouvais ni jalousie, ni impatience. Je voyais aduler et encenser ma chère idole dans son calme hautain de jeune reine de beauté accoutumée aux hommages et j'étais heureux de son triomphe, de la satisfaction féminine qui perçait sous sa réserve ; je contemplais ce visage suave, qui excitait l'admiration de tous, comme extasiés par la ravissante mélodie qui en soulignait l'attrait

« Croce e delizié dell mio cuor, » disait Alfredo sur la scène à Violetta. Est-ce une grâce d'état cette résignation confiante qui côtoie presque le bonheur ? L'ai-je acheté par les longues souffrances du passé ? Et pourtant la jeunesse reprend ses droits, le sang parle... Mais — chose étrange — plutôt quand je suis loin d'elle, dans la solitude nocturne, son image éveille malgré moi des pensées moins pures.

3 mars.

Hier au bal du syndic prince Corsini, la baronne de Bulow dans une robe du grand faiseur parisien était admirablement belle. Elle dansait avec Alexis et quand elle a passé à son bras devant moi pendant une des figures de la contredanse, j'ai été frappé de voir à quel point la haute taille robuste de mon frère faisait valoir sa grâce délicate, sa souplesse de roseau. Elle avait l'air heureuse et un sourire jeune éclairait par extraordinaire son visage d'ordinaire sérieux avec ce trait des sourcils qui donne un charme étrange et triste à l'expression de son visage. Elle a étonnamment embelli depuis son mariage, ce à quoi la toilette a beaucoup contribué, prétend Alexis. Une vaporeuse robe toute blanche dont le satin et les dentelles étaient brodés d'étincelles de jais et de diamant, seyait à son teint de rose pâle. Alexis se penchait vers elle en parlant avec animation ; le beau couple qu'ils faisaient ! Pour moi je me tenais dans une embrasure de porte près du comte Zorndorff qui m'entretenait de mon frère mettant dans ses remarques toute la bienveillance recherchée d'un courtisan qui voit s'élever à son firmament une nouvelle étoile. « La nomination de votre « frère est certaine — disait-il avec onction, — mais malgré les « bons offices de Madame la Grande-Duchesse je lui aurais pour« tant conseillé de rentrer à Pétersbourg... » Je l'écoutais perdu dans un songe attendri. Alexis qu'on croit ambitieux et personnel, négligeant tous ses intérêts sans un regret, sans une arrière-pensée, pour soigner son frère ! Ce sont des affections pareilles qui font aimer la vie. Zorndorff changea de sujet de conversation pour passer à son thème favori, les succès de sa nièce, sa richesse, l'affection de Madame la Grande-Duchesse pour elle. Au milieu des discours compassés de l'homme du monde perçait une note sincère et familiale ; dans ce cœur raccorni de courtisan émérite il est resté un recoin humain et chaud ; pendant quelques minutes mon cœur a battu à l'unisson du sien. Il disait vrai, ce qui rend la baronne si attachante, ce qui lui attire les sympathies plus que son intelligence et sa beauté c'est la bonté exquise qui fait le fond de son caractère. Qualité banale dira-t-on et pourtant plus rare qu'on ne le croit dans le monde tout imprégné d'envie et d'hostilité latente où nous vivons. « Aucune intrigue, aucune influence d'égoïsme « n'est jamais parvenu à troubler le miroir de cette âme pure » a dit son oncle ; « même son peu tendre époux subit visiblement

« l'influence de cette nature exceptionnelle. Elle ne pense pas « assez à elle, c'est son seul défaut » a-t-il ajouté à la fin.

16 mars.

Ah ! qu'il fait bon laisser aller sa vie au fil de l'eau... Les journées se suivent doucement et ont amené le printemps le plus radieux avec une éblouissante et énivrante profusion de fleurs. Sur toutes les haies pointent des roses et le portique de la villa qu'habite la baronne à la « porta Romana » s'est couvert d'un manteau d'adorables glycines dont les lourdes grappes mauves s'épandent en feston et étreignent de leurs arabesques la pierre grise de Fiesole. Sur leurs buissons encore dénués de feuilles, les premiers magnolias roses répandent leur odeur capiteuse et subtile. Aux « Cascines » les vendeuses jettent dans les voitures des fleurs par brassées ; hier au « Corso dei fiori » la calèche de la baronne semblait une corbeille d'iris violets et de crocus jaunes d'or... Ah qu'il fait bon de vivre et que je voudrais pleurer.

17 mars.

Cet après-midi nous nous sommes rencontrés aux Cascine, nous avons mis pied à terre sous l'ombrage, impénétrable au soleil, de ces chênes séculaires et verts éternellement ; au delà de l'ancienne « vaccheria » la grande prairie coupée à angle droit s'étendait devant nous à perte de vue, émaillée d'innombrables étoiles de cyclamens blancs, roses, lilas; au loin les Apennins profilaient leurs contours admirables sur l'azur lumineux d'un ciel d'Italie. Mes yeux passaient du spectacle magique qui m'entourai à la figure de femme vêtue de serge blanche qui marchait près de moi de son pas rapide et cadencé. D'un gros bouquet de violettes aux tiges longues que la chaleur avait fait retomber languissantes à son épaule, un parfum léger et délicieux me venait à chacun de ses mouvements... Les promeneurs qui nous croisaient arrêtaient involontairement leurs regards sur la gracieuse apparition à mes côtés..... Ce qui me plaît par dessus tout dans les parures de la Baronne c'est sa façon de les porter : une grâce simple, négligeante. Malgré l'élégance de ses habitudes de cour, la toilette chez elle n'a rien d'un apprêt, d'une recherche.

20 mars.

« Trop de fleurs..... et de soleil », m'a dit en riant ce matin la Baronne quand nous nous sommes rencontrés au Lung'Arno Nuovo, sous la clarté aveuglante du soleil printanier. J'ai proposé d'aller chercher l'ombre et le repos des Uffizzi et nous nous sommes acheminés silencieux le long de l'Arno roulant ses eaux paresseuses couvertes d'une poussière étincelante que formait sur elles la légère vapeur matinale s'élevant sous ce ciel embrasé. Ayant passé le Ponte-Vecchio nous sommes entrés dans la rue, obscurcie par des arcades, qui mène au Palais. Une foule méridionale, bruyante et débordante d'activité, nous suivait de son flot de gaîté continue jusqu'au seuil des Uffizzi, mais les galeries étaient désertes à cette heure matinale; quelques touristes anglais parcouraient seuls de leur air affairé et attentif les grandes salles remplies des chefs-d'œuvre du passé. La Baronne était préoccupée et distraite contre son ordinaire; s'étant assise un moment pendant que nous regardions *la Madone à la chaise*, je la vis prendre un papier dans la poche de la jaquette masculine entr'ouverte sur son vêtement rose chiffonné en mille plis. Je la regardais en un abandon d'adoration aussi entier que celui que pouvait inspirer l'intangible et divine Vierge dont le regard céleste tombait sur nous du haut de son cadre d'or. Tout à coup elle me dit en me montrant la lettre qu'elle tenait : « Mon mari sera de retour demain à Florence... » Une poignante sensation s'empara de moi, je sentais que mon cœur cessait de battre et je m'assis à côté d'elle, n'ayant plus la force de me tenir debout. Elle vit mon émotion et avec une droiture étonnante qu'elle, si insaisissable dans les moments de gaîté, a toujours eue aux moments douloureux, elle répondit à ma pensée :

« Son arrivée ne changera rien à nos relations quotidiennes, à « nos longues courses, à nos bonnes causeries. Pourquoi êtes-vous « troublé ? » Puis, tout à coup relevant la tête qu'elle avait tenue abaissée en jouant avec son parasol, elle me dit un peu brusquement : « Il ne sera pas un obstacle entre nous, il est bon et juste à « mon égard. » Ses lèvres tremblaient légèrement, en essayant de sourire ; « Nous nous comprenons, vous et moi, nous sommes « d'honnêtes gens. » Ces derniers mots, prosaïques et simples en apparence, avaient dans sa bouche une valeur que soulignait le regard franc de ses yeux bruns, et trouvaient en moi un écho d'acquiescement complet, d'abnégation sans réserve.....

28 mars.

Le beau, le beau printemps ! En reverrai-je jamais un pareil ?

1er avril.

C'est mon pressentiment et non pas la Baronne qui a eu raison, et le flot d'une invincible tristesse monte autour de moi. Ces dernières journées m'ont paru si vides depuis que l'entrevue journalière, les lectures en commun sont interrompues ; elles n'avaient pas lieu en tête à tête ces lectures, puisque Alexis y assistait, mais sa chère présence ajoutait à leur charme décevant. Maintenant le Baron est de toutes les promenades et je crois voir qu'Edith en éprouve une surprise attristée. Hier soir, à la Pergola, elle était distraite et pâlie.

3 avril.

La comtesse Samoïloff est arrivée avant-hier soir et nous avons été appelés tout de suite près d'elle à l'hôtel de la Paix. Sa présence sera peut-être un dérivatif bienfaisant à mes stériles rêveries. J'ai toujours beaucoup aimé cette femme qui aurait appartenu à notre famille si une mort mystérieuse ne lui avait enlevé son fiancé, mon oncle Alexandre, à la veille de ses noces. Malgré deux mariages contractés par la suite, le souvenir d'un premier amour n'a pu être effacé dans son cœur ; elle a gardé de l'attachement pour tous les membres de notre famille et, avec cet intérêt chaleureux qu'elle me témoigne toujours, elle semble avoir deviné la cause de ma tristesse. Hier, elle a assisté avec nous à la réception au palais Riccardi, et l'attitude d'Alexis près d'Edith a attiré son attention. Tout à l'heure, avec son tact de grande mondaine, elle y a même fait une allusion discrète, mais voyant mon trouble elle a détourné la conversation, et pour la première fois avec moi elle a parlé de cette énigmatique destinée qui a été la sienne. Son premier fiancé l'aimait avec passion et dans les affres de l'agonie il lui avait dit qu'il ne souffrirait pas qu'elle appartînt à un autre, qu'il reviendrait défendre son bien, et elle lui avait répondu par un serment de fidélité éternelle ; elle resta longtemps sous le coup de son chagrin et de la menace d'outre-tombe, se dérobant à tous les hommages que lui attirait une beauté incomparable. Pourtant la première jeunesse passée, elle voulut faire un mariage de raison et elle épousa le fameux richard Melikoff. Il mourut la nuit même de ses noces. Bien des années plus tard elle aima une dernière fois

et repoussa longtemps celui qu'elle aimait, avec une frayeur superstitieuse de l'influence surnaturelle qu'elle avait sentie peser sur sa vie. Enfin la passion l'emporta, elle devint la femme du comte Samoïloff, mais son amour n'eut pas de lendemain.

Je ne saurais dire l'impression saisissante que me fit son récit; dans ce salon rempli de clarté où des bouffées d'air chaud entraient par la fenêtre ouverte, j'eus un frisson et crus sentir un souffle de mort passer sur mon front. La comtesse me parlait d'une voix éteinte en détournant la tête ; son beau profil flétri avait une empreinte tragique — et quand elle releva un moment son visage et plongea son regard assombri dans le fond de la chambre — je me retournai instinctivement du même côté. Elle sourit alors en me disant : « Je n'évoque pas de fantômes..... »

5 avril.

Une circonstance se dessine tous les jours plus nettement à mes yeux : le Baron de Bulow est jaloux — jaloux d'Alexis. Cet après-midi, au concert de la Villa Gualto, j'ai surpris un coup d'œil de colère rentrée qu'il jetait sur mon frère pendant que celui-ci parlait bas à la Baronne, il avait une physionomie furieuse; cela se passait pendant l'entracte et la Grande-Duchesse qui traversait en ce moment le salon parut aussi s'apercevoir de quelque chose. Son regard semble toujours être doué d'omniscience. Elle a fait appeler la Baronne près d'elle. Avant notre départ et au moment des adieux, Edith a eu pour moi une de ses longues étreintes de la main dont elle soulageait naguère ma détresse physique qui m'a rafraîchi l'âme ; en descendant des hauteurs de la Villa Grande-Ducale vers Florence, le souvenir seul du regard de Bulow sur mon frère faisait contrepoids à ma timide et indécise allégresse.

6 Avril.

Aujourd'hui pendant la promenade aux Cascine la première figure de connaissance que nous avons aperçue a été Madame Islénieff. Il y a des oiseaux de mer qui, dit-on, sont les précurseurs infaillibles de la tempête... Le personnage plutôt réjoui de cette grosse femme étalée dans un fiacre, n'était pas fait par lui même pour éveiller de sinistres craintes ; et pourtant j'ai eu un serrement de cœur en la revoyant. Après l'avoir croisée, c'est la victoria élégante des Bulow qui est venue à notre rencontre. Le Baron nous a fait signe que sa femme voulait mettre pied à terre...

Nous nous sommes promenés comme d'habitude le long de l'allée principale. La Baronne a pris les devant et à mon inexprimable inquiétude une conversation agitée à voix basse s'est de suite engagée entre elle et Alexis. Nous suivions avec le Baron qui répondait à peine à mes remarques ; il était presque hargneux et visiblement préoccupé ; quand nous avons atteint la grande place où jouait la musique militaire, Alexis nous a quittés pour rejoindre un groupe d'équipages venant de Gualto et bientôt après je l'ai vu partir avec le secrétaire de la Grande-Duchesse. Les Bulow avaient rebroussé chemin, et je marchai encore quelque temps aux côtés de la Baronne ; mais son silence et l'humeur évidente de son mari m'ont forcé à prendre congé d'eux, et me voici de retour à l'hôtel, pris d'une impatience irraisonnée, allant de ma table à écrire à la fenêtre sans but et guettant du côté du corridor le bruit des pas d'Alexis. Je suis décidé à lui parler au sujet des Bulow et du danger que je vois surgir. Avec ce lien fraternel si étroit qui nous unit, malgré notre cohabitation continuelle, nous avons toujours mis de la réserve à toucher entre nous à certaines questions intimes, nous n'avons jamais forcé les confidences ; effet de caractère, d'éducation, que sais-je ? l'abandon de la camaraderie n'a jamais été comble entre nous, quoique nous soyons liés d'une tendresse si vive que les séparations ont été pour moi du moins, un équivalent à l'arrêt de l'existence ; j'ai toujours végété loin de lui... Je m'interromps, je l'entends venir...

7 avril.

O l'impression cuisante indélébile de l'explication, des révélations d'hier... Le sentiment de l'accomplissement d'une catastrophe m'est revenu ce matin avec une insupportable acuité au réveil de l'éphémère sommeil qui a suivi ma longue veille. J'avais voulu noter mes affreuses impressions, la nuit même, et puis j'ai craint d'écrire sous l'empire de la fièvre... Me voilà calmé et seul, avec mon chagrin, si seul ! bien plus seul que je ne l'étais à Menton lors de ma maladie. Que disais-je hier de ce que nous n'échangions pas continuellement nos confidences Alexis et moi ? Nous faisions pourtant tellement *un* avec lui, à part de rares et passagères divergences. Maintenant l'abîme est entre nous... En rentrant hier, mon frère, très agité, m'a dit qu'il venait d'avoir une conversation surprenante : il ne savait pourquoi le comte Zorndorff l'avait pris tout à coup pour confident de ses soucis au sujet du ménage

Bulow, dont les rapports sont tellement tendus qu'il est question de se séparer... La Baronne ne laisse plus entrer son mari dans sa chambre à coucher...

— Moi, l'interrompant : Lexy je vous dirai pourquoi Zorndorff, un homme du monde, a entamé avec vous une question aussi scabreuse... Bulow est jaloux de vous. Lexy... il m'en coûte de vous le dire, vous êtes imprudent parfois et ce serait à croire, si je n'étais persuadé du contraire, que vous faites la cour à la Baronne...

— *Alexis.* — Et d'où prenez-vous que je ne la fais pas ?

— *Moi.* — Comment après tout ce qui s'est passé ?...

— *Alexis.* — Et qu'est-ce qui donc s'est passé qui pourrait m'en empêcher.

— Moi. Mais elle est mariée et moi...

— Alexis. Tu l'adores comme une icone sainte, n'est-ce pas ?... Ce n'est pas à cet enfantillage que tu exigerais le sacrifice de mon amour... Car je l'aime, — tu me forces à l'avouer... Oui, je l'aime passionnément ; elle est par trop séduisante aussi ! et quant à son mariage, — voyons, sommes-nous des enfants ! — Du reste il y a le divorce... D'une façon ou d'une autre elle sera à moi.

Je restais pendant quelques minutes sans paroles ; était-ce bien mon frère qui me parlait ainsi ? Je maîtrisais un tremblement de la voix :

— Moi. Mais elle, répond-elle à votre sentiment ?...

Alexis fit une grimace, tellement empreinte d'assurance audacieuse, de fatuité, que la colère me prit et que je me laissais aller à une parole indélicate et puérile :

— Et si je vous disais que c'est moi qu'elle aime ? J'en ai eu la preuve... Je m'interrompis car il souriait comme aux fantaisies d'un enfant et moi j'éprouvais tout à coup un tel écœurement et de moi-même et de lui que toute parole me sembla superflue. J'eus au moral la sensation physique que me décrivait un habitant d'ici à propos du récent tremblement de terre, tout se dérobait sous moi...

Je quittais la chambre sans ajouter une parole ; quelle nuit j'ai passée ! et voici maintenant le crépuscule matinal ; l'aube blanchit mes fenêtres et fait pâlir la lumière des bougies ; le bruissement des flots inexorables et lents de l'Arno se continue plus distinct dans le silence complet de cette première heure du jour et je cherche vainement à rassembler mes sens...

Quelques heures plus tard.

Que suis-je après tout pour me mettre contre lui et son désir? Si cette foi ébranlée de mon enfance ne me le défendait pas, c'est là, dans ces eaux bourbeuses qui coulent sous ma fenêtre que je chercherais la solution de mon tourment présent... N'était-ce pas une erreur cette croyance en la tendresse d'Edith, bien secret et inappréciable de ma vie? Peut-être éprouvait-elle de la pitié seument? En effet elle était coquette avec lui ; je n'ai pas su le voir, mais l'assurance et les sourires d'Alexis m'ouvrent les yeux. Où donc, mon Dieu, est la vérité? N'avait-elle réellement pour moi qu'une humiliante commisération? « Tu t'es fait soigner par elle « comme un sujet d'hôpital » a dit Alexis. Et les révélations de Madame Islénieff?... Tout n'est donc que mensonge? Alexis et moi rivaux? Oh non, jamais cela... Disparaître de leur vie, laisser le champ libre à Alexis... C'est lui qui a droit au bonheur que je n'ai même pas osé rêver aux pieds de la femme dont je n'effleurais la main qu'en tremblant...

8 Avril.

Le sacrifice est consommé. Tout à l'heure après le déjeuner j'ai dit à Alexis que je voulais partir pour Heidelberg. Il m'a regardé de ses yeux clairs et avec ce sourire qu'il avait quand il dominait nos jeux d'enfants et m'enlevait sans scrupule le jouet préféré: — « Pourquoi cette hâte? » m'a-t-il demandé. « Ta santé va bien et je ne puis quitter Florence en ce moment ».— « Je suis décidé » ai-je répondu. Il a légèrement haussé les épaules et s'est détourné de moi. Je partirai demain. La reverrai-je encore? l'aimée, l'adorée, près de laquelle se taisait même le désir en un hommage infini. Cette présence dont le charme était vainqueur de toutes mes souffrances, je n'en goûterai donc plus jamais l'enivrement? Mais trêve d'émotion! pour garder le courage d'agir, il faut tuer en attendant la pensée. Ce n'est pas à Heidelberg que je veux aller, mais plus loin, à la maison, à Krasnoy Bor.

9 Avril.

Je suis encore ici en proie à ce combat affreux contre moi-même. Partir sans lui dire adieu! J'en ai senti toute la torture quand j'ai été au moment d'accomplir ma résolution; que sera la

vie sans la voir, sans cet espoir au réveil qui me donnait tant de force pour commencer la journée, sans le même espoir berceur le soir, au coucher. Hier je suis allé à la Pergola, lâche que je suis, pour l'apercevoir une dernière fois sans être forcé de lui parler; la comtesse Samoïloff m'avait engagé à venir dans sa loge et j'avais une excuse vis-à-vis de moi à y consentir, car elle n'avait personne pour l'accompagner. En entrant j'ai cherché des yeux celle qui occupe sans cesse mon imagination. Elle était seule avec son mari, ils n'échangeaient pas une parole et, caché par la comtesse, je pus observer Edith sans qu'elle me vît. Combien triste elle m'a semblé et combien de charme irrésistible cette mélancolie donnait à sa blonde beauté! A l'entr'acte suivant, plusieurs hommes sont venus lui présenter des hommages auxquels elle répondait sans que son visage s'animât. Une robe de gaze ou de mousseline, soyeuse et molle, couleur de cendre, drapait son cou délicat; ses longs bras blancs émergeaient aussi de ce nuage argenté. A l'épaule elle avait un gros bouquet de ses fleurs préférées, des roses « France » qui paraissaient un peu fanées. Mon Dieu! serait-ce encore les fleurs que je lui ai portées l'autre jour? Dans l'obondante chevelure relevée que je voyais foisonner sur la nuque tournée vers nous, une rose à moitié effeuillée se cachait à demi. Mes regards ne l'avaient pas quittée quand tout à coup une nouvelle figure a paru dans la loge : mon frère! je ne l'avais pas vu de la journée et il revenait de Gualto où il avait été invité à dîner. Quelques instants après, un drame muet s'est joué sous mes yeux : une rougeur avait couvert le pâle visage d'Edith; sur une parole d'elle sans doute, son cavalier cédait à Alexis la place à ses côtés et elle s'est mise à lui parler à voix basse, je crois, oubliant le reste de son entourage. Un à un les autres hommes se sont retirés, y compris Bulow; mais ce dernier s'est assis dans le petit salon attenant et je voyais parfaitement à travers mon binocle qu'il fixait ses regards sur sa femme...... Le rideau s'est enfin relevé mais Alexis est resté près d'Edith, le bras appuyé sur son fauteuil et se penchant vers elle de près, de trop près. Une insupportable agitation s'est emparée de moi et j'ai senti à quel point Alexis était mien, et que toutes les fibres de mon être tenaient encore à lui; la jalousie qui m'avait torturé s'est éteinte pour faire place à l'inquiétude. L'expression du visage de Bulow me parut effrayante. Sur la scène, la voix de Marguerite égrainait ses notes perlées dans la chanson des bijoux, couverte d'applaudissements

enthousiastes ; et dans cette salle étincelante de lumières, remplie d'une foule remuée, au mileu de toutes ces femmes en parures de fête qui bordaient l'amphithéâtre, la loge à laquelle mes regards restaient attachés prit pour moi un aspect spectral. Edith enveloppée de la vapeur de ses voiles gris, avait crispé nerveusement une main dégantée et chargée de bagues sur le rebord rouge de la loge ; près d'elle la belle tête brune d'Alexis et devant eux Bulow, sombres, les sourcils contractés ; tant le tableau semblait trembler sous mes yeux dans un halo d'orage. Une souffrance si forte m'étreignit que je dus m'arracher à ce spectacle; je me levai au grand étonnement de la Comtesse prétextant un malaise subit. Elle me regarda plus attentivement. — « En effet vous êtes blanc comme « un linge » dit-elle..... Je descendis rapidement l'escalier et me jetant dans un fiacre je me fis conduire à l'hôtel, où, avant le retour d'Alexis j'écris ces lignes pour tromper l'attente fiévreuse...

Une heure après midi.

Alexis ne revient pas..... Est-il allé souper chez Donney avec des camarades italiens ? Il a évité avec soin un tête à tête depuis notre dernière explication et je ne sais même pas où il a passé ses journées ; je sais seulement qu'il voyait Edith, on les a rencontrés ensemble. L'étrange conduite..... Et cette indifférence absolue à mon égard.....

10 Avril.

Alexis n'est revenu que vers quatre heures du matin. Il a passé une partie de la nuit à Gualto avec le Grand-Maréchal de la cour qui vient d'arriver à Florence. L'empereur est en route, il sera ici dans quelques jours de passage pour Rome. Dans cette suite de cauchemars où je me meus, indifférent à tout ce qui n'est pas mon souci continuel, je suis pourtant frappé du phénomène produit par l'arrivée impériale. Parmi les péripéties du drame intime où se jouent nos existences, que devrait signifier cet incident banal en définitive, et pourtant il pèse d'un poids écrasant dans la balance.....

« Vous ne pouvez partir aujourd'hui, à la veille « de son arrivée » m'a dit ce matin Alexis, entre la lecture d'un télégramme qu'on venait de lui envoyer, inclus dans un billet de Gualto et la rédaction d'un télégramme qu'il expédiait à Rome. Il paraissait si bien

dans son élément au milieu de cette agitation officielle, de cette hâte caractéristique qui s'empare de tous ceux qui sont entraînés, même momentanément, dans l'orbite d'une grande cour...... Mon humble personne a sa minuscule signification dans l'engrenage ; le frère du futur adjoint du Grand chancelier est devenu une espèce de personnage, et son absence intempestive pourrait être commentée ; tout se remarque dans cette sphère exceptionnelle, je m'en vais « in montagna » comme disent les Florentins. Peut-être que sur les hauteurs de Fiesole, je me sentirai au-dessus de ce courant fantastique et fatigant. Ici notre salon, ne désemplit pas de gens venant prendre ou donner des informations superflues. Un espoir maladif que j'ose à peine m'avouer, me chasse au dehors malgré l'horrible migraine dont j'ai la tête prise.

11 avril.

J'ai rencontré l'oiseau de mauvais augure : « Il faut que je vous parle » m'a dit Madame Islénieff qui faisait les cent pas devant l'hôtel en me guettant ; et elle me regardait avec son rire qui relevait les coins fardés de sa bouche épaisse ; j'ai répondu par un geste vague en cherchant un prétexte pour la quitter hâtivement quand elle a dit appuyant sur sa phrase : « Au nom de la Baronne de Bulow »... Ces paroles m'ont arrêté et j'ai eu la lâcheté de me ranger à ses côtés. Nous avons marché quelques instants en silence, puis elle s'est laissée aller à une série de récriminations, me reprochant de ne pas venir la voir, ce qui l'obligeait à me prendre au pied levé. Enfin elle a entamé son récit — un récit qui me martelait le cerveau — des imprudences d'Alexis, de la jalousie furibonde de Bulow dont elle prétend avoir cherché charitablement à détourner les soupçons sur moi, sans succès d'ailleurs, le baron étant trop ébloui par les avantages transcendants de mon frère pour prendre le change. « Le Baron est un duelliste comme tous « les Allemands qui ont fréquenté les Universités » a-t-elle ajouté avec intention. Il vient souvent chez elle, à ce qu'elle prétend, ayant renouvelé leurs relations de Bade et elle croit une catastrophe inévitable si Alexis ne se retire pas, car il compromet la Baronne qui lui accorde des rendez-vous chez elle, dans des maisons amies, aux Cascines... Je fais la part de l'esprit d'intrigue de cette femme dangereuse qu'est Madame Islénieff, mais mon inquiétude secrète lui donne raison. A la fin je me suis incliné devant elle sans une

parole et me suis dirigé vers l'hôtel comme vers un refuge. Dans mon désarroi je note confusément cette conversation significative. Il faut que je voie Edith.

12 avril.

Les évènements se pressent... Quand j'ai frappé à la porte de la Baronne, il m'a été répondu qu'elle venait de partir pour Nice avec son mari... Cette réponse surprenante m'a été en même temps un soulagement et une nouvelle blessure. Du reste que pouvais-je espérer d'une entrevue?... Je ne me comprends plus moi-même... Ce que je sais, ce que je sens, c'est que le sacrifice de mon amour est fait... de ce pauvre amour sans désirs, sans espoir qui suffisait à remplir ma vie. Ces derniers jours tiennent du vertige par l'agitation qui rend Alexis inaccessible — emporté qu'il est par le tourbillon officiel.

Le même jour 10 h. du soir.

En rentrant d'une marche forcée, je trouve sur ma table un billet de la Baronne à Alexis où elle l'engage à la suivre à Nice... « Venez me rejoindre... » dit-elle. Il ne me reste qu'à m'enfuir... Mon frère a mis ici ce papier pour que je le lise... il faut partir demain, le plus tôt possible... avant qu'il ne s'éveille.

Heidelberg, 16 avril.

Je suis seul comme je ne l'ai jamais été depuis que j'existe ; désemparé, perdu, brisé. Dans l'isolement de cette petite ville calme, je cherche à me recueillir, à mettre quelque ordre dans mes idées. ..

Alexis, Alexis est-ce bien vous, le compagnon de toute ma vie, le frère que je croyais connaître comme moi-même qui s'est révélé à moi sous un aspect si nouveau, si effrayant? A cette dernière soirée de l'hôtel d'Italie, de quel égoïsme cynique avez-vous fait parade! Je suis même allé jusqu'à douter des paroles de mon frère, mais le billet d'Edith par lequel elle l'appelait à Nice était une preuve trop concluante. Ah ! la mauvaise, la fausse créature!.. mais que dis-je? m'a-t-elle promis son amour? sur quoi était basée ma conviction de son sentiment pour moi? Sur les phrases ambiguës d'une lettre qui m'est tombée dans les mains, grâce à une

intrigue injustifiable, sur des apparences de tendresse — combien douces — que la pitié pouvait expliquer, sur quelques mots énigmatiques dits à Florence... Ah ! un reflux de désespoir inexorable me noie complètement.

Nice, 24 avril.

Tout est fini... Alexis a cessé de vivre ce matin 24 avril 1884 sans un regard pour moi, sans une pression de la main qui se refroidissait dans la mienne.

Méran, Hôtel de la Poste, 30 septembre.

Presque une demi-année s'est passée sans que j'ai ouvert ce cahier. Pourquoi l'ai-je ouvert aujourd'hui ? Je suis si las, qu'écrire même est un effort presque au-dessus de mes forces.

1er novembre.

Je sais pourquoi j'ai ouvert mon cahier hier. Le silence sur mon chagrin m'étouffe. Je n'ai personne à qui confier cette douleur toujours présente, parfois — rarement — plus sourde, moins déchirante, mais en revanche s'aggravant à un moment donné jusqu'au désespoir ; et ce moment là est celui où le remords surgit ; pourquoi l'ai-je quitté ce frère, cet ami bien-aimé, que je revois si souvent maintenant avec la figure d'enfant de notre jeune âge. Quand l'intensité de l'accès de désespoir est passé — et j'ai remarqué qu'il me prend souvent à la même heure — je cherche à me raisonner, à me dire que je n'ai pas été coupable, que personne ne m'aurait accusé de mes actions, mais ma conscience élève encore la voix : en pensée j'ai été coupable envers lui, je lui ai bien fait le grand sacrifice, mais avec quelle révolte intérieure, quelle colère contre lui ! ! Et maintenant il a tout perdu ; il a expié, il a disparu courageusement, rapidement comme il a vécu. Oh ! mon chéri ! Ce que j'aurais donné volontiers ma vie pour vous revoir quelques instants seulement, pour sentir comme autrefois votre main sur mon épaule et pouvoir me retourner pour lire dans vos chers yeux cette tendresse de réconciliation que vous ne m'avez jamais refusée après nos rares et passagères querelles. Seulement ces derniers jours de cauchemar à Florence, précédant notre séparation, un mur infranchissable nous a séparés. La jalousie, la haine presque... Non cette pensée est trop affreuse pour s'y arrêter... la consolation

unique, l'espoir d'un éternel avenir m'a échappé avec le reste dans ce cataclysme sans nom. La foi est définitivement perdue.. .. tout n'est que doute et terreur depuis que lui a disparu à jamais.

3 novembre.

Je cherche à lutter avec mon chagrin et je veux en marquer les phases, — voir si le temps qu'on croit le grand guérisseur fera quelque chose pour moi; car continuer ainsi serait au-dessus des forces humaines et il faudra en finir... Ah! s'il me restait encore quelque chose de la piété d'autrefois... J'aurais repoussé la pensée du suicide, tandis que maintenant... Comment se délivrer du doute? Je m'aperçois plus clairement chaque jour que l'effondrement religieux était préparé de longue date. Trop de lectures, trop de philosophie subversive! A l'abri de convictions dogmatiques que je croyais au-dessus de toute atteinte je lisais en curieux et la foi était vaincue peu à peu sans que je m'en sois aperçu. Le pauvre d'esprit que je suis — un Pascal a su garder la sienne..... D'où me viendrait maintenant un secours? le néant...

4 novembre.

Je me suis interrompu hier. Ce journal, dans ma pensée, devait me servir de réconfort, de soutien, et je me laisse aller aux réflexions désolantes...

5 novembre.

Je veux noter qu'aujourd'hui pour la première fois je me suis réveillé sans la sensation poignante qui m'étreint chaque fois que la conscience de l'être me revient. Un apaisement s'est fait en moi après un long sommeil, et avec cet apaisement moral une immense langueur physique. De mon lit je vois les branches légères d'un saule, balancées par la brise qui emporte aussi quelques feuilles d'automne, et la sensation me vient que moi également je puis bientôt passer, mourir naturellement, sans avoir besoin de recourir à cet effort irrévocable qui m'est un effroi. Je pourrais mourir peut-être sans convulsion, sans agonie... Le médecin auquel Kolbe m'a recommandé et que je tâche de voir le moins possible, m'ayant rencontré hier par hasard, m'a demandé ce que j'éprouvais !... J'ai dû beaucoup changer et cet arrêt du cœur qui me prend n'est-il pas un pronostic de la fin prochaine? Je réfléchis qu'on ne meurt

pas facilement à mon âge, qu'il me reste probablement encore beaucoup à souffrir.

6 novembre.

Je ne voulais pas parler de moi dans ce journal quand lui était là, quand, à ce temps heureux que je n'ai pas su apprécier, il m'emportait résolu et fort dans l'orbite de sa vie ; aujourd'hui je suis un abandonné, une épave, et il ne me reste que ce sujet stérile, ce « moi » angoissé et affaibli. Je veux chercher à combattre l'attendrissement des souvenirs qui se confondent trop facilement avec les remords, en notant les obsessions douloureuses qui me poursuivent et en les précisant ; ils perdront peut-être ainsi de leur aiguillon obscur, indéfini... Cette dernière entrevue avec mon frère où chaque mot prononcé a été un fer retourné dans ma plaie. Ah ! pourquoi n'ai-je pas mis plus de tendresse, plus de supplication pour obtenir qu'il n'allât pas à Nice? Pourquoi m'en suis-je séparé ? Mon sentiment d'alors me devient presque incompréhensible en regard de ce que j'éprouve maintenant ; pourquoi ne l'ai-je pas suivi ? J'aurais pu peut-être le sauver. Pendant cette période fatidique, aveuglé par l'égoïsme, je n'ai pas compris le danger qu'il courait, je n'ai pas pressenti que c'était pour la dernière fois que je le voyais dans toute sa force virile, et que deux semaines après je le retrouverais — la poitrine trouée d'une balle, les lèvres décolorées, les yeux couverts d'ombres mortuaires. Je n'ai jamais demandé ni pu écouter les détails du duel ; je sais seulement que Bulow en est sorti indemne. — oui indemne, et qu'il a sans doute une longue vie heureuse devant lui, — quand on n'a ni cœur, ni scrupules, ni intelligence, on s'arrange toujours dans la vie ; — pendant qu'Alexis, innocent après tout de ce dont l'autre l'accusait, généreux, spirituel, d'âme élevée, est depuis une demi-année à six pieds sous terre. Et ceci ne me ferait pas douter de la justice, de l'existence même d'un Dieu ? Quant à Heidelberg j'ai reçu l'épouvantable télégramme, j'ai été étourdi du coup, comme absent de moi-même. C'est à peine si j'ai repris mes sens pendant les heures poignantes du voyage sans répit jusqu'à Nice. Près de son lit, l'espoir — s'il s'était réfugié quelque part au plus profond de moi — s'est éteint aussitôt ; ce n'était presque plus un vivant que j'ai pris dans mes bras, et pourtant en revenant à ce moment affreux je crois presque qu'il m'a reconnu, ses lèvres ont murmuré un mot qui m'a paru être mon nom... Une heure après, tout était

fini... Et chose étrange ! Celle qui avait occupé toute ma pensée s'est effacée devant moi comme une ombre chassée par la tempête. Tout ce que je peux pour son souvenir que je repousse instinctivement, c'est l'effort du pardon, de la pitié.

15 novembre.

Je vois maintenant le médecin tous les jours ; il vient sans que je l'appelle et je le laisse faire. Dans cette détresse où je me trouve, par moment l'idée m'est venue d'essayer des piqûres de morphine ; on dit qu'elles font momentanément cesser l'agonie morale ; le médecin m'a répondu que dans mon état cela serait un suicide déguisé. « Et vous avez trop de courage, a-t-il ajouté, pour recourir à un moyen pareil... » Le courage ! l'endurance ! ce qu'il en faut pour résister à cette souffrance quotidienne, surtout à ces accès de remords qui me saisissent parfois au point de me faire pleurer follement.

16.

Réveil navrant avec cette sensation de vide autour de moi qui est presque une terreur. Une vieille chanson allemande me revient tout le jour comme un écho : « abandonné et seul, pareil à une pierre sur le chemin. » Ah ! si mon cœur pouvait devenir de pierre ! Ses attendrissements douloureux, jusqu'à crier, au souvenir d'une caresse, d'une action tendre de la part de mon frère, voilà ce qui déchire autant que le remords.

17 novembre.

Une journée terne et comparativement calme, sans accès de remords violent. Les sensations habituelles comme assourdies ce matin ; même à la Winter-Aulage, au milieu des promeneurs joyeux, un sentiment de paix inusitée, d'un certain intérêt au mouvement environnant. En revanche, ma faiblesse ne diminue pas et les battements de cœur augmentent au point d'entraver la marche. Il paraît que le médecin craint des complications de ce côté. J'ai cherché à reprendre mes lectures mais je ne l'ai pu — les images qui traversaient mon cerveau m'empêchaient de suivre ce que je lisais ; je ne pouvais y attacher mon attention. Faire un peu de musique me réussit mieux, ou même écrire...

18 novembre.

Je suis découragé de noter plus longtemps mes sensations. A quoi bon après tout ? Pourrai-je jamais aller mieux ? en ai-je même le désir sincère ? Le découragement devient complet.

22 novembre.

Pauline est arrivée ce matin ! Et me voilà rouvrant mon cahier fermé depuis cinq jours. Dans cet abandon complet, dans ce sombre dégoût de tout, je ne me rendais pas compte de la consolation qu'il pourrait y avoir à se sentir enveloppé de cette tendresse. Ma gorge était serrée pendant qu'elle m'entourait de ses bras, mais des larmes plus douces mouillaient mes yeux. Enfin après tant de solitude je n'étais plus seul, je me sentais aimé, il existait encore au monde un être qui tenait à moi. On a tort de croire que le malheur immense vous rend indépendant en vous isolant. Ce ne sont que les heureux qui sont indépendants ; la douleur, même farouche, rend si humble intérieurement. Sur tout son être endolori on sent tellement la caresse d'intérêt, de compassion, et l'indifférence fait tant souffrir ! Je me souviens qu'à Nice les témoignages de sympathie dont on me comblait ont été un soutien sans que je m'en rende compte, tandis qu'ici l'isolement que je recherchais moi-même, pesait pourtant sur moi comme un linceul. Un peu d'activité m'est revenue avec la présence de « la grande. ». Elle remplit le vide de ma demeure et je trouve une tristesse plus douce à ses soins maternels, mais la première rencontre a été déchirante pour tout ce que nous ne nous sommes pas dit. Le nom d'Alexis n'a pas été prononcé par nous. « Demain, demain » m'a-t-elle répété quand j'ai essayé de toucher au sujet terrible.

23 novembre.

Si Pauline pense que je suis dupe des prétextes qu'elle me donne de son arrivée ; elle se trompe, pauvre sœur. Je crois que tous ceux qui sont grièvement atteints sentent l'approche de la mort à la seule exception des malades de la poitrine dont la triste foule peuple ces lieux. Pour eux, c'est un état pathologique reconnu par la médecine, de se croire à la veille de guérir justement quand le mal arrive à son apogée. Il paraît que pour les maladies du cœur il en est autrement ; je sens bien les forces s'en

aller, les accès s'aggraver et la fin doit être proche pour que le médecin ait pris l'initiative de prévenir mes sœurs. Voilà ce que je devine à travers toutes les réticences et si Pauline se doutait combien peu je tiens à la vie, tout en reculant devant la finale souffrance, elle ne craindrait pas de me laisser deviner la vérité. Je dois souffrir, c'est une expiation méritée ; on n'est pas puni seulement de ses actions mais de ses mauvaises pensées. Dans cette dernière entrevue où l'indignation et la haine s'agitaient en moi, Alexis m'a bien dit : « Tu as toujours prétendu que « tu étais prêt à me sacrifier non seulement ta vie mais ton bon« heur, et quand la preuve est à faire, tu me marchandes le sacri« fice d'un sentiment vague et éphémère que tu oses opposer à « mon amour viril. » Il disait vrai, je le reconnais maintenant ; mais alors, mon Dieu ! quelle révolte contre ce jugement sur un amour qui palpitait en moi vivant et douloureux. Je me suis soumis pourtant et la promesse de ne pas tenter de la revoir me semblait un sacrifice tellement énorme ! Comme tout cet émoi me paraît maintenant puéril et mesquin devant le grand irréparable.

C'est maladif peut-être, mais je ne puis chasser de mon esprit la pensée que les sentiments, monstrueusement hostiles, que j'ai éprouvés à cette heure là et qui ne m'ont pas quitté jusqu'à l'heure fatale du télégramme ont porté malheur à mon frère au moment décisif.

28 novembre.

Nous avons fait aujourd'hui une longue promenade avec Pauline, à cheval sur de petits chevaux de montagnes tyroliens à l'allure tranquille et sûre. Cela m'a distrait de voir les châteaux d'Obermaïs dont le plus intéressant est le castel poétique de Trautmansdorff ; mais je n'ai pu aller qu'au pas, la respiration me manquait ; ma sœur s'est aperçue de mon état et sous différents prétextes a contremandé la promenade fixée au lendemain. Pauvre chère Pauline, elle me soigne avec un dévouement touchant et en somme si inutile. C'en est fait de moi et pourtant ma plaie semble moins irritée. Le soir surtout, près de la lampe sous laquelle travaille Pauline, je me sens apaisé ; hier, un moment presque content. Mon âme retrouve-t-elle le calme, parce que le corps ? ..

29 novembre.

Un rayon semble percer enfin la nuit de ma désolation. J'ai prié inconsciemment instinctivement :

Si les cieux sont déserts nous n'offensons personne.
Si quelqu'un nous écoute, qu'il nous prenne en pitié.

Tout le jour je n'ai pas eu d'accès de remords. Les forces diminuent et j'ai tant de peine à manger pour ne pas désoler ma dévouée infirmière. Ah ! si Alexis avait vu le tourment enduré comme il m'aurait volontiers pardonné... S'il y a un revoir au-delà il sera sans doute si impersonnel, si détaché d'émotions terrestres que le pardon, qu'une caresse consolante, ne sauraient être échangés... Quoiqu'il en soit de cet au-delà vers lequel tu as disparu sans retour, je ne tarderai pas à t'y rejoindre, mon frère, mon seul ami, et dans l'apaisement nouveau où je me trouve cette pensée n'a rien qui m'effraie.

1er décembre.

En voulant ranger les papiers de mon portefeuille, tout à coup une photographie oubliée m'est tombée sous les doigts. Ah ! que parlais-je hier d'apaisement, de diminution de souffrance ! Quelle erreur profonde !...

Bientôt après l'évènement fatal, j'avais à Nice rassemblé fiévreusement et renvoyé à Pauline tout ce qui pouvait me rappeler d'une façon matérielle celui dont le souvenir ne me quittait pas. Ses portraits que je ne pouvais voir sans torture, les menus objets dont il se servait, ses lettres..., j'avais tout fait cacher loin de moi... leur vue exacerbait par trop ma plaie vive... et voilà que tout à coup au milieu de l'accalmie de ces derniers jours, la découverte inattendue de cette photographie a soulevé une convulsion de désespoir en moi comme je n'en ai eu de longtemps. En même temps l'aspect de ce visage familier m'a causé une émotion incompréhensible, une espèce d'effroi... Il y avait comme une menace mystérieuse — ou était-ce un reproche ? — dans ces traits dont j'avais cherché à bannir la vue.

Midi, 2 décembre

La prière, mon Dieu ! l'espérance ne me seront-elles donc jamais rendues ?

7 décembre

Air lourd, sirocco.

Je n'ai pas quitté la chambre depuis quinze jours. Voici bientôt une semaine que je suis cloué dans mon lit; je suis fatigué, épuisé par ma douleur et je ne veux plus en noter les péripéties dans ce cahier, puisque l'affaiblissement graduel de la souffrance que je me promettais et que ces pages devaient constater, ne s'accomplit pas. Il faut en finir... la morphine? Aucune expiation, aucun martyre ne peuvent plus lui servir... à lui qui a disparu pour toujours.

8 décembre

Il m'est survenu cette nuit une chose terrifiante... Encore en ce moment la fenêtre ouverte à la clarté rassurante du soleil, l'air chaud pénétrant jusqu'à mon lit, en pleine possession de ma raison, je ne puis me délivrer d'un superstitieux effroi... Je faisais cette nuit un rêve étrange et doux... Etait-ce un rêve? Je crois que le médecin m'a fait hier soir une piqûre de morphine pendant ma syncope... Quoiqu'il en soit, mon rêve a eu l'apparence d'une hallucination, car j'ai cru m'éveiller au milieu de la nuit: un sentiment de vigueur inaccoutumée animait tout mon être; mes yeux s'ouvrirent sur ma chambre faiblement éclairée par la veilleuse près de s'éteindre et dont les reflets mourants palpitaient sur les objets familiers qui m'entouraient... Au pied de mon lit, là ou la lueur tombait sur le papier blanc du mur, dans un cercle comparativement lumineux, j'aperçus tout à coup une figure de femme qui détournait la tête. Et j'ai senti tout de suite que c'était Edith... Je l'ai appelée à mi-voix et elle a tourné vers moi son visage amaigri et ses tristes yeux bruns qui semblaient m'implorer. « Ne craignez pas, ma pauvre chère, approchez », ai-je murmuré avec un attendrissement inexprimable. Et elle s'est approchée et penchée à mon chevet. Elle était vêtue de ce costume de voyage en laine grise qu'elle portait à la clinique de Florence; je la regardais en un étonnement, ravi, encore étourdi de sommeil; puis je sentis contre moi son buste souple pendant qu'elle passait le bras autour de mon cou pour me relever... mais à cet attouchement, une main — sur laquelle brillait la bague de rubis que j'avais vue naguère, le cœur convulsé, disparaître dans un cercueil — s'est

mise entre nous. « Alexis ! » ai-je crié. A ma voix une porte s'était ouverte avec fracas, ma sœur sortant de la chambre voisine, se précipitait vers moi et en même temps le fantôme d'Edith disparaissait à travers la porte.

Etais-je la proie d'un cauchemar ? Après le songe si doux, l'angoisse suffocante qui était venue m'étreindre ne se dissipait pas, je me soulevai, passant mes mains sur le visage et cherchant á dominer mon égarement... A ce moment une voix sourde, lointaine parvint à mon oreille : « Aly ». Je saisis la main de ma sœur. « Pauline, lui-dis-je, vois... là-bas !... » Et je cherchais encore à rassembler mes idées, à me dire que le rêve continuait... car là où j'avais vu la silhouette penchée d'Edith, je distinguai nettement une figure masculine, dressée, menaçante.

La terreur qui dilatait mes paupières se communiqua à Pauline. Elle se jeta sur moi en poussant un cri et tout disparut dans son étreinte.

(*à suivre*)

Princesse **SCHAHOVSKOY STRECHNEFF.**

ALFRED DE MUSSET

BIBLIOTHÉCAIRE DU MINISTÈRE ET LAURÉAT DE L'ACADÉMIE

En 1838, Alfred de Musset déjà célèbre comme poète et auteur dramatique, venait de publier ses contes et ses nouvelles dans la *Revue des Deux Mondes*, montrant ainsi une nouvelle face de son talent. Mais cela donnait plus de gloire que de profit : ce que lui rapportaient ses écrits, et la rente qu'il tenait de sa famille, assuraient certainement sa vie matérielle ; mais l'auteur de *Frédéric et Bernerette* n'eut pas été mécontent de trouver un emploi qui lui laissât la liberté de travailler à sa guise et dont les émoluments lui eussent permis de satisfaire toutes ses fantaisies.

Cet emploi vint s'offrir de lui-même : Sa Majesté Louis-Philippe, voulant améliorer les divers services des Bibliothèques de la Maison du Roi, chargea M. Vatout, son bibliothécaire et secrétaire particulier de les réorganiser. (1). Bien qu'il dût connaître M. Vatout, qui remplissait ses fonctions de secrétaire depuis de longues années et qu'il n'était pas sans avoir rencontré à Neuilly, Alfred de Musset préféra s'adresser à son ancien condisciple, le duc d'Orléans, dont la haute protection ne pouvait lui faire défaut.

— Les journaux annoncent, écrivait-il au duc, que M. Vatout est chargé de la réorganisation des Bibliothèques de la Maison du Roi. « J'ose recourir à la bonté de Votre Altesse et la supplier de « me recommander à M. Vatout J'espère en cette occasion que « Votre Altesse Royale me pardonnera de l'importuner et qu'elle « ne voudra bien voir dans les demandes que je lui adresse, qu'un « désir de cultiver, grâce aux bontés de Votre Altesse, des goûts

(1). *Le Moniteur Universel*, du 15 septembre 1839, consacre une notice à M. Vatout.

« qui ont dirigé toutes mes études et auxquels ma position ne me « permet pas de me livrer entièrement. » (1).

Le duc d'Orléans avait à cœur de réparer l'accueil déplorable fait par son père au sonnet *Au Roi, après l'attentat de Meunier*; aussi la réponse ne se fit point attendre, et dans une lettre en date du 22 octobre 1838, M. de Montalivet, en même temps que ses félicitations, adressait à Alfred de Musset, copie du décret suivant :

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Arrêté :

Nous, pair de France, Ministre secrétaire d'Etat au département de l'intérieur

Avons arrêté et arrêtons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — M. Alfred de Musset est nommé conservateur de la Bibliothèque du ministère de l'Intérieur, de la collection des médailles et du dépôt des ouvrages publiés à Paris et dans les départements.

ART. II. — M. Alfred de Musset jouira en ladite qualité et à partir du 1er novembre prochain, d'un traitement annuel de trois mille francs, qui sera imputé sur le crédit du chapitre 1er du budget de notre ministère.

ART. III. — Le secrétaire-général du ministère et le chef de division de comptabilité générale, sont chargés, chacun en ce qui les concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris, le 19 octobre 1838.

MONTALIVET.

La lettre du Ministre était accompagnée d'une lettre de son secrétaire général, M. Edmond Blanc, priant le nouveau bibliothécaire de prendre la peine de passer à son cabinet : « Je désirerais causer avec vous de différentes choses relatives à vos nouvelles fonctions. »

Alfred de Musset s'empressa d'adresser ses remerciements au ministre.

Paris, 23 octobre 1838.

Monsieur le comte,

Permettez-moi de vous témoigner la vive reconnaissance dont me

(1). L'original de cette lettre figure au catalogue des autographes de M. Charles Keismer, vente hôtel Drouot, 12 mars 1889. Paris, G. Charavay, in-8, n° 126.

remplit la lettre pleine de grâce et de bonté par laquelle vous voulez bien me prévenir de la décision que vous venez de prendre à mon égard. Je ne puis répondre à la faveur dont vous m'honorez qu'en vous suppliant de croire que je m'estimerai heureux si mes services peuvent être de quelque utilité.

Veuillez aussi être persuadé, Monsieur le comte, que si mon travail et mes efforts peuvent jamais me conduire à quelque succès, je n'oublierai en aucune circonstance que c'est à vous que je le devrai.

Je suis avec le plus profond respect, Monsieur le comte, votre très humble et très dévoué serviteur,

Alfred de MUSSET.

Cette nomination fit quelque peu crier, parce que c'était encore un rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*, déjà très favorisée, qui en était le bénéficiaire ; le *Charivari* du 17 octobre 1838, renferme un article satirique à ce sujet.

Mais on était unanime à trouver juste que l'auteur du poème sur la *Naissance du comte de Paris*, reçut une récompense, lui qui, admis dans l'intimité du duc d'Orléans, s'était jusqu'à ce jour tenu à l'écart et n'avait pas profité de l'amitié que lui portait le fils du Roi, pour se faire donner quelque sinécure largement rétribuée.

Dans les jours qui suivirent sa nomination, Alfred de Musset eut une première entrevue avec M. Edmond Blanc et n'ayant pas reçu les indications qui lui avaient été promises, il lui écrivait de nouveau :

4 novembre 1838.

Monsieur le Secrétaire-général,

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de me recevoir, vous avez eu la bonté de me dire que je recevrais de votre part quelques indications relatives à la bibliothèque du ministère. C'est à partir du 1er novembre que mes fonctions devaient commencer. La crainte que vos nombreuses occupations ne me fassent oublier, et l'ignorance où je suis du lieu même où je dois me présenter me font prendre la liberté de vous rappeler la promesse que vous avez bien voulu me faire.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la plus haute considération Votre très humble et très dévoué serviteur.

Alfred de MUSSET.

59, rue de Grenelle Saint-Germain.

Une seconde entrevue eut vraisemblablement le résultat désiré et Alfred de Musset y reçut les instructions complémentaires qu'il demandait, car il entra bientôt en fonctions. Il est juste de dire que

ces fonctions lui laissaient de si grands loisirs, qu'au ministère même, bien des personnes ne se doutaient pas qu'il y eut un bibliothécaire ; c'était à ce point qu'Alfred de Musset ne venait pas toujours chercher lui-même ses appointements, comme le témoigne ce billet que je copie parmi deux ou trois autres analogues (1).

Monsieur Marette, au Ministère de l'intérieur,

Je serais obligé à M. Marette s'il veut avoir la complaisance de remettre au porteur de cette lettre, mes appointements du mois de mars.

Son très humble serviteur,
Alfred de Musset.
31 mars 1840

J'ajouterai que cette légende subsiste encore aujourd'hui dans les bureaux du ministère de l'intérieur, qu'un jour, un des amis du poète l'ayant rencontré à la porte du ministère et lui ayant demandé : « Que faites-vous là? » Musset aurait répondu : « Je suis venu voir si ma bibliothèque existait réellement. »

Personne, du reste, ne lui adressait le moindre reproche et je n'ai trouvé que l'*Artiste* qui, dans sa livraison du 27 mars 1842 ait essayé une légère protestation..... en faveur de Paul de Musset.

En 1845, Alfred de Musset fut promu Chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur :

Paris, ce 30 Avril 1845.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que, par une ordonnance signée le 24 courant, le Roi vous a nommé Chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur.

Je me félicite, Monsieur, d'avoir à vous transmettre ce témoignage de la bienveillance de Sa Majesté et de l'estime qu'elle fait de vos travaux.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Ministre de l'Instruction Publique,
Salvandy.

A Monsieur Alfred de Musset, homme de lettres.

Et le 1er mai paraissait cet entrefilet au *Moniteur Universel* (p. 1144), car l'insertion des nominations dans l'ordre de la Légion d'Honneur ne devint obligatoire qu'à dater du 19 juillet 1845 :

(1) *Catalogue d'une collection d'autographes dont la vente aura lieu hôtel Drouot le 30 mai 1896. Paris, Etienne Charavay.* In-8, n° 85.

« MM. de Balzac, Frédéric Soulié et Alfred de Musset viennent « d'être nommés membres de la Légion d'Honneur »

Dans son courrier de Paris, l'*Illustration* du 3 mai 1845, commente ainsi cette triple nomination :

« ..... On annonce que le gouvernement vient de donner la croix d'honneur à MM. de Balzac, Alfred de Musset et Frédéric Soulié. Un journal félicite le ministère, qui, spontanément et sans y être sollicité par MM. de Balzac, Musset et Soulié, a fait cette galanterie aux trois écrivains, bouquet de fête du 1er juillet. Assurément, MM. Musset, Soulié et Balzac ont plus d'esprit et de talent qu'il n'en faut pour se passer d'une croix et d'un ruban, mais puisqu'ils ne l'ont pas demandée et qu'on la leur donne, ils n'ont rien à se reprocher. Ce sont de ces petits cadeaux qui ne font plus guère de tort à personne et qui entretiennent l'amitié. Peut-être est-ce un acte de contrition que fait le gouvernement pour tant de croix attachées sur tant de poitrines équivoques ? Peut-être aussi commence-t-on à reconnaître que le plus sûr moyen d'honorer la croix d'honneur, après tant de croix jetées à la faveur aveugle et à la vanité mendiante, et de décorer les hommes qui la méritent véritablement, consisterait à la donner à ceux qui ne la demandent pas..... »

Le 24 février 1848 éclata la Révolution qui renversa Louis-Philippe, et le lendemain entrait en fonctions un gouvernement provisoire composé de MM. Adrien Crémieux, Lamartine, Marie, Garnier-Pagès, Dupont (de l'Eure), Ledru-Rollin et Arago.

Le 20 avril 1848, le *Moniteur Universel* publiait un premier décret réglementant la Bibliothèque du Ministère de l'Intérieur.

Le 5 mai paraissait au même *Moniteur Universel* un nouveau décret :

Au nom du Peuple Français :

Le gouvernement provisoire ;

Considérant que la réorganisation générale des services publics doit entraîner de nombreuses réformes et suppressions d'emplois ;

. . . .

Décrète ce qui suit :

Art. 1.— Les fonctionnaires et employés qui, du 25 février au 25 juillet de la présente année, auront été réformés pour cause de suppression d'emploi, de réorganisation ou par toute autre mesure administrative qui n'aurait pas le caractère de révocation ou de destitution, pourront obtenir pension s'ils réunissent vingt ans de services, dont

quinze ans au moins entièrement accomplis dans la partie active ou vingt-cinq ans indistinctement accomplis dans la partie active ou sédentaire.

Cette pension sera calculée pour chaque année de service civil à raison d'un soixantième du traitement moyen des quatre dernières années d'exercice. En aucun cas, elle ne devra excéder le maximum de la pension de retraite affectée à chaque emploi.

Art. 2.— Ceux des fonctionnaires et employés réformés qui ne comporteront pas la durée de service exigée par l'article précédent, obtiendront une indemnité temporaire réglée dans les proportions fixées par le dit article et dont la jouissance sera limitée à un temps égal à celui de la durée de leurs services dans le ministère ou l'administration où se terminera leur activité.

Art. 3.— . . . .

Fait à Paris, le 2 mai 1848, en Conseil de Gouvernement,
Les membres du Gouvernement provisoire,
Dupont (de l'Eure), Arago, Flocon, Lamartine, Albert
Crémieux, Garnier-Pagès, Armand Marast, Marie,
Louis Blanc, Ledru-Rollin.

Pour copie conforme :
Le Chef du Secrétariat,
B. Saint-Hilaire.

Trois jours plus tard, étaient signés ces deux arrêtés, qu'on évita soigneusement de publier :

République Française

Paris, 5 mai 1848

Au nom du Peuple,
Le Ministre de l'Intérieur arrête :
Le citoyen Alfred de Musset, bibliothécaire au ministère de l'intérieur, est révoqué de ses fonctions.

Ledru-Rollin.

République Française

Paris, 5 mai 1848.

Au nom du Peuple,
Le Ministre de l'Intérieur arrête :
Le citoyen Marie Augier est nommé aux fonctions de bibliothécaire au ministère de l'intérieur, il jouira d'un traitement de 3000 francs à partir du 1er mai courant.

Ledru-Rollin.

On voit, par ces textes, que le citoyen ministre appelait les choses par leur nom et aimait les situations nettes. (1).

L'arrêt qui le frappait fut notifié à Alfred de Musset par cette lettre qui ne lui parvint que dans les premiers jours du mois de juin. M. Recurt, docteur-médecin, étant ministre de l'intérieur, M. Ledru-Rollin ayant été révoqué le 11 mai 1848. (2).

Citoyen,

J'ai le regret de vous annoncer, que par un arrêté du 5 mai courant, le Ministre vous a admis à faire valoir vos droits à la retraite.

Salut et Fraternité.

Le secrétaire général,
CARTERET.

Paris, 8 mai 1848.

Malgré les précautions prises en haut lieu, cette inqualifiable mise à pied ne tarda pas à être connue, et les journaux, à la seule exception de ceux payés par le gouvernement, se rangèrent du côté d'Alfred de Musset.

LES SALTIMBANQUES n° 2, juin 1848. — Une brutale destitution vient de frapper Alfred de Musset ; on l'a traité comme un homme vulgaire ; il est vrai que tous les hommes sont égaux devant l'ordonnance du médecin.

LA PROVIDENCE, 12 juin 1848. — M. Alfred de Musset, bibliothécaire au Ministère de l'Intérieur vient d'être révoqué de ses fonctions. Si nos informations sont exactes, cette nouvelle lui aurait été signifiée de de la façon la plus inattendue et la plus blessante. Il est impossible de contenir la douleur que de pareils actes inspirent. La destitution de M. Lebrun et de M. Mignet était déjà un fait déplorable ; celle de M. de Musset est un attentat envers la littérature française, et elle ne peut le laisser passer sans protester... On a donné pour successeur à M. Mignet un monsieur Des Reeys, dont le nom n'était connu de personne ; le remplaçant du poète de *Rolla* et du *Spectacle dans un fauteuil* est un M. Marie Augier, qui n'a rien de commun avec l'auteur de *La Ciguë* et de l'*Aventurière*. Qu'est-ce que M. Marie Augier ?

Dans son numéro du 13 juin la *Providence* revient encore sur

(1) Voir : *Etudes et Récits sur Alfred de Musset* par Madame la Vicomtesse de Janzé. Paris, Plon, 1891. 1 vol. in-12 p. 92. On y trouvera le texte d'une lettre d'Alfred de Musset à Madame de Girardin, dans laquelle il la prie de garder le silence sur cette destitution. — Lettre de M. Maxime Ducamp, dans le *Figaro* du 25 septembre 1882.

(2) Inséré au *Moniteur Universel* du 13 mai 1848.

la destitution d'Alfred de Musset et reproche à M. Flocon d'ôter une sinécure à un écrivain distingué, pour la donner à un homme obscur : « Ah, si M. de Musset, au lieu d'écrire ses charmants « proverbes, avait seulement fait des bandes pour *La Réforme* ! »

L'Artiste du 15 juin, paraphrasant les formules officielles, annonce qu'en vertu du décret « Ote-toi de là que je m'y mette, un grand « citoyen rédacteur de la *Réforme*, est autorisé à prendre les trois « mille francs que touchait M. Alfred de Musset. »

Le *Charivari* du 15 juin, sous le titre de : « Une destitution antilittéraire » constate que les hommes du nouveau gouvernement mettent à bas tous ceux qui ont un renom, pour les remplacer par des gens obscurs, leurs créatures.

Pamphlet quotidien illustré, 15 juin : « ... M. Alfred de Musset persistait malgré le decret du gouvernement provisoire qui supprime les titres de noblesse, à conserver son nom patronymique en se parant de l'infâme particule. La place de ce factieux de lettres a été accordée à un écrivain aussi remarquable par l'éclat de son talent que par la persistance de ses opinions démocratiques... Il est vrai que M. Alfred de Musset avait eu le tort d'écrire des chefs-d'œuvre ; M. Augier (Marie) n'a aucun tort de ce genre à se reprocher : il appartient à la *Réforme*. »

Mais la dernière phrase de l'article de la *Providence* du 12 juin vexait M. Marie Augier qui adressa cette lettre au directeur.

Au citoyen Rédacteur de la *Providence*,

Citoyen Rédacteur,

Si l'on en croit l'article que vous publiez ce matin, je suis nommé bibliothécaire du Ministère de l'Intérieur, au lieu et place de M. Alfred de Musset.

Je n'ai nullement connaissance de cette nomination ; je ne l'ai point sollicitée, et n'étant point nommé, je n'ai rien à refuser.

Vous demandez ce *que* c'est que M. Marie Augier ?

Dans une république, citoyen, non seulement on peut, mais on doit, demander aux hommes *qui* ils sont. C'est seulement sous une monarchie qu'on demande ce *que* ils sont.

J'aurais passé sous silence votre article de ce matin, mais je me devais à moi-même, je devais à mes amis, de déclarer qu'aujourd'hui plus que jamais, ma véritable place est au milieu d'eux, en restant ce *que* je suis, ce *que* j'ai été, *journaliste*, pour défendre la république contre ses ennemis de la veille et du lendemain.

Marie Augier,
Rédacteur de la *Réforme*.

Mais la plus énergique, la plus chaleureuse protestation fut celle d'Alexandre Dumas, dans son journal La *France Nouvelle* du 16 juin 1848.

« Il y a des choses que nous ne laisserons jamais passer dans l'ombre sans aller à elles et sans les traîner au grand jour de la place publique...

Alfred de Musset, l'auteur des *Romances Espagnoles*, du *Spectacle dans un fauteuil*, de cinq ou six romans, de dix nouvelles adorables qui sont dans toutes les mémoires, de vingt proverbes charmants qui sont sur toutes les tables, Alfred de Musset vient d'être révoqué de ses fonctions de bibliothécaire au Ministère de l'Intérieur. Qui a permis cet inqualifiable renvoi ? Est-ce vous, M. Recurt ? Oui. Mais qui êtes-vous donc pour toucher à un nom comme celui que nous venons de prononcer ? D'où venez-vous, si vous ne le connaissez pas ? De quel droit, vous qui êtes obligé, pour ajouter un titre à votre nom, de vous appeler républicain de la veille, de quel droit venez-vous, fort de la position que vous avez escamottée, reprendre à un homme de génie la position qu'il a conquise ?

..... Comment, voilà un écrivain qui a doté notre langue d'une admirable poésie ; voilà un poète qui est le frère de Lamartine, de Hugo et de Byron ; voilà un romancier qui est le rival de l'abbé Prévost, de Balzac, de George Sand ; voilà un auteur dramatique qui, avec un seul acte, a fait gagner à la Comédie Française plus d'argent que vous ne lui en donnez, vous, en six mois ; voilà enfin un de ces penseurs qui n'a pas une seule fois sacrifié la dignité de l'art aux ambitions de fortune et de position ; voilà un génie qui n'a demandé à Dieu et aux hommes que la liberté de vivre et de penser à son aise ; qui n'a jamais été ni d'un club politique, ni d'une côterie littéraire ; et il se trouve un ministre qui passe, et qui, en passant, lui prend pour y mettre qui donc ? la place qui lui assurait cette liberté qu'il demandait et qu'il n'était pas même l'*aurea mediocritas* d'Horace. Oh ! c'est pitié qu'il y ait tant de places en France, que nos républicains en ont tous ; qu'ils en ont pour eux, pour leurs frères, pour leurs fils, pour leurs neveux ; pour leurs coiffeurs, pour leur valet de chambre, pour leur usuriers; et qu'il se trouve un poète, Alfred de Musset, à qui la République vienne prendre sa place. Ils ne savent donc pas, les hommes qui font de pareilles choses, qu'ils n'avaient qu'un moyen de transmettre leurs noms à l'avenir, c'était de faire juste le contraire ce qu'ils font. Ils ne savent donc pas qu'il y a une royauté que ni émeute, ni barricade, ni révolution, ni république ne changeront, c'est la royauté de la pensée du génie.

Alexandre Dumas termine en faisant un appel à Lamartine, poète et législateur ; mais hélas ! M. de Lamartine était beaucoup trop occupé de lui-même pour prêter la moindre attention aux autres, surtout lorsque ces autres ne pouvaient lui être d'aucune utilité pour le maintenir dans sa situation politique.

A la lecture de ces lignes, Alfred de Musset s'empressa de remercier leur auteur par une lettre que la *France Nouvelle* inséra dans son numéro du 21 juin :

Vendredi, 16 juin 1848.

Mon cher Dumas,

Je viens de lire la *France Nouvelle* et j'irai vous serrer la main. Mais il faut que je vous remercie à l'instant même de la vive émotion que je ressens. Vous me rendez fier, mon ami, et vous me donnez le droit de l'être, lorsqu'un homme tel que vous daigne écraser une petite maladresse sous de si belles, si braves et si nobles paroles.

Une autre impression encore m'a été au cœur, c'est notre vieille amitié toujours jeune, et ce sentiment plein de force et de dignité, qui fait qu'ayant dans les mains l'arme la plus puissante et la plus redoutable, si vous tirez l'épée pour attaquer, c'est en même temps pour défendre.

A vous de cœur,

Alfred de Musset.

De son côté la *Patrie* du 16 juin prenait violemment à partie M. Recurt :

..... Ce grand ministre peut bien laisser autour de lui se dorloter dans les directions et dans les bureaux, des employés supérieurs très connus pour le mal qu'ils n'ont cessé de répandre dans les Beaux-Arts. Mais un poète, un pauvre diable, qui n'a que du talent et du génie, deux misères ! un fou qui est resté attaché à sa vocation comme à sa chaîne ! Ah ! fi ! c'était à faire rougir la gent administrative. Et M. Recurt a rayé d'un trait de plume le nom de M. de Musset. Il y a longtemps que les sarcasmes de Molière, à l'endroit des médecins, tourmentaient Monsieur le docteur Recurt ; il se venge sur M. Alfred de Musset. Le pauvre homme !...

Si peu sensible qu'ils eussent l'épiderme, les hauts personnages du Ministère de l'Intérieur finirent par se sentir désagréablement chatouillés par toutes les choses désobligeantes qui leur étaient dites et M. Dieudonné, chef de cabinet de M. Recurt, écrivit au directeur de la *Patrie :*

Paris, 17 juin 1848.

Citoyen rédacteur,

Dans un article très long, mais fort peu bienveillant, vous annoncez que le citoyen Recurt, ministre de l'Intérieur, a révoqué de ses fonctions de bibliothécaire au ministère de l'Intérieur le citoyen Alfred de Musset.

La seule réponse qu'on puisse faire à cet article est que le citoyen Recurt, ministre de l'Intérieur, n'a pas plus révoqué le citoyen Musset qu'il n'a pourvu à son remplacement.

Je vous prie, citoyen rédacteur, de vouloir bien insérer cette lettre dans la *Patrie* de ce soir.

Salut et fraternité,

DIEUDONNÉ.

Cette lettre fut publiée dans la *Patrie* du 18 juin, et le 20 juin le même journal donnait la réponse d'Alfred de Musset (1).

Monsieur,

Je lis dans votre journal qu'on avait annoncé par erreur que j'étais destitué de la place de Bibliothécaire et que le ministre a fait démentir ce bruit. Voici à ce sujet la lettre que j'ai reçue un mois après sa date. [*Suit la lettre de M. Carteret du 8 mai 1848*]. Cette lettre, vous le voyez, est aussi claire que laconique. Quant aux droits à la retraite, pour en avoir, il faudrait que j'eusse été nommé bibliothécaire à l'âge où j'apprenais à lire. Veuillez croire, monsieur, que je n'aurais jamais songé à entretenir le public d'une chose de si peu d'importance, si je n'étais pas profondément touché des marques d'intérêts et de bienveillance que j'ai reçues de la presse en cette occasion.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

ALFRED DE MUSSET.

Ces deux lettres firent le tour de la presse, accompagnées des marques non équivoques du mépris qu'inspirait la conduite de

(1) Voir : *Charivari*, 16 juin. Le *Commerce*, 18 et 20 juin. Les *Saltimbanques*, 18 juin. La *Presse*, 19 et 20 juin. Le *Pamphlet quotidien*, 20 et 21 juin. La *Providence*, 21 juin. Le *National*, 21 juin. *Nouvelles du Jour*, 22 juin. *Petit fils du Père Duchesne*, 21-24 juin. *Artiste*, 1 juillet. Le *Mois*, 16 juillet 1848. La *Comédie Parisienne*, journal d'Alberic Second dans sa livraison du 10 mai 1857, p. 292, publie deux lettres, l'une d'Alfred de Musset, l'autre d'Alberic Second, relatives à cette destitution. Dans le tome II de ses *Confessions* (Dentu, 1885, in-8, p. 342). Arsène Houssaye revient sur ce sujet.

ceux qui, par un misérable jeu de mots, voulaient égarer l'opinion. Quant à liquider la pension de retraite d'Alfred de Musset en vertu de l'art. 2 du décret du 2 mai 1838, il n'en fut jamais question

La *Liberté* du 22 juin ayant publié l'entrefilet suivant : « M. Alfred de Musset n'a point, comme on l'avait cru, été révoqué de ses fonctions de bibliothécaire du ministère de l'intérieur », le *Pamphlet quotidien* du 23 juin releva vertement cette récidive de mensonge, ajoutant : « Nous tenons de bonne source que la Société des Gens de lettres doit protester publiquement contre l'affront fait aux lettres dans la personne de M. Alfred de Musset. » Dans le *Gamin de Paris* du 21-24 juin, Fouyou plaide la cause d'Alfred de Musset et demande qu'on nous laisse nos poètes : « On dit que les savants n'aiment quelquefois pas les poètes ; mais tu ne peux donner ce motif là, toi. » Alexandre Dumas attaque de nouveau M. Recurt dans la *France Nouvelle* du 24 juin. Il n'est pas jusqu'au *Diogène sans culotte* (22-25 juin) qui ne fasse entendre sa voix.

Voici donc la bibliothèque du ministère de l'intérieur sans titulaire, Alfred de Musset ayant été destitué, et M. Marie Augier n'ayant pas accepté sa nomination. Malgré mes recherches, il m'a été impossible de savoir quel avait été le successeur immédiat d'Alfred de Musset et à quelle époque remontait sa nomination. Le *Moniteur universel* du 7 juillet publie un arrêté du président du conseil des ministres (E. Cavaignac) pris sur la proposition du ministre de l'intérieur (Senart), portant organisation du personnel du ministère de l'intérieur, dont un bibliothécaire-archiviste aux appointements de 4,000 fr. Mais il n'y a pas trace de nomination quelconque. Le *Corsaire* du 24 août dit : « Voilà quelques « jours une ordonnance vient de se glisser dans les colonnes du « *Moniteur* qui nomme M. Edouard Charton aux fonctions préci- « tées. » Il doit y avoir erreur, par suite de similitude de nom : le *Moniteur* du 10 août donne un arrêté qui nomme M. Edouard Carteron, bibliothécaire du ministère des affaires étrangères. On ne trouve pas, aux archives du ministère de l'intérieur, trace d'arrêté de nomination de M. Edouard Charton. Il est vrai que d'avril à décembre 1848, le classement des pièces présente plusieurs lacunes, ce qui n'a rien d'étonnant vu le nombre de ministres, secrétaires et chefs de cabinet qui se sont succédé en quelques mois. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la date du 1er janvier 1849, l'em-

ploi de bibliothécaire du ministère de l'intérieur était occupé par M. Niel, antérieurement chef de bureau au même ministère. Mais à quelle date précise a-t-il pris possession de ces fonctions, c'est ce qu'il n'a pas été possible de vérifier, l'arrêté de sa nomination ne se trouvant pas aux archives.

*
* *

L'Académie Française, blessée par les procédés des citoyens Ledru-Rollin et Recurt, et autant pour dédommager un peu le poète de la brutale destitution qui l'avait frappé, que pour protester contre les actes des hommes au pouvoir, résolut d'attribuer un prix à Alfred de Musset. Le choix porta sur la fondation de M. le comte de Maille Latour-Landry (1) ; l'intention était bonne, mais son application donna lieu à de fâcheuses interprétations : l'Académie n'eut pas le courage de dire qu'elle voulait réparer une injustice et les termes dont elle se servit pour déguiser son offrande, ne pouvaient être plus mal choisis.

Alfred de Musset fut proclamé lauréat dans la séance du 17 août 1848 (voir le *Moniteur Universel* du 18 août). Aussitôt qu'il en fut averti, le poète ne connaissant pas les qualificatifs qui accompagnaient ce prix, écrivit une lettre de remerciements au directeur de l'Académie, lettre que nous retrouverons plus loin. Mais quand, après la séance publique, il sut les motifs allégués, devenu fort perplexe, il demanda conseil à son frère Paul.

Mon cher ami,

En voilà une tuile désagréable ! J'étais averti que l'Académie me donnait un prix, mais je ne savais pas en quels termes. On vient de me les dire et je les trouve blessants. Il y a vingt ans que j'écris ; j'en ai tout à l'heure trente-huit, et on m'apprend que je suis un jeune homme qui mérite d'être encouragé à poursuivre sa carrière. Quand la cri-

(1) Le *Moniteur Universel* du 13 octobre 1839 donne le texte du testament de M. le comte de Maillé qui crée ce prix : « Art. 5... je lègue à l'Académie Française et à l'Académie royale des Beaux-Arts une somme de 30,000 francs pour la formation d'un secours à accorder chaque année, au choix de chacune de ces Académies alternativement, à un jeune écrivain ou artiste pauvre, dont le talent, déjà remarquable, paraîtra mériter d'être encouragé à poursuivre sa carrière dans les lettres ou les beaux-arts. »

tique me fait de ces compliments là, je les méprise; mais de la part de l'Académie c'est plus grave. Il m'en coûterait de paraître orgueilleux ou susceptible, et cependant, puis-je à mon âge me laisser traîter d'écolier ? Que faire ? J'ai besoin d'avoir ton avis là-dessus. Attends-moi ce soir avant de te coucher ou laisse la clef à ta porte. Il faut que nous causions ensemble. (1).

Alf. M.

Jeudi soir, [17 août 1848].

Il fut décidé qu'Alfred de Musset prenant un moyen terme, accepterait le prix, mais ne le conserverait pas. Le *National* du 19 août tourna tant soit peu en ridicule MM. de l'Académie :

Nous admirons fort l'Académie d'avoir su découvrir que M. Alfred de Musset, après 18 ans de succès, était un talent *déjà* remarquable et méritait d'être encouragé à poursuivre sa carrière dans les lettres. Cela prouve un discernement profond. Nous admirons cette condescendence de vouloir bien encourager un talent consacré par l'estime du public, depuis ses débuts qui datent de 1830 ; nous admirons cette complaisance à reconnaître que ce talent commence à donner des *espérances*, lorsque tout le monde, excepté les académiciens qui ne lisent rien, sait par cœur ses poésies ; lorsqu'il n'y a pas de jour où les affiches des théâtres n'annoncent ses pièces, que les académiciens ne connaissent point, par ce qu'ils se gardent bien d'aller au spectacle et de se tenir au courant de la littérature dramatique ; lorsque le Théâtre de la République doit à M. Alfred de Musset ses merveilleuses recettes : encourager ce talent à poursuivre sa carrière, c'est trop de bonté...

Le Charivari du 19 août accentue la note et espère que « M. de Musset ne peut pas être complice de cet acte », lui qui perd un traitement de trois mille francs et dont les pièces sont les seules qui fassent recette au Théâtre Français. Non, l'Académie a manqué de dignité pour elle et pour le poète ; si elle veut à toute force servir utilement M. de Musset, pourquoi ne lui donnerait-elle pas le fauteuil laissé vide par la mort de Chateaubriand ? « Voilà comment l'Académie se fut honorée en honorant le poète ; mais ce prix Maillé Latour-Landry, fi donc ! jamais je ne pourrai oublier le sourire et l'ironie de M. Villemain en proclamant la décision de l'Académie. ».

(1) Joint aux *Œuvres Posthumes* d'A. de Musset, Paris, Charpentier, 1867, 1 vol. in-12, p. 237.

Le *Bien Public* du 21 août insère une note sur cette attribution. A la suite de sa conférence avec son frère, Alfred de Musset avait adressé une lettre au *National* qui la publia dans son numéro du 21 août avec ce commentaire (1) :

Nous recevons de M. Alfred de Musset une lettre qui ne nous étonne pas de la part d'un poète homme de cœur. Nos lecteurs qui sont au courant des termes du programme des prix décernés en 1848 par l'Académie Française, apprécieront le sentiment de modestie et de générosité qui a dicté cette lettre, et l'Académie elle-même ne peut manquer d'approuver la destination donnée par M. Alfred de Musset au prix d'encouragement qu'elle lui a décerné.

Au citoyen rédacteur du journal *Le National*,

Paris, ce 20 août 1848.

Monsieur,

L'Académie Française m'a fait l'honneur dans sa dernière séance de me donner le prix fondé comme encouragement par M. le comte de Maillé de Latour Landry. Ce secours accordé pour un an, consiste en une somme de treize cents et quelques francs, intérêts d'un capital de 30.000 fr. légué par le testateur et placé en rentes sur l'état.

Voulez-vous être assez bon, monsieur, pour ajouter cette somme à celles que vous avez déjà reçues en faveur des victimes des évènements de juin 1848 ? Je m'empresserai de la verser entre vos mains aussitôt qu'elle me sera parvenue.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Alfred de Musset.

Le *Corsaire* du 23 août approuve cette lettre.

Mais dans sa séance du jeudi 24 août 1848, l'Académie Française décida que la *Note* suivante serait adressée au *Moniteur Universel*, qui l'inséra dans son numéro du 25 août :

Une lettre publiée dans plusieurs journaux et signée de M. Alfred de Musset ferait penser que l'Académie française avait légèrement attribué à cet écrivain distingué le prix fondé par M. Maillé Latour-Landry. La seule réponse à faire, c'est que l'Académie n'a pris cette décision qu'après s'être assuré que M. Alfred de Musset connaissait le caractère de ce prix et qu'il l'accepterait ; et, en effet, il a remercié l'Académie par la lettre suivante :

(1) Joint aux Œuvres d'Alf. de Musset dans le volume des *Mélanges de Littérature et de Critique*. Paris, Charpentier, 1867, 1 vol. in-12, p. 274.

« Monsieur le Directeur,

« J'ai reçu avec reconnaissance la faveur dont on a bien voulu m'honorer. Permettez-moi de vous prier de faire agréer tous mes remerciements à l'Académie.

« Veuillez, Monsieur le Directeur, recevoir l'assurance de ma parfaite considération.

« Alfred de Musset. »

L'Académie décide que la présente note sera transmise au *Moniteur* avec prière de la publier.

Certifié conforme :
Le Secrétaire perpétuel de l'Académie française,
Villemain.

Le *National*, où Paul de Mussset venait d'entrer comme rédacteur, répondit le 27 août à Messieurs de l'Académie :

L'Académie française paraît s'être émue de la destination patriotique donnée par M. Alfred de Musset au prix fondé par M. de Maillé Latour-Landry. Une note publiée dans le *Moniteur* d'hier et signée de M. Villemain affirme que M. Alfred de Musset, en acceptant ce prix, en connaissait le *caractère*, et cette note est accompagnée de la lettre de remerciement et d'acceptation du poète. Si le but de cette réclamation officielle de l'Académie est de répondre aux réflexions du *National* et de plusieurs autres journaux sur les termes du programme de la séance du 17 août, l'Académie eut mieux fait de garder le silence ; car nous savons et nous répétons que si M. de Musset avait été averti du *caractère* de ce prix, il n'a connu le *texte* blessant du programme que le jour de la séance publique. Ni la lettre d'acceptation, ni la note de M. Villemain ne détruisent l'exactitude de cette assertion. Mais si l'Académie française trouve mauvais que M. Alfred de Musset ait donné le montant du prix qui lui est décerné aux victimes des évènements de juin 1848, nous regrettons que la note de M. Villemain ne s'exprime pas plus nettement sur ce point. Nous aurions été bien aises d'être édifiés sur le sentiment de l'Académie et le motif de son blâme.

M. Taxile Delord, dans le *Spectateur Républicain* du 27 août, après avoir résumé les arguments des deux parties, leur donne tort à toutes deux : à l'Académie qui, comme protestation, eût dû admettre Alfred de Musset dans son sein au lieu de lui jeter une aumône ; au poète, en changeant la destination primitive du prix Maillé Latour-Landry, au lieu de le refuser.

Puis le silence se fit. Le 28 octobre 1848, Alfred de Musset tou-

cha le montant de son prix, et on trouve dans le *National* du 16 novembre cette note qui met fin au débat :

Nous avons reçu de M. Alfred de Musset la somme de treize cents francs que nous avons versée entre les mains de M. le Maire du 2e arrondissement, pour être distribuée aux blessés des journées de juin 1848.

*
* *

Pendant que ces faits se passaient à l'Académie française, la Société des Gens de lettres ne restait pas inactive. A son instigation, dans la séance de l'Assemblée Nationale du 11 juillet, le ministre de l'intérieur, M. Sénart, proposait un arrêté demandant l'ouverture d'un crédit de 500.000 francs pour être réparti entre les divers théâtres de Paris, dont 105.000 francs pour le théâtre de la République.

Le 13 juillet, était nommée une Commission de cinq membres, chargée d'étudier le dossier. MM. Victor Hugo, Félix Pyat, Etienne Arago, Léon de Malleville et Evariste Bavoux.

Le 17 juillet, lecture en séance publique, à l'Assemblée Nationale, par le citoyen Victor Hugo de son rapport sur les subventions à accorder aux théâtres et d'un projet de décret portant à 680.000 francs le crédit ouvert au ministère de l'intérieur.

Le 24 juillet, l'Assemblée Nationale adopte un décret en vertu duquel un crédit extraordinaire de 680.000 francs est ouvert au Ministre de l'intérieur pour être répartis entre les divers théâtres de Paris, y compris le théâtre de la Nation ; sur ce crédit, une somme de 5.000 francs sera prélevée pour une inspection générale des théâtres. La répartition sera faite de quinzaine en quinzaine, par cinquièmes égaux, pour être terminée le 1er octobre. Deux tiers seront affectés au paiement des artistes et employés, l'autre tiers attribué aux directeurs.

Dans la même séance, l'Assemblée adopte un autre décret en vertu duquel un crédit de 200.000 francs est ouvert au Ministre de l'Intérieur pour encouragement aux Beaux-Arts, et un crédit de 100.000 francs au Ministre de l'instruction publique pour encouragement aux belles-lettres (1).

(1) Voir : *Moniteur Universel*, 12, 18, 25 juillet et 2 août. — *National*, 14 juillet. — *Bulletin des Lois*, 25 juillet 1848.

La Commission du Ministère de l'instruction publique (M. de Vaulabelle, ministre) se composait de MM. Albert de Luynes, Charles de Rémusat, Haureau, Littré, L. Dupaty, Prosper Mérimée et P. Genin.

Le 14 septembre 1848, Alfred de Musset écrivait à sa mère, en ce moment chez sa fille à Angers :

... Le ministre de l'intérieur vient de réparer un peu et jusqu'à un certain point, de la manière la plus aimable, la sottise de l'Académie. Les auteurs dramatiques, joués depuis février, étaient compris dans les fonds d'indemnité donnés aux théâtres. Cela n'a rien que de fort honorable. Il était reconnu que les théâtres avaient moins gagné à cause de la Révolution. Par conséquent, les auteurs devaient y avoir perdu. On a donc envoyé à chacun une petite somme ; mon nom a été mis en tête pour mille francs. Ce n'est pas le Pérou, mais enfin les pauvres gens, tu sais de quoi ils vivent, et les autres n'ont guère eu que moitié. Le directeur des Beaux-Arts m'a annoncé cela avec les compliments les plus flatteurs de la part du Ministre. Tu penses bien que cette fois, j'ai accepté ; non, ce n'est point comme à l'Académie. Qui pourrait en être vexé ?...

Ton fils qui t'aime,

Alfred de Musset.

Ce fut donc cette unique somme de mille francs qui fut remise à Alfred de Musset pour l'indemniser de sa destitution par M. Ledru-Rollin. L'Académie française répara sa maladresse un peu plus tard, en l'admettant au nombre de ses membres, le 12 février 1852 (la réception officielle n'eut lieu que le 27 mai). Mais la réparation ne fut complète que le 18 mars 1853, jour où le *Moniteur Universel* publia ces lignes :

Par arrêté en date du 15 mars, Monsieur le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes a nommé Monsieur Alfred de Musset membre de l'Académie Française, bibliothécaire du Ministère de l'Instruction publique.

Et ce fut le Ministre de l'Instruction publique lui-même, M. Hippolyte Fortoul, qui, dès 1834, avait été le collaborateur d'Alfred de Musset à la *Revue des Deux-Mondes* et tenait le poète en haute estime, qui le voulut prévenir de sa nomination (1).

(1) Cette lettre est publiée presque textuellement dans la *Biographie d'Alfred de Musset* par Paul de Musset. Paris, Charpentier, 1877, 1 vol. in-12, p. 322.

Paris, le 18 mars 1853

Mon cher Monsieur,

J'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de vous nommer bibliothécaire du Ministère de l'Instruction publique, aux appointements de 3.000 francs. Ces fonctions que vous n'avez point sollicitées, mais que je désirais depuis longtemps vous confier, ont été rendues vacantes par un mouvement qui ne dérange aucune position acquise. Je m'estime infiniment heureux d'avoir pu réparer une partie des torts que vous ont fait nos discordes, aujourd'hui oubliées. Je regrette seulement d'avoir si peu de chose à offrir à un des hommes dont le talent honore le plus la littérature de notre temps.

Veuillez croire à tous mes sentiments dévoués.

H. Fortoul.

Alfred de Musset remplissait encore ces fonctions lors de sa mort.

Maurice CLOUARD.

UN DÉSASTRE

Depuis le matin, une foule immense attend sur les quais : le transatlantique n'arrive pas. La foule augmente, car, au sémaphore, un bateau est signalé ; mais la boule du sémaphore retombe, le bateau passe au large. Une seconde fois, la boule remonte et retombe ; encore un bateau qui passe au large. Sous les tièdes rayons d'un beau soleil d'automne qui descend rapidement derrière les montagnes crépusculairement violettes, les gens assis sur les gradins du débarcadère regardent silencieusement la mer, dont les vagues brisées par les digues viennent doucement clapoter au bas du large escalier. Des vieux, des vieilles, des enfants, des jeunes filles, — des prêtres, des marins, des soldats, — un peu de tout est là. D'autres sont juchés en grappe humaine sur les ballots de marchandises, ou bien s'étagent sur les marches des entrepôts ; et, tandis que des gamins se lutinent et crient, les hommes et les femmes continuent, immobiles et silencieux, à regarder au loin la mer vide de navires

Autour de ces immobiles silencieux, le travail du port se fait comme à l'ordinaire : les portefaix déchargent des vaisseaux, le blé, le maïs, les oranges, les barriques de vin ; les bateliers, attentifs seulement à leur petit gain journalier, interrogent des yeux les passants, espérant le signe de quelque client ; — l'abattement et la tristesse des uns ne saurait empêcher les autres de travailler ; et, les douleurs, — même grandes — ne sauraient arrêter l'activité de ceux qui ne souffrent pas. Gagner d'abord le pain quotidien est autrement important pour qui a faim que de songer aux angoisses des mères qui sont là accourues dans l'espoir de voir leur fils peut-être enfin revenir, — et dans quel état !

La boule remonte au sémaphore : cette fois, est-ce bien le transatlantique ?...

Mais il est tard déjà : — les formalités, la visite sanitaire dureront jusqu'à la nuit ; — la foule demeure cependant, et ce n'est que lorsque l'obscurité s'est tout à fait épaissie que les quais redeviennent déserts.

Ce n'est pas du reste encore le transatlantique de Cuba : la foule l'ignore ; on le lui a laissé croire sans doute pour ne point redoubler son impatience ; il est toujours en mer, le transatlantique, retardé et retenu par la tempête ; il sème des cadavres le long de son sillage ; le dernier fut jeté tout près d'ici, en vue des côtes, en passant devant Tarragone.

Le lendemain matin enfin, *Les Andes* était ancré dans le port.

De nouveau, la foule accourt, plus nombreuse ; elle est là, sous la pluie battante, sous l'averse qui fouette ; elle attend, elle attend encore, car, à cause de la houle, le débarquement ne peut s'opérer.

A bord, des personnes charitables distribuent des chaussettes, des chemises, des chaussures, aux misérables rapatriés : l'un de ceux-ci expire en étendant le bras pour prendre un foulard qu'on lui présente. Ce transatlantique est français, et, la plupart des soldats, — plutôt que de manger des mets qui leur répugnaient parce qu'ils n'étaient point préparés à l'espagnole — ont préféré pendant quinze jours ne se nourrir que de pain sec.

La police fait évacuer le débarcadère, et la multitude refoulée, maintenue par un cordon de troupes, forme un carré noir. Au milieu, une tente-abri, et des groupes d'officiers, d'infirmiers, de sociétaires de la Croix-Rouge : — tout au bord du quai, des brancards, les uns découverts, les autres recouverts d'une toile cirée noire, qui leur donne l'apparence des cercueils sous le drap mortuaire. Une barque dépose à terre quelques officiers ; ils s'en vont et se perdent dans la foule qu'ils traversent ; l'un s'appuie au bras d'une dame ; un autre, moins heureux, a perdu, il y a trois jours, sa femme qui l'avait accompagné là-bas..... Puis, une première fournée de soldats ; ils sautent à terre allègrement, et, de loin, ils n'ont point l'air très malades. Ils entrent sous la tente de la Croix-Rouge, où on leur sert du bouillon et du vin ; ils sortent, laissant la place aux fournées qui suivent ; un grand remous agite la foule qui se précipite pour les voir.

Ah ! de près, ils ont l'air bien malades. Quelle sinistre laideur ! les traits flétris et les yeux ardents ou vitreux, — le corps brisé, sans maintien, sans allure, — la démarche abattue, sur les épaules, des couvertures noirâtres de lit de camp.

Oh, la souplesse de la jeunesse, la vivacité, les belles couleurs, les cheveux luisants et drus, plus rien de tout cela !

Il n'y a plus de vie sous cette peau jaunie, et ces yeux-là ne regardent plus, — regards hagards ou mornes.

Ils marchent à la queue leu-leu, hébétés, se frayant avec peine un étroit passage parmi le peuple qui endigue ce lugubre défilé, — peuple curieux, avide de reconnaître quelqu'un de ces visages méconnaissables.

Des remous se produisent encore ; car ces bandes cadavéreuses filtrent un peu de tous côtés, et l'on se presse pour les regarder : en voici que des omnibus emportent, entassés tant bien que mal ; leurs faces terreuses apparaissent à travers les vitres.

La foule est impassible : point de démonstrations extérieures ; ce n'est presque rien autre que de la simple curiosité ; les sentiments même douloureux s'émoussent à force d'être fréquents : depuis trois ans, on en a vu tant de ces moribonds ! Et puis, les Espagnols sont si calmes et se résignent si facilement aux infortunes !

J'entends même des semi-plaisanteries : « C'est autre chose que de jouer de la guitare », — allusion aux départs en musique, aux départs où l'on pinçait de la guitare en dansant sur le pont des navires *fandangos* et *cacuchas,* allusion pénible pour des oreilles françaises et dont personne ici ne s'émeut... On court, on se bouscule pour assister à la débandade de ces débris d'une armée de 250.000 hommes, dont les plus solides sont là, — pataugeant dans la crotte et les mares boueuses, courbant le dos sous l'averse, sous le poids d'un ciel bas, lourd et gris, crevant d'eau.

Arrêtés par la foule qui leur barre le chemin, ils piétinent le sol fangeux de leurs souliers troués ou de leurs alpargatas de toile. Sur la tête, ils ont des chapeaux de paille, dont les larges rebords sont piqués d'une cocarde espagnole déteinte et déchirée ; le soleil des tropiques n'est plus à redouter et les larges rebords de ces panamas sont autant de gouttières pour la pluie qui ruisselle...

Mais les nuées s'écartent ; et, un instant, — dans un trou bleu — le soleil d'Espagne resplendit, éclatant... Et ce soleil splendide évoque tout à coup des rêves de victoire...

Oh ! les jours de triomphe, les retours glorieux ! Fusées joyeuses des trompettes et des clairons, vibrations sonores des tambours et vibrations nerveuses des cerveaux qui tressaillent ! Avec quel noble plaisir on les acclame, ceux qui victorieux reviennent des

batailles ; car ils ont volontairement affronté la mort et lui ont échappé : or, les hommes les plus grossiers sentent d'instinct que les soldats dont c'est le métier d'affronter la mort font un métier d'une beauté suprême, parce que la mort est la chose que tous nous redoutons le plus ; les hommes les plus grossiers sentent encore que ceux qui ont fui le devoir, par crainte de la mort, sont ignominieux, pour attacher tant de prix à cette vie : car la vie ne répond aux invites, aux gentillesses, aux sourires cajolants, insatiablement à elle adressés, que par des déboires, des ennuis, des malheurs, des rebuffades toujours renouvelés, outrageusement cruels ; il y a des circonstances où l'homme doit se lasser de ses petits soins, de ses humiliations et de ses supplications envers cette intraitable..... Ainsi du moins l'ont pensé avec les généraux les intellectuels illustres, — ô Socrate !

Un petit tableau du musée de Versailles — du musée consacré aux gloires nationales — se ranime soudain en ma mémoire réjouie par ce soleil, irradiant inconsciemment ce lamentable spectacle ; je me souviens alors de cette armée d'Italie que le peintre peignit défilant autour de la Colonne ; en tête, des blessés avec des croix d'honneur sur la poitrine ; derrière, les bataillons rythmant le pas aux sons de la *Marseillaise :*

Le jour de gloire est arrivé...
Marchons, marchons...

Oh ! comme ils marchent, nos malheureux Espagnols, sous le ciel redevenu gris, la tête baissée, les pieds traînassants. Ils s'en vont titubant, poussés par le vent pêle-mêle avec les feuilles mortes que les rafales emportent, balayent, embourbent, tandis que les feuilles rigides des palmiers font en se heurtant un cliquetis d'os de squelettes ; on se demande si ce bruit n'est pas le bruit des tibias de tous ces hommes desséchés, plutôt que le froissement de ces palmes élégantes, emblème religieux d'enthousiasme et d'allégresse le jour des Rameaux.

De la cinquième barque, cent cinquante soldats sont enlevés, si anémiés, si exsangues qu'il faut les pousser pour qu'ils avancent : ils ont un brassard blanc.

Puis une barque garnie de soldats, plus malades encore ; ils ont un brassard bleu...

Une autre barque ; encore cent cinquante brassards bleus...

Les brassards rouges maintenant... huitième convoi.

Leur tête penche sur leur cou affaibli ; de chaque côté, un homme valide les soutient sous les bras.

Brassards rouges, bleus, blancs, — des agonisants se les sont arrachés en cachette, — et, dans un suprême effort, rassérénant leur visage, ils se sont faufilés parmi les moins malades, afin de fouler un peu plus tôt la terre d'Espagne...

Une neuvième barque.., il n'y a qu'une douzaine d'hommes dans celle-ci... on ne les voit pas, ils sont enfouis sous les toiles cirées noires — les toiles cirées semblables aux draps mortuaires — ils sont portés à l'hôpital sur les épaules de quatre hommes, comme les croquemorts portent les bières.

Tous ceux qui débarqueront seront ainsi transportés.

Cinq soldats meurent dans l'espace de 20 mètres qui sépare le quai de la tente-abri de la Croix-Rouge, comme s'ils avaient rassemblé toute leur volonté pour résister à la mort jusqu'à ce qu'ils aient du moins touché le sol de la Patrie... Mourir où l'on est né, où l'on a grandi, cela semble aux mourants une consolation. Serait-il conforme à une loi secrète de la nature de redevenir terre là où l'on est sorti de la terre, de rendre aux éléments ce que nous leur avons pris pour nous former, là même où nous le leur avons pris...

Un agonisant, montrant le poing à la statue de Christophe Colomb, lui crie : « C'est toi, marin maudit, qui es cause de tout cela. »

Un autre, se raidissant de rage impuissante, jette à l'eau son chapeau de paille, désormais superflu, « pour ne rien conserver, dit-il, de cet abominable pays où il a failli laisser ses os ».

Ah ! certes, l'Amérique, Christophe Colomb, les Colonies, tout cela doit confusément sembler bien étrange à certains de ces esprits simples, pour peu qu'ils y réfléchissent. Que leur importait, à eux, Cuba et les Philippines ? Pourquoi donc ont-ils souffert un martyre de trois ans ? Que voulait donc obtenir d'eux la Patrie, la Société ? Ils auraient vécu ici, tranquilles et heureux, de longues années, à scier du bois, à piler du mortier, à taper sur du fer ; et voilà qu'au lieu de ce paradis évanoui, il leur va falloir gémir une existence douloureuse en attendant la mort.

De ces défilés lamentables, il y en a presque tous les jours dans les divers ports de la Péninsule.

Les courriers des Philippines sont plus horribles encore ; car aux malades il faut joindre les blessés plus nombreux. Aux Phi-

lippines, on se battait du moins quelquefois, ce n'était point comme à Cuba, où l'ennemi fuyait toujours ; aux Philippines, on remportait des victoires, et, si l'on sacrifiait sa vie, ce n'était pas du moins sans faire preuve de courage. Les voici donc venir les blessés qui se traînent ou que l'on traîne; les uns sans bras, les autres sans jambes, ou sans mains, ou sans pieds. Voici un tout jeune homme qui a les cheveux blancs d'un vieillard. En voici un autre qui n'a plus qu'une jambe; il crie aux brancardiers :

— Plus vite, plus vite, qu'elle ne me voie pas.

Il est déjà hissé dans un omnibus, quand une femme rompant le cordon de police s'élance vers lui :

— Descends, que je t'embrasse, mon fils!

Et le malheureux qui n'avait plus qu'une jambe répond que le règlement s'y oppose.

— Descends, descends, mon fils, que je t'embrasse.

— Je ne puis, on m'a coupé la jambe.

Et l'omnibus s'éloigne, tandis que la pauvre femme tombe en une attaque de nerfs.

Sous la tente de la Croix-Rouge, un soldat expire en avalant une tasse de bouillon. Le capitaine-général encourage les moribonds d'une parole ou d'un geste amical, d'une caresse sur ces joues décharnées, pendant que les médecins font des injections hypodermiques et que les prêtres, revêtus des ornements rituels, administrent l'Extrême Onction parmi les prières silencieuses des colonels et des généraux à genoux.

La nuit arrive, la nuit qui apporte aux heureux plus de joie, plus de gaieté, plus de jouissances, — et aux malheureux un redoublement de souffrances, — la fièvre, les angoisses, les transes et les visions de la mort.

La nuit est tout à fait venue, humide et froide.

Sur les brancards, passent des corps immobiles.

On allume des torches dont les flammes rouges sifflantes font pâlir les lueurs des réverbères; sur l'eau, un bateau, amarré près du quai, illumine, de son réflecteur électrique, l'obscurité du port.

A la nuit close, à 6 heures, le débarquement était terminé ; la dernière barque était arrivée, remplie des cadavres des rapatriés décédés dans le transatlantique depuis tantôt.

Les torches furent éteintes ; et, sous la pluie qui faisait rage, la multitude se dispersa, pendant que la Mort implacable continuait

à sévir sur les lits de l'hôpital et sur les transatlantiques dont la procession funèbre sillonne en ce moment les deux Océans de la terre.

Que nous sommes donc ingénieux pour nous infliger des maux les uns aux autres ! Les maux dont la nature est une si prodigue dispensatrice ne suffisent pas à notre malheur : nous savons en attirer sur nos frères de volontaires, d'inédits, d'imprévus, jusque dans les lieux mêmes où la si ingrate nature semble oublier son triste rôle ; car est-il ailleurs un pays plus beau, plus charmant que les côtes méditerranéennes, plus propre à l'allégresse, au bonheur, plus hostile aux chagrins et moins en harmonie avec un désastre ! O le crépuscule d'hier qui criblait d'une pluie d'or les montagnes couleur de violettes !

Les Espagnols assistent sans émotion à ces hécatombes multipliées : les théâtres ne sont pas moins fréquentés ; Maria Guerrero, — retour de Paris — fait salle comble avec La Nina Boba ; les *Plazas* n'ont pas moins d'*Aficionados* quand Mazantini *torea;* et Barcelone, et Madrid, et Cadix et Séville ne changent rien à leurs élégances habituelles.

Le peuple d'ici comprend d'instinct que si horrible que soit la défaite, la résignation aux choses fatales est la seule attitude qui convienne. Tant d'impassibilité déconcerte les Français, comme si nous ignorions que les larmes qui gonflent les pauvres cœurs des hommes ne sont tout au plus bonnes — en face du cruel destin — qu'à faire grande pitié à la Raison.

Georges **LAINÉ**.

LA LÉGENDE DE GARD

LÉGENDE DES INDIENS HÛPA DE CALIFORNIE

Très différents, au moral et au physique, de leurs fiers cousins du « Far west » Sioux Cheyennes. . et quantité d'autres tribus encore, — les Indiens de Californie attirent et retiennent l'attention, par la douceur relative de leur caractère, l'attrait poétique de leurs légendes exquises, de leurs danses religieuses et des rites et cérémonies innombrables avec lesquelles ils honorent « The great One above » — « Grand Un au dessus ». Le charme étrange, plein de saveur pénétrante, qui se dégage de leurs contes de héros, de leurs histoires familières et de leurs traditions anciennes, se double de l'impression ineffaçable de les entendre narrer par un de ces vieux chefs de tribus, — débris pittoresque de quelque race disparue.

Au milieu des ruines imposantes qui racontent l'histoire de ces missions espagnoles de Saint-François, qui, pendant cinquante ans, évangélisèrent les Indiens de la Haute-Californie ; sous cet admirable ciel toujours bleu, parcourant les arcades en ruines de ces cloîtres où l'ombre de Junipero Serra, — le moine au caractère énergique, — que la trad tion revêt d'une auréole de sainteté qui semble rayonner encore, — les sensations tiennent du rêve, et la réalité présente s'absorbe dans les visions du passé.

Parmi les légendes de ces Indiens de Californie, dont l'imagination ardente, née aux feux de leur brûlant soleil, se tempère ci et là, du mysticisme de leurs grandes forêts, — il en est une de la tribu des Hûpa qui rappelle d'une manière frappante notre Noël chrétien, — ou mieux encore, la présence du Christ sur la terre.

La légende de Gard est cependant essentiellement aborigène et païenne. Je vais essayer en la retraçant de lui conserver toute la saveur de sa couleur locale.

Beaucoup de neiges passées, Uka-Su-Ka perdit son fils nouveau-né qui s'appelait « Gard ». Quand il fut mort, elle l'enterra au bord d'un petit ruisseau dont l'eau gazouillait sur les cailloux. Elle pensait que le murmure de l'eau plairait à « l'esprit » de son enfant. Chaque jour elle quittait la « lodge » où elle vivait avec son autre fils, Oan-Kai-Tu-Peh, et elle allait pleurer sur le petit tombeau.

Un jour elle le trouva tout couvert de fleurs merveilleuses. De fleurs, comme elle n'en avait jamais vues. Elles brillaient comme des diamants, et du calice de chacune d'elles, Uka-Su-Ka, vit bientôt sortir un « humming bird » (1), et tous chantaient mélodieusement.

Ils chantaient dans la langue des Hûpa, et ils lui disaient des choses qu'elle comprenait et qui mettaient de la joie dans son cœur.

Mais un soir Oan-Kai-Tu-Peh ne vit point revenir sa mère. Il alla au tombeau de son frère pour la chercher; mais elle n'y était pas, et la fosse de Gard était vide ! Longtemps, longtemps, Oan-Kai-Tu-Peh chercha sa mère, et le corps de son frère ; mais il ne trouva rien. Alors ses yeux devinrent une fontaine de larmes, et il perdit ses forces. Son cœur se mourut en lui ; ses membres lui refusèrent assistance. Beaucoup de neiges passèrent encore, et comme il sentait qu'il allait quitter la terre, ses forces lui revinrent tout à coup. Il assembla ses amis, — des jeunes gens de la tribu, — et il leur dit : « Sûrement, une bête sauvage a dévoré ma mère et pris le corps de mon frère ; car aucun homme n'aurait voulu faire du mal à une femme si « douce, » et au petit dans la terre. Voulez-vous venir les chercher avec moi ? »

Tous ses camarades dirent : « Oui », mais l'un ajouta : « Je veux parler », et il dit ; « J'ai entendu qu'il y a près du « Klamath river » un jeune Hûpa qui prêche le bien aux hommes. Aussi loin que les aigles peuvent voler, sa renommée s'étend et il est connu pour son amour de la paix. Il aime le chemin de l'honnêteté et son cœur est clair comme le cristal. Allons à lui, et il nous dira les sentiers qu'il faut suivre pour retrouver ta mère et ton frère ».

Longtemps, longtemps, Oan-Kai-Tu-Peh, et ses compagnons marchèrent tristement dans la forêt profonde, à la recherche du jeune Hûpa qui leur disait ou était Uka-Su-Ka et son enfant mort.

(1) Oiseau-mouche.

Jour après jour, ils montèrent et descendirent des montagnes car le « Klamath river » était bien loin ! Ils traversèrent des taillis impénétrables et s'enfoncèrent dans les ravins lugubres. Ils écoutèrent avec une respiration oppressée les bruits mystérieux que fait le vent dans les grands arbres, croyant que c'était des voix humaines. Mais ils virent qu'ils se trompaient. Ils crièrent pour qu'on leur répondit ; mais seul, l'écho lointain et solitaire renvoya leurs paroles faibles et brisées, à travers la distance !

Alors les compagnons de Oan-Kai-Tu-Peh, croyant s'être égarés, l'abandonnèrent un par un. Lui, resta seul, avec son amour de fils et de frère, pour le soutenir dans sa recherche.

Parfois il criait : Oh ! mère, oh ! frère, où êtes-vous, tous les deux ? Si vous êtes partis pour la terre des « Esprits », alors dites-moi un seul mot ! Que je reconnaisse votre voix, à travers la voix du vent, le murmure de l'eau ou le chant de l'oiseau, — et je serai content ! »

Alors il erra de nouveau à travers les montagnes, les forêts e les plaines, avec un cœur mort dans sa poitrine !

Un soir obscur, il tomba anéanti au pied d'un arbre, et il pria le « Grand Un au dessus » de mettre fin à ses peines. Il ferma les yeux pour ne plus voir la terre, et ses lèvres demeurèrent closes pour ne plus laisser sortir les plaintes. Soudainement, il entendit une musique délicieuse et, ouvrant les yeux, il se vit entouré de milliers de « humming birds » (1) qui chantaient. Une grande lumière l'enveloppa, qui semblait descendre des nuages ; et quand, tout ébloui, il put distinguer quelque chose, il vit devant lui sa mère accompagnée d'un jeune Hûpa. Uka-Su-Ka lui tendait les bras ; mais elle était si pâle et si diaphane que le cœur filial de Oan-Kai-Tu-Peh demeura glacé de crainte devant l'apparition.

Alors le jeune Hûpa s'avança vers lui, et très doucement lui dit : « Ecoute ! Je suis ton frère « Gard » qui est mort lorsqu'il était enfant, et ma mère Uka-Su-Ka est venue me rejoindre, peu de temps après, dans la terre des « Ames ».

Ne sois pas dans la tristesse, mon frère, car elle et moi, nous avons contemplé le « Grand Un au dessus », et, à présent, il m'envoie encore sur la terre pour apporter un message à notre tribu des Hûpa. Après quoi, je remonterai à la « terre des Esprits », avec notre mère.

(1) Oiseaux-mouches.

Ne suis pas le sentier de la tristesse, mais quand nous aurons disparu, retourne à la « lodge » où nous avons tous habité autrefois ; et quand la nuit mettra son ombre sur la grande forêt, lève tes yeux vers les nuages. Tu apercevras une étoile brillante, et la joie viendra dans ton cœur, parce que tu sauras que notre mère te regarde. Tu diras aux Hûpa ce que le grand « Un au dessus » m'a chargé de leur dire.

Ecoute et retiens mes paroles. Par son ordre, j'ai enseigné, loin d'ici, chez les tribus éparses de nos frères Indiens, la beauté de la douceur. Je leur ai dit d'aimer la paix et d'éviter de verser le sang. Dis à nos frères Hûpa de faire ainsi : laissez vos cœurs être un cœur et vous prospérerez grandement Les forêts vous donneront en abondance le gibier, les noix et les glands. Le rouge saumon remontera vos rivières. Vous aurez la joie dans vos «wignams» et vos enfants s'ébattront sur nos plaines, comme de jeunes lapins sur l'herbe « bleue ».

Vivez en paix avec les tribus voisines et chassez de vos cœurs les idées de vengeance. « Lavez » vos cœurs, et que vos flèches ne soient plus rouges du sang de vos frères. Quand vous n'aurez plus «soif» de l'âme de votre ennemi, et que la haine, ainsi qu'un « rattle snake » (1), ne mordra plus dans vos cœurs ; et que la vengeance ne brillera plus dans vos yeux, — alors le « Grand Un au-dessus » vous commande par ma voix d'observer la « grande danse de paix ». Quand vous l'observerez, vous reconnaîtrez, par un signe, si vos cœurs sont clairs comme l'eau du torrent. Il y aura près de vous une fumée qui montera en spirales vers les nuages. Mais, si dans quelque recoin de vos cœurs, une place n'a pas été « lavée », et si vous cachez dans votre pensée secrète un désir de vengeance, comme le « Coyote » (2) cache sa proie sous les feuilles — ce serait vous moquer du « Grand Un au-dessus » que d'observer la danse de paix Et vous ne verrez pas alors la fumée ascendante. — Que les Hûpa n'oublient pas ces paroles »

Alors « Gard », ayant cessé de parler, disparut peu à peu avec sa mère, enveloppés d'un nuage sur lequel Oan-Kai-Tu-Peh les vit monter à la terre des « Esprits »

Aujourd'hui encore, la croyance des tributs de Hûpa qui vivent sur le « Trinity river » est telle, dans cette légende, que, pendant

(1) Loup de prairies.

(2) Serpent à sonnettes.

vingt ans, ils se sont abstenus de célébrer la danse de Paix, parce qu'ils étaient plus ou moins en guerre, soit avec les blancs, soit avec les tribus voisines. Dans le printemps de 1871, les vieux chefs ont fait revivre cette danse — les Hûpa étant alors dans une paix profonde — et en ont enseigné les rites aux jeunes, qui les ignoraient.

En voici la description :

Les Hûpa construisent d'abord une rangée de palissades en demi-cercle et en dedans de laquelle les représentants de la danse se tiennent avant de commencer. Ces danseurs sont deux jeunes filles qui paraissent remplir le rôle de prêtresses, et environ vingt-cinq hommes, tous parés de leurs plus beaux ornements, qui consistent, pour les jeunes filles, en une sorte de pélerine de fourrure avec colliers de petites coquilles reluisantes à leur cou et d'autres suspendues de plusieurs façons à leurs épaules. Les hommes sont revêtus d'une sorte de tunique en peau de cerf. Une large couronne ou plutôt bande de la même peau, piquée de petits « scalps » rouges de « Woodpeckers, » — sorte de « pivert, » — de la valeur de plusieurs dollars, — entoure leurs têtes.

Un grand feu est allumé sur la terre, au centre du demi-cercle ; les hommes et les deux jeunes filles prennent alors leurs places, entourés par plusieurs centaines de spectateurs des tribus invitées. Un chant très lent et solennel est entonné par les danseurs, dans le ton sauvage et monotone particulier aux Indiens.

Cette « danse » de paix n'est pas, à proprement parler, une « danse », mais ressemble plutôt aux manœuvres étranges des derviches « hurleurs » en Turquie. — Ils projettent leurs bras en avant et les brandissent en l'air ; ils balancent leurs corps en avant et en arrière et soudainement s'assoient à terre en se ramassant sur eux-mêmes, puis avec promptitude se relèvent de nouveau.

A un certain moment de la cérémonie, tous les hommes se dépouillent de leurs vêtements devant l'assistance, sans paraître ressentir aucune honte d'un tel acte.

Les jeunes indiennes, malgré ceci, se conduisent modestement, ne voyant sans doute dans ce fait que l'observance stricte des rites de la danse sacrée.

Les chants continuent avec une solennelle monotonie, alternant avec de courts intervalles de profond silence.

Peu à peu les hommes multiplient de rapides génuflexions et augmentent la force de leur étrange chant. Ils arrivent bientôt à

une sorte de frénésie fanatique égalant celle des derviches dont je viens de parler, et quoique restant sur place, leur respiration devient haletante.

Ces exercices continuent pendant plusieurs heures et sont renouvelés, chaque jour, jusqu'à ce que les Hûpa soient certains de la faveur du « Grand Un au-dessus » en voyant « Gard » s'élever de terre sous forme d'une spirale de fumée.

Cette danse de Paix est, en général, représentée sur la « Réservation Indienne » ; mais un des vieillards de la tribu stationne sur une hauteur environnante, le lieu où « Gard » est apparu à son frère ; et c'est là qu'il veille et attend que la fumée s'élève.

Les jours et les semaines se passent souvent sans que le pauvre homme, dans sa veille sacrée, aperçoive autre chose que « le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie » ; mais sa conscience n'en est pas ébranlée ! Au besoin, elle est soutenue par les sauvages, vibrantes ou lugubres incantations, qui arrivent à lui de la vallée en bas ; mais généralement la fumée ne s'élève pas avant que plusieurs semaines ne se soient écoulées.

Comment le miracle arrive ? Personne ne le sait que ceux qui, probablement, le font. Mais quand les Hûpa aperçoivent la bienheureuse spirale, leur joie ne connaît plus de bornes.

Malgré leur épuisement, ils allument les bâtons résineux, dont ils font des torches, et bientôt, en les brandissant en l'air, tournent en cercle, avec une rapidité vertigineuse. Il m'a été donné d'assister un soir, dans la haute Californie, à cette ronde fantastique — sorte de rêve étrange en pleine réalité ! C'était non loin de l'ancienne mission de San Juan Capistrano. Les montagnes formaient à l'horizon comme une haute bande noire, sur laquelle se détachaient de grandes lueurs rouges qui, sautillant sur les ruines des vieux cloîtres de la plaine, venaient mourir dans les eaux calmes de la mer. — Et là, tantôt enveloppés d'ombre et tantôt de lumière, des hommes presque nus passaient et repassaient, tournoyant sans cesse.

La résine brûlante coulait sur leurs épaules, léchées par les flammes des torches, mais ils semblaient insensibles à la douleur.

Parfois rampants, parfois relevés, hurlants, confondus en masse incandescente, haletants et ivres de la rotation insensée, ils étaient comme l'évocation d'un monde inconnu, ayant sa grandeur sauvage dans le prosaïsme du Nouveau !

Mathilde SHAW.

L'ENSEIGNEMENT DU STYLE[1]

(Suite)

II – L'ORIGINALITÉ DU STYLE

Il faut s'interdire de même les épithètes toutes faites, les épithètes obligatoires, dont on croit indispensablement devoir accompagner certains mots.

EXEMPLES D'ÉPITHÈTES CLICHÉES ET INSIGNIFIANTES

L'ironie amère.
Larmes amères, etc.
Eclair farouche.
Expédient favorable.
Horreur indicible.
Un regard froid et sévère.
Une délicieuse rêverie.
Une sourde rumeur.
Figure fraiche et vermeille.
Magnifiques ombrages. (En quoi ?)
Une douce extase.
Une répulsion instinctive. (Elle est toujours instinctive).
Un ennemi implacable, acharné. (Toujours !)
Une émotion contenue.
Une tristesse grave. (Serait-ce une tristesse joyeuse ?)
Impatience fiévreuse.
Bouche bien arquée.
Front fuyant.
Douceur singulière. (En quoi ?)
Charme pénétrant.
Colère implacable.
Irrésistible entrainement.
Douceur affectueuse, bonté vraie (2).
Fierté légitime.
Excessive réserve.
Chaleur bienfaisante.
Odieux contrastes.
Les joies inespérées.
Malaise intolérable.
Esprit pénétrant.
Activité dévorante.
Progrès effrayants.
Chevelure abondante.
Impérieuses exigences.
Perversité précoce.
Rage féroce.
Souvenir odieux.
Désespoir suprême.
Singulier mélange.
Délicatesse native, etc.

On ne saisira peut-être pas au premier abord l'importance qu'il y a à s'interdire l'emploi de pareilles locutions. Mais ouvrez un livre ordinaire ; vous constaterez qu'il est écrit dans ce style ; et

(1) Ces deux articles sont extraits du livre de M. Antoine Albalat intitulé : *L'art d'écrire enseigné en vingt leçons*, que l'éditeur Armand Colin met en vente le 14 courant.

(2) Qu'est-ce qu'une douceur qui ne serait pas affectueuse et une bonté qui ne serait pas vraie ?

que c'est pour cela, rien que pour cela, qu'il ne frappe pas et qu'on l'oublie dès qu'on l'a lu.

On peut se permettre ces locutions et on les trouve chez les meilleurs écrivains ; mais c'est la *continuité* qui crée la *banalité* et le caractère incolore d'un style.

Si on se les permet une fois, on se les permettra deux fois, trois fois ; et, entraîné sur la pente, on se laissera aller ; car il est plus facile d'écrire avec le style de tout le monde que d'avoir un style personnel.

C'est ce que le P. Bouhours appelait le « parler par phrases » comme celles-ci qu'il cite :

Introduire le désordre dans...
Jeter un brandon de discorde.
Répandre un jour lumineux sur...
Entendre la voix de l'honneur.
Sortir du souvenir... (VOITURE).
Tomber dans la sévérité de la justice... (PORT-ROYAL).
Etre assujetti au trouble des passions... (PORT-ROYAL).
L'hydre de l'anarchie...

Phrases embarrassées et ridicules qu'on emploie faute de trouver le mot propre et qui conduisent aux expressions purement grotesques, telles que :

Le sein de l'académie, le sein de l'Assemblée...
Les questions *brûlantes* qui reviennent *sur l'eau*...
Les désordres qui dévorent l'Eglise...
Assiégée d'un déluge d'hérésies...
Discours arrosé de ferventes prières...
L'horizon politique...
Le soleil du progrès...
Le champ des conjectures...
Le terrain des hypothèses...
L'arsenal des lois...
Le courant de l'opinion...
L'aurore de nos libertés...

Boileau, dans sa seconde satire, s'est moqué agréablement de ce ce style obligatoire et de l'habitude qu'on a de réunir certains mots :

Si je louais Philis *en miracles féconde*,
Je trouverais bientôt *à nulle autre seconde;*
Si je voulais vanter *un objet non pareil*,
Je mettrais à l'instant *plus beau que le soleil.*

Voici un exemple de ce que nous donnerait le style banal, dont nous avons détaillé quelques locutions. Nous allons tâcher d'écrire une page, en nous servant uniquement des expressions que nous avons signalées.

Sans s'attarder *à verser des larmes*, *en proie* à une *résolution subite* et voulant *raisonner froidement*, le comte se jura de ne plus retourner chez son ami, contre qui on venait de *porter une si terrible accusation.* Il comprit qu'il serait obligé de *se faire violence* pour *perdre l'habitude*

de cette maison. « Aurai-je ce courage? » Cette hésitation seule *traduisait sa pensée.* En consultant la *dignité de son caractère*, à force *de s'interroger avec anxiété*, lui qui n'avait jusqu'alors *obéi qu'à sa fantaisie*, il ne *tarda pas à découvrir* la clef de cette nature exceptionnelle, pour laquelle il *avait conçu d'ores et déjà* une si *vive admiration.* Après s'être *étendu avec complaisance sur* ces douloureuses pensées, qui s'*étaient succédé* dans son esprit, sûr de vaincre *l'attraction mystérieuse* qui le *ramenait invinciblement* chez cet homme, il se *retrouva subitement* son *ennemi implacable* et *prit la décision* formelle de se rendre chez la marquise pour *lui dévoiler l'état de son âme* et lui *peindre son intolérable souffrance.* Là, *enveloppé d'une plus douce atmosphère*, après *avoir subi* la *désastreuse impression* de cette lutte, il sentirait le *charme inespéré que dégageait* cette adorable femme, vers qui *le ramenait* toujours un *invincible attrait* et dont il *subissait* malgré lui *l'ascendant*, etc., etc.

Si l'on veut dresser un long catalogue des expressions banales qui constituent le style tout fait, on n'a qu'à ouvrir notre « immortel chansonnier Béranger ». C'est dans ce style qu'il a écrit beaucoup de ses chansons.

Qu'il va lentement, le navire
A qui j'ai *confié mon sort!*
Au rivage où *mon cœur aspire*
Qu'il est lent à *trouver un port!*

. . . .

Respectez mon indépendance,
Esclaves de la vanité,
C'est à *l'ombre de l'indigence*
Que j'ai trouvé la liberté.

. . . .

Pour *effacer* des coursiers du barbare
Les *pas empreints* dans tes *champs profanés*,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois *ces champs couronnés.*
D'un vol fameux *prompts à venger l'offense*,
Vois les beaux arts, *consolant leurs autels*,
Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfants de la France!

Etc., etc.

(BÉRANGER, *Les Enfants de la France.*)

L'originalité est donc la condition primordiale, essentielle du style. Pour l'atteindre, il faut absolument éviter le style banal, et bien savoir ce que c'est qu'un style banal.

Nous venons de montrer en quoi il consiste. D'abord dans le « parler par phrases », dans les expressions toutes faites... *qu'on peut remplacer par l'expression juste.* Avec de pareils défauts, on aura beau mettre de l'élégance, de la correction, de la pureté, on n'aura qu'un style fade, lâche, factice, neutre, inexpressif et sans relief.

Ce vice en amène un autre, non moins dangereux : c'est la périphrase, qui est une circonlocution, un circuit de paroles, pour dire longuement une chose qui pourrait être dite brièvement.

Nous avons un peu perdu, dans notre façon d'écrire actuelle, cette manie de la périphrase, qui sévissait aux XVIIe et XVIIIe siècles et qui a rendu célèbres les Saint-Lambert et les Delille. La connaissance de Shakespeare et surtout la révolution romantique inaugurée par Victor Hugo, ont à peu près débarrassé notre littérature de l'obligation qu'elle se créait de ne pas appeler les choses par leur nom. On hésitait à traduire *Othello* sur la scène, de peur d'employer le mot *mouchoir*, et Alfred de Vigny eut à se repentir de l'avoir risqué malgré Ducis.

Jean Aicard seul a osé écrire une bonne traduction d'*Othello*.

Aujourd'hui le terrain est déblayé, le mot propre triomphe, bien que l'emploi de la périphrase, en certains cas, soit légitime et fort littéraire. C'est l'excès, comme toujours, qu'on doit éviter, à moins que la pensée n'y gagne en intention, en esprit ou en couleur. Affaire de tact. S'il avait observé cette prudence, Racine n'aurait pas commis des vers comme ceux-ci :

> Cependant, *sur le dos de la plaine liquide*,
> S'élève *à gros bouillons une montagne humide.*

Une montagne humide qui s'élève à gros bouillons sur le dos d'une plaine liquide, c'est de l'amphigouri.

Il y a des pensées peu importantes qui ne méritent vraiment pas l'honneur et la solennité d'une périphrase.

> Lève-toi, Laodice, et va mettre de l'huile dans ta lampe.

serait peut-être un peu brusque et prosaïque en vers ; mais c'est vraiment trop que de dire avec Ponsard :

> Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
> L'huile qui doit brûler à ta lampe nocturne.

Pour nommer le ver à soie, Lebrun emploie cette périphrase ridicule :

Je me plais à nourrir encore
L'amant des feuilles de Thisbé.

et il désigne ainsi le fromage et la porcelaine :

Vanves, qu'habite Galathée,
Sait du lait d'Io, d'Amalthée,
Epaissir les flots écumeux;
Et Sèvres d'une main agile
Vous pétrit l'albâtre fragile
Où Moka nous verse ses feux.

Casimir Delavigne, parlant d'un fiacre, a dit :

Durement cahoté
Sur les nobles coussins d'un char numéroté.

Et un autre classique, pour exprimer que le roi vient :

Ce grand roi roule ici ses pas impérieux.

Buffon avait raison de dire : « Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse ; rien ne dégrade plus l'écrivain. On le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde dit. »

Voici, par contre, une superbe périphrase de Bossuet pour désigner le confessionnal ; « Ces tribunaux qui justifient ceux qui s'accusent ».

Il faut donc, dès le début, éviter l'expression et la périphrase banales. La première originalité à avoir, c'est d'écrire avec le mot naturel, avec le mot propre, le mot simple et exact. Ce mot sera peut-être plus connu, plus employé encore qu'une locution faussement élégante, mais il ne sera pas remplaçable, on ne peut pas se passer de lui, et c'est l'emploi de ce mot propre, quel qu'il soit, qui fait la netteté, la correction, l'éclat du style et son énergie. Certains styles, comme ceux de La Bruyère, La Rochefoucauld, Fénelon, Montesquieu, doivent tout leur lustre à ce grand mérite.

On n'atteint l'originalité que par le mot naturel ou l'expression créée. Les deux ne font qu'un chez les grands écrivains ; l'expression créée est chez eux toujours naturelle, parce qu'elle est le mot

qu'il fallait trouver pour caractériser une nuance nouvelle, un rapport inédit, une pensée neuve.

Il faut les deux pour être parfait. L'inimitable La Fontaine lui-même est un créateur de style incomparable.

La simplicité seule est souvent sans couleur et risque d'être pâle ; témoin *Télémaque*, si uniforme de ton, sans relief, quoique bien écrit (1).

Avoir la simplicité et le relief, voilà l'idéal. Nous parlerons du relief plus tard.

Le naturel et la simplicité sont la vraie énergie.

« *Il est un art*, dit Cicéron, *de paraître sans art*. Comme il y a des femmes à qui il sied bien de n'être point parées, l'élocution simple nous plaît, même sans ornements. C'est une beauté négligée, qui a ses grâces, d'autant plus touchantes qu'elle n'y songe pas... Ce genre n'admet ni la parure ni l'éclat ; c'est un repas sans magnificence, mais où le bon goût règne avec l'économie ; le bon goût, c'est le choix ».

Le don d'écrire *naturel* n'est pas une aptitude inconsciente. Le naturel s'acquiert. C'est presque toujours par le travail qu'on l'obtient. On peut même dire que le *naturel* est le résultat de *l'effort*. La Fontaine, par exemple, n'a atteint l'inimitable naturel de son style que par un labeur obstiné. Il raturait sans cesse et refaisait jusqu'à dix ou douze fois la même fable. On peut s'en convaincre comme l'a fait Taine, en lisant ses manuscrits, qui sont à la Bibliothèque nationale. Condillac a donc raison de dire que « le naturel consiste dans la facilité qu'on a de faire une chose, lorsque, après s'être étudié pour y réussir, on y réussit enfin sans s'y étudier davantage. C'est *l'art tourné en habitude* ».

L'illusion que donne le naturel, c'est que cela a été écrit sans peine. On dirait que ce n'est pas cherché et il semble que chacun en eût pu écrire autant. Or, c'est le rebours qui arrive.

On imagine pouvoir écrire comme La Bruyère, Pascal ou La Fontaine. Quand on s'y met, neuf fois sur dix, ce que l'on trouve, c'est le style tout fait, le style banal que nous signalons. Pourquoi ? Parce que c'est ce style qu'on a le plus lu ; parce qu'on l'a dans la tête ; parce qu'on n'a pas l'instinct ou l'art de s'en débar-

(1) *Télémaque* est un livre négativement bien écrit, remarquable par les défauts qu'il n'a pas, plutôt que par les qualités qu'il possède. Il a l'élégance sans éclat, la netteté sans relief, la correction sans couleur, la facilité qui n'est pas originale, la clarté qui ne brille pas, etc.

rasser : parce qu'on ne sait pas, comme dit Pascal, que « l'éloquence se passe de l'éloquence » et que le meilleur style, selon Montaigne, va au fond de l'idée, est presque « parlé, voire soldatesque ». On *cherche trop à écrire.* Il faut bien chercher, en effet, mais il faut chercher à ne pas écrire.

Comment faire pour éviter le style élégamment banal et atteindre le relief ? Nous indiquerons les procédés au chapitre de la composition.

Il faut, en tout cas, trouver autre chose, écrire autre chose, voir l'idée autrement, prendre un autre ton. Ce n'est pas si difficile, une fois l'angle adopté et lorsqu'on est entré dans une certaine tournure d'esprit.

Prenons, par exemple, ces ligne de George Sand :

Il y avait sur sa figure *d'un jaune brun*, dans sa *prunelle noire et ardente*, dans sa bouche *froide et dédaigneuse*, dans son *attitude impassible,* et jusque dans le *mouvement absolu* de sa main *longue et maigre*, ornée de diamants, une expression de *fierté arrogante* et de *rigueur inflexible* que je n'avais jamais rencontrée.

(G. Sand, *La dernière Aldini*).

Relisez ce morceau. Vous remarquerez un insupportable balancement d'épithètes incolores ; chaque mot a son adjectif qui pend à côté : « figure jaune brun, prunelle noire ardente, attitude impassible, mouvement absolu, main longue et maigre, fierté arrogante, rigueur inflexible... »

C'est intolérable. D'abord : figure *brune* suffisait ; *jaune* est une nuance qui se perd en route ; *prunelle ardente* suffirait aussi ; *impassibilité* pourrait remplacer *attitude impassible ; le mouvement absolu* (?) de sa main veut dire probablement le geste *autoritaire.* Son *arrogance* simplement remplacera *l'expression de fierté arrogante* (car c'est la même chose) et *rigueur inflexible* est d'un accouplement trop usé.

Essayons de refaire :

Il y avait dans sa figure brune, dans son ardente prunelle, dans le dédain de sa bouche, dans son impassibilité et jusque dans le geste autoritaire de sa main maigre, une arrogance inflexible que je n'avais jamais rencontrée.

Même ainsi, ce ne sera pas trop bon, car cela revient à dire : « Il y avait de l'arrogance dans son dédain et de la rigueur dans

son impassibilité », ce qui n'est pas fort et ne veut rien dire du tout.

On voit à peu près, aussi bien que nous pouvons le donner dans un aperçu préliminaire, comment on doit procéder pour chasser la banalité du style et lui donner l'originalité inséparable du vrai don d'écrire.

Lamennais écrit quelque part cette phrase qui contient à elle seule toute la leçon que nous voulons donner :

Les *pasteurs effrayés se dispersent...*

L'auteur a cru bien écrire en employant ces mots généraux et inexpressifs. Les gens habitués au style tout fait s'en contenteront et diront que mettre à la place ?

Ce qu'il fallait mettre ? Mais les mots vrais, tout simplement, ceux que M. de Heredia emploie dans un cas semblable :

Le pâtre épouvanté qui s'enfuit vers Tyrinthe.
(Les Trophées.)

S'enfuir est plus fort que *dispersent ; épouvantés* est plus en relief qu'*effrayés* ; et pâtre est le mot propre, bien mieux que *pasteur*, (pasteur d'hommes, pasteur évangélique, etc.). On eût pu mettre encore :

Les pâtres s'enfuient de terreur (1).

L'originalité est donc, répétons-le, la première qualité du style. C'est par elle qu'on s'écarte de ce qui a été dit, qu'on évite les périphrases et les expressions toutes faites ; c'est par elle qu'on trouve la force et la vie.

L'originalité est un effort incessant. Elle consiste à dire mieux, à dire énergiquement, à chercher le mot propre, à trouver l'image neuve. Si vous avez cette qualité, écririez-vous à la diable comme Saint-Simon, vous serez écrivain, en dépit des cours de littérature, de la grammaire et de l'orthographe.

(1) Ce qui ne veut pas dire que le mot *pasteur* ne puisse être beau ; il peut, en d'autres cas, devenir nécessaire; de même les mots *effrayés* et *dispersent*. Les expressions ne sont que des valeurs. Ne l'oublions jamais.

LA CONCISION DU STYLE

La seconde qualité essentielle d'un bon style, c'est la *concision,* c'est-à-dire *l'art de renfermer une pensée dans le moins de mots possibles.*

Une grande cause de faiblesse littéraire, ce qui ôte à un style sa force, ce qui le rend sans effet, c'est la diffusion. On n'est jamais captivé par des phrases où il y a trop de mots. « La netteté, a dit un critique, est le vernis des maîtres » ; or la netteté est l'éclat que donne la concision. Elle ne consiste pas dans les phrases courtes plutôt que dans les phrases longues. Chacun a sa mesure ; le moule importe peu, menue phrase hachée des portraits de La Bruyère, ou belle période des discours de Bossuet.

La concision, c'est l'art de se ramasser, de faire sortir l'idée, de condenser les éléments d'une phrase dans une forme de plus en plus serrée. C'est la haine du style lâche. L'éloquence n'est pas dans la *quantité* des choses dites, mais dans leur *intensité.*

Le manque de concision est le défaut général de ceux qui commencent à écrire et qui ne se surveillent pas. Les trois quarts des auteurs se contentent d'une forme qu'ils croient définitive et qu'on refait soi-même à la lecture.

La concision est donc une affaire de travail. Il faut nettoyer son style, le vanner, le cribler, le passer au tamis, lui ôter la paille, le clarifier, le pétrir, le durcir, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de copeaux au bois, jusqu'à ce que la fonte soit sans bavure, et qu'on ait rejeté toutes les scories du métal. Lisez Pascal, La Bruyère, Montesquieu ; on ne peut ôter un mot à leurs phrases. Jusqu'à ce que vous arriviez à cet état figé, solide, indestructible, votre style ne sera pas à point. En un mot, il ne faut pas qu'on puisse dire d'une manière plus concise les choses que vous avez dites.

C'est ce que Flaubert exprimait par ce mot : « La prose n'est jamais finie ». Ajoutons qu'elle ne *peut pas* être finie. Là où vous vous arrêtez, vous qui êtes Chateaubriand ou La Bruyère, un autre peut se présenter, un autre génie, plus grand que vous, qui verra plus loin que vous, et qui réalisera une forme plus parfaite. Nos grands écrivains représentent l'expression la plus haute de l'art d'écrire ; mais cette expression n'est pas la dernière ; il aurait pu en exister une plus élevée.

On emploie trop de mots, parce qu'on est embarrassé pour exprimer son idée ; on rôde autour ; et quand tous ces mots sont écrits, ils deviennent malheureusement inséparables de l'idée ; on ne peut plus voir la pensée qu'avec ses filaments ; il faudrait brutalement dégager ce qu'on veut dire, et secouer la terre qui adhère aux racines de la plante.

Certains styles manquent d'éloquence à cause de ce malheureux défaut de diffusion. Les mêmes choses seraient saisissantes, si elles étaient ramassées. Le lecteur ordinaire ne peut dire pourquoi il n'a pas d'attrait à lire ces pages. L'homme de métier voit ce qu'il y faudrait, ou plutôt ce qu'il y a de trop.

La même pensée devient faible ou forte, selon le resserrement qu'on lui donne.

Je serai lâche et diffus si je dis : « Les femmes n'ont pas de limites dans leurs sentiments ; parfois elles valent mieux, d'autres fois moins que les hommes ».

Mais je deviendrai saisissant si je dis, avec La Bruyère : « Les femmes sont extrêmes ; elles sont meilleures ou pires que les hommes ».

Je ne frapperai personne si je dis : « Les pensées élevées, celles qui ennoblissent et exaltent l'homme, ont leur origine et leur source au fond de votre cœur ». Mais la concision rendra l'idée superbe si je dis, avec le Moraliste : « les grandes pensées viennent du cœur ».

Un style éparpillé et sans fermeté se supporte un instant, mais bientôt fatigue. On peut mettre dans son style autant d'incidentes qu'on voudra, l'orner, l'embellir, le découper en petites périodes, le canaliser aussi longuement qu'on le jugera nécessaire. Il pourra tout de même avoir de la concision dans chaque détail.

Ce qu'il faut éviter, c'est le superflu, l'encombrement, le verbiage, le surcroît des idées secondaires qui n'ajoutent rien à l'idée maîtresse et qui ne font que l'affaiblir.

Ainsi, dans cette phrase : « On ne peut voir de pareils malheurs chez autrui sans éprouver un sentiment de *pitié, de crainte, d'appréhension* sur soi-même, qui vous fait mieux savourer la *joie* et la *satisfaction* d'en être exempt », le mot *appréhension* n'ajoute rien à l'idée de *crainte*, et le mot *satisfaction* est trop faible après le mot *joie*.

De même dans cette phrase de Fléchier :

Je plains en cette chaire un *sage et vertueux* capitaine, dont les

intentions étaient pures et dont la vertu semblait mériter une vie *plus longue et plus étendue.*

(Oraison funèbre de Turenne).

Ce surcroît d'épithètes est indigne d'un écrivain. Quand on a dit qu'une vie est plus *longue*, il est inutile d'ajouter qu'elle est plus *étendue*.

C'est par la concision, répétons-le, qu'on atteint la *clarté*, la *sobriété*, la *propriété*, la *correction*, la *brièveté*, la *pureté*, qualités qu'on a tort de vouloir démontrer séparément. Elles sont contenues dans la concision, comme nous avons vu que le relief, la force, l'expression, l'énergie, le naturel, la richesse, la netteté sont contenues dans l'originalité du style.

Ceux qui s'exercent à écrire constateront combien cet engendrement est logique.

Il faut observer la concision non seulement dans les mots, en réduisant leur nombre au minimum, mais dans le tour des phrases, en employant de préférence les constructions rapides, celles qui allègent le style au lieu de l'alourdir.

LOCUTIONS VICIEUSES

Superbe était la matinée.
Admirable fut sa conduite...
Pas n'est besoin d'ajouter...
Associés qu'il étaient...
D'autant qu'il...
A seule fin de...
De façon que...
De manière à ce que...
Il ne répondit pas, fatigué qu'il commençait à être...
Cette exaltation, si noble soit-elle...
Que si je considère...
M. X... de la mort de qui on avait fait courir le bruit. Ou : M. X... dont le bruit de la mort avait couru...

N'oubliez pas que les phrases sont faites les unes pour les autres et que c'est leur enchaînement serré qui fait une des beautés générales du style. Que vos phrases ne paraissent pas *greffées* en surcharges mais *engendrées* ; non pas *juxtaposées* facticement, mais logiquement *déduites*.

Examinez bien si les phrases que vous ajoutez signifient quelque

chose de plus que les précédentes. Soyez là-dessus impartial et rigoureux, et biffez impitoyablement au moindre doute. Le morceau y gagnera toujours.

Il y a des expressions qui, par elles-mêmes, ne signifient rien. Ainsi, ces phrases :

Il y a en lui de *l'orateur dans le philosophe*... Cette méthode dans laquelle *il excelle de plus en plus*.

(V. Cousin, cité par Ph. Chasles.)

En voici une autre qui s'enroule sur elle-même et qui n'est qu'un exemple de prolixité amphigourique :

Il n'y a pas jusqu'à ses romans, qui ne déposent par leur immense popularité, de la popularité non moins grande de cette disposition d'esprit qui les inspire.

(Duc de Broglie [le père], cité par Ph. Chasles.)

De pareils exemples montrent pour ainsi dire le manque de concision à l'état grossier. Ce vice est peut-être le plus difficile à constater dans son propre style. Il faut un recul incessant, une surveillance toujours en éveil pour s'apercevoir qu'on manque de brièveté. C'est ce défaut universel qui rend les traductions ennuyeuses, parce que l'embarras d'exprimer exactement une pensée serrée dans le texte force le traducteur à employer trop de mots. De là une forme étendue et molle qui ne retient pas l'esprit et révolte le goût. La brièveté est la dernière qualité qu'on apprend, dans le mécanisme de l'art d'écrire.

Il faut donc bien se persuader qu'on doit toujours retrancher, toujours élaguer, nettoyer sans cesse son style ; il faut se dire qu'on en a toujours besoin, il faut le croire d'avance ; quand vous pensez avoir écrit un morceau définitif, reprenez-le, recorrigez-le ; tâchez de découvrir des formules plus rapides ; elles existent ; il s'agit de les trouver.

Encore une fois, ce qui produit le plus souvent la diffusion, c'est l'emploi des idées semblables, qui se surajoutent et se juxtaposent dans le feu de la composition et l'inattention de la verve. Otez d'une idée tout ce qui ne la fortifie pas, tout ce qui est nuance identique, tout ce qui est sans relief, tout ce qui peut rester en route. Et ce qui demeurera, ce que vous garderez, tâchez de l'exprimer avec le moins de mots possible.

On a reproché la prolixité à l'historien Guichardin et à Gassendi. Les harangues de Tite Live sont des modèles de bavardages héroïques, des moceaux de rhétorique paraphrasés, des amplifications laborieuses.

L'obligation d'être concis ne signifie pas qu'il faille couper les ailes à la fantaisie et à l'imagination, et renoncer à la couleur ou à la magie des mots ; mais encore faut-il que ces mots soient magiques ; qu'ils surenchérissent supérieurement sur la chose dite ; s'ils sont eux-mêmes inexpressifs, incolores et banals, comme : hardiesse, timidité, mauvais génie, muse, fléau, tourment, passion, ivresse, terreur, flamme, fureur, haine, ils deviennent inutiles et il faut les supprimer.

Mettre trop de mots est un défaut grave ; mais répéter maladroitement les mêmes mots, c'est affaiblir son style d'une autre façon. On doit là-dessus être impitoyable. Rien ne décèle tant la pauvreté d'imagination et ne lasse plus vite le lecteur. Apportez-y une extrême attention, car il est facile de laisser passer sans la voir une expression déjà mise ou trop rapprochée.

Nous ne parlons pas ici des mots courants qu'on ne peut éviter, comme *il*, *elle*. *et*, *où*, *en* *à*, *au*, qui sont à chaque instant nécessaires ; mais, si vous trouvez un mot, une épithète, un verbe employé quelques lignes plus haut, proscrivez-le.

Certains auteurs, comme Chateaubriand et Flaubert, ont pourchassé les répétitions jusqu'à ne pas les tolérer dans la même page. La limite de cette exigence est affaire de goût, mais il vaut mieux pécher par sévérité. C'est un point important en style. Les bons ouvriers de prose se reconnaissent là.

Il n'est pas besoin de nombreux exemples pour démontrer en quoi consiste la répétition de mots. On n'a qu'à ouvrir un auteur ordinaire pour en cueillir tant qu'on voudra. On en rencontre chez les meilleurs écrivains, tant l'attention est aisément trompée.

Cette phrase de Philarète Chasles, prise dans ses *Mémoires*, qui ont cependant beaucoup de verve et de saillie, me paraît typique Il peint le portrait d'un auteur :

Faisant le tour de *tout*, s'y incarnant un moment pour *tout* détruire, naturellement faux, insincère, cancanier, amoureux du petit, capable de transformer pour pénétrer *tout*, incapable de rien saisir au cœur, *d'atteindre* le centre et l'essence de quoi que ce soit; fin jusqu'à la supercherie ; *atteignant* une solidité apparente...

Un peu d'attention eût suffi pour effacer ces taches.

De même dans cette phrase de Bernardin de Saint-Pierre :

Malgré cette position dangereuse, nos matelots se mirent à boire et à se réjouir, se croyant à l'abri de *tout* danger, parce qu'ils se voyaient entourés de la terre de *toutes* parts. Ils allèrent ensuite se coucher, sans qu'il en *restât* un seul pour veiller à la manœuvre. Nous étions *restés* sur le pont, Céphas et moi, assis sur un banc de rameurs (1)...

Certaine école contemporaine, qui ne cherche que l'impressionnisme en littérature, affecte de ne pas se préoccuper des répétitions ; elle les laisse, elle les affiche, elle en tire gloire.

Cicéron remarquait qu'il n'y a pas d'absurdité qui n'ait été dite par les philosophes. Il eût pu étendre sa réflexion à la littérature. Laissez dire. Les grandes règles de l'art d'écrire sont éternelles.

Il y a aussi des répétitions excusables. Plutôt que de changer le sens d'une phrase, plutôt que d'y introduire un mot faible, ou d'atténuer un passage, il faut maintenir les répétitions, lorsqu'elles sont exactes, nettes, lumineuses, et qu'elles ne peuvent être rem placées que par des expressions plus faibles.

C'est ce qu'a senti Pascal, quand il écrivait ces lignes, où il donne lui-même l'exemple d'une répétition qu'il eût put éviter :

Quand, dans un discours, on *trouve* des mots répétés et qu'essayant de les corriger, on les *trouve* si propres, qu'on gâterait le discours, il faut les laisser ; c'est la marque, et c'est la part de l'envie, qui est aveugle et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas faute en cet endroit; car il n'y a point de règle générale.

Si, il y a des règles générales, mais il y a aussi des exceptions. Les exceptions sont affaires de tact et dépendent des circonstances. Les règles générales résument les préceptes de l'art d'écrire.

Un peu de scrupule aurait suffi pour corriger ces phrases de Fénelon :

Ces armes étaient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du soleil. On y *voyait* Neptune et Pallas qui se disputaient entre eux à qui aurait la gloire de donner son nom à une ville naissante.

(1). *L'Arcadie*, p. 223, édition Delagrave (*L'Ile d'Utopie*).

Neptune, de son trident frappait la terre, et on en *voyait sortir* un cheval fougueux : le feu *sortait* de ses yeux et l'écume de sa bouche.

(FÉNELON, *Télémaque.*)

Parmi les répétitions qu'on se permet couramment et qui nuisent au style, signalons l'emploi épidémique des auxiliaires *avoir* et *être*. Tous les écrivains, et non des moindres, en fourmillent. On n'y prend pas garde, et rien n'est si pauvre, rien ne sent plus la stérilité, la diffusion, l'éparpillement. Pourquoi ? Parce que les auxiliaires doublés d'un participe sont des mots commodes tout trouvés pour remplacer les verbes propres, pour se dispenser de chercher le mot vrai, le seul qui dirait tout et qui le dirait le mieux, le verbe serré et cohésif, le verbe qui *ferait balle*.

Presque toujours on peut substituer à ces auxiliaires le verbe propre dont l'emploi donnerait de la force au style, et aurait son prix à la longue, comme on le voit dans cette phrase d'un auteur contemporain, qui ne veut rien dire :

Ses cheveux et ses sourcils *étaient* châtain foncé et ses moustaches d'un blond très pâle, *ce qui* donnait à sa figure une singulière douceur.

Alors qu'il était simple de dire :

Ses cheveux et ses sourcils châtain, ses moustaches d'un blond très pâle donnaient à sa physionomie une singulière douceur.

Il faut aussi proscrire de son style ce que j'appellerai les *parasites*, ces conjonctions dont on abuse pour amener les transitions de phrases, comme : *en effet, certes, du reste, au surplus, d'autre part, par le fait, en définitive, d'un côté, à vrai dire, pour dire le vrai, car, pour sa part, de son côté, de vrai, sûrement...*

Les phrases doivent se lier non pas par des amorces factices, mais par la logique de l'idée, par la force de la pensée. Elles doivent marcher côte à côte, indissolubles, n'ayant pas l'air d'être attachées. Il y a des cas, bien entendu, où ces conjonctions sont indispensables et font le meilleur effet ; c'est seulement contre l'abus que nous protestons.

A. ALBALAT.

LETTRES
SUR
LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Nice, 11 janvier 1898.

Entraînés par un esprit simpliste on pourrait dire simplet, un grand nombre de patriotes français s'imaginent que notre pays ne peut être également haï par deux nations à la fois. Voyant l'Angleterre déverser chaque jour sur la France ses menaces sous toutes les formes et par tous les moyens dont elle dispose : presse sans distinction de partis, discours chauvins prononcés tour à tour par des conservateurs ou par des libéraux, toasts agressifs de ses représentants diplomatiques, livres bleus, ultimatums révélés en préparation, silences gouvernementaux recouvrant jusqu'à l'heure de les dévoiler, d'inquiétantes exigences, ces patriotes, dis-je, hypnotisés, les yeux écarquillés, rivés, ne voient plus que l'Angleterre, elle, rien qu'elle ! et tournent à peine, quelque méfait qu'elle commette, des regards distraits vers l'Allemagne. Plus d'un même après avoir serré les lèvres avec révolte en songeant à Londres, exquissent un vague sourire de bienveillance à l'adresse de Berlin.

Et cependant l'autre ennemi, le germain, enhardi par notre absorption, opprime plus férocement les faibles, se dévoile plus audacieux, plus cynique, plus avide, plus exclusif, plus violemment négateur du droit d'autrui. J'ai dit avec quelle insolence brutale la Prusse avait imposé à l'Autriche des excuses parce que son Président du Conseil avait osé parler de réciprocité possible à propos de l'expulsion d'Autrichiens en Allemagne. Depuis, la dureté des expulsions, faites par les préfets prussiens, a été jusqu'à la barbarie. Tout d'abord le gouvernement de Berlin s'était mis en goût avec les sujets Danois ; les Autrichiens ont suivi, puis les Russes, puis les Hollandais ; c'est maintenant au tour des Suisses et puis viendra celui des Français et on expulsera sans trêve à toutes les frontières de l'Empire. L'influence germanique peut se répandre dans le monde, mais elle ne permet pas qu'une autre,

quelle qu'elle soit, pénètre la Germanie. La Prusse a inauguré le droit de la force parce qu'elle était forte; elle inaugure à cette heure un nouveau droit humain au bénéfice exclusif de l'Allemagne.

Sans doute le professeur allemand, M. Delbrück a renouvelé ses protestations courageuses, et aussi un journal, la *Gazette de Voss*, a osé dire : « Cette méthode est indigne d'un état civilisé et elle nous prépare un échec moral devant le monde entier » ; mais c'est tout.

Le gouvernement prussien, à l'heure même ou il érige en système l'expulsion des étrangers, fonde partout des colonies allemandes secrètes ou affichées. Au moment où il germanise odieusement dans le Slesvig, il s'indigne avec retentissement de ce que les Tchèques veulent que leur langue, chez eux, en Bohème, soit traitée en égale de la langue allemande. « Quoi, s'écrient les officieux, on veut imposer à des Allemands autre chose que leur langue, *le bien de leur âme*, on prétend les forcer à mettre sur le même plan que leur *douce langue maternelle*, un conglomérat de lettres finoises ouraliennes qui donnent un son glacial, forcé, étranger à toute oreille allemande. » Se rappelle t'on les termes dans lesquels on protesta à Berlin contre la loi qui débaptisait les noms allemands en Hongrie pour les remplacer par des noms magyares ? « On croyait à peine à la monstruosité d'un pareil acte : effacer du monde les noms qui font partie de l'histoire séculaire, etc., etc. ». L'Allemagne, lorsqu'elle commet cette monstruosité n'est plus qu'une «civilisatrice répandant la langue supérieure entre toutes». Il n'y a qu'elle, d'ailleurs, qui ait une histoire séculaire! les autres peuples n'ont qu'une succession des faits abusifs tolérés par la générosité ou l'indifférence germaine.

L'Empereur allemand, roi de Prusse, lutte victorieux contre tout ce qui n'est pas allemand. Il vient de sabrer les mots français du vocabulaire militaire prussien. En vain les pauvres mots se réclamaient-ils du grand Frédéric, leur introducteur en Prusse. Malgré son amour des pastiches à la Frédéric, le grand Guillaume II a pourfendu les termes français d'officier-aspirant de porte-épée, de premier et second lieutenant, de général, etc. Le massacre est complet, l'expulsion est totale, il n'y a plus trace de langue ennemie...

Guillaume II suit avec un plaisir marqué l'opinion anti-française en Angleterre ; il fait plus, il l'encourage. Et il faudrait être bien naïf pour croire que les Anglais, utilitaires et prudents,

poussent à ce point leur gouvernement à la guerre contre nous s'ils n'avaient la ferme assurance que, selon l'expression de l'un d'eux, « l'esprit et le cœur de l'Allemagne sont avec l'Angleterre ».

Guillaume II est bien plus le fils de sa mère, de l'anglaise, comme l'appelait M. de Bismarck, que de Frédéric III, converti à la paix, se croyant le bouc émissaire des injustices commises par l'Allemagne dans les duchés, en Autriche, en France. Il se plaît à vivre à l'anglaise, il a les goûts anglais et il aime à ce point l'Angleterre qu'il l'envie et l'imite. Il donnerait son armée pour la flotte anglaise ; il préférerait un succès de son yacht à Cowes à un succès de sa diplomatie n'importe où.

« L'Angleterre châtiera la France, disait l'empereur allemand à son cercle d'officiers, et elle viendra ensuite me supplier de la protéger. »

La guerre entre l'Angleterre et la France n'a, croit Guillaume II, que des gains pour lui. Ses influences agissent à Londres et à Paris dans le même sens de Kiss! Kiss! Profits pour le commerce allemand par la stagnation des deux autres ; affaiblissement de deux rivaux. Voilà ce que l'Allemagne récoltera sûrement d'une guerre franco-anglaise. Convaincu de la défaite de la France, l'empereur allemand de Prusse ambitionne sa part dans le partage de nos colonies, et il en a fixé les contours. Ainsi M. de Bismarck nous a lancé dans les entreprises coloniales pour disséminer nos ressources et nos forces. Ainsi Guillaume II excite l'Angleterre, nous fait exciter contre Albion par ses reptiles, pour nous ravir le fruit acquis par les conseils du chancelier de fer.

On ne peut reprocher à l'Angleterre à cette heure d'être hypocrite, on peut le reprocher à l'Allemagne. Elle nous hait de sa haine associée à la haine anglaise, ce qui n'empêcherait pas que si la France, dans une lutte contre l'Angleterre, était victorieuse, l'Allemagne ne vienne nous réclamer sa part de vautour pour une soi-disant neutralité.

Un de mes amis russes me répète dans chacune de ses lettres : « Pourquoi, puisque vous avez épuisé vos forces nationales à la conquête de colonies plutôt que de les consacrer toutes entières à la préparation d'une guerre de revanche, ne sacrifieriez-vous pas aujourd'hui une part de ces colonies dans une entente avec l'Angleterre qui vous serait une garantie en cas de conflit avec l'Allemagne. C'est contre l'Allemagne que vous avez fait l'alliance russe. Vous pourriez faire une alliance anglaise avec la participa-

tion de la Russie, et cela alors sans abandonner vos légitimes revendications. Dans une entente avec l'Allemagne, après que l'Angleterre vous aurait infligé une défaite, vous auriez perdu une part de vos colonies, vous subiriez en outre une renonciation définitive à l'Alsace-Lorraine et des exigences nouvelles de Berlin. Tandis qu'en vous assurant des combinaisons possibles avec la Russie, j'aimerais mieux, à votre place, subir l'appétit forcené de l'Angleterre que celui de l'Allemagne. Il vous dévorerait moins et vous laisserait dans la logique de la revendication de vos provinces et de votre alliance avec la Russie. »

A cela je réponds : « Peut-être avez-vous raison mais vous ne tenez pas compte des vieux levains soulevés, de l'esprit de notre race ; c'est à la France de se dresser, même pantelante, contre la gloutonnerie anglaise. Victime des intrigues, des félonies d'Albion durant les siècles des siècles, l'une de nos missions européennes, la seconde depuis l'invasion prussienne, est de résister à l'envahissement britannique, dont l'ambition est de britanniser le monde.

« Mettez donc, me répond mon ami Moscovite, la France minée par les intrigues de ses deux ennemis, doutant d'elle-même, travaillée, tiraillée en tous sens, anxieuse, détrempée, mettez-la en travers de l'Angleterre. Vaincus, vous le serez au profit du germanisme pantagruélique, victorieux, vous le serez de même au profit de l'Allemagne, d'une autre Angleterre, surgissante, commercialement, colonialement, d'une héritière aussi exclusive, aussi absorbante, bientôt elle aussi, puissance maritime sans rivale et de plus puissance militaire formidable. Réfléchissez bien, car l'Angleterre vaincue c'est aussi sa sœur l'Amérique entrant en ligne contre vous sans doute. »

Mieux vaudrait, j'en conviens, la paix, avec l'expérience et la leçon des menaces proférées. Ce serait alors le moment d'inaugurer une politique française, prudente, ferme, prévoyante, etc., etc., mais, mais les Anglais veulent la guerre et ce serait miracle qu'ils ne nous la fassent pas. Toutes leurs batteries sont prêtes, tous leurs genres d'artillerie tiennent la campagne. Déjà, comme les Américains à Cuba, comme dans leur campagne du Soudan, les Anglais se sont assurés jusqu'à leurs points d'appuis humanitaires. M. Stead joue sa grande partie dans le concert ; il sauvegarde les principes, les crie haut, afin que les balles dum-dum ou leurs similaires, afin que des massacres odieux et cruels, soient dominés et absous par la

voix de quelques milliers d'Anglais proclamant la beauté de l'arbitrage, les progrès de la civilisation, la conception admirable de « la guerre à la guerre. »

En principe, les Anglais comme les Américains semblent avoir toutes les sensibilités, voire même les sensibleries, mais dans la pratique nul peuple n'est plus cruel qu'eux. Le massacre des Matabélés, après la consécration de la paix par une charte signée de la Reine, les balles dum-dum de l'Inde, la boucherie après la victoire d'Omdurman prouvent qu'ils n'ont pas modifié, ces dernières années, leur hypocrite et odieuse férocité. A cette heure, nous ayant vu céder avec tant de détachement à Fachoda, nous croyant absorbés par les préparatifs de notre exposition, énervés et rendus méfiants les uns vis-à-vis des autres par « l'affaire » qu'ils ont tant contribué, eux et leurs bons amis les Allemands, à internationaliser, ils se disent que le moment est le plus heureusement choisi pour nous attaquer. Pour nous mieux affoler, les Anglais, stratégistes incomparables, disciplinés merveilleusement, patriotes jusqu'au mépris de leurs fameux principes, s'entendent, un à un, et, tantôt nous rassurent, tantôt vont jusqu'à l'intempérance de la menace et du défi écrit ou parlé. Un jour sir Charles Dilke nous affirme « que jamais la France et l'Angleterre n'ont été *si près d'une étroite amitié que ces derniers temps.* Le lendemain on nous découvre une lettre de lord Rosebery qui, au moment de la conquête du Soudan a, dans un accès d'amour pour la justice, critiqué l'expédition du Soudan qu'il appelait « *une expédition sans but déterminé, de nature à irriter* ou à outrager la France. » Un autre jour nous apprenons que le même lord Rosebery réclame, si ses adversaires au pouvoir hésitent, la responsabilité d'une déclaration de guerre à la France. Sir Charles Dilke, de son côté, souligne sa déclaration pacifique par une autre qui n'a rien de complémentaire : « il faut que l'Angleterre aille jusqu'au bout de ses ressources pour augmenter sa flotte et son armée. »

Partout avec une habileté menaçante, toutes les questions qui divisent la France et l'Angleterre sont posées à l'état aigu. A Madagascar, à propos du cabotage et des intérêts des sujets indiens, la France a dû rapporter une mesure, et elle a fait sagement; mais une autre mise en demeure se trame et cette fois plus grave. Au Siam, l'agent en titre de l'Angleterre, le belge Rolin-Jacquemyns, conseiller intime et ministre occulte de Sa Majesté Chu-La-Long-Korn, s'emploie à faire surgir un conflit entre Français et Siamois

sur le Haut Mékong dans la région de Louang-Prabang. Se sentant soutenu par l'Angleterre, le roi de Siam agit de façon à rendre notre intervention inévitable, l'invasion de la zône neutre par les Siamois étant réelle malgré les démentis, et les Laotiens, nos protégés étant victimes de cruautés et de violences inqualifiables. A Terre-Neuve, les Anglais ne visent à rien moins qu'à la négation des traités et à la possession entière. Plus de dix mille de nos marins inscrits maritimes, vont chaque année à Terre-Neuve; or, les Anglais prétendent que c'est là une force militaire qu'ils ne peuvent tolérer et ils ont la prétention de nous obliger à interdire la pêche. Le départ des pêcheurs se fait au printemps. Les journaux anglais conseillent au gouvernement de Londres d'interdire ce départ. On le voit, le feu est aux poudres, puisque l'Angleterre prétend nous faire abandonner nos droits sur French-Shore et sur les îles Saint-Pierre et Miquelon, niant ces droits acquis par les traités, sous prétexte que leurs termes ont subi des modifications. Certes une convention séculaire ne saurait avoir des termes identiques à mesure que le temps s'écoule et que la variation des choses s'impose; mais le rapport des faits transformés est toujours le même et les transformations ne peuvent devenir un droit contradictoire au bénéfice d'un adversaire. Des bases nouvelles ne sont pas impossibles à discuter, mais sans exigence outrée et préconçue.

Au Soudan, le drapeau anglais se déploie en même temps que celui du Khédive et la *SaturdayRewier* nous déclare tout simplement que le discours de lord Cromer à Ondourman est « une proclamation au monde entier que le jour où le pavillon égyptien flottera tout seul à Kartoum et au Caire est bien éloigné. » D'ailleurs ajoute la revue anglaise, le protectorat de l'Egypte par l'Angleterre n'est même plus une question de forme et depuis Fachoda « la France sait que parmi les questions pour lesquelles l'Angleterre est prête à combattre la question égyptienne est une de celles-là. »

Dans l'affaire de l'extension de la concession française à Shanghaï, certains terrains appartenant à des Anglais, des contestations ayant surgi, une première entente avait eu lieu dont les éléments étaient fixés entre le consul général de France et celui d'Angleterre; mais une politique agressive a prévalu ; il s'est trouvé que les parties intéressées, Américains et Anglais, se sont montrées à ce point intransigeantes, que l'accord a été rompu. Lord

Beresford, envoyé pour brouiller en Chine le plus de choses possible, a brouillé entr'autres celle-là :

« Si satisfaction était donnée aux demandes du consul français relativement à la concession de Shanghaï, a-t-il dit, il y aurait des troubles, et les vies et les biens des Européens seraient en danger ».

Les Anglais feignent d'être convaincus, et leurs journaux le répètent à l'envie, qu'une entente est complète entre Paris et Pétersbourg à propos des réclamations coïncidantes de la Russie à Han-Kan et de la France à Shanghaï. Leurs arguments en faveur d'une action commune sur le Tsung-li-Yamen, d'accord avec les Etats-Unis sont alors, comme contrepoids, érigés par eux, en principe. Lord Charles Beresford, dans son discours à la Chambre des Communes de Hong-Kong, n'a-t-il pas affirmé que la Russie n'attend pour être à Pékin, que d'avoir assuré sa position militaire, et il a ajouté : « Il faut nous hâter ».

L'action commune des représentants de l'Angleterre et des Etats-Unis, vis-à-vis du vice-roi de Nanking, est bien autrement concluante que celle de la France et de la Russie.

L'Angleterre essaie de recommencer à Nankin le jeu qu'elle a joué en Egypte avec tant de succès. Une insurrection ayant éclaté dans la ville du Yang-Tsé, insurrection qui menace de s'étendre jusqu'aux frontières du Tonkin, et dont ne peuvent se rendre maîtresses les autorités chinoises, la France avait réclamé de la Chine l'autorisation d'intervenir ; les influences anglaises et américaines nous ont fait refuser ce droit : par contre, ayant huit vaisseaux de guerre dans la rade de Nankin, l'Angleterre s'octroira un beau jour le dit droit d'intervenir sans autorisation chinoise et alors le couronnement de l'une de ses œuvres les plus hardies, les plus considérables en bénéfices, sera réalisé. Elle achèvera le chemin de fer de Nankin à la Haute-Birmanie, et aura conquis, au profit des Indes Anglaises, le débouché commercial des provinces du Yunnam où elle pourra placer chaque année pour des centaines de millions de ses cotonnades. La curée sera telle que l'Amérique elle-même compte, et l'Angleterre le lui a fait entrevoir, y participer.

Veut-on savoir pour nous résumer quelle est, en Angleterre, sur toutes ces questions, la conclusion que les classes dirigeantes essaient de faire pénétrer dans les masses : *la mauvaise foi française!* Il n'est que trop éclatant, je l'ai déjà dit, que les hommes

d'Etat anglais s'appliquent à créer un mouvement violent d'opinion irritée qui leur force la main quand ils le désireront.

Mais la France voit cela, elle mesure la portée de toutes les roueries et de toutes les intimidations anglaises. Elle se prépare avec confiance. Jamais sa marine, son armée ne seront mieux commandées par ses grands chefs. Les Anglais sont des esbrouffeurs. Sans doute ils ont un grand nombre de vaisseaux, mais s'ils ne parlent pas de leurs avaries, ils en ont comme les autres. Il faudra les voir, pendant des semaines en mer, je le répète, loin de leurs ports; s'ils empêchent les 10.000 pêcheurs de Terre-Neuve de partir, l'appoint pour combattre ne sera pas à dédaigner, et puis, je n'ai cessé de le dire, est-ce que les équipages anglais ont la valeur des nôtres, est-ce que le nombre en est assez grand pour compléter la mise en activité de tous les vaisseaux? Non, cent fois non! La France n'a pas à s'effrayer d'une guerre anglaise. Sans doute, l'Allemagne peut profiter de notre péril pour nous attaquer; mais alors, la Russie, notre alliée, n'entrerait-elle pas en ligne. Dans la veillée des armes, gardons l'espérance et la foi.

Cuba est donc conquise par le mensonge, par le faux humanitarisme, par tous les procédés anglo-saxons. C'est bien une prise de possession que celle du général Brooke et de ses 50.000 hommes. On laissera à la Havane, durant quelques années fonctionner un gouvernement autonome, mais on s'arrangera de façon à ce qu'il fonctionne si mal, à ce qu'il coûte si cher, que les Cubains eux-mêmes réclameront l'annexion aux Etats-Unis. Et le tour sera joué une fois de plus comme aux Iles Hawai, comme on essaie de le jouer à Manille. Il semble qu'aux Philippines, la résistance soit plus sérieuse et que les Philippins, avertis par l'exemple de Cuba se montrent plus récalcitrants aux modes successifs et mensongers d'une annexion définitive. Aguinaldo, toujours Président de la République, et son ministère, déclarent d'un commun accord que « acceptant les secours des vaisseaux et des soldats de l'Union pour combattre les Espagnols, ils n'ont entendu nullement renoncer à leur indépendance ». Subir le joug américain, après celui des Espagnols, ils ne le veulent point et ils combattront les Américains comme ils ont combattu les Espagnols. « La suprématie des Américains doit être établie non seulement à Ilo-Ilo, répondent les impérialistes, mais dans tout l'archipel, coûte que coûte », telle est la formule arrêtée dans une conférence tenue entre les Présidents et les fonctionnaires du département de

la guerre, à Washington La lutte commence aux Philippines. Les Américains ont à la conquérir. Les arguments sonnants ont trébuché vis-à-vis de la majorité des chefs insurgés. Cela avait pourtant si bien commencé.

Mais hélas, à côté d'épreuves qu'il est logique de voir imposées aux Etats-Unis, l'Espagne souffre encore de blessures sans cesse rouvertes. Ses soldats sont massacrés aux Philippines.

M. Sagasta, Dieu soit loué ! est remis de sa maladie qui menaçait de frapper son pays autant que lui-même, car en de telles circonstances, une nation a surtout besoin de la vieille expérience de ses hommes d'Etat. Il n'y a pas place pour des écoles à faire. M Sagasta est le seul homme politique en Espagne qui puisse jouer le rôle de libérateur, celui-là même qu'a joué M. Thiers après 1871. Les conservateurs depuis la mort de M. Canovas sont gravement et peut-être irrémédiablement divisés. Chaque jour nous apporte de Madrid une combinaison nouvelle pour la reconstitution du ministère et la réconciliation des groupes de la majorité. M. Sagasta seul possède assez d'autorité pour puiser dans le sein de son parti divisé, des éléments d'entente ou pour adjoindre à un cabinet libéral des éléments conservateurs. Une solution prompte est nécessaire. Elle a déjà beaucoup tardé. Tous nos vœux sont pour les combinaisons de M. Sagasta et de l'union des groupes libéraux. Espérons que chacun d'eux aura le patriotisme de faire le sacrifice de ses irritations à l'apaisement général qu'exige le salut de l'Espagne.

En Autriche, en Bohème, en Hongrie, la situation reste troublée, les éléments des troubles étant, il semble, irréductibles. Chaque fois que la gravité et la tension des rapports entre le gouvernement de Vienne et de Prague s'accentue, le premier reprend des pourparlers pour l'accord des Slaves et des Allemands. Alors se produisent les désordres, les violences des factions parlementaires allemandes au Reichsrath et de nouveau les concessions faites aux Slaves de Bohème sont reprises. A la fin les Tchèques perdront patience et ils seront soutenus par tous les Slaves de l'Empire ; mais alors est-ce que Berlin ne menacera pas d'entrer en ligne ?

En Hongrie, la situation extra légale devient dangereuse, et la démission du baron Banffy s'impose, l'opposition n'admettant de concessions qu'à ce prix. Le pacte dualiste ne peut être renouvelé, les Allemands du Reichsrath de Vienne refusant de le voter tant que le gouvernement d'Empire ne s'engagera pas à ne faire aucune concession aux Tchèques, toutes les questions se soudent et la

logique singulière des évènements pourrait bien être que l'indépendance hongroise sortirait de la résistance du parti centraliste allemand qui a créé le dualisme et que l'autonomie tchèque deviendrait possible uniquement parceque les Allemands centralistes la veulent impossible. Dieu ne permet pas indéfiniment à l'homme de lui imposer ses lois. Il le laisse se mouvoir, jusqu'à ce qu'un beau jour il le mène.

En Italie, les vieux amis de la France témoignent à chaque occasion du plaisir qu'ils ont, à voir l'entente commerciale redevenue possible. Certes les intérêts économiques ont leur importance, mais il serait imprudent de croire qu'un pays songe à changer la direction de sa politique générale à propos d'un traité de commerce plus ou moins favorable. Ce qu'on peut espérer c'est que les évènements amènent une comparaison entre les résultats d'une entente particulière, sur un point donné, avec ceux d'une entente générale et que cette comparaison soit au profit de la partie. Dans ce cas on peut concevoir l'espérance que la conclusion portera sur le tout. Mais écrire que le traité de commerce franco-italien entame la Triplice en Italie c'est purement de l'enfantillage.

La marche de l'armée de Ménélick reste le point noir de la politique italienne. Si, chassées par la faim, les troupes du ras Mangascia et celles du ras Kakonnen envahissent l'Erythrée, si la guerre recommence, c'est le déficit, c'est la ruine à brève échéance, c'est la révolution. L'Italie si politique, fera acte de sagesse, elle trouvera une solution honorable pour arrêter les hostilités, c'est le vœu que je forme pour elle.

Juliette ADAM.

P.-S. — Je reçois du Japon l'intéressante correspondance suivante.

25 novembre.

La presse japonaise continue à discuter sans relâche les conséquences possibles des graves évènements dont la Cour de Pékin est le théâtre depuis quelques semaines. Après avoir hésité quelque peu au début, on semble définitivement d'accord maintenant de tous les côtés pour réclamer du gouvernement une action énergique en Chine. Voici, entre autres appréciations celle du *Nichi Nichi Shimboun*, le grand journal progressiste de Tokyo, qui est particulièrement caractéristique.

« Il est absurde de prétendre toujours que les interêts que le Japon a en

Chine ne sont basés que sur la considération d'une identité de morale, d'origine ethnographique et de position géographique des deux pays. Le vrai fondement de ce droit que nous avons de suivre de près tout ce qui touche à nos voisins, c'est que personne ne serait plus directement lésé que le Japon si on anéantissait complètement l'indépendance de la Chine. Or nous ne devons pas oublier que nous pouvons parler haut, car seuls nous serions capables de jeter en Chine une armée formidable. Il faut donc que nous adoptions une ligne de conduite énergique et que nous fassions accepter aux puissances occidentales les résolutions suivantes qui peuvent seules sauvegarder nos intérêts : un grand conseil formé des représentants de tous les Etats intéressés en Extrême-Orient, sera chargé de discuter les questions importantes en ce qui concerne l'empire chinois ; la Chine ouvrira tous ses ports au commerce ; elle ne pourra contracter aucun emprunt ni céder la moindre parcelle de territoire sans l'assentiment du Conseil ; l'œuvre des réformes sera entreprise, les finances solidement établies, la marine et l'armée réorganisées, etc.

En un mot, il faut que la Chine soit mise au maillot et qu'on lui donne pour nourrice ce Conseil des représentants des Etats. Il n'y a pas d'autres moyens de sauvegarder son indépendance et de l'empêcher de tomber sous la tutelle exclusive d'une puissance particulière.

Etant donné que tel est là le ton général de toute la presse japonaise, vous concevez que la prochaine session de la Diète qui doit s'ouvrir le 3 décembre ne saurait manquer de présenter un vif intérêt.

30 novembre.

J'ai déja plusieurs fois attiré votre attention sur l'evolution très marquée de l'opinion japonaise en ce qui concerne l'alliance anglo-japonaise dont on a tant parlé. Il ne se passe pas de jour, en effet, sans qu'on ait à enregistrer quelque manifestation significative contre ce rapprochement entre les deux pays. L'opinion japonaise entraînée tout d'abord vers l'Angleterre, par suite de l'attitude de celle-ci lors de la question du Liao-Toung, n'a pas tardé à se rendre compte de la vraie nature des sentiments de la diplomatie britannique à l'égard du Japon en même temps qu'elle revenait aussi de ses préventions injustes contre la Russie. Discutant ces jours-ci les conséquences possibles de la mission de lord Charles Beresford en Chine, le grand organe libéral de Tokio, *le Jimmin*, faisait à ce sujet les réflexions suivantes :

« Jusqu'à présent les Japonais ont toujours regardé avec complaisance ce que font les Anglais, de même qu'aussi ils interprètaient fort mal tous les actes de la Russie; c'est là une politique de sentiment qu'il est temps d'enrayer. Les Anglais visent très nettement à se tailler dans la vallée du Yang-Tzé un vaste empire, et nous ne pouvons l'admettre sans abdiquer tous nos droits. Peut-être bien le moment est-il venu de discuter sérieusement la possibilité d'une entente avec la Russie !

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

Les débuts de l'année ont été pluvieux et pacifiques; pluvieux, c'est de saison comme l'effroyable tempête qui bientôt aprés sévissait avec rage, provoquant maintes douloureuses catastrophes; pacifiques, c'est l'usage et cela hélas! ne signifie pas que le ciel politique chargé depuis quelques mois de très sombres nuages, se soit subitement et complètement rasséréné. Vœux et congratulations s'échangent banalement dans les sphères officielles et mondaines et plus les situations sont tendues, plus généralement le langage se fait doux, onctueux, moëlleux, insinuant: les intentions ne devant jamais être suspectées qu'à bon escient, je ne veux pas ajouter hypocrite. Des bruits de guerre ayant sinistrement circulé, il fallait s'attendre à ce que d'un bout à l'autre du monde on fit tout particulièrement vibrer et revibrer le mot « Paix », et, comme par enchantement il s'est, en effet, trouvé sur toutes les lèvres desquelles tombent les paroles qui décident du sort des peuples. La nouvelle du rappel de Sir Edmund Monson, annoncé, démenti, réannoncé et en dernier lieu redémenti, avait été accueillie de l'autre côté du détroit sans trop de commentaires désobligeants pour la France, ce qui paraîtrait indiquer, mieux que les propos de personnages forcément courtois, une certaine détente dans l'état des esprits. Le gouvernement français n'ayant pas songé une minute à demander, directement ou indirectement, le changement du représentant actuel de la Reine Victoria qu'il considère, malgré son récent discours, comme personnellement animé de sentiments sympathiques et conciliants, aucune difficulté ne pouvait surgir de ce côté. Dans le grave menaçant conflit que nos agressifs voisins semblent, par moments, vouloir à tout prix soulever, le point vraiment intéressant à approfondir serait de positivement connaître les réelles intentions du Foreign-Office. A en croire des personnes généralement bien informées et qui, devant moi, en exprimaient nettement l'espoir, les intentions du cabinet de St-James seraient infiniment moins belliqueuses qu'on ne serait en droit de le supposer; quoique de longue date passé maître dans l'art de manœu-

vrer habilement les diverses pièces de l'échiquier, — joie, orgueil et raison d'être des diplomates européens, — il se livrerait surtout vis-à-vis de nous à une formidable tentative de « bluffage », procédé emprunté au jeu tout moderne et très américain du Poker et qui consiste à intimider son adversaire avec une imperturbable audace. Autrement dit, on mettrait à Downing street tout en œuvre pour nous effrayer par la perspective de redoutables éventualités dont, au fond, on n'aurait aucune envie de courir les risques hasardeux, et les armements intempestifs auxquels on procède avec une activité fiévreuse, et nullement dissimulée, auraient pour principal objet de nous suggérer une complète et absolue condescendance à de si ambitieuses visées qu'on n'oserait en espérer la réalisation de notre seule bienveillance. Dans quelles limites ou conditions pouvons-nous et devons-nous y résister? En retour de certaines concessions pouvons-nous en obtenir d'au moins équivalentes? (il y a des arrangements avantageux pour toutes les parties.) Telles sont les très importantes questions que M. P. Cambon, notre nouvel ambassadeur, va avoir à examiner et presque à résoudre. Après les preuves de hautes capacités qu'il a données et guidé par notre éminent, dévoué et énergique ministre des Affaires Etrangères, il y déploiera, sans nul doute, toute l'habileté voulue, mais il est regrettable qu'arrivé à Londres depuis quelques jours seulement, il n'ait pas eu matériellement le temps nécessaire pour se créer le salon où l'on cause librement, oubliant qu'on est chez le représentant d'une puissance étrangère pour ne se souvenir que de l'ami ou des amis, — (quand il y a une embassadrice, ce qui, très malheureusement par suite d'un deuil cruel n'est pas le cas), — aimés et appréciés qui le président, et les cordiales relations qui permettent de se procurer, à source sûre, sans compromissions ni indiscrétions, de précieux renseignements, ne serait-ce que sur cette chose vague, subtile, mouvante : l'opinion, celle des personnages influents et celle du pays qui se devine à de mille riens infiniment plus qu'elle ne s'exprime dans les chancelleries ou les journaux. Au moment où l'on répète à l'envie, la diplomatie se meurt, la diplomatie est morte, tuée par les communications rapides, le télégraphe et le téléphone, quelle grave et importante mission incombe à notre ambassadeur!

A l'intérieur, où pour seconder l'action de notre ministre des Affaires Etrangères et de nos diplomates, nous devrions faire trève à nos divisions, nous persistons à rester plongés dans la plus néfaste des agitations. A l'instigation d'éminentes personnalités, deux ligues qui auraient dû rallier toutes les bonnes volontés, viennent de se créer. L'une, la première en date, vieille d'environ trois semaines, cherche à grouper tous les contribuables gros et petits pour la

défense commune de leurs intérêts pécuniers; savoir sa bourse menacée inspire à beaucoup un commencement de sagesse, aussi Compte-t-elle déjà un grand nombre d'adhérents. D'une judicieuse association entre tous ceux qui possèdent peut évidemment résulter d'excellentes mesures, dont ceux qui ne paient pas d'impôts, seraient les premiers à bénéficier, car c'est infiniment moins aux fortunés de ce monde, qui ont de quoi vivre sans rien faire, que la prospérité financière du pays importe, qu'à ceux qui, ayant besoin de gagner leur pain, ne peuvent se passer du travail rémunérateur que leur procure la richesse d'autrui, non pas celle qui s'entasse outre mesure dans le bas légendaire, mais celle qui, confiante dans la sécurité du lendemain, se répand sous forme de salaires, comme une monnaie bienfaisante, sur les classes laborieuses.

L'autre ligue, la ligue de la Patrie française, — quel beau titre ! — due à l'initiative de très distingués intellectuels qui ne partagent pas la manière de voir, professée par d'autres intellectuels dans « l'affaire », est d'hier et représente la plus noble des idées humaines. Pourquoi faut-il qu'elle ne soit pas restée, comme ceux qui l'ont fondée en avaient d'abord conçu l'espoir, une immense plate-forme, où tous les français de cœur, n'ayant en vue que le bien de la France, se seraient trouvés réunis ? Quelle fatalité étrange vient sans cesse entraver tout essai de rapprochement entre gens que séparent une simple appréciation sur une décision judiciaire et qu'animent une même sainte passion, la passion de la France ! Pourquoi les cœurs qui voudraient s'élever, s'élever toujours — sursum corda ! — sont-ils, malgré eux, ramenés dans l'effroyable tourmente et entraînés vers le même goufre où se confondent dans le néant de stériles querelles les bons et les mauvais ?

Le besoin de se " chamailler " règne tellement à l'état aigu qu'on en arrivait l'autre jour devant moi à se dire des choses désagréables en discutant si l'année 1899, dans laquelle nous venons d'entrer, était la dernière du siècle ou si il nous faut encore attendre douze mois pour saluer la fin de cette mouvementée période séculaire et voir lever l'aurore de celle qui suivra ! Je ne vois pas, je l'avoue, l'intérêt que présente la solution de cette question : dernière ou avant-dernière année du siècle, l'essentiel est que l'année nouvelle nous soit à tous favorable. Celle qui vient de se terminer jusqu'à la fin aura été inclémente : comme si le bulletin nécrologique n'en était pas déjà trop chargé, deux deuils cruels pour les lettres et l'art, survenus quand ma chronique parue le 31 décembre était déjà sous presse, en ont encore attristé les derniers jours. Rodenbach et Elena Sanz n'étaient pas de ceux qui disparaissent sans laisser de vifs et profonds regrets, aussi bien à leurs amis personnels qu'à leurs admirateurs justement fanatiques. Les divi-

nes notes de la cantatrice qui remuaient les âmes et s'égrenaient si belles, si sonores, si délicieusement timbrées vers le ciel, au ciel à jamais sont désormais fixées et de ses resplendissants et trop éphémères triomphes, seul, le souvenir se perpétuera. L'œuvre de l'écrivain, par contre, nous reste ; monument et document littéraire suffisant à attester qu'à notre époque de prosaïsme à outrance il y a eu, — heureusement il y en a encore, — des poètes délicats, mélancoliques, exprimant avec un charme exquis des rêves empruntés à un autre âge et décrivant avec sentiment de nuageux, lumineux purs tableaux. Un jour ou l'autre on reprendra certainement à la Comédie française ce " Voile " qui, au lieu de dissimuler un visage, ressuscitait une vieille cité pittoresque, ensevelie dans une atmosphère de très douces brumes, cité qui était devenue, non par droit de naissance mais par droit de conquête littéraire, sa cité : " Bruges la Morte " comme il l'appelait et qu'a sa stupéfaction et indignation le roi " Léopold lui déclara un jour vouloir rajeunir". Des boulevards bordés de pâtés de maisons modernes, de hideuses constructions de fer : usines, gares, music-hall, etc., des tramways sillonnant des voies rectilignes dans la ville des antiques églises et couvents, des vieilles dentelles en pierre et en chanvre, des cloches et des veilleurs de nuit des béguinages et des béguines, des Memling et des Van Eyck n'était-ce pas de la part du monarque, gardien désigné d'un aussi inestimable trésor, un stupéfiant vandalisme ?

Pour la plus grande satisfaction de ceux qui sincèrement les apprécient, les vrais chefs-d'œuvre résistent auxplus coupables ou sottes tentatives de destruction : certes leur cadre, les dispositions qu'on apporte à les admirer changent, mais qu'ils s'agissent d'édifices, de briques ou de pierres, d'œuvres littéraires, de sculptures, ou de peintures et même de musique diversement interprété, tout ce qui est marqué au sceau du génie conserve, malgré les atteintes désastreuses du temps et des hommes, leurs magistrales caractéristiques beautés. C'est ainsi qu'à l'Opéra-Comique Fidelio que Monsieur Albert Carré a eu l'excellente idée de monter avec le plus grand soin surprend un peu — oh très peu, car il est impossible si l'on aime la musique de ne pas s'enthousiasmer de Beethoven, — les jeunes oreilles habituées à un abus de wagnèrisme et en revanche passionne les générations qui dès l'enfance avaient été initiées aux beautés de la musique en pianotant du Mozart et du Beethoven. Il y a dans Fidelio des pages admirables, entr'autres une ouverture jouée au second acte, qu'on ne peut se lasser d'écouter et qui régulièrement soulève des applaudissements à faire crouler la salle. Le libretto d'un opéra est en lui-même chose si insignifiante que je n'en parlerai que pour constater qu'il pourrait être joué dans un couvent et qu'il met en relief les plus louables sentiments qui puissent

animer un cœur de tendre, fidèle et énergique épouse. Fidelio est l'histoire d'une femme qui se déguise en homme pour devenir l'aide du geôlier chargé de garder la prison où son mari est iniquement enfermé et essayer de le sauver. C'est à Madame Rose Caron qu'a été confié ce rôle et elle y apporte un tel talent lyrique et dramatique qu'après avoir partagé ses tragiques transes quand elle creuse la tombe de l'adoré, nul ne s'étonne de voir l'assassin subitement laisser échapper devant sa courageuse et imprévue intervention. le poignard dont une basse vengeance avait armé son bras. Le public fait à la grande artiste, que les abonnés de l'Opéra ne se consolent pas d'avoir perdue, la chaleureuse ovation qu'elle mérite et ne ménage pas ses bravos aux autres interprètes également très heureusement choisis. Pour l'inauguration de la nouvelle salle de l'Opéra-Comique, Monsieur Carré semble avoir eu la très bonne chance de monter un Opéra destiné à un véritable succès : le départ prochain de Madame Rose Caron pour Monaco va l'obliger à interrompre ces très belles représentations qui à la satisfaction générale seront reprises au printemps, mais on n'oubliera pas, d'ici là, le chemin du théâtre de la place Favart si brillamment ressuscité.

Comtesse de SESMAISONS.

Un baptême à Chioggia

On apporte l'enfant dans la châsse vitrée ;
Car c'est l'ange d'hier et le saint d'aujourd'hui.
La marraine se tient toute droite à l'entrée.
Son œil sauvage et fier où la tendresse a lui,
Voyant des étrangers, s'inquiète et s'abaisse
Sur l'enfant. Elle est blonde et belle comme Hébé ;
Digne dans son maintien comme une jeune abbesse,
Et son unique amour est encore un bébé.
Une mantille blanche enveloppe son buste, —
Où figurait ainsi la Madone jadis, —
Et ce groupe revêt un caractère auguste ;
Metzys en aurait fait un coin de paradis.
Les vieux parents émus sont restés à distance,
Le regard traversé par un sourire amer.
Quelques voisins enfin complètent l'assistance,
Car la mère est souffrante et le père est en mer.
Le vieux prêtre courbé, vénérable, ascétique
Dans la soutane et dans le camail violets,
A l'air d'une figure échappée au tryptique
Qui là-bas, sur l'autel, ouvre ses deux volets.
Cependant il répand l'onde sacramentelle,

L'enfant qui souriait referme ses grands yeux ;
Puis, agitant ses bras raidis par la dentelle,
S'endort en murmurant des mots mystérieux.

Enfant, si le poète a suivi le cortège,
S'il est resté debout, spectateur indiscret,
C'est qu'il priait tous bas que le ciel te protège,
Et ton destin flottait devant son œil distrait.
C'est qu'au fond de son cœur il te plaint et qu'il t'aime,
C'est qu'il a des secrets que l'homme ne sait pas.
Il voyait un symbole étrange en ce baptême.
L'eau deviendra ta vie, et jusqu'à ton trépas,
Vivant de ses trésors ou mourant de sa rage,
Tu seras son enfant, ou seras son martyr.

. . . .

Le moment est venu d'être homme. Allons, courage !
Le navire t'attend au large ; il faut partir !
La mère en sanglotant courbe sa blanche tête.
Et moi qui vois d'ici ce spectacle lointain,
Je supplie à genoux le dieu de la Tempête,
Pour que l'Eau te soit douce et clément le Destin.

Henri **GUERLIN**.

L'épouse moresque

Nubile à peine, on la confine au gynécée.
Nul mâle que l'époux ne devra désormais
Contempler ses traits purs, qu'elle voile à jamais ;
Car la loi de l'Islam en serait offensée.

Observant le Koran, où sa tâche est tracée,
Elle enfante, elle allaite et prépare les mets.
Son existence n'a ni gouffres ni sommets :
Elle vit sans désirs et presque sans pensée.

Le soir, sur la terrasse aux dalles de granit,
Entrouvrant la foutah qui lui sert de corsage,
Loin du monde bruyant dont l'hymen la bannit,

Elle respire et chante, — esclave heureuse et sage
Qui sourit de pouvoir exhiber son visage
Au grand œil scrutateur de la pâle Tanit.

André Delamare **DEBOUTTEVILLE**

Tableaux Mauriciens

Le Matin

A l'orient une raie blanche qui, peu a peu, se colore de vermeil; mais un vermeil indécis délayé de jaune safrané.

La ville de Port-Louis s'éveille, Créole paresseuse, lasse d'un sommeil prolongé, elle repousse les voiles qui l'enveloppent. Une flotte, par lambeaux d'un violet tendre. Le col de l'Embrasure *semble percé d'une fenêtre, tout exprès pour permettre au soleil levant d'entrer dans le grand ciel sans couleur encore, et pour regarder, pour animer la ville endormie. Les flèches d'or pâle, une à une, viennen piquer doucement les sommets d'alentour. Un serpent lumineux glisse rampe le long des montagnes en demi-cercle au bas desquelles s'étend Port-Louis. Incertaine d'abord, avec une goute d'ombre dans ses reflets, la lumière s'affirme, se fait plus nette: Un rayon rose couronne le rocher gris où se dressent les mâts de la Vigie, sentinelle avancée du côté de la mer. Chaque cime prend une teinte variée.*

Une gaze mauve sur la croupe du Dos d'Ane: *sur le glacis voisin, une coulée d'argent : le plateau du* Pouce, *riche d'une verdure intense, par endroits garde des trous sombres sous la pluie d'or qui tombe plus drue.*

Au creux du vallon, la buée s'est amassée. La chute fraîche d'une cascade rythme de sa basse, le chant plaintif, en tierce mineure, qu'au bord de son nid, répéte à intervalles réguliers, le coq des bois. Le bambou, avec un susurrement continu, balance dans la brise le panache touffu de ses plumes gigantesques, d'une courbe, d'une grâce incomparables.

Pas un nuage n'alourdit le grand ciel où l'œil s'enfonce. Les jaunes orangés d'abord, ensuite transformés en teintes de turquoise, se fondent, se précisent pour devenir l'azur idéalement bleu des pays du soleil.

Son ferblanc sur l'épaule, un petit laitier indien s'avance à travers la ville. L'enfant annonce sa marchandise en chantonnant dans le naïf patois créole: " Dit lait dit lait*!" — Du lait, voilà du lait! —*

Les rues s'animent, des gens passent qui s'abordent. A l'angle d'un mur, le petit indien a disparu; tandis que derrière lui, s'affaiblissant, décroissant en écho, son cri traîne, monotone et doux : Dit lait, dit lait, *"*

A Midi

La lumière ruisselle.

Des bâtiments de tous pavillons encombrent la rade, vraie fournaise de métaux en fusion: vapeurs dont la courte cheminée trapue vomit une fumée grasse, voiliers, bricks et brigantins de proportions diverses.

Le port grouille de mouvement. Sur les quais, tout un peuple d'Asiatiques. Cela s'agite, cela crie, cela vit d'une vie intense. Défilé initerrompu de vêtements bariolés, multicolores, de faces jaunes ou noires, de têtes allongées, ou aplaties, aux coiffures variées comme les types mêmes. Parfois un souffle de vent brûlant passe, soulevant un tourbillon de poussière.

Ici, la note caractéristique d'une ville d'Orient: le bazar. Une centaine de petits étals sous un vaste toit quadrangulaire. Sur chaque étal, un monceau de fruits ou de légumes à la chair savoureuse, au parfum excitant, toujours riches de coloris. A côté de la patole, *d'un vert glauque, strié de blanc, tordue comme un serpent, voici des grappes appétissantes de* litchis *empourprés: plus loin une pyramide d'ananas embaume. Debout derrière trois grands bassins de fer battu, un marchand* madras *glapit* Maitaye, bons gâteaux moutaye!" *Il offre aux acheteurs une patisserie onctueuse, pétrie de farine de riz mélangée d'huile et d'un sirop parfumé.*

Une femme indienne vient dans la rue. Ses grands yeux de gazelle, doux et inquiets, contrastent étrangement avec sa bouche charnue où le bétel mâché sans relâche fait mousser une rosée sanglante. Un pagne de soie rouge l'enveloppe. Les plis savants que sa main d'artiste inconsciente a drapés autour d'elle, trahissent dans toute leur perfection la souveraine élégance de ses formes. On dirait une statue antique faite d'une coulée de bronze doré. Son bras, gracieux comme la tige du mougris, soutient sur sa tête un large lota de cuivre qui flambe au soleil. Lentement, l'Indienne s'éloigne avec le cliquetis de ses anneaux d'argent cerclant ses chevilles et ses poignets délicats.

Dans la campagne, de lourdes nappes de feu tombent d'en haut. Plus de bleu au ciel, sur les champs, plus de verdure. Un miroitement d'or fondu noie tout sous de grandes ondes aveuglantes.

Le Soir

Au bord d'une lagune solitaire, des filaos, tristes comme des ifs penchent leur ombre désolée. Des moires fugitives rident l'eau, verdâtre ici, plus loin, aux reflets de métal.

Derrière un cap rocheux où s'allument des lueurs de cuivre, la voile d'une péniche glisse, s'évanouit.

Là-bas, tout là-bas, coupant le bleu verdissant de l'Océan, la longue ligne des récifs déroule avec un grondement superbe sa ceinture d'écumes éblouissantes.

Une haute lame s'est dressée : un rayon du soleil couchant vient de l'éclaircir de biais. Des feux de saphir, puis des reflets d'émeraude font resplendir l'énorme vague. Elle s'avance lentement, puis lentement elle s'écroule, se traînant, comme épuisée, jusque sur le sable du rivage où elle meurt, en un clapotis plaintif.

Vêtu d'un pantalon et d'une chemise de conjon bleu, un sac de goonis *sur le dos, un nègre mozambique rentre à sa case. Son torse d'ébène frissonne sous le vent du soir. Sa journée de portefaix est remplie.*

Le mozambique passe ; il a passé.

La nuit ensevelit tout : la vallée, puis la plaine, les montagnes enfin. Du plateau central une tête émerge encore. Une dernière clarté s'est attardée à la cime de Peeter-Both, *le plus haut sommet de l'île.*

Peeter-Both regarde la vie s'éteindre à ses pieds.

Endormis, les champs de cannes à sucre ceints de vétiver ; endormie, l'usine tapageuse où durant tout le jour bourdonne la ruche des travailleurs ! Et la forêt, frémissante naguère des chants d'oiseaux, et la rizière humide aux longues ondulations de houle, endormies aussi, endormies partout.

Une poussée d'ombre : c'est fini. Peeter-Both a disparu.

Ruissellement de pierreries sur le velours sombre d'un écrin ! La nuit constellée des ciels tropicaux répand sa féerie au-dessus de l'île Maurice, qui s'endort.

Maurice, ancienne Ile de France, au souvenir doux comme son nom d'autrefois : grain de sable perdu dans l'immensité des mers, atome infime que la plus brillante des devises ait jamais couronné :

" Stella clavisque maris Indici ".

FRANCIL.

LA CONSTRUCTION DE L'OPÉRA-COMIQUE

Je ne crois pas d'une part, que le vrai but à atteindre au sujet de la reconstruction de l'Opéra-Comique ait été établi par aucun des orateurs, soit du Sénat, soit de la Chambre, soit à l'administration des Beaux-Arts, lors des discussions relatives à cette reconstruction; d'autre part ne pouvant connaître ce qui en a été dit à l'administration des Beaux-Arts, il m'est impossible d'être affirmatif. En tout cas, si le but qui me semble le seul sage a été discuté, il est certain qu'il n'a pas été poursuivi.

Quel est donc ce but auquel on aurait dû viser, dans la reconstruction de l'Opéra-Comique?

Etait-il de construire un théâtre quelconque sur la façade duquel on écrirait ensuite : Opéra-Comique ?

Où bien était-il de construire réellement un Opéra-Comique c'est à dire la seconde scène lyrique de France ?

Je crois que poser la question ainsi eut été la seule raisonnable, et que, ainsi posée, elle n'aurait pu être résolue que dans ce dernier sens.

Je considère qu'il eut été indipensable de consentir à dépenser ce qui était nécessaire pour la reconstruction de notre seconde scène lyrique, et malgré cette dépense consentie, l'Opéra-Comique aurait encore conservé la distance respectueuse, mais que l'on a faite vraiment trop humble, de l'Opéra, à l'Opéra-Comique, (car l'Opéra a coûté environ trente-cinq millions).

Or, si l'on a été un peu fou dans la construction de l'Opéra, on l'a été également, mais en sens contraire dans la reconstruction de l'Opéra-Comique.

Comment admettre que des hommes sensés aient pu s'arrêter un seul instant à l'idée de la reconstruction de l'Opéra-Comique en ne se servant presque uniquement que du terrain qu'il occupait avant l'incendie?

Même à l'époque où les ouvrages d'Auber tenaient seuls l'affiche, on disait déjà que l'Opéra-Comique était insuffisant, aujourd'hui que les œuvres nouvelles exigent un développement de mise en scène et de décorations bien supérieurs, l'administration n'allouait pour sa recons-

truction lors du concours que le même terrain occupé précédemment. Si elle y ajoutait deux mètres soixante-quinze en profondeur, pris sur la place Boïeldieu, elle exigeait par contre dans son programme, qu'il fut établi au fond de la scène un couloir de dégagement ne pouvant avoir moins d'un mètre de largeur ; bien plus encore, une remise pour les décors, laquelle remise ne pouvait avoir moins de cinq mètres de profondeur, enfin il y fallait encore ajouter forcément l'épaisseur d'un mur séparant ce couloir de cette remise, soit, cinquante centimètres, ce qui en tout formait un total de six mètres cinquante.

Donc en déduisant les deux mètres soixante-quinze pris sur la place Boëildieu l'administration pour la reconstruction du l'Opéra-Comique ayant ces nouvelles exigences, donnait pour les satisfaire, un terrain ayant, trois mètres soixante-quinze, près de quatre mètres, de moins en profondeur que n'avait l'ancien emplacement.

C'était vraiment s'exagérer le génie de nos architectes français, que de réclamer d'eux, un pareil tour de force.

Aussi Monsieur Bernier lui-même n'est-il pas parvenu à vaincre ces difficultés, car quoique l'administration ait augmenté en sa faveur l'emprise sur la place Boïeldieu, de deux mètres soixante-quinze, à huit mètres, son théâtre n'en est pas moins incomplet au point de vue des services pratiques qu'exigent la reconstruction de la seconde scène lyrique française.

Si la question budgétaire est en cause dans la décision de l'administration, je ne puis m'expliquer qu'elle ne se soit pas alors ralliée au principe bien plus économique du statu-quo, et il est incontestable qu'il eut été beaucoup plus sage, quoique l'Opéra-Comique ne soit pas place du Châtelet, dans son vrai centre, de continuer à se servir de ce théâtre, lequel est pratiquement, mieux aménagé que le nouvel Opéra-Comique.

Mon avis est qu'il fallait continuer à se servir de la salle de la place du Châtelet jusqu'au moment où le boulevard Haussman, terminé on aurait pu y prendre un terrain ayant les dimensions que l'Opéra-Comique comporte maintenant, c'est-à-dire, de quatre à cinq mètres de plus en largeur que l'ancien Opéra-comique (car il faut cet espace pour pouvoir faire des couloirs plus larges sans que celà soit au détriment de la salle) puis environ quinze mètres de plus en profondeur, afin de donner à la scène et à ses services, les développements nécessaires.

En prenant cette sage décision, on ramenait l'Opéra-Comique dans le vrai centre d'exploitation, de sa clientèle habituelle, commerçante, mondaine et provinciale, on avait ainsi la possibilité de choisir l'emplacement indispensable maintenant à l'Opéra-Comique, tandis que celà était impossible sur l'ancien emplacement.

Si l'on eut apprécié que cette combinaison eut pu retarder par trop la reconstruction, et eut entraîné à de trop grosses dépenses, on pouvait au moins se rattraper au minimum de ce qui eut dû être fait, c'est à dire ; se servir du terrain de l'ancien théâtre, mais en y ajoutant l'emplacement de l'immeuble donnant sur le boulevard.

Mais la solution adoptée est la négation du sens commun.

Assurément il est très bien d'être économe des deniers des contribuables mais à la condition que cette économie n'aille pas jusqu'à l'avarice, et l'on est allé jusqu'à l'avarice lorsqu'on a repoussé l'achat de l'immeuble du boulevard, achat strictement indispensable.

Un jour ou l'autre la nécessité imposera l'agrandissement de l'Opéra-Comique, et par là, l'achat de cet immeuble, alors on s'apercevra qu'on a laissé perdre l'occasion d'en utiliser l'emplacement pour la meilleure distribution de l'ensemble, et qu'au lieu de faire une économie, on aura fait tout le contraire.

Maintenant si j'examine l'œuvre de M. Bernier, uniquement au point de vue artistique, je suis heureux de n'avoir que des éloges à lui adresser.

En effet, l'architecture extérieure et intérieure est incontestablement très jolie, remplie de détails charmants et pleins de goût ; tout est fait avec un très grand soin, une grande et heureuse recherche. Puis, l'agencement des vestibules, des escaliers, de leurs départs, et des couloirs ; tout celà est on ne peut plus élégamment et spomtueusement aménagé ; c'est tout plein de gracieuse pompe, si ce théâtre fait sait partie du palais d'un souverain, et ne devait servir qu'à des représentations de gala, de cérémonie; dans lesquelles le public qui y est appelé n'a surtout en vue en s'y rendant, que d'avoir l'occasion de s'y faire voir, et d'y saluer leurs majestés, je n'aurais que des éloges à en faire, car vraiment tout charme les yeux dans ce théâtre, et semble se prêter au cérémonial d'une cour souveraine.

Malheureusement, l'Opéra-Comique un est théâtre ayant des exigences tout à fait autres, et inéluctables. Le public y vient pour voir et pour entendre un ouvrage musical ; il exigera donc que cet ouvrage y soit rendu dans de certaines conditions.

Or, malheureusement, les trois quarts des spectateurs, je dis bien les trois quarts, ne verront rien de rien du spectacle.

La salle est également tellement petite et comporte si peu de places que l'exploitation en sera impossible par l'insuffisance des recettes. Celà ira peut-être à peu près étant donné l'attrait du nouveau monument jusqu'à l'exposition de 1900, puis pendant cette exposition, mais après ?

J'ai la conviction qu'après, l'impossibilité d'exploitation amènera la démolition de cette salle.

L'architecture extérieure et j'ai plaisir à le redire, est d'un artiste de vrai talent et de grand goût. Au rez-de-chaussée, Monsieur Bernier a su jouer et faire jouer à ses bossages et refends, un rôle tout à la fois très agréable à l'œil, et solide, ainsi qu'il convient au soubassement d'un monument.

La façon dont il a encadré ses portes, les rend très fines et délicates enfin les motifs du milieu sur la façade, les clefs des portes et des fenêtres, ainsi que les consoles supportant les balcons, et la corniche, sont parfaits de proportion et de délcatesse ; puis tout le jeu et la proportion des surfaces planes, et des parties décorées, dans le monument, est on ne peut plus réussi.

Cependant je fais à la façade un reproche, c'est d'être trop élevée pour la profondeur de la place.

Quand aux côtés latéraux, malgré le plaisir que procure leur vue, je préférerais de beaucoup, n'avoir pas à en admirer l'architecture, mais que de bons balcons sauveurs, à chaque galerie pour la salle, et à chaque étage pour la scène, me rassurent sur les conséquences d'un désastre semblable au précédent, l'unique balcon du premier étage ne pouvant servir en rien, au public des autres étages, car, les escaliers n'ayant pas plus da largeur d'emmarchement que dans l'ancien théâtre, malgrè leurs somptuosités de départs, le public se trouvera donc dans les mêmes dangereuses conditions que dans l'ancien théâtre et les mêmes malheurs, forcément, pourront se reproduire.

A mon sens, seul, l'établissement de balcons extérieurs, à tous les étages, avec des escaliers les reliant, et permettant à la presque totalité du public et des artistes d'y trouver refuge et de sortir à l'air libre, est le seul préservatif sérieux pouvant parer à un nouveau désastre, lequel, est toujours causé dans un incendie de théâtre, par l'asphyxie qui atteint ceux qui ne peuvent se servir que des escaliers intérieurs, lesquels sont, et seront toujours insuffisants dans ces cas extrêmes.

C'est alors une grave et coupable erreur de s'obstiner à vouloir faire admirer les beautés de ses conceptions architecturales et les délicatesses de ses profils, qu'elles qu'en soient les conséquences.

L'idée qui a prédominé dans la conception du plan, pour la partie allouée au public, a été d'établir de vastes vestibules et de vastes couloirs, et cette idée, qui du reste est à l'état épidémique depuis l'œuvre de Garnier, a été si bien suivie, que la salle en est devenue infime et tout ce qu'il y a de plus incommode, d'abord et surtout pour la vue du spectacle. Les couloirs devant avoir au minimum quatre mètres de largeur snr les côtés, la largeur de la salle, en demeure rétrécie d'environ six mètres, par rapport à l'ancienne.

Je le répète , la salle de l'opéra comique actuelle, étant d'une part plus étroite d'environ six mètres que l'autre, et ne pouvant guère con-

tenir plus de 12 à 1300 spectateurs, à moins d'augmenter le prix des places ce qui éloignerait le public habituel de l'opéra comique, les recettes seront insuffisantes. D'autre part; les spectateurs de côté se trouvant très rapprochés de l'axe longitudinal de la salle, seront forcés de s'asseoir de côté pour faire autant que possible face à la scène; Dans cette disposition, le premier rang seul verra ee qui se passe, le second rang arrivera à entrevoir de temps en temps entre les têtes du premier rang une apparence de spectacle, mais je défie bien les autres, d'apercevoir quoi que ce soit, les défectuosités augmenteront de plus en plus au fur et à mesure que les galeries sont plus élevées.

Il est bien étrange de voir considérer comme une chose secondaire, ce qui est la cause réelle, sérieuse, de la venue du spectateur au théâtre, la vue du spectacle.

Le résultat inévitable de cette erreur sera, ainsi que je l'ai déjà dit, que cette exécrable visualité et l'impossibilité de recettes suffisantes, amèneront forcément, et dans un temps très rapproché, la nécessité de la démolition, mais il sera malgré celà impossible d'y refaire une salle comportant autant de places que celle de M. Charpentier père, car le vaisseau compris entre le mur séparant la scène, de la salle, et celui de la salle et du foyer, étant plus petit, forcément cette salle sera toujours plus petite que l'ancienne, à moins de l'agrandir en empiétant sur la scène.

Une note, quasi officielle, parue dans tous les journaux, a déclaré que la nouvelle salle comporte 1477 places.

Il se peut que l'on soit arrivé à faire des subdivisions ayant la prétention barbare de vouloir enfourner ce chiffre de spectateurs, mais alors dans quelles conditions pour eux ?

Et penser que tout cela a été négligé pour donner au public la piétre satisfaction de promenades un peu plus agréables pendant les entractes.

On me dira que ces splendides couloirs permettront au public, en cas d'accident, de s'y mouvoir à l'aise; oui assurément, jusqu'au moment où les gaz de la salle viendront l'asphyxier dans les dits splendides couloirs, ce qui aura lieu en même temps que dans la salle par toutes les portes alors forcément ouvertes.

On sera, il est vrai, asphyxie à l'aise, car ainsi qu'on le sait, dans ces incendies de théâtres, la presque totalité des victimes périssent par l'asphyxie, les escaliers intérieurs étant, et ne pouvant être qu'insuffisants dans ces cas extrêmes, pour permettre une évacuation rapide.

Aussi l'administration est-elle coupable à mon avis, de n'avoir pas imposé dans son programme des balcons extérieurs à tous les étages, reliés par des escaliers jusqu'à la chaussée, car c'était là l'unique moyen d'éviter un nouveau désastre.

L'architecture de la salle ; j'entends par là sa conception architecturale générale, quoique jolie à l'œil, m'a semblé être ce qu'il y avait de moins réussi dans le théâtre, quoique les détails y soient comme partout pleins de goût. Les piliers de soutènement des galeries, et des cintres supportant le plafond, y sont beaucoup trop nombreux, car ils viennent ainsi augmenter encore l'affreuse visualité, laquelle n'avait vraiment pas besoin de ce surplus d'obstacle pour être déplorable.

De plus à cette déplorable visualité, vient s'ajouter la dimension exiguë, de la salle qui a superficiellement environ, quatre-vingt dix mètres de moins que celle de l'ancien théâtre, ce qui donne environ, mille quatre cent mètres cubes de moins pour toute la salle.

Le grand vestibule et celui de la façade se relient très bien et très simplement les uns aux autres, et les départs des escaliers y sont très joliment et luxueusement agencés, mais comme ils n'ont que les mêmes dimensions d'emmarchement qu'à l'ancien théâtre, ils ne rendront pratiquement, que les mêmes services.

Monsieur Bernier, a établi sous la salle un immense et deuxième vestibule qui a dû coûter très cher, car étant donné l'importance et le rôle attribué à ce vestibule, il a dû le concevoir forcément luxueux, et à quoi en réalité et pratiquement servira-t-il ? Tout simplement à forcer le public à le traverser pour se rendre du bas des escaliers à la chaussée, et vice-versa, alors qu'un seul vestibule suffit très bien à cette tâche, et qu'il est si simple de faire déboucher les escaliers de côté, dans le sens de la chaussée.

Forcément ce vestibule a une certaine hauteur, en raison du rôle pompeux qu'on lui destine, l'unique du reste qu'il soit appelé à jouer, or cela a forcé à élever d'autant le plancher de la salle proprement dite, et en conséquence, toute la construction ; Mais au moins le public se servira-t-il pendant les entractes de ce vestibule ? Nullement ; En effet, l'Opéra, le théâtre Français qui ont, et l'ancien théâtre Italien, qui avait un vestibule sous la salle, sont la preuve qu'ils ne servent que de passage au public qui ne s'est jamais donné la peine d'y descendre pour s'y promener et y séjourner, et que l'idée d'établir sous la salle un vestibule somptueux, et alors forcément coûteux, est mauvaise, attendu que cet emplacement peut être et doit être employé bien plus utilement pour des services qui là, seraient vraiment à la place qu'ils doivent occuper. Deux exceptions à cette règle la confirment. Au théâtre Français le manque de surface a forcé son premier architecte à se servir du dessous de la salle pour y établir un vestibule d'entrée desservant les départs des escaliers, à l'Opéra la somptuosité du théâtre a fait créer un vestibule qui ne sert du reste que pour les valets de pied. Tel n'était pas le programme à adopter là où le manque de terrain, obligeait à l'économie des surfaces et où les ressources pour la reconstruction étaient restreintes.

Ce vestibule prendra donc le caractère de celui de l'ex-théâtre Italien, qui finit par être complètement abandonné, et servait à la fin de magasin.

Il y avait à mon sens intérêt à se servir de l'emplacement du vestibule de l'Opéra-Comique d'une façon bien plus sérieusement utile.

Les départs des escaliers dans les vestibules sont très bien et très richement établis, tout ce qui est vestibules, couloirs, et départs d'escaliers, légitimerait donc que l'on donnât au nouveau théâtre le nom de théâtre-promenade.

Mais alors comme il faut plaindre les pauvres spectateurs et aussi les pauvres directeurs.

Et cependant c'est ce vestibule sous la salle et les départs des escaliers qui, d'après le rapport du jury, semble avoir été la cause déterminante de son choix.

Ainsi donc, c'est une chose qui est presque en dehors du théâtre proprement dit, c'est la vaste dimension des vestibules, des couloirs, et les départs des escaliers, qui ont fait préférer au jury le projet de M. Bernier.

En effet, sauf ces choses, dont il a loué l'agencement, le jury pour tout le reste n'a eu que des réticences, en disant que l'on remédierait à ces défectuosités.

Or il n'est possible d'y remédier qu'en modifiant les dimensions de la salle pour la rendre meilleure, ce qui amènera alors forcément une modification dans l'agencement du grand vestibule, des couloirs et des escaliers, les piliers de soutènement de la salle traversant forcément le dit vestibule.

Quelle valeur a donc la cause déterminante du choix du jury? Aucune. L'orsque l'emplacement dont on dispose ne permet de satisfaire que les besoins essentiels, les vestibules, départs d'escaliers, et couloirs, doivent se borner à être tout simplement pratiques, et ne prendre alors que la place nécessaire aux services qu'ils doivent rendre.

A mon avis, le progamme du concours avait eu tort de demander que la salle ne comporta que mille cinq cents places, car la population parisienne augmentant toujours, les directeurs de l'Opéra-Comique doivent avoir le devoir d'augmenter leur public, et aussi celui de conserver à l'Opéra-Comique son caractère populaire et bourgeois.

On se tromperait fort et l'on risquerait beaucoup si l'on pensait y appeler habituellement un autre public, et si l'on entrait dans cette voie, sa conséquence forcée, serait une augmentation du prix des places, et, alors, la clientèle réelle de l'Opéra-Comique prouverait par son abstention, son mécontentement, et j'ai la conviction que le public journalier ne pourrait être remplacé par un autre, d'une façon suivie.

Ce qui prouve que je suis dans le vrai en disant que le nombre des

places eut dû être augmenté afin d'arriver à pouvoir augmenter la recette, tout en ayant des prix les plus faibles possibles, c'est que l'administration Carvalho a été en perte de quatre vingt-quinze mille francs en deux années et demie d'exploitation, années 1892-93 et partie de 1894 dans la salle de la place du Châtelet, qui comporte pourtant mille six cents places.

L'augmentation des prix étant dangereuse, ce n'est donc que dans l'augmentation du nombre des spectateurs, que l'on peut arriver à créer les ressources nécessaires à l'existence du nouvel Opéra Comique.

La scène nouvelle a un mètre soixante-quinze de moins en profondeur, et deux mètres de moins en largeur que celle de l'ancien Opéra-Comique, les effets décoratifs y seront donc forcément plus mesquins, ainsi que le mouvement des masses. Et pourtant c'était surtout l'exiguité de l'ancienne scène qui était le principal sujet de critiques contre l'ancien Opéra-Comique.

Une grande partie des services de la scène ont été refoulés dans les combles de la salle, et au-dessus du foyer du public par exemple des loges d'artistes, des loges omnibus, des foyers d'études, etc., ces services sont ainsi beaucoup trop éloignés de la scène et des services journaliers qu'ils sont appelés à rendre, tout cela pour faire place à l'inutile grand vestibule. La petite salle de spectacle de répétition qui se trouve au-dessus du foyer du public est tout à fait insuffisante, c'est une scène d'appartement, et elle ne permet des répétitions que pour les ensembles des premiers sujets, mais ne pourra jamais servir pour les études d'ensemble de mise en scène, et c'est pourtant là le service que cette scène doit être appelée à rendre, car pour des ensembles de duos, trios, quatuors, etc., enfin de premiers sujets, les foyers divers et salles d'études peuvent remplir parfaitement ce rôle ; mais pour éviter d'encombrer la grande scène, il faut que celle du petit théâtre s'en rapproche assez pour pouvoir y pousser le plus loin possible les études d'ensemble.

Tout ce qui précède indique suffisamment que je suis loin d'approuver le travail du jury ; J'ai en effet très longuement réfléchi sur sa décision et j'ai examiné, en toute loyauté, si les points de vue auxquels je me plaçais étaient faux et mauvais, puisque l'on avait primé un projet comportant, l'on pourrait presque dire, l'opposé de ces points de vue.

Plus j'y songe, et plus j'ai la conviction *qu'on ne doit attribuer, à chacune des parties, que la quotité de place lui étant nécessaire, et qui soit en rapport avec la superficie allouée pour le tout, il faut en outre placer chacune des parties, à l'endroit où elles peuvent le mieux rendre les services qu'on attend d'elles.*

Aucune décision d'aucun jury ne me fera croire et accepter que la première chose dont on doive se préoccuper dans la construction d'un

théâtre, ne soit pas d'abord, de donner au spectateur la meilleure vue possible du spectacle, avec le plus de bien être possible, et ensuite de donner au directeur, pour sa recette, le plus de place, et de bonnes places, ces quatre choses, sont de première et inéluctable nécessité, elles ne peuvent être sacrifiées à de plus où moins ingénieuses combinaisons de vestibules, départs d'escaliers, et couloirs majestueux, n'ayant d'autre utilité pratique, que de permettre au spectateur de se rendre de la chaussée à sa place dans la salle, où bien de s'y promener pendant qu'il n'y a pas de spectacle ; il semblerait vraiment à voir cette décision qu'elle ait été prise par des hommes peu soucieux des résultats de l'exécution.

Depuis la reconstruction du grand Opéra, et chaque fois qu'il est question de construire un théâtre, il est devenu épidémique de vouloir y établir aussi et quand même, tout ce que comporte ce grand Opéra ; somptueux vestibules, couloirs immenses, escaliers monumentaux, oubliant que si l'on n'a pas la place nécessaire pour étaler tout celà, on n'établit d'abord que le simulaire de ces choses ; et celà, au détriment de ce qui est le but principal.

Si l'on eut fait le concours à deux degrès, il est certain que dans l'espace de temps qui se serait écoulé entre le premier concours et le second, la presse et le public se seraient rendu compte de l'énorme erreur d'un projet qui sacrifiait les besoins indispensables de visualité des spectateurs et la possibilité d'exploitation par l'insuffisance de places, à de vaines satisfactions de promenades pendant les entractes, alors le jury qui a presque justifié l'administration de ne pas vouloir du concours, mis en éveil, aurait été dans l'impossibilité de commettre cette faute incroyable, de choisir pour l'exécution un projet étant agréablement agencé en tant que projet de théâtre sans destination arrêtée, mais inacceptable en tant que projet de théâtre public et devant être exploité.

Ce n'était pas un projet uniquement joliment agencé aux yeux qui aurait dû être construit, mais l'Opéra-Comique de Paris.

L'architecte n'est assurément pas responsable de la bourde commise par l'administration de n'allouer lors du concours, pour faire l'Opéra-Comique (lequel exigeait, en raison des modifications des nouvelles œuvres de musique théâtrale) qu'un terrain de près de quatre mètres de moins en profondeur que l'ancien, mais il est responsable d'avoir conçu un théâtre ayant surtout des prétentions grandioses, pompeuses, et qui ne comporte en réalité, que des couloirs, des vestibules et des départs d'escaliers, remarquez que je ne dis pas des escaliers, mais seulement des départs d'escaliers.

L'administration, ainsi que je l'ai déjà dit au commencement de ce travail, et ainsi qu'elle aurait dû avoir la loyauté de le faire lors du con-

cours, a augmenté en faveur de M. Bernier, de cent cinquante mètres superficiel, le terrain alloué lors de ce concours ; jugez de ce que pouvait être alors au point de vue pratique, ce projet lorsque le jury le prima.

Aussi à mon avis, le jury est-il encore bien plus responsable que M. Bernier.

De tout ceci, à mon sens, il résulte que dans cette affaire tout le monde s'est trompé : l'administration.

1° En décidant de rester sur l'ancien emplacement qui était devenu insuffisant à l'Opéra-Comique actuel.

2° En ne se servant pas au minimum, de l'immeuble du boulevard.

3° En se refusant jusqu'à la dernière limite à adopter le principe du concours, que la chambre a toujours voulu faire prévaloir, ce qui a retardé la construction de sept à huit années.

4° Lorsque se trouvant dans l'obligation de subir le concours de ne pas le faire à deux degrés.

5° A ne pas demander dans son programme, un nombre de places sérieusement supérieur à celles de l'ancienne salle.

6° A ne pas exiger que des balcons extérieurs seraient établis à toutes les galeries pour la salle, et à tous les étages pour la scène.

Puis le jury s'est trompé ?? En choisissant un projet inexploitable.

Enfin l'architecte s'est trompé également : En concevant un projet de théâtre de l'Opéra-Comique, inexploitable.

Edmond LAHENS.

PROVINCES

BÉARN

Figures littéraires d'Aquitaine (III). — *L'Abbé Labaig-Langlade.* — Après avoir, jusque vers la cinquantaine, cultivé avec mérite la poésie française, M. Labaig-Langlade fut éveillé aux Lettres aquitaines par le voyage que firent les Félibres dans le Sud-Ouest en 1890. Quelques années ont suffi à ce laborieux pour établir l'originalité de sa manière et s'assurer dans la Renaissance du Sud-Ouest par la publication de deux brochures de poésies béarnaises un rang primordial.

Curé de Momas, petit village voisin de l'antique cité de Lescar, M. Labaig-Langlade réalise le type — précieux à la décentralisation — du prêtre de campagne consacrant le calme loisir ecclésiastique à la restauration du particularisme provincial.

La bucolique à quoi il excelle grâce à un rare sentiment de la campagne accru de l'habitude des choses rustiques, le poème religieux selon une foi très simple et très pure : tels sont les motifs préférés de cet auteur.

Il a tracé avec prestige la description pénétrante des landes du Pont-Long, dont l'immensité rare et morne évoque sous le soleil méridional les sauvages ajoncs d'Armor ; il a aussi essayé heureusement le lumineux tableau des côteaux pyrénéens, — riants et fleuris.

Concourant toujours à la finale démonstration des magnificences divines, ces poèmes assument une hauteur d'inspiration pieuse dont la note très personnelle fait défaut en ce temps à la littérature française. Une quiétude d'adoration émane pour les âmes mystiques de cette sérénité croyante en contraste avec l'humilité maladive de Verlaine et la névrose érudite de M. Huysmans.

La langue de M. Labaig-Langlade est d'une riche virtuosité, également hamonieuse et imagée, se prêtant avec souplesse aux mélancolies douces de l'églogue, aux amusettes de la fable et aux essors de superbe lyrisme.

Félibre ardent, le poète a pris une large part à l'extension du mouvement de rénovation en Aquitaine.

L'Escole Gaston-Fébus l'a élu un de ses vice-présidents.

Il est digne de cet hommage.

Louis Latourrette.

QUERCY

Un cadet de.... Quercy. — Il y a un an, à peu près à pareille époque, je signalais dans la *Nouvelle Revue* (15 février 1898) la radieuse « Pointe-d'Aube » de Paul Froment, le poète-laboureur et... soldat de la classe. Mu par je ne sais quel vague pressentiment, je terminais mon article en adjurant ses amis de veiller sur le paysan transplanté qui montait la garde, là-bas, à Lyon, « comme une sentinelle avancée de la Provence, enfant perdu du Félibrige. »

Or, quelques mois plus tard, en juin, le malheureux petit soldat était trouvé noyé dans le Rhône, assassiné sans doute par l'un de ces sans-patrie dont la haine stupide, follement déchaînée, atteindra bientôt, même les fils du peuple en pantalon rouge.

Les Cadets de Gascogne et les Félibres, émus de la fin dramatique de ce « Cadet du Quercy, » ouvrirent aussitôt une souscription populaire pour rapatrier la victime et, l'été dernier, M. Georges Leygues, passant en Provence, promit formellement à Mistral « de s'occuper activement des formalités nécessaires pour transporter les restes de Paul Froment. » Aujourd'hui, grâce à la généreuse initiative du Ministre des Beaux-Arts, la bonne action peut être considérée comme accomplie : le Ministre veut faire honneur à la promesse du président des Cadets. Une subvention de 1,000 francs sera, dit-on, accordée. D'un autre côté, l'habile sculpteur Oury (de Montauban) travaille gratuitement à un modeste — mais artistique mausolée que MM de Gascogne doivent inaugurer, lors du printemps prochain, sur la place publique de Floressus (Lot) — le village natal du poète. Pris d'émulation, un autre jeune sculpteur d'avenir, M. A. Rougé de (Cahors), qui connaissait personnellement le Félibre, a déjà dressé une élégante maquette.

La fête posthume sera pour nous comme la glorification de la bonne terre en la personne de l'un de ses plus fidèles enfants. Celui-ci parlait bien vraiment au peuple la langue du peuple, mais une langue harmonieuse relevée d'une pointe d'humour égayant la mélancolie coutumière et résignée du « terrieu. » Voilà pourquoi nous sommes nombreux à avouer à notre admiration pour le poète en sabots, — à présent que la mort a grandi cet enfant. Et quelle étrange destinée ! Parti soldat de vingt ans, Froment aura, deux ans après le départ, son buste sur la place du village — comme un héros ; — et cela, non par vaine gloriole, par banale camaraderie de cénacle, mais pour bien montrer que la « Renaissance Romane » est partout bien venue, en Languedoc comme en Provence : — là, sous les auspices de l'heureux Mistral, ici, en mémoire du doux aïeul *Jansémin*.

Francis Maratuech.

GASGOGNE

Résultats. — Le triomphe du fort sur le faible, le gain de qui possède beaucoup aux dépens de qui n'a pas assez est une inéluctable loi sociale ; les universités provinciales la subissent. Tandis que des paroles sévères furent dites et commentées au sujet des moins considérables d'entres elles, celle de Bordeaux s'épanouit chaque année en une extension plus large, en une action plus directe sur le public intelligent. Des chaires nouvelles sont créées ; — ceci n'est pas la cause déterminante du mouvement général ; — des cours publics ont un grand succès. — Mais l'enseignement scientifique ouvre des horizons nouveau aux esprits purement pratiques, leur inspire des perfectionnements possibles, des améliorations fécondes. Là est le grand progrès que je signale. L'enseignement supérieur à Bordeaux est un des plus vieux de France ; cependant quand je songe à ce morne hôtel des Facultés qui, dans une jeunesse, semblait aux profanes un vieux moule à bacheliers, désert et comme abandonné entre les sessions d'examen, j'admire le mouvement de jeunesse et de vie des palais neufs de toutes nos hautes écoles, surtout je note que la science cultivée par l'élite est un levain qui lentement soulève les masses. Les esprits, c'est indéniable, sont, en moyenne, plus ouverts que jadis, non précisément par l'étude personnelle, mais par une ambiance de culture plus générale et plus intellectuelle. Bien peu lisent les livres ou suivent les cours du docte professeur d'histoire de Bordeaux, néanmoins, dans les salons, on se doute un peu désormais que notre ville a son passé comme nos familles.

Dans les bureaux de commerce les jeunes commis, expédiant l'ingrate besoin de leur emploi, laissent errer leur souvenirs aux horizons grandioses de géographie coloniale où quelques-uns d'entre eux chercheront et probablement trouveront les situations à conquérir. Enfin la routine entêtée des ruraux cède elle-même devant les résultats pratiques de la science appliquée : chimie agricole pour la reconstitution de nos riches terroirs épuisés ; théories microbiennes éclairant d'un jour nouveau le traitement de nos vins fins en leurs fréquentes maladies de jeunesse. La chose est d'importance haute, et la science nous est, ici, d'un puissant secours, car la quantité et la qualité de sa production viticole est une question vitale pour la Gironde.

Voilà, certes, un progrès, un mouvement ascensionnel, à la fois très élevé dans ses causes et très palpable en ses résultats ; je le signale avec joie. Allons, provinciaux, tandis qu'à la tête de la France on enregistre imprudemment ou malignement les offres de son fiévreux cauchemar, montrons que dans les artères du pays coule toujours un sang vermeil.

Jol Rasco.

PROVENCE

Marseille

Le mouvement littéraire provençal : La nouvelle année a fait éclore plusieurs publications dont le but essentiellement décentralisateur mérite une mention dans cette rapide chronique. La *Vie Provençale* illustrée donne des études artistiques et tient ses lecteurs au courant des choses du monde et du sport. Son jeune directeur est M. P. Barlatier, le fils du regretté fondateur du *Semaphore*, grand journal commercial de notre ville. Au nombre de ses rédacteurs on compte MM. G. Derepas, J. B. Samat, Hector des Adrets, F. Servian, Félix-Henri Michel.

L'éditeur, Paul Ruat, que toutes les questions provençales passionnent, va livrer au public, dans quelques jours, le premier numéro de la *Revue de Provence*, dont la modeste ambition est de continuer l'œuvre commencée et laissée inachevée par la *Revne Sextienne*, la *Revue de Marseille*, les *Petites Annales*.

L'Armana doù Ventour débute, lui aussi, dans la note joyeuse, littéraire et frondeuse de l'*Armana Provencau* de Roumanille et de l'*Armana Marsihés* d'Auguste Marin. Il est franchement félibréen et décentralisateur. Dans sont avant-propos, il se compare à un pauvre oiseau sauvage qui s'essaie à voler autour de la montagne natale et quelque peu au-delà Il ne sait guère où il ira ; dut-il même recevoir du plomb dans l'aile, qu'importe ! il mourra comme meurt la cigale : « lasse d'avoir vécu, fière d'avoir hcanté. » Mais l'*Armana doù Ventour* vous semble décidé et destiné à fournir une longue et charmante carrière.

Le Pays de France, publié à Aix, par deux littérateurs de marque, MM. G. Dumesnil et Joachim Gasquet, se voue à la philosophie et à la sociologie. Son premier numéro est plein de science et de beauté. Le poète Gasquet, rédacteur en chef de cette nouvelle publication, a épousé la reine actuelle du Félibrige, Marie Girard qui possède la grâce et le talent. Un groupe de Félibres d'Aix, d'Avignon et de Montpellier a pris, en outre, l'initiative d'une *Statistique* aussi complète que possible de la Région provençale et languedocienne ; cette œuvre destinée à l'étendre à tous les pays du Midi, demande le concours des vrais patriotes, de ceux qui pensent qu'on aime d'autant mieux son pays qu'on le connaît davantage. Par la *Statistique Meridionale*, on complètera naturellement l'action du *Museou Arlanten*, créé en ce moment par Mistral et dont nous avons parlé, il y a quelques mois. Que de beaux et bons projets, et comme ils méritenet de réussir !

Elézard Rougier.

ALGER

La poste de Tombouctou a Alger. — Voici l'époque où la petite enveloppe timbrée de vert porte de côté et d'autre la traditionnelle carte de visite ; fort peu intéressante — surtout quand l'adresse est, comme il arrive souvent, écrite par un tiers, employé ou clerc — elle court vite au panier ; mais parfois elle n'est pas banale et mérite de fixer l'attention.

C'est ce qui est arrivé pour une carte de visite qui a été l'objet récemment d'une très curieuse communication à la Société de géographie par le capitaine Lacroix, du bureau des affaires indigènes.

Ce pli avait été remis à notre poste extrême du Sud par un hartani d'In Salah, nommé Mohamed ben Chebani. Il lui avait été confié par le bureau postal de Tombouctou le 2 mars 1898 ; quelques jours après, une caravane, à laquelle se joignait Mohamed, quittait les bords du Niger et se dirigeait vers le Fidikelt; elle ne prenait pas la route (*route* dans le sens direction) de Timissao qui est de beaucoup la plus longue, ni celle de Mabrouk, autrefois la plus fréquentée, mais qui est abandonnée depuis qu'elle est infectée par des bandes de pillards Touaregs; elle passait par Bou Djehiba, petit village où quelques familles font le commerce du sel et où se trouve une source; par Achourat, petit ouadi dans lequel sont creusés quelques puits ; par Tin Daghten, où l'eau est saumâtre ; par le Tanezrout, région désertique affreuse dont la traversée ne peut être effectuée que par une marche forcée de sept jours; puis par Ouallen, où l'on trouve une eau excellente dans le lit de l'Oued Sed jend janet, large d'un kilomètre et demi ; par Hassi Tin Tenei qui offre une source et un bois de broussailles au milieu d'un pays plat ; enfin, par In Salah, le principal oasis du Touat, qui, maintenant, nous est bien connu. Mohamed s'y arrêta quelque temps, puis il reprit le chemin du Nord et arriva à El Goléah (où le capitaine Lamy, actuellement chef militaire de la mission Foureau, a installé il y a quelques années une garnison française) le 27 octobre 1898. Il remettait alors au chef du bureau arabe qui le transmettait au facteur-receveur le pli dont il avait été chargé huit mois cependant !

Qui sait si cette année quelques-uns d'entre nous ne recevront pas de la mission Marchand des lettres qui auront traversé toute l'Afrique depuis la vallée du Nil par le Congo, le Baghinné et l'Asben ? En tout cas, le service postal est possible entre le Soudan et l'Algérie. A quand maintenant le chemin de fer Transsaharien, avec des buffets à In Salah et Tafidet et des hôtels-terminus à Kabara sur le Niger et Barroua sur le Tchad ? Ce qui semble aujourd'hui un rêve sera sans doute la réalité de demain.

Armand Mesplé.

L'ARMÉE

Il me semble tout à fait opportun de donner aujourd'hui un coup d'œil rapide sur les projets militaires de nos voisins d'Allemagne. Certains de nos hommes politiques sont en train de nous proposer en somme un commencement de désarmement, l'introduction du service de deux ans qu'ils préconisent équivalant pour notre armée à la suppression d'une cinquantaine de régiments. Nos futurs adversaires auraient-ils par hasard renoncé à maintenir leur énorme supériorité numérique ? — On va en juger. Voici ce que le gouvernement allemand demande à son parlement et ce qu'il va obtenir haut la main :

L'effectif de paix sera progressivement augmenté de façon à atteindre en 1902 le chiffre de 502,500 soldats et *gefreite*, non compris les volontaires d'un an. Il avait été fixé en 1893 à 479,200. Il s'agit donc d'un accroissement de 23,300 hommes.

Par suite de cet accroissement des effectifs, le nombre des unités sera porté dans le même délai à :

625 bataillons d'infanterie,

482 escadrons,

574 batteries de campagne,

38 bataillons d'artillerie à pied,

26 bataillons de pionniers,

11 bataillons de troupes de communication (troupes de chemins de fer, de télégraphie militaire et d'aérostiers),

23 bataillons du train,

Cela ferait donc en plus :

1 bataillon d'infanterie,

10 escadrons de cavalerie,

80 batteries de campagne,

1 bataillon d'artillerie à pied,

2 bataillons de pionniers,

3 bataillons de troupes de communication.
2 bataillons du train.

Voilà pour les troupes. — Passons aux états-majors. L'armée allemande comptera en plus :

3 états-majors de corps d'armée,
2 — de division,
1 — de brigade d'infanterie,
26 — de brigade d'artillerie,
1 — de régiment d'infanterie,
3 — de régiment de cavalerie,
51 — de régiment d'artillerie de campagne,
1 — de régiment d'artillerie à pied,
1 inspection des troupes de communication,
Je laisse de côté les états-majors de bataillon,

Si cette énumération, toute écourtée et simplifiée que je l'ai faite, semble confuse, qu'on veuille bien retenir seulement ces trois nombres frappants : 23,000 hommes de plus à l'effectif de paix, 80 batteries de campagne et les états-majors de 3 nouveaux corps d'armée.

En vérité l'on ne peut mieux choisir son temps pour nous proposer des réductions d'effectifs !

Et ces chiffres sont officiels. Je me borne à les extraire du nouveau projet de loi militaire allemand, projet qui ne rencontrera aucune opposition sérieuse et sera adopté intégralement.

Il va de soi que l'état-major allemand fait sonner haut nos prétendus accroissements d'effectifs, comme si l'application de notre loi de recrutement à des contingents stationnaires pouvait produire de semblables résultats ! Qu'une ou deux classes se soient trouvées plus fortes que d'habitude, c'est vrai ; mais qui ne sait hélas ! que l'avenir nous réserve au contraire des contingents décroissants ?

Le projet consent à maintenir provisoirement à deux années la durée du service dans les armes à pied, mais il faut voir le parti qu'on entend tirer de cette mesure de faveur. On *espère* qu'on continuera quand même à assurer le service du temps de paix, mais c'est à la condition que les demandes du gouvernement soient accordées, que les progrès projetés soient réalisés, qu'on ait sous peu de larges camps d'instruction... En vérité on sent que le Parlement doit s'estimer heureux d'avoir affaire à un gouvernement si préoccupé de parvenir à conserver, malgré les inquiétudes qu'il éprouve, cet heureux service de deux ans, grâce auquel d'ailleurs il est parvenu à incorporer chaque année 70,000 hommes de plus. Il oublie toujours de le dire ; mais, nous autres nous ne devons pas l'oublier. Il n'est pas permis chez nous, sans une déloyauté flagrante, de s'autoriser de l'exemple de l'Allemagne pour

proposer l'adoption du service de deux ans à moins d'ajouter : les Allemands n'ont d'abord admis cette réduction de service que dans leurs troupes à pied et s'ils l'ont admise ç'a été pour accroître leur armée active de 140,000 hommes ; nous vous proposons de donner le service de deux ans à toutes les armes et de réduire ainsi d'une trentaine de mille hommes notre armée active. — J'ajoute que, suivant les calculs exposés ici même par le capitaine Gilbert, notre armée permanente dispose sur le territoire continental de la France de 80,000 hommes de moins que nos adversaires. (1)

L'exposé des motifs du projet de loi militaire nous annonce que les deux corps placés aux frontières Est et Ouest (1er corps — Prusse orientale et 14e — Bade et Alsace-Lorraine) seront à trois divisions.

Les régiments d'artillerie de campagne seront groupés par deux en brigades affectées aux divisions d'infanterie. Cette mesure semble fort bien comprise. Les batteries trouveront ainsi plus aisément leur place dans la colonne ; elles se partageront également entre les deux colonnes si on marche par division et, en définitive, il sera toujours aisé de prélever sur l'ensemble, en cas de besoin, quelques groupes de batterie que l'on conservera à la disposition exclusive du commandant de corps d'armée si on le juge utile.

Enfin et surtout cette répartition de l'artillerie serait à mon sens, excellente à introduire dans notre armée parce qu'elle permettrait jusqu'à un certain point de constituer nos divisions dans le service de paix, en leur donnant du moins les éléments nécessaires en infanterie et artillerie. On parviendrait d'ailleurs, si on le voulait bien, à leur donner aussi quelque cavalerie et nos généraux de division auraient enfin des divisions ou quelque chose d'approchant. Ajoutez à cela une bonne répartition territoriale et voilà des officiers généraux qui pourront réunir de temps à autre leurs officiers de toutes armes, exercer sur eux la meilleure influence, parfois même grouper sans grands frais les éléments essentiels de leur division de guerre et faire exécuter des exercices de service en campagne avec armes combinées.

L'état-major allemand n'entend pas se borner à créer de nouvelles unités. On renforcera aussi nombre d'unités existantes et c'est ici que s'explique une sorte d'anomalie du projet. On dirait en effet tout d'abord que l'infanterie a été oubliée dans ces mesures générales d'accroissement de l'armée. Elle ne s'augmente que d'un bataillon — ce qui est négligeable. Mais elle va bénéficier d'un sérieux renforcement d'effectifs et l'on approche ainsi de plus en plus de la réalisation de ce rêve : entrer en campagne avec une armée de choc composée d'hommes en activité de service ou sortant à peine de l'activité.

(1) Voir dans la *Nouvelle Revue* du 1er août 1898, *le Service de deux ans*, par G. Gilbert.

Le projet allègue d'ailleurs une explication qui a aussi sa valeur : la nécessité de mettre les régiments de couverture en état de partir au besoin avec une seule classe instruite, la guerre pouvant éclater au moment où la deuxième classe vient d'être appelée et ne se trouve pas encore en état de faire campagne.

Les trois régiments de cavalerie nouveaux seront formés, provisoirement et à titre d'essai, à quatre escadrons seulement.

L'artillerie de campagne sera renforcée par des batteries d'obusiers destinées à agir contre les positions fortifiées.

Tous les accroissements d'effectifs demandés sont aisés à réaliser, ainsi que le fait remarquer le projet. Il ne faut par an que 11.000 recrues de plus et on en a chaque année une trentaine de mille en excèdent, qu'on laisse dans leurs foyers.

Je m'arrête sur cette observation si désolante pour nous et je demande de nouveau : A quoi songent ceux qui veulent diminuer notre armée ?

Colonel X.

COLONIES

5 janvier 1899.

L'an qui vient de finir nous a valu tant de tristesse, que la liste est bien longue des vœux que nous devons former au seuil de la nouvelle année. Ces vœux, on peut les résumer dans une formule générale, en demandant à 1899 de prendre, en tout et pour tout, le contre-pied de son aînée. Dans le domaine colonial nous avons eu, pourtant, quelques évènements heureux à enregistrer. C'est d'une part, l'Indo-Chine entrant résolument dans la voie du progrès; c'est Madagascar, colonie née d'hier à peine et laissant déjà entrevoir un avenir plein de promesses; c'est, dans la boucle du Niger, l'ère de la pacification s'ouvrant au jour de la chute de notre implacable ennemi Samory; c'est partout l'admirable conduite de nos officiers et de nos explorateurs, rehaussant d'un peu de gloire le terre à terre de la vie courante. C'est (pour ne citer que les derniers en date), Gentil faisant flotter nos couleurs sur le mystérieux Tchad et Marchand accomplissant cette merveilleuse traversée de l'Afrique, qui a forcé l'admiration de nos pires ennemis, Mais tout cela disparaît presque, en face des humiliations qui nous fnrent infligées et des inquiétudes que l'avenir nous fait concevoir. Après Fachoda n'avons-nous plus rien à redouter encore? Voilà au contraire la question siamoise qui menace de devenir un nouveau danger pour nous, danger d'autant plus grand qu'avec la maladresse diplomatique dont nous sommes coutumiers depuis un quart de siècle, nous n'avons pas sû, lors du traité de 1893, nous réserver l'autorité nécessaire pour intervenir efficacement auprès de ce voisin, à l'abri duquel les intrigues britanniques se donnent un libre cours.

Voilà d'autre part l'Angleterre qui ne fait plus mystère de ses intentions belliqueuses à notre égard; l'Angleterre qui veut la guerre avec nous, car elle nous sent atteints de la pire des faiblesses: le doute de soi-même. Ce doute n'existe que trop hélas, depuis que des évènements cruels nous ont mis face à face avec une réalité d'autant plus décevante qu'elle était inattendue; mais, grâce à Dieu, il ne va pas jusqu'à une morne résignation aux pires solutions à prévoir; il s'y mêle, au contraire, de la colère, ce qui prouve qu'il y a encore chez nous assez de vie et d'ardeur pour nous permettre de nous ressaisir. Demandons à

l'année nouvelle de hâter ce moment et travaillons à ce qu'il soit durable.

Si, des vœux d'ordre général, nous passons à d'autres ayant un caractère plus particulier, nous souhaiterons que l'administration centrale s'inquiète de doter sans tarder nos colonies des éléments indispensables à leur prospérité. Les voies de communication figurent en première ligne parmi ces éléments et nous sommes, dans l'univers entier, le seul peuple qui n'ait pas eu, jusqu'à présent, l'air de le comprendre. Pourtant, à ce point de vue, un grand pas vient d'être franchi par l'Indo-Chine. Nous voudrions que nos autres possessions ne soient pas plus mal traitées et que l'on réduise au minimum les chinoiseries administratives qui paralysent tout en France, alors que chez les autres nations on agit.

N'est-ce pas à ces mêmes chinoiseries que nous devons les retards qui se produisent dans l'attribution des concessions demandées au Congo français, lequel demeure inexploité dans sa plus grande partie alors que son voisin, l'Etat indépendant, déploie l'activité que l'on sait. Pour nous résumer, nous voudrions en un mot, que l'on ne puisse bientôt plus dire de nos colonies ce que beaucoup de Français en pensent, avec raison hélas, et qui se traduit ainsi : « Ah ! comme tout irait mieux, si c'était en d'autres mains. »

*
* *

Nous nous sommes élevé si souvent contre le défaut de suite dans les idées qui caractérise notre politique coloniale, que l'on devine avec quelle sincérité nous souhaitons que, désormais, nos dirigeants sachent une bonne fois ce qu'ils veulent et n'agissent qu'en connaissance de cause. Un fait récent est venu prouver, après bien d'autres, que, sous ce rapport, nour ne sommes guère en progrès. Nous voulons parler du cas de la colonne du colonel Lugan envoyée ostensiblement au grand Sahara pour faire une manifestation importante et rappelée sans avoir dépassé Ouargla ! Pour colorer d'un semblant de prétexte un rappel aussi inexplicable on a écrit sans rire, dans des notes officieuses, que le but de la colonne était d'habituer une partie de nos troupes à marcher dans le sable et que pour cela, point n'était nécessaire de pousser plus avant. A quoi nous répondrons que s'il ne s'agissait que d'une question d'entraînement pas même n'était besoin d'aller jusqu'à ce point, car nous connaissons (pour les avoir pratiquées), des régions, sises en deçà, et qui offrent, sur des centaines de kilomètres, toutes les variétés de dunes et de gassi nécessaires pour exercer tous les corps d'armée de France.

En réalité, la colonne avait, comme nous venons de le dire, mission de faire au-delà de nos postes les plus avancées, une démonstration

qui avait sa parfaite raison d'être après notre échec devant les Anglais. On pouvait même espérer qu'elle dirigerait une pointe sur In-Salah, afin d'en finir une bonne fois avec cette question du Touat qu'il est inconcevable que nous laissions ouverte. Son rappel constitue donc une faute insigne. Un grand journal, qui n'est pas suspect d'hostilité envers le gouvernement, avoue qu'au point de vue politique l'effet a été nul. Nous irons plus loin que notre confrère et nous dirons carrément que l'effet a été désastreux. Il parait que les gens d'In-Salah prévenus de la marche de nos troupes s'apprêtaient à les recevoir avec joie, tandis que les nomades de la région Touatienne, nos adversaires là-bas, se montraient quelque peu effrayés de notre venue, et l'on se demande ce que les uns et les autres ont dû penser de notre recul Ce qu'ils ont pensé est bien simple. Ces gens là se sont dit que nous avons eu peur de nous engager plus avant ; les uns ont perdu de ce fait, leur confiance en nous, tandis que les autres ont senti s'accroître leur audace à notre égard. C'est à ce même sentiment de la peur que les Touareg attribuèrent en 1893 le contre-ordre donné à l'expédition qui avait été préparée contre le Touat, et lorsque, quelques semaines après, nous nous trouvâmes chez eux, au cours de la mission qui nous avait été confiée, nous dûmes avoir recours à toute notre éloquence pour leur faire comprendre que des considérations d'ordre diplomatique, absolument étrangères à la moindre crainte, avaient commandé l'ajournement de l'expédition. Encore ne sommes-nous nullement certain de les avoir convaincus.

Reculer devant les Anglais, c'est déjà beaucoup, mais avoir l'air de reculer devant des Sahariens, c'est trop en vérité. Donc, il fallait, ou laisser bien tranquillement nos joyeux, nos artilleurs et nos spahis dans leurs garnisons ou, du moment qu'on les mobilisait, les faire aller de l'avant jusqu'au but poursuivi. Encore deux ou trois fautes dans le genre de celle que l'on vient de commettre, et c'en sera fait irrémédiablement de notre prestige au Sahara.

*
* *

A l'heure actuelle Samory est à Saint Louis, gardé à vue dans la caserne d'artillerie, en attendant sa déportation au Congo. C'est à Kayes, en présence de toutes les troupes, que le général de Trentinian a notifié à l'almany la décision du gouvernement à son égard. La scène était impressionnante et Samory n'a pu cacher son émotion. A distance, bien loin dans la brousse, elle frappera aussi l'imagination des indigènes, qui mesureront notre force à la puissance de l'adversaire que nous avons abattu.

J. Bernard d'ATTANOUX.

CRITIQUE DRAMATIQUE

M. BRIEUX

M. Brieux est essentiellement auteur dramatique. Les évènements, les questions pendantes de morale et d'éducation, les mœurs environnantes, les débats divers de la vie politique et de la vie privée, les institutions sociales, tout ce qui se passe en un mot et se propage dans la nervosité ou l'entendement de notre société, se revêt immédiatement en son esprit d'une forme scénique. Il voit la pièce à faire, d'une façon constante et il la fait sans plus tarder, ajoutant à sa facilité d'adaptation théâtrale la hâte fiévreuse de l'actualité. C'est la marque du chroniqueur en général. Aussi M. Brieux peut-il être considéré comme un chroniqueur dramatique. Son souci, semble-t-il, est de transporter devant le public et aussitôt que possible le débat du jour, le fait scientifique, l'opinion philosophique, le drame des mœurs. Cette précipitation, dans la conception tout au moins, a l'avantage d'établir un lien sympathique entre le spectateur et l'auteur : l'un et l'autre sont préoccupés du même sujet, on va vite en besogne, car tout de suite on se comprend, et il faut convenir que M. Brieux a le sens de l'opinion moyenne et raisonnable. Ceci est un nouvel indice de son don du théâtre. Avant tout, quand on parle sur une scène à quelques centaines de spectateurs qui, chaque soir, se renouvellent, apportant à chaque séance une somme assez constamment égale de facultés intellectuelles, il faut être écouté, ne point brusquer ni effaroucher. Cette condition obtenue, on peut tout dire. M. Brieux ne s'en prive pas. Il met des formes à sa hardiesse, mais il n'en décline pas du tout les injonctions. Une habileté qu'il ne dédaigne pas d'employer et à laquelle aucun auditeur ne résista jamais, est de bien finir ses pièces c'est-à-dire de nous laisser sur une impression agréable, quitte à la surajouter et à la mettre en contradiction avec le thème général de la comédie. L'œuvre d'art en soi souffre un peu, à la vérité, de ces dissonances, mais chez M. Brieux l'art

est moins dans l'œuvre elle-même que dans la manière dont il établit sa correspondance avec le public. Son procédé est légèrement analogue à celui de l'orateur qui commence par se concilier la bienveillance de l'auditeur, qui profite de cet état de sympathie pour dire, en surprise et nettement, ce qu'il a à dire, puis qui, pour finir baisse le ton, apaise les susceptibilités, avec le désir évident, pour servir la cause qu'il vient de soutenir, d'effacer l'effet fâcheux d'une thèse qu'une trop grande rigueur risquerait de compromettre. Ce qui devait être dit n'en a pas moins été dit, cela reste quelque part dans la mémoire, et au bout de très peu de temps ce n'est que de cela on se souvient, ainsi que de la petite phrase acérée et sincère qu'un critique ami de la politesse sait enchâsser, comme par négligence cependant, dans un long discours louangeur. Les pièces de M. Brieux, bien que soigneusement faites, révélant l'effort et la recherche, gagneraient souvent à un travail plus serré d'élimination, mais cet auteur se heurte probablement à une difficulté, à sa propre nature. Il est un abondant, il se répand plus qu'il se creuse ; il chronique plus qu'il n'ouvre ; il documente et représente plus qu'il ne crée. Du moins, se conformant aux impulsions de son tempérament, qui est réel, il utilise des facultés vives et occupe sur la science une place importante, qui lui appartient en propre.

Ce qui distingue encore M. Brieux, c'est que trouvant dans les formes diverses de la réalité sociale immédiate des prétextes à formule dramatique, il ne les concrète pas dans des types de caractères particuliers, il n'aboutit pas à un agencement de personnages, il ne superpose pas la trame d'une action imaginaire au fond que lui fournit l'observation. Il transporte la question elle-même sur la scène, de sorte que l'humanité, dans ses pièces, joue un rôle moindre que l'ensemble même de la thèse ou du tableau qu'il nous présente. Ce sont bien des institutions sociales qui sont examinées et critiquées, par exemple, dans *Les Bienfaiteurs*, dans *Les Filles de M. Dupont*, dans *Le Berceau*, dans *L'Evasion*, et non point des créatures strictement humaines prises au conflit éternel qui sépare la nature et la servitude sociale.

M. Brieux est-il inégal dans ses œuvres, qui se succèdent à courts intervalles ? Son procédé de diversité le mettant en présence de sujets qui varient de portée, qui exigent des manières dissemblables d'exécution, qui s'adressent plus spécialement à tel ou tel centre de la société, lui crée la nécessité de se varier lui-même, en même temps qu'il lui impose certaines limites qu'il ne faut pas franchir. Les inégalités que l'on constate sont donc moins imputables au talent de l'auteur qu'à la tâche d'accomplissement à laquelle il se soumet vaillamment.

Il est certain par exemple que *Le Berceau*, *l'Evasion* relèvent d'un art très supérieur à celui qui inspire *Les Bienfaiteurs* et le *Résultat des Courses* que joue actuellement le parfait comédien Antoine. Les

« Courses » ont introduit dans nos mœurs, depuis une vingtaine d'années, un singulier stimulant de dépravation économique. Le pari, jusqu'alors, n'était guère pratiqué que par les classes aisées ou spéciales, c'est-à-dire dans le monde restreint des éleveurs, entraîneurs, jockeys, etc. Il s'est propagé, il a gagné toutes les classes de la société, et il devait d'autant plus séduire qu'il s'adressait aux petites bourses, aux ouvriers et employés, peinant pour de maigres salaires et qui se disaient qu'en risquant la pauve petite paie de la semaine, ils pouvaient, sur la vitesse des jambes d'un cheval, s'enrichir du double, du triple, du centuple de la somme engagée. A la gêne se substituait la bombance ! Aux riches, il est permis de jouer et de gaspiller, ils aventurent moins qu'ils ne possèdent en totalité et s'ils doivent se ruiner en fin de compte, ils ont du temps devant eux. En tout cas, c'est leur affaire. Mais que le pauvre, le besogneux, le laborieux et humble producteur de l'industrie sociale s'engage dans cette voie du quitte ou double, du pile ou face, du numéro sortant de loterie, c'est la ruine certaine. Il n'a pas de quoi se rattraper. Quelque jour, il perdra, et comme il n'a pas de fonds de réserve, comme il a mis tout son avoir sur le hasard ou le truquage d'une course, il est voué à la catastrophe certaine.

La grande loi que l'argent mal acquis ne profite pas est moins du domaine de la morale que de celui de la psychologie. Le petit pécule amassé dans l'effort et les privations est soigneusement conservé, on sait ce qu'il a coûté de veilles, de rigueur, d'honnêteté, de persévérance. Encore est-il bien heureux de le posséder, l'artisan jouit de courage et d'ordre. Il se rend bien compte que la chance l'a favorisé, qu'il a évité le chômage, la maladie, la catastrophe commerciale qui abat les patrons. Il songe que s'il gaspille son bien, jamais plus il ne le retrouvera. De l'argent gagné sur un coup de dé, il sera moins avare. Il n'a plus à compter avec lui-même, mais avec la chance, peu favorable aujourd'hui, demain compensatrice. Le goût de la fortune rapide est une duperie certaine. Mais s'agit-il de cela ? Y a-t-il des pécules, des vieux bas de laine qu'on vide ? Non. C'est le salaire, souvent, qui est insuffisant. L'industrie ne paie pas assez. On compte sur la chance pour l'équilibre du budget nécessaire ! Alors, le mal des « courses » devient pire. Il abolit l'énergie de l'homme ; s'il consent à vivre du hasard, à s'enrichir du jeu, il renonce donc aux légitimes revendications qu'il peut, qu'il doit faire valoir pour obtenir de l'industrie une rémunération plus juste et plus digne. Il se désintéresse du travail, il a foi en autre chose.

M. Brieux, dans le *Résultat des Courses*, n'a pas exploré tous ces détours psychologiques. Il a seulement voulu écrire un drame populaire et s'est contenté du « résultat » oisible. Trop fouillé, le sujet eût

été rébarbatif et eût manqué son effet. Il ne faut pas trop mettre dans leur tort des auditeurs, touchés du mal dont on va leur montrer les effets pernicieux. Ils refuseraient de se reconnaître et la leçon serait perdue. Encore, M. Brieux a-t-il estimé qu'il devait atténuer les couleurs des tableaux successifs qu'il fait défiler, en moraliste tempéré, devant nos yeux.

Dans son drame similaire, *Aux courses*, M. Paul Veyrin ne nous a pas ménagés. Il a poussé au sombre, au noir atroce, il a levé les voiles sur les plus désolantes visions, il aboutit, à la ruine, à la misère, à la prostitution, au suicide, à la folie. Cela est franc, mais par trop d'exactitude on dépasse le but, d'autant que là aussi on ne nous montre que les résultats sans nous arrêter aux genèses, sans nous ouvrir les voies, non de rédemption, mais de dérivation, par lesquelles l'humanité peut échapper aux vices qui la doivent dévorer.

M. Brieux est beaucoup moins sombre. Il garde de la bonne humeur. Son type de parieur, ouvrier jusqu'alors honnête, et qui pourtant contribuera au malheur de tous, de sa mère qui a près de quatre-vingts ans, sera réduite à faire des ménages, de sa femme qu'il a aimée et qui l'a bien servi, de sa fille dont il brise le mariage, de son fils qui, à cause de son père, doit renoncer à la fortune et à l'amour, ce type est pourtant de telle nature que l'auteur a pu lui donner le surnom de Père-la-Joie. C'est donc un bon vivant, pas méchant, aimant les siens, attaché à ses devoirs de travailleur et de père de famille. Un hasard le fait entrer un jour sur la pelouse.

Il parie, il gagne, il est pris dans l'engrenage. Le malheur ne tarde pas à fondre sur cette famille heureuse. Mais c'est par suite d'un accident. Chauteaud, dit le Père-la-Joie, vieil ouvrier en cheveux blancs et qui s'y prend sur le tard pour mal faire et pour aboutir à tel acte qui est assimilable à un vol, n'est pas le joueur de tempérament ; il ne dissipe pas non plus des économies réservées au bien-être des siens ; il n'est pas non plus le talonné par la misère qui, n'ayant pas assez de trois francs pour nourrir une femme et des enfants, les met sur le premier Gladiateur venu afin d'en tirer le supplément nécessaire au repas. Il est simplement l'accident, l'épisode, l'anecdote. De sorte que M. Brieux parlant à un public de mélodrame, semble lui dire : Voyez ce qui peut arriver si on joue aux courses. Il ne pousse même pas la leçon à l'extrême. *Le Résultat des Courses* finit bien. Tout s'arrange au dernier tableau, les meubles vendus reviennent se coller aux murailles, le feu est rallumé, le café fume sur la table, le fiancé de la jeune fille réapparait et offre de nouveau l'union conjugale, le fils est devenu patron, il sauve tout, et de la frasque du sexagénaire le Père-la-Joie, il ne reste que le frisson du danger évité. M. Veyrin avait refusé la collaboration de la providence à sa pièce ; M. Brieux lui donne le dernier mot

au contraire. Le premier songeait surtout à la logique inexorable de son sujet, le second se soucie davantage d'être favorablement écouté du public, afin que ne soit pas perdue la leçon que comporte son œuvre.

Le Résultat des Courses est joué avec l'ensemble qu'on est habitué de trouver au Théâtre-Antoine. Le Père-la-Joie est rendu par M. Antoine avec un art parfait, avec une variété d'expressions saisissantes. M. Gémier est également remarquable dans le type d'un vieil ouvrier, cassé, radoteur, acharné du travail encore et qui doit, après le vagabondage, finir dans quelque dépôt de mendicité.

Jules CASE.

A l'occasion du 259e anniversaire de Racine, la Comédie française a représenté, comme à propos d'usage, *La Confidence*, de M. Louis Lavigerie. C'est un monologue dit avec grâce et sentiment par Mlle Lara. Une jeune fille en tête à tête avec le buste de Racine, lui expose l'état de son cœur qui s'agite d'amour. Elle feuillete la poésie contemporaine, elle n'y trouve pas la tendresse simple qui corresponde à la sienne, et c'est l'épanchement dans l'âme de Racine, les souvenirs évoqués de Bérénice et de Mouime, l'effroi de Phèdre et d'Hermione, qui leur font connaître pour la première fois la réalité de l'amour.

J. C.

SCIENCES

L'*Encyclopédie Chimique* est terminée ! C'est là un évènement dont nos lecteurs comprendront toute l'importance, ayant été à diverses reprises tenus au courant des progrès de cette incomparable publication.

On la connaît aussi sous le titre d'*Encyclopédie Frémy*, du nom de son fondateur qui n'aura pas eu la satisfaction de voir son œuvre terminée; on pourrait l'appeler l'*Encyclopédie Dunod* à cause de sa magnifique exécution matérielle, si la librairie Dunod n'avait d'autres grandes publication à son actif avec lesquelles des confusions pourraient se produire.

Ce qui consacre plus que tout le reste la terminaison de ce monument scientifique, c'est la publication de sa table alphabétique des matières, comprenant à elle seule un gros volume sur deux colonnes de 350 pages grand in-8° que n'a pas dédaigné de signer un savant connu par des découvertes importantes, M. Chastaing, pharmacien en chef de l'Hôpital de la Pitié. On ne s'en étonnera pas après un coup d'œil jeté sur ce travail, qui suppose avant tout chez son auteur une connaissance profonde de tout ce qui touche à la chimie et à ses applications et qui lui a permis de faire comme un départ entre les notions qui doivent composer cette table générale et celles qui sont suffisamment mentionnées dans la table de chaque étude particulière.

En feuilletant la publication de M. Chastaing, on reste confondu de l'énorme masse de choses qui sont condensées dans les 93 volumes de l'*Encyclopédie*. Non seulement tout ce qui concerne l'histoire chimique des corps simples et de leurs composés est exposé avec tous les détails que comportent l'état présent de la science; non seulement les grandes applications chimiques sont décrites avec tous les développements nécessaires, mais encore des questions capitales que des esprits plus étroits eussent laissé en dehors du cadre, sont l'objet d'études, dont la réunion à la portion principale, font de l'*Encyclopédie Chimique* un livre sans égal. C'est ainsi qu'à la suite des notices consacrées aux métalloïdes on trouve un volume sur les combustibles minéraux ou les considérations géologiques viennent éclairer des problèmes de vraie chimie

qui sans elles, fussent restés dans l'ombre. C'est ainsi qu'au voisinage se classe tout un volume sur la reproduction artificielle des minéraux, et la minéralogie à son tour apporte à la chimie son contingent d'enseignements spéciaux. De même un volume tout entier, avec de nombreuses figures intercalées dans le texte constitue une histoire complète des météorites et à ce coup c'est l'astronomie qui vient fournir sa collaboration en même temps que, par réciprocité, elle demande à la chimie un de ses moyens les plus décisifs d'information. Plus loin un des maîtres de la science expose en un volume distinct toute la microbiologie et d'autres fascicules exposent au lecteur la structure de la plante, puis l'anaylse des végétaux et, malgré la première apparence, il n'y a ici nul hors-d'œuvre. C'est bien la chimie strictement définie qui se présente successivement sous toutes ses faces et qui révèle les uns après les autres ses vrais modes d'action dans la détermination de la composition de tout ce qui existe dans l'univers matériel.

Répétons que ce qui fait la haute valeur de l'ouvrage, c'est l'autorité incontestée des savants qui se sont réunis pour y collaborer. La longue liste des spécialistes, dont chacun s'est chargé d'un détail compris dans ses études de tous les jours pour le traiter avec tous les soins désirables, contient tous les grands noms de la science chimique moderne. M. Berthelot y coudoie M. Debay, M. Deherain, M. Ditte, M. Gruner, M. Joannis, M. Joly, M. Jungfleisch, M. Mallard, M. Moissan, M. Nivoit, M. Persoz, M. Prunier, M. Riban, M. Sarrau, M. Schlœsing, etc., etc. Ces noms sont une garantie et la plus précieuse de toutes, quant à la science profonde avec laquelle chaque article est rédigé.

On aura une idée du luxe des détails avec lesquels sont traités les divers chapitres de l'a chimie par le simple développement des articles de la table. Par exemple l'énumération des places où sont traités les différents *acides* mentionnés dans l'ouvrage ne comprend pas moins de 50 pages ou 100 colonnes de la table ! et bien des détails sont passés sous silence ou plutôt confiés aux index partiels qui accompagnent chaque volume. Les *alcools*, les *éthers* occupent une place analogue et il en est de même pour tous les sujets, proportionnellement à leur importance. Aussi l'*Encyclopédie*, ce monument, constitue à elle seule une bibliothèque et dispense d'avoir aucun autre livre...

Ou plutôt, elle en dispenserait si la science s'arrêtait, si elle avait cessé de faire des progrès au moment précis où l'ouvrage a été terminé. Mais il est loin d'en être ainsi et cette circonstance, encore qu'elle soit bien banale, ne manque pas de susciter devant l'esprit de profondes réflexions. Voici une pléiade de savants qui s'est consacrée à exposer aussi complètement que possible l'état présent de la science et pendant qu'elle écrit, avant qu'elle ait fini d'écrire, voici que cet état de la science a changé, et non pas seulement dans de minces détails et

dans des parties secondaires, mais souvent aussi dans des chapitres essentiels.

Par exemple nous avons dans l'Encyclopédie une étude magistrale sur l'air atmosphérique et cependant rien n'y figure de ce qui actuellement est considéré comme le côté palpitant de la question. Non seulement on n'y voit point ce que nous savons de plus frappant sur la liquéfaction et la solidification de l'air et de ses éléments oxigène et azote, mais l'argon, le métargon, le krypton, et ces autres gaz qui nous sont maintenant si familiers ne sont même pas soupçonnés. Et comment le seraient-ils puisque la publication du volume est antérieure à la première publication de M. Raileigh ?

De même, le volume consacré à la photographie ne contient rien qui concerne la *radiographie* dont la chimie tire maintenant si grand parti et qui constitue même la branche la plus cultivée sans comparaison des arts photographiques : M. Rœntgen n'avait rien vu encore de ce qui a illustré son nom quand cette partie de l'Encyclopédie voyant le jour. Et il en est de même dans tous les chapitres sans exception.

De sorte que ce magnifique, que cet incomparable ouvrage, malgré la science et le soin dévoué de ses collaborateurs n'est pas complet le jour où il paraît, manquant de ce qui s'est produit pendant l'établissement matériel de sa publication. Il y aurait de quoi décourager les éditeurs s'ils n'étaient soutenus par le sentiment du grand service qu'ils rendent et par la sympathie aussi du public intéressé à l'accomplissement de leurs œuvres.

La ressource en effet, mise à profit dans des cas analogues, et à laquelle ne saurait être indifférente la maison Dunod, c'est de publier des suppléments ; c'est de faire à chaque chapitre une allonge constatant les acquisitions nouvelles de la science et les modifications de points de vue sur les chapitres plus anciens. Nous croyons savoir que les éditeurs de l'*Encyclopédie chimique* ont déjà pris leurs mesures pour s'assurer les collaborations nécessaires à la rédaction de ces suppléments qui ajouteront une valeur nouvelle à la portion principale du monument publié.

Stanislas **MEUNIER**.

BIBLIOGRAPHIE

La comptabilité de la maîtresse de maison par la baronne STAFFE, librairie Georges Dreyfus. Notre sympathique collaboratrice fait aux maîtresses de maison un véritable cadeau, précieux entre tous, en publiant cet élégant volume si complet, si intéressant, si curieux et si utile. Impossible de se passer de cet ouvrage qui, à la fin de l'année, résumera toute la vie d'une famille au dedans et au dehors.

J. A.

Les Grandes Usines, par LOUIS TURGAN. — Paris, E. Bernard et Cie éditeurs, 38e année.

Cet ouvrage est une sorte de revue annuelle des inventions industrielles les plus remarquables qui se signalent à l'attention de toutes les personnes désireuses de se familiariser avec les progrès de l'industrie dans le monde entier.

Pour l'édification du lecteur, nous allons résumer les chapitres du volume que nous analysons.

Les articles de fond, avec dessins et planches dans le texte, sont consacrés : 1° aux générateurs niclausse qui paraissent remplir les meilleures conditions pour donner aux navires la force motrice dont ils ont besoin, à la fois au point de vue du rendement de la sécurité et de l'économie de l'espace.

2° A la manufacture nationale des Gobelins.

Cette note, due à la plume de M. Turgan, est de nature à intéresser tous ceux qui ont le souci de l'art. Après l'historique de l'art de la tapisserie, l'auteur en décrit les procédés tels qu'ils sont suivis aux Gobelins depuis l'origine de cette institution jusqu'à nos jours. Enfin il nous décrit le merveilleux musée de tapisserie que le public peut y visiter deux fois par semaine, musée que les étrangers, de passage à Paris, ne manquent pas de visiter et que les parisiens paraissent trop ignorer.

3° Le secteur électrique de la rive à gauche de Paris.

Excellent monogramme de ce que peut être la production et la distribution de lumière électrique dans une grande ville, avec une courte annexe concernant la traction par l'électricité.

4° Les papeteries Geisler.

Ceci est la description des papeteries de M. Geisler dans les Vosges et dans Meurthe-et-Moselle. On y doit la fabrication du papier de luxe à pâte de chiffons et du papier commun à pâte de bois : le tout par les procédés mécaniques et chimiques les plus perfectionnés. On y trouve, en outre, d'intéressants détails sur la photogravure qui y a pris un grand développement.

5° Le dernier article, fait à l'occasion de l'Exposition internationale d'automobiles, donne un aperçu de l'état actuel de la fabrication de ce nouveau moyen de locomotion qui, à tant de titres divers, occupe l'attention publique. Enfin, chacun de ces articles principaux est suivi d'une chronique que résume quelques-unes des inventions les plus

récentes comme, par exemple, celles concernant la production de la lumière, la fabrication de l'aluminium et de ses dérivés, les nouveaux moteurs à pétrole, etc., etc. E. WICKERSHEIMER.

Son fils par CHARLES LAURENT, 1 vol. Ollendorff, Editeur, Paris. Son fils, c'est le duc de Reichstadt. Ce seul mot révèle toute l'importance de ce roman historique qui, mêlant la fiction à la réalité présente le fils de l'Empereur, avec toutes les qualités de cœur que dans la vie privée possédait l'*homme* si différent de l'*imperator*. Il y a là un rapprochement très édifiant, entre ce caractère de la jeune victime de la raison d'état, et celui que nous ont déjà fait connaître, le *Napoléon et les femmes* de Frédéric Masson, et le traducteur des *Mémoires de Betsy Balcombe*, par Aimé le Gras.

Avec un incontestable talent de philosophe et d'écrivain. consciencieux et patriote, Charles Laurent montre les basses intrigues de la cour de Vienne, n'ayant qu'un but : tuer moralement le fils de Celui qui fit trembler sur leurs trônes, tous les souverains ennemis de la France.

Dans cette étude, tous les caractères sont admirablement dépeints, depuis celui de l'Archiduchesse Marie-Louise qui n'inspire que le dégoût, jusqu'à celui du Prince de Metternick, la raison d'état faite homme, qui rappelle cette comparaison des caractères antiques aux prises avec les séductions de Cléopatre :

« Le Soldat (Antoine) avait au cœur des passions, le Héros (César) des faiblesses, le Politique : (Auguste) rien. »

La personnalité de l'archiduc Charles est sympathique, c'est bien là, le soldat gentilhomme, qui se bat loyalement, et auquel répugnent les vilénies de la politique faite de trahison, de mensonge, et suant plus le sang que le sol d'un champ de bataille.

Quant au Roi de Rome, il est bien malgré tout et malgré tous, ce que pouvaient rêver, les héros et les comparses de l'épopée impériale. Le volume de Charles Laurent, dès qu'il s'agit de lui, est vibrant d'enthousiasme, soit que l'auteur trempe sa plume dans le vitriol pour stigmatiser l'infamie Anglaise : « Je vous le dis en confidence, les Anglais ont envoyé à Vienne de la graine d'Hudson Lowe, et elle a levé, » soit qu'il se contente de montrer l'âme de *Son fils* débordant d'orgueil et d'amour pour la patrie Française. « J'ai entendu des Anglais dire *yes*, et j'en « demande pardon à nos hôtes, mais j'ai trouvé cela désagréable et « revêche. J'ai entendu le *ià* sonore qui laisse à nos Allemands la bouche « ouverte, comme si rien n'était achevé. J'ai entendu le *Si* volontaire et « obstiné des envoyés du Piémont. Je viens d'entendre le *Oui* français « qui est clair et loyal, qui sonne bien, qui promet et qui tient. »

Quelles réflexions également inspirent ces paroles de *Son fils*, recevant le Général Belliard !

« je sais que vous avez été des premiers vainqueurs, — ce qui est la gloire — et des derniers fidèles...., ce qui est l'honneur. »

L'ouvrage de M. Charles Laurent est émaillé de citations de phrases, de pensées toutes aussi suggestives ; on voudrait les citer sans exception. En terminant, il faut signaler un rapprochement singulier. Lorsque la mort du Prince ne fut plus simplement décidée, mais attendue d'heure en heure, la cour fut assemblée pour assister à la dernière communion du captif de Schœnbrunn, le 19 juin 1832, et l'hostie fut partagée entre l'impérial moribond et sa cousine l'archiduchesse Sophie appelant la bienveillance divine, sur l'enfant qu'elle allait mettre au monde : le futur Maximilien de Queretaro !

Le Livre de M. Charles Laurent est un véritable poème en prose, qu'on lit une première fois avec intérêt, et qu'on relit ensuite avec respect.

GEORGES SÉNÉCHAL.

L'Aéronautique, par Barret-Rivet ; Paris, société française d'éditions d'Art.

Cet ouvrage est un des plus importants qui aient été écrits sur l'aéronautique, c'est-à-dire sur l'art de s'élever et de se déplacer dans l'air.

Apres une esquisse de l'historique de la question, l'auteur approfondit la théorie du ballon ou aérostat, et entre dans des développements pratiques fort étendus sur l'aérostation.

Du ballon libre, il passe au ballon dirigeable et montre que l'avenir est au plus lourd que l'air : c'est l'aviation.

Il semble que l'auteur aurait pu tirer un plus grand partie de recherches et des découvertes de Marey qui ont, sans aucune contestation possible, jeté un jour nouveau sur le problème de l'aviation.

Espérons que l'auteur nous réserve une suite au volume actuel, où les questions d'aviation — les seules qui intéressent l'avenir — recevront de plus amples développements.

E. Wickersheimer.

·⁂·

Grève d'Amour, par M. Robert Scheffer. — Editions de la Revue Blanche. — Les romans de M. Robert Scheffer ont le double privilège d'attirer et de troubler. De ce dernier, je veux citer d'abord cette jolie incantation : « Et toi, Amour, à la brise saline et tiède mêle ton souffle ardent et parfumé, du large où folâtre tu jouais avec les mouettes, viens, accours ; ce nuage qui obscucit la mer, que ce soit l'ombre de ton vol, ce chuchotement des feuilles que ce soit de ta voix le gazouillis perfide, pose-toi sur la cime des arbres frêles, cache-toi dans les fleurs, mire-toi dans les yeux qui vont te regarder afin qu'en eux toi seul tu sois visible, touche les mains qui vont s'unir, accompagne les pas de ceux qui marcheront ensemble désormais, et sur la nuque et sur les seins de Maria que voltige ton irritant baiser, qu'à son gré se rythment les battements de son cœur. Et souviens-toi des temps lointains où la passion était nue et superbe, où la torche à la main tu guidais vers la mort. » Voici donc, exposée en des termes très heureux, une philosophie amoureuse qui est romanesque, romantique, païenne ou pour dire mieux,et en seul mot, inspirée de l'ardente et invincible Nature. Celle-ci parle et agit, elle crée des amours trop grands parfois pour qu'ils se puissent suffire ; il leur faut une progression constante, une ardeur plus vive à chaque baiser nouveau, un ressaut d'énergie qui rendent plus passionnée et plus heureuse chaque minute qui suit. La Nature a ses limites, elle crée plus fort qu'elle-même, elle donne la vie et le vouloir à ce qu'elle neparvient ni à alimenter ni à soutenir. La mort seule peut enfin satisfaire ces enfants monstrueux et enviables, elle est la fin, c'est-à-dire la majoration logique, la conséquence fatale et magnifiée de la passion. Mourir de son mal, quand ce mal est l'amour, c'est être heureux, c'est réaliser le rêve que tout être imaginatif, qu'a visité l'ambition voluptueuse, ne délaisse d'ordinaire que diminué, humilié, triste pour toujours. Cet amour puissant anime la belle Maïder, Maria Etchebar, belle fille du pays basque, de sensibilité profonde, d'esprit simple, séduisante et forte, gracieuse et chatoyante comme le merveilleux paysage où, plante altière et luxuriante, elle a poussé au milieu d'un peuple fier, musclé, coiffé du béret bleu, chaussé d'espadrilles bariolées, et qu'enthousiasment jusqu'aux rixes sanglantes, les jeux violents et nationaux. Le jour où Maïder dit : « j'aime, je l'aime » son existence est décidée. L'amour est son maître, elle ne s'y soustraira pas, elle lui donnera tout, son âme, son corps, son honneur, sa vie. C'est une belle et vibrante créature, rare en nos centres de civilisation et dont M. Robert Scheffer n'a su trouver le modèle que sur une grève lointaine, protégée contre la perversion sociale, d'un côté, par l'Océan, de l'autre, par la montagne. Maïder cependant ne sera pas à

l'abri. Le mal vient à elle, à travers l'Océan, des lointaines îles dégénérées, et par-dessus les cimes granitiques des montagnes, de la vieille Europe pourrie et empestée. C'est alors que M. Robert Scheffer commence à nous troubler profondément. Les types qu'ils nous exhibe sont étranges et infames, musqués, amorphes, visqueux, vers de cadavres, car tout ce qu'ils touchent — l'amour, ici — ils font un cadavre. Ils ont les mœurs molles des basses décadences et telles parfois que la plume honnête se refuse à les décrire. Ils noient la saine Maïder dans leur décomposition qui, flot d'impuretés, envahit l'aimable « grève d'amour » où la jeune fille à regarder la mer, ses vagues voluptueuses, à l'écouter chanter, murmurer, gémir, avait appris l'amour ; du moins, l'Océan qu'elle aima, sera son tombeau, elle y dort invisible, introuvable, il ne consent pas à la rendre, il l'absorbe lentement. Elle s'y dilue, dans l'immensité, dans l'infini de ce qui la créa à la vie, l'amour. Nous retrouvons dans *Grève d'Amour* les qualités nerveuses de M. Robert Scheffer : mieux distribuées et ordonnées sont-elles encore ici, employées à une ironie plus mordante d'une part et à une poésie plus large, de l'autre.

JULES CASE.

⁂

Strasbourg — L'Armée de la Loire — L'Armée de l'Est. Souvenirs d'un télégraphiste par J. BITTEAU — 1 vol. Bloud et Barral, Editeurs, Paris.

Dans son numéro du 1er octobre dernier, la Nouvelle Revue a déjà publié un extrait de l'ouvrage de M. Bitteau, qui est véritablement, non pas un simple récit d'impressions personnelles, bien qu'il en affecte la forme ; mais un véritable document historique, ayant cette valeur rare, de n'avoir pas été écrit par un homme de parti, composant l'histoire pour la plus grande satisfaction de ses passions politiques et l'écrivant bien tranquillement entre le feu de son cigare et celui de sa cheminée — mais d'être le résultat de notes prises, jour par jour, par un officier que ses fonctions mettaient au courant des pensées intimes du commandement, un patriote oscillant entre les obus Prussiens et les affres de la mort par le froid et la faim.

Dès le début de l'ouvrage, on se laisse volontiers empoigner par l'entrain tout juvénil du licencié qui, élevé au contact militaire, veut sa part de danger et la revendique. On vit, avec lui, ses impressions, ses angoisses, ses désillusions, qu'on le suive à Paris, à Strasbourg, à Toulon ou à Tours. Puis dans l'Armée de la Loire, tout se corse et la narration des faits, documents officiels à l'appui, devient une sorte de cauchemar qui vous suffoque, vous étrangle, vous donne des sueurs froides et on se demande si la folie vaniteuse de quelques énergumènes n'était pas un paravent derrière lequel de vrais criminels sacrifiaient la France à leurs rancunes et leurs passions, comme ils n'ont d'ailleurs jamais cessé de le faire depuis.

En dehors de cet ordre d'idée, d'un bout à l'autre de l'ouvrage on sent l'auteur inspiré d'un souffle patriotique du meilleur aloi, rendant justice à chacun, sans verbiage, sans phrases redondantes et folles ; mais avec une sobriété d'autant plus impressionnante que les jugements portent sur des hommes ou des faits qu'on discutait alors et qu'on discute encore, avec une surexcitation que justifient les péripéties du drame ou ils sont apparus, soit en bien soit en mal.

Fait à remarquer à sa louange, M. Bitteau, ce licencié en droit, cet officier de circonstance, guidé par son seul patriotisme qui l'incite à tout rapporter au but unique « la défense devant l'ennemi » rend un éclatant hommage à la différence, si méconnue aujourd'hui, qui existe entre un soldat et un homme armé. Tout ce qu'il raconte de son collègue Houart, l'ancien militaire, est absolument typique à cet égard.

D'ailleurs il faut se hâter de le dire, le récit du siège de Strasbourg

et ceux qui le suivent, sont sous la plume de l'auteur, émaillés d'anecdotes, de peintures, de boutades toutes empreintes d'une bonne humeur et d'un esprit gaulois qui en facilitent la lecture, la rendent attrayante, surtout parce qu'elles y sont un reflet de notre caractère national à la fois gouailleur et généreux, enthousiaste et insouciant.

En dernier lieu, il faut aussi savoir gré à M. Bitteau, d'avoir mis en vue toutes les qualités, tous les dévouements, restant presque toujours inconnus, qu'on rencontre dans les services auxiliaires des armées en campagne. Presque toujours opérant isolément, il leur faut, avec un sang-froid absolu, lutter contre tous les dangers, toutes les souffrances, tous les découragements, sans avoir pour soutien moral, ni la surexcitation du combat, ni l'entraînement des camarades, ni même l'espoir de la récompense.

On fait son devoir, on se tait, on meurt ! *pro patria.*

Georges Sénéchal.

Itinéraire fantaisiste, par Achille Segard, (*Ollendorf*, éditeur), *édition ornée de 5 portraits.*

Depuis Sainte-Beuve, la mode est aux portraits littéraires. Les lecteurs de revues s'en montrent très friands, et les recueils qu'on en fait voisinent, non sans éclat, avec les romans du jour, aux étalages des libraires. — Mais le roman l'emporte... Il s'impose davantage, étant de la vie, avec ou sans analyse, de la vie étalée toute nue, pour le plus grand plaisir de notre éternelle curiosité. Les portraits sont bien aussi des documents humains, mais il leur manque l'attrait de l'action, le charme de l'intrigue, l'intérêt du drame. Or la masse des lecteurs adore les histoires inventées, et les personnages fictifs la passionnent beaucoup plus que les vivants. Aussi les faiseurs de portraits sont-ils obligés de recourir aux conférences pour tenir tête aux romanciers dans le champ clos littéraire. Car tel qui ne serait pas tenté par un in-12 où il est parlé de M.Z., psychologue, et de Mme X., féministe ou poétesse, ira de tout cœur chez Bodinier écouter les révélations de M.Y. sur ces deux personnalités.

Voilà comment nous avons aujourd'hui une foule de conférenciers. Parmi eux on trouve quantité de poètes. M. Achille Segard est de ceux-là. Entre deux sonnets, il va discourir à la Bodinière sur Verlaine ou sur M. Boniface, ou bien à l'institut Rudy sur Georges Rodenbach ou sur Pierre Valdagne. Après quoi, il nous donne en volume ces intermèdes oratoires.

Les portraits de M. Achille Segard conférencier ignorent les défauts de l'improvisation. Ce sont des études savantes et consciencieuses, revêtues d'une forme élégante et pure, çà et là relevées, mais avec une grâce parfaite, par le piquant de l'anecdote. On sent partout une connaissance approfondie du sujet. Rien de plus substantiel, notamment, que les pages sur Verlaine et sur Henry Becque.

On ne reprochera pas à l'auteur de l'*Itinéraire fantaisiste* d'avoir manqué d'éclectisme. Il nous conduit successivement chez les maîtres les plus... dissemblables, et sa sympathie est la même pour chacun d'eux. Il les juge tous avec une égale bienveillance. Plût à Dieu que la critique moderne cultivât ce genre de commentaire, sans rosserie et sans fiel !

Tristan Legay.

L'Essai du bonheur, par Camille Bruno. — Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine.

C'est une fine et captivante histoire d'amour. Naturellement, ils sont trois : le mari, la femme et l'amant dans un milieu parisien aristocratique, élégant, opulent, tout à fait sélect et intelligent tout de même.

Le mari, le comte d'Estaing fait de la sculpture talentueuse. C'est un égoïste inconscient, beau garçon, solidement bâti pour l'amour ambulant plutôt que pour la paix voluptueuse et tendre offerte obstinément par sa charmante femme. — Ce dadais est dans le livre un personnage de second plan très bien observé en ce sens qu'il n'est pas systématiquement surchargé d'iniquités et que même il est capable de remords, d'anxiétés et de retours momentanés. Dans tous les cas, il a cent fois mérité le sort auquel il échappera jusqu'à la fin de ce roman — Madame d'Estaing-Sabine — qu'il torture par son indifférence et son abandon est pourtant une créature d'amour, incomparable ; d'une complète beauté, d'une rare intelligence et d'une loyale vertu dans laquelle il entre cependant un grain de perversité parisienne.

Un amant survient. — C'est bien fait. — Et c'est un vrai amant qui aime, désire, mais obéit, patiente, accorde des délais parce que Sabine en somme n'est pas décidée. Au fond elle n'aime et n'a jamais aimé que son mari. C'est rare en ce temps-ci, mais tout arrive ; même qu'une femme vibrante et coquette soit préservée de l'adultère définitif par un souvenir d'amour et par un idéal de probité dont elle ne parvient pas à se défaire. C'est pourquoi Sabine s'approche très près des moulins sans jeter son bonnet par dessus ; — très près, vous m'entendez bien. — Alors pourquoi pas ? — C'est là que la psychologie intervient sans tomber dans l'outrance d'analyse dont le mode est en train de passer. Ce n'est pas son amour conjugal ni son entourage qui retiennent Sabine. C'est un état moral, supérieur et d'une admirable ingénuité native ; c'est l'horreur de la perfidie, du mensonge, du parjure, de la ruse. Ce n'est pas la chasteté ni l'ignorance des joyeusetés contemporaines ; c'est la loyauté, difficile à garder chez une femme si charmante. Car, nous dit l'auteur, Vénus l'a marquée du mystérieux sourire qui affole les amants ; elle est troublante et troublée, et même ce trouble se manifeste par une rapide palpitation des cils, — susceptible, à mon humble avis, de rendre enragé l'homme le plus raisonnable— (la beauté de Sabine et son charme sont décrits par l'auteur avec un talent remarquable). Cependant l'amant se résigne et s'abstient.

Quel brave garçon ! — Il le faut bien. — D'ailleurs, le mari revient près de Sabine malade et presque mourante. — Tout semble renaître avec elle ; même l'amour de ce nigaud d'époux qui vient de l'échapper belle. Son pardon accordé, va-t-il nous laisser tranquilles ? — Pas du tout ! — Il récidive et redevenu l'amant de sa femme, il est en même temps l'amant d'une écuyère quelconque. — Alors Sabine, indignée et enfin décidée, se retourne vers l'amant qu'elle a refusé et désespéré. — Il est trop tard ; la place est prise par une maîtresse professionnelle. Finalement Sabine se ressaisit et un beau soir elle remet sa robe rose et rentre dans son monde. — Le roman que je ne veux pas déflorer davantage et dont je ne donne ici que le cadre, s'arrête là — Sabine est si troublante et si jolie.

Continuera-t-elle à réprimer son désir d'être aimée ? La question reste à résoudre et chaque lecteur concluera selon son tempérament. Ce livre qu'il faut avoir lu est plein de détails charmants et d'idées générales ingénieuses et fortes. La tendance morale est de premier ordre ; elle interprète avec une honnête et spirituelle gravité, la rengaîne de l'adultère, soit comique, soit irrésistible, dont la littérature française a tant abusé pour en rire grassement ou bien l'analyser pour y couper du fil en quatre ; ou bien encore y mettre plus de rosserie que d'esprit — En voilà assez ! — Camille Bruno vient de prouver que le sujet peut être encore repris autrement et mieux.

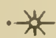
Paul Duplan.

Par Orgueil, Marie-Anne de Bovet. — *Petites Rosseries*, par le même auteur, (*Lemerre*, éditeur). La première de ces deux œuvres de Mlle Marie-Anne de Bovet nous repose visiblement des romans dits parisiens, dont on nous accabla en ces dernières années. Il nous a délivré de la description « d'une grande première » du jour de vernissage, des silhouettes trop communes qui en sont le plus vilain ornement, des soupers dans les cabarets à la mode, du cabinet de toilette de l'hétaïre, de la loge de l'artiste en vogue, et du salon blanc de la grande mondaine. En revanche, Marie-Anne de Bovet nous fait pénétrer à sa suite dans le *Sanctum Sanctorum* de la haute société anglaise pour nous initier à ses façons élégantes de comprendre la haute vie, et nous conduit en tous les lieux où elle se montre, s'exhibe, s'amuse, déploie son *fast*, l'excentricité de ses fantaisies, ses excessives recherches, et sa merveilleuse entente du confortable et du luxe souverain. Ce roman écrit dans une langue solide, avec ce bon enfantisme gai qui est la caractéristique de l'auteur, son spirituel laisser aller, sa logique serrée, le don très personnel de tout voir et tout entendre font de *Par Orgueil* un des livres, les plus attachants de l'époque actuelle. L'histoire d'amour qui court fière, attendrie, et pourtant hautaine sur ce fond d'étude du *Higt-Life* anglais est charmante de tous points, et suffisante à elle seule à fournir un volume du plus vif intérêt.

Les petites rosseries ont aussi pour elles l'esprit, le mouvement, la vie intense, la logique, la facilité de déduction, qualités éminentes qui se retrouvent dans chaque écrit de l'auteur, sur un fond de culture exceptionnellement viril. Marie-Anne de Bovet a sondé les dons particuliers des femmes intelligentes, l'ingéniosité, la finesse des détails, la désinvolture de l'expression, et cet art de tout dire, qui porte en soi son charme.

Je citerai parmi les plus jolies nouvelles des *Petites Rosseries*, les *Fiançailles*, *Confession*, *Flirt*, et enfin celle qui termine le volume : *Rupture*, où toute l'âme délicate, sérieuse, tendre aussi d'une femme de cœur et de race se condense en une lettre telle que jamais psychologue masculin n'a pu en écrire une en ses études féminines.

C'est un petit chef-d'œuvre. M. G.



La Philosophie de la Guerre, par Michel Revon, traduction japonaise par MM. Kodama et Ichino, professeurs à l'Ecole militaire. (Tokyo, chez Dobunkwan, 1898).

Il est piquant de constater que ce sont précisément les pays réputés les plus belliqueux qui comptent aussi dans leur sein les plus ardents défenseurs de la paix. Nulle part peut-être, en effet, ces idées de paix et de fraternité des peuples ne sont aussi en faveur qu'en Allemagne, où le mouvement contre la guerre comporte un nombre considérable d'associations. Le Japon, que l'opinion courante représente toujours comme enorgueilli outre mesure par ses victoires sur la Chine et prêt à repartir en campagne, n'a pas encore de sociétés de paix, mais les idées qu'elles représentent y sont cependant hautement en faveur, même dans le monde militaire. Deux professeurs de l'Ecole militaire de Tokyo, en effet, viennent de publier, en une très artistique petite plaquette, une traduction japonaise de la *Philosophie de la Guerre* de M. Michel Revon, que les lecteurs de la *Nouvelle Revue* connaissent bien. L'ouvrage contient aussi, outre la reproduction photographique d'une lettre-préface de M. Revon, une éloquente introduction de M. Masaakira Tomii, membre de la Chambre des pairs.

Après deux traductions allemandes de cet hymne à la paix qui viennent simultanément de paraître, cette traduction japonaise, faite par des hommes qui ont pour mission précisément de préparer les jeune gens à la guerre, valait la peine d'être signalée.

H. D.

Girolano Rovetta. *L'Illustre Matteo*. Paris, Calmann-Lévy.

Nora Cantasinena, jeune fille très moderne qui ne demande qu'à s'émanciper, vit péniblement, en attendant des jours meilleurs, de leçons de chant maigrement payées. Elle est la nièce de « l'illustre Matteo », journaliste besogneux, lanceur d'affaires véreuses, qui fait du patriotisme une spéculation financière. Ce type n'est pas rare, même en France.

Chez une de ses amies, comtesse douteuse, Nora fait la connaissance d'un vieux beau, le duc de Casalbara, et d'un financier autrichien peu estimable mais très riche, Kloss. Tous deux sont également séduits par la grâce et la beauté de la jeune fille. Casalbara, qui est un sot, l'épouse.

Il ne reste plus qu'à ruiner et à déshonorer ce pauvre homme. Cantasinena y arrive rapidement en lui imposant la présidence d'une « Société de Navigation Cisalpine » qui ne tarde pas à faire faillite. Nora ne pardonne pas à son mari la ruine qu'elle a provoquée par ses dépenses exagérées, par son influence funeste, et le duc de Casalbara meurt de honte et de désespoir. C'est évidemment ce qu'il avait de mieux à faire.

Derrière ces quatre personnages peu sympathiques et médiocrement intéressants se meuvent deux comparses : la sœur de Nora, Evelina, que sa laideur remplit de fiel, et une sorte de poète déclamatoire, Pietro Haner, qui, après avoir été le fiancé de Nora, devient son amant.

L'œuvre de M. Girolano Rovetta vaut surtout par le style, qui est pittoresque et imagé, et on pourrait faire la même remarque pour la plupart des romans italiens. L'intrigue est d'un intérêt médiocre. Parmi les personnages qui sont mis en scène dans ce livre trop touffu, seul « l'illustre Matteo » offre quelque originalité : les autres semblent sortis d'un mauvais roman de M. Georges Ohnet — en admettant que M. Georges Ohnet soit capable d'écrire de mauvais romans.

Henri d'Alméras.

CARNET MONDAIN

On dit que l'année sera bonne par la vertu des nombres. En additionnant les deux premiers chiffres 1 et 8, on obtient 9, suivi de deux autres 9. Il paraît que rien ne peut être d'un meilleur présage. Et encore : 1+8+9+9=27, qui contient trois fois 9 et, en conséquence, donne un nombre fatidique excellent.

Que Dieu ratifie le dire des Kabbalistes et puissions-nous connaître des temps meilleurs !

Aussi bien, la trêve de douceur, dite trêve des confiseurs, (combien ce mot répété depuis trois semaines, réédité d'année en année, a le don d'horripiler les gens nerveux, qui exècrent les lieux communs et les expressions — clichées), la trêve de douceur touche à sa fin, je parle pour la gent mondaine.

On ne va plus en entendre parler jusqu'au 15 décembre prochain... ce qui arrivera vite, car il semble, en ces jours bouleversés et triplement vécus, que le temps ait des ailes plus rapides.

Pour l'intant, chacun classe ses étrennes, occupation qui va procurer encore un peu de répit. Les bonbons sont mangés et les fleurs fanées, mais il reste les présents qui durent plus longtemps que les fondants et les roses. Ainsi, chaque année s'augmente le nombre des bibelots, jusqu'à encombrer la maison ; ainsi les femmes sont amenées à se couvrir de bijoux au point de ressembler à des châsses, et trop souvent bibelots et bijoux sont dépourvus de beauté.

Pourtant, bien des gens qui ne voudraient offrir pour « demeurer » que des œuvres d'art, ou des objets utiles très beaux, de grande valeur, et sont pourtant forcés de limiter leur générosité, bien des gens disions-nous, ont imaginé des présents de mangeaille, très fine et très coûteuse, qui ont été assez bien accueillis par les maîtresses de maisons, lesquelles ont toujours quelque dîner à donner à l'aube de l'année.

C'est ainsi que sont arrivés, dans la glace, les turbots du Volga et les grandes truites des eaux bleues de Genève ; des raisins de Perse, des ananas de Singapour commandés depuis des mois ; du thé parfumé aux fleurs de pêcher, cueilli par de jeunes vierges aux mains soigneusement gantées et obtenu à grand'peine de ces cultivateurs chinois, qui ne nous envoient que le rebut des récoltes.

Ces cadeaux valent bien les brimborions sans originalité, les bonbons indigestes et le bijou banal qu'on avait coutume d'offrir, sans faire un effort d'esprit pour choisir selon le goût, ou même le désir exprimé de celle à laquelle l'objet était destiné.

Et puis, fruits, poissons, denrées rares, gibier, etc., rentrent dans la catégorie des cadeaux dits sans conséquence et que chacun est en droit d'offrir à chacune.

*
* *

Encore beaucoup de fêtes tradionnelles, pendant la quinzaine écoulée : La neuvaine de Sainte-Geneviève, suivie avec une ferveur universelle, qui réunit à Sainte-Etienne du Mont ou à Nanterre, agenouillées et confondues, les femmes du peuple et les femmes du monde. La dévotion à Sainte-Geneviève est très bien portée depuis des siècles. Il a été fait un choix dans la Légende Dorée par les mondaines pieuses. Tel bienheureux est honoré par elles, elles sont rebelles au culte de beaucoup d'autres. Ne leur parlez pas de Saint-Vincent, patron des vignerons, de Saint Fiacre, patron des jardiniers, du Grand Saint Eloi, ami de Dagobert et patron des orfèvres et des maréchaux, etc. Mais elles imploreront Saint Louis de France, Saint Henri (de puissante maison), Sainte Elisabeth de Hongrie, Saint Michel, patron des chevaliers. A leurs yeux, il existe des Saints pleins de chic et d'autres qui sont dépourvus de distinctions. Le snobisme est tout à fait amusant puisqu'il touche jusqu'aux choses du paradis.

Les « Rois » reste aussi une fête populaire et aristocratique. On a inventé, en quelques maisons, un diadème pour la Reine du hasard ou de l'élection. La couronne royale est composée de fleurs, bien entendu, et c'est le roi qui la dépose sur la tête de celle qu'il a élue ou qui l'a choisi, pour les courtes heures de royauté. Mme des Allains avait fait entrelacer des brins de gui de chêne, qui ont orné le front de la Comtesse Molda Zanneth, à laquelle la fève d'or était échue dans sa part de gâteau. Avec ses cheveux noirs, son visage pâle, sa robe blanche très simple, elle avait plutôt l'air d'une druidesse inspirée que d'une reine, la belle Roumaine, dont on admire tant la grâce poétique, dans les salons où elle consent à se montrer.

Tout l'appartement de Mme des Allains était éclairé à la cire, en ce jour d'Epiphanie. Les « chandelles des Rois », très grosses, illustrées de pieux dessins coloriés, étaient plantées dans de hauts chandeliers d'argent, enrubannés aux couleurs de la maison : vert et blanc (sinople et argent).

Le gâteau, découpé par le comte des Allains, lui-même, affectait la forme de la couronne Comtale, les perles fournies par des boules de sucre blanc. Vous voyez que tous les détails de la fête avaient été très étudiés et très soignés.

La part à Dieu et celle du pauvre ont été envoyées par les amphitryons généreux, sous forme de billets de banque, à des vieillards, infirmes et à des enfants dont les parents pourront ainsi payer l'apprentissage. La desserte du lunch splendide a été attribuée à des bébés, qui n'avaient peut-être jamais croqué une pomme. Ces bonnes pensées font excuser l'élégance raffinée de certaines maisons.

*
* *

La ligue fraternelle des enfants de France s'apprête à tirer une tombola magnifique. Presque tous les billets, à 1 franc, ont été enlevés immédiatement. La quantité considérable des lots et leur beauté sont pour quelque chose, sans doute, dans cet empressement, mais je veux croire que c'est aussi un élan des cœurs, pour conjurer les misères enfantines.

La ligue paie des mois de nourrice et des années d'apprentissage. La ligue protège l'enfance !... Puisse-t-elle recruter encore beaucoup d'adhérents et beaucoup s'enrichir, car elle rendrait inutiles les lois pénales (!) contre l'enfant, et viderait des bagnes (!) tel qu'Aniane. Un long frémissement d'horreur et de pitié a secoué la France, au récit

des atrocités auxquelles sont en butte ces faibles, ces petits qui ne sont coupables (!) que par la faute de la famille et de la société.

Une telle barbarie, d'aussi monstrueuses indignités peuvent-elles être supportées dans notre généreux pays ? Que tous les cœurs maternels, que tous les cœurs féminins s'insurgent, contre ces duretés d'un autre âge qu'ont édictées des hommes qui semblent appartenir à des siècles disparus et non à une époque de lumière qui veut la justice et la miséricorde. Au secours de l'enfance, ô femmes ! La divine charité vous fournit les moyens de combattre les règlements odieux, l'indignité de certains parents et de réaliser la parole de Jésus: Laissez venir à moi les petits enfants. Sauvez ces petits, ces impuissants, qui se débattent sans comprendre entre les mains qui les torturent, au nom d'une loi cruelle et infâme.

Baronne STAFFE.

CONSEILS D'UNE PARISIENNE

De jolis traits, c'est bien. Mais une peau fine, blanche et transparente c'est mieux encore peut-être. Cette beauté que possèdent au premier chef toutes les femmes du nord, on l'obtient facilement, grâce à l'usage, comme l'eau de toilette, de la *Véritable eau de Ninon*, produit dont se servait journellement jadis celle dont la beauté, restée légendaire, fut jusqu'à la fin de sa vie, — et elle vécut plus de quatre-vingts ans, — belle à faire mourir de jalousie Vénus elle-même ; j'ai nommé Ninon de Lenclos.

La Véritable eau de Ninon se trouve à la *parfumerie Ninon*, qui en est seule dépositaire.

Partout ailleurs que, *31 rue du Quatre-Septembre*, ce qu'on vendrait sous ce nom ne serait qu'une contrefaçon. Or, les contrefaçons seront sévèrement punies par la loi; que nos lectrices s'en souviennent bien.

— Le charme du visage se trouve considérablement augmenté par l'amabilité de l'esprit. Dans ce cas, le sourire vient souvent faire entrouvrir les lèvres, et mettre à découvert par conséquent les dents, que tant de poètes ont justement parfois comparées à des perles. Mais que devient le sourire, hélas ! si les dents sont laides !.... on n'ose y songer sans frémir !....

Rien de tout cela n'est à redouter pour qui a l'habitude de se servir des excellents *dentifrices* composés par les *Bénédictins du Mont Magella*.

Grâce à eux, on conserve, dans des gencives purpurines, des dents belles et excellentes qui permettront de mastiquer aisément les aliments, et de garder, par contre, un estomac en parfait état, c'est-à-dire la bonne humeur, aucune maladie ne portant davantage à l'hypocondrie que celles qui ont leur siège dans l'appareil digestif.

Nous ne saurions donc trop recommander les *Dentifrices, pâte et élixir des Bénédictins du Mont Magella* que l'on trouve à *Paris*, chez leur administrateur, M. E. Senet, *35, rue du quatre septembre*.

BERTHE DE PRÉSILLY.

LA MODE

Il est un peu tard, sans doute, pour raconter que cette année on s'est plu à remplacer dans le gâteau des Rois la fève modeste par des perles ou des pierres précieuses. Ce luxe, qu'on pourrait appeler asiatique, pourra surprendre tous ceux qui ne savent pas que plus les heureux de ce monde manifestent leur richesse, plus, selon les signes découverts par les augures, les catastrophes douloureuses doivent se précipiter.

Ceci dit, il faut se réjouir parce que cette nouvelle fantaisie de la mode donne du revif à une industrie vraiment française qui périclitait, et qu'elle donne en même temps du travail à ces artistes parisiens qu'on appelle les ouvriers bijoutiers.

Il est certain, d'autre part, que les Rois de cette espèce nouvelle ne manquent pas de l'offrir en don de joyeux avènement à la Reine de leur choix, et que c'est pour celle-ci une joie véritable.

Il est donc écrit que le bijou remplit un grand rôle en cette fin de siècle. On doit remarquer cependant que les peuples primitifs, ceux qui sont dans l'enfance de la civilisation, aiment particulièrement à se parer de tous ces joyaux brillants, de toutes ces pierreries étincelantes. Est-ce à dire que nous retombons en enfance avec le siècle vieilli? Je laisse aux philosophes le soin de résoudre la question. Mais je redoute, si j'en crois tous les bruits que l'on répand, que ce soit avec le fer que commence le siècle nouveau.

Mais, en attendant le réveil, on s'étourdit dans une sécurité fastueuse; les toilettes sont plus riches que jamais et on les orne à profusion de tous ces brimborions aussi jolis que légers, paillettes, dentelles, etc., qui coûtent des prix fous. On en aura un nouvel exemple avec les toilettes qui se préparent actuellement pour les fêtes de Nice. C'est là que toutes les mondaines vont faire assaut d'élégance et de luxe, et c'est là que les grands couturiers français remportent leurs plus précieuses victoires, car peu à peu ils deviennent les fournisseurs indispensables des coquettes du monde entier.

J'en dirais autant de nos grandes modistes, s'il n'était acquis depuis longtemps que c'est à Paris seulement qu'une véritable mondaine peut se coiffer selon sa physionomie et son élégance personnelle. C'est que c'est à Paris aussi qu'on peut rendre aux visages fatigués, grâce aux découvertes de la science française, la souplesse et la fraîcheur de l'épiderme, que les années nous ravissent avec inflexibilité.

Bien souvent j'ai parlé des découvertes du Dr Dys et j'y reviens toujours avec complaisance, car je n'ignore pas les services véritables qu'elles rendent aux mondaines. Les sachets de beauté sont des sachets de jeunesse, et l'on retrouve vraiment ses vingt ans en plongeant le visage dans l'eau qu'ils ont parfumée.

Et, pour s'en rendre compte, il n'est pas besoin de se regarder dans un miroir magique : les yeux admirateurs en sont le plus sûr témoignage.

Vicomtesse de REVILLE.

P.-S. — On trouve les produits du Dr Dys chez son préparateur Darsy, 31, rue d'Anjou, à Paris.

Le Secrétaire de Rédaction,

A. ALBALAT.

L'Administrateur-Gérant,

L. VERNET.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43

UN HOMME — UNE ŒUVRE

LA MISSION PAVIE

M. Pavie, l'explorateur de l'Indo-Chine, à qui la France doit la conquête pacifique des vastes territoires du Haut-Mékong, publie les deux premiers volumes d'un important ouvrage qui résumera quinze années d'explorations et d'études.

Avant d'analyser l'œuvre, il faut faire connaître l'auteur et je le fais avec d'autant plus de plaisir qu'il ne m'a pas été donné, dans ma longue carrière, de rencontrer d'homme plus fidèle dans ses amitiés, plus digne d'estime et de confiance.

A sa libération du service, Pavie fut envoyé au Cambodge en qualité de commis des télégraphes. Dans ces modestes fonctions il ne tarda pas à être distingué de ses chefs pour la fermeté de son caractère et la rectitude de son jugement. Vivant au milieu des indigènes il voulut apprendre leur langue, connaître leurs mœurs, leurs idées, leur civilisation et se prit d'affection pour eux. Ceux-ci la lui rendirent au centuple et lui témoignèrent dans les plus rudes épreuves un admirable dévouement.

Pavie était une force et on était certain à l'avance qu'il remplirait honorablement les missions qui lui seraient confiées ; aussi en 1882 fût-il chargé de construire la ligne télégraphique de Pnum-Penh à Bangkok par Battambang, d'une longueur de 600 kilomètres, dans des régions noyées et insalubres. Déjà deux tentatives faites par des ingénieurs anglais avaient échoué. En dix-huit mois

Pavie acheva l'entreprise grâce au concours de ses fidèles Cambodgiens ; puis reprit modestement ses fonctions de chef de station à Pnum-Penh, employant ses loisirs à compléter son instruction asiatique.

L'habileté qu'il avait montrée, ses qualités de commandement, son endurance appelèrent l'attention sur sa personne et il fut envoyé en reconnaissance dans le royaume de Luang Prabang. Les difficultés paraissaient presqu'insurmontables. D'une part les Siamois, profitant de la guerre franco-annamite avaient envahi la rive gauche du grand fleuve et y régnaient en maîtres ; d'autre part les Hos Chinois poussaient leurs colonnes jusqu'à la capitale du Laos qu'ils finirent par incendier. Pavie ne se découragea pas ; avec un entêtement de breton, il réussit là où tout autre aurait échoué. Sa persévérance fut récompensée et au mois de juillet 1888, avec le concours de Deo Van try, il parvint à franchir la ligne de faîte qui sépare le bassin du Mékong de celui du fleuve rouge ; c'était la première fois qu'un européen accomplissait un pareil voyage et son arrivée à Hanoï causa la plus grande surprise. Le Ministre des Affaires Etrangères, alors M. Goblet, comprit si bien l'importance des résultats obtenus, qu'il nomma Pavie officier de la Légion d'honneur.

Entre temps, il était passé au service des affaires étrangères; vice-consul de 2e classe en 1885, de première classe en 1888, Consul de deuxième classe en 1889 et chargé de la délimitation des frontières indo-chinoises ; consul général et chargé d'affaires à Bangkok en 1891 ; ministre plénipotentiaire et Commandeur de la légion d'honneur en 1896. Onze années lui suffirent pour arriver au plus haut grade de la diplomatie, après des débuts dans l'Infanterie de marine — 7 années — et dans l'administration des télégraphes — 11 années — qui ne lui présageaient pas un si bel avenir. Mais, aux prises avec les responsabilités, il avait prouvé être de taille à les supporter ; un travail acharné lui avait permis de combler les lacunes de son instruction première.

La brillante carrière de ce hardi explorateur démontre une fois de plus que pour faire un homme d'action, il faut de la santé, de la volonté, du courage, de la probité morale, une persévérance à toute épreuve. Rien ne remplace ces qualités maîtresses qui puisent leur origine dans la famille.

Le titre de « Mission Pavie » était celui qui convenait le mieux à cet ouvrage. En même temps qu'il caractérise une des œuvres

les plus considérables de notre expansion coloniale qui a eu le rare mérite d'avoir été exclusivement pacifique et poursuivie pendant quinze ans avec une unité de vues trop rare dans nos entreprises, ce titre désigne la cohorte d'explorateurs distingués qui ont brillamment secondé M. Pavie et lui ont permis d'accomplir sa tâche : le colonel Pennequin, le commandant Tournier, les capitaines Cupel, Friquegnon, de Malglaive, MM. Lefèvre-Pontalis, Vacle, etc., etc. Tous ont acquis des titres à la reconnaissance du pays.

Cette publication (Leroux, éditeur) comprendra 5 volumes grand in-octavo dont le premier, géographie et voyages, sera consacré à l'historique de la mission ; les quatre autres volumes contiendront des études sur la littérature, l'histoire, l'histoire naturelle et l'ethnographie de l'Indo-Chine. Deux cartes de la grande presqu'île au millionième et deux millionièmes, dressées sous la direction de M. Pavie par MM. les capitaines Cupel, Friquegnon, de Malglaive et Seauve, sont jointes à l'ouvrage illustré de nombreuses gravures en couleur et en noir. Dans un but de vulgarisation, l'auteur fait de chaque volume un ouvrage complet et presqu'indépendant des autres.

*
* *

Dans l'introduction du premier volume, M. Pavie expose la division de l'Indo-Chine en deux régions distinctes, l'une de civilisation indoue, l'autre de civilisation chinoise, séparées généralement par des territoires mal délimités, incomplètement explorés et habités par des tribus autochtones, qualifiées, le plus souvent à tort, de sauvages. Les études ne portent que sur la première région composée du Cambodge au passé mystérieux, du Laos et du Siam, dont la population d'origine thibétienne, fixée récemment dans la vallée du Mé-Nam, a adopté la civilisation des Cambodgiens, les premiers maîtres de la contrée. Le sens critique très développé de l'auteur lui a permis de reconnaître les origines des différentes races, fréquemment confondues et métissées dont le caractère ethnique se distingue malaisément.

M. Pavie, passionné de l'art khmer, s'attache à démontrer que les habitants de ces régions ont conservé le génie d'une civilisai on brillante que rappellent de merveilleuses ruines ; qu'ils com-

prennent comme leurs glorieux ancêtres la musique, le dessin, l'architecture, le théâtre, la littérature dans ses différentes manifestations. Ces appréciations nous paraissent trop favorables ; un peuple en décadence qui n'a pas plus le sentiment de sa force, ne tarde pas à perdre le génie créateur des grandes œuvres artistiques ; il ne fait que pasticher le passé et ne donne plus la vie.

Mais laissons la parole à l'explorateur ; son récit de l'existence qu'il mène dans la brousse, si rempli d'originalité, intéressera certainement le lecteur.

« Dans ce temps déjà loin, où campé en forêt, installé dans les plaines, abrité dans le temple ou la case commune d'un village cambodgien ou siamois, j'en étais aux premières de mes années de marche, les moments de repos pour l'esprit après le travail de la carte mis au net, le repas du soir pris, étaient les heures de causerie avec les guides, ceux, souvent nombreux, qui marchaient avec moi, les prêtres de la pagode, enfin parfois le hameau tout entier.

« C'était toujours avec un véritable plaisir que les vieux et les jeunes se groupaient pressés, les uns pour parler, les autres pour nous entendre, sous les grands arbres des bois ou sur les nattes des temples, au clair des étoiles ou à la lueur des torches doublement parfumées d'écorce de smack et de résine de khong.

« On me faisait causer d'abord le plus que l'on pouvait (car ils aimaient m'entendre bien plus que dire eux-mêmes) ; j'obtenais ensuite qu'on fît des récits abrégés des contes locaux aimés, des romans populaires dont la mémoire des plus âgés est presque toujours pleine.

« J'étais à peine dans un village que la foule accueillante au possible, surtout quand elle était formée de Cambodgiens, captifs de guerre au Siam, s'approchait discrètement du campement où mes deux serviteurs cuisinaient et rangeaient le bagage. Hommes et femmes, tout de suite, presque bas, commençaient les questions ; eux répondaient presque toujours ainsi ;

« Mais oui, c'est un Français ! nous deux, nous sommes tout comme vous des khmers et venons avec lui de notre vieux Cambodge.

« Vous le voyez, là-bas, au bord de la rivière : grand chapeau, veston blanc, sampot khmer, les pieds nus, écrivant sur la petite table les renseignements que lui donnent les guides et les chefs du village.

« Ce qu'il fait, c'est la carte.

« Depuis cinq ans nous sommes à son service et nous nous y plaisons, parce qu'il est très bon et qu'il aime les khmers.

« Venez ensemble le voir après votre repas, vous lui ferez plaisir, il vous rendra contents ; il sait bien notre langue et vous entretiendra du Cambodge mieux que nous.

« Je les voyais s'éloigner satisfaits ; les femmes rapidement pour hâter leur besogne, les hommes plus lentement, tous jetant des regards curieux de près sur le bagage, de loin sur ma personne.

J'étais la plupart du temps le premier homme d'Europe venu au milieu d'eux et j'éprouvais un sentiment d'intime joie à constater quand, levant la tête, nos yeux se rencontraient, qu'ils devinaient en moi un ami résolu.

« Et le soir arrivé dans la case de repos ou bien dans la pagode, les anciens entraient, la foule suivait, espérant, c'était ainsi le plus souvent, assister à la fin de mon frugale dîner.

« Tous s'asseyaient sur les nattes, les femme d'un côté, les hommes de l'autre, les vieillards plus près.

« Chacun était tout de suite très à l'aise car j'avais pour souci qu'auprès de moi on se sentit tranquille ; des regards accueillants, en me reculant pour agrandir la place, suffisaient pour les mettre presqu'au ton qu'ont les grands enfants avec un bon grand-père.

« Lorsque, tous assis, le silence régnait, les vieillards saluant en s'inclinant, les mains levées au front, parlant à l'unisson comme dans une prière, disaient en des paroles scandées, avec des mots sonores que j'entendrai toujours :

« Nous vieillards, hommes, femmes, enfants de ce village, tous ensemble pauvres Khmers, transportés au loin de leur pays, avons de la joie plein le cœur de voir parmi nous un des français qui travaillent au bonheur du Cambodge vers où vont nos pensées. Nous vous souhaitons longs jours et toutes prospérités. Simples gens des champs, nous ne sommes pas au courant des usages, vous nous pardonnerez donc si dans notre empressement, tout du cœur près de vous, les uns ou les autres venions à les enfreindre.

« Je leurs disais alors combien depuis longtemps j'étais en pays Khmer, quelle aide sans réserve, dans toutes ses régions, y recevait ma tâche utile pour l'avenir, toute ma sympathie pour son peuple droit, généreux, bon et combien je l'aimais. Quand j'avais remercié de l'accueil et des souhaits, je voyais tous les yeux

s'éclairer de plaisir, toutes les bouches s'épanouir prêtes pour les questions.

« On laissait d'abord parler le plus ancien. » Nous passons, pour abréger, les paroles naïves et touchantes dans lesquelles le vieillard demande des nouvelles du roi, dit les malheurs passés du village, l'espoir en l'avenir et se renseigne sur le pays d'origine ; puis les questions de la foule qui, à son tour, interroge.

Citons la fin de ce chapitre absolument charmant :

« Les femmes aussi parlaient ; les hommes plaisantaient ce qu'ils appelaient leur audace ; elles restaient demi-confuses sans être découragées. Tous s'enhardissaient, les questions étaient courtes, discrètes, doucement faites, je les entendais toutes et ne pouvais répondre qu'en les interrompant, je n'osais pas le faire avant qu'ils n'eussent fini. Dans cette confusion les voir était un charme ; chacun avait un tel plaisir d'avoir du voyageur rien qu'un tout petit mot, que les regards parlaient encore plus que les voix :

« Quand on s'était tu :

« Ecoutez, mes amis, pour vous contenter tous, je vais parler à tous, » et c'était comme un petit discours que je leur débitais dans cette langue que j'étais loin encore de connaître très bien. On s'amusait des fautes, l'ancien expliquait comme il comprenait ce qui était mal dit : enfin ils sentaient que je mettais mon cœur à leur être agréable et que s'il dépendait de moi, un jour d'aider à leur bonheur, je n'y manquerais pas. »

. . . .

Nous avons tenu à reproduire ce passage qui définit le rôle joué par M. Pavie en Indo-Chine.

De même que M. de Brazza, il n'est pas un belliqueux qui frappe l'esprit des indigènes par le déploiement de la force et le brillant des uniformes. Le plus souvent il marche pieds nus, ses chaussures l'ayant abandonné au passage des torrents et son appareil est rudimentaire. C'est un apôtre de la civilisation qui aime les natifs et sait s'en faire aimer. Il leur en impose par l'élévation de son caractère, par la dignité de sa conduite, par son esprit de justice. Mais viennent les heures difficiles comme l'attaque et l'incendie du Luang-Prabang par les Hos Chinois, il prendra alors le commandement, dirigera la retraite, sauvera du massacre la population entière et acquèrera ainsi la reconnaissance de ces malheureux.

Voilà la politique coloniale vraiment féconde et humaine ; elle n'entraîne aucun sacrifice de la métropole et produit de sérieux résultats. Le concours de pareils hommes ne saurait être trop récompensé !

*
* *

Le deuxième volume a trait à l'histoire; il comprend les traductions des chroniques du Laos et reproduit les estampages des inscriptions recueillies au cours du voyage. S'inspirant des faits acquis et prouvés, M. Pavie reconstitue de toutes pièces l'état physique du pays aux temps préhistoriques. D'après lui, le grand lac Tonly Sap, déversoir actuel du Mékong, n'était que le fond d'un golfe, comblé depuis, peu à peu, par le dépôt des alluvions d'eau douce. Alors la mer s'étendait jusqu'aux rives où s'élevait la capitale des Khmers, Angkor la grande, la cité aux immenses proportions, dont les ruines étonnent le voyageur et provoquent son admiration.

Allant plus loin dans le domaine des hypothèses, l'auteur voit dans le Cambodge la terre d'or de la Bible où Salomon envoyait ses vaisseaux et qu'Ulysse visita. Homère, dans ses rhapsodies de l'*Odyssée*, n'aurait raconté qu'un voyage de découverte au delà de la mer Rouge, exécuté réellement par des navigateurs grecs. Cette thèse qui au premier abord semble des plus contestables, a été également soutenue avec talent par un ingénieur de la Réunion, M. du Mesnil d'Engent. Nous nous garderons de nous prononcer sur cette question délicate et préférons laisser à M. Pavie le soin de défendre son opinion.

« L'époque à laquelle est cité le nom d'Ophir correspond en effet à celle où l'ophirisme paraît avoir dominé dans le sud de la grande presqu'île.

« Plus tard, devant le brahmanisme, le culte du serpent reculera vers les terres intérieures et y disparaîtra non sans enchevêtrer de ses racines les dogmes de la religion nouvelle, comme ensuite celle-ci, laissant sa place au boudhisme, lui lèguera ses bases.

« On ne saurait méconnaître que l'ophirisme ainsi remplacé a laissé dans le pays une empreinte à nulle autre comparable,

qu'elle vaut d'être considérée et devient, dans cette conjecture de l'identification de la contrée, une indication singulièrement probante.

« Dans la suite des temps, des princes puissants augmentèrent leur prestige en se disant issus du Naja et des Ngnocs, sirènes des eaux tranquilles.

« Resté le premier titre d'Angkor (Maha Nagara ou Nackone Luong, la grande cité des nagas ou des nacks) et des villes de l'Indo-Chine dont le passé brilla, gardé dans les légendes, conservé par les inscriptions et les chroniques, le nom étrange de ce serpent arrivera jusqu'à nous, grandi encore par l'âge, devenu chez les peuples qui habitent le Cambodge, le Laos et le Siam, l'appellatif des génies de toute sorte d'abord, puis celui élevé et des hommes et des femmes (Nack et Néack, Noug et Néaug).

Passant en revue les motifs qui militent en faveur de son hypothèse, M. Pavie en cite un qu'on doit retenir, c'est que les seuls lieux de production de l'étain, connus à cette époque, où le bronze avait un si grand rôle, sont tous dans le voisinage des parages qu'il préconise pour y placer Ophir (Malaisie, presqu'île de Malacca, Laos, Yunnam, Chine). Il est évident qu'il fallait que cette route fût connue dès la plus haute antiquité.

Dans les chapitres suivants, M. Pavie raconte comment favorisé par les circonstances il fit, selon son heureuse expression, « la conquête des cœurs » au Laos et sur la Rivière Noire. Grâce à ses relations amicales avec les indigènes, il obtint la communication des chroniques locales jusque-là soigneusement cachées aux Européens.

Cette contribution à l'histoire de l'Indo-Chine est d'une importance capitale ; elle porte la lumière sur des points essentiels restés ignorés ou obscurs. En réalité, la plupart des légendes cambodgiennes et laotiennes ne sont que des récits d'évènements réels plus ou moins dénaturés par la transmission orale. Ce n'est qu'à partir du XIVe siècle qu'ils sont revêtus d'une date.

Nous savons maintenant qu'à une époque peu éloignée le Laos oriental possédait un grand nombre d'éléphants et le Laos occidental de vastes champs de riz ; tous les produits s'entreposaient déjà au Siam où, pour descendre à la mer, ils empruntaient la voie d'eau du Mé-Nam, plus courte et moins dangereuse que celle du Mékong. Ce sont là d'utiles renseignements qui nous tracent la marche à suivre pour développer notre colonisation.

M. Pavie a été puissamment secondé dans ses recherches épigraphiques par le Père Schmitt, des Missions Étrangères, fixé depuis vingt-cinq ans à Pétriou (Siam), qui joint à une connaissance approfondie de la langue thaie, celle du chinois, des idiomes indo-chinois, du cambodgien et du sanscrit. Il nous est particulièrement agréable d'envoyer un amical souvenir à cet ardent patriote qui nous prêta en 1893 le concours le plus dévoué.

En résumé, la mission Pavie sera pour l'Indo-Chine ce que sont pour Madagascar les études de M. Grandidier. Ces deux ouvrages honorent la science française.

LE MYRE DE VILERS.

LES FEMMES DE LA RENAISSANCE

GRANDES DAMES, AMAZONES ET BAS-BLEUS

I

Le curieux ouvrage de M. de Maulde (1) vient d'appeler l'attention sur la question du féminisme à l'époque de la Renaissance. Sans entrer, pour le quart d'heure, dans la discussion des théories émises par mon érudit confrère, je demande aux lecteurs de la *Nouvelle Revue* la permission de retracer, à leur intention, d'après des documents peu connus, la vie de quelques-unes des femmes qui ont jeté le plus d'éclat sur l'Italie du xvie siècle et d'essayer de pénétrer dans leur for intérieur.

Si le mouvement féministe ne s'est accentué que de nos jours, si l'émancipation — très relative encore — de la femme ne saurait être inscrite parmi les nombreux bienfaits de la Renaissance, il est constant néanmoins que vers le début de cette ère rénovatrice, la diffusion des lumières, le développement de la conscience individuelle et, je ne sais quel regain d'épicurisme aidant, le sexe faible, sans affirmer, sous une forme théorique, ses revendications plus ou moins légitimes sut parfois relever fièrement la tête. Tout un essaim de femmes manifestèrent une haute intelligence, singulièrement cultivée, un caractère vraiment supérieur. Tandis que, dans les milieux où l'esprit du moyen âge continuait de régner, la plus belle moitié du genre humain se confinait, à peu d'exceptions près dans la pratique de ses obscurs devoirs (si l'on fait abstraction de Jeanne d'Arc, Agnès Sorel, Anne de Beaujeu, Anne de

(1) *Les Femmes de la Renaissance ;* Perrin et Cie, 1899.

Bretagne, combien comptera-t-on, dans la France du XVe siècle de figures véritablement transcendantes !), partout où pénétrait la civilisation nouvelle, sous la forme que lui avait donnée l'Italie, nous voyons des princesses ou des aventurières, des diplomates en jupon ou des précieuses, disputer la palme aux représentants du sexe fort, pour la conduite des affaires politiques non moins que pour la production littéraire ou l'érudition. Une Napolitaine, Béatrix d'Aragon, engagea Mathias Corvin, et avec lui la Hongrie, dans la voie inaugurée par les Papes ou les Médicis ; Zoé Paléologue, Grecque élevée à Rome, poussa le tsar Iwan III à fixer à Moscou une colonie d'artistes et d'ingénieurs italiens. En France, Christine de Pisan et Valentine Visconti s'employèrent vaillamment au triomphe d'une cause qu'elles considéraient comme sacrée. Et que sera-ce si l'on considère les Italiennes chez elles ! Elles ont épuisé toutes les faces de l'activité féminine : la piété filiale et le dévouement maternel, la tendresse ou la jalousie de l'épouse, l'extase ou la ferveur religieuse, l'héroïsme ou l'abnégation, les vertus agissantes de la mère de famille ou la puissance contemplative, le raffinement du goût littéraire et jusqu'à la surexcitation des facultés imaginatives : il n'est pas une corde qu'elles n'aient fait vibrer.

II

Par son caractère et ses goûts, la princesse que je présenterai la première au lecteur appartient encore au XVe siècle, au « *Quattrocento* », comme disent les Italiens, quoiqu'elle ait prolongé son existence jusqu'en plein pontificat de Jules II ; mais, en raison même de son tempérament, de ses tendances, elle sert à mieux accuser le contraste entre l'ancienne société et celle qui venait d'éclore. Catherine Riaro Sforza, dont M. le comte Pasolini vient de retracer la vie avec autant d'amour que d'érudition (1), fut, sans conteste, la plus vaillante d'entre les Italiens de la Renaissance, une virago dans toute la force du terme.

En ses veines coulait le généreux, ou plutôt l'âpre sang romagnol des Sforza, « *questo romagnolo ardito sangue Sforzesco.* » Aussi est-ce plaisir que de la voir, comme nous l'a si bien montrée

(1) *Caterina Sforza.* Rome, 1893, 3 vol. in 8.

M. de Voguë, « toujours aux prises avec ces fauves magnifiques, lâchés en liberté autour d'elle et les domptant souvent, les dominant ou les résumant. » Dans cette Italie, dès lors si efféminée, l'on éprouve quelque soulagement à rencontrer un caractère de forte trempe, de l'esprit de suite, l'attachement à la fois jurée ou à la parole donnée, la tenacité dans l'amitié comme dans la haine, en somme, une volonté.

Née en 1463 (l'on ignore si elle vit le jour à Milan ou à Pavie), Catherine avait pour parents Galéas-Marie Sforza, héritier présomptif du duché, et une certaine Lucrèce Andriani. Son père, le tyran le plus voluptueux de la Première Renaissance, un émule de Néron, ne pouvait lui léguer que des exemples de cruauté, mêlés à une vanité démesurée : Aussi bien fut-ce de son grand-père et de son bisaïeul, les fondateurs de la dynastie, François et Muzio Attendolo Sforza, qu'elle hérita, par un effet d'atavisme fréquent, son indomptable énergie.

Le mariage de Catherine avec le comte d'Imola et de Forli, Girolamo Riario, le tout-puissant neveu du pape Sixte IV (1477), développa nécessairement l'ambition et l'autoritarisme qui formaient le fond de cette nature virile. Parmi les parvenus de la Renaissance, nul, en effet, ne se montra plus avide, plus violent, plus cruel, que celui qui, par ses spoliations favorisa le népotisme de son oncle et prépara les voies à César Borgia : le châtiment fut prompt ; la femme et les enfants de Girolamo furent les premières victimes de César.

Loin de se laisser amollir par une longue suite de prospérités, Catherine, qui pendant le règne de son oncle avait été la véritable reine de la cour pontificale, révéla en toute circonstance l'énergie, la rapidité de décision que la nature lui avait départies. Son premier exploit fut un coup de maître : après la mort subite de Sixte IV, elle courut s'enfermer au fort Saint-Ange, fit braquer les canons sur la Ville éternelle et dicta des conditions au Sacré Collège, qui dut y souscrire. A quelques années de là, en 1487, son mari étant malade à Imola, elle-même à la veille d'accoucher, elle apprend qu'une émeute vient d'éclater à la citadelle de Forli. Aussitôt elle monte à cheval, court d'une traite à Forli, pénètre dans la place, et, n'en sort que suivie des coupables désarmés. Le lendemain, elle mettait au monde un fils.

Cependant le comte Girolamo, qui n'avait pu tenir à Rome contre le torrent de haine déchaîné sur lui, devait se rendre plus

odieux encore sur un théâtre restreint, tel que son petit état d'Imola et de Forli. Aux intrigues des anciens souverains dépossédés par son injuste ambition, à la rancune de Laurent de Médicis, dont il avait fait assassiner le frère Julien, s'ajoutait l'inimitié de ses sujets, exaspérés par les mesures les plus vexatoires. Depuis longtemps le feu couvait sous la cendre, lorsqu'un des principaux citoyens de Forli, Checco Orsi, entreprit de délivrer sa patrie. Jouissant du privilège de pénétrer à toute heure auprès du comte, il fit semblant un jour de lui présenter une lettre et le frappa d'un coup de poignard ; deux acolytes accourus à ses cris, achevèrent le misérable.

Ici, le mélange de violence et de faiblesse, qui forme si souvent le fond du caractère méridional, éclate au grand jour. A peine le premier coup porté, l'énergie des assassins meurt épuisée ; l'épouvante de leur audace les saisit. Le propre des races vieillies n'est-il pas de faire immédiatement succéder la réflexion aux impulsions; d'hésiter ou de trembler après l'éclat bruyant de la première explosion de colère ? Les conséquences de l'acte sont calculées presque avant qu'il soit consommé. Ne nous étonnons pas si, avec de telles tendances, les Italiens finirent par renoncer à l'emploi de la force pour se confiner dans la diplomatie, dans les savantes et ténébreuses intrigues, où, à loisir, pouvait se déployer toute leur puissance d'analyse. Machiavel n'a-t-il pas dit : « L'homme est ainsi fait qu'il ne sait jamais être bon ni méchant dans l'entière acception du mot ». Que voilà bien le portrait des Italiens d'autrefois !

Mais retournons à Forli et à Catherine Sforza. Malgré l'indécision des chefs du complot, le peuple se souleva et Catherine ne tarda pas à tomber au pouvoir de ses plus cruels ennemis. Pensez-vous qu'elle perdit son sang-froid ? En aucune façon. Aussi bien le spectacle n'était pas nouveau pour elle ! Son père, le duc de Milan, n'avait-il pas, lui aussi succombé sous les coups des conspirateurs. Si savantes furent ses manœuvres qu'elle arracha aux conjurés la permission de pénétrer un instant dans la citadelle pour s'aboucher avec le gouverneur. C'était là ce qu'elle souhaitait. Laissant comme otage ses six enfants, elle franchit le pont-levis, le fit lever après elle et, de ce moment, redevint la souveraine de Forli, qu'elle tenait sous le feu de ses canons.

Ici se place l'anecdote fameuse, digne des héroïnes de Tite Live et de Plutarque : comme les chefs du complot menaçaient Cathe-

rine de tuer ses enfants sous ses yeux, à moins qu'elles ne consentit à se rendre, la comtesse cria à ces barbares, en accompagnant ses paroles du geste le plus démonstratif : « Insensés que vous êtes ; ne voyez vous pas que je suis taillée de façon à en faire d'autres ! »

Historien amoureux avant tout de vérité, et s'acharnant sur le monstre de la légende toutes les fois qu'il le rencontre, le comte Pasolini essaie de nous prouver que tout cela n'est qu'invention. Qu'importe au fond ? Lorsqu'un trait rentre si complètement dans la logique d'un caractère, l'on a bien le droit de répéter, avec un ancien, que la poësie est parfois plus vraie que l'histoire.

Profitons d'une des accalmies de ce règne si agité pour étudier les goûts de Catherine Sforza. Indifférente au culte des arts, qui passionnait alors tous les potentats, elle prenait plaisir à l'horticulture et à l'agriculture : son parc passait pour un des plus beaux de l'Italie ; ses jardins abondaient en plantes rares. La chasse ne la captivait pas moins, avec son accompagnement de chiens et de chevaux de race. L'alchimie, enfin, la comptait pour adepte : elle lui servait à fabriquer des eaux de toilette en même temps que de la fausse monnaie. Le recueil de recettes composé par la comtesse obtint, peu de temps après sa mort, les honneurs de l'impression. Cette compilation est une vraie panacée : on y trouve le moyen de donner plus de poids à un ducat d'or sans s'exposer aux remords, le secret d'une série de pâtes ou de vinaigres pour blanchir la peau, pour faire maigrir, ou encore la recette de parfums ou même de désinfectants. Nous savons par l'exemple des ducs de Florence et des ducs de Ferrare que ces expériences n'avaient rien qui parût aux souverains d'alors indigne d'exercer leur cerveau.

Avec autant de ténacité que le souvenir des bienfaits, Catherine gardait celui des offenses ; alors même qu'elle pardonnait, elle n'oubliait pas. Les chanoines de la cathédrale de Forli en firent l'expérience : ils avaient refusé, par crainte des assassins, de recevoir la dépouille mortelle de son époux, Girolamo. Redevenue toute puissante, Catherine ne les honora plus d'un regard, plus jamais elle ne remit le pied dans leur sanctuaire.

Après ces prolégomènes, est-il nécessaire d'ajouter que le gouvernement de Catherine fut autoritaire entre tous ; nulle décision des anciens n'était valable si elle n'y avait apposé son sceau ou plutôt sa « corniole », car, par une concession faite aux usages de son temps, elle se servait, pour cachet, d'une pierre gravée antique.

Malgré l'étrange force de son âme, Catherine entendit sonner, non pas une fois, mais à trois ou quatre reprises, l'heure de la faiblesse. Sans tache pendant la vie de son premier époux, la jeune veuve — elle ne comptait que vingt-cinq ans — se laissa prendre dans les filets d'Antonio Ordelaffi, l'ancien souverain légitime de Forli. Le roman fut doux, mais court : l'aventure s'étant ébruitée, le gouvernement vénitien éloigna le prétendant, tandis que Catherine, par des châtiments exemplaires, tenta d'arrêter la médisance.

Ce fut bien pis lorsqu'un de ses parents, Giacomo Feo, remplaça Ordelaffi dans ses faveurs ; elle punit de torture ou de mort la moindre observation, pour ne pas dire la moindre plaisanterie. Feo étant tombé à son tour, comme le comte Riario, sous les coups des assassins, Catherine noya sa douleur dans un bain de sang.

Une fois de plus le veuvage pesait à cette nature ardente, incapable de se confiner dans un deuil éternel. Or, justement, la République florentine, connaissant son côté faible, lui dépêcha comme ambassadeur le plus beau de ses concitoyens, un Médicis de la branche populaire : Giovanni di Pierfrancesco, surnommé Giovanni Popolano. Immédiatement, l'orientation de la minuscule cour de Forli change : ce n'est plus de Milan, c'est de Florence qu'elle reçoit désormais ses inspirations, et par contre-coup de la France, alors étroitement alliée aux Florentins. On peut suivre, dans l'ouvrage du comte Pasolini, tout le manège de ces intrigues : elles eurent surtout pour effet d'alarmer l'oncle de Catherine, le souverain du Milanais, Ludovic le More. La communauté des intérêts et l'échange des services avaient depuis longtemps établi une grande intimité entre la comtesse et l'ambassadeur de la République florentine, lorsque Catherine résolut de consacrer leurs amours par un mariage, qui, toutefois, pour des considérations politiques, fut tenu secret. Il semblait que cette femme ne put être aimée au milieu de drames et de tragédies : la lune de miel n'avait pas encore pris fin que déjà, au bout de peu mois, Jean de Médécis mourait subitement.

De cette union naquit, en 1498, un fils qui hérita de l'esprit belliqueux de sa mère, et ajouta un nouveau fleuron, la gloire militaire, à la couronne déjà si riche des Médicis ; je veux parler du valeureux capitaine, si célèbre sous le nom de Jean des Bandes

noires. (1) Le fils de Jean des Bandes noires, le petit-fils de Catherine, Cosme de Médicis, était appelé à de plus hautes destinées encore : après l'assassinat de son cousin Alexandre, il monta sur le trône de la Toscane et fonda la dynastie qui, deux siècles durant, a fait le bonheur et la prospérité de cette belle province.

A l'époque du troisième mariage de Catherine, les plus optimistes mêmes n'eussent osé entrevoir de si brillantes perspectives. Bien au contraire ! L'horizon se couvrait de nuages et se chargeait d'électricité. César Borgia méditait dès lors la conquête de la Romagne et, en attendant qu'il l'attaquât à visage découvert, Catherine se trouvait prise comme entre l'enclume et le marteau : je veux dire entre les compétitions de Florence et de Venise. La première attacha assez de prix à l'alliance de la souveraine d'Imola et de Forli pour lui dépêcher le plus fin de ses diplomates, le futur auteur du *Prince*, Nicolas Machiavel. Ce fut une belle joute que ces négociations entre une princesse astucieuse au possible, malgré sa violence, et l'homme qui a donné son nom à un système de gouvernement.

Mais bientôt les évènements se précipitèrent : l'alliance des Borgia avec le roi Louis XII leur permit de démasquer enfin leurs batteries. Florence étant impuissante à défendre Catherine, celle-ci ne compta plus que sur elle-même pour résister à l'envahisseur. Ayant envoyé en Toscane, sa famille, ses trésors, ses papiers, elle concentra ses efforts sur la défense de Forli. On la vit tout ensemble distribuer des armes à la population, organiser sa petite armée, mettre sous les verrous les suspects, faire dresser la potence sur la place publique et diriger la démolition de sa villa favorite, qui gênait le feu de la citadelle. Elle-même revêtit une cuirasse, décidée à combattre jusqu'au bout. La reddition d'Imola ne fit que la confirmer dans sa superbe obstination. Aussi, à peine les troupes pontificales, le corps auxiliaire français et les Suisses eurent-ils pris possession de Forli, sous le commandement de César Borgia, que, malgré la solennité du jour — en pleine fête de Noël — Catherine les bombarda, dans sa propre capitale, du haut de son dernier refuge. Sa résistance fut si énergique que César

(1) Bientôt, grâce à un chercheur doublé d'un écrivain, M. Pierre Gauthiez, nous posséderons une biographie définitive de cet illustre rejeton des Médicis. Les extraits que M. Gauthiez a publié dans différents recueils font bien augurer de son travail; il promet d'être aussi neuf que vivant.

découragé ou exaspéré (les extrêmes se touchent) résolut de tenter auprès d'elle une démarche directe, qu'il espérait décisive. L'entrevue eut lieu sur les remparts mêmes de la citadelle et une courtoisie parfaite y présida. « Madame, dit en substance César, vous savez que la fortune des Etats est changeante ; je me souviens qu'à Rome, outre tout le reste, on célébrait votre goût pour la lecture et votre connaissance de l'histoire. Le moment est venu de mettre à profit votre intelligence et votre savoir.... Suivaient les offres les plus séduisantes : le pape lui assignerait de nouveaux états, des revenus princiers, etc... La réponse de Catherine fut telle qu'on pouvait l'attendre : « Seigneur duc, lui dit-elle sans émotion, la fortune aide les hommes courageux et abandonne les lâches. Je suis fille d'un prince qui n'a pas connu la peur ; quoiqu'il puisse m'arriver, je suis résolue à marcher sur ses traces jusqu'à la mort. » Elle termina par cette déclaration virile : « Si après avoir refusé toute condition ignominieuse, repoussé toute faiblesse indigne du nom de Sforza, je tombe écrasée sous vos coups, sachez bien, et que l'univers le sache avec vous : unie de cœur à ceux qui se trouvent ici avec moi, je me consolerai en pensant que le nom de celui qui meurt au champ d'honneur ne tombe pas dans l'oubli, et que souvent même sa cause revit et triomphe. »

Une seconde entrevue n'eut pas plus de résultat et la canonnade reprit de plus belle. César dut se résoudre à donner l'assaut. Après une lutte opiniâtre, à laquelle Catherine prit part, les armes à la main, la citadelle fut enlevée de vive force, le 1er janvier 1500. Le siège avait duré trois semaines.

Machiavel, juge autorisé, rendit à cette occasion à la princesse un hommage qui suffirait à l'immortaliser. « Quoique ses efforts ne fussent pas couronnés de succès, elle en retira néanmoins l'honneur que mérita son courage. »

(Le mot « vertu » employé par Machiavel signifie tour à tour courage ou talent, bien plus que vertu).

La *Madonna d'Imola*, comme l'appelait le peuple, ne comptait que trente-sept ans lorsque sa carrière finit avec le triomphe de Borgia. Conduite à Rome, elle fut enfermée au palais du Belvédère d'abord, puis, après la découverte d'une prétendue tentative d'empoisonnement sur le pape Alexandre VI, au fort Saint-Ange, Elle s'y montra telle qu'on l'avait toujours vue, ferme et indomptable, dissuadant ses fils de la racheter à prix d'argent et leur rap-

pelant qu'elle savait supporter la douleur. Ses ennemis auraient bien eu recours au crime pour se défaire d'elle ; mais, en dépit de sa détresse présente, ils se voyaient forcés de compter avec une princesse alliée aux plus grandes familles, la propre belle-sœur de l'empereur d'Allemagne. Il ne fallut rien moins que l'intervention d'un général français, le représentant de Louis XII, d'Allègre (honneur à lui !), pour fléchir la prisonnière et la décider à un compromis; après seize mois de captivité, elle consentit enfin, au mois de juin 1501, à signer l'acte par lequel elle renonçait à ses Etats pour elle et pour ses fils.

Tant d'épreuves semblaient avoir brisé cette âme virile ; retirée à Florence, elle partagea désormais son temps entre des exercices de piété, des œuvres charitables et l'éducation de son fils cadet Jean. Mais il ne fallait qu'une étincelle pour ranimer son ardeur : à peine Alexandre VI mort et César Borgia réduit à l'impuissance, elle parla de monter à cheval et de reprendre ses Etats. Le destin en avait disposé autrement. Malgré l'avènement au trône pontifical de son parent Jules II, malgré ses efforts incessants, elle tenta en vain de remonter sur le trône : elle s'était fait trop d'ennemis parmi ses anciens sujets! Minée par le chagrin, plus encore qu'épuisée par la lutte, la vaillante femme succomba le 28 mai 1509, âgée de quarante-six ans seulement.

Avec Catherine Sforza disparaissait la dernière représentante du moyen âge. Les Italiennes du XVIe siècle seront aussi ambitieuses, hautaines ou vindicatives qu'elle ; mais elles y mettront des formes plus aimables, plus humaines ; sera-ce un progrès après tout !

III

Entre la *Madonna d'Imola* et ses contemporaines, la duchesse d'Urbin ou la marquise de Mantoue, tout est contraste : celles-ci s'enlèvent en pleine lumière sur la sombre physionomie de Catherine-Riario Sforza. Aussi bien n'est-ce plus l'âpre Romagne qui leur sert de théâtre, mais la riche et généreuse cité de Mantoue : c'est elle qui, par un jeu du sort, posséda, l'une pendant son enfance, l'autre dans l'âge mûr et la vieillesse, ces deux femmes unies par une amitié si tendre, éminentes au même degré, la première, par les qualités du cœur, la seconde, par celles de l'esprit.

Jamais, malgré l'éloignement, Elisabeth d'Urbin n'oublia sa chère ville natale, tandis que, tout à l'opposé, sa belle-sœur Isabelle sacrifiait son ancienne patrie à sa patrie d'adoption et concentrait toute son affection sur sa nouvelle résidence.

Une étude sur l'amie de Raphaël, la belle et sympathique duchesse Elisabeth d'Urbin, l'héroïne du *Courtisan*, composé par Balthazar Castiglione, ne peut manquer de piquer la curiosité du public lettré, surtout lorsque cette étude a pour raison d'être, comme celle qu'ont entreprise MM. Luzio et Renier, la mise au jour et la mise en œuvre d'un richissime fonds de documents inédits (1). Grâce à des guides si sûrs et si prodigues, nous pouvons aujourd'hui lire jusqu'au fond de cette âme d'élite.

Quelques mots, tout d'abord, sur la famille d'Elisabeth et sur le milieu dans lequel cette princesse grandit.

La dynastie des Gonzague, marquis, puis ducs de Mantoue, était fortement imprégnée d'éléments septentrionaux. Au château ducal, dans la chambre des Epoux, une fresque peinte par le grand Andrea Mantegna nous montre une matrone au visage carré, aux traits hommasses, au corps massif, trônant, grave, solennelle, pédante, au milieu de sa nombreuse progéniture. De prime abord, elle semble un symbole d'égoïsme et de dureté: mais regardez le geste par lequel elle étreint la main d'une de ses filles, agenouillée devant elle; il trahit des trésors d'affection. Aussi bien, très haute et très puissante dame Barbe de Hohenzollern (1423-1481), fille de l'électeur de Brandebourg, Jean l'Alchimiste, et épouse du marquis de Mantoue, fut-elle pour celui-ci une compagne dévouée et vigilante, pour ses enfants une mère affectueuse, en même temps qu'elle brillait au loin par la variété de ses connaissances.

Cette princesse, qui tenait par son père à la famille de Hohenzollern, tige de la maison impériale d'Allemagne, par une de ses filles à la maison de Montpensier (Claire de Gonzague, épouse de Gilbert de Bourbon, duc de Montpensier, fut la mère du fameux connétable), par son mari et ses fils à nombre de cours souveraines était la grand'mère de la duchesse Elisabeth d'Urbin. La mère d'Elisabeth, Marguerite, avait également pour patrie l'Allemagne : c'était une princesse de Bavière. Matière féconde en méditations sur l'atavisme !

(1) *Mantova e Urbino. Isabella d'Este e Elisabetta Gonzaga nelle relazioni famigliari e nelle vicende politiche.* Turin, 1893.

Née en 1471, Elisabeth était le quatrième enfant de Frédéric de Gonzague et de Marguerite de Bavière. Sa sœur avait sept ans de plus qu'elle ; ses frères, l'un cinq ans de plus, l'autre, deux ans ; une autre sœur et un troisième frère ne tardèrent pas à grossir la petite troupe, dont le membre le plus jeune n'était séparé du plus âgé que par un intervalle de dix ans. S'il faut en croire leur gouvernante, les princesses se distinguèrent de bonne heure par leur docilité et leur application ; elles avaient en outre voué une affection profonde à leur frère aîné, François, le futur généralissime des confédérés à la bataille de Fornoue.

Des lettres, écrites soit par leur gouvernante, soit par les trois sœurs en collaboration, nous initient à leurs études et à leurs divertissements. Ces lettres sont malheureusement rédigées dans un style cérémonieux, tel qu'il était de rigueur chez des princesses souveraines. Même en s'adressant à leur frère, elles le qualifient de Prince illustrissime, de seigneur excellentissime, de « *frater observandissimus* », et se déclarent ses sœurs et servantes très respectueuses. Admettons que ces épîtres, ultra officielles, leur ont été dictées par leur gouvernante ; il serait trop pénible, en vérité, de croire que toute spontanéité et toute fraîcheur ont été étouffées de si bonne heure sous le joug de l'étiquette. Nous savons d'ailleurs que, livrées à elles-mêmes, les jeunes filles s'abandonnaient à tous les caprices, à toutes les folies : une de leurs grandes distractions était de monter ensemble sur le même poney, l'une en selle, l'autre en croupe.

Les intérêts dynastiques ne tardèrent pas à disperser le charmant essaim groupé autour des souverains de Mantoue. L'aînée des sœurs, Claire, qui venait d'épouser Gilbert de Bourbon, s'expatria la première. Elle conserva toutefois des relations assidues avec les siens, comme le prouve le superbe tableau d'Andrea Mantegna, un *Saint-Sébastien*, dont elle gratifia l'église d'une de ses résidences, Aigueperse en Auvergne. Elisabeth, à son tour, fut fiancée, en 1486 (ainsi à l'âge de quinze ans), à Guidobaldo de Montefeltro, duc d'Urbin, tandis que la dernière donnait sa main à Jean Sforza, seigneur de Pesaro.

La politique n'avait pas seule dicté le projet d'union de l'héritière des Gonzague avec le dernier des Montefeltro. Le père du futur, Frédéric, de glorieuse mémoire, et le grand-père d'Elisabeth, Jean-François, avaient fréquenté ensemble le gymnase établi à Mantoue par Victorin de Feltre Les sympathies entre les deux

cours ne pouvaient que gagner en intensité à cette amitié d'enfance, que plusieurs mariages vinrent sceller.

La future duchesse d'Urbin se mit en route en plein hiver — le 1er février 1488 — et le voyage, qui se fit partie par mer, partie par terre, n'exigea pas moins de neuf jours. Une correspondance assidue tenait son frère au courant des péripéties de cette marche triomphale, au cours de laquelle les hommages des courtisans alternèrent avec les manifestations des populations rurales. Je laisse à penser quelles splendeurs entouraient la cérémonie même du mariage ! Mais les illusions de la jeune épouse furent de courte durée ; des infirmités précoces avaient ruiné de fond en comble la santé de Guidobaldo. Malgré le silence que s'imposa sa compagne, dont la conduite fut d'une délicatesse touchante, le secret finit par percer. Aussi, après l'invasion du duché par César Borgia, fut-il un instant question de dissoudre l'union, de nommer le duc cardinal et de marier la duchesse avec quelque baron français. Elisabeth tint à cette occasion le langage le plus noble : elle déclara qu'elle refusait de se séparer de son époux et qu'il lui suffisait de vivre avec lui comme avec un frère.

Elisabeth ignorait toute ambition, même celle de briller comme protectrice des lettres ou des arts. Jamais, pas plus que son époux, elle n'eut l'idée de demander l'immortalité aux dispensateurs attitrés de la gloire. Bien différente de sa belle-sœur Isabelle, elle cherchait le bonheur dans le sentiment, non dans les facultés critiques. Indulgente et dévouée, pleine de bonté et de désintéressement, elle prisait les amis plus que les admirateurs. Son palais abrita constamment une foule d'étrangers, illustres ou obscurs, qui, dans les heures noires, y reçurent la plus cordiale hospitalité. Les œuvres de charité l'intéressaient également plus que les pompes mondaines : elle établit dans ses états des monts-de-piété, ce qui lui valut l'hommage d'un poëme, aussi plat que prolixe, composé en 1512-1513 par un certain Pupillo, et dont notre Bibliothèque nationale possède le manuscrit.

IV

Peu de mois après l'établissement d'Elisabeth à Urbin, on voit entrer en scène sa belle-sœur Isabelle d'Este, devenue, par son mariage avec François de Gonzague, marquise de Mantoue (12

février 1490). Fille du duc de Ferrare, élevée dans un milieu de politiciens, chez qui la raison d'état l'emportait invariablement sur toute inspiration généreuse, sans que la distinction du goût rachetât, comme dans tant d'autres cours, l'absence de scrupule, cette femme sympathique et exquise brilla toute sa vie par la droiture de son caractère, la noblesse de ses sentiments, l'amour le plus ardent pour les œuvres de l'esprit sous leurs formes les plus diverses (1).

Les lettres publiées par MM. Luzio et Renier ajoutent encore, si possible — et c'est là véritablement un miracle — au charme et au prestige d'Isabelle. L'ouverture de son esprit, la chaleur de ses sentiments, la vivacité de son style défient toute analyse ; à travers les rigueurs de l'étiquette, s'échappent des mots ailés, de poétiques inspirations. C'est bien la même femme qui, secouant le joug des conventions mondaines, prenait plaisir à improviser des bals champêtres, où sa fille et ses demoiselles d'honneur dansaient mêlées aux paysannes !

Isabelle formait, à tous égards, l'antithèse d'Elisabeth. Les deux belles-sœurs s'entendaient cependant à merveille, témoins tant de joyeuses excursions faites en commun.

Une des plus attachantes eut Venise pour objectif. Dans les premiers mois de l'année 1502, les deux princesses s'y rendirent incognito afin de visiter à leur aise églises et palais. La cité des Doges parut à Elisabeth plus belle encore que Rome. Elles n'oublièrent pas de présenter leurs hommages à la fameuse Catherine Cornaro; nul doute qu'elles vissent en elle plutôt l'amie de leur ami Bembo que l'ex-reine de Chypre.

Pendant l'été de la même année, il leur prit fantaisie de s'établir dans le frais palais de Porto Mantovano. Isabelle annonça sa détermination à son époux dans une missive à la fois tendre et mutine : pour changer d'air — dit-elle entre autres — nous nous sommes décidées, la duchesse d'Urbin et moi, à nous rendre, accompagnées de nos suivantes seulement, sans serviteurs, à l'exception des cuisiniers et des « *credenzieri* » à Porto, où nous jouirons de la plus grande liberté ; nous y resterons huit ou dix jours, et comme je ne

(1) Pour l'étude du rôle d'Isabelle comme protectrice des lettres et des arts, je prends la liberté de renvoyer le lecteur à mon *Histoire de l'Art pendant la Renaissance* t. II, III, Voy. également les attachants articles de Charles Yriarte dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1894-1895.

pourrais avoir l'âme en repos sans Frédéric, je l'emménerai lui aussi. »

Rien ne séduisait autant la marquise que ces sortes d'escapades. En 1504, elle forma le projet de se rendre dans la ville éternelle incognito, vêtue de noir. Au cas où sa belle-sœur, la duchesse d'Urbin, s'y rendrait en même temps qu'elle et ferait une entrée publique, elle lui demandait de l'admettre dans son cortège en qualité de suivante (*da zitella*), s'engageant à se mettre entièrement à ses ordres.

Ce voyage à Rome fut une expédition triomphale. L'excursion à Porto Mantovano, en 1502, au contraire, se termina par une catastrophe, un coup de foudre : au beau milieu de leur villégiature, les deux princesses apprirent que César Borgia avait envahi à l'improviste l'Etat d'Urbin et que le duc Guidobaldo avait dû s'enfuir à moitié nu !

Elisabeth et son mari n'eurent d'autre ressource que de demander un asile aux Gonzague ; mais il fallut que ceux-ci prodiguassent des trésors de patience et de diplomatie pour sortir sains et saufs du conflit de tant d'intérêts et de passions. Peut-être, dans leurs rapports avec César Borgia, le spoliateur de leurs plus proches parents, leurs concessions furent-elles exagérées. J'ai peine, pour ma part, à pardonner à Isabelle ses démarches auprès du fils d'Alexandre VI, pour obtenir qu'il lui cédât une statue antique (?) un *Cupidon*, qu'il s'était appropriée à Urbin. Certes, il fait bon s'intéresser aux choses de l'art. Mais que diantre ! quand il s'agit d'attentats politiques aussi odieux et de victimes aussi intéressantes, les préoccupations du collectionneur doivent s'effacer devant l'indignation de l'honnête homme.

Isabelle, heureusement pour sa gloire, trouva de plus nobles inspirations et des accents plus émus, le jour où elle célébra, dans un langage magnifique, l'héroïsme des habitants de Faenza, qui en résistant à César, *avaient sauvé l'honneur de l'Italie.*

Un bonheur de même qu'un chagrin arrivent rarement seuls. L'avènement de Jules II fut un coup de fortune pour le duc d'Urbin et son épouse : depuis longtemps, les della Rovere avaient pris soin de s'allier par mariage aux Montefeltro ; l'un d'eux, le jeune Francesco Maria, était à la fois le neveu du nouveau pape et le fils adoptif du duc d'Urbin. Aucune difficulté, en conséquence, pour le faire reconnaître par le chef de l'Eglise comme héritier présomptif du duché. Bien plus, afin de resserrer encore les liens

entre les della Rovore et la famille de sa mère adoptive, la duchesse Elisabeth, on lui donna pour épouse la nièce de celle-ci, la fille d'Isabelle d'Este, Eléonore de Gonzague. Les parents de la future ne reculèrent devant aucun sacrifice pour conclure le plus tôt possible une union si conforme à leurs vœux.

Ce mariage fut l'une des rares occasions où la duchesse d'Urbin sortit de sa réserve : elle profita des bonnes dispositions de Jules II pour obtenir en faveur de son frère Sigismond de Gonzague le chapeau de Cardinal.

A la fin de l'année 1503, le bourreau et la victime, César Borgia et Guidobaldo, se rencontrèrent à Rome. Ce fut un spectacle écœurant que de voir l'ancien duc de Romagne, le fils tout puissant d'Alexandre VI, s'agenouiller devant le duc d'Urbin, le béret à la main, et lui demander humblement pardon, en allant jusqu'à maudire son père, jusqu'à lui imputer la responsabilité de ses propres excès. Il lui promit de lui restituer les dépouilles du palais d'Urbin, à l'exception des tapisseries de la *Guerre de Troie*, qu'il avait reçues de lui à titre de don, etc., etc.

Dès lors, tout ce qui s'appelait fidélité aux affections, persistance des haines, ou même tout simplement esprit de suite, était banni de la politique italienne : seuls, les ducs de Ferrare surent montrer un inébranlable attachement à leur alliée, la France. Ne nous étonnons donc pas de voir les Gonzagne continuer, même après la chute de César Borgia, à entretenir avec lui des relations amicales. Savait-on si quelque coup de fortune ne le ramènerait pas au pouvoir ?

Le point culminant dans la vie de Guidobaldo et d'Elisabeth fut la visite de leur oncle, le pape Jules II (septembre 1506). Le fougueux souverain pontife s'avançait en général d'armée, plutôt qu'en pasteur des peuples, brûlant de châtier la ville de Bologne, qui s'était révoltée contre lui. Elisabeth, quoiqu'elle ignorât la vanité, demanda à cette occasion à sa belle-sœur Isabelle de lui prêter des parements d'or et de soie, des tapis de table et des tapis de pied, ainsi que des « *sparveri* » ou tentures de murailles. Cette démarche et d'autres analogues semblent indiquer que la cour d'Urbin n'était guère en fonds pour l'instant, car désireuse de faire honneur à son hôte, la duchesse emprunta jusqu'à des joyaux, qu'elle restitua exactement à sa belle-sœur après en avoir fait usage.

La fatalité qui pesait sur le marquis de Mantoue le força, une

fois de plus, à entrer en campagne contre ses plus chers alliés; il en prit son parti avec beaucoup de philosophie. Nommé lieutenant-général de l'armée pontificale qui marchait sur Bologne, il écrivit à la marquise ces lignes caractéristiques : « il est impossible que nous ne prenions pas en pitié cette noble famille des Bentivoglio, qui a toujours été notre amie et qui se trouve soumise à une si dure épreuve, mais la confiance que nous a témoignée Sa Sainteté nous oblige à remplir les devoirs que nous impose notre honneur. » Du moins l'année suivante, par compensation, bravant les colères de Jules II, le marquis de Mantoue donnait asile à quelques membres de la famille déchue.

Or voilà que la campagne entreprise par Jules II contre le duc de Ferrare, le beau-frère du marquis de Mantoue, place de nouveau celui-ci entre ses affections et ses intérêts. Tandis que la marquise remue ciel et terre pour sauver son frère, François de Gonzague et révèle une fois de plus toute la profondeur de son égoïsme : une lettre adressée à ses agents de Rome abonde en injures, en protestations de haine contre le frère de sa femme. On ne lui en demandait pas tant.

Revenons à des tableaux moins sombres. Le printemps de l'année 1507, qui réunit à Urbin l'élite de l'aristocratie intellectuelle de l'Italie, demeure inoubliable dans les annales de la Renaissance. Julien de Médicis, fils de Laurent le Magnifique, les Fregoso de Gênes, Gasp. Pallavicino, Lodovico Pio, Lodovico de Canossa, le prélat diplomate; puis le célèbre improvisateur Unico Aretino; Bibbiena, le prélat littérateur, l'auteur de la fameuse comédie qui s'appelle *la Calandra;* Bembo, dont le nom dispense de tout éloge; le bouffon Fra Serafino; Gian Cristoforo Romano, sculpteur et médailleur distingué; enfin le comte Bal. Castiglione, qui a éternisé dans le *Courtisan* le souvenir de ces doctes conversations s'y étaient donné rendez-vous. Il ne manquait que Raphaël, fixé depuis quelque temps à Florence, mais le nom du jeune peintre qui avait dès lors donné tant de gages de son génie revenait à chaque instant sur les lèvres des interlocuteurs; son souvenir était présent à toutes les mémoires.

Une autre figure — des plus sympathiques — de cette cour minuscule, Emilia Pia, veuve d'un parent de Guidobaldo, reçoit un relief et un éclat nouveau de la publication de MM. Luzio et Renier. Ses nombreuses lettres à la marquise Isabelle nous montrent une curiosité sans cesse en éveil, — elle s'intéressait à la poli-

tique, aux fêtes, aux cérémonies, aux racontars mondains, aux questions de toilette, — mais en même temps une nature merveilleusement équilibrée, comme celles de ce groupe d'élite qui avait à sa tête la duchesse Elisabeth et la marquise Isabelle (1), les plaisirs intellectuels étaient pour ces privilégiés les seuls qui méritassent de compter. Au milieu de l'Italie du XVIe siècle, si brillante, si fiévreuse, si corrompue, la cour d'Urbin représente en effet une faculté rare et enviable entre toutes : je veux dire l'esprit de recueillement, le don de se détacher des passions du jour pour se consacrer aux plus hautes spéculations de philosophie, de morale et d'esthétique. Le divin Platon se fût félicité de trouver, à près de vingt siècles d'intervalle, une société aussi profondément imprégnée de sa doctrine, vivant et s'absorbant à ce point dans un monde idéal. Le *Courtisan*, de Castiglione, qui a élevé au cénacle d'Urbin un monument impérissable, n'est souvent qu'une paraphrase du *Banquet* ou du *Timée*.

Nulle mollesse d'ailleurs, nulle indolence dans ce détachement à l'égard des luttes qui passionnaient tant d'autres cours. A Urbin, aussi bien qu'à Mantoue, princes et courtisans se tenaient au courant de tout ce qui se passait d'important à l'étranger. C'est ainsi qu'en 1504, la marquise Isabelle envoyait à sa belle-sœur la copie de la relation du couronnement de la reine de France. Entre temps, Elisabeth s'occupait de réfréner le luxe de ses sujettes ; en 1505, à la persuasion d'un prédicateur, elle défendit de porter des traînes trop longues. Au fond, rien n'était plus éloigné de l'esprit d'alors que le pédantisme ou la bigotterie : nous n'avons affaire ni à des bas-bleus, ni à des ascètes. Les dames s'entretenaient tout ensemble de recettes pour des eaux dentifrices et du prédicateur à la mode, de bois propre à polir les ongles et de Fra Serafino, le célèbre bouffon.

L'année 1508 réservait la plus cruelle épreuve à la cour d'Urbin : Guidobaldo mourut, à peine âgé de trente-cinq ans ; avec lui s'éteignit la valeureuse dynastie des Montefeltro.

Les détails sur les obsèques, détails que fournit un des corres-

(1) Il semblerait qu'Emilia Pia ne professât pas les mêmes croyances que son amie inséparable, la duchesse Elisabeth : elle mourut, le 21 mai 1526, sans avoir reçu les Sacrements, en train de discuter un passage du *Courtisan* avec le comte Lodovico.

pondants de la marquise Isabelle, sont de précieux éléments à ajouter à l'histoire des mœurs et de la mode au XVIe siècle. Nous y voyons la duchesse assise à terre, sur un petit matelas, dans une chambre tendue de noir, toutes fenêtres fermées, avec une seule chandelle pour luminaire. Elle portait une robe montante, un voile noir lui recouvrait la tête. Aux funérailles assistaient 5 évêques et 825 personnes en habits de deuil à longues queues et à capuchons.

Le successeur de Guidobaldo, François-Marie della Rovere, ne comptait que dix-huit ans. C'était un mélange de violence et d'hésitation : il se rendit également fameux par l'assassinat du favori de son oncle Jules II, le cardinal Alidosi, et par ses temporisations à outrance, dix fois plus préjudiciables qu'une défaite, lorsqu'il commanda, en qualité de généralissime, les armées, soit des Vénitiens, soit du Pape. Son inaction permit au connétable de Bourbon et à Georges de Frondsberg de s'emparer de Rome et de réduire en captivité le pape Clément VII.

Malgré les égards que le jeune prince témoigna à sa mère adoptive, la duchesse Elisabeth, c'en était fait désormais de cette hospitalité désintéressée, non moins que de ce culte pour les jouissances de l'esprit, auxquels la cour d'Urbin devait de conserver sa sérénité au milieu de la nation la plus agitée et la plus corrompue.

Une fête brillante — le mariage du nouveau duc avec la fille de la marquise Isabelle, Léonore de Gonzague (1509), — donna le change sur l'évolution de son entourage. Mais, sans nous arrêter, quant à présent, aux pronostics fâcheux, tâchons de glaner quelques détails de mœurs.

Quoique le marquisat de Mantoue traversât à ce moment une crise des plus fâcheuses, (le marquis était prisonnier des Vénitiens ; le trésor épuisé), Isabelle, dont l'activité s'étendait aux moindres choses, ne voulut pas que sa fille en pâtit ; non seulement elle fournit la dot et le trousseau stipulés, mais elle y ajouta de nombreuses toilettes, aussi riches que variées. Il ne semble pas qu'elle fût récompensée de ses sacrifices ; sa fille fit preuve en cette occasion d'une exigence qui, à tout jamais, altéra l'intimité de leurs rapports.

Plus encore que lors du mariage d'Elisabeth, les deux petits Etats et les princes alliés firent éclater leur allégresse. La duchesse douairière se rendit jusqu'à Mantoue pour chercher la

future, tandis que Jules II envoyait à sa nouvelle nièce une haquenée richement harnachée et une magnifique litière recouverte de toile d'argent, garnie de cordelières d'or, portée par deux superbes frisons, que conduisaient des pages dont la livrée correspondait aux couleurs de la litière. Toute la noblesse de Mantoue accompagna la fiancée jusqu'aux portes de la ville ; son oncle le cardinal lui fit même escorte jusqu'à Gonzague ; mais l'astrologue chargé de fixer le jour du départ s'était trompé dans ses calculs : un brouillard très épais surprit le cortège et le dispersa en partie.

Les fêtes célébrées à Mantoue et à Urbin ne furent que le prélude d'autres fêtes plus magnifiques, Jules II ayant décidé que le mariage de son neveu serait consacré derechef à Rome, les nouveaux époux, leurs proches et leur suite se rendirent, en 1510, dans la Ville éternelle. On devine avec quel enthousiasme les Romains célébrèrent leur arrivée : sérénades, représentations théâtrales, courses de chevaux et de buffles, tout fut mis en œuvre. La pauvre Elisabeth rapporta toutefois de ce voyage un triste souvenir : elle prit les fièvres et fut de longs mois à se remettre. Le passage par Urbin de son neveu, Frédéric de Gonzague, le splendide adolescent que Raphaël a immortalisé en lui donnant place dans l'*Ecole d'Athènes*, fit diversion à ses souffrances.

Le successeur de Jules II, Léon X, régnait depuis trois ans, sans que le moindre nuage eût menacé l'éclat d'un pontificat qui s'annonçait comme le plus radieux de la Renaissance, lorsqu'une décision fatale, dictée par une ambition aveugle, le jeta dans une aventure aux conséquences incalculables. L'enjeu n'était autre que le duché d'Urbin.

Depuis les temps de Sixte IV, le népotisme direct, l'expropriation des domaines du Saint Siège ou même des états voisins, au profit de la famille du souverain régnant, ne cessait d'exciter les appréhensions de la chrétienté. Ce fut pis encore lorsqu'Alexandre VI prêta les mains à la conquête d'une partie de l'Italie au profit de César Borgia.

Proclamons-le à l'honneur de Jules II son pontificat ne fut qu'une longue protestation contre ces agissements déplorables, qui loin d'affermir la Papauté, lui assuraient, à bref délai, dans la personne des « *nipoti* » du dernier ou de l'avant-dernier pape, les adversaires les plus redoutables. Comment Léon X, ce pape si avisé, comment ce fils de Laurent le magnifique, le diplomate sage et

modéré par excellence, put-il céder à la tentation ! Passe encore pour Florence : c'était le patrimoine des Médicis. Il eût dû se contenter d'y avoir rétabli la suprématie de sa famille. Mais s'attaquer ainsi au bien d'autrui !

Son entreprise sur le duché d'Urbin était un acte inique entre tous ceux qui signalèrent cette époque peu scrupuleuse. Nulle convention ne donnait au Pape un droit sur ce petit état. Quoique feudataire de l'Eglise, le prince régnant avait régulièrement rempli toutes ses obligations. Et puis, n'était-ce pas à Urbin, dans son splendide palais, que les Médicis chassés de Florence, le futur Léon X, aussi bien que son frère Julien, son neveu Laurent et son autre neveu le futur cardinal Hippolyte, le fils de Julien, avaient reçu une si cordiale hospitalité ! Une des ailes du palais n'avait-elle pas conservé, en souvenir d'une longue résidence, le surnom de Magnifique (c'était le titre donné à Julien). Tout cela fut oublié en un clin d'œil. A peine son entrevue avec François 1er à Bologne, au mois de décembre 1515, eut-elle rendu au pape la pleine liberté de ses mouvements, qu'il s'occupa d'assurer le duché d'Urbin à son neveu Laurent, tandis que son frère Julien, caractère doux et un peu indolent, serait investi des états de Parme, de Plaisance, de Modène et de Reggio. La mort de Julien, qui n'avait pas cessé de protester contre cette usurpation, n'arrêta pas les préparatifs de guerre. Au mois d'avril 1516, Léon X accusa le duc d'Urbin, qui n'en pouvait mais, de félonie et lui ordonna de se rendre à Rome. Cette citation étant restée sans effet, le duc fut condamné par coutumace et excommunié. En peu de semaines, ses états tombèrent au pouvoir de l'armée pontificale : le 18 août de la même année, Laurent de Médicis était proclamé duc d'Urbin à sa place.

Les efforts tentés par François-Marie pour recouvrer son duché, les traits d'incapacité et de lâcheté de son adversaire Laurent de Médicis sont trop connus pour nous occuper ici. On sait aussi que cette lutte sans gloire épuisa les finances pontificales plus que ne pouvait le faire la construction de la basilique de Saint-Pierre: elle coûta au pape 800.000 ducats d'or, soit pour le moins de quarante à cinquante millions de francs, et provoqua une recrudescence dans la vente des indulgences.

La duchesse Elisabeth, si souvent éprouvée déjà, dut se résoudre à une nouvelle démarche, humiliante entre toutes. Elle se rendit à Rome pour fléchir le pape ; mais bien qu'elle reçut de la cour pontificale le plus sympathique accueil, elle trouva Léon X inexo-

rable. Il poussa la mauvaise foi jusqu'à confisquer sa dot après lui avoir donné l'assurance qu'il la lui garderait intacte. Une lettre écrite à cette occasion par le cardinal Bibbiena à Isabelle (3 mai 1516) jette un jour inattendu sur cet artisan en intrigues, ce diplomate sans scrupules : il y proclame en termes brûlants son amour pour une des suivantes de la marquise, qui portait le même prénom qu'elle.

Telle fut la détresse des anciens souverains d'Urbin, qu'ils se virent réduits à envoyer au creuset leur agenterie, et jusqu'à deux bassins oblongs en argent et en bronze doré, exécutés sur les dessins de Raphaël, perte à jamais regrettable.

Une fois de plus, Elisabeth dut prendre le chemin de l'exil : elle se retira, comme de raison, auprès de son frère, à Mantoue. Du moins elle eut la joie d'assister au mariage de son ami le comte Balthazar Castiglione avec une jeune fille noble, aussi vertueuse que sympathique. Et puis l'excellente marquise Isabelle s'ingéniait à charmer les loisirs et à dissiper les chagrins de sa belle-sœur et de sa fille, imaginant attentions sur attentions, faisant succéder les fêtes aux fêtes. Au mois de janvier 1517, elle leur envoya un hymne sur la Nativité, composé par Mat. Bandello, le fameux auteur des *Nouvelles*. En 1518, elle invita sa belle-sœur à venir goûter à Venise des distractions moins littéraires ; elle assista avec elle à la procession de la Fête-Dieu, qui devait être particulièrement splendide dans la cité des doges.

Epineux entre tous fut le rôle assigné, auprès du Saint-Siège, à Balthazar Castiglione, l'ami d'Elisabeth. En sa qualité d'ambassadeur de Mantoue, Castiglione devant sauvegarder les intérêts de ses maîtres, les Gonzague, sans perdre de vue ceux de leurs alliés, les souverains d'Urbin ; en même temps il avait pour instruction de persuader au Pape que les Gonzague n'avaient pas épousé la querelle des Montefeltro. L'auteur du *Courtisan* s'acquitta de cette mission délicate en homme de cœur et en homme d'esprit. La nomination du jeune Frédéric de Gonzague au poste de gonfalonier général de l'Église fut un de ses triomphes. Mais cette distinction éclatante créait au titulaire de cruelles obligations : il fut forcé, comme jadis son père, d'éloigner les souverains déchus et de les engager à chercher un refuge à Venise.

La mort de Léon X, dans la nuit du 1er au 2 décembre 1521, changea, du jour au lendemain, la face des choses. François-Marie

della Rovere réunit rapidement une armée et, en peu de semaines, reconquit son duché.

Sa victoire mit fin aux tribulations de sa mère adoptive. Rentrée dans sa capitale, Elisabeth y passa ses dernières années, entourée de la vénération universelle. La mort vint l'y prendre à la fin du mois de janvier 1526. Avec elle disparaissait une des plus nobles créatures dont s'honore l'Italie de la Renaissance : esprit ouvert, âme recueillie, cœur pur et fidèle.

Son exemple — et combien d'autres pourrais-je en citer, à commencer par Vittoria Colonna! — nous apprend ce qu'il restait de caractères, ce qu'il restait d'âmes repliées sur elles-mêmes parmi ces Italiennes que l'on nous a dépeintes si corrompues ou si frivoles. Le culte du succès, l'adoration du veau d'or, les vanités mondaines, les ambitions politiques, n'avaient pas étouffé toutes les aspirations généreuses. L'Italie du XVI[e] siècle renfermait des oasis, peuplées de sages et où l'on respirait à pleins poumons l'air le plus frais, le plus vivifiant.

Eugène MÜNTZ.

AOZORA

1

Ce jour-là, comme les cerisiers étaient en fleurs, Kiôtô était en fête. Dès le matin, la capitale s'était vidée de son peuple ; tous les habitants, jeunes et vieux, pauvres ou riches chevaliers, artisans, marchands, avaient laissé leurs rues désertes pour courir à la nature épanouie ; pas un homme valide qui n'eût répondu, dans la joie de son âme, à cet appel des dieux amis.

Sur une montagne voisine, la foule immense siégeait à l'abri de ses chers arbres : des cèdres géants dressaient leurs colonnades droit au ciel, comme les piliers d'une monstrueuse cathédrale qui aurait eu pour murs des épaisseurs illimitées de grands pins et pour voûte, sous l'azur, un prodigieux enchevêtrement de branches sans verdure, chargées de fleurs roses ; cette voûte merveilleuse, ce dôme de gloire qui faisait se lever toutes les têtes, avec les frissons d'admiration et des exclamations de bonheur, c'était la jeune parure des cerisiers centenaires ; une aurore d'avril avait ouvert leurs fleurs sous un chaud baiser de lumière, et de là-haut, de tous les rameaux grêles, élancés en gerbes ou retombants comme des chevelures de saules, elles versaient sur cette race éprise de beauté l'enchantement de leur innombrable sourire ; puis, à chaque souffle de la brise, c'était une tombée de neige rose, une tombée lente, légère et parfumée qui éveillait en bas une rumeur de joie, et l'on se demandait si les exquises splendeurs qui restaient attachées aux branches n'étaient pas une neige venue de plus haut, une neige

épandue des profondeurs du zénith par la main des dieux eux-mêmes glissée comme par miracle à travers le ciel bleu, mais arrêtée enfin dans sa chute de rêve et gardée captive, telle qu'une immense nuée rose, entre les bras amoureux des vieux cerisiers.

Il y avait de longues heures que cette foule était assise sous ces arbres, sur l'herbe toute jonchée de leur dépouille brillante, et elle ne se lassait pas de les contempler. Elle était si pieusement recueillie, qu'on eût cru entendre un grand silence, à peine troublé par le gazouillis des enfants et le rire frais des jeunes filles, ou par les politesses harmonieuses que les hommes et les femmes échangeaient en se passant d'un groupe à l'autre de petits gâteaux roses marqués d'une fleur de cerisier, ou quelques coupes de ce vin de riz, couleur d'ivoire, qui fuit si doucement dans les veines et qui égaie l'âme sans l'étourdir; tout ce bon peuple japonais était sous le charme de la nature maternelle, qui aime à lui raconter des secrets qu'elle ne dit plus à l'oreille des autres peuples, et sans bruit, simplement, il goûtait dans son cœur les fines délices de cette féerie divine. Çà et là, par instants, de petits cercles se formaient autour d'une jeune fille qui jouait de la guitare, ou d'un jeune homme qui chantait une hymne au printemps; ou bien c'étaient des farandoles d'enfants qui serpentaient, gentiment et sans tumulte, sous l'œil attendri des parents et le sourire des vieillards; puis, tout se taisait : la foule rêvait comme une mer sereine.

L'après midi passait. Soudain, de groupe en groupe, un mouvement courut, un murmure se propagea : en bas, sur une rivière qui contournait la montagne, on avait aperçu le bateau des danseuses, et l'annonce joyeuse de cette nouvelle s'élevait, volant de bouche en bouche. Sur la rivière, très calme, où les hauteurs miraient dans la noire profondeur des eaux leurs flancs embrasés de flammes roses, le bateau avançait, rapide, ridant peu à peu cette nappe d'images et paraissant enrouler dans son sillage des vagues étincelantes de fleurs. Il aborda, et les jeunes femmes s'élancèrent, gracieuses, sur le rivage; elles marchaient à petits pas contenus, avec une gaucherie délicieuse, embarrassées dans leurs longues robes éclatantes; et sous ces riches costumes anciens, qui rappelaient les plus vieux souvenirs de la légende nationale, leur allure était si étrange, si compliquée, que tandis qu'elles montaient à travers la foule, on eut dit une théorie de déesses descendues de leurs autels pour venir prendre part, sur les collines des hommes,

à cette fête universelle du printemps. Comme elles allaient s'asseoir au milieu du peuple, un cri éclata de toutes parts : « Aozora ! Aozora !... »

C'était le nom de la plus jeune des danseuses, qui était déjà la plus célèbre. Bien qu'elle eut à peine dix-huit ans, elle avait achevé les difficiles études de la plus savante académie de danse de Kiôtô ; ses premiers essais avaient été des triomphes dont s'entretenait toute cette ville artiste ; on se la disputait dans les palais des princes aussi bien que dans les lieux de plaisir à la mode ; en quelques mois, elle avait effacé toutes les gloires rivales, comme la lune pleine en s'élançant dans la nuit fait pâlir l'obscur cortège des étoiles. Elle n'était pas moins fameuse par la noblesse de son caractère, que par la pureté virginale d'un cœur qu'aucune passion n'avait su effleurer, par le désintéressement avec lequel elle se consacrait à son art, dédaigneuse des succès qui eussent pu la rendre riche, uniquement soucieuse de l'idéal de beauté dont elle avait fait le rêve de sa vie. Ses professeurs lui avaient choisi pour nom d'artiste ce joli nom d'Aozora, qui veut dire « Azur », et en vérité, le ciel de cette claire après-midi n'était pas plus lumineux que son âme. Ce jour-là même, au lieu d'aller danser, à prix d'or, dans les jardins de quelque opulent seigneur, elle avait voulu venir à cette montagne, sur un bateau de fleurs, au milieu de l'essaim brillant de ses amies, pour donner un spectacle exquis à ce peuple d'où elle était sortie et qu'elle n'avait cessé de chérir.

Aux appels de la foule, elle se leva, heureuse, dans la joie de sa jeune beauté, et elle s'avança chastement au milieu du cercle, subitement silencieux, que les assistants avaient formé autour d'elle. Un poète, qui la suivait du regard, nota aussitôt son impression en ces termes : « Cette vierge est belle comme la fleur du cerisier rose, pure comme la fleur du prunier blanc. Assise, elle ressemblait à une humble fleur de l'herbe ; debout, elle s'est dressée superbe comme une pivoine ; qu'elle meuve son corps gracieux : vous comprendrez l'élégance du lis. » Un instant, les yeux de la jeune fille errèrent sur la nature glorieuse, sur le peuple qui à cette heure au milieu de tous ces enchantements, devait avoir une âme d'enfant, simple et tendre : elle comprit qu'il fallait oublier sa science, laisser pour une fois les sévères pantomimes où elle faisait revivre d'habitude toutes les antiques traditions de l'empire, toutes les grandes pages sacrées ou profanes, héroïques ou amoureuses de l'histoire et de la poésie nationales, pour redevenir naïve comme

le peuple, comme la nature, et dans l'inspiration de cette radieuse journée printanière, soulevée par l'allégresse légère de son âme, elle commença la Danse des papillons.

Lentement, avec des mouvements mesurés, discrets, d'une justesse et d'une aisance admirables, elle s'animait comme une statue qui prend vie. Son corps svelte ondoyait à peine ; ses gestes naissaient d'eux-mêmes, sans effort, avec une grâce parfaite ; ses pieds, chaussés de fines sandales, ne quittaient presque pas le sol. Dans sa longue robe, aux beaux plis décents, elle paraissait une noble incarnation de l'antique Grèce ressuscitée ; mais lorsqu'un souffle de la brise faisait flotter ses larges manches fantastiques, comme des ailes qui palpitent, on reconnaissait la fille du vieux Japon, terre des grands rêves. Elle dansait, et la foule restait ensevelie dans une admiration silencieuse : des milliers d'yeux artistes suivaient avec bonheur, sans nulle pensée basse ou lascive les évolutions faciles de ce corps souple qui leur donnait la plus merveilleuse vision du monde : une belle forme humaine en action. Une volupté grave et ingénue émanait de tout ce déploiement de lignes charmantes, qui sans cesse changeaient, se transformaient, se fondaient les unes dans les autres, ne laissant s'évanouir une attitude gracieuse que pour en manifester une plus gracieuse encore. Elle tira de son sein une longue écharpe de soie, rose, diaphane, légère, qu'elle fit onduler comme une algue transparente dans l'air limpide, puis une autre écharpe, immaculée, si fine qu'elle était presque invisible ; et les deux banderoles flottaient, suivant son essor, avec des enroulements d'une inexprimable élégance. Elle ouvrit un frêle éventail, doré, étincelant, le fit chatoyer sous la lumière ; elle le secoua : il en sortit un papillon de papier blanc, qui ne put fuir, repris aussitôt par le vent de l'éventail, entraîné dans sa course, enlevé dans le tournoiement des vagues aériennes qu'agitait la fantaisie de l'artiste. Puis, un second papillon surgit, voltigeant après l'autre ; et ils se poursuivaient, se cherchaient amoureusement sans s'atteindre, avec des élans et des retours, des sinuosités brisées par des zig-zags brusques, des hésitations et des essais d'une variété et d'une complexité infinies. Ils allaient sans doute enfin se réunir, se poser sur l'éventail, s'y fixer tremblants comme sur une fleur... La foule était ravie, dans l'attente ; elle ne savait plus si elle devait regarder les papillons ou la danseuse ; et du haut du ciel, les dieux eux-mêmes souriaient à cette pure victoire de l'enchanteresse qui

avait si bien compris la joie de la vie et la grâce des êtres... Soudain, une brise passa, balançant les branches des arbres, et une pluie de corolles tomba de la voûte, descendant sur la foule, inondant les cheveux et les épaules de la jeune fille. Elle eut un petit rire pour cette caresse du printemps, pour cette visite ailée des fleurs amies, et tandis qu'elle dansait toujours, foulant d'un pas plus vif l'herbe fine, l'éventail dans son jeu rapide attirait les pétales errants, les enveloppait, les faisait revivre : et maintenant, c'était une nuée de papillons roses qui, mêlée aux papillons blancs, tourbillonnait autour de l'adorable enfant et obéissait à ses caprices. Tout le peuple applaudit : on criait, on riait, on trépignait d'enthousiasme. Un jeune peintre, qui était venu là pour s'emplir les yeux de belles images, tomba à genoux sur l'herbe et, tirant de sa toge un rouleau de papier blanc, se hâta de saisir la vision fugitive. Un vieillard tout cassé, debout au premier rang, levait son bâton en signe de joie. La danseuse l'aperçut, arriva devant lui d'un pas ralenti, presque timide, et s'inclinant, laissa glisser à ses pieds l'hommage de sa moisson parfumée. La danse était finie... Le pauvre vieux, sans paroles, pleurait devant cette exquise offrande ; la foule, qui est délicate, redoublait de bruyants transports ; de tous côtés, un cri d'admiration montait des poitrines : « Aozora ! Aozora ! » Et la jeune fille s'assit, modeste, auprès du centenaire misérable, tandis que les échos redisaient le triomphe de sa grâce et de sa bonté.

Cependant le temps s'écoulait : le soleil roulait dans sa course auguste et s'abaissait peu à peu vers l'horizon ; déjà ses rayons arrivaient obliques, dans l'ombre transparente, annonçant le déclin du jour. Maintenant, le vent du soir se levait et la montagne des fleurs se remplissait d'harmonies : un bruissement intense courait dans la forêt, à travers l'immense colonnade des cèdres ; les arbres s'agitaient ; les pins, les cerisiers mélangeaient, avec un murmure confus, leurs somptueux balancements de vert et de rose ; et le dôme des magnificences s'écroulait, dans une décadence précipitée de ces fleurs superbes qui n'avaient brillé que pour mourir. Tout à coup, au fond du tableau, sous une subite coulée de lumière, l'énorme masse rouge d'un temple élevé aux Puissances de la nature s'éclaira parmi les cèdres géants ; et une rumeur passa encore sur la foule : car là-bas, tout autour de l'édifice sacré, la chute des fleurs roses s'abattait à flots pressés, comme une formidable cascade printanière, sur les tombes noircies des aïeux.

A ce moment, un jeune homme se détacha du cercle des assistants pour se diriger lentement vers le temple; le cimetière était ouvert sur la forêt: il y entra, foulant l'herbe des tombes, puis s'arrêta, pensif, et resta appuyé contre le tronc d'un arbre en fleurs. Cet inconnu, perdu dans les rangs du peuple, s'était montré un des plus avides spectateurs de la danse; mais cette charmante vision, loin de l'égayer comme tous les autres, paraissait l'avoir attristé; seul, il avait eu la pensée de s'éloigner, de s'enfuir au milieu de l'universel enthousiasme. C'est que, pour lui, il ne s'agissait pas de goûter un jeu de formes parfaites, de lignes suaves, de mouvements harmonieusement cadencés; à ses yeux, l'habile danseuse n'était rien: il ne voyait que la femme, une femme adorée qu'il désespérait de pouvoir jamais conquérir. Certes, il était beau, et il avait un grand cœur; mais il était pauvre aussi, et timide, et gauche; comment trouver l'audace d'aborder cette fière artiste, idole de la capitale, qui avait déjà repoussé les avances de plus d'un prince illustre et d'un opulent seigneur? Comment oser aspirer à ce trésor de beauté et de génie? S'il se fût déclaré, n'eut-il pas été reçu par un simple éclat de rire?.... En voyant s'achever cette journée radieuse, il s'était senti envahir par une immense mélancolie: bientôt ce serait la nuit, et la belle danseuse disparaîtrait, en route vers Kiôtô, au milieu de la foule joyeuse, et lui, suivrait de loin cette rentrée triomphale dans la solitude de son malheur. A cette pensée, il éprouvait une douleur intense; sa poitrine se serrait, son âme se refermait, accablée; et il se disait que sans doute, étant si misérable, il allait bientôt mourir....

Il s'était réfugié sous un cerisier centenaire, d'une rare splendeur, qui l'ombrageait de ses longues branches retombantes; aux rameaux les plus bas étaient suspendues de nombreuses bandelettes de papier, portant de brèves poésies en l'honneur du vieil arbre: c'était l'hommage spontané des songeurs qui, passant là, avaient voulu laisser à l'ancien de la forêt un témoignage de leur admiration captivée. Le jeune homme prit une bandelette, tira de sa ceinture un pinceau et écrivit: « O vieux cerisier, qui resplendis dans ta force et dans ta grâce parce qu'il t'est donné de vivre au sein de l'Azur, vois glisser sans regrets ta dépouille odorante; et quand l'avril prochain viendra, refleuris, glorieux: envoie tes parfums à la tombe lointaine où dormira celui qui ne connut jamais ton bonheur. » Puis il signa: « Un jeune homme de vingt-deux ans. » La bandelette, attachée à une branche légère, resta

frissonnante au vent du soir. Et le pauvre enfant s'assit, la tête dans ses mains, tandis que le crépuscule tombait, rapide, emplissant la forêt d'une ombre moins profonde que celle qui s'amassait dans son cœur.

Subitement, il sentit une douce main se poser sur son épaule.... La belle danseuse n'ignorait pas l'existence de ce jeune homme au point qu'il s'était imaginé : plus d'une fois, elle l'avait distingué, rôdant à quelque distance, dans les lieux où elle se montrait ; elle avait gardé dans son âme le souvenir de ce front tragique, celui du seul homme peut-être qui l'aimât d'un sincère amour ; et ce jour-là même, elle l'avait aperçu dans la foule, elle avait remarqué son chagrin, tandis qu'il assistait à la danse joyeuse ; elle l'avait suivi du regard, comme il s'écartait vers le temple ; elle l'avait vu écrire, puis s'asseoir éperdu, désolé, sanglotant sans doute. Alors, poussée par une inquiétude et une sympathie instinctives, pendant que ses compagnes lui succédaient dans l'attention des spectateurs, elle s'était échappée, elle avait couru là-bas, légère, et elle avait passé derrière lui, comme un fantôme du soir, pour lire la bandelette mystérieuse : elle y avait lu ce nom d'Azur qui était le sien !... Son cœur palpita : un divin sourire de compassion errait sur les lèvres ; son sein se soulevait, et sous ses longs cils noirs, ses longs yeux noirs brillaient, humides....... Les hommes connaissent-ils la puissance de leurs larmes ? Savent-ils la pitié des femmes et l'éloquence de la douleur ?....

Au tendre attouchement qui brisa sa rêverie, le jeune homme s'était retourné.... Aozora, Aozora elle-même était penchée sur son pauvre être ; cette main qui l'effleurait en tremblant, c'était celle de la bien-aimée ; et il entendait une voix divine, une voix ineffable qui disait : « Pourquoi pleurez-vous ?.... » Il demeurait écrasé, stupide, osant à peine lever les yeux vers l'apparition formidable ; mille sentiments contraires s'agitaient dans son esprit ; confondu de surprise, il retenait son haleine, et il redoutait même de penser. Mais elle l'enveloppait toujours de son bon sourire et du regard ému de ses grands yeux ; elle le caressait de douces paroles ; elle l'encourageait à l'aveu de sa peine, à cet aveu qu'elle pressentait bien, et dont l'approche la troublait pourtant elle-même d'une vague crainte. Alors prenant confiance, il ouvrit son cœur : il lui dit naïvement, ardemment, toute sa jeune passion, tout ce qu'il éprouvait pour elle depuis le premier jour qu'il l'avait vue, depuis l'heure où son image était entrée dans son

âme pour y grandir sans cesse, telle qu'une immense aurore, gagnant peu à peu l'espace, finit par baigner tout le ciel; puis il retombait à son désespoir, à la conscience de son humilité devant elle, n'ayant plus de force que pour demander grâce et pour implorer un peu de pitié. Oh! il le savait bien, qu'il était indigne de devenir l'époux de son rêve! Mais du moins, elle pouvait ne pas le mépriser, ne pas rire de sa hardiesse, être indulgente et bonne, et si elle ne l'aimait pas, lui permettre de l'aimer.... Elle l'écoutait, avec un secret bonheur, tantôt mutine, enjouée comme une jeune mère qui sourit aux folies de son enfant, tantôt sérieuse et attendrie. Sur ses traits charmants venaient se peindre à mesure tous les sentiments qu'il exprimait, tous ceux qu'elle n'exprimait pas encore. Mais elle s'apercevait bien, elle aussi, que depuis le jour où elle l'avait pour la première fois distingué parmi les spectateurs de ses danses, elle l'avait sans cesse cherché des yeux, et qu'à chaque nouvelle fête il lui agréait de le revoir, de le retrouver toujours fidèle à sa suite; et tout ce qu'il venait de lui dire tremblait divinement dans son cœur. Doucement, dans l'élan de la bonté qui s'épanche et de l'amour qui s'ignore, elle répondait à ses aveux: pourquoi perdre l'espoir ? N'avait-elle pas compris qu'il avait un gros chagrin ? Et qu'il l'aimait vraiment ? Et qu'il ne ressemblait pas aux vils courtisans de sa jeunesse ? Pourquoi ne l'aimerait-elle pas, elle aussi ? Pourquoi serait-elle inexorable à l'ami qui était bon, pur et sincère ? Il levait vers elle deux yeux craintifs, tout voilés de larmes. Alors, brusquement, elle lui dit: « Viens. » Et elle prit miséricordieusement par la main le pauvre enfant qui ne vivait que pour elle. Et ils s'en allérent tous deux dans la nuit.... La lune s'était levée, montant derrière les cèdres et versant peu à peu ses enchantements célestes aux clairières lointaines de la forêt; Aozora glissait d'une course légère, le sein palpitant, ses belles écharpes flottant à la brise, et sa main tendue derrière elle emmenait le cher amoureux; il la suivait obéissant, fou de joie, comme porté dans un songe, sans oser comprendre; et l'on eût dit la fuite ailée d'une chaste déesse entraînant un jeune dieu, à travers des paysages de mystère, vers quelque fin de rêve dont le clair de lune connaîtrait seul les ineffables secrets.

Depuis le crépuscule, la foule s'était retirée; elle s'était écoulée, sans hâte et sans bruit, chassée par l'ombre, en marche maintenant vers un parc de Kiôtô où elle allait contempler, dans son inépuisable passion pour la nature, le « cerisier de la nuit » et pendant

des heures encore, ce peuple d'artistes se réjouirait devant l'arbre fameux qui veut être admiré en pleine magie nocturne, quand la lune le caresse de sa lumière azurée, quand la clarté des torches illumine en dessous sa vaste ombrelle rose de reflets pourpres, quand le vent des espaces agite ses branches traînantes qui ondoient, magnifiques, en parfumant la nuit.

Pourtant, sur la montagne, un homme s'était attardé : le jeune peintre qui avait esquissé le portrait de la danseuse, et qui ensuite était demeuré longtemps, à genoux, profitant de l'inspiration du moment et des dernières gouttes de lumière pour compléter son œuvre à grands coups de pinceau. Comme il redescendait par un sentier perdu, il entendit venir des pas furtifs, et bientôt les deux amants le frôlèrent dans leur fuite rapide ; il avait reconnu Aozora au passage ; et quand les deux formes gracieuses se furent enfoncées dans les lointains bleus, il murmura, devinant la joie de ce jeune couple : « Oh ! les bienheureux ! les bienheureux ! » Puis, il reprit sa marche, en philosophe généreux que ravit le bonheur des autres, serrant son bon rouleau sous son bras et fredonnant une cantilène amoureuse. Le lendemain, il ne fut pas étonné d'apprendre par la rumeur de la ville que la fleur de Kiôtô avait disparu.

II

Le temps avait passé : déjà maints avrils étaient venus faire refleurir la joie humaine ; et plus d'une fois, le vieux cerisier de la montagne rose avait envoyé ses parfums vers la demeure ignorée où Aozora et son jeune époux cachaient leur bonheur.

Un soir, dans une forêt assez éloignée de Kiôtô, un voyageur harassé, couvert de poussière, errait sous la nuit tombante ; il paraissait chercher son chemin. Depuis quelques instants, le soleil s'était couché ; déjà la lune pleine montait au ciel ; et l'ombre sereine de la forêt, tout à l'heure pareille à une immense émeraude qu'auraient traversée des rayons d'or, s'éclairait peu à peu d'une douce lumière bleuâtre. De tous côtés, sous le couvert illimité des cimes immobiles, les pins dressaient à l'infini dans l'atmosphère transparente l'austère colonnade de leurs troncs dormants ; un silence profond emplissait ce vaste temple indéterminé de la nature ; et le voyageur se hâtait, fatigué, inquiet, ne sachant

comment il pourrait sortir de ce cercle de mystère qui s'élargissait à mesure, calme et sans bornes, devant ses pas. Certes, il ne pensait plus au jour déjà lointain où il avait pris part à la fête du printemps, où il avait assisté à la danse des papillons, où il avait fait à genoux le portrait d'une danseuse illustre; depuis lors, sans relâche, il avait continué sa vie de travail; et maintenant, il voyageait, suivant la coutume des jeunes peintres, pour étudier sur place toutes les merveilles de la nature et de l'art de son pays. Ce jour-là même, par un clair matin d'été, il avait entrepris le grand voyage de Kiôtô à Eddo, de la capitale des empereurs à la capitale des shiôgouns, le long de cette fameuse voie du Tôkaïdô dont presque chaque tournant découvre, sur les montagnes ou sur la mer, la vue d'un paysage célèbre. En chemin, séduit par le charme pittoresque d'un petit temple aperçu à la lisière d'un bois, il s'était écarté de la grande route; il avait admiré l'humble édifice, qui par fortune marquait une place illustrée par d'antiques souvenirs; puis, étant poète, il s'était laissé attirer par les harmonies légères d'un haut fourré de bambous frissonnant au vent du soir; il avait pénétré dans des taillis, dans des clairières où peu à peu tous les sentiers s'effaçaient; il s'y était perdu, et à cette heure, égaré en pleine forêt, dans une obscurité que rendait plus troublante encore l'hostile clarté de la lune magicienne, il allait droit devant lui, à l'aventure, sans espoir de trouver un toit pour la nuit...

Soudain, dans le lointain, au milieu des pins sombres, il distingua un point brillant. Son cœur battit: n'était-ce pas la lumière d'un lieu habité? Il pressa le pas; bientôt la forme noire d'une cabane s'estompa entre les végétations. Il avait oublié sa fatigue: il courait presque. Il approcha, reconnut une de ces huttes que les moines bouddhistes se construisent parfois dans les solitudes; il arriva, frappa joyeusement à la porte.

Point de réponse. Il attendit un instant, frappa encore: sans doute l'ermite dormait... Pourtant, n'avait-il pas perçu le murmure d'un vêtement qui frôle le sol?... Il frappa plus fort. Cette fois, on avait entendu. Mais à sa vive surprise, ce ne fut pas la voix grave d'un homme, d'un vieillard, ce fut une douce voix de femme, de femme raffinée, qui demanda au visiteur nocturne, avec le plus pur accent de la haute société de Kiôtô, qui il était, d'où il venait et ce qu'il voulait. Etonné, il expliqua cependant en deux mots son aventure: il était en voyage, il s'était égaré, il vaguait dans la nuit; et il suppliait qu'on voulût bien lui ouvrir, car il avait faim

et il tombait de fatigue. La mystérieuse habitante de la cabane parut hésiter un moment, car elle posa encore plusieurs questions au jeune homme; mais les réponses évidemment sincères qu'elle reçut finirent par lui donner confiance; elle se décida à entrebâiller la porte, et levant une lanterne de papier qui éclairait le visage de l'inconnu tout en laissant le sien dans l'ombre, elle le considéra un instant, puis, rassurée, rentra aussitôt pour lui apporter en silence un bassin d'eau fraîche: elle lui offrait l'hospitalité.

Quand il eut secoué ses sandales et lavé ses pieds poudreux, il pénétra dans la cabane; son hôtesse se prosterna devant lui, le front sur les nattes, le fit asseoir, et lui avança, en signe de bienvenue, le brasier de bronze que l'usage ordonne de présenter tout d'abord au visiteur; mais à peine avait-il eu le temps de la remercier, de l'apercevoir, que déjà elle disparaissait dans la chambre voisine, en le priant de l'excuser une minute: elle allait lui préparer son repas. Il restait étonné, regardant l'intérieur étrange, à la fois pauvre et élégant, où il venait d'entrer: la chambre était à peine éclairée par la vague clarté de la lanterne, par quelques rayons de lune qui se glissaient à travers les fentes de la porte et par une petite lampe sacrée dont la flamme tremblait sur l'autel domestique parmi des gerbes de fleurs; au-dessus de cet autel, il y avait un tableau, splendide, représentant Kannonn, la déesse de la Pitié; d'autres peintures de mérite, suspendues aux murs, attestaient un goût très sûr et très noble. Bientôt l'hôtesse revint, avec un plateau de laque, couvert de quelques plats modestes, qu'elle déposa avec grâce devant le voyageur; il remarqua qu'elle lui offrait seulement les mets permis aux fidèles du pur bouddhisme, du riz, des légumes, point de viandes, point de poisson, aucun être qui eût eu vie. Tout en apaisant sa faim, il essayait de voir le visage de cette femme, dont la jeunesse et les manières distinguées lui paraissaient si bizarres, en pareil lieu; mais elle s'était assise dans un coin obscur; et lorsqu'il parlait, la douce voix ne lui répondait que par quelques mots polis, juste dans la mesure qu'exige une courtoisie réservée. Dès qu'il eut fini son repas, elle le conduisit dans la chambre voisine, où était un lit tout préparé. Il hésitait à l'accepter, pensant qu'elle s'en privait elle même par bonté pour lui; mais elle lui affirma nettement qu'elle ne voulait pas dormir cette nuit-là, ayant des choses pressantes à faire, et elle se retira dans la première chambre avant qu'il eût pu insister. Tout cela s'était passé comme en songe; il était si accablé de fatigue qu'il ne

pouvait même plus rassembler ses idées; ses paupières étaient de plomb, ses jambes brisées; il se jeta sur sa couche et s'endormit.

Dans son lourd sommeil, des rêves confus se mouvaient, comme ces nuages pesants qui rampent avec lenteur aux horizons de la terre par une étouffante journée d'été. Il revoyait d'abord, assez clairement, sa marche de la veille : son départ de Kiôtô, à l'aurore, au milieu de toutes les fraîcheurs du paysage vaporeux, sous l'azur uni que rayaient des vols d'oiseaux ivres de joie, sur des chemins bordés de fleurs et d'herbes humides, parées de rosée, à peine sortantes des suavités de la nuit; puis, la grande route poudreuse, blanche sous le soleil blanc, la nature embrasée, toute bruissante de cigales, les heures où le ciel écrase, où le sol repousse, où le voyageur a peur des feux de midi et se hâte, accablé, vers l'ombre d'une auberge; enfin, la descente de l'astre implacable, l'approche tant désiré du couchant, l'aménité du soir; mais bientôt, l'évocation s'obscurcissait, se transformait en une oppression pénible : il était dans la forêt, errant au hasard, le corps las, le cœur inquiet, sous les enchantements de la lune maligne, dans ce formidable silence où les troncs blanchis des pins lui renvoyaient le triste écho de ses pas; et peu à peu, il s'y trouvait le jouet des plus mauvais charmes nocturnes : des elfes descendus dans un rayon d'argent l'entouraient tout à coup, l'enveloppaient de leur troupe joyeuse, avec des mouvements étranges et des rires muets; et leur nombre augmentait: sans cesse de nouveaux génies tombaient fériquement des airs pour s'abattre autour de lui, en foule pullulante, et tous commençaient sur l'herbe une ronde fantastique, où il se voyait enfermé par leur magie, et ils le prenaient par la main, ils l'entraînaient dans une danse sans fin, sans trêve, ils le faisaient tourner, tourner, tourner dans tous les sens, au gré de leurs caprices; et il ne pouvait même pas lever son bâton pour se défendre.....

Soudain, il se réveilla: ne venait-il pas d'entendre, à l'instant, un singulier bruit de pas dans la cabane?... Il prêta l'oreille... Son cœur battait dans le silence des ténèbres... Non, ce n'était pas une illusion: dans la chambre où il s'était assis en entrant, et qu'une mince cloison à glissières séparait seule de celle où il s'était endormi, des pas pressés frappaient le sol, en cadence... Quel était ce mystère?... Quel être surnaturel pouvait bien danser à cette heure, dans cette hutte, au fond de cette forêt déserte?... Où était-il venu?... Ne serait-il pas aux mains de quelque dangereuse

magicienne?... Il écouta un moment, anxieux, à demi soulevé sur le coude; puis, avec précaution, il avança le bras, écarta quelque peu un des panneaux de la glissière, regarda par la fente; et ce qu'il vit alors le remplit de stupeur.

Devant l'autel illuminé, où l'encens d'un brûle-parfums s'exhalait parmi les fleurs et les cierges, une belle jeune femme dansait, en riche appareil. Elle dansait une antique légende, naïve et profonde, celle du beau pêcheur Ourashima qu'aima la fille du dieu des mers. Ourashima était sur son bateau, non loin du rivage et, ses filets jetés, il restait dans l'attente, entre l'azur du ciel et l'azur de l'océan. Ses engins remuèrent : il les retira ; ce qu'il venait de prendre, c'était une pauvre tortue, qui le regardait, effrayée et suppliante, de ses deux petits yeux perdus daus sa vieille face toute ridée. Le bon pêcheur se dit : « Une tortue vit mille ans; celle-ci a sans doute bien des années encore devant elle : pourquoi la priver de ce long bonheur que lui avaient préparé les dieux ? » Et il la rejeta dans la mer bleue. Puis, le temps s'écoula : il ne prenait plus rien; le soleil montait, plus ardent; il finit par s'endormir, accoudé sur le bord de sa nacelle. Et voici que, du sein des eaux, émergeait une vierge radieuse, qui se dressa devant lui, les cheveux dénoués, dans la splendeur de son prodigieux sourire : « O Ourashima, ce n'est pas une tortue que tu as épargnée, c'est moi-même, moi la fille du puissant dieu des mers, moi qui étais venue aux rivages de ton pays pour y sonder le cœur des hommes; j'ai connu ta pitié. Viens, ami, viens avec moi : je veux t'emmener dans mon palais, sous les vagues profondes, et je serai ta femme-fleur dans mes jardins mystérieux, et je te donnerai mille ans de délices. » Il suivit l'enchanteresse; ils glissèrent tous deux sous le formidable abîme; et ils entrèrent, vivants, dans la demeure souveraine aux toits de lapis, aux murs d'émeraude, dont les jardins ont des épanouissements de corail; et ils étaient servis par des monstres étranges; et ils reposaient, bercés aux balancements éternels de leur couche royale ; et durant trois ans, le bienheureux oublia qu'il avait laissé sur la terre deux vieux parents qui devaient pleurer sa mort. Quand cette pensée frappa enfin son esprit, il se sentit le cœur lourd de tristesse ; et il supplia sa divine amante de le laisser remonter là-haut, ne fût-ce qu'un jour, pour revoir sa vieille mère et son vieux père. Elle pleura longtemps, inquiète, puis consentit : « J'ai peur pour toi, pour moi, lui dit-elle ; si tu ne devais jamais revenir?... Mais prends ce coffret, que

lient des cordons de soie ; emporte-le et ne l'ouvre pas, quoi qu'il arrive. Que tu oublies un seul instant ta promesse : tout serait brisé !... » Il la consola, jura de ne jamais toucher au nœud frêle ; et il passa des royaumes sans fond à l'air du ciel ; il revit les côtes bleues du Japon, et le golfe de son village, et la rue où il était né.... Mais quoi donc ? Où était la cabane de son père ? Pourquoi les jeunes filles qui lavaient leur linge au ruisseau clair étaient-elles toutes pour lui des étrangères ? Pourquoi ne pouvait-il reconnaître aucun visage ami parmi tous ces garçons qui s'en allaient joyeusement à la pêche ?... Il rencontra un vieux, courbé sur son bâton, qui lui dit : « Étranger, vous paraissez égaré. Qui êtes-vous et quels sont vos parents ? D'où venez-vous ? Faut-il vous indiquer votre route ? » Ourashima répondit : « Je cherche la maison du pêcheur Tarô Ourashima. » Le vieillard, pensant avoir mal compris, se fit répéter trois fois cette question extraordinaire ; puis, appuyant ses mains sur son bâton et son menton sur ses mains : « Oui, je me souviens, je me souviens... Mon arrière-grand-père nous racontait cette histoire... Tarô Ourashima !... Ce pauvre enfant qui se noya, il y a trois siècles, à la pêche, par une mer unie comme celle-ci !... Sa famille est éteinte ; mais allez au cimetière, à l'ancien cimetière : on vous y montrera la pierre que firent graver pour lui ses vieux parents. » Ourashima, affolé, courut à l'ancien cimetière, le seul qu'il connût : et il y retrouva, sous les hautes herbes, les tombes de ses aïeux, et il y découvrit la tombe de son père, et la tombe de sa mère, et les tombes de ses frères et sœurs, et celles de leurs enfants et de leurs petits-enfants, et sa propre pierre, grise sous la mousse, où il put déchiffrer son nom. Il croyait rêver ; il se releva, la tête perdue ; il s'élança vers le golfe, errant sur la grève que le flot serein venait baiser... Qu'était-ce que cette terrible illusion ? Le secret n'en serait-il pas caché dans ce coffret mystérieux qu'il portait là !... Il oubliait tout, et la défense redoutable, et la sainteté des serments.... Il s'agenouilla sur le sable, mit devant lui la boîte magique, dénoua les cordons.... — La boîte s'ouvrit, et aussitôt, silencieusement, un léger nuage de fumée blanche en jaillit, qui s'éleva dans l'air, puis s'en alla, rapide comme une vapeur de l'été qu'entraîne le vent, sur l'immensité de la mer bleue.... Le malheureux comprit : son bonheur s'était évanoui, envolé avec cette fumée !... Jamais plus il ne verrait l'adorée.... Et il pleurait amèrement, les mains sur ses genoux, les regards fixés à terre, dans l'horreur de son dés-

espoir. Et voici qu'un instant après, il ne put même plus verser de larmes : son sang devenait froid, ses yeux secs ; son visage se ridait, sa taille se voûtait, ses cheveux blancs pleuvaient sur sa barbe blanche ; il perdait toute sa force : soudain, il s'affaissa, expirant sous le poids de trois cents années d'existence.... Et là-bas, sous la mer profonde, l'amante veuve sanglotait : « O mon ami, ô cher élu de mon cœur, savais-tu ce que c'est que l'amour d'une déesse!... Pourquoi m'as-tu trahie, oubliée un seul instant?... Pourquoi m'as-tu pour jamais abandonnée ?... »

La danseuse s'arrêta, touchante et tragique, en face de l'autel ; ses beaux bras étaient retombés dans l'expression d'une douleur divine ; et ses yeux, dont le jeune peintre s'imaginait la direction d'après l'attitude renversée de sa fine tête, étaient sans nul doute levés, suppliants, vers le tableau de la Vierge des Miséricordes. Non, ce n'était pas une magicienne qui avait dansé ainsi, devant le sanctuaire domestique, sous le regard de Kannonn ; et pourtant ses mouvements ne ressemblaient pas à ceux des saintes prêtresses qu'on voit s'avancer, pendant l'office des grands temples, hiératiques dans leur longue robe écarlate et le hochet sacré à la main. A peine était-elle restée un instant immobile, contemplant l'autel, que déjà elle s'animait de nouveau, comme inspirée par une vision heureuse : son éventail ondoyait doucement dans l'air parfumé ; des papillons blancs s'en envolèrent.... A ce moment, une évolution de sa danse l'ayant amenée à se retourner avec lenteur, il vit son visage en pleine lumière : c'étaient les traits d'Aozora !... Alors, n'y tenant plus, impatient de savoir ce que signifiait ce mystère, il fit glisser la porte et s'élança dans la chambre.... La danseuse avait reculé, brusquement tirée de son rêve, saisie d'effroi à l'aspect de cet homme qui arrivait sur elle. Lui s'était arrêté devant l'autel, interdit, frappé d'une surprise plus grande encore : car il avait subitement aperçu, dressée dans un nuage d'encens, parmi les fleurs et les lumières, une étroite tablette de laque noire où brillait un nom en lettres d'or toutes vives : la tablette funéraire d'un mort.

Honteux de sa rudesse, il s'était prosterné, demandant pardon : sans doute, il venait d'obéir à une curiosité coupable, mais s'il s'était montré indiscret envers son hôtesse, du moins ne voulait-il pas l'offenser.... Aozora, peu à peu rassurée, avait réprimé un premier mouvement de colère, et maintenant elle s'excusait à son tour : elle comprenait bien qu'il eût été étonné d'entendre danser

dans cette cabane solitaire; elle l'avait cru profondément endormi, et elle pensait ses pas trop légers pour l'éveiller; elle était bien confuse de l'impolitesse commise en violant le sommeil d'un hôte fatigué. Il l'interrompit doucement, lui disant de bonnes paroles amicales : il l'avait bien reconnue, l'illustre artiste que Kiôtô tout entière applaudissait autrefois; quelle rencontre imprévue!... Mais, la retrouvant dans ce désert, il devinait bien qu'il y avait des larmes dans son histoire; il espérait qu'elle daignerait lui permettre de prendre une part à ses malheurs. Elle hésita un moment, troublée, puis, se laissant glisser à ce besoin d'expansion qu'éprouvent souvent les solitaires : « Oui, dit-elle, avec un de ces rires, étrangement raffinés, qui sont la pudeur de la douleur japonaise, vous avez dû me croire bien folle, tout à l'heure!... Mais voici : un jeune homme m'aimait, je l'ai aimé et j'ai tout abandonné pour le suivre; nous avons fui la ville, pauvres et heureux, ayant juste de quoi vivre comme des ermites, et nous avons échangé devant les dieux les trois coupes sacrées du mariage, et nous sommes venus nous ensevelir au milieu de ce désert, dans cette cabane qu'il avait voulu bâtir lui-même, et nous avons passé comme un songe quelques divines années de bonheur. Nous n'existions que l'un pour l'autre et nous avions tous deux oublié les agitations de ce monde; chaque jour, nous nous promenions dans la forêt, comme des enfants, parmi les enchantements de la nature, et chaque soir, je dansais devant lui, pour le charmer. Mais la jalousie des dieux nous regardait : il y a deux hivers, il a pris froid, et il est mort. Maintenant, son âme est sur cet autel; tous les matins, je lui fais l'offrande de la coupe d'eau pure et je lui apporte des gerbes de fleurs fraîches; et toutes les nuits, j'allume sa lampe et ses cierges avec une étincelle du feu sacré, et comme aux jours heureux, je danse, je danse encore pour lui plaire... Quand vous m'avez interrompue, je commençais la danse des papillons : il l'aimait beaucoup : c'était un souvenir de nos fiançailles.... » Elle eut de nouveau un rire léger, comme pour s'excuser de l'avoir entretenu de choses si indifférentes; puis, se sentant près de fondre en larmes, elle s'échappa dans la chambre voisine, sous prétexte d'aller préparer une tasse de thé pour son hôte.

Il profita de ce moment pour s'approcher de l'autel, et il y vit, non point une, mais deux tablettes funéraires, l'une plus haute, l'autre plus petite, sur une même fleur de lotus. Toutes deux ne portaient que des noms posthumes, de ces beaux noms religieux

dont l'église bouddhiste baptise ses fidèles, après leur mort, pour leur entrée dans une nouvelle existence. Le nom de la plus haute tablette était : « Cœur pur, bon, sincère » ; le nom de la plus basse : « Artiste éprise du beau, femme fidèle » ; et ce dernier nom, à la différence du premier, s'ouvrait par une lettre qui, seule, n'était pas d'or : elle était rouge. Alors il comprit que, suivant une touchante coutume, Aozora avait obtenu de son église la permission de se considérer comme morte ; cette humble tablette, c'était la sienne ; cette lettre sanglante, c'était le sceau d'une fidélité éternelle. Il était ému jusqu'aux entrailles ; pieusement, il prit une pincée d'encens qu'il jeta sur le brûle-parfums, puis il se prosterna, conduit tout à coup de l'admiration à la prière ; et dans le nuage brillant qui s'éleva, les deux inscriptions se mêlèrent, les âmes sœurs parurent frissonner ensemble, comme palpitent deux âmes d'amants, réunies sur une fleur de lotus toute blanche, dans la sérénité des jardins éternels.

Aozora rentrait. Il se releva, confus de son émotion. Elle, paraissait très gaie. D'un geste charmant, elle le fit asseoir et lui présenta une tasse de thé odorante. Maintenant, elle ne prenait plus la peine de cacher son visage et sa beauté ; et il la contemplait, toujours jeune, malgré les années et les malheurs : et il enviait surtout la jeunesse de son cœur pur. Ils causèrent quelque temps de choses banales. Puis elle lui demanda, discrètement, s'il ne voulait pas se reposer, reprendre des forces pour son voyage. Sa fatigue avait disparu, et volontiers il serait resté encore ; mais il craignait d'être importun : avec sa permission, il allait se retirer.... Il revint dans sa chambre, où il rêva longtemps, puis il céda au sommeil.

Le lendemain, quand il s'éveilla, le soleil était déjà haut sur l'horizon. Il trouva son hôtesse qui rentrait des bois avec une brassée de fleurs fraîches, où les araignées industrieuses avaient mis des voiles et la rosée des diamants. Elle lui fit accepter le repas du départ. Puis, elle l'accompagna quelque temps dans la forêt, pour lui indiquer un sentier qui menait vers la grande route. En chemin, il lui dit son nom, car il avait oublié de se présenter la veille ; c'était un nom obscur, et il crut devoir s'en excuser ; elle répliqua, avec un accent sincère, qu'à son humble avis ce nom serait illustre un jour. Ils traversaient en ce moment une clairière. Un peu plus loin, elle lui montra le sentier. Il prit congé. Elle lui dit : « Ayez courage, travaillez bien, soyez heureux. » Il répondit :

« Priez pour moi.... » Ils échangèrent un bon sourire, et il passa sous un portique de verdure, s'enfonça dans une longue avenue descendante, sous la perspective toute droite d'un interminable dôme de pins où des milliers d'oiseaux, parmi les arceaux ombreux, chantaient divinement leur joie matinale. Aozora le regarda s'éloigner, puis revint, sereine, vers la cabane solitaire où reposait l'âme du seul élu de son cœur.

III

Par une belle après-midi d'automne, le fameux peintre Sandjine se promenait dans ses jardins. C'était un noble vieillard, très droit, très grand, d'une majesté et d'une sérénité souveraines. Il errait lentement à travers les allées, tantôt s'arrêtant avec un sourire devant quelque buisson d'azalées nouvellement épanoui, et penchant sur les jeunes fleurs sa barbe blanche, tantôt relevant la tête pour contempler, dans les lointains du parc, certains jeux de lumière que le soleil faisait sur un bouquet d'érables rouges ; et rien qu'à le voir goûter ainsi délicieusement les charmes purs de la nature, on sentait que cet homme avait derrière lui une belle existence de travail et de bonheur.

En effet, né dans la pauvreté, mais puissamment soulevé par un saint amour de l'art, il était vite parvenu à surmonter les premières difficultés de sa carrière ; après de fortes études et de nombreux voyages, il s'était décidé à produire, et ses timides essais avaient été des œuvres de maître ; bientôt, remarqué par le chef de l'académie de Toça, il devenait son disciple préféré, son suprême espoir, et il recevait de lui par une adoption son nom d'abord, puis, lorsqu'il se fut retiré, sa succession artistique : il prenait donc rang dans la royale dynastie de la plus célèbre école de Kiôtô, il s'appelait Toça XIV, il était honoré du titre de peintre lauréat de la cour ; et en un temps où une société raffinée savait traiter les grands artistes à l'égal des grands hommes d'État ou des grands hommes de guerre, il avait été comblé de faveur, l'empereur lui avait donné un palais, il était sacré le premier peintre du siècle. Maintenant, il avait pris sa retraite, sous ce nom de Sandjine qui signifiait « l'homme des montagnes », le vieux solitaire ; et disant adieu aux tracas du monde, il jouissait en paix dans son luxueux palais, dans ses jardins fleuris, des derniers rayons de sa gloire.

Comme il se dirigeait vers l'endroit des chrysanthèmes, il entendit un vaste éclat de rire dans l'habitation, du côté de l'office; ses bons serviteurs avaient un peu dépassé les limites de l'hilarité permise ; il frappa des mains pour en appeler un et savoir la cause de cette excitation insolite. « Seigneur, dit le domestique en courbant l'échine très bas, c'est une vieille mendiante qui demande à voir votre excellence. Depuis le grand matin, elle attend devant la porte extérieure, avec un paquet de hardes ; elle affirme qu'elle ne désire point d'aumône, mais qu'elle veut avoir avec l'illustre Sandjine un entretien personnel, urgent; le portier a d'abord essayé de l'éconduire, puis il m'a appelé, et j'ai voulu la chasser; mais elle ne veut pas quitter la place : elle s'est assise sur le seuil, l'air égaré, et elle déclare qu'elle ne s'en ira pas avant d'avoir vu votre excellence. » Sandjine passa sa main sur sa barbe blanche : « N'as-tu pas dit à cette mendiante que je n'étais pas à la maison? » — « Oui, seigneur. » — « Et ne l'as-tu pas découragée de ton mieux ? » — « De mon mieux, oui, seigneur » — « Eh bien ! va lui dire que je suis chez moi et fais-la avancer jusqu'à la porte d'honneur, que tu ouvriras à deux battants, toute grande : car c'est moi-même qui vais la recevoir. » Le domestique, stupéfait, disparut en courant; et de loin, le maître le suivait, riant dans sa longue barbe; car il était bon aux malheureux, se souvenant qu'il avait été pauvre.

A la porte d'honneur, il trouva une vieille femme, cassée, ridée, les yeux rougis par les larmes, qui en l'apercevant se prosterna profondément, le front sur le seuil, puis, se relevant un peu : « Maître illustre, dit-elle, me voici tremblante devant vous comme la dernière feuille d'un arbre dépouillé par l'hiver... J'ai osé implorer votre auguste présence, car j'ai une grande grâce à vous demander. Voulez-vous m'accorder un seul instant d'audience ? Voulez-vous donner à ma vieillesse une suprême joie ?... » Il l'écoutait, surpris et déjà ému ; il lui répondit doucement : « Daignez honorer de vos pas mon humble demeure. » Et il la conduisit, en marchant devant elle, jusqu'à un petit salon, où il la fit asseoir avec la plus parfaite courtoisie. Suivant l'usage, ils échangèrent d'abord quelques réflexions poétiques sur la saison : il constata que l'automne était splendide, et elle ajouta que les érables avaient de beaux reflets pourprés. Puis on apporta le thé. Pendant ce temps, le peintre observait l'étrange visiteuse. Il remarquait que cette dolente figure, toute usée, s'illuminait par

moments d'un singulier sourire, plein de noblesse, d'esprit et de bonté ; il étudiait ses traits, avec son œil scrutateur d'artiste accoutumé à saisir tous les caractères d'une physionomie ; depuis un instant, il se disait que ce visage ne lui était sûrement pas étranger...; et tout à coup, le maître glorieux, le favori des princes, le génie qu'entourait l'acclamation d'un empire, prosterna son front aux pieds de la pauvre femme. « Pardonnez-moi, s'écria-t-il, d'avoir mis quelques instants à vous reconnaître : il y a tant d'années que nous ne sommes plus jeunes !... Mais je me souviens bien de votre beauté d'autrefois, et de votre admirable talent, et de votre hospitalité généreuse, et des paroles réconfortantes que vous saviez trouver, dans la forêt, pour donner courage à un étudiant obscur... Si par fortune, je puis vous rendre un service, croyez bien que je serai trop heureux d'acquitter pour une faible part ma dette de reconnaissance, et soyez persuadée que c'est pour le vieux Sandjine une joie sincère, une joie profonde de ne pas quitter la lumière du monde sans avoir revu Aozora. »

Devant cette délicate pitié de son frère dans l'art, Aozora sentait ses yeux se remplir de larmes; elle eut des mots exquis pour le remercier; puis, prenant confiance, elle arriva sans retard à l'objet de sa visite. « Ce que j'ai à vous demander, dit-elle, est une chose bien extraordinaire... Je n'ignore certes pas que vous êtes aujourd'hui le premier peintre de l'Empire : le bruit de votre gloire est venu jusqu'à moi; et une fois que j'étais sortie de mon désert pour visiter un temple du voisinage, les prêtres m'ont montré un tableau signé de vous, une « Mort du Bouddha », devant laquelle je suis demeurée longtemps en extase. Vous êtes le grand voyant du monde divin, du paradis et de l'enfer, des ravissements des saints et des tortures des damnés, de tout l'immense drame, effrayant et doux, de notre foi ; et je sais aussi que vous êtes, en même temps, le grand évocateur des beautés de notre histoire, depuis les plus anciens souvenirs de la patrie héroïque, depuis le pur matin de notre chevalerie bien-aimée, jusqu'aux splendeurs présentes de cette cour, de ce siècle dont, grâce à vous, l'éclat sera immortel. Et pourtant, la requête que rêve ma folle audace, la prière que je vous adresse du fond de l'âme, c'est... de faire mon portrait. Oh ! ne souriez pas : ayez compassion de la pauvre vieille qui vous implore... C'est pour vous supplier de m'accorder cette grâce que je suis venue à Kiôtô, sur le soir d'une existence qui s'achève. J'ai quitté ma solitude, je suis partie avec une troupe de

pèlerins, et sur la grande route nous chantions des hymnes, et j'avais le cœur plein d'espoir ; hier, nous sommes arrivés, je me suis informée de vous, on m'a dit que vous étiez retiré, que vous refusiez les commandes des princes et des évêques, que vous vouliez ne plus songer désormais qu'à la transformation finale de votre âme, au suprême mystère dont nous approchons tous deux, et j'ai désespéré... ; puis, ce matin, à l'aube, j'ai repris courage... Et pourtant, comment ai-je osé ? Bien que ne mendiant pas, je suis dans l'indigence : j'ai seulement de quoi me nourrir, de quoi soutenir quelque temps encore cette humble vie ; mais j'ai apporté dans ce paquet la dépouille des jours brillants, tous mes riches vêtements d'autrefois, tous mes chers ornements de danseuse, et je vous conjure de les accepter, sinon comme récompense d'un travail sans prix, du moins comme un souvenir du passé, comme un reste curieux de choses à jamais éteintes : il y a, je crois, un demi-siècle bientôt que vous m'avez vue danser, dans ma cabane, et j'ai ouï dire que, depuis lors, les modes ont bien changé, bien changé... Enfin, j'espère en vous, je compte sur votre cœur. Mais, au nom du Bouddha, notre seigneur, au nom de celui dont la fontaine de pitié tombe augustement, sans relâche, du haut du ciel, jusque sur les plus infimes créatures, soyez bon, consentez ; et moi, je prierai pour vous le grand Miséricordieux, dans ces demeures de la lumière éternelle où je vais bientôt vous précéder. »

Le maître l'écoutait avec une attention grave. A ses premiers mots, il l'avait crue un peu folle : sans doute la même douleur sans remède qui avait épuisé ce misérable corps avait aussi troublé la raison, ruiné la santé de l'âme. Puis, en l'observant mieux, en réfléchissant, il se disait que cela n'était pas possible, que ce n'était pas un vain caprice qui avait arraché cette femme à son ermitage pour l'amener suppliante dans son palais, que cette étrange action devait avoir un motif, incompréhensible et respectable. Comme elle avait dû souffrir, en refaisant ainsi, dans son extrême vieillesse, cette route de Kiôto qu'elle avait jadis parcourue, joyeuse, avec son jeune amant, lorsqu'ils étaient allés ensevelir leur bonheur dans le calme de la nature ! Ils avaient foulé tous deux ce même chemin, au clair printemps de l'année et de la vie ; et maintenant, elle l'avait suivi en sens inverse, elle y avait traîné ses sandales, le cœur solitaire, dans la foule des pèlerins, au milieu des mélancolies de l'automne ; et pour elle, cet automne était déjà l'hiver... Et lui-même, comme il était loin de ses pre-

miers voyages d'études, de ses premiers enchantements d'artiste sur cette même voie du Tokaïdô, toute poussiéreuse de la marche des générations! Qu'ils étaient loin, les matins d'or où il partait en quête de paysages merveilleux, les soirs de pourpre où, la tête chargée de toute une moisson d'images, il entrait aux hameaux en suivant les chariots qui tremblaient sous le poids des gerbes!... Avec une émotion contenue, il se mit à consoler doucement la pauvre femme; certes, il serait heureux de peindre son portrait : il allait même, si elle voulait, le commencer dès la matinée prochaine; et comme il acceptait de grand cœur, après l'ancien bienfait d'une hospitalité inoubliable, ce don royal qu'elle avait eu la délicate pensée de lui faire, ces vêtements portés par la plus noble danseuse qu'il eût jamais eu la joie de contempler!...

Elle pleurait et elle riait à la fois, comme un petit enfant, tant elle était heureuse : « Mais, dit-elle hésitante, en levant vers lui deux yeux illuminés de bonheur et en même temps tout remplis d'une sorte d'avidité craintive, ne pourriez-vous pas réaliser mon rêve tout de suite?... Car ce que je désire, ce n'est point un portrait de la chose caduque sur laquelle vous daignez abaisser votre regard; ce n'est point une triste effigie des lamentables restes de ce qui fut Aozora : c'est l'image d'Aozora jeune et belle! Oui, je veux, je veux paraître splendide comme une vierge aux jours de son printemps; je veux étinceler, dans le plus éclatant de ces costumes que j'ai là, comme une grande danseuse aux jours de sa gloire; et je veux me redresser, triomphante, comme une fiancée aux jours de ses amours!... Que faut-il pour cela? Quelques gestes inspirés de votre main magicienne. Vous disiez tout à l'heure que vous vous rappelez les traits de ma jeunesse passée : vous saurez bien les embellir. Prenez votre pinceau, maître, et faites ce miracle! Je vous en conjure, au nom du Seigneur du ciel!... » Elle paraissait grandir, dans le superbe élan de son exaltation croissante; elle parlait, impérieuse et suppliante à la fois; ses yeux étincelaient d'une passion prodigieuse... Mais déjà Sandjine ne l'écoutait plus : il s'était frappé le front, en homme qui vient de voir passer l'éclair d'une idée subite; comment n'y avait-il pas songé plus tôt!... Il lui dit : « Daignez m'attendre une minute. » Et il disparut.

L'instant d'après, il rentra, épanoui. Il apportait une longue boîte, très étroite, dont il dénoua en hâte les cordons. Il l'ouvrit, en sortit une enveloppe de soie, puis un tableau enroulé, qu'il

éleva à la hauteur de ses yeux et laissa ensuite se déployer jusqu'au sol, en face de la vieille femme stupéfaite. Il souriait : elle éclata en sanglots ; car ce qu'elle voyait de ses propres yeux, c'était son désir ayant pris corps, et d'une manière si parfaite, si étonnante, qu'elle n'eût même pas osé en faire timidement le souhait : c'était Aozora dans son adolescence radieuse, dansant la danse des papillons sous les cerisiers en fleurs !...

Le bon Sandjine jouissait de cette joie formidable. « Pardonnez-moi, dit-il, de vous rappeler une chose qui touche à vos plus intimes souvenirs : mais je vous avais esquissée, à la fête du printemps, l'après-midi même du jour où vous avez quitté Kiôtô avec votre ami ; et j'aperçus aussi, le soir, deux belles ombres fuyantes sous le clair de lune..... » Elle eut un chaste sourire, limpide. Le lendemain, reprit-il, j'ai achevé ce tableau, que j'ai laissé longtemps dans mes cartons d'étudiant ; puis, plus tard, je l'ai retrouvé un jour et, comme vous voyez, je l'ai fait monter sur brocard, j'ai voulu l'enrouler sur une barre de pur ivoire : car je le considére comme un de ces chefs-d'œuvre que seule la jeunesse peut accomplir ; il y a longtemps, hélas ! que je n'ai plus l'imagination aussi fraîche... J'aimais donc ce tableau : je ne l'aurais jamais vendu ni donné, à personne ; mais les dieux vous envoient : quelle fortune de l'offrir à la grande artiste qui l'a elle-même inspiré !... » Elle était si confuse qu'elle ne savait plus comment lui exprimer sa reconnaissance attendrie. Ils restèrent un moment tous les deux silencieux : et le vieux peintre regardait, pensif, cette œuvre divine qu'un jeune inconnu avait pu créer, mais que ni Toça XIV, ni Sandjine n'eussent été capables de refaire ; et la vieille Aozora contemplait la jeune Aozora de jadis, la belle vierge dont le corps se mouvait si harmonieusement dans la lumière, la danseuse pleine de grâce dont les manches légères flottaient au vent, pareilles aux ailes des anges-femmes du bouddhisme ; et elle demeurait songeuse, en pensant que cette danse avait été l'origine du bonheur évanoui. Mais elle ne semblait pas attristée, dans sa grande allégresse d'avoir vu, comme par miracle, exaucer le suprême vœu de sa vieillesse. Elle remercia le peintre, ardemment, les larmes aux yeux ; puis elle prit congé, sortit du palais avec son trésor ; et elle s'en allait, courbée, distraite, sans cesse coudoyée par les passants, dans les rues de cette immense ville de Kiôtô qui l'avait depuis si longtemps oubliée, emportant dans

cette humble boîte tout ce qui lui restait de sa jeunesse, de sa gloire et de sa beauté.

Demeuré seul, le maître murmura en lui-même : «Vanité des vanités ! Comment la fleur s'est-elle flétrie ? Et comment la main qui peignit la fleur a-t-elle perdu tout son pouvoir ?... » Et derechef, il se demandait pourquoi ce voyage de la veuve douloureuse, pourquoi cette démarche bizarre, cette singulière envie de faire faire son portrait, pourquoi surtout cette hâte fiévreuse de l'obtenir sur-le-champ, de le posséder tout de suite ? Maintenant, n'allait-elle pas quitter Kiôtô dès le lendemain pour retourner à sa lointaine solitude ?... Il était pris d'un vif désir de la revoir, de lui parler, de savoir le mot de l'énigme : mais comment donc avait-il pu négliger de lui demander son adresse ?... Bien vite, il appela un de ses disciples : « Tu as vu la vieille femme ? Elle doit être encore dans notre rue : cours, rejoins-la, suis-la de près et tu viendras me dire où elle sera entrée. » Le disciple ébaucha une révérence rapide, serra sa toge flottante en la relevant un peu, et s'envola, tête nue, à travers la foule... Sandjine traversa ses appartements, rentra au jardin : le soleil avait disparu, ne laissant plus qu'une frise d'or légère aux nuages de l'horizon et comme la trace brillante d'un reflet perdu sur la chaude feuillée des érables ; le crépuscule tombait, assombrissant peu à peu la splendeur des choses et la joie des êtres ; et le vieux peintre se promenait, agité, inquiet, le cœur serré d'une vague tristesse... Enfin, le disciple revint, essoufflé, poudreux : « Maître, dit-il avec un profond salut, elle est logée dans une des dépendances du grand temple de Kannonn. » Et il se retira marchant d'abord quelques pas à reculons, puis disparaissant dans une révérence discrète, pleine d'élégance et de respect. A ce moment, la cloche de bronze d'un monastère voisin sonnait l'heure, à larges coups graves, très espacés, pleins d'une austère et redoutable harmonie ; l'artiste écouta trembler les dernières vibrations, qui se prolongérent longtemps, battant l'air calme ; puis il rentra, rêveur, en passant par l'atelier où travaillaient encore quelques-uns de ses meilleurs élèves. Il les retint à dîner et, pendant le repas, leur raconta l'histoire de la pauvre danseuse ; les jeunes gens, que la visite insolite de cette vieille femme à leur vieux maître semblait avoir d'abord surpris et amusés, avaient peine maintenant à cacher leur émotion : car le cœur des artistes est pur et sait admirer fraternel-

lement toute grandeur, les beaux sentiments comme les formes belles.

Ce soir-là, quand il se retrouva seul, Sandjine erra longtemps encore dans ses jardins, sous le clair de lune : de légers nuages blancs voguaient au ciel lumineux ; en les contemplant, il se rappelait l'ancien proverbe qui dit que « le cœur de l'homme est pareil au ciel d'automne » ; et il sentait flotter dans la sérénité de son cœur comme des voiles de mélancolie. A ses pieds, les pelouses mamelonnées s'étendaient, dormantes sous la clarté céleste ; les feuilles légères des bambous frissonnaient à peine ; et il regardait un certain endroit du parc, peuplé d'ornements de pierre, qui dans le mystère de la nuit évoquait l'image d'un coin de cimetière. A un certain moment, un bruit de froissement se fit dans les airs, et une troupe d'oies sauvages passa, très haut, rayant le ciel limpide ; leurs ailes argentées paraissaient s'entrecroiser avec les nuées blanches ; elles glissèrent, horizontales, devant le disque de l'astre : on eût pu les compter ; puis elles s'éloignèrent, de plus en plus amoindries, comme une ligne qui devient un point imperceptible et qui s'efface au fond de l'infini. L'artiste songeait à cet autre clair de lune, depuis si longtemps évanoui, où il avait entrevu l'heureuse fuite des deux amants, après la danse merveilleuse, à ce clair de lune de printemps où il était rentré lui-même, si joyeux, à Kiôtô, dans la fraîche gaîté de son génie jeune ; c'était toujours la même déesse des silences qui versait de là-haut les mêmes enchantements : mais comme les êtres avaient changé, et comme la troupe des rêves charmants s'était envolée, rapide, dans les lointains de l'immensité insondable !...

A l'aurore, Sandjine se leva, reposé par le bon sommeil que lui avait donné sa longue promenade nocturne. La foule de ses disciples, cortège de gloire où entraient des hommes venus de toutes les provinces de l'empire, défila pour le saluer. Il en retint quelques-uns, prit un léger repas, et sortit avec eux pour aller au temple de Kannonn. Kiôtô s'éveillait : de toutes parts, sous le ciel bleu, dans la pureté de l'amosphère transparente, les cloches des temples et des monastères élevaient leurs harmonies matinales pour fêter le lever du jour ; ici, c'étaient des tintements argentins, délicats, ailés, qui s'élançaient tout droit d'une clochette très fine, vivement agitée dans quelques chapelles de moines ; là, c'étaient les coups graves, profonds, très lents d'une cloche énorme, frappée à intervalles réguliers par une lourde poutre suspendue,

dans quelque grand temple ; et toutes ces voix de bronze grandissaient, s'amoncelaient, s'entrecroisaient, mêlaient leurs vibrations, précipitaient leurs rythmes dans un prodigieux concert aérien qui planait superbement sur la ville, tandis qu'au-dessous de cette symphonie sacrée, la rumeur des hommes montait, immense, vers la sérénité des dieux. Le maître s'avançait lentement, à travers des groupes respectueux qui se rangeaient pour lui faire place ; même s'il n'eût pas été fameux comme il l'était dans Kiôtô, on l'eût vénéré ainsi rien qu'à voir l'attitude de ses élèves ; tous avaient appris dès l'enfance que « si le père et la mère sont comme le ciel et la terre, si le seigneur est noble comme la lune, le professeur est comparable au soleil », et c'est pourquoi ils l'accompagnaient à quelque distance, humblement et en prenant soin, suivant un autre commandement de la Loi, de ne pas marcher sur son ombre.

Aux portes du temple, ils ne trouvèrent que quelques pèlerins blancs et quelques fidèles matineux, quittant leurs chaussures et faisant leurs ablutions devant la fontaine sacrée avant d'entrer au lieu saint. Ils pénétrèrent dans les jardins, où des prêtres erraient, drapés dans la splendeur de leurs robes sacerdotales, silencieux, recueillis, plongés dans une méditation intérieure en attendant l'heure du premier office. Un lévite vint recevoir Sandjine, courtoisement, et s'informa du but de sa visite. Comme beaucoup d'autres jeunes prêtres du Bouddha, il ressemblait physiquement à son dieu ; il en avait l'exquise beauté, le suave et triste sourire, « Aozora ! s'écria-t-il en montrant ses dents blanches, la sainte femme est en effet avec nous ; nous lui avons donné ici l'hospitalité, à la prière d'un moine de son pays. Elle est rentrée, hier soir, bien fatiguée, et peut-être est-elle encore endormie. Mais nous pouvons l'éveiller : elle sera si honorée de recevoir un tel visiteur ! Daignez donc me suivre... » Et il marcha le premier, conduisant le peintre et sa suite à travers les jardins, puis dans une longue galerie couverte, puis dans des corridors sans fin : à un moment, passant près d'un des sanctuaires, ils s'arrêtèrent tous, se lavèrent les mains et s'agenouillèrent devan l'autel pour une courte adoration ; ils se relevèrent, repartirent, le jeune prêtre allant toujours devant eux, d'un pas rapide, dans l'envolement du surpris de gaze noire qui flottait sur sa robe blanche ; et finalement, ils parvinrent à l'humble porte derrière laquelle Aozora dormait.

Le lévite appela doucement : personne ne répondit. Il appela encore : même silence. Pour la troisième fois, il appela plus fort : l'écho seul de sa voix trembla dans la chambre. La vieille femme dormait-elle toujours ? ou bien était-elle déjà sortie ? Pour s'en assurer, il entrouvrit la porte et entra sans bruit avec le maître, tandis que les disciples restaient discrètement sur le seuil... Dans l'obscurité de l'étroite cellule, qu'emplissait un léger parfum d'encens, les deux hommes, encore éblouis par la clarté du dehors ne distinguèrent d'abord qu'un modeste autel, où une petite lampe sacrée brûlait en répandant des lueurs rouges mouvantes parmi les ombres ; derrière cette frêle étoile des ténèbres, deux tablettes funéraires se dressaient, vaguement, entre des gerbes de fleurs : c'étaient ces mêmes symboles d'éternel amour que le peintre avait vus, dans la cabane du désert, il y avait près d'un demi-siècle, et qui brillaient toujours, côte à côte, fidèlement, sur le lotus des âmes-épouses... Mais presque aussitôt, les yeux s'étant accoutumés à ce demi-jour, le maître et le lévite s'élancèrent tous deux avec un cri de surprise : ils venaient d'apercevoir, au pied même de l'autel, Aozora étendue à terre. . Une commune inquiétude les avait saisis : serait-elle malade, évanouie ? Et seule, sans secours, depuis des heures peut-être !... Sandjine prit sa main : cette main était glacée !... Effrayé, il tressaillit, se pencha pour écouter son haleine : elle ne respirait pas !... Il mit sa tête sur son cœur : il ne battait plus !... La pauvre vieille femme était morte... Alors, tout frémissant d'émotion, il fit un signe muet au jeune prêtre, et tous deux s'agenouillèrent, silencieux, devant le grand mystère.

Sandjine demeurait anéanti, accablé, dans l'étonnement de cette chose tragique, irréparable ; il voyait que le fait brutal était accompli et pour jamais ; et il se tenait courbé, le front bas, sous cet arrêt du destin, sans pouvoir se décider à y croire... Enfin, avec un lourd soupir, il leva les yeux vers l'autel, que surmontait toujours le vieux tableau de Kannonn, maintenant tout noirci par la fumée des cierges, et du fond de son cœur, il suppliait la Vierge de grâce pour l'âme qui venait de partir, délaissant à ses pieds sacrés ce pauvre corps revêtu de l'humble manteau des pèlerines ; et de la divine figure, un long regard miséricordieux glissait doucement sur l'endormie...

Cependant le jeune religieux, qui priait aussi en face de l'autel, avait soudainement aperçu la tablette de la veuve fidèle : il s'approcha, plein de respect, l'ôta du milieu des fleurs et sans un

mot, sortit la portant très haut, enveloppée dans l'extrémité de ses larges manches sacerdotales qui étaient drapées sur ses mains jointes ; il traversa le groupe des disciples, qui, sentant passer la mort, se prosternèrent tous le front dans la poussière ; et il se hâtait, impatient, d'aller achever la gloire de la sainte femme en remplaçant, dans son nom posthume, l'unique lettre de sang par une lettre d'or pur... Bientôt, il revint, avec d'autres prêtres qui arrivaient, silencieux, pour dire les suprêmes prières. Et lorsqu'ils se furent agenouillés, la voix du beau lévite s'éleva, très pure, soupirant déjà la magnifique invocation à Kannonn que devait chanter, aux funérailles, le chœur entier des pontifes, éclatant dans un formidable unisson rythmé par des tambours : « O Toi dont les yeux sont clairs, dont les yeux sont doux, dont les yeux sont pleins d'une suavité et d'une miséricorde infinies ; ô Toi, la toute Aimable, avec ton beau visage, avec tes beaux yeux ; ô Toi, la toute Pure, dont l'illumination est sans tache, dont la science est sans ombre ; ô Toi qui brilles à jamais comme ce soleil dont aucune force ne peut arrêter la gloire ; ô Toi, vraiment pareille à cet astre invincible dans l'auguste course de ta pitié, verse la Lumière sur le monde !... » La voix mélodieuse retomba... L'humble chambre était toute pleine d'une odeur de sainteté ; le visage d'Aozora, étrangement rajeuni, semblait rêver et sourire ; on sentait là comme l'invisible présence de l'esprit du Bouddha veillant sur une créature élue... A ce moment, un prêtre poussa une fenêtre, par où entra un large flot de clarté ; et Sandjine qui méditait, apaisé, en contemplant cette scène de misère et de grandeur, aperçut tout à coup, suspendu en face de l'autel, son tableau son tableau à lui, ce tableau que la pauvre morte d'aujourd'hui était si anxieuse d'obtenir, la veille !...

Alors, il comprit tout, et des larmes d'admiration jaillirent malgré lui de ses yeux.

La sublime amoureuse, après avoir dansé chaque soir devant son époux, vivant, pour le charmer, après avoir dansé chaque soir encore pendant quelque cinquante ans, devant la tablette du mort pour enchanter sa mémoire, s'était désespérée en pensant qu'il ne goûterait plus ce plaisir lorsqu'elle serait elle-même descendue dans la tombe ; et se sentant près de sa fin, elle avait voulu venir à Kiôtô, supplier le seul homme qui pût la peindre de la faire renaître, jeune et belle, au moment même où elle allait mourir ; et à présent, elle souriait, tranquille et bienheureuse, parce que

son rêve d'amour était accompli... Oh ! la sainte femme ! la noble artiste ! la pieuse servante de l'idéal !...

Le tableau vivait : sous les rayons du matin, dont l'or couvrait la pourpre vacillante de la lampe sacrée et dont l'abondance pâlissait l'éclat tremblant des cierges, au milieu des vapeurs d'encens qui maintenant s'élevaient du brûle-parfums comme de blanches nuées glacées de rose, la danseuse des papillons s'animait; tout son corps paraissait ondoyer sous le regard, d'un vague mouvement d'apparition qui avance ; ses beaux vêtements flottaient comme des voiles diaphanes dont le moindre souffle agite les plis ; on eût dit qu'elle allait sortir de son cadre, s'envoler tournoyante d'un pas divin sur ses petits pieds d'ombre légère... Aozora ressuscitait, en glissant pleine de grâce, devant l'âme de son bien-aimé elle dansait, elle dansait encore ; elle dansait pour l'éternité.

Roch **MÉVELIN**.

LES CRIMES D'AMOUR

Les Grecs, qui avaient donné à Vénus les épithètes les plus gracieuses, les plus poétiques, lui en avaient aussi donné une lugubre et sanglante ; ils l'appelaient *Vénus Homicide* (1). Les annales judiciaires attestent qu'il n'est pas d'épithète mieux justifiée ; car il n'est pas de passion qui fasse autant de désespérés, de suicidés, de fous et d'assassins ; il n'en est pas qui conduise autant de malheureux à la Morgue, à l'asile d'aliénés et à la cour d'assises. Dans les drames d'amour, qui deviennent rapidement des drames de cour d'assises.

Partout du désespoir (on) rencontre l'image,
« (On) ne voit que des pleurs, et (l'on) n'entend parler
« Que de troubles, d'horreurs, de sang prêt à couler ».

BÉRÉNICE.

Quand un amour commence, commence aussi la possibilité d'un drame judiciaire, d'un suicide, d'un infanticide, d'un homicide. Lorsqu'un jeune homme et une jeune fille s'engagent dans une idylle amoureuse, ils engagent souvent, à leur insu, une question de vie ou de mort, et s'ils n'étaient pas aveuglés par l'amour, ils pourraient se demander :

« Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
« Et si je viens chercher ou la vie ou la mort ? »

Si les poètes ont raison de représenter l'amour heureux sous les traits d'une jeune et belle femme, pleine de vie et de joie, les criminalistes peuvent se représenter non moins fidèlement l'amour

(1) Plutarque *de l'amour*.

malheureux sous les traits d'une Parque tenant les ciseaux ou d'une Furie brandissant un poignard. En effet, on se noie par amour, on se pend par amour, on s'asphyxie par amour, on se brûle la cervelle par amour. Et quand les amants malheureux ne se tuent pas, il n'est pas rare de les voir tuer la personne aimée. Qui comptera les coups de poignard et les coups de révolver que l'amour a fait donner, les bols de vitriol qu'il a fait jeter, les nœuds coulants qu'il a formés, les tasses de poison qu'il a fait administrer?

D'où viennent la cruauté de l'amour et la férocité de la jalousie? Pourquoi l'amant éconduit ou jaloux frappe-t-il la femme qu'il adore? Pourquoi perce-t-il de coups de poignard la poitrine sur laquelle il s'est reposé et défigure-t-il le visage qu'il vient de couvrir de baisers? Pourquoi la femme, délaissée brûle-t-elle les yeux, qui lui ont inspiré l'amour et perce-t-elle le cœur dont elle était heureuse d'entendre les battements? D'où vient que le sentiment le plus tendre peut devenir si féroce, qu'il fait commettre des empoisonnements, des mutilations, des strangulations et d'horribles blessures? Comment se fait-il que l'amour mette le couteau, le revolver, le lacet à la main des amants ou des époux qui, après s'être juré une affection éternelle, s'égorgent et s'étranglent au foyer commun et jusque sur le lit conjugal? Telles sont les questions que je voudrais examiner; ayant recherché dans de précédentes études (1) les causes des suicides et des doubles suicides d'amour, je voudrais aujourd'hui montrer par des exemples empruntés à mes souvenirs judiciaires comment l'amour peut rendre l'homme méchant, cruel et fourbe, vindicatif et assassin.

*
* *

Les effets de l'amour varient suivant le caractère de ceux qui l'éprouvent. Des deux éléments qui le composent, l'un psychique et l'autre physiologique, tantôt c'est le premier qui l'emporte sur le second, et tantôt c'est le second qui domine le premier. L'amour qui vient du cœur plutôt que des sens est plus tendre, plus résigné, s'il est malheureux; il souffre avec plus de tristesse que de colère, il a très rarement la tentation du meurtre; s'il l'éprouve, il y échappe par le suicide, il aime mieux mourir que tuer et il meurt

(1) Publiées dans la *Nouvelle Revue* du 15 mai 1897 et *les archives d'anthropologie criminelle* du 15 sept. 1897.

en pardonnant à la personne aimée qui l'a poussé au désespoir et à la mort.

L'amour sensuel, au contraire devient rapidement cruel, vindicatif et féroce. C'est lui qui fait commettre les violences et les meurtres. Cet amour devient de la haine, lorsqu'il rencontre des obstacles. Dans la plupart des crimes passionnels, l'amour qui en est le mobile n'est que le désir de la possession, le dépit de ne pouvoir l'obtenir, ou la colère de l'avoir perdu. Dans le plus grand nombre des affaires criminelles, les meurtriers par amour expriment leur passion par ce cri brutal : « il faut que je l'aie ! » Cette expression vulgaire est si bien le cri de la passion sensuelle, que Bossuet lui-même l'emploie : « ce ne sera qu'un regard.... Prenez garde... Un feu passe de veine en veine. *Il faut l'avoir ;* il faut la gagner. C'est un adultère. Qu'importe ! » — « De gré ou de force, il faut que je l'aie », disait un accusé ; « il faut que je l'aie, quand même je monterais sur l'échafaud » s'écriait un autre amoureux éconduit. Chez les natures brutales, l'amour physique, irrité de la résistance qu'il rencontre, devient une véritable fureur. Pour posséder une femme qui résiste, on voit des hommes la menacer d'un coup de couteau, braquer sur elle un revolver, lui serrer le cou et même l'étrangler.

Le désir de la possession est quelquefois si violent, qu'il s'irrite d'un simple retard. J'ai observé le cas d'un jeune homme qui a tué sa fiancée parcequ'elle se refusait de se donner à lui avant le mariage ; la mère de la jeune fille lui ayant fait observer qu'il « l'aurait » à Pâques, celui-ci répondit : « à Pâques, c'est trop tard, je ne puis pas attendre. » — Un autre jeune homme tua une jeune fille qu'il aimait et qu'il avait demandée en mariage, parcequ'elle lui répondit qu'elle était encore trop jeune pour se marier.

La férocité du meurtrier par amour ne vient pas seulement de la violence de la passion, mais aussi de l'exaspération de son amour propre froissé. L'homme repoussé par la femme, dont il est violemment épris, est autant blessé dans son orgueil que dans son amour, son dépit devient facilement une haine implacable, avide de vengeance. « Vous avez frappé cette jeune fille lâchement, traitreusement, disait un président d'assises à un accusé ; vous vouliez la tuer ? » — « Oui répondit l'accusé, parcequ'elle ne m'aimait pas, parcequ'elle me repoussait. » — *Le Président :* « vous avez voulu vous venger de ses dédains ? » — *L'accusé :* « oui, de ses dédains qui me rendaient fou. » — Le nommé Laffargue, dont le crime passionnel

a inspiré à Stendhal un enthousiasme si singulier, avait quelques jours avant le meurtre de sa maîtresse posé la question suivante à un gendarme retraité de ses amis, comme si elle intéressait un de ses camarades : « que feriez-vous, si vous étiez attaché à une femme, et qu'elle ne voulût plus vous voir et qu'elle vous abandonnât ? — « Ma foi je m'en consolerais, répondit philosophiquement le gendarme ». — « Vous en parlez bien à votre aise, répliqua Laffargue ; c'est à merveille dans la spéculation, mais c'est plus difficile dans la pratique. » – « Erreur, répondit le gendarme si votre ami y regarde de près, il se convaincra que toute sa peine vient de son amour-propre froissé. » — Laffargue réfléchit un instant et dit : » C'est vrai, l'amour-propre y joue le principal rôle. » Cette explication élémentaire d'un des principaux mobiles du crime passionnel, qui s'était présentée à l'esprit d'un simple gendarme et de l'accusé, avait cependant échappé à la sagacité de Stendhal, dont la pénétration psychologique me parait avoir été singulièrement exagérée. Elle n'avait point échappé à Racine et à Corneille, qui attribuent toujours une grande part à l'amour-propre froissé dans la colère du meurtrier par amour, Oreste, Pyrrhus, Hermione, Roxane, Médée sont des victimes de l'amour-propre autant que de l'amour. Oreste est dépeint

« Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus » ;

il craint d'être « la fable de l'Epire », comme ce jeune accusé qui, éconduit par une jeune fille qu'il recherche en mariage, la tue de dépit en s'écriant : « on dira qu'elle n'a pas voulu de moi ! » — Lorsque Pyrrhus veut se venger d'Andromaque qui le repousse en faisant périr son fils, Andromaque ne peut croire à tant de barbarie ; elle dit à Céphise :

« Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort ?
« L'amour peut-il si loin pousser la barbarie ? »

Oui, l'amour humilié par l'indifférence de la personne aimée peut inspirer les vengeances les plus barbares. L'amoureux le plus tendre et le plus passionné devient l'ennemi le plus implacable de la femme qui le repousse ; il dit qu'il ne peut vivre sans elle, que pour lui plaire il est prêt à faire les plus grands sacrifices, qu'il donnerait sa vie pour elle, et cependant si elle le repousse, il lui tire des balles à la tête et à la poitrine, il lui plante un poignard dans le dos.

Le poète Gilbert a écrit une « épître héroïque » sur un crime d'amour, qui eut au 17e siècle un immense retentissement, l'assassinat de la belle Marquise de Ganges, (dont Mignard, a fait le portrait), par ses deux beaux-frères, l'abbé et le chevalier de Ganges qui, très épris de leur belle-sœur, et furieux de se voir repoussés, associèrent leur colère et se concertèrent pour se venger. Ils pénétrèrent la nuit dans sa chambre, le chevalier l'épée à la main, l'abbé tenant d'une main un pistolet et de l'autre un verre plein de poison ; tous les deux la rage dans le cœur, la fureur dans les yeux, dirent à la Marquise : « Il faut mourir ! Choisissez le feu, le fer ou le poison. » Après avoir vainement supplié ses deux beaux-frères de l'épargner, la Marquise voyant le pistolet de l'abbé et l'épée du chevalier dirigés sur sa poitrine, prit le poison que lui tendit l'abbé. Lorsqu'elle eut bu, les assassins attendirent quelques instants, pour laisser au poison le temps de produire tout son effet et pour empêcher qu'on ne vînt au secours de leur victime. Ces deux assassins, qui furent condamnés à être rompus vifs, appartenaient au monde le plus élégant ; ils avaient de l'esprit, surtout l'abbé et tous les dehors de « l'honnête homme » ; le dépit les avait changés en démons. — Il y a quelques années, j'ai vu juger par la cour d assises des Bouches-du-Rhône le nommé Silvy, cultivateur, qui avait pénétré la nuit dans la chambre de sa belle-sœur, dont il était très épris et la frappa avec une fureur sauvage de quatre coups de couteau au cou, à la poitrine, sur les bras, parceque cette jeune femme, mère de trois petits enfants, avait refusé de se donner à lui. L'instruction révéla que cet amoureux passionné était atteint d'une maladie répugnante et qu'il avait été très froissé dans son amour-propre du dégoût qu'il inspirait à sa belle-sœur. L'amour chez l'homme est plus cruel que chez les animaux, parceque si la vanité augmente le plaisir de la possession, l'amour-propre froissé par la résistance accroît la douleur du refus et le désir de la vengeance.

On ne saurait croire combien est grand le rôle de l'amour-propre dans les crimes d'amour commis par les hommes du peuple ; leur susceptibilité est beaucoup plus grande que celle des hommes du monde. En 1887, la cour d'assises des Bouches-du-Rhône jugea un jeune cordonnier, qui avait tué dans des conditions exceptionnelles de cruauté, une jeune fille charmante dont il était très épris, parcequ'elle refusait de l'épouser, étant déjà fiancée à un de ses cousins. Ce refus irrita profondément le jeune cordonnier ; après avoir

écrit à la jeune fille des lettres d'amour, qui lui furent renvoyées, il lui adressa des lettres de menaces ; il lui fit dire qu'il la tuerait ; « qu'après tout il n'en aurait que pour vingt ans ; » l'ayant rencontrée, il se jeta sur elle, lui passa un bras autour du cou, et pendant que la malheureuse jeune fille lui criait à demi-voix : « Pardon ! Grâce ! Pitié ! », il lui planta son tranchet dans le dos, et comme elle courait toujours avec l'arme plantée dans le dos, l'assassin la poursuivit en criant : « tu n'es pas encore morte ? » L'ayant atteinte, il la frappa de nouveau et l'étendit morte à ses pieds.

On voit par ces exemples que je pourrais multiplier ce qu'il faut penser de l'admiration d'un grand nombre de romanciers pour les crimes d'amours. Ces romanciers vont répétant que celui qui n'aime pas jusqu'au crime ne peut pas dire qu'il aime beaucoup, que le véritable amour est celui qui va jusqu'au meurtre. Je crois, au contraire, que l'amour ne se mesure pas à sa criminalité, que le meurtre passionnel ne prouve que la violence du désir et l'exaspération de l'amour-propre. Ce cri sauvage de la passion frénétique : « elle me résistait, je l'ai assassinée, » qui arrache, je ne sais pourquoi, des frémissements de sympathique émotion aux spectateurs et même aux spectatrices, est habituellement poussé par les hommes, en qui les magistrats n'observent que sensualité grossière, égoïsme monstrueux, cruauté implacable, irritabilité excessive, susceptibilité prodigieuse. L'amour qui tue est le même que l'amour qui viole ; il est le plus souvent commis par des âmes pétries de boue, de sang et d'orgueil. S'il était vrai que le crime passionnel fut la preuve d'un véritable amour, qu'on ne peut aimer passionnément sans tuer, que pour prouver son amour il faut savoir manier le couteau ou le revolver, il faudrait admettre que le véritable amour est le privilège des mauvais sujets ; car il n'est pas rare de trouver le casier judiciaire des meurtriers par amour chargé de condamnations pour des délits de droit commun.

Le suicide est plus que l'homicide une marque d'amour profond. Ceux qui meurent de chagrin ou qui se tuent de désespoir aiment plus que ceux qui tuent. La femme douce et tendre qui, comme Bérénice et Atalide, souffre avec résignation plutôt que de faire souffrir, aime autant et mieux que la femme orgueilleuse et violente, qui, comme Hermione et Roxane ne recule pas devant le crime ; cette femme peut pousser l'abnégation jusqu'à pardonner à celui qui la fait souffrir et même, ce qui est beaucoup plus diffi-

cile, jusqu'à souhaiter à l'objet aimé un bonheur qu'elle ne partagera pas avec lui. Sans doute, ainsi que le dit Leibniz, aimer c'est prendre du plaisir dans la perfection, le bien ou le bonheur de l'objet aimé, (1) mais à la condition de le partager. (2) Dans la plupart des cas, l'amant aime mieux la personne aimée malheureuse qu'heureuse avec un autre. Le bonheur de la personne aimée, s'il lui vient d'un autre, l'irrite et l'exaspère; il dit comme Phèdre :

« *Non ! je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage* ; » ce bonheur le fait tant souffrir, qu'il veut le changer en malheur. La fureur du jaloux est causée précisément par l'image du bonheur que la femme aimée éprouve avec un autre et c'est pour empêcher ce bonheur qu'il tue celle qu'il aime. Très différents sont les sentiments des amants qui se suicident; ils n'ont pas de haine contre la jeune fille, qui refuse de les épouser; bien plus, dans la lettre d'adieux qu'ils lui adressent, souvent il expriment le vœu qu'elle soit heureuse avec un autre :

Vivez, belle Princesse et vivez pour un autre,
Nous le verrons d'un œil jaloux :
Nous en mourrons mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous fallait voir le vôtre;
Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour
Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour. (3)

* * *

Les crimes d'amour commis par les femmes sont inspirés par les mêmes mobiles que ceux commis par les hommes. La colère de la femme délaissée est proportionnée à sa passion et à son amour-propre. Une femme qui aime peu souffre peu de son abandon. Une femme qui aime beaucoup souffre beaucoup et hait beaucoup. Les magistrats entendent souvent des femmes qui ont commis des crimes passionnels chercher à s'excuser en disant : « Je

(1) Nouveau Essais sur l'entendement humain, L. II, ch. XX.

(2) Car aimer c'est s'aimer et « l'amant aime l'aimé comme le loup aime l'agneau. » (Platon).

(3) Psyché acte II, Scène IV.

ne l'aurais pas tué si je ne l'avais pas aimé » ; c'est le cri d'Hermione :

Ah ! je l'ai trop aimé pour ne pas le haïr.

Ce sont les amours les plus violents qui sont suivis des haines les plus furieuses, car il y a de la haine dans l'amour et de l'amour dans la haine. La Bible rapporte un exemple remarquable de ce passage rapide de l'amour à la haine : Ammon, fils de David, très épris de sa sœur, « lui fit violence et reposa avec elle. Aussitôt il la prit en très grande haine, de sorte que la haine dont il la haïssait était plus grande que l'amour dont il l'avait aimée auparavant (1). »

Ce passage de l'amour sensuel à la haine est fréquent. Quel mélange d'amour et de haine que la tragique liaison d'Alfred de Musset et de George Sand, qui s'aiment à la folie et se haïssent avec fureur, qui se quittent avec des cris de rage et se reprennent avec des élans de tendresse passionnée, pour se torturer de nouveau, et sortent de ce duel d'amour comme des combattants meurtris de coups, éprouvant le besoin de crier devant le public leurs souffrances et leurs rancunes, dans des vers trempés de larmes et dans des romans pleins de fiel et de sanglots.

Hermione fait tuer Pyrrhus qu'elle hait et qu'elle aime en même temps. Oreste, qui dans son entretien avec Pylade, avait su lire dans son propre cœur et reconnaître que ses transports de haine contre Hermione n'étaient au fond que des sentiments d'amour, n'a plus la même sagacité pour lire dans le cœur d'Hermione. Il se montre un pauvre psychologue, lorsque, après avoir tué Pyrrhus sur l'ordre d'Hermione, il vient lui demander la récompense promise. Hermione l'accable de reproches, parce qu'il a exécuté l'ordre qu'elle lui a donné ; elle lui reproche de n'avoir pas su lire au fond de sa pensée, d'avoir cru à la haine d'une amante affolée. Oreste avait été un meilleur psychologue, quand à cette parole d'Hermione :

Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus,
Je vous haïrais trop,

il avait répondu avec une finesse d'esprit qui ne lui est pas habituelle :

Vous m'en aimeriez plus.

(1) *Les Rois*, l. II, ch. xiii, p. 15.

Les sentiments de haine et d'amour qu'éprouve la femme délaissée sont si bien confondus dans son cœur, que souvent elle ne sait plus ce qui se passe en elle et s'écrie comme Hermione :

Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ! (1).

En réalité, elle aime et hait en même temps. « Je hais et j'aime, dit Catulle ; vous me demanderez peut-être comment cela se fait ; je n'en sais rien, mais je le sens et je souffre. » Saint Thomas et Pascal donnent l'explication de la coexistence de ces sentiments contradictoires en disant, le premier, que la colère est une forme de la concupiscence, et, le second, que la concupiscence au fond n'est que haine (2).

Lorsqu'elle fait étrangler Bajazet, Roxane voudrait l'épouser. Médée elle-même ne peut s'empêcher de dire à Jason dont elle va se venger :

Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté.

Il y a quelques années, j'ai entendu dans une affaire d'assises, une jeune fille corse, pousser des cris de haine et d'amour, qui rappelaient les cris des héroïnes de Racine et de Corneille. Après avoir tiré sur son amant plusieurs coups de feu qui le firent rouler à terre, la jeune Corse continua à lui tirer à bout portant toutes les balles de son revolver, en lui criant : « Meurs ! Meurs ! » Mais dès qu'elle vit le sang couler des blessures qu'elle avait faites, sa colère tomba, la pitié et l'amour reparurent ; cette furie implacable se jeta avec des transports d'amour sur le blessé, lui épongeant le front, le couvrant de baisers, lui serrant les mains, implorant son pardon : « Pardonne-moi, pardonne-moi, lui disait-elle ; non, non, tu ne mourras pas ! Tu n'es que blessé ; je ne veux pas que tu meures. »

Une autre jeune fille délaissée, qui notait ses sentiments dans

(1) Rotrou avait déjà dit de même :

Hélas ! que résoudrai-je en cette peine extrême
A peine je la hais que je sens que je l'aime.

(2) Platon avait déjà observé que l'amour concupiscible fait place rapidement à la haine, et Socrate disait : « La plupart des amants selon la chair n'éprouvent que du mépris et de la haine pour le caractère de ceux qu'ils aiment ». (Xénophon, Banq., XIII, 13.)

un journal que la justice saisit plus tard après son crime, avait écrit : « Il faut que je le tue, et cependant je l'aime ; j'ai juré sa mort et pourtant je l'aime encore. »

Chez la femme, comme chez l'homme, l'intensité de la colère et le désir de la vengeance viennent autant de l'orgueil froissé que de l'amour. Plus une femme est orgueilleuse, plus elle est irritée du dédain dont elle est l'objet, plus elle songe à se venger. Une femme qui aime beaucoup et qui a peu d'orgueil souffre beaucoup de l'abandon, mais elle ne songe pas à en tirer vengeance. Tel est le cas de Bérénice et de Mlle de la Vallière, femmes douces, modestes, point orgueilleuses, sachant souffrir et se sacrifier. Médée, Hermione, Roxane, sont, au contraire, avides de vengeance, parce qu'elles ont beaucoup d'orgueil. Lorsque Médée hésite à se venger de Jason, c'est l'image de l'outrage qu'elle a reçu, c'est la crainte d'être la risée de ses ennemis qui rallume sa fureur et réveille sa soif de vengeance. C'est en apprenant que Pyrrhus lui préfère Andromaque, qu'Hermione bondit de colère, parce que sa fierté s'indigne de ce mépris :

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise?
Jugez-vous que ma vue inspire du mépris ?

Elle souffre dans son orgueil de cet outrage de Pyrrhus qui venge Oreste du dédain qu'elle a pour lui :

Quelle honte pour moi ! Quel triomphe pour lui !
Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione ?
Elle me dédaignait, un autre l'abandonne.

Ne pouvant rester sous le coup de cette humiliation, elle pense que « sa gloire » lui commande la vengeance !

Si je le hais, Cléone, il y va de ma gloire.

Cette idée que la vengeance est commandée par le souci de l'honneur se retrouve dans la bouche de la plupart des héroïnes de Corneille :

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge

dit Chimène. Dans *Pulchérie,* Irène dit aussi :

Après deux ans d'amour, il y va de ma gloire,
L'affront serait trop grand.

C'est l'orgueil froissé par l'indifférence de Bajazet qui inspire aussi la vengeance de Roxane :

> Roxane est offensée et court à la vengeance.

Cette sultane qui somme Bajazet de l'épouser et qui s'offre à lui, la couronne d'une main et le lacet de l'autre, ne respire plus que la vengeance quand elle se voit dédaignée :

> Qu'il meure ! Vengeons-nous,

s'écrie-t-elle. Le même cri se fait entendre dans le cabinet du juge d'instruction ou à l'audience de la cour d'assises ; quand le magistrat interroge une femme qui s'est vengée par le meurtre de l'abandon de son amant, il reçoit souvent cette réponse : « J'avais trop de fierté pour subir cet affront; l'honneur me commandait de me venger ; je ne voulais pas être traitée comme une aventurière. »

L'abandon résume toutes les souffrances pour la femme : perte de l'objet aimé, dédain de sa beauté, préférence accordée à une rivale, humiliation rendue plus douloureuse par le triomphe de la rivale et la crainte de la voir rire de sa douleur.

La femme qui aime et qui est aimée, est heureuse et fière de l'amour qu'elle inspire; son amour-propre est flatté des sentiments passionnés qui lui sont témoignés; elle est préférée à toutes les autres femmes par celui qu'elle préfère à tous les autres hommes. Elle voit dans l'amour qu'elle inspire un hommage à sa beauté, à son charme et à sa grâce ; cet amour augmente aux yeux de tous les sentiments de son mérite. Mais si la femme est abandonnée, quelle souffrance pour le cœur et quelle blessure pour l'orgueil ! L'abandon n'est pas seulement la perte de l'objet aimé, c'est le mépris aux yeux de tous. La mort de celui qu'elle aime serait moins cruelle que son abandon. Si elle le perdait par la mort, elle trouverait quelque douceur à le pleurer, à se souvenir de son amour ; avec le temps, sa tristesse deviendrait une douce mélancolie. Mais lorsqu'à la perte de l'objet aimé vient s'ajouter la préférence pour une rivale, quel surcroît de douleur ! La souffrance est accrue par le dédain de sa beauté, par l'ingratitude de l'infidèle, par le triomphe de la rivale. Toutes ces souffrances sont résumées dans ce cri de Phèdre :

> Œnone, qui l'eût cru ? J'avais une rivale.
> ..... Ah ! douleur non encore éprouvée.

Cette douleur chez une femme orgueilleuse devient de la rage, de la fureur, à la pensée que celui qu'elle aime vit pour une autre femme, qu'il est heureux avec elle et par elle ; elle éprouve le sentiment qu'Athalie exprime à Bajazet :

> Votre mort, (pardonnez aux fureurs des amants),
> Ne me paraissait pas le plus grand des tourments,

Le plus grand des tourments

> (C'est) voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime
> C'est un malheur encor plus grand que le trépas (1).

Parmi les femmes abandonnées, les unes se tuent de désespoir, d'autres tuent de colère, d'autres enfin tuent et se tuent. La femme qui se tue pardonne à l'infidèle ; elle lui écrit pour lui faire ses adieux et lui dire que sa dernière pensée est pour lui. Racine a peint ce caractère de femme dans Bérénice qui, abandonnée par Titus, lui écrit qu'elle va se donner la mort :

> Vous cherchez à mourir ? et de tout ce que j'aime
> Il ne restera plus qu'un triste souvenir.

N'ayant trouvé dans les lettres des femmes abandonnées qui se tuent que des paroles d'amour et de pardon, je me demande si Virgile n'a pas commis une erreur psychologique en prêtant à Didon, après son suicide, des sentiments de haine contre Enée qui l'interroge aux Enfers :

> ..... Didon garde un farouche silence,
> Se détourne en fureur de l'objet qui l'offense,
> Et ses yeux, d'où partaient des regards courroucés,
> Demeurent vers la terre obstinément baissés.

Cette persistance de la haine ne me paraît pas conforme au caractère de la femme qui se tue et qui pardonne toujours ; elle ne justifie pas non plus le rapprochement que Racine dans la préface de Bérénice, fait entre Didon et la femme abandonnée par Titus. Le caractère de la femme qui se tue diffère complètement du caractère de la femme qui tue. La première est une victime douce, tendre, qui souffre en silence, qui soupire, gémit, languit et meurt en pardonnant. La seconde est une furie, qui crie, trépigne, s'arrache les cheveux, menace, frappe et déchire. La mère d'une

(1) Corneille, *Agésilas*, acte 1, scène III.

jeune fille abandonnée qui avait tué son amant, disait à l'instruction que sa fille avait pendant les deux jours qui précédèrent le meurtre, crié, pleuré, trépigné, en s'arrachant les cheveux, et qu'ayant voulu la calmer, sa fille l'avait repoussée avec violence. Le caractère de Didon est plutôt celui d'une femme qui tue, que le caractère d'une femme qui se tue, car elle est animée d'une fureur vindicative et profère contre l'infidèle des menaces et des imprécations plus violentes que celles d'Hermione contre Pyrrhus ; elle regrette de n'avoir pas brûlé tous les vaisseaux d'Enée, de n'avoir pas fait égorger tous ses compagnons, de n'avoir pas fait périr son fils et de ne pas lui en avoir servi les restes dans un festin. Il y a du caractère de Médée et non de Bérénice dans Didon.

La femme éprouve, plus que l'homme, du plaisir à se venger ! Suivant son caractère, son éducation, la nature de son amour, elle exerce sa vengeance avec les raffinements les plus délicats ou les plus pervers. Elle est capable de se suicider, uniquement pour donner des remords à l'infidèle ; une jeune fille abandonnée écrivait à son amant : « Je suis capable de tout, même de me suicider, pour vous donner des remords et vous troubler dans vos plaisirs. » Le plus souvent, la colère remue en elle les sentiments les plus mauvais. La femme, qui était bonne, dévouée, quand elle était aimée, devient méchante et perfide, quand elle est délaissée. Elle ne peut pas supporter que l'homme qui l'a abandonnée soit heureux, honoré dans le monde et entouré d'amis ; elle cherche à lui enlever son bonheur, son honneur et ses amis, à le faire souffrir dans son orgueil, dans sa chair et dans son cœur ; elle étudie son caractère pour le frapper à l'endroit le plus sensible, elle cherche les vengeances les plus atroces, les plus raffinées pour l'atteindre en pleine poitrine. Quelle atroce vengeance que celle de Médée ! Tuer ses propres enfants pour faire cruellement souffrir le père !

Il aime ses enfants, ce courage inflexible,
Son faible est découvert, par eux il est sensible...
Il faut que leur trépas redouble son tourment
Il faut qu'il souffre en père aussi bien qu'en amant.

Dans *Rodogune* de Corneille, Cléopâtre présente une coupe pleine de vin empoisonné à Antiochus et à Rodogune et comme elle les voit hésiter elle boit la première, pour dissiper leurs crain

tes, heureuse de périr avec eux plutôt que de manquer sa vengeance. D'après M. Stapfer, il n'y a pas ombre de vérité dans le caractère de cette femme qui dit :

> Tombe le ciel sur moi, pouvu que je me venge ! (1)

Je ne partage pas son avis. Le besoin de vengeance chez une femme jalouse, orgueilleuse, méchante, peut être assez violent et assez aveugle, pour lui inspirer l'idée d'assurer sa vengeance par sa propre mort et de dire :

> Il est doux de périr après ses ennemis.

Il faut, en outre se rappeler que Cléopâtre n'est pas seulement une femme vindicative, jalouse, orgueilleuse et ambitieuse, mais une mère asiatique, qui a fait élever ses enfants loin d'elle et qu'elle ne les rappelle auprès d'elle, que pour servir son ambition et sa colère.

Sans doute les femmes qui, pour se venger, ne reculent pas devant le meurtre de leurs enfants, sont des mères dénaturées, des furies. Mais si toutes les femmes ne sont pas des furies, il y a des furies parmi elles ; la soif de la vengeance allant jusqu'à la férocité est dans la nature féminine, ou plutôt dans certaines natures féminines, Médée Camille, Cléopâtre, reine de Syrie, Hermione, Roxane sont des furies ; elles le reconnaissent elles-mêmes, elles se donnent ce nom :

> Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
> Qui *comme une Furie* attachée à tes pas
> Te veut incessamment reprocher son trépas,

dit Camille dans *Horace*, acte IV, scène V.

Roxane s'adressant à Bajazet lui dit aussi :

> Ne désespéres pas une amante en *furie*...
> Dans ton perfide sang je puis tout expier.
>
> Acte II, scène I,

(1) Ce cri qui ne paraît pas vraisemblable à M. Stapfer est le cri naturel de la femme qui se venge ;

> Que je me perde ou non, je songe à me venger

dit Hermione, indifférente aussi à son sort, pourvu qu'elle se venge,
Acte IV, Scène V.

Hermione aussi est une furie ; Pylade conseillant à Oreste de la fuir lui dit :

> Quoi ! votre amour se veut charger d'une *furie* ?
> acte III,scène I.

La colère, la jalousie, la vengeance peuvent changer en furie une femme qui jusque-là semblait incapable de violence. Il y a du caractère de Médée dans beaucoup de femmes, qui sacrifient l'intérêt de leurs enfants à leur besoin de vengeance. Aujourd'hui encore on voit fréquemment des femmes se venger de leur mari, en leur enlevant l'affection de leurs enfants ; pour le faire souffrir, elles le calomnient, elles le brouillent avec leurs enfants ; j'ai vu des femmes qui par leurs calomnies, leurs excitations, ont poussé leur fils à tuer leur père.

Pollux suppose que Médée

> ... S'imagine en haine de leur père
> Que n'étant plus sa femme, elle n'est plus leur mère.

Cette supposition n'est pas sans fondement. La plupart des mères conservent leur amour pour leurs enfants, malgré leur haine contre leur père. Il y en a cependant qui prennent leurs enfants en aversion, lorsqu'elles haissent le père ; le besoin de vengeance contre le mari peut étouffer l'amour maternel.

L'imagination féminine invente tous les jours de nouvelles formes de vengeance. Une femme de mœurs légères, qui avait abandonné ses enfants, vint demander à son mari la permission de les revoir ; le mari refusa, lui disant qu'elle en était indigne ; « tu me prives de la vue de mes enfants, répondit la femme, à mon tour je te priverai de leur vue. » — Tu veux donc m'assassiner, répliqua le mari ? » — « Non, reprit-elle, je te ferai souffrir encore plus, je t'aveuglerai. » C'est ce qu'elle fit quelques jours après ; pendant que le mari faisait jouer ses enfants, elle entra brusquement et lui jeta du vitriol dans les yeux. Les enfants auraient pu être atteints, car une bonne qui était à côté d'eux reçut des éclaboussures, qui brûlèrent ses vêtements. Cette femme avait les sentiments de Médée qui disait à ses enfants :

> « Il me prive de vous et je l'en vais priver....
> « Il ne vous verra plus. » (Acte V. Scène II).

Pour se donner le plaisir de la vengeance, la femme délaissée accepte sans effroi le scandale et le châtiment qui l'attend. Une

femme délaissée, formant le projet d'aveugler son amant, (projet qu'elle exécuta ensuite), disait qu'elle ne craignait pas les conséquences pénales de cet acte, que, à supposer qu'on lui infligeât cinq ans d'emprisonnement, elle les subirait volontiers, pour avoir la satisfaction de se venger.

Se venger de sa rivale, la défigurer est pour elle un plaisir encore plus vif, Atalide, comprenant que Roxane est encore plus irritée contre elle que contre Bajazet, a raison de dire à ce dernier :

« Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre. »

En effet, Roxane veut d'abord pardonner à Bajazet, elle lui dit ;

« Ma rivale est ici ; suis-moi sans différer ;
« Dans la main des muets viens la voir expirer. »

C'est sur sa rivale que se porte surtout son besoin de vengeance ; lorsqu'elle songe à faire mourir aussi Bajazet, elle veut donner à Atalide le spectacle de sa mort, pour la faire souffrir davantage :

« Quel surcroit de vengeance et de douceur nouvelle
« De le montrer bientôt pâle et mort devant elle. »

La femme jalouse cherche toujours le raffinement dans la vengeance ; c'est ainsi que Phèdre au plaisir de tuer sa rivale veut ajouter le raffinement de la faire périr devant Hippolyte :

« Je vais faire expirer ma rivale à tes yeux ; »

Dans *Horace*, Camille termine ses imprécations contre Rome, qu'elle déteste comme une rivale, par ces vers qui expriment bien l'intensité de la haine et du plaisir de la vengeance ?

« Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
« Moi seule en être cause et *mourir de plaisir* »

Avant d'exercer sa vengeance, la femme en savoure l'idée par l'imagination, comme elle s'en repait les yeux, quand elle l'a accomplie. Une jeune fille, âgée de 22 ans, qui venait de tuer sa rivale d'un coup de pistolet, voyant sa victime râler, s'éloignait lentement avec un air de satisfaction, comme si elle savourait sa vengeance ; on lisait sur son visage le plaisir qu'elle éprouvait à lui donner un cercueil pour lit nuptial ; on aurait dit qu'elle se répétait ce vers de Médée :

« Et pour lit nuptial il te faut un tombeau ! » Acte V scène IV

La pensée du lit nuptial, qui n'était pas pour elle, l'avait torturée ; sa colère s'était allumée à l'idée d'y voir monter sa rivale, et elle se réjouissait à présent de l'en faire descendre par un coup de pistolet.

Lorsque la femme délaissée défigure sa rivale, elle ne veut pas seulement rendre impossible le mariage qu'elle redoute, elle prend un plaisir cruel à lui enlever sa beauté, à rendre laide celle que son amant trouvait plus jolie qu'elle, à couvrir d'horribles blessures la bouche qui lui souriait, à brûler les yeux qui lui inspiraient et qui lui exprimaient l'amour. Sachant que sa rivale est heureuse d'être trouvée jolie et qu'elle est fière de plaire, elle veut faire cesser, en l'enlaidissant, cette supériorité qu'elle s'arrogeait sur elle ; une fois défigurée, la rivale aborrhée ne sera plus à craindre, elle deviendra un objet d'horreur, elle qui était un objet d'amour, elle sera humiliée et cette humiliation, qui est un raffinement de méchanceté, relèvera le plaisir de la vengeance.

Il y a des femmes qui tout en défigurant leur rivale, s'appliquent à leur laisser la vue, afin que leur victime puisse souffrir davantage en voyant sa laideur.

Les vengeances des femmes mariées contre le mari infidèle sont beaucoup plus rares que celles des femmes abandonnées par leur fiancé ou par leur amant. « Si votre mari vous trompait, dit un personnage de roman à une femme, que feriez-vous ? » — je l'aime tant répond l'héroïne, que je crois que je le tuerais et me tuerais après ; car mourir après une telle vengeance me serait chose plus agréable que vivre loyale avec un déloyal. » Beaucoup de femmes tiennent ce langage, mais bien peu réalisent ces menaces. Il en est qui au premier moment demeurent comme folles de douleur, qui pleurent et se lamentent avec éclat ; d'autres, moins violentes mais plus profondément atteintes, s'affaissent en silence dans la tristesse et la désillusion. Quelques-unes, moins résignées, ou sans enfants, demandent la séparation ou le divorce. Mais la plupart reculent devant le scandale ; plus irritées contre la rivale que contre le mari, qu'elles continuent à aimer, elles attendent son retour et se consolent avec l'amour de leurs enfants et avec l'amour de Dieu. Médée elle-même, dont la violence cache beaucoup d'amour, ne songe d'abord qu'à se venger de Créuse sa rivale ; elle voudrait épargner Jason ; elle dit à Nérine :

« Jason m'a trop coûté pour vouloir le détruire,
« Mon courroux lui fait grâce....

« Qu'il vive et s'il se peut que l'ingrat me demeure,
« Sinon, ce m'est assez que sa Créuse meure. » (1)

La femme mariée pardonne plus facilement à l'homme son infidélité, que l'homme ne la pardonne à sa femme ; car, malgré la profonde douleur que lui cause la faute de son mari, elle comprend que cette faute n'a pas les mêmes conséquences que la sienne ; elle veut aussi épargner le père de ses enfants et éviter le scandale.

Cependant, sa colère la porte quelquefois à se venger de l'infidélité de son mari en se rendant elle-même infidèle. « Œil pour œil, dit-elle, dent pour dent, tu m'as trompée, je te trompe. » Dans sa fureur aveugle, elle se jette à la tête du premier venu ; elle se rend adultère pour faire souffrir celui qui la fait souffrir, pour le ridiculiser, et peut-être aussi pour le ramener en le rendant jaloux. Cette vengeance féminine, fertile en situations dramatiques, a été portée souvent sur la scène ; on la trouve notamment dans *Pertharide*, de Corneille, et dans *Paul Forestier*, d'Emile Augier. Les sentiments de la femme qui exerce cette sorte de vengeance ont été fidèlement exprimés dans ces vers de Corneille :

Je veux qu'il se repente et se repente en vain,
Rendre haine pour haine et dédain pour dédain...
.... Et, pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

La femme qui se venge ainsi par coup de tête trompe son mari en l'aimant et se livre au premier venu en le détestant ; c'est ce que fit la femme d'un poète illustre en se donnant à Sainte-Beuve, qui avait perfidement excité sa colère et sa jalousie, en lui révélant l'infidélité de son mari, duquel il était cependant l'ami.

Mais c'est surtout contre la maîtresse de son mari que se tourne la colère de la femme mariée, et cette colère devient de la fureur quand sa rivale veut la supplanter ; alors la femme mariée jettera, elle aussi, du vitriol au visage de la maîtresse, pour la défigurer et obliger son mari à la quitter ; alors elle cherchera à les surprendre en flagrant délit, pour rendre le mariage impossible entre eux en cas de divorce, car, aux termes de l'article 298 du Code civil, « dans le cas de divorce admis en justice, pour cause d'adultère, l'époux coupable ne pourra jamais se marier avec son complice. » Il y a quelques années, à Paris, une femme du monde, voulant briser son mariage pour épouser son amant, qui était le mari d'une

(1) Acte II, scène I.

de ses amies intimes, avait introduit une demande en divorce en alléguant des violences dont elle prétendait avoir été l'objet de la part de son mari. L'amant se proposait de son côté de faire tous ses efforts pour rompre son mariage et arriver à épouser sa maîtresse. Informée de leurs projets, la femme légitime réussit à surprendre les coupables en flagrant délit pour rendre impossible le mariage qu'ils désiraient; elle frappa sa rivale de cinq coups de revolver et de nombreux coups de poignard. L'instruction révéla que sa fureur fut portée à son comble par cette parole de sa rivale : « Ton mari est-il à toi ? » parole qui semble bien étrange et bien cynique et qui s'explique par cet effet de l'amour, qui fait croire aux amants qu'ils s'appartiennent, même quand par la loi ils appartiennent à d'autres. Bien que Charlotte soit mariée, il semble à Werther qu'elle est sienne : « Tu es à moi, lui écrit-il, oui, Lolotte pour jamais. Qu'importe qu'Albert soit ton mari ! Ce n'est que pour le monde!... tu es à moi, à moi, oui Lolotte à moi (1). » La maîtresse d'un homme marié prétend, elle aussi, que le mari d'une autre femme lui appartient et reproche à la femme légitime de le lui « voler. » C'est entre les deux femmes, qui se disputent le cœur d'un homme, qu'éclatent les scènes les plus violentes, les plus tragiques (2). C'est sur sa rivale que la femme mariée exerce sa vengeance la plus raffinée et la plus humiliante. On a vu des femmes du peuple infliger à leur rivale une correction manuelle, après leur avoir relevé la robe, comme à un enfant ; et des femmes du monde faire souiller leur rivale par leur valet, pendant qu'elles repaissaient leurs yeux du spectacle de cet affront.

(1) L'amour revendique la possession de l'objet aimé, non seulement contre le mari, mais encore contre le père. Lorsque Agamemnon dit à Achille :

> Et qui vous a chargé des soins de ma famille ?
> Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille ?
> Ne suis-je pas son père ? Etes-vous son époux ?

Achille, au nom de son amour, répond comme un romantique :

> ..... Non, elle n'est plus à vous...
> Je défendrai mes droits.....
>
> (Acte IV, scène VI.)

(2) C'est pour ce motif que les auteurs dramatiques choisissent fréquemment comme sujet de drame la rivalité de deux femmes qui aiment et se disputent le même homme. Roxane et Athalie se disputent le cœur de Bajazet, Phèdre et Aricie le cœur d'Hippolyte, etc.

La vengeance est, en général, longuement préparée ; sous l'influence du désespoir, la femme abandonnée s'isole; elle se concentre dans ses pensées et sa douleur ; perdant le sommeil, nuit et jour elle songe à l'abandon dont elle a été l'objet. Après avoir formé le projet de se venger, elle hésite à exécuter sa vengeance, surtout à l'égard de l'amant ou du mari qu'elle aime toujours. Ces hésitations se trouvent fidèlement reproduites dans l'interrogatoire d'une jeune fille de Saint-Remy qui jeta du vitriol au visage de son amant : « Après avoir résolu de me venger, je ne pouvais me décider à mettre mon projet à exécution... Un jour, pendant que je causais avec L..., ma mère entra et me dit : « Tu vois bien « qu'il rit de tes pleurs. » Ces paroles ranimèrent ma colère, je priai ma mère de se retirer, et m'adressant à mon amant je lui dis : « Souviens-toi de ce que tu m'as promis; méfie-toi de ma ven- « geance. » Comme il ne répondit rien et qu'il se mit à bâiller, j'ajoutai : « Je vois bien que je t'ennuie, adieu pour la dernière fois, je ne viendrai plus te chercher ». Froissée par cette indifférence insultante, la jeune fille reprit son projet de vengeance, mais elle hésitait encore à l'exécuter, n'osant pas défigurer celui qu'elle aimait, lorsque quelque temps après elle rencontra son amant qui feignit de ne pas la reconnaître. Alors, ulcérée par ce nouvel outrage, elle rentra chez elle précipitamment, se déguisa en homme, s'arma d'une fiole de vitriol, qu'elle avait préparée depuis longtemps, et alla en jeter le contenu au visage de l'infidèle.

L'idée de la vengeance est comme une obsession qui s'empare peu à peu de l'esprit de la femme et qui finit par l'envahir progressivement. Suivant les cas, cette pensée obsédante qui la suit nuit et jour, est tour à tour caressée et repoussée pendant un certain nombre de jours, de semaines ou de mois; une lutte s'établit entre l'amour et la haine, entre la raison et la passion; mais la force de résistance diminue à mesure que la femme se complait dans la pensée de la vengeance, et un jour, après bien des hésitations, après des alternatives de pardon et de haine, un dernier incident, une rencontre, la vue de sa rivale, un nouvel outrage finit par produire l'explosion.

Le magistrat qui voit passer sur les bancs de la cour d'assises tant de victimes de l'amour, se sent pris de pitié pour elles et d'effroi pour la force malfaisante qui les a poussées au crime; car, si parmi les auteurs des crimes passionnels il y a beaucoup de tristes caractères, il y en a d'autres auxquels on peut appliquer ces vers

d'Euripide : « Amour, invincible Amour... tu pervertis même les cœurs des justes pour les entraîner à leur perte. » L'amour et la jalousie, en effet, peuvent faire éclater des instincts cruels chez des hommes qui avaient été jusque-là bons et généreux. Un honnête ouvrier, qui avait étranglé sa maîtresse par jalousie, disait au juge d'instruction : « Jusqu'ici personne n'avait jamais rien eu à me reprocher, et maintenant je suis un assassin! Voilà ce que la passion a fait de moi. » Othello était bon, tendre, généreux; il avait le cœur grand, dit de lui Cassio ; Ludovico l'interpelle en ces mots : « O vous, Othello, jadis si bon et maintenant tombé dans le piège d'un esclave maudit, que vous dira-t-on à vous? — « Que je suis un assassin », répond Othello. — Quoi de plus pur que l'âme de Marguerite avant la séduction, et cependant après la séduction cette fille angélique trompe sa mère et la fait mourir de chagrin ; cette sœur dévouée fait tuer son frère ; cette mère aimante tue son enfant; cette jeune fille si pieuse meurt à moitié folle dans une prison, en rappelant la succession de morts volontaires et involontaires qui sont sorties de sa première faute. « Ma mère, c'est moi qui l'ai tuée; mon enfant, c'est moi qui l'ai noyé!... Où est mon frère?... La mort épie mes pas. »

Dans la dernière lettre qu'il adresse à Lolotte un instant avant de se suicider, Werther s'écrie : « Hélas ! je ne prévoyais pas que cette route me conduirait au suicide » ; il aurait pu ajouter : « et à la tentation de meurtre », car il avait eu la pensée de tuer le mari de Lolotte : « Oui, Lolotte, pourquoi te le cacherai-je ? il faut que l'un de nous trois périsse, et ce sera moi. O ma chère amie, dans ce cœur envahi par la fureur s'est glissée l'affreuse idée de tuer ton époux!... toi!... moi!... il faut donc que je parte ». Il n'échappe au meurtre que par le suicide. Ce que Werther dit de lui, les meurtriers par amour peuvent le répéter aussi : en commençant une idylle amoureuse dans le ravissement, ils ne prévoyaient pas qu'ils la termineraient dans les pleurs et sur les bancs de la cour d'assises.

Louis PROAL.

FANTOMES [1]

(Suite)

Krasnoy Bor. Un an après.

«..... Il n'y aurait donc pas de mort dans le sens que
« nous attachons à ce mot ; les spectres seraient
« vivants, seulement autrement que nous. »

Je veux écrire dans ce cahier qui a été ouvert pour la dernière fois il y a de cela un an, ce que j'ai vécu depuis.... Le relirai-je jamais ? Quels yeux indifférents ou affectueux et incrédules verront un jour ces pages ?

L'étrange hallucination survenue pendant la nuit du 8 Décembre m'avait laissé une impression ineffaçable et l'idée que mon cerveau devait être malade pour l'avoir eu pareille me tourmentait tous les jours davantage à mesure que mes forces s'en allaient. Je n'avouais même pas entièrement ma préoccupation à Pauline. Etais-je honteux de mon état ? ou plutôt la pensée d'associer celui que je pleurais d'une infinie tendresse à un sentiment de terreur hostile me parut-elle un sacrilège ? Je ne sais plus.... Pour expliquer mes alternatives d'agitation et de morne abattement je n'avais parlé à ma sœur que de l'apparition d'Edith, et Pauline, devinant mon inquiétude croissante, chercha à me rassurer, disant qu'on était porté à croire au surnaturel parmi nous, que nous avions la tradition d'une vengeance d'outre-tombe, dont le récit avait été une des peurs de mon enfance..... Je savais la légende du Fantôme par celle qui s'en croyait la victime, mais le souvenir des confidences de Florence ne m'était pas un soulagement ; j'en éprouvais au contraire une aggravation de ma superstitieuse et inavouable

(1) Voir la *Nouvelle Revue* des 15 décembre 1898, 1er et 15 janvier 1899.

crainte. La comtesse Samoïloff vivait et la folie ne l'avait pas atteinte, il est vrai ; mais cette histoire du passé m'effrayait par une sinistre analogie avec le présent. Des semaines, je crois, se passèrent ainsi pour moi dans une fièvre continuelle et un jour ma sœur me voyant plus troublé encore que de coutume, se décida à dissiper — même au risque d'une émotion trop forte — ce qu'elle croyait être ma seule épouvante. Je n'avais pas eu une hallucination ; Edith avait été réellement dans ma chambre pendant la nuit du 8 au 9 décembre. Elle habitait à quelques heures de Méran, à Botzen..... Puis sans me donner le temps d'une question, Pauline me fit rapidement un récit de ce qui s'était passé près de moi, sans que j'en eusse connaissance.

Je l'écoutais..... et ses paroles tombaient comme des gouttes de rosée sur mon cœur consumé d'une ardeur torturante..... Et mon deuil inconsolé et la terreur de l'implacable fantôme, tout disparaissait devant l'amour ressuscité en une révélation éblouissante. Le doute, l'amer soupçon étaient vaincus à jamais. Edith m'aimait, m'avait toujours aimé ! Pauline en avait la preuve dans ses lettres à Alexis trouvées parmi les papiers que je lui avais envoyés de Nice sans les lire, Edith, elle aussi, comme moi sacrifiée, avait souffert à en mourir ! Ah !que j'étais indigne d'avoir été aimé ainsi.

Avec une touchante pitié pour celui qui avait disparu, ma sœur évitait les accusations trop précises ; mais la vérité prenait le dessus et forçait l'évidence.

Pour moi le déchirement, la désillusion sur le caractère de mon frère furent d'une cruauté inexprimable; cependant l'image d'Edith dominait, triomphante, cette tempête morale où je perdais par moment notion de moi-même. Après cette longue conversation avec Pauline, je respirai enfin; mon cœur qui étouffait se remit à battre normalement... Je voulus revoir mon aimée... Pauline qui ne me refusait plus aucun détail sur elle, me répéta encore et encore ses tentatives de rapprochement : atteinte de la poitrine et sur le chemin de l'Italie où l'envoyaient les médecins, un hasard lui apprit notre présence à Méran; elle sut que j'étais mourant et se décida à en appeler à ma sœur, qu'elle était parvenue à convaincre de son innocence quoique la mémoire du frère tant pleuré eut à en souffrir.

Depuis Bade le mensonge, ayant la passion comme unique excuse, s'est donné libre cours... Alexis a suivi Edith à Nice malgré elle ; le billet qu'il m'avait montré était faux, du moins la date en avait été changée ; les imprudences commises par celle qui sans mon

frère aurait été ma fiancée, n'avaient pas la coquetterie pour motif; mon aimée ! c'était moi qu'elle cherchait près de mon frère. Par quelle aberration l'inutile et dangereuse poursuite a-t-elle été continuée jusqu'à la catastrophe finale ? qui le saura jamais ?.... Le point culminant du récit de Pauline était la venue d'Edith près de moi, l'adorable folie de sa visite nocturne ; dans un accès de désespoir, à la veille de partir pour Vérone, elle avait voulu me revoir une dernière fois et avait pris pour la nuit une chambre voisine de la mienne..... Pauline me montra la lettre où elle lui avouait son action délirante en la suppliant de la rassurer sur les suites qu'elle avait pu avoir..... Elle-même était tombée plus malade des émotions ressenties et revenue à Botzen n'avait pu continuer son voyage. « J'ai été trop dure pour elle, répétait Pau-
« line, je n'ai pas voulu consentir à ce qu'elle te voie d'autant plus
« qu'à une allusion que j'ai faite, j'ai cru m'apercevoir que son
« nom seul te donnait un frisson de dégoût. »

Bonne et dévouée Pauline ! Dans sa droiture ingénue, si ignorante malgré son âge, des détours du cœur humain... Mais pourquoi m'étonner de son erreur ? ai-je lu plus clairement en moi-même ? et tout n'a-t-il pas été mystère pour moi dans ce monde qui n'est qu'ombre et mystère ?... Je me croyais fervent et assuré dans mes croyances et la foi m'a échappé au milieu de la tourmente comme un mirage décevant ; les formes religieuses, auxquelles je tenais et qui me voilaient l'inconsistance du fond, ont cédé à la poussée du torrent d'orage qui m'emportait. J'ai douté de l'immortalité de l'âme en présence des leurres de la vie et surtout en présence de la Mort. Le doute corrosif m'avait vaincu quoique j'ai lutté contre lui longuement ; je n'étais pas un orgueilleux de la pensée... et maintenant qu'une révélation effroyable du surnaturel m'a atteint, je suis encore devenu un autre et méconnaissable à mes propres yeux. Se connaître soi-même dans l'inconscient et obscur travail de son « moi » oh ! l'insoluble problème.

Je l'ai revue pourtant ma pauvre adorée; aucun fantôme de l'au-delà n'a pu me ravir ce douloureux bonheur.... Quand je compris qu'elle était si près de moi, qu'elle désirait me revoir, j'ai pu miraculeusement me relever de mon lit malgré l'opposition de Pauline et j'ai voulu partir seul pour Botzen.

J'avais quitté Méran par une journée d'hiver plus douce que

celles de nos printemps. Je me rappelle bien que pas une fois, pendant le trajet, le souvenir de la nuit fatidique ne vint me troubler ; comme les eaux printanières de nos fontes de neige natales, les sensations nouvelles avaient tout emporté dans leurs cours irrésistible. La nostalgie de mon deuil — cette plaie cuisante que même la révélation accusatrice n'avait pu fermer — s'endormait momentanément anesthésiée : les parties vivaces et vibrantes de mon être, étaient absorbées par l'attente. .. Quelle ineffable et poignante émotion s'empara de moi quand on m'ouvrit la porte de sa chambre, quand je la revis dans un enchantement d'espoir avec cette conviction profonde que son cœur m'appartenait. Elle était étendue sur sa couche, enveloppée d'un vêtement de laine blanche, tellement pâle et émaciée que j'en eus une inquiétude passagère... mais elle souriait doucement et ces premières heures du revoir furent si tranquilles, si exemptes de trouble... aucun reproche, aucun regret n'en vint ternir la beauté. Nous nous sommes peu parlé ; nous nous comprenions sans paroles. Pourquoi aurait-il fallu toucher à un passé trop expliqué déjà, dans le calme de ce revoir inespéré? Avant de nous quitter, il fut décidé qu'elle renonçait à son voyage d'Italie et qu'elle viendrait s'établir à Méran. « Les deux invalides que nous sommes y trouveront la guérison » me disait-elle avec son rayonnant enjouement d'autrefois.

Et j'ai vécu des jours ailés, s'achevant en des soirées plus délicieuses encore que celles de Florence. La santé et les forces semblaient rendues à tous deux, et avec eux est apparu le danger : un émoi sensuel est venu se mêler à notre idéale tendresse... Je n'avais encore osé effleurer d'un baiser la main de ma madone, mais un matin que j'étais entré dans sa chambre remplie de fleurs et que je la vis plus belle encore que de coutume en sa matinale fraîcheur, un vertige me prit... elle le devina sans doute car lorsque je me penchai vers elle, ses yeux brillèrent de larmes contenues et sans éviter les miens elle me dit avec son habituelle franchise, quoique sa voix tremblât un peu : « Avez-vous peur de moi comme mon « mari qui m'a donné la liberté depuis qu'il me croit phtisique ? »

Je ne pouvais faire qu'une réponse,... je la pris dans mes bras et mes lèvres avides cherchaient les siennes quand soudain, en plein jour, une forme d'ombre d'abord indécise m'apparut près d'elle... en une seconde elle devint plus distincte... le Fantôme était à nos côtés. Me reculant, je sentis que mes mains battaient

l'air comme dans une chute insondable et je perdis connaissance.

Ce que ma vie fut depuis ce jour, depuis cette seconde atteinte d'outre-tombe, m'est difficile à décrire...

L'idée de la folie ne me poursuivait plus ; j'avais cessé de me défendre, le surnaturel s'était imposé et je marchais sous la terreur grandissante, sans volonté, sans résignation ; parfois je cherchais un réconfort, une consolation dans la prière longtemps oubliée ; en vain ! la sensation de quelque chose d'occulte, de menaçant près de moi, ne me quittait pas. Une seule présence — trop délicieusement absorbante pour laisser la place à n'importe quelle autre sensation qui lui fùt étrangère mais qui aurait dû redoubler le pressentiment du péril — seule au contraire semblait l'exorciser. Je me disais souvent que le Fantôme perdrait de sa puissance si je pouvais le révéler à Edith ; toujours une répugnance invincible arrêtait l'aveu sur mes lèvres : elle était si fragile, à peine convalescente, l'émouvoir ainsi me semblait cruel et puis, le souvenir du frère tant aimé me fermait la bouche près d'elle aussi, comme auprès de ma sœur ; dans cet aveu il y aurait eu une douleur plus grande que celle que me causait déjà la dualité de mes sentiments, partagé que j'étais entre les regrets attendris du passé et une terreur affolée du présent ; du reste les regrets commençaient à s'effacer, une voix s'élevait en moi contre lui : vivant il m'avait asservi et je lui avais été un esclave dévoué jusqu'au plus déchirant sacrifice et maintenant quel moteur infernal le faisait rentrer — hideux et armé de force surhumaine — dans ma vie ? Un soir, pendant l'heure passée près d'elle — la première de tête-à-tête après mon évanouissement, suivi d'une séparation de quelques jours — je voulus rétablir la vérité à ses yeux, et sans me laisser aller à un dangereux rapprochement, lui ôter cette idée que j'avais pu redouter le poison qui me serait venu de son baiser. Mourir par elle, avec elle, je n'aurais pas demandé une destinée meilleure. L'occasion que je désirais se présenta sans retard : elle laissa tomber sur la table une cigarette qu'elle fumait ; je la relevai et la portai à mes lèvres pour l'achever ; plus tard je bus les dernières gouttes de sa tasse de lait posant mes lèvres où elle avait posé les siennes... Elle s'aperçut de mon intention, car chaque fois je la vis rougir légèrement, puis sourire. Comment put-elle s'expliquer alors mon inconcevable réserve ? En la quittant j'étais révolté contre moi-même et rentré dans ma chambre, je dis involontairement à haute voix : Non cela ne continuera pas ainsi... je

la reprendrai dans mes bras... A ce moment un bruit vint frapper mon oreille, le bruit d'une chaise brusquement repoussée et la voix éteinte, lointaine, se fit entendre comme le 8 Décembre : « Cela ne sera pas. »

Une épouvante où sombra tout empire sur moi me saisit. Affolé, perdu, j'appelai ma sœur et sous prétexte de souffrances physiques je la retins près de moi toute la nuit.

Depuis, l'enveloppement dans les heures de solitude ne discontinua plus ; j'en arrivais à chercher presque continuellement le pourquoi d'une persécution dont je ne doutais plus : l'invraisemblable m'entourait d'impénétrables voiles ; était-ce une jalousie d'outre-tombe qui le faisait agir ? Avant la mort il m'avait disputé celle que j'aimais, mais sourdement, secrétement, et maintenant, invulnérable, intangible, il me maîtrisait sans résistance. Pendant ces jours, pendants ces nuits de noire magie, je me souvins de la soirée de Home chez la Grande-Duchesse. La main aux veines bleues transparentes que j'avais cru reconnaître dans une momentanée suggestion de mémoire à Bade, je la revoyais maintenant bien souvent près de la mienne sans oser la prendre et je me rappelais avec une indicible crainte l'épisode de la bague que je lui avais confiée au cours de ce jeu mauvais.

Poussé par une surexcitation fiévreuse, j'écrivis à la comtesse Samoïloff et sans lui expliquer la raison véritable de ma requête, je lui demandais en grâce de me dire si elle avait revu le mort dont la vengeance, croyait-elle, avait brisé son existence. Je ne sais ce que j'espérais d'elle, de sa lettre. Elle me répondit par un télégramme où il n'y avait que ces mots : « Oui, je l'ai revu, je l'ai entendu. » Personne n'avait jamais accusé de névrose cette femme énergique et florissante de santé et pourtant elle avait vu, elle avait entendû.... Mon indéfini et dernier espoir était anéanti, la réalité de la terreur s'accentuait en certitude. J'eus à subir un assaut de la part de Pauline : ma vieille sœur, avec son passé de chasteté, s'était laissée griser à la vue journalière d'émotions amoureuses qu'elle n'avait même pas étudiées dans les livres, n'aimant pas la lecture des romans. Je ne te comprends pas » me dit-elle un soir avant de me quitter pour la nuit ; « tu « n'as pourtant plus l'excuse d'un état maladif; quel est ce rôle que tu joues avec Edith ? » A ma dénégation passionnée elle reprit :

« Qu'est-ce qui t'empêche de la demander en mariage ?

Personne ne respecte ton chagrin plus que moi, mais les « vivants aussi ont des droits. Tu sais que de fait elle est séparée « de son mari. Moi qui était prévenue contre elle je ne puis que « l'admirer dans son angélique pitié à ton égard. » Ce mot de pitié me cingla comme d'un coup de fouet. Je lui répondis avec quelque amertume : « Suis-je donc pour elle un objet de pitié » Pauline se mit à rire : « Tu sais bien qu'elle t'adore. La santé lui revient près de toi..... »

Au moment de dire adieu à ma sœur, l'impulsion de tout lui avouer me prit violemment, mais encore une fois l'invincible honte me retint ; je n'étais plus le maître de ma vie. J'avais l'horrible conviction qu'Il ne me quittait plus ; quand j'étais seul, je le sentais épiant le matin ma lettre quotidienne à Edith. Même dehors, dans une promenade matinale que je fis à Trautmansdorff une douce rêverie sur Edith fut interrompue par un rire sardonique, répercuté au loin ; si je ne suis pas devenu fou pendant ce temps, si à l'apparence du moins j'ai vécu en homme normal c'est à la douceur ineffable de ma seconde vie près d'Edith que je l'attribue. Je m'étais soumis à la loi occulte, aucune tentative de la posséder n'était tentée par moi et pourtant malgré la barrière morale infranchissable que je m'étais imposée, quelles étaient tristement heureuses ces heures inoubliables passées près d'elle sur la terrasse de sa villa, dans l'enivrement de la nature renaissante, au milieu des fleurs dont le parfum se mêlait à la senteur résineuse des forêts de pins dont étaient recouvertes les montagnes environnantes. Le printemps était précoce même pour ce versant méridional des Alpes et ce printemps dans son cadre grandiose et sévère me semblait plus radieux encore, plus débordant de vie, que le précédent, celui de la « ville des fleurs ».

Au cours de nos longues promenades je voyais les haies se consteller de bourgeons étincelants.

«.... Ce n'était partout que beautés infinies.

« Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leur nid.... »

Un jour je nouai une branche de pommier autour du chapeau de paille de mon aimée et sous cette frange rose son visage tout rose aussi et ses yeux d'étoiles rayonnaient en une brume d'aurore..... Le soir je restais — oublieux de l'univers entier — à contempler son profil délicat, penché sur le livre qu'elle lisait à haute voix. Ah ! pourquoi ne lui ai-je pas fait l'aveu de mon effroyable hantise ? A nous deux nous aurions peut-être trouvé le moyen

de la conjurer... Mais elle était moqueuse un peu..... et ne croyait pas aux fantômes.. .. Aurait-elle accepté le merveilleux de ma confession ? Aurais-je pu lui faire partager mon recueillement terrifié devant l'inconnu, devant cette révélation d'une âme en dehors de son aveuglante prison charnelle ? Et si je parvenais à la convaincre, je mettais une appréhension irréparable à la place de cette sereine attente du bonheur dans laquelle elle se complaisait. Je crus qu'il était de mon devoir de souffrir seul.... Et le combat continuait entre la haine qui avait surgi peu à peu et l'indestructible pitié, le respect du surnaturel mystère.....

Nous faisions depuis que le beau temps était établi, de fréquentes excusions aux environs ; d'abord elle s'était fait rouler dans un de ces fauteuils en usage parmi les poitrinaires qui nous entouraient mais elle put le quitter bientôt. J'eus la joie de la voir à mes côtés, montée sur un robuste petit cheval du pays et il fut décidé que pour le cinq avril, jour de sa fête nous ferions l'ascension de « Schloss Tyrol » le château des anciens Comtes de Méran. Une nouvelle et plus affreuse terreur marqua l'avant-veille de cette date, le trois avril ; la soirée passée chez Edith avait dépassé — par l'attendrissement voluptueux d'une heure vécue près d'elle dans la demi-obscurité qui entourait son piano — le charme coutumier de notre intimité. Pendant que de ses doigt alanguis elle retrouvait sur les touches, en de songeuses réminiscences, nos mélodies anciennes, — la main posée sur le dossier de sa chaise, — je sentais le parfum de ses cheveux dénoués.... Quand il fallut la quitter et que nous étions sur le point de descendre avec ma sœur les degrés de pierre de la terrasse qui longe la villa, je crus entendre un pas résonner sur les dalles près de sa chambre à coucher, je crus entendre une plainte étouffée..... Revenant hâtivement sur mes pas, je m'approchais de sa fenètre aux stores éclairés d'une veilleuse, mais tout était muet près d'elle. Ma sœur attribua sans doute à un vertige sentimental mon brusque retour, elle vint me rejoindre et me prenant le bras m'entraîna au bas du perron. Une angoisse m'étreignait le cœur, une colère farouche dont je ne m'expliquais pas entièrement la cause ; je ne pouvais m'arracher à ce lieu où je sentais mon aimée en péril et en même temps je ne pouvais refuser à ma sœur de la suivre. « Aly », me dit-elle, « tu te fais beaucoup de mal et à elle aussi. Pourquoi ? » Nous marchions en silence sous une lune d'acier, dans un de ses silences implacables de nuit méridionale qu'aucun

souffle qu'aucun bruissement dans l'air ne semble pouvoir rompre. Tout à coup j'entendis un pas derrière moi sur le gravier du chemin à une certaine distance en arrière.

— « Entends-tu marcher ? » —

Je me retournais, le chemin rayé d'une traînée de lune était désert.

Rentré chez moi le grondement lointain d'un orage qui approchait parvint à mon oreille. J'étais oppressé par l'atmosphère chargée d'électricité et pour respirer j'ouvris la fenêtre toute grande. Des nuages noirs couvraient l'horizon et avaient caché la lune sous leur amoncellement. N'ayant pas la moindre envie de sommeil, je m'assis à ma table à écrire, je pris un livre et je lus : « Obsédés par la pensée inéclaircie de la mort, que savons-nous ? « rien, pas même où elle commence. Est-on sûr qu'il ne survivra « pas dans ce que nous appelons un cadavre de sourdes volontés « qui suffisent à de tragiques souffrances ? Est-on sûr que la paix « du sépulcre ne soit pas une effroyable ironie ?..... Je m'interrompis..... un crépitement singulier m'avait fait sursauter.... Nous avions quitté la rive sud de Méran depuis l'arrivée d'Edith et nous nous étions établis à Obermaïs, au château de Winkel, voisin de la villa Pittel qu'elle habitait. Souvent le soir j'avais entendu ce crépitement que je cherchais à attribuer à une cause naturelle, à des détentes de cloisons explicables dans une si vieille demeure.., pourtant le bruissement se prolongeait et me parut si distinct dans son étrangeté qu'un involontaire « Qui va-là ? » m'échappa.

« Moi ! » répondit une voix, et de l'autre côté de la chambre d'où partait cette voix je vis se dresser la figure d'un homme, non plus une ombre vague, la main levée en signe de menace ou d'avertissement. Non ! je ne pourrai jamais décrire la sensation que j'éprouvais à ce moment-là... Est-ce qu'une tremblante joie de le revoir se mêla à ma terreur ? Je ne le crois pas. Froids et durs me regardaient les yeux que de mes mains j'avais cru fermer pour l'éternité. C'était un ennemi qui était devant moi. Avec le courage du désespoir je marchais sur lui, et à ce moment une bouffée d'air entrant par la fenêtre ouverte éteignit la bougie sur ma table ; j'étais entouré d'une obscurité épaisse, impénétrable, étouffante : je voulus avancer, puis fuir en arrière.., je ne pouvais faire un pas et devant moi je continuais à sentir une présence qui faisait mon sang s'arrêter dans mes veines ; même il me semblait qu'une haleine haletante et glacée traversait mon visage... m'arrachant à

l'incantation paralysante je me jetais à tâtons sur mon lit, et après quelques tentatives inutiles je parvins à saisir une allumette. Quand la lumière se fit, je cherchais, hagard, à fixer l'endroit où Il s'était tenu, mais je ne vis plus rien, et faisant un effort extrême pour me reprendre, je me relevais et allais me verser une forte dose de chloral... Mon cerveau n'aurait pu résister à une plus longue tension.

Je m'éveillais le lendemain de mon lourd sommeil narcotique, calme, l'esprit lucide. Enfin, enfin, la résolution de tout dire à Edith s'était imposée sans retour ; ce qu'il pouvait m'en coûter de la troubler, ce reste de fausse honte si difficile à vaincre, tout disparut devant la nécessité irrévocable de l'aveu qui était un devoir d'honneur autant qu'un besoin de mon âme saignante, de mes nerfs torturés. Elle, entre tous, avait droit à connaître mon épouvantable secret ; si j'étais un fou, un halluciné, il fallait qu'elle sût le pauvre être aimé d'elle; mais si la terreur qui me suivait pas à pas était une réalité monstrueuse, elle devait lui être confiée, car le danger la menaçait autant que moi. Ma résolution prise, je lui écrivis... Je craignais de perdre tout empire sur moi en lui faisant cette révélation de vive voix. Oh! qu'il m'en coûtait de l'effrayer, de la faire souffrir ! Cependant, éloigner davantage l'explication, devenait coupable. Dans ma lettre — que je cherchais à faire aussi claire, aussi pondérée que l'extravagance des choses qu'il fallait dire le permettait — mon sentiment l'emporta ; je me souviens d'avoir déchiré la première feuille ; elle commençait par ces mots : « Mon aimée, ma tant aimée » ; avais-je le droit de la nommer ainsi sans en avoir la sanction ? Puis je recommençais de même ; je voulais tellement être vrai, même dans la forme, en ce moment de crise suraiguë. La réponse me vint très vite : elle me disait que j'étais attendu...

Je courus à la Villa Pittel. Il me paraît que si je devais vivre cent ans les plus petits incidents de cette entrevue me seraient restés présents comme au premier jour ; les détails de sa toilette, la robe d'épaisse soie noire enserrant sa taille pliante et souple ; les manchettes de batiste qui se relevaient au-dessus de ses mains frémissantes ; l'odeur des muguets répandue dans son salon..... Elle vint à ma rencontre toute nimbée de la lumière dont une grande fenêtre derrière elle entourait sa figure de rêve. Je crus voir que les longs cils recourbés, voilant ses beaux yeux de velours, étaient

humides... je tombais à ses genoux et cachais mon visage dans les plis de sa robe...

En revenant maintenant à cette confession qui me fut un martyre, je me demande si Edith ne vit alors en moi qu'un névrosé, un malade auquel elle avait fait le don magnifique de l'amour qui tout pardonne; ou bien lui avais-je réellement communiqué, comme une contagion, ma terrible croyance ? Je me souviens qu'en la quittant c'est cette certitude que je crus emporter, et — malheureux que j'étais ! — elle me fut une douceur incomparable; l'obsédante terreur en fut chassée pour le reste de la journée. Je revins chez Edith le soir et là encore, elle, si courageuse, me sembla craintive, émue; elle avait par moments des regards chercheurs vers les angles obscurs de la pièce qui me donnèrent un remords dont elle eut, je crois, l'intuition; aux adieux, elle retint longuement ma main dans la sienne comme pour me rassurer, puis elle me dit avec un sourire triste qu'elle commençait à se faire vieille, qu'elle allait avoir vingt-cinq ans le lendemain, un quart de siècle ! « Qui sait, ajouta-t-elle, la mort est peut-être déjà proche ? » Et en réponse à ma sœur qui protestait contre ces réflexions moroses à la veille d'une fête, elle lui dit en s'efforçant de rire : « Vous avez raison, jouissons du présent ». Elle l'embrassa, puis revenant encore à moi, la dernière étreinte de sa main, son dernier regard furent pour moi. Son rire, — je crois l'entendre — évoqué avec les regrets inextinguibles qui vivent au très-fonds de mon cœur et qui s'élèvent en moi comme des flammes — pendant que j'écris ces lignes dans le silence et la solitude qui sont ma destinée désormais.

La matinée du lendemain, jour de la fête d'Edith, s'annonça propice, ensoleillée, dans cette quiétude merveilleuse de l'atmosphère qui est un attribut de Méran ; nulle brise n'agitait l'air pur, léger et vivifiant de ces régions alpestres. Nous en étions grisés « comme de vin de Champagne », selon la remarque d'Edith. Elle semblait en effet plus joyeuse que je ne l'avais jamais vue. Nos cadeaux de fleurs dans des potiches italiennes lui firent un plaisir d'enfant, et au déjeuner elle eut la plus piquante et spirituelle causerie. Pauline seule lui donnait au commencement la réplique, mais après une rieuse remarque de sa part sur mon mutisme opiniâtre, je me laissais aussi aller à l'humeur ambiante; un entraînement de gaîté qui fit oublier le départ : les guides vinrent nous le rappeler.

Notre ascension à cheval n'avait rien de fatigant et la nombreuse famille d'Anglais qui nous accompagnait ajoutait de l'animation à

la scène et élevait par sa présence une humaine barrière de plus contre la terrifiante obsession. L'amazone d'été, gris-poussière, d'Edith, ornée d'un bouquet d'œillets rouges au corsage, était la note éclatante du groupe. Je me souviens qu'un des hommes de la société attira mon attention sur la grâce et l'agilité à cheval de la ravissante dame dont j'étais le cavalier. Qu'elle était jolie et charmante et animée d'une vie intense!

Quand, après plusieurs heures de marche, le sommet fut atteint et que nous entrâmes sous les bastions massifs du vieux château-fort, je sentis pour la première fois de la journée le frisson précurseur de la présence occulte ; je regardais dans l'ombre du couloir mais ne vis rien ; là où j'avais perçu un bruissement inexplicable le couloir était vide

On servit la collation sur une terrasse d'où l'on voyait, à perte de vue, les campagnes du Tyrol et dès ce moment je ne sentis plus le moindre malaise : délivré de toute arrière-pensée je me laissais emporter au gré des sensations de l'heure. Elle était près de moi, je frôlais sa main à chaque instant pendant le repas que nous nous servions à nous-mêmes au milieu des éclats de rire de nos compagnons ; — la terreur avait reculé très loin dans l'inconnaissable.

Au retour, Edith voulut commencer la descente à pied laissant prendre les devants au reste de la troupe que nous suivions de près ; les guides marchaient à la tête des chevaux.

Nous nous étions attardés au charme de cette soirée exquise dont les senteurs nous enveloppaient d'un souffle embaumé. Au ciel d'opale, la lune se levait, les étoiles commençaient à scintiller et éclairaient d'une teinte laiteuse la vallée immense qui s'étendait en une splendeur d'espace — disparaissant et reparaissant aux intervalles de noirs bosquets d'arbres — à mesure que nous avancions. L'assombrissement nocturne avait envahi le sentier barré de l'ombre portée des sapins ; il descendait — inégal et couvert de cailloux — en pente assez abrupte. Edith butta plusieurs fois, et instinctivement je lui pris le bras. Aussitôt l'avertissement ne se fit pas attendre... j'entendis derrière moi le pas que je connaissais... involontairement je m'arrêtais... A me sentir tressaillir ma compagne se serra à moi d'un élan de caresse ; je sentis sa poitrine palpiter contre la mienne... et alors, ô mon Dieu !... à ce contact inattendu et follement enivrant, j'oubliais complètement ma terreur : nous étions tellement l'un à l'autre

sous ce ciel assoupi, dans la solitude de cette nuit féerique, que rien ne put plus retenir l'amoureux rapprochement... Je murmurais vaguement, comme dans un songe, quelques paroles de tendresse, et tout en marchant je posais mes lèvres dans la masse soyeuse de ses cheveux qu'elle avait découverts. « Unis maintenant pour toujours » me répondit-elle d'une voix basse et tremblante. Nous nous étions arrêtés à un tournant du chemin, l'abîme béant s'ouvrait près de nous et je l'attirais doucement vers le côté opposé où nous pouvions nous abriter de tous les regards, appuyés contre le roc... La tenant étroitement je laissais tomber mon front vers elle, et baisais ses lèvres dans un rêve d'ineffable apaisement ; ses yeux irradiés relevés vers moi semblaient voir l'éternité pendant ce premier baiser où je me donnais et m'emparais d'elle en un divin et suprême abandon. Tout à coup elle s'arracha de moi s'éloignant brusquement, et au même instant, une figure d'homme — Sa Figure à lui — surgit entre nous. J'eus une exclamation farouche, et dans cet épouvantement je crus voir le spectre étendre les bras contre elle comme pour la pousser vers le bord du chemin... ou bien elle-même se rejeta-t-elle d'un mouvement insensé vers le gouffre ?... elle tomba à la renverse. Tout se confondait dans une agonie d'horreur... La chose affreuse, innommable, se passa avec la rapidité de l'éclair...

Mes cris avaient fait accourir nos compagnons de route. Déjà je la suivais me retenant des mains aux buissons et aux aspérités de la roche quand un des guides me saisit... Combien de temps s'est-il écoulé avant que je me sois retrouvé près d'elle ? des minutes ? des heures ?... que sais-je ?

Quelqu'un l'avait relevée et lui soutenait la tête... Elle vivait, je le compris aux gestes de ceux qui l'entouraient, il n'y avait pas de sang sur elle... je saisis sa main inerte et à mon attouchement elle releva ses paupières appesanties et dans son regard toujours si doux, malgré l'épouvante qui l'avait traversée, je lus la conscience de l'irréparable accompli. — « Votre frère ? ».. murmura-t-elle ...Moi je l'entourais désespérément de mes bras. Depuis cette dernière étreinte, où je crus mourir en une torture d'amour et de désespoir, je ne l'ai plus revue mais parmi mes hantises, cette minute est encore moins cruelle que le souvenir de ses yeux noyés, mourants, attachés aux miens...

Quand j'aidais à la soutenir et à la mettre sur le brancard qu'on venait d'apporter, son bras retomba sans mouvement de mon côté

et la lueur d'une lanterne éclaira un instant sa main pâlie, veinée de bleu... Je la touchais de mes lèvres une fois encore et je perdis connaissance. Combien de jours, de semaines ai-je passé sur les confins de l'au-delà, dans l'inconscience des horreurs de l'être? Quand je suis revenu à moi, Edith n'était plus à Méran. Le comte Zorndorff et ses tantes, venus de l'Esthonie, l'avaient d'abord emmenée à Vienne, et de là — quand tout espoir de guérison fut perdu — dans ce château lointain sur les rives de la mer Baltique où elle avait passé son enfance et dont elle m'avait parlé si souvent...

A ma première et épeurée question, Pauline avait répondu en hâte : « Elle vit, elle vit » ; plus tard elle avait dû me dire que cette vie était bien près de la mort. La lésion de l'épine dorsale avait amené une paralysie presque complète et cet état pouvait durer des mois, des années peut-être...

Sa tante m'a écrit sous sa dictée une lettre où je retrouvais à chaque ligne ce courage patient qui avait toujours été le fond de son caractère et dans lequel la force et la douceur étaient si adorablement mélangées. Une phrase de cette lettre dut être une énigme pour celle qui lui servait de secrétaire : « J'ai tout compris au contact du surnaturel; mon « ami, votre souffrance passée aura sa récompense. Je suis la résurrection et la vie, a dit le Christ. » Puis au bas de la page un E tracé de sa main et ces mots presque illisibles : « à revoir ». Il y avait un post-scriptum de la tante — combien superflu — qui appuyait avec insistance sur ce qu'Edith ne pouvait et ne voulait plus voir personne en ce monde excepté ses deux gardes-malades. Pauline fit pourtant une tentative : rappelée en Russie par un évènement imprévu, le mariage de Marie, elle avait dû m'abandonner et revenir parmi les vivants, mais en me quittant elle voulut faire tout ce qui dépendait d'elle pour laisser venir à moi une consolation. Elle est allée frapper à la porte de ma pauvre aimée. Cette porte est restée fermée irrévocablement. Edith lui a fait dire « qu'elle avait pardonné, qu'elle était résignée » : Ce fut son dernier message. Et moi suis-je résigné? ai-je pardonné? Non, je n'ai pu le faire entièrement, la passion prend encore le dessus ; je suis encore trop plein de vie, malgré de significatifs symptômes de dissolution prochaine. Mes jours s'écoulent lents et monotones dans la torpeur de leur vide infini; pourtant une lueur d'espérance craintive et délirante en marque le déclin : la certitude pleine

d'effroi mais infiniment précieuse aussi, d'une continuité de mon moi conscient. La religion dogmatique une fois perdue, combien irréelle, inconsistante, était cette croyance d'une survie impersonnelle à laquelle s'arrêtaient mon doute et mon désir! Je sais maintenant que ce « moi » ne s'évaporera pas en quelque chose de subtil et d'éthéré dont la conception même est au-dessus des efforts de mon imagination; maintenant d'immenses espoirs sont miens et je crois en une rétribution que réclame l'instinct de l'éternelle justice. Si c'est après tout une illusion, elle est mon unique et dernier bien. Quelle certitude aride du néant pourrait m'en tenir lieu? Ma fleur mystique du tombeau! le gage du grand Inconnu qui s'ouvre peut-être justement là où finit notre faible compréhension, notre incomplète science. Sans cette promesse d'avenir que serait la vie la plus heureuse avec son inévitable épouvante de la fin? Et une vie comme la mienne? Et comme tant d'autres peut-être non moins atroces? Une torture matérielle que l'esprit le plus diabolique aurait seul pu concevoir; sans but, sans cause finale... La raison même se refuse à admettre une conception aussi monstrueuse.

L'aube est proche... la justice dont la pensée vit en nous invincible ne peut être un vain mot, une idée passagère, semblable au flot des évènements et des contradictions humaines...

Je termine ces pages par une nuit d'hiver à la même date où il y a de cela un an, le grand mystère m'a touché. Qu'il me semble loin — reculé aux ténèbres du passé — ce printemps durant lequel, dans l'épanouissement de la nature en fête, j'ai goûté la suprême joie terrestre... de l'amour partagé.

Ici tout dort encore sous la neige. De ma fenêtre je vois le jardin, tranquille et désert, ses vieux tilleuls raidis par le froid; il s'étend dans son sommeil glacé, dans son calme mortuaire, éclairé vaguement par les pâles rayons d'une lune toute blanche. Mon regard, qui s'éteindra bientôt, n'y cherche pas le spectre, jadis familier et terrible, spectre de ma première et si pure affection; dans ces allées silencieuses je n'entends plus son pas...

Pauline! si vous lisez ces lignes pensez à nous... Amour — Douleur — Miséricorde.

Princesse SCHAHOVSKOY STRECHNEFF.

GRENADE

Enfants du désert qui avez erré à travers la céleste vallée, revenez encore enveloppés de vos burnous, montés sur vos cavales légères, et dictez-moi, à travers la langue poétique de Mahomet, les mélancoliques souvenirs de votre race agonisante. Laissez-moi recueillir, au travers de la tombe, les faits glorieux dont vous fûtes les héros, afin que je puisse graver sur la pierre mortuaire qui porte vos noms, la gloire de vos ancêtres, le génie d'Al-Hamar, les malheurs de Boabdil. Levez-vous une dernière fois et chantez un hymne à vos aïeux, et que l'écho de vos voix résonne à travers les siècles pour mourir avec eux !

. . . .

. . . .

La nuit tombait lorsque pour la première fois j'arrivais à Grenade. Une diligence d'autrefois, attelée de vigoureuses mules nous emportait dans un cahot bruyant et une vitesse vertigineuse. Au milieu de l'obscurité croissante, à peine pouvait-on distinguer les petites maisons blanches ; çà et là de rares fenêtres éclairées ressemblaient à des yeux sanglants qui regardaient dans l'ombre. Mais bientôt, ils se fermèrent ou disparurent, et la nuit se fit encore plus noire : nous avions franchi la porte des *Granadas* pour entrer dans les jardins de l'Alhambra où se trouve l'hôtel de « *los diete Suelos* » adossé contre la tour qui porte ce nom.

Rien n'indiquait le caractère de la route que nous parcourions, mais à travers le pas régulier des mules qui à présent montaient péniblement la côte, le vol de quelques oiseaux effrayés fuyant à travers un frémissement de feuillage, laissait deviner une voûte de verdure, et plus bas jasaient des chutes d'eau invisibles dont on sentait la fraîcheur.

. . . .

. . . .

Cette première nuit à Grenade est restée inoubliable dans mes souvenirs ; écoutant des cascades la course incessante, je veillais et dormais dans la crainte que Grenade ne fut qu'un songe ; mais les trilles du rossignol qui brisaient le silence, semblaient parler de l'Alhambra, et dans la nuit pâlement éclairée par des millions d'étoiles, une vie inconnue de poésie et d'amour se dévoilait partout. Nul bruit qui vint de l'homme, seul le chant des oiseaux, celui des cascatelles et les soupirs de la brise.

. . . .

. . . .

Mais voici enfin le soleil de Grenade, il filtre à travers la verdure ses taches d'or qui dansent sur la route.

Au fond d'une allée bordée d'arbres géants, à travers le voile indécis du feuillage des premiers jours du printemps, une tour rougeâtre d'un ton bistre et argileux dessine sa silhouette éclatante sous les chauds rayons du soleil qu'elle concentre, puis répand comme des reflets de sa lueur.

C'est la fameuse tour à la porte découpée en fer à cheval, c'est la tour carrée qui porte d'un côté la main mystérieuse et de l'autre la clé de la fatalité, c'est la porte de « justice » le seuil de l'Alhambra ! Quand la main prendra la clé dit la tradition mauresque, l'Alhambra s'écroulera. Mais, si le palais et quelques tours sont encore presque intactes, combien de ruines dans cette enceinte, combien de chefs-d'œuvre enfouis par le temps et les tremblements de terre, si fréquents dans ces régions.

Jadis, dès les temps les plus reculés, un village s'étageait sur la colline qui supporte maintenant l'Alhambra, entourant quelques forteresses dont on trouve encore des vestiges. Les Maures une fois maîtres de l'Andalousie comprirent la valeur de ce site idéal, défendu des vents du Nord par la chaîne de la Sierra-Nevada dont les neiges éternelles tempèrent les brûlantes chaleurs de l'été ; leur œil d'artiste se plut à contempler cette Véga immense qui va mourir dans les flots de la Méditerranée.... Devant la haute chaîne et la large vallée, entre le Xenil et le Darro, Al-Hamar, génie immortel, traça et fit construire la grande forteresse de l'Alhambra, dont les murailles serpentaient chacune sur une longueur de 2200 mètres. Il y avait en tout, 1030 tours, et 28 portes principales. — Dans cette enceinte ce trouvait tout un monde de dépendance (XIIe siècle.) Le nombre de seigneurs maures, de

sultanes, de serviteurs qui y séjournaient, était incalculable.

Combien de traits chevaleresques et généreux, combien de tragédies sanglantes cette enceinte ne renferma-t-elle pas ?. . On le sait à peine, mais le caractère du Maure, mélancolique et sévère comme l'horizon du désert, brûlant comme ses sables arides, impitoyable comme le simoun, révèle assez ce que durent être les élans de ces âmes rêveuses, passionnées et ardentes.

Le palais même de l'Alhambra domine la Véga en face de la ville de Grenade qui s'étage sur un mamelon. A sa droite, sur le faîte d'une colline, le « Genéralife » légèrement posé, surplombe la vallée du Darro qui le sépare de l'Albaycin ou montagne des bohémiens. Entre ces monts divers circulent le Xenil et le Darro, torrents qui roulent l'or et l'argent. Tout ceci enfermé entre la grande chêne neigeuse et la Véga.

Mais franchissons le seuil de la Tour de Justice ; les lourds battants de la porte en fer, semés de clous énormes, tournent toujours sur leurs gonds antiques ; on croirait que pour eux le temps est immobile, malgré le poids énorme de leur large feuille de fer. Sombre et mal pavé paraît l'intérieur, passage obscur, plus semblable à l'entrée d'une prison qu'aux approches d'un palais. Dans l'enfoncement du mur est un autel en bois défendu par une grille ; c'est là que fut dite la première messe après la conquête des rois catholiques (1492.)

Tout caractère arabe disparaît ici ; c'est un chemin banal, un chemin bordé de murs dont le sol est rouge, rouge comme du feu, ainsi que la terre l'est partout dans cette région de l'Andalousie.

Ce chemin aboutit à une large place, la place des « *Aljibes* » cernée de tours rougeâtres, de bosquets, de ruines et d'une longue terrasse d'où l'on peut voir tout Grenade. A droite un monument circulaire et colossal du style de la Renaissance ressemble au squelette de pierre que laisse l'incendie à la place d'un palais ; de larges fenêtres se découvrent sur le ciel bleu vers lequel le toit ouvre sa bouche béante. Commencé par Charles-Quint, ce palais ne fût jamais achevé. Sans doute les esprits des serviteurs d'Allah, qui errent toujours dit-on parmi les ruines de leurs anciennes demeures, n'ont pas permis que le sol sacré de leurs ancêtres fut profané par des mains ennemies.

Dépaysé dans ce milieu, le monument du grand Empereur se trouve animé par le contraste d'une petite tour carrée, « la *Torre del vino* » qui met un ton de bistre dans la verdure. Les souvenirs

des rois maures semblent planer sur l'immense place déserte avec les rayons lumineux qui baignent la ville mélancolique. Quelques marches conduisent enfin au Paradis perdu des rois maures.....

Oui, c'est bien là ce palais enchanté, c'est bien là, cette cour, des Arayanes (1) avec son long bassin où se reflètent les arcs mauresques, les myrtes, et les orangers qui embaument.

Je cherche à voir dans ce miroir limpide comme dans le cristal des contes de fées, l'image de ceux qui ont passé sous ces arcades, laissant trembler sur l'eau leur burnous blanc et leur visage sombre; je cherche à voir ces houris belles comme le jour, ces sultanes orgueilleuses, mais l'eau semble murmurer les échos de la chanson d'Aben-Hamet.

Mansion de amores, celestial Paraiso
Naci en tu seno y mil dichas gocé
Voy à partir à lejanas regiones
Y nunca mas, nunca mas te veré.

. . . .

(Séjour des amours, céleste Paradis
Je naquis dans ton sein, j'y ai goûté toutes les joies
Je vais partir en de lointaines régions,
Et jamais, plus jamais je ne te reverrai !)

. . . .

Enivré par ce premier aperçu, un délire m'emporte à travers la cour des myrtes; je veux tout voir vivement, puis revenir contempler chaque détail, et lire sur ces murs, couverts d'hiéroglyphes, la philosophie et les pensées amoureuses de leurs anciens habitants. De même que ces chercheurs d'hypogées dans la terre d'Egypte qui croient voir partout quelque sépulture inviolée; il me semble que dans cette enceinte il y ait encore des endroits vierges, où des secrets d'antan me seront dévoilés.

Le « *patio de los leones* », m'arrête dans ma course. — Frappé d'admiration, je regarde tour à tour : le bassin que supportent les lions grossièrement taillés, tendant à l'azur qui s'élève au dessus d'eux leur conque nacrée; les colonnettes en marbre jauni, roussi par endroit, comme si une transparente lueur filtrait ses rayons au travers; les dentelles de stuc; les stalactites qui plus loin tombent de la voûte, serpentant au milieu de versets du Coran ou de poésies musulmanes.

(1) Myrtes.

Les deux pavillons qui s'avancent dans la cour supportent deux coupoles aux tuiles coloriées à la voûte en bois sculpté ; on dirait les dômes d'un temple, un sanctuaire, un tabernacle ;.... si nous étions en Grèce, je croirais à quelque temple dédié à l'Amour !

A côté voici la salle des deux sœurs qui s'ouvre par une arche mauresque sans porte. Au seuil, des niches taillées dans le mur étaient destinées aux babouches des musulmans. En face la salle des Abencérages rappellent la sombre tragédie de ses trente-sept victimes ; vengeance d'amour entre deux familles ennemies. Toutes les légendes de l'Alhambra qui ont nourri mon enfance, hantent maintenant mon esprit comme des visions réelles et animent la pierre froide et nue d'une vie mystérieuse. Les salles se réveillent et le palais se repeuple; des burnous flottent ici et là, des esclaves noirs demi-nus ornés d'étoffes éclatantes vont et viennent effarés, tandis que lent et pensif quelque seigneur maure s'avance avec majesté sous les arches colorées ; des tentures, des coussins couvrent le marbre blanc, les tissus de Damas et les couleurs d'Orient m'éblouissent partout. La tache rousse empreinte sur le bassin de la salle des Abencérages prend des proportions fantastiques, et les faces livides de ces malheureux massacrés par Abu-Habal me regardent immobiles. Les têtes abattues par les larges cimeterres sont portées par des fakirs aux yeux de fauves dans la vasque des lions, tandis que le sang jaillissant du cou des morts emplit le bassin de Porphyre.

Plus loin, dans la salle de Lindaraja, demeure Zoraya, le belle Zoraya, favorite du roi Muley.

Elle est étendue sur un moëlleux divan, enveloppée de tissus aux couleurs éclatantes ; autour des coupes ciselées, des brûle-parfums et des instruments de musique glissent entre les mains des esclaves assoupies par la chaleur.

L'enceinte est formée de sculptures, de colonnettes, d'arcades. — Une fenêtre donne sur le jardin de Lindaraja, planté d'orangers, de cyprès, au milieu desquels une fontaine chante de sa voix monotone son éternel refrain.

Tout l'art et la poésie musulmane se sont déployés dans ce sanctuaire destiné aux favorites, cherchant à rendre presque palpables : la volupté, le poésie et l'amour.

Les inscriptions qui serpentent en hiéroglyphes autour des ornements le disent elles-mêmes.

« Tous les arts ont contribué à m'embellir et m'ont donné leurs splendeurs et leur perfection.

« Celui qui me verra croira que je suis une épouse qui se dirige vers ce vase et lui demande ses faveurs.

« Lorsque celui qui me regarde, s'arrête à contempler ma beauté sa vision même démentira la pensée.

« Il croira, en voyant les tièdes rayons de ma splendeur que la lune garde ici son auréole, abandonnant ses demeures pour les miennes.

. . . .

L'air ambiant répand ici son haleine avec profusion, le vent est salutaire et le zéphyr languissant.

« J'ai réuni toutes les beautés à un si haut degré que les étoiles dans leur lointaine demeure voudraient me les enlever.

« Je suis dans ce jardin un œil rayonnant de joie, et la pupille de cet œil est en vérité le seigneur (Mahomet) (1)

. . , ...

Ce sont là quelques fragments de cette poésie musulmane pleine d'images et de pensées, éthérées et orgueilleuses comme les belles favorites languissantes et fières. A travers de mystérieuses ouvertures, le roi peut comtempler sans être vu sa sultane préférée. Le voici qui pénètre doucement dans la salle de Lindaraja ou Zoraya est endormie. Au baiser du roi, elle ouvre les yeux et son regard l'enveloppe d'ardents éclairs d'amour.... Lorsquelle eut ravivé par ses charmes la passion de son seigneur « Aixa, ton épouse te trahit, » dit-elle et le doux regard de la favorite verse le poison du mensonge, et sa bouche de corail s'ouvre pour la calomnie.

Immobile, Muley écoute blême de colère. Puis au moment de quitter la salle pour méditer quelque vengeance, il jette enfin le cri qu'attendait Zoraya « Aixa, dit-il, en regardant par l'ajimes (2) la tour lointaine de Comares, ton fils ne régnera pas. »

Déchirant alors le voile de gaze qui recouvrait son sein, Zoraya s'écrit enflammée d'une joie coupable, l'œil aussi fixé sur l'ajimes :

« Je serai la femme et toi l'esclave !

Mais dans la tour de Comares, Aixa a pressenti l'orage que suscite sa rivale, un frisson a secoué ses membres, et la mère se réveille, plus forte que l'armée du roi, et que la garde d'esclaves-

(1) Tirées des traductions espagnoles citées dans le livre de Rafael Contreras le restaurateur érudit de l'Alhambra.

(2) Fenêtre arabe.

L'instinct ne prévient-il pas la lionne quand un danger menace ses petits ?

Par une sombre nuit un rossignol chanta dans les arbres, tout près de la tour de Comares ; l'ajimes s'ouvrit et une forme jeune et frêle descendit dans l'ombre, tandis qu'Aixa, la mère, se penchait sur l'abîme, livide et anxieuse. De nouveau reprirent les trilles du rossignol. La reine alors se releva fière et calme. « Muley tu peux venir dit-elle, mon fils Abu-Abdil (Boabdil) est loin maintenant, et moi je ne te crains plus ; que m'importe la vie ».

Le sort en est jeté. « *Alea jacta est* ». Eve a perdu le monde ; Hélène, Troie ; Florinda, Don Rodrigue ; Zoraya perdra Grenade. C'était écrit !

Les partisans de Boabdil et ceux du roi, commenceront une guerre civile qui affaiblira Grenade et ouvrira ses portes à Ferdinand et à Isabelle ! . . . .
. . . .

Mais la voix enrouée d'un guide qui récite sa tirade froide et peu savante me réveille de ma torpeur et emporte dans sa brusque narration le rêve qui m'éblouissait.

Tout redevient désert ; les maures, les burnous, les esclaves, les parfums, tout s'est envolé..... la vie n'anime plus ces murs blanchis d'où la couleur s'est enfuie ; il ne reste qu'un vaste monument, une hécatombe sévère, un tombeau splendide : les larges dalles de marbre ressemblent à des pierres mortuaires qui auraient soudainement enseveli tous les habitants du palais, et dans les jardins de Lindaraja, la fontaine monotone redit toujours en cadence la chanson d'Aben-Hameti.

« Nunca mas, nunca mas te veré ! . . . .
. . . .

Mille détails charmants se révèlent, éclairés par la lueur douce que laisse filtrer les ajimes ou fenêtres fermées par un grillage en bois sculpté. — Sur les murs blanchis, on retrouve çà et là quelques traces de leur antique couleur. Les « *azulejos* » ou faïences qui servent de bas-reliefs donnent plus de finesse aux moulures du stuc et brillent par endroit comme un tableau frais verni. Dans la large salle des ambassadeurs, les murs finement sculptés semblent recouverts de dentelle qu'un souffle de la brise va sans doute agiter. Par les fenêtres on voit Grenade avec ses maisons blanches ; le Xenil qui serpente plus bas ; et sur la colline

abrupte, piédestal de la tour, de nombreuses chèvres broutent l'herbe tendre.

Après avoir traversé des couloirs, des cours sans nombre, on arrive aux salles qui étaient destinées aux bains des Maures. — Entièrement restaurées et repeintes, elles donnent une parfaite idée de ce qu'était l'antique Alhambra. C'était là que les sultanes venaient se délasser dans les délices des bains ; l'eau tiède coulait sur leurs membres de nacre ; des esclaves affairées parfumaient, embaumaient l'air atiédi ; puis, tandis que dans la salle du repos, les sultanes s'étendaient sur des coussins de toile d'or ; dans une galerie plus haute, les musiciens répétaient des notes plaintives.

Le *Tocador de la Reina* s'élève à l'étage supérieur et surplombe délicieusement la vallée qui sépare l'Alhambra du Généralife d'un côté et de l'autre celle qui sépare l'Alhambra de Grenade. Les maisons étagées de la ville semblent regarder curieusement le palais fameux que tant de rois ont convoité.

Cernant l'horizon, les montagnes de la Sierra Nevada, élevées, immenses, s'étendent en demi-cercle; leurs cimes scintillent sous la neige qui les couronne. Au dessus, de gros nuages s'envolent rapides dessinant leurs ombres sur la vallée et sur la montagne comme celles de gigantesques oiseaux de proie poursuivant leurs victimes; et toute la journée, des pics neigeux, des coins de verdure, des maisons blanches s'allument et s'éteignent sur l'immense horizon, tandis que le miroir du Xenil brille sous les rayons qui pénètrent dans ses eaux.

C'est là aussi que, profitant d'une permission spéciale, je passai une nuit à contempler ce vaste panorama éclairé par une lune pâle et blafarde qui s'élevait lentement entre de hauts peupliers alignés dans le fossé, au bas de la tour, en monômes immobiles.

Mais la lueur indécise n'éclaire pas toute la plaine, une ombre large couvre la ville de ses grandes ailes, c'est l'ombre du palais, l'ombre de l'Alhambra qui se dessine dans la vallée d'où les lumières ont fui depuis longtemps.

Plus au fond, les murs blancs s'éclairent, et les fenêtres sans persiennes ressemblent aux trous noirs de maisons abandonnées. L'eau d'une cascatelle tombant au pied de la tour brise le silence de son chant régulier et toujours nouveau; de temps à autre le son d'une cloche qui se réveille met en fuite quelque oiseau nocturne effrayé; puis la voix du sereno, glapissante, jette une note

étrange de vie dans ce silence de mort. Et toutes les cinq minutes le tintement lugubre de la cloche *de las Animas* (des Ames) sonne sur la tour de la Vela comme un cri d'angoisse et meurt dans le mystère. Mais la lune monte toujours, ainsi qu'une gigantesque veilleuse suspendue dans l'infini ; ses rayons lentement s'approchent de la cour des Lions, descendent le long des arcades, des colonnettes, se répandent sur le sol, puis baignent peu à peu la cour et les fauves immobiles que l'astre curieux cherche à voir.

De partout viennent maintenant des rayons d'argent, lueur blanche qui glisse lente et mystérieuse sur les murs gris comme des silhouettes de fantômes.

Plongé enfin dans cette pâle clarté, tout semble plus morne et plus froid, plus incompréhensible. Assis au fond de la salle de Justice, j'admire pendant longtemps ces stalactites qui tombent de la voûte et se courbent en cintres arrondis les unes au-dessous des autres. Les lions semblent me regarder avec une fixité étrange. Hôtes impassibles et mystérieux ; insensibles et seuls habitants de ce palais déjà mort, que l'on visite comme un tombeau, que l'on admire comme une beauté antique,... c'est l'Alhambra, qu'ils gardent fiers et immobiles, bravant les siècles et le temps, dédaigneux comme le Sphynx qui se rit de quarante siècles !...

. . . .

Le lendemain, j'errai dans les quelques tours encore debout qui cernent le palais. La *Torre de la Cautiva* surnommée ainsi parce qu'une chrétienne du nom de Ysabel de Solis y fut longtemps enfermée, est le résumé de l'Alhambra ; c'est le plus beau de ses bijoux, c'est un trésor où tout ce que l'art arabe a imaginé de plus délicat est venu s'unir ; les murs, les fenêtres, la vue, l'isolement même de la *Cautiva*, tout est un rêve, un conte d'Orient.

Voici la *Torre de la Vela*, surmontée d'une cloche ajoutée par Isabelle la Catholique : une inscription porte les noms des quatre premiers chrétiens qui y montèrent pour planter la croix du Christ.

C'était l'heure où le soleil couchant rougit les sommets neigeux, l'heure où la nuit semble monter de la vallée pour en chasser la lumière. Dans le calme de l'air, seul vibre le son de l'*Angelus* qui va s'éteindre dans le lointain. D'un côté s'étend la chaîne neigeuse, de l'autre la ville, puis la Vega immense qui va mourir dans les flots de la Méditerranée.

Depuis longtemps le soleil a disparu, mais ses derniers faisceaux de lumière atteignent encore les cimes chastes et blanches qui rougissent comme des vierges; on dirait un bouquet de roses pâles que la terre offre au firmament, où mille têtes de chérubins qui contemplent l'infini dans un céleste ravissement. Au pied des monts se cachent des mines de marbre ; le porphyre et le jaspe servent de piédestal à ces cimes que couronnent les nuages.

Des parfums s'élèvent de la vallée apportés par la brise ; les lauriers de l'Eurotas, les tilleuls du Pamiso, les tulipiers de Stamboul, les myrtes de Carthage, les roses d'Alexandrie, les orangers couverts de fleurs bercent l'esprit par leurs senteurs parfumées.

C'est là enfin sur le mont Padul, presque invisible déjà, que Boabdil jeta à Grenade ses derniers adieux, à l'endroit appelé *Ultimo suspiro del Moro* (le dernier soupir du Maure).

*
* *

Ce ne fut que plusieurs jours après que je me décidai à abandonner l'Alhambra pour monter au Généralife, palais d'été des rois maures, situé sur la montagne voisine. On y arrive au travers d'une allée de cyprès pour y retrouver la même fraîcheur, la même atmosphère qu'à l'Alhambra dont on entrevoit dans le feuillage les tours rougeâtres. Un bassin reflète dans son eau limpide les plantes qui l'encadrent.

Une galerie ouverte ferme la perspective et domine la vallée, limitée d'un côté par le rempart neigeux.

Au pied de la montagne qui supporte le Généralife mugit le Darro ; en face est l'Albaycin, montagne percée de trous, montrant des ouvertures semées irrégulièrement. Ce sont les grottes où demeurent les gitanos (bohémiens) relégués hors de la ville. Quoique si près l'une de l'autre, les races ne se mélangent pas ; les Espagnols ont autant d'horreur du sang bohémien que les Bohémiens du sang espagnol.

Je voulus voir de près ces cavernes de la montagne où demeuraient ces êtres humains, antres que l'imagination peuple de sorcières et de chauves-souris.

Pour y arriver, on redescend dans la vallée afin de remonter la montagne de l'Albaycin de l'autre côté du Généralife. Le Darro bondit sur des rocs que traversent çà et là des ponts en arcades; les maisons blanches s'étagent à gauche, une avenue bordée d'arbres

gravit la côte, puis la route devient plus escarpée, plus étroite.

C'est alors qu'une nuée de bohémiennes parées de fleurs, accourent vous offrir d'innombrables objets qu'elles fabriquent elles-mêmes et qu'elles veulent vous forcer d'acheter. Heureusement on m'a conseillé de me rendre ici en voiture pour être garanti du contact de cette horde qui s'agite, de ces mains sèches et jaunes comme d'antiques parchemins qui se tendent de tous côtés. Cependant une femme a réussi à me prendre la main..,.. pour y lire la bonne aventure. Elles sont toutes là, chacune voulant prédire mon avenir et m'attirant par de mystérieuses paroles, des promesses, des espérances sur ce futur inconnu qu'elles m'annoncent tissé de bonheur et de succès !..... Et pour m'en convaincre la jeune bohémienne tient toujours ma main entre ses longs doigts effilés ; elle secoue coquettement les fleurs qui tremblent sur sa tête, et vivement elle parle toujours d'amour et d'argent, l'unique rêve en ce monde pour ces parias de l'Espagne.

Voici enfin les grottes ; le gendarme qui accompagne invariablement les voitures dans ce quartier, écarte la foule, et l'on me fait visiter la demeure du capitaine, grotte blanchie à la chaux, formant quatre pièces assez larges et claires. Mais c'est le quartier aristocratique de la colonie, aussi les grottes qui environnent celle du capitaine sont-elles également assez propres; mais là-haut sur la roche escarpée et salie, au milieu des cactus que sont ces trous noirs, ces antres sombres d'où sortent des profils effrayants, des nez en bec d'aigle qu'éclairent des yeux perçants ?

Tout autour de nous les enfants en guenilles se roulent sur la terre dont ils ont la couleur ; ils s'amassent en grand nombre et s'enhardissant l'un l'autre, ils approchent de plus en plus, mais le garde fait un mouvement, et les voilà partis comme une volée de moineaux.

Une danse bohémienne fut exécutée en notre honneur. Doucement ces femmes étranges aux yeux brillants, aux pommettes saillantes, piétinaient le sol, vêtues de couleurs éclatantes ; leurs hanches se balançaient en cadence tandis que leurs mains fines et sèches claquaient comme des castagnettes.

Puis les mouvements s'accentuaient, les contorsions augmentaient, leurs compagnes battaient des mains en mesure, s'exaltaient et criaient davantage. Au milieu de ce tapage, un vieillard chantait une mélodie plus ou moins juste, d'un caractère sauvage et mélancolique, mélodie interrompue par les exclamations des autres :

« *Olé ! Alza buena moza, eso es ! Bendita sea tu madre, bendito sea el dia en que nacistes* ! Olè ! Olè ! — » (Ohé belle fille, c'est cela. Bénie soit ta mère, béni soit le jour qui t'a vu naître, Olè ! Olè !). Et tous ces cris unis au son métallique des guitares, à la voix du vieillard, aux claquements des doigts et aux piétinements lourds de quelques danseuses, faisaient une étrange combinaison d'art, de grâce et de sauvagerie.

Pour revenir je montai à gauche du côté de la vieille ville, abandonnant l'équipage pour errer à mon aise dans le quartier arabe aux rues étroites, tortueuses et grimpantes semblables aux cités d'Orient, aux villes du Maroc. Au travers de vieilles portes, qui semblent prêtes à tomber, des cours étroites se montrent çà et là avec des restes d'arches mauresques, encadrées de versets du Coran qui rappellent le génie de l'Alhambra !

Des pas réguliers résonnaient sur le pavé inégal comme ceux d'une patrouille faisant la ronde ; je vis en me retournant une petite troupe qui elle aussi descendait de l'Albaycin. Ce fut un cortège étrange qui passa,..... cortège que le crépuscule rendait plus sinistre, et qui me donna dans l'ombre comme une vision de la fameuse histoire de l'étudiant de Salamanque : Don Félix de Montemar.

Quatre hommes portaient un cercueil ; ils allaient seuls, sans prêtres, sans cierges, sans famille, marchant d'un pas cadencé qui berçait et faisait craquer le cercueil découvert bondissant sur leurs épaules (1). Un profil glacé, immobile, se dessinait au-dessus des porteurs.

Devant un cortège semblable, l'étudiant de Salamanque toujours arrogant et fier avait demandé – « Quel est celui que l'on emporte ainsi en terre ? » — Don Félix de Montemar ! » lui répondit-on, et l'étudiant pâle vit passer son propre enterrement, tandis qu'une voix murmurait : « Chaque pas que nous faisons te rapproche de la tombe. » —

N'est-ce pas pour tous une image de la réalité ?

Mais c'est une loi immuable qu'on marche sur la tombe sans entendre qu'elle est creuse, qu'on erre près de l'abîme tout en sachant qu'il vous attire ! —

Tandis que le cortège s'en allait par la rue sombre, que la mort, hôte habituel, spectre menaçant, passait lugubre... à la fenêtre grillée d'une riante maison blanche deux amoureux s'entretenaient,

(1) Enterrement d'un bohémien.

et les pas lourds et cadencés s'éloignaient peu à peu, accompagnés du chant de quelques guitares qui résonnaient au fond des cours, tandis que des voix mâles s'élevaient dans l'air du crépuscule. Elles chantaient des *malaguénas* avec leurs *ay* ! aux notes traînantes, *ay*... lugubres et sinistres qui ressemblent des gémissements.

L'écho me renvoie quelques-unes de ces plaintes passionnées, de ces quatrains que tous les espagnols peuvent improviser parce qu'il ont tous dans le cœur un berceau mystérieux où demeure « l'Amour et la Poésie. »

En lo profundo del mar Voy a sepultar mi pena Porque mi pena es tan grande Que ya no cabe en la tierra	Dans la profondeur des mers Je veux enfouir ma peine Parceque ma peine est si grande Qu'elle ne tient plus sur la terre
Suspiros que de mi salgan Otros que de ti vendran Si en el camino se encuentran Que de cosas no se diran	Si les soupirs que j'exhale Et ceux qui viennent de toi Se rencontrent en chemin Que de choses ils se diront !
A una piedra en la calle Le conté mi dolor Mira lo que le diria Que la piedra se partió.	A une pierre dans la rue J'ai raconté ma douleur Imagine, ce que je dus lui dire Que la pierre se fendit.

. . . .

Je revins alors à travers les rues anciennes retrouver les jardins de l'Alhambra, et rêver encore une fois dans ce lieu fait pour l'imagination orientale, où l'on retrouve les idées tristes et sombres qui vous rongent le cœur et dont on ignore la source !

SAN CARLOS.

LA CHARITÉ [1]

X

A partir du moment où l'on a voulu étendre l'œuvre de la bienfaisance, la charité privée s'est presque absolument effacée, paraissant ne plus vouloir se considérer que comme simple accessoire ne devant agir qu'en modeste auxiliaire, dont le seul rôle devait consister désormais à suivre pas à pas l'Assistance publique pour parer à quelques omissions de celle-ci. Comme ces ambulances volantes que, en temps de guerre, des groupes philanthropiques organisent par leurs propres moyens, sous la protection de la croix de Genève, pour parcourir les champs de bataille après que les brancardiers de l'armée y ont passé, elle s'est mise en marche, recueillant les misères oubliées par l'Assistance dans les plis de terrains, se confinant dans cette œuvre de second plan. Elle a trouvé du reste fort à faire en cela, parceque l'Assistance, la sachant à sa suite en vigilante arrière-garde, comptant ainsi que cet auxiliaire précieux arriverait toujours à point pour s'inquiéter de ce qu'elle pourrait négliger, ne jugeait pas nécessaire de jamais pousser bien loin son zèle miséricordieux. C'est dans l'ordre naturel des choses et humain par excellence : quand, au lieu de gourmander celui qui ne fait que partie de son devoir, jusqu'à ce qu'il se décide à l'accomplir tout entier, on commet l'imprudence de se mettre soi-même à la besogne pour parfaire l'œuvre laissée incomplète, on peut être certain que d'autres négligences se produiront et que l'habitude sera vite prise d'attendre de cette aide un soulagement de ses responsabilités.

(1) Voir la *Nouvelle Revue* des 1er avril, juin, juillet, septembre, et 15 octobre 1898.

On a abouti ainsi à deux résultats également déplorables : d'une part, l'Assistance publique n'a plus eu devant elle des cas de force majeure susceptibles de stimuler son zèle, de l'amener à faire coûte que coûte de nouveaux efforts ; et de l'autre, l'assistance privée s'est détournée de la voie où elle devait s'engager pour que son intervention put rendre les très délicats et très précieux services que l'on devait en attendre. Mais l'assistance privée, en se portant sur la route suivie par l'autre, là où elle jugeait son action nécessaire, ne commettait qu'une erreur relative ; après tout, les services qu'elle rendait étaient réels et elle ne se trompait nullement sur la nature des maux auxquels elle donnait ses soins ; seulement, entraînée par la force impulsive de ses généreux sentiments, elle ne réfléchissait pas assez, dans l'œuvre d'auxiliaire où elle se confinait, aux véritables moyens que pouvait avoir l'Assistance publique de tout embrasser, sans rien laisser à glaner de ce qui relevait directement de sa sollicitude. Or nous en avons dit assez, dans l'étude spéciale que nous avons consacrée à l'action de cette dernière, pour que la charité individuelle fut pleinement édifiée sur les ressources de sa voisine ; assez par conséquent pour qu'il fut bien établi qu'il y avait, du côté de l'organisation administrative, largement de quoi répondre à la multitude des besoins abandonnés jusqu'alors au zèle de l'assistance privée ; de sorte que l'heure est venue pour celle-ci de s'inquiéter d'autres soucis que ceux qui l'ont fait trop longtemps aller dans le sillage de l'Assistance publique.

Ces soucis quels sont-ils ?

Il ne saurait plus être question de l'insuffisance des locaux hospitaliers, des maisons de refuges pour les indigents de tous ordres, des lieux d'asile pour les veuves, pour les vieillards, pour les enfants, des secours régulièrement accordés aux pauvres inscrits aux bureaux de bienfaisance, etc. Toutes ces choses relèvent naturellement de l'organisation de l'assistance publique ; et puisque nous avons établi par des chiffres indiscutables qu'il y avait dans ses caisses les moyens de faire la part de tous, puisque nous avons montré qu'en apportant quelques modifications dans le personnel dirigeant de l'institution, on pourrait l'orienter de façon à ce que cette institution s'élève à la hauteur de sa mission, il est bien évident qu'il n'y a plus rien à faire de ce côté et que c'est ailleurs que l'assistance privée doit chercher l'application de ses visées miséricordieuses. A cet égard, il existe des indications

toutes naturelles, fournies par l'appellation même de ce genre de charité : Elle porte le nom d'assistance privée, par opposition à l'autre, à laquelle est accolé le qualificatif de publique ; il tombe donc sous les sens qu'elle doit s'atteler à une besogne privée, tandis qu'échoit à sa voisine la besogne publique ; ce qui entend que celle-ci prend — ou doit prendre — à sa charge tout ce qui s'étale au grand jour, tout ce qui constitue plaie apparente, tout ce qui fait nombre dans les manifestations de la misère, tandis que la charité privée doit faire consister sa tâche dans la recherche et le soulagement des cas individuels, dans le traitement de l'infortune latente. C'est l'inquiétude directe, intime, qui lui échoit ainsi, s'appliquant aux unités, faisant que celui qui donne voit de près celui auquel il donne, peut se pénétrer à fond de ses besoins, travaillant à la réalisation de cet idéal de l'existence sociale qui nous montre l'homme voué à l'exercice de la charité, se considérant comme ayant directement charge d'âmes, s'obligeant à s'attacher, selon ses moyens, à quelqu'un ou à quelques-uns, pour pratiquer à leur égard tous les devoirs d'assistance qu'imposent les lois de la philanthropie. Le devoir est simple ; il est devenu compliqué par une mauvaise interprétation de ses exigences, par l'erreur où l'on s'est laissé peu à peu entraîner, amenant à penser que si, individuellement, on était susceptible de faire quelque bien, on arriverait à de meilleurs résultats en se mettant à deux, à trois, à dix, à cent, et ainsi de suite, pour y travailler. Les fondations de sociétés de bienfaisance, créant hospices privés, maisons d'asile privées, etc., sont venues de ces aberrations honorables, mais aberrations tout de même, et l'idée mère s'est peu à peu dénaturée, s'éloignant de plus en plus du point de départ.

Il faut y revenir à ce point de départ et reprendre l'idée mère de cette primitive charité individuelle qui, si elle donne des satisfactions d'amour-propre bien moins éclatantes que l'autre, ne permettant pas de se faire sacrer bienfaiteur public dans la pompe des fêtes d'inauguration de quelque asile-prison ouvert à la misère, apporte par contre, dans la modeste charge intime à laquelle elle se soumet, une garantie absolue d'arrivée au but poursuivi. A cet égard, la besogne est toute indiquée : elle consiste à chercher la misère dans ses débuts, alors qu'elle n'a pas encore conduit à la mendicité celui qu'elle a atteint, quand rien n'est encore perdu de la dignité humaine, avant que la pauvreté n'ait fait place à l'indigence, brisant pour jamais tous les ressorts de l'être. A ce moment,

qu'il est si délicat de saisir, le mot assistance ne s'entend que sous sa signification la plus simple, exprimant l'idée primitive de l'obligation qu'ordonnent les principes de la solidarité humaine, inséparable de toute idée de civilisation; ce n'est plus l'aumône qui entre ainsi en jeu, c'est le coup d'épaule, pour ainsi dire, c'est l'aide dans sa stricte acception. Comme la grande rivière qui n'est faite que de petits ruisseaux, le paupérisme ne constitue cet immense courant qui passe constamment sous nos yeux, toujours plus formidable, nous tenant sous la crainte de dangers de débordements de plus en plus redoutables, que par la multitude des petites misères surgissant çà et là. S'il faut laisser l'Assistance publique s'inquiéter de la rivière, c'est à l'assistance privée que doit revenir la tâche de s'occuper des petits ruisseaux; et la besogne qui se fera ici aboutira peu à peu à réduire à d'infimes proportions, en attendant qu'elle la rende tout à fait superflue, la mission que l'on s'impose là-bas. En un mot, en agissant individuellement sur l'immense clientèle de l'Assistance publique, la charité privée procèdera par voie d'élimination, déblayant peu à peu le terrain où l'indigence fermente, germe et se développe.

Les fins sont ainsi très apparentes; mais quels sont les moyens? Complexes? Nullement : de l'observation, de l'application et la perception très nette des devoirs d'assistance. Nous l'avons dit au cours de la présente étude : la misère constitutionnelle — comme on pourrait l'appeler — n'existe qu'à l'état d'exception; la plupart des cas procèdent d'origines très diverses, mais se ramifiant presque toujours à une seule cause : un accident de l'existence qui peu à peu en a entraîné d'autres, par le fait du retard ou de l'insuffisance des secours apportés. On peut dire de cette cause initiale qu'elle est comme la maille du tissu tricoté, qui vient à échapper; le mal est facilement réparable si l'on s'y prend à temps, un simple fil noué aussitôt suffit à sauver le tissu, et c'est cet infime travail, si colossal pourtant au point de vue de son influence préservatrice, qui incombe à la charité privée.

Se mettre à chercher, c'est, en ces cas, immédiatement découvrir, si l'on s'appuie sur ce principe que l'œuvre qui s'impose consiste à pratiquer dans toutes ses exigences le devoir d'assistance, en ce qu'il se rapproche le plus du devoir de solidarité humaine. Est-ce que ce devoir se surcharge au début de combinaisons transcendantes; est-ce qu'il n'entend pas tout d'abord la préoccupation d'aller immédiatement au plus pressé; est-ce qu'il signifie autre

chose que d'apporter, dans l'extrême limite de ses forces, secours à celui qui souffre ; est-ce qu'il admet la réserve de ne rien faire avant de s'être assuré que le voisin est, lui aussi, disposé à agir, et de ne prendre que des résolutions impersonnelles, collectives, dépendant, non pas du besoin qui vous appelle à son aide, mais du nombre d'associés que l'on peut grouper autour de soi ? Jadis, avant nos prétendus progrès de la bienfaisance, chacun avait ses pauvres, s'attachant directement à quelques infortunes, se donnant la mission de toujours tenir, à leur bénéfice, sa sollicitude en haleine, ayant le secours toujours préparé, s'habituant à prendre un contingent de « charge d'âmes » selon ses moyens. Aujourd'hui, on est arrivé à ce point que les gens bienfaisants ignorent le bienfait auquel ils s'associent, ne connaissent pas le malheureux que leur obole va secourir, et restent étrangers à l'initiative de la pitié qui s'exerce pour leur compte et à leurs frais. Or, comme la substitution de ce mode à l'autre a eu tout le temps d'épreuve nécessaire à la démonstration de son impuissance curative ; comme tous les résultats constatés ne font que mettre de plus en plus en évidence l'insuffisance de tant de sacrifices si largement consentis pour la solution du problème philanthropique, il faut bien enfin consentir à se dire qu'on a eu tort d'abandonner l'ancien système sur lequel la bienfaisance privée appuyait son action, et reconnaître qu'il suffirait de stimuler, de généraliser cette façon si simple d'attaquer le mal, s'employant à son profit à une active propagande d'amplification, pour qu'elle finisse par rendre les précieux services qu'on devrait attendre d'elle.

La bonne solution est là, toute là, en effet : on ne marche plus au hasard, on sait exactement ce que l'on fait, on ne s'expose que très exceptionnellement à l'erreur et on ne risque aucune perte de temps, de ressources et de bonne volonté, quand, prenant soi-même souci de celui qui souffre, ou bien est menacé de souffrances prochaines, on s'attache à le réconforter soi-même ou à le prémunir contre le mal qui le guette. En procédant ainsi, on sent, on voit, on touche, et la cruelle incertitude sur le judicieux emploi de ce que l'on serait disposé à sacrifier pour exercer la charité, ne vient pas, comme dans tant de cas dont nous sommes occupés, annihiler les meilleures dispositions et fournir des arguments à la paresse de l'initiative humanitaire.

On a toujours autour de soi des malheureux, ou des gens que le malheur guette, des besogneux ou des créatures qui,

vivant au jour le jour, se trouvent dans l'impossibilité de se créer une réserve pouvant leur permettre de faire face aux mauvais jours. Pourquoi donc s'inquiéter d'exercer plus loin le devoir d'assistance ; pourquoi, au lieu de s'empêtrer de vastes projets humanitaires — qui ont pour principal défaut de substituer l'idée abstraite de réglementation à l'idée concrète de miséricorde — pourquoi ne pas s'arrêter scrupuleusement là où une souffrance, un besoin, un danger de misère vous sont révélés ?

Il est vraiment hors de toute logique humanitaire, hors même de tout sentiment de réelle et pratique bienfaisance, de rester dans une ignorance voulue des cas de misère particuliers auxquels on pourrait apporter soi-même un soulagement, pour tâcher d'embrasser, dans une vague sollicitude, un ensemble de cas généraux; On a toujours les moyens, si l'on veut y mettre une persistante bonne volonté, de faire directement beaucoup plus de bien qu'on n'en pourrait faire jamais en se vouant à des combinaisons d'actions collectives, lesquelles actions ne paraissent vouloir toucher le malheureux qu'en détournant la tête et du bout de doigts gantés.

La nature même de ce sentiment inné que chacun possède en soi l'entraîne instinctivement à l'assistance directe : peut-on voir un progrès dans la transformation foncière de cet état si indispensablement complémentaire de la grande loi de la création ? Est-ce donc un progrès de l'esprit de pitié, d'assistance, de solidarité, de fraternité, quand par exemple, au lieu de prendre dans ses bras pour le réconforter et le mettre aussitôt en sûreté, à l'abri du heurt des voitures, un malheureux que l'on vient de voir tomber sur la chaussée, la jambe cassée, on le laisse sur place s'en allant froidement chez un spécialiste, lui remettre son obole pour couvrir le prix de la fourniture hypothétique d'une jambe de bois ? Ou bien quand, au lieu de tendre le bras pour arrêter au passage le malheureux que roule le courant, on court, navré par ce dramatique spectacle, inscrire sa souscription sur le livre d'or des secours aux noyés et aux asphixiés ?

Certes, ces rapprochements sont excessifs ; mais c'est là la démonstration par l'absurde, procédé auquel il est permis d'avoir recours, quand il est nécessaire de tenter tous les moyens de convaincre d'une calamiteuse erreur. Et puis, il ne s'éloigne pas autant que cela de l'absurde, ce système de la charité actuelle qui amène finalement celui aux bons offices, auquel on a recours, à répondre : « Toute la pitié dont je puis disposer, je la verse, en espèces

sonnantes, à l'œuvre de la bouchée de pain, à l'œuvre de l'hospitalité de nuit et à d'autres œuvres de miséricorde, allez voir là-bas si on peut faire quelque chose pour vous, quant à moi, je me suis mis en règle avec mes devoirs d'assistance et je ne vous dois rien! »

Que la charité privée se décide à abandonner tous ces à peuprès pour une application plus directe de ses moyens d'action et on sera bien vite étonné de l'immensité de l'œuvre accomplie par les modestes petits moyens de son individuelle initiative !

C'est si facile de s'intéresser à quelqu'un ou à quelques uns, de braquer sur lui ou sur eux ses facultés de bienfaisance, de s'appliquer à exercer une tutelle directe sur la créature que l'on a jugée digne de fixer sa sollicitude, et de conserver toujours son contact! Partout, il y a des faibles, des isolés, qui s'aideraient eux-mêmes si on voulait un peu les aider, si un minime secours matériel, quelquefois même simplement moral, se trouvait à leur portée à cet instant psychologique où la lutte entre l'espérance et le désespoir tient en suspens, avec égales chances, la destinée de celui qui lutte. Partout, se trouvent des familles trop nombreuses, sans cesse à la veille de se dissoudre et de se disperser, exposées ainsi à fournir des clients nouveaux à l'hospitalisation, parceque leurs chefs, modestes artisans, s'épuisent à boucler un budget impossible à équilibrer ; partout l'on peut rencontrer des créatures dignes de voir l'existence leur sourire et dont la vie n'est qu'un long martyre parceque une infime parcelle de sollicitude ne s'est jamais produite en leur faveur, leur apportant l'obole de la sympathie humanitaire ; partout, enfin, subsistent des semences de jalousies et de haines, toujours prêtes à fermenter, menaçant d'explosions terribles, sous le redoutable échauffement qu'y apportent les privations, les souffrances et le sentiment exaspérant de l'implorable injustice du sort, qui cesseraient d'être le danger contre lequel l'arsenal de nos lois cherche en vain à nous couvrir, si le cœur voué à la pitié savait se rapprocher du cœur prêt au désespoir, et à sa suite si naturelle, la révolte !

Voilà vraiment ce qui s'impose à notre sollicitude, ce qui s'offre, comme l'intime et exclusif devoir, à notre initiative miséricordieuse, afin que l'œuvre d'assistance aboutisse à son plein et entier effet. Il ne faut jamais perdre ceci de vue : dans la pratique de la charité, l'un des buts les plus essentiels à poursuivre est de ramener à la confiance en la société, par conséquent à l'attachement indispensable à sa préservation, tous les êtres que l'infortune, la

souffrance, tendraient à transformer en irréconciliables ennemis. Peut-on jamais aboutir à de tels résultats par cette charité qu'offrent si impersonnellement nos hospices et nos asiles, qui parquent l'indigent, le tenant, aussi longtemps qu'il réclame du secours, en une odieuse quarantaine, le traitant comme une sorte de paria qui ne pourra plus reprendre rang social du moment où la malchance aura voulu qu'il fut forcé d'appeler à l'aide ? Evidemment non ! Pour changer un état d'âme, il faut pénétrer dans cette âme ; pour réagir contre les instincts haineux, il faut créer un attachement pour celui qui serait sur le point de haïr. Or, quoiqu'on veuille dire de l'ingratitude humaine, la charité crée l'attachement en faveur de celui qui la pratique — sous la condition, qui va de soi, que le bienfaiteur prenne la peine de se révéler — ; et cet attachement doit mettre en fuite toutes idées de révolte contre l'humanité, rien ne pouvant être mieux fait que le contact de l'être qui sait se montrer humain, pour bien mettre en lumière les mérites de cette humanité.

Il faut donc faire la charité en personne et sur les personnes, non par ce qui s'appelle l'aumône, mais par ce qui s'élève au rang de fraternité ; il faut être aussi ingénieux pour assister, que perspicace pour découvrir l'objet digne de l'assistance ; on trouve tout ce que l'on veut se donner la peine de chercher.

Il y a l'enfant, que sa famille épuisée d'efforts est forcée de laisser dans un état de demi-abandon, manquant à peu près de tout, intéressante victime d'aujourd'hui qui sera le dangereux vagabond de demain, que l'on pourra ramener et rattacher au foyer, le sauvant à jamais de la funeste émancipation prématurée, en intervenant à son profit par les minimes sacrifices que peut exiger la contribution à l'entretien alimentaire et vestimentaire du pauvre petit, en se substituant dans certaines occasions au père, à la mère, tantôt pour le secours matériel, tantôt pour l'appui moral, tantôt pour pourvoir aux besoins répondant au développement de la frêle créature, tantôt pour lui faciliter plus tard l'accès de la carrière où elle devra trouver les ressources de son existence. A cet égard, combien judicieuse, ingénieuse et précautionneuse apparaît cette coutume — qui n'est plus hélas ! de nos jours qu'une vaine formalité — mettant au profit de l'enfant, à côté de l'amour de père et mère, la sollicitude d'un tiers, un parrain, chargé de veiller au superflu quand le nécessaire est assuré, au nécessaire quand cela menace de manquer ! Et cette sollicitude que l'on peut exercer ainsi

sur l'enfant, a encore ce mérite de mettre le bienfaiteur en contact constant avec la famille à laquelle appartient le petit être, habituant ce bienfaiteur à vivre dans la vie même de ce groupement, le mettant à même de saisir l'instant où il pourrait devenir nécessaire de s'inquiéter de son sauvetage. On peut ainsi devenir une sorte de Providence pour un tel groupe, Providence qui a l'avantage sur celle qu'on évoque d'ordinaire d'être chose effective, agissante et palpable, sur laquelle la reconnaissance prend la perception de l'amour du prochain.

Il y a la femme isolée, qui lutte à grand'peine pour résoudre le dur problème de l'existence, s'arcboutant de toutes les forces que lui donne sa vaillance naturelle pour rouler le rocher de Sisyphe de l'alimentation quotidienne, qu'un peu de sollicitude directe peut mettre à même de repousser victorieusement les assauts du destin. Il suffit pour cela que celui qui possède le désir de faire le bien tienne entr'ouverte à son profit la porte de sa propre famille, qu'il vienne quelquefois chercher la pauvre délaissée au coin de son foyer désert, pour l'amener chez lui se réchauffer à la cordialité des siens, s'employant à ce qu'elle cesse de se sentir abandonnée, que la timidité, la sauvagerie où son triste état l'ont tenue jusqu'alors recluse, fassent place à une rassérénante confiance, lui donnant la force de dire comment elle a besoin d'être aidée.

Combien vivent dans l'opulence, ou bien simplement dans l'aisance, charitables à leur façon, toujours prêts à compatir aux misères pour le soulagement desquelles on vient faire appel à leur générosité, membres de toutes les associations de bienfaisance possibles, ne marchandant jamais leur obole, dans le sentiment très large des obligations que leur fortune leur crée, combien, sacrifiant ainsi largement à tout ce qui leur apparaît des devoirs sociaux obligatoires, ne songent jamais, un seul instant, à s'inquiéter du sort de l'ouvrière qui travaille chez eux à la journée, reléguée dans la lingerie, servante auxiliaire ne figurant pas dans le train courant du ménage ! Elle peut être — et elle est souvent — cent fois plus intéressante, cette modeste comparse, que n'importe quel misérable qui vient étaler son infortune au grand jour, plus digne de pitié que quantité de pensionnaires des asiles publics et privés; et pourtant, ceux qui versent leur obole dans la main qui se tend, qui s'inscrivent libéralement, sans hésiter, sans marchander, parmi les membres bienfaiteurs des fondations charitables, qui en sont au besoin les très dévoués administrateurs, tous

ces braves gens, au zèle si estimable, se croient quittes envers la pauvre petite ouvrière quand, la journée terminée qu'elle a consacrée à ravauder leur linge, ils lui ont fait régler son travail suivant un tarif invariable. L'indigence est souvent ainsi passée à leur côté, s'asseyant à leur foyer même, l'indigence noble et fière, celle qui lutte, celle qui ne veut pas s'avouer vaincue tant qu'il lui reste encore un peu de force vitale, tant que ses yeux voient et ses doigts gardent leur agilité, et ils n'y ont pas pris garde, et ils ont perdu une occasion, précieuse entre toutes, de pratiquer l'assistance dans ce qu'elle a de plus foncièrement réparateur ! Il n'y a pas d'équivoque possible, à cet égard; c'est de ce côté qu'il faut fixer ses préoccupations; c'est là le point d'attache de l'œuvre d'assistance, dans cette intelligente, sensible et pratique sollicitude qui s'inquiétera, après le règlement intégral de ce que l'on doit à l'intéressante créature pour le travail qu'elle vous a fourni, de ce que représentera cette toujours si minime somme, au point de vue des multiples besoins auxquels elle est appelée à faire face ; sollicitude qui aboutira bien vite à la constatation de l'exiguité des moyens de l'humble journalière, par rapport à ce que ces moyens sont destinés à alimenter ; sollicitude devant montrer du même coup la nécessité de joindre au salaire dû une petite allocation supplémentaire qui, sous forme de gratification, ou de bonification, comme on voudra l'appeler, représentera la discrète et réconfortante aumône judicieusement accordée. C'est une habitude à prendre ; on en a pris d'autres bien moins justifiées, depuis le décime qu'on laisse tomber dans la main du garçon de café ou dans le tronc du coiffeur, jusqu'à la très généreuse — très orgueilleuse plutôt — étrenne du franc par louis que l'on attribue au service de la table quand l'on dîne au restaurant.

Il y a d'autres occasions encore, variées à l'infini, se rattachant à presque tous les besoins de la vie, où, faisant un peu verser la mesure de ce que l'on doit rigoureusement pour l'acquisition d'un objet ou le réglement d'un labeur commandé, on peut, discrètement généreux, pratiquer une charité intelligente, et, pour ainsi dire, préventive : L'indigent de demain, sur lequel on finira par s'apitoyer, sous la forme banale d'une souscription en faveur de l'asile qui le recevra, épave sans utilisation possible désormais, cet indigent n'est autre que le laborieux artisan d'aujourd'hui, le simple prolétaire qui forme majorité parmi tout ce qui peine pour gagner sa vie, courbé sous le labeur qui nourrit tout juste son

homme, dont le gain, aussitôt versé dans le budget de son pauvre ménage, disparaît presque instantanément, absorbé par les dépenses de première nécessité, ne laissant aucune réserve pour l'imprévu, chômage, maladie ou survenance d'un supplément de famille. C'est sur cela que la charité privée doit savoir exercer sa sollicitude. Elle est exclusivement armée pour cette œuvre délicate, l'autre charité, la charité publique, n'étant nullement outillée et n'ayant aucune des qualités de souplesse, de tact, de sensibilité et d'ingéniosité voulues pour découvrir, sous les apparences du calme, la tempête qui se prépare.

La munificence, que nous appellerons « domestique », n'est pas dans les habitudes courantes, bien au contraire, et c'est une erreur, en même temps qu'un non sens : on a coutume, pour tout ce qui touche aux dépenses généralement inscrites sous la rubrique dépenses ménagères, de marchander, de lésiner ; ceci, non par avarice, souvent, mais plutôt par un sentiment — fort mal entendu, sans doute — de pur amour-propre ; on veut pouvoir se vanter, tout simplement, sans autre visée, de son habileté à savoir défendre ses propres intérêts ; on a quelque satisfaction à se dire que l'on sait payer toutes choses à sa valeur, et rien de plus. Et souvent, sous cette préoccupation, après un beau succès de ladrerie qui aura eu pour résultat de priver quelqu'un de très digne d'intérêt d'un petit gain supplémentaire, on s'en ira triomphalement porter ce *bénéfice* inespéré dans quelque tronc qui se videra au vague profit d'infortunes contingentes !

La charité personnelle, il faut bien se le répéter et bien s'en pénétrer, doit être essentiellement une œuvre de prévision ; il lui incombe de s'inquiéter de tout, et surtout des origines et des causes ; elle doit se réserver pour la mission — qu'on nous pardonne de faire figurer ici cette expression, peut-être un peu naïve ! — d'ange du foyer ; elle ne doit pas suivre des sentiers frayés, mais s'insinuer partout, quêtant, explorant, furetant, s'inquiétant plus de la misère que l'on découvre, que de celle qui se découvre : c'est pour cela qu'on ne risque jamais de se laisser aller à un vain gaspillage quand, au hasard, on s'impose quelques sacrifices pour contribuer à ce que celui qui travaille puisse gagner largement sa vie ; c'est pour cela aussi qu'il faut admettre en principe que la bienfaisance n'a pas ses limites tracées dans le soulagement exclusif de l'indigence, mais dans l'application qui vise la sollicitude en faveur de la pauvreté. En réalité, en remontant à ce point d'attache, on

aboutit à la source d'où coulent la plupart des détresses ; et la charité privée, qui a toutes les facilités pour arriver jusque là, n'a qu'à vouloir pour que tout ce qui vient de cette source soit absorbé à mesure de l'irruption. Pour atteindre à ce but, curatif entre tous, elle n'a plus qu'à abandonner toutes idées d'ensemble, se confinant dans l'action de l'individu sur l'individu, mettant le riche dans le contact direct du pauvre, comme le médecin du malade, faisant que l'habitant du premier étage de la maison sociale s'inquiète de ce qui passe dans la mansarde, sous les combles, consentant à prendre lui-même l'escalier pour aller montrer à ceux qui vivent là haut, qu'il n'y a pas, dans un monde qui se pique d'être dans le mouvement ascendant de l'humanité, des élus et des maudits, des heureux et des infortunés, mais des créatures créées et mises au monde pour s'entraîder, consacrant l'immuable principe sur lequel s'appuie la conservation de l'espèce.

(A suivre).

A. ELBERT.

La Croix-Verte et la Maison de Sèvres

Les lecteurs de la *Nouvelle Revue*, que j'ai coutume de traîner dans le maquis de la politique internationale, me sauront gré, peut-être, de rester aujourd'hui, dans les plaines de France, et de cesser de leur parler, momentanément, des Jaunes, des Cuivrés et des Rouges, pour tâcher de les intéresser au sort d'une catégorie de Blancs. Les colonies françaises, possessions lointaines auxquelles je voue aujourd'hui mon temps comme jadis je leur vouai ma jeunesse, justifient le vulgaire et désolant apophtegme : « Qu'on ne fait point d'omelettes sans casser d'œufs. » Nos colonies, actuellement, se pacifient, s'enrichissent et prospèrent : mais, par l'inévitable réciprocité des choses, leur collectivité ne se fortifie qu'avec les douleurs, l'appauvrissement et la misère des individus.

Je viens aujourd'hui entretenir nos lecteurs de toutes ces détresses, et des efforts faits pour y remédier.

Les soldats qui reviennent des colonies à l'époque de leur libération ne sont pas dans la même situation que leurs camarades de la métropole ; ils ont quitté l'Europe depuis longtemps et sont devenus d'autant plus étrangers à ses mœurs et aux coutumes de la vie civile, qu'ils ont mené plus longtemps la vie de la brousse et des bivouacs dans des pays bizarres et lointains : ils ont perdu l'accoutumance du froid, l'expérience manuelle de leur apprentissage et de leur jeunesse ; ce sont d'excellents soldats, mais ce ne sont plus que des soldats, routiers infatigables des chemins de la conquête et de la pacification. Mais surtout, dans les sables arides ou dans les palétuviers mortels, sous l'ardent soleil équatorial ou sous l'accablante électricité des deltas, ils ont perdu leurs forces et leur sang ; l'anémie a peu à peu ruiné leur santé, cette seule

richesse des classes ouvrières. Rejetés brusquement dans la vie civile, ce sont des cerveaux timides, des corps usés et incomplets, inférieurs à leurs camarades métropolitains, qui ont moins souffert, et, partant, moins mérité de la Mère Patrie ; et, à armes inégales, ils succombent dans la lutte pour l'existence journalière.

Et pourtant, une catégorie d'entre eux est plus malheureuse encore. La majeure partie des troupes blanches aux colonies est formée des contingents de la Légion Etrangère, c'est-à-dire, pour la plus grande partie, d'Alsaciens-Lorrains qui ont fui, en sautant la nuit par dessus la frontière, le service et le casque allemands. Ceux-là ont fait, à l'idée de l'antique Patrie, et sans réfléchir, le sacrifice de leur foyer, de leur famille et de leur vie. Comment croit-on qu'ils en soient récompensés ? La loi française n'a pas plus d'égards pour eux, serviteurs volontaires, que pour les obligatoires conscrits de la Métropole ; et quand le jour de la libération arrive, ils sont rendus réglementairement à la ville frontière où ils s'engagèrent, et dont ils ne connaissent que le bureau de recrutement. Ils y retombent la bourse vide et l'âme lourde, sans un ami, sans un parent, sans un toit qui les abrite, sans une porte qui s'ouvre devant eux, étrangers désormais dans leur patrie d'élection. Lorsque, aux derniers jours de l'année, le budget éventré a besoin d'économies ultimes, lorsque la bonne gestion des finances réclame une hécatombe de légionnaires, les libérations par anticipation, les congés de réforme pour des souffrances insignifiantes ou qui sont depuis longtemps guéries, ou pour ces terribles anémies qui tuent un homme sans qu'on puisse dire vraiment qu'il est malade, jettent sur le pavé de nos villes frontières des files entières de soldats déguenillés et hâves, qui s'en vont tête baissée par les rues, honteux de l'abject dénûment qui est la seule récompense de leur patriotisme.

Car c'est là que gît l'iniquité véritable de la règle ; après quatorze années mêmes de service, le soldat peut, sur l'avis d'un conseil de réforme, forcément inexorable, être renvoyé de son corps sans la moindre compensation. Dix ans et plus, il a, sans marchander, donné à l'Etat son sang, ses sueurs, son temps, ses forces et sa volonté : l'Etat le rapatrie, l'habille du pantalon le plus ignoble, du bourgeron le plus informe, le dépose à la porte du bureau de recrutement où il s'engagea, et se déclare quitte envers lui.

Libéré le matin, il n'a ni son pain de midi, ni son lit du soir,

ni son travail du lendemain ; il n'est plus de la famille militaire : l'Etat ne le commande plus et ne le connaît plus ; il est libéré, c'est-à-dire libre de mourir de faim.

Longtemps nos grandes villes, et spécialement nos frontières de l'Est ont été les témoins attristés de ce peu honorable spectacle. Mais la France est une terre admirable, où toute misère fait épanouir un dévoûment ; là où l'Etat défaille, le citoyen apparaît et le remplace. Dès 1888, au retour des troupes qui firent la conquête du Tonkin, se créa à Paris, sous les auspices de René de Cuers, l'« Association Tonkinoise », destinée seulement d'abord à resserrer et à perpétuer la camaraderie d'anciens frères d'armes. Mais presque en même temps cherchant à consoler les misères aussitôt qu'il les avait découvertes, le Président de l'Association étendit son champ d'action et créa la Société de secours aux militaires coloniaux, qui, sous le plus facile vocable de « Croix verte Française », est aujourd'hui répandue aux frontières maritimes et terrestres de notre pays, et porte, dans les cinq parties du monde, le renom de sa charité intelligente et de ses bienfaits.

Là, on ne thésaurise pas : on n'amasse pas, avec les dons ou les cotisations bénévoles, cinq ou six millions, somme qui soulagerait toutes les misères du temps de paix, mais qui, dans le temps de guerre où on la réserve, serait une imperceptible goutte d'eau dans l'Océan débordant des dépenses nationales. Au débarquement des colonies, à la libération dans les villes frontières, le soldat colonial reçoit aujourd'hui le logement et la nourriture l'habillement et les outils de travail. On le soigne on le réconforte : médecins et médicaments sont à sa disposition, et quand il a recouvré sa santé et ses esprits, on lui met en main le métier rémunérateur et définitif, avec lequel il pourra désormais marcher la tête haute, dans la vie, et mener, parmi ses concitoyens, l'existence indépendante.

Dans certains comités de la Croix verte, à Nancy, par exemple, ce service de placement, si délicat et si difficile, constitue la principale besogne des Comités. Et l'on estime à trois cents par an, en moyenne, le nombre des anciens coloniaux que ce comité local refait ouvriers et citoyens. Cela fait, un service gratuit de naturalisation permet aux Alsaciens-Lorrains de régulariser définitivement leur situation vis-à-vis de la patrie qu'ils ont choisie. Et une société de secours mutuels, où se réunissent les anciens bénéficiaires de la Croix Verte, enseigne pratiquement à tous ses mem-

bres les devoirs de solidarité sociale, et les maintient dans les sentiments d'honnêteté et de patriotisme chers à tous les soldats. Cette association qui, dans le seul centre de Nancy, compte déjà plus de cinq cents membres actifs, a M. le Président de la République pour bienfaiteur.

Les sommités militaires et coloniales françaises n'ont pas tardé à donner à cette œuvre l'appui de leur nom et de leur sympathie. Le général Brière de l'Isle, le général de Colomb, M. le Myre de Vilers ont été successivement les Présidents de la Croix Verte, dont le Directeur et président actif, M. de Cuers, est resté toujours sur la brèche avec un admirable dévouement. Il faut voir, place de la Chapelle, l'installation du dortoir-réfectoire de l'œuvre, et les soldats coloniaux qui s'y pressent, et comment ils acceptent l'hospitalité inattendue, mais nécessaire, et comment ils en profitent. De là ils se répandent dans Paris, en chasse d'un métier, dont la recherche leur est facilitée par les enquêtes et les recommandations de l'œuvre.

*
* *

Tout donc marche à souhait, dans cette institution bienfaisante, pour les libérés qui reviennent des colonies avec une santé suffisante pour travailler presque immédiatement. Mais, tous les colons le savent, il est une catégorie déplorable de soldats, qui n'ont pas de maladies assez graves ou caractérisées pour être reçus et traités dans les hôpitaux de l'Etat, et qui, pourtant sont assez ébranlés et ruinés dans leur constitution pour être incapables absolument de se subvenir à eux-mêmes. La liste de ces affections coloniales est longue et lugubre ; c'est la dysenterie incoercible, qui ne guérit que momentanément, pour reparaître au premier refroidissement et à la première imprudence, imprudence que l'ouvrier est contraint de commettre s'il veut travailler et manger à son appétit : c'est la fièvre, implacable et sourde, qui ne cède qu'à de longs traitements, et suit parfois son homme jusqu'à l'irrémédiable cachexie : c'est le rhumatisme palustre, qui noue sa victime de nœuds gordiens et atrocement douloureux : c'est la phtisie et toutes les affections de poitrine, qui guettent le colonial, èndurci au soleil, mais livré sans défense aux humidités et aux rudesses des hivers métropolitains : c'est surtout l'anémie, insaisissable et fugitive, qui creuse les visages, éteint les yeux, ploie les membres d'une étreinte continue, et, s'attaquant successivement à toutes les

parties de la nature humaine, la réduit au dernier degré de la misère physiologique. Les hôpitaux qui ne soignent que les maladies temporaires ou les grandes crises des maladies chroniques, ne s'ouvrent pas pour ces souffrances-là. Et cependant pas un de ceux qui en sont atteints ne peut travailler ; voulût-il travailler, nul patron n'accepterait un aide aussi incertain et un labeur aussi aléatoire. Que deviendront-ils donc ? Il y a bien des sanatoriums pour les fonctionnaires réduits à la solde d'Europe ; il y a des maisons de plaisance, à Nice, pour les officiers qui ont leurs appointements du temps de paix ; ce sont là des institutions glorieuses dont on décore les fondateurs ; mais, pour le soldat libéré qui ne possède rien et qui ne touche rien, il n'y a rien.

C'est ici surtout qu'éclatent l'utilité de la « Croix Verte Française » et le dévoûment personnel de son Président. La « Croix Verte » a sous-loué à Sèvres, rue Troyon, 26, à deux pas de la station du pont de Sèvres (ligne des Moulineaux) et à vingt minutes de la gare Saint-Lazare, un ancien château de la Pompadour, devenu un immeuble particulier loué par la ville de Paris. Dans un parc de trois hectares, se trouvent des pelouses ombragées de grands arbres, s'étagent des potagers en terrasses, protégés par les coteaux de Sèvres contre les fortes intempéries : au milieu s'élève la construction, d'ancien aspect seigneurial, avec son immense façade et ses hautes toitures. Entrons. Tout le somptueux intérieur est transformé. Il y a là cent vingt lits, répartis en quatre dortoirs, aérés par quatre baies sur deux expositions, des lavabos alimentés par les eaux jaillissant dans la propriété, des réfectoires, des cuisines, des vestiaires, une infirmerie spéciale ; le tout neuf, ingénieux, moderne, installé avec tout le confort et tout le luxe de précautions de l'hygiène actuelle. Et, à travers les corridors tout blancs, dans ces salles d'apparat devenues utilitaires, où brille, dans les larges cheminées Louis XV, le feu hospitalier de la Croix Verte, déambulent, s'occupent et travaillent les pensionnaires de la maison de convalescence, dont les plus valides, jardiniers pendant le jour, deviennent, à l'intérieur, infirmiers, cuisiniers, marmitons, voire intendants et commis. Je regrette, pour la première fois, que la *Nouvelle Revue* ne comporte pas d'illustrations. Mais que mes lecteurs aillent au Pont de Sèvres ; ils y verront ce que peut faire, au milieu de l'indifférence officielle, l'admirable ingéniosité d'un homme de cœur.

Et bien qu'un des principaux mérites du bienfait réside dans la

modestie et dans son anonymat, je croirais manquer au plus strict devoir, à la vérité, par ce temps de glorification de l'intrigue, de l'argent, de l'impudence, et parmi l'impunité triomphale du vice, en ne faisant pas un peu de réclame à une vertu qui s'ignore. Pressé de secourir tant de misères, le Président de la Croix Verte n'a pas attendu l'argent nécessaire pour les calmer; il a pris sous sa responsabilité personnelle toutes les dépenses de cette énorme et coûteuse installation. Pour éviter les frais d'un directeur et d'un agent, pour que la besogne fût mieux faite, il a quitté Paris ; il s'est installé, lui et sa famille, parmi ses convalescents et ses malades ; il se lève avant eux, se couche après eux, vit de leur vie ; et, — sacrifice journalier qui fera sourire, mais qui n'en est que plus admirable dans sa simplicité — pour être certain que ses soldats sont bien nourris, il a renvoyé son cuisinier particulier, et il fait comme l'officier en campagne : il mange la popotte de ses hommes.

Et, dans la journée, pendant qu'il court la capitale, toujours pour ses coloniaux, sa jeune femme, à travers l'établissement immense, va, vient, soigne, console et fait tour à tour le métier d'infirmière et de sœur de charité. Et j'aurai levé le dernier coin du voile, quand j'aurai dit que cette jeune femme, qui a une petite fille, et qui était née pour jouir paisiblement de l'existence, accompagne partout les pourvoyeurs de la maison, et, que, par les froids actuels, elle est aux Halles de Paris, à cinq heures du matin, surveillant les achats, pour que ses soldats soient le mieux nourris pour le moins cher possible.

Je n'écris pas cela pour donner aux Directeurs de la « Croix Verte » un sentiment d'orgueil qu'ils n'ont jamais connu ; j'ai écrit cela — je l'avoue franchement — pour qu'on leur envoie de l'argent, de l'argent pour continuer l'œuvre d'hospitalisation si nécessaire, de l'argent pour acheter plus tard, dans trois ans, la maison de Sèvres : le traitement de chaque hospitalisé revient à 500 francs environ par an ; la maison coûtera 200.000 francs. C'est beaucoup, dira-t-on ; ce n'est rien, si l'on songe à tout l'argent englouti dans des plaisirs inutiles ou dans des entreprises malsaines. Ce n'est rien sur tout, si l'on sait que cette somme peut faire triompher, pour toujours, de toutes les adversités, cette œuvre particulière que je considère, et que beaucoup considèrent avec moi, comme le plus bel élan de générosité de cette triste fin de siècle.

Albert de POUVOURVILLE.

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Nice, 25 janvier 1899.

Quand un peuple est aveuglé par la brutalité des appétits et des convoitises, c'est l'honneur de quelques citoyens, au risque d'être hués, de manifester à haute voix leur révolte présente et leurs craintes des reversibilités de l'avenir. De graves atteintes sont portées journellement aux principes et aux traditions qui ont présidé à la constitution des Etats-Unis, traditions et principes longtemps respectés au moins en apparence par l'hypocrisie yankee.

A Washington le triomphe de la politique anti-constitutionnelle, anti-légale a singulièrement amalgamé l'esprit des partis. Des démocrates en grand nombre, ennemis acharnés de M. Mac-Kinley, lors de son élection présidentielle, séduits par l'éclat, alléchés par les bénéfices de la politique annexionniste, ont peu à peu emboîté le pas des républicains devenus impérialistes; mais, en revanche parmi les républicains, des hommes résolus comme M. Hoar protestent avec énergie contre la main-mise sur les Philippines, rêve impatient de M. Mac-Kinley.

M. Bryan, rival malheureux du Président actuel, chef des démocrates restés fidèles comme lui, aux leçons des Washington et des Lincoln, mène une campagne ardente contre l'annexion pure et simple des Philippines.

« L'impérialisme dit M. Bryan est un retour en arrière, il faut en laisser les fruits amers ou savoureux aux sujets des monarchies, mais ils ne sont pas faits pour les citoyens libres d'une république. »

M. Hoar s'efforce de mettre en garde ses collègues du Sénat contre le rôle étrange de l'Angleterre, poussant l'Amérique à s'emparer des Philippines, malgré de solennels engagements, parce qu'elle ne peut s'en saisir elle-même et craint de voir une puissance européenne s'en emparer. Le jeu d'Albion est double en excluant une rivale dangereuse et en implantant les Etats-Unis dans une position qui, s'ils veulent n'en être point délogés, les oblige à faire cause commune avec l'Angleterre dans la politique européenne et asiatique.

Les impérialistes, les militaristes américains sont naturellement anglophiles avec passion. Ils ont pris parti contre la France de façon violente et agressive. Les dépêches de leurs agences avant et depuis Fachoda concernant " l'affaire " sont pleines de partis pris méchants et calomniateurs. Je lisais ces derniers jours un extrait du *Franco-Californien* : « La mauvaise foi avec laquelle tout ce qui se passe en France est reproduit n'a pas de bornes, disait ce journal, c'est l'honneur de la France que l'on attaque et cela soulage ceux qui n'ont plus d'honneur à défendre ».

L'insolence militariste yankee ne peut se dépeindre. Un seul trait suffira a en indiquer le ton. Voici le langage qu'a osé tenir le héros Shafter brossé à Santiago de si belle façon et si miraculeusement sauvé par cette capitulation subite et inexplicable dont les Espagnols nous donneront peut-être un jour la clef.

« Au cas d'une guerre entre la France et l'Angleterre a dit le vaincu triomphant de Santiago, la flotte française durerait environ *quinze jours*. C'est là mon opinion *sur la supériorité des gens parlant la langue anglaise*. Une guerre semblable se passerait entièrement sur mer et je crois qu'une couple de semaines finirait la marine française ».

Le général Shafter a tenu ces aimables propos en revenant d'un séjour de deux semaines dans l'est et au moment de reprendre temporairement la charge du département de l'est de l'armée des Etats-Unis.

La victorieuse Allemagne n'est pas à l'abri plus que la France défaite des fanfaronnades impérialistes américaines. Le 14 janvier, un député du nom de Berry, a tout simplement déclaré en séance publique de la Chambre des représentants, à Washington, que « *les Etats-Unis devraient peut-être corriger les Allemands comme ils ont corrigé l'Espagne* ». Ce serait vraiment à souhaiter que les triomphants soldats de la guerre de Cuba, que ces

officiers inénarrables, troupe et commandement sans aucune instruction militaire se trouvent en face d'une véritable armée européenne en bon état pour se battre et bien commandée.

Je ne crois pas que les consuls allemands aux Philippines, comme l'affirment les Américains, alimentent d'armes et de munitions les insurgés Philippins, mais certes ils ne les desservent pas et à Berlin, peut-être fait-on mieux que de souhaiter des complications aux Philippines pour qu'un peu plus loin, à Samoa, par exemple, l'Allemagne puisse, à l'occasion, se saisir de quelques reliefs.

Aux Philippines, vers le milieu de juin dernier, l'amiral Devey et l'amiral Diederichs ont été bien près d'en venir aux mains. Une lettre écrite à bord de l'*Augusta*, par un officier allemand à son frère et publiée par *Das Echo* nous a donné la physionomie des deux commandants en présence. On n'a pas reproduit cette lettre en France, que je sache, et mes lecteurs la liront avec intérêt.

A bord de l'*Augusta*, 14 juin 1898.

« Nous quittons Marivelles avec ordre de marche sur Manille (3 heures d'ici). La princesse *Wilhelm* et le *Kormoran* sont avec nous. Le *Kaiser* avec l'amiral à bord est maintenant devant Manille. L'amiral américain a avisé Diederichs qu'il enverrait un officier d'inspection à tout bateau, marchand ou de guerre. Vous imaginez la réponse que lui a faite l'amiral Diederichs. Cependant le Yankee a insisté. Alors nous avons reçu l'ordre d'avancer, tous les ponts dégarnis (en branle-bas de combat, je suppose). Peut-être l'*Augusta* recevra-t-elle aujourd'hui son baptême. Nous saurons cela dans trois heures. Si je ne puis continuer cette lettre aujourd'hui, Dieu soit avec nous !...

Cher frère. Cette affaire n'a pas eu de suite, le Yankee n'a pas bougé. Nous avons marché drapeau haut, canons chargés et torpilles dans leurs tubes. Le pont débarrassé de tout ce qu'on a pu enlever, ventilateurs, bateaux, etc. Nous avons marché très lentement (8 nœuds) de manière à donner aux américains tout le temps de se décider et seulement après les avoir dépassés nous avons rejoint l'amiral à toute vapeur.) L'esprit des hommes était superbe, tout le monde avait hâte d'aller au feu avec l'*Augusta*. A la bataille ce doit être un magnifique vaisseau avec sa rapidité de marche et ses magnifiques tubes lance-torpilles. J'avais un étrange sentiment en voyant les bouts rouges écroués sur les torpilles jaunes ; il me semblait qu'ils étaient trempés dans le sang et n'est-ce pas une vérité presque quand on sait ce qu'ils contiennent et quel est leur effet ».

C'est depuis le récit de cette attitude de l'amiral allemand que les chauvins américains se sont exaltés au point d'en arriver à

prononcer les grotesques paroles du député Berry au Parlement de Washington.

Irrités de la résistance des Philippins, sauvages qui refusent de comprendre la beauté de l'humanitarisme yankee, croit-on que les Américains impérialistes et annexionnistes à tous crins se reconnaissent monstrueusement déloyaux envers les Tagals ; non, pas du tout ! ils accusent simplement l'Allemagne d'encourager les insurgés, de les alimenter d'armes, etc., etc.

Dans toutes ses proclamations, le Président Mac-Kinley, n'a-t-il pas répété : « nous avons été forcés de prendre l'épée pour la cause de l'humanité ». En repoussant les manifestations humanitaires des Américains, c'est-à-dire l'annexion pure, simple et immédiate de leur archipel à la dévorante Amérique, ce sont les sept millions de Philippins qui commettent le crime de lèse-humanité ; ces Tagals à l'esprit étroit ne vont-ils pas jusqu'à prétendre qu'ils ont droit à une République Philippine tout comme les Américains à une République Américaine ! C'est la fin du monde.

Les évènements de Samoa ne sont pas faits pour rendre plus aimables les relations entre l'Amérique et l'Allemagne ; ils fournissent au contraire des prétextes journaliers aux rodomontades yankee. On prétend à New-York, que l'Allemagne cherche à s'emparer des îles Samoa, et que le consul allemand a excité les luttes entre les indigènes pour en faire bénéficier l'influence germanique. La Convention qui a partagé par tiers la puissance aux îles Samoa, entre l'Amérique, l'Angleterre et l'Allemagne, n'a fait qu'exciter le désir de chacune des trois nations à centraliser cette puissance dans une seule main : la sienne. Or, ces conditions étant données, ou il faut se battre ou il faut partager le butin en trois. C'est à quoi, paraît-il, les trois larrons sont décidés.

L'Amérique aux Philippines, à Samoa, aux îles Sandwich, aux îles Hawaï, l'Amérique alliée à l'Angleterre, maîtresse elle-même de la Méditerranée, à Alexandrie, à Malte, à Chypre, à Gibraltar, eh bien mais, alors, la race anglo-saxonne aura véritablement fait quelques pas dans la voie pantagruélique de cette domination du monde qu'elle déclare devoir être la récompense finale, par le droit et par la force de ses généreux principes « d'humanité. »

Que peut-il y avoir de vrai dans les bruits d'entente anglo-allemande pour le partage des colonies Portugaises ? Dans les journaux anglais et allemands, à chaque instant la curée se fait. L'An-

gleterre s'empare de la baie de Delagoa, port sans rival d'où sa flotte peut menacer et bloquer, selon son bon plaisir notre colonie de Madagascar. Avec Delagoa Bay, l'Angleterre reçoit la partie de l'Afrique orientale portugaise et partie de la rive droite du fleuve Quilimane ; l'Allemagne de son côté, obtient la partie septentrionale des possessions portugaises au-dessus du fleuve Quilimane. Et le Portugal, lui, qu'obtient-il? Je vous le donne en cent. 1° La protection de la flotte anglaise en cas de guerre avec la France ; 2° la protection de l'armée anglaise au cas où l'Espagne déclarerait la guerre à son voisin portugais ; car, c'est à n'y pas croire ! les Anglais manœuvrent pour essayer de persuader au Portugal que l'Espagne veut trouver un dédommagement à ses revers en s'emparant de Lisbonne.

Le discours de la Couronne au parlement portugais semble écarter les nuages amoncelés sur le fleuve Quilimane. Le roi Charles n'a-t-il pas dit: « Il faut non seulement *conserver le domaine colonial dans son intégralité comme le patrimoine sacré de la nation*, mais il faut encore utiliser, développer nos colonies pour notre régénération économique; des propositions seront déposées dans ce sens. »

Après ces paroles que reste-t-il des racontars de partage anglo-allemand?

Non l'Espagne, certes, ne songe pas à la guerre. Forcée de devenir avant tout utilitaire, elle pense même, dit-on, à aliéner ce qui lui reste de son domaine colonial pour faire face à ses engagements, pour améliorer sa situation financière, si inquiétante.

On prête à tous les groupes des partis et même à leurs sous-groupes des projets de réorganisation sans nombre, tous bien entendu, ayant pour but la régénération du pays. La quantité de ces panacées peut faire craindre que chacune d'entre elles ne se croit unique et que tous les auteurs de toutes ces réformes bienfaisantes ne se réunissent pour trouver exécrable celle qui sera choisie. A cette heure et jusqu'à ce que le traité de paix conclu à Paris avec l'Amérique soit ratifié à Washington, M. Sagasta, dans sa sagesse, consacre tous ses efforts à maintenir le ministère dans son intégralité. Sans doute la situation de certains membres du cabinet est intolérable, car démissionnaires, de fait, ils ne se considèrent plus comme ministres et se contentent d'expédier les affaires sans intérêt, écartant, au moment même où la nécessité des promptes résolutions s'impose, toutes les affaires qui réclameraient à la fois de la déci-

sion et de la précision. Malgré les graves inconvénients de cette situation, ils sont mille fois moindres que ceux qui améneraient une dislocation du cabinet. La réunion des Cortès pouvant se faire brusquement il est indispensable que le cabinet ne soit pas entamé. Il faut à tout prix que le ministère qui a traité de la paix, qui en a pris la responsabilité, se présente tout en entier devant le Parlement ; après il n'importe que la lutte des partis recommence ! M. Sagasta sera libre alors de reconstituer son cabinet sur les bases d'un éclectisme allant du parti républicain au parti conservateur. L'ambition de M. Silvela, celle du général Polajieva, se sont unies et il ne reste plus aux deux associés qu'à conquérir le pouvoir ; ils affirment que cette conquête est facile. Les carlistes, eux aussi, se croient certains du succès. Ils font bien de le dire, quitte à ce qu'en Espagne on n'en pense pas un mot. Les aventures militaires, sous forme d'insurrection, ne doivent guère être tentantes pour le peuple après Cuba.

On affirme que des pourparlers sérieux sont engagés entre Madrid et Berlin à propos de la vente des Carolines. Hélas, combien est triste à faire un retour sur le passé. Les Carolines ! quelle heure pleine de vaillance ce mot ne rappelle-t-il pas aux amis de l'Espagne, alors qu'un peuple fier refusait de s'incliner devant la puissance colossale de l'Allemagne, traînait le drapeau germanique dans la poussière et refusait de faire des excuses. Et c'était au temps de M. de Bismarck ! Mais celui-ci malgré sa grosse voix s'inclinait vite devant ceux qui lui résistaient courageusement et tenacement.

On croyait, depuis le sexennat naval que l'ère de nouveaux crédits militaires était close. Le ministre de la guerre d'alors, l'empereur lui-même l'avaient affirmé ; mais Guillaume II comme le prince de Bismarck est insatiable. Il se moque pas mal de dévorer les ressources des Allemands si la force de l'Allemagne doit s'en accroître.

Le projet de loi militaire de paix déposé au Reichstag par le général de Gossler est tout simplement encore la demande d'une augmentation d'effectif, d'une transformation de l'artillerie, etc. M. Eugène Richter, le leader du parti radical, avec sa clarté habituelle, sa façon immédiate de simplifier pour les plus ignorants les problèmes militaires les plus compliqués, a démontré sur l'heure combien le discours du ministre de la guerre pour soutenir son projet de loi est inquiétant.

Un sentiment de lassitude s'est manifesté au Reichstag de plus en plus général. Même dans les rangs conservateurs on l'a perçu. Quant aux socialistes, on devine aisément ce qu'ils ont dit et pensé. M. Bebel a fort spirituellement démontré que « c'était se railler des conceptions du manifeste du tsar en faveur de la paix que d'exprimer des sentiments de sympathie au gouvernement russe à l'occasion de ce manifeste et en même temps de venir proposer au Reichstag le projet de loi militaire. » Mais M. Bebel, comme tous les socialistes, semble s'appliquer à faire le jeu de ceux qu'il combat. Sa sortie contre les armées permanentes a donné au général de Gossler l'occasion d'une réplique chauvine, laquelle naturellement a ému les conservateurs et les a rendus hésitants. Le discours de M. E. Richter avait, au contraire, affermi les résistances.

De même M. de Wolmar, socialiste démocrate, par sa goguenarde critique du voyage de Guillaume II en Orient a réveillé la reconnaissance du parti catholique pour ce voyage.

« Je n'aurais pas parlé du passage métaphysique et mélodramatique du discours du trône concernant le voyage en Orient, a dit M. de Wolmar, si on n'avait fait ici même un si grand cas de ce voyage au point de vue de nos relations commerciales. Je réponds ceci : le mieux serait dans ce cas d'envoyer nos princes voyager toute l'année ».

On a ri sur quelques bancs, mais l'on s'est scandalisé dans les rangs de la majorité.

La corde de plus en plus tendue des lois militaires vient encore d'être serrée d'un cran pour rendre plus difficile à tout sujet germain la désertion et tout acte ayant pour but de se soustraire au service militaire. Il a été décidé par le ministre de l'intérieur et celui de la guerre que « tout réfractaire ne pourrait obtenir aucun extrait de son état-civil pouvant servir à contracter un mariage ou lui étant utile dans un but personnel. »

Non seulement les libertés publiques sont pourchassées, mais toute liberté individuelle est poursuivie en Allemagne comme une exigence maladive, pernicieuse pour la santé générale du corps politique et social allemand. Les petites tracasseries affluent en ce sens. J'en donne un exemple entre cent.

Le secrétaire d'Etat de l'administration des postes impériales, *de Podbielski,* a défendu aux employés des postes la lecture du journal *Deutschen Postboden* et ordonné de le remplacer par un

organe nouvellement fondé : *Nouvelle Poste.* Ce dernier journal annonce que 19 employés subalternes des postes à *Hameln* ont été renvoyés du service pour avoir lu et reçu le journal en question.

Les expulsions ne cessent pas dans Slesvig-Holstein. Naturellement le gouvernement Danois ne peut obtenir du gouvernement prussien plus que ce qu'a obtenu l'Autriche. Un très petit peuple ne saurait, sans courir le grand risque d'ajouter aux maux qu'il déplore, avoir une attitude audacieuse et agressive ; mais de grandes personnalités peuvent stigmatiser l'injustice. C'est à quoi n'a pas manqué M Georges Brandès, dont la haute situation littéraire à Copenhague donne un grand poids moral au dernier de ces actes. Révolté par la cruauté des expulsions des Danois du Slesvig-Holstein, il a refusé d'aller faire des conférences à Berlin, malgré sa grande sympathie pour les lettres germaniques que son esprit a parfois inspiré et influencé.

La cour de cassation de Vienne vient de donner un bel exemple de sa haute indépendance, anti-germanique, à l'occasion d'un procès intenté en Bohême par un Allemand contre un Tchèque ; elle s'est déclarée en faveur des ordonnances bilingues. C'est là un grand fait d'une portée incalculable. La cour a décidé en outre qu'enfin les parties pourront être admises devant les tribunaux, à parler chacune leur langue et que les Tchèques se défendraient ou attaqueraient enfin en langue tchèque et non plus en langue allemande. On imagine la fureur germanique d'un bout à l'autre de l'Autriche ! Au Reichstag, la sentence de la cour semble encore avoir excité les groupes allemands progressistes, populistes, nationaux, etc. L'obstruction de ces groupes atteint les proportions du délire. A propos de l'abolition du timbre des journaux, voici les aménités qui se sont échangées entre le socialiste Daszynski et l'allemand national Wolf. Wolf a crié aux socialistes : « L'abolition du timbre est le pourboire par lequel le comte Thun vous allèche ! » Daszynski a riposté : « Il parle de pourboire, le Wolf à la tirelire de mendiant, l'étudiant soulard ! ». Wolf, là-dessus a crié à tue-tête : « Vous êtes des menteurs et des coquins tout à la fois ! »

Un acte de courage ne vient jamais seul, à Reichenberg (Bohême) on a annulé le décret municipal du 28 juin 1898 qui avait décidé que la langue commerciale pour la ville de Reichenberg serait la langue allemande.

La lutte économique entre les Tchèques et les Allemands se poursuit avec une énergie qui grandit de jour en jour. Les Tchèques s'appliquent à acquérir le plus grand nombre possible de fabriques et de terres dans les territoires où les langues sont mêlées et d'opposer ainsi au grand développement de l'industrie allemande en Bohême, une industrie nationale tchèque et de boycoter les commerçants allemands.

Cette dernière mesure a été notamment mise en pratique lors des dernières fêtes de Noël à Prague. Un certain nombre de familles tchèques signala qu'il y avait beaucoup de dames tchèques patriotes faisant leurs emplètes dans les magasins allemands. Des patriotes tchèques s'installèrent devant ces magasins, notèrent le nom des acheteuses tchèques et les publièrent. On se plaignit même vivement à Prague qu'un journaliste tchèque hostile aux Allemands, se servit pour écrire ses articles d'encre allemande! En résumé les essais d'industrie nationale tchèque, ont presque tous réussi, surtout dans la fabrication de porcelaine, faïence, verrerie, dans la brosserie, l'industrie sucrière et la construction des machines.

En Hongrie le calme n'est pas rétabli ni à la Chambre ni dans le pays. On crie, on obstrue au Parlement, on se bat à coups de fusil et à coups de faulx dans les villages. Le baron Banffy va et vient de Budapest à Vienne, mais il n'a pas trouvé encore le moyen de faire consentir l'opposition à la réforme du réglement de la Chambre et au compromis avec l'Autriche, sans la clause de l'autonomie douanière de la Hongrie dans les traités de commerce nouveaux avec les puissances étrangères pour 1903. La promesse du baron Banffy de se retirer dès que l'opposition aurait consenti à prendre les deux engagements qui précèdent serait un attrayant appoint pour la concession à faire, tant le chef du cabinet de Budapest a soulevé d'inimitiés et de haines.

Mais les partis de l'opposition sont inflexibles. Le comte Apponyi a été chargé le 20 janvier de faire une réponse négative aux propositions du baron Banffy. Et de nouveau celui-ci est parti pour Vienne. Qu'y va-t-il dire ? Qu'y va-t-il faire ? C'est ce que la majorité libérale commence elle-même à désirer savoir, responsable qu'elle se sent de l'agitation créée dans le pays par ces mystères aboutissants à des propositions d'inacceptables compromissions.

En Roumanie le grand évènement est la réception des officiers

Russes du régiment de Volodga envoyés par le Tzar au roi Charles pour le saluer comme chef. Le régiment ayant combattu côte à côte avec les Roumains au siège de Plevna a été aussi acclamé par l'armée, par le peuple, que sympathiquement accueilli par le Roi.

En Serbie, la terreur continue, l'arbitraire s'épanouit sans résistance aucune de la part d'un pays atterré. Le dernier trait césarien de la raison sociale — royale Milan et Cie est la promesse faite aux Serbes de la modification de leur loi électorale et de la prolongation de 3 à 5 ans de la législation, de la Skouptchina.

La Bulgarie aussi s'agite, la révolte couve en Macédoine ; la Turquie concentre des forces pour écraser l'insurrection, mais si l'armée Bulgare, entrait en ligne pour soutenir l'insurrection Macédonienne elle ne serait pas facile à réduire. Cette armée ira-t-elle au secours des Macédoniens ? Non, si l'on en croit les affirmations de Pétersbourg et de Vienne au Sultan que la Russie et l'Autriche sont résolues à s'opposer à tout acte d'agression dans les Balkans.

L'Albanie chrétienne, elle aussi est prête à donner son sang pour se délivrer du joug Ottoman. Elle se prépare à participer à toute insurrection dans les Balkans. Chose curieuse, la garde favorite du Sultan est Albanaise. En ce moment les gardes du corps d'Abdul-Hamid sont très irrités par suite de l'assassinat d'un des leurs. Le Sultan rouge est troublé ; il a plus peur encore des complots.

En Crète le calme se fait, la vie revient. Le prince Georges ne néglige aucun élément de réveil des vitalités de l'héroïque petit peuple candiote, aucun motif d'apaisement. Le 21 janvier le haut comissaire des puissances a fait son entrée à Retymo ; il a été reçu avec un enthousiasme indescriptible.

Sa visite à la cathédrale puis à la mosquée, l'assurance qu'il a donnée de rendre la prospérité aux Crétois, sans distinction de religion ont ajouté à la confiance et à la joie générale.

L'Angleterre ajoute tous les jours un fait ou une attitude à sa conduite plus résolue qu'équivoque. Si la France toute entière ne comprend pas qu'elle peut, du jour au lendemain entrer dans la veillée des armes, elle n'a à en accuser que son inconscience et non l'hypocrisie britannique.

La voilà donc déroulée la grande intrigue, la grande manœuvre commencée par le crime de l'abandon de Gordon à Kartoum, continuée par la déclaration imposée à Nubar Pacha du renoncement

de l'Egypte à ses possessions soudanaises, traînant misérablement dans les allées et venues ridicules et les semblants de combats et de défaites des troupes Anglo-Egyptiennes au Soudan.

Le premier acte joué avec une habileté diabolique prouva donc à la fois au monde que l'Egypte ne voulait plus du Soudan, qu'elle était, malgré certaines menaces d'attaques renouvelées à propos par les Derviches, impuissante à se garantir seule des incursions.

Le second acte fut plus habile encore; la politique d'Albion, sacrifia les Italiens à un but uniquement anglais. Les soldats du roi Humbert immobilisèrent Ménélick, tinrent garnison à Kassalah, et s'épuisèrent aveuglément pour préparer une étape à la conquête anglaise du Soudan.

Jusqu'à quel point l'expédition de Marchand et son succès possible, et l'insuccès de la mission anglaise correspondante ne furent-ils pas calculés? nous le saurons plus tard.

Le dernier acte ne s'est pas fait attendre; il avait été préparé, machiné, truqué avec félonie, il fut joué avec audace, exécuté avec cruauté. L'apothéose participe de tout ce qui compose la pièce mais ce qui y domine est le cynisme. La comédie bouffonne des engagements de l'Angleterre pour l'évacuation à échéance représentée à côté du drame est, elle aussi, terminée. Le Soudan est placé sous la main de l'Angleterre, l'Egypte sous son protectorat.

« Vous voyez flotter ici les deux drapeaux anglais et égyptien, a dit Lord Cromer à Karthoum. C'est le signe que, désormais, vous serez gouvernés par la reine d'Angleterre et par le khédive d'Egypte. »

La formule a l'allure de défi qu'ont toujours les formules anglaises après la prise de possession d'un pays.

Pourquoi détailler la politique anglaise ? Pourquoi parler des résistances discrètes à *Mezzo voce* des vieux libéraux comme celles de M. John Morley, des boum-badaboum ! de M. Chamberlain. M. Chamberlain entend imposer à la France le principe des mains libres de l'Angleterre en Egypte, le règlement à l'anglaise de la question de Madagascar et de celle de Terre-Neuve, ceux de Siam et de Chine. Le moment est donc irrémédiablement venu de considérer la situation avec tout le sang-froid dont le peuple de France est capable, de nous dire que l'Angleterre nous a toujours combattus, défaits même, jamais écrasés. Si elle nous attaque,

contentons-nous de nous défendre et d'épuiser ses forces. Au nom du ciel ne demandons pas de victoires à notre marine, ni de solution journalière pour nos armes. L'Angleterre serait livrée corps et biens à l'ennemi qui saurait l'user sans gloire.

Juliette ADAM.

P.-S. — J'extrais d'une lettre de Chine les intéressants passages suivants :

Je vais dans peu de temps faire une excursion sur la West-River qui sera certainement avant peu l'objet de contestations intéressantes entre les Anglais et nous. Malheureusement il ne me paraît pas douteux que, faute d'hommes, d'entreprise et de capitaux, nous aurons toujours le dessous dans nos compétitions avec les Anglais et les Allemands, quels que soient, d'ailleurs, les succès possibles de notre diplomatie. Les Anglais qui, depuis mai dernier se sont fait donner en face de Hong-Kong le petit territoire de Kowloon, auront avant peu un chemin de fer de la côte à Canton. La prolongation jusqu'à Han-Kéou vient d'être accordée à une Cie américaine, mais celle-ci, incapable de soutenir les engagements qu'elle a pris cèdera probablement l'entreprise à une société anglaise, déjà toute prête. Ce sera la main mise définitivement par nos rivaux sur le bassin du Si-Kiang dont ils détiennent déjà la navigation à vapeur jusqu'à On-tcheou-fon.

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

Paris se visite, Paris dîne en ville, Paris va au théâtre et, pour se donner le plaisir de spectacles inédits, s'aventure même jusqu'au Palais Bourbon où nos députés offrent gratuitement à un public privilégié des représentations qui coûtent hélas! à tous points de vue, horriblement cher à la France, mais en réalité et réserve faite pour quelques rares exceptions, Paris ne s'amuse pas. D'une part, les tristesses et les appréhensions qui vont sans cesse s'accumulant; d'autre part, les conditions actuelles de ce qui fut autrefois la plus courtoise et la plus joyeuse des sociétés, rendent à peu près impossible une franche et cordiale gaîté. Par suite de l'extension inconsidérée des relations mondaines, les visites sont devenues tellement nombreuses qu'au lieu d'être une agréable occasion de se voir et rencontrer, elles constituent une véritable corvée. La liste d'un couple tant soit peu lancé dans le tourbillon comporte couramment quinze cents à deux mille noms et pour chaque après midi, réduite à deux heures, — les femmes ne recevant généralement que de quatre à six, — une moyenne de quarante jours!!! Avec un carnet aussi compliqué, on est naturellement toujours pressé, de sorte qu'à peine arrivé dans un salon, il faut absolument, quelles que soient les affections ou sympathies qui vous y retiendraient, le quitter bien vite pour aller hâtivement ailleurs serrer la main d'indifférents ou frapper à des portes qu'on serait désolé de voir s'ouvrir. De cette dernière obligatoire et banale formalité beaucoup de personnes s'acquittent par l'entremise d'agences qui moyennant vingt francs le cent, — le prix d'huîtres très passables, — envoient en leur lieu et place des individus « bien mis » jeter de droite et de gauche les cartes qu'on leur confie, mais il résulte forcément de cette substitution de fréquentes erreurs. Continuellement, paraît-il, des jeunes gens en bordées galentes aperçoivent avec stupéfaction sur des plateaux suspects les noms

de vénérables douarières d'ultra stricts ménages, ou, ce qui le divertit davantage encore, d'austères papas et de rigides oncles devenus avec l'âge fort peu indulgents pour la folle jeunesse. L'autre jour, on me citait un mari divorcé qui, sans s'en douter, a ainsi déposé ses vœux le premier janvier chez son ex-femme remariée et au nouvel époux de celle-ci, enfin un timide amoureux, inopinément encouragé par une méprise analogue, a réitéré il y a quelque temps auprès de parents jusqu'alors récalcitrants des démarches qui ont abouti à un des grands mariages dernièrement célébrés. Ceci fait compensation avec cet autre mariage rompu à la suite d'une épreuve qu'un fiancé soupçonneux infligea à une jeune veuve avec laquelle il conjuguait le plus tendre des verbes et dont il voulait éprouver la sincérité avant de prononcer devant le maire et le curé les solennels et définitifs serments. Brusquement, il lui avoua cent mille francs de dettes avec force explications sur les très honorables motifs qui les lui avaient faits contracter et l'avaient trop longtemps contreint à se taire : Le désir d'obliger, dans une circonstance des plus graves, un ami d'enfance qui lui avait demandé sa parole d'honneur de ne divulguer sa situation que si il était à l'échéance des billets souscrits dans l'impossibilité de le rembourser. Furieuse, à la pensée d'entrer en ménage avec cent mille francs de moins qu'elle ne croyait, notre trop pratique héroïne se fâcha, accusa son fiancé d'avoir voulu la tromper et finalement lui signifia durement son congé. Celui-ci insista, réinsista puis, quand il fut complètement édifié sur le désintéressement de sa Laure, il la salua très froidement en lui disant ce seul mot : adieu! Le soir même elle recevait un billet ainsi conçu : « Madame, mon soi-disant aveu n'était qu'une « épreuve. Je n'ai pas cent mille francs de dettes ; tout au contraire, « un vieux cousin célibataire et très riche auquel je ne supposais pas « de si bienveillantes intentions m'a fait informer ce matin par son « notaire que si j'étais disposé à lui donner une gentille nièce (qu'il « me laissait libre de choisir), il ajouterait à ma dot cette même « somme de cent mille francs et s'engagerait au contrat pour un demi « million à prendre dans sa succession. J'aurais été heureux de mettre « à vos pieds cet accroissement de fortune si vous m'aviez réellement « autant aimé que vous vous plaisiez à me le dire et me félicite de « l'heureuse inspiration qui m'a permis de connaître vos véritables « sentiments avant qu'il ne soit trop tard. » La dame naturellement à été horriblement vexée d'être tombée dans le piège que lui avait tendu, un peu perfidement, entre nous soit dit, son amoureux et se désole d'avoir laissé échapper un charmant mari doublé d'un bon parti. Lui, au fond et quoiqu'il ait affirmé le contraire, regrette vivement la rupture qu'a entraînée son imprudent stratagème : avec

la fatuité qui caractérise généralement le sexe fort, il ne l'avait tenté que parcequ'il était persuadé qu'elle l'aimait pour lui même et désirait en acquérir la certitude. A vouloir tout approfondir, on risque souvent son bonheur : n'est-ce pas le cas de notre trop ingénieux Pétrarque ?

En même temps que des visites, Janvier est spécialement le mois consacré aux dîners. Ils étaient jadis simples et succulents ; ils sont maintenant — pas partout heureusement ! — cérémonieux et mauvais. La faute en est au luxe à outrance qui sacrifie tout : convives, cuisine et sauces à l'ostentation. De plus, les néfastes divisions que l'on sait y provoquent une gêne, des incidents et mêmes des querelles fort désagréables. A ce propos, on me racontait encore une autre anecdote — il me semble que j'abuse aujourd'hui des anecdotes — qui me paraît assez typique, au triste point de vue de nos mœurs actuelles, pour être relatée ici.

Au milieu d'un grand dîner donné un de ces derniers soirs, un de nos plus célèbres jeunes auteurs recevait en pleine assiette une belle... boulette que lui lançait un convive placé à l'autre extrémité de la table. La boulette en question n'était pas une de ces vulgaires boulettes de mie de pain que nos doigts ennuyés façonnent dans l'intimité de longs repas de famille, mais elle était formée par une page arrachée à un carnet sur laquelle on avait précipitamment griffonné quelques mots. Intriguée par ce très bizarre manège, la jeune femme assise à droite de l'auteur, profita de l'abri protecteur d'un éventail diaphane pour jeter un regard curieux, — depuis l'antique Loth toutes les femmes, on le sait, sont quelque peu curieuses et la parisienne plus experte, peut-être que toute autre en la matière, — sur le billet insolitement envoyé et lut ces mots : « Ne causes plus avec ta voisine « de gauche (c'était elle) et ne t'occupes plus que de ta voisine de « droite ». Après avoir acquis d'un double regard échangé la confirmation de cette laconique injonction, docilement, l'éminent jeune auteur coupa court à une conversation qu'il avait paru trouver jusqu'à ce moment tout à fait charmante et se mit en frais avec son autre voisine. La première interlocutrice vainement cherchait la raison de cet ostracisme qui bientôt était remarqué par toutes les personnes présentes. Subitement le dîner devint glacial; par dessus une ravissante corbeille d'orchidées, le maître de céans écarquillait vers sa femme, qui également n'y comprenait rien, des yeux interrogateurs et furibonds, car les maris en de telles occasions commencent invariablement par se fâcher contre leurs épouses. Aussi vite que possible, on leva la séance et l'on passa dans le salon où immédiatement le vide se fit auprès de cette même jeune femme qui d'ailleurs tenait vaillamment tête à l'orage. Le mari, moins philosophe et trouvant

avec raison que la comédie n'avait déjà que trop duré, lui fit signe et tous deux, sans plus attendre, quittèrent leurs hôtes jurant mais un peu tard qu'on ne les reprendrait plus dans des maisons où l'on est exposé à rencontrer de tels fanatiques. Il s'agissait, — on l'a sans doute deviné, — de divergences d'opinion sur « l'Affaire » dont on n'avait soufflé mot : seulement la jolie pestiférée avait, paraît-il, commis le crime monstrueux et impardonnable de recevoir sur un certain pied d'intimité un des chefs du parti adverse à celui en honneur dans le milieu où elle s'était aventurée, personnage d'une incontestable honorabilité et d'une absolue sincérité. Si jamais il devenait à la mode qu'on s'immisçât ainsi dans les relations des invités réunis à une même hospitalière table, il faudrait à l'exemple de ce que font les braves sergots pour les attroupements, prohiber les réceptions de plus d'une personne. N'est-il pas inouï de voir des gens intelligents en arriver à de pareilles aberrations ?

Quand des faits tels que celui que je viens de narrer se passent dans de très charmants salons, on ne peut vraiment plus s'étonner de voir au théâtre d'élégantes assistances perdre la notion de toutes convenances, — je dirai même des sentiments qui distinguent les peuples civilisés des hordes sauvages, — jusqu'à se passionner pour des matchs internationaux entre lutteurs de profession. De leurs fines menottes gantées d'ivoire immaculée, nos mignonnes jeunes femmes auréolées par de délicieux grands chapeaux empanachés ou fleuris, et laissant entrevoir sous une discrète dentelle les mates blancheurs de leur cou de cygne, applaudissent en ce moment chaque soir à tout rompre, — plaisir singulier, — de vulgaires hercules de foire exhibant leurs torses déformés, leurs poitrines velues, leurs membres et leurs muscles démesurément grossis, et « se tombant » réciproquement à grands renforts de « coups de ceinture », de « caleçons » et de coups de poings !!! Si il est bon, nécessaire et patriotique de développer le goût des exercices athlétiques et d'encourager la jeunesse à s'y livrer, afin que les forts deviennent plus vigoureux et que les faibles évitent le malheur, pour eux et leur pays, d'être un jour des « petits crevés », il ne faut pas que ce soit au détriment de l'Idéal moral vers lequel une grande nation doit toujours tendre. La Force sans noblesse dans le but qui la met en action, sans harmonie dans les lignes et les gestes, sans beauté et sans distinction n'est plus qu'un grossier avantage physique qu'on peut et qu'on doit admirer aux abattoirs ou aux halles, là où il est utile, mais qui devrait, par contre, inspirer une invincible répulsion dans un cadre luxueux, à ceux qu'une haute culture intellectuelle rend apte à comprendre et apprécier les sublimes manifestations de la Pensée humaine et les quasi-divines conceptions de l'Art. Grâce à Dieu les unes et les autres se produisent encore en

notre cher et beau pays de France, témoins les trois magnifiques discours prononcés cette quinzaine : à la Chambre par M. Paul Deschanel réélu Président ; par M. Casimir-Perrier ancien Président de la République à un dîner des Parisiens de Paris ; enfin par M. Jules Lemaître à la première assemblée générale des adhérents à la Ligue pour la patrie française. Le premier a été surtout politique comme il convenait qu'il fut, le second très spirituel, ce qui est une excellente et bien gauloise façon d'être politique, le troisième a été une superbe et apaisante page d'éloquence patriotique qui a enthousiasmé les lettres et, ce qui vaut mieux, reconforté le cœur des vrais français et des sincères amis de la France.

Comtesse de SESMAISONS.



La Route

I

Le corps et le cœur en lambeaux,
Les pieds saignants dans mes sabots,
Je suis tombé sur la Grand-Route
Et, le front sur le dur granit,
Plein d'un désespoir infini
J'ai dit au grand Chemin : Ecoute !
Tu sais bien que je t'appartiens :
Pour toi j'ai quitté tous les miens,
Mes amis et ma vieille mère ,
Tu m'appelais : je t'ai suivi,
Alors jeune et fort et ravi,
L'esprit hanté par la chimère...

Route immense qu'avec effort
Arpentent les Races Humaines,
Est-ce à la Vie ? Est-ce à la Mort
Que tu nous mènes ?

II

...On m'avait dit : Presse le pas.
Le Bonheur est là-bas, là-bas,
Au bout de la grand-Route blanche ;
On m'avait dit : Tu souffriras,
Va toujours ! et tu goûteras
Bien mieux, l'orgueil de la Revanche !

Et puis l'on m'avait dit encor :
La nuit, va vers l'Etoile d'or !
Le jour, vers le soleil de cuivre !
Et, sans souci du lendemain,
Bissac au dos, bâton en main,
J'ai tout délaissé pour te suivre !...

Route immense qu'avec effort
Arpentent les Races Humaines,
Est-ce à la Vie ? Est-ce à la Mort
Que tu nous mènes ?

III

...Et j'ai marché sans m'arrêter
Marché l'hiver, marché l'été,
Marché le Printemps et l'Automne ;
Et j'ai marché, marché toujours,
Durant des nuits, durant des jours;
Qu'il pleuve, ou gèle, ou vente, ou tonne...
Et me voici, tout vieux. tout nu,
Marchant encor vers l'Inconnu
Au seuil de cette matinée...
Oh ! par pitié, réponds enfin :
Dis-moi, quand verrai-je ta fin ?
O Route de la Destinée !... »

Route immense qu'avec effort
Arpentent les Races Humaines.
Est-ce à la Vie ? Est-ce à la Mort
Que tu nous mènes ?

IV

Ainsi, longuement, j'ai pleuré
De tout mon cœur désespéré
Sur la Route blanche... et muette ;
Et la grand Route a bu le sang
Tombé de mon front blémissant
— Blessure qu'elle m'avait faite ! —
Mais, tout à coup, le Roi Soleil
Parut à l'horizon vermeil,

Monta vers la Toute-Puissance...
Et, mes deux sabots à la main,
Je bondis sur le grand Chemin
Hurlant un Hymne d'Espérance !

Route immense qu'avec effort
Arpentent les Races Humaines,
Je te suivrai jusqu'à la Mort..,
Jusqu'Où tu mènes ! ! !

Théodore **BOTREL.**



Courtisane

Chrysis la courtisane, en sa tunique neuve
Qui semble une clarté de lune, dans la nuit,
— Ce soir son âme est triste, et sa couchette veuve, —
Vers les palmiers du port promène son ennui.

Elle a chaussé son pied, de crainte qu'il ne pleuve,
Des sandales de cuir qui ne font aucun bruit.
Les zéphyrs se sont tus sur les moires du fleuve ;
Tanith dans l'azur blond doucement plane et luit.

Sous les bosquets sacrés et le long des pelouses,
Les prêtresses d'Isis se détournent jalouses,
Et la suivent longtemps d'un regard irrité ;

Mais elle, se glissant parmi les lauriers-roses,
Un sourire railleur ourlant ses lèvres roses,
Passe, superbe et fière en sa frêle beauté.

Louis **CHOLLET**

DÉCENTRALISATION

LES GASCONS

Avant que notre centralisation niveleuse ait écrasé de son implacable rouleau les dernières originalités de la province, c'est un charme pour nous, provinciaux entêtés, de saisir parmi les banalités de notre vie incolore le trait local, l'atavisme ancestral accentuant encore de nos jours la personnalité puissante qu'était autrefois chaque principauté féodale unie enfin à la patrie française.

Entre ces grandes régions si tranchées de l'ancien régime la Gascogne ne fut pas des moindres : son importance historique est écrite en mainte page glorieuse ou sanglante ; son étendue géographique bornée par sa grande muraille pyrénéenne et l'infini de l'Océan comprend toute lavallée d'un de nos plus beaux fleuves ; et dans les annales de l'esprit humain elle a gravé deux noms illustres : au seizième siècle elle a donné Montaigne, au dix-huitième Montesquieu. Nul n'ignore ces choses, elles font partie des connaissances générales ; le Gascon d'ailleurs tient une place importante en littérature, mais on sait ce qu'il faut croire des portraits littéraires : de maître Renard, au bon Lafontaine ou au d'Artagnan de Dumas père sommes-nous, travestis, justes dieux ! embellis ou chargés, jamais nature ; et cependant plus vrais que nature, peut-être ; le trait sommaire et précis étant le seul que retienne l'histoire simpliste.

Sérieusement, sommes-nous si braves et croquons-nous si bien le fromage d'autrui qu'on le dit à travers le monde ? je constate ici, comme en tout pays civilisé, plus de coups de langue que de coups d'épée. Finauds ? Il se peut bien, mais avec tant de rondeur et d'expansion ! Pour vantards la chose est sûre, c'est en quoi nous sommes le plus naïfs ; aussi les dialogues sont-ils amusants chez nous, revêtant le caractère entraînant, souvent inconsidéré du feu des enchères ; mais es plus beaux traits en sont généralement perdus, chacun ayant trop à dire pour écouter autrui. Les monologues, eux-mêmes, ont un goût de terroir savoureux et sont parfois d'une telle envergure que le record leur appartient longtemps. Tel, il y a vingt-cinq ans celui d'un petit bossu, — souvenirs drôles des jours néfastes ; — il s'adressait aux vieux, aux chétifs, à quelques lâches, peut-être, restés en leurs foyers, car les autres étaient au-delà de la Loire, tous en train de se battre et beaucoup de mourir. «.... Sauver la France.... incapacité.... manque d'énergie...» expliquait l'orateur malingre, « si nous étions 30.000 hommes comme moi ! — Et 30.000 hommes il fut nommé tant qu'il vécut.

Mais ce Tyrtée *in partibus* était sincère, je l'affirme car je l'ai connu ; et son petit corps enfermait un grand cœur. C'est très gascon d'avoir du cœur, tout autant que de l'esprit, *lou nost Henric*, le Béarnais, que la France a fait sien est un gascon de haut type et de pur sang, vertus et vices compris. N'allez pas croire que je me prévale, au nom de tous, de qualités exceptionnelles ; nous avons, il est vrai, c'est l'expre
s

sion d'ici, le cœur sur la main, et la main toujours tendue. Ce cœur est-il plus large que celui de nos voisins du Nord ? je ne le crois pas mais il est grand ouvert, on y entre facilement, — et de même on en peut sortir ; — peut-être s'y coudoie-t-on un peu, et nul ne doit prétendre l'occuper seul ; mais quelle facilité de rapports, quelles amitiés spontanées, quelles expansions chaleureuses procure aux braves méridionaux cette sympathie primesautière débordant toujours et ne s'épuisant jamais ! car elle ne s'épuise pas : Bordeaux, pour en citer qu'un exemple. est la ville de France qui a, proportionnellement le plus d'œuvres charitables organisées, et celle aussi qui apporte le plus fort contingent aux contributions générales du pays.

Quant à notre esprit, on le connaît mal, partout où la langue est parlée selon l'académie ; il lui faut, pour se promener à l'aise à travers tous sujets, les sonorités dures du patois local ou les risibles modulations qu'impose au français pur la prononciation méridionale. Ah ! « l'acceint, » notre « acceint » dont on se moque et qu'on corrige avec zèle, désormais, à l'école primaire, combien donnait-il de montant à ce feu roulant de drôleries qui éclate en fusées des cervelles françaises ! qu'adviendra-t-il de cette jovialité pittoresque lorsque chacun ne l'habillera plus à sa mode ! Le patois, par exemple, se meurt ; et c'est pitié, vraiment. Vieille langue de nos pères, robuste et souple, il grandit les images, éguise les pointes, accentue les colères de ses terminaisons incessamment modifiées, riches, sonores, et variées de village à village quelquefois, sans cesser d'être comprises d'un bout à l'autre de la province ; c'est pourquoi ce patois méprisé, bientôt perdu, fut l'instrument d'un grand poète, de Jasmin, le coiffeur d'Angen.

Au point de vue pratique le Gascon offre d'incontestables avantages : dialecte dédaigné, il établit entre nous une confraternité pleine d'effusions ; lorsque, exilés loin de la Garonne, « l'acceint » vient frapper délicieusement notre oreille, sans connaître le compatriote, sans en prendre la peine un instant, notre cœur bat aussitôt d'amitié spontanée. Malheureusement, il se trouve de par le monde, quelques personnes corectes et guindées pour juger excessives nos expansions.

C'est donc à l'exubérance de leur nature, à l'étrange résonnance de leur accent, que les Gascons doivent sans doute le renom tout spécial qui les entoure. Ont-ils, si tran chés, les défauts et les qualités qu'on leur prête ? C'est ce que je ne puis résoudre après de longues et sincères études. Je les observe et je les compare : leur foule est vulgaire, quelle foule ne l'est pas ? mais j'y rencontre d'exquises natures ; l'extrême finesse y coudoie la lourdeur, et la distinction rare y surgit quelquefois ; les uns sont pétris de malice, les autres de bonté ; entre mille braves gens, je connais des coquins ; j'admire chez nous des cœurs loyaux, des esprits subtils, quelques hautes intelligences.

Jol Rasco.

PROVINCES

TOURAINE

La ville de Tours possède un très joli théâtre, au point de vue monumental. Il fut jadis très fréquenté par la société bourgeoise. Malheureusement, la subvention du conseil municipal a été réduite, et le manque de compétence du directeur actuel, ajoute à la désespérante médiocrité des représentations. Presque tous les artistes, engagés pour cette saison, sont inférieurs à ceux qui jouent habituellement sur des scènes de l'importance de celle de Tours. Seuls, Mme Bettini, une excellente chanteuse qu'une scène parisienne va nous prendre ; Mme Vallier, artiste expérimentée, et M. Freyche, baryton de mérite, essaient de relever le niveau des représentations. Toutefois, ces trois artistes, malgré la peine qu'ils prennent ne peuvent couvrir l'insuffisance de la troupe.

La société bourgeoise délaisse de plus en plus le théâtre de Tours et s'organise pour pouvoir le remplacer par les théâtres parisiens.

Donc, en pleine période de décentralisation, toute une société émigre sur Paris pour satisfaire ses goûts. Non seulement l'encouragement aux arts y perd, mais aussi tout le commerce de la ville s'en ressent. Comment apporter un remède à cette situation ? voilà le problème qui se pose devant nous, décentralisateurs. Ne pourrait-on former, à Tours, une société qui s'engagerait à subventionner un directeur parisien, lequel viendrait donner une ou deux représentations par semaine dans un local convenablement aménagé ? Ne pourrait-on pas, encore obtenir, par voie de pétition, que la subvention allouée au théâtre municipal soit plus forte et que la direction de ce théâtre soit confiée à un directeur pouvant donner les garanties nécessaires pour assurer une bonne exécution. Voilà des questions qui méritent d'être étudiées et nous espérons que les Tourangeaux, amis des arts, que tous les amateurs du beau feront un effort pour redonner à Tours un théâtre qui soit digne d'une ville de plus de 60.000 habitants.

Il serait cruel de voir qu'au cœur de la France une province donne le triste exemple du renoncement aux arts musicaux et dramatiques et nous ne pouvons mieux faire que d'adjurer ceux qui le peuvent de remédier au mal.

RAOUL FOUCHÉ.

BAS-LANGUEDOC

Le monument d'Alphonse Daudet a nimes. — On s'est étonné que la ville de Nimes élevât un monument à Alphonse Daudet. Le grand romancier avait quitté sa ville natale depuis si longtemps, et il y était si rarement revenu! N'était-ce pas là pure vanité de ville pauvre en grands hommes, et réduite à élever des statues au lointains César Antonin et à l'estimable Reboul.

En vérité, la ville de Nîmes n'est pas si pauvre que cela en illustrations, et si elle voulait élever des statues à des oubliés, elle trouverait vite des enfants dignes de l'honneur, à commencer par Guizot. Quand à Daudet c'était bien un Nimois, d'âme et de cœur comme de naissance. D'abord il avait fait pour l'Académie de Nîmes, l'antique compagnie fille aimée de l'Académie française, ce qu'il n'avait fait pour aucune autre société savante. Lui, l'auteur de l'*Immortel* il avait accepté d'en faire partie. En outre, et ceci est plus important, c'est à Nîmes, très précisément qu'il a emprunté la plupart des types méridionaux de son œuvre.

Alphonse Daudet n'est pas en effet le Provençial que l'on croit. Il n'est pas de l'*Empire,* il est du *Royaume.* Mistral est de l'autre côté du Rhône. Lui, est de ce côté ci. C'est à Nîmes seul qu'il a trouvé le milieu catholique, royaliste et populaire de l'Enlos Rey (Elie Miraut dans les *Rois en exil,* le milieu protestant, bourgeois et salutiste de Port-Salut (Mme Autheman dans l'*Evangéliste*, laquelle n'a vraiment rien de Lyonnais). Toutes ses figures de second plan, Costecalde, Bravida, Bompart, Béquiguet, sont des Bourgadiens, des rachalans nimois, frère des héros à poil et à plume de Bigot et non des personnages de Roumanille ou d'Aubenas. Numa Roumestan est un peu nimois. Et Tartarin, lui-même le grand Tartarin de Tarascon fut copié d'après un habitant d'Aramon. oncle de Daudet, d'après un languedocien.

C'est donc à juste titre que Nîmes consacrera la gloire du grand romancier. La statue est en train. Où la placera-t-on ? On offre à Falguière le square de la Couronne ; le sculpteur lui préfèrerait la promenade de La Eontaine, au bas de la terrasse. Un accord interviendra sans nul doute. Peut-être Daudet aurait-il préféré la Fontaine il y aurait été plus à l'aise pour rêver ; que le Conseil municipal de Nîmes s'inspire de ceci ; l'opinion probable du glorifié et l'opinion certaine du glorificateur ont bien leur prix. Qu'il ne comble pas le petit bassin du square où s'abreuvent de si beaux peupliers et qu'il accorde à l'ombre de Daudet les ombrages de la belle promenade nîmoise !

Antonin Lepieux.

LORRAINE

Camille Martin. — La mort de Camille Martin, tombé inopinément à trente-cinq ans, vient de mettre la Lorraine en deuil : dix ans plus tard, Martin eût atteint la gloire, et sa perte eût été un deuil national. Il avait commencé, comme tout le monde, par brosser des toiles, puis ç'avait été la céramique, puis le grès, puis le verre, puis l'émail, puis le cuir, ciselé, gaufré, martelé, peint. Le Champ de mars vit plusieurs de ses portefeuilles et de ses reliures. Là il était devenu passé maître ; et c'était le véritable ouvrier d'art du moyen âge. Crieux de tous les effets nouveaux, chercheur patient et souvent génial, Camille Martin fut, de la pleïade des artistes ses contemporains et concitoyens, le plus épris d'idéal et d'original. Mais son originalité ne sortait pas du bon goût, et son idéal ne s'imprégnait pas de cette intellectualité décadente, qu'on pourrait appeler le « dreyfusisme de l'art ».

Dans l'atelier, maintenant dévasté, suant d'abandon et d'ennui, j'ai vu encore de ces cuirs ciselés, chefs-d'œuvre de patience, où des forêts, assombries par une lente patine, s'enlèvent sur des ciels dorés, qu'on dirait empruntés à des Cordoue du quinzième siècle : et des vignes mourantes, avec feuilles tordues par les gelées : et des sous-bois nocturnes, et bien d'autreschoses. Mais ce que le vieux père montre pieusement surtout, en les retenant de ses mains tremblantes de vieillesse, de douleur et d'admiration, ce sont deux coffres de cuir et de bronze, chef-d'œuvre du fils mort, en collaboration avec Victor Prouvé, l'impeccable ciseleur. Ils ont tous deux la forme des anciens coffret à bijoux de mariage. L'un qui est la *huit*, en cuir patiné d'un bleu très profond, nous montre l'étoilement d'or des constellations, et, au milieu, en un bronze d'une couleur superbe et d'une étrange torsion, le Dragon des Ténèbres, dressé par dessus l'arête du coffre, puissamment arcbouté sur ses griffes nerveuses, et devant la gueule symbolique, au fond de laquelle se cache la serrure du meublé. L'autre coffre pourrait s'appeler *l'Aurore*. Il est de cuir doré merveilleusement ; des émaux blancs et bleus figurent les nuages, au pied du premier crépuscule : et sur tout le coffre s'irradient les rayons éclatants du soleil, jusqu'aux deux flancs où des paons étalent leur queue orgueilleuses. Et, tandis que, à l'arrière, les orchidées les plus fins cachent les charnières et les serrures, en avant, le globe solaire sert de nimbe à la déesse de l'Aurore, relevant ses cheveux sous le vent matinal, d'un galbe admirable, piétée sur l'aigle nocturne qui éploie des ailes gigantesques d'un mouvement effaré, et qui tient dans son bec ouvert, en guise de lune à son déclin, un cabochon opale signé d'Emile Gallé.

Et devant ces pièces uniques, on ne trouve pas de mot pour consoler le père.

M. G.

AUVERGNE

La statue de Vercingétorix. — A Detmold, sur la Grotenburg, une des cîmes les plus élevées de la forêt de Teutberg, s'élève la statue colossale d'Hermann, le héros germain, que attira Varus dans une embuscade et le massacra avec trois légions.

Vercingétorix a soulevé la Gaule contre César, a mené 300,000 hommes à la bataille, a combattu *l'imperator* en loyal combat, a balancé un instant sa fortune. Il a sa statue sur le mont Auxois qui porta l'oppidum d'Alesia. Mais le Vercingétorix d'Alise est un vaincu ; il s'appuie sur une épée désormais inutile, qu'il est résolu à jeter aux pieds de César pour sauver la vie de ses compagnons.

Nous n'avons pas le Vercingétorix vainqueur que nous voudrions voir se dresser sur ce plateau de Gergovie, où la folle chevalerie gauloise réussit un moment à repousser l'attaque méthodique des légions.

Cette colossale statue, nous ne l'aurons pas, Vercingétorix est une trop vieille gloire, il n'appartient plus aux partis, il n'intéresse même plus les intellectuels. Seuls quelques archéologues songent encore au « Chef des cent chefs » si beau dans la bataille, si noble dans la défaite, qui fut le premier de nos grands patriotes.

Mais, grâce aux efforts de quelques hommes entreprenants, grâce surtout au désintéressement d'un grand artiste, Clermont aura dans trois ans le Vercingétorix de Bartholdi.

Fièrement campé sur son cheval lancé à plein galop, le « chasseur sauvage » bondit sur le cadavre d'un légionnaire et brandit sa longue épée de bronze, tandis que sa bouche, largement ouverte, semble jeter quelque furieux appel ou quelque barbare cri de guerre.

Vercingétorix sera chez nous en bonne compagnie. Il fera songer aux confuses mêlées d'il y a vingt siècles, comme Urbain II nous parle des croisades, comme Desaix symbolise pour nous les grandes guerres de la Révolution — Urbain II est à sa place en face de notre noble cathédrale. Desaix est à sa place sur Jaude, en plein cœur de la cité, lui, l'enfant du pays, dont le rève était de revenir vivre à l'ombre de sa vigne et de son noyer. — Dressons Vercingétorix au bout de notre plus large rue, en face de Gergovie. Donnons lui de l'espace, faisons que sa silhouette farouche se détache nette et noire sur l'azur verdâtre de notre ciel dans les soirs d'été... Brandis ton épée, bon guerrier ! Parle-nous de la patrie ! Nous y pensons si peu....

G. Desdevises du Désert.

BÉARN

Pau.

Le trente-cinquième salon annuel qui vient de s'ouvrir à Pau est louable avant tout pour la tentative qui y est essayée — avec un heureux résultat — d'une exposition de miniature et d'art décoratif. Les organisateurs ont réglé des invitations sévères : ainsi ils évitèrent le fâcheux encombrement commercial où se compromirent souvent, dans d'autres villes, de telles initiatives. La province pourra tirer un exemple de la réalisation obtenue ici et écarter de tout contact mercantile les produits artistiques.

Quelques œuvres de haute valeur esthétique furent envoyées par des peintres de renom. Rien à en signaler car elles parurent à de précédents salons parisiens, sauf une toile du maître Carrière, qui est d'un travail très soigné et dégage une intense émotion dans cette scène si simple : le baiser d'une mère à sa fille.

Les expositions des artistes de notre province continuent à affirmer de courageux efforts. Quelques noms au hasard dans la brochure : Bergès, Dupuy, Zo, Vérité, Gabard, Capdevielle, Th. Lannes, Madame Cadilhon-Venat, Biessy, Saubès, etc.

La recherche d'inspiration de nos compatriotes se simplifie et certains témoignent de plus en plus d'une meilleure personnalité de manière.

Nous avons constaté avec regret l'absence de quelques signatures régionales. Les artistes parvenus au suffrage de la capitale ont tort de négliger les salons de leur pays. Leur exemple peut être précieux à l'éducation et à l'émulation de leurs confrères moins réputés. L'orgueil de la réussite ne doit pas se compliquer d'un égoïsme qui est dangereux à la décentralisation.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons, cette fois encore, qu'à réitérer de sincères félicitations à la Société des Amis des Arts de Pau qui est, incontestablement, une des plus entreprenantes de province et aux exposants Béarnais qui font preuve d'un laborieux progrès.

Et en terminant, nous joindrons notre appel à celui de la presse locale afin d'obtenir l'encouragement du public à une œuvre qui est certainement parmi celles affirmant avec mérite notre activité aquitaine.

Louis Latourrette.

PROVENCE

Marseille.

La Reino Jano a Aix. La docte ville des Facultés de Provence vient de mettre à la scène les principaux passages et le dernier acte en entier du fameux drame mistralien : la *Reino Jano*. Il convient de louer MM. Vidal, Bigot et Pourcel, qui ont préparé et réalisé cette représentation d'art au théâtre municipal. Mais une mention toute spéciale semble dûe aux interprètes, dont le désintéressement, la foi et le bon vouloir ont triomphé en cette soirée attrayante. Les rôles de femmes étaient tenus avec distinction et crânerie par de charmantes provençales qui se sont improvisées actrices par le fait de leur intelligente activité.

Dans un pays, non impitoyablement centralisé comme le nôtre, un évènement tel que la première ou tout au moins un essai de première de la *Reino Jano*, aurait une énorme répercussion ; tout ce qui est lettré voudrait pouvoir dire : j'y étais. Mais cette représentation, bien que modeste, intime et provinciale, n'en marquera pas moins dans les annales artistiques de notre chère Provence, depuis un demi-siècle si futile en refloraisons ; et la ville d'Aix aura donné, en la circonstance, un exemple de hardie et heureuse initiative qui mérite d'être signalé et imité.

Le drame de Mistral, véritable merveille de style, de sentiment, d'inspiration, a besoin toutefois, pour apparaître dans toute sa magnificence, d'un cadre véritablement solennel. Le théâtre d'Orange était tout indiqué. Il fut question d'y donner la *Reino Jano* avec Mlle Lerou, de la Comédie-Française et d'autres artistes de l'Odéon, familiarisés avec la langue provençale ; mais les projets provinciaux n'ont guère d'échos à Paris et les organisateurs des fètes de 1897, bien inspirés, d'ailleurs, en mettant les *Erinnyes* dans leur programme, affaiblirent ce programme par l'oubli du puissant chef-d'œuvre de Mistral et la pâle adjonction d'une Antigone pour pensionnats.

Le théâtre d'Orange devrait être surtout un théâtre provincial. Marseille, Avignon, Arles, Montpellier, Toulouse, Aix, devraient concourir à l'entretien d'une troupe franco-provençiale. Chaque année, un poète résidant en province, s'y révélerait, si les moyens lui en étaient fournis. Qne d'efforts, que de talent et peut-être même de génie étouffés sous l'indifférence noire de nos concitoyens pour lesquels l'étiquette cosmopolite a encore tant de prestige. La formation d'une troupe dite *orangeoise* est une nécessité. Et cette troupe, pourrait-elle débuter plus glorieusement et plus pieusement, dites-moi, que par la créalion de la *Reino Jano ?* Nous devons bien cette apothéose à Mistral !

Elzéard Rougier.

ALGÉRIE

Alger.

Au cas où une puissance européenne menacerait l'Algérie, quel serait le « réduit » du pays ? — Il est bien évident qu'il ne faut à aucun prix laisser la capitale de la colonie tomber aux mains de l'ennemi ; mais, à côté d'Alger, il est une région qui se dresse comme unr forteresse naturelle : la Kabylie. Jusqu'au jour où notre drapeau a flotté sur ses crêtes, jamais un envahisseur, phénicien, romain, vandale, byzantin, arabe, n'avait pu pénétrer dans le massif montagneux compris entre la mer et les vallées encaissées de l'Oued Isser et de l'Oued Sahel ; le pays se défend par lui-même ; un littoral difficile, avec de petits ports sans fonds ; deux immenses fossés dominés par une longue muraille en demi-cercle et presque à pic qui s'élève à plus de deux mille mètres ; comme portes d'accès, le col carrossable de Ménerville, dans la direction d'Alger ; après les gorges de Palestro, faciles à fermer, la route de Dra-el-Mizan ; au-delà, les deux cols de Tirourda et de Chellata souvent couverts de neige et impraticables.

Derrière ce rempart naturel, se presse une population d'origine berbère, laborieuse, robuste, belliqueuse ; son esprit général est bon : malgré les agissements des méthodistes anglais, malgré la misère causée dans certains districts par la densité même de la population, malgré les plaintes que provoque parfois la lourdeur des impôts, les indigènes — qui n'ont pas oublié la dure répression de l'insurrection de 1871, et qui reconnaissent, d'ailleurs, les bienfaits de l'administration et de la justice française, — semblent disposés non seulement à se tenir tranquilles en cas de tentative de débarquement, mais encore à repousser avec nous les agresseurs ; actuellement, ils nous fournissent les meilleurs éléments de nos régiments de tirailleurs. Voilà donc une précieuse réserve d'hommes dans un admirable camp retranché.

Encore faut-il en préparer la défense ; ce qu'on a fait autrefois et récemment dans ce sens est insuffisant. Si l'on ne peut qu'approuver les mesures prises pour protéger la passe de Ménerville par des compagnies de la légion étrangère, la plage d'Hassein Dey et le port de Bougie par des bataillons de turcos, il semble nécessaire de barrer la vallée du Sahel par un fort d'arrêt, depuis longtemps projeté, et surtout de renforcer les garnisons intérieures particulièrement celle de Dra-el-Mizan qu'on vient imprudemment de diminuer. Tant que nous occuperons fortement le « réduit » du Djurdjura, les Kabyles nous resteront fidèles, et, avec leur concours, la domination de l'Algérie ne peut, en aucun cas, nous échapper.

Armand Mesplès.

ARMÉE

Les propositions relatives au service de deux ans ont pris forme et se sont précisées. — Elles sont suggestives par la quantité même des palliatifs que leur auteurs s'ingénient à nous offrir.

Voici, en accentuant quelque peu les points les plus délicats, le raisonnement qu'on nous tient :

Vous craignez, nous dit-on, de perdre tous les sous-officiers que vous donne le contingent de trois ans ? — Cette appréhension n'est pas justifiée. Vous en aurez tout autant, grâce aux écoles de sous-officiers que nous vous donnerons quelque jour, plus tard... très probablement. Nous ferons d'ailleurs peut-être observer avec plus de rigueur, certaines dispositions de la loi de recrutement (art. 84) qui vous assureront infailliblement des cadres par l'appât de certains emplois publics. Vous aurez en outre autant d'engagés de trois ans. Ces jeunes gens ne font guère aujourd'hui, il est vrai, que devancer l'appel de leur classe, tandis qu'ils auront à servir une année de plus que leurs camarades, mais cette considération ne les arrêtera pas.

Vous alléguez que vos effectifs actifs, déjà inférieurs à ceux de l'armée allemande, vont être encore réduits d'une soixantaine de mille hommes ? Rassurez vous. Il n'en sera rien. Nous vous donnerons, à titre de compensation, des hommes impropres au combat, des *demi-bons,* des conscrits classés dans les services auxiliaires qui prendront la place de vos employés.

Vous craignez de n'avoir plus ces hommes solidement instruits, disciplinés à fond qui, répandus dans la masse, servent à l'animer, à y établir l'ordre et la cohésion ? Vous alléguez que vos soldats ne sont pas tous en définitive employés hors du rang au cours de leur troisième année de service, que la présence de quelques anciens soldats vous semble indispensable à l'instruction, que même ceux d'entre eux qui sont affectés à des emplois spéciaux restent soumis à l'action persistante d'une discipline éducatrice, qu'ils prennent part à certains exercices et rentrent dans le rang pour la plupart à l'occasion des manœuvres ? — Tout cela doit d'abord plier devant la passion de l'égalité,

Puis, au lieu de votre service de trois ans réduit et coupé par tant de permissions, par l'affectation à tant d'emplois, nous vous donnons le service de deux ans *effectifs*. Nous inscrivons ce mot dans la loi ; vous êtes donc bien assurés que, suivant toute vraisemblance, les absences de toute nature seront supprimées. On doit naturellement espérer aussi voir le Parlement renoncer à l'habitude qu'il a prise de régler les allocations de fonds sur un effectif inférieur à l'effectif réel.

Vous pensez que les jeunes gens voués à des études sérieuses perdraient beaucoup à interrompre leur travail pendant deux années ? — Nullement : ainsi un étudiant en médecine aurait plus à gagner à faire deux ans de service de dix-huit à vingt ans que d'en faire un seul sous le régime actuel, alors qu'il est menacé de retourner sous les drapeaux s'il n'est pas docteur à vingt-sept ans.

Comme c'est simple et que nous voilà loin des procédés surannés employés en ce moment même par les Allemands ! Ils en sont encore à accroître leurs effectifs de paix, estimant plus solides et plus sûrs les hommes en activité de service militaire que ceux qu'on arrache subitement à leurs occupations civiles pour les mener au feu. Ils rêvent une troupe de choc composée d'hommes entraînés et n'admettent le service de deux ans qu'à titre provisoire, pour leur infanterie seulement et comme un pis aller.

Ce qu'on nous propose en somme c'est de commencer par désemparer l'armée. Pourquoi refuser cette amputation préalable? l'armée n'en marchera que mieux plus tard grâce aux appareils prothétiques qu'on nous recommande :

On nous privera tout d'abord du tiers de nos sous-officiers ; nous nous débrouillerons pour assurer le service et donner l'instrution. Il nous appartiendra de demander la création d'écoles de sous-officiers plus tard et on nous l'accordera... si les ressources budgétaires le permettent. Quelques années après, les écoles en question commenceront à produire un certain rendement. — Mais que sera-t-il advenu de l'armée en attendant ?

Les engagements de trois ans, dont on prétend faire état, deviendront fort peu nombreux. Aujourd'hui le Ministre de la guerre s'efforce de limiter le plus possible le chiffre de ces engagements. Le recrutement lui donne pour trois ans des jeunes gens de vingt-un ans déjà formés ; il ne tient pas à les avoir plus jeunes. Nos jeunes hommes sont au contraire bien aises d'en finir plus tôt avec les trois années de service qu'ils auront à accomplir et ils s'offrent en foule à des engagements qui ne sont en somme que des devancements d'appel. Mais, quand la loi n'exigera plus que deux ans et qu'il s'agira de s'imposer bénévolement une

annés de service de plus, il est tout clair que leur empressement se trouvera fort refroidi.

Et l'incorporation des infirmes ! — Imagine-t-on ces bandes d'hommes de toutes professions arrivant dans nos casernes pour y être utilisés ? — Voici des cultivateurs, des maçons, des briquetiers, des chaufourniers, des mineurs, des treillageurs, des teinturiers, des ouvriers d'usine de toute sorte... Que faire de tous ces gens-là ? L'armée n'a pas d'occupations de leur métier à leur donner. On aura alors ce spectacle étrange : de jeunes Français obligés de par la loi à nettoyer pendant un an des marmites et des gamelles, ou à réparer de vieux souliers, ou à servir à la table des sous-officiers. C'est pour celà qu'on se sera arrogé le droit de les enlever à leur famille et à leur profession. A côté du service obligatoire d'instruction on veut établir la corvée personnelle non moins obligatoire. A côté du devoir incontestable d'apprendre à porter les armes pour la défense du pays, on prétend placer, par une sorte d'assimilation incompréhensible, un autre devoir spécial à l'usage des infirmes. Le bon sens des populations aura quelque peine à admettre cela. Nous comprenons fort bien que l'instruction militaire doit forcément être donnée à l'homme *en personne*, qu'il faut qu'il se rende au quartier pour la recevoir, mais quand on entend qu'un infirme doit tout aussi nécessairement venir en personne au quartier pour y effectuer des nettoyages d'effets, des opérations de cuisine, ou autres corvées, nous cherchons sur quoi établir la légitimité de ces prétentions extraordinaires.

Ce qui se passe aujourd'hui dans nos casernes est fort différent. Les hommes affectés à certains emplois n'en sont pas moins avant tout des soldats. Ils acceptent volontiers — trop volontiers à mon gré — des occupations qui les dispensent des prises d'armes. Mais qu'on prétende les appeler sous les drapeaux uniquement pour cela, pour obtenir d'eux des services qu'on paye habituellement... cette sorte de procédé leur semblera étrange.

Il faut renoncer à cette chimère et reconnaître que la réduction du du service creuserait dans nos effectifs un vide d'une soixantaine de mille hommes impossible à combler.

Colonel X.

MARINE

LES EXPÉRIENCES DU GUSTAVE ZÉDÉ

Le budget naval de 1899, dont la discussion n'est pas même commencée à l'heure actuelle, nous donne les renseignements suivants sur les torpilleurs sous-marins à flot, en construction et en projet.

Gustave Zédé. — Coque en bronze; longueur, 48 m. 50; largeur, 3 m. 20 ; hauteur 3 m. 20 ; déplacement 266 tonneaux ; une hélice actionnée par des accumulateurs ; vitesse maxima, 15 nœuds ; l'armement se compose d'un tube lance-torpilles. Le *Gustave Zédé* est en essai à Touo n depuis plusieurs années.

Morse. — Coque en bronze; longueur, 36 mètres ; largeur, 4 m. 75 ; hauteur 2 m. 75 ; déplacement 146 tonneaux ; une hélice actionnee par des accumulateurs ; vitesse maxima, 13 nœuds ; armement, 1 tube lance-topilles. Le *Morse* est en achèvement à Cherbourg ; sa livraison est prévue pour l'année courante.

Narval. — Coque en acier ; longueur, 34 mètres ; largeur, 3 m. 75 ; tirant d'eau en arrière, 1 m. 60 ; déplacement, 106 tonneaux ; une hélice actionnée par une machine verticale à triple expansion avec chaudière multitubulaire ; puissance, 217 chevaux ; vitesse 12 nœds ; armements, 4 appareils lance-torpilles. Le *Naval* est en construction à Cherbourg ; son achèvement est prévu pour 1900.

L'annexe des Constructions neuves *(Etat H.)* nous avertit que six bateaux du type *Narval* seront mis en chantiers en 1899. Cherbourg en construira un, Brest deux, Lorient un, Rochefort deux.

Mais depuis que le projet de budget de 1899 a été déposé sur le bureau de la Chambre, il s'est produit un fait nouveau, d'une importance considérable. Nous voulons parler des expériences exécutées par le *Gustave Zédé* au mois de décembre 1898.

Le *Gustave Zédé* s'est rendu de Toulon aux Salins d'Hyères, et, là, il a procédé à une double attaque du cuirassé le *Magenta* qui a été torpillé deux fois, la première au mouillage, la seconde en marche (1) Les

(1) Dans cette seconde attaque, le *Gustave Zédé*, stoppé, attendait le *Magenta* au passage.

torpilles lancées par le sous-marin étaient munies d'un cône de choc qui a été retrouvé aplati ; il ne peut donc subsister aucun doute quant à la réussite du tir.

Après l'expérience des Salins d'Hyères, le *Gustave Zédé* a effectué la traversée de Toulon à Marseille qui est de 41 mille ; il était accompagné d'un remorqueur du port de Toulon, *l'Utile* ; mais ce n'était là qu'un excès de précautions. Le *Zédé*, malgré la forte houle, n'a pas eu besoin de recourir à la protection de son convoyeur ; il naviguait à la surface, à la vitesse de six nœuds environ ; mais en raison du clapotis tout était clos à bord ; l'équipage est donc resté plus de sept heures consécutives dans les mêmes conditions que si le bateau avait été complètement immergé.

Les 41 milles parcourus, à cette occasion, ne sont pas le terme de la distance franchissable du *Gustave-Zédé :* ses accumulateurs ètaient en état de le ramener à Toulon ; mais l'expérience de marche se doublait d'une expérience de ravitaillement qui a également bien réussi ; le sous-marin a pu charger ses accumulateurs sur le réseau électrique de la ville de Marseille.

La protection du sous-marin résulte de ce qu'il ne peut être atteint sous l'eau, de ce qu'il n'est pas vu, de ce que la cible qu'il présente dans ses émergences est pratiquement impossible à toucher. Il ne naviguera à la surface que lorsqu'il se sentira à l'abri de toute surprise, de toute atteinte. De la hune d'un cuirassé on ne peut découvrir un sous-marin au-delà d'un mille au grand maximum ; c'est donc à cette distance de l'ennemi qu'il plongera, ne reparaissant plus que dans de rares émersions d'une durée de quelques secondes, sans que le cuirassé ait pu suivre sa marche, sans qu'il ait pu apprécier la distance ni préparer la concentration du feu de ses canons à tir rapide sur lui ; la dernière émergence, la seule qui soit moins sûre, est celle où il lance sa torpille ; mais, fut-il touché à ce moment, la torpille n'en serait pasmoins lancée et le pygmée, en succombant, entraînerait le colosse dans sa ruine. On peut d'ailleurs prévoir pour la coupole une protection capable de résister aux projectiles des petites armes à tir rapide (les seules utilisables contre lui.) Le sous-marin, après avoir lancé sa torpille, s'enfonce et devient invulnérable.

Interrogé par un rédacteur de la *France Militaire*, M. Edouard Lockroy, ministre de la marine, lui a fait la déclaration suivante :

« Nous avons pu constater que notre sous-marin, le *Gustave-Zédé*, « répondait aux grandes espérances que nous avons fondées sur lui. Le « voyage de Toulon à Marseille, exécuté par ses propres moyens, sur « une mer soulevée par le vent d'est, prouve d'une façon éclatante que « nous possédons un merveilleux outil dont nous pouvons espérer les « plus utiles services. Déjà, nous avions expérimenté à Hyères qu'il

« pouvait surprendre les cuirassés et les torpiller à l'improviste, et, « maintenant, nous voici persuadé que, même par une mer agitée, il « pourra s'avancer au large, s'approcher de l'ennemi pour s'immerger « au moment favorable et le frapper sûrement : avec le *Gustave-Zédé* « nous sommes maîtres d'une arme qu'aucune marine au monde ne « possède encore. »

Dans ces conditions, on conçoit la stupéfaction que beaucoup ont éprouvé quand ils ont appris que le programme des constructions neuves de la flotte pour 1899, n'allait subir aucune modification, quand ils ont su que l'on commencait, à Brest, la construction d'un cuirassé de 14.000 tonnes et de 30 millions.

Comment ! le *Gustave-Zédé* a donné les superbes résultats que le ministre a confirmés, et, à l'heure actuelle, nous n'en mettrions pas en chantier un nombre respectable, et nous continuerions à épuiser nos ressources dans la construction d'absurdes cuirassés d'escadre !

Nous disons : A l'heure actuelle, c'est-à-dire au lendemain de l'affront de Fashoda et à la veille de complications nouvelles à Terre-neuve, à Madagascar, au Siam, partout enfin.

Nous ne demandons pas qu'on abandonne la construction du type *Narval*. Loin de là. Mais le *Narval* lui-même ne sera pas achevé avant 1900, et comme il diffère totalement du *Zédé*, il est impossible de le prononcer dès aujourd'hui sur sa valeur pratique (1). Ce nouveau sous-marin peut être un grand succès, et nous le souhaitons ardemment, mais il peut aussi donner de mauvais résultats.

A l'heure actuelle, le meilleur sous-marin est celui que nous AVONS et non pas celui que nous AURONS.

Une centaine de *Zédé* pourraient fort bien amener l'Angleterre à composition. Construisons-les donc en hâte. Ce ne sera pas payer trop cher l'économie d'une guerre à laquelle nous ne sommes pas préparés.

Commandant Z.

(1) Les essais du *Gustave-Zédé* ont duré plus de cinq ans ; on peut donc prévoir que ceux du *Narval*, type entièrement nouveau, ne seront pas terminés en quelques semaines comme on voudrait nous le faire croire. Pourquoi, aussi, demander deux ans pour le construire, alors que six mois suffiraient ?

COLONIES

20 janvier 1879.

Si nous parlions un peu de l'Algérie. Quelque délicate que soit la question, il n'en faut pas moins se décider à l'aborder. Le plus sûr moyen de ne jamais arriver à la résoudre, c'est (comme on le fait depuis trop longtemps en France), de reculer toujours devant elle, ou de ne s'en occuper que pour énoncer à son sujet quelques formules toutes faites, inspirées par beaucoup de parti-pris et encore plus de préventions. Le jour où, une bonne fois, on s'attaquera au problème algérien, avec le sincère désir d'en venir à bout, on s'apercevra que, si la colonie a souvent mérité d'être jugée sévèrement, la métropole n'est pas, de son côté, exempte de tout reproche.

Voyez, par exemple, ce qui vient de se passer pour les délégations algériennes, dont la première session a pris fin tout dernièrement. Tant que les délégués se sont contentés d'adopter les propositions du gouvernement, relatives au projet de budget spécial et à d'autres points d'ordre divers, il n'était pas dans notre vocabulaire assez de qualificatifs élogieux pour apprécier leur attitude.

« Voilà, nous disait-on, des gens sensés et pleins de valeur, qui, se rendant compte de l'importance de leur mission, savent la remplir avec le sérieux et la courtoisie qui est de mise dans la circonstance. Ces hommes-là sont bien les représentants de la partie saine de la population et il faut tenir le plus grand compte de leur manière de voir. » Mais, en fin de session, ces mêmes délégués s'étant avisés d'émettre, sur la question juive, des vœux qui n'étaient plus en harmonie avec les conceptions du pouvoir central, instantanément ce fut un changement radical de tableau. Les artiels laudatifs de la veille firent place à de longues récriminations, desquelles il ressortait que décidément on ne pouvait faire aucun fonds sur les mandataires des colons qui semblaient prendre plaisir à décourager les esprits les mieux disposés à leur égard.

Il faudrait pourtant s'entendre. Ou les délégués élus cet automne sont bien tels qu'on nous les représentait au début de leurs travaux, et alors il y a lieu de prendre en considération tout ce qu'ils exposent au nom des intérêts qu'ils représentent ; ou bien le parti-pris et la passion l'emportent chez eux sur tout autre sentiment et, dans ce cas, l'œuvre entière accomplie par les délégations, se trouve viciée dans son essence. Il nous paraît difficile de s'échapper de ce dilemne, à moins que de prétendre que, suivant l'heure du jour ou le quantième du mois, les délégués algériens sont ou non les interprètes autorisés de la colonie !

Nous n'avons pas à prendre parti ici dans le débat qui s'en produit, car il est du domaine politique plus que colonial. Si nous nous y sommes arrêté c'est pour montrer, par un exemple, que chacun a sa part de responsabilités dans les malentendus, dont la colonie et la métropole se trouvent également souffrir.

Un des problèmes les plus inquiétants, parmi ceux que l'Algérie doit résoudre, est celui qui concerne la question des étrangers. Les recensements nous montrent que ces derniers sont en nombre à peu près égal à celui des Français d'origine, et dès lors on est amené à se demander si cette situation ne constitue pas un grave danger pour nous, dans l'hypothèse de certaines éventualités. Nous avons, il est vrai une garantie, qui réside dans le droit que possède le gouvernement d'expulser du territoire tout individu ne jouissant pas des droits conférés à nos nationaux. Mais, outre que l'exécution d'une pareille mesure serait malaisée à assurer le cas échéant avec toute la rapidité nécessaire, à cause du nombre et de la dispersion de ceux qui se trouveraient visés, ne risquerait-on pas, au surplus, d'arrêter, du coup, la vie du pays, en lui enlevant aussi la moitié de ses éléments et non les moins actifs. Il y a pis encore, car, en admettant même que la colonie puisse, du jour au lendemain, être débarrassée des étrangers officiellement classés comme tels, elle n'en conservera pas moins tout une catégorie d'individus n'ayant de français que l'étiquette avec les prérogatives qu'elle comporte.

Nous voulons parler des bénéficiaires de la loi de nationalisation de 1889 laquelle, on le sait, confie la qualité de Français à tout fils d'étranger né sur notre territoire qui, à sa majorité, ne se sera par réclamé de son pays d'origine. Certes parmi ces neo-français, il en est beaucoup qui sont pour nous de précieuses recrues. Mais combien en revanche demeurent en marge de notre civilisation, du génie et du caractère de notre race. Parmi eux combien en est-il ne parlant pas même notre langue, tels les enfants des pêcheurs napolitains, légalement devenus nos compatriotes, sans avoir cessé d'être au fond des Italiens. Les gouvernements étrangers ne reconnaissent du reste pas tous notre loi de naturalisation et c'est ainsi que les fils de pêcheurs dont nous parlons continuent à figurer dans les rangs des réserves de l'armée italienne, en même temps qu'ils sont admis chez nous à jouir de tous les privilèges reconnus aux citoyens français. N'est-on pas autorisé à concevoir quelque méfiance vis-à-vis de ces nouveaux venus, et ne serait-il pas plus prudent de n'admettre dans nos rangs que ceux qui auraient donné des gages de leur loyalisme. On nous dit, il est vrai, que le propre des grandes nations est d'absorber les éléments qui gravitent dans son orbite et on nous cite des colonies étrangères qui ont dû leur prospérité et leur rapide développement à cette absorption. Encore faut-il que ceux que l'on vise ne

se montrent pas réfractaires à l'assimilation et surtout que grâce à leur nombre ces éléments que l'on veut absorber ne menacent pas d'être absorbeurs. Etant donné la répartition des diverses races sur le territoire algérien, il nous parait indispensable de modifier, en ce qui concerne la colonie, la loi de 1889, afin de ne pas être exposé à introduire de faux frères dans la grande famille française (1).

*
* *

La souscription aux obligations émises pour les chemins de fer de l'Indo-Chine a été un brillant succès. L'emprunt s'est trouvé couvert près de quarante fois, puisque deux milliards sont venus s'offrir là où on ne demandait que cinquante-cinq millions. Si l'on doit se féliciter d'un pareil résultat, il faut se garder, par contre, d'en tirer des conséquences trop optimistes, en y voyant la preuve que l'épargne française se décide enfin à adopter comme champ d'action le domaine colonial. Pour être autorisé à penser ainsi, il faudrait avoir la certitude que ce qui a séduit l'argent dans la circonstance ç'a été la destination coloniale qui lui était réservée. On connaît le goût très vif de nos capitalistes pour les emprunts d'Etat et de Villes, jouissant d'une bonne garantie, alors même que le taux d'intérêt est des plus minimes. Jusqu'à preuve du contraire, c'est à cette qualité d'emprunt public garanti, qu'il faut attribuer l'empressement des souscripteurs, empressement d'autant plus grand qu'ici le taux de l'intérêt se trouvait relativement élevé.

Il y aurait une intéressante constatation expérimentale à faire si les circonstances voulaient jamais que le même jour on s'adressa à l'épargne, d'une part pour un de ces emprunts d'Etat ou de Ville, et d'autre part pour une entreprise coloniale libre de tout lien officiel et ne se recommandant que par la valeur propre du gage à exploiter. Alors même que cette entreprise permettrait d'espérer normalement de gros dividendes et que, par contre, l'emprunt officiel ne donnerait qu'un intérêt réduit à deux pour cent, nous croyons fort que les souscripteurs feraient queue aux guichets de l'emprunt, sans guère se soucier de l'émission voisine. En réalité, l'éducation du public est encore à faire en ces matières. Il faut reconnaître, du reste, que ce public n'est pas sans excuse en se dérobant, puisque ceux qui devraient les prêcher d'exemple sont les premiers à manquer d'initiative; tels des groupes financiers, affichant des prétentions et des titres excessivement coloniaux et qui se gardent avec soin d'aller de l'avant lorsque tous les atouts plus un ne se trouvent pas dans leur jeu.

Il va sans dire que si nous nous trompons dans les appréciations que nous émettons ici, nous serons les premiers à nous en réjouir.

J.-Bernard D'ATTANOUX

(1) Depuis que ceci a été écrit le Gouvernement a pris l'initiative d'un projet de loi donnant, dans une certaine mesure, satisfaction aux desiderata exprimés.

CRITIQUE MUSICALE

OPÉRA. — A propos de *la Burgonde*. — Débuts de Mlle Delna dans *Samson et Dalila*; de Mlle Jane Marcy dans les *Huguenots*.
OPÉRA-COMIQUE. — *Fidelio* de Beethoven. Débuts de Mme Rose Caron.

La Burgonde, ainsi que nous l'avions prévu, a été très discutée par la presse intransigeante ; la partition de Paul Vidal soulève, en effet, une des questions les plus passionnantes de notre art actuel. Ou *la Burgonde* est un grand succès, officiel, — puisque le ministre compétent décore le musicien, — *national*, puisque le public *français* qui vient l'écouter l'acclame avec conviction ; ou elle ne résout rien et ne prouve guère, comme l'insinuent les critiques ultra-modernistes de la majorité des grands journaux.

Entre ces deux thèses, la vraie est peut-être celle-ci : *la Burgonde* est le premier coup asséné avec décision sur les adversaires des traditions mélodistes de la vieille école de France ; elle sera, comme tout premier bataillon envoyé au feu, malmenée, piétinée, décimée, peut-être momentanément détruite ; mais les imitateurs de Paul Vidal, de moins en moins niés après lui, contribueront à lui rendre, dans quelques mois ou dans quelques années, le haut rang qu'elle doit occuper dans l'estime du grand public et dans le respect des critiques. Cette opinion éclectique, à une époque où l'éclectisme n'est plus à la mode, est juste, je le crois, sincère, je l'affirme.

J'aurais voulu dire, pour compléter la brève analyse du précédent numéro, l'excellence d'une interprétation que, du moins, l'unanimité des éloges a dû, déjà, remercier de ses vaillants efforts.

Mlle Lucienne Bréval a créé une Ilda, qui sera, avec *l'Africaine* et la *Valkyrie*, l'un des sommets de sa belle, mais inégale carrière. Le charme de son personnage, composé avec un naturel plus expressif et mieux harmonieux que toute étude laborieuse, est inexprimable. L'artiste, un instant desservie naguère par sa santé ou par l'incohérence peut-être des conseils allemands qui la déroutaient, a reconquis une

maîtrise à la fois habile et ménagère de ses forces. C'est une preuve de plus que Mlle Bréval, très cultivée et d'esprit fort informé d'art et de littérature moderne, n'a besoin des enseignements de personne pour retrouver sa personnalité.

M. Delmas a longuement médité son Attila ; il l'a composé avec la sûreté qui lui est familière et un souci historique que nous ne lui connaissions guère que depuis Hans Sachs. Parfois, dans les pages pathétiques de l'œuvre, il a été mieux qu'un excellent, — un grand artiste. Il décline modestement la plus grande part de son propre succès pour l'attribuer à la manière *vocale* qui caractérise l'écriture de Paul Vidal ; mais cet éloge, que méritent tous les rôles de *la Burgonde* où nulle voix ne peut être faussée, trouée, ni usée par l'inexpérience du compositeur, — je ne mets presque aucune allusion dans cette constation rare — cet éloge, pour être porté à l'actif de Paul Vidal, ne diminue en rien le talent de ses interprètes.

Mme Héglon, en composant le personnage de Pyrrha, l'a différencié comme il convenait de Dalila, sa triomphale création à l'Opéra ; elle s'est montrée véhémente à souhait, fort belle d'allures et d'expression dramatique ; ses qualités ont surmonté les difficultés d'un rôle, un peu sacrifié parfois, jusqu'à lui donner un vigoureux relief de vie et de vérité.

En lui succédant dans Dalila, Mlle Delna a omis d'imiter son respect scrupuleux de la mesure, sa science vocale et jusqu'à la chaleur de ses terminaisons lyriques. Certes, l'admirable voix de Mlle Delna lui tient lieu de tout autre souci théâtral ; encore s'agirait-il pour elle d'interpréter les rôles modernes en respectant leur caractère et leur diversité, surtout lorsque Saint-Saëns pourrait, auditeur fortuit et stupéfié, se trouver assez mal content d'être mis à la remorque de son propre orchestre par une interprète magnifique, mais d'une mobilité douteuse. Mlle Delna sera une incomparable artiste lorsqu'elle renoncera à ses licences envers la mesure ; et le public, chaleureux pourtant, de la première le lui a marqué suffisamment en acclamant ses andantes quand ils sont écrits dans la partition et en les omettant, avec même quelque fraîcheur, lorsqu'ils dénaturent par trop l'écriture du maître — fort heureusement pour lui en voyage.

Mlle Jane Marcy a, comme nous l'avions prévu, remporté un nouveau succès dans les *Huguenots* qui lui servaient de second début ; elle se joue des difficultés vocales de son rôle avec une compréhension parfaite de son personnage et un souci rare des traditions brillantes du passé. Après nous avoir donné une Sieglinde valeureuse, Mlle Marcy nous a rendu une Valentine de haut style, fort acclamée des *dilettanti* et du public de l'Opéra.



A l'Opéra-Comique, grand évènement musical : débuts de Mme Rose Caron dans *Fidelio*. L'œuvre géniale de Beethoven, condamnée au silence par la nécessité de confier à des chanteurs de grand opéra les dialogues parlés du livret, appelait nécessairement les récitatifs de M. Gevaërt, si habilement agencés. L'inepte et désastreux poème de Bouilly ne s'en trouve point amélioré ; mais je ne comprends pas les critiques de certains, qui ont crié à la profanation, parceque M. Gevaërt nous permettait enfin d'entendre l'ouvrage et d'y goûter, somme toute, l'une des plus rares joies lyriques que le théâtre nous puisse donner.

M. Carré a luxueusement monté *Fidelio*, avec même une profusion de décors magnifiques, signés Jusseaume et dont l'importance n'est pas sans encombrer son étroite scène et y multiplier des entr'actes intempestifs. C'est surtout Mme Rose Caron qui était attendue avec fièvre dans le personnage de Fidelio.

Elle y est fort belle, très grande, tragique à souhait et dolente avec fragilité ; car on peut bien remarquer sans infirmer ses réels mérites, que la tessiture élevée du rôle est interdite à ses moyens vocaux, déjà limités en des œuvres moins tendues. Le travesti ne lui messied point; mais ses gestes, longs et imprécis, s'harmonisent moins au drame intime de la pièce qu'aux situations légendaires de ses autres succès de théâtre. Le cadre étriqué d'une scène nouvelle, l'émotion dont elle se défend assez mal, sa conviction peut-être d'être dépaysée dans une œuvre et devant un public si nouveaux pour elle, — sa création de Fidelio à Bruxelles datant, je crois, d'une dizaine d'années, — tout a concouru à l'effet incomplet, à l'impression d'inachevé que la haute artiste donnait dans son début place Boieldieu.

L'orchestre, excellent parfois, n'est point sans nervosité ; elle lui vient peut-être de ses tribulations architecturales, de la nouveauté d'une acoustique, toujours funeste au quatuor et cuivrée encore avec quelque excès, de la manière un peu sèche aussi de son chef, M. André Messager, musicien hors ligne, qui dissèque la mesure avec une sûreté redoutable et dont la baguette trace en traits quelquefois anguleux la science impeccable de son érudition.

P. B. GHEUSI.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

En dehors de la malheureuse affaire, une ligue est en train de se constituer dont l'existence me paraît absolument nécessaire. Elle sera composée de critiques littéraires, lesquels ont la prétention de servir avant tout l'idée de justice. Depuis Sainte-Beuve que voyons-nous? Certains groupements dont les membres passent leur temps à s'encenser réciproquement et à se déclarer supérieurs au reste des hommes. Appartenez-vous au cénacle, aussitôt on vous proclame grand écrivain, à la condition que vous rendrez au centuple les éloges que l'on vous a décernés. Ils sont, comme cela, une douzaine dans les feuilles centre-gauche, tout particulièrement occupés à se pousser mutuellement et à tromper sur leur valeur respective les lecteurs de leurs journaux.

Esprits du reste assez confus, incapables d'exprimer une idée nette, sans tempérament, n'allant jamais droit devant eux, ne saisissant jamais ce qu'il y a de caractéristique dans une œuvre ou dans un écrivain. On me montrait ces jours-ci une prétendue étude de l'un d'entre eux, laquelle n'était qu'un long hors-d'œuvre. Avant d'arriver à son sujet précis, l'auteur passait par une infinité de chemins, s'accrochant à tout pour remplir son article, usant de tous les moyens possibles pour noircir la quantité de pages exigées par la besogne hebdomadaire.

Quand on me mit cette chose informe sous les yeux, je sortais d'une lecture de Sainte-Beuve sur les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Sans doute, je ne suis pas de l'avis du critique des *Lundis* qui écrivait en pleine bataille, et tentait en frappant Rousseau d'atteindre ses descendants directs et surtout Châteaubriand. Mais quelle étude serrée! Comme, à aucune ligne, Sainte-Beuve ne s'écarte de son sujet! Quelle habile composition! Avec quel art il fait le siège de Rousseau, nous montrant ses origines et sa nature particulière, et par là expliquant, peut-être avec trop de parti-pris, mais expliquant enfin, ce qu'il aperçoit de moins parfait dans Emile, auquel il reproche parfois un peu de mauvaise éducation. Sans doute, il n'a pas assez dévoilé l'enchanteur

en la communion de qui se rencontraient les femmes adorables du XVIIIe siècle.

Mais ses remarques sur Rousseau sont curieuses à recueillir ; mais il ne bat jamais la campagne quand il a pris à tâche de traiter un sujet.

Combien différents ceux que nous voyons se livrer sous nos yeux à leurs exercices enfantins ! La culture intellectuelle et le savoir leur manquant, ils sont toujours à bout de forces, donnent en quelques lignes leur étude et garnissent avec n'importe quoi la plus grande partie de l'article. On leur a, du reste, enseigné à l'école l'art de parler pour ne rien dire, et de remplir, par de la paille, la substance solide qu'ils devraient fournir.

Oui, une misérable poignée de critiques, sans érudition, sans esprit, sans travail, et sans possibilité même de travailler, s'est mise à nous faire la loi. N'est-il pas temps de réagir contre ces hommes et de leur opposer une ligue véritablement intelligente et juste. Il faut opposer de la finesse à leur épaisseur, du labeur à leur paresse, de la conscience à leur manie de s'encenser mutuellement. Voilà ce qu'a estimé un maître écrivain dont j'ai l'œuvre sur ma table : M. Lhomme, professeur au lycée Janson de Sailly. J'ai déjà dit ce que je pensais de son livre : *La Comédie d'aujourd'hui.* C'est un des produits les plus sains et les plus vigoureux de la critique française au XIXe siècle. Que M. Lhomme continue à marcher dans la route qu'il a choisie, nous aurons le plaisir de ne cesser de le louer, de le présenter comme modèle aux débutants et d'espérer, en lui, un renfort précieux dans notre lutte contre l'inintelligence et la mauvaise foi.

Pas de crainte chez lui, aucune terreur de l'homme influent qui pourrait l'inquiéter dans ses ambitions. Ainsi termine-t-il le portrait d'un académicien encombrant, dont la prose s'épanche, à flots tièdes, dans tous les journaux de la capitale. « Voilà trente ans et plus qu'il écrit, et il n'a jamais rien dit ; il ne dira jamais rien. Qu'importe après tout, puisqu'il a des places et des honneurs. L'homme habile comprend son temps, s'y ajuste et s'en sert. » Qui ne reconnaîtrait ici M. ***, « homme décoré de tous les ordres, polygraphe infatigable, grand conteur d'anecdotes, romancier, auteur dramatique ? »

Ailleurs l'artiste précis, d'un jugement si sûr, peint un autre de nos contemporains, dont il n'est peut-être pas très malaisé de trouver le vrai nom : « J'aimais Binet quand il se contentait d'être un critique. J'aurais voulu qu'il échafaudât moins ses raisonnements, qu'il entrât plus vite dans son sujet, qu'il sût s'y mouvoir plus à l'aise, mais je passais condamnation sur ces légers défauts... Comme il se sentait avant tout logicien, il abusait de la logique ; il lui arrivait parfois de raisonner mal et tout à fait faux, et il le faisait avec une intrépidité qui m'étonnait. Il s'est avisé depuis de parler en public ; il a fait des discours et des

conférences ; il passe pour un orateur. J'ai cessé depuis lors d'estimer en lui le critique. Son abondance ne m'a plus paru que prolixité... Cette solidité même dont on le louait, je l'en dépouille. Ce que je prenais pour un bloc n'est qu'une outre. Le style fait poche, il ne recouvre rien qu'une apparence de raisonnement. »

Qui est désigné dans ces lignes ? Qui reconnaît-on dans ce portrait si fin, que La Bruyère aurait pu, sans se compromettre, parfaitement signer? Je ferai remarquer à M. Lhomme que, même avant qu'il parlât en public, l'orateur verbeux, tout nourri, non de Bossuet, mais des parlementaires de la Restauration et du gouvernement de Juillet, paraissait très bien en *Binet*. Comme les rhéteurs et comme les gens d'école que je signalais tout à l'heure, il avait toutes les peines du monde à entrer dans son sujet et à présenter en bon ordre et simplement son argumentation. Sa phrase roulait toutes sortes de répétitions, de vilains mots et de graviers qui en troublaient la pureté.

Mais encore une fois quelle jolie peinture, d'une justesse et d'une élégance toute classiques. Peut-être M. Lhomme — et encore, il ne nous a pas donné la mesure de lui-même — hésiterait-il à se lancer dans les longues dissertations, dans les études infinies sur un homme ; mais il a du courage, de la conscience, un coup d'œil sûr, et comme personne excelle à trouver les mots qui notent un écrivain et caractérisent à la fois son âme et son œuvre.

Je m'associe pleinement à son désir. Entre les critiques centre-gauche dont la principale occupation semble être l'adoration mutuelle, et les petits poètes qui essaient de se grouper de leur côté et se donner le change sur leur nullité, créons un groupe indépendant, une sorte de douane intellectuelle chargée d'arrêter les mauvais produits et de mettre un terme à l'envahissement dont nous sommes déjà les victimes. Que beaucoup d'écrivains comme M. Lhomme se rangent avec nous et nous aident dans cette œuvre de conscience et de salubrité !

E. LEDRAIN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

LE ROI DE ROME

L'antithèse est favorable à la haute tragédie, qui présente l'Homme sous ses deux aspects extrêmes, dans la force à laquelle rien ne peut résister, dans la débilité qui le fait impuissant. Mais ce n'est pas seulement un thème à dialoguer et à développer, dans l'unique but de la beauté scénique ou de l'émotion publique. Il y a des heures sociales où tel sujet s'impose au romancier ou au dramatique, parce que, non seulement il est propre à la forme artistique, mais surtout parce qu'il dégage un état de l'âme contemporaine. C'est précisément le cas du drame de MM. Emile Pouvillon et Armand d'Artois, *Le Roi de Rome*, que joue avec un grand succès le Nouveau-Théâtre. La pâle et maladive figure du fils de Napoléon nous émeut profondément, moins à cause du malheur personnel qui frappa ce jeune prince que parce qu'en lui nous découvrons un homme qui nous dit notre inquiétude actuelle et qui, en nous révélant son mal, réveille le nôtre : l'hésitation à agir, la douleur du désir, l'antagonisme paralysant entre le cerveau et la main, entre l'imagination et le fait.

M. Pouvillon prend son héros dans l'histoire, dans la réalité, dans les mémoires. Il écrivit d'abord son œuvre (1) sous une forme composite, avec le souci du document, sans trop se préoccuper des exigences pratiques de la mise en scène, alternant le dialogue avec des descriptions de paysages et d'actions, variant les lieux et les décors, faisant parler la foule, coupant net aux développements oiseux, cherchant avant tout le témoignage authentique et atteignant la grandeur, dans une poésie mélancolique et pénétrante. La collaboration de M. Armand d'Artois a respecté ce premier texte qui est fort beau, mais elle l'a heureusement remanié aux fins précises de la représentation elle a ajouté des épisodes de grand effet et décidé du franc succès de la pièce.

L'épopée impériale enflamme l'aurore de notre siècle d'une gloire qui peut-être ne fut jamais égalée. Historiquement, la mort et le temps sont

(1) Le Roi de Rome, 1 vol. Ollendorff, éditeur.

venus imposer leur silence à tant de rumeurs de voix et de batailles. En réalité, rien n'est mort, rien ne se tait. Au loin, derrière nous, si nous prêtons l'oreille, nous entendons encore les fracas de cette grande et immortelle Armée, brisant par l'audace et la mitraille une vieille Europe affolée. Nous voyons celui que toutes les postérités verront, le petit corse malingre, devenu gros, et galopant à travers les nations, vaincues l'une après l'autre, mais enthousiastes de leur vainqueur, tant il portait en lui la marque sacrée du Dieu des batailles. Ce fut un torrent de larmes et de sang qui coula et épuisa la France, ce fut la la liberté supprimée, ce fut la pensée refoulée, ce fut la tyrannie, ce fut le déchaînement de la violence aveugle, ce fut un fléau dont pâtit le monde entier et qui nous devait laisser une convalescence si longue que nous n'en sommes pas encore sortis et que nous attendons le retour à la santé ; mais ce fut aussi une telle apothéose, une telle éruption de splendeurs guerrières, de vivats, de délire qu'on oublie le mal pour se rassasier d'admiration et d'éblouissement.

Penser à cet homme prodigieux, qui, sur l'humanité entière, sur ses soldats, sur le peuple, sur les ennemis, sur les rois et les chefs d'armées, sur les innombrables descendants qui ne l'ont pas vu, exerça un empire si absolu, c'est sentir le monde grandir, s'élever à la taille où ce guerrier sut mettre toutes choses. Des générations sont nées, ont vécu, lancées par l'impulsion de cet homme, sentant encore brûler derrière eux l'incendie de gloire qui, sur le sol, tandis qu'ils marchaient et s'éloignaient, donnaient à leurs ombres vaines les proportions démesurées de géants fabuleux. L'illusion les abusa, les nourit, leur fut suffisante. Ils vécurent glorieux du passé, dévots du Dieu. L'épopée galopait dans leur imagination, les récits les grisaient, ils respiraient parmi les héros ; puis, ils espéraient.

Mais supposez la grandiose épopée, les tonnerres de combats, les éclats de victoires, les délires des triomphes, tout cela grouillant, hurlant dans la cervelle d'un malade, du fils de Napoléon, dépossédé de tous ses droits par la politique étrangère et par la nécessité aussi d'assurer la paix du monde, après tant de massacres. Etre né roi de Rome, destiné à recevoir la plus éblouissante des couronnes, devoir succéder à l'Empereur qui dompta l'Europe, et se réveiller un jour en exil, prisonnier d'une Cour ennemie, et de plus, de santé chancelante, la volonté vacillante, le courage défaillant devant les scrupules qui ne peuvent connaître ceux qui règneront ! Ah ! qu'il est nâvrant et profond ce murmure du pauvre petit duc de Reichstadt, dont toutes les femmes raffolent parce qu'il est le fils de l'Autre, qui en des accès de vigueur, rêve de gloire, de coups de main, de trône, de Tuileries, d'acclamations d'un peuple soulevé : « Sous prétexte de santé, sur un rapport du docteur Malfatti, l'Empereur m'a privé de mon commandement. Moi qui

aurais voulu mourir sur un champ de bataille, je n'ai même pas la permission de m'enrhumer sur un champ de manœuvres ».

Mais ce n'est pas un prétexte. Il le sait bien. Son ami lui répond : « Vous avez été malade, ces temps-ci, Monseigneur. Pourquoi le nier ? Vous êtes souffrant encore. La vie de caserne vous fatiguait. »

« L'inaction me tue ! » s'écrie, exaspéré, le pauvre prince qui tend les bras vers la France. Il se débat en vain et ce n'est pas l'inaction qui le tue, c'est la maladie simplement, c'est la chair qui n'est pas viable, c'est sa pauvre poitrine qui s'en va en lambeaux. A quoi lui sert de ressembler à son père, d'en avoir le front large et puissant, les yeux d'aigle « qui font s'agenouiller les hommes », le menton volontaire, le nez impérieux ? Image ! il n'est qu'une image, une transparence, quelque chose de triste, de lamentable, d'avorté, quelque chose qui est presque ridicule, un fils sans mère, un homme sans patrie, un roi sans couronne, un être qui est de trop partout et qui doit disparaître.

Mais le drame n'est pas dans la chair. Il est dans cette volonté qui se dresse et qui défaille aussitôt, dans ce désir qui naît pour mourir de lassitude, dans l'enthousiasme dont se gonfle ce pauvre cœur impétueux et qui va s'éteindre dans l'ironie d'un sourire, dans la timidité de l'acte, dans la suspicion de tout. Ambition, colère, indignation sont des surexcitants trop forts pour cet organisme qui vibre avec le son de la fêlure.

Est-ce par cette imperceptible fente que la pitié, la bonté, la résignation entrent au cœur de l'homme ? Le duc de Reichstadt tergiverse, hésite, recule, là où son père n'aurait pas fait tant de façons. Il refuse l'espoir du trône pour sauver la vie d'un homme, alors que l'Empereur se fit précéder dans la tombe de deux millions d'hommes morts à cause de lui ! Agir ? Sentir ? dilemne où se noya le lymphatique et poussif Hamlet, où sombra l'âme du petit roi de Rome, personnage historique à qui M. Emile Pouvillon, avec un talent de sobriété et de vigueur, a su restituer la forme troublante et rare d'un symbole poétique, sans d'autres moyens que ceux par lesquels s'exprime l'art, lorsqu'il est haut et sincère.

Nul rôle ne pouvait mieux convenir à M. de Max. C'est même la figure qu'il a incarnée avec le plus de bonheur, avec un succès de plastique et de trouvailles qui légitime l'ovation du public. L'admirable chez cet artiste, c'est l'inédit du jeu, la surprise de l'intonation qui élargit encore le texte, la façon dont il occupe la scène, la peuple avec le geste, y fait surgir, autour de sa personne, comme une évocation générale de pensées et de choses. Il ne fait pas un sort aux mots, il féconde les phrases, elles enfantent et multiplient. A côté de M. de Max, il faut signaler M. Bour qui offre un contraste très circonstancié, dans le rôle d'un ancien de la Garde, faubourien de Paris,

homme de poigne et de résolution, marchant à l'action comme le lui a appris l'Empereur, ainsi qu'un boulet. M. Bour est excellent, il relève de finesse et de sentiment la rude carcasse du vieux soldat. Mlle Maud Amy est tout à fait charmante comme amante du jeune duc, elle a des grâces frêles qui éclatent sous la violence de la passion et des candeurs qui laissent de cette figure amoureuse et enfantine, un très joli souvenir.

Jules CASE

A la Comédie-Parisienne : *Les Mirages*, drame de réalité assez sombre, où l'illusionnisme conduit au suicide collectif, à travers des scènes assez bien faites et dont quelques-unes sont amusantes.

On joue également à ce théâtre, *Franchise*, exquise petite comédie en un acte, de M. André Picard. La donnée en est très gaie et très amère à la fois. Cela est triste, et le rire pourtant accompagne le dialogue, du commencement à la fin. Est-ce la vie ? un peu, puisque même chez les souffrants, c'est le rire, l'ironie, le besoin de grâce plaisante qui sont les plus communs moyens de communication avec autrui. Deux amis s'aimaient d'un amour tendre, féminin, tatillon, jaloux, malicieux, presque pervers ; car, en fin de compte, ils semblent s'adorer parce qu'ils se fournissent l'un à l'autre des sujets de dénigrement. Entre eux survient une femme. Cela ne les désunit pas. Au contraire. Ils sont ensemble les amants de cette femme. Cette femme, du reste, est le monstre le plus spécial que peut produire une dépravation sociale ; c'est elle qui, aimée, adorée du premier ami, prend le second pour amant, probablement pour jouir des remords de ce garçon et relever ses joies amoureuses d'un sadisme particulier. Le second amant, de grande dépravation aussi, en a pourtant assez de cette situation louche. Il avoue tout à son ami. Mais comment ? avec quelles nuances ? quels machiavélismes d'amitié jalouse, humiliée, haineuse ? Il serait difficile de le raconter, il faut entendre la scène, le dialogue cruel de ces deux hommes, ils se blessent avec des épingles terriblement acérées qu'ils plantent avec une justesse de coup d'œil, une habileté de main, une sûreté de tortionnaires, aux endroits sensibles, à vif.

M. André Picard aurait pu appeler sa pièce « l'envers de l'amitié ». C'est peut-être cela qu'il veut entendre par *Franchise*. Mais, curieux retour, quand l'ami trahisseur a parlé, quand il a fini d'éclairer son camarade, quand il sent peut-être qu'entre eux ce sera à jamais fini, qu'il faudra rompre, ne plus se voir, ne plus se harceler l'un l'autre, — il recule. Il se rétracte, il renie ses aveux, il reste dans la boue. Tous deux, d'ailleurs, semblent constater sur le mot de la fin, que c'est la boue qui cimente leur amitié. M. André Picard a traité ce sujet scabreux et déconcertant avec une acuité d'analyse, une prestesse d'esprit et une sensibilité de dessous qui ont déterminé un succès que complète encore le jeu supérieur de M. Henry Mayez. **J. C.**

SCIENCES

En ce moment où l'une de nos préoccupations les plus absorbantes concerne si légitimement nos colonies et leur mise en valeur, on ne peut qu'attacher une grande importance au travail que vient de publier M. Alphonse Milne Edwards, directeur du Muséum d'histoire naturelle. On y voit en effet comment ce grand Etablissement national est admirablement outillé et préparé pour contribuer à la prospérité de nos possessions d'outre-mer et cela de plusieurs façons différentes. Il peut en effet et très aisément éclairer les colons sur les travaux à effectuer, grâce auxquels ils atteindront le succès ; il peut aussi procurer à ces mêmes colons la détermination des objets d'histoire naturelle en présence desquels ils se trouvent et leur indiquer le parti à en tirer. Ce faisant, le Muséum, loin d'ajouter une fonction nouvelle à celles qu'il remplit déjà, ne ferait que répondre de plus en plus à ses origines et au but spécial pour lequel il a été créé. On sait que depuis sa fondation, en 1627, le Jardin des plantes s'est préoccupé de favoriser le développement de l'agronomie en France et dans les colonies et que, dans son rapport de 1794, Thibaudeau insiste sur la nécessité d'« associer dans l'enseignement du Muséum, la pratique à la théorie, pour former des cultivateurs qui ne soient pas uniquement conduits par une routine aveugle. »

Aussi les services que le Muséum a déjà rendus aux colonies sont-ils innombrables et on ne peut douter qu'il ne soit utile, comme le fait M. Milne Edwards, d'en rappeler quelques-uns : en 1710 ayant reçu d'Amsterdam un pied de caféier, il le multiplie et en 1720 il en envoie un exemplaire à la Martinique : tout le monde a lu l'histoire de des Clieux, chargé du transport, partageant durant la traversée avec son végétal élève, la maigre portion d'eau à laquelle la disette du bord l'avait condamné ; mais tout le monde ne sait pas que l'arbuste si héroïquement conservé est le père des innombrables caféiers des

Antilles qui envoient par le monde chaque année 25,000 kilogrammes de café.

« Vers le milieu du XVIIIe siècle, dit M. Milne Edwards, la France fit des efforts considérables pour assurer la possession des arbres à épices dont les Portugais et les Hollandais gardaient jalousement le monopole et à l'instigation de Poivre, intendant de l'Ile-de-France, plusieurs expéditions furent dans ce but, envoyées à l'archipel Indien. De 1769 à 1772, des muscadiers, des girofliers, des canneliers, des mangoustans, des sagoutiers, obtenus à grand peine, furent plantés à l'Ile-de-France et bientôt Poivre en possédait assez pour démontrer au duc de Praslin, ministre de la Marine, d'en essayer la culture à la Guyane. Céré, nommé en 1775 directeur du Jardin de l'Ile-de-France, continua l'œuvre de Poivre ; il se mit en relations avec les naturalistes du jardin du Roi, Buffon, Daubenton, Thouin, Lamark, devint un des correspondants actifs de cet Établissement et s'il put expédier à Cayenne des végétaux précieux qui y prospérèrent, c'est qu'il trouvait au Jardin des plantes les soins nécessaires lors de leur passage en France. Aussi en juillet 1793, le Jardin national de Cayenne avait-il distribué plus de 2.000 girofliers, canneliers, arbres à pain, etc. Il lui en restait encore 77,000 disponibles, sans compter une pépinière d'environ 80,000 girofliers. Quelques années plus tard, en 1808, on recueillait dans la colonie 55,000 kilogrammes de girofles ! »

Le Muséum d'histoire naturelle est le point de départ d'un très grand nombre de végétaux maintenant considérés comme très vulgaires et qui sont répandus dans tous nos jardins et dans nos parcs. On peut citer dans le nombre l'*Acacia commun* reçu au Muséum en 1634 de Robin et qui est le père de tous nos acacias ; le *Marronnier d'Inde*, véritable fond de tant de plantations et qui date à Paris de 1656, et le *Marronnier à fleurs rouges* qui date seulement de 1816 ; le *Cèdre du Liban* rapporté par Jussieu en 1735 et d'où descendent tous les innombrables Cèdres du Liban de nos jardins d'Europe ; le *Sophora du Japon* qui remonte à 1756 et qui depuis s'est répandu partout ; le *Pin de Corse* qui est de 1760 ; le *Planera du Caucase* qui est de 1780 ; l'*Ailante du Japon* dont tant d'avenues et même de boulevards sont plantés et qui date de 1788 ; le *Murier à Papier* qui est arrivé en 1790 ; le *Virgilia à bois jaune* qui est de 1814 ; l'*Araucaria du Chili* qui est de 1827 ; le *Paulownia du Japon* qui est de 1834 et combien d'autres ?

Sait-on que le *Dahlia*, si multiplié maintenant et si varié par la culture, sort des pépinières du Muséum et qu'il en est de même du Pavot à bractées, des Coréopsis, des Pivoines, des Asters, des Phlox, des Cognassiers de la Chine, du Groseiller sanguin, du Tamarix de l'Inde, etc. ? Dans le domaine économique, maintes variétés de pommes

de terre, la patate, le lin de la Nouvelle-Zélande, l'ortie de la Chine, etc., sont sorties des cultures du Muséum.

Ce que l'Etablissement a fait pour la France en y répandant des plantes exotiques, il le répète pour chaque colonie en y faisant parvenir des végétaux de pays différents, aptes à y prospérer et par conséquent c'est un auxiliaire incomparable de la colonisation. C'est de la manière la plus efficace qu'il interviendra dans toutes les questions nouvelles ou difficiles à résoudre et qu'il tracera les voies à suivre. « En s'assurant sa collaboration scientifique, dit M. Milne Edwards, on pourrait sans grever le budget de l'Etat de lourdes dépenses, organiser un service de consultation et d'information des plus utiles. Il suffirait de faire appel au dévouement des professeurs du Muséum qui, tous, sont prêts à donner leur temps et leur science dans l'intérêt de la prospérité de nos possessions. » Il faut ajouter que ce service devra surtout se régu lariser et s'étendre, car il existe déjà dans bien des cas particuliers, et par exemple, des colons pour Madagascar sont venus chercher au Muséum des renseignements et des enseignements dont ils tireront bon parti. Bien plus le gouverneur militaire de l'île, le général Gallieni est en relation directe et continue avec le Jardin des Plantes ; il lui adresse des échantillons et les déterminations qu'il reçoit en retour sont publiées dans le *Journal officiel* de Tananarive. Parmi les résultats acquis, on peut mentionner la lumière jetée sur la composition de certains sols et sur les cultures qu'on en peut exiger par l'étude des fossiles qui nous en sont parvenus. C'est en effet en examinant dans les laboratoires du Muséum, les fossiles recueillis par M. Gauthier aux environs de Tullear, qu'on a reconnu là une couche géologique riche en calcaire et favorable aux cultures forestières. Récemment, on considérait la côte orientale de Madagascar comme exclusivement formée par des terrains primitifs cristallins ; l'étude des fossiles envoyés des environs de Tamatave, nous a montré qu'il existe là des formations calcaires dont l'exploitation au point de vue agricole, est des plus désirables.

Il ne faut en effet pas perdre de vue que la mise rationnelle en culture d'un pays nouveau suppose une connaissance approfondie de son sol. L'ignorance de la géologie peut être comptée au nombre des causes les plus certaines d'insuccès, tandis que l'application de ses principes s'est traduite mainte fois par des transformations aussi heureuses que complètes.

A ce dernier égard, il suffirait de rappeler que la création des oasis artificielles en Algérie et que l'extension prise en conséquence par la culture du dattier est l'œuvre de géologues, constitués à l'état d'initiateurs et de guides des sondeurs de puits artésiens. Combien n'existe-t-il pas actuellement de régions arides dont le sol renferme des nappes aquifères et qui deviendraient fertiles au prix de travaux souvent peu

compliqués si, au lieu de les tenter au hasard, on commençait par en déduire les conditions d'une étude géologique préliminaire.

Mais l'examen scientifiquement conduit du sol procure d'autres résultats pratiques qu'il convient de souligner : chaque plante exige une alimentation spéciale et toutes les terres ne renferment pas indifféremment tous les aliments dont les végétaux ont besoin. De telle sorte que l'absence constatée de quelques principes nécessaires dispenserait de tentatives parfois onéreuses et vouées d'avance à l'insuccès. La remarque est d'autant plus opportune que fréquemment les substances dont le rôle est décisif, n'interviennent dans le sol qu'en proportion très faible. C'est ainsi que les plantes à sucre exigent du phosphate de chaux, les tabacs de la potasse et de même pour la plupart des végétaux. Si ces principes manquent, les tentatives de culture seront inutiles, de quelque soin qu'on les entoure et même si le terrain présente d'un autre côté une série de conditions favorables. Mais l'étude peut être délicate et demande tous les secours de la science, et c'est le cas de répéter que le Muséum renferme tous les éléments d'information dont les colonies auront besoin.

Tous les amis de notre pays feront des vœux pour qu'un vrai service régulier s'établisse entre nos possessions et la « Métropole des sciences naturelles » comme ses fondateurs ont appelé le Muséum.

Stanislas MEUNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Lucien Muhlfeld. — *Le mauvais désir*, roman, Ollendorff, éditeur. — L'évidence de la sincérité morale est certainement la plus manifeste des causes qui valurent au roman de M. Lucien Muhlfeld. *Le Mauvais désir,* le succès littéraire de l'année 1898. Jamais, un esprit âpre et concis, n'avait, jusqu'à ce temps, écrit de la sorte sur les malheurs d'une âme et d'un amour. Rien n'y est fardé de la vie sentimentale. Cruellement l'auteur a mis en lumière les égoïsmes simples, rationnels qui meuvent les pensées ou les actes de Florent Cauzel, l'attaché d'ambassade auquel Mme Renée Aubert, jeune divorcée confia le soin de compenser les déboires d'un triste mariage enfin dissous.

Inconsciente de sa passion, et sous des apparences jolies, futiles, gracieuses, à peine ironique, Renée se prodigue, sans délaisser cependant les plaisirs du siècle. Mais, à travers l'entrain des flirts ou les diplomaties mondaines, a-t-elle le temps de s'apercevoir qu'elle chérit héroïquement, légendairement ? Peut-être point ; et elle ne s'efforce pas d'en imposer sur le réel de sa fougue. Son ami ne la devine guère. Il redoute seulement qu'elle le trompe et d'en souffrir. Un collègien, un cocher, le passant, un intrus, un « calicot » un convive la souhaitent-ils ? Le voilà dans les transes d'esprit. Il l'aperçoit imaginairement qui se donne. Et cette hantise devient trop pénible pour ne point tenter de s'y soustraire. Afin de s'habituer à rompre, Florent Cauzel aime, l'espace de trois rencontres, une violoniste applaudie dans les concerts privés et publics. Le remède ne vaut rien. L'amant y renonce aussitôt malheureusement. L'intérêt pousse un tiers à révèler par une lettre anonyme le méfait, durant un voyage du diplomate au Maroc.

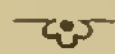
Cela su, Renée meurt, naïvement, congrument, sans phrases, sans drame, ignorant même par le scepticisme de l'esprit que sa chair et son cœur aiment jusqu'à périr. Florent Cauzel, revenu, apprend la catastrophe. Un sanglot ; puis il se félicite parceque son atroce jalousie enfin n'aura plus d'objet. Suivant le cercueil, il respire, il souffle. Le cancer est guéri. Ses larmes délicieuses signifient la mélancolie qu'il goûte exquisément de « l'imaginer, la pauvre petite Renée, si jolie, si sage, si bonne... » Pour toujours le tombeau la dérobe aux convoitises lubriques des étrangers.

Et voilà, tout ce qui faisait la certitude de l'amour, la jalousie pour l'homme, la discrétion enjouée d'une passion qui se nie par crainte d'obséder, cela même vaut à l'une la mort prompte, à l'autre le triomphe du meurtre accompli et qui débarrasse d'un être fauteur de chagrin, si complaisant qu'il fut, si fervent et joyeux.

Cette dure philosophie de l'amour contemporain tout pétri de subilités, M. Lucien Muhlfeld l'a traduite, sans longueur ni théories, dans un récit de froide humeur où défile le snobisme actuel avec ses fantoches et ses poupées, ses habitudes hygiéniques, son antipyrine et ses masseuses,

Il y a des personnages de second plan inoubliables, comme le haut fonctionnaire des affaires étrangères qui envoie Florent Cauzel préparer au Maroc un document flatteur pour l'auditoire parlementaire. Il y a, sur la jalousie, vingt merveilleuses pages de psychologie éclatante qui demeureront dans la littérature et dans la philosophie de toutes les écoles.

PAUL ADAM.



Au fil de l'heure, par M. VICTOR MARGUERITTE. — Librairie Plon. — M. Victor Margueritte est le frère d'un romancier célèbre qui lui a noblement offert le partage de sa notoriété. Le public, en applaudissant à cette générosité, dont il n'a pas eu à souffrir, pouvait en exagérer la mesure. C'est la rançon coutumière du profit de ses collaborations fraternelles, lorsque deux âmes se mêlent l'une à l'autre si parfaitement qu'il est malaisé de les distinguer. On peut penser, et on ne s'en fait pas faute, que l'un des deux collaborateurs n'est qu'un auxiliaire façonné aux besoins de son prototype naturel. Ce n'est pas déjà un si mince mérite que de s'égaler à son modèle, s'il a le talent d'un Paul Margueritte. Mais M. Victor Margueritte vient de prouver qu'il est, avec éclat, lui-même, quand il le veut, et rien que lui-même.

A côté du prosateur de qui les qualités, dans l'œuvre commune, se confondent à celle que son aîné avait déjà fait aimer, il nous relève un poète. Elégant, adroit, de style déjà brillant et de facture savante, en ses *juvenilia*, un peu plus tard, voici que son cœur a senti directement, pardessus les livres et les maîtres. Alors l'artiste qu'il était, de don et d'étude, remplit d'émotions vivantes les formes où s'exerçait sa précoce virtuosité ; elle rendront désormais, et toujours plus purement, le beau son d'une vraie âme de poète. Ils écrira de ces vers :

Et pour empêcher l'heure exquise de finir,
Tu mettras sur mon cœur tes mains frêles et fortes.

Puis le poète change de ciel. Il vit *sous le soleil* ; il reçoit là de fortes impressions, des sensations puissantes que sa poésie n'affaiblit pas. Elle les prolonge par delà l'étonnement du regard et la secousse des nerfs. Si le corps s'émeut, tantôt exalté dans ses énergies, tantôt accablé de la nature ardente, l'âme toujours en prend occasion de s'approfondir et du même coup, en se connaissant, de s'avancer dans l'intelligence du sens infini du monde : C'est, par excellence, le fait du poète de découvrir ainsi : la substance de la vie, à travers les symboles naturels, muets ou vagues aux autres hommes. On comprend que sa rêverie intuitive s'éveille de préférence aux aspects nouveaux des choses. Mais vains seraient l'aventure et le voyage qui ne prétendraient qu'à des couleurs nouvelles de style. Un poète qui pense épargne à ses lecteurs cette déception. C'est dans *sous le soleil* que je lis :

Une main à l'amphore et l'autre sur le flanc,
Et des siècles aux plis de leurs robes légères;
Elles retournent en silence d'un pas lent.

Voilà de la magie évocatrice ! Elle abonde dans ce livre. Mai j'ai hâte d'en venir aux derniers vers du recueil, au *bouquet d'avril*. C'est l'heure favorable : L'homme, dans le poète, s'est achevé, pour faire œuvre magistrale de beauté. S'il fallait citer, j'avoue que je serais embarrassé. Comment mon choix n'hésiterait-il pas dans cette dizaine de pièces parfaites ? Je salue en Victor Margueritte un rare poète: Je ne forme pour lui qu'un vœu, c'est qu'il me croie pleinement.

EUGÈNE ROLLANDE.

Adolphe Brisson. — *Pointes sèches : Physionomies littéraires* (Paris, Colin). — Après la série des *Portraits intimes*, voici de M. Adolphe Brisson un volume de *Pointes sèches*. Le titre est joli ; l'ouvrage ne dépare nullement le titre. L'auteur promène sa plume fine et légère chez tous les hommes connus de la littérature et des arts : poètes, romanciers, dramaturges, comédiens, tout le monde en vue y passe ou y passera. Et ces physionomies littéraires ou artistiques sont esquissées avec une aisance et une sobriété parfaites. M. Adolphe Brisson a le tact de dire ce qu'il faut, ni plus, ni moins ; il voit juste, il n'est pas passionné, et ses jugements sont frappés de ce *mens sana* si précieux en critique littéraire.

Précisément, le volume contient une étude sur Mme Adam. Impossible de porter sur la directrice de cette Revue un jugement plus exact. Veut-il parler du patriotisme de Mme Adam, M. Brisson écrit : « Cette ferveur qui serait, chez une autre, légèrement irritante, ne nous blesse point chez Mme Adam ; elle nous touche, car nous la devinons admirablement sincère. Oui, Mme Adam adore la Russie, elle pleure l'Alsace et la Lorraine ; elle aspire à la revanche ; elle n'a dans le cœur que de nobles et loyaux sentiments. »

Signalons, dans cette première série de *Pointes sèches*, quelques portraits particulièrement mis en relief par le burin de M. Brisson. : Bergerat, Armand Silvestre, Mme Sarah Bernhardt, les Coquelin, Henry Becque, etc. Le volume se termine par quelques pages pleines d'humour sous ces titres : Huit jours à Orange. — Le Tour de France. M. Brisson fait parfois l'école buissonnière ; c'est une distraction qui lui est bien permise après son gros labeur et qui nous vaut des impressions allègrement contées.

Georges Noblemaire. *Aux Indes : Madras, Nizam, Cashmire, Bengale.* (Paris, Hachette). — M. Georges Noblemaire a déjà publié sous ce titre : *En Congé*, un premier volume d'impressions de voyage relatives à l'Egypte, à Ceylan et à l'Inde méridionale. Il nous donne aujourd'hui le second volume de son itinéraire ; bien entendu il n'est pas question pour M. Noblemaire d'un récit suivi, mais de notes et impression de voyages ; l'auteur narre simplement ce qu'il a vu en touriste, mais en touriste intelligent et instruit ; il raconte avec facilité, tout en mêlant à ses récits un grain de poésie et d'humour ; c'est avec une égale aisance qu'il narre les danses de Srinagar ou les chasses émouvantes de la Jungle. Il a l'art de peindre en peu de mots et de donner une impression exacte de ce qu'il voit. Il décrit, par exemple, en quelques lignes la physionomie de Calcutta : « C'est une grande ville, belle et bête, avec d'immenses bâtisses à cinq étages, un mouvement inespéré, des tramways électriques, des magasins à l'instar de Piccadilly, mille aspects trop familiers qui me font retrouver l'Europe avant d'avoir quitté la terre d'Asie ».

Chemin faisant, M. Noblemaire dit son mot sur les questions militaires et politiques à propos de l'occupation anglaise et naturellement sur les chemins de fer. Mais il ne donne à ces questions qu'une place très minime, voulant éviter d'ennuyer ses lecteurs. Et, en effet, son livre se fait lire avec plaisir, sans un moment de lassitude ou d'ennui.

Georges de Dubor.



Le superbe Orénoque, par Jules Vernes, seconde partie. — J. Hetzel et Cie, éditeurs, 18 rue Jacob, Paris. — Comment Jeanne de Kermor — déguisée en Jean — retrouve son père, le colonel de Kermor, à la source de l'Orénoque, malgré les embuches du forçat évadé Alfaniz,

c'est ce que les fidèles lecteurs de Jules Vernes suivront avec leur intérêt accoutumé. En même temps, ils auront un aperçu de l'Orénoque supérieur, d'après le voyage de M. Chaffanjon.

Mais, est-ce bien l'Orénoque que l'on parcourt ainsi? — Oui, dit M. Miguel! Non, répond M. Felipe: le véritable Orénoque est l'Atabapo! — Erreur, s'écrie M. Varinas: c'est le Guaviare! — cruelle énigme dont nous n'avons pas la clef.

A propos du Guaviare, j'ai vainement attendu un souvenir à notre vaillant Crévaux qui a descendu cette rivière de sa source à son embouchure, avant d'aller se faire assassiner, en Bolivie, par les indiens Cobas? Peut-être l'auteur lui a-t-il rendu hommage dans la première partie de son œuvre? Cette belle figure d'explorateur français mérite qu'on ne l'oublie pas.

Commandant H. Chassériaud.



Essais sur les lois agraires, par Robert Dreyfus, Calman, éditeur. — Cet ouvrage fort intéressant, bien écrit et composé suivant les méthodes précises de la critique moderne, doit être lu par toutes les personnes qui s'intéressent au mouvement social moderne: elles y trouveront matières à d'ingénieuses comparaisons entre les faits économiques de deux époques distantes de plus de deux mille ans.

L'auteur débute par un exposé de la constitution sociale de l'ancienne Rome dont la grandeur fut fondée sur la guerre, en vue du pillage. Tant qu'ils s'élevèrent (les Romains), dit l'auteur, leur conduite fut celle d'une association régulière de malfaiteurs; leurs premiers scrupules furent un signe de décadence. Cette candeur dans le crime est abominable, mais elle n'est pas sans grandeur.

L'auteur nous montre ensuite l'aristocratie terrienne, représentée par le Sénat, s'emparant des terres conquises et, malgré la loi, les tramsmettant par l'héridité à l'égard des biens puritains, qui étaient inaliénables. Cette usurpation contient en germe les revendications agraires qui furent la cause véritable des troubles qui agitèrent la République, jusqu'à César. A côté de l'aristocratie terrienne, s'éleva une race de capitalistes, les chevaliers, qui se rendit célèbre par ses exactions chez les tribus alliées puis soumises de l'Italie, d'abord; plus tard dans les provinces.

Les lois liciniennes, qui limitaient l'avoir territorial de chaque citoyen, à 500 arpents, sont considérées par l'auteur comme un expédient. Leur auteur, Licinius Stolo, fut une sorte de philanthrope optimiste qui malgré sa modération, ne put échapper à la haine des patriciens dont il entamait les privilèges.

De Laveleye a rappellé dans un de ses derniers ouvrages, que le siècle des lois liciniennes fut le plus brillant de la République. Mais bientôt, les riches surent s'en affranchir et les abus ne cessaient de s'accroître. Caïus, Sempronius Gracchus le plus célèbre des tribuns agrariens (il y en a un grand nombre dont le nom est à peine connu) fut inspiré par l'état d'abandon et de délabrement où il vit l'agriculture italienne, fruit de la politique de guerre et de rapines pratiquées par le Sénat.

Les conquêtes extérieures engendrèrent le capitalisme, jusqu'alors inconnu. Cette entrée en jeu du capital — dit l'auteur — ne fut pas un mal par elle-même, mais seulement par le désarroi qu'elle mit dans une société inhabile à le recueillir....

« La richesse nouvelle au lieu de se répandre harmonieusement et d'aplanir peu à peu les vieilles ingatités, pesa davantage sur elle; et les défauts de répartitions qui avaient signalé l'extension de la fortune agraire se combinèrent avec ceux qui escortaient l'invasion du capital mobilier. »

L'emploi, de plus en plus étendu, d'esclaves que procurait la guerre, avantageux aux possesseurs des latifundia, fit disparaître l'ouvrier agricole qui alla, à Rome, renforcer la plèbe famèlique et inoccupée. C'est un phénomène, dit l'auteur, qui surgit à toutes les époques de suractivité financière; ainsi de nos jours. « Aussi l'exode vers les centres urbains a-t-il suivi, dans l'Europe moderne, les progrès géants du machinisme ?...

« Au temps des Gracques, la ruine des campagnes paya sans mesure l'acquisition presque soudaine d'une nouvelle richesse et fut la rançon de l'opulence mobilière »...

Alors seulement (après la constitution des latifundia) les historiens, les littérateurs, les agronomes, s'apercevant le triple danger du travail servile, de l'absentéisme et de la dépopulation, dénoncèrent la substitution de la grande à la petite propriété.

La conséquence en fut, comme je viens de le dire, la multiplication des esclaves d'où résultèrent fatalement les guerres serviles. Les répressions furent atroces. En Sicile, on crucifia 20.000 esclaves.

A mesure que l'Italie se dépeuplait par la disparition des paysans-propriétaires, le banditisme, ce signe infaillible d'un état économique deséquilibré, prit une extension de plus en plus considérable.

L'auteur nous donne (page 107) un beau portrait de Tibérius Gracchus. Le brigandage des grands s'exerçant par le vol des terres d'Etat était arrivé à son comble.

Les lois du maximum (lois liciniennes) les partages de terres, remède insuffisant, avaient découragé la plèbe dont les victoires ne faisaient que consolider la misère. Gracchus, « fanatique d'équité » imagima un plan radical « créer sans retard des paysans. » Pour cela, il fait reprendre à leurs possesseurs les terres publiques escroquées à l'Etat.

La difficulté, comme dans toute politique agraire, provenait de ce que l'on se trouvait pour la plupart des cas, vis-à-vis de faits anciens, de spoliation tandis que les possesseurs actuels étaient, pour la plupart acquereurs ou héritiers de bonne foi, en vertu de la prescription.

« Mais les romains n'admettaient pas de prescription contre l'Etat, » l'argument n'en était pas moins sophistique, car on ne change pas une théorie d'après les personnes en présence. La loi agraire de Tibérius Gracchus s'inspirait des lois liciniennes et aussi des circonstances et parut un moment triompher des mauvaises volontés. Mais Gracchus impatienté de certaines résistances finit par perdre la modération du début et tomba dans la déclamation puis, dans la violence. C'est là que l'attendaient ses ennemis et ils le firent périr comme factieux.

Si Tibérius Gracchus, dont toutes les intentions étaient pures, n'a pas réussi comme César ou Bonaparte, c'est que — ne travaillant pas pour lui — il était moins audacieux. Sitôt qu'on le vit mollir dans l'action, sa perte fut résolue.

Quelques années après la mort de son frère aîné, Caïus Gracchus reprit son œuvre sous une autre forme. C'était un politicien avisé, un orateur habile.

Le Sénat n'avait pas abrogé la loi agraire, mais, dans son application, des injustices furent commises. Scipion Emilien, beau-frère de T. Gracchus, militaire endurci, fut un des plus acharnés contre la mémoire du grand tribun; la plupart des réformistes agraires, avaient péri de mort violente. Scipion, à son tour, eut le même sort et ne fut pas vengé. Caïus, beaucoup plus réaliste que son frère, et instruit par les évènements, procéda par étapes.

Elu tribun, il fit servir sa puissance à l'assouvissement de sa haine mais par doses successives. Il dépouille le Sénat des fonctions judiciaires, au profit des chevaliers qui devaient faire profiter la plèbe « de l'exploitation du monde romain. » Pour cela, il inaugura le système des distributions de blé gratuites; système qui fut ensuite conservé à

perpétuité : c'est en cela qu'il allait à l'encontre du but poursuivi par son illustre frère, car il tentait au dépeuplement des campagnes.

Puis, les citoyens étaient délivrés par lui des charges publiques (moyen de se concilier les électeurs); celles-ci retombèrent de tout leur poids sur les provinces ; de telle sorte que l'impôt foncier, qu'elles ne devaient pas, se superposa à l'impôt sur le revenu qu'elles payaient régulièrement. Enfin, c'est à Rome même que Caïus centralisa les adjudications de la levée des impôts, en excluant les provinciaux. De là un foisonnement inouï des rapines, des chevaliers Romains. Verrès est resté le prototype de ces chevaliers « d'industrie. »

A côté de ces changements profondément immoraux, Caïus se montra un administrateur de premier ordre. Mais, dès qu'il cessa de s'occuper des intérêts et des passions de ses partisans pour se vouer davantage à l'intérêt général, il fut abandonné.

On le prit en faute sur ses projets de colonisation et l'aristocratie mit de telles surenchères aux offres de Caïus Gracchus que le tribun dérouté ne put soutenir la concurrence. Et le peuple disposé à voir un traitre en son idole de la veille, l'abandonne à la vengeance de ses ennemis : il ne peut éviter le sort de son frère ainé. Il n'y avait plus rien à espérer des réformes. Marius, le vainqueur des Cimbres, essaya d'abord de reprendre le rôle des tribuns populaires, mais, craignant de s'être trop avancé, se rapprocha des patriciens ; alors l'impudeur des chevaliers ne connut plus de bornes.

Le tribun, Livius Drusus, à son tour, essaya des réformes inspirées des Gracques, mais plus modérées : il n'en périt pas moins comme eux.

L'Italie s'insurgea à sa mort ; mais Sylla écrasa l'insurrection, distribua à ses soldats les terres conquises sur les insurgés et se démit volontairement du pouvoir. Rome était à qui voulait la prendre. La tentative un peu prématurée et mal conçut de Catilina se renouvela avec plein succès avec César. Cette fois-ci c'était la fin de la République et la tyrannie aux mains d'un homme de premier ordre.

E. Wickersheimer.

*

Vive l'Armée, par Gustave Nercy, ex-capitaine de Cavalerie, 1 volume Tolra, Editeur, Paris.

L'ouvrage du Capitaine Nercy, est en réalité une réfutation de toutes les critiques plus ou moins justifiées qu'a soulevées son livre précédent : *La future débâcle*. Naturellement il se défend de toute analogie de pensées, de conception, de critiques avec les adversaires haineux de l'Armée dont Zola est le chef de file et avec un bon sens et une loyauté absolus, il démontre que ses attaques, sont purement des critiques d'art militaire, non des diatribes. Soldat jusqu'aux moëlles, affectant même, dans son livre, d'en conserver le langage, il se borne à déplorer des errements qu'il juge absolument préjudiciables au but à atteindre : le triomphe dans la grande guerre qui doit nous rendre l'Alsace-Lorraine.

Dans cet ordre d'idées, il est dans le vrai, en préconisant l'étude des grands écrivains militaires, qui forme des stratégistes, dont il proclame la supériorité incontestable sur les tacticiens ; du moment qu'il s'agit de la grande guerre, et non de celles pour lesquelles on s'est bien à tort enthousiasmé, comme les expéditions du Dahomey, du Tonkin, de Madagascar, et du Nord Africain.

Tout ce que dit à cet égard le capitaine Nercy est absolument exact.

C'est également à juste titre, qu'il s'élève contre l'importance qu'on accorde trop volontiers, aux fréquentes grandes manœuvres, qui tous les ans captivent l'attention des naïfs. Ces exercices ont leur utilité,

c'est incontestable, comme celles de démontrer par exemple la prétentieuse nullité de certains généraux en chef que la faveur et la politique ont amenés à ce grade, quand ils auraient dû rester chefs d'escadrons ; mais de là à convertir en grands hommes de guerre, les vainqueurs de ces tournois où il n'y a jamais ni tués, ni blessés, ni surprise, ni fatigues *ultra*, ni panique, ni déroute, il y a un abîme. Avec raison, M. Nercy fait justice des reportages à outrance qui sont véritablement grotesques quand ils citent la furia d'une charge, l'élan d'un assaut, contre un ennemi..... qui n'existe pas, et il est parfaitement utile de lui voir réduire à sa réelle valeur, ces emballements.... à froid...., fantasmagorie qui ne trompe que les badauds, comme les discours d'avocat ou de parlementaires.

Certains prétendront peut être que les ouvrages du capitaine Nercy sont un plaidoyer en faveur des officiers sortant de l'Ecole supérieure de guerre ; contre ceux de l'ancien corps d'Etat-major ou simplement contre les tacticiens devant surtout leur valeur à leur expérience. En admettant cette manière de voir, on devrait encore savoir gré de ses critiques à l'auteur de *Vive l'Armée*, bien que en réalité, il estime que ce soit simplement la supériorité de la stratégie sur la tactique qui constitue pour lui le théorème à démontrer.

On confond beaucoup trop en effet ces deux sciences, alors qu'il faut faire à chacune sa part d'action, son rôle, tout en reconnaissant qu'elle se complètent l'une par l'autre.

Ce qui signale à l'attention générale l'ouvrage du capitaine Nercy, et l'impose non pas aux réflexions des politiciens, mais à celles des patriotes réels, c'est la brutale logique de tous ses raisonnements, soit qu'il réfute les dires du Capitaine X, son contradicteur, soit qu'il discute les théories à la mode du jour, et les opinions des boulevardiers écrivains militaires, qui n'ont même pas conscience ce leur incompétence.

Quand j'aurai ajouté que le capitaine Nercy, cloue au pilori comme ils le méritent, tous les ennemis de l'armée que le fiel de la jalousie inspire seulement, quand ce n'est pas aussi le mépris pour la patrie Française comme les Urbain Gohier, les Reinach et d'autres cosmopolites d'essences diverses et lamentables, on comprendra combien il y a lieu de tenir compte de ses critiques, de ses théories, dût-on, comme je le fais moi-même, n'en pas approuver l'absolutisme, ou toutes les conséquences.

Georges Sénéchal.



L'Education des sentiments, par P. Félix Thomas, docteur ès-lettres, professeur de philosophie au lycée de Versailles. — Paris, Félix Alcan, 1899, in-8°.

M. Thomas n'est point un de ces philosophes qui se perdent dans les hauteurs inaccessibles de la métaphysique. Son style est clair et simple. On comprend aisément ce qu'il veut dire, et par là l'intérêt du livre se trouve doublé.

L'âme humaine est constituée par deux éléments essentiels : l'esprit et le cœur. En notre siècle, le cœur a été négligé : c'est là ce qui cause le douloureux malaise dont souffre notre littérature contemporaine. « Cet intellectualisme exclusif, dit M. Thomas, a donné naissance à une sorte de dilettantisme philosophique et de religion littéraire, dont les grands prêtres, plus soucieux des belles formes que des bonnes idées, n'ont guère suscité que des rêveurs et des sceptiques. » La morale, par suite, est devenue trop froide et véritablement impraticable pour les humains vulgaires, ou bien se ramène à un utilitarisme sans dignité.

Cette orientation de la philosophie peut avoir les plus funestes conséquences : dans l'éducation, d abord, le sentiment est négligé chez l'enfant, — on va même jusqu'à étouffer les élans du cœur. Dans les collèges, l'esprit seul est cultivé. « Certaines classes sont ainsi devenues de véritables usines à diplômes, où l'on chauffe et surchauffe les malheureux candidats, et cela depuis nos modestes écoles primaires jusqu'aux cours les plus élevés de notre enseignement supérieur. »

M. Thomas passe en revue le plaisir et la douleur, les inclinations et les passions. Il montre, par de sérieux arguments, que l'analyse déflore le plaisir et le fait s'évanouir. L'analyse de la douleur affaiblit la volonté, et donne une crainte exagérée de la souffrance. On ne cherche plus à exalter l'enthousiasme pour les belles actions ; le charme est « dans le détail inédit, le rapprochement imprévu, l'original, le distingué, le distingué surtout... » Quelques pages nous font apercevoir le danger de cette culture intensive du cerveau : voici le surmenage et la neurasthénie ; les myopes, les phtisiques. M. Thomas étudie ensuite les inclinations personnelles, la peur, la colère, le besoin d'émotion et de curiosité, l'amour de l'indépendance, l'instinct de la propriété. Tout cela est finement analysé ; M. Thomas n'est point seulement un psychologue : il sait faire un croquis : « Petit-Pierre a un beau seau tout neuf rempli de sable fin, et Jeannot, qui depuis un instant l'observait en silence, s'avance pour le prendre : il n'en a point le droit. Que lni importe ? Il le veut. Et voilà nos deux rivaux aux prises, au grand désespoir des mamans, qui prêchent la justice, sans toujours se faire entendre.

Tour à tour, M. Thomas examine les inclinations sociales, l'amour de la patrie, le culte des grands hommes, etc... En résumé, c'est un bon livre, qui intéresssra tous les amis de l'enfance et de la jeunesse. L'auteur a su donner à la psychologie un aspect aimable et attrayant : les chapitres sont très courts, et c'est là une grande qualité.

Crackville, par Pierre Legendre, avec 104 dessins en noir et en couleurs, par L. Métivet — Paris, Furne, 1898, in-4°.

Dans les profondeurs mystérieuses du Maëlstrom, existe une cité étrange, Crackville. Poussé par le désir de conquérir une fortune et en même temps la main de la belle Rébecca, fille d'un vieil Israélite, le capitaine Marius Chambardac, audacieux marin, part à l'aventure pour rechercher des trésors que ce Juif sait être engloutis au fond du gouffre.

Marius trouve les trésors, et rencontre en outre un ami, Taupinou, qui le promène à travers Crackville. Là, M. Legendre nous montre l'heureux état social de tout un petit monde souterrain, inconnu du reste des humains.

Pour bien décrire Crackville, il faudrait de nombreuses pages et ce serait déflorer l'ouvrage de M. Legendre, dont nous ne dévoilerons pas même le dénouement ; mais il y a tout lieu de croire que le voyage de Marius Chambardac sera couronné par un mariage, comme il convient.

M. Legendre nous présente cette aventure avec une bonne humeur qui distraira tout le monde, principalement les jeunes, et son collaborateur, M. Lucien Métivet, augmentera ce plaisir à l'aide de ses nombreux dessins humoristiques.

Alfrfd Muteau.

L'Emancipée, par Roy Devereux, édition française, par Max Lyon. Librairie Fischbacher, Paris.

Petit livre curieux, d'une hardiesse troublante. Ce sont des curiosités, des appétits de luxe et d'amour, non pas confessés tout bas, mais

criés tout haut sur un ton de révolte bien fait pour faire naître l'inquiétude, — si elle n'existait déjà, — à l'égard de la femme émancipée.

Mais il s'agit ici de ne pas se méprendre, l'Emancipée de Roy Devereux a existé de tous temps. C'est une très vieille connaissance que cette femme dont s'habiller est la grande préoccupation, pour qui se vêtir c'est s'armer pour la conquête de l'homme.

Elle chausse la bottine que le poète a chantée ; car, l'homme, nous le savons, n'est pas disposé à se prosterner devant une femme dont les pieds sont dépourvus d'élégance.

Elle sait apprécier à sa juste valeur l'importance de la toilette, et elle connaît la signification à donner à chaque pli de son costume.

C'est bien une vieille connaissance que cette femme-là, avec sa science de charmeuse de mâles.

Nous ne nous y trompons pas, malgré ses allures de « femme nouvelle. »

Elle sait bien que pour plaire — puisque plaire est son but, s'amuser le désir de son existence — elle sait que pour plaire il ne faut pas être « vieux jeu » ; il faut au contraire « être dans le train. »

Aujourd'hui les théories d'émancipation féminine sont à la mode : l'Emancipée en ajoute à sa parure.

Soyons indulgents à sa subtilité, sachons-lui gré de ce que, grâce à sa souple élégance, son charme et son art, l'Idée pénètre là où jamais ne trouvera place la femme, austère apôtre, aux vêtements sévères et sombres.

Max Lyon a su conserver dans le texte français la saveur, la piquante originalité et le pittoresque de l'expression anglaise.

Il faudrait cependant pour être compris du lecteur français ne pas traduire le mot *nurse* par *nourrice ;* c'est *garde malade* qu'il aurait fallu mettre.

Les nourrices anglaises ne portent pas, comme en France, de costume spécial ; les garde malades, au contraire, s'habillent toutes de façon à être reconnues pour telles.

Jeanne E. Schmal.



Toulon et les Anglais en 1793, d'après des documents inédits, par Paul Cottin. Ollendorf, éditeur. — Les opérations militaires du siège de Toulon sont connues ; on peut les suivre jour par jour dans le *Moniteur* de l'époque ; il n'en est pas de même de ce qui s'est passé à l'intérieur de la ville pendant ces temps troublés. Pour nous éclairer sur ce côté particulier du siège de Toulon, M. Cottin a dû se livrer à un vaste labeur et consulter successivement les archives du ministère de la guerre, celles du ministère des affaires étrangères, les Archives nationales, les Archives municipales de Toulon et celles du ministère de la marine. Grâce à cet examen, nous avons enfin sous les yeux un récit exact, mouvementé, et à peu près complet de la série des évènements qui ont amené, accompagné et suivi l'occupation anglaise et la prise de Toulon. Après ce récit, il demeure acquis que les Anglais à Toulon ont suivi leur plan d'étendre leur puissance maritime et commerciale aux dépens de la France ; qu'ils ont traité en ville conquise une ville qui s'était donnée à eux librement ; qu'ils ont, malgré leurs promesses, abandonné leurs habitants à la vengeance des Sans-Culottes, afin de mieux piller l'Arsenal ; enfin, qu'en incendiant la ville, ils cherchaient à ruiner la puissance maritime d'une nation, seule en état de lui disputer l'empire des mers. Des dessins originaux d'une valeur documentaire réelle accompagnent cet instructif volume.

Rouire.

CARNET MONDAIN

Sempiternel retour des choses mondaines, voici que vont s'ouvir les petits Salons, en attendant le grand. C'est le cercle Volney qui commence le feu, je crois.

Peu animée, du reste, la vie de la haute classe à Paris, en ce moment.

On signale l'hospitalier Palais de Castille, où la bonne reine Isabelle a repris ses réceptions depuis quelques semaines. Ce sont de grands dîners suivis d'une petite soirée dont la musique fait tous les frais. Il y a quelques années, les lundis de Castille comportaient souvent l'exécution d'un menuet en costumes, sous la direction du professeur Desrat.

On remarque que la reine porte volontiers, ces soirs-là, des robes de velours bleu de roi. (Ce bleu tire son origine de la couleur de l'œil bleu de Louis XV, c'est de la fidélité). On l'appelle aussi bleu de France, et on y associe de merveilleuses dentelles d'Alençon, d'Argentan ou de Burano.

La très catholique grand'mère d'Alphonse XIII exprime des sentiments très bienveillants pour sa jeune sœur hérétique des Pays-Bas. Elle fait manger exclusivement chez elle, cet hiver, en tant que friandises, du moins, le bonbon à la mode, dont la petite souveraine de Hollande est la marraine. Il est délicieux, d'ailleurs, ce bonbon Wilhelmina. C'est une pâte d'abricot fondante, enclose dans une croûte de chocolat, saupoudrée d'amandes pilées.

Néanmoins, c'est sur la côte d'Azur, qu'il faut aller chercher, quoi qu'on ait dit, le monde, les fêtes, la vie brillante, en cette saison, pourtant douce à Paris.

Les Anglais avaient fait mine de bouder la Riviera, mais les brouillards leur ont fait changer d'avis, et rapidement vous pouvez m'en coire. On avait bien dit : Nous irons aux Indes. Mais c'est loin les Indes... et malsain. Nous irons en Italie, mais à Vintimille, malgré une présence impériale, comme à San-Remo, « ce n'est plus la même chose qu'en France. » Ou au pied des Pyramides. Mais le souvenir des Pharaons peut-il être mis en ligne de comparaison avec le charme délicieux de ces villes françaises qui bordent la Grande-Bleue ? Finalement, on est revenu là — Nice, Cannes et Menton, — où la vie est si douce et si agréable, où l'on sait si bien bercer l'ennui britannique.

La reine donne l'exemple en réintégrant Cimiez, malgré les bruits tristes et heureusement prématurés de rupture.

Il est vrai qu'on assure que nos voisins d'Outre-Manche sont moins belliqueux depuis que M. Félix Faure et Guillaume II se font des amabilités.

Au fond, leur haine se réserve peut-être contre les Frenchmen, ils la rentrent jusqu'à l'occasion nouvelle de s'en servir. J'ai peur qu'ils n'entendent pas la voix de l'humanité civilisée qui prétend avoir droit au bonheur et demande la paix. Et qu'elle serait donc facile à obtenir la paix universelle ! Un tribunal d'arbitrage, où chaque nation enverrait un nombre de juges en rapport avec son importance, réglerait querelles, différends, ambitions. Pas d'humiliation pour celui qui serait obligé de céder, puisqu'il ne s'inclinerait ni devant la force, ni devant l'habileté ni la ruse, mais devant une loi que je qualifierai de *sainte*. Et ce serait, à la fois, très simple et très grand.

On raconte que la reine Victoria a dit : « Si une guerre devait éclater entre l'Angleterre et la France, je voudrais mourir avant. » Je l'aime pour cette parole si féminine, la souveraine âgée qui souffrirait trop de voir deux grands pays engagés dans une lutte fratricide. Et je pense que ce sentiment aura la force d'une protection magique, empêchera les deux peuples de se ruer l'un sur l'autre.

Puissances invisibles, qu'il en soit ainsi dans la bonne foi et la loyauté !

*
* *

La fille du roi des Belges, très souffrante, va passer à Beaulieu le reste de l'hiver et le printemps prochain. Des illustres sont déjà établis dans les villas luxueuses carressées par le soleil et les douces brises, parfumées par les mimosas et les roses.

Avant son départ de Belgique, la fille favorite de Léopold II a fait une visite à sa malheureuse sœur, la princesse Louise de Cobourg, qu'on détient prisonnière dans une maison de fous, quoiqu'elle n'ait nullement perdu la raison.

L'entrevue des deux sœurs a été très tendre. On raconte que Louise de Cobourg n'a pas reconnu son père quand il est allé la voir. Mais si prenant son long face à main pour le regarder, elle lui a dit: « A quoi puis-je vous être bonne, Monsieur ? » c'était tout simplement une ironique vengeance. Elle en veut au roi de la laisser aux mains de ceux qui la persécutent, de la protéger si peu.

Nous admettons que la princesse a été coupable au point de vue conjugal, mais a-t-on pour cela le droit de la faire passer pour folle et de la traiter comme telle ? Et je ne comprends pas que le roi Léopold ne réclame pas impérieusement sa fille à l'époux outragé et à François-Joseph, s'engageant à être, désormais, le gardien de son honneur.

La reine Marie est encore plus impitoyable. Elle prononce à peine le nom de sa fille déchue. Cependant, elle a cessé toute correspondance avec son cousin François-Joseph. Elle ne lui a même pas écrit quand il a perdu, de façon si tragique, l'impératrice Elisabeth, et bien qu'elle ait ressenti vivement ce malheur. Cela prouverait qu'elle ne pardonne pas à l'empereur d'Autriche d'avoir laissé agir avec tant de rigueur contre Louise de Cobourg.

A propos de François-Joseph, on continue à parler de son mariage. Et savez-vous quelle est, aujourd'hui, la fiancée désignée ? Une fille de la comtesse de Paris. A-t-elle vingt ans ? Ce serait simplement un crime. J'en perdrais toute estime pour cet homme que j'ai plaint, chaque fois que la destinée l'a frappé.

Une autre chose qui a encore un peu diminué ma sympathie pour lui, — comme cela lui est égal ! je le sais, — c'est qu'il n'aime pas à donner la main. Il ne la serre qu'aux archiducs. L'empereur allemand ne l'offre pas non plus volontiers en public, si ce n'est aux grands chefs militaires, après les parades et les manœuvres. On dit aussi le tzar très réservé sur ce point.

Le prince de Galles, au contraire, est toujours prêt à tendre la main aux gens qu'il connaît ou qu'on lui présente. La reine Victoria accepte le baise-main avec une très grande bonne grâce. La jeune reine Wilhelmine la tendrait à tout le monde, si on la laissait faire, ô expansion charmante de cet âge ! mais le protocole est là, pour la rappeler à l'ordre.

Quant au roi d'Italie, extrêmement simple, il n'aime guère les hommages courtisanesques, mais il serre avec cordialité la rude main d'un contadino.

Baronne STAFFE.

CONSEILS D'UNE PARISIENNE

Par ce temps d'exceptionnelle froidure, les congestions sont toujours à redouter. Les *cordiaux* sont donc recommandés à cette époque de l'année, car ils aident à la bonne circulation du sang ; parmi eux, aucun ne possède plus de vertus que l'*Esprit de Mélisse*. Or, on sait que les véritables parties de cette plante médicinale si précieuse, sont l'Espagne, mais particulièrement l'Italie et que, dans cette dernière contrée, c'est la fleur des Abruzzes qui offre les espèces les plus vives, les plus belles et les plus rares.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'*Esprit de Mélisse*, dit Esprit vital, *des Bénédictins du Mont Magella* soit considéré comme supérieur à tous les autres. En écrivant à l'adminstrateur, M. *E. Senet*, *35*, *rue du quatre septembre*, on recevra à cet égard, comme mode d'emploi, comme prix, tous les renseigments désirables.

Mais si la santé est nécessaire à soigner, la beauté on l'est pas moins à entretenir ; et, dans la beauté, ce n'est rien à apprendre à personne que de dire combien le teint occupe une place importante. On n'aurait pour s'en convaincre, qu'à regarder M[lle] Mariette Sully, l'adorable « Véronique » que tout Paris va chaque soir applaudir aux Bouffes. Elle est à la fois blanche et rose, et sa peau fine semble recouverte de ce délicat duvet qui forme aussi la ravissante parure des pêches .Eh bien savez-vous à quoi la gracieuse dîvas doit ce teint admirable, jusqu'ici, semblait-il, le seul apanage des belles Norwégiennes ou des Vaporeuses filles de la Tamise ? Tout simplement à une poudre de riz, adhérente et imperceptible : *Le Duvet de Ninon*, propriété exclusive de la *Parfumerie Ninon*, *31*, *rue du Quatre-Septembre*. N'oubliez pas cette adresse, mesdames, et vous me remercierez.

BERTHE DE PRÉSILLY.

LA MODE

Si Touchard-Lafosse publiait encore ses chroniques de l'œil-de-bœuf il aurait de bien jolies choses à raconter sur les jeux de la politique auxquels on se livre dans certains salons aristocratiques.

Je dis aristocratiques, parce que jamais peut-être les représentants de la vieille noblesse française ne se sont occupés avec autant de zèle patriotique des questions internationales.

C'est dans le faubourg que sont venues passer des soirées bien aimables, mais aussi des soirées précieuses pour la paix européenne, les grandes duchesses et les princesses apparentées aux plus puissants monarques ; mille nouvelles rassurantes ont pris naissance dans ces salons et elles ont été des indications que nos hommes d'état n'ont certes pas laissé échapper.

Mais entre deux conversations sérieuses, que de gracieux tours de valses où l'on admirait les toilettes que plusieurs des grands maîtres de la couture avaient spécialement créées pour les altesses. C'est toujours à Paris que l'on demande les atours merveilleux qui font valoir les beautés souveraines.

J'ai pu voir un instant, avant qu'on ne l'emportât, une toilette qui fit sensation chez la Marquise de C... Elle était en satin rose de Chine; la jupe recouverte d'une gaze blanche incrustée de dentelle et brodée d'argent. Sur cette jupe tombait une tunique fourreau, en velours cyclamen flammé, ouverte sur le devant et découpée en pétale de tulipe. Le corsage très décolleté et sans épaulettes se croisait et s'agrafait de côté avec un bijou d'or, ciselé, émaillé, avec diamants et améthystes enchâssés ; comme épaulières un simple cordon d'améthystes et de diamants.

Pour parure, collier à pendeloques, pendants d'oreilles à gouttelettes de diamants et d'améthystes ; aigrette de même style dans les cheveux.

Cette toilette est je crois maintenant arrivée en Russie, et elle obtiendra certainement sur les bords de la Néva les suffrages des dames de la cour.

Un mot au sujet de la côte d'azur. Les chapeaux que nos modistes envoient aux élégantes sont très printaniers : Beaucoup de fleurs, beaucoup de dentelles. En voici un tout ravissant en pétales de roses, avec touffes de boutons de roses et de pousses naissantes en aigrettes. Voici encore une toque drapée de guipure, garnie de pensées et trèfles parlants comme feuillage. C'est frais et bien joli.

Il ne faut pas oublier que les modes créées pour Nice sont toujours des indications précieuses pour les modes du printemps.

Vicomtesse de RÉVILLE.

LIVRES NOUVEAUX

Chez SCHLEICHER frères : *La méthode dans les choses de la vie courante*, par Louis Fare.

Chez SOCIÉTÉ D'EITIONS LITTÉRAIRES D'ART : *Heures égyptiennes*, par Jean Rodes.

Chez HACHETTE et Cie : *La chanson de Roland*, traduction en vers de Maurice Bouchor. — *L'Avenir de la philosophie*, par Henri Berr.

Chez EDMOND GIRARD : *L'Aegypan*, par Charles Esquier.

Chez ARTHUR ROUSSEAU : *La question d'Orient depuis le traité de Berlin*, par Max Choublier.

Chez PAUL OLLENDORFF : *Itinéraire fantaisiste*, par Achille Segard. — *La danseuse de Pompéi*, par Jean Bertheroy. — *Joséphine de Beauharnais*, par Frédéric Masson.

Chez R. CHAPELOT : *L'armée à travers les âges.*

Chez FASQUELLE : *L'anneau*, par Louis de Robert. — *Praticiens politiques*, par J.-Ernest Charles.

Chez GIACOMO AGNELLI, à Milan : *Figure d'Arazzo*, par Evelyn.

Chez BOREL : *Amour étrusque*, par Enacryos.

Chez ERNEST FLAMMARION : *Un été à Londres*, par Edouard Deiss, par Edgard Monteil. — *Julia La Louve*, par Pierre Maël. — *Histoire d'un jeune homme et de plusieurs femmes*, par Edgard Monteil. — *Un nid détruit*, par Félicien Champsaur.

Chez S. LION : *Vers de Bohême.*

Chez ARMAND COLIN et Cie : *La France au milieu du XVIIIe siècle*, par Armand Brette.

Chez LÉON VANIER : *Les Arcanes*, par F. Ménétrier.

Chez GAZETTE DU PALAIS : *Traité des Sociétés par actions*, par Léopold Goirand.

Chez EDOUARD CORNÉLY : *L'activité de l'homme*, par W. Tenicheff.

Chez LOUIS JOUAU, à Caen : *Septime Lepippre*, par Gaston Lavalley.

Chez " LE RÉFORMISTE " : *L'ortografe simplifiée*, par Jean Barrès.

A la BIBLIOTHÈQUE THÉATRALE : *Histoire au jour le jour de l'Opéra-Comique.*

Chez PLON, NOURRIT et Cie : *Histoire de la marine française*, par Ch. de la Roncière. — *Les Anglais en France*, par Albert Babeau.

Chez CALMANN LÉVY : *Les péchés des autres*, par Léon de Tinseau.

Chez ALPHONSE LEMERRE : *Flavia*, par Augustin de Vialar. — *Journal d'un Juive au couvent*, par Esther de Suze. — *Aimer*, par Daniel Massé. — *Emaux sur or*, par Antoine de Baugy Puyvallée.

Chez PERRIN et Cie : *Silhouettes d'humbles*, par Paul Renaudin.

Le Secrétaire de Rédaction,

A. ALBALAT.

L'Administrateur-Gérant,

L. VERNET.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43

LE ROMAN D'UN RALLIÉ

CRITIQUE PRÉALABLE (1)

Vous allez publier dans la *Nouvelle Revue*, madame, un manuscrit quelque peu original — et pour en accroître l'originalité — vous m'offrez d'en faire une critique anticipée, une critique *avant la lettre :* voilà, ma foi ! qui est nouveau. Eh bien ! ne serait-ce que pour cela, j'accepte ! J'adore les innovations : seulement puisqu'il ne m'est pas permis de soulever le voile d'anonymat sous lequel se dissimule celui... ou celle qui a composé le « Roman d'un Rallié » je réclame pour son critique le même privilège : cela me permettra au besoin d'être sévère...

Et voici pour débuter, un premier reproche ; le titre est malséant. Ce n'est pas du tout un roman, ni par les dimensions, ni par la composition, ni même par le style. Non, ce n'est pas un roman, seulement je ne sais pas du tout ce que c'est... Il y a des pages qui sentent la confession, d'autres le touriste, le *globe-trotter* comme on dit en style fin de siècle... il y a des petits tableaux de vie américaine et bretonne au centre desquels on placerait volontiers une gentille nouvelle .. et puis tout à coup de grandes envolées philosophiques qui vont éclater en l'air, très haut, comme des fusées dans la nuit sombre. Certains passages paraissent inspirés par les descriptions candides d'un Octave Feuillet et d'autres par les inquiétantes songeries d'un Ibsen. Octave Feuillet est plutôt au début et puis à mesure qu'on avance, Ibsen prend le dessus... et le lecteur a l'impression que c'est *vrai*, qu'il en est ainsi dans la vie, que le mélange des petits faits et des grandes pensées, des incidents futiles et des sentiments ardents constitue véritablement notre existence, à nous, fils nerveux d'un siècle trépidant. Seulement est-ce bien avec cela qu'on fait un livre, un roman ? Le plus réaliste des peintres retouche encore la nature, l'accentue, l'éclaire, la déforme ; s'il se bornait à la reproduire telle quelle sans art, sans aucun

(1) Cette critique est adressée à la Directrice de la « Nouvelle Revue. »

truc, j'imagine que les amateurs en seraient choqués ; leur impression serait incomplète ; ils éprouveraient l'effet d'une sorte de gaucherie interne... Ce roman me donne une sensation analogue ; et il me fait comprendre mieux encore que je n'avais pu le réaliser jusqu'à présent, combien les œuvres d'imagination ont besoin d'être combinées pour nous plaire... nous ! Je veux dire : *moi*, car le goût change, les habitudes d'esprit changent, tout change et le roman aussi ; peut-être que vos lecteurs ne seront point de mon avis et qu'il verront dans l'œuvre anonyme que vous leur soumettez une manière nouvelle de traiter... j'allais dire un vieux sujet, mais ce ne serait pas tout à fait juste ; le sujet est nouveau; la politique mêlée à l'évolution psychologique d'un jeune garçon, cela ne s'était pas traité encore ; on nous a donné jadis dans Sibylle l'histoire d'une âme de petite fille en proie à une crise de philosophie religieuse ; depuis, je ne me souviens pas qu'aucun auteur ait rien tenté de semblable.

Le héros, cette fois, ne meurt point ; au contraire, il apprend à vivre. Tandis que Sibylle est séparée de celui qu'elle aime et achète son retour à la foi au prix de sa vie à elle, Etienne de Crussène se rapproche, en se ralliant au libéralisme, de la femme qu'il a choisie et qui, d'ailleurs, est en tous points, digne de faire son bonheur. Il a seulement été la chercher bien loin et c'est ici que je vais, une seconde fois, quereller l'auteur du « Roman d'un Rallié. » Veut-il nous montrer en la personne de Mary Herbertson une Américaine d'élite, comme il en existe sans doute quelques-unes, mais... pas plus ? Veut-il dire que son héros ait eu la chance inespérée en se promenant à travers les Etats-Unis, d'y découvrir cette plante rare ?... alors j'accepte le type et la rencontre. Dans tous les pays le profil virginal peut atteindre, en quelques exemplaires uniques, les approches de la perfection et il est intéressant de savoir comment, Outre-mer, ces profils exceptionnels se cisèlent. Bourget et ses imitateurs nous parlent trop souvent de la *Professionnal Beauty* Newyorkaise ; il est vraisemblable que toutes les femmes, là-bas, ne tournent pas autour de cet idéal. Mary Herbertson n'est pas une Professionnal Beauty, mais elle a une belle âme, forte et droite, ce qui vaut mieux : elle se détache bien d'ailleurs sur cet horizon de Washington, très reposant, comparé aux perspectives enfiévrées de Chicago ou de New-York. Notre auteur, madame, paraît connaître fort bien Washington : on dirait qu'il l'a habité ; serait-ce en qualité de secrétaire d'ambassade ?... je serais porté à le croire parce qu'il dit, en passant, du mal des diplomates. Mais j'oubliais... que cela ne me regarde pas.

Ainsi Mary Herbertson est une Américaine *d'élite*. C'est là ce qu'on ne prend pas assez soin de nous expliquer. Le lecteur se demande avec inquiétude si l'on n'a pas prétendu en faire un type général, une thèse

vivante et il est tout près de se révolter à cet idée. Le « Roman d'un Rallié » serait alors un hymne béat chanté à la supériorité Yankee et nous en avons assez de ces hymnes-là, d'autant que par les mille petites perspectives que la vie de chaque jour nous ouvre sur le Nouveau-Monde, il nous arrive de constater que tel ou tel verset contient un gros mensonge... et que les choses se passent là-bas autrement qu'on ne les chante.

Quand Etienne de Crussène est de retour en Bretagne, sa mère qui cherche à le marier et qui ignore l'idylle ébauchée au loin, pousse sur son chemin une jeune fille française dont la silhouette, ramène sur mes lèvres la même question. Est-elle, cette jeune fille, une vilaine exception, ou bien un type et une thèse ? Dans le premier cas, j'accepte, encore la fantaisie du romancier. La mère n'a pas de chance, voilà tout ; dans une famille de bien honnêtes et braves gens, elle choisit une créature qui, paraît-il, a toutes les apparences de l'honnêteté et n'en a que les apparences. Mon Dieu ! des plantes vénéneuses poussent au milieu des plus beaux parterres... Mais qu'il soit bien entendu, je vous en prie, que Mlle Eliane d'Anxtot n'incarne pas la jeune fille française ! car l'autre thèse, celle de la supériorité américaine, ne serait qu'agaçante ; celle-ci serait odieuse. Je sais que Marcel Prévost nous en a dit bien d'autres. A côté de ses demi-vierges, cette Eliane est presque un ange ; seulement, les demi-vierges, dont je persiste d'ailleurs à trouver le portrait très chargé, sortent d'un milieu où la corruption, hélas ! coule à pleins bords ; un snobisme cosmopolite y a déversé tous les vices de l'univers civilisé et c'est le propre d'une société ainsi formée de n'avoir plus ni langage, ni patrie, ni race. M. Prévost a choisi Paris pour théâtre ; il aurait tout aussi bien pu choisir Vienne ou Londres. Tandis que cette fois il s'agit de la portion saine de la société française. Eliane appartient à une de ces vieilles et honorables familles qui distribuent leur existence entre leur manoir provincial un peu délabré mais plein de beaux souvenirs et quelque appartement discret et vaste du faubourg St-Germain. Il y a de l'étroitesse, de la somnolence dans ces atmosphères-là, mais on n'y apprend pas à mentir et à écouter aux portes... Je sais bien qu'une gouvernante circule dans la coulisse ; elle a passé par là et on donne à entendre qu'elle a fait tout le mal. La pauvre gouvernante, tout ce que les romanciers lui ont mis sur le dos ! Elle a été dans le roman moderne la bête de somme portant le poids de toutes les iniquités.

Donc, je me refuse et la majorité de vos lecteurs se refusera aussi, à généraliser ces deux portraits féminins, à voir dans l'un une glorification de l'Américanisme, dans l'autre une condamnation de l'éducation française... J'aurais encore beaucoup à dire, mais il faut se borner. Aussi bien, ces trois critiques sont celles qu'il convenait surtout de

mettre en relief. Et je ne sais pas si je me trompe, mais j'ai l'impression que nous sommes, vous et moi, en pleine communauté d'idées sur ce point, que vous avez fait, en lisant ce manuscrit, les mêmes réserves que moi-même et qu'enfin vous avez songé, en demandant à un de vos assidus lecteurs, cette *critique préalable*, à dégager votre responsabilité... Qui dirige une grande Revue a, jusqu'à un certain point, charge d'âme. Plaire aux abonnés n'est pas tout ; on redoute encore d'égarer leur jugement en l'aiguillant dans une fausse direction ; on s'effraye encore à la pensée de froisser en eux des susceptibilités respectables, des sentiments délicats...

Je ne voudrais pas être injuste envers l'auteur du « Roman d'un Rallié » en laissant croire qu'il a volontairement passé outre à de telles préoccupations ; au contraire on sent en lui une grande sincérité et une ampleur d'enthousiasme qui rassurent tout à fait sur ses intentions et j'ai beaucoup goûté certaines parties de son œuvre, à cause de cela précisément...

Tout à l'heure je critiquais son procédé, c'est que nous sommes habitués à lire un roman comme nous regardons un tableau, tout d'une haleine, en le détaillant d'abord, puis en cherchant une impression d'ensemble. Ici point de tableau ; une série d'aquarelles enfermées dans un porte-feuille ; aquarelles très suggestives, très variées, mais entre lesquelles il faut réfléchir pour trouver le lien.

Voilà, madame, la consultation que vous m'avez fait l'honneur de me demander : je compte sur votre obligeance et sur votre bonté pour que l'auteur du « Roman d'un Rallié » n'en veuille pas à ma franchise.

S. V. R.

PREMIÈRE PARTIE

Etienne de Crussène éprouva un léger frisson lorsqu'un des *boys* de l'hôtel Normandy lui remit son courrier, au moment où il posait le pied dans l'ascenseur. Il vit sur une grande enveloppe blanche son nom tracé d'une belle écriture française, un peu sèche, un peu farouche, féminine pourtant et élégante... une écriture qui avait fait son admiration et son envie quand il était écolier et qui suffisait à lui rendre, chaque fois qu'il l'apercevait, la sensation très vive du passé. Il savait que cette lettre serait là : mais il n'avait pas voulu y songer à l'avance et maintenant qu'il la tenait entre ses doigts, il était à la fois pressé de la lire et tenté de la brûler sans en briser le cachet armorié.

Jamais encore les lettres de sa mère ne lui avaient produit un pareil effet. Depuis près de cinq mois qu'il l'avait quittée, la correspondance entre eux s'était maintenue régulière et douce. Elle lui avait écrit les mille détails insignifiants de sa vie monotone, entremêlant ses récits de quelques brèves réflexions sur le malheur des temps, l'engageant à ne pas trop s'attarder en route, mais sans lui marquer d'impatience ni de mauvaise humeur et sans paraître lui en vouloir de prolonger un voyage qu'elle avait jugé inutile et surtout inopportun. L'Amérique ne lui disait rien de bon. Puisque son fils désirait voyager, elle l'eut volontiers suivi en esprit du côté de la Grèce ou de l'Italie, voire même en Espagne et en Allemagne, là où il y a de belles œuvres d'art à contempler, une longue histoire à revivre, de sages réflexions à faire, des reliques du passé à répéter. — Mais les Etats-Unis n'étaient, à ses yeux, qu'un magasin de dangereuses nouveautés, une fabrique d'instruments utilitaires et d'idées subversives. Elle s'était résignée en constatant que les objections avivaient l'attrait que le nouveau monde exerçait sur Etienne. Et puis une chose la rassurait. Le jeune homme était fin, délicat, très sensible aux fautes de goût ; elle comptait, pour le désillusionner, sur les vulgarités de la vie

yankee : elle se disait que Chicago et son Exposition auraient vite fait de le rejeter vers la vieille Europe, de dissiper les rêveries dangereuses auxquelles il s'abandonnait par instants, de lui faire voir sous leur vrai jour ces innovations condamnables qui, au nom de la science et de la démocratie, mettent la société en péril.

Et ce que tout d'abord elle sut du voyage d'Etienne la fortifia dans cette pensée. Très fidèlement, Etienne avait rendu compte à sa mère de son existence lointaine. Il lui avait dépeint le brouhaha de New-York, le dépaysement des premiers jours, la cacophonie des sifflets à vapeur sur l'Hudson, la hâte angoissante des foules, l'abus des machines du calcul et de la vitesse ; puis Boston et ses gracieux environs, les sinuosités de la rivière Charles et les échancrures verdoyantes de la Baie ; puis encore le Niagara avec son tonnerre, ses trombes de poussière liquide et l'affolement grandiose de ses rapides. Il lui avait raconté les maisons à quatorze étages de Chicago, les rives boueuses du Mississipi, la tristesse des cités de l'ouest, la première apparition des lianes, des cotonniers et des bananes, le luxe des *Pullman Cars* et les familiarités des serviteurs nègres ; il avait insisté longuement sur le pittoresque de Québec et les charmes de la Louisiane parce que la vieille cité canadienne renferme le monument de Montcalm et que le Grand-Etat du sud porte le nom d'un roi de France ; elle lui en avait su gré. Bref, ce voyage qu'elle avait redouté tout d'abord, s'accomplissait sans secousses, sans incidents, sans aventures d'aucune sorte..... La marquise de Crussène avait dès lors retrouvé sa sérénité d'esprit. L'absence du fils unique qu'elle avait élevé à elle seule et dont les vingt-quatre ans égayaient son veuvage, lui pesait sans doute. Mais bientôt il serait de retour, reprendrait sa place au foyer et la marquise n'aurait plus de peine à l'y fixer. Elle savait, à n'en pas douter, à quel auxiliaire puissant elle ferait appel pour cela, car chaque fois qu'elle y songeait un demi sourire de douce satisfaction éclairait son visage aux belles lignes nobles.

Or, cette quiétude n'avait pas duré parce qu'après avoir visité le sud des Etats-Unis, Etienne, dont l'absence ne devait être que de trois mois environ, s'était arrêté à Washington, qu'il y séjournait depuis six semaines et ne parlait pas de retour. Il prétextait, il est vrai, l'intérêt exceptionnel que présentait pour lui la capitale fédérale. Là, se centralisaient les rouages d'un gouvernement

à la fois très simple et très compliqué, différent de tous les gouvernements d'Europe. La bibliothèque du congrès plaçait à sa disposition des documents de haute valeur. La société de Washington lui offrait une sorte de raccourcis du monde américain en général : nulle part ailleurs, il n'eût été aussi bien placé pour recueillir les éléments d'un travail d'ensemble. La Marquise qui désirait voir paraître dans le *Correspondant*, sous la signature de son fils, quelques articles gentiment tournés, résumant ses observations juvéniles, avait d'abord approuvé le séjour à Washington. Mais la longueur de ce séjour et plus encore le ton décousu, embarrassé des lettres d'Etienne avaient mis sa perspicacité en éveil. Il n'était pas dans sa nature de temporiser en face de ce qu'elle considérait comme un devoir. Sa manière d'agir était la même, qu'elle eût à exercer ses prérogatives de mère ou de châtelaine, à rappeler son fils au respect de son rang ou ses fermiers au respect de leurs engagements. Elle se fixait un délai à elle-même et le délai passé, prenait la plume avec résolution et sans faiblesse. Elle aimait mieux écrire que parler ; elle redoutait les attendrissements et craignait de forcer sa pensée.

Quand deux êtres ont vécu longtemps ensemble et que les liens du sang les unissent d'ailleurs étroitement, il leur arrive de se deviner même à travers la distance. Un mystérieux fluide pour lequel il n'existe ni océans, ni montagnes, les relie l'un à l'autre. Etienne de Crussène, qui avait en plus la nervosité d'un cheval de race, éprouvait cela à un haut degré. Depuis huit jours, il savait que le délai était passé, que sa mère avait écrit, que sa lettre était à bord de tel paquebot transatlantique et qu'à vingt-quatre heures près, le *Clerk* de l'hôtel Normandy la déposerait à la lettre C dans le casier d'acajou.

Lorsque l'ascenseur s'arrêta au deuxième étage, il en sortit machinalement, longea par habitude un corridor sombre et pénétra dans une grande chambre dont il avait fait avec peu de chose un logis personnel. Des photographies, des fleurs, des livres corrigeaient l'aspect quelconque des meubles et empêchaient le regard de s'arrêter sur le calorifère à eau chaude apparent dans un coin, sur les commutateurs électriques et les sonneries disposés près de la porte, sur le lit enfin, replié contre la muraille et simulant une armoire à glace géante, décor commun à bien des hôtels d'Amérique et auquel l'européen a peine à s'habituer. Une porte entr'ouverte laissait apercevoir le cabinet de toilette avec sa baignoire de

marbre et son carrelage de faïence bleue. La pièce s'éclairait par trois fenêtres en *bow window* donnant sur Mac Pherson square. Posé en biais devant le *bow window* était un bureau tout surchargé de brochures, de journaux et de papiers sur lesquels une douzaine de grosses chrysanthèmes blanches et jaunes commençaient à semer leurs pétales étrangement contournées.

Etienne de Crussène posa sur un fauteuil son chapeau et ses gants, ôta son paletot et se penchant sur les chrysanthèmes en aspira avec délices le parfum pénétrant. Puis il s'approcha des fenêtres et regarda dehors. La nuit venait et l'automne aussi. Les arbres du square et plus loin ceux des larges avenues dont la perspective fuyait vers le Potomac étaient secoués par une brise rageuse. Des feuilles jaunies tournoyaient sur les trottoirs avec un bruit métallique et le ciel avait revêtu, au coucher du soleil, ces nuances criardes qui, en mer, annoncent la tempête. Le jeune homme vit en esprit l'immense océan roulant ses vagues profondes entre lui et sa patrie ; sa pensée se perdit un instant dans les abîmes insondés puis aborda bientôt à l'autre rive, à cette proue de granit breton sur laquelle se brisent, impuissantes, les fureurs du large. Là étaient sa demeure, son clocher, ses terres, son avenir. Un grand désir le prit soudain de revoir la Bretagne. Pourquoi l'avait-il quittée ? Elle le tenait par toutes les fibres de sa nature celte, par toutes les complications primitives de son imagination. Elle l'avait nourri de ses poétiques légendes, pénétré de ses senteurs douces, vivifié de ses souffles puissants... Il revint à la lettre de sa mère, l'ouvrit et la lut :

« Mon cher enfant, écrivait la marquise, je souhaite que ces lignes te rendent la notion du temps écoulé depuis ton départ de France, car tu me sembles l'avoir perdue. Si tu veux, comme tu en avais l'intention louable, rapporter de ton voyage des impressions nettes, profitables, il devient tout à fait nécessaire d'y mettre un terme. Il y a deux manières de chercher à comprendre un pays étranger : en le parcourant et en y résidant. Ces procédés s'opposent tellement l'un à l'autre, qu'on se repent presque toujours de les avoir employés simultanément. A quoi bon pénétrer dans le détail, du moment qu'on n'a pas les moyens de l'approfondir? Les attachés ou secrétaires de légation qui ont passé quelques mois, même plusieurs années dans un poste, ne connaissent souvent qu'imparfaitement le monde au milieu duquel ils ont vécu. Je pense que tu n'as pas la prétention d'analyser celui

qui t'entoure. Mais prends garde d'y perdre le bénéfice de ce que tu viens d'acquérir. Une course rapide comme celle que tu as fournie à travers les Etats-Unis laisse une impression générale qui est souvent exacte, toujours intéressante et qui s'affaiblit dès qu'on veut la contrôler, la justifier par des observations minutieuses et forcément incomplètes. Je conçois que la façon très aimable dont tu es reçu par chacun ait pu contribuer à te retenir à Washington. Les gens y sont à ce que je vois, moins affairés, moins préoccupés d'intérêts matériels que dans les autres villes d'Amérique. Peut être, sans t'en rendre compte, est-ce précisément ce que tu y trouves d'européen qui te charme dans cette société et je me plais à penser que l'Europe y gagnera à tes yeux. C'est là, cher enfant, que tu es destiné à vivre et à faire quelque bien, si Dieu le permet, dans la sphère d'action où il t'a placé. S'il est utile pour un homme de se ménager, en voyageant, des points de comparaison entre les autres pays et le sien, il n'est pas bon de trop en faire usage. C'est là, assurément, un des principaux travers de ce temps-ci. Chaque race a ses particularités, son caractère et sa mission. Mais j'ai tort d'insister. Tu es trop raisonnable pour ne pas m'écouter, trop sensé pour ne pas m'approuver. Arrache-toi donc aux séductions américaines. J'ai, bien entendu, assez haute opinion de toi pour être certaine que ces séductions ne t'ont pas atteint plus profondément que ta correspondance ne me l'a donné à penser. J'attends par le prochain courrier, l'annonce de ton retour. Tu seras ici à temps pour m'aider à recevoir tes cousins d'Halluen qui passeront avec nous la première quinzaine de décembre. Pierre Braz t'attend pour célébrer le mariage de sa fille. Il a déclaré que le repas de noces ne pouvait se faire sans toi; aussi, dans les deux fermes, on pousse de gros soupirs. Chaque dimanche, à la sortie de la grand'messe, les fiancés s'enquièrent auprès de moi de tes projets, et leur mine s'allonge quand ils apprennent que tu es encore au loin. M. Albert Vilaret est venu à Kèrarvro l'autre jour, mais te sachant absent, il n'a pas poussé jusqu'au château. J'estime que tu seras obligé de cesser tous rapports avec cet homme qui met au service d'une mauvaise cause des dons précieux d'intelligence et d'activité. Je le crois d'une ambition qui ne connait pas de bornes. Déjà, lors de la dernière crise ministérielle, son nom a été prononcé. Il sera ministre au premier jour et son influence dans le département ne fera que s'accroître. M. le Recteur (1) m'a dit que lors de sa der-

(1) Les curés en Bretagne portent le nom de Recteur.

nière visite à Kerarvro, il avait causé longuement avec le garde-barrière qui est devenu son agent le plus zélé et répand, dans la commune, des feuilles radicales contenant, traduits en breton, les pires articles des journaux de Paris. Il faut, comme de juste, faire la part des exagérations et des ragots. Mais personne ne comprendrait assurément que tu continues de voir M. Vilaret et de le recevoir ici. — Jean promène régulièrement ton cheval et le soigne comme la prunelle de ses yeux; mais j'ai déjà remarqué à plusieurs reprises que sa main devenait assez dure et je crains qu'il ne gâte un peu la bouche de Rob Roy. Je te quitte, cher enfant, après ce long bavardage; merci de tes photographies. La vue du Capitole est fort belle, mais l'obélisque m'a paru un bien vilain monument. Je t'embrasse tendrement. »

T. C.

Etienne s'agita une seconde à l'idée que Jean tirait sur la bouche de Rob Roy et envoya un regret ému à la fille de Pierre Braz dont il ajournait indéfiniment le mariage. Puis il alluma une cigarette et relut une phrase de la lettre de sa mère, notée au passage et qui pour lui, résumait tout le reste. « J'ai, bien entendu, assez « haute opinion de toi pour être certaine que ces séductions ne « t'ont pas atteint plus profondément que ta correspondance ne « me l'a donné à penser ». — Cette phrase, un peu vague en elle-même, devait avoir pour Etienne un sens précis, car machinalement ses yeux se dirigèrent vers une sorte d'étagère en pitch-pin accrochée au mur et dont les rayons étaient chargés de menus objets et de plusieurs de ces grandes photographies que les Anglaises et les Américaines distribuent si volontiers à leurs amis et connaissances. Le jour était tout à fait tombé ; on ne distinguait plus qu'à peine les contours des choses. Le jeune homme alla tourner le bouton de l'électricité. Deux lampes s'allumèrent au plafond, puis une troisième dans le cabinet de toilette. Vous attendez ce moment, lecteur, pour jeter à votre tour un regard curieux vers l'étagère en pitch-pin. Mais si vous avez compté que notre héros allait vous désigner par son sourire ou l'expression de son visage celle des trois femmes ici présentes à qui appartenait son cœur, vous serez déçu. Il y avait cinq photographies : deux représentaient des étudiants en costume de tennis : les trois autres des jeunes femmes de types extrêmement différents. Force m'est d'avouer qu'Etienne de Crussène n'en regarda aucune. Il ne vit

que les aiguilles de sa petite pendule de voyage et en conclut sans doute qu'il y avait lieu de se hâter, car il commença aussitôt sa toilette.

Au risque d'être paradoxal, je soutiendrai que la toilette d'un homme du monde, infiniment moins gracieuse à décrire que celle d'une femme, en apprend peut-être davantage sur le compte de celui qu'elle met en scène parce que l'homme en général, s'habille seul et que la femme est plus ou moins masquée par sa camériste. Etienne ne fut pas long. Ses affaires étaient bizarrement disséminées de côté et d'autre, mais il en savait par cœur les cachettes. Il trouva du linge blanc dans le fond de sa malle, des faux-cols dans un tiroir du bureau, son habit dans la commode, sa cravate dans une valise, des boutons de chemise en or guilloché dans un carton à chapeau... C'était l'ordre dans le désordre. Il emplit d'eau tiède les deux tiers de sa baignoire, y versa de l'eau de verveine et ses ablutions terminées, se coiffa en homme qui aime mieux s'entendre avec ses cheveux en cas de résistance de leur part que de les plier à l'obéissance servile, à force de cosmétique et de coup de fer. Une fois prêt, il passa la revue de sa personne avec grand soin, pourchassant sur le drap quelques grains de poussière et s'asurant que son plastron gardait l'aspect immaculé qu'avait su lui donner le blanchisseur chinois. Il semblait très jeune ainsi, plus jeune que son âge, à cause de je ne sais quelle sveltesse qui s'affirmait dans le moindre de ses mouvements et que l'habit rendait plus perceptible. Assez grand, mince, souple, très brun avec la peau blanche, Etienne de Crussène n'avait pas l'air d'un Breton ni d'un Parisien. On pouvait, en le voyant, hésiter sur sa nationalité et encore plus sur sa nature, mais il devait attirer et intéresser par tout ce qu'on devinait en lui d'opposé et de contradictoire : entêtement fier et laisser-aller insouciant, douceurs féminines et goûts virils, rêveries poétiques et joies animales, hésitations et certitudes ; cela se résumait dans les yeux, des yeux bruns semés d'étincelles qui éclairaient les traits légèrement irréguliers, d'un visage presque imberbe et devenaient tour à tour, avec une étonnante mobilité, malicieux ou naïfs.

Il sortit de sa chambre, sonna l'ascenseur, descendit sans mot dire, traversa le square et s'engagea d'un pas rapide dans K. Street.

II

K. Street est une rue originale : son nom et la manière dont les maisons y sont numérotées lui donnent une allure yankee : mais sa tranquillité, ses petits jardins paisibles rappellent la Hollande et d'autre part l'étonnante fécondité des architectes qui y ont apposé leurs signatures donne à penser que les habitants sont des cosmopolites originaires de tous les coins du monde ; il n'en est rien. Les propriétaires de K. Street sont pour la plupart des Américains, mais des Américains d'un genre spécial : banquiers retirés des affaires, diplomates et hommes politiques recueillant leurs souvenirs, généraux démissionnaires, collectionneurs, artistes, lettrés, hommes de Club et de causerie dont les gens de New-York, disaient à Bourget non sans un peu de dédain « *The have plenty of time for afternon teas* » (1). Aucun d'eux n'est né là par la raison qu'il y a seulement quarante ans, l'endroit devait être un cloaque où les petits nègres prenaient leurs ébats librement. Washington ressembla longtemps à une ville de l'Ouest dont le *boom* (2) aurait avorté. Les avenues dessinaient un plan gigantesque, quelques poteaux pourris marquaient des carrefours grandioses mais le capitole restait isolé sur sa colline, avec des masures à ses pieds comme si la masse de l'immense édifice eût effrayé les particuliers et les eût retenus de se construire en ce lieu des demeures définitives. L'envie au reste n'en venait à personne. Les rives du Potomac constituaient un fâcheux exil non seulement pour le personnel des légations mais pour les fonctionnaires, les sénateurs et représentants, forcés d'y séjourner. Les temps ont changé ! Qui donc s'avisa le premier, de la beauté du site ? Qui osa le premier, sans en avoir l'obligation, se faire Washingtonien. Il faudrait retrouver le nom du hardi et ingénieux citoyen et lui dresser une de ces statues de bronze au socle de marbre rouge qui font si bon effet, entourées de parterres fleuris dans les nombreux squares de la cité fédérale. En tous cas, son exemple fut suivi et de tous les états de l'Union on afflua sur Washington. Ce ne fut pas un *boom*. Cela n'eut rien de la course au clocher qui se produit lorsqu'un

(1) Ils ont tout plein de temps pour prendre du thé dans l'après-midi.

(2) Expression américaine intraduisible indiquant un accroissement soudain de richesse et de prospérité.

décret présidentiel ouvre à la colonisation quelque partie de ces territoires jadis garantis aux Peaux Rouges et dont les malheureux se virent chassés peu à peu par l'invasion blanche. On n'eût pas, comme dans l'Oklahoma le curieux spectacle d'une cavalcade endiablée de *settlers* pressés de s'assurer des terrains, éperonnant leurs montures pour arriver premiers, s'installant le révolver à la main, au centre du champ hâtivement délimité pour le mieux défendre contre la rapacité des voisins. Les colons de Washington étaient riches et se piquaient de belles manières ; ils se partagèrent posément le sol de K. Street et des rues avoisinantes et surveillèrent avec soin la construction de leurs pénates fantaisistes.

La première fois qu'Etienne de Crussène avait descendu K. Street, il s'était amusé des renseignements que lui donnait son compagnon : Cette façade gothique avec ses tourelles et ses fenêtres à menaux, c'était l'hôtel d'un Philadelphien enrichi dans le commerce et grand bibliophile; le dessin de ces chapiteaux et de ces canelures avait été levé à Rome pour satisfaire un natif de Buffalo, ex-ministre des Etats-Unis en Italie et possesseur de tout un quartier de Pittsburgh ; cet autre, originaire de l'Illinois, avait rapporté de Nuremberg le goût des hauts pignons et des bois sculptés ; et celui-ci avait voulu, autour de lui, la délicate ornementation et les enroulements mièvres de la Renaissance. Etienne se rappelait encore sa surprise en constatant que le numéro 1310 était devant lui; il pensait en avoir pour trois quarts d'heure de marche, car peu d'instants avant il avait remarqué la maison portant le numéro 906, une jolie petite maison en briques blanches ornée de frises en terre-cuite. Son cicerone, devinant la cause de sa perplexité s'était mis à rire « Washington, lui avait-il expliqué se compose de rues transversales et numérotées qui coupent à angle droit les rues perpendiculaires au capitole, désignées, celles-là, par les lettres de l'alphabet. Le numéro d'une maison indique de la sorte sa situation. Le 1310 dans le K. Street est la dixième maison du treizième bloc c'est-à-dire du bloc compris entre la treizième et la quatorzième rue. » Ce 1310 dans lequel il avait pénétré, ce jour là, pour la première fois, n'avait pas de prétentions architecturales. C'était une simple bâtisse à cinq fenêtres de façade dont la simplicité eut étonné et pour ainsi dire, choqué le regard au milieu de toutes les élégances environnantes, si les murs n'avaient été presque complètement tapissés de plantes grimpantes à feuillages multicolores savamment entrelacées de façon à

former une mosaïque. De cette masse de verdure s'échappait d'ailleurs un porche de bois vernis d'un dessin spirituel et exquis ; et à travers les fenêtres, des fenêtres anglaises à guillotine, ornées de petits rideaux de soie crème et de stores vieux rose, certains détails d'intérieur se révélaient qui faisaient dire aux passants : voilà une demeure où la vie doit être douce.

Le soir, les lampes électriques brillaient à travers les stores vieux rose comme sous le porche de bois vernis qui, éclairé ainsi par en dessous, prenait un air de fête. Un tapis jeté sur les marches descendait jusque dans la rue ; des lierres minuscules et des vignes aux feuilles pourpres se hissaient curieusement le long des montants afin de voir entrer les invités. Etienne s'arrêta pour laisser passer trois dames emmitouflées. Elles descendaient d'un de ces étranges petits omnibus qui basculent sur de grandes roues et dont la portière s'ouvre à deux battants le plus comiquement du monde grâce à un cordon que tire le cocher. On est sensé y tenir quatre ; en fait, deux personnes suffisent à les remplir. Aussi le déballage de ces dames avait-il demandé quelques minutes. Etienne reconnut l'une d'elles et salua. « Oh ! mister Crousshaine, s'écria-t-elle, glad to see you » (1) ; et s'adressant à la plus jeune de ses compagnes : « My love, this is M. Crousshaine, the French marquess, you Know, who comes from Brittany and plays the piano to well ! » (2). Miss Bessie ne savait pas du tout qu'il y eût à Washington un marquis français qui venait de Bretagne et jouait bien du piano ; mais comme ces particularités n'avaient en elles-mêmes rien de déplaisant, elle sourit avec gentillesse et tendit la main au jeune homme : « She is our niece, you know, and so sweet !...... reprit l'exubérante lady, and here is my sister who was touring with her in the Bahama Islands. They arrived yesterday » (3). Etienne salua de nouveau et remarqua que l'air des Bahamas avait mis de belles couleurs sur les joues de la nièce et que les deux tantes se ressemblaient à ne pouvoir les distinguer l'une de l'autre. Miss Mabel et miss Clara Simpson ne s'étaient

(1) Oh ! mister Crousshaine ! Bien contente de vous revoir !

(2) Mon amour, voici mister Crousshaine, le marquis Français, vous savez, qui arrive de Bretagne et joue si bien du piano.

(3) Elle est notre nièce vous savez, et si charmante !.... Et voici ma sœur qui vient de faire avec elle un tour dans les îles Bahama. Elles sont arrivées hier.

pas mariées parce que, disaient-elles, Dieu les avait faites inséparables et que l'idée seule de se séparer les révoltait. On se gardait donc de les inviter l'une sans l'autre; elles en eussent été froissées. Mais il était très rare de les voir répondre ensemble à une invitation par le motif que dès que l'une revenait du Canada, l'autre partait pour la Floride : c'étaient toujours de courtes absences motivées par le salut des petits nègres ou des petits peaux-rouges, un congrès, une conférence, la première pierre d'une école ou l'inauguration d'un hôpital..... seulement ces absences se succédaient si régulièrement qu'au bout de l'année miss Mabel et mis Clara se trouvaient avoir passé dix ou douze jours de compagnie dans leur hôtel de Washington. Nulle théière pourtant n'était plus hospitalière que la leur. Le premier et le troisième lundi de chaque mois, de quatre à sept, on était certain de la trouver pleine d'excellent thé sous un large capuchon brodé, et si, d'aventure, les respectables demoiselles manquaient simultanément à leur poste, le breuvage parfumé était versé aux visiteurs par quelqu'unes de leurs nombreuses nièces prévenues télégraphiquement, accourue la veille de Boston, de Baltimore, d'Albany, de Charleston (elles en avaient partout !) et devant repartir le lendemain.

Comme le lundi suivant était précisément le troisième du mois, Etienne fut invité séance tenante à se présenter ce jour-là chez les misses Simpson. On lui promit une « spécial attraction », la présence très recherchée de M^r^ et de Mrs Ketley : « You know all about them *of course* » (1) ajouta glorieusement miss Clara. Il s'agissait d'un « couple dramatique » que le Washington mondain à peine revenu de ses villégiatures d'été ne se contentait pas d'acclamer chaque soir au théâtre de Pensylvania-Avenue, mais qu'il s'ingéniait encore à fêter chaque après-midi. Etienne promit de venir. Cependant une femme de chambre qui portait sans grâce et sans plaisir le tablier fin et le gracieux petit bonnet des servantes anglaises avait ouvert la porte et introduit les arrivants dans un vestibule pavé de mosaïque et lambrissé de chêne. Il fallut encore cinq minutes pour détortiller les dentelles et les boas. Cette opération s'accomplit au milieu d'un déluge de paroles, de rires, d'exclamations. Etienne attendait poliment non sans éprouver une impatience qui se traduisait malgré lui dans l'ex-

(1) Vous savez tout ce qui les concerne, bien entendu !

pression de son regard devenu subitement un peu froid, presque dur. La jeune nièce qui était prête depuis longtemps et passait une inspection domiciliaire, s'en aperçut et le regarda avec plus d'intérêt...... Enfin ! le dernier fichu est accroché aux porte-manteaux, la dernière agrafe est vérifiée, le dernier coup d'œil est donné au grand miroir encastré dans la boiserie. Miss Mabel et miss Clara pénètrent dans le salon avec la majesté des voiliers qui franchissent la passe de Sandy-Hook à l'entrée de la baie de New-York.

C'est un joli salon, spacieux, en forme de galerie. Les murs, moitié lambris, moitié tentures, sont clairs ; les lambris, blancs ; les tentures, rosées. Il en résulte une impression lumineuse très intense au sortir de ce vestibule sombre. De belles tapisseries anciennes ferment de grandes baies donnant dans les pièces voisines. Il y a peu de bibelots ; il n'y en a aucun qui n'ait une valeur artistique. Tel qu'il est, ce salon rappelle à la fois l'Angleterre d'aujourd'hui et la France d'il y a cent ans. Il se rattache aux deux époques et aux deux pays, sans qu'on puisse vraiment dire pourquoi et comment. Il a la sobriété de décoration et l'unité harmonieuse du siècle dernier, en même temps que l'éclectisme fantaisiste et les recherches de confort du temps présent. Nos grand'mères cependant s'y sentiraient dépaysées et des Anglaises en feraient mal les honneurs ; ah ! oui, très mal ! Etienne, qui connaît bien Londres, sent distinctement combien la Tamise coule loin d'ici. Jamais encore il n'avait eu à ce point la sensation de cet éloignement.

Elle lui revient une demi-heure plus tard quand les convives se trouvent réunis autour d'une table chargée de roses rouges et roses qui courent sur la nappe dessinant un tissu parfumé. En Angleterre, ces fleurs eussent été disposées autrement, d'une façon plus savante, mais mièvre et cherchée ; ici, elles s'amoncèlent comme dans un parterre : on leur demande d'être belles et de sentir bon, voilà tout. Etienne songe qu'une sorte de symbolisme inconscient préside à l'arrangement d'un repas anglais et que les multiples petits objets qui entourent les dîneurs semblent être là pour l'accomplissement d'un rite...... Il regarde le maître et la maîtresse de la maison, pour voir s'ils accomplissent un rite. Le général Herbertson est déjà engagé dans une conversation à trois avec ses voisines et paraît s'amuser beaucoup. Etienne se le représente à Bull-Run, tout jeune, à peine sorti de West-Point, étren-

nant son uniforme neuf, ralliant sa compagnie décimée et chargeant avec cette furie calme qui a rendu son nom célèbre. Trente ans ont passé là-dessus ; c'est de l'histoire. Mrs Herbertson est en beauté ; une traîne d'églantines en diamants étincelle sur son corsage de satin noir qui encadre ses épaules admirables. Elle parle à son voisin de droite, le ministre de Danemarck ; elle a l'accent chantant de Baltimore ; le ministre est un peu distrait par le voisinage des belles épaules. Etienne découvre tout à coup que les deux seuls Européens qui soient à cette table, le diplomate Danois et lui-même, ne ressemblent pas aux autres ; ils pensent à plusieurs choses à la fois ; ils ne se donnent pas tout entiers au délasssement de l'heure présente. Ce dîner de quatorze personnes, à peine commencé, paraît aussi animé que le serait un dîner français aux approches du dessert. En France, même si les convives se connaissent, il y a vingt minutes de réserve, de contrainte : les hommes cherchent ce qu'ils vont dire ; les femmes se comparent entre elles sans en avoir l'air. Ici les sentiments se manifestent d'une manière bien plus primesautière...... Etienne écoute le rire frais et clair de deux jeunes gens assis en face de lui, quand une voix de jeune fille vient le tirer de sa rêverie. « Eh bien ! dit sa voisine, qu'avez-vous donc ce soir ? Savez-vous que vous ne m'avez pas encore adressé une seule parole ? Vous n'avez pas honte ? Moi qui croyais que les Français étaient si gais ! » Etienne est très confus et rougit un peu ; il explique à quoi il songeait. Ada Jerkins l'écoute avec intérêt et s'épanouit à l'idée d'une supériorité nouvelle de l'Amérique sur l'Angleterre. Elle n'a jamais été à Londres et ne sait pas comment on y dîne ; mais cela doit être bien vrai ce que dit le marquis, oh ! oui, bien vrai !.... Cette fine critique lui semble remarquablement présentée et très douce à entendre...... Elle ne se rend pas compte que si dans un chemin de fer français ou allemand elle entend jamais dire du mal des Anglais une bouffée de colère montera à son joli visage. Mais c'est vraiment bien naturel qu'à Washington les fleurs soient plus belles et les gens plus spirituels et les causeries plus animées et les repas plus gais..... C'est bien naturel, puisque Washington est en Amérique.

Etienne se hausse peu à peu au diapason général ; son anglais s'affermit, s'améliore ; il ne s'embarrasse plus dans ses phrases ; il n'a plus besoin de revoir en pensée le dictionnaire ou la grammaire pour trouver un mot ou décliner un verbe. Il s'écoute un

instant et constate combien ses progrès ont été rapides ; il en ressent une joie extrême. Cette constatation augmente son assurance. Leur causerie a dévié : il devient tout à fait éloquent sur le sujet des femmes américaines et de Mary Herbertson en particulier. Mary Herbertson qui est à l'autre bout de la table ne s'aperçoit pas du tout qu'on parle d'elle ; elle s'entretient familièrement avec un des deux jeunes gens qui riaient tout à l'heure. Il y a des roses le long de son corsage, les mêmes qui courent sur la nappe, toutes orientées du même côté comme pour se précipiter vers la jeune fille et la prendre d'assaut. C'est un joli spectacle. Elle-même ressemble à une de ces fleurs ; elle en a la fraîcheur et l'éclat. Son profil est très fin, sa tête s'incline légèrement quand elle demeure silencieuse ou qu'elle réfléchit et puis se redresse dès qu'elle parle et alors, on sent le fluide du vouloir qui coule en elle. Ce n'est pas le vouloir robuste et raisonné de l'homme énergique, encore moins celui de la femme capricieuse ou mesquinement entêtée ; c'est quelque chose d'indéfinissable fait d'équilibre, d'harmonie, de certitude lucide et de grâce enveloppante... c'est une sorte de mélange de lumière et de chaleur. Ada Jenkins vient d'associer ces deux mots en parlant de son amie pour qui elle professe une admiration naïve et absolue. Etienne s'en est emparé aussitôt. Voilà une définition qui le satisfait presque. La première fois qu'il a vu Mary Herbertson, il a oublié de regarder ses traits parcequ'il regardait son âme ; et depuis, c'est toujours cette âme qu'il voit comme si Mary était en cristal. Ada maintenant lui raconte des choses passées et intimes qui l'intéressent au plus haut point. Elle sautille d'un détail à un autre comme un oiseau et son babil rappelle vraiment celui des petites créatures ailées qui se rencontrent, l'été, dans les branchages ; un autre s'y perdrait : Etienne est tout oreilles. Son imagination complète les descriptions sommaires d'Ada : la petite ville de l'ouest, dernière garnison du général Herbertson où sa fille apprit à marcher et à lire ; la demeure des parents de Mrs Herbertson, une demeure un peu rococo située dans un vieux quartier de Baltimore où Mary passa une partie de son enfance ; la pension de « Milady Ratlesnake » (1) (c'était le nom que lui donnaient ses élèves) où se noua l'amitié de Mary et d'Ada ; enfin le Country Club, dans les Adirondacks (2) où pendant plus

(1) « Madame Serpent à Sonnettes. »

(2) Les « Country Clubs » où les membres peuvent résider en été avec leurs familles, existent sur plusieurs points des Etats-Unis et notamment

d'un été, les jeunes filles menèrent une joyeuse existence de sport et de plein air ; tous ces tableaux passent et repassent devant lui, mais en morceaux comme les images à reconstituer qu'on donne aux enfants pour les faire tenir tranquilles en les amusant. Les soldats du général et les maîtresses de la pension défilent à travers le récit en compagnie d'une vieille négresse qui sauva la vie à Mary et d'un Indien qui lui apprit à faire du filet. Ce sont les Adirondacks qui fixent le mieux la pensée d'Ada. Elle décrit le beau paysage tranquille et solitaire, les grands bois, les montagnes qui sont rouges le matin et violettes le soir, le lac avec ses berges de roseaux où s'enfoncent les canoes canadiens en écorces d'arbre, le retour des chasseurs portant le gros gibier sur leurs épaules, la pêche aux lanternes dans les ruisseaux bruissants. — Le club est installé dans des bâtiments rustiques ; il y a vingt à vingt-cinq chambres réservées aux familles des membres qui se font inscrire en temps voulu. Les autres se logent, sous des tentes ; même beaucoup préfèrent cela. On respire mieux.

Quand le dîner prend fin, Etienne est saisi de remords à l'endroit de son autre voisine à qui il n'a pas dit deux mots. Que pensera-t-elle des français !... Heureusement *qu'elle* avait un *flirt* à sa gauche ! Ada, se reproche d'avoir trop parlé. « On croira encore que je suis bavarde ! se dit-elle, et certes rien n'est plus injuste. » Mais ni Etienne ni Ada ne se rendent compte que Mary Herbertson a été l'unique objet de leurs pensées, et le centre de tous leurs discours.

III

En attendant que les innombrables volumes dont se compose la bibliothèque du Congrès américain aillent, avec l'homme aimable et distingué qui veille sur leur bien être, habiter le palais somptueux qu'on leur construit, c'est dans l'atmosphère un peu lourde et sous la lumière un peu jaune de leur premier domicile que se poursuivent les patientes recherches des érudits et les douces somnolences des flâneurs. Le vieux monde n'a pas le monopole de ces deux catégories d'individus auxquels les bibliothèques publiques fournirent de tout temps, un terrain d'entente et de rapprochement. Les premiers ont besoin des seconds et *vice versa*.

dans les Adirondacks, montagnes situées au nord de l'état de New-York, près de la frontière canadienne.

Ces grands clubs de la pensée ne sont confortables que si la sieste y côtoie le labeur. Je sais un vieux savant qui ne se sentait guère à l'aise, rue de Richelieu, quand il n'était pas encastré entre deux assoupis. Il recherchait ce voisinage et d'ordinaire n'avait pas de peine à le trouver. Tous trois s'associaient alors dans le culte du silence et le cerveau du travailleur semblait se fortifier et se clarifier en proportion de ce que Morphée déversait dans ceux d'à côté d'inertie et d'obscurité. S'il n'existait point de flâneurs à Washington, ce serait dommage pour la bibliothèque du Congrès Mais il en existe, Dieu merci !

Etienne de Crussène se trompait toutefois en croyant en avoir un en face de lui, ce matin-là. Redingote râpée, joues ambiguës, longue barbe roussâtre, regards fuyants, l'individu avait l'apparence d'un pauvre hère venu, sous un prétexte quelconque pour se chauffer et se reposer. Il ne dormait pourtant que d'un œil : toutes les cinq minutes, il inscrivait un chiffre sur le papier placé devant lui ou tournait quelques pages d'un énorme *in-folio* rempli de statistiques ; puis il retombait dans l'immobilité absolue. Le jeune français qu'intriguait ce manège profita d'un échange de livres pour désigner au bibliothécaire son bizarre vis-à-vis et lui demander le numéro du catalogue social sous lequel il convenait de l'inscrire : « Oh ! répondit celui-ci, c'est Tom Banners un agent électoral bien connu. Son action est immense. On ne sait pas tous les trucs que recèle son cerveau. Sûrement vous n'avez rien de pareil chez vous ! » — Etienne sourit. C'était la phrase usuelle que, depuis son arrivée aux Etats-Unis, il entendait douze fois par jour, l'éternelle comparaison avec l'Europe, plus ou moins adoucie dans la forme, jamais exempte d'une petite pointe de naïf orgueil ou de dénigrement inconscient même quand il s'agissait d'un agent électoral, trompeur de profession et peut-être véreux. Il prit le troisième volume de Bancroft et, retourné à sa place, étouffa un baillement. L'œuvre du célèbre historien lui semblait interminable ; il s'en était imposé la lecture afin de connaître le passé de ce grand pays dont l'avenir l'intéressait. Mais depuis six semaines il n'avait pas trouvé le moyen de venir au Capitole plus de trois fois ; il n'était venu à bout d'achever la lecture du tome II qu'en sautant çà et là les passages les plus ardus. Etait-ce vraiment la peine d'entamer le tome III ? Il y en aurait encore cinq après celui-là. Etienne sentit qu'il resterait en chemin. Près de lui, un rayon de soleil tombait obliquement à travers des

couches poussiéreuses qui en atténuaient l'éclat; des piles invraisemblables de livres, de brochures, de journaux s'amoncelaient de tous côtés ; la bibliothèque trop resserrée dans le local, débordait sur les lecteurs, menaçant de les étouffer. Décidément Bancroft était trop long ; il suffirait de lire un historien moins prolixe ou même d'acheter un petit précis... En attendant, Etienne se mit à compter combien de fois il avait causé avec Mary Herbertson depuis son arrivée à Washington. Cet enfantillage ayant porté le dernier coup à ses belles résolutions d'antan, il rendit Bancroft et s'en alla.

Sur la terrasse du Capitole c'était grande fête pour les yeux. Les escaliers de marbre blanc avec leurs balustres et leurs candélabres de bronze descendaient symétriquement la colline entre des pentes gazonnées semées de massifs. Le palais étendait à droite et à gauche sa double colonnade et dressait dans le ciel son énorme coupole ; il donnait l'impression de l'harmonie dans la force. Sa façade était baignée d'ombre et sa silhouette se découpait sur le dallage de la terrasse, y formant un vaste tapis bleuâtre. A gauche, par delà les grands arbres qui entourent le Smithsionan Institute on voyait le cours élargi du Potomac roulant vers la mer ses flots dorés. L'obélisque géant élevé à la mémoire du « père de la Patrie » détachait sur le ciel ses éblouissantes arêtes ; puis c'était Pensylvania-Avenue avec ses tramways et ses larges trottoirs unissant le Capitole à la Maison Blanche. A droite l'horizon était fermé par de grandes ondulations boisées. Les teintes pourpres de l'automne américain révélaient, seules, dans ce paysage, la venue prochaine de l'hiver. La sensation de froid qu'Etienne avait éprouvée la veille, à la nuit tombante, provenait d'une rafale passagère. Il se croyait de nouveau au printemps tant la terre et le soleil se souriaient l'un à l'autre. L'admirable panorama qu'il avait sous les yeux s'enfonçait peu à peu dans sa mémoire. Il devinait la faculté qu'il aurait, plus tard, de l'évoquer, de revivre cette minute. Mais tout de suite revenait l'arrière-pensée du départ et surtout de la décision à prendre, du bilan à établir et peut-être de la banqueroute à constater. Il avait placé tant d'espérances sur ce voyage d'Amérique. Que de fois, sous le ciel bas de la Bretagne, assis parmi les roches et les ajoncs il avait tourné ses regards vers l'Océan dont l'immense houle se soulevait au bout des landes sauvages. Par là toujours s'échappait sa pensée quand les étroitesses présentes l'opprimaient trop fort.

Elle franchissait rapide, les solitudes remuantes de l'Atlantique pour aborder à un continent où la vie physique était âpre et la vie morale aisée. C'est ainsi qu'Etienne se figurait les Etats-Unis avant de les connaître. Combien il enviait les fils de ce pays, lui dont la vie physique avait été si douce — trop douce peut-être — et dont la vie morale était devenue si pénible, si troublée. Mais aussi pourquoi différait-il de ceux de son âge et de son milieu ? Pourquoi se sentait-il isolé parmi eux ? Le sort s'était montré cruel envers lui. S'il avait eu des frères, des sœurs, des cousins, beaucoup de petits camarades pour partager ses jeux, le rêve n'eut pas pris sur lui un pareil empire, n'eût pas marqué son existence de cette empreinte indélébile. Il était parfois tenté de maudire sa fortune, son rang et même sa province, cette Bretagne tant aimée... En somme il souffrait au plus haut point du mal celtique, de cette lutte sourde que se livrent dans l'âme celte l'insouciance et l'inquiétude, l'incertitude et la tenacité. Une fée jalouse a jeté jadis dans le berceau de ce peuple les dons contradictoires qui le tourmenteront à jamais. Le Breton poursuit son rêve et l'abandonne quand il va devenir réalité. Le Breton sonne la charge et bat en retraite quand la victoire est proche. Le Breton ressemble à la Bretagne taillée en proue de navire et faite pour naviguer, rivée pourtant au massif terrestre et condamnée à vivre immobile.

Mais ce n'était pas tout. Dans le cas d'Etienne il devait y avoir autre chose encore puisqu'il n'arrivait pas à réaliser cet équilibre imparfait et attristé, stable néanmoins, auquel tant d'autres en Bretagne, ont su atteindre. Il se sentait sous l'influence de quelque hérédité mystérieuse et songeait à son grand oncle le réprouvé, dont on lui avait si longtemps caché l'histoire, à cet abbé de Lesneven, compagnon de Lamennais, mort comme lui dans l'impénitence finale après avoir suivi jusqu'au bout le sentier tracé par le maître. Ce devait être une âme ardente, pleine de fièvres et de contrastes, avec d'irrésistibles poussées vers l'inconnu, des audaces incomprises et des retours subits de désespérance et de troubles. Etienne ne savait presque rien de lui. Sa mère s'était bornée à lui révéler très tard comme à regret l'existence de cet aïeul inavoué et jamais ne lui en avait reparlé. Les œuvres de l'abbé, — des brochures de polémique principalement et des articles épars dans les journaux du temps – ne figuraient point dans la bibliothèque de Kerarvro ; ses portraits avaient été soigneusement détruits. Un jour pourtant Etienne avait découvert dans cette même bibliothè-

que une miniature sans cadre glissée derrière d'énormes *in-folio* et se dissimulant là dans la poussière. Elle représentait un homme au visage long et pâle, le regard brûlant, la bouche tourmentée ; il semblait qu'un feu intérieur le consumât et en même temps une certaine résignation était répandue sur ses traits. Etienne avait reconnu aussitôt son grand oncle ; désireux de mettre la miniature en sûreté, n'osant pourtant, par une sorte de superstitieux effroi, l'emporter dans sa chambre, il l'avait introduite dans un interstice formé par l'angle de deux boiseries vermoulues dans un recoin obscur ; depuis, il était revenu à plusieurs reprises prendre la miniature dans cette cachette et contempler l'étrange figure qui l'attirait.

C'est un 29 octobre, comme il venait d'atteindre ses quinze ans, que la marquise de Crussène lui avait dévoilé en quelques paroles le triste secret et elle avait ajouté -- il croyait l'entendre encore : « Mon enfant, tu n'as peut-être pas remarqué que le 30 octobre jour anniversaire de la naissance de *Monsieur de Lesneven* est pour moi, chaque année, l'occasion d'un jeûne auquel tu pourras désormais t'associer, si tu le veux ; mais je ne t'y force pas ; de tels souvenirs ne sont pas faits pour ta jeunesse et je comprendrai que tu te refuses à les partager ». Néanmoins Etienne avait jeûné de bonne grâce chaque fois que, depuis lors, il s'était trouvé à Kerarvro le 30 octobre. A vrai dire, il préférait n'y pas être, ce jeûne le choquait : il se fut volontiers rendu à l'Eglise. Mais la Marquise ne faisait point célébrer de service anniversaire ; on ne pouvait prier pour Monsieur de Lesneven puisqu'il était tombé dans la damnation éternelle.

Sur la terrasse de marbre, l'ombre du Capitole se retirait peu à peu ; les oiseaux continuaient de jaser dans les arbres du Smithsonian et le Potomac, de rouler ses flots d'or. Etienne revoyait maintenant sa première enfance, composée, lui semblait-il, de jours bleus et de jours gris, les premiers plus nombreux, les seconds rares, mais si tristes ! Il en gardait des impressions de crépuscule, d'emprisonnement, de détresse sans cause. Des ferments de révolte s'emmagasinaient alors en lui qui éclataient ensuite à l'imprévu, brusquement. Une fois, il avait fait une scène violente parce qu'un habitant du voisinage — royaliste exalté — s'était permis de dire à la table de sa mère, que « sous la République, on n'était pas fier d'être Français ». La République, d'après tout ce qu'il en entendait, devait être une très vilaine personne ; mais

d'autre part il savait comment son père enrôlé parmi les volontaires de l'Ouest était mort pour la France, sur le champ de bataille de Loigny et l'idée qu'on pût rougir du nom français, soulevait son petit cœur. La Marquise sans approuver de telles paroles, les excusait. Etienne déclara qu'il « tournerait le dos à ce monsieur » quand celui-ci reviendrait au château, et très crânement, il le fit, trois semaines plus tard ; l'incident vite oublié par les grandes personnes, ne s'était pas effacé de sa mémoire à lui. Puni, séance tenante, par la privation de dessert, il alla s'enfermer dans sa chambre ; ce jour-là, la place du maître de maison que l'enfant occupait à table demeura vide et une contrainte pénible pesa sur les convives.

Puis vint le collège. Etienne était externe à Stanislas : son précepteur, un ecclésiastique instruit et distingué, mais ennemi né de tout enthousiasme, — l'y conduisait pour les classes et dirigeait ensuite son travail à la maison. L'abbé était un logicien subtil, un raisonneur incorrigible, un de ces disciples de Saint-Anselme qui s'attachent à « prouver l'existence de Dieu » et considèrent qu'y parvenir est le triomphe de la philosophie. Etienne lui était fort attaché mais ne se modelait en rien d'après lui. Cette flamme brûlait près de cette glace sans la fondre et sans y perdre la moindre parcelle de chaleur et de lumière.

La Marquise commit dans l'éducation de son fils la faute capitale de ne point songer aux plaisirs comme elle songeait aux études. Elle ne s'était jamais avisée à quels jeux compliqués et cérébraux Etienne se livrait dans son enfance, même à la campagne ; elle ne s'avisa pas davantage combien la lecture et la réflexion tenaient de place dans sa vie d'adolescent. Elle regarda venir sans trop d'inquiétude cet âge critique pour lequel elle croyait que la religion, une honnêteté naturelle et les bons exemples dont elle l'avait entouré l'armaient suffisamment. Lorsque le jeune bachelier, ayant pris la veille à la Faculté de Droit sa première inscription, se sentit émancipé de la tutelle de son précepteur et libre de régler lui-même l'emploi de ses journées parisiennes, toutes les ardeurs qui sommeillaient au fond de son être s'éveillèrent à la fois et leur réveil simultané le préserva du péril. Il avait dix-sept ans : tout lui paraissait nouveau et le charmait. A cet âge, les sens parlent d'autant plus fort, que l'esprit et les muscles sont plus endormis. Tel n'était pas son cas. Ses lectures, ses songeries avaient aiguisé et affiné en lui le mécanisme de la

pensée ; en fait de sport on ne lui avait enseigné que l'équitation complément indispensable de son éducation de gentilhomme : c'était assez pour lui donner le goût du mouvement, pas assez pour le blaser. Il se passionna pour l'escrime, pour la boxe, pour le canotage. En même temps les livres s'entassèrent autour de lui ; il voulait connaître les grandes œuvres qui remuent l'humanité. Il les lut avidement, au hasard, notant tour à tour ses émotions profondes et ses déceptions imprévues. Les auteurs à l'index pénétrèrent sous le toit de la Marquise de Crussène pêle-mêle avec les orthodoxes, l'*Histoire du Peuple d'Israël* et les *Paroles d'un croyant* se dissimulant derrière le *Génie du Christianisme*, Voltaire et Darwin couverts par de Maistre et Bonald, Gargantua et La Fontaine conduits par Molière et Don Quichotte. Etienne se lassa vite du bal qu'il trouva monotone et des Folies-Bergère qu'il jugea insipides : les franches gaîtés de la salle d'armes, la saine fatigue des courses à cheval ou à bicyclette répondaient mieux à ses besoins et à ses instincts. Les rapides et rares silhouettes féminines qui traversèrent sa vie aux environs de ses vingt ans s'évanouirent comme des ombres sans laisser de souvenirs énervants. Ce qui le dominait, c'était la curiosité. Elle montait toujours. Etienne glanait le savoir par bribes jusque chez les ennemis de l'ordre social. Il eût voulu faire davantage, pouvoir changer de milieu, vivre des vies différentes. Mais cet éclectisme était son secret : il le cachait si bien sous des allures irréprochables qu'à peine quelques intimes se doutaient-ils de son existence en partie double.

(*A suivre.*)

***

LA LITTÉRATURE ET LA VIE MONDAINE

Je ne prétends nullement, en cet article, apporter du nouveau, de l'inédit ; je voudrais seulement rassembler une série de faits connus, mais éparpillés dans toutes les mémoires, pour en tirer quelques conclusions générales et, si le mot n'est pas trop ambitieux, la philosophie.

Chacun sait que les rapports de la littérature et de la vie mondaine sont et surtout ont été en France d'une importance capitale. Leur liaison intime et permanente est même un des traits les plus saillants qui distinguent la civilisation française. Mais quel bien et quel mal en ont résulté pour l'une et pour l'autre, c'est ce qu'il est intéressant de rechercher dans une étude d'ensemble.

I

La littérature a eu sa part, non petite, dans cette efflorescence de sociabilité qui se remarque en tant d'époques de notre histoire. Elle a été l'amusement favori des élites à qui la cour et les salons ont servi de centres. Elle a eu la même vertu éducatrice que la musique en Allemagne. Elle a été prétexte à réunions, discussions, divertissements, fêtes de toute espèce. Elle a affiné le goût dans les milieux élégants où elle pénétrait et s'est ainsi préparé à elle-même un public de connaisseurs. Elle a fourni aux gens du bel air des types à imiter, des maladies littéraires et distinguées à colporter. Elle a transformé certaines maisons mondaines en bureaux d'esprit, en antichambres ou en succursales de l'Académie, et, du nombre des amateurs, qui l'appréciaient comme un jeu,

elle a fait sortir parfois de grands écrivains. Bref, elle a souvent animé, vivifié, relevé, rendu à la fois aimables et utiles des assemblées d'oisifs qui, sans elle, risquaient de consumer leur temps en commérages, intrigues et vaines frivolités. Elle est devenue un des principaux attraits et parfois l'âme même de ces petits cercles où hommes et femmes cherchent avant tout leur plaisir.

Mais, si la littérature a de la sorte agi sur la vie du monde, elle en a bien davantage subi l'action ; elle doit même à cette influence un de ses caractères essentiels durant toute notre période classique.

La cour, les ruelles, les salons, par qui cette action s'exerce, sont toujours le rendez-vous d'une société triée ; aristocratie de naissance, aristocratie de fortune, aristocratie de talent s'y rencontrent et y fraternisent. C'est tantôt l'une, tantôt l'autre, qui, suivant les temps, y occupe le premier rang ; mais toujours y prédominent des goûts et un esprit aristocratiques. D'autre part, la femme en est la reine naturelle. — « Une cour sans dames, c'est un printemps sans roses », — disait galamment le roi François I[er] ; et qui dit salon évoque aussitôt l'idée d'une femme présidant à la réunion. Il s'ensuit qu'en étudiant les effets littéraires de la vie mondaine c'est une série d'influences à la fois *aristocratiques* et *féminines* qu'il s'agit de préciser.

Cela entraîne des conséquences graves : d'abord un dédain profond des classes subalternes, un parti pris d'écarter ce qui peut rappeler les vulgarités de la vie domestique ou populaire ; puis, entre les privilégiés admis sur un terrain de choix, un code très sévère de bienséances : peu parler de soi, épargner l'amour-propre d'autrui ; flatter ou ménager les travers des gens en leur présence, ce qui n'interdit pas — au contraire — de les railler en leur absence ; beaucoup de tact et de circonspection ; adoucir les angles de son caractère ; mettre une sourdine aux émotions trop vives, aux convictions trop fortes ; laisser entendre ce qu'on ne peut pas dire tout haut ; s'habituer ainsi à une fine analyse des sentiments, à une psychologie déliée qui permet de reconnaître à un froncement de sourcils, à un regard, à une inflexion de voix les plus subtils mouvements du cœur. Puis encore, comme on est là en parade et pour se divertir, éviter ce qui attriste, ce qui ennuie ; se montrer par ses beaux côtés ; soigner ses gestes comme ses paroles ; parer sa pensée comme sa personne ; rechercher ce qui est

joli, léger, élégant. Enfin, comme les femmes ont ici la haute main, apporter, pour leur plaire, l'ombre au moins de l'amour, la galanterie ; afficher pour toutes les dames une courtoisie chevaleresque ; être à leur égard toujours en fonds de flatteries délicates. Tels sont quelques-uns des devoirs que prescrit la civilité mondaine.

II

Le langage s'en ressent aussitôt. Il ne peut être, en pareil milieu, ni savant, ni populaire. Il relègue les termes techniques et rébarbatifs dans les gros livres et dans les dictionnaires plus gros encore où peuvent aller les chercher ceux qui en ont besoin ; il condamne également les mots qui ont cours aux halles et qui gardent l'odeur du peuple. Il donne dans le purisme. Il proscrit les mots anciens, sous prétexte qu'ils sont surannés ; il n'admet guère en fait de néologismes que des mots étrangers ; car le bon ton consiste, comme chacun sait, à jargonner en anglais ou en italien ce qu'on pourrait tout aussi bien dire en français. Il aime, en revanche, toutes les expressions qui sont capables d'enjoliver et d'adoucir la pensée. Tendances multiples et divergentes en apparence, mais qui partent toutes du même principe, du désir de se distinguer de la foule.

Suivons-les, si vous voulez, dans l'époque où la société polie se constitua en France, c'est-à-dire dans la première moitié du XVIIe siècle. Entrons chez les précieuses, et remarquons, en passant, qu'on parle toujours des précieuses et rarement des précieux, ce qui nous rappelle que les femmes ont dans le monde la place d'honneur. Les voyez-vous faire la guerre aux mots grecs ou latins qui hérissent les poèmes de Ronsard et la prose de Rabelais, chasser honteusement les vocables habillés à l'ancienne mode ? En vain, Mlle de Gournay, une vieille fille, qui est elle-même un honorable débris du siècle précédent, essaie-t-elle de défendre ses contemporains, je veux dire les termes employés et consacrés par son père d'adoption, Montaigne. On rit de ses efforts comme de son costume. On a tellement peur des savants et des pédants — deux espèces voisines que l'on confond volontiers — qu'on essaie de rendre les mystères de l'orthographe accessibles à tout le monde ; on propose de supprimer les lettres parasites, inutiles, de rapprocher l'écriture de la prononciation, « afin, dit un projet du temps,

que les femmes puissent écrire aussi correctement et assurément que les hommes ». N'allez pas croire pourtant qu'on opère ces réformes dans l'intérêt du peuple ignorant ! Est-ce que le peuple existe ? Loin que l'on songe à lui, il suffit que des mots se trouvent dans sa bouche pour être suspects de grossièreté. Le mauvais usage est celui du plus grand nombre. C'est le suffrage universel à rebours. Parler comme tout le monde, comme les bourgeois, comme les boutiquiers, fi donc ! Et c'est alors un abatis impitoyable ! *Besogne* est condamné à mort : il sent le travail servile et la roture. *Pourquoi* est menacé comme indiscret. *Coterie* est vulgaire ; il s'appliquerait sans doute merveilleusement à certaines ruelles ; mais, en dépit ou à cause de cela, les précieuses le traitent en ennemi personnel. On ne veut plus que des mots nobles, choisis, des mots de « bel usage ». On créera celui d'*urbanité* devenu nécessaire pour exprimer le raffinement nouveau des mœurs. On mettra en honneur le verbe *féliciter*, qui faisait faute dans un milieu si fertile en congratulations. On empruntera aux Italiens *concetti*, *lazzi*, *opéra*, le mot et la chose du même coup. On dira avec les Espagnols : « je vous baise les mains » et même : « je vous baise les pieds ». On terminera une lettre avec toute l'exubérance de la politesse méridionale en se proclamant « le très passionné serviteur » du destinataire. On imaginera surtout mille tours ingénieux pour rendre toutes les nuances et toutes les délicatesses de sa pensée. On se plaira aux périphrases et aux demi-mots. On fleurira son langage d'images chatoyantes. On le chamarrera de métaphores qui brillent comme des paillettes d'or ou de clinquant. On se gardera de dire de quelqu'un qu'il a les cheveux roux : on trouvera qu'ils sont d'un blond hardi. On n'aura pas la cruauté de déclarer crûment qu'une femme devient laide : on insinuera que « la neige de son visage se fond ».

La langue, soumise à cette épuration, gagne assurément en finesse et en décence. Elle devient académique et noble. Elle mérite de devenir dans l'Europe entière la langue des cours, des salons, de la diplomatie. Elle acquiert ainsi dans la haute société des pays environnants une sorte d'universalité. Mais aussi, comme toujours, l'abus n'est pas loin. Comme toujours, la médaille a son revers. La langue s'épure, mais elle s'appauvrit. Qu'on relise, dans La Bruyère, la longue liste des mots réprouvés par les précieuses. *Chaleureux*, *courtois*, *jovial*, *coutumier*, *certes* et bien d'autres y figurent. Ne voulurent-elles pas proscrire le mot de

poitrine, parce qu'on disait la poitrine d'un veau? Il ne convenait pas que l'homme eût rien de commun avec ce vil animal. Le mot de *face* faillit périr aussi pour une raison non moins sérieuse ; on disait : la face du grand Turc. Ce qui s'appliquait à cet Infidèle pouvait-il être seyant à des chrétiens ? Le père Bouhours, un agréable jésuite qui a laissé un traité sur le *Je ne sais quoi*, fut un des apôtres les plus fanatiques de ce purisme mondain. Il avait des scupules et des pruderies sans nombre. *Intrépidité* lui semblait d'une hardiesse à faire frémir ; *tracasser* était bien peuple ; *desservir* était bieu vieux. Un écrivain ayant osé donner je ne sais plus à qui le nom de « roi des peintres », le jésuite protestait avec indignation ; n'était-ce pas un délit de lèse-majesté que le nom de *roi* attribué à un simple « artisan », comme on disait alors ?

Le grand tort de tous ces réformateurs de la langue, du père Bouhours et de Vaugelas lui-même, fut de procéder sans méthode, avec une légèreté qui reflète les frivoles jugements du monde. Tel mot était condamné, parce qu'il avait déplu à telle grande dame, à tel écrivain en vogue. On sait quelle bataille acharnée décida du destin de la conjonction *car*, qui s'était attiré la colère du romancier Gomberville. Voiture dut intervenir pour sauver le pauvre *car* qui n'en pouvait mais. Il dut intéresser à son sort les beaux yeux de Julie d'Angennes. Il dut prouver que sans lui l'autorité des rois de France allait péricliter, puisque tous les décrets se terminaient ainsi : « *car* tel est notre bon plaisir ». *Car* fut sauvé, mais il put se vanter de l'avoir échappé belle.

Heureusement que le peuple et les écrivains, moins dégoûtés que les précieuses et moins soucieux de leur approbation, réagissaient contre ces excès. Ils pouvaient dire :

Les *mots* que vous tuez se portent assez bien.

Ils les employaient dans leur parler et dans leurs écrits. Ils empêchèrent ainsi que la large saignée pratiquée sur la langue française ne fut irrémédiable. Ils conservèrent pour des temps moins épris d'élégance mondaine des richesses que poètes et prosateurs ont été fort aises de retrouver.

En même temps que l'influence mondaine amaigrissait la langue en l'affinant, elle gâtait le style en l'ennoblissant hors de propos. La crainte du mot propre, qui était le mot ordinaire, menait à des périphrases singulières. Une menteuse s'appelait « une diseuse

de pas vrai ». Une ignorante avait « les lumières éloignées ». Une pendule devenait « la mesure du temps » ; la terre, « ce bas élément », etc. Le langage des précieuses, une fois engagé dans cette voie, pouvait être défini : l'art de ne pas appeler les choses par leur nom. Au lieu de dire comme aurait pu faire le premier venu : je rencontre souvent le prince — on dira : « ce demi-dieu borne incessamment ma vue ». C'est aussi le vulgaire qui va dîner purement et simplement ; les précieuses se soumettent, se résignent avec quelque peine à ce qu'elles nomment « les nécessités méridionales ». Quand on en arrive à ce style alambiqué, la réaction n'est pas loin. Molière écoute ; il se prépare à faire rire « des commodités de la conversation » et du « conseiller des grâces » ; et Boileau, son auxiliaire dans sa campagne en faveur du naturel, va bientôt poursuivre aussi de sa rude critique ce qu'il nommera « le galimatias double », incompréhensible pour l'auteur et pour l'auditeur.

Et pourtant, malgré les railleurs, malgré l'exemple des grands écrivains, cette influence mauvaise du milieu mondain s'est prolongée des années et des années sur notre littérature. A la fin du siècle dernier et même au commencement de celui-ci, les poètes se croyaient encore obligés de recourir aux périphrases les plus vagues ou les plus bizarres pour exprimer les choses de la vie familière. On n'appelait plus un chat un chat, mais :

L'animal traître et doux, des souris destructeur.

Fontanes, dans la *Maison Rustique*, voulant parler poétiquement de la ménagère qui fait des confitures, tirait de l'Etna le vieux roi des Cyclopes pour l'aider en cette besogne difficile et il écrivait :

Cette pâte épaissie au souffle de Vulcain
Boit le miel du roseau que planta l'Africain.

Il n'a pas fallu moins qu'une révolution sociale, brisant la prépondérance du monde, pour qu'une révolution du goût fît enfin renoncer à cette coutume de farder tout ce qui n'était pas réputé assez noble.

III

Mais c'est assez parler de la langue et du style. L'influence du monde s'est fait sentir à bien d'autres choses dans la littérature française. Elle a donné un essor inattendu à certains genres littéraires.

Que faire en un salon, à moins que l'on ne cause ? On cause donc, et alors se développe l'art si français de la conversation. Entre ces esprits brillants qui se rencontrent, c'est une lutte à qui brillera le plus, un feu d'artifice où la pensée part en fusées, un pétillement étincelant de saillies et de mots spirituels.

On ne saurait désirer plus de finesse ni d'agilité. Et qu'on ne s'y trompe pas, si la légèreté est toujours à la surface, le sérieux est souvent au fond. Dans les ruelles du XVIIe siècle, on s'occupe, il est vrai, avec prédilection de discussions frivoles sur un mot, sur un sonnet, sur un point de galanterie. Mais parfois aussi l'on y parle d'importants sujets qui passionnent le public, des querelles sur la grâce, de la philosophie de Descartes. Au XVIIIe siècle, ce qui était l'exception devient la règle. Les questions qui se débattent alors dans les salons, le sourire aux lèvres, sont de celles qui engagent les plus graves intérêts de l'humanité. La conversation, qui semble une fête et un délassement que se donnent les penseurs du temps, est pour eux une chasse aux idées. C'est là qu'ils hasardent ce qu'ils n'osent encore écrire. C'est là que des théories destinées à troubler et à renouveler la société essaient leurs ailes avant de prendre leur vol. Les salons ne sont plus seulement une école du bien dire ; ils sont aussi pour les écrivains un milieu excitant, où ils pensent pour le plaisir de penser, où ils sont entraînés par le mouvement de la causerie à tirer de leur cerveau les trésors qu'il contient à l'état latent et à faire en eux-mêmes des découvertes.

Mais la conversation, dira-t-on, ressemble à ces feux d'artifice dont nous parlions tout à l'heure; que reste-t-il de leur courte féerie après la pluie de perles, de rubis, de diamants qu'ils ont fait ruisseler dans le ciel ? Ce qui reste, le voici. Sans parler des écrivains qui causent leurs livres avant de les écrire, ainsi que faisaient, par exemple, Mme de Staël et Alphonse Daudet, n'est-ce pas là qu'on apprend à tourner vivement cette conversation écrite que

l'on appelle une lettre ? La perfection du style épistolaire correspond à l'apogée de la vie mondaine, et ce sont souvent des femmes du monde qui excellent à laisser courir leur plume la bride sur le cou, comme elles sont passées maîtresses dans l'art de diriger et d'animer la causerie vagabonde d'un salon.

Puis c'est la comédie qui bénéficie à son tour de cette causerie alerte et brillante. Non seulement les salons sont le berceau de la comédie de société, de ces petites pièces légères et faites de rien, qui comptent en France plus d'un frêle chef-d'œuvre ; mais la vraie comédie, celle qui est destinée au grand public, trouve là le secret du dialogue vivant et aisé. Sans compter que les réunions du monde sont les endroits où le ridicule est le mieux senti, le mieux saisi, le mieux raillé ! Il est naturel que le meilleur poète comique de l'Europe moderne appartienne à la nation la plus mondaine de cette Europe, et que le meilleur poète comique de la France appartienne à l'époque la plus mondaine de son histoire.

Ce n'est pas tout. Les salons sont comme des jardins d'hiver où fleurissent certaines plantes qui craignent le plein air. Ce ne sont pas les fleurs les plus parfumées, les plus fraîches, les plus saines, les plus robustes. Non, ce sont des fleurettes, délicates et fragiles, qui ont quelque chose de musqué et d'artificiel, mais qui, en certaines heures, à la clarté des bougies, dans la douce atmosphère d'une fête, ont leur grâce et leur charme. La poésie légère s'épanouit dans ce tiède milieu ; le madrigal y foisonne ; le sonnet y brille de tout son éclat ; l'épigramme y pousse ses feuilles épineuses ; la pastorale galante y apporte l'illusion de la campagne. L'esprit, sous les mille formes qu'il peut prendre, y miroite et châtoie. A certains jours on s'amuse à esquisser des caractères, des portraits, à condenser en maximes piquantes l'expérience acquise dans mille escarmouches où la pénétration des caractères est une qualité obligatoire ; et qui pourra croire qu'un La Rochefoucauld, un La Bruyère, un Marivaux n'ont rien dû à cette habitude d'observer et de disséquer les âmes ?

IV

Si le monde est un excellent terrain de culture pour certains genres littéraires, tous, sans en excepter les plus sévères, sont modifiés par son voisinage et par l'empire qu'il exerce sur les esprits.

Notre tragédie classique était prédestinée à en subir l'empreinte ineffaçable. Inspirée de l'antiquité, ressuscitant de parti pris des Grecs et des Romains, elle s'adressait nécessairement à une élite de gens instruits, seuls capables de s'intéresser à l'évocation d'un passé lointain ; elle était un spectacle élégant et noble ; et si elle a brillé surtout au milieu du XVII[e] siècle, c'est qu'elle a rencontré là des mœurs et un état d'esprit avec lesquels elle était, par son origine même, en secrète harmonie. Cela est si vrai que transplantée dans des pays, en des temps où l'idéal était moins raffiné, où la société était moins polie ou plus démocratique, elle a dépéri comme une fleur délicate exposée aux intempéries d'un climat plus rude.

Que de traits révèlent son caractère aristocratique et mondain ! D'abord la condition des personnages : ce ne sont que princes et princesses, rois et empereurs, à moins que ce ne soient des héros légendaires à qui leur mystérieux éloignement prête je ne sais quelle vaporeuse grandeur. Puis le ton général : aucune familiarité ; point de scènes comiques où la dignité des grands de la terre pourrait se trouver compromise ; l'étiquette règne sur la scène comme à la cour. Il est admis, en ce temps-là, qu'un prince ne marche pas, ne parle pas, ne meurt pas, comme un simple mortel. La solennité est une nécessité de son état. Suivant une expression du temps, « il représente » toujours. Même en fureur ou au désespoir, il est contenu, réservé ; sa douleur sera bienséante, sa colère gardera une noblesse décente. En un mot, que la scène soit à Rome, à Athènes, chez les Barbares ou chez les Turcs, elle est toujours un salon. La politesse y est de rigueur. « La politesse, a dit Alfred de Vigny, est la Muse de la tragédie française. » Gestes et paroles trahissent le perpétuel souci des convenances. Un terme grossier choquerait comme une fausse note, et il y eut des puristes pour reprocher à Racine d'avoir hasardé dans *Athalie* les mots *bouc* et *pavé*.

Certes la tragédie obtient de la sorte une pureté de lignes, une harmonie d'ensemble, une beauté calme et imposante pareille à celle qui nous frappe dans certaines statues antiques. Elle n'ébranle pas l'âme de secousses trop vives ; elle ne la force pas à sauter brusquement d'un ordre de sentiments à un autre. Si, pendant un siècle, elle fit son tour d'Europe en séduisant les aristocraties de tout pays, elle le dut en grande partie à ce qu'elle of-

frait des tableaux de mœurs et des façons de parler qui pouvaient passer pour l'idéal de la société polie.

Le même idéal inspire alors la poésie épique. Il suffit de regarder la moins mauvaise des épopées artificielles qui encombrent notre période classique, je veux dire la *Henriade*. Voltaire a soin d'amputer le caractère de son principal personnage des qualités qui pouvaient nuire à sa dignité. Henri IV, le Béarnais sceptiqne et narquois, l'adroit politique qui changeait de religion comme on change d'habits, l'homme qui appelait cela « faire le saut périlleux » et calculait que « Paris vaut bien une messe », a été par Voltaire transfiguré, je dirais presque défiguré, en héros dont la gravité ne se dément pas une minute. Il ne se permet ni railleries ni familiarités et dans tout ce poème, où devait revivre l'époque frénétique de la Ligue, vous chercheriez en vain un mot cru ou brutal.

La poésie descriptive, à son tour, essaie ce tour de force, peindre les choses en termes généraux, abstraits, incolores et nobles ; elle déguise ce qui est rustique sous des périphrases semblables à des manteaux de cour; la mythologie couvre d'oripeaux de pourpre les vulgarités de la vie campagnarde, et voilà comme les blés se transforment en trésors de Cérès, la vache en Io, la chèvre en Amalthée, la bergère en Amaryllis. La nature n'est admise qu'en toillette, humanisée, civilisée, dénaturée.

Faut-il rappeler ces traductions qu'on appelait « les belles infidèles ; » la Bible pomponnée, attifée, presque enrubannée; les formules superbes, prêtées aux orateurs des républiques antiques ; Messieurs les Athéniens, j'ai l'honneur de vous proposer telle mesure... ; les hommes des siècles passés, qu'ils s'appelâssent Achille ou Pharamond, dotés de cette majesté dont Louis XIV ne se départait pas, « même en jouant au billard » ; tel poète d'autrefois, à commencer pas Homère, honni par les uns, parce qu'il a manqué aux convenances, en mettant aux prises des héros qui se traitent de *cœur de cerf* et *d'œil de chien,* défendu par les autres, au nombre desquels est Boileau, sous prétexte que le mot *âne* ou trivial en français, est parfaitement noble en grec.

La science, elle-même, quand elle pénètre dans les salons, cache son austérité sous un voile de dentelles ; elle sourit, s'humanise, se défait de son parler rude et de sa physionomie austère ; elle a peur d'être ennuyeuse, ce qui en pareil endroit est le pire des défauts ; elle s'efforce d'être piquante et même amusante autant

que savante. C'est là que pourrait bien avoir pris naissance un art encore très français, celui de séculariser la philosophie et de populariser la science, j'entends le talent de mettre à la portée des intelligences à demi cultivées les mystères réservés d'abord aux initiés.

Les salons donnent ainsi le ton à toute la littérature. Ils imposent courtoisie, élégance, amabilité. Au temps de Molière, ils font rentrer dans l'ombre le pédantisme et les savants en *us*, qui depuis la Renaissance tenaient le haut du pavé. Le débat de Clitandre et de Trissotin, dans *les Femmes Savantes*, nous permet de prendre sur le fait la lutte de ce qui était alors l'esprit nouveau contre la tradition mourante du XVIe siècle :

> Permettez-moi, monsieur Trissotin, de vous dire,
> Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
> Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
> De parler de la cour d'un ton un peu plus doux ;
> Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête
> Que, vous autres messieurs, vous vous mettez en tête ;
> Qu'elle a du sens commun pour se connaître à tout ;
> Que chez elle on se peut former quelque bon goût,
> Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
> Tout le savoir obscur de la pédanterie.

Trissotin et Vadius sont alors battus dans la réalité comme dans la comédie. L'homme de cour triomphe et l'esprit régnant s'incarne, comme toujours, en un type significatif. C'est « l'*honnête homme* », comme on dit en ce temps-là, cultivé sans étalage de savoir, spirituel sans presque y tâcher, aisé dans son langage et ses manières, à la fois galant et respectueux à l'égard des femmes, gardant en toute occasion une urbanité exquise et un impeccable sentiment des convenances. Sa règle de conduite n'est pas le devoir, mais quelque chose qui est à la fois plus et moins, plus délicat et moins austère, mais pour lui tout aussi impératif. C'est l'honneur. Il est jaloux de préserver de toute atteinte sa dignité personnelle ; il tient à l'estime des autres presque autant qu'à la sienne propre, et il est toujours prêt à tirer l'épée qu'il a au côté pour défendre sa considération menacée. Cherchez maintenant combien de fois le roman et le théâtre ont reproduit ce type de l'honnête homme, transformé en galant homme ou en gentleman ; examinez quel parti littéraire ils ont tiré de l'honneur et du point d'honneur ; comptez, si vous pouvez, dans combien de pièces, depuis *le Cid* jusqu'à nos jours, le duel, cette survivance mondaine des usages

chevaleresques, intervient comme moyen dramatique ; et vous aurez une idée à peu près suffisante, quoique incomplète, des innombrables répercussions que la vie du monde a eues et a encore sur les œuvres de nos littérateurs.

V

Elles n'ont pas toujours été heureuses ; et la revue rapide que nous venons d'en faire laisse déjà pressentir le mal qu'elles ont pu causer. Le désir de plaire au monde a poussé maintes fois écrivains et orateurs à sacrifier les qualités fortes et solides aux qualités douces et brillantes. Il risque d'efféminer et d'amollir ceux qui le prennent pour guide. Il les mène à l'affectation, à la mièvrerie. Le monde n'apprécie l'art que rapetissé à sa taille qui est petite. Il adore le gracieux, le joli ; il a pour le beau simple une admiration froide, ou plutôt encore une estime de commande ; il ne comprend pas le sublime. Il peut avoir un engouement de parade pour une œuvre large et grande qui a réussi sans lui et peut-être malgré lui ; mais, en général, ce qui est hardi, puissant, énergique ou violent, le choque, le déconcerte et même l'irrite. *Polyeucte* fut dédaigné par l'Hôtel de Rambouillet et devait l'être. L'âme du cercle, le grand homme du petit groupe, ce n'était pas Corneille ; c'était Voiture, un amuseur. Que d'esprits rétrécis par le goût étroit des salons ! Que de talents affadis par l'air parfumé qu'on y respire !

A chacun de leurs bons effets nous pouvons opposer une contre-partie. Ils enseignent à causer, mais ils accoutument à dire des riens ; ils développent le travers du commérage et la manie du bel esprit ; ils apprennent à préférer les bons mots au bon sens, la crême fouettée qui amuse le palais au mets substantiel qui nourrit l'estomac ; à force de redouter l'ennui, ils rendent les gens incapables de pénétrer tout ce qui réclame peine et attention. Ils créent des dilettantes qui parlent de tout sans rien connaître à fond.

Ils ont fait apprécier le mérite d'un billet joliment tourné. Mais Balzac et Voiture sont là pour témoigner du vide de ces lettres, ampoulées ou badines, qui sont de purs exercices de rhétorique.

Ils ont fait naître d'aimables pièces de vers. Mais appeler quelqu'un poète de salon, c'est un éloge qui ressemble fort à une critique. Et que de rimailleurs ont gaspillé un temps, qui aurait pu être

mieux employé, soit à célébrer un petit chien chéri de sa maîtresse, soit à faire pleuvoir un déluge de versiculets musqués sur des Chloris, des Philis ou telle autre victime qu'ils s'étaient choisie.

Ils ont aidé la comédie à remplir la tâche difficile de faire rire les honnêtes gens ; mais, dans la comédie même, le jeune premier est parfois trop réduit au rôle d'éternel soupirant. Il perd alors ses qualités sans gagner celles des femmes dont il se rapproche : car jamais Hercule n'a dû filer aussi bien qu'Omphale. Chez Marivaux, par exemple, Dorante ou Lélio (peu importe le nom ; c'est toujours le même personnage sous des noms différents) est un joli garçon à combler d'aise toutes les jeunes pensionnaires. Son unique fonction semble être de plaire aux dames et il s'en acquitte en conscience. Il les charme par l'élégance d'un langage toujours aussi bien peigné que lui-même. Il ne leur parle qu'en madrigaux ; il met à leur service un fonds inépuisable de friandises galantes. Les compliments ne lui coûtent rien. Ce qui lui coûterait, ce serait d'y renoncer, et je ne sais pas même s'il le pourrait. Feint-on de mépriser les douceurs dont il est prodigue, il répond, la bouche en cœur (1) : « Il ne s'agit pas de compliments, Madame ; vous êtes bien au-dessus de cela, et il serait difficile de vous en faire. » N'essayez pas de l'empêcher de débiter ses sucreries ; vous n'y réussiriez pas. — « Tu peux te passer de me parler d'amour, dit Silvia. — Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, répond Dorante. — Ahi ! Je me fâcherai, réplique Silvia. Tu m'impatientes ! Encore une fois, laisse-là ton amour ! — Quitte donc ta figure, riposte Dorante. (2) » Que faire avec cet intarissable complimenteur ? Il ne reste qu'à le laisser dire et c'est à quoi se résignent sans trop de peine celles qu'il accable de ses déclarations.

C'est bien cet homme-là qu'on pourrait appeler « un confiseur déguisé. » Lubin, le paysan, est tout émerveillé de son abondance en doux propos, et il s'écrie (3) : « C'est un plaisir que de l'entendre débiter sa petite marchandise ; il ne dit pas un mot qu'il n'adore. » Il arrive à Dorante d'être mécontent, maltraité, joué par une coquette (4). On l'abandonne ; on rit de ses soupirs ; on se moque de sa langueur ; on le renvoie aux bergeries. Vous

(1) *Les serments indiscrets*, Acte I, Scène VI.
(2) *Le jeu de l'amour et du hasard.*
(3) *La mère confidente*, scène VII.
(4) *L'heureux stratagème*, Acte I, scène V.

croyez qu'il va se fâcher et rendre coup pour coup? Non vraiment. Il ne sait que s'affliger, la bonne âme ; son plus grand effort va jusqu'à nommer *ingrate* celle qui lui perce le cœur. Il s'écrie un instant : « J'ai besoin de tout mon respect pour ne pas éclater de colère. » Mais ne craignez rien ; l'éruption reste à l'état de menace. Il a beau, une fois seul, se plaindre qu'on l'assassine, qu'on lui plonge le poignard dans le sein. Il supporte avec trop de calme ces blessures mortelles pour inspirer beaucoup de pitié. On pardonne aisément à l'auteur de l'assassinat.

Que ce paisible amoureux ressemble peu aux héros de notre théâtre contemporain, qui ferraillent si volontiers avec les femmes à fleuret démoucheté! Comme il les trouverait grossiers et sacrilèges, ce paladin vêtu de soie, toujours prêt à baiser la petite main qui le soufflette. Est-il en guerre avec le beau sexe ; il ne connaît qu'une façon de le combattre : c'est de le fuir. Lélio, trahi par sa maîtresse, s'est ainsi sauvé à la campagne, et, à l'entendre, quand on lui vante une femme aimable, c'est comme si on lui parlait d'une charmante vipère. Le voilà, semble-t-il, bien armé de haine et de résolution ! Mais mettez-le en présence de l'ennemi et voyez comme il le ménage, comme il a peur de l'égratigner. « Si je parlais, dit-il à une.. vipère que je vois pour la première fois, il pourrait m'échapper des traits d'une incivilité qui vous déplairait et que mon respect vous épargne. » Il aime mieux se taire que blasphémer. On ne saurait être plus aimable en refusant de l'être, et c'est le cas de dire des comédies de Marivaux ce qu'on peut appliquer à tant de pièces françaises :

> Que jusqu'à : je vous hais, tout s'y dit *galamment*.

Les méfaits de l'influence mondaine sont plus graves encore, si l'on regarde les genres littéraires qui ont des visées plus sérieuses et plus hautes.

La tragédie, à son souci perpétuel d'élégance et de noblesse, a dû, il faut l'avouer, une fâcheuse monotonie. Elle a péché par là contre la vérité en même temps que contre la variété. Elle a pu être accusée d'inventer à plaisir ces personnages implacablement guindés qui ne se détendent jamais en un sourire. Elle a fatigué par un décorum et une solennité qui font regretter souvent des beautés plus simples. Puis, à force de plier ses héros aux règles d'une courtoisie raffinée, elle les a maintes fois affadis et faussés. Boileau signalait aux poètes de son temps le danger de :

> Peindre Caton galant et Brutus dameret.

› Avis excellent et inutile ! Ils roulaient sur une pente irrésistible. Quand Pyrrhus compare « sa flamme » pour Andromaque à l'incendie de Troie, quand il dit de lui-même :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai;

j'entends un écho de la société précieuse. Quand je vois encore Racine transformer un Hippolyte ou un Bajazet en petit-maître ou en amoureux élégiaque, digne de figurer dans les galeries de Versailles, je retrouve le monde là où j'aimerais mieux ne pas le rencontrer. Et si le défaut est sensible chez un maître, que sera-ce chez les imitateurs ? Le langage, lui aussi, s'ennoblit à l'excès. Un enfant parle comme un maître des cérémonies. Le jeune Eliacin s'exprime avec une aisance et une sûreté qu'on n'eut pas attendues d'un âge si tendre. Voltaire s'emporte contre un critique anglais qui a osé blâmer les paroles d'Arcas à Agamemnon, au début d'Iphigénie :

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents vous auraient-ils exaucé cette nuit ?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents et Neptune.

Et, comme le critique professe une préférence nationale pour la sentinelle qui répond dans *Hamlet :* — Je n'ai pas entendu trotter une souris. :

« Oui, Monsieur, s'écrie Voltaire, un soldat peut répondre ainsi dans un corps de garde, mais non pas sur le théâtre, devant les premières personnes d'une nation, qui s'expriment noblement et devant qui il faut s'exprimer de même. »

En vertu de ce système, s'agit-il de rendre un détail familier, mais nécessaire ; vite la périphrase académique accourt à la rescousse. Racine a besoin de faire savoir qu'Atalide est cousine de Bajazet. Mais cousine ! Quel mot trivial.

Il dira :

Du père d'Amurat Atalide est la nièce;

et les spectateurs devront faire *in petto* un petit calcul généalogique. Il veut parler de la robe verte du prophète qu'on arbore chez les Turcs en cas de péril grave. Cela devient

cet étendard fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.

Devinera l'énigme qui pourra ! Je pourrais citer mille travestissements du même genre ; je n'en rappellerai qu'un. Legouvé (le

père), dans sa tragédie *La mort de Henri IV*, rencontra sur sa route le mot si connu : « Je voudrais que chaque paysan pût mettre la poule au pot le dimanche. » Une poule ! Un pot ! Melpomène fait la moue. Voilà Legouvé fort embarrassé ? Le dimanche même, c'est, paraît-il, une chose terrible à exprimer en style noble. Il n'est pas jusqu'aux paysans qui sont bien difficiles à amener dans ce salon qu'est alors la scène tragique. Aussi quel détour, quel miracle d'adresse ! Il écrit :

Je veux enfin qu'au jour marqué pour le repos
L'hôte laborieux des modestes hameaux
Sur sa table moins humble ait, par ma bienfaisance,
Quelques-uns de ces mets réservés à l'aisance.

Ayant élaboré ce logogriphe, Legouvé dut être aussi fier de son ouvrage que Boileau le fut le jour où il eut déguisé sous les plis d'une ample circonlocution son âge et sa perruque. Conséquence extrême, mais logique, de l'idéal aristocratique que poursuivit toujours et réalisa parfois notre tragédie classique !

Si nous passons à l'épopée, Voltaire, dans *la Henriade*, s'épuise en tours de force semblables, quoique un peu moins malheureux, pour faire entendre, sans user des mots du langage courant, la messe et le mystère de l'Eucharistie. Au moment où le roi abjure, le Christ descend sur l'autel

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

L'auteur triomphe d'avoir ainsi fait entrer les dogmes théologiques dans le moule de l'Alexandrin sans en compromettre la noblesse. Piètre victoire, qui n'empêche pas son poème entier d'être, à cause de son effort persistant pour polir son style et ses personnages, revêtus d'une teinte grisâtre qui efface et les caractères et les évènements !

Parlerai-je de l'éloquence religieuse énervée par la crainte de hasarder un mot vif ou un reproche blessant ; du sentiment de la nature entravé dans son expansion et peu à peu étouffé, parce qu'on daignait à peine entrevoir la campagne par les vitres d'un château et qu'il était de mauvais ton de nommer par leur nom veaux, vaches, couvée et villageois aussi ? Dirai-je la critique et l'histoire impuissantes à comprendre les âges barbares, parce qu'elles se les figuraient à l'image des époques civilisées ; la poésie lyrique à peu près tuée en son germe, parce que toute effusion personnelle est d'un homme « mal élevé », ainsi que disait Buffon en

parlant de Jean-Jacques ; enfin la vie du peuple et celle de la famille proscrites de la littérature comme choses basses et indignes de son attention ? Tout cela est connu, mais prouve avec quel soin il faut étudier, sous les deux faces qu'ils présentent, les résultats de l'influence mondaine.

VI

Je n'ai dit encore que les résultats généraux de la vie du monde. Ce n'est pas assez. Il convient, dans chaque époque, de noter le plus ou moins d'intensité, le plus ou moins d'importance qu'elle a eue. Il convient surtout d'analyser la couleur particulière à chacun des divers centres de réunion qui se sont, tour à tour ou simultanément, formés ou désagrégés.

Ainsi la préciosité est un des fruits ordinaires de la vie mondaine. Mais elle n'a pas toujours le même caractère. Autre elle fût dans la chambre bleue de l'hôtel de Rambouillet et aux Samedis de Mademoiselle de Scudéry ; autre encore, au temps de Fontenelle et de Marivaux, quand le *fin*, le *pensé*, comme on disait, sont devenus à la mode et trahissent une société d'esprit plus subtil et plus quintessencié que celle du siècle précédent.

Il importe de savoir s'il y a une cour et quel est le ton donné par elle. La cour de Louis XIV jeune est brillante et féconde en ballets, comédies, fêtes galantes ; celle de Louis XIV vieilli est morose et vouée aux sermons, aux tragédies bibliques, aux querelles de théologie ; celle du Régent provoque et encourage une littérature décolletée et même débraillée. Un salon n'agit point de même sur les intelligences, s'il est présidé par une grande dame ou par une bourgeoise, par une femme de vie régulière ou par une célébrité du demi-monde; ceux qui fréquentaient chez Ninon de l'Enclos étaient certainement poussés en un autre sens que les hôtes habituels de la protestante Madame Necker. N'est-ce pas Sainte-Beuve qui a dit que l'Abbaye-au-bois où Madame Récamier trônait dans le demi-jour, comme une sainte dans sa chapelle, était de nuance gris-perle ? On n'en pourrait certes pas dire autant du salon de Madame de Staël en son château de Coppet; il était de teinte plus vive.

Il faut toujours chercher, pour chacun de ces petits milieux fermés, quel en a été le grand homme, le favori, le Dieu mortel ;

si la préoccupation dominante y fut politique, littéraire, philosophique; si la société qu'il admit fut triée sévèrement ou mêlée, nationale ou cosmopolite, parisienne ou provinciale, etc.

Mais ce n'est pas encore assez de parcourir et de définir avec précision les salons d'une époque. A côté d'eux existent, sans parler des assemblées qui ont, comme les Académies et les cénacles, un but spécialement littéraire, d'autres lieux de réunions sérieuses ou joyeuses qui méritent d'arrêter l'historien. Preuve en soit, à la fin du règne du grand Roi, ce groupe mal famé de libres viveurs et de libres penseurs, qui soupe, rime et s'ébaudit au Temple autour des princes de Vendôme, entretient à huis clos un esprit de moquerie, d'impiété, de révolte et rattache ainsi, comme un chaînon vivant, la Fronde qu'il rappelle à la Régence qu'il annonce. Un peu plus tard le Club de l'Entresol rassemble un certain nombre de réformateurs en chambre qui donnent là carrière à leurs rêves et mêmes à leurs utopies. Puis les cafés deviennent des lieux de discussion, rendez-vous d'oisifs, de littérateurs, de critiques, de nouvellistes. Michelet prétend quelque part que, si le XVIIIe siècle fut par excellence le siècle de la causerie et de l'esprit, il le doit en bonne partie à la noire liqueur, en ce temps-là, nouvelle en France, qui vint donner plus de lucidité aux cerveaux et je ne sais quoi de plus nerveux à la pensée. Toujours est-il que les établissements où on la déguste voient s'essayer le journalisme naissant et s'organiser maintes fois des cabales et des coteries littéraires. L'écho du renom, dont a joui alors le café Procope, s'est prolongé jusqu'à nos jours.

En ces endroits-là où il n'y a point de femmes et où les conventions mondaines sont réduites à leur plus simple expression, la conversation est plus hardie, plus débridée que dans les salons. Elle ne craint pas de remuer des idées et d'aborder les grosses questions politiques et religieuses, si bien que la police croit utile de s'y glisser, invisible et présente, et que pour la dépister on invente un argot incompréhensible aux profanes. L'âme s'y appelle Margot; la religion, Javotte; la liberté, Jeannette; Dieu, M. de l'Etre. Qui sait si ce n'est pas dans ces foyers d'agitation philosophique que les écrivains du temps apprirent à se serrer les uns contre les autres, à former malgré leurs querelles un parti compact, à concentrer leurs forces éparpillées dans cette œuvre énorme et collective que fut l'Encyclopédie.

En notre siècle aussi, comment faire l'histoire de la chanson sans aller la chercher dans les nids où elle gazouillait avant de s'élancer à travers l'espace, dans le Caveau, séjour de la gaudriole au temps de Désaugiers et de Béranger, et naguère, dans les cabarets de Montmartre où elle a donné tant de bons coups de bec et de gosier ? Alphonse Daudet prétend quelque part (1) que « le vrai salon littéraire, le salon où des gens de lettres ou se croyant tels s'assemblent une fois par semaine pour dire de petits vers, en trempant des petits gâteaux secs dans un petit thé, ce salon a bien définitivement disparu. » Je ne suis pas aussi sûr qu'il l'était de cette disparition ; je croirais plutôt à une transformation, mais il est bien certain que telle brasserie, comme celle qu'il nous décrit dans le même livre (2), ou comme celle qui fut, suivant Champfleury (3), le temple où officièrent les pontifes du réalisme naissant, a eu sa part dans le développement de certaines écoles et de certains talents. Le fait seul que des salles ouvertes à tous, ennuagées de fumée, retentissant du cliquetis des chopes et du bruit des disputes, peuplées de Bohêmes en goguette et de vierges folles, ont remplacé des appartements luxueux et douillets où les voix, les pas, les sentiments et les idées étaient discrètement amortis, cela seul suffirait à révéler une orientation nouvelle de la littérature et l'expliquer en partie.

Qui saura suivre ainsi dans ses variations sans fin la vie mondaine, comprendra pourquoi la littérature française diffère si profondément de la littérature anglaise ou allemande durant notre période classique, et pourquoi elle s'en rapproche à partir du romantisme.

Georges **RENARD.**

(1) *Trente ans de Paris*, p. 88.

(2) *Ibidem*, p. 240.

(3) *Souvenirs et portraits de jeunesse*, p. 186.

Les races primitives de l'Indo-Chine française

PARTI A EN TIRER

On admet généralement que l'Indo-Chine française est peuplée de 10 millions d'annamites au Tonkin, 5 millions en Annam et environ 2 millions en Cochinchine.

Nous laisserons de côté les Khmers et les populations du Cambodge et du Laos pour ne nous occuper que de l'Annam-Tonkin.

La race annamite, prolifique, envahissante, tenace et colonisatrice, a toujours conservé son autonomie ; mais elle a mis des siècles à conquérir le pays qu'elle occupe aujourd'hui et à assurer son indépendance.

Ce n'est qu'à l'aurore de ce siècle, sous l'empereur Gia-Long, qu'elle était parvenue à l'apogée de sa puissance et à l'unification de son gouvernement sous un seul maître. En fait l'unité Indo-Chinoise, réalisée en 1887 sous notre protectorat, date de 1802.

Cet ensemble forme aujourd'hui les Etats-Unis français de l'Extrême-Orient. C'est une vaste hégémonie créée et dominée par la race conquérante des Giao-Chi ; mais qui comprend encore les nombreux contingents des races diverses auxquelles l'annamite s'est non pas entièrement substitué, mais juxtaposé.

Ces vastes régions sont désignées en France sous le nom de *Tonkin*. On prend la partie pour le tout. Il n'est donc pas inutile de rappeler :

1° Quelles sont les peuplades primitives qui s'étaient établies en Indo-Chine et y subsistent encore maintenant, à côté des Annamites ;

2° Quel parti nous devons tirer de ces diverses agglomérations.

Parmi elles, il en est qui sont restées dans un état demi-sauvage ; d'autres qui sont régies par une rudimentaire organisation

analogue à la féodalité ; d'autres enfin qui avaient, comme les Khmers, atteint un haut degré de civilisation, de puissance et de richesse, et dont la vitalité est désormais compromise.

Origine océanienne. Les premiers habitants de la région comprise entre la mer de Chine et la chaîne annamite paraissent avoir émigré des archipels malais. Ils étaient poussés par les moussons semestrielles et se fixaient sur ces bords maritimes aux eaux poissonneuses et dans ces vallées d'alluvions dont la culture était si facile. Mais ce sont de bien vagues indications.

Les Kiams. Dès les premiers siècles de notre ère, le littoral compris entre le Cambodge actuel et la Chine, fut occupé par une race d'origine indienne et malaise qu'on appelle les *Kiams* (1).

C'est le peuple que les Annamites reconnaissent encore aujourd'hui comme les autochtones, les anciens possesseurs du sol (2).

Dès l'an 289 avant J.-C., ce peuple avait subi l'invasion des Khmers ses voisins. Ils lui enlevèrent, vers 1197, la région du Saïgon actuel. Les habitants furent emmenés en esclavage par les rois du Maha-Nocorkhmer. Le roi Kiam s'enfuit au Binh-Thuân à Phanri. Un roi Khmer fut alors installé à Saïgon qui s'appelait Prey-Nocor, pays de forêts.

Les Kiams pratiquaient le culte brahmanique, mais par suite du mélange et des alliances avec les Malais, une moitié de ce peuple adopta le mahométisme. Ils sont donc divisés en *Kaphirs* ou infidèles et bannis ou croyants, qui ne mangent pas de porc et se font circoncire. Quant aux Kaphirs ils ont une sorte d'horreur sacrée pour le bœuf qui les portent, disent-ils, dans l'autre monde. C'est là une tradition brahmanique.

De même, ils brûlent leurs morts. Ils invoquent à la fois Civa et les Poyang (fétiches, génies). Dans leurs fêtes figurent des bayadères. Les divinités étaient autrefois représentées par des statues d'or colossales, avec des yeux de rubis et des dents de diamants. Ces statues furent brisées et emportées par les vainqueurs.

Les Kiams avaient leur capitale où est Vinh, chef-lieu de Nghê-an. Ils sont aujourd'hui confinés dans les provinces au sud de l'Annam (3).

(1) Tjams ou Chams ou Itiampois.

(2) Voir : Monuments anciens des Kiams. — Contrats avec les mânes des Kiams au sujet des terres.

(3) Khanh Hoa et Binh Thuàn.

Les Giao-chi. A la même époque que les Kiams au sud, un peuple tout différent occupait au nord la région comprise entre le Yunnan, Caobang et Canton. Il s'appelait les Giao-Chi et se distinguait de ses voisins en ce que l'orteil était écarté des autres doigts de pied.

Ce peuple, plus ancien que les Chinois, mais moins avancé en civilisation occupait depuis 2600 avant notre ère le pays appelé Bathuc (Caobang actuel) et Van lang ou Viêt Nam (Annam Septentrional). Il n'était pas d'origine chinoise, mais autochtone, tout en subissant l'influence de ses voisins Chinois dont il devint pendant plus de six siècles le vassal.

Au premier siècle de notre ère, ce peuple portait les cheveux ras, se tatouait le corps et avait une écriture et des coutumes distincts. Mais pendant les mille années de domination des Chinois, ceux-ci cantonnèrent leurs soldats dans le pays et les forcèrent à s'allier avec les femmes indigènes. Ils fondèrent de nombreuses écoles et introduisirent peu à peu leurs lois, leur littérature, leurs coutumes religieuses et leur civilisation. La nation annamite sut néanmoins conserver ses caractères distinctifs et son autonomie, même sous les gouverneurs chinois. Les luttes entre les Kiams et les Annamites durèrent dix siècles. Les Kiams furent complètement écrasés. Ils n'existaient plus comme nation depuis le milieu du XVe siècle. Ils forment aujourd'hui des tribus disséminées dans le sud de l'Annam au nombre de 50.000. On en compte 10.000 en Cochinchine, 60.000 au Cambodge et 10.000 au Siam. Cette race est donc encore représentée par 130.000 individus.

Ces hommes que les Annamites appellent les « *Hôi* », les « barbares » ont le nez aquilin, de beaux yeux non bridés, des traits réguliers, la moustache fine. Leur roi Po Klong Garai a établi, il y a 800 ans, cette coutume que ce sont les filles qui demandent les garçons en mariage.

Les femmes ont conservé une grande influence. Elles portent une robe échancrée, verte ou blanche, sur une jupe blanche ou rayée rouge et noir. Le roi Minh Mang (1827) ne parvint pas à les obliger à revêtir le pantalon annamite.

Hommes et femmes portent la jupe et des bagues aux deux mains.

Les Kiams avaient de fréquents rapports avec les Malais, les Khmers, les Moïs, les Annamites et les Chinois.

Monuments. Ils ont construit de nombreux monuments en bri-

ques et en pierre dont les ruines subsistent en Annam, malgré l'odieux vandalisme des conquérants. J'ai décrit ailleurs ces monuments dont les inscriptions ont été relevées par M. Aymonier (1885) et traduites par M. Bergaigne en 1887. M. C. Paris vient d'en rapporter de nouvelles provenant d'importants édifices retrouvés et décrits par lui en 1896-97.

Inscriptions. Ces inscriptions sont les unes en sanscrit, les autres en kiam ancien. Les plus anciennes, en sanscrit, sont en vers. Elles s'étendent du IIIe au XVe siècle de notre ère. Celles qui sont postérieures au IXe siècle sont en partie en prose et en vers. L'alphabet kiam est originaire de l'Inde du sud et date de plus de 1500 ans, époque où la civilisation indoue florissait sur la côte occidentale de l'Indo-Chine, pays qui ne tarda pas à être envahi par des races indiennes au sud et chinoises au nord.

Un arabe vêtu de blanc et coiffé du turban vert vint chez les Kiams vers 1882 et emporta une collection de leurs manuscrits chez un chinois musulman du Binh Thuan, M. Aymonier constata l'existence d'un exemplaire du Coran.

Les dates des inscriptions Kiams admirablement gravées sur des pierres dures sont celles de l'ère Çaka qui commence 78 ans après l'ère chrétienne. Elles ont servi à établir la chronologie des rois Kiams. Ces inscriptions font l'éloge de rois, de princesses, de pieux personnages dont elles relatent les libéralités. Elles perpétuent le souvenir de l'érection de temples, de tours, de statues. Ces temples étaient dédiés à Civa, à son épouse Uma (ou Parvati) et au linga de Civa. Des statues d'or furent enlevées non seulement par les Annamites aidés des Chinois; mais même dans le Khanh-Noa actuel par le roi Khmer Rajendra Varman en 965. Ce roi portait le même titre de Varman que les rois Kiams.

Rois Kiams. On donnait aussi à ceux-ci le titre de Pô ou Pra ou Vrah Pada ou Préabat, les pieds sacrés, l'un des titres ordinaires des rois du Cambodge. Les rois Kiams, comme les princes indous, s'appellent souvent Indra, Sinha et Rajah, roi des rois, roi des lions, roi des anges. Le royaume et la capitale s'appelaient Ciampa. On disait Ciampa pura, comme l'on dit Sinha pura (Singapour) Nagara-Ciampa comme l'on dit Nokor-Khmêr.

Cultes. « Dans un pays, dit M. Bergaigne, dont la langue savante était le sanscrit, il fallait s'attendre à trouver les différents cultes dont les livres sacrés sont en cette langue; ces cultes sont réunis sous le nom d'hindouisme. C'est en premier lieu le

culte de Civa et de son épouse Uma, puis celui de Civa et de Vishnou réunis en un seul corps; enfin un boudhisme sanscrit très inférieur et très mélangé, subordonné au civaïsme. Chez les Kiams, Civa était adoré dès une époque très reculée sous des vocables empruntés aux noms des rois qui lui érigeaient des temples ou rehaussaient son culte. »

L'un des vocables les plus fréquents est celui de Linga et même de « Linga à Visage ». A l'intérieur de la tour du roi Pô Klong Garai, à Phan Rang, l'idole est, dit Aymonier, un Linga couché sur un socle creusé en bassin avec rigole d'écoulement. Sur ce Linga est sculptée en demi-bosse une belle tête de divinité mâle, de grandeur naturelle avec de fines moustaches; c'est certainement Civa ».

C'est donc de la civilisation indoue et du culte brahmanique que se sont inspirés les architectes et les artistes Kiams, comme les Khmers, pour ériger et orner leurs monuments aujourd'hui en ruines, dévastés par les conquérants et par le temps, et avec les matériaux desquels les Annamites ont construit des citadelles, des magasins et les nécropoles royales.

« Dans une de leurs poésies, dit encore M. Aymonier, les Kiams chantent ou plutôt pleurent leur passé, leurs misères présentes et terminent par ce cri désespéré : Comment faire pour ne pas naître ?

Si les hommes pouvaient songer à se laisser absorber et confondre dans la race annamite, les femmes sont là, avec leur toute puissante influence, répétant une fois de plus leur fière parole : « Kiams furent nos pères, Kiams nous sommes et Kiams seront nos enfants. Notre race est dans la fosse ; qu'au moins elle y reste debout jusqu'à ce que la dernière pelletée de terre tombe sur la tête des Kiams ! »

Depuis l'établissement de notre Protectorat, nous avons réagi contre les procédés de l'administration annamite et soulagé la situation de ces intéressantes populations, derniers vestiges d'un grand passé. Chaque jour ce passé s'éclaire d'une nouvelle lueur et les travaux en cours de MM. Aymonier et Paris nous révèleront les grands traits de cette antique civilisation sur les lieux mêmes où nous avons imposé aux conquérants annamites les premiers principes de la civilisation française.

Les Moïs. Les Kiams vivent côte à côte dans les montagnes avec une autre race primitive, celle des Moïs, qui s'étend du

Cambodge jusqu'au Tonkin, le long de la chaîne annamite. Sous ce nom générique se confondent les Penongs, les Stiengs, les Khas ou Xas, et leurs nombreuses variétés de Bahnars, Rongaos, Rodès, Kouis, Giaraï, Sedangs.

Les Kiams se sont toujours appuyés sur ces voisins montagnards qui on dû autrefois être soumis à leur domination ou au moins à leur influence.

Aussi, dès 1883, les mandarins annamites avaient interdit toute relation entre les Kiams des plaines et les sauvages des montagnes, sous peine du rotin, de la prison, de l'amende, de confiscations au profit des autorités locales.

Au sud de l'Annam, une de ces tribus dites sauvages, bien qu'elles soient les plus souvent de mœurs douces, se nomme les *Orang Glai* ou hommes des bois. Les autres tribus fournissaient des auxiliaires aux troupes des rois Kiams. Les Glai servaient les temples des divinités et en gardaient les ornements. « Ils parlent, dit Aymonier, la langue kiam, mais en ignorent l'écriture. Alliés et voisins des Kiams, ils représentent peut-être les derniers restes des populations autochtones qui avec l'infusion du sang malais, puis indien, puis arabe, auraient formé la nation kiam. » c'est aussi notre avis.

« Les rois Kiams, dont ils ont gardé bon souvenir, leur avaient imposé pendant leurs luttes séculaires contre les annamites des servitudes religieuses qu'ils ont en partie conservées. Ils gardent sur leurs montagnes des annales secrètes, d'anciens manuscrits et et de vrais trésors en ornements précieux des anciens palais ou temples qui leur furent confiés jadis par les rois Kiams, traqués par les rapaces vainqueurs. Leur fidélité appuyée de craintes superstitieuses est à toute épreuve. Seulement ils se laissent parfois duper par des imposteurs qui, ayant étudié les annales, se présentent à eux comme des descendants des rois Kiams et se font livrer les trésors ou les manuscrits. Aussi les kiams cachent-ils leurs annales. »

Evidemment c'est surtout en ce sens et de ce côté que devront être dirigées de minutieuses et persévérantes recherches. —

Le langage des tribus Moïs autres que les Glai se rapproche des dialectes de la famille Kmêr, en usage depuis le Yunnan jusqu'à la mer, dans tout le bassin du Mékong et depuis le versant ouest de la chaîne d'Annam jusqu'aux frontières Birmanes.

Moïs du Centre. Des tribus moïs plus nombreuses se succèdent

en remontant vers le nord. Par le travers de l'Annam central les principales sont les Bahnars ou les missions françaises ont établi des chrétientés, les Sedangs où l'aventurier Mayréna avait tenté d'imposer sa royauté de comédie, les Giaraï de mœurs farouches, etc.

Le pays des Sedangs abonde en minerai de fer et compte plus de 70 villages de forgerons. Les laotiens y viennent vendre des buffles et acheter de la poudre d'or des poteries et des pirogues. Les annamites y portent du sel, du laiton, des étoffes, des jarres, des gongs, etc. Ils échangent ces marchandises contre du riz gluant, de la cire, des porcs, du cardamome, etc.

A la hauteur de la province de Tourane, les moïs font avec les chinois de Faifo un grand commerce de cannelle exportée à Hong-Kong.

Les Moïs sont fétichistes. Ils ont pour divinités des pierres et dans chaque case un petit autel est réservé au fétiche (yang).

Types moïs. Les hommes sont grands, bien bâtis. Leur peau est bronzée. Les yeux sont droits, le nez aquilin, les dents blanches. Leur costume ne consiste qu'en une étroite bande de cotonnade rayée, roulée autour des reins. Ils portent des colliers de perles et des bracelets de cuivre. Ils sont armés d'un grand bouclier rond, d'un sabre ou d'un long coutelas qu'ils suspendent avec leur pipe à la ceinture.

Dans les cases, les foyers sont des cadres de bois remplis de terre. Ils offrent à l'étranger ou au supérieur une poule et un coq. Ils ont le *Tabou* ou *Dieng*, interdiction temporaire sur les villages, les moissons, les plantations. Ils ont des sorciers attitrés. Ils se servent de haches de pierre taillée. Leurs instruments de culture sont identiques à ceux des Océaniens. Les dialectes diffèrent d'une tribu à une autre. Ils n'ont pas d'écriture. Leur organisation sociale est la même. Chaque tribu est animée d'un grand esprit d'indépendance. Le chef a tout pouvoir sur ses subordonnés. Toutefois les vieillards forment une sorte de conseil. Comme chez les Océaniens tous les travaux pénibles sont dévolus aux femmes.

Les litiges et crimes sont soumis à une sorte de jugement de Dieu. L'accusateur et l'accusé doivent plonger la tête sous l'eau, et celui qui reste le plus longtemps immergé obtient gain de cause. Leur numération est décimale. Ils comptent sur les doigts des mains et des pieds. Ils déposent sur les tombes les ustensiles dont se servait le défunt.

On voit que tous ces usages sont analogues à ceux des Océaniens. C'est là un rapprochement curieux.

Colonisation annamite. Au fur et à mesure que les envahisseurs Annamites refoulaient les Kiams dans le sud, ils se répandaient dans l'ouest faisant reculer les Moïs en les rejetant dans les montagnes. Ils procédaient d'abord par infiltration en envoyant des colons volontaires, puis des condamnés avec leur famille, puis des miliciens chargés de protéger les colons. De ces miliciens ils faisaient des soldats-laboureurs. Le feu, le buffle et la charrue développaient leurs défrichements bien plus rapidement que ceux des Moïs, et ceux-ci reculaient de jour en jour dans la forêt et la montagne, abandonnant aux nouveaux venus les terres les plus fertiles et les mieux irrigables.

L'organisation des *Kinh-ly* ou chefs de défrichement et des *linh-mo* ou soldats-laboureurs date du XIV[e] siècle, et nous aurions profit à suivre cet exemple.

Pour soumettre ces peuplades, les Annamites ont employé les mêmes moyens que les Chinois. Leurs agents, hommes énergiques et persévérants, imposaient aux *Moïs* leur supériorité en se disant les envoyés du fils du ciel. Ils donnaient aux brevets royaux, aux édits, un caractère religieux et administratif et déclaraient que le défaut d'obéissance aux ordres du roi céleste, serait puni par les fléaux déchaînés par le ciel irrité. Ces populations ont conservé ces croyances et jusqu'à notre arrivée restaient courbées sous un joug de fer. Nous avons amélioré leur sort, leurs relations, leur trafic.

Races Thai. — Depuis le versant occidental de la chaîne d'Annam jusqu'au Mé-Kong nous trouvons établies d'autres races formant des zônes de peuplement parallèles à celles des Annamites sur le littoral, et à celles des Kiáms et des Moïs sur les deux flancs opposés de la chaîne. Ce sont des populations de race *Thai* descendues du Fleuve bleu, (Yang-tsé-Kiang). Les Ai-laos sont venus habiter les *muongs*, pays entre le Fleuve rouge et la rivière noire, au Tonkin. Les Laotiens se sont répandus depuis le Yunnan jusqu'au Cambodge et au Siam actuels. La migration eut lieu 69 ans après J.-C.

Pou thai-Pou-Eun. Une autre souche de Thai, celle des *Pa*, alla peupler les Etats Shans de la rive droite du Mé-Kong. Les Pu Thai occupèrent notre hinterland du Thanh Hoa, dans la vallée du Song Ma. Les Pu Euns se fixèrent dans le Trân-Ninh en face de

Vinh et de Hatinh. Les Thos, les Nongs, se rejoignirent dans le nord-ouest du Tonkin, les Mans, autre rameau qui peut se rattacher aux Thai, y étaient déjà descendus, fuyant la domination chinoise. Les Thos et les Nongs s'installèrent dans les vallées et repoussèrent les Mans nomades dans les montagnes depuis la Rivière Noire jusque dans le Kouang-Si.

Après avoir formé les peuplades aborigènes de la Chine, ces races constituèrent les aborigènes de l'Annam-Tonkin. Elles n'ont pas eu à se retirer devant les Chinois ni les Annamites qui sont peu nombreux dans ces régions réputées à tort malsaines. Elles étaient administrées par des mandarins annamites, de là d'incessantes difficultés qui n'ont pris fin qu'en 1891. Lorsque le protectorat français eut enfin reconnu ce principe : que les peuplades hostiles aux Annamites ne pouvaient être gouvernées respectivement que par des chefs de leur race, élus par elles-mêmes et héréditaires.

Types. Nous avons décrit les caractères des Kiams, des Moïs, des Annamites, nous avons à retracer la physionomie des Pu Thai des Pu Euns, des Laotiens, des Thos, des Nongs et des Mans afin de connaître les autochtones de notre domaine indo-chinois.

Les Pou-Euns du Tràn-Ninh sont divisés en huit arrondissements ou châus avec un Quanlang à leur tête. On les a appelés à tort Muongs, alors que ce mot veut dire pays, district.

Tous ces peuples de race Thai ont une grande aversion pour l'Annamite. Les Pou-Euns sont une race identique à celle des Thos de Cao-Bang et ils prennent souvent le même nom. Les Pou-Thai habitent depuis la région à l'ouest de Hué jusqu'au Fleuve Rouge. Cette peuplade doit-être confondue avec les Laotiens de la rive gauche, comme l'a fait remarquer M. Pavie.

Laotiens. Le Laos est un immense territoire autrefois très peuplé qui borde les *deux rives* du Mé-Kong. Les Laotiens formaient plusieurs principautés importantes dont la principale est le Luang Prabang, au nord. Plus bas, florissait au XIIIe siècle le royaume de Vienchan (Van-Tuong) qui fonda des colonies importantes et nombreuses : celles de Bassac, d'Oubon sur la rive droite, celles de Trân-Ninh, de Lakhon au sud, d'Attopeu sur la rive gauche (1). Cet Etat tenait les Moïs sous sa domination. Les sceaux

(1) Voir les cartes dans mon ouvrage : Le Laos annamite, Challamel, éditeur, 17, rue Jacob, 1895.

d'investiture au griffon ailé des rois de Viên-Chan ont été retrouvés chez des chefs de ces tribus où nous avons retrouvé nous-mêmes les sceaux délivrés plus tard par les rois d'Annam et que les Siamois avaient tenté en vain d'enlever à ces chefs menacés par leurs agents.

Le royaume de Viênchan portait ombrage aux Siamois et fut détruit par eux en 1828 sous Minh Mang. Depuis lors, les Siamois ne cessaient de piller et de brûler les centres de la rive gauche. Ils en déportaient les habitants sur la rive droite et les siamisaient de force. C'est ainsi que Nong Kay a remplacé Vienchan.

Depuis 1893 la rive gauche nous a été rendue et nous avons des agents dans les centres importants depuis Stung Treng jusqu'à Luang-Prabang (Nam-Chuong), sur le Mékong sillonné par nos canonnières et notre flottille de commerce. En août 1897, le *La Grandière* a remonté jusqu'au Xieng Lap, point extrême de la navigation (1).

C'est une population douce et indolente, amie du plaisir, facile à gouverner, apte à s'attacher à nous.

Notre traité de 1893 avec les Siamois oblige ceux-ci à laisser revenir dans leurs anciens territoires de la rive gauche tous les Laotiens, Pou-thai et autres habitants, déportés de force sur le territoire pris par les Siamois. Le Gouvernement du Siam refuse maintenant d'appliquer cette clause formelle et de reconnaître comme placés sous notre juridiction les Laotiens, Cambodgiens, Annamites, originaires de l'Indo-Chine française. C'est l'origine du conflit actuel. Le voyage du roi de Siam à Paris avait pour but d'obtenir notre renonciation à ces stipulations.

Comme nous nous sommes bornés à exiger le *minimum* de nos droits, il est impossible que nous déchirions de nos mains un acte si chèrement acquis et dont l'exécution est indispensable à notre influence. Ce serait renoncer à toute action dans la vallée du Mé-Kong où nous avons à exercer des devoirs et des droits, vis-à-vis des Laotiens devenus nos sujets.

Thos. Les Thos s'appellent eux-mêmes Pou Euns ou Pouyens. Il y a donc identité entre les populations de Caobang, de Langson et du Tranninh. Les thos ont le visage ovale, les lèvres minces, la peau plus blanche, le corps plus robuste que les Annamites. Le

(1) Xieng, Kieng, Kiang, Huyen, Muong, Muang, signifient : territoire, district.

gros orteil n'est ni mobile, indépendant, ni écarté et circulaire comme chez les Annamites. C'est aux Laotiens qu'ils ressemblent sauf qu'ils portent le chignon.

Ils sont agriculteurs. On trouve chez eux à l'état sauvage des poiriers, pêchers, cerisiers, pruniers, avec des orangers, citroniers, manguiers, bananiers, litchis, canne à sucre, etc. Ils cultivent le coton, la ramie, le chanvre, le murier, le faux gambier, le tabac, le pavot, le thé, etc. Ils fabriquent du papier. La langue primitive des Thos est un dialecte de la langue thai des laotiens, Kmers et Siamois.

Les Nongs. — Les Nongs ont subi l'infiltration des Chinois ; ils leur ressemblent et s'habillent comme eux ; mais portent le chignon et le turban.

La femme se rapproche davantage du type arien. Le visage ovale, coloré, est blanc, et l'on rencontre des blondes. Leur costume est très attrayant et ressemble souvent à celui des tyroliennes.

Les maisons sont sur pilotis. Les Nongs, comme les Thos et les Laotiens sont des rameaux plus ou moins greffés sur la branche thai.

Les Mans. Les Mans habitent, comme les Moïs, les montagnes et les rochers et peuvent être considérés comme les aborigènes du Haut Tonkin. Leur désignation signifie « sauvages, barbares » comme pour les Moïs et ils passent pour tels aux yeux des Annamites et même des Thos et des Nongs.

Les Mans ont les yeux horizontaux, le type aryen. Hommes et femmes portent des blouses ornées de broderies blanches. Les femmes ont une coiffure un peu semblable à celles des Napolitaines. On les prendrait pour des Européennes. Perles, anneaux, breloques, plaques, étoiles d'argent, bariolages les font ressembler à des tribus de bohémiennes et, comme elles, ce sont des nomades.

Les Méos. A côté des Mans, dans l'Annam et le Tonkin, vivent les Méos ou Miaos, divisés suivant la couleur du costume en chats blancs et chats noirs, nom que leur a valu leur agilité à grimper dans les rochers.

Les femmes portent une veste échancrée avec col marin à liseré bleu, sans bijoux au cou ni aux oreilles. Les hommes portent les cheveux ras. C'est une curieuse population d'allure très indépendante échelonnée du Tran-ninh au Yunnan. Elle est très métissée de chinois.

Projet de confédération. — La nécessité absolue de laisser à

toutes les peuplades de race thai, leur autonomie administrative avait été comprise des Chinois et méconnue des Annamites. Nous avons avec raison rétabli cette autonomie. « Il y a lieu, dit le Docteur Billet, de réveiller les sentiments d'unité nationale de ces peuplades jusque dans le Quang-Si et le Yunnan. Il se formera ainsi, *pacifiquement et sûrement une confédération Thai* qui se trouvera placée d'elle-même sous notre protectorat virtuel et servira nos intérêts à la fois au Tonkin et en Chine. » C'est une évolution sociale et politique qui mérite toute l'attention de nos administrateurs et de nos représentants.

Résumé. — En résumé, notre Indo-Chine a été peuplée d'abord par des races malaises venues du Pacifique Sud. Puis des populations de race aryenne sorties de l'Inde, fondent les royaumes des Kmers et des Kiams. Plus tard la race de Giaochi (annamites), plus anciens que les Chinois et de type jaune comme eux, établie sur les bords du Yang Tsé Kiang, descend sur le Sikiang, puis vers le Tonkin actuel, s'y rend indépendante et conquiert l'Annam sur les Kiams, sur les peuples de race Thai à l'ouest et sur une grande partie du Cambodge à l'extrême-sud. Ce fut le royaume unifié d'Annam sous le sceptre de l'Empereur Gialong.

Les peuplades désignées à tort sous le nom générique de Muongs ne sont ni absorbées, ni modifiées, ni détruites. Elles continuent à vivre les unes dans les massifs de Langson à Quang Yen, les autres dans les montagnes qui s'étendent de la Rivière Noire au Song-Ca, fleuve de Vinh (1). Ce sont les Thos, les Mans, les Pon Euns, les Pou Thai. Les Meos se succèdent depuis la province de Tuyen-Quang jusqu'à celle de Hung-Hoa.

A partir du Nghean, les Moïs (au Khas ou Xas) occupe la chaîne qui sépare l'Annam du bassin du Mékong et les massifs de la Cochinchine.

Les Kiams restent groupés à côté d'eux dans les deux provinces méridionales du Thuan-Khanh, dans les montagnes de la Cochinchine et du Cambodge.

Les Pou Euns et Pou thai sont établis à côté des Laotiens dans la vallée du Mékong et de ses affluents. Les chefs des Thos et des Mans sont dénommés Quang-Lang, les chefs des Pou thai sont les Dao-Muongs, c'est-à-dire " Chefs de pays ". Leurs parents sont chefs de plusieurs villages ou chaus et leurs femmes s'appellent Mi-Nang, titre de supériorité ou de noblesse.

(1) Voir l'Indo-Chine Française avec carte. Challamel éditeur.

Les Annamites avaient changé l'organisation des Muongs, daos et chaus, en Phus (préfectures) Huyen (sous-préfectures), Tongs (cantons), Lang ou Ap (villages ou hameaux) et substitué des mandarins aux chefs indigènes des districts et des fonctionnaires annamites aux chefs des villages : De là l'hostilité de ces peuplades contre leurs nouveaux maîtres, exigeants et rapaces : Nous leur avons avec raison rendu des chefs de leur race : Enfin les Laotiens sont échelonnés depuis les frontières Cambodgienne, Siamoise et Birmane jusqu'à la frontière chinoise.

Conclusions. De la diversité de ces races qui se jalousent et se méprisent entre elles, il y a un important parti à tirer : Nous devons nous servir d'elles pour les opposer l'une à l'autre en groupant les affinités des peuplades de même origine.

Au nord, une confédération des Thai, des Thos, des Mans, aidera à notre pénétration en Chine, formera une première ligne de préservation contre les incursions des bandes chinoises.

Dans l'ouest et au centre, les Laotiens, les Pou-Thai, les Pou-Euns constituent un autre moyen de pénétration pacifique au Siam, une limite entre nous, les Siamois et les Birmans.

Au sud, les Khmers bordent les deux côtés de nos frontières. Les Kiams forment des groupes à part. Tout le long de la chaîne annamite, les Moïs s'étendent comme un cordon de préservation.

Enfin le quadrilatère figuré par notre domaine indo-chinois et fermé par la mer de Chine, à l'est et au sud se trouve englobé sur les trois autres côtés par l'ensemble de ces populations variées. Elles enserrent les Annamites comme dans un filet dont il nous serait facile de resserrer les mailles.

En le faisant, nous aurions de plus grandes facilités pour limiter et comprimer les troubles du dedans et pour fermer nos portes aux auxiliaires appelés du dehors.

Les Thos, les Mans, les Pou-Thai, etc. sont munis de mauvais fusils. Les Mans sont braves. Les Moïs sont d'excellents éclaireurs.

Toutes ces principautés féodales sont distinctes. Loin de nous la pensée de militariser ou d'enrôler ces hommes. Ce serait une tentative contraire à leurs mœurs et impossible à réaliser ; mais M. Pavie a montré dans quelles conditions spéciales on peut la faire concourir chez eux à la police et à la sécurité de leur pays. C'est une attitude défensive s'appuyant sur notre voisinage. Ces populations, pour servir à notre expansion toute pacifique,

doivent recevoir de nous le mot d'ordre, marcher sous notre direction, grossir nos forces auxiliaires, pénétrer au dehors comme un coin et former autour de l'Annam-Tonkin une ceinture d'investissement complet qui nous assure une facile domination de nos 32 provinces.

Outre l'intérêt ethnographique que présente la connaissance de ces races multiples, leur utilisation nous offre des avantages considérables, économiques et politiques, dans nos relations avec nos anciens ennemis devenus nos voisins et amis, mais qu'il faut tenir en respect.

Ce sont là des considérations dont il y a lieu de tenir compte pour l'affermissement de notre sécurité et le développement de notre influence en ces vastes régions et dans les zones limitrophes tant pour le présent que pour l'avenir.

Ch. LEMIRE.

AUTEURS CONSULTÉS :

Luro. — Sylvestre. — Aymonier. — Navelle. — Docteur Billet. — Docteur Harmand. — Gouin et Moulié. — Devéria. — Lemire. Annales annamites : Truong Vinh Ky, P. Legrand de la Lisaye. Mission de Lagrée-Garnier. — Missions Pavie. — Annales des missions catholiques. — Capitaine Cupet, P. Guerlach, Chanel, de Lanessan, Bel, etc.

UN CENTENAIRE

L'Institut de l'Ordre de Ste-Catherine à Saint-Pétersbourg de 1847-1853.

Je ne suis plus jeune, ayant été élevée à l'Institut de Ste-Catherine sous le règne de Nicolas Ier.

D'après les idées acceptées aujourd'hui, c'est une époque déjà reculée, vu la marche précipitée de l'histoire contemporaine. Le but de ce petit aperçu, est d'éclairer la jeune génération sur les préventions de la presse de 1860, époque où furent fondés les gymnases pour les jeunes filles. Les écrivains de l'époque mentionnée ont alors poursuivi de leurs critiques le type des maisons d'éducations fondées, il y a plus d'un siècle, par Catherine II sous le nom : 1° de Communauté des demoiselles nobles de Smolney (ex-couvent), 2° Maisons des enfants trouvés à St-Pétersbourg et à Moscou qui y recevaient une instruction en rapport avec leur développement intellectuel, et dont on faisait aussi bien des serviteurs que des élèves de l'Université et des institutrices, et enfin, toutes les nombreuses maisons fondées pour les demoiselles nobles sous Paul Ier, Alexandre Ier et Nicolas Ier.

La presse était alors si passionnée qu'elle voulait faire table rase, effacer toute trace du système d'autrefois. Ce qui paraîtra incroyable, c'est qu'on est allé jusqu'à détruire, à l'insu des directrices, les archives des établissements déjà nommés. Tout était tellement oublié, que lorsque, à propos du jubilé, ce petit article fut distribué aux anciennes élèves, au personnel de l'institut Ste-Catherine ainsi qu'aux membres de la IVe section

du Cabinet de l'Empereur, conseil dirigeant des établissements dits : Fondations de feue l'Impératrice Marie, épouse de Paul Ier, ainsi qu'aux membres de la presse, on fut ébahi, on refusait de croire à ce passé si oublié.

J'ai attendu 45 ans pour donner signe de vie et j'ai été parfaitement satisfaite de mon succès, ayant prouvé que le développement intellectuel féminin en Russie ne datait pas de l'année 1860, mais de cent ans auparavant.

SIX ANNÉES A L'INSTITUT SAINTE-CATHERINE

1847-1853.

Mon entrée à l'Institut Ste-Catherine se reporte à la fin de l'année 1847. Cet évènement m'était d'autant plus sensible, que j'arrivais tout droit d'Italie où j'avais passé mon enfance, que je parlais imparfaitement le russe et rencontrais pour la première fois l'éducation russe avec ses traits distinctifs. Il ne s'était pas passé quelques mois que ce milieu m'attira et je m'aperçus qu'il y avait, au fond, très peu de différence avec les maisons d'éducation de l'étranger; ceci s'explique facilement, les Instituts pour nos demoiselles, ayant été calqués sur St-Cyr.

Ce système fut adapté au caractère national par l'Impératrice Marie Féodorovna, épouse de Paul Ier, pour les nombreuses maisons d'éducation qu'elle a fondées, et de ce nombre l'Institut Ste-Catherine de St-Pétersbourg.

A mon entrée en 1847, j'y ai encore trouvé l'esprit du commencement de ce siècle, les souvenirs de l'Auguste fondatrice y étant si vivants que l'on se rappelait de sa dernière visite quelques jours avant sa mort (octobre 1828). La supérieure de l'Institut, Dame à Cocarde de Ste-Catherine, Madame Rodzianko ; les Inspectrices, Mesdames Levitzky et Bogdanowith ; les dames de classes, Mesdames Araloff, Wassielieff, Pétroff et Wallis, qui toutes ayant été élevées du temps de l'Impératrice Marie Féodorovna, nous initiaient au passé de la maison.

L'étude sérieuse des trois littératures russe, allemande et française, développa en nous l'usage de la plume et le goût des lectures érieuses ; bref le type de la femme russe cultivée était créé ; à cette époque, cette femme n'était plus effacée parmi ses contempo-

raines des autres pays. Quand aux élèves de l'Institut, malgré leur développpement, elles restaient modestes. Laquelle de nous ne se figurait le monde rempli de hautes intelligences et ne craignait leur critique une fois sorties de l'Institut et notre éducation terminée.

Notre instruction religieuse était très sagement guidée ; la classe étant formée d'élèves de différentes religions, nous n'avions pas idée de l'intolérance, tout en n'étant pas indifférentes pour notre propre croyance, et les exercices religieux nous étant profondément inculqués.

Après les examens de sortie, les élèves de la religion grecque se confessaient et communiaient ; simultanément, les élèves catholiques passaient leur examen de religion en langue française et faisaient leur première communion ; les protestantes, après un examen en allemand, étaient confirmées ; toutes les élèves des trois religions recevaient à leur sortie un Nouveau Testament.

Beaucoup de ces demoiselles ne se contentaient pas des trois langues exigées ; elles apprenaient l'anglais et quelquefois l'italien. Dans ce temps reculé, il y a de cela 50 ans, il faut mentionner un détail caractéristique, c'est que la plupart des élèves entrant à l'Institut étaient très bien préparées pour les langues étrangères, cela par rapport à leur jeune âge de 11 ou 12 ans. En revanche, il y en avait d'autres qui n'avaient jamais entendu un mot des trois langues exigées, telles les Finlandaises, toutes protestantes, par conséquent, condamnées au mutisme et suivant avec difficulté les leçons de religion qui se faisaient en allemand ; quel labeur pour ces pauvres petites, Depuis 1860 on leur a accordé des pasteurs de leurs pays.

La journée était partagée comme suit : A 6 heures du matin, hiver comme été, les élèves se levaient au son de la cloche ; à 6 h. 1/2 les 7 divisions allaient deux à deux et d'après leur taille, dans la grande salle de réception, laquelle, vu ses proportions, occupe un tiers de tout l'établissement. Là, se faisait la prière en commun ; les demoiselles de la religion grecque étaient en plus grand nombre et l'une d'elles lisait la prière à haute voix ; les élèves catholiques se groupaient à l'autre bout et disaient leur prière tandis que les protestantes en faisaient autant d'un autre côté. Après la prière, le défilé se reformait et l'on se rendait au réfectoire pour le premier déjeûner qui se composait de lait chaud au miel, connu sous le nom de *sbitenne*, tandis que plusieurs de ces demoiselles allaient prendre le thé à leurs frais chez des dames de

classes. De 7 h. 1/2 à 8 h. 45, préparations de leçons de musique, d'après le tableau des heures et des noms placés auprès de chaque piano. De 8 h. 45 à 9 h., on lisait à haute voix, dans chaque division, un chapitre de l'évangile. De 9 h. à midi, leçon par des professeurs. Pendant une récréation de dix minutes, on balayait et aérait les classes. A midi, les rangs se formaient et on allait au réfectoire pour le dîner, tandis qu'une vingtaine de demoiselles profitaient de ce temps pour étudier le piano ou prendre une leçon de musique ; dans ce cas-là, elles dînaient à 1 h. — de 1 à 2, c'était l'heure destinée à la promenade au jardin et si le mauvais temps ne le permettait pas, c'était une heure libre. De 2 à 5 heures pour les élèves. — deux leçons avec des professeurs et récréation de dix minutes comme le matin.

A 5 h. on présentait du pain de munition avec du sel et du *Kvass* (boisson fermentée au seigle) et beaucoup de demoiselles se rendaient chez les dames de classes pour prendre leur second thé. De 6 à 8 heures, deux heures destinées aux leçons de danse et de chants ; la petite classe n'ayant pas encore de leçons de chant, pouvait pleinement en profiter pour préparer les leçons ; il en résultait que pour la grande classe ces deux heures là, considérées comme heures de préparations, étaient perdues pour elles et ces demoiselles prenaient sur leur sommeil pour apprendre leurs leçons. Après le souper à 8 h. et à la prière, l'on se rendait au dortoir ou les grandes se mettaient au travail. Le dimanche, après la visite des parents, les préparations commençaient de 3 à 5 et de 6 à 8, selon le règlement.

Les vacances duraient du 23 juin au 1er août, mais les répétitions des cours de l'année continuaient aux heures indiquées dans le programme d'hiver. Les élèves qui étaient faibles dans quelques branches, prenaient des leçons particulières pour rattraper celles qui les dépassaient ; la musique, le travail à l'aiguille à l'ouvroir, avançaient à grands pas. Les demoiselles passaient presque toute la journée au jardin et y faisaient, à jeun, des cures d'après les prescriptions des médecins ; comme distractions, il y avait des balançoires, des pas de géants (sport peu connu en France) et la natation dans un bassin de notre grand jardin.

La nourriture était saine mais simple et les élèves de la religion grecque observaient rigoureusement le grand carême la première, la quatrième et la septième semaine ; les élèves des autres religions recevaient la nourriture ordinaire.

La toilette se composait d'une robe en étamine, décolletée et à manches courtes, la couleur variait selon les classes ; la jupe était courte et laissait voir les pieds pour surveiller la démarche ; un tablier en toile blanche à corsage décolleté, de longues manches blanches attachées à la robe, que l'on pouvait enlever à volonté et une pélerine blanche que l'on retirait aussi pendant les classes, au réfectoire et à l'église. Pour les préserver des courants d'air, les demoiselles étaient tenues de mettre des châles de la couleur de la robe lorsqu'elles avaient à traverser les corridors.

Complètement séparées du monde, tout l'intérêt et l'amour-propre des élèves étaient concentrés sur leurs succès d'études ; plus l'élève était développée et bien douée, plus elle se donnait de peine. A l'heure qu'il est, le système est complètement changé, les élèves pouvant aller dans leurs familles. Il est difficile de croire à quel point les demoiselles étaient ardentes à l'étude. Naturellement chez les grandes, l'amour-propre était beaucoup plus développé que chez les petites. Ainsi les jours de fêtes étaient surtout appréciés pour les heures libres qui permettaient aux grandes de repasser les cours étendus suivis pendant l'hiver. Le dimanche et le jeudi, d'une heure à deux, étaient les jours de visite des parents et des connaissances ; l'entrevue se passait dans la grande salle de réception et pour quelques-unes chez la Supérieure ou chez les dames de classes.

Je n'ai pas l'intention d'analyser le pour et le contre de cet internat rigoureux, mais je puis affirmer que ce système a créé des amitiés et une solidarité qu'on ne retrouve plus hélas aujourd'hui ! L'égalité étant complète, on ne se doutait pas de la valeur des titres et de la position sociale qu'on n'apprenait qu'à la sortie, l'amitié de ces demoiselles a créé, parmi les riches et les favorisées du sort, des protectrices passionnées et des avocats pour leurs compagnes moins fortunées, se chargeant de leur procurer des places, des secours et des bourses pour leurs enfants.

L'éducation se montrait en toutes choses : dans la tenue, le parler, la démarche, la danse, dans une certaine retenue, et malgré une gêne provenant de leur vie renfermée, ces demoiselles faisaient néanmoins honneur à l'Institut. Ayant abordé l'existence interne et le type qui en est résulté, je passe à l'enseignement et au programme des études.

Il y avait à l'Institut Ste-Catherine au-delà de 300 élèves qui,

comme à St-Cyr, étaient partagées en deux classes, la grande et la petite.

Le cours des études dans chacune de ces classes durait 3 ans et chaque classe était partagée en 3 divisions. Les élèves les plus douées étaient dans la première division et recevaient l'instruction la plus étendue ; les élèves temporairement en retard pour cause de santé, faiblesse ou croissance, recevaient une instruction moins détaillée, quoique suffisante, dans la seconde division ; enfin les élèves qui étaient dénuées de moyens recevaient une instruction plus réduite dans la troisième division. Finalement, il y avait une quatrième division dans la petite classe, c'était la classe préparatoire pour celles qui étaient par trop retardées ; il en résultait trois programmes, qui se poursuivaient simultanément.

Tous les trois ans, les élèves de la grande classe ayant achevé leur cours, quittaient l'Institut au nombre de 150 ; ce jour était désigné du nom de Sortie, la première ayant eu lieu en 1802. Ce que je viens de dire a été fort remarqué dans le milieu pédagogique de St-Pétersbourg ; le fait est que ce système a été complètement dénaturé au nom de l'égalité, en annulant les divisions qui se guidaient d'après les facultés des jeunes filles. On a commencé par amoindrir les programmes, on a partagé les cours en 7 classes, en imitation des gymnases de demoiselles qui venaient d'être inaugurés et les Instituts (Internats) ne se distinguent plus des écoles accessibles à tous, moyennant un payement annuel très réduit, avec des bourses pour les élèves moins fortunées. Le revers de la médaille est qu'on ne prend plus en considération certaines dispositions physiologiques de la jeune fille ; elle était traitée plus humainement par la subdivision des programmes et parvenait à achever un cours complet ; maintenant, la rigueur des examens exclut, de temps à autre, ces pauvres jeunes filles et les prive des bénéfices d'une instruction même élémentaire, mais complète, telle la troisième division de l'Institut.

S. M. l'Impératrice étant chef de tous les établissements de demoiselles, c'était d'elle que dépendait le choix du jour pour la Sortie ; d'ordinaire, c'était au commencement du Carême ; on s'en tenait au système de l'Impératrice Marie Féodorovna pour que les demoiselles évitassent les grands plaisirs au début de leur existence mondaine. A l'époque dont je fais mention, les chemins de fer

n'existant pas, le traînage facilitait le retour des demoiselles à la maison paternelle dons toute l'étendue de l'empire.

Ce qui précède a aussi été remarqué, les idées d'aujourd'hui étant de divertir la jeunesse avant tout.

Tous les trois ans, c'était le 1er Août que commençaient les cours de la petite et de la grande classe, lesquels duraient trois ans.

Voici quel était le programme de la petite classe :

La religion était enseignée également dans les trois divisions. On commençait par l'Histoire Sainte, le petit Catéchisme et une partie du grand cathéchisme de Philarète. Les élèves catholiques commençaient aussi leurs études religieuses en français avec un Père Dominicain qui donnait une leçon par semaine ; le dimanche il venait dire la messe dans la chapelle catholique de l'établissement ; les élèves protestantes recevaient, en allemand, leur instruction d'un pasteur qui venait également une fois par semaine pour la leçon et le dimanche pour le service divin dans une salle de l'établissement ; ces exercices religieux avaient lieu au moment où les grecques orthodoxes étaient dans leur église pour la messe.

Dans la première division (petite classe) l'étude des trois langues exigées : russe, français, allemand, avait pour but la grammaire avec la syntaxe, traductions écrites, traductions orales, poésies apprises par cœur. La seconde division avait ce même programme un peu réduit et celui de la troisième division était mis à la portée des élèves peu douées. Pour ce qui concerne la géographie, dans la première division les 5 parties du monde (géographie physique). Dans la seconde division plus en raccourci et dans la troisième tout à fait élémentaire. L'histoire comprenait : l'histoire ancienne, l'histoire grecque et l'histoire romaine.

L'histoire naturelle : la Zoologie, l'arithmétique jusqu'aux fractions. (Tous ces cours étaient imprimés).

Ayant achevé les cours de la petite classe vers 14 ans, on passait dans la grande classe après avoir subi un examen. Mais il arrivait souvent ce qui suit : une jeune fille qui était la première dans la première division de la petite classe où l'on exigeait avant tout une bonne mémoire, se trouvait perdue une fois dans la première division de la grande classe ; ses moyens intellectuels n'étaient plus à la hauteur, cela agissait sur son moral, mais en la faisant descendre dans la seconde division, elle n'était pas humiliée et devenait une des premières.

C'est aussi le 1er août que commençait le programme de la grande

classe, tandis que les nouvelles élèves commençaient les cours de la petite classe.

Pour la religion, le cours était le même dans les trois divisions ; on achevait le grand catéchisme, on étudiait la lithurgie, les autres offices et l'histoire de l'Eglise. Les catholiques et les protestantes continuaient leurs cours et ces dernières allaient même de temps en temps au Temple protestant, en ville, accompagnées d'une dame de classe.

Dans la première division, ce qui concerne l'étude de la langue russe, consistait en : contes, légendes (époque mythologique) ; les monuments slavons très étendus d'après la critique de Chiveroff, professeur contemporain des sommités slaves en Bohême, tels que Palatski, Rieger, etc. Un cours de rhétorique et de logique ; l'histoire de la littérature universelle, l'histoire de la littérature russe jusqu'à nos jours. — Compositions comme devoirs hors de la leçon ; compositions pendant la leçon, quelques-unes sur le tableau.

Nous n'avions pas de textes imprimés et étions obligées de prendre des notes. Notre inspecteur, M. Obodowsky, en même temps que professeur de littérature russe, était grand connaisseur des littératures contemporaines ; il avait traduit Schiller et Goldoni et appartenait à la pléïade de l'époque de Pouschkine.

La seconde division avait ce même cours très abrégé et se servait d'un texte imprimé. Quant à la troisième division, on y étudiait surtout la grammaire et les littératures n'étaient qu'effleurées.

Pour ce qui concerne la langue française dans la première division, c'était un cours complet de littérature depuis le traité de Verdun (842) jusqu'à notre époque. Une analyse très étendue sur le théâtre et les écrits. — Des compositions écrites hors de la leçon et orales pendant la leçon, pour lesquelles on donnait quelques minutes de réflexion.

Pas de textes imprimés, mais des notes comme précédemment. Un pareil cours ne pouvait être abordé que par la première division ; la seconde division avait un cours plus réduit, des textes imprimés et la troisième division n'avait qu'un aperçu de la littérature française et étudiait plus spécialement la grammaire. Pour la langue allemande dans la première division, on commençait par la rhétorique et la logique ; la littérature allemande depuis les Niebelungen jusqu'à nos jours ; compositions hors de la leçon où

excellaient surtout nos compagnes des provinces baltiques. Pour faciliter l'usage des langues étrangères, nous avions des dames de classes qui exigeaient que nous parlassions les langues étrangères un jour sur l'autre. Pour l'allemand, nous avions des dames de classes de nos provinces baltiques et pour le français, d'anciennes élèves de l'Institut. — La seconde et la troisième division s'en tenaient aux programmes des autres langues.

La géographie dans la première division était comme suit : après un cours des 5 parties du monde (section physique), nous abordions l'ethnographie de chaque pays séparément, appuyant sur ses traits caractéristiques. Ce cours comptait plusieurs branches ne faisant pas partie de la géographie proprement dite : l'histoire, la flore, le commerce, les arts. Ainsi, étudiant l'Italie, on mentionnait, les républiques du moyen âge, les invasions d'autres peuples, l'état politique, le siècle de la Renaissance avec ses développements d'école, la marche des grands conquérants, les révolutions successives en Italie, etc., — le commerce, l'industrie ; bref, un tableau complet. Pour la géographie russe, il y avait un cours à part ; rappelons aussi que les demoiselles traçaient de mémoire au tableau des cartes géographiques avec les degrés ; la cosmographie avait aussi du succès. Comme pour les autres cours de la première division, il n'y avait pas de livres, les élèves prenaient des notes. Dans la seconde division, quoiqu'en abrégé, on donnait les mêmes notions, mais dans la troisième division, ce n'était qu'une nomenclature.

Pour l'histoire, on inaugurait le moyen âge et simultanément l'histoire de Russie apprise à part dans un texte imprimé. La seconde et la troisième année on étudiait l'histoire moderne et l'histoire de Russie du XVIe siècle jusqu'à nos jours, les développements de cette science remplissaient toute la leçon et ce n'était que par exception que le professeur avait le temps d'interroger les élèves.

L'histoire universelle était étudiée sans livres dans la première division, les notes y suppléaient. En mentionnant ces notes, il faut expliquer comment on se tirait d'affaire. Il était de toute impossibilité qu'une seule élève prît toutes les notes, cela s'arrangeait à l'amiable ; les élèves formant des cercles d'amies, s'entendaient entre elles pour rédiger ces notes que l'on se prêtait. Ces notes ont été conservées dans les familles et ont été d'un grand secours pour les enfants élevés à la maison.

Dans la seconde et la troisième division, l'histoire était étudiée conformément aux cours des littératures et de la géographie.

Toutes les trois divisions suivaient le même cours pour les sciences naturelles: botanique, minéralogie, physique, notions de chimie; la géométrie et l'on achevait l'arithmétique. Il faut mentionner que dans la première division, pour l'exercice de la langue française, l'on faisait les sciences naturelles en français. Munies d'un tel programme d'études, les ex-élèves de la première division pouvaient affronter la vie.

La dix-huitième sortie, dont je faisais partie (1853), avait eu pour le commencement de ses études dans la petite classe, le ministre de l'Instruction publique comte Ouvaroff (son fils, le comte Serge Ouvaroff, a fondé l'école d'archéologie et sa veuve, Madame la comtesse Ouvaroff, continue ses travaux en dirigeant les fouilles) et passées dans la grande classe, nous eûmes le grand orientaliste Noroff qui venait souvent pendant les leçons, s'intéressant au cours de littérature russe d'avant Pierre-le-Grand, qui nous était fait par le professeur Obodowsky. En outre, je puis rappeler les fréquentes visites d'augustes personnages qui entraient dans nos classes sans se faire annoncer, tels que: l'impératrice Alexandra Féodorovna, épouse de Nicolas Ier, le prince d'Oldenbourg (Pierre), les ministres, des ambassadeurs parmi lesquels l'ambassadeur de Perse dont je me souviens très bien; il ne fallait pas se troubler, et bien entendu, les meilleures élèves étaient appelées, dans ces circonstances, à faire honneur à l'établissement.

Les arts atteignaient le degré suivant: Pour le dessin, c'étaient des études d'après la bosse et des copies d'originaux académiques au crayon noir et au fusain; les fleurs étaient à l'aquarelle et il n'était pas alors question du paysage.

Musique: piano. Vu le programme si chargé de la première division, l'on ne pouvait disposer que d'une heure pour l'étude du piano; néanmoins, quelques grandes quittaient l'Institut avec un joli talent, pouvant jouer en public du Moscheles et du Chopin, des solos et des morceaux à plusieurs pianos, avec accompagnement du grand orchestre de l'Opéra qui se rendait à l'Institut pour les répétitions avant les examens. Prenant en considération la latitude de Saint-Pétersbourg, l'on ne peut pas s'attendre à un développement précoce du tempérament à l'âge de 17 ou 18 ans; néanmoins, les chœurs atteignaient un certain degré de perfection.

Pour le chant d'église et le chant profane, il n'y avait en tout

que quatre leçons par semaine; le chant d'église avait pour professeur M. Lamakine, le fameux maître de chapelle du chœur de la chapelle du comte Chérémeteff; comme solo on peut nommer Mlle Marie Werderowsky (devenue Mme Chilofsky) de la quinzième sortie (1844) qui chanta à l'examen de sortie le grand air de Valentine. Elle ouvrit un salon artistique pour se faire entendre avec les célèbres Tamburini et Mario; les auteurs russes Glinka et Dargomigsky composèrent en son honneur et lui dédièrent leurs œuvres.

La dix-septième sortie s'est distinguée par la remarquable Mlle Bélénitzine, devenue la femme du général Karmaline, membre du conseil de guerre. — Je me souviens très distinctement d'une belle journée d'été en 1849; il faisait un temps superbe, toutes les élèves étaient réunies au jardin; tout à coup, l'on entend la cloche connue, annonçant l'impératrice Alexandra Féodorovna, épouse de Nicolas Ier, qu'accompagnait sa fille, alors princesse Royale de Wurtemberg, devenue reine de Wurtemberg, Olga Nicolaevna. Après les révérences de rigueur, selon l'étiquette et la présentation personnelle des élèves nouvellement admises, un conciliabule s'établit entre Sa Majesté et Madame la Supérieure et nous vîmes les braves invalides qui nous servaient apporter un piano au jardin. Mlle Bélénetzine s'approche, se met au piano, et en s'accompagnant elle-même, chante une romance du comte Solohoub, composée pour la circonstance : le départ pour le Wurtemberg de la jeune mariée impériale Olga Nicolaevna.

Me trouvant au premier rang, j'ai vu distinctement les larmes couler sur le beau visage de la princesse et Mme Karmaline se souvient avec attendrissement de la première ovation que lui valut son admirable talent, ovation qui lui fut faite par ses compagnes, une fois l'Impératrice partie.

Les travaux à l'aiguille commençaient par le tricot dans les petites classes, et dans les grandes, malgré nos occupations multiples, on trouvait encore moyen de nous faire marquer des bas, des tabliers, des pélerines, etc., qu'on nous apportait en classe dans d'énormes paniers. En outre, il y avait deux ouvroirs dirigés par des dames artistes; toute la grande classe était partagée en subdivisions de vingt élèves qui allaient à tour de rôle passer une semaine à l'ouvroir, abandonnant leurs études et se remettant au courant à l'aide des notes prises par leurs compagnes; il en était de même lorsqu'on était à l'infirmerie. Les travaux des grandes

étaient variés ; depuis des broderies d'art jusqu'à la couture, linge, robes, etc., destinés à former des trousseaux pour les compagnes peu fortunées et qu'elles recevaient pour leur sortie. Les ouvroirs étaient surtout fréquentés par les demoiselles de la troisième division, auxquelles les cours abrégés laissaient plus de loisirs.

L'art culinaire n'était pas négligé ; une petite cuisine modèle, dirigée par une cuisinière, recevait jusqu'à six demoiselles à la fois et tout en ne devenant pas des cordons-bleus, nous en savions pourtant plus que le malin public ne voulait nous acccorder. Ainsi, une fois affublées du tablier de cuisine, nous étions tout heureuses de nous mettre à la besogne ; nous examinions les provisions au naturel, nous épluchions les légumes, faisions de la soupe, un pâté (plat de rigueur dans l'ordinaire russe. comme l'omelette en France et le plum-pudding en Angleterre) et l'on se doute bien que le plat sucré n'était pas oublié. Après plusieurs essais, nous étions, bien entendu, moins gauches, et une journée à la cuisine était considérée comme un congé ;

La Danse. — C'était un art qui réussissait, les jeunes filles russes étant naturellement gracieuses ; de leur entrée à l'Institut jusqu'au jour de la sortie, elles s'exerçaient à des danses anciennes, le Menuet et la Gavotte, qui leur donnaient un joli maintien, de la grâce et de la dignité ; les danses de caractère n'étaient pas négligées et l'on dansait même de petits ballets. Dans la petite classe, il y avait un maître de danse, mais pour les grandes c'était une ex-danseuse de l'Opéra, pour des raisons que l'on comprendra.

Passons aux examens de sortie de l'Institut et à la distribution des prix. Il y avait trois sortes d'examens :

1° Les examens des Inspecteurs se passaient à huis-clos dans les classes ; ceux-là étaient les plus sérieux et d'eux dépendaient les prix.

2° Les examens impériaux : les sciences y étaient examinées le matin ; de là le nom de matinées impériales ; les arts le soir : de là le nom de soirées impériales.

3° Les examens publics, partagés en matinées publiques et soirées publiques.

Les examens des Inspecteurs se passaient en classe en présence de la supérieure, des inspectrices, des inspecteurs, des professeurs en exercice et d'autres envoyés par le ministère de l'instruction publique, du ministre en personne, du métropolitain ; (A la dix-huitième sortie, étaient présents aux examens des inspecteurs, le

recteur de l'Académie de théologie de St-Pétersbourg, son Eminence Macaire, devenu ensuite Métropolitain de Moscou, mis précédemment à l'Index par le pape Pie IX pour ses écrits).

Sa Majesté, l'Impératrice Alexandra Féodorovna se sentant faiblir, ne voulut pas, suivre les dernières années des examens, dans la grande salle de réception et préféra assister aux examens des inspecteurs dans les classes. Levée tôt, elle arrivait toujours la première et à la dix-huitième sortie, elle ne laissa pas passer un seul examen de la première division. Il en résulta que les examens impériaux se bornèrent, pour la dix-huitième sortie, à l'examen, des arts au Palais d'Hiver où les 150 élèves de la sortie se rendirent en voitures de Cour.

L'examen de musique, chant et danses, se passa dans la salle de Concerts. Nous étions toutes en mousseline blanche, décolletées et manches courtes, avec des ceintures rouges, rappelant par ces deux couleurs le ruban de l'Ordre de Sainte-Catherine. L'Impératrice, sur un beau fauteuil doré dans la salle attenante dite ; Salle dorée, distribua les prix aux demoiselles ; le chef de la 4e section appelait pour recevoir les récompenses. Les prix étaient : 7 chiffres en or ; la lettre *A* (l'initiale de S. M. Alexandra Féodorovna) était posée sur un grand nœud aux couleurs rouge et blanc. L'élève s'approchait de l'Impératrice en faisant trois profondes révérences qui l'amenaient devant sa Majesté et fléchissait le genou gauche ; l'Impératrice lui épinglait le chiffre sur l'épaule gauche et l'embrassait. Si l'élève méritait le chiffre et n'avait fait qu'un cours de trois ans, le chiffre était remplacé par un bracelet en or avec Alexandra gravé intérieurement.

Il y avait en outre 7 médailles d'or, 7 médailles d'argent et de plus des livres et de la musique si, au-delà de vingt-et-une élèves, il y en avait encore méritant une distinction. D'après l'importance du Cours, les 7 chiffres, les premières médailles d'or et les premières médailles d'argent revenaient en toute justice à la première division. Les dernières médailles d'or revenaient à la seconde divison et les dernières médailles d'argent à la troisième di-sion. Les livres et la musique devenaient le partage de celles qui y avaient cependant quelque droit, d'après les points.

A la sortie, les élèves recevaient encore des attestats sur parchemin pour les élèves distinguées, sur papier pour celles qui étaient plus faibles ; les dernières n'obtenaient qu'un certificat.

Les examens publics ayant lieu, d'ordinaire, après la distri-

bution des prix avaient un air de fête, de représentation et n'effrayaient plus les élèves qui ne les considéraient alors que comme une répétition pour la satisfaction de leurs parents. La grande salle était partagée en deux : d'une part, de nombreuses rangées de chaises occupées par les parents et les invités, munis de billets. Au premier rang, se plaçaient les personnes de marque, tels que : les ministres, le chef de la IV[e] section, le prince Pierre d'Oldenbourg, les curateurs honoraires, les dames d'honneur et les ambassadeurs.

On présentait dix élèves pour chaque branche ; ces demoiselles s'approchaient et répondaient aux questions que leur posaient les professeurs et les personnes du premier rang. C'est ainsi que se passait le premier examen public et le second, le soir, était consacré aux arts.

Ce mode d'examen avait été introduit par Catherine II, avec le but visible de gagner les parents à la cause de l'éducation qu'elle venait d'introduire en fondant la communauté de Smolney. En montant sur le trône, la grande Impératrice voyait la Russie encore dénuée de maisons d'éducation pour les filles. Elle commença son règne glorieux en comblant cette lacune et dota l'Empire d'une génération de femmes cultivées qui répandirent la civilisation et métamorphosèrent le foyer domestique. Trente-cinq ans après la fondation de la Communauté. la belle-fille de Catherine II, Marie Féodorovna, inaugura l'institut Sainte-Catherine à Saint-Pétersbourg en 1798.

J'ai eu le grand bonheur d'assister, comme élève, au jubilé de 50 ans en 1848. Cette cérémonie réunit sous le toit de cet établissement toute la famille Impériale ; Nioclas I[er], son épouse, Alexandra Féodorovna et les grands-ducs, leurs fils, dont le seul survivant, le grand-duc Michel Nicolaewitch a assisté, il y a quelques mois, au jubilé de cent ans, qui a été fort brillant et a duré trois jours. Le premier jour, messe de mort pour tous les défunts de l'établissement, en souvenir des têtes couronnées qui avaient honoré la maison de leur sollicitude ; le second jour, grand'messe où furent convoquées toutes les anciennes élèves et un splendide déjeûner offert par la Cour Impériale ; le troisième jour, dans l'après-midi, ces mêmes anciennes élèves étaient réunies pour assister à la fête qu'honorèrent de leur présence l'Impératrice douairière Marie Féodorovna, chef de tous ces établissements, Nicolas II et son épouse Alexandra Féodorovna et les autres

membres de la famille impériale. Ce jubilé de cent ans a fait revivre le passé ; les demoiselles, en costume Empire, dansèrent le menuet et la gavotte ; la musique, le chant et les tableaux vivants rappelaient aussi cette époque.

La veille du jubilé de cinquante ans, nous vîmes pour la première fois les 16 colonnes du grand salon, ornées de médaillons bleu-foncé sur lesquels étaient écrits en lettres d'or les noms de toutes les demoiselles chiffrées depuis 1802 à 1847, répondant aux seize sorties depuis la fondation. Ces demoiselles avaient reçu le chiffre impérial *M*, dès la première sortie, jusqu'en 1832 et cette année-là c'était le chiffre *A*, correspondant aux noms de deux impératrices. Voici les noms qui se détachent de cette nomenclature :

Au médaillon de la seconde sortie (1805) nous trouvons celui de Mlle de Tchoulepnikoff, plus tard Mme Gatoftsoff; après la mort de son mari, elle prit le voile et devint la fondatrice et l'abbesse du couvent de femmes de la Résurrection à Saint-Pétersbourg ; accompagnée de la sœur trésorière, qui était aussi une ancienne élève, elles assistèrent au jubilé. Sur le médaillon de la sixième sortie (1817) c'était Mlle Bogdanowitch qui, après avoir achevé son cours, resta à l'Institut comme demoiselle pépinière, dame de classe, inspectrice, et où elle mourut à un âge avancé ; elle avait connu la première supérieure, Mme Breitkopf, belge de naissance, née Parisse ; son père avait été auprès du dernier duc de Lorraine comme secrétaire ; sa mère était née de Rochefort. Mlle Bogdanowitch avait vu la future impératrice d'Allemagne Augusta, épouse de Guillaume Ier ; la jeune princesse de Saxe-Weimar était venue passer quelque temps auprès de son auguste grand'mère Marie Féodorovna, prenant des leçons de danse à Smolney ; elle venait souvent à l'Institut Sainte-Catherine. Sur le médaillon de la septième sortie (1820) nous trouvons une princesse Hilkoff, qui avait été faite demoiselle d'honneur. L'impératrice Marie Féodorovna s'exprimait ainsi à son sujet devant tout le personnel de l'Institut : « Donnez-nous plus souvent des Paulettes Hilkoff ». Par son mariage, elle devint comtesse Hendrikoff ; son fils est aujourd'hui grand écuyer tranchant à la Cour. Sur le médaillon de la huitième sortie (1823) se trouvent :

Mlle Chirkoff devenue Mme Groten ; elle avait été successivement demoiselle pépinière, dame de classe, inspectrice et enfin supérieure de l'Institut des demoiselles à Varsovie. Mlle Boudry,

nièce de Marat, et portant son nom qui fut changé par son père pour de Boudry, du nom de son village ; M. Boudry (Marat) était arrivé en Russie avec un grand nombre d'émigrés et le père et la fille se vouèrent à l'enseignement.

Sur le médaillon de la neuvième sortie (1826) nous trouvons les noms suivants : Mlle Marie de Rossett, plus tard Mme Smirnoff; ayant achevé son cours, elle devint demoiselle d'honneur du Palais ; c'était une femme distinguée dans le grand monde et dans le monde littéraire ; ses intéressants Mémoires ont été publiés dernièrement. Mlle Katchaloff, dame de classe d'un esprit très éveillé, et la dernière des Radziwill de Lithuanie, magnats de Pologne, qui épousa le Prince Saya-Wittgenstein-Sayn ; sa fille, connue dans le monde parisien, était la princesse de Hohenlohe, ambassadrice d'Allemagne.

Sur le médaillon de la dixième sortie, (1829) nous trouvons quelques élèves, les dernières à recevoir le chiffre *M*, en mémoire de la fondatrice qui avait pris une si grande part à leur éducation. Mme Klimenko (princesse Wadbolsky) ; ma mère, comtesse Ojarowska, devint Mme Tchérévine et avait aussi le chiffre de demoiselle d'honneur. Mlle Porochine qui à l'âge de 88 ans, assista, il y a quelques mois, au jubilé de cent ans.

Sur le médaillon de la onzième sortie (1832) la comtesse Kalinowska qui épousa un magnat de Pologne, prince Oguinsky qui donna son nom à un des plus grands canaux de Russie. Mlle Wolkoff qui devint Mme Brantchaninoff.

Sur le médaillon de la douzième sortie (1835) Mlle Alexandrine Voïekoff, fille d'un écrivain satirique, fut la demoiselle d'honneur de la grande duchesse Marie Nicolaevna qu'elle ne quitta pas jusqu'à sa mort ; Mlle Voïekoff se distinguait par une grande érudition et parlait plusieurs langues. Mlle Kanistcheff, dame de classe, qui épousa ensuite M. Wessel.

Simultanément nous pourrions nommer la comtesse Bulgary qui devint Mme Vérighine, grande mélomane, puis Mlle Hildebrand (Mme Kouprianoff) ; à peine mariée à l'église, elle s'embarqua avec son mari, fit le tour du monde pour arriver à l'île de Sitka (Aléontienne) où elle passa plusieurs années ; elle était la mère de l'amiral Kouprianoff.

Sur le médaillon de la treizième sortie (1838) Mlle Tomachinsky, dame de classe.

Sur le médaillon de la quatorzième sortie (1841) Mlle Daschkoff

qui fut la première demoiselle d'honneur de la princesse de Hesse, épouse d'Alexandre II. Mlle Dasckoff, épousa le prince Gagarine, qui fut longtemps vice-président de l'Académie des Beaux-Arts.

Sur le médaillon de la quinzième sortie (1844) on lit : Mlle Séméonoff, veuve du professeur philologue Grott et Mlle Werdcrowsky, la cantatrice mentionnée précédemment.

Sur le médaillon de la seizième sortie (1847) nous voyons les noms suivants : La comtesse Hendrikoff, demoiselle d'honneur au Palais devint Mme Boldireff et Mlle Lénine (Mme Chvitkowsky ; cette dernière commença par ouvrir un pensionnat de demoiselles, devint ensuite supérieure de l'Institut de Kieco et finit par prendre le voile au Couvent de la Résurrection à Saint-Pétersbourg. C'est elle qui fut chargée de faire les honneurs de la communauté à Don Pedro II.

Finalement, la dix-septième sortie (1850). Quoique n'ayant pas reçu le chiffre pour ses études, Mlle Belenitzine mérite une mention pour sa belle voix et son beau talent; c'est la presse italienne qui fut la première à faire son éloge et depuis son nom s'est souvent rencontré dans les critiques musicales.

Mes contemporaines, ex-compagnes de la dix-huitième sortie (1853), vous n'avez pas disparu sans laisser de traces : La Supérieure actuelle de l'Institut Sainte-Catherine qui a fait les honneurs de la maison le jour du Jubilé, Mme de Bunting, était autrefois notre compagne Marie Medem. Appelée à la haute responsabilité d'éducatrice de nos filles, elle marche sur les traces des trois supérieures qui l'ont précédée, savoir : Mmes Breitkopt, Krempieu et Rodzianko. Cette dernière, née Kvachine-Samarine, élevée à Smolney, reçut le premier chiffre ; ensuite demoiselle d'honneur auprès de la grande-duchesse Anna Pavlovna, devenue reine des Pays-Bas. Après la mort de son mari, Mme Rodzianko dirigea l'Institut Ste-Catherine pendant 38 ans.

Parmi nos compagnes de la dix-huitième sortie (1853), nous distinguons une femme poète et une femme qui sait réunir les conceptions les plus abstraites au dur travail de notre agriculture russe, ayant amélioré des terres jusque-là peu productives. Ces deux dames ont reçu à leur sortie le chiffre impérial.

Dans le nombre de mes compagnes, il y en a beaucoup qui se sont distinguées par leurs succès mondains ; d'autres ont vécu modestement; mais par dessus tout souvenons-nous de celles qui ont porté secours à leurs compagnes peu fortunées. Que de temps s'est

écoulé depuis le 24 février 1853 ! Beaucoup d'entre nous n'existent plus ! Celles qui restent sont âgées ; élevées avec des principes sévères, elles ont leur caractère spécial ; fidèles au passé, leur charmante et insouciante jeunesse se lie à deux augustes noms qui eurent une influence directe sur cet heureux temps. Ce furent : l'Impératrice Alexandra Féodorovna et le Prince Pierre d'Oldenbourg.

La reconnaissance des anciennes élèves à l'égard de tous deux est un devoir sacré. Feu l'Impératrice était d'une bonté adorable; elle venait souvent nous voir, nous connaissait toutes par nos noms, nous caressait et plaisantait souvent avec nous.

Lors de ses grands voyages par les chaussées de la Russie, il lui arrivait souvent, en s'approchant d'une station, de se souvenir d'une ex-élève habitant dans les environs et on la faisait venir. Qui de nous pourrait oublier le 17 septembre 1850, jour des saintes : Sophie, Véra, Nadejda, Loubov et Agathaclée, noms très répandus en Russie. Sa Majesté arriva à l'improviste, nous annonçant qu'elle venait souhaiter la fête à toutes celles qui portaient ces noms. Le représentant perpétuel de l'Impératrice était le Prince d'Oldenbourg, qui s'était voué entièrement à sa tâche.

Paix éternelle, à vous Augustes protecteurs de notre enfance et à vous Mme la Supérieure et ses aides ! Toutes ces anciennes compagnes réunies au grand jour du Jubilé et toutes celles qui sont dispersées sur l'étendue de notre spacieuse patrie, toutes répètent : Paix éternelle !

Notre berceau, chanté par un poète, Obodowsky, et mis en musique par l'hymne de Glinka, est un sujet bien riche pour nous, ex-élèves.

Ces quelques lignes ne se rapportent qu'au règne de Nicolas Ier, époque qui avait conservé son cachet primitif de 1798 ; ce régime fut conservé jusqu'en 1862 et de cette époque commence une nouvelle ère. Le vieux régime a été décrit par une élève de l'ancien temps ; jeunes générations c'est à vous de continuer mon œuvre.

Sophie de **RODZIANKO**.

née Sophie de Tchérévine,
ex-élève de la dix-huitième sortie.

UN POÈTE-PAYSAN PROVENÇAL

CHARLES RIEU (CHARLOUN)

Le Paradou est à 14 kilomètres d'Arles, dans la plaine. La fantasmagorie des Baux s'y devine, à trois kilomètres seulement; Maussane et Mouriès, patries des belles filles, l'avoisinent; à trois lieues, Maillane abrite Mistral derrière ses mouvantes murailles de cyprès noirs. Nous sommes dans le fief de l'aristocratie de Provence, où les vieilles traditions demeurent à peu près intactes, où les terres fécondes ne sont jamais livrées à des mains mercenaires, où le labour est une vocation, la beauté un culte, le premier de tous, où la femme domine l'homme de sa grâce séduisante, de son intelligence pratique, de sa diplomatie victorieuse.

De Trinquetaille à Salon, d'Orgon aux Saintes-Maries, c'est la Provence dans la Provence, la serre même des fleurs de beauté. Terre classique du félibrige, elle produit la poésie comme la vigne, l'olivier, le pin et le tamaris : ses aèdes rappellent une antiquité mélodieuse, voluptueuse, en même temps que candide et pleine de religion. Ici, l'art ne fut jamais un métier, la poésie une profession, l'inspiration une source de lucre. On n'a pas idée, dans ces primitives bourgades, qu'une ballade puisse se rémunérer en sous, qu'un

poème devienne un lingot d'or. Le seul travail de rapport est celui des bras ; le travail du cerveau et de l'âme ne se paie qu'en larmes, en baisers ou en sourires.

Nous sommes toujours au pays des Cours d'amour, et la même âme galante des troubadours tressaille et symphonise aujourd'hui encore, chez les laboureurs et les bergers de Saint-Rémy, du Paradou, de Maillane. Tant que les coiffes arlésiennes impérialement flotteront, tant que les *capello* neigeuses couvriront de leurs plis patients la poitrine où germe la double rose virginale, tant qu'une coquetterie suave entretiendra chez les femmes le sentiment de l'art, la Provence gardera sa classique aristocratie.

Le petit chemin de fer régional prend tout son temps pour franchir les quelques kilomètres qui mènent d'Arles au Paradou. On peut ainsi admirer la riche plaine où, jadis, les marais plaquaient leurs flots verdâtres, où les roseaux, sous le vent, comme d'interminables musiques, gémissaient. On suit les lignes fuyantes des saules indiquant un terrain saturé d'humidité. Voici la station de Montmajour ; les ruines de l'Abbaye couronnent un léger coteau, grandioses, avec des morceaux de ciel bleu derrière leurs murailles trouées ; la tour sarrasine est intacte, comme faite d'hier ; la chapelle de Sainte-Croix, au-dessous, dans les herbes, garde la gentillesse un peu grave d'un bijou roman ; les murailles du XVIIIe siècle, seules, s'écornent, se fendent, bombent et, toutes blessées, s'émiettent dans les buissons.

Fontvieille vient après, presque moderne, à côté de l'épopée moyenâgeuse de Montmajour, mais d'un modernisme pastoral, amusant et narquois avec ses moulins aux gestes bizarres, torréfiés, tout pimpants d'ailes blanches et de farigoules. Je distingue celui de Daudet, le dernier sur la gauche, lequel donne toujours de bonne farine, grâce au labeur du brave meunier Avon et de Trophime, son joyeux fils qui ne cesse de rire.

Mais la voie biaise ; Fontvieille, sa tour antique, ses moulins, sa collinette de lavandes, tout disparaît sous un poudroiement de lueurs. Le train, à présent, longe les carrières de pierres de Fontvieille, célèbres encore pour les églises blanches, les maisons blanches, les ponts blancs qui en sont bâtis. C'est une douce matinée d'été, le ciel est d'un bleu mouillé de lait ; tout miroite : les plantes poussièreuses, les sentiers, les arbres-nains disséminés sur les monticules. La carrière de pierres présente ses puits environnés de blocs neigeux. On croirait à un chantier à la Puvis de

Chavannes, mais d'où les artisans sont partis, car c'est dimanche. Les blocs, très réguliers et jolis, s'empilent, imitant des pylones, des assises de temples Apolloniens. Des chênes délicats émergent de ces blancheurs, tout poudrés eux-mêmes de cendre blanche. Le soleil, là-dessus, est d'une splendeur divine. C'est un pays de charme et d'harmonie, et grec jusque dans la sveltesse menue de ses arbres, dans la courbe architecturale de ses collines où les chèvres sont conduites par des bergers qui riment encore des églogues en sculptant des coupes de bois.

Paradou-les-Baux! Voici le coin de terre où vit le poète rustique admiré par Mistral. J'ai eu soin de l'informer de ma visite, peut-être sera-t-il là, à la barrière d'arrivée? Lorsqu'on ne se connaît pas, il est malaisé de se reconnaître. Et pourtant? Une idée me conduit vers un paysan de haute taille, coiffé d'un feutre mou, souriant de toute sa figure bonnasse.

— Pourriez-vous m'indiquer la maison de Charloun?

— Eh oui! parbleu! je suis Charloun, lui-même.

Et nous voilà déjà bras dessus, bras dessous, arpentant la route ombrée de bleu qui mène au Paradou. Un village qui s'éparpille; des jardinets par ci, des maisonnettes par là; deux prairies s'étendent, coupées de fruitiers; l'église donne sur la route, un peu aveuglante sous la lumière, dans sa parure de communiante.

En effet, la nef principale est rebâtie d'hier; mais celle de droite, de style roman, remonterait au douzième siècle. Une plaque de marbre luit à son fronton avec ce quatrain:

Au Crist anen,	*Au Christ allons,*
Es pouderous.	*Il est puissant.*
Eternamen	*Eternellement*
Saren urous.	*Nous serons heureux.*

— Ces vers sont de vous, Charloun?

— Ils sont de moi, mais je vous en lirai bien d'autres, à la maison.

— Je suis venu pour écouter tout ce qu'il vous plaira de me lire.

La maison de Charloun est sise non loin de l'église, en tournant

à main gauche, au fond d'un clos où plantes et fleurs poussent dans une symétrie de hasard. Une vieille vigne a collé son sarment le long de la porte, et, en cette saison toute verte, elle agite de beaux pampres.

La vénérée mère de Charloun m'accueille, un peu troublée, tourmentée de ma visite (1). Le poète l'informe que je vais *manger un morceau avec lui*. Alors, très leste, elle court chercher des côtelettes, et improvise un appétissant déjeuner, pendant que son fils me lit des vers.

Que me voilà loin de la vulgarité des cénacles. Il me semble que je revis mes classiques grecs et que j'écoute, arrêté en quelque cabane de l'Attique, un aède chantant. Le décor est humble ici jusqu'à la pauvreté.

La grande cheminée noire se rallume, et l'odorant parfum des côtelettes l'embaume. De la petite croisée, la campagne s'entrapercoit, toute en feu sous l'ensoleillement de midi. Sur une petite table accotée au mur, la mère de Charloun range une nappe, quelques assiettes jaunes, une bouteille de vin rosé, un morceau de *bleu*, un plat de fruits, du saucisson, des olives. Mais tout le temps elle s'excuse de ce déjeuner de hâte, de hasard. Elle a tort, car ce déjeuner m'enchante.

Charloun, depuis notre arrivée, tient ouvert un registre à couverture de papier marbré, véritable anthologie où, de sa main, en toute application, il a transcrit les meilleurs de ses poèmes (2). Il lit avec toute la simplicité heureuse d'un enfant; et de suite l'harmonie berceuse de cette langue pleine de musique et de rayons me saisit.

La première pièce que Charloun me fait connaître est toute de passion et de regrets. Et j'admire comme toujours la femme joue un rôle magique dans ce midi des troubadours enamourés.

(1) Madame Rieu est morte l'an dernier, peu de jours après notre visite.

(2) Un choix de ces poèmes vient de paraître sous ce titre : *Li Cant dou Terraire* (Les chants du Terroir), préface de F. Mistral. Prix : 1 franc, P. Ruat, libraire, Marseille.

UNO VISIOUN

—

La viguèro dessus lou cous,
Souleto à Mouriès per la voto,
Uno nuie dins lou mes d'avoust,
Lou beù mes di figo negroto.
En touti vous leisse pensa
Que, se l'ai visto touto soulo,
Ero que voulié pas dansa
Ni mai faire le farandoulo.

La provo fau que fugue ansin:
De la cariero di Pastresso
Un beù jouvent au peù bloundin
Ven, ie demando s'es proumesso.
— Cercas dins un aùtre cantoun.
N'en trouvarès per lou quadriho,
Per ieù escoute lou viouloun,
Respound plan-plan la bruno fiho!

Ero uno bruno se voulès,
D'aqueli bruno un brisoun palo,
Qu'en vous alucant de través
Vous ven de fernisoun mourtalo!
Elo, ah pas mai s'aquelo niue,
Qu'aucun i avie di qu'ero bello,
Clinavo un pau si beù grand ieue
Vo countemplavo lis estello!

De tout ségur si blanqui man
N'avien touca causo que briho,
Car ni daurèio, ni diamant,
Ie pendoulavo à sis auriho;
Soun sen redoun e vièrginèu,
Desprouvesi de perlo raro,
N'avié proun di rai dou souléu
Per fin de pousque creisse encaro.

UNE VISION

—

Je la vis toute seule sur le cours,
A Mouriés, pour la fête votive,
Une nuit, dans le mois d'août,
Ce beau mois des petites figues noires.
A tous je vous laisse penser
Que, si je l'ai vue toute seule:
C'est qu'elle ne voulait pas danser,
Non plus faire la farandole.

La preuve, il faut qu'elle soit ainsi:
De la rue des Bergères,
Un beau jouvenceau au poil blondin,
Vient lui demander si elle est promise.
— Cherchez dans un autre coin,
Vous en trouverez pour le quadrille,
Pour moi, j'écoute le violon,
Répond doucement la brune fille.

C'était une brune, si vous voulez,
De ces brunes un brin pâles
Qui donnent, en vous fixant de travers,
Des frémissements mortels.
Elle, ah! pas plus si, dans cette nuit,
Quelqu'un lui avait dit qu'elle était bell
Elle fermait un peu ses beaux grands yeu
Ou bien contemplait les étoiles.

Assurément ses blanches mains
N'avaient touché choses qui brillent,
Car ni or ni diamant
Ne pendait à ses oreilles.
Son sein rond et virginal,
Dépourvu de perles rares,
Avait assez des rayons du soleil
Afin de pouvoir croître encore.

Soun coutihoun à pichot ple,
I' avié desfa li frounciduro,
Bessai que senso lou voulé
Quichavo un pau trop sa ceinturo.
Se i ero courtet un brisoun,
De souto-bord se n'ero senso,
Le chato dins uno sesoun
Avié fa touto sa creissenço.

De son jupon à petits plis
Elle avait défait les ourlets,
Peut-être que, sans le vouloir,
Il pressait un peu trop sa ceinture.
S'il lui était court un brin,
S'il était sans sous-bord,
C'est que la jeune fille en une saison
Avait fait toute sa croissance.

Estent galanto que noun sai,
Aquélo bruno dont vous parle,
Avié per coumpli soun bon biai,
Sa couifaduro coumo en Arle,
Soun riban bleu tant agradieu,
Ourna d'uno roso flourido,
Aurias jura, ma fe de Dieu,
Que lou matin l'avié spelido.

Etant jolie que je ne sais (le dire), —
Cette brune, dont je vous parle,
Avait mis pour accomplir son charme,
Sa coiffure comme en Arles.
Son ruban bleu si agréable (à voir),
Orné d'une rose fleurie,
Vous auriez juré, ma foi de Dieu,
Que le matin l'avait fait éclore.

Dins lou pu bèu de soun printems,
De sa taio tant majestouso
Touti li chato de soun tems
Eron quasi coumo jalouso !
Mai, s'au contraire n'en vesié
Que per sa graci la vantavon,
Semblavo que se languissié,
Doù tèms que d'aùtre la badavon.

Dans le plus beau de son printemps,
De sa taille majestueuse
Toutes les filles de son âge
Étaient presque comme jalouses.
Mais si, au contraire, elle en voyait
Qui pour sa grâce la vantaient,
Il semblait qu'elle languissait
Pendant que d'autres la contemplaient
[ébahies.

Dins lou païs d'ou Vent-Terrau
Se n'es parla d'aquelo fiho,
Lis un la disien de la Crau,
D'àutri la disien dès Aupiho.
Per iéu dires ço que voudrés,
Despiéi que Dieu me preste vido,
Es qu'au vilage de Mouriés
Que n'ai vist uno tant poulido !

Dans le pays du vent du Nord
Il s'en est parlé, de cette fille ;
Les uns la disaient de la Crau,
D'autres la disaient des Alpilles.
Pour moi, vous direz ce que vous voudrez,
Depuis que Dieu me prête vie,
C'est au village de Mouriès
Que j'en ai vu une si jolie.

La traduction est de Charloun lui-même. Je l'ai toute respectée; elle suit le texte de très près, mais hélas! sa fidélité reste sans musique. Cette musique s'est évaporée dans la minute du transvasement; et puis, il est tant d'expressions intraduisibles. Le mot français, dans son à peu près, anémie l'image; adieu! le coloris, la force, la naïveté. Toute seule, par exemple, ne signifiera jamais *souleto*, petites figues noires, jamais *figo negroto*; *plan-plan*, qui veut dire sans se presser, doucement, tranquillement, n'a pas son équivalent en français; pas plus que *fernisoun* (frémissement) *frounciduro* (fronces) *quichavo* (serrait) *la badavon* (la regardaient ahuris) qu'il faudrait traduire : ils la regardaient en « badant ».

On est ravi de la souplesse de cette langue à tout exprimer, à tout chanter, à tout peindre. Ecoutez, même sans comprendre, ces quatre vers ; la musique seule suffira à votre plaisir :

Soun sen redoun e virginèu,
Desprouvesi de perlo raro,
N'avié proun di rai dou souléu
Per fin de pousque creisse encaro.

Voulez-vous des détails et un réalisme minutieux autant que délicats ?

Soun coutihoun a pichot ple,
I' avie desfa li frounciduro,
Bessai que senso lou voulé
Quichavo un pau trop sa ceinturo.

Le cotillon serrait un peu trop la jeune fille, à la taille: elle en avait défait les fronces et même l'ourlet, le *souto-bord.*

La chato dins uno sesoun
Avié fa touto sa creissenço.

La jeune fille en une saison avait fait toute sa croissance.

C'est beau comme l'élancement d'une fleur. La phrase jaillit et répand un parfum d'épanouissement dans l'air libre. Volupté, chasteté, réalisme, art naïf et consommé ; le poète procède comme la nature : il fait tout voir au grand soleil, sans offenser le regard même d'un enfant.

L'amour, comme dans l'œuvre de tout vrai poète, allume les premiers cantiques de Charloun ; mais les bêtes et les arbres l'inspireront mieux encore, au lendemain des espoirs déçus

et des rêves irréalisables. Auprès de ces bêtes laborieuses, à l'ombre de ces arbres rafraîchissants, le poète pansera les blessures de son âme. Courageux et dolent, il connaîtra des joies sobres, fortes et suaves dans le labour, la garde des troupeaux, et surtout durant les interminables marches au soleil, à côté de sa charrette tirée par *lou Roubin, aquèu mioù tant dous et tant affable*, compagnon assidu de son obscure et courageuse existence.

Le mulet *Roubin* est chanté à plusieurs reprises, dans l'anthologie de Charloun, et avec quelle émotion ! C'est Roubin, Mistral nous l'a raconté lui-même, qui charria toutes les pierres avec lesquelles Charloun contruisit la muraille du cimetière du Paradou. Charloun s'était, en effet, chargé de ce travail tout à fait désintéressé, mais à la condition de pouvoir placer un quatrain en provençal sur la croix qui s'élève au milieu du champ du repos.

1873

Aqui lou viage se termino ;	Ici le voyage se termine ;
Vuei es pèr iéu, deman pèr tu ;	Aujourd'hui pour moi, demain pour toi
Urous aquéu que ie camino	Heureux celui qui chemine
Dins lou draiou de la vertu !	Dans le sentier de la vertu !

Nouveau travail exécuté par Charloun, à la maison communale du village au prix d'un autre quatrain.

1876

Deven ama noste terraire ;	Nous devons aimer notre terroir.
Quand lou counsèu sara tengu,	Quand le conseil sera tenu,
Tau que fara bén lis afaire,	Tel qui fera bien les affaires,
Eici sara lou benvengu.	Ici sera le bienvenu.

Charloun s'est donc assuré, de son vivant, un brin, *un brisoun* d'immortalité. Et combien de poèmes et de livres tapageurs qui vivront moins longtemps que les quatrains du poète-paysan, dans la mémoire des hommes !

Mais achevons l'histoire du mulet Roubin. Le poète, un jour éperonné par le besoin, devra céder son mulet devenu vieux et invalide, pour dix écus, dont son pauvre budget ne saurait se passer. Cette journée sera cruelle et plus d'une larme roulera dans le poème ingénu et douloureux de la séparation.

. . . .	. . . .
Eu que dins la batudo	Lui, qui dans le travail,
Mis idèio sabié,	Savait mes idées,
Qu'avieù pres per ajudo,	Que j'avais pris pour aide
Dins lou gres di clapié;	Dans les pierres des clapiers,
Eu qu'en tenent la rego,	Lui qui, tenant le sillon,
Se mourdié lou margai,	S'il mordait l'ivraie,
Sentié s'aviéu i brego	Sentait si j'avais aux lèvres
Un refrin triste o gai.	Un refrain triste ou gai.
Quau t'aurié di, pecaire!	Qui t'aurait dit, « pechère! »
Dòu labour quand venian,	Du labour quand nous venions,
Que tardesses tant gaire	Que tu tarderais si peu de vivre
De viéure em'un boumian!	Avec un bohémien!
D'entèndre uno voues rauco,	D'entendre une voix rauque,
D'éstre priva de tout;	D'être privé de tout,
E soulamen de bauco	Et seulement de mauvaise herbe
N'avé pas toun sadou!	De n'avoir pas ton soûl.
Verai que dins la vido,	Il est vrai que dans la vie,
Uno fes que sian vièi,	Une fois que nous sommes vieux,
Li benfa, tout s'oublido,	Les bienfaits, tout s'oublie;
Semblo qu'aco 's la lei!	Il semble que c'est la loi.
Se vuei per toun vieiounge,	Si aujourd'hui par ta vieillesse,
Mores de patimen	Tu meurs de faim,
Qu'uno niue dans un sounge	Qu'une nuit dans un songe,
Ieu te vègue autramen	Je te voie autrement.
Bèu Roubin se te plagne,	Beau Roubin, si je te plains,
Se n'ai de fernisoun.	Si j'en ai des frémissements,
Ai res que m'accoumpagne,	C'est que personne ne m'accompagne,
En fasent mi cansoun!	Quand je fais mes chansons.
Din moun viei pais d'Arle,	Dans mon vieux pays d'Arles,
Se per mas t'ai canta,	Si par les mas je t'ai chanté,
Que de tu se n'en parle,	Que de toi il se parle,
Car l'as proun mérita.	Car tu l'as bien mérité.

On retrouve dans ce poème, comme dans tous les autres de Charloun, une tendresse très prononcée pour les choses de la terre, une tendresse fraîche, débordante et naïve, mais on n'y surprend jamais une préoccupation d'art au détriment de la vérité et de la nature. La langue de Charloun a cela de frappant qu'elle est celle du peuple dans toute sa franchise et sa rusticité. C'est la même que parlent (les bouscassié) les bûcherons, en liant (leurs gravelets) leurs fagots. Mistral l'approuve et l'admire tout entière. Grâce à ses poèmes, Charloun sera donc compté au nombre des conservateurs de la langue provençale, et son anthologie restera comme un trésor d'admirables expressions.

Comment est venue au poète du Paradou, l'idée d'écrire des vers; comment et où compose-t-il ses vers?

Charloun, tout enfant, économisa un sou après l'autre, pour se payer *Mireio*. Il lut, nous dit-il, le chef-d'œuvre, dans les solitudes de la Crau. *Mireio* fut le souffle odorant qui passe sur la braise. L'âme impressionnable et chaude de Charloun s'enflamma, et, de ce jour, il fit, lui aussi, de la poésie. C'était plus fort que lui, Charloun ne pouvait se soustraire à l'obsession délicieuse et tyrannique des vers qui lui chantaient à l'oreille. Alors, il obéit à sa vocation, et ne résista plus à la muse. Quel remords en aurait-il ? puisqu'il possède à présent des cahiers pleins de beaux poèmes, sans jamais avoir abandonné une heure sa charrue ou la garde de son troupeau. Et ne croyez pas que Charloun entasse au hasard poèmes sur poèmes. Un artiste vit en ce poète d'inspiration jaillissante, un artiste qui réfrène, qui corrige, qui épluche impitoyablement. Et bien plus, pour que la mélodie de ses vers lui sonne bien à l'oreille, Charloun s'en va dans les bois ou les sentiers solitaires se les dire, se les redire à haute voix, le dimanche. Ainsi furent composés tous ses poèmes et ses chansons. Ces dernières s'adaptent à de la musique populaire transmise par les aïeules aux petits enfants.

J'aurais écouté, durant des heures encore, l'humble poète me raconter sa simple vie et ses nobles douleurs, sans la fête galante et ensoleillée de Fontvieille qui m'appelait et promettait une après-midi de capiteux plaisir. Charloun veut bien m'y accompagner. Après le déjeûner, nous montons dans une jardinière.

Le fouet claque, et déjà la route de Paradou à Fontvieille, sous les sabots de notre petit cheval, déroule son ruban. Mais dans l'accablante chaleur bleue, ma pensée retourne vers la pauvre et blanche maisonnette de Charloun, je revois la vigne qui en décore la façade, le figuier qui étend, sur la gauche, ses bras tordus; et, de

l'autre côté, le haut et fin laurier, le seul du pays, poussé là comme providentiellement, pour signaler au passant la maison du poète.

L'après-midi à Fontvieille est toute de délices. On n'a guère idée d'une fête de toilettes arlésiennes, rien que de toilettes arlésiennes, d'une variété de couleurs indicible, mais toujours distinguée. Un bal en cette cité coquette est, pour les yeux, une délicate solennité ; bal de famille, chatoyant, joyeux, point tapageur. Les mamans et les sœurs aînées le surveillent ou plutôt y assistent dans une allégresse et une sécurité rayonnantes.

Tandis que j'admire ce spectacle avivé de rubans, de bijoux et de dentelles, Charloun garde le silence, à côté de moi, les coudes sur la table, un peu mélancolique et perdu dans quelque flottant souvenir. Je crois deviner son rêve et ses regrets. Dans la floraison claire de toutes ces fraîches robes estivales, dans le tourbillon des chevelures épinglées sous le riche velours, il songe sans doute, — j'y songeais moi-même — à cette troublante créature de Mouriès qui restera la Béatrix définitive de sa pensée et de son cœur.

Dins lou pu bèu de soun printems,
De sa taio tant majestouso
Touti li chato de soun tems
Eron quasi coumo jalouso.

... Elle était dans le plus beau de son printemps;
De sa taille majestueuse
Toutes les jeunes filles de son temps
Étaient presque comme jalouses...

Mais le poète pastoral avait besoin de se distraire d'un regret à la fois trop poignant et trop délicieux. Nous sortons ; sur la promenade, la procession des toilettes est plus merveilleuse encore que dans la salle du bal. Elle a le rythme, l'ondoiement, le chatoiement d'une symphonie toute en soie. Rien que des jeunes filles, par ribambelles ; rieuses, distinguées, justifiant à ravir ce terme de *galanto* intraduisible en français, et qui veut dire toutes les choses exquises de l'amour, de la coquetterie, de la séduction, de la beauté. Nous allons jusqu'aux premières verdures de la campagne. Charloun, un peu ragaillardi, me dit alors des vers tressaillants sur les arbres, ses vénérables amis, sur ces arbres qu'il aime d'un amour profond et qu'il chante en des poèmes simples et grands, des poèmes qui lui vaudront un jour d'être appelé le Jean-François Millet de la littérature provençale.

Elzéard ROUGIER.

LA TUNISIE ROMAINE

Je voudrais, dans les quelques pages qui suivent, rappeler aux lecteurs de la *Revue*, que nous ne faisons, en somme, que reprendre en Tunisie l'œuvre des Romains : Comme ils ont dû jadis conquérir le sol par les armes, — grâce au ciel nous n'avons pas eu de Carthage à détruire ; — comme nous, ils ont essayé, la paix établie, d'attirer à eux les populations soumises et de les amener à une forme supérieure de civilisation. Ni le milieu où ils agissaient n'était le même, ni les obstacles de même nature, ni l'idée directrice aussi élevée; sur bien des points cependant ils ont été nos devanciers et restent nos maîtres. J'exposerai donc en une très brève esquisse ce que nous savons de la conquête et de la domination romaine en Tunisie; les oppositions ou les ressemblances avec le présent s'offriront d'elles-mêmes au lecteur.

La prise de possession de la Tunisie n'a point été pour les Romains une affaire longuement préméditée et fortement voulue, une de ces entreprises coloniales comme nous sommes habitués à en voir éclore autour de nous. Le hasard seul, ou plutôt la force des évènements les amena, presque malgré eux, à mettre le pied sur le sol africain.

Si les Carthaginois n'avaient pas poursuivi avec acharnement la possession de la Sicile, si la République, pour protéger les côtes de l'Italie méridionale, n'avait pas dû entrer en contact et par suite en lutte avec eux dans cette île, Rome n'aurait sans doute pas tourné de sitôt ses efforts contre une rivale dangereuse. Mais la situation existait; il lui fut impossible de s'y soustraire et d'en éviter les conséquences. Une fois engagée dans la passe, elle n'avait

ni à reculer, ni même à hésiter longtemps ; il ne lui suffisait plus de livrer des batailles en Sicile ; elle traversa la mer ; elle alla chercher l'ennemi jusque chez lui. Ce devint un duel à mort, où l'un des deux adversaires devait rester sur le terrain. Malgré une défense héroïque, la ville d'Annibal fut emportée d'assaut. Il parut au Sénat qu'on écarterait tout danger semblable pour l'avenir en la rasant de fond en comble.

Etrange illusion : la chute de Carthage, loin de résoudre le problème, inaugurait l'ère des difficultés véritables. Que faire maintenant ? Allait-on se borner à occuper le territoire punique, qui constituait une bande de terre parallèle à la côte, de médiocre étendue, quitte à avoir à se garder, chaque année contre les poussées des peuplades qui l'entouraient ? ou étendre plus loin la domination romaine afin d'éloigner le danger des invasions ? ou enfin créer autour des possessions de la République une zone de petits royaumes clients, sur lesquels on pourrait se décharger du soin de la défense ? Les avis étaient partagés : d'aucuns même prêchaient l'évacuation complète du pays. Comme il arrive toujours en pareil cas, on essaya tour à tour de toutes les politiques, sans franchise, sans décision, jusqu'au jour où l'on s'aperçut que les demi-mesures ne servaient de rien, que les difficultés s'aggravaient avec les tâtonnements au lieu de s'aplanir, et qu'il n'était que temps de prendre un parti ferme. Alors on vit qu'il ne restait d'autre solution que l'annexion et la conquête qui en était la conséquence. Toute la période républicaine qui s'était écoulée dans les hésitations, tout le premier siècle de notre ère fut employé à la prise de possession et à la pacification de la Tunisie. A partir du II[e] siècle, la province d'Afrique, comme on l'appelait, bornée à la hauteur des chotts et de l'Aurès par une zone militaire et délivrée par là de la crainte des invasions, commença à se développer librement. Elle connut alors une tranquillité qui ne lui a été rendue que depuis quelques années, une prospérité qu'elle n'a point encore eu le temps de retrouver. C'est le moment de son plein épanouissement. Avec le IV[e] siècle arrive la décadence ; au début du cinquième, les Vandales, en envahissant la province, la bouleversent et la ruinent. En vain les Bysantins tenteront de l'arracher à la mort qui la menace ; malgré leurs succès éphémères, l'Afrique du Nord presque tout entière restera désormais pendant plus de mille ans en dehors de la civilisation.

En somme, les Romains n'ont possédé la Tunisie que pendant

trois cent cinquante ans; ce qu'ils en ont fait, pendant cette période assez courte, il suffit, pour s'en rendre compte, d'interroger non point les écrivains latins qui l'ignorent ou ne s'en soucient guère — toute leur attention est attirée par l'empereur et sa cour — mais les ruines qui jonchent le sol africain. Tous ceux qui ont parcouru la Régence l'ont remarqué : on ne peut faire deux kilomètres dans la campagne sans rencontrer quelque reste de construction antique, plus ou moins importante, ni une lieue, du moins dans la partie septentrionale, sans se heurter aux ruines d'une ville ou d'un village, tant la population était dense. Pénètre-t-on dans ces ruines, on y retrouve tous les monuments qui caractérisent les agglomérations romaines : temples, basiliques — nous dirions aujourd'hui bourses ou palais de justice — thermes, théâtres, amphithéâtres, arcs de triomphe, tombeaux monumentaux : la statuaire est d'imitation romaine, l'architecture ne diffère de celle de Rome que par la maladresse de l'artiste; les inscriptions qui figurent au frontispice des édifices ou sur les tombes sont écrites en latin, parfois même en vers. On se croirait, à première vue, en Italie. On serait dès lors tenté d'en conclure que la population de ces villes était romaine, et que l'élément importé a joué un grand rôle dans la transformation morale et matérielle du pays. C'est ce qu'ont pensé, en effet, ceux qui ont les premiers étudié les antiquités africaines : ils étaient assez disposés à considérer la Tunisie romaine comme une colonie de repeuplement, ainsi qu'on s'exprimerait de nos jours. Depuis quelque temps on a examiné la question de plus près et à l'aide de nouveaux documents et l'on est arrivé à une conception quelque peu différente. (1).

On possède aujourd'hui la preuve que le fond même de la population a toujours été d'origine africaine. Tout le montre : les innombrables épitaphes des cimetières antiques, les images grossières des défunts sculptées sur leurs tombes, les ex-votos dédiés par les petites gens des villes et des campagnes à leurs divinités favorites, les traditions funéraires recueillies au cours des fouilles dans les nécropoles. Nous savons que la majorité des habitants portaient des noms puniques ou berbères soit sous leur forme sémitique, comme au temps de l'indépendance, soit habillés à la

(1) Cette nouvelle opinion a été soutenue dans deux publications récentes auxquelles je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur : J. Toutain, *Les Villes romaines de la Tunisie*, et P. Cauckler, *L'archéologie de la Tunisie.*

latine ; les dieux qu'ils adoraient appartenaient au panthéon carthaginois ; les symboles gravés sur les pierres funéraires relèvent des religions orientales ; de romain, il n'y a guère que des apparences auxquelles il faut bien se garder de se laisser prendre. Nous avisons chaque jour dans les rues de Paris des Chinois ou des Japonais, vêtus somme nous le mommes; quelle erreur nous commettrions de les prendre pour des Européens ? De même, tous ces Africains de l'époque impériale avaient beau porter la toque et imiter en tout leurs vainqueurs : ce n'en étaient pas moins des indigènes, nous devons les considérer comme tels.

Au reste, on a fait le compte des Romains qui venaient s'établir en Tunisie en passant, par nécessité de carrière, par occasion et de ceux qui s'y feraient, et l'on est resté étonné de leur petit nombre. Il ne faut point parler de militaires. La province ne comptait pas de garnisons, sauf un bataillon détaché de Rome et caserné à Carthage pour le service du gouverneur. Les soldats qui le composaient s'en retournaient chez eux, la plupart du temps sans avoir été en contact direct avec les habitants du pays. Restent les fonctionnaires civils. A la tête de la province, était un proconsul, grand seigneur riche, ancien consul, un des plus hauts fonctionnaires de l'empire. Il était accompagné d'auxiliaires de son choix, trois ou quatre lieutenants et un trésorier, trois sénateurs comme lui. De son côté, l'empereur envoyait pour s'occuper de ses intérêts privés et de la perception de certains impôts un intendant en chef, et avec lui, quelques administrateurs de moindre importance : voilà en tout une vingtaine de sénateurs et de chevaliers. Ajoutons y le personnel des bureaux assez nombreux et la domesticité de ces magistrats, esclaves ou affranchis venus de partout, mais instruits et civilisés, on aura complété la liste de ceux qui étaient appelés dans le pays pour y diriger les affaires et le Gouvernement. On ne peut point reprocher à Rome d'avoir inondé la Colonie de fonctionnaires.

Il ne semble pas qu'elle l'ait inondée davantage de colons. Ailleurs, elle avait coutume d'envoyer après la conquête des vétérans : c'était récompenser leurs services par des concessions de terre et assurer en même temps au pays nouvellement soumis des défenseurs en cas de besoin. Ainsi, procédera-t-elle en Gaule, sur le Rhin, sur le Danube, et en Afrique même, dans la Maurétanie et dans la Numidie qui sont aujourd'hui les départements d'Alger, d'Oran et de Constantine. La Tunisie, autant que nous le savons,

reçut fort peu de colonies de cette sorte. On n'y trouve presque pas non plus de ces colonies civiles, comme celles qu'avaient rêvées les Gracques, ou leurs imitateurs, quand ils voulaient soulager l'Italie du trop plein de sa population pauvre. La part faite par l'État officiellement à l'élément venu d'outre-mer fut nulle ou à peu près. C'est l'initiative privée qui colonisa l'Afrique. Dès le temps de la République, des Italiens s'étaient établis sur la côte et dans les grandes villes du bassin de la Madjerda, attirés surtout par le trafic du blé qui, en gens pratiques, saisissaient toutes les bonnes occasions de gagner quelque argent et de se mêler aux entreprises fructueuses. A plus forte raison, en fut-il de même sous l'empire, dans la province pacifiée et florissante. Pourtant, ces étrangers s'occupaient bien plus de commerce que d'agriculture : ils avaient des propriétés, ce n'est pas douteux, mais ils ne les cultivaient pas. On peut en dire autant de tous les grands propriétaires romains, en Tunisie, de ces hauts personnages, sénateurs ou chevaliers, que le hasard des spéculations ou leur passage dans l'administration locale avait amenés à acquérir des terres ; en particulier, des empereurs, qui, depuis Néron par confiscation ou héritages — plus ou moins forcés — avaient accaparé, nous dit-on, presque la moitié de la province. Pour mettre le sol en valeur, ils n'envoyaient pas des esclaves à eux, ils n'appelaient pas des travailleurs italiens, ils employaient la main-d'œuvre indigène : quelqu'un de leurs affranchis venait avec un personnel très restreint surveiller la culture, encaisser les fermages, assurer l'exploitation. La côte fut envahie par l'élément importé : jetés sur le rivage d'Afrique par les hasards de la navigation ou de la fortune, on y trouvait des Siciliens, des Italiens mêlés à des Levantins, à des Alexandrins, à des Grecs même ; là, mais là seulement, s'était formée une population hybride où tous les usages, toutes les religions se confondaient. Quelque nombreuse qu'on la suppose, elle ne formait encore dans l'immense étendue de la Tunisie qu'une infime minorité.

Et voilà ce qui a suffi pour transformer la province ! C'est sous l'impulsion de forces aussi minimes qu'elle s'est couverte de villes toutes romaines d'apparence, qu'elle a adopté la langue latine, qu'elle a modifié sa constitution municipale pour la modeler sur celle de la capitale du monde. Il faut avouer que le résultat a de quoi nous étonner.

On explique ce mystère par l'affection que les indigènes portè-

rent à leurs conquérants ; ou, si l'on veut, par les avantages de toute sorte qu'ils trouvèrent à vivre sous leurs lois : car en pareil cas, les sentiments ne se règlent guère que sur la satisfaction des intérêts.

Il est des vainqueurs qui essaient de s'imposer par la force aux nations soumises, qui prétendent changer la face d'un pays à un jour fixé par des mesures générales et des décisions solennelles ; persuadés que l'on peut, au gré de la volonté, modifier à son image les hommes et les institutions. Les Romains ont eu le bon sens de ne point agir de la sorte en Afrique. Ils n'ont exigé des habitants que deux choses : le paiement régulier des impôts et l'obéissance aux ordres de l'Empereur. Celle-ci formait la base même de la constitution ; l'Empereur n'était point seulement un souverain laïque, mais un dieu. On lui élevait des temples où l'on associait son nom à celui de la déesse Rome ; on jurait par son génie ; on adorait ses images sur les enseignes des légions et dans les chapelles des particuliers ; sa divinité présidait à tous les actes solennels de la vie publique et privée ; non par une sotte flatterie, comme on l'a dit ; mais parce qu'il représentait aux yeux de tous, la forme visible de la divinité, le principe sacré de l'autorité suprême. Les Tunisiens d'autrefois durent se plier sur ce point à la volonté de leurs vainqueurs ; pour eux comme pour le reste du monde, l'Empereur fut un dieu, dont la volonté « invisible et présente » réglait de loin le sort de toutes les nations. Les chrétiens furent les seuls dans la province, qui se refusèrent à cet hommage — on sait que les persécutions qu'ils endurèrent n'ont jamais eu d'autre cause.

Quant aux impôts, surtout aux prestations en nature comme l'huile et le blé, elles étaient indispensables à la nourriture de la population de Rome. Chaque année les navires qui les apportaient étaient attendus avec une impatience extrême ; on comptait anxieusement les jours de retard et l'inquiétude ne s'apaisait que lorsque d'Estie on voyait apparaître au loin les voiles de safran de la flottille africaine.

Au delà de ces deux obligations, on n'a rien imposé aux populations tunisiennes ; on n'a touché ni à leurs croyances, ni à leurs usages ni à leurs lois municipales. Baal et Tanit gouvernèrent à l'époque de la domination comme dieux suprêmes du Panthéon local ; ils continuèrent à être tels sous l'empire : les portes de l'Olympe romain, qui était naturellement accueillant et qui avait déjà donné asile à plus d'un dieu oriental,

leur furent même toutes grandes ouvertes : on les affubla de noms romains Saturne, Vénus ou Junon ; voilà tout; et Saturne-Baal continua à recevoir les hommages de ses anciens adorateurs, à côté de Jupiter ou de Mars. Les Phéniciens et les Berbères avaient leur façon à eux de comprendre la famille, la vie de chaque jour, la sépulture ; les Romains les laissèrent libres de s'y conformer ; ils étaient habitués à leurs magistrats, soffètes ou autres ; ils purent les garder ; et les centres nouveaux qui se formèrent çà et là, grâce à l'accroissement de la population, naquirent sous la forme de municipalités puniques ou bibyques.

Mais les plus intelligents et les plus éclairés s'aperçurent assez vite, qu'il allait de leur intérêt de se relier plus étroitement au conquérant, d'entrer dans la grande famille romaine, de substituer à une indépendance assez stérile, en somme, une assimilation plus étroite au gouvernement central. Se rapprocher du citoyen romain était s'arroger déjà quelque chose de sa dignité et de ses droits. Tout l'effort de ces promoteurs tendit dès lors vers ce but. Peu à peu l'idée progressa ; des individus elle gagna les masses ; au bout d'un siècle de soumission, la Tunisie entière aspira à devenir romaine ; au bout de deux elle l'était devenue, dans la limite de ses besoins et de ses facilités. Ce n'étaient pas les Romains qui l'avaient transformée : elle s'était transformée d'elle-même, elle était venue spontanément vers son vainqueur, comme vers celui dont elle avait tout à espérer, rien à redouter.

Il en résulte une conséquence digne de toute notre attention. Sous un régime oppresseur, l'esprit africain se serait affaibli et aurait perdu quelque chose de son originalité, de sa puissance. La modération de Rome produisit un effet opposé. Grâce à la paix qui régna presque sans accident pendant deux cents ans, à l'abri de la protection et de la civilisation italienne, derrière cette façade officielle qui est de construction ou plutôt de tradition romaine, cet esprit se développe librement. Alors que l'Afrique était carthaginoise ou numide, il n'avait point pu atteindre tout son développement ni se répandre dans tout le pays ; il y arriva sous l'empire romain, comme ces plantes qui attendent, pour pousser toute leur frondaison, d'être transplanté en un terrain plus riche. Bien plus, ce furent les Africains eux-mêmes transformés en pseudo-romains, qui se chargèrent de gagner à la civilisation nouvelle les parties encore barbares de la contrée. De leurs pays sortirent les pionniers bénévoles que Rome rencontra pour porter plus avant, avec le

respect de son nom, le reflet de son esprit. Elle avait adopté plus, par intérêt personnel que par hauteur de vues ou par souci de ses devoirs envers les vaincus, une politique de large tolérance ; elle en recuillit les fruits aussi vite peut-être, en tout cas plus pleinement que si elle eût agi d'autre sorte.

Et c'est là une grande et saine leçon d'histoire. La Tunisie romaine est le plus bel exemple qui soit de ce qu'un peuple peut obtenir dans une colonie quand, sans rien abdiquer de ses droits suzerains, il joint à la suite dans les idées, le respect des traditions locales, et tant qu'elles ne sont pas contraires à sa propre constitution; les vaincus eux-mêmes deviennent alors les instruments de leur régénération.

CAGNAT.

PAYSAGES PIÉMONTAIS

Turin est placée aux pieds d'une colline dont elle n'est séparée que par le cours du Po : les Alpes la ceignent de leur écharpe à l'Ouest, et dans les journées de transparence, si fréquentes en Italie, les montagnes paraissent très proches. Rien n'est beau comme ces colosses de neige scintillants au soleil qui semblent se dresser au bout des rues régulières et sombres.

Si dans quelque limpide après-midi on monte sur la colline, on aperçoit l'immense chaîne depuis les pointes basses des Alpes-Maritimes jusqu'au Mont-Rose. Nettement on distingue l'entrée des vallées profondes : en face celle de Suse, plus à droite celles de Ceresole et d'Aoste. Des petits villages blancs apparaissent au pied des Alpes : on distingue les renfoncements, les gorges, les mamelons. Le fond des vallées est déjà noyé d'ombre, tandis que la neige des cimes miroite au soleil.

En face des montagnes, sur le point le plus élevé de la colline qui domine Turin, s'élève la basilique de Soperga, où dorment les princes de la maison de Savoie.

L'église monumentale avec sa très haute coupole surgit grave et majestueuse et semble veiller sur la plaine.

*
* *

Turin est entourée par de nombreux châteaux royaux que firent bâtir autrefois des princes de la maison de Savoie. On peut dire que chaque localité, chaque village en compte un : Stupinigi, Rivoli, Venaria reale, Mirafiori...

Le grand architecte Juvara en donna presque tous les dessins : de là leur ressemblance.

Le château de Stupinigi fut autrefois un rendez-vous de chasse; une grande étendue de bois l'entoure. Une allée droite, longue de neuf kilomètres et appelée justement allée de Stupinigi, réunit le château à Turin.

Cette allée est l'habituelle promenade des sportmens turinais. — Combien de fois ai-je galopé sous l'ombre épaisse des ormeaux, ayant d'un côté la plaine paisible enfermée par la chaîne des Alpes, et de l'autre la colline. Lorsqu'on arrive au Sangone, petit torrent qui coule entre deux rives boisées, pleines de recoins ombrageux, et de détours pittoresques, le château de Stupinigi apparaît au fond de l'allée qui monte en pente presque insensible. A ce point les cavaliers quittent habituellement la grande avenue pour entrer dans les bois, par un chemin profond plein de mousse qui aboutit au carrefour de la Reine, rendez-vous de chasse autrefois célèbre, d'où partent huit chemins. Je me rappelle entr'autres une journée de novembre, tiède et parfumée comme une après-midi de printemps. Les feuilles sèches tombées des arbres avaient mis un tapis d'or sur la terre, d'où émergeaient par touffes des pâquerettes à la corolle vermeille, miracle de fraîcheur et de grâce, qui semblaient surgir par enchantement sous le pas des chevaux. Au fond du chemin apparaissait l'édifice, grave dans son architecture simple.

On dit que Napoléon y séjourna lorsqu'il alla à Milan pour y être couronné roi d'Italie. Peut-être Stupinigi lui rappelait-il Fontainebleau ou Versailles.

Mais le Versailles piémontais ce n'est pas Stupinigi, c'est le château de la Venaria qui fut d'abord exclusivement affecté à la chasse — plaisir toujours fort goûté par les princes de Savoie. Maintenant déchu de sa primitive splendeur il est presque entièrement converti en caserne. Un camp très vaste, l'un des plus vastes d'Italie, s'étend devant le château. Au-delà du camp se dessinent les Alpes, inséparables de toute vision du Piémont.

Au fond de l'horizon, du côté opposé à la montagne, s'estompent les collines diaphanes d'où Soperga se dresse dans le ciel: Soperga évoque la figure de Victor-Amédée II, le grand prince guerrier et magnanime, fièrement campé sur son cheval, avec son énorme perruque blonde tombant de dessous le chapeau à trois pointes, l'uniforme passementé de blanc, et le regard des yeux bleus intelligents et mobiles...

Le château parle le langage des vieilles choses et semble se souvenir.

*
* *

Comme une sentinelle avancée qui veillerait à l'entrée de la vallée de Suse se dresse le Mont-Pirchiriano, la cime couronnée par les restes d'une ancienne abbaye, posée au bord d'un abîme.

Cette abbaye est la *Sacra di S. Michele*. A sa base s'élevaient ces mémorables *Clusae Longobardorum* autour desquelles combattirent Astolphe et Pépin le Bref et qui tinrent longtemps Charlemagne en échec. Il paraît même que le grand empereur n'aurait pas vaincu l'obstacle, si un diacre envoyé par le Pape ne l'eut dirigé dans un chemin inconnu qui lui permit de prendre les Lombards à revers.

J'ai visité l'abbaye par une journée splendide. Le ciel était bleu, d'un bleu de cristal. Nous montions par un chemin roide entre les châtaigniers; tout à coup à un tournant du chemin l'imposante masse de pierre apparut. C'est un monument bizarre et massif, monastique et féodal, avec un clocher, des fenêtres en ogive, des murailles colossales et le reste de ses fortifications.

Après avoir passé sous un arc tapissé de lierre et tout fleuri, on accède à la porte principale par un escalier extérieur monumental. Un moine vint nous ouvrir. Dix ou douze seulement habitent cette grande abbaye qui fut l'une des plus célèbres et des plus riches de l'ordre de Saint-Benoît. Elle compta jusqu'à trois cents moines et étendit sa seigneurie sur cent-quarante couvents et églises.

L'escalier monumental se continue au dedans de l'édifice, taillé souvent dans le rocher, bordé par les tombeaux des abbés et des moines et qui portent des restes d'inscriptions gothiques. Des squelettes de moines, desséchés et parcheminés, revêtus pieusement de l'habit monastique sont debout dans des criptes pratiquées dans le mur. L'escalier, ces tombes, cette roche nue ont un caractère de grandeur farouche.

L'escalier monte jusqu'au faîte de l'édifice, et c'est là qu'est située l'église, là que vient aboutir le sommet du mont.

Dans le vestibule de l'hypogée se trouvent les tombes des princes de Savoie, qu'on enterrait là lorsque Soperga n'était pas encore

bâtie, et lorsqu'on eut cessé de les ensevelir dans la non moins célèbre abbaye de Hautecombe en Savoie.

Des fenêtres de *La Sacra*, — fenêtres profondes où pourrait se réunir une famil'e—on domine la vallée de Suse et la plaine du Po.

La vallée est doublement sillonnée par le cours de la Doire et par le chemin de fer. Aux pieds du Pirchiriano s'étendent les lacs d'Avigliana, grands, silencieux et purs.

« Cette abbaye, me dit le prieur du couvent a été bâtie vers la fin du Xe siècle par un noble gentilhomme français, Hugon de Montboissier, auquel le pape avait imposé, en expiation d'une grave faute commise, d'élever un couvent sur les Alpes. »

Hugon de Montboissier, que les historiens appellent Ugone Marino d'Alvernia, fut seigneur de Montebucchero, et bisaïeul de Pierre de Cluny.

Son cœur a dû battre d'orgueil et de bonheur dans cette magnifique solitude, du haut de la grande abbaye pleine de paix, devant ce spectacle imposant, fait pour élever les âmes dans la plus noble et la plus énivrante des méditations.

Je regardais ces murs gigantesques, le reste des voûtes puissantes, et je songeais à la plénitude de ces vies du moyen âge, à ces hommes extraordinaires qui s'abîmaient dans la beauté d'un rêve ascétique après avoir puissamment et violemment goûté de toutes les joies et bravé tous les périls.

A l'extrémité du préau se dressent les ruines d'une tour.

« Venez voir le saut de la *Bella Alda*, me dit le prieur. »

Un arc s'ouvre dans la seule muraille qui reste de la tour. Au delà un espace étroit, puis un à pic qui donne le vertige. C'est d'ici, raconte-t-on, qu'une jeune fille nommée la belle Alda, s'élança dans l'abîme pour se soustraire aux violences d'un soldat. Miraculeusement protégée par la Madone, elle toucha le fond de l'abîme sans la moindre blessure. Alors énivrée d'orgueil elle offrit à ses amies de tenter à nouveau devant elles l'épreuve dangereuse, mais cette fois-ci l'abîme ne rendit qu'un blanc cadavre.

Nous étions descendus de la Sacra par un autre chemin qui devait aboutir aux lacs d'Avigliana.

A mesure que nous descendions, la montagne était de plus en plus cultivée. Les vignobles avaient succédé aux châtaigners, puis des prés, des champs, et nous voilà sur la petite langue de terre qui sépare les deux lacs jumeaux.

A un certain point, cet isthme devient si étroit, qu'il ne laisse tout juste qu'un étroit chemin. D'un côté et de l'autre, viennent mourir les flots paisibles des deux lacs, parmi une végétation murmurante de roseaux et de plantes aquatiques.

C'est dans l'un de ces laçs, que fut retrouvé Philippe d'Achaïe. Et je revoyais la figure sombre et désespérée du prince dépossédé de son royaume par les intrigues d'une marâtre, — la belle et perfide Marguerite de Beaugé, — combattant pour reconquérir son trône, enfermé, vaincu par Amédée VII, le Comte Vert, dans la prison d'Avigliana, puis disparaissant mystérieusement et ne laissant après lui que la tradition de cette mort dans le lac — suicide ou assassinat.

Je ressentais à ce moment, de nouveau, très forte l'impression que j'avais éprouvée à Pignerol, — cette autre petite ville aux grands souvenirs — devant le château des princes d'Achaïe.

Stupéfiante famille, apparue un beau jour dans l'histoire on ne sait trop comment, disparue ensuite ne laissant comme trace que des combats et que des noms, des noms de femme surtout, si touchants et si doux: Isabella, Sibilla del Balzo, Beatrice di Monferrato, pauvre Beatrice morte si jeune « dont on orna le cercueil avec les fleurs encore fraîches de ses noces. »

Princes d'Achaïe! — c'est-à-dire seigneurs d'une terre qu'ils ne connurent pas, d'un pays éloigné qui dut toujours hanter leurs rêves comme une promesse fascinatrice.

En face de nous les dernières montagnes de la vallée se teintent dans le couchant d'une couleur magnifique, faite de cuivre et de pourpre. Les lacs reflétent un ciel pâli et s'endorment dans la paix...

J'arrivai au col de la *Madonna della Bassa* par un après-midi si plein de brouillard qu'à quelques pas du col on ne distinguait pas encore le sanctuaire et que les feux allumés par les pieux montagnards venus là en pèlerinage — c'était la veille de la Nativité — nous guidaient seuls. La pluie nous avait surpris au commencement de la dernière montée et nous avait obligés à chercher refuge dans une minuscule cabane perdue. *Parva domus, magna quies.*

La pluie cessant, le brouillard lui avait succédé, et il augmentait à mesure que nous nous élevions. Par endroits brusquement, le brouillard se déchirait et laissait apparaître un coin

de la plaine ensoleillée, ou une plaque bleue étincelante, les lacs d'Avigliana qui miroitaient au soleil.

Plusieurs fois nous rejoignîmes les longues files de pélerins qui se déroulaient en une lente théorie sur les flancs de la montagne, hommes et femmes courbés sous le poids des choses apportées pour passer la nuit et le jour suivant, et qui en marchant récitaient en chœur le chapelet.

L'église qui ne s'ouvre qu'en cette occasion, est très pauvre, très froide, très nue. Elle était plongée dans l'obscurité; quelques cierges seulement brûlaient autour de la Madone, jetant une clarté vive sur son manteau bleu, sur sa couronne d'étoiles, sur son visage maternel. A cette heure il n'y avait pas d'office; mais l'église était pleine de pélerins priant en des attitudes recueillies.

Lorsque nous sortîmes, le soir avait succédé au jour; les deux vallées que l'on domine du col semblaient des gouffres béants remplis de brouillard et des ombres falotes passaient et repassaient devant les flammes des feux allumés...

Dans la conque formée par les montagnes, aux pieds du mont Rocciamelone, Suse se tapit au fond de la vallée, vallée très large à ce point, presque riante. On ne sait pas depuis quand Suse fut fondée, mais seulement que lorsque Rome était neuve encore, Suse était déjà une vieille ville. Elle fut brûlée et réédifiée tour à tour par Constantin, par les Lombards, les Sarasins, Frédéric Ier. Maintenant elle ressemble à toutes les autres petites villes des Alpes, avec son charme paisible et grave.

De loin on aperçoit le clocher de sa cathédrale, carré, lamé d'or, avec ses chapiteaux de style romain et ses porte-signaux en fer. La fondation de cette église remonte à l'an mille, mais l'édifice a été restauré. Dans une niche on conserve une statue en bois qui représente la comtesse Adélaïde, celle qui apporta en dot à *Umberto Biancamano*, fondateur de la maison régnante d'Italie, Suse et Turin.

Un peu en dehors de la ville, sur l'ancienne route militaire qui unissait l'Italie aux Gaules, se dresse l'arc de triomphe que Jules Marc Cotius, préfet de la province, éleva en l'an 745 de Rome et XIIIe du règne d'Auguste, en honneur de l'empereur.

L'arc est formé de gros moëllons carrés, en pierre, juxtaposés sans aucune espèce de ciment. L'ornement en bas-relief représente le sacrifice que les Romains appelaient *Suovetaurilia*; le roi

y assiste, accompagné des prêtres, suivi par une foule de victimaires, de trompettes et de gardes. Au-dessous, est placée l'inscription suivante, que des philologues ont reconstruite :

Imp. Caesari. Auhusto. Divi. F. Pontifici. Maximo. Tribunis. Potestate XV. Img. XIII M. Julius. Regis. Donni. F. Cottius. Praefectus, Civitatium. Qua. subscriptae. sunt. Segoviorum. Segusinorum, Bellacorum. Caturigum. Medullorum, Tabauriorum. Adanatium. Sanicantium. Egidiniorum. Veaminiorum. Venisomorum etc.

On emporte de Suse l'inoubliable vision de ce grand arc resté intact à travers les âges, tandis que s'écroulaient les églises du moyen âge et que les châteaux des seigneurs s'émiettaient. Et si l'on ferme les yeux on voit encore sur la route militaire, s'avancer en un nuage de poussière les légionnaires. — les lances fièrement brandies au soleil, — et les aigles se courber sur le passage de César !

*
* *

L'un des sanctuaires célèbres, - peut-être le plus célèbre – de l'Italie du nord, est celui de la Madone d'Oropa. Il est situé dans les montagnes de la Valsesia, à quelque distance de la ville de *Biella.*

On arrive dans une vaste place carrée, limitée à droite et à gauche par deux longs édifices où logent ceux qui viennent en pèlerinage. Au fond, à travers une grille, on aperçoit les montagnes qui entourent le sanctuaire en amphithéâtre.

L'église monumentale renferme l'ancienne chapelle formée de pierres grossièrement superposées, où se conserve le simulacre miraculeux. Ce simulacre est séparé des dévots par un treillis en fer. La Madone noire — elle fut taillée dans le bois de cèdre du Liban ou dans l'ébène, — apparait à travers ce treillis, resplendissante de l'éclat des incomparables joyaux qui l'ornent. Elle est enveloppée du manteau coniforme tissé d'or et semé de pierreries.

Ainsi transformée dans la couleur et dans la forme, la Vierge n'a plus rien de cette créature de douleur, d'amour maternel et d'humilité qu'on nous a appris à aimer, elle n'apparaît plus comme la Mère, mais comme une idole hiératique.

Et pourtant non. Elle est bien une mère pour tous ces souffrants qui viennent à elle les bras tendus, en implorant la grâce.

Elle est la mère. On le sent à leur tendresse éperdue, à cette poussée d'adoration qui monte vers elle, — car ce n'est pas seulement l'espoir qui a conduit cette foule, qui l'a entraînée de si loin — c'est l'amour.

Oh quel élan dans les prières murmurées, quel ardeur dans les regards et que pour un moment les tendresses humaines semblent petites devant cette immense tendresse!

En face du portail de l'église s'ouvre uns porte qui conduit aux chapelles étagées sur la montagne. Elles sont, je crois, dix-sept et dans chacune d'elles est représenté un épisode de la vie de la Sainte Vierge. Aux jours de pèlerinage, une foule dévote gravit lentement le sentier en chantant les litanies. De fort loin on entend la pieuse invocation « *Ora pro nobis!* »

Trois ou quatre fois couronnée, N.-D. de l'Oropa est devenue l'objet d'un culte passionnel.

Dans les archives de Turin j'ai trouvé un document curieux daté de 1720. Le prieur Beltramo y relate en un style emphatique et tourmenté les fêtes solennelles du centenaire du premier couronnement. Elles eurent, paraît-il un éclat et un retentissement extraordinaires; une foule énorme accourut; tous les trésors du sanctuaire furent étalés, toutes les richesses des diadèmes « ces diadèmes, nous dit le prieur, luttent d'éclat avec le soleil, ils en ternissent la splendeur. »

De la grande place du sanctuaire on aperçoit la plaine Piémontaise estompée d'une brume légère, et donnant la vivante illusion de l'Océan. Bielle tout près dresse ses cheminées de ville industrielle et prospère. Le Biellais représente en effet l'un des meilleurs échantillons de cette forte race du Piémont. Laborieux, intelligent, tenace et très entreprenant, il offre le type du colon idéal que rêve Jules Lemaître. En même temps il est très pointilleux quant à l'honneur, très attaché à ses traditions, très fidèle à sa foi. Le grand sanctuaire qui s'élève là-haut sur la montagne, est son phare.

Il a fait sauter les rochers qui lui en cachaient la vue, et au jour de la consécration de la nouvelle église, le portail ayant été laissé ouvert, on a pu voir du fond de la vallée les milliers de cierges brûler sous la nef immense.

*
* *

Après avoir parcouru en chemin de fer un assez long trajet, nous avons à notre gauche la colline, à droite la plaine. On m'a indiqué, perchés sur le sommet des coteaux, au milieu de la verdure, ou perdus dans l'étendue des champs, de riants petits villages, lumineuses visions dont le souvenir reste caché quelque part dans la mémoire, pour être évoqué tout à coup, plus tard, sur un mot, à un nom...

On m'a dit ces noms : Pecetto, Revigliasco sur la colline, et dans la plaine Santena ancienne propriété des Cavour où le grand homme d'état piémontais repose dans le caveau familial.

Nous avançons toujours davantage dans la plaine. Maintenant il n'y a plus devant nous et autour de nous qu'une étendue de champs, une mer ondoyante d'herbes, de blés, d'où émergent des arbres, et de loin en loin, le toit d'une ferme où le clocher d'un village.

C'est la zone la plus riche du Piémont, où se trouvent les grandes propriétés foncières, d'où la province tire ses récoltes de blé, de foin, de maïs.

Je pense vaguement à cela, tandis que je m'abandonne au charme de la plaine, charme si subtil — fait de repos et d'infini — peu accessible aux âmes matérialisées.

Moi je trouve la sensation que donne la plaine, unique et exquise. Le regard se perd dans les horizons sans bornes, l'âme se berce dans un rêve sans contours.

La plaine qui nous environne est légèrement ondulée comme la mer, et comme la mer à son extrémité elle touche le ciel.

J'ai traversé un village — Poïrino, je crois — grand, plein d'animation, de musique, de bannières et de bruit à l'occasion de je ne sais quelle fête patronale ; je me souviens de son clocher dont la coupole dorée met là une note d'Orient, — puis d'autres champs succèdent aux premiers, d'autres prairies.

J'ai passé une journée au milieu de ces champs, dans une ferme, bâtie sur le bord de la grande route. J'ai eu devant moi tout le jour cette étendue verdoyante et monotone. Au Nord il y avait des bois, une forêt qui barrait le ciel, et donnait à l'âme un grand désir de savoir ce qu'il y avait au-delà, quels horizons se cachaient derrière cet horizon.

J'ai connu là le paysan du Piémont, le paysan actif, volontaire et intelligent. Dans ma comparaison avec l'homme du sud, ressortait la différence qu'il y a entre les deux races, la première gauloise, la seconde purement latine.

Le paysan Piémontais est rusé comme tous les paysans, mais il n'est pas méfiant ; il y a même en lui un fond indestructible d'ingénuité ; malgré tout il conserve un sentiment réel de la distance qui existe entre lui et ses maîtres et il est très sensible à la bonne grâce de ceux-ci envers lui.

En revanche, il n'a pas d'aspiration patriotique très développée ; il aime le Piémont mais ne comprend pas l'Italie ; le service militaire qui l'oblige au contact avec les méridionaux ne lui laisse qu'une médiocre idée de leur valeur morale. Le socialisme ne fait pas de grands ravages en lui. S'il est parfois socialiste en théorie, finalement il ne se soucie guère de troquer son modeste bien-être contre un mieux chimérique.

Il réalise ainsi le mot profond de César Balbo : « Voulez-vous des conservateurs, donnez-leur quelque chose à conserver. »

. .. Après avoir quitté la ferme, le train nous reconduisit vers la ville. Je regardais fuir devant moi dans le crépuscule ces champs, ces bois taillés, ces grasses métairies. Je voyais au fond de l'horizon, là où la plaine comme la mer semble atteindre au ciel; les lueurs du couchant baignant cette lisière extrême, l'allumant d'une lueur étrange, celle de quelque aube merveilleuse. Le silence frissonnant du soir descendit sur la campagne.

*
* *

Je ne saurais dire le charme qu'a toujours exercé sur moi la vallée d'Aoste. Toutes les autres vallées des Alpes sont belles et pittoresques, mais ce quelque chose de très particulier qu'on ressent ici, est unique, c'est plus auguste et plus grave qu'ailleurs. Il semble qu'on y soit plus isolés de tout.

La vallée d'Aoste commence à Ivrea après la verte plaine du Canevera. Les montagnes latérales sont abruptes, rudes, rocailleuses plus qu'en aucune autre. C'est probablement de la nature de ces rochers et de l'étroitesse de la vallée que lui vient ce caractère de gravité majestueuse.

Des châteaux sont épars sur tout le parcours. Il y en a à l'em-

bouchure de toutes les vallées secondaires, dans chaque village : quelques-uns sont en ruine, mais la plupart dressent encore leurs tours carrées, leurs pignons, leurs créneaux superbes. Presque tous ils appartenaient à la famille, éteinte de nos jours, des seigneurs de Challant.

Ivrea surgit à l'entrée de la vallée. Les Romains l'y bâtirent en l'année 614 de Rome, après avoir vaincus las anciens habitants de ces montagnes, les Salasses.

La ville a un grand intérêt historique ; ce fut un de ses marquis Arduino, seigneur d'Ivréa et comte Palatin de la Lombardie qui dans le xe siècle fut couronné roi d'Italie, après le règne des Césars germaniques, les trois Othons.

Acclamé roi à Pavie par une diète, tandis que en Allemagne Henri III était nommé empereur, il dut soutenir contre lui plusieurs guerres et à la fin le siège du château de Sparone qui résista un an et obligea Henri III, à renoncer à l'entreprise.

Neuf cent ans ont passé depuis et le nom d'Arduino dans la vallée est connu et béni par tous. Il est pour les habitants, le souverain légendaire, le maître selon Dieu, le libérateur. « Les vieux paysans — ainsi écrit le dramaturge italien Giuseppe Giacosa dans son étude sur les châteaux de la vallée d'Aoste — savent où est déposé son manteau, son sceptre et sa couronne ; son épée est encore aiguisée et luisante, ses éperons gardent le sang caillé de son gigantesque cheval. »

Ivrea pendant le xie et le xiie siècle fut une ville libre. C'est à peu près en 1278 que les marquis de Monferrato en devinrent les seigneurs, et c'est quelque cent ans après que leur seigneurie, au dire de la légende, tomba.

Cette légende attribue la fin de la tyrannie au courage d'une jeune meunière, amenée le soir de son mariage au château pour y payer un tribut, dont on rencontre plus d'un exemple dans le moyen âge : le *jus primae noctis* (1).

Mais la femme au lieu de se soumettre tua le seigneur, et alors toute la ville se souleva pour secouer le joug.

Des recherches modernes ont démontré l'invraisemblance de ce récit, et pourtant jusqu'à la fin du siècle dernier, au moment de l'élec-

(1) L'existence de ce tribut est de plus en plus contestée par les historiens. Le marquis de Foras a fait à ce propos des recherches qui paraissent décisives.

tion du suprême magistrat de la ville, une cérémonie était solennellement accomplie en souvenir de ce fait.

Paoletti, auteur d'un voyage *sentimental* et *pittoresque* publié en 1824, raconte ceci : « Il y a trente ans, moi-même j'ai vu le maire et les conseillers habillés avec pompe et escortés par le peuple monter à la forteresse (l'ancien *Castellaccio* dont il ne reste aujourd'hui que les débris); là le nouveau maire prendre un marteau dont le manche était enveloppé de velours rouge, puis frapper les ruines et en faire tomber quelques pierres en s'écriant : « *In spretum marchionis Montis ferrati !* »

Ce fut ensuite le carnaval qui pendant quelque temps se chargea de cette cérémonie et aujourd'hui encore le carnaval d'Ivrea reste un des plus intéressants et des plus caractéristiques.

Le dimanche gras, une foule nombreuse de personnes masquées, la plupart à pied, les autres à cheval, suivent le général et ses gardes revêtus des costumes du XIIIe siècle. Une centaine d'épées nues (elles diminuent toutes les années) portent sur la pointe des oranges, et symbolisent les têtes du seigneur et de ses acolytes qui furent autrefois de la sorte promenées dans la ville. La musique militaire précède en augmentant le vacarme.

Le lundi, dans les places principales, on creuse un fossé et on y plante un sapin, qui est ensuite solennellement brûlé à minuit le mardi gras. Dans la mascarade, le char qui précède les autres représente un moulin ; il est chargé de tous les attirails du métier et des meuniers enfarinés armés de piques le suivent.

Mais la cérémonie qui s'accomplissait au Castellaccio « *in spretum marchionis* » est aujourd'hui tombée en désuétude, la foule ne vient plus troubler les paisibles ruines.

Je suis montée au Castellaccio justement l'un des derniers jours du carnaval. Les rues débordaient de monde et s'emplissaient de cris. Mais aucune rumeur n'arrivait à la ruelle paisible qui monte aux ruines. D'en haut on voyait la Doire couler entre les rives profondes et se perdre dans la plaine. Dominant la ville, se dressait la bâtisse massive et imposante du Château avec les quatres tours que fit élever le comte Vert.

Parallèlement au fleuve s'avançait dans la plaine la *Serra*, longue chaîne morénique sans dépressions ni élévations, traçant sur le ciel une ligne raide et droite. Plus en arrière paisibles, neigeuses, solennelles, se dressaient les premières montagnes de la vallée d'Aoste.

A mesure qu'on approche du village de Gressoney le panorama du Mont Rose se déploie, grandit, devient plus imposant. La neige des pointes a une merveilleuse transparence, une blancheur pure et nacrée, la splendeur des glaces éternellement vierges, que peu de pieds humains ont foulées. Les chalets du village sont très pittoresques. La partie inférieure est en maçonnerie, la supérieure en bois et séparée de l'autre par six ou huit piliers qui ont la forme de champignons. La partie inférieure sert de grenier, de magasin ; la supérieure seule est habitée. Au milieu de ces chalets s'élève la charmante *Palazzina* où la reine d'Italie vient séjourner quelque temps chaque année. C'est un chalet aussi, mais un chalet dans le goût russe plutôt que suisse. La Palazzine appartenait au baron Louis de Peccoz, celui qu'on appelait le « roi de la vallée ». Alpiniste intrépide, épris de la beauté de ses montagnes, mort au milieu d'elles. Une congestion l'a foudroyé sur un glacier, aux pieds de la reine.

J'ai lu dans le vestibule de la villa la belle inscription qu'il y avait fait graver : Que le soleil te caresse avec ses rayons. — Que les roses fleurissent autour de toi — ô ma villa bien-aimée — toi qui eus l'honneur envié — de recevoir entre tes murs — Marguerite de Savoie — reine d'Italie.

Suivent les dates des séjours que Sa Majesté a fait annuellement dans cette demeure et que le baron de Peccoz faisait graver à mesure. Pour l'année 1894, il n'y a que la date de l'arrivée, celle du départ manque. Le baron était mort dans l'intervalle. Les montagnards le craignaient et l'aimaient. Il y avait en eux pour lui un mélange de peur et de fanatisme. Ils tremblaient devant lui, mais entre eux ils l'appelaient familièrement de son petit nom « Louis » comme un souverain populaire.

Entre la vallée de Gressoney que nous avions quittée, et celle de Challant que nous voulions atteindre, il y a le col de la Ranzola.

Nous montions lentement. Déjà la région des sapins était dépassée ; devant nous il n'y avait plus d'arbres mais seulement des prairies brunes et sombres. Deux cents mètres au-dessus de nous se dessinait le col avec sa courbe nette et sa petite chapelle. Une centaine de mètres plus bas s'étayait une vacherie longue et basse, avec des murs blanchis et un toit noir.

Nous étions à deux mille mètres de hauteur. Une impression

auguste de solitude nous enveloppait, un grand silence régnait, coupé seul par le tintement des cloches attachées au cou des vaches qui paissaient.

A droite nous avions le Mont Rose, faiblement éclairé par les dernières lueurs du couchant. Au-dessous, la vallée de Gressoney était déjà plongée dans l'ombre — on l'appelle ici « la Vallée de l'ombre ». — Nous atteignîmes le col et nous fûmes frappés en face par les derniers rayons du soleil qui mourait. La vallée de Challant était encore toute baignée de lumière, toute dorée et éclatante, et le ciel allumé par un couchant écarlate.

Le château de Graines dresse ses murs crénelés que le temps n'a guère épargné, sur une élévation rocheuse et escarpée qui surgit au milieu de la vallée de Challant. C'est un des plus anciens châteaux de la vallée, et parmi les premiers qui appartinrent à la très noble famille des Challant. D'en bas il apparaît encore imposant, encore dominateur, mais, vu de près, il est en ruines : la tour carrée est ouverte par une brèche, les murs sont déchiquetés, et de la minuscule chapelle il ne reste qu'une partie dont l'architecture atteste un certain art, plein de naïveté.

Deux montagnes jumelles se dressent au nord du château. On appelle ces deux montagnes *les Demoiselles de Challant,* peut-être en souvenir des deux filles de René.

Une légende raconte que les vassaux étaient tenus de recouvrir de terres le glacier de la plus haute des deux pointes, afin que sa réverbération ne ternît point la pureté du teint des châtelaines.

En réalité, elles menaient une vie bien peu confortable et bien solitaire, ces châtelaines au milieu de ces rudes montagnes et devaient beaucoup rêver — les yeux fixés sur ces pointes — à d'autres pays, jamais vus, qui s'étendaient au-delà.

Dans son étude, Giacosa raconte que Philiberte de Challant s'enfuit avec un page le jour même de son mariage avec le marquis de Soriana ; il raconte la vie de Blanche-Marie, fille d'un plébéin et devenue femme de René de Challant, qui secoua de sa jolie tête le poids trop lourd de la couronne comtale, et quitta la seigneurie de ses quinze châteaux pour mener à Milan une vie de plaisir et de magnificence que la hache du bourreau termina à vingt-cinq ans.

Pendant deux siècles, la famille de Challant fut mêlée à tous les évènements, à toutes les guerres, à toutes les entreprises. Ils ré-

sistèrent aux princes de Savoie qui tentèrent d'envahir leurs domaines, ils hérissèrent la vallée de leurs châteaux à Verrès, à Châtillon, à Fénis, à Issogne, à Ussel.

Dominant toute cette splendeur, cette gloire, cet éclat, ils eurent l'orgueilleuse humilité d'une devise, dont on retrouve des traces sur les murs du manoir d'Issogne : « *Dieu tout est, et le monde n'est rien.* »

Aoste s'appelait autrefois *Augusta Praetoria.* Ce furent les Romains qui l'appelèrent ainsi, et qui la bâtirent après avoir vaincus les Salasses. Puis, estimant que la ville n'était pas assez bien gardée par le boulevard naturel des montagnes, ils la ceignirent de murailles, et ces murailles subsistent encore aujourd'hui ; ce qui fait qu'Aoste est la seule ville de l'Europe, Rome comprise, qui conserve debout les murailles du temps d'Auguste.

Au sud elles bornent la ville comme autrefois, et en marchant dans les champs qui entourent Aoste au midi, on les aperçoit dans toute leur dignité austère. A l'est, elles sont cachées par le faubourg et par toutes sortes de petites maisons, véritables petits taudis qui se sont greffés sur les anciennes pierres glorieuses ; les balcons en bois s'y appuient, et dans les renfoncements maçonnés par les ouvriers et les soldats de Rome, l'Aostan dépose ses fagots et cultive ses pots d'œillets.

Aoste avait deux portes, dont une seule reste : la *porta Praetoria.* Elle est formée par deux ordres parallèles de trois arcades ; les deux ordres sont séparés par un intervalle servant autrefois de *cour d'armes.* Sous l'arcade du milieu, plus large, passaient les charriots, sous les deux latérales les piétons. Cette *porta* est un beau reste d'antiquité qu'aucun détail ne vient vulgariser. L'évocation du passé y est complète : on dirait que ces murs en ont gardé un reflet intact. En face de la *porta praetoria,* au bout de la rue, s'élève l'arc d'honneur, dont la forme rappelle celui de Titus, et qui est le plus ancien de ceux qu'on éleva aux Césars.

Partout, la ville témoigne de son origine romaine. Des fragments d'un amphithéâtre sont enclos maintenant dans un couvent et au fond d'un pré où se promènent de petites pensionnaires en tablier blanc, se dresse dans le ciel pur le débris gigantesque d'un théâtre romain : un pan de muraille haut de vingt-deux mètres, dont les fenêtres arquées ou carrées sont béantes sur la montagne.

Après les Césars, le moyen âge a passé sur Aoste.

L'ogive a chassé le plein cintre, les lourds piliers, les chapiteaux romains ont fait place à ce fouillis de losanges, de fleurs et d'animaux qui caractérise l'art du sixième siècle. Et à la suite des aspirations transformées, et du caractère des peuples profondément modifiés, aux arcs de triomphe ont succédé les cathédrales et les cloîtres. En même temps les tours des seigneurs féodaux s'élèvent. On les voit de loin dominant la ville : celle du *Podestà*, grande, carrée, imposante ; celle du *Lépreux*, qui a inspiré de Maistre ; celle de *Bramafam*, qui rappelle une légende dramatique :

On raconte qu'un comte de Challant y enferma sa femme infidèle et l'y laissa mourir de faim. Les paysans assurent qu'on entendait la nuit les hurlements poussés par la malheureuse. Mais les historiens nient cette légende.

Le jeune gars qui nous a introduit dans l'enclos de Bramafam nous raconte qu'il y a un an, en procédant au déblaiement de la tour, on y a retrouvé des monceaux d'os humains. « Nous en avons fait deux charretées », dit-il.

Il s'agit d'une oubliette, sans doute, de l'un de ces ténébreux cachots qu'a inventé le moyen âge, prisons, en même temps, et tombeaux.

Mais l'impression plus forte, l'inoubliable impression, celle que donnent ces rares édifices qui paraissent renfermer et synthétiser toute une époque de la pensée et du développement humains, je l'ai reçue en visitant le cloître et le prieuré de Saint-Ours.

Le nom des Challant apparaît encore une fois ici ; c'est l'abbé Georges de Challant qui fit bâtir le prieuré et restaurer l'église.

Celle ci est petite, silencieuse, recueillie; la voûte s'élance en ogive avec de grandes nervures en style gothique qui s'alternent avec le blason des Challant : *d'argent, au chef de gueules, avec une bande de sable, en devise, brochant sur le tout.*

Le chœur est séparé de la partie accessible au public par une espèce d'ambon à trois arcs de marbre, en style Louis XV.

Les stalles des chanoines sont un chef-d'œuvre de sculpture sur bois, les dossiers travaillés en bas-relief, sont terminés par une frêle galerie d'arcades à trèfles, touffue et légère comme une dentelle.

Toute la délicatesse du xve siècle est dans ce travail, fait par les mains habiles d'un de ces magnifiques artisans comme en a seul produit le quinzième siècle. Près de l'église se trouve un

cloître qui nous transporte au XIIe siècle, monument unique peut-être du plus pur style roman ; les colonnes sont de marbre blanc noirci artificiellement, et les chapiteaux montrent les plus étranges bas-reliefs.

Le cloître est solitaire, toujours désert, l'herbe l'a envahi et une paix profonde y règne, cette « paix du Seigneur qui dépasse toute délection », ainsi que disait un vieux saint.

Après la gloire rayonnante de Rome, l'ombre du cloître et la paix profonde de l'abside, après ce débordement de vie et l'orgueilleuse ivresse de l'empire universel, la pénitence et l'ascétisme...

A quelques pas du prieuré il y a le cimetière avec ses tombes rangées et fleuries, avec sa petite chapelle modeste, et au fond, s'élançant orgueilleusement vers le ciel, le Gr. Combin, étincelant de neige, et presque perdu dans les nuages. C'est ici qu'ils reposent tous ces romains et ces moines.

Heureux ceux qui, comme eux, peuvent dormir en paix dans cette vallée belle entre les belles, en face des grandes et mystérieuses montagnes, qui semblent si près du ciel.

B. ALLASON.

RÉCITS D'UN DIPLOMATE

L'AMOUR DANS LA DIPLOMATIE

(DEUX RÉCITS)

Ce que je vais vous conter, nous dit un soir M. de F..., remonte à une trentaine d'années. J'étais alors attaché à l'ambassade de France à Vienne. Lord N.. , à la même époque faisait partie de l'ambassade d'Angleterre.

C'était un aimable garçon ayant à peu près les mêmes goûts et le même âge que moi. Nous fûmes vite bons amis, et nous n'étions pas liés de quinze jours que déjà nous avions abordé le chapitre des confidences réciproques.

Les miennes se réduisaient à peu de choses, car je n'avais eu jusqu'alors aucun attachement sérieux, aucune passion.

Il n'en était pas de même de Lord N.., qui m'avoua être profondément épris de la marquise de S..., « la belle marquise » comme on l'appelait à Vienne.

Veuve d'un grand seigneur espagnol, espagnole elle-même, elle s'était, — après la mort de son mari. fixée en Autriche, dont le climat, disait-elle, convenait mieux que tout autre à sa santé. A en juger par son train de maison, sa fortune devait être assez considérable. Dans la haute société viennoise qu'elle recevait et où elle était reçue, sa beauté, son esprit, le charme capiteux qui émanait de sa personne lui attiraient de nombreux adorateurs ; mais comme, soit vertu, soit prudence, elle ne marquait sa préférence pour aucun, la médisance se trouvait désarmée et contrainte de l'épargner.

Lord N... convenait modestement que rien ne lui faisait espérer d'être un jour plus favorisé que ses rivaux, mais il s'y résignait et prétendait même trouver une douceur particulière à ce platonisme forcé.

La première fois qu'il me parla de la marquise, elle était momentanément absente de Vienne et il attendait impatiemment son retour afin de pouvoir reprendre auprès d'elle son rôle de soupirant sans espoir.

A quelque temps de là, je le vois un jour arriver chez moi radieux.

— Je crois deviner, lui dis-je en souriant, la nouvelle que vous venez m'apprendre. La marquise de S... doit-être de retour ?

— Vous ne vous trompez pas, répondit-il joyeusement, elle est à Vienne depuis hier. Je l'ai vue et, comme vous pouvez le penser, je n'ai pas manqué de lui parler de vous... Ce qui lui a, tout naturellement, inspiré le plus vif désir de vous connaître. Elle en est même si impatiente que j'ai dû lui promettre de vous présenter à elle dès ce soir. Avez-vous quelqu'empêchement ?

— Aucun mais...

— En ce cas, fit-il, c'est chose entendue. Je viendrai vous prendre tantôt.

— Seulement, ajouta-t-il avec une gravité plaisante, méfiez-vous du petit « coupidone ». Cuirassez-vous solidement...

— Soyez sans inquiétude à cet égard, mon cher ami ; non pas que j'aie la fatuité de me prétendre invulnérable, mais parceque ma très sincère amitié pour vous m'interdit d'être pour la marquise autre chose qu'un admirateur désintéressé.

— Bien que je ne sois pas jaloux... et que je n'aie aucun titre à l'être, reprit-il en me serrant la main d'une façon expressive, je vous sais gré de ce que vous venez de dire, et je vous en remercie.

Cet engagement que je venais de prendre n'était-il pas un peu téméraire ? C'est ce dont vous allez juger.

Lord N... m'avait entretenu de la marquise de S... en termes si enthousiastes, il m'en avait si amoureusement énuméré et décrit toutes les perfections, que je m'attendais, suivant l'ordinaire, à trouver l'original inférieur au portrait qui m'en avait été tracé.

En entrant chez elle, je fus obligé de reconnaître que lord N... n'avait rien exagéré. La marquise était en effet l'une des plus admirables femmes et des plus séduisantes que j'aie connue.

Elle avait un peu plus de trente ans. C'est vous dire qu'elle était à l'âge où la beauté féminine atteint son maximum d'épanouissement et de splendeur.

Je fus ébloui... et mieux, subjugué...

Lord N..., ne parut pas s'en être aperçu, et naturellement je me gardai de le lui avouer.

La marquise m'avait accueilli comme un vieil ami, et fait promettre de revenir souvent. Il eut fallu véritablement être de bronze pour ne pas profiter, dans une certaine mesure, de la liberté qu'elle me laissait.

Je retournai chez la marquise mais, — par égard pour lord N.., — toujours avec lui, et je continuai à devenir de plus en plus amoureux.

Cependant certains menus indices m'avaient conduit à penser que l'intimité de lord N. et de la marquise, n'étaient peut-être pas aussi platonique qu'il avait voulu me le faire croire.

Dès lors trouvant la situation un peu ridicule, j'espaçai mes visites, afin d'arriver insensiblement à les cesser tout à fait.

Cela me fut dur, j'aurais mauvaise grâce à n'en pas convenir car j'étais ce qui s'appelle féru, ensorcelé... J'en perdais le sommeil et l'appétit, je dépérissais à vue d'œil; mon « doux mal » comme disent les romances menaçait de tourner à la consomption, lorsque lord N... un jour, m'interpellant avec une affectueuse brusquerie, me dit :

— Mon cher ami, puisque vous vous obstinez à vous taire, il faut bien que je me décide à parler. Voilà un mois bientôt que vous n'avez pas mis les pieds chez la marquise de S... et que vous déclinez sous divers prétextes les invitations qu'elle vous adresse. Il faut que vous ayez contre elle, ou contre moi peut-être, un grief quelconque que j'ignore, et que je vous prie de me faire connaître.

— C'est ce dont je serais fort en peine, répondis-je, n'ayant jamais eu qu'à me louer de vous et de la marquise.

— Mais alors, objecta lord N..., pourquoi vous être fait si rare ?

— Eh mon dieu, balbutiai-je avec un peu d'embarras, par.... discrétion, simplement.

Lord N... me regarda de l'air d'un homme qui n'est pas parfaitement convaincu de ce qu'on lui dit.

— Je puis vous affirmer, insistai-je, que c'est la seule raison.

— Puisque vous m'en donnez l'assurance, je vous crois. Mais

comme cette discrétion excessive n'est pas plus du goût de la marquise que du mien, il faut que vous me promettiez d'y renoncer pour l'avenir.

Je le lui promis.

— En ce cas je vous préviens que nous dinons tous les deux ce soir chez la marquise. Acceptez-vous ?

— J'accepte...

Par ma foi, pensai-je, quand lord N... eut disparu, j'ai fait loyalement ce que je devais faire, mais du moment où il me ramène chez la marquise, où il me contraint en quelque sorte à y rentrer, advienne que pourra...

La marquise de S... me traita comme l'enfant prodigue à son retour. Je crois vous avoir dit qu'elle était espagnole. Après le dîner nous causâmes de son pays. Elle en parla avec enthousiasme, car bien que sa santé l'en tint éloignée, elle en avait conservé le culte. Entraînée par son sujet elle chanta et dansa, à mon intention, quelques chants et quelque danses nationales avec cette fougue et cette langueur intenses que ses compatriotes apportent ordinairement à ces exercices.

Ce soir là je sortis de chez elle aussi follement amoureux qu'il est possible de l'être, et dès lors je ne laissai plus échapper aucune occasion d'y retourner soit seul, soit en compagnie de lord N...

A l'accueil qui était fait à mes assiduités, aux attentions, aux encouragements discrets qui m'étaient prodigués lorsque lors N... ne se trouvait pas en tiers entre nous, il devenait chaque jour plus visible que le moment de parler était venu.

Un soir je m'y décidai : l'aveu, qui depuis longtemps brûlait mes lèvres, m'échappa.

La France, en ma personne, était tombée aux genoux de l'Espagne représentée par la belle marquise de S... Un instant encore et « il n'y avait plus de Pyrénées », lorsque « la perfide Albion », sous les traits de lord N... ouvrant la porte apparut soudain.

Nous le croyions absent de Vienne en ce moment.

Je me relevai aussitôt, m'attendant à un éclat.

— Excusez-moi d'avoir interrompu votre entretien, me dit Lord N... avec flegme ; je vais vous attendre au jardin ; veuillez me faire la grâce de m'y rejoindre... j'aurais quelques mots à vous dire...

— Je vous suis, répondis-je froidement.

Puis tandis qu'il refermait la porte, je me tournai vers la mar-

quise qui me parut non moins émue que je ne l'étais moi-même.

Elle me prit la main, me la serra convulsivement et murmura d'une voix anxieuse :

— Que le ciel nous protège... ! Si vous mouriez, je ne vous survivrais pas...

Je l'étreignis sur mon cœur, et nos lèvres s'unirent dans un long baiser, puis je m'élançai vers le jardin.

Lord N... s'y promenait d'un pas tranquille en fumant un cigare.

— Monsieur, lui dis-je en l'abordant, je reconnais que toute explication entre nous serait superflue. Je viens donc me mettre à vos ordres. J'accepte d'avance l'arme qu'il vous plaira de choisir. Veuillez me faire connaître votre heure....

Sur ce dernier mot, il tira sa montre, l'examina attentivement aux rayons de la lune et me répondit, avec la gravité d'un quaker :

— Onze heures et quarante-deux minutes, si je ne me trompe...

Puis aussitôt éclatant de ce petit rire singulier qu'on n'entend guère sortir que des gosiers anglais, il s'écria :

— A ça, mon cher comte, vous moquez vous ? Faut-il, — parce que, plus heureux que moi vous êtes parvenu à vous faire aimer de la marquise, — que nous nous égorgions mutuellement ? Voilà bien une idée de français, avouez-là.

— Pourtant, objectai-je, vous aussi vous l'aimez...

— Passionnément, éperdûment, c'est vrai. Mais voyons, est-ce une raison pour nous battre ? Admettez que l'un de nous succombe ; si c'est moi la marquise vous aimera-t-elle mieux ? Si c'est vous lui en deviendrai-je plus cher ? non assurément.

— J'en conviens. mais alors ?

— Eh bien, je m'efface devant mon heureux rival, et avec d'autant plus de résignation que ce rival est mon ami ; puis je me console de n'avoir pu être le héros, en devenant le confident...

Je vous ai dit, au début de ce récit, quelles raisons m'avaient porté à douter du prétendu platonisme de lord N... son abnégation ne m'en parut que plus admirable, et mon amitié pour lui s'en accrût.

Il se renferma dans le rôle de « confident » qu'il s'était modestement assigné, et sut le remplir avec une bonne grâce et une discrétion parfaites.

Le temps que je passai entre un tel ami, et l'exquise maîtresse que fut pour moi la marquise de S... est resté l'un des meilleurs souvenirs de ma vie. Mais si, comme homme je n'eus pas à regretter la

petite aventure que je viens de vous conter, je dois avouer, en terminant, que je crois avoir lieu d'en être moins fier comme diplomate. J'y ai beaucoup réfléchi depuis, et j'ai conclu que si Lord N... s'effaça aussi philosophiquement devant moi, c'est que sa trop séduisante amie devait être à la solde de l'Ambassade anglaise. Il est même assez probable, que je fus quelque peu « roulé » comme on dit vulgairement.

LA PREMIÈRE DU « VERRE D'EAU » EN RUSSIE

Au commencement de l'année 1841, madame A... dont le nom n'éveille plus grand souvenir aujourd'hui, mais qui alors était célèbre, jouait à St-Pétersbourg en compagnie d'une troupe de comédiens, français comme elle.

L'un d'eux s'étant trouvé subitement frappé de paralysie à la suite d'une attaque, elle songeait, en bonne camarade, à organiser une représentation à son bénéfice, lorsquelle reçut de Paris un exemplaire du *Verre d'eau* de Scribe.

Le grand succès que venait d'obtenir cette comédie en France était un garant assuré de celui qui devait l'accueillir à St-Pétersbourg. Madame A... comprit de suite qu'en la circonstance, cette nouveauté constituait pour elle une véritable bonne fortune, et elle s'empressa de la soumettre à la censure afin d'obtenir l'autorisation de la représenter.

Mais « la dame au ciseaux », la censure russe qui, à cette époque du moins, était encore plus chatouilleuse et tracassière que la nôtre déclara après lecture de la pièce, qu'elle ne pouvait être jouée, en raison des souvenirs scabreux qu'elle évoquait, lesquels lui semblaient de nature à blesser, dans leur orgueil national, le gouvernement et le peuple Anglais.

Cette décision contraria vivement madame A... mais ne la découragea pas. Elle se dit en effet qu'au dessus de la censure il y avait un souverain tout puissant auquel elle pouvait en appeler, et qui jugeant les choses avec plus de largeur d'esprit que ses bureaucrates, lui donnerait peut-être gain de cause.

De fait l'Empereur était très abordable et très accueillant pour les artistes. Il écouta madame A... avec bienveillance, et reconnaissant que ses censeurs s'étaient montrés plus sévères qu'il ne

convenait, leva l'interdit dont ils avaient cru devoir frapper la nouvelle pièce de Scribe.

Madame A..., sans perdre une minute, distribua les rôles, et, quelques jours après, le *Verre d'eau* était en répétition.

Sur ces entrefaites, et bien que la représentation n'eut pas été encore annoncée, Lord C... ambassadeur d'Angleterre, apprenant ce qui avait eu lieu et ce qui se préparait, court chez l'Empereur, pour lui exposer ses doléances patriotiques.

— Je viens, lui dit-il très ému, exprimer à votre Majesté au nom de mon gouvernement le regret et la surprise que j'éprouve au sujet de ce qui se passe... La police impériale avait trouvé dans une nouvelle comédie française de M. Scribe, le *Verre d'eau*, des passages blessants pour le vieil honneur de la cour d'Angleterre. Soucieuse du maintien des bons rapports qui existent entre les deux pays, elle avait jugé inopportune la représentation de cette pièce. Or j'apprends que Votre Majesté a mis à néant cette prudente décision, et que la comédie de M. Scribe va être jouée incessamment.. Je me permettrai de faire observer à Votre Majesté que ce procédé, outre qu'il touche d'une façon bien sensible notre susceptibilité nationale, m'atteint dans ma considération... Il paraît prouver en effet qu'une simple comédienne française a su trouver auprès de Votre Majesté plus de crédit que l'ambassadeur de la Grande-Bretagne...

— Il me semble milord, répond l'Empereur un peu embarrassé, que vous prenez les choses un peu plus au tragique qu'il ne convient et vous m'en voyez fort peiné; j'étais en effet très éloigné de penser que je pouvais vous contrarier à ce point. Madame A... est une femme de cœur que je tiens en haute estime, vous le savez... Quand je l'ai vue si chagrine de l'entrave qu'apportait la décision de mes censeurs à l'accomplissement de sa bonne œuvre, je ne me suis pas senti le courage de maintenir l'interdit dont ils avaient frappé le *Verre d'eau*... et maintenant que j'ai engagé ma parole, me voilà dans l'alternative également fâcheuse, ou de la reprendre... ou de vous désobliger. Je vous laisse juge de mon embarras... Voyons milord, savez-vous en définitive si cette comédie justifie vos alarmes..? L'avez-vous lue..?

— Je dois avouer à Votre Majesté que je ne la connais que par ouï-dire...

— Puisqu'il en est ainsi : Milord, veuillez donc me faire l'amitié de la lire et, s'il se peut, — ajoute l'Empereur en souriant,

avec assez d'indulgence pour me tirer du mauvais pas où je me suis étourdiment engagé...

Lord C..., bien que peu charmé de la petite corvée à laquelle le conviait l'Empereur, n'osa pourtant pas s'y dérober.

— Je vais, répondit-il m'en occuper sans retard et Votre Majesté peut être assurée que j'y apporterai tout l'esprit de conciliation compatible avec mes devoirs....

— Mais vous n'avez pas la pièce, dit l'Empereur, je ne l'ai pas non plus ; je puis cependant me la procurer. Je me charge de vous la faire tenir. Aujourd'hui même elle sera chez vous.

Aussitôt que lord C... eut pris congé de l'Empereur, celui-ci fit appeler un de ses aides de camp, qu'il instruisit en quelques mots de ce qui lui arrivait, et chargea d'aller remettre le *Verre d'eau* a l'ambassade d'Angleterre, après avoir été le demander à Madame A..., laquelle en effet possédait et détenait l'unique exemplaire qui fut parvenu à St-Pétersbourg jusqu'à ce moment.

En voyant arriver chez elle un officier du palais, Madame A.... eut de suite le pressentiment que son projet était de nouveau traversé par quelque évènement imprévu.

— Je n'ai pas, pour l'instant, le *Verre d'eau*, répondit-elle à l'aide de camp de l'Empereur après qu'il lui eut fait connaître l'objet de sa visite, et les circontances qui l'avaient amené, — il est entre les mains d'un de mes camarades, mais je vais courir le lui demander et j'irai assitôt vous le porter au palais.

Madame A... n'était pas absolument véridique, car la brochure était chez elle ; mais il entrait dans le petit plan de campagne qu'elle avait conçu tout en écoutant l'officier, que la comédie de Scribe ne parvint pas à lord C.... avant qu'elle l'eut fait parcourir à madame F... et se fut concertée avec elle.

Cette dame F... était française. Elle avait joué avec succès la comédie pendant quelque temps à St-Pétersbourg, puis elle s'était retirée du théâtre sur les instances de lord C... le plus fervent de ses admirateurs ; grâce à son esprit, à sa distinction, à son affabilité, son salon était devenu l'un des rendez-vous de prédilection des hauts personnages de la diplomatie, de la politique et des lettres.

Madame A... ne fit qu'un bond jusque chez elle, la mit rapidement au courant de l'affaire, et lui signala les passages du *Verre d'eau* qui lui semblaient devoir éveiller les susceptibilités patriotiques de lord C...

— Vous avez très bien fait, dit madame F..., de me prévenir, non pour vous assurer de mon concours qui vous était acquis d'avance, mais pour m'en faciliter la réussite. Je crois pouvoir, sans trop de témérité, vous la promettre. Lord C... n'aura pas la brochure de dix minutes que je vais le voir accourir. Or, il faudrait que mon crédit auprès de lui eut singulièrement diminué pour que je ne parvinsse pas à lui faire avaler ce terrible *Verre d'eau*.

— Si cependant il allait le trouver trop amer, fit madame A.....

— Nous y ajouterions un peu de sucre, répondit en souriant madame F...

Celle-ci ne se trompait pas dans ses prévisions : deux heures après le départ de madame A... Lord C... nanti de la comédie de Scribe arrivait chez elle, songeur, soucieux.

— Qu'avez-vous donc Milord, lui demanda madame F..., vous paraissez triste, j'oserais presque dire maussade, ce qui est tout à fait contraire à vos habitudes, lorsque vous me faites l'honneur de venir me voir ; auriez-vous par hasard quelque sujet de chagrin, ou seulement d'ennui ?

— Oui, je suis préoccupé, et contrarié fortement.

— Peut-on, sans indiscrétion, vous demander à quel propos ?

— A propos d'une de vos amies, de madame A...

— En vérité ? C'est une question de théâtre alors ?

— Vous l'avez dit, une question de théâtre.

— En ce cas la chose ne saurait être bien grave.

— Elle est au contraire délicate et épineuse en diable...

— Contez-la moi je vous prie, car vous savez Milord combien ces sujets m'intéressent quoique j'aie abandonné la scène.

Lord C... se mit alors à raconter longuement à madame F... ce dont elle était déjà instruite par madame A...

— Que dites-vous de cela, fit-il en terminant, et que pensez-vous de l'Empereur m'obligeant, moi diplomate, moi représentant d'une grande puissance, à faire le métier de censeur à éplucher une comédie ?

— Dame, je trouve, à vous dire vrai, il me semble que, dans la circonstance, c'était à peu près le seul parti qu'il eut à prendre.

— Je ne dis pas le contraire, mais il n'en est pas moins vrai que si vous étiez à ma place, vous prendriez peut-être la chose un peu moins philosophiquement.

— Je regrette de ne pouvoir m'y mettre : mais je puis du moins alléger une partie de votre tâche...

— Comment cela ?

— En vous lisant la pièce que vous n'aurez plus qu'à écouter, ce qui vous permettra de la juger plus aisément et plus librement que si vous la lisiez vous-même.

— J'ai bien envie d'accepter car il y a peu de plaisirs qui vaillent pour moi, celui de vous entendre mais je ne le puis. Une longue pièce de cinq actes, non, ce serait vraiment par trop abuser de votre complaisance.

— En aucune façon, Milord. Donnez-moi la pièce, installez-vous commodément, et laissez moi faire.

Lord C... tire la brochure de sa poche, et la remet à madame F... qui s'asseoit en face de lui et commence aussitôt sa lecture.

Dès les premières scènes, lord C... bercé, charmé, ravi, hypnotisé, se tient suspendu aux lèvres de son habile et séduisante lectrice.

C'est qu'en effet celle-ci, pénétrée de l'importance de son entreprise, a fait appel à toutes les ressources, à tous les raffinements de l'art qu'elle ne pratique plus, mais qu'elle n'a pas cessé de posséder.

Prévenue des écueils diplomatiques que contient l'ouvrage, elle glisse légèrement sur certains mots, substitue des équivalents atténués à certains autres, en passe même quelques-uns, et arrive ainsi sans encombres jusqu'au dénouement.

Lord C... d'ailleurs, tout entier à l'intrigue qui le captive, a depuis longtemps oublié son rôle de censeur.

— Ah la malheureuse reine ! murmure-t-il au comble de l'émotion lorsque se déroule la dernière scène. Et cet homme sur la fenêtre ! Quelle horrible situation ! Comment cela va-t-il finir mon Dieu?

— Je l'ignore comme vous Milord, mais je n'en suis pas en peine, répond madame F..., je m'en rapporte à l'habileté de M. Scribe. Encore quelques secondes d'ailleurs et nous allons le savoir.

La lecture achevée madame F... dit à lord C... :

— Eh bien Milord que pensez-vous de la pièce, et qu'allez-vous répondre à l'Empereur ?

— Je vais lui répondre s'écria lord C... avec chaleur, que le zèle intempestif de ses censeurs à failli me priver du plaisir de voir représenter l'une des meilleures œuvres de votre illustre compatriote !

— Mais ce que je ne lui dirai pas, ajouta-t-il d'un ton confidentiel et pénétré, c'est que je leur pardonne en considération d'un autre plaisir plus grand encore, qu'ils m'ont procuré sans le vouloir, celui de vous entendre.

Dès que madame F... se trouva seule elle traça rapidement ces quelques mots, qu'elle fit aussitôt porter chez madame A...

« Le succès a dépassé mes prévisions. Lord C... sort de chez moi absolument conquis. Le *Verre d'eau* trouverait maintenant en lui son plus chaud défenseur, si, — ce qui est fort improbable, — un nouvel adversaire venait à surgir. »

Bertrand d'AVILARS.

VERS LE TCHAD

Le Ministre des Colonies vient de décider l'envoi au Dahomey d'une mission chargée d'étudier le tracé d'un chemin de fer, qui reliera cette colonie à un point du Niger situé un peu en amont d'Ilo, limite de nos possessions sur le grand fleuve africain. Cette mesure a, sans doute, passé inaperçue pour la masse du public, indifférente aux affaires coloniales. Mais son importance ne saurait échapper à ceux qui s'intéressent à nos possessions d'outre-mer et, en particulier, à notre colonie du Soudan. Elle marque, en effet, le commencement d'une phase nouvelle, dans notre œuvre de pénétration en Afrique, et peut-être le prélude d'une période d'activité et d'expansion coloniales, aussi féconde en résultats que celle qui vient d'être close si brillamment par la chute de Sikasso et la capture de Samory.

Si l'on se reporte à l'idée qui nous a poussés vers le Niger et qui était d'accroître, jusqu'au maximum possible, l'importance commerciale de notre colonie du Sénégal, on peut dire que cette idée est entièrement réalisée aujourd'hui et que le Soudan, considéré comme annexe du Sénégal, est arrivé à son complet développement. Nous n'entendons nullement, par là, que notre œuvre dans l'Afrique Occidentale, soit terminée ; nous voulons indiquer qu'elle doit désormais être poursuivie dans un ordre d'idées légèrement différent de celui dont on s'est inspiré jusqu'à ce jour.

Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur une carte d'ensemble de l'Afrique, pour se convaincre que la boucle du Niger, dans la partie comprise entre Tombouctou et Ilo, ne peut rentrer dans la sphère d'influence commerciale du Sénégal et que le débouché naturel de cette région, en territoire français, est le Dahomey, la

plus courte distance à la mer étant toujours la plus favorable au commerce.

D'autre part, l'objectif tout indiqué de notre expansion en Afrique est aujourd'hui le lac Tchad. Nous avons, sur la région comprise entre Say et le Tchad, des droits incontestables, Jusqu'à présent, ils n'ont pas été contestés ; il n'en sera peut-être pas toujours ainsi. Possession vaut titre, dit un adage dont nous avons mainte fois vérifié l'exactitude, à nos dépens ; et nos titres ne prévaudront pas contre le fait accompli, si nous nous laissons devancer sur le Tchad par nos rivaux. Nos droits, si indiscutables qu'ils soient, ne deviendront définitifs que le jour où ils seront consacrés par une occupation effective. Et il ne suffit pas, pour cela, d'envoyer des missions, qui signent des traités et qui passent ; il faut créer des postes parmanents, sur le territoire revendiqué ; il faut que le pavillon national y flotte en tout temps, sous la garde de forces capables de le faire respecter. L'heureux et brusque dénouement des difficultés, qui nous retenaient dans le bassin supérieur du Niger, nous a fait gagner, au point de vue de la réalisation complète de notre programme d'expansion en Afrique, une avance inespérée, dont il faut profiter. Le moment semble donc venu de nous avancer régulièrement, méthodiquement, d'une manière définitive et en même temps aussi rapide que possible, vers le lac Tchad. Nos explorateurs ont brillamment accompli leur tâche, dans cette région ; ils ont préparé les voies ; il appartient désormais à nos officiers de compléter leur œuvre, par une action militaire rapide, énergique, conduite avec cet esprit de suite et de désintéressement, dont ils ont donné tant de preuves au Soudan, en évitant les conflits inutiles, en préférant les résultats sérieux aux bulletins retentissants, en s'efforçant de conquérir l'esprit des populations, plus encore que leur territoire. C'est cette méthode qui a assuré la pacification rapide du vaste domaine africain sur lequel nous nous sommes étendus, depuis 1880, et qui nous permet de nous y maintenir, avec des forces insignifiantes.

Mais ce que nous avons dit de notre action commerciale est encore plus vrai pour notre action militaire. Nous sommes arrivés à la limite extrême que celle-ci pouvait atteindre, en prenant le Sénégal comme base d'opération et de ravitaillement. Si l'on veut bien remarquer : que les conditions climatériques du Soudan y rendent impossible toute opération importante, pendant l'hivernage ; que la période favorable pour une colonne, partant de

Kayes et se dirigeant vers le lac Tchad, se trouverait encore raccourcie par la précocité plus grande de l'hivernage, dans le bassin du Niger ; enfin que l'insalubrité du pays, pendant cette saison, et la difficulté du ravitaillement rendent obligatoire un retour vers le point de départ, à la fin de chaque campagne ; il suffira de calculer approximativement le temps nécessaire, pour se rendre de Kayes à Say et revenir ensuite de Say à Kayes, pour se convaincre de l'impossibilité d'une telle opération. Les éléments d'une colonne et de son ravitaillement, partant de Kayes pour se concentrer à Say, auraient à parcourir :

De Kayes à Badumbé, 200 kilomètres, par voie ferrée ;

De Badumbé à Bamako, 350 kilomètres, par étapes, sur route ordinaire ;

Un millier de kilomètres, au moins, en chalands, sur le Niger.

Un autre millier de kilomètres, par étapes, sur route.

En effet la navigation du Niger n'est possible que jusqu'à une certaine distance en amont de Tombouctou, à cause de la présence des Touaregs, dans la boucle du fleuve. Des opérations sont, croyons-nous, engagées pour les en chasser. Mais ce serait une singulière illusion de croire que ce résultat sera facilement et rapidement obtenu. Cette guerre, contre les Touaregs, est, en tous points, semblable à celle que Faidherbe eut à soutenir, jadis, contre les Maures, et l'on sait qu'il fallut plusieurs années à l'illustre général, pour délivrer le Sénégal de leurs incursions. D'ailleurs, alors même que la navigation du Niger serait entièrement libre, le temps nécessaire pour transporter une colonne jusqu'à Say n'en serait pas notablement diminué ; car la rapidité plus grande de la marche serait compensée par la longueur du chemin à parcourir, puisqu'il faudrait décrire, par la voie fluviale, un grand arc de cercle, dont on prend la corde, par la route terrestre.

Sans tenir compte des 200 premiers kilomètres, qui seraient rapidement parcourus, grâce au chemin de fer, on voit aisément que la colonne mettrait près de trois mois pour se rendre de Kayes à Say ; autant pour revenir. C'est donc six mois qui seraient pris, par des mouvements de concentration ou de dislocation, sur les huit mois au plus, disponibles pour les opérations.

La nécessité s'impose donc, si nous voulons poursuivre la revendication de nos droits en Afrique, de choisir une base plus rapprochée du théâtre de nos futures opérations. Kotonou est incontestablement le point de la côte d'où l'on peut le plus rapidement

gagner Ilo et Say ; encore que la distance ne soit pas inférieure à 800 kilomètres, ce qui demanderait trois mois, pour l'aller et le retour ; mais il en resterait cinq pour agir ; et c'est beaucoup, cinq mois, quand on sait les employer.

Pour n'être pas arrêtés par le fait même de notre progression vers le lac Tchad et de l'augmentation des distances à franchir, qui en serait la conséquence, il faudrait que cette augmentation fût compensée, au moins en notable partie, par la rapidité d'installation de la voie ferrée. Dans ce but, il conviendrait de choisir, pour le futur chemin de fer, un type de voie léger, simple, à pose rapide, d'entretien facile, susceptible d'admettre des pentes plus fortes et des courbes de moindre rayon que celles des voies ordinaires, et n'exigeant, par suite, que peu de terrassements et d'ouvrages d'art.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que féliciter le Ministre des Colonies de l'heureuse et clairvoyante initiative qu'il a prise, en prescrivant l'étude du tracé d'un chemin de fer reliant le Dahomey au Niger. Nous souhaitons que M. Guillain ne s'en tienne pas là. Le moment est venu de faire, pour le Soudan, ce que l'on fait pour les voies ferrées en construction : séparer l'exploitation des travaux d'avancement. L'ancien Soudan, œuvre des généraux Borgnis-Desbordes, Galliéni, Archinard, de Trentinian, serait limité à un point convenablement choisi sur le Niger ; débarrassé de toute préoccupation militaire, il entrerait plus efficacement dans la voie de l'organisation pacifique et constituerait la partie en exploitation de notre jeune colonie africaine ; tandis que la conquête du général Dodds, reliée à la partie inférieure du Niger français, deviendrait le point de départ d'une nouvelle extension de notre influence, vers le centre de l'Afrique.

Aux administrateurs, aux spécialistes de la colonisation, l'exploitation, c'est-à-dire l'ancien Soudan, désormais pacifié ; aux militaires, aux hommes d'action, l'avancement, c'est-à-dire la route du lac Tchad.

R.

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Nice, 9 février 1899.

M. de Bismarck ne s'intéressait avec passion qu'à ce qui valait un mensonge. Lorsqu'il disait : « la question d'Orient ne vaut pas les os d'un grenadier poméranien » il avait en l'esprit la formule du programme : *Drang nach Osten* « poussée vers l'Orient ». La guerre turco-russe, l'abaissement du colosse slave victorieux par le congrès de Berlin, la traîtrise diabolique des articles dudit Congrès dont pas un qui ne contienne le germe d'une agitation ou d'une révolte des nationalités de l'empire turc, la séparation de la Roumélie et de la Bulgarie unies par le traité de San-Stefano, la réunion de ces deux pays refaite ensuite contre la Russie, la prise de possession de la Bulgarie par un Cobourg inféodé à l'Autriche, tout cela fut machiné, truqué par le grand menteur qui gouvernait à Berlin.

Depuis, Guillaume II n'a rien négligé pour cette « poussée vers l'Orient » programme favori de la Prusse.

Par les mêmes raisons que l'empereur allemand s'efforçait d'être en bonne grâce avec la Russie, Ferdinand de Bulgarie s'efforçait de devenir sympathique au tzar. La politique de calcul, d'équilibre, de concessions hypocrites se poursuivait pendant que l'Autriche mettait la main sur la Serbie et l'enlevait aux influences russes ; la Bulgarie, par son retour apparent vers la Russie, adoucissait

les griefs légitimes des Moscovites, chagrins de voir les peuples délivrés, sauvés par eux, se ranger sous la bannière austro-allemande. La Roumanie avait la première été englobée par l'Autriche triplicienne; plus tard la Serbie terrifiée par Milan était livrée à l'influence de Vienne; mais, pour que le jeu de duperie suivit sa progression fatale et fut complet, le roi de Roumanie, lui aussi, revint à Pétersbourg et s'y montra plein de souvenirs hypocrites pour le passé. Voici qu'à cette heure on peut lever les masques. Guillaume II est l'ami le plus chaleureux du Sultan, la Roumanie, la Serbie sont, ou par persuasion ou par force les féales de l'Autriche, Ferdinand de Bulgarie semble rentrer au bercail. Le ministère qu'il a formé ces derniers jours compte parmi ses membres les Bulgares les plus haineux contre la Russie, les plus dévoués à l'Autriche. On agite la Macédoine parceque dans le plan de la « poussée germanique vers l'Orient » l'Autriche est destinée à prendre possession de Salonique, avec la connivence, le soutien d'une Roumanie, d'une Serbie, d'une Bulgarie triplicienne. Qui sait si la Crète n'a pas été accordée au prince Georges pour que les tentatrices possibilités de réformes luisent aux yeux des Macédoniens et les égarent? Le Congrès de Berlin était tout entier dans un mot : « les réformes ! » afin que ce mot exalte sans cesse les espérances des chrétiens orientaux.

La Russie a laissé peu à peu toutes les intrigues se nouer par ses pires ennemis dans les Balkans et en Autriche. Elle n'a pas soutenu les Slaves, ne les a point groupés, n'a pas combattu les hypocrisies ou les manœuvres cyniques employées pour réduire à néant son prestige en Autriche, dans les Balkans, en Turquie ; elle n'a bâti aucune digue contre le flot montant du germanisme.

Les Slaves du Sud et du Nord en Autriche ont vu le danger venu de Berlin, ils luttent avec une énergie admirable : En Croatie, en Dalmatie, en Slavonie, en Istrie, dans la Carniole, la Corinthie, la Styrie, en Bohême, en Moravie. A mesure que la Russie semble s'éloigner et l'Allemagne se rapprocher, la lutte s'organise, les vitalités nationales se réveillent Seuls là-bas, à l'avancée, le Montenegro et son Prince restent inviolés par l'esprit envahisseur. L'orthodoxie, l'âme slave, la paix slave continuent de régner à Cettigne. Partout ailleurs c'est l'agitation violente, c'est l'intrigue basse, c'est la tyrannie, c'est la terreur. Un Hohenzollern à Bucarest, un de Kallay germanisant en Bosnie-Herzégovine, un Milan soudoyé en Serbie, un Cobourg hypocrite à Sofia, les alle-

mands, maîtres obstructionnistes à Vienne et l'éternelle et irritante comédie du gouvernement d'empire, mettant à l'étude la sempiternelle « réconciliation des Tchèques et des Allemands », le triomphe effronté du parti centraliste et germanisant en Hongrie, l'amitié protectrice de Guillaume II pour le sultan dompté, obéissant et conduit tantôt dans la voie des résistances, tantôt dans celle des concessions, tel est le tableau actuel du programme : *Drang nach Osten* « poussée vers l'Orient. »

Et quand cette poussée grandit, menace, quand celui qui la dirige de Berlin, tient sous son gant tous les fils des pantins qui peuvent aider à ladite poussée ou feindre par compérage de s'y opposer, que font la grande Russie ; le Tsar puissant, la France ?

La Russie, nous dit-on, se désintéresse de l'Orient, le Tsar songe à assurer la paix de l'Europe, paix qui devient favorable surtout au développement économique, commercial, à l'influence grandissante de l'Allemagne.

La Russie et la France semblent à peine comprendre que seule la puissance Slave constituée, organisée en Europe, repoussera l'afflux germanique envahissant. Une ligue balkamique groupant la Bulgarie, la Serbie, le Montenegro, une Slavie méridionale, une Bohème-Moravie pourraient faire échec à la puissance allemande, doter l'Europe de l'équilibre libre nécessaire.

La France a un intérêt aussi grand que la Russie à l'organisation de cette résistance. Elle ne le comprend pas. Des patriotes aveuglés, coupables, de même que les Athéniens, tendaient les bras vers la puissance fascinatrice et mortelle de Rome, songent à une monstrueuse entente avec le germanisme. Autant se jeter pour être sauvé de l'inondation dans le torrent qui monte et engloutit.

Demain l'Allemagne sera maîtresse de l'Autriche, de la Hongrie, de la Turquie, de la Hollande. Et nous n'aurons pas préparé de contrepoids à cet envahissement, nous, les alliés de la grande nation russe qui, dut-elle s'abandonner un jour à l'attraction fatale de l'Asie, peut auparavant nous aider à assurer notre psychologie de race, à lier notre âme gallo-latine à l'âme slave. Nous ne tentons, nous ne préparons rien. Au moment où j'écris ces lignes, il m'arrive d'un ami russe une lettre curieuse, pleine d'à propos et de laquelle je détache ces lignes : « Dès que j'ai commencé à penser, j'ai toujours rêvé d'une Russie et d'une France transformées l'une comme l'autre, rassemblant d'une main ferme les diverses frac-

tions des Latins et des Slaves qui, par leurs divisions, excitent le mépris de l'ennemi. J'ai vu dans cette alliance des deux confédérations slaves et latines la régénération du monde. »

L'Angleterre a envisagé le péril de voir la Russie livrée tout entière à ses ambitions asiatiques. Elle a fait le bilan de ses profits et de ses pertes en l'occasion. Dès le congrès de Berlin, dès la reconstitution des deux Bulgaries par l'Autriche, elle a aidé à la main-mise triplicienne sur les Balkans et il est loin le temps où elle criait à l'Autriche : « A bas les pattes ! » Finalement, s'il lui faut renoncer à une partie de l'Asie, elle aura ses compensations en Afrique. Alors même qu'il lui faudrait abandonner l'Inde à la Russie, ne peut-elle, à l'aide de l'Amérique et par l'entente que prépare M. Chamberlain avec l'Allemagne, s'assurer la forte rançon dans le partage de la Chine.

L'Angleterre est dans le même jeu que l'Autriche et par là elle-même sert l'Allemagne. Quand l'Autriche sera à Salonique, entamant l'intégrité du territoire ottoman au bénéfice futur et final de l'Allemagne, est-ce que le Sultan, conseillé par Guillaume II, pourra faire un crime à l'Angleterre d'entamer les droits du Khalifat au Soudan ?

La politique anglaise a pour principe de ne pas se mettre en travers du chemin du plus fort, elle ne se mettra jamais en travers du chemin de l'Allemagne, la ménageant, et plus encore s'associant au besoin à ses intrigues en Europe, jusqu'à ce qu'ayant réalisé l'alliance rêvée avec l'Amérique militarisée, elle croit pouvoir ne plus rien craindre et tout exiger.

A Samoa un essai d'entente a existé entre l'Angleterre, l'Amérique et l'Allemagne. On s'est chamaillé quelque peu, en amis passés et futurs et certes, il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour prédire que tout s'arrangera au mieux des intérêts de chacun par le partage égal du butin. Le consul allemand cassera les vitres, le consul américain jettera les indigènes par la fenêtre, le consul anglais réclamera des indemnités pour les vitres cassés et pour l'humanité malmenée dans la personne des indigènes, mais tous trois s'entendront pour bénéficier de la dépouille finale.

L'Angleterre s'est calmée comme par enchantement. Le Haut-Nil, Madagascar, Terre-Neuve ont perdu leurs formes de torches incendiaires. Pour combien de temps ? Pour longtemps peut-être. Le procédé des Anglais de crier sur tous les toits qu'ils vont vous lapider pour qu'on se sente allégé lorsqu'ils se contentent de vous

jeter une seule pierre et de vous faire une seule blessure, n'a-t'il pas cette fois encore réussi ? Quel tapage, quelles injures, quelles menaces, et voilà que tout à coup la possibilité d'un arrangement dont les bases n'avaient pas cessé d'exister prend corps. Pourquoi ? C'est que le tour est joué.

« On se demandait, me disait hier l'un de nos ministres plénipotentiaires qui connait bien Albion, ayant passé de longues années dans nos colonies, on se demandait pourquoi les Anglais ne profitaient pas de ce qu'ils étaient prêts pour nous tomber dessus. Je me l'explique par une lettre reçue à l'instant et que je viens vous lire. Si à leurs avantages en Chine, dont il est question dans cette lettre comme vous l'allez voir, les Anglais ajoutent l'occupation de Tanger qui ne peut tarder, où ils intriguent constamment, une garnison se tenant toute prête à Gibraltar ; s'ils investissent l'Abyssinie en attendant la conquête, après avoir fait essuyer tous les plâtres aux Italiens, si rien n'entrave d'aucun côté leur main mise aur l'Egypte, il faut avouer qu'ils n'ont pas besoin de guerre. Ils recueillent tout le profit d'une campagne victorieuse sans courir le moindre risque ».

Voici ce que me lut notre diplomate :

Les renseignements que j'ai recueillis à Hong-Kong et à Shang-Haï sont navrants pour nous. Le partage de la Chine se fait en ce moment même et nous n'y prenons nulle part.

A Shang-Haï, le Vice-Roi de Nan-Kin ne veut ni recevoir ni entendre notre Consul général. Nous n'obtenons, grâce aux Anglais, aucune compensation, ni pour l'affaire de la Pagode de la concession française, ni pour le meurtre de nos missionnaires.

Pendant ce temps, les Anglais obtiennent l'organisation sous la conduite de leurs officiers, de 3 camps barrant la vallée du Yan-Tzé, réclament pour eux le Se-Tchouen et l'expulsion de la mission française Bonnin qui y circule actuellement.

A Hong-Kong, le lendemain du traité qui nous assurait le Quang-Tong, ils obtenaient 400 milles carrés à l'ouest de Hong-Kong et vont en faire un port de guerre imprenable. — Ils ont pris en même temps un point dans l'estuaire de la rivière de Canton qu'ils barrent, et réclament la ville pour eux.

Des canonnières et des chalands doivent être livrés le 1er février pour remonter sur le Si-Kiang à Nanning-Fou qui nous était réservé.

Ils ont commencé l'organisation de régiments chinois.— Des officiers, des cadres complets, sont venus des Indes à cet effet.

Les Allemands, de leur côté, vont, paraît-il, s'installer à Fou-Tchéou, Samsah, Amoy, dans tout le Fo-Kien, pays et ports très riches que leur flotte visite sans cesse.

Au Siam, on brûle une église catholique, on incorpore nos protégés cambodgiens, sans que nous protestions.

Nous nous bornons à construire des batteries à Haï-Phong et Hon-Gay. Nous n'organisons rien, nous n'avons pas un homme pour appuyer nos droits

Si l'on osait, on réduirait encore le corps d'occupation.

C'est navrant, désespérant. Je ne charge nullement le tableau !

Et maintenant que nous avons été assourdis, ahuris par les criailleries anglaises, nous croyons la bourrasque passée ; mais Lord Charles Beresford travaille à corps perdu, se hâte fièvreusement pour prendre possession de la vallée du Yang-Tsé de par une convention militaire qui lui permet d'inspecter les forts et de créer une garde pour la protection du Yang-Tsé, tout à l'heure anglais. Chemin faisant, Lord Beresford sème la révolution et l'organise dans le sud de la Chine afin que la corruption chinoise amène plus vite la germination anglaise.

A mesure que se fixe la réalisation de leurs convoitises, les Anglais nous trouvent plus sages, plus loyaux, plus raisonnables, nous allons bientôt en être aux douceurs. Est-ce que M. Rolin-Jacquemyns, ex-ministre du roi des Belges, au service du Siam et à celui de l'Angleterre, n'est pas devenu tout à coup notre ami ? Un interwiew s'est trouvé là, tout juste à point ; M. Rolin-Jacquemyns ne songeait qu'à le fuir, il nous le dit, mais enfin il s'est résigné pour nous faire savoir que le Siam est plein de bonnes intentions à notre égard, pour nos protégés, les Cambodgiens, et que lui, M. Rolin-Jacquemyns est un homme de grand courage qui, à l'occasion, résiste aux mises en demeure de l'Angleterre. Allons tant mieux et nous voilà tranquilles. Nous serions fous aux yeux de M. Rolin-Jacquemyns si nous ne dormions pas, aux rives du Mé-Kong, sur nos deux oreilles.

En Chine, les Allemands s'installent commodément et définitivement. J'ai sous les yeux un extrait du premier numéro d'un journal qui se publie dans la Chine allemande sous le nom de *La Vigie asiatico allemande*. Ce moniteur officiel du territoire de Kiao-Tchéou paraît toutes les semaines avec six pages de texte et de renseignements. Il est curieux d'y lire les annonces les plus diverses, allant de la bière brune de Kulmbach, à la demande de deux jeunes commerçants allemands qui sollicitent une correspondance, en vue du mariage avec des jeunes filles allemandes, jolies et de bonne famille.

Lorsqu'on songe à la solennelle investiture du prince Henri de

Prusse à Kiel, comme chef de croisade, partant pour répandre la divine parole chétienne aux disciples barbares de Confucius et qu'on voit cette investiture se traduire par l'initiation des Chinois à la bière de Kulmbach et à la recherche des Gretchen exportatives, l'association des deux images a une allure quelque peu funambulesque; mais le ridicule est inconnu en Allemagne, la preuve en est dans les détails maintenant archi-connus du voyage Cook de Guillaume II en Palestine. Le négoce sous toutes ses formes, voire même politique, dont l'Empereur allemand s'est préoccupé si ostensiblement, amalgamé aux émotions éprouvées par l'Empereur allemand « dans le lieu où se déroula l'histoire de la Rédemption, dans ce jardin des oliviers où le Kaiser jura de faire le bonheur de son peuple », tout cela a vraiment pour nous un caractère « étranger ». Qui peut se faire, en France, à ce méli-mélo commercial et mystique ?

Le dernier discours du Kaiser au banquet de Landtag provincial de Brandebourg n'est-il pas d'un goût plutôt douteux ? Il y est parlé à la fois des responsabilités de droit divin des Hohenzollern, se plaçant face à face avec Dieu et de la fonction d'un souverain, comparée à celle d'un jardinier remuant la terre, fumant les racines, pourchassant les insectes nuisibles ; il est vrai qu'il s'agit pour l'Empereur allemand de cultiver l'arbre de 1870-1871 et de détruire « les animaux ennemis » ce qui m'a tout l'air d'être les Français, bonnes gens !

Les admirateurs persistants de M. de Bismarck en sont réduits à reconnaître que la grandeur et la prévoyance de sa politique intérieure ont subi des atteintes définitives. Rien ne subsiste plus des lois d'exception pour lesquelles il fit preuve de tant d'autoritarisme et dépensa tant de violence. Le dernier vestige du Kulturkamft, la loi d'expulsion des jésuites, n'a plus de partisans à cette heure et nous la verrons disparaître avant peu, son application n'ayant servi, il semble, qu'à exalter le centre catholique, à lui donner toutes les vertus et toutes les habiletés des oppositions, en y ajoutant celles plus rares de qualités gouvernementales se révélant une fois la victoire remportée. La motion tendant à l'abrogation de la loi contre les jésuites a été votée par le Reichstag à une forte majorité. Catholiques, libéraux, socialistes, les Alsaciens-Lorrains eux-mêmes qui souffrent des lois d'exception, se sont unis pour réclamer les droits égaux de tous les citoyens allemands.

Chez nous la campagne continue d'être habilement menée en faveur d'un rapprochement entre la France et l'Allemagne. On parle d'une visite au Tsar qui viendrait à Antibes et qui recevrait Guillaume II en même temps que M. Félix Faure. La formule approbative de cette combinaison est : assez bouder ! ce qui réduit une grande, fortifiante et fidèle haine à une légère rancune. Trouver Sedan une peccadille depuis Fachoda est pour le moins étrange. Dans ce cas il faudrait croire que l'Allemagne nous aidera à chasser les Anglais de l'Egypte, ce qui est une simple plaisanterie. S'imaginer qu'une rive du Nil peut nous être donnée par l'Allemagne pour que nous ne parlions plus de notre rive du Rhin, croire que l'Angleterre n'a pas autant de ressources que nous pour ajouter au domaine colonial de l'Allemagne c'est oublier l'entente des deux nations pour nous frustrer à Zanzibar, leurs conciliabules à propos du Transvaal, leur association politique en Chine, etc., etc.

La *Gazette de Cologne* qui avait ouvert le débat à propos d'un rapprochement entre l'Allemagne et la France, dit le clore en répétant : « Que si un jour les Français éprouvaient encore une fois le désir de se rapprocher de l'Allemagne, ce rapprochement ne pourrait sincèrement se faire que sous la condition de renoncer, à tout jamais, à l'idée de comptes quelconques à régler entre les deux pays, à la suite de la guerre 1870-71. »

L'intérêt national, colonial et continental de la France, froidement calculé, sans haine du vainqueur, sans émotion du passé cruel et humiliant, lorsqu'on a supputé les convoitises de l'Allemagne, fait la somme de ses exigences et de ses ambitions, réfléchi, à l'aide de l'histoire et des exagérations journalières des Allemands, au caractère de la race germanique et à son goût effréné pour la domination, cet intérêt, triple dis-je, n'est pas dans un rapprochement avec l'Allemagne. Il est dans la formation, dans le groupement des Etats slaves d'Europe, dans une alliance plus active avec la Russie, dans un rapprochement entre les nations latines.

Il faut se féliciter des nouveaux rapports avec l'Italie. M. Luzzati, négociateur de l'accord commercial franco-Italien, a vraiment prononcé les paroles qu'il fallait dire en terminant son discours :

Nous avons consenti cet accord parce que nous avions la conviction de faire une chose très avantageuse pour les deux pays, agréable à deux peuples de même race, qui, tout en étant heureux de faire disparaître toutes

traces de douloureux et dangereux malentendus, désirent vivre en harmonie et en rapport d'amitié et de voisinage, sans malentendus, sans soupçons. J'ai conscience aussi que cette œuvre du gouvernement contribuera efficacement au maintien de la paix en Europe.

L'accord a été voté à la chambre italienne au scrutin secret par 226 voix contre 34 malgré certaines réserves fort compréhensibles, un accord ne pouvant jamais réaliser les exigences complètes et servir les intérêts particuliers de deux pays à la fois. Tous les orateurs qui ont parlé de la convention et jusqu'à un crispinien lui-même, ont déclaré qu'ils approuvaient un acte du gouvernement destiné à resserrer les liens d'amitié et de bon voisinage avec le peuple français. Au banquet de la Chambre de commerce française de Londres, le baron de Renzis, ambassadeur d'Italie, a souligné encore les manifestations sympathiques de la Chambre italienne en disant :

« Le traité est surtout une œuvre patriotique, car je ne saurais comprendre que des échanges suivis n'amenassent pas un échange d'idées, de confiance, d'amitié et de solidarité entre les deux peuples. Un vent amical a balayé les nuages. Oublions donc le passé, puisque le soleil resplendit. L'horizon politique nous rassure ; entreprenons un labeur également profitable à tous ».

Le rapport du Sénat italien très favorable, un admirable discours du marquis Visconti-Venosta, nous prouve qu'avant quelques jours la guerre de tarifs qui existait entre la France et l'Italie depuis dix-sept ans aura cessé enfin ! C'est avec joie que nous écrivons ce dernier mot.

Quand les questions de race se réveillent d'un bout à l'autre du monde, qu'elles redeviennent le pivot des sympathies, des antipathies, la base des ambitions, des convoitises, il serait vraiment d'un triste augure de ne pas sentir dans la race latine le désir d'un rapprochement. L'Italie s'est aperçue que l'Allemagne ne peut rien pour elle dans la Méditerranée et que l'Angleterre l'exploite sans scrupule et sans compensations en Afrique. Elle découvrira à la suite de rapports sympathiques renouvelés, que beaucoup d'intérêts, sur ces deux points importants de sa politique, peuvent être plutôt complémentaires que contradictoires avec les nôtres.

Cette même idée de race fait en Angleterre et en Amérique des progrès vertigineux. Les défiances, les vieux griefs ont disparu. Tandis que sir Mathev White Ridley, secrétaire de l'inté-

rieur terminait un discours à Blackpool en disant que « les derniers évènements en Amérique sont tous avantageux pour l'Angleterre, étant donnés les sentiments d'affection qui grandissent dans les deux pays, que M. Balfour commençait une péroraison et se félicitait de la bonne harmonie des deux peuples Anglo-Saxons », garantie de la paix, de la liberté, du progrès et de la civilisation de toute la race humaine dans l'avenir. Excusez du peu ! et qu'il ajoutait :

A propos de l'étroite amitié existant entre l'Angleterre et les Etats-Unis, on assure que si le commerce anglais venait à se trouver lésé par quelque tarif gênant, les sentiments d'amitié s'évanouiraient et disparaîtraient comme les feuilles d'automne. Mais ce sont là propos de cyniques et l'orateur croit que les cyniques auront tort cette fois.

Tandis que MM. White Ridley et Balfour, dis-je, prononçaient ces paroles en Angleterre, au sénat de Washington, M. Walcott par intuition sympathique, au même moment faisant sa partie dans le duo, répondait :

Nous avons contracté une dette envers nos frères d'au-delà des mers.

Nous avons eu pour nous, pendant la guerre, leur inestimable appui moral et l'influence de leurs habiles diplomates.

Sans l'Angleterre, nous ne serions pas sortis de la dernière guerre, nos couleurs flottant aussi haut qu'elles flottent aujourd'hui; nous n'avons qu'une seule amie parmi les nations européennes, c'est la Grande-Bretagne.

Les autres nations attendent avec une convoitise haineuse, dans l'espoir que nons éprouverons quelque revers.

La convoitise haineuse des autres nations, est tout simplement le mécompte de voir un grand peuple démocratique, digne, il semblait de ses libertés, mentir à ses origines, renier ses principes, se croire pour quelques victoires contestables un grand peuple conquérant ; voir ce peuple ne trouver dans des victoires achetées par de longues et louches intrigues et par l'or, sous couvert d'humanité, qu'une exaltation de morgue que la conviction d'une supériorité arrogante et que le prétexte d'opprimer outrageusement ceux qu'ils proclamaient, venir délivrer et libérer, n'est-ce pas plus attristant qu'enviable ?

Porto-Rico souffre et résiste, Cuba se cabre, les Philippines se révoltent, voilà le bilan des bienfaits de l'humanitarisme Yankee aux Philippines et aux Antilles. L'humanité des Américains ne les empêche pas d'acheter les consciences, de se saisir de toutes les ressources, d'élever cruellement les impôts dans un pays ravagé et ruiné, mais il est bien vrai que cette humanité s'exerce quand il

s'agit, le jour même, de l'entrée des fonctionnaires Américains à Cuba, de supprimer les courses de taureaux ! Faudra-t-il que les Cubains se contentent le dimanche du prêche ? Imagine-t-on l'esprit quaker fanatisé par la conquête s'imposant à Cuba, à Porto-Rico, à Manille ; mais c'est la révolte en permanence ! C'est hélas, aussi comme contre-partie la destruction méthodique d'une race comme les Anglo-Saxons savent le faire, lorsqu'ils trouvent des résistances à leur conception et à leur forme de civilisation humanitaire.

Les Tagals des Philippines ont certainement l'aperception de ce qui est advenu aux Peaux Rouges et ils préfèrent se défendre en pleine force, avant d'avoir subi les atteintes débilitantes et mortelles du mal de la civilisation américaine. L'action est donc engagée entre les Philippines et les Américains à Manille. Lorsque les Yankee sont entrés une première fois dans la capitale c'est avec l'aide d'Aguinaldo. Maintenant qu'Aguinaldo est leur ennemi ils pourront y rentrer encore, mais pour n'en pas sortir. Le pays leur sera fermé.

Le Sénat américain a voté le traité de paix avec l'Espagne après bien des atermoiements. M. Mac-Kinley avait craint longtemps de se voir refuser la ratification.

Agoncillo, représentant à Washington d'Aguinaldo, chef des insurgés, télégraphiait à son chef, à ce qu'affirment les journaux yankee, de commencer les hostilités avant la ratification du traité de paix. On croyait aux Philippines et en Espagne même que le commencement des hostilités apporterait un argument majeur aux anti-annexionnistes. Je ne l'ai jamais cru. Les Américains, et surtout les démocrates qui résistaient à l'annexion de Manille, sont des patriotes. Une fois le drapeau engagé, la réserve devait leur paraître difficile. Cependant un tiers des sénateurs a voté contre l'annexion philippine. Il faut un grand courage civique pour courir le risque d'être soupçonné de mettre obstacle à la grandeur de son pays. M. Thiers a eu cette vaillance en 1870.

Nous aurons des Philippines et de l'action engagée les nouvelles qu'il plaira aux Américains de nous donner, l'amiral Dewey ayant coupé le câble. On nous cachera mal, en revanche, les atteintes du climat plus dangereuses encore qu'à Cuba et qui fait et fera des victimes sans nombre dans les rangs des volontaires américains. Les Espagnols très sobres, acclimatés, avec des officiers ayant l'expérience du pays et aguerris, pouvaient lutter contre les Philippins ; les officiers américains inexpérimentés

avec des soldats exigeants, trop nourris, auront à surmonter des difficultés qu'ils ne prévoient pas, à lutter contre des ennemis d'autant plus implacables qu'ils seront plus invisibles.

En même temps que les Espagnols recevaient la nouvelle de la signature du traité de paix avec les Américains, ils apprenaient celle de la résistance des Philippins. Ceux qui, dans le Nouveau-Monde, ont violé le droit, croyaient que la justice se plie aux injonctions de l'audace. Ils se trompaient. L'épreuve a commencé. Les Philippins se sont rangés unanimement autour d'Aguinaldo et lui donnent leur appui sans restriction ; ses soldats sont de bons soldats, bien armés, bien équipés ; ils se nourrissent en campagne de fruits, ils boivent de l'eau et n'ont que faire d'une intendance coûteuse. Les Américains vont donc avoir à conquérir les Philippines, ville par ville, montagne par montagne ; lorsque la victoire finale leur appartiendra de combien de vies humaines l'auront-ils payée ?

Juliette ADAM.

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

Au moment où fidèle glaneuse d'échos, je recueillais dans mon dernier " Ce qui se dit à Paris ", — sans pour cela l'empêcher de parvenir à destination, — une des nombreuses pierres que, de tous côtés, on jette dans le jardin rempli de pavés reçus et d'indestructibles ronces de messieurs les députés, ceux-ci, par extraordinaire, se livraient à un exemplaire labeur et nous donnaient inopinément l'agréable surprise d'une magnifique éclosion de beaux, bons et utiles discours, bien pensés, éloquemment débités et religieusement écoutés. Professant sur divers points des idées très différentes, et s'adressant à un auditoire rien moins qu'homogène, qui n'a que trop souvent manifesté sa nervosité, Messieurs Delcassé, Ribot et Raiberti ont su élever les très délicats débats relatifs aux questions étrangères à une telle hauteur que pendant une journée toute entière, sans qu'un seul mot discordant eût été prononcé, ils ont transporté la représentation nationale, et après elle toute la France pensante, dans la pacifiante et réconfortante atmosphère d'un patriotisme éclairé, pur de tout néfaste alliage.

Les discours et l'attitude de la Chambre ont provoqué au-delà de nos frontières, et spécialement en Angleterre, la plus favorable impression et ont ainsi puissamment contribué, — précieuse récompense pour le chef de notre politique extérieure et pour nos législateurs, — à la détente qui, depuis quelques jours, s'est enfin produite dans nos relations avec des voisins qui s'étaient vraiment montrés inexplicablement agressifs. Spontanément, dans une calme, sérieuse, solennelle séance, les mandataires autorisés du pays ont affirmé l'unanime sentiment de la France et gravement, énergiquement ratifié le mot saisissant par sa simplicité même de M. Delcassé : « Ne nous demandez pas l'impossible. » Les conditions dans lesquelles ce propos aujourd'hui historique a été tenu peuvent maintenant être divulguées et prouvent que malgré les communications rapides, le

télégraphe et le téléphone, les diplomates restent de très importants personnages : un mot ou même le geste insignifiant d'un ambassadeur, — il s'agit en la circonstanee d'un geste entre tous usuel et heureusement cette fois conjuré, — peut encore actuellement, on va le voir entraîner les plus redoutables conséquences.

C'était à la fin d'octobre, au moment le plus critique des affaires de Fachoda : à l'issue d'une longue et pénible discussion, qui pas une minute, cependant, n'avait cessé d'être absolument courtoise entre les deux éminents négociateurs, sir Ed. Monson, tristement, d'un lent mouvement portait la main à sa poche avec l'intention évidente d'y prendre quelque chose. M. Delcassé, devinant qu'il allait lui remettre une de ces impérieuses communications officielles qui obligent un gouvernement à une réponse catégoriqae, brusquement, mais en même temps amicalement, arrêta son interlocuteur : Non, s'écria-t-il, ne nous demandez pas l'impossible !.. quand vous voudrez, nous recauserons. » Et sir Ed. Monson se retira remportant le terrible document. Le pli que l'ambassadeur de la Reine devait, en effet, laisser au quai d'Orsay après avoir une dernière fois verbalement formulé les inadmissibles prétentions du Foreign Office, contenait, on l'a su depuis, des injonctions formelles qui constituaient presque, — peut-être même complètement, — un véritable ultimatum. Comme à une aussi inouïe mise en demeure, nettement exprimée par écrit, nos gouvernants n'auraient pu répondre que par un sec et fier refus, sans la sagacité et la présence d'esprit de M. Delcassé, les sentiments conciliants de sir Ed. Monson et la cordialité de leurs rapports personnels, deux grandes nations civilisées qui n'ont aucune raison de se haïr et entre-tuer seraient très probablement, à l'heure présente, engagées dans l'épouvantable et sauvage aventure d'une guerre monstrueuse, inique et inepte, désirée par quelques jingoïstes fanatiques, rêvant d'illusoires lauriers, mais au fond, et quelqu'en soit l'issue, également préjudiciable aux intérêts vitaux des deux grands pays qu'elle aurait mise aux prises. De menaçants points noirs certes subsistent dans l'horizon brumeuse d'Outre-Manche, seulement, et c'est un incontestable progrès, on paraît sincèrement décidé, de part et d'autre, à chercher les voies et moyens de les résoudre pacifiquement. En même temps, sans s'endormir dans une imprudente confiante sécurité, on prend les mesures nécessaires pour mettre nos ports importants à l'abri d'un coup de main, et réaliser, le plus rapidement possible, dans notre flotte de guerre quelques-unes des améliorations urgentes, de longue date réclamées par ceux, trop peu nombreux hélas ! qui s'intéressent aux questions de la marine. Une ligue — les ligues sont, on le sait, à la mode, — vient de se fonder sous le nom de : « Ligue Maritime Française » pour en favoriser l'étude et

travailler à obtenir des ministres qui passent rue Royale et des Chambres, distraites par tant d'autres préoccupations, toutes les mesures susceptibles d'accroître notre puissance navale. Puisse cette ligue réunir beaucoup de sérieux adhérents et contribuer à rendre notre vaillante marine assez forte matériellement pour faire respecter partout et par tous le pavillon de la France !

Le carnaval naturellement subit le contre-coup des récentes appréhensions extérieures, à peine et incomplètement dissipées, que je signalais à l'instant, et se ressent surtout des divisions et des tristesses intérieures qui vont sans cesse s'accentuant et s'accumulant. De plus en plus, d'ailleurs, tous les éléments mondains remuants et gais désertent, à cette époque qui fut jadis joyeuse, notre pauvre Paris devenu maussade, et fuient vers la côte d'Azur. Le soleil paraît-il, s'y montre très parcimonieusement cet hiver, mais on compte sur sa prochaine apparition pour faire cortège aux masques pendant les jours gras et égayer les courses et les régates ; en attendant la clarté des lustres brillamment allumés dans un grand nombre d'hospitaliers salons font aisément oublier à beaucoup les nuages qui voilent un ciel ordinairement toujours bleu. Ici on continue à dîner en ville, sous prétexte de musique on commence à se réunir à quelque five O'clock et le soir en comités moins restreints ; enfin le monde officiel se conformant à une vieille tradition donne de grandes et sérieuses réceptions. Ceux qui veulent s'amuser vont au théâtre où ils cèdent, lorsque l'occasion s'en présente, à la tentation de manifester. Des collégiens la manie du « chahut » a gagné les jeunes gens, puis les grandes personnes, et, il suffit de savoir qu'il y a du bruit quelque part pour qu'une foule élégante s'y précipite. Tous les soirs, au Nouveau-Théâtre on crie frénétiquement vive l'Empereur, en applaudissant le roi de Rome, ce qui, non sans raison, offusque de plus ou moins sincères républicains. Aux Nouveautés, de longs éclats de rire étouffent les sifflets que le curé et le général de la « Dame de chez Maxims » attirent à son néanmoins très heureux auteur. Mettre sur la scène des prêtres en soutane, des religieuses en costume, des officiers de terre ou de mer en uniforme dans des rôles repréhensibles ou grotesques m'a toujours paru, je l'avoue, fort choquant, mais la chose s'est faite de tous temps et se fait encore journellement et ce n'est pas, à mon avis, à propos d'un très spirituel accès de gaîté soutenu du premier au dernier mot qu'il y avait lieu de soulever la question : la désopilante pièce de M. Feydeau ne mérite vraiment pas cet excès d'honneur chatouilleux et chagrin qui ressemble fort à de la pose. Pour ne citer qu'un prêtre entre les centaines qui figurent sur la scène, Don Basile, du Barbier de Séville, est un personnage autrement répugnant et nuisible aux idées reli-

gieuses que le brave curé de campagne des Nouveautés, qui dans un tout petit bout de rôle ne fait simplement preuve que de naïveté. Il ne comprend pas, le digne homme, une certaine chanson où il est question de marmite et voit sans en être horrifié de belles dames très élégantes qu'il croit toutes bien élevées se livrer à un geste de la jambe plus en honneur au Moulin-Rouge que dans les salons. Pourquoi ce brave curé vivant au milieu de campagnards aurait-il l'esprit plus ouvert à certaines turpitudes des grandes villes que la plupart des spectatrices qui écoutent, elles aussi, les refrains de la « Môme Crevette » sans en saisir le véritable sens, — heureusement pour elles ! — et devinerait-il mieux que les honnêtes provinciales qui l'entourent en grandes toilettes de bal, l'inconvenance qu'elles commettent en tourniquotant le pied à une certaine hauteur croyant copier les faits et gestes d'une parisienne du grand monde? J'ai rencontré à l'étranger un Monsieur, appartenant à l'élite de la société de la ville, — une capitale, — très instruit et très intelligent, qui n'était tenu à aucune des ignorances du prêtre, et avait écrit — fort bien écrit même — un joli volume de souvenirs de voyages dans lequel il traçait un portrait de parisienne dessiné d'après celles qu'il voyait de sa fenêtre au Jardin Mabile, alors existant. Mis au courant de sa bévue le pauvre homme en était si honteux qu'il n'osait plus se faire présenter. D'autre part j'ai également connu un saint et digne prêtre qui, entendant dans une soirée donnée chez les châtelains de son village une cantatrice très lancée et fort peu vertueuse chanter divers morceaux choisis, ne voulait absolument pas croire, qu'interprétant avec une si grande perfection l' « Ave Maria », elle ne soit une sainte et une très grande sainte aux prières de laquelle dévotement, sans qu'on puisse l'en dissuader, il se recommanda chaleureusement.

Une cartaine naïveté prouve au contraire la candeur de l'âme et ne messied pas plus aux prêtres qu'à l'enfant dont on lui demande d'avoir l'innocence. La vraie vertu ne connaît pas les détours et les simagrées : elle va droit son chemin ne cherchant qu'à faire le bien, voulant si sincèrement éviter le mal qu'elle finit par ne plus le voir, même lorsqu'il crève les yeux. De là cette grande indulgence et inépuisable bonté dont on semble hélas ! de plus en plus déshabituer dans le monde, à tel point que très souvent on ne les comprend même plus chez les autres, ce qui cependant est plus facile que de les pratiquer soi-même.

Comtesse de **SESMAISONS.**

Hélène et Pâris

A l'avant de la nef au rostre éblouissant
Que le doux Japyx vers Ilion entraîne,
Ils écoutent, ravis le chant d'une sirène
Qui charme la langueur que leur âme ressent.

Un long frisson d'amour a passé dans leur sang :
Ils songent à la vie enchantée et sereine,
Et regardent au loin sur la céleste arène
Le soleil qui, vainqueur, dans la pourpre descend.

Zeus Kronion les aveugle en leur amour sans bornes :
Ils ne regardent pas, derrière eux, les cieux mornes
Ensanglantés alors de subites rougeurs.

Et, remplis tous les deux d'une éphémère joie
Ils ne peuvent prévoir les Akhaiens vengeurs
La mort des Phrygiens et la chute de Troie.



Daphnis et Chloé

Sous l'ample frondaison d'une robuste yeuse,
Des sons de sa syrinx charmant le blanc troupeau,
Daphnis, le berger, rêve et suis dans le ruisseau
L'onde que fait vibrer sa voix mélodieuse.

Sous les arceaux en fleurs de la forêt, rieuse,
Chloé, blonde, le front ceint de branches d'ormeau,
Hésitante s'arrête en le voyant si beau,
Et sous ses pieds frémit la pâle scabieuse.

Elle approche et saisit la flûte au son charmant,
Elle joue et Daphnis baise amoureusement
Les roseaux qu'ont touchés ces lèvres qu'il adore

Et l'arbre, qui s'éveille aux chants d'Avril vainqueur,
Etendant les rameaux où les nids vont éclore,
Semble bénir l'amour qui germe dans leur cœur.

Jean AUBRY.

Tableau d'Asie.

Déjà, depuis des heures, une foule bariolée se presse sur les bords du Mékong où vont avoir lieu les régates.

C'est un éblouissement de couleurs chatoyantes et vives, un assourdissant bruit de cris et de rires et des odeurs exotiques et fortes de santal, de jasmin et de coco passent dans la brise.

Annonçant le monarque, voici la garde sacrée des « bakous », avec les longues lances dont le fer reste invisible dans les fourreaux d'argent ; puis des porteurs de palanquins balancent sous des parasols de soie cramoisie, aux mille plis réguliers, leurs sièges dorés et vides et des officiers de la couronne apportent les boîtes incrustées de diamants, les nombreux objets sertis de gemmes précieuses dont le roi se sert d'habitude. L'un d'eux tient à deux mains l'épée dans son fourreau d'or ciselé, dont la garde est couronnée d'un rang serré de boutons blanc de jasmin, la fleur dynastique au Cambodge. Officiers et ministres s'agenouillent sur les nattes de la jonque royale et dans cette posture humiliée attendent l'arrivée du maître des existences.

Les pirogues, convoquées par édit, passent et se croisent sur le grand fleuve. Ce sont de très longues embarcations, étroites, s'élevant à peine au-dessus du niveau du fleuve. L'avant est découpé en tête de monstre, peinte de couleurs vives, aux gros yeux saillants et l'arrière effilé, monte très haut, avec des garnitures de drapeaux flottants et des fanfreluches qui claquent au-dessus du buste des pagayeurs.

Il y a, sur ces barques démesurées, vingt à trente rameurs parfois accroupis, égratignant le fleuve de leur aviron court, parfois debout, accompagnant le mouvement des rames d'un coup de talon qui sonne sur le bois de la barque et forme une harmonie bizarre à laquelle se mêlent des tintements de grelots. A l'avant, un homme fait tourner à deux mains une pagaie laquée d'or qu'il tend, en criant, vers le but, en une ligne droite que semblent suivre, dans leur essor, les pirogues rapides. Au milieu de l'équipage, le bouffon, debout, se contorsionne, grimace et chante des couplets satiriques dont tous reprennent le refrain sur un mode plaintif.

Et c'est un spectacle étrange que de voir évoluer sur le fleuve large ces embarcations ainsi décorées et montées.

Pour la dernière course, toutes les pirogues se rassemblent, équipages assis et debout, — sur la rive, les ovations de la foule répondant aux tams-tams sonnant la victoire, — et dans une clameur immense faite de voix exaspérées, les notes aiguës des grelots, du rythme des talons heurtant les planches, avec l'éclair doré des pagaies à la proue; au milieu d'un nuage liquide qui les enveloppe de

clarté et de gloire, les barques passent comme un tourbillon sur la surface du grand fleuve qui se soulève en un remous majestueux.

Nous quittons la fête à la nuit tombante.

La multitude se disperse ; le cortège royal s'est reformé et a disparu. C'est un songe fini. Maintenant, au soleil couchant, et tandis que la voiture nous emporte à travers la campagne, — jusqu'aux collines bleues fermant là bas le lointain horizon, ce sont les miroirs d'étain de l'inondation qui s'étendent ; à gauche, les vigoureuses verdures des brousses cachent à demi les maisons des faubourgs et du grand ciel que la nuit envahit tombent en saisissant contraste avec le tableau de tout à l'heure, un silence imposant, des odeurs légères, une impression de pénétrante fraîcheur qui vous engourdit de la langueur douce des soirées du printemps de France.

« *Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;*
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir,
Valse mélancolique et langoureux vertige !

. . . .

Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ».

Et cependant, pour marquer l'impression d'exotisme qui flotte partout dans l'air ici, que dégagent le dernier éclair doré du toit des pagodes et les clochetons du four crématoire dressé sur les bords de la route paisible, barrant la vue de leur masse sombre, voici des éléphants qui circulent à la fraîcheur du soir. Pour regagner leur gîte, ils vont passer à gué la plaine submergée et déjà leurs gros pieds de monstres se posent avec lenteur et font rejaillir aux derniers rayons de lumière, des gerbes de l'eau saumâtre et calme.

Gabrielle MIRABEN.

⁂

Gave Pyrénéen

De quelle délicieuse inspiration bucolique sont ces ruys des montagnes Pyrénéennes et combien il est regrettable que la Poésie du pays, trop adonnée à la seule pastorale, ait dédaigné jusqu'ici d'en célébrer et d'en noter le charme.

— Prenant origine, le plus souvent, non point à la base d'immenses glaciers, mais dans quelque cirque de roc où sourd du flanc même du mont la distillation limpide d'une eau qu'on dirait du cristal de roche liquéfié, le Gave commence son cours, coquet et joli ruisselet d'abord, puis, un peu plus loin, augmenté déjà de quelques pareils affluents, cascatelle et cascade précipitant sa tumultueuse masse d'écumes aux reflets irisés le long des rochers polis, parmi les plantes abruptes et caillouteuses. Grossi très vite par des centaines de petits

gaves se confondant en lui seul, il est déjà torrent quand il roule au bas des pics, grondant sourdement au profond de titanesques anfractuosités, d'abymes vertigineux. C'est ensuite le bondissement capricieux à l'orée des vallées, la coulée claire et serpentante dans des lits de pierres et de sable souvent abandonnés pour bientôt être repris, le méandre chantant, entre des rives verdoyantes, sous les voûtes ombreuses de chênes et de sapins séculaires.

Verlaine, parlant de l'Adour en un de ses Poèmes Saturniens, le dénomme un ruffian.

Bien d'autres évocations seraient également exactes. Celle par exemple avec les pures et froides nymphes des mythologies du Nord n'est-elle pas suscitée, et aussi, en suivant le cours même du Gave, les évocations des agrestes naïades antiques sorties des gouffres montagneux pour venir prendre leurs ébats dans des Tempé fleuries ?... L'Hippocréne se présente à l'esprit, et le Lignon.

Et quel malheur, ainsi que nous disions, que l'expression de tout cela ne se rencontre pas en des poèmes basques dont les verbes sont sonores ainsi que le fracas des eaux au creux des précipices ou en aucuns de ces chants mélodieux du Béarn qui sont doux comme le bruissement léger de l'onde s'en allant, mélancolique et chuchottante, on dirait à regret, à travers les campagnes amies trop tôt laissées en arrière....

Louis **LATOURRETTE.**

Papillon du soir

(INÉDIT)

Je songeais à lui cette nuit passée
Et mon cœur meurtri pleurait sans espoir,
Je laissai tomber la page froissée
Quand je t'aperçus, papillon du soir.

Tu tourbillonnais, ô fleur d'améthyste !
Et dans l'air traçant un léger parcours,
Sur le fin rideau de pâle batiste
Tu reposais, las, ton corps de velours.

La lampe expirait en la chambre sombre,
Parfois, tu venais caresser mon front,
Puis, subitement s'envolait ton ombre,
Baisant le mourant soleil du plafond.

Par mes yeux mi-clos te suivait mon âme,
Messager d'Amour, emblème d'espoir...
Hélas ! t'approchant trop près de la flamme
Tu t'évaporas, papillon du soir !

Baronne de **BAYE.**

Le vent dans les roseaux

Le vent chante à mi-voix des chansons bucoliques
Dans les roseaux mélacoliques.

Les roseaux au passage ont pris sa grande voix,
Un par un et tous à la fois.

Et l'un succède à l'un qui tremblote et déclame
Et tient sa place dans la gamme.

Goutte de bruit, son pur, son frais, chaque roseau
Imite une gorge d'oiseau ;

Mais au loin fait l'envol de leurs notes furtives
Un chœur de flûtes primitives.

Chantez l'heure qui passe, aube, vesprée et nuit,
Bleu frôlement de l'aube au bord du lointain sombre,
La vesprée au ciel pur, taches d'or, taches d'ombre,
Et la paix des couchants où la pourpre reluit.

Chantez l'idylle assise ou bien agenouillée
Qui sourit, couple heureux du geste qui le tient
Et les bouquets cueillis et le baiser payen
Simple, pudique et clos comme une fleur mouillée ;

Chantez la pastorale agreste, les troupeaux
Assoupis parmi l'herbe où crissent les cigales,
Les bergers célébrant de leurs flûtes égales
Deux à deux, trois à trois, la torpeur du repos ;

Chantez les vieillards lents assis au seuil des portes,
L'enfance et la jeunesse et le rire et les pleurs,
Chantez les cheveux blonds et noirs où sont les fleurs,
Chantez les cheveux blancs coiffés de feuilles mortes;

Un par un et tous à la fois,
Froissement sous le vent au loin, mi-bruit, mi-voix,
Roseaux dont fait l'envol de vos notes furtives
Un chœur de flûtes primitives...

Strophes estivales

Je veux aller là-bas, je veux aller très loin,
Dans la campagne où l'air garde le goût du foin,
A travers les grands prés où sont sont les marguerites
Honnêtes, balançant le sommeil des bourdons,
Où sont les vols, les bruits, ou sont tous les fredons
Et le crissement des grillons aux menus rites...
Je veux aller là-bas, je veux aller très loin,
Dans la campagne où l'air garde le goût du foin.

Je veux aller là-bas où sont les chansons bleues
Que la mer à la grêve apporte de cent lieues,
Au bord du flot où l'on peut puiser en chemin,
Parmi les cailloux durs et les roches cabrées
Que monte chaque soir la fureur des marées,
Un peu d'immensité dans le creux de la main...
Je veux aller là-bas où sont les chansons bleues
Que la mer à la grêve apporte de cent lieues.

Je veux aller là-bas sous les arbres géants
Où semble haleter la voix des océans
Et qui laissent tomber sur le sourd de la mousse
Comme des gouttes d'eau leurs pétales muets
Tandis que les oiseaux ont des hymnes fluets
En l'honneur du ciel pur et de la brise douce...
Je veux aller là-bas sous les arbres géants
Où semble haleter la voix des océans.

Je veux aller partout où sont les folles courses,
Cueillir toutes les fleurs et rire dans les sources,
Suivre tous les sentiers, chanter tous les refrains
Et, pour te dire ma prière quotidienne,
Et, pour t'adorer toute, o nature payenne,
Seule, le cœur en joie et les cheveux aux reins,
Je veux aller partout où vont les folles courses,
Cueillir toutes les fleurs et rire dans les sources!

AMÉTHYS.

PROVINCES

ALSACE-LORRAINE

Alsace-Lorraine. — « Ce mot, dit la *Gazette de Cologne*, est le baromètre d'après lequel l'Allemagne et les nations étrangères peuvent toujours connaître, avec une grande certitude, l'état des relations qui existent entre les Allemands et les Français. L'Allemagne refusera tout entretien tant qu'il lui faudra craindre que la conversation une fois entamée n'ait trait, ne fut-ce que par une allusion, à cette question entièrement résolue pour l'Allemagne. »

C'est donc avec une Allemagne, inébranlable dans cette affirmation que : « la question d'Alsace-Lorraine n'existe pas » et qui invoque son droit historique aussi bien sur la Lorraine que sur l'Alsace, qu'il a été question de se réconcilier par l'abandon *définitif*, *sincère* et *absolu* de l'Alsace. On justifiait cet abandon par le prétexte que la germanisation de l'Alsace est plus avancée que celle de la Lorraine ; à cet effet, l'opinion si précieuse et si désintéressée d'un maître d'école allemand avait été recueillie !

Nous ne pouvons que rappeler, dans cet espace restreint, les 28 années de dévouement sans défaillance, de fidélité et de sacrifices de l'Alsace :

Elles donnent un éclatant démenti à la coupable affirmation, que l'Alsace aurait laissé la germanisation mordre sur elle plus que la Lorraine, et font de cette tentative de rapprochement avec l'Allemagne, aux dépens de cette pauvre province, un acte de complète ingratitude.

Mais il est une question supérieure à la question de sentiment, c'est celle du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. Il n'est pas de coterie, pas de ministre, pas de gouvernement qui puisse *renoncer* à l'Alsace, l'Alsace n'étant la propriété de personne. Le principe des nationalités pour lequel la France a versé son sang, « le principe que toute souveraineté réside dans la nation » n'a été violé pendant ce siècle que par l'Allemagne, pour le Danemark puis pour l'Alsace-Lorraine. La France consacrera-t-elle le droit de conquête ?

L'Alsace et la Lorraine, unies par le plus indissoluble des liens, par un commun malheur le resteront jusqu'au jour de la justice !

Herrade.

GASCOGNE

Heureuse évolution. — Dans une grande ville d'affaires comme la nôtre, l'opinion ne peut s'égarer longtemps entre les agitations stériles, si dangereuses soient-elles, et les questions d'intérêt vital dont la solution peut avoir une terrible portée. Désormais, sauf quelques étudiants qui ont besoin, par définition, de mener tapage à propos de ce qu'ils considèrent comme les principes, toute l'attention des Bordelais se concentre sur notre politique extérieure et ses complications possibles. La chose est d'autant notable, à cette heure, qu'elle est nouvelle en nos annales. Je conviens que les feuilleter est parfois douloureux pour notre patriotisme, car la grande cité gasconne, loin de contribuer à l'extension de la France jusqu'à ses frontières naturelles, y mit, durant la guerre de cent ans, les plus vaillants obstacles. Mais il est bon de rappeler que le placement de ses vins en Angleterre, son premier intérêt, ne passait qu'après son premier devoir selon le droit politique des XIVe et XVe siècles, car son loyalisme lui imposait, avant tout, la fidélité jurée aux héritiers d'Eléonore. Plus tard, au XVIIIe siècle, nous constatons, avec moins de circonstances atténuantes, que la richesse anglaise est d'un précieux secours aux Bordelais, moins pour leur débouché vinicole que pour l'expansion de leur commerce grâce à la marine britannique. C'est, en effet, au moyen de navires anglais que Bonaffé l'Heureux, par exemple, édifiait « aux îles » sa colossale fortune, et que bien d'autres allaient, outre-mer, jeter les bases d'un négoce important, qui subsiste encore entre les mains de leurs descendants.

Il y a donc, à Bordeaux, des traditions d'intérêts communs avec l'Angleterre qui furent avivés, en ce siècle, par le désastre que nous causa le blocus continental, d'abord, et par la prospérité qui suivit les traités de 1860. Cependant, maintenant que de grands territoires forment notre empire colonial, encore trop inexploité, maintenant surtout que les constructions navales françaises nous affranchissent de tout tribut de cette sorte à l'étranger, il est bon de constater que les Bordelais ne sont pas les moins empressés de France à se montrer virils et résolus, quelles qu'en soient les conséquences, en face de certaines velléités malveillantes et audacieuses.

Est-ce que notre intérêt, ayant pris la forme nouvelle que je signale ici, une alliance commerciale avec l'Angleterre nous est moins nécessaire ? Le penser serait nous faire injure et se tromper foncièrement ; nous avons plus que jamais besoin des bienfaits de la paix, car nous souffrons depuis longtemps. Mais ce qui est vrai et que je souligne avec fierté, c'est que la notion de patrie, le sentiment d'absolue solidarité entre les différentes parties du pays, a fait un tel progrès parmi nous, que nul, ici, ne songe à nos intérêts régionaux quand est soulevée une question de dignité nationale.

Jol Rasco.

TOURAINE

Le Centenaire de la Naissance de Balzac. — Les Tourangeaux fêtent cette année le centenaire du célèbre romancier qui fut ainsi jugé par Sainte-Beuve.

« De tous les romanciers de son temps, M. de Balzac est celui qui étreint et qui creuse le plus fort ».

« Jusqu'à lui a dit à son tour M. Camille Doucet, le roman se maintenait volontiers dans les régions poétiques de l'idéal où l'imagination pouvait s'égarer à son aise. Sous la plume de ce grand écrivain, sous le pinceau de ce grand peintre, sous le scalpel de ce grand anatomiste, l'art ne s'inspira plus désormais que de la nature, s'étudiant sans relâche à la saisir partout sur le fait, à sonder la profondeur des mystères, à reproduire avec complaisance et ses beautés et ses laideurs, ses grâces si bonnes à voir et ses plaies si bonnes à cacher ; à créer enfin en les animant dans une œuvre immense les types sans nombre, étranges alors, mais qui déjà, suivant l'expression d'un maître juge, étaient vrais à force d'être vivants. »

Puisque nous sommes en verve, ajoutons en une de M. Bourget, « Balzac ne s'est pas contenté de montrer les sources fécondes de l'âme moderne, mais il les a montrées sous la lumière de la plus ardente imagination qui fut jamais. »

Balzac fut à la fois penseur et savant ; il a créé une école dont le succès n'est pas épuisé.

Tous les disciples du génial écrivain se préoccupent de l'illustrer plus encore par son centenaire.

Malheureusement les Sociétés littéraires du département d'Indre-et-Loire semblent trop tarder à élaborer le programme des fêtes à organiser.

Il semble cependant que la fièvre eût dû les saisir et que le désir de faire grand eût dû leur venir depuis longtemps.

Balzac est le plus grand Tourangeau du xix[e] siècle.

Il serait donc contraire à tout sens de ne pas voir la ville de Tours saisir avec ferveur l'occasion de ce centenaire pour attirer tous les admirateurs de Balzac qui sont légion. Le côté pratique du commerce local n'aurait point à y perdre.

Nous souhaitons donc, dans l'intérêt de la population Tourangelle de voir les fêtes du centenaire de M. de Balzac être digne de Tours.

Raoul Fouché.

BÉARN

Figures littéraires d'Aquitaine. — IV — *Henri Pellisson* — C'est sous le nom de Félibre de Barétous que M. Henri Pellisson a conquis dans le Midi entier un renom plus étendu peut-être que celui d'Isidore Salles.

Lauréat de toutes les maintenances aquitaines et provençales, moissonneur de palmes dans tous les concours en langue d'oc, ce poëte sera bientôt le premier entre ses prédécesseurs et concurrents du Sud-Ouest qui aura assumé le prestige félibrien de « maître du gai-scavoir ».

Nul mieux que M. Pellisson ne sait cependant, dans l'abondante effusion de son œuvre, conserver cette stricte originalité locale que préconisa Mistral pour le triomphe de la cause patoise. « *Mantengam la tasque* » (maintenons le terroir) est la devise de sa contrée, qu'il assigna à cette production nombreuse et diverse toujours hautement égale dont les lettres de Béarn espèrent l'instante publication en *Libe de Barétous.*

Fidèle à l'inspiration recueillie parmi les harmonieux paysages de sa charmante vallée, naturiste sensitif et consciencieux, utilisant sans recherche la particularité de parler qui distingue son coin des Pyrénées, il a écrit des poëmes où la science profonde du linguiste le dispute à l'art très heureux du lyrique, des poëmes qui sont pour les simples autant que pour les érudits : géorgiques fraîches, légendes tendres ou pieuses, chansons selon l'exacte tradition. S'ajoutent à ce bagage les innombrables pièces de circonstances dont le succès attesta le mérite, des proses en un style remarquablement personnel, de précieuses découvertes de lexicologie et la collection étudieuse des proverbes et des dictons qui sont propres à Barétous.

Ce titre de Félibre que M. Pellisson revendiqua lui appartient donc dans sa plus louable acception, significatif de divulgation laborieuse et d'enthousiasme persévérant.

La succession de Navarrot qui demeura vacante si longtemps dans le pays d'Oloron a trouvé un héritier digne sinon direct.

Le prix de cet éloge s'augmente de sa justice.

Louis Latourrette.

PROVENCE

Marseille.

Les Représentations de la Crèche. — Nous touchons aux derniers jours des spectacles bibliques. Le carême va fermer le rideau des théâtres populaires où, chaque année, durant les mois de décembre, janvier et février, se représentent les *Pastorales et les Crèches* en langue provençale. Ces « jeux traditionnels », d'une poésie à la fois si pure et si familiale, se maintiennent d'une consolante façon. Ils sont même beaucoup plus fréquents à notre époque et provoquent une augmentation de public très sensible.

Nous avons, en d'autres circonstances, parlé des *Pastorales*, dont le milieu est toujours la Naissance de Jésus-Christ. Les Crèches pinsent leur inspiration à la même source, mais elles n'ont pour interprètes que des poupées articulées, mues par des mains adroites et invisibles. Un artiste marseillais s'est fait dans la représentation de ces œuvrettes populaires une réputation très originale qui mérite d'être signalée. Ludovic Foucard, acteur, auteur, machiniste, musicien, improvisateur, chroniqueur d'une fantaisie toujours fraîche, vient de nous offrir sur son théâthe de marionnettes pastorales, une série de représentations enfantines d'un caractère bien local et bien artistique. A ces matinées enfantines, les mamans, les papas et les grands parents n'étaient pas moins empressés.

Foucard, suivant les villes et les publics — car son théâtre voyage à volonté — fait parler ses poupées en langue française ou en langue provençale ; ses pièces, en vers pour la plupart, possèdent un coloris, dégagent un arome, présentent un relief délicieux. Ses dernières matinées de la Crèche, à Marseille, il les a données dans le quartier le plus aristocratique et devant un auditoire raffiné. Mais, intentionnellement, il n'a parlé que la langue provençale. Son expérience a obtenu les résultats les plus probants et les plus fructueux. Le public a compris et goûté dans toute sa saveur la poésie toujours touchante, et toujours saine bien qu'un peu gaillarde du terroir. Les fillettes les plus délicates, nos plus gandes dames ont pris plaisir à ce spectacle où revivent nos vieilles joies, et d'où l'intraduisible verve de nos campagnes déborde.

Le parler provençal refleurit partout à cette heure, dans nos régions, les journaux qui le propagent augmentent leur format en voyant sans doute augmenter le nombre de leurs lecteurs ; il n'est plus en outre, une seule réunion amicale et même officielle, où l'on n'entende un ou plusieurs orateurs s'exprimer en *lingomaïre*.

Elzéard Rougier.

TUNISIE

Le Monument du Cardinal Lavigerie. — La plus grande figure contemporaine de l'Afrique du Nord est celle du Cardinal Lavigerie. Préparé par ses missions en Syrie, par ses fonctions à la cour pontificale et par sa prélature en Lorraine à jouer un rôle important dans l'Eglise, il ne fut vraiment lui-même que quand il eut touché le sol africain.

Nommé évêque d'Alger, il révéla tout à coup ses qualités éminentes d'administrateur, ses ressources de diplomate, son esprit d'initiative. Il conçut sa tâche dans ce milieu nouveau avec une ampleur souveraine, imposer une ferme discipline à son clergé et le tenir écarté des luttes politiques, renouer la tradiction des premiers Pères africains, s'imposer au respect sinon à l'amour du monde musulman par la charité de ses œuvres et la majesté de son attitude, ouvrir ses bras au continent noir arracher des milliers d'êtres aux horreurs de l'esclavage, aux hontes de vices grossiers, aux ténèbres de la Barbarie, et convertir des peuplades entières pour la gloire de l'Eglise, l'honneur de l'humanité et la grandeur de la France.

Ses œuvres se succèdent souvent solides, parfois éphémères, toujours grandioses. Dévoré, comme les proconsuls romains, par la passion de bâtir, il élève séminaires, fermes écoles, cathédrales ; il crée des villages pour les enfants indigènes convertis ; il lance les Pères Blancs vers les grands lacs, il établit à Biskra la milice nouvelle des Frères armés du Sahara ; il conquiert moralement la Tunisie et plante sa crosse sur la colline de St-Louis à Carthage en attendant que notre armée y fasse flotter le drapeau tricolore.

Cette partie de son œuvre est la plus glorieuse et la plus durable ; il a reconstitué le grand diocèse de St-Cyprien, et, le premier depuis tant de siècles, s'est vu conférer par le St-Siège la dignité de Primat d'Afrique.

C'est dans la Cathédrale qu'il avait fait élever près de Tunis que vient d'être inauguré le monument érigé en son honneur. — Le sculpteur M. Cranck l'a représenté à demi étendu sur le tombeau : devant, deux moines en marbre blanc sont agenouillés et prient ; sur les côtés des nègres brandissent leurs chaînes brisées, tandis qu'une femme arabe présente un enfant que la charité du Cardinal a sauvé de la famine et de la mort. — La cérémonie d'inauguration à laquelle assistaient le résident, M. Millet et les généraux Larchey et de Sermet, fut empreinte d'une véritable grandeur : Mgr. Perraud, dans un brillant discours, fit l'éloge du cardinal et rendit pleine justice à celui qui fut, suivant le mot du Souverain Pontife, « l'un des hommes qui ont le mieux mérité de l'Eglise et de la civilisation.

Armand Mesplé.

ARMÉE

J'ai examiné, sans m'attacher à telle ou telle proposition en particulier, les arguments qui sont le plus généralement présentés par les partisans du service de deux ans. Ces arguments pris dans leur ensemble peuvent se résumer ainsi : le corps électoral veut le service de deux ans ; donc il faut l'organiser. L'armée n'aura du reste pas à en souffrir, car on a trouvé d'excellents palliatifs aux diminutions de diverse nature que la réduction du service va lui infliger.

La valeur de ces palliatifs, je l'ai pesée et je l'ai trouvée... trop égère.

Examinons aujourd'hui d'un peu près, en employant des données numériques fermes, une proposition déterminée, la proposition très étudiée, très documentée qui a été présentée au Sénat dans la séance du 22 novembre 1898.

Nous allons ainsi sortir des généralités et nous rendre compte de ce que serait effectivement le service de deux ans si les projets en cours venaient à aboutir.

Et d'abord quelle serait la répercussion de la réduction du service sur les effectifs ?

L'auteur de la proposition prend pour point de départ de son décompte des classes égales à celle de 1896. Il établit et il compare les effectifs qu'elles donneraient à l'armée : 1° sous le régime actuel ; 2° sous le régime du service de deux ans tel qu'il le conçoit.

Il ne considère, bien entendu, que les effectifs provenant des opérations annuelles du recrutement, c'est-à-dire de l'appel des jeunes soldats.

On laisse de côté les officiers, les sous-officiers rengagés dont le nombre est indépendant de la durée du service du contingent.

On obtient donc, *grosso modo* et sans tenir compte des pertes, l'effectif que doit produire l'application de la loi de recrutement à nos contingents, en multipliant respectivement par 3 et par 2 le nombre des hommes astreints à trois ans et à deux ans de service et en prenant tel quel le nombre de ceux qui n'ont qu'une année à passer sous les drapeaux.

Le calcul établi dans ces conditions par les auteurs de la proposition aboutit, en appliquant la loi actuelle, aux effectifs ci-après :

	454 536	hommes du service de 3 ans.
	22.574	— — de 2 ans (ajournés).
	71.542	— — de 1 an (dispensés et ajournés).
	107.331	engagés.
Total...	655 983	

Le régime du service de deux ans donne :

	485.484	hommes du service de 2 ans
	47.324	— — de 1 an
	107.331	engagés
Total...	640.139	

Le service de deux ans se traduit donc, de l'aveu de ses promoteurs, par une diminution de 15.844 hommes dans nos effectifs. — C'est déjà trop ; mais ce n'est rien à côté du déficit *réel* que masquent à peine des palliatifs dérisoires et que je vais établir.

Dans ces sortes de question les chiffres souffrent tout. Il est aisé de les gonfler en y comprenant quantité de non-valeurs qui font nombre *sur le papier*.

Je ne saurais admettre — et j'ai justifié précédemment en détail mon opinion sur ce point — qu'on prétende imposer aux infirmes le régime de la corvée personnelle obligatoire. J'ai montré d'ailleurs qu'en raison de la variété de leurs professions, ces hommes seraient réellement inutilisables. Retranchons donc d'un total vraiment par trop artificiel les infirmes qu'on prétend incorporer, c'est-à-dire les hommes exemptés jusqu'ici du service pour inaptitude physique qu'on appellerait sous le vocable engageant de *demi-bons* et les hommes des services auxiliaires :

Demi-bons.	20.000
Services auxiliaires	38.936
Total.	58 936

Si l'on supprime ces hommes de paille, ce n'est plus un effectif de 640.139 hommes que le service de deux ans nous donne, c'est 581.203, alors que le régime actuel nous en assure 655.983. Le déficit réel, celui qui se manifestera quand les chambres auront rejeté les dispositions inacceptables de la proposition, est, non pas de 15.844 hommes, mais bien de 74.780. — Et je consens à admettre provisoirement que l'effectif des engagés se maintiendra au même chiffre !

Oui ! c'est en nous offrant 60 000 hommes de paille uniquement bons à *faire nombre* dans leurs calculs que les promoteurs du service de deux ans espèrent parvenir à faire admettre leurs propositions funestes. Et c'est en réalité 75.000 soldats valides et exercés qu'ils voudraient nous retirer. Si l'on admet que nos faibles régiments d'infanterie comprennent, après déduction de l'effectif permanent, environ 1.300 hommes, c'est la valeur, en soldats du contingent, de 57 régiments qu'on retrancherait *réellement* de l'armée.

Dans tous les cas, qu'il s'agisse d'un déficit de 16.000 ou de 75.000 hommes, il convient que les suppressions de régiments rendues nécessaires par la réduction des effectifs soient prévues et formellement énoncées dans toute proposition de loi relative au service de deux ans. Le service militaire est fait pour entretenir l'armée sur un pied suffisant, tout en lui assurant des réserves ; il n'est que le *moyen* ; c'est l'armée qui est le *but*. On ne saurait admettre qu'un parlement modifie d'un cœur léger les moyens d'existence et de force de l'armée sans régler en même temps les conséquences organiques de son vote. — Le service de deux ans n'est pas en définitive *un principe*.

L'évaluation du déficit infligé à nos forces militaires par la réduction du service, varie naturellement un peu avec les dispositions plus ou moins radicales des divers projets. Le capitaine Gilbert, dans une étude magistrale publiée ici même (Numéro du 1er août 1898) a évalué le déficit qui serait causé par le service de deux ans. Il résulte de ses calculs que la diminution des effectifs s'élèverait : 1° à 40,000, 2° à 66,000, 3° à 140,000 hommes, suivant qu'on se déterminerait : 1° à supprimer absolument les dispenses, 2° à réduire le nombre des dispenses de moitié, 3° à conserver les dispenses actuelles. Ce sont là les résultats qu'on obtient en employant des procédés de calcul exacts et en les appliquant à des classes normales.

J'ai tenu à employer les données et les méthodes de décompte des auteurs de la proposition que j'examine. Le résultat est bien celui qu'on devait attendre, étant donné le nombre des dispenses qu'ils maintiennent. Mais il est clair qu'en incorporant les infirmes, on arrive à réaliser sur le papier les effectifs les plus inattendus.

Maintenant, élevons quelque peu le débat. — Le corps électoral ne demande pas le service de deux ans, mais lorsque des hommes politi-

ques le lui offrent en le déclarant excellent, il l'accepte volontiers. Il accepterait, *dans les mêmes conditions*, avec plus d'empressement encore, le service d'un an et même la suppression de toute espèce de service. — C'est tout simple. Du moment que ceux qui ont charge de gérer ses affaires et qui jouissent de sa confiance lui signalent des corvées superflues, il est bien aise de s'en alléger.

Il appartient aux hommes d'affaires de la nation de ne lui donner que de bons conseils, de ne pas rechercher la faveur du corps électoral en lui offrant complaisamment, au jour le jour, des satisfactions funestes et de ne jamais prendre en son nom des mesures destructives de la puissance nationale : — Le service de deux ans est à déconseiller absolument.

Colonel X.

COLONIES

5 février 1899.

C'est, à notre avis, une très heureuse, et très opportune mesure, que celle dont le Gouvernement vient de prendre l'initiative, au sujet du service militaire des Algériens. On sait qu'aux termes de la loi militaire actuelle, les fils de colons ne sont astreints qu'à une année de service, qu'ils accomplissent sur le territoire même de la colonie. Le projet déposé à la Chambre par le Président du Conseil, met fin à cette situation exceptionnelle. Il spécifie, en effet, que les contingents algériens seront appelés pour trois ans, conformément à ce qui se passe en France et qu'ils seront dorénavant répartis dans les régiments stationnés dans la métropole. Ce mélange des éléments coloniaux avec la masse continentale, nous semble devoir produire d'excellents résultats à beaucoup de points de vue. L'Algérie se plaint, avec raison, d'être peu et mal connue de la mère-patrie; avec non moins de raison elle attribue l'insuffisance d'intérêt que nous lui portons, le peu de goût que nous avons d'envoyer chez elle notre main d'œuvre et nos capitaux, à cette ignorance dans laquelle nous demeurons, touchant la véritable situation et l'étendue des ressources qu'elle est capable d'offrir. Or, rien ne nous paraît plus propre à mettre fin à une pareille situation que ce mélange intime et permanent, dans l'égalité de la vie de caserne, que le projet de loi veut consacrer entre tous les fils de France, des deux côtés de la Méditerranée.

Après tous les efforts accomplis par le pays, on est quelquefois tenté de se laisser aller au découragement en voyant que l'esprit public n'est pas encore devenu aussi colonial qu'il le faudrait. On oublie une chose importante, c'est que ceux qui, à l'heure actuelle, sont encore, par leur situation dans les affaires ou dans les fonctions publiques, à même d'imprimer aux capitaux ou aux réglements administratifs, un mouvement dans un sens comme dans un autre, appartiennent à une génération qui fut élevée sans aucun souci des choses coloniales. Essayer de convertir la masse de ces hommes c'est s'attaquer à une besogne ingrate, tant l'éducation foncièrement routinière du Français d'hier imprime des traces profondes dans son esprit. Pour nombreuses qu'elles se produisent cependant déjà, les conversions ne sont qu'individuelles et, à ne regarder que la masse agissante du pays, il semble, en effet, que les résultats obtenus ne soient pas en rapport avec les efforts déployés. Mais il faut voir plus loin que ces hommes faits, il faut étudier la génération

nouvelle qui les pousse ; alors le tableau change. Ces jeunes gens, qui demain seront à leur tour aux affaires, ont été élevés tout autrement que leurs aînés. Dès le collège ou l'école ils ont entendu parler des questions coloniales comme d'un facteur important dans la vie des peuples d'Europe. Ils se sont intéressés à nos campagnes de conquêtes, à nos travaux d'exploration ; ils pensent à toutes ces choses et l'idée que l'on puisse transporter dans ces nouvelles terres françaises son argent et même sa personne, ne leur apparaît plus, comme elle apparaissait à leurs pères, la plus insigne des folies. Pour devenir coloniale à souhait, cette génération n'a plus besoin que d'une chose, c'est qu'on lui fasse connaître dans ses menus détails, ces colonies auxquelles va déjà sa sympathique attention. En ce qui concerne l'Algérie, la présence des fils de colons dans les régiments de France ne peut que contribuer grandement à cette vulgarisation. A la chambrée il sera souvent question de l'Algérie ; l'amour du sol natal aidant, ceux qui en parleront ainsi à leurs camarades, le feront en termes flatteurs, ils vanteront son climat, la fertilité de son sol, la vie plus indépendante et plus large que l'on y mène. Parmi ceux qui écouteront, plus d'un, sans doute, préoccupé déjà de l'orientation à donner à sa vie au sortir du service, songera à se diriger vers cette seconde France, si proche, et qui ne demande que des bonnes volontés pour donner des résultats. Ceux-là mêmes qui ne formeront pas de tels projets, n'en auront pas moins appris bien des choses touchant cette terre d'Afrique ; à leur tour ils en parleront au village après leur libération. Puis aussi des relations se noueront, qui persisteront dans la vie, entre les Français de France et ceux d'Algérie. Une union de sentiments et d'idées, plus étroite que par le passé, s'établira entre la métropole et sa colonie et ce sera mille fois tant mieux pour les deux.

Ce mélange des contingents algérien et métropolitain aura encore un autre résultat non moins appréciable ; celui d'unifier les conceptions des deux peuples en présence. Par suite des conditions spéciales dans lesquelles vivent les Algériens ; par suite aussi des éléments d'origines variées qui ont contribué à la formation de la population actuelle, laquelle participe du génie de nations diverses, l'état d'esprit de la colonie est une chose un peu à part qui rappelle, dans une certaine mesure, le particularisme existant autrefois dans nos diverses provinces de France. Ici et là-bas les choses ne sont pas toujours appréciées à la même valeur et ce sont précisément les divergences dans la façon de concevoir et de juger qui causent une bonne part des malentendus. Ces divergences tendront de plus en plus à disparaître à mesure que les jeunes algériens, ayant vécu plusieurs années au milieu de nous, auront mis leurs idées d'accord avec les nôtres.

On a voulu jadis supprimer la Méditerranée au point de vue admi-

nistratif, et gérer l'Algérie comme un département français ; on a eu tort, car bien des circonstances, inhérentes au pays même, s'opposaient à cette assimilation, désormais condamnée. On veut aujourd'hui supprimer cette même Méditerranée au point de vue moral et on a grandement raison, car il est de l'intérêt de tous que les deux pays s'aiment, s'estiment. Pour cela il n'est rien de tel que de se bien connaître, et il nous semble que le projet de loi dont nous parlons doit largement contribuer à ce résultat.

Ce projet pourtant rencontre une très vive opposition dans la colonie. On critique, non pas l'incorporation en France des contingents algériens, mais la durée du temps de service qui leur est imposée. On fait valoir que si la loi primitive avait fixé à un an le service militaire des colons, c'était dans le but de ne pas enlever au sol en trop grande quantité les bras dont il a besoin, et de ne pas diminuer l'élément français au profit des étrangers. Cette considération n'ayant rien perdu de sa valeur depuis lors, l'obligation des trois années de présence sous les drapeaux ne saurait encore se justifier. Sans doute l'objection a son prix et elle vaut d'être étudiée, mais d'autre part, il est certain que l'union morale de l'Algérie avec la métropole, demande pour être aussi complète que cela est souhaitable, que les fils de nos colons se mêlent complètement à nous, et cela ils ne sauraient le faire d'une façon bien intime, s'ils se considèrent comme des voyageurs de passage venus pour quelques mois. Il semble au surplus que la disparition de toutes les mesures exceptionnelles qu'il est possible de supprimer, doive contribuer à hâter cette union.

Ce sont là, pensera-t-on peut-être, des considérations d'ordre un peu trop uniquement sentimental, qui peuvent sembler bien minces à côté des arguments matériels que l'on fait valoir. A notre avis, elles ont cependant une très grande importance, pour les raisons que nous venons d'exposer.

Si le résultat de la mesure soumise au Parlement doit être de mettre l'Algérie en faveur en France et de lui valoir, par suite, un afflux de colons et de capitaux dans un temps peu éloigné, tout compte fait, la colonie se trouverait largement rémunérée du sacrifice qu'elle devrait s'imposer aujourd'hui.

Au surplus, nous n'avons voulu ici que faire ressortir les bons côtés du projet de loi. Pour se prononcer en toute connaissance de cause, sur la valeur des objections qu'il soulève, il faut posséder plus d'éléments d'appréciation que nous n'en avons. Ce sera l'affaire des Chambres après un débat que nous espérons approfondi.

J. Bernard d'ATTANOUX.

CRITIQUE MUSICALE

M. Gaston Carraud. — Début de Mlle Torrès, à l'Opéra-Comique. — M. Demauroy et M. Fédorow, à l'Opéra. — L'*Apollonide*, de Franz Servais. — Concert de Mme Roger-Miclos. — MM. G. Charpentier, Camille-Erlanger et Xavier Leroux.

M. Gaston Carraud, prix de Rome, lettré délicat et qui apporte à sa critique musicale un soin indulgent, respectueux toujours de l'effort des justiciables les moins favorisés, nous a donné, ces temps-ci, une *Buona Pasqua* de haut goût. C'est un poème symphonique, d'une poésie large et soutenue, avec des combinaisons de timbres très curieux et une unité de rythme qui figure l'éveil des cloches romaines sur la ville encore endormie.

Nous attendons de M. Carraud des œuvres de théâtre ; il est doué des meilleures qualités de force et de clarté qui caractérisent les bons dramaturges lyriques. Sa symphonie a brillamment réussi, au Concert Lamoureux ; elle nous promet des partitions solides, que nous avons hâte d'écouter.

Les débuts de Mlle Torrès à l'Opéra-Comique ont un peu déçu ses admirateurs ; le personnage de Manon l'a trahie ; une prononciation encore défectueuse diminue ses moyens vocaux ; mais il serait injuste de la classer sur cette première épreuve, défavorable à ses qualités réelles. L'artiste est, en elle, très intelligente et douée d'énergie ; nous serions surpris de ne pas lui voir prendre une légitime revanche.

Un autre lauréat du Conservatoire, M. Demauroy, débutait aussi dans la *Valkyrie*. Succès réel, sans trop d'éclat.

En revanche, M. Fédorow, qui débutait dans le *Prophète*, a fait sensation dans le personnage de Jean de Leyde. C'est un Russe du plus sûr avenir, naguère encore marchand de grains, et dont la vocation s'est révélée, cet été, à Biarritz, en présence de M. Gailhard, directeur de l'Opéra, au cours d'auditions dont je fus le témoin fortuit et qui n'annonçaient pas une transformation aussi rapide. Les plus vifs éloges doivent être adressés à l'élève et au professeur ; en quelques mois, M. Fédorow a acquis la force, le relief, la distinction même qui manquaient au charme déjà très prenant de sa voix. Excellente acquisition pour l'Opéra.

La lecture de la partition de l'*Apollonide*, que Servais a mis un demi-siècle à écrire, ne révèle pas, je dois l'avouer, l'écriture géniale qu'ont proclamée les pèlerins passionnés de M. Mottl. Il est certain que

l'œuvre, non jouée sur une scène parisienne, bénéficie de l'enthousiasme têtu qui saisit tout critique, après qu'il a voyagé, durant des centaines de kilomètres, vers une audition hors des frontières ; l'amour-propre déconseille l'aveu des pires déconvenues. Et, pour peu que l'ouvrage dénonce des qualités, — comme l'*Apollonide*, si sage, si soignée ! — c'est tout de suite du délire et de la passion.

Pourquoi tous nos compositeurs ne sont-ils pas joués, d'abord, dans leur intérêt, à l'étranger? Ils auraient brusquement tant de génie !

***

J'ai assisté, à la première séance de sonates pour piano et violoncelle de Mme Roger-Miclos et de M. René Carcanade, salle Pleyel. Brahms, Rubinstein et Boëllmann étaient au programme ; une interprétation colorée et vibrante les a, tous les trois, fait acclamer ; les deux parfaits virtuoses qui nous les traduisaient les rendent si clairs à nos analyses ! Mme Roger-Miclos n'a plus à faire des progrès ; le piano, sous ses doigts, est tout un orchestre nerveux, sûr de lui, superbe ; et l'émotion qu'il dégage est des plus sincères que j'aie connus.

Passons à quelques généralités.

L'Allemagne et l'Italie, — qui n'en manquaient guère cependant ! — viennent de nous révéler deux compositeurs nouveaux : Strauss et Perosi. Nos grands Concerts les adoptent d'emblée et nos publics les applaudissent avec une sincérité qui témoigne de leur génie.

Que fait-on, pendant ce temps, pour nos compositeurs ? Un certain nombre d'entre eux, ayant fourni leurs preuves, attendent le théâtre, le directeur ou le hasard qui les pourrait mettre en lumière, devant la foule. Alfred Bruneau, Paul Vidal, Messager, Bourgault-Ducoudray et deux ou trois autres sont classés à leur rang et définitivement sortis de page. Mais, après eux, une pléiade se présente, avec, pour chefs de file, Camille Erlanger, Xavier Leroux, Pierné et Samuel Rousseau. Que fait-on pour les soutenir, les aider, les produire ?... Rien, ou à peu près rien.

L'Opéra-Comique ne peut les jouer, pour des motifs dont la formule varie avec la meilleure foi du monde : cadre trop grandiose, distribution difficile, encombrement des foyers d'étude par le répertoire ou l'unique nouveauté de la saison.

L'Opéra, écrasé de frais croissants, dès qu'il fait mine de planter un décor neuf, se récuse, impuissant, devant les manuscrits offerts, ou abandonne les pièces avant d'avoir pu les imposer au public, toujours lent à les adopter.

Les concerts eux-mêmes hérissent leurs programmes de chefs d'orchestre exotiques, de pages wagnériennes idolâtrées, de solennels chefs-d'œuvre achalandés depuis des lustres ; à peine, de loin en loin,

un coin exigu est-il réservé aux productions de la jeune école, entre deux virtuoses belges ou allemands.

Il serait temps d'user, en faveur des nôtres, les moyens de propagande dont chacun de nous peut disposer. A parler souvent des œuvres les plus ignorées, on est parvenu à créer, parfois, autour d'elles, une rumeur avant-courrière de gloire, tout au moins de quelque renommée. Un exemple le démontre : aujourd'hui, tous les curieux de musique nouvelle savent le titre de l'ouvrage de M. Gustave Charpentier, *Louise* ; tous les mois, dans les salons ou les cénacles, on vous dira que *Louise* avance, qu'elle est terminée, qu'un feu de pipe a réduit en cendres l'orchestration du trois, que son auteur déménage, bref une information sympathique, attestant la notoriété de la pièce et de son musicien. Célèbre avant d'avoir affronté la rampe, *Louise* est parée pour un triomphe ; ne fût-elle jamais jouée, elle aura connu, quand même, les enivrements de la popularité. Il y aura, plus tard, des auditeurs qui se la rappelleront, des Parisiens qui se raconteront la première, une foule de témoins convaincus et de chroniqueurs diserts, disposés à en réclamer la *reprise*.

L'ouvrage, qui ne peut être quelconque, écrit par M. G. Charpentier, a certainement de la valeur ; en tous cas, il est déjà notoire, ce qui lui est un commencement d'avenir ; et ceux qui l'ont signalé à l'attention des foules ont quelque droit à notre merci.

En ces limbes de la gloire, où *Louise* a déjà des années de service, je voudrais voir entrer, jusqu'au jour où on les jouera, quelques partitions achevées, dont nous sommes quelques-uns à savoir la valeur rare. Camille Erlanger, l'auteur de *Saint-Julien l'Hospitalier*, de *Kermaria*, des *Poèmes Russes*, vient de terminer un drame lyrique ; je suis prié d'en taire le titre jusqu'à ce que soient aplanies quelques difficultés, éclairés quelques malentendus. Mais je tiens, dès maintenant, à annoncer que ce jeune maître, — dont certains critiques écrivirent qu'il avait fondé l'*Erlangisme* — a, dans son portefeuille, une des œuvres sensationnelles de demain.

Xavier Leroux, dont le poème symphonique, *Vénus et Adonis*, triomphait, une fois de plus, à Angers, ces jours-ci, avec Mme Héglon, sa merveilleuse interprète, tient en réserve un *Ratcliff*, qui nous est promis par M. Carré et une *Astarté* toute vibrante de lyrisme, de passion et d'éclat. Je suis sûr que ces deux compositeurs brilleront, bientôt, au premier rang de nos musiciens : le journalisme, les salons, les brasseries à thèses n'usent pas leurs loisirs. Ils travaillent avec foi, sans se préoccuper des lendemains. On n'a pas à retenir leurs noms, déjà connus et acclamés ; mais il convient de les prononcer souvent pour les familiariser par avance avec la renommée qui les attend.

P.-B. GHEUSI.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

La Belgique nous est fort étroitement liée. Ces jours derniers, j'avais l'honneur de présider, à Paris, une conférence fort belle de M. Edmond Picard, le lettré et l'orateur, le Mécène de Bruxelles. Même langue que nous ; même précision, même façon de prendre la vie, et de traiter les idées les plus raisonnables. Si nous osions le faire, sans crainte de blesser leurs sentiments patriotiques, nous dirions aux belges qu'ils sont bien français, des français du Nord dans lesquels on surprend parfois un peu de sang espagnol. Si elle ne nous appartient pas politiquement, la Belgique est bien cependant la chair de notre chair, l'os de nos os.

Où sa liberté a-t-elle pris naissance ? De quoi est-elle partie ? N'est-ce pas de la *Révolution française* et de notre soulèvement de 1830 ? Mais si elle nous doit son existence, si elle a jailli de nous comme la tige jaillit du tronc paternel, ne procède-t-elle pas encore de la France, par son essence même ?

Jusqu'à ces derniers temps, elle avait été un peu muette, ou plutôt on n'entendait guère que ses orateurs politiques, divisés en deux camps, catholiques et libéraux, se donnant assez vivement la réplique. Mais les parleurs représentent-ils l'âme d'une nation ? Peut-être, quand ils sont tout remplis de philosophie, de lettres et d'art comme M. Edmond Picard. Mais est là l'ordinaire ? L'homme de tribune, dans la société européenne actuelle, se tient étranger à toute espèce de culture, dédaigne le savoir qui ne mène à rien, et la littérature dont généralement on ne tire que la réputation de rêveur inhabile au maniement des hommes, et à la compréhension des choses sociales.

Oui, l'orateur politique, sans profonde réflexion, sans poésie, tout entier à la vision de l'évènement transitoire, de ce qui se renouvelle rapidement, et plongé dans toutes sortes de mesquines combinaisons,

ne rend pas ce qu'il y a de profond et de permanent dans un peuple et dans une race; ce qui l'exprime, c'est le penseur, c'est le poète détaché de tout.

Donc, depuis vingt ans, grâce peut-être à M. Edmond Picard, si bien des nôtres par les idées, par les préoccupations générales, un petit groupe d'écrivains a paru en Belgique, fort attaché à nous-mêmes, cherchant parmi nous un succès que nous leur avons pas marchandé. Paris, très accueillant et qui est un peu la patrie non seulement des Belges, mais de tout être raisonnable, a fêté M. Georges Rodenbach. J'ai été, je crois, un des premiers à lui tendre la main, quand, tout jeune, il nous arrivait de ses villes, pas tout à fait mortes, puisqu'elles sont fort industrielles, un joli volume de vers à la main : *La jeunesse blanche*.

A ces poésies en ont succédé d'autres jusqu'au *Miroir du ciel natal*. lequel paraissait peu de temps avant la mort du gracieux poète. Mais ce n'est pas dans ses vers que je l'aime le mieux, surtout dans ceux de la fin. Tantôt libres, tantôt soumis aux règles traditionnelles, ils présentent un mélange assez singulier. Ce qui leur manque le plus, c'est la vie. Il y a là, une forme trop factice, trop d'arrangements, des recherches qui, à force d'être répétées, donnent à la phrase une gêne perpétuelle, et l'empêchent de voler librement. Mais, si sa poésie m'agrée moins, je n'en dis pas autant de sa prose, dont le chef-d'œuvre me paraît être : *Le carillonneur*; c'est d'une perfection de forme, d'un lyrisme et parfois d'une mélancolie surhumains. Qui a entendu les ébats des cloches dans Bruges-la-Morte, qui a assisté au concours pour l'élection d'un carillonneur,ne l'oublie jamais. Je l'ai déjà dit ici-même, dans cette critique, M. Rodenbach nous a fourni ici là des plus belles choses de la prose française.

En même temps qu'il a toute la tristesse et toute la conscience d'un homme du Nord, M. Rodenbach possède aussi comme un méridional, le don de somptuosité. On s'est imaginé que notre midi l'avait marqué, lui et quelques-uns de ses compatriotes. Que l'on se détrompe ! Ils ne relèvent ni de la Provence ni du Languedoc. Cette magnificence leur est naturelle ; se rapprochant de nos français du Nord par quelque côté ils tiennent aussi, par leurs origines, aux races grandiloquentes ils ont cela dans le sang.

Mais comment parler d'eux tous ? On connaît M. Verhaeren lequel a exprimé certains coins de vie flamande, tandis que M. Rodenbach, nous en avait peint d'autres. Les poèmes de M. Verhaeren ont quelque chose peut-être de plus méridional que ceux de M. Rodenbach. Ce n'est pas lui qui aurait jamais songé à écrire sur : *La jeunesse blanche*, sur *la Mer élégante*, et même sur *Bruges la Morte*. Ce qu'il faut à sa couleur ardente — j'allais dire truculente — ce sont d'autres sujets. D'un

pinceau tout éclatant, il a reproduit les moines de là-bas, et surtout les beuveries, les débordantes Kermesses. Personne comme lui ne pourrait rendre ces tables d'auberges où la bière fermentée coule à flots, où les jambons et les énormes saucisses disparaissent dans l'estomac de rouges et insatiables buveurs et mangeurs. — Et à cela parfois mêlés, des invocations mystiques, de doux visages de béguines, mais plus rares. Les peintures vigoureuses des appétits qui se satisfont : voilà surtout ce que M. Verhaeren excelle à exécuter... C'est un poète de première force qui honore la langue française et mérite toute notre attention.

Mais celui qui a montré, dans la prose, peut-être le mieux, l'âme de la race, n'est-ce pas M. Camille Lemonnier ? Sans doute, son chef-d'œuvre : *Un mâle*, ne doit pas s'oublier sur les tables de salon ; ce n'est pas précisément un livre à l'usage des jeunes filles. Mais quelle puissance poétique ! Il y a là des passages d'un éclat merveilleux, des tableaux de prairies et de bois qui peuvent soutenir toutes les comparaisons les plus hautes.

Et en même temps qu'il est magnifique, comme le volume est bien flamand ! Ce mâle, d'une faim robuste, s'est attablé au festin d'amour. Il en absorbe, avec avidité, et d'un appétit jamais épuisé, toutes les victuailles. Il boit à pleins verres, il mange à pleine assiette, jusqu'à en mourir.

Mais c'est une plus longue étude qu'il faudrait consacrer à M. Lemonnier, pour lequel je professe une sincère et complète estime : j'aime son talent somptueux, sa kermesse littéraire. Je reviendrai plus particulièrement sur l'homme et sur l'écrivain.

Aujourd'hui j'ai voulu noter seulement en deux traits ce qui caractérise nos Français de Belgique, ce qui les rapproche et les sépare de nous.

E. LEDRAIN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

A LA VILLE ET AUX CHAMPS

Le *Mercadet*, de Balzac, que vient de reprendre la Comédie Française n'est pas une œuvre d'hier. Le type de faiseur dont elle nous offre le portrait n'est cependant pas défraîchi. Présenté au public il y a cinquante ans environ, il reproduisait les traits d'un homme du régime précédent et il ressemblait fort exactement aux hommes du même genre parmi les contemporains ; de même qu'aujourd'hui il reproduit encore les traits de l'homme que nous connaissons si bien, qui vit autour de nous dans la fièvre des affaires, de la dette et du crédit. Un seul portrait a donc suffi à représenter les traits de trois modèles. Le génie de Balzac contribue à ce miracle. C'est aussi qu'il a entrepris de peindre un type aussi immortel que celui de l'amant, du jaloux, de l'avare, de l'hypocrite, de l'ambitieux, etc., le type de l'homme d'affaires, du joueur frénétique et sans cesse illusionné qui spécule sur la naïveté et aussi sur la cupidité de ses semblables pour faire d'un coup la grosse fortune, soleil autour duquel gravite la civilisation, source des joies, de la puissance, de la vie.

Au fond, si les apports des nécessités ont peu à peu compliqué les industries sociales, ont varié les moyens et en apparence créé des espèces nouvelles, il n'y a en réalité que deux sortes d'hommes, comme aux temps de simplicité lointaine : il y a les laboureurs et les chasseurs, les doux et les violents, l'épargne et l'aventure, contraste qui se rencontre fréquemment dans un même homme, mais qui divise cependant l'humanité en deux groupes distincts. Le laboureur aime le travail continu, l'esprit de suite, il se contentera de peu chaque jour, son espoir est patient, il fonde la famille, la sécurité, l'héritage, la tradition. Le chasseur, c'est l'impatient, l'aventurier, la lutte l'attire, il sera vainqueur aujourd'hui, demain vaincu mais il recommencera ; certes ce qui le pousse est la faim, la nécessité de manger, mais plus encore la

joie de combattre, d'abattre la bête fauve, de terrasser quelque ennemi dont il a peur en même temps que l'instinct le pousse à l'attaquer.

La bourgeoisie laboure. L'aventurier guette les occasions glorieuses de fondre sur quelque proie, mais comme le système d'alimentation est organisé, qu'il y a des abattoirs, des boucheries, que le service d'ordre ne permet plus aux gros gibiers de courir les campagnes, que les fauves se sont transmués en d'autres objets, c'est au milieu de la bourgeoisie, propriétaire de biens et d'appâts, que se promène le chasseur, (hier rôdeur de grandes routes, aujourd'hui lanceur d'affaires véreuses) en quête de fortune. Car ce n'est plus que l'argent qu'il chasse, déterminé à en trouver partout, à l'extraire des mines les plus invraisemblables, de la crédulité humaine aussi bien que des combinaisons géniales.

Or, il y a des époques giboyeuses, il y en a où la chasse est moins abondante. D'où provient cette différence ? De la réalité, certainement, de ce que en effet l'argent est parfois rare, difficile à découvrir ou plus âprement défendu par ceux qui le détiennent. Mais il faut surtout compter sur la fertilité d'invention de l'homme qui saura plus encore créer des affaires qu'en dénicher. Le célèbre et national Panurge se vantait déjà de posséder nombre de moyens de se procurer de l'argent, parmi lesquels les plus efficaces n'étaient pas toujours les plus scrupuleux. La conscience est fille complaisante quand la bourse est plate, que le ventre crie et qu'aux tempes bat le tocsin de la détresse. L'homme d'affaires moderne en remontrerait à Panurge. Il a même su se revêtir d'une défroque à la tartufe qui lui a ouvert les portes de tous les mondes. Il a un peu inventé une morale, en la pervertissant. Il veut profiter, ne s'oppose pas à ce que d'autres profitent, partage avec eux. Comment, l'affaire faite, alors que les billets de banque pullulent, voltigent, tombent comme les dernières feuilles de l'automne sous les premières rafales d'hiver, comment lui en vouloir et distinguer la légitimité de ses combinaisons. On empoche silencieux ; ou on pleure sa perte, sans droit de récriminer. Il ne trompe plus personne d'ailleurs, le charlatan d'affaires, mais la dupe se fait complice.

Mercadet, pense-t-on, vous me proposez un étrange marché, il est de toute évidence que vous êtes un coquin, mais il est plus clair encore que vous rencontrerez bien des naïfs à dépouiller, vous allez donc faire un beau coup, ramasser de l'or ; je ne vois pas pourquoi vous, qui êtes un coquin, seriez seul à profiter, à mes dépens, moi honnête homme ; je partage avec vous, je suis de l'affaire. Seul est tondu le paisible et modeste laboureur dont l'épargne est pourchassée, traquée, ravie, comme lapin dans une garenne.

Quoi qu'il en soit, c'est un curieux cerveau que celui du Mercadet, compliqué, inventif, illuminé des lueurs de l'illusion et de l'enthousiasme ; en lui se fondent et se détruisent des mondes d'espoirs ; il est

encombré de ruines et d'édifications nouvelles ; c'est un mouvement incessant, une agitation fébrile de l'être toujours aux abois, entre la chute de la veille et le relèvement du lendemain ; Balzac le connut, le scruta profondément, parce qu'il connut bien son siècle et qu'il tomba avec sûreté sur le type qui le caractérise le mieux, sur l'homme affranchi des morales, des préjugés, des traditions, n'attendant plus de secours que de lui-même et lâché dans une civilisation frappée de démembrement, ainsi que le chasseur dans le désordre de la nature primitive. L'homme d'affaires, d'ailleurs, n'a-t-il point généralisé son action ? n'évolue-t-il point, avec un idéal similaire, dans tous les départements de la psychologie ? Nous le voyons dans le domaine de l'argent, dans celui de l'amour, dans celui de la politique, dans celui de l'art et de la littérature. Il est le roitelet moderne.

Balzac en a tiré cette excellente comédie, *Mercadet*, que le temps n'a guère fanée, dont les mots d'esprit et de synthèse demeurent frappants et signalétiques, dont les caractères de rapaces s'atténuent de belle humeur, dont l'action, de forme classique, s'agrémente d'ironie et d'une heureuse invention, à la Molière.

La Comédie française l'a, avec raison, remontée dans les costumes du temps. C'est, en effet, déjà une pièce à costumes, et elle prouve combien elle est durable, en nous représentant sous des revêtements archaïques, des sentiments, des mœurs, des perversions, que nous constatons chaque jour sous les coupes variées des modes nouvelles.

Mercadet est fort bien joué. M. de Feraudy incarne le faiseur. Il lui communique sa jovialité personnelle. Moins de gaîté eût abouti à plus de force, à plus de grandeur, mais tel qu'il est pris ainsi, le rôle est bien composé, avec originalité. M. Baillet nous montre l'élégant dandy qui habita la cervelle fumeuse de Balzac, qui y prit, dix, vingt, cent noms divers : Rubempri, Rastignac, ici, M. de la Brive, M. Truffier est fort divertissant dans le rôle d'un usurier larmoyant ; de même que M. Langier personnifie le bourgeois enrichi, que M. Dehelly joue avec beaucoup de flamme l'amoureux et que M. Louis Delaunay a l'élégance qui convient au mondain, aspirant à rouler l'homme d'affaires. MM. Barral et Clerh dessinent d'excellentes silhouettes de créanciers, et les rôles féminins, un peu sacrifiés dans une pièce où le protêt triomphe, sont mis en place par Mesdames Amel, Bertiny, Lynnès et Thérèse Kolb.

Les heureux auteurs du *Roi de Rome* qui réussit au Nouveau-Théâtre, MM. Pouvillon et d'Artois, ont en même temps et depuis quelques jours, une autre pièce en représentation, *les Antibel*, à l'Odéon.

Ici, nous sommes aux champs, loin des entreprises hasardeuses et hâtives des villes. C'est le côté du travailleur patient, peinant pour le

pain quotidien, pour la réserve des mauvais jours, pour l'épargne, sécurité de la vieillesse et grandissement de la famille. L'argent, en matière dramatique, cède le pas au sentiment. Le classique et puissant amour est le moteur unique de la pièce.

Il procède avec lenteur, il germe, se développe, éclot, rien ne peut l'arrêter. Il est doux, il est fatal, il est tragique. L'amour chez le paysan est toujours touchant et profond. Il s'harmonise au cadre, il est pour ainsi dire jeté dans les terres du cœur comme le grain du semeur, il croît invinciblement et la poésie naturelle l'enveloppe, aide à son progrès, l'accompagne de son encouragement. A l'amour, il faut du ciel bleu, des nuages blancs qui courent, des verdures d'arbres et de prés, des fleurs qui embaument, qui parent, qui flamboient dans le soleil, il faut des ruisseaux frais, des charmilles, des bois déserts, des horizons où, tandis que les mains se prennent, les regards se perdent rêveurs. Le poète ne peut éviter, quand bien même il écrit et rime dans quelque faubourg tumultueux de capitale, d'évoquer ces images, cortège des amants. Dès qu'on aime, c'est le silence, le calme, la paix des claires journées et des beaux soirs que l'on désire ; on retourne forcément à la nature. C'est donc sans vraisemblance qu'on denie au paysan la faculté de sentir tout le charme complice du décor qui l'environne. Il a sous la main et sous les yeux de quoi idéaliser ses tendresses, et si la bestialité est souvent son unique directeur, l'amour peut cependant naître en lui, avec tous ses caractères de douceur et de poésie

Dans les *Antibel*, nous trouvons précisément réunies ces deux faces extrêmes de l'amour. Le désir y est fort, puissant, tenace, il tient l'homme ainsi que n'importe quel mâle des espèces animales, mais aussi il s'atténue, dans la forme et dans l'expression, des délicatesses sentimentales de l'humanité. Il s'empare avec violence d'un veuf, père de famille, mais il le rend meilleur, plus patient, plus compatissant. L'amour se développe en lui comme une œuvre de bien, alors que dans son entourage, la calomnie, l'envie, les basses passions, se lèvent pour essayer de le détruire. Rien n'arrachera du cœur d'Antibel, l'image de la vaillante petite Jane qu'il aime, dont il a besoin et qui, avec sa gentille figure, son entrain, le ranime de jeunesse et de confiance.

Aussi durable sera-t-il, l'amour, dans le cœur du propre fils d'Antibel, Jan, qui s'éprend de sa jeune et jolie belle-mère, plus en âge certainement de devenir sa femme, mais devenue la compagne d'Antibel et attachée à lui par des sentiments de gratitude qui augmentent encore sa tendresse conjugale et la rendent inviolable. Cette maladive et irréductible passion se détermine avec lenteur. Jan revient du régiment, des colonies où il a servi et d'où il rapporte les fièvres et la débilité d'une santé entamée, d'un cerveau ébranlé. D'abord, c'est de l'antipa-

thie, de l'aversion, presque de l'horreur que lui inspire la marâtre, si séduisante qu'elle soit de figure et de cordialité. Mais Jan, fidèle au souvenir de sa mère, ne pardonne pas à Antibel d'avoir remplacé l'épouse, après sept mois à peine de deuil. Au premier contact de la marâtre, une crise abat Jan, qui prend le lit. Jane le soignera, sans rancune, et à mesure que la santé reviendra, l'amour, d'abord né dans un corps souffrant, s'y mêle plus intimement, plus sûrement. Jan guéri porte dans ses veines la passion fatale qu'il ne parviendra pas à éliminer, qui lui retire le goût du travail, qui le retient dans les labeurs de femme où il est côte à côte avec la désirée, qui le hante de l'éternelle convoitise, qui le pousse, somnambule inconscient, partout où respire Jane. Le père et le fils, un jour, se trouvent face à face, la femme entre eux, à moitié prise par le fils, vertueuse cependant, se défendant, fidèle au père. Le sang pourrait couler; la place s'offre au parricide ou à l'infanticide. Mais Thésée, lui-même, ne tua pas son fils Hippolyte, il se contenta de le vouer aux fureurs d'un dieu vengeur. Antibel retient son bras, il chasse son fils.

M. Chrelles donne de l'ampleur généreuse et de l'accent à l'amour d'Antibel ; M. Janvier silhouette très artistement un rôle épisodique ; M. Dorival, avec un jeu savant accentue le fatalisme d'amour. Mme Tessandier marque avec beaucoup de vérité le personnage d'une grand'mère acariâtre, et MMmes Cécile Sorel et d'Arcylle remplissent avec simplicité et talent leurs rôles de paysannes.

Jules CASE.

SCIENCES

La question de l'eau à Paris continue de préoccuper tous les esprits et les incidents eux-mêmes de notre histoire contemporaine, cependant si suggestifs, sont impuissants à les en détourner. C'est que le problème est de ceux dont la solution est en même temps la plus vitale et la plus difficile à obtenir. La ville augmente régulièrement chaque année le nombre de ses habitants et, pendant que ses besoins suivent ainsi une marche progressive, elle refuse de faire usage des moyens d'alimentation en eau mis à sa portée par la nature et dont nos ancêtres se contentaient. Ni la rivière, ni les puits innombrables qui lardaient le sol du vieux Paris ne sont plus, et à bon droit, regardés comme potables, et il faut de toutes pièces se créer des ressources nouvelles.

Du reste tout le monde sait que dès l'antiquité la quantité d'eau mise à la disposition des habitants de la ville fut augmentée par des captages réalisés aux alentours par des aqueducs dont celui d'Arcueil est un exemple encore partiellement conservé. C'est une construction très bizarre et qui n'est pas sans analogie avec plus d'un monument de Rome que l'entassement des aqueducs dans un point du village d'Arcueil : sur des arcs romains bien reconnaissables, s'élèvent les soubassements de ces conduites d'eau que Marie de Médicis construisit jusqu'au Luxembourg et c'est sur ceux-ci que Belgrand vint appuyer ses travaux d'adduction de la Vanne. S'il ne restait que ce vestige d'une civilisation en ce pays, il suffirait à faire retrouver la preuve qu'une grande ville, favorisée aux dépens d'une région très large, y exista.

La surface de cette région tributaire (d'ailleurs régulièrement indemnisée, cela va sans dire), va en croissant rapidement d'époque en époque : la zône qui suffisait aux Romains ne nous paraît pas utilisable et c'est bien plus loin que Belgrand est allé capter les sources de la Vanne et de la Dhuys. La raison de cette exigence est à la fois tirée de considérations relatives au volume et à la pureté des eaux et ce deuxième point de vue a pris peu à peu une importance de plus en plus grande. L'ancienne pureté suffisante, n'est plus celle que nous recherchons et tout le monde sait qu'à côté de l'analyse chimique ou hydrotimétrique à laquelle on se bornait naguère, nous procédons maintenant à une analyse microscopique qui est venue expliquer le danger de certaines sources où les réactifs ordinaires n'avaient rien signalé de suspect.

Ce que cherchaient avant tous nos pères, c'était la limpidité, la fraîcheur, la présence d'une quantité convenable d'air en dissolution

et l'absence d'une quantité trop forte de sels minéraux. L'eau de la rivière, préalablement filtrée, remplissait la plupart de ces conditions et il y a très peu de temps que la plupart des parisiens se désaltéraient exclusivement d'eau de Seine, ayant traversé une petite fontaine renfermant une dalle de liais sur laquelle les impuretés étaient retenues. Aujourd'hui, personne ne voudrait faire usage de ce naïf outil d'épuration et cela ne vient pas seulement de ce que l'industrie a de plus en plus contaminé la rivière, mais encore et surtout de ce que les microbes franchissent sans peine les pores de la roche épurante, et que nous voulons échapper à des dangers au contact permanent desquels vivaient inconsciemment nos aïeux.

Heureusement on a inventé de nouveaux filtres qui paraissent assez fins pour retenir les micro-organismes : il faut toutefois pour en tirer parti disposer d'une pression considérable et d'un autre côté, les fissures dont ils peuvent se trouver inopinément traversés, les rendent d'autant plus dangereux qu'ils ont été plus efficaces jusqu'au moment de l'accident.

On a fait davantage en constatant qu'une épaisseur suffisante d'un filtre grossier devient tout à fait efficace et tout le monde a présent à l'esprit les expériences de dégustation réalisées à Gennevilliers sur de l'*eau d'égout* sortant du sable au travers duquel elle s'est épurée.

C'est l'explication rationnelle de la bonne qualité hygiénique des eaux de sources et la justification des entreprises, parfois si considérables, auxquelles on se livre pour en obtenir. Les sources ne sont pas autre chose en effet que des retours à la surface, d'eaux ayant parcouru une longueur suffisante de roches depuis leur infiltration dans le sol.

Comme contraste, on sait les effets désastreux de la consommation d'eaux qui ne sont pas séparées de centres d'infection par une épaisseur assez grande de matériaux filtrants : par exemple l'épidémie de fièvre typhoïde qui produisit de si grands ravages il y a peu d'années à Pierrefonds parmi les personnes qui se désaltéraient à un puits très voisin d'habitations contaminées.

Je sais bien qu'il semble y avoir contradiction entre cette dernière provenance et les effets si malheureusement constatés ; mais il ne faut pas oublier que la région de Verneuil présente, au point de vue de la circulation souterraine des eaux, des conditions tout à fait exceptionnelles. On peut dire que son sol est réduit à l'état d'écumoire tant les perforations verticales, puits naturels, ou bétoires y sont rapprochés les uns des autres, de telle sorte que si, dans une partie du terrain, les eaux ont éprouvé la filtration salutaire dont nous venons de parler, à chaque pas elles peuvent recevoir une contribution directe de liquides chargés de toutes les impuretés de la surface. On a fait il est vrai des analyses bactériologiques d'où il résulterait que les microbes y

sont normalement très peu abondants ; mais la présence des canaux verticaux rendent toujours possible la chute accidentelle de quelque résidus pathogène. C'est ce qu'on a plusieurs fois constaté pour les « avens » des Causses où des animaux vivants ou morts, sains ou malades, en tous cas destinés à se putréfier, tombent fréquemment.

Et de ces remarques résulte encore cette conséquence que le captage d'eaux très pures doit être complété par la construction de canalisation parfaitement étanches ; les infiltrations le long du parcours devant détruire toutes les qualités initiales du liquide obtenu à si grand frais. Précaution d'ailleurs bien inutile si, pour une raison ou pour une autre, à de certains moments et même pour un temps très court, on laisse circuler dans les conduites une eau ne remplissant pas les qualités requises. Or c'est ce que nos édiles font trop fréquemment : ce qu'ils sont forcés de faire, paraît-il ; mais ce qu'il est bien malheureux qu'ils fassent.

La nécessité de la filtration doit aussi faire repousser les projets d'alimentation par des eaux de surface et par exemple (si l'énormité de là tâche et de la dépense n'était déjà suffisante pour le rendre impossible), ce rêve de canalisation jusqu'à Paris d'une eau empruntée au lac de Genève. On a édifié de vraies légendes sur la pureté des flots du Leman, à laquelle, sans rire, des physiciens ont attribué leur teinte bleue : rien au monde n'est plus beau que le lac, mais rien n'est plus sale. Et les Suisses, qui sont bien incontestablement des gens pratiques, le savent si bien que les Lausannois, par exemple, aiment mieux souffrir la soif en été que se désaltérer sur les rives d'Ouchy et qu'ils se livrent sans relâche à des recherches de sources dans les parties hautes de leurs montagnes. Ce qui ne leur va pas ne saurait nous convenir et c'est ailleurs qu'il faut chercher le complément d'approvisionnement dont Paris ne saurait se passer encore longtemps.

Deux réponses seules paraissent se présenter : ou bien trouver des procédés de purification des eaux que nous avons sous la main, et l'entreprise ne paraît pas pouvoir se faire dès maintenant dans les conditions industrielles qui sont absolument indispensables, — ou bien de découvrir de nouveaux griffons à capter et à canaliser. Les eaux de profondeur étant généralement repoussées à cause de leur température et souvent de leur salinité, c'est à la surface qu'il faut chercher, et, à cet égard, il y a lieu de demander à la géologie un véritable fil conducteur. Les points peu distants de la zone d'affleurement des sables du gault semblent devoir être étudiés tout spécialement : c'est là que, sans s'arrêter à la crainte de compromettre les sondages artésiens du centre du bassin, il convient de capter des eaux, déjà filtrées et non encore échauffées et chargées de sels, pour les amener à Paris.

Stanislas MEUNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Autels privilégiés de M. le Comte ROBERT de MONTESQUIOU, librairie Fasquelle.

Mme Juliette Adam, notre Directrice, ayant désiré insérer dans la *Nouvelle Revue*, une bibliographie de mon dernier volume, les *Autels Privilégiés*, me fait l'amitié de me demander par qui j'aimerais être malmené. Une circonstance que je dirai plus loin, m'incite à la prier de me charger moi-même de cette besogne. Que le lecteur veuille bien excuser pour une fois ce Narcissisme, au nom de la justice générale et de la lutte individuelle. C'est encore se sentiment d'équité qui lui fera me pardonner de mettre en avant quelques textes élogieux et abusés (que je devrai justement citer dans leur excès pour en accuser, hélas ! l'erreur) ; et en considération aussi de ce qu'ils sont réduits en poudre au dernier tournant par un magister des inélégances. Je procède à cet examen de conscience.

Il est vrai que M. Philippe Gille, dont on ignore pas la haute et délicate compétence, a formulé à propos d'un passage de ce livre, que « nos plus grands moralistes n'ont rien écrit de mieux ; » — qu'un brillant et célèbre Aristarque, M. Henri Rochefort, qui n'est pas non plus sans sévérité ni sans goût, pourrait bien avoir inspiré, en tout cas, inséré sur le même propos, certain passage de son Intransigeant, où l'on ne rougit pas d'insinuer — *horresco réferens*, — que « ce livre est de ceux que l'on conserve à son chevet après les avoir lus, pour les retrouver avec délices et en savourer à nouveau la puissante originalité. Il y a là sur l'art, la littérature et les artistes, des pages qui resteront parmi les plus parfaites que l'on ait écrites en ce temps. » — Excusez du peu.

Mais ces *Anciens* ne mettent-ils pas une bonne grâce à ne pas *décourageater*, comme disait Veuillot. Malheureusement des jeunes, j'ai le regret et le plaisir de l'avouer, mettront la même injustice à ne pas se montrer plus incléments. Témoin le subtil romancier du *Mauvais Désir*, M. Lucien Muhlfeld, qui s'égare jusqu'à m'appeler « le plus délicat des Essayistes. » Voyons encore : M. Léon Bailby, le distingué directeur de la Presse : « Pour rendre le plus justement l'impression que donne la lecture du dernier ouvrage de M. de M. on peut imaginer entendre un merveilleux causeur; celui-ci, sans perdre de vue son sujet avance au gré de sa fantaisie, et sa conversation pleine d'imprévu et d'incidentes, mène l'auditeur où il le veut, en le laissant sous le charme. » — M. Alexandre Nathanson, d'ordinaire mieux renseigné, parfois moins doux : « il y a de jolies choses dans le livre de M. de Montesquiou. » — Mais que dis-je des jeunes ? voici la jeunesse elle-même Monsieur La Jeunesse ; entendez-la, écoutons-le : « livre curieux, profond, fouillé, immense... » — Je ne parle, bien entendu que des publiques attestations. Il n'y a pas à dire, voilà qui renforce l'orgueil. — Attendez, voilà qui le *renfonce*, selon l'expression de Flaubert.

Je vous présente Belnon, redresseur en une Revue de couleur tendre — qui ne l'est pas pour moi. Samson chargé de venger le sens commun, — et l'Art commun — avec une mâchoire biblique.

Je dois lui rendre cette justice qu'il répugne à remâcher le dogme

falot de l'Amateurisme, lequel ne rencontre plus guère de clients qu'en province, et n'a plus pour ouaille que La Mère L'Oie. Car je ne parle pas de ces professionnels, devenus bien rares, qui continuent à traiter rageusement d'amateur, en faisant une faute de français et une faute d'orthographe, l'écrivain de plusieurs milliers de pages en prose et en vers, trop soignés, même dans leurs négligences, pour que ces foudres d'encrier soient capables d'en produire, voire d'en apprécier la plus faible partie. Ceux-là prouvent qu'ils ne sont professionnels que de la mauvaise humeur, de la mauvaise foi, et de la méchante écriture.

Belnon est plus bellement négatif; il se contente de reproduire, moins artistement le cul-de-lampe d'Holbein : *criticus ante lyram.*

Tout d'abord les deux vocables harmonieux et édifiants qui composent dans nos églises catholiques, le titre des chapelles indulgenciées, semblent n'offrir à Belnon qu'une « invitation au calembour » (sic.) Et il ajoute avec grâce : « mais enfin on a toujours la ressource de ne pas les faire. » Puis il prouve dans le même instant qu'on n'a pas toujours la ressource de ne pas bafouiller.

Qu'est-ce donc au juste que Belnon ? je l'ignore, et plusieurs avec moi. Ou du moins si je distingue aisément ce qu'il n'est pas, je me rends un compte moins exact de ce qu'il pense être. Le titre de Critique — auquel il a droit en un sens, paraît être celui que d'autre part il ambitionne. L'aigreur avec laquelle il le décerne ironiquement (l'ironie de Belnon), à ceux qui seraient bien fâchés d'y prétendre, semble témoigner qu'il se croit lésé par cette compétition imputée.

Que Belnon se donne pour critique, je n'oserais pas l'affirmer; mais ce que j'entends parfaitement, c'est qu'il n'entend rien, et veut qu'on l'imite. « Car vous n'y comprenez rien ! » s'écrie-t-il victorieusement et impérieusement, après avoir cité quelques mots de ma préface, à la portée d'un enfant de sept ans, qui ne serait pas né dans le Valais. Qu'on en juge : Hello y étant assimilé à un Saint Jean-Bouche-d'or, plus âpre, je risque cette transposition, hermétique pour Belnon: Saint Jean-Bouche-de-Fer ; puis, pour me conformer au précepte de mon maître Gautier exigeant « des métaphores qui se suivent, » j'ajoute aux deux autres emplois d'Hello, nouvelliste et polémiste, ces deux qualificatifs, lesquels appartiennent en propre à un autre Saint-Jean : précurseur, et mangeur de sauterelles. Choses, je n'en excuse, assez peu malignes, et que leur seule humilité prive de se hausser jusqu'au cervelet de notre éclaireur. — Mais c'est une propension de ceux qui ont des oreilles pour ne pas entendre, « de s'appuyer, comme dirait Hello, sur la multitude de ceux qui leur ressemblent. » Cependant, que Belnon prenne garde. Son public pourrait se formaliser d'être ainsi gratuitement comparé à Saint-Goar, que ses compagnons avaient une étrange façon d'appeler Frère.

Ce serait pourtant un lecteur bien édifié que celui qui se fierait aux conseils de Belnon. Jugez-en plutôt. Après s'être *effaré*, et en avoir donné le conseil à ses disciples, il conclut, parlant de mon livre : « C'est un recueil d'essais de critique. » — Notez que l'auteur, assez conscient de ce qu'il a voulu dire, n'a prononcé à propos de ses chapitres, ni le mot de Critiques, pour lequel il n'a point la passion peu couronnée de Belnon ; ni celui d'Essais, qu'un exercice immortel a pour jamais dépouillé de sa modestie.

Donc, après m'avoir sans me consulter, institué, n'en déplaise à Montaigne, essayiste, que je voudrais bien être ; et, me le pardonnent MM. France et Lemaître — critique, où il voudrait se hausser, Belnon caractérise mon genre d'essai de critique : c'est, avance-t-il, *la critique par relations.* — Cela dit parce que j'ai connu, aimé, admiré, étudié quelques-unes des personnes et des choses dont je traite. Procédé tout à fait antipathique à Belnon, qui prouve, lui, surabon-

damment, qu'il ne parle que de ce qu'il ne connaît point. Je lui ferais bien remarquer, à ce compte, et d'une part, qu'il aurait aussi bien pu donner à mes recueils le nom moins prétentieux de *souvenirs*, dont au reste ils n'ont davantage cure ; — de l'autre que ce qu'il appelle si finement critique par relation, avait déjà été mis en œuvre, pour ne citer que trois exemples assez notables, par Eckermann, à propos de Gœthe ; par Platon au sujet de Socrate, et par les Evangélistes sur le compte de Dieu le Fils. Mais je préfère enregistrer que Belnon, faute de pouvoir — il en fait l'aveu, pratiquer la critique par relations, a bien dû se contenter d'inventer la critique par à-peu-près.

Il tient ensuite pour « soigneusement clos » (pourquoi, je vous prie ?) ce titre, *le Grand Oiseau*, intitulant un article sur le cahier de Léonard à propos de l'aviation, lequel n'est que l'histoire de l'homme volant, qu'il dénomme lui-même dans cette phrase finale (*que j'ai citée*) du nom que j'ai donné à mon chapitre : « Le *Grand Oiseau* prendra le premier vol sur le dos de son grand Cygne, etc. » — Egalement *clos*, le titre *Roses Pensantes*, donné, en opposition à l'homme Roseau Pensant, de Pascal, à de jeunes femmes pensives. Casse-tête évidemment plus que chinois. Enfin Belnon ne goûte aucunement la métallique et mélodique opposition que ces deux termes, l'un coloré et l'autre pâle, font chatoyer dans cet intitulé : *les noces d'Argent de la voix d'or*. Il est vrai que le premier est élémentairement applicable à un jubilé, et que le second désigne Sarah Bernhardt jusque chez les Caraïbes. Or l'article a précisément pour sujet : le Jubilé de Sarah Bernhardt. L'éclaireur n'en continue pas moins à proclamer ce titre encore plus soigneusement forclos que ses compagnons. Toutes appellations, à vrai dire, tirées d'aussi loin que *Les Misérables* baptisant un livre d'universelle commisération sur les malheureux et les coupables ; que l'*Année terrible*, en tête d'un poème sur un an de désastres. Mais c'est encore trop pour Belnon, qui convoite pour lui-même le titre si éminemment *clos*, de critique d'art, et qui débute par ignorer que c'est une exquise et bien essentielle partie de l'art, si ce n'est toute sa définition, que la désignation ornementée des objets de notre rêverie et de notre étude. Que par exemple, il serait beau d'intituler un article où seraient évaluées les lumières de Belnon : *une Ténébreuse Affaire*. — Aussi notre homme en tient évidemment pour changer le titre de l'Année Terrible en celui de : la guerre de 70, moins clos à ses yeux, qui peut-être, après tout sont seuls clos en toute cette histoire. Quant aux Noces d'Argent de la voix d'or, il serait bel et bon de traduire leur indéchiffrable allégorie en cette phrase enfin *éclose* selon l'esthétique de notre Belnon : à propos du banquet offert à Sarah Bernhardt par un groupe d'artistes, dans les salons du grand Hôtel, le 9 Décembre 1896 ; sans oublier le menu, le prix de la cotisation et le nombre de couverts. — Je me souviens d'une personne, une sœur de Belnon, qui ne pouvait pardonner à Hugo d'avoir intitulé une pièce des Contemplations : *Mugitusque boum*. Il est vrai qu'elle prononçait le premier de ces mots comme s'il rimait avec *brusque ;* et le second comme un coup de canon, ou le cri d'un garçon de café, hélé de l'extérieur.

Esotérique, le mot qui est une forme verbale du mystère, devait spécialement apprêter à rire à notre beau négateur. Il l'a répété environ sept fois au cour de son factum. Coq-du-village de la critique il retourne cette perle. Je ne sais s'il *la croit fine, mais le moindre grain de mil ferait bien mieux son affaire*. A vrai dire, il lui donne une fois un sens justement opposé à ce qu'il signifie ; et rien dans les allures de Belnon n'autorise à supposer que ce soit un tour d'esprit, une antiphrase sémillante. Au reste il finit par le citer dans une phrase de moi, ce mot qui lui fait de l'effet. Vous verrez que c'est moi qui le lui aurai appris. Que ce lion ne m'a-t-il lu avec plus de soin ?

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Mais Belnon préfère s'acheminer péniblement à son modeste but, qui paraît être de faire rire. Or s'il y parvient, ce n'est qu'à ses dépens ; et cela même est sans joie.

Le critique par à peu près me fait encore un grief de mes dédicaces à des artistes célèbres. Certes je sais peu de choses aussi décoratives et mutuellement enviables, que deux notables noms, l'un désignant, l'autre signant une œuvre d'art. Le plus noble rehaussant l'autre de plus de relief, œuvre tour à tour de plus de faîte ou de plus de base. Mais que désigne Belnon ; que ne signe-t-il pas?

A mon tour avant de signer, je veux conclure. Belnon certifie inintelligible ce qu'il ne comprend pas. Je répondrai sans m'en appliquer que l'ombre, par cet aphorisme de Gœthe : « s'il n'y avait pas de lumière dans notre œil, comment pourrait-il voir la lumière ? »

J'y ajouterai ce mot de Flaubert si génériquement caractéristique du cas de Belnon : « *Mille délicatesses dont ils ignorent l'usage, et qui à cause de cela les exaspèrent.* » — J'y joindrai cette injuste imprécation d'Hello contre ce qu'il appelait *la petite critique* : « Puisse-t-elle être enterrée vive ! » — Oui, injuste, puisqu'elle est mort-née, et s'enterre toute seule.

Maintenant, si l'on me demande, de Belnon, pourquoi je ne l'appelle pas plutôt Negolaid, Nicodème, ou même, Nabuchodonosor, je ne ferai aucune difficulté de lui accorder ces noms aussi appropriés et plus sonores, — pourvu qu'on ne me demande pas de le désigner autrement par son véritable nom, parceque ce serait s'adonner à cette erreur que Chateaubriand désigne ainsi magnifiquement : « une beauté irréparable ».

ROBERT DE MONTESQUIOU.

*

Autour de Nohant, par EDMOND PLANCHUT, Calmann Lévy-éditeur.

Le cœur généreux de George Sand ne pouvait supporter l'idée que ses amis à elle ne fussent pas amis entre eux. Aussi est-il resté entre nous tous, ses amis, un lien qui nous fait reconnaissants à celui d'entre nous qui glorifie notre grande « M[me] Sand », la fait aimer davantage, ou la défend contre ses insulteurs.

Edmond Planchut vient de publier un volume : *Autour de Nohant* qui est la peinture la plus exacte, le récit le plus attendri qu'on puisse trouver. En le lisant, nous revoyons, nous entendons notre grande amie, nous vivons les heures inoubliables et fortifiantes passées auprès d'elle. A part les instants, où, tout à coup, prenant la parole, elle résumait les questions discutées par nous, avec une hauteur de pensées, une faculté de généralisation, une clarté qu'aucune éloquence supérieure n'a jamais atteinte à mon sens de notre temps, à part cela dis-je, Mme Sand était d'une gaîté jeune qui faisait souvent des jours passés auprès d'elle un long éclat de rire ; mais, dans la souffrance, dans la recherche d'une voie, dans le souci de bien agir, quels admirables conseils, quelle aide morale on recevait d'elle.

Merci, Planchut, d'avoir évoqué, une fois de plus, pour les « lecteurs » celle dont le souvenir est toujours présent au cœur de ses amis, et dont l'image chérie ne s'effacera qu'avec la mort.

Visions Chrétiennes, récits en vers, par CHARLES GRANDMOUGIN. — (Rouam, éditeur).

M. Grandmougin a créé un genre de poésie religieuse qui ne sent pas le pastiche des temps de croyance ancestrale. Sa foi est modernisée mais elle est sincère et lui fait écrire de beaux livres sincères aussi. L'auteur du *Christ*, de *l'Enfant Jésus*, du *Chat de la Sainte Famille*, *du Savant de Jérusalem*, *de la mort du Juif errant*, *des Dam-*

nés de la mer Morte, sait rendre captivants ses merveilleux récits par leur note sincère, par un je ne sais quoi de vivant, dont le charme souvent spirituel et gai entraîne et retient le lecteur. Œuvre originale s'il en fut, que celle de M. Grandmougin, écrite avec une grande simplicité dans une belle langue ; cette œuvre restera.

Quatorze prières, par M. FRANCIS JAMMES.

Quatorze prières seulement, une toute petite brochure, mais d'une inspiration si loyale, si naturelle, qu'il est impossible de n'en pas féliciter le jeune auteur. Autant M. Francis Jammes écrivait avec effort et semait ses récits poétiques de broussailles dans ses premiers essais, autant il écrit dans une belle langue spontanée, jaillissante et claire. Ses quatorze prières sont toutes originales, dans le bon sens du mot, malgré leur apparente simplicité.

JULIETTE ADAM.

Lueurs d'Orient, par HENRI KISTEMARCKERS ; *Les Copurchics*, par EDGARD MONTEIL ; *Le miracle de Lise*, par René Maizeroy, (chez Ernest Flammarion).

Celles qui passent, par JEAN AJALBERT ; *Le roi de Rome*, par EMILE POUVILLON, (chez Paul Ollendorff).

Ames recluses, par RAYMOND AYNARD, (chez Calmann Lévy).

A la campagne, aux eaux, ou aux bains de mer, il est de tradition de ne pas emporter des livres trop denses et par trop absorbants. La briéveté, la concision deviennent alors, pour nos esprits fatigués, des vertus inestimables.

Avec *Lueurs d'Orient*, d'Henri Kistemarckers nous avons à la fois de l'idéal et du réel. Marseille, Tunis, Carthage, Port-Saïd, le Caire, Alexandrie ; la Palestine, la Judée, la Syrie nous apparaissent à tour de rôle dans une suite de croquis rapides, saisissants. Après tant d'autres, le jeune voyageur trouve à glaner, réussit à être original. De belles et nombreuses gravures commentent le texte et retiennent les yeux. Ce même voyage, on se promet de le faire un jour.

Dans ses *Copurchics*, M. Edgard Monteil nous raconte, fort visiblement, ses souvenirs de jeunesse écolière au quartier latin, *quantum mutatus*.... Oui, combien tout cela est changé ! La jeunesse d'aujourd'hui, par malheur, n'a plus la ressource d'être drôle et cocasse. Venue au monde au milieu des larmes, des deuils sans nombre de la patrie, guettée par une concurrence vitale de plus en plus âpre et féroce ; en dépit de son bon vouloir — évident — elle ne sait, elle ne peut pas rire. La folle gaîté qui anime d'un bout à l'autre le livre de M. Monteil, la reverrons-nous jamais chez les jeunes Français ? Il faut l'espérer, car tous, les uns comme les autres, nous appelons (et de toutes nos forces) des jours meilleurs.

Une vingtaine de nouvelles à peu près composent *Le miracle de Lise* de M. René Maizeroy. Dans toutes on retrouvera la manière habituelle du subtil romancier féministe. Signalons plus particulièrement *Marionnettes*, *Dernier mensonge*, *Le couple noir*, *L'Attente*, *Le banc des vieux*, *Le trophée*. Chacun de ces récits enchantera les belles lectrices.

Eclectique au plus haut degré, le recueil de M. Jean Ajalbert intitulé : *Celles qui passent*. De la mélancolie, de la gaîté, de l'humour, de l'âme et de l'esprit, il y a de tout là dedans. C'est bien le type du livre d'été qu'on ouvre et qu'on referme après avoir lu quelques pages qui font réfléchir, celles-ci surtout : *Victorine*, *Le cyclone*, *L'hôtel le Hir*, *Le champoreaux*, *Le passeur*, *Une morte*.

Un de ces sujets dont la séduction s'exerce sur tous les cerveaux, a tenté la plume de M. Emile Pouvillon. Dans une série de scènes

dialoguées il retrace la destinée mélancolique du fils de Marie-Louise et de Napoléon de celui qui, pour l'Histoire, est demeuré le Roi de Rome. De plus touchante figure, il est difficile d'en trouver dans les annales humaines. Le talent délicat et si apprécié de M. Emile Pouvillon recommanderait à lui seul ce petit livre, dont le titre est déjà une puissante invite pour nos imaginations avides d'inexprimé.

On nous permettra d'insister un peu, en terminant, sur *Ames recluses*, de Raymond Aynard, un débutant. Les dix nouvelles dont se compose ce volume sont *écrites*, dans le sens le plus flatteur du mot, et la plupart, en outre, sont au moins aussi remarquables pour le fond que pour la forme. *La belle et la bête*, *L'écueil*, *Réparation*, *Tête de turc*, *Qui veut faire l'ange*, *Le bon payeur*, *Solitude*, révèlent un très sûr analyste, un cérébral équilibré, un philosophe humanitaire en même temps qu'un écrivain pourvu déjà de tous ses moyens d'expression. *Ames recluses* s'impose au lecteur, stimule sa pensée paresseuse. Ah ! les beaux livres (et suggestifs) que M. Raymond Aynard va nous donner si l'on en juge par celui-ci !

L. GIRAUDON-GINESTÉ.



Hérédité, par M. le comte VICTOR D'ADHÉMAR (Ollendorff). Ici c'est du Barbey d'Aurevilly, moins âpre, non moins pittoresque mais plus sobre. Un paysage où l'air vibre au contact des dûrs silex sert de cadre au drame de famille que dénouera le renoncement hautain d'un désespéré, — mais d'un désespéré dont la foi, enfin reconquise, crève l'horizon étroit pour illuminer les dernières pages. Les héros d'un drame bien humain et des personnages de haute comédie nous apportent chacun, plus qu'une distraction, un enseignement. Il y a surtout une figure sympathique Rimier, l'étudiant altéré de justice, épris d'études sociales : nous sommes reconnaissant à M. le comte V. d'Adhémar de l'avoir si bien compris et, comme Raoul de Céré, nous sommes tenté de dire à ce désintéressé, à cet enthousiaste qui consacre son jeune talent à toutes les grandes causes : — « Quel bien que tu me fais, Rimier ! »

La belle thèse de M. d'Adhémar nous console des procédés des chevaliers de la plume. Et, dût-on nous taxer d'aristocratie par ce temps de démocratie outrancière, les évènements nous amènent à formuler ce souhait — purement artistique et littéraire — : puissent « les talons rouges » finir peu à peu par reprendre le pas sur les talons crottés.

Le roman *Hérédité* finit là où... « André Cornélis » commence, mais je gage que M. Bourget — nouvelle manière — nous dirait aujourd'hui par quels chemins le fils du gentilhomme assassin et libre-viveur passa pour trouver l'apaisement; comment il se fait que Raoul de Céré, l'amoureux désespéré, se retrouve sous un ciel de feu, dans une gorge des Corbières, piochant stoïquement la terre « après avoir secoué de ses épaules le poids trop lourd de sa destinée et trouvé, non la fatalité aveugle, mais le ciel au-dessus des nuages de la vie. » Nous devinons quand même l'évolution sublime, et tout nous la faisait pressentir dans « l'état d'âme » de ce héros, violent et passionné, — qui fut à la fois une victime expiatoire et un tendre.

FRANCIS MARATUECH.



Psychologie du socialisme, par M. GUSTAVE LE BON, Félix Alcan, éditeur.

Dans ce nouveau livre, qui a une valeur et aura une portée considérable, M. Le Bon examine les causes qui ont fait naître le socialisme et celles qui en retardent ou en favorisent la propagation.

Il est évident qu'on peut violemment désorganiser une société, comme on peut dans une heure, par le feu, anéantir un édifice; mais nos connaissances actuelles sur l'évolution des choses ne permettent pas d'admettre que l'homme puisse refaire à son gré une société détruite. — Une société avec ses institutions, ses croyances et ses arts représente un réseau d'idées, de sentiments, d'habitudes, de modes, de pensées fixées par l'hérédité et dont l'ensemble constitue sa force. Elle n'a de cohésion que si cet héritage moral est solidement établi, non seulement dans les codes, mais dans les âmes. Elle décline et elle est en danger de mort s'il se désagrége.

Il ne faut pas, quelque utopiques qu'elles apparaissent, dédaigner les théories socialistes parfois séduisantes mais qui peuvent conduire aux conséquences les plus redoutables; car si la puissance créatrice de l'homme s'appuie sur le temps et demeure hors de l'atteinte immédiate de ses volontés, la faculté destructive est au contraire à sa portée, et il lui faut parfois des siècles d'efforts pour rebâtir péniblement ce qu'il a détruit en un jour.

Quand on recherche les causes du succès relatif des idées socialistes on constate que ce succès est tout à fait étranger aux théories ou aux négations qu'elles impliquent. Comme les religions dont il tend de plus en plus à prendre les allures, le socialisme se propage tout autrement que par des raisons. Très faible quand il essaie de raisonner et de s'appuyer sur des arguments économiques, il devient au contraire redoutable quand il entre dans le domaine des affirmations, des rêveries et des promesses chimériques.

Grâce à ses promesses de régénération et à l'espoir qu'il fait luire devant tous les déshérités de la vie, il arrive à constituer une croyance à forme religieuse beaucoup plus qu'une doctrine. Or la grande force d'une telle croyance c'est que sa propagation est indépendante de la part de vérité ou d'erreur qu'elle peut contenir. Dès qu'elle est fixée dans les âmes son absurdité même n'apparaît plus, la raison ne peut plus l'atteindre. Le temps seul peut l'user. Les systèmes philosophiques, bâtis sur des raisonnements n'ont joué qu'un rôle secondaire dans la vie des peuples. Ils ne proposent aux foules que des arguments alors que l'âme humaine se complait dans des espérances. C'est là le véritable danger de ces doctrines fausses et perverses que l'auteur examine en détail et qui conduiraient l'homme à la plus humiliante des servitudes; car avec le socialisme l'individu n'est rien qu'une machine que la collectivité fait marcher.

L'auteur est conduit à établir, et il le fait avec autorité, que le triomphe du socialisme serait le triomphe de l'anarchie et de la ruine générale, en même temps que le prélude du retour à un régime de fer.

Abordant un côté pratique de la question, M. Le Bon explique comment il estime que le socialisme peut être utilement combattu. — Ce n'est pas par les raisonnements et les livres qu'on agit sur les foules, il faut savoir se mêler à elles, et mériter leur confiance. Avant de se passionner pour une croyance, les foules, dit M. Le Bon, se passionnent pour ses apôtres, et la sympathie des foules est plus facile à gagner qu'on ne le croit. Pour nous défendre, ajoute-il, non pas d'elles mais de leurs meneurs, il n'y a qu'à le vouloir.

A. Bisseuil.



Les Edens, par M. Edmond Rocher. — Poésies, avec 80 compositions décoratives. Paris, Bibliothèque de l'Association, Clerget, éditeur.

C'est un volume de poésies, et c'est en même temps un recueil brillamment illustré, une sorte de livre ornemental que nous offre M. Edmond Rocher, dont nous avons signalé, ici-même, le premier

volume : *la Chanson des yeux verts*. Comme poète, M. Rocher a souvent une phrase attendrie, un peu dolente, imagée et vive.

Il nous rappelle M. Georges Rodenbach dans les *Vies encloses* ; il aime certaines sonorités, et sans aller jusqu'aux exagérations que se permettent tant de jeunes versificateurs, il revêt ses pensées et ses sensations d'un symbolisme assez subtil et assez raffiné.

Comme artiste, M. Rocher doit contenter les plus difficiles ; son dessin s'est épanoui librement, avec une heureuse exubérance. On y sent la sève, la fermeté, l'imagination fougueuse et robuste. Rien du vulgaire illustrateur, se subordonnant au texte ; c'est l'ornemaniste qu'on retrouve ici, et qui, au lieu de se plier à un sujet, produit un encadrement original, un motif séduisant et délicat, à côté de la poésie qui devient plus parlante.

Sous son double aspect de dessinateur et de poète, M. Rocher mérite de ne point passer inaperçu. Depuis son premier livre, dont l'illustration était aussi de lui-même, il a accompli des progrès très sensibles. C'est une nature qui comprend largement la décoration, et qui trouvera facilement à s'exprimer dans les recherches artistiques d'aujourd'hui. Il traduit à merveille les beautés et les ampleurs de la plante et de la fleur. Il retrace des types de femmes, élégantes et allongées ; il fait de charmants profils de villes envahies par la nuit, et de plages que viennent battre les vagues. Tout cela compose un monde bien distinct, où le vers fait entendre sa musique, où la fantaisie se berce, et où l'on retrouve de toutes parts de molles et mystérieuses évocations.

Antony Valabrègue.



La Poésie italienne Contemporaine, par Jean Dornis, in-8, Ollendorff, 1898.

Certes le moment est bien choisi pour un livre présentant au public tous les poètes italiens de cette renaissance poétique du xivme siècle. Au premier rang, voici Josué Carducci, l'auteur de *l'Hymne à Satan* et des *Odes Barbares* ; il chante la liberté pour sa patrie, et, malgré ses sentiments républicains, il célèbre le charme et la beauté de la reine Marguerite : *il popolo superbo dite si compiace*. Après Carducci, Mario Rapisardi, Severino, Ferrari, Giovanni Cesareo (le Sicilien) avec son hymne célèbre : « la terre est bonne, elle donne les fleurs et elle sourit ; elle respire, la piété et la joie. » Puis Verga, Miselli, Pirandello, Fogazzaro que nous avons vu à Paris cette année, l'auteur de *Daniel Cortis*, plus grand comme poète que comme romancier, chantre d'idéal, de beauté et de pitié, âme vraiment lamartinienne. Et voici les poètes de dialecte qui ont inspiré à Jean Dornis la partie la plus originale peut-être de son livre, enfin les pessimistes, les indépendants, parmi lesquels le Comte Nigra, ancien ambassadeur d'Italie à Paris, Pierantoni.... Gabriele d'Annunzio, le poète né sous une heureuse étoile, si vanté et défendu par toutes les femmes qui lisent ; d'Annunzio qui a vécu dans l'intimité de Catulle et de Tibulle, et leur a pris leur couleur, leur charme, le poète en prose et en vers de l'Amour et de la volupté. Jean Dornis choisit à merveille ses Citations, les encadre en des portraits pleins de vie, en des commentaires ingénieux : ce volume, qui représente de longs et féconds labeurs est digne de la belle étude qu'il a publiée sur Leconte de Lisle. Me sera-t-il permis, soulevant un coin de voile, d'ajouter que derrière ce pseudonyme se cache une des plus belles personnes de la société parisienne, qui a un salon très recherché et à laquelle peut s'appliquer le vers :

Femme par la beauté, homme par le caractère, muse par le talent.

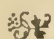
Les Déformations de la langue française, par M. Emile Deschanel, in-18, Calmann-Lévy.

Ce volume substantiel et charmant porte en première page cet axiome de Sainte-Beuve : *On aime en France la casuistique du langage.* Et certes M. Emile Deschanel n'avait pas besoin d'autre autorité que la sienne pour présenter et développer ses judicieuses observations sur la déformation de cette belle langue française dont le génie a pour caractère : l'universalité, la clarté, la pureté et l'élégance. Chacun peut prendre une attrayante leçon de grammaire dans ce livre, apprendre par exemple à éviter des locutions telles que celles-ci qui échappent souvent aux lettrés eux-mêmes dans le feu de la conversation : il n'est pas douteux que cela *ne* soit. — il est plus savant que vous *ne* pensez ; — aimer *à ce* que ; causer *à* quelqu'un... etc... En revanche on y trouve nombre d'étymologies assez piquantes : ainsi *gosses* est une apocope de *bégosse* (insecte) ; — *moutard* vient de Mouffetard (la rue) ; — Louveciennes était Louves-chiennes ; Fontainebleau, fontaine belle eau, etc... Bref, ce volume est rempli de recherches présentées avec cette élégance et cette grâce d'érudition qui depuis longtemps ont fait de M. Deschanel un des maîtres dans l'art de bien dire et de persuader.

Victor du Bled.

Mémoires du général baron Desvernois (1789-1815), avec une introduction et des notes par Albert Dufourcq. Plon et Nourrit, éditeurs, 1898. — Depuis une dizaine d'années, il a paru de nombreux mémoires et souvenirs des hommes de l'épopée républicaine et impériale. Il semble que le siècle finissant ait voulu dorer ses derniers jours du reflet des glorieux soleils de Marengo et d'Austerlitz. On a exhumé de la poussière des archives et des bibliothèques de famille les notes qu'au jour le jour écrivaient en courant le monde ces soldats intrépides, et qu'on croyait insouciants de tout ce qui n'était pas coup de sabre ou aventure d'amour. Car ils ont beaucoup écrit, maréchaux, généraux, et même simples officiers et sous-officiers ; leur prose sent la poudre et... le désir de vivre dans l'admiration de la postérité. Qui connaissait le général Desvernois ? Gloire locale d'une rue de Lons-le-Saulnier, une trace de son nom peut-être dans quelques archives de l'Italie méridionale, c'était tout ! Et voilà un gros volume, intéressant, ma foi, qui va le mettre sur le rang des Marbot, des Thiébaut, des Pasquin, etc., etc., fantaisistes et étincelants chroniqueurs, des faits d'armes du début du siècle ! Pieusement la famille a classé, revu, corrigé les manuscrits de ce cavalier de l'armée d'Egypte, un érudit les a présentés au public avec une préface heureuse, et le monde militaire et lettré est en contact avec un héros de plus. Nous partagerons courtoisement la satisfaction de sa famille, et d'ailleurs ceux qui n'hésiteront pas à lire jusqu'au bout ces cinq cents pages, n'auront perdu ni leur temps ni leur peine. Car ces mémoires ne sont pas du tout banals ! Egypte et Naples ! deux pas voisins où les hasards des guerres ont amené Desvernois ; dans l'un, le sabre au poing, cavalier ardent, en face des Pyramides ; dans l'autre, la plume à la main, gouverneur réfléchi et avisé, au milieu des têtes brûlées de la Calabre. Le contraste est piquant, les anecdotes sont inédites, et le livre aura du succès.

Cap. G.



Dans la Bibliothèque d'histoire contemporaine (Félix Alcan, éditeur) M. Maurice Wahl, inspecteur général de l'Instruction publique nous donne une troisième édition de « l'Algérie ». Après quelques généralités

sur la géographie physique et l'histoire du pays, l'auteur passe successivement en revue les habitants, indigènes et Européens, examine les institutions politiques, le budget, les résultats de l'assimilation et de la colonisation, étudie les forces productives, agriculture, forêts, élevage, industrie, mines, carrières, commerce, et discute la question du crédit et des voies de communication. Toutes ces questions sont exposées avec méthode et discutées dans un style clair et facile, avec documents à l'appui. Le grand mérite de cette nouvelle édition est d'être tenue au courant des données les plus récentes de la statistique. Nous pouvons ainsi avoir sous les yeux la plupart des faits que révèle le recensement de 1896, de même que nous sommes mis à même de connaître les dernières modifications survenues en 1897 dans le domaine politique et administratif. Dans cet ordres d'idées on peut dire que c'est l'ouvrage le plus récent que nous possédions en la matière. Quant aux conclusions générales que M. Maurice Wahl tire des faits et des documents qu'il expose, elles sont presque toujours marquées au coin d'un gros bon sens et sont bien celles que commande l'intérêt commun de la métropole et de sa grande colonie : nécessité de renforcer l'élément français dont la prépondérance, en dépit des affirmations de la statistique officielle, est quelque peu menacée ; de donner à l'Algérie l'autonomie budgétaire et administrative en partie ; d'abandonner la tentative de l'assimilation des indigènes qu'a condamnée l'expérience ; de favoriser l'immigration française — l'Algérie souffre de ce qu'on ne s'est pas occupé, depuis des années, d'elle ; elle souffre de ce que la métropole n'a pas su mettre en œuvres les admirables ressources de son sol; elle souffre aussi des mesures impolitiques qu'un système de centralisation à outrance a voulu lui imposer. Nous paraissons entrer vis-à-vis d'elle dans une voie plus expérimentale et plus pratique ; espérons que l'Algérie y trouvera enfin la prospérité.

Charles II, roi de Navarre, comte d'Evreux et de Normandie au XIVe *siècle* par Edmond Mayer — Paris, Ernest Dumont éditeur.

L'histoire du XIVe siècle est encore peu connue, a dit quelque part Siméon Luce ; et cet écrivain, pour mieux faire connaître cette époque, l'a analysée très minutieusement et l'a grandement éclairée par ses travaux. D'autres l'avaient précédé dans cette voie ; d'autres le suivent et M. E. Mayer doit être compté au nombre de ces derniers.

On sait le mauvais renom de Charles II, roi de Navarre, qu'on désigne plus communément sous le nom de Charles le Mauvais. Le livre de M. E. Mayer est une réhabilitation de ce dernier, réhabilitation qu'il ne peut obtenir qu'en faisant descendre Charles V du piédestal sur lequel l'ont élevé les générations qui nous ont précédés. Il expose, pour soutenir cette thèse, que la plupart des assertions qui ont contribué à nous présenter sous un jour mauvais la figure du roi de Navarre ont été empruntées à un écrivain du dix-huitième siècle, à Secousse, et il entreprend de mettre toutes ces accusations mensongères d'après lui à néant. Quand Charles le Mauvais notamment réclamait la Champagne et le Limousin, il ne faisait que réclamer qu'on lui rendît justice, qu'on lui restituât la Champagne et la Brie prises par fraude et par la force et qu'on retenait malgré ses justes revendications. Cette thèse renverse les idées communément reçues. A vrai dire, elle n'est pas tout à fait nouvelle et a été déjà défendue par Sismondi, Lavallée, Perrens, Tessier, Lazard. M. Mayer ne fait que l'accentuer. Si cette réhabilitation finissait par être acceptée, elle viendrait s'ajouter à toutes celles que notre siècle a vu éclore et qui donnent une physionomie nouvelle à notre histoire nationale.

Rouire.

CARNET MONDAIN

Pour ceux qui, à l'instar de nos pères, savent faire servir les fêtes religieuses et les fêtes traditionnelles à l'agrément de la vie, de la vie familiale surtout, la quinzaine qui vient de s'écouler a été bien remplie.

C'est faire preuve d'intelligence de profiter de toutes ces occasions pour avoir raison de la monotonie des jours, qui se suivent et si souvent se ressemblent, pour les heureux (ou soi-disant tels), aussi bien que pour les autres.

Le 1er février, nous avons vu les jeunes filles brûler, en grande cérémonie, les décorations celtiques de gui et de houx, grâce auxquelles elles avaient fait un vert Noël, mais que la Chandeleur ne doit pas voir fanées et flétries.

Le 2, grandes dames et bonnes femmes ont fait bénir qui son cierge, qui sa bougie, sa chandelle, voire son *oribus* (il en existe encore dans quelques hameaux très-écartés et très arrièrés). Celles-ci allumeront cierge ou bougie quand elles auront une prière d'importance à faire, une grâce à demander ; celles-là leur Chandelle ou leur *oribus*, quand la foudre grondera.

Aucune d'elles ne se soucie que l'Eglise ait remplacé, par cette illumination des Temples, la fête symbolique de la déesse des blés, où le rite païen mettait une torche aux mains des femmes, pour la procession errante faite en mémoire de la recherche de Persephone par sa mère.

Puis sont venus les jours gras où à défaut d'autres distractions, tout le monde a fait cuire des pâtes frites, où les enfants emplissaient la maison de leur joie. Justement la St-Valentin (consacrée aux bachelors et aux fillettes) est tombée le Mardi-Gras. Il y a eu des bals blancs où Valentins et Valentines, exclusivement, ont cotillonné sous les costumes de Pierrot et de Pierrette en satin... ou jaconas blanc.

Certaines maisons ont inauguré, en ces journées, leur théâtre permanent... Oh ! ne craignez rien, il ne s'agit pas de la Comédie de salons des détestables amateurs.

C'est une scène toute mignonne, où l'on manœuvre des marionnettes très bien articulées, de haute élégance, des Vignolettes, plutôt du nom de celui qui les a perfectionnées et parées avec le goût qu'apportent à leur toilette les actrices de chair et d'os.

Ce sont les femmes du logis et leurs amies, qui, des débris de leur garde-robe, habillent luxueusement les poupées. Un ami, qui manie le pinceau, brosse les décors. Celui-ci écrit un acte spirituel ; « le poète », un délicat poëme. Il se trouve aussi, dans la compagnie, quelques beaux « diseurs » qui parlent pour les marionnettes, et un homme habile pour faire entrer, sortir et gesticuler nos comédiens de bois.

N'est-elle pas charmante cette idée, qui a encore le mérite de n'être pas ruineuse ? Quel bon moyen d'occuper ses loisirs avec intelligence et, quand on aime le théâtre, de se débarrasser de tous les ennuis qui accompagnent les représentations ordinaires : Bouleversement de la maison, divisions intestines causées par les compétitions, jalousies, querelles et vanités, de messieurs les Cabotins de salon. Au moins les Vignolettes sont muettes et immobiles jusqu'au moment où l'on agite leurs fils.

Dans les milieux orléanistes, la mort inattendue de la princesse de Bulgarie a mis une sourdine à la joie de cette saison. Je ne raille pas croyez-le, ce demi-deuil de cour, que beaucoup de snobs ont porté avec affectation. Il n'est pas besoin d'être monarchiste pour déplorer la mort de cette jeune mère qui laisse quatre enfants en bas âge.

Au contraire, je me suis souvenue, avec une légère angoisse, qu'au moment du mariage de la princesse Marie Louise, j'avais constaté son goût presqu'exclusif — en fait de gemmes, pour la chrysoprase (agate verte), et je m'étais étonnée qu'elle considérât cette pierre comme un porte-bonheur, puisque cette croyance avait été trois fois démentie en ce qui concernait quelques femmes illustres qui la partageaient : Mary Stuart, Marie-Antoinette, et l'Impératrice Eugénie. La chrysoprase a-t-elle été fatale une quatrième fois, ou ne devons-nous voir là qu'une singulière coïncidence ?

Elle n'emmènera plus, la jeune mère, ses petits enfants au « paradis de roses » qu'elle possédait dans la montagne, pour les soustraire aux insupportables chaleurs estivales de Sofia. Ces bébés sont des princes, mais il leur manquera toute la vie ce doux sourire et ces baisers que rien ne remplace, cette protection magique des mères.

*
* *

Nul plus que moi n'a applaudi à la proposition de désarmement international, à la généreuse initiative du Tzar.

Mais serait-il vrai que la paix universelle s'achetât au prix de notre honneur, et n'allons-nous pas protester, nous les femmes, aussi haut que les hommes ?

Ce serait du vrai féminisme, c'était celui de Jehanne « la bonne Lorraine ».

On nous rebat les oreilles de raisonnements sur l'utilité d'une alliance Allemande au moment même ou les journaux d'outre-Rhin nous répètent sur tous les tons : « une entente sur quelque point que ce soit n'est possible avec la France qu'à la condition qu'elle donne la preuve de sa renonciation pure, simple et définitive, sans phrases à l'Alsace-Lorraine. »

Nous ne voulons pas qu'on commette ce crime de laisser enchaîner pour toujours les chères provinces, de renoncer à la volonté de les reprendre ou de les affranchir. Ce serait leur enlever la force de vivre qu'elles avaient puisée dans l'espérance d'être un jour soustraites au joug qu'elles n'ont pas consenti, qu'elles n'ont jamais accepté.

Non, non, le tribun se lèverait pour s'opposer à pareille lâcheté, à pareil deni de justice, à pareil piège où l'on ferait tomber la France, toujours fière et grande malgré ses erreurs.

Ah ! certes la guerre nous est odieuse et nous nous souvenons qu'elle est terrible. Mais accepter les conséquences injustes qu'elle a eues pour certains, sacrifier des âmes à la sécurité générale, est-ce que cela est possible à notre race, bien plus idéaliste que positiviste ?

Supporterions-nous le remords qui naîtrait de cet abandon que nous aurions fait de ceux dont le cœur nous était resté fidèle, qui n'ont obéi

qu'à la force, dont les corps sont là-bas, l'esprit ici ? Supporterions-nous la honte de cette action impie et lâche ?

Oh ! mieux vaut la ruine matérielle que la ruine morale. Nous n'avons pas le droit de renier les Alsaciens-Lorrains, de leur dire : Vous n'êtes plus des enfants de France. A cette heure, ils sont des fils séparés de la patrie, contre la volonté de celle-ci, contre la leur. Et leur malheur les rend plus chers au pays. C'est pour eux qu'existe ce « faible », cette préférence que la mère accorde à son enfant malheureux.

Non, je vous dis que nous ne pouvons souscrire à pareille offre des Empereurs, s'ils osaient la faire. Les gouvernants se déshonoreraient s'ils rapportaient seulement, devant le peuple assemblé, une consultation de ce genre. Ce peuple de France leur crierait sa volonté de tout souffrir plutôt que de crouler dans cette ignominie, de porter au front ce stigmate d'indignité.

Baronne STAFFE.

CONSEILS D'UNE PARISIENNE

Rien n'est davantage un signe de race qu'une jolie main, ou tout au moins une main très soignée.

A quelque classe de la société qu'elle appartienne, une femme doit s'attacher à acquérir ce charme, incontestablement apprécié. Pour cela en général que faut-il ?

User surtout de précautions. Rester gantée le plus souvent possible et avoir, matin et soir, l'attention d'user de la *Pâte des Prélats*, une composition idéale, merveilleuse dans ses effets, exquise comme parfum, que la *Parfumerie exotique (35, rue du Quatre-Septembre)* a composée sur les indications laissées par le moine don del Giorno, un contemporain de Léon X, chimiste distingué, qui avait inventé cette pâte, et un savon spécial, désigné aujourd'hui sous le nom de *Savon des Prélats*, pour le Souverain Pontife lui-même, dont la main était, paraît-il de toute beauté.

Mais si une jolie main est appréciable, des cheveux, que la neige des années n'atteint pas, ont également leur attrait. Seulement les teintures effraient. En dehors des dangers offerts par les ingrédients chimiques qu'elles contiennent, elles mouillent la tête et sont redoutables pour les personnes sujettes aux névralgies.

Pour celles-là heureusement, la *Poudre capillaire* offre l'inappréciable avantage de rendre aux cheveux, blonds ou bruns, leur nuance primitive sans amener les inconvénients précités. Il suffit d'envoyer, *31, rue du Quatre-Septembre,* à la *Parfumerie Ninon*, une mèche de cheveux pour recevoir une boîte de poudre assortie de nuance à ceux-là.

Voilà une nouvelle bien rassurante pour les femmes, encore jeunes, dont les cheveux blancs émailleront trop tôt les savantes ondulations.

BERTHE DE PRÉSILLY.

LA MODE

Pierrots et pierrettes, colombines et arlequins, fanchons et mousquetaires, travestis joyeux du temps passé, qu'êtes-vous devenus? Pauvres et pauvrettes vous cachez vos modestes oripeaux, vous fuyez les salons luxueux où les pierreries étincelantes font honte aux lustres, où les dentelles et mille riches atours reconstituent les toilettes de la cour des rois de France.

Aujourd'hui chaque salon veut paraître un petit Louvre. En ces heures de bals costumés il est de bon ton de représenter une fête du temps de Henri III, une fête du temps Louis XV et si on ne danse pas encore la Romanesca, la Gavotte et le Menuet jouissent d'une faveur prodigieuse.

Croyez-vous que je veuille critiquer cela? Certes non. J'approuve et j'approuverai toujours de toutes mes forces les fantaisies les plus coûteuses, parce qu'elles sont vraiment le seul moyen pratique et utile que la richesse ait à sa disposition pour faire marcher l'industrie nationale et assurer le pain à ceux qui travaillent. Donc, belles mondaines, dansez, amusez-vous, faites créer à nouveau les somptueuses toilettes d'antan, sortez vos bijoux, videz vos coffres, tout cela c'est la circulation, c'est la vie.

Dans cette envolée de coquetterie à outrance qui marque la fin du siècle, beaucoup ont les ailes d'ange de Zéphirin Baudru, mais j'imagine qu'elles ne permettent point de s'élever aussi haut et de se soutenir dans les airs aussi bien que le héros de Charles Foley. J'en sais qui ne pardonneront pas l'ironie bonhomme et souriante de l'aimable philosophe. En dépit de sa forme exquise ils y trouveront pour eux des piquants... qui piquent parbleu!

Mais c'est assez s'occuper des joyeusetés de la quinzaine dernière, il faut songer que nous sommes en carême et que les toilettes modestes et sévères sont de rigueur. Les couturiers parisiens ont des procédés superbes pour créer ce genre de toilette et croyez qu'elles vont bien, même très bien. Il n'est pas jusqu'aux toilettes de petit deuil, que les personnes dont la dévotion est parfaite préfèrent, qui ne fassent ressortir tous les avantages de la forme et toutes les grâces de la beauté. Je viens d'en voir une en ce genre; c'est un véritable petit chef-d'œuvre.

Elle est composée de bandes étroites de drap noir piquées sur un fond de tulle craquelé, les bandes sont très serrées à la taille et descendent en s'élargissant jusqu'au bas de la jupe où elles se retournent en crosses s'enchevêtrant les unes dans les autres. Le corsage est fait dans le même ordre d'idées, avec les bandes resserrées à la taille et s'élargissant dans le haut avec enchevêtrement de crosses. Manches de même style avec crosses remontantes. Cette toilette amincit d'une façon remarquable le buste et les hanches; elle peut se poser sur un transparent de toutes nuances: c'est une vraie trouvaille.

Si je vous disais qu'en ces temps de carême on dédaigne les produits mystérieux du docteur Dys, vous n'en croiriez pas un mot. Le carême c'est l'avant coureur du printemps et au printemps on veut être jeune et belle; le serait-on sans les sachets de beauté? Et puis, comme me le disait en riant la baronne de K..., si on ne tentait pas un peu le diable on n'aurait rien à se faire pardonner.

Vicomtesse de RÉVILLE.

P.-S. — Darsy, l'excellent préparateur du docteur Dys a transporté son laboratoire et ses salons, 54, rue du faubourg Saint-Honoré.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE TOME CENT-SEIZIÈME

ARMÉE — MARINE — COLONIES

BEAUX-ARTS — THÉATRE

ÉTUDES LITTÉRAIRES — CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE

POLITIQUE ET ÉCONOMIE POLITIQUE

CHRONIQUE DE DÉCENTRALISATION

LES PROVINCES

Pages

SCIENCES

HISTOIRE

LITTÉRATURE — POÉSIE — ROMANS — NOUVELLES CONTES — VOYAGES

PAGES COURTES

VARIÉTÉS

Le Secrétaire de Rédaction,

A. ALBALAT.

L'Administrateur-Gérant,

L. VERNET.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43

